This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

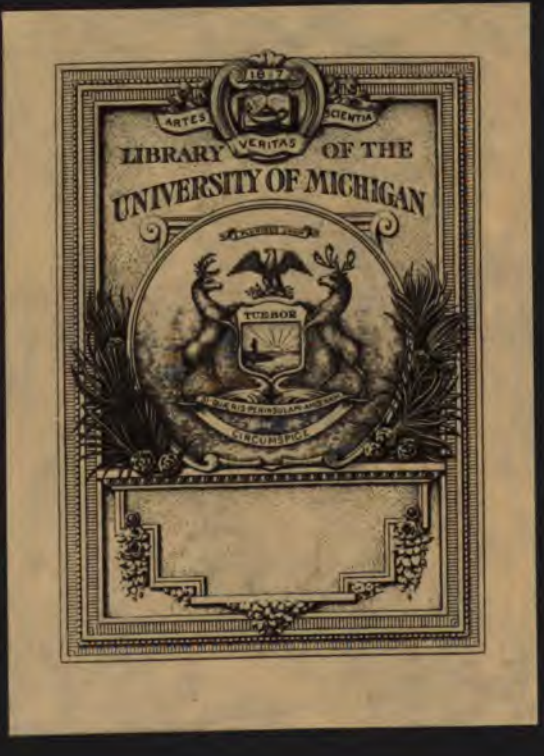
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

compl qct 1 J 5
1/2.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1885 T. XLIII. 1.

RENNES, ALPHONSE LE ROY FILS
Imprimeur breveté.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-ET-UNIÈME

(QUARANTE-TROISIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1885

Compl. sets
Finito
7-14-37
33235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Lucifer,* par Ferdinand Fabre. Paris, Charpentier, 1884, in-12 de 400 p. 3 fr. 50. — 2. *L'Amour impossible. La Bague d'Annibal,* par Jules Barbey d'Aurevilly. Paris, A. Lemerre, 1884, in-32 de 332 p. 6 fr. — 3. *Le Vice suprême (Etudes passionnelles de décadence),* par Joséphin Peladan, avec une préface de J. Barbey d'Aurevilly, un frontispice et des illustrations par Félicien Rops. Paris, librairie des auteurs modernes, 1884, in-12 de 338 p. 3 fr. 50. — 4. *L'Impératrice Wanda,* par xxx. Paris, Calmann-Lévy, 1884, in-18 j. de 312 p. 3 fr. 50. — 5. *Plume et Poil,* par Gyp. Paris, Calmann-Lévy, 1884, in-12 de 302 p. 3 fr. 50. — 6. *Les Monach (roman parisien),* par Robert de Bonnières. Paris, Paul Ollendorff, 1884, in-18 j. de 328 p. 3 fr. 50. — 7. *L'Innocent,* par Emile Pouvillon. Paris, Alphonse Lemerre, 1884, in-12 de 296 p. 3 fr. 50. — 8. *Le Moulin Blant,* par Emile Dodillon. Paris, Alphonse Lemerre, 1884, in-12 de 336 p. 3 fr. 50. — 9. *Les Vices de M. Benoît,* par Henri Demesse. Paris, Frinzine, Klein et Cie, 1884, in-18 j. de 320 p. 3 fr. 50. — 10. *Remords d'une Mère,* par René Asse et Auguste Boyer. Paris, Ghio, 1884, in-12 de 292 p. 3 fr. — 11. *Bouche Verte,* par Simon Boubée. Paris, Frinzine, Klein et Cie, 1884, in-12 de 400 p. 3 fr. 50. — 12. *L'Affaire du Malpel,* par Charles Lomon. Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-18 j. de 282 p. 3 fr. 50. — 13. *La Chambre n° 7,* par Raoul de Navery. Paris, Ch. Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 416 p. 3 fr. — 14. *Cabotine,* par Jules Demolliens. Deuxième édition. Paris, Frinzine, Klein et Cie, 1884, gr. in-18 de 314 p. 3 fr. 50. — 15. *Le Beau Colonel,* par A. Beaumont. Paris, Hennuyer, 1884, in-12 de 365 p. 3 fr. 50. — 16. *La Guerre et la Paix,* roman historique, par le comte Léon Tolstoï, traduit en français, avec l'autorisation de l'auteur, par une Russe. Paris, Hachette, 1884, 3 vol. in-18 de 388, 462 et 412 p. 9 fr. — 17. *Une Histoire Ecossaise,* d'après l'anglais de Mrs Oliphant, par Mme Cornélis de Witt, née Guizot. Paris, Emile Perrin (librairie académique Didier), 1884, in-12 de 342 p. 2 fr. 50. — 18. *Belinda,* par Rhoda Broughton, traduit de l'anglais, par Mme C. du Parquet. Paris, Calmann-Lévy, 1884, in-18 j. de 382 p. 3 fr. 50. — 19. *Les Ormes,* par Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-18 j. de 280 p. 3 fr. 50. — 20. *La Victoire du Mari,* par Gaston de Varennes. Paris, Calmann-Lévy, 1884, in-18 j. de 324 p. 3 fr. 50. — 21. *La Petite Lazare,* par Mme Marie Robert Halt. Paris, Marpon et Flammarion, 1884, in-12 de 358 p. 3 fr. — 22. *Guillemette,* par Zari. Paris, Dentu, 1884, in-18 j. de 358 p. 3 fr. 50. — 23. *Le Fleuve d'Or* (voyages et aventures), par Lucien Biart. Paris, Hennuyer, 1884, in-12 de 334 p. 3 fr. 50. — 24. *Pures Amours,* récits empruntés à l'anglais, par Mme la comtesse Agénor de Gasparin. Paris, Fischbacher, 1884, in-12 de 320 p. 3 fr. — 25 *Milord et Milady.* Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-18 j. de 286 p. 3 fr. 50. — 26. *Les Lendemains du Bonheur,* par Albert Leroy, avec un frontispice illustré par Merwart. Paris, Frinzine, Klein et Cie, 1884, in-12 de 324 p. 3 fr. 50.

1. — Il y a des livres qui retardent. Le *Lucifer,* de M. Ferdinand Fabre, est de ce nombre. Il date de l'époque où le *Constitutionnel* — l'ancien, car celui d'aujourd'hui a fort heureusement d'autres appétits — déjeûnait d'un jésuite et dînait d'un capucin. En ces temps-là, nous avions, en France, de savants évêques et de saints prêtres fort attachés à ce qu'on appelait, au xviiie siècle, « les Libertés de l'Église gallicane. » Aujourd'hui, l'unité s'est faite. Nous ne parlons pas de l'unité dogmatique : les Gallicans de l'école de Bossuet (ne pas confondre avec les disciples de Jansénius) n'étaient point hérétiques. Nous parlons de l'unité de hiérarchie, de liturgie et de discipline. Il ne se rencontre plus dans le clergé français que des prêtres catholiques

— dont les opinions politiques peuvent différer, mais qui tous, au point de vue religieux, sont également soumis à la primauté spirituelle du souverain Pontife et au magistère infaillible du chef de l'Église. M. Ferdinand Fabre croit le contraire. Il se figure qu'il existe encore en France un clergé gallican; que ce clergé est « espionné » par les jésuites; que ces mêmes jésuites « dominent » et « terrorisent » les prêtres français « ultramontains; » que ces prêtres-là sont « des esclaves » rampant « servilement » devant les évêques, lesquels, à leur tour, ne font que la volonté des « toutes-puissantes Congrégations. » Voilà la thèse. Il n'est pas difficile de comprendre qu'elle est entièrement dirigée contre Rome et contre les ordres religieux. Disons maintenant quel est ce « Lucifer » en qui elle s'incarne, et que l'on qualifiait de cette terrible épithète, à cause de son implacable et indomptable orgueil. Ce Lucifer a nom Bernard Jourfier. Son grand-père, le conventionnel Philarète Jourfier, vota la mort de Louis XVI. Son père, Frédéric Jourfier, riche verrier de Mireval, dans les Cévennes, fut nommé député sous la Restauration et siégea constamment à gauche. Frédéric Jourfier mourut ruiné, laissant deux enfants : un fils, Bernard, et une fille, Constance, mariée au négociant Montagnol, qui fit aussi de mauvaises affaires. Le petit Bernard était sur le pavé : il fut recueilli par un adversaire de son père, le comte de Serviès, lequel mit l'enfant au séminaire et lui montra la prêtrise comme l'état le plus noble et comme l'idéal de toutes les carrières. Pauvre, ignorant du monde, Bernard écouta les conseils de son protecteur. Avait-il la vocation ? La suite de l'histoire prouve que non. L'abbé Jourfier nous apparaît, tantôt comme le modèle du prêtre inspiré par l'Évangile, tantôt comme une sorte de Labordère du clergé, possédé d'un esprit de révolte intellectuelle absolument contraire à la religion qu'il enseigne, et justifiant le sobriquet de Lucifer. A sa sortie du séminaire il s'affiche gallican intraitable. Quatre prêtres du diocèse de Mireval pensent comme lui : son ancien professeur, l'abbé Coulazou, le chanoine Barthet, le curé Rupert et le vieux doyen de Montbazin. Barthet, Rupert et Coulazou méditent une *Histoire de l'Église,* écrite d'après leurs principes. Ce sont des chercheurs, des compilateurs, des érudits; mais la forme leur fait défaut. Ils ont besoin de la plume ardente, éloquente et vibrante de l'abbé Jourfier. Il est vicaire dans un coin perdu du pays cévenol. Pourquoi ne reviendrait-il pas à Mireval ? C'est si facile : Mgr de la Marandière a bon cœur, et M. le comte de Serviès a le bras long. On ne lui refuse rien à l'évêché. Bernard n'est-il pas toujours son protégé ? Malgré l'intervention de ces « abominables » jésuites, de cet « affreux père Cussol » et de son « homme-lige » le grand-vicaire Arthur de Luzernat, le petit complot réussit. Successivement, l'abbé Jourfier est nommé desservant de Sainte-Eulalie-la-Nive, puis curé de

Saint-Saturnin : les deux plus importantes paroisses de Mireval. Il a bien déjà sur la conscience une *Étude sur Grégoire VII*, dans laquelle, non seulement le rôle de ce grand pape est méconnu, mais encore sa mémoire avilie. Cela ne pèse pas une once dans la balance de M. Ferdinand Fabre — qui, se contredisant, nous présente pourtant l'évêque de Mireval comme en parfaite conformité de doctrine avec Rome. Au bout d'un an le chanoine Barthet meurt, laissant toute sa fortune à l'abbé Jourfier, — sous la condition qu'il mènera l'*Histoire de l'Église* à bonne fin. L'abbé Jourfier donne sa démission de curé de Saint-Saturnin et se fait nommer chanoine de la cathédrale de Saint-Optat. Désormais, habitant sous le même toit que son ami Coulazou, « Lucifer » se livre au travail avec ardeur. C'est la période la plus calme de ce batailleur. Mais l'Empire tombe, la République est proclamée, et le chanoine Jourfier, républicain de la veille, devient l'idole des ouvriers verriers de Mireval. Crémieux, qui avait connu son père, nomme « Lucifer » évêque de Sylvanès en Auvergne. Rome approuve le choix : ce qui est bien invraisemblable. Passons. Jusqu'ici, le caractère de l'abbé Jourfier s'était constamment soutenu. Ses rébellions ne portaient que sur les idées. Son ministère restait inattaquable et correct. Plusieurs de ses actes mêmes lui méritèrent, à juste titre, de grandes sympathies. Dès que la mitre eut couronné son front, tout change, et tout en lui dénote le révolté. Son voyage obligatoire à Rome, il l'ajourne le plus longtemps possible et ne l'exécute qu'à contre-cœur, lorsqu'il ne peut faire autrement. Il déclare la guerre à toutes les congrégations religieuses de son diocèse. Son grand-père le conventionnel a été enterré civilement. Il vient à Mireval, le fait déterrer et célèbre ses obsèques dans la cathédrale, malgré l'opposition de l'archiprêtre, sur lequel il n'a pas juridiction. Censuré par Rome, l'évêque Jourfier arrive au doute, perd la foi, se roidit dans son orgueil. Désespéré, mais non résigné (ne l'a-t-on pas appelé Lucifer ?), il disparaît mystérieusement. Une nuit, on le trouve, la tête fracassée, au fond d'un ravin. Cette mort a l'air d'un accident. N'est-ce que cela ? Tout porte à croire que c'est un suicide. Comment M. Ferdinand Fabre n'a-t-il pas compris qu'un pareil dénouement allait juste à l'encontre de sa thèse ? Le prêtre qu'il pose comme résumant dans sa vie et son enseignement la quintessence même de la doctrine gallicane, finit en rationaliste, en pyrrhonien, en maudit !... Cette doctrine n'a donc pas la valeur et la perfection que lui prête le romancier. On juge l'arbre par ses fruits. Somme toute, *Lucifer*, malgré son allure didactique et sa modération de forme, n'est qu'un pamphlet. L'auteur attribue toutes les vertus sacerdotales, toute la science ecclésiastique, tous les dons de l'éloquence, toutes les qualités de l'honnête homme à ses « Gallicans. » Quant aux religieux en général et aux jésuites en particulier, ce sont

des fourbes, des ignorants, des gens sans conscience, des intrigants, des despotes, les « lèpres de l'Église, » pour qui, toujours et quand même, la fin justifie les moyens. » Pauvres jésuites! dirons-nous avec M. Armand de Pontmartin. La Commune les massacre ; les sauvages les mangent; les Japonais et les Chinois les martyrisent; notre République les expulse; et, en fin de compte, il se trouve que ce sont eux les dominateurs, les accapareurs et les oppresseurs! » Vraiment, oui, ce livre retarde au moins de soixante ans.

Ceci bien établi, nous devons savoir gré à M. Fabre d'avoir, dans son *Lucifer,* évité les scandales dont sont très friands les mangeurs de curés et de moines. Les passions qui s'y déchaînent n'ont rien à faire avec la femme. Une seule apparaît, au début du roman, la sœur de Bernard Jourfier — et c'est une sainte. Tous les prêtres mis en cause, s'ils pèchent la plupart contre le vœu d'obéissance et la vertu d'humilité, sont austères et chastes, respectent leur soutane. Jourfier lui-même préférerait mourir que de déserter son ordination. Il est devenu prêtre à son corps défendant; mais, dans sa droiture native, il observe constamment ses devoirs sacerdotaux. C'est un homme de fer, et qui, à l'occasion, paie hardiment de sa personne. Il en donne la preuve un jour, où la population ouvrière de Mireval, qui lui est dévouée par tradition de famille, marche sur l'évêché, menaçante et outrageante pour l'évêque. La scène se passe à la fin de 1870, pendant la guerre. Debout sur le perron du palais épiscopal, le chanoine Jourfier essaie de calmer la populace en proie aux meneurs. Rien n'y fait. L'émeute envahit l'escalier, déclarant qu'elle « veut voir l'évêque. » Alors, saisissant, au milieu du groupe, celui qui criait le plus, un homme encore jeune, couvert de haillons sordides, sans casquette, sa tignasse rouge au vent, Jourfier le huche devant lui sur le perron même : — « Voilà l'homme qui veut voir Monseigneur, dit-il avec une ironie terrible. Vous connaissez cet homme : c'est Jumard ; Jumard l'ivrogne, Jumard que sa paresse incurable a fait chasser de toutes les fabriques du faubourg, Jumard qui serait mort depuis longtemps sans la persistante charité de M. le chanoine Coulazou. Et pourquoi Jumard veut-il voir Monseigneur? Il n'en sait rien. Il croit seulement que bouleverser l'évêché serait une œuvre digne du peuple de Mireval, et il propose la partie. S'il en est parmi vous qui pensent comme ce malheureux, qu'ils abandonnent les rangs de mes braves ouvriers du faubourg, avec lesquels ils ne doivent plus vivre, et qu'ils viennent jusqu'à ce perron. C'est moi, moi le chanoine Bernard Jourfier, dont ils ont trompé la confiance, qui me charge de les conduire à Monseigneur. Je les préviens toutefois qu'ayant l'honneur d'être prêtre, je ne souffrirai pas le moindre désordre à l'évêché; que le premier qui manquerait de respect à Monseigneur recevrait son châtiment de ma

main. Je suis prêt à me dévouer, à me sacrifier, à mourir pour vous, pour vous qui êtes les pauvres, par conséquent les enfants de mes entrailles; mais j'appartiens à la sainte Église catholique, et si vous aviez l'audace sacrilège d'attaquer un évêque, vous me trouveriez à côté de lui. » L'émeute était domptée : elle se dispersa. Des fenêtres du palais, l'évêque, son grand vicaire et le P. Cussol n'avaient perdu nul détail, nulle parole de cette scène : — « Monseigneur, dit le R. P. Cussol, j'ignore si M. le chanoine Jourfier est un prêtre selon l'esprit de l'Église; mais, assurément, c'est un fier homme! » Fier homme, en effet, comme tous ceux qui parviennent à dompter le « lion populaire. » Malheureusement, ce fier homme ne parvenait pas à se dompter lui-même, c'est-à-dire à se soumettre à ses supérieurs, à modérer sa nature violente, à faire taire son sang de révolutionnaire. En 93, l'évêque Jourfier s'appelait Grégoire!

2. — *L'Amour impossible* et *la Bague d'Annibal,* de M. Barbey d'Aurevilly, sont des œuvres de jeunesse. Elles ont paru, pour la première fois, vers 1840. Leur réimpression n'ajoutera rien à la réputation littéraire du puissant écrivain. *L'Amour impossible* est plutôt une chronique qu'un roman. On devine qu'elle a été écrite de la même plume qui traçait, dans *Brummel,* l'esthétique du dandysme. Ce sont des dandys, en effet, froids, corrects, que son Raimbaud de Maulevrier et sa Bérengère de Gesvres. L'homme est sceptique et fat, totalement incapable d'un acte de générosité, d'un élan de passion spontané, avec cela profondément corrompu. La femme, imposante et superbe, d'une beauté d'impératrice, est une statue de marbre. Rien ne l'anime, bien qu'il surgisse un moment où, devant cette damnée coquette (damnée ou damnante) Maulevrier essaie de jouer les Pygmalions. Au fond, l'amour est aussi « impossible » dans l'une que dans l'autre de ces âmes glacées, ennuyées, sans idéal et sans foi. *La Bague d'Annibal* nous montre les mêmes phénomènes, mais sous une autre forme. C'est une sorte de poème en prose, aux stances symétriques comme celles du *Child-Harold,* de Byron; un *intermezzo* parisien, dans le genre — avec l'impiété voltairienne en moins — de certaines pièces de Henri Heine. Tout le poème se peut raconter en deux mots : Aloys de Synarose refuse la coquette Joséphine d'Alcy, laquelle épouse, en désespoir de cause, un ancien magistrat, veuf et déjà vieux, le respectable M. Baudoin d'Artinel. Le seul intérêt — style à part, toujours original — que puissent rétrospectivement offrir *l'Amour impossible* et *la Bague d'Annibal,* c'est de nous donner (se trouve-elle bien exacte?) une idée de ce qu'étaient, de 1839 à 1848, les mœurs et les habitudes des élégants, des oisifs, des ennuyés du grand monde parisien dans la vie desquels aucune place n'était faite ni à la charité ni à la religion. Le byronisme battait alors son plein. Les femmes — du monde dont nous

parlons — se vantaient de leur froideur. La plupart avaient le langage de la corruption sans être corrompues. Les unes jouaient à l'ange, d'autres au démon. Les hommes — du même monde — posaient en blasés. Tous, hommes et femmes, prétendaient avoir horreur de l'émotion. C'est donc comme études archaïques, pour les lettrés seuls, que nous signalons les marivaudages élégants et distingués de l'*Amour impossible* et de *la Bague d' Annibal.*

3. — M. Joséphin Péladan est un débutant, et il débute sous les auspices du même Barbey d'Aurevilly (ci-dessus nommé), qui présente au public sa première œuvre : *Le Vice suprême*, dans une magistrale préface. Qu'est-ce que *le Vice suprême* ? Voici : Léonora d'Este, de l'antique maison de Ferrare, *divi Herculis filia,* possède tous les instincts dépravés de sa race. Elle en a aussi la fierté. Privée fort jeune de l'amour de sa mère, elle a été élevée par son père comme un garçon. Elle apprend, en même temps, l'escrime, la natation, les langues vivantes, la littérature comparée, la philosophie et l'histoire. Le savant Sarkis lui commente Shakespeare ; le peintre Bojo lui enseigne le dessin, et l'Allemand Warke l'initie à tous les secrets de la musique wagnérienne. Son éducation terminée, vierge de corps, mais l'âme déjà ouverte aux curiosités malsaines, Léonora épouse un être abominable, de mœurs infâmes, le prince Malatesta. La jeune femme épouvantée s'écarte de lui impitoyablement, le lendemain même de son mariage. Ils ne rompirent pas en apparence, mais vécurent tout comme : « l'un, pétri du plus odieux des vices, se murant dans une concupiscence vaine ; l'autre, sans vertu, se défendant la vie sensorielle par seul orgueil. » Malatesta est tué en duel. La princesse, libre désormais, habite Paris, avec une fortune babylonienne. Des hommes de son monde lui font la cour. Elle les affole tous, les exaspère et les méprise, jouant devant eux d'abominables comédies de luxure, et se jouant d'eux avec une cruauté implacable, méchante et perverse. Il se présente pourtant deux êtres supérieurs qui la dédaignent et la méprisent à leur tour : l'un est Mérodack, le savant, le mage kabbaliste, le disciple d'Hermès ; l'autre est un moine, un prédicateur célèbre, le père Alta. Dans l'esprit du romancier, Mérodack représente la Science, et le père Alta, la Foi. Dépitée, furieuse, froissée dans sa vanité de patricienne, la princesse d'Este emploie toutes sortes de moyens pour séduire Mérodack. Celui-ci résiste, froid et calme, invulnérable à toutes les avances de la moderne Circé. L'impudeur désœuvrée est vaincue par l'impassibilité scientifique. Léonora d'Este s'attaque alors au père Alta. Elle a entendu le moine prêcher à Notre-Dame, et elle s'en est éprise. Pour l'induire à mal, Circé va se confesser à lui, et, à chacun de ses appels tentateurs, le moine se contente, immobile et fier, de répéter ces simples mots : « Après, ma sœur ! » A la dernière

parole, qui est une insulte à son habit, le moine ne répond rien. Il se lève, sans hâte, sans colère, sans trouble, sort du confessionnal, récite à genoux un *confiteor*, et s'en va. Comme la Science, la Foi avait triomphé du Démon de la perversité. Ce Démon se venge en calomniant le père Alta et le dénonçant à ses supérieurs. Le père se soumet en toute humilité de cœur et se contente de dire : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! » Léonora d'Este, Mérodack et le père Alta sont les trois principaux personnages du *Vice suprême*. Mais il y en a d'autres qui, bien que secondaires, jouent dans l'œuvre un bien vilain rôle. Tel le prince de Courtenay, vivant en concubinage avec la Nine, une effroyable androgyne, fille de portière et systématiquement initiée au crime par un vieux sophiste. Autour de la princesse d'Este papillonnent tout un essaim de femmes abominablement dépravées. Autour du prince de Courtenay pivotent les compagnons de ses débauches, les Seize Dominicaux, ainsi nommés parce qu'ils se réunissent, dans ses salons, le dimanche, et y tiennent une sorte d'académie où se discute et s'élabore l'esthétique du mal. Ces gens-là, dont le chef, ruiné plus tard par le krach, s'empoisonne, et qui tous finirent dans le gâtisme, s'assemblent pour profaner l'idée, pour la souiller. Les vices qui sont ne leur suffisent pas ; ils en inventent, ils s'émulent dans la recherche d'une corruption nouvelle, qu'ils raisonnent, justifient et ritualisent. C'est là le péché systématique, irrémissible, le « vice suprême. » J'ai cru devoir analyser en détail l'œuvre de début de M. Péladan, afin qu'il soit bien démontré, par cette analyse même, que le roman du jeune écrivain, s'il est catholique de tendance et de doctrine, laisse plus qu'à désirer au point de vue moral. Non seulement la mère ne doit pas — selon un mot célèbre — en permettre la lecture à sa fille ; mais encore je conseille aux personnes qui ont charge d'âmes et qui voudraient connaître ces « Études passionnelles de décadence, » d'enfermer soigneusement le volume sous clef, et de ne pas le laisser traîner sur les tables ou les guéridons. Je ne fais pas un reproche à M. Péladan d'avoir étudié la passion (le catholicisme ne le défend pas), de l'avoir mise à nu, d'avoir montré ses turpitudes. Mais autre chose est de découvrir une plaie hideuse pour y porter le fer rouge ; autre chose est de s'attarder dans la description des scènes de libertinage, de rapporter tout au long les conversations troublantes des Dominicaux, de noter en détail les commentaires turpides que font les amies de la princesse d'Este d'un ouvrage latin sur le sixième Commandement. » Ce qui caractérise et qualifie un roman au regard de la morale éternelle, ce qui le rend bon ou mauvais, c'est l'impression qu'il peut produire sur les jeunes intelligences. Qu'importent l'intention de l'auteur, la pensée du livre même ? Sa lecture procure-t-elle une émotion salubre ou un trouble malsain ? Tout est là. Ces réserves nécessaires

faites, je me sens plus à l'aise pour extraire du *Vice suprême* quelques pensées vraiment belles, quelques aperçus vraiment profonds, quelques réflexions vraiment d'à-propos. Je cite : « Servir l'Église est aujourd'hui la seule cause qui vaille l'effort. » — « Les larmes sont des ablutions saintes ; elles contiennent le sel qui empêche la corruption de l'homme. » — « Quand l'athéisme est au pouvoir, il faut prêcher la Ligue sainte, porter la double croix et prendre le mousquet catholique. » — « Nier Dieu, c'est appeler la mort et proclamer le néant. Il y a un équilibre moral et métaphysique nécessaire à l'existence des sociétés. Le jour où le verbe humain ne contient plus une somme de vérités au moins égale à celle des erreurs, où les égoïsmes l'emportent sur les charités, ce jour-là, la loi d'équilibre métaphysique qu'on appelle Providence fait justice d'un peuple. » — « Aujourd'hui, la liberté, c'est la négation du devoir; l'égalité, c'est la négation de la justice; la fraternité, c'est la négation de la charité. » — « Il y a en France quatre-vingt mille lois, c'est-à-dire quatre-vingt mille prétextes à l'arbitraire. » — « L'art est une vertu; malheur à l'homme et à l'époque qui en font un vice. » — « Les nobles sont habillés avec des pages d'histoire; mais ce costume veut être porté noblement. » — « Le catholicisme peut se passer des races latines; mais les races latines ne peuvent se passer du catholicisme. » Cette dernière pensée, très judicieuse d'ailleurs, m'amène à dire un mot de l'épilogue du *Vice suprême*. Le père Alta, Mérodack et le rabbin converti Sichem, vaticinant tous les trois sur les malheurs d'une société pourrie, s'écrient : *Finis Latinorum*. Le roman se ferme sur ces deux mots, encadrés dans un dessin macabre de M. Félicien Rops. Eh bien ! c'est du pessimisme, du pessimisme exagéré. Il y a plus de dix justes dans les Sodomes et les Gomorrhes contemporaines. D'ailleurs, M. Péladan n'a plongé la sonde que dans le bourbier de Paris. Mais Paris n'est pas toute la France, et la France abonde en épouses chrétiennes, en saintes âmes, en hommes de conscience et de devoir. Le pouls latin bat encore ; il y a de la vie dans notre race qui, cela n'offre pas de doute, reste imprégnée quand même de ce catholicisme dont elle « ne peut point se passer. » — Et, Lamennais l'a dit aux premières lignes de son *Essai sur l'indifférence,* là où il y a de la vie, il y a de l'espoir. Seulement, il est bien possible que la guérison définitive et radicale ne s'opère que par un châtiment formidable, une sanglante expiation. Les nations, comme les individus, peuvent pécher contre le Saint-Esprit.

4. — Que dire de *l'Impératrice Wanda*, le roman ou l'histoire (on ne sait trop), que tous les journaux attribuent à Mme la comtesse de Mirabeau ? Nous en demandons bien pardon à la plume aristocratique qui débuta dans les lettres par le délicat et chaste *Roman des deux Héritières;* mais il ne s'y trouve qu'un mot dans le vocabulaire fran-

çais, pour caractériser sa dernière production : « c'est une infamie. » Sous des noms supposés — masques transparents derrière lesquels tous les personnages se reconnaissent — on voit défiler, dans un déshabillé obscène, Alexandre II (Wladimir VII), empereur de Russie; sa femme, Marie Féodorowna l'impératrice (Wanda), mère du czar actuel; Napoléon III (Auguste VI); l'impératrice Eugénie (Ottilie); la princesse de Metternich (la duchesse de Launsberg); le duc de Persigny (Fretin de Louvigny), et plusieurs autres individualités marquantes des deux cours impériales : celle de Russie, et celle des Tuileries. La cour de Napoléon III est la moins maltraitée. Il n'y a pas ici d'injures proprement dites contre Ottilie; il n'y a que des « potins, » des médisances. Mais potins et médisances sont aujourd'hui de trop, et après la catastrophe du Zoulouland, c'est manquer absolument de sens moral que de faire figurer une impératrice sans couronne, une mère sans enfant, une veuve en deuil dans ce Musée Grévin de souverains cyniques, débraillés et scandaleux, qui parcourent toute la gamme des vices crapuleux, depuis l'adultère jusqu'au viol. Le gouvernement russe a interdit ce mauvais livre : on le conçoit sans peine. L'auteur ne se contente pas de présenter Alexandre II comme un « vert-galant » dans le genre de notre Henri IV. Elle le donne comme une sorte de marquis de Sade, bestial et cruel, comme un Néron lubrique et monstrueux, « à qui tout est bon » pour l'assouvissement de ses horribles passions. Le portrait est tel que, si la calomnie et le mensonge n'en avaient pas fourni les couleurs, ceux qui assassinèrent Alexandre II, les nihilistes, ne seraient que les « vengeurs de la morale. » Sur quoi s'est basée Mme la comtesse de Mirabeau pour salir ainsi les Majestés qu'elle a la prétention de peindre? Sur ces pamphlets pornographiques qui se publient clandestinement en Belgique, sur les *Mémoires* orduriers du comte Horace de Vieilcastel et sur des cancans d'antichambre. Aussi bien, son livre, en définitive, n'est ni de l'histoire ni du roman, et je le place sur la même ligne que certaines polissonneries sans nom du citoyen Léo Taxil. Et dans quel style il est écrit!... On ne saurait s'en former une idée. Une seule citation seulement. Voici comment devisent deux jeunes mariées, l'impératrice Wanda et son amie la marquise Ellen Palavas : « Tu es bien heureuse, dit l'impératrice, d'avoir cette confiance en ton mari. » — « Alberti, répond Ellen, c'est un caniche. » — « Il t'apprend ce que font les cocottes. » (???) — « Naturellement. » — Quelle noblesse, et, grivoiserie à part, comme c'est distingué! Ici le prince héréditaire « fait un nez; » ailleurs, « il la trouve bien bonne. » Il nous serait difficile de partager son optimisme. Et plus loin : « Auguste VI laissa sa femme débiter son boniment. » Tout ou presque tout est sur ce ton. Quant à la grammaire et à la langue elle-même, Mme la comtesse de Mirabeau

n'en a cure. Elle dit : « absolver » pour *absoudre;* « trône échafaudé sur plusieurs *échauffourées* » ; de jeunes *gâteux* pour de jeunes *gommeux; d'avantage* pour *davantage;* « s'abandonner dans ses bras *imaginaires* » ; « petite ville *jetée* au milieu de la capitale » ; « c'est diablement *embêtant.* »

5. — De la mère à la fille la transition est toute naturelle. Or, l'auteur de *l'Impératrice Wanda*, Mme de Mirabeau, née de Gonneville, est la mère de Gyp, l'auteur du *Petit Bob,* d'*Autour du Mariage* et de *Plume et poil.* Gyp, dans la vie civile porte le nom de comtesse de Martel, et elle est « bas-bleu » comme sa mère. Seulement la fille ne cultive pas le genre de littérature illustrée par le comte de Vieilcastel et le marquis de Foudras. Elle s'excerce dans le papillotage musqué de la *Vie parisienne.* Ce n'est pas non plus très sain, et, sous la grâce perverse, sous la phrase osée et parfois brutale, sous le montant décolleté des scènes dialoguées de Gyp, se cachent un désespérant scepticisme, une épouvantable sécheresse de cœur. Dans *Petit Bob,* Gyp a eu la prétention de peindre l'enfant parisien, fleur de serre chaude, hâtif, maladif, d'une intelligence très précoce et très frivole. déjà victime de la névrose ambiante. Dans *Autour du mariage,* c'est la femme, la jeune fille qui s'habille avec un art exquis, ne songe qu'au luxe, à la toilette, au froufrou, se marie pour être plus libre, répugne à devenir mère, parce que la parturition « abîme », ne rêve que bals, théâtres, soirées, coule une existence aussi inféconde qu'inutile, et n'aboutit qu'à s'ennuyer mortellement. Dans *Plume et poil,* c'est l'homme qui pose, l'homme titré, l'homme millionnaire. Que fait cet homme d'après Gyp? Rien absolument, ou du moins rien de bon, rien d'utile, rien de noble. Il a quinze heures par jour à tuer, et il les tue par les promenades au bois, les tirs aux pigeons, le jeu, la noce, le flirtage chez les « hétaïres » bien cotées; — et c'est tout! Et c'est là ce que Gyp appelle le grand monde. Eh bien non! mille fois non!... Il faut protester : s'il y a des gentilshommes déchus qui passent leur temps à bâiller, à débiter des lieux communs en langage d'argot, à « blaguer » chez les filles ce que leurs aïeux respectaient et défendaient, il en est d'autres, et c'est le plus grand nombre, qui savent que noblesse oblige. Les uns portent l'épée bravement pour la défense de la patrie; d'autres, retirés aux champs, prennent en main les intérêts des classes rurales, donnent l'exemple de toutes les vertus de famille et font obstacle à la Révolution; d'autres enfin, soldats des grande idées, magnifient le Verbe par la parole, par le livre et par le journal. Voilà la véritable aristocratie. Celle dont Gyp nous décrit les mœurs oisives, relâchées, pourries, énervées, ne forme que l'exception! La vie n'est pas là. — Ce sont masques fardés, sépulcres blanchis, obles sans cœur, sans caractère, sans esprit : la risée des intelligents,

la huée du peuple, des marionnettes, des machines et des figures de cire sur le dos desquelles les Gyp, les Marcellin, les Ange-Bénigne, et autres La Bruyères de la *Vie parisienne* ou du *Gil-Blas* prennent la mesure de leur observation factice, de leurs dialogues au benjoin et de leurs études au patchouli!

6. — Alfred Toussenel, disciple de Fourier, a écrit un livre intitulé : *Les Juifs, rois de l'époque.* Le chevalier Gougenot des Mousseaux, dans son ouvrage sur le *Judaïsme,* a mis en garde les catholiques contre les empiètements des fils d'Israël. Voici un roman : *Les Monach,* conçu dans un sens moins exclusif et moins absolu, mais qui contient aussi une leçon. Le monde israélite, son développement en France, sa fusion avec la population française, les résultats de cette fusion, tel est l'ensemble des faits étudiés par M. Robert de Bonnières. Le financier Monach, fils d'un modeste changeur de Francfort, est venu, sa fortune faite, s'établir à Paris. L'or ne le contente pas : il recherche l'estime publique, la considération. C'est d'abord dans les salons du gouvernement qu'il se faufile et s'implante : cela ne lui est pas difficile. Bientôt il comprend que le lustre qu'il en retire n'est pas suffisant; alors, il essaye de s'introduire dans la société aristocratique, indépendante et non officielle. Comme entrée de jeu, il loue la moitié de l'hôtel qu'occupe, rue Saint-Dominique, le général comte d'Épagnes, l'un des grands noms du faubourg. Le général est bon enfant, pas fier, tout en dehors. Monach est insinuant, tenace et rusé. Sa femme fait royalement la charité. Sa fille Lia possède une beauté merveilleuse. Tous ces éléments de succès sont mis en ligne de compte par Monach. Il souscrit à toutes les œuvres de bienfaisance catholique; il donne des fêtes dont parle tout Paris; il écrase enfin de son luxe de parvenu toutes les vieilles familles qui l'entourent, beaucoup moins riches que lui. — Monach a un but, un but unique. Avec la ténacité d'un homme parti de bas, il veut nous faire oublier qu'il est Juif et de nationalité douteuse, dissiper, détruire, anéantir les préventions que ceux dont il brigue l'amitié nourrissent contre sa caste. Et le couronnement de son œuvre, il le voit dans le mariage de sa fille avec le fils même de son propriétaire, Roger d'Épagnes. Il irait jusqu'à laisser Lia, si la chose était indispensable, changer de religion. Les batteries de Monach sont dressées avec tant d'art, qu'il en serait arrivé selon ses désirs. Roger, en effet, complètement ébloui par la beauté de Lia, se prend à aimer, de façon très sérieuse, la jeune Juive. Mais Lia détruit inconsciemment l'édifice si laborieusement construit par son père. Un viveur, du nom de Courtaron, très à la côte, et qui a aidé Monach de ses conseils, voudrait bien se redorer en épousant Lia. Furieux de voir que Roger d'Épagnes tourne autour de la fille de Monach, il lance contre celle-ci une indigne calomnie. Roger, tourmenté

de jalousie, déclare à Lia son amour. La Juive tombe dans ses bras, sans souci de sa dignité. Cet abandon étonne Roger : il lui semble que tout a été possible entre Courtaron et Lia. Un duel s'ensuit, dans lequel Roger est blessé à mort. Le château de cartes de Monach croule, et c'est la fin du roman. Le Juif ne triomphe pas, mais peu s'en faut. Sauf au dénouement, c'est lui le vainqueur. Les chrétiens, sur lesquels ce petit Juif jette son dévolu, se laissent attirer et séduire par sa richesse ; ils le visitent dans ses maisons de campagne, où tout est clinquant, où la vie qu'on mène est exagérée et fausse ; ils font tapisserie dans ses salons, et leurs femmes participent avec la sienne à des œuvres de charité. L'auteur des *Monach* a-t-il eu l'intention de crier : Gare au Juif? Nous ne le pensons pas ; il nous paraît plutôt avoir simplement écrit une étude sur la décadence d'une partie de l'aristocratie française, sur la promiscuité des relations mondaines, sur la place enfin que le Juif occupe dans notre société contemporaine. Mais la leçon que j'indique se dégage de l'action elle-même. Monach, d'ailleurs, est bien le type du Juif moderne, qui ne croit plus qu'à l'argent, et qui regarde sa religion comme un lien de race, et non comme un lien religieux. Le Judaïsme intraitable, fervent et pratiquant, c'est la mère de l'ancien changeur qui le personnifie. Grande et austère, aux traits magnifiques, sévèrement habillée d'une longue robe de soie noire, elle préférerait mourir que de négliger un seul précepte, un seul rite de la loi mosaïque. Elle prie, elle jeûne, elle veille, et, dans la nuit, quand elle entend le roulement de la voiture qui ramène ses enfants des soirées des Amalécites, ses yeux s'illuminent d'un feu sombre. Et elle a raison. Car c'est elle seule qui, dans son âme robuste, personnifie la vraie foi de sa race, la fidélité sereine à la tradition. Ses enfants, au contraire, n'ont qu'un idéal : écraser les chrétiens de leur luxe, jouer gros jeu à la Bourse, mener la grande vie, faire parler de leurs chevaux, de leurs châteaux, de leurs chasses, de leurs chiens et de leurs maîtresses. Le Dieu d'Israël est le cadet de leurs soucis. Ils sont barons, nouvelle noblesse, les preux du million — « portant d'or et d'argent, en barre. » Pauvre vieille Rébecca ! Ce n'est point son judaïsme à elle, protégé toujours par les papes, respectable comme toute conviction sincère, qui est dangereux ; c'est le judaïsme véreux de son fils, ce judaïsme franc-maçonnique, qui a un accent d'Outre-Rhin, qui a oublié le Décalogue, ne sacrifie plus qu'au veau d'or et soutient de ses écus la propagande athée et la Révolution !... Par exemple, je me refuse à voir, dans l'abbé Glouvet, un ami de Roger d'Épagnes, l'idéal du prêtre catholique. Il est vicaire à Sainte-Clotilde et officie très ponctuellement. Il est intelligent. Il a des connaissances variées. Il est très soigné de sa personne, grand liseur de Revues, causeur aimable, liant et accommodant.

Mais il le paraît trop. Son éclectisme et sa théorie qu' « il faut que l'Église marche avec les siècles, » aurait besoin de quelques énergiques correctifs. — Sans quoi, ce bon Glouvet peut donner lieu aux malintentionnés d'appliquer à ses agissements le vers mécréant de Molière :

Il est avec le ciel des accommodements.

7 et 8. — Assez du grand monde, du beau monde et du faux-monde. Je passe aux « paysanneries. » M. Emile Pouvillon cultive ce genre exclusivement, et nous le saluerions maître, n'était le réalisme parfois un peu trop accentué de certains de ses tableaux. Dans *l'Innocent,* sa dernière œuvre, les tableaux risqués sont moins nombreux que dans *Césette.* Montalbanais pur-sang, M. Pouvillon aime sa province — et il la connaît à fond. Écrivain et artiste, il la décrit en conséquence. Dans *Césette,* il nous disait le pays du « ségala » (du seigle) et les causses du Quercy. Dans *l'Innocent,* ce sont les bords de la Garonne qui ont captivé le peintre, inspiré le romancier. L'action de *l'Innocent* se passe quelque part, entre Agen et Toulouse, « dans un petit pays d'arbres qui n'a pas en tout cinq lieues d'étendue. » L'œuvre est dédiée à M. Pierre Loti, l'auteur de *Mon frère Yves,* le visionnaire de la mer. Qu'est-ce que l'Innocent? Un de ceux dont on dit que le prêtre les a baptisés à rebours. Il était de trop chez les Trémissal, avares et glorieux, jaloux de leur domaine des Albarèdes, conquis pied à pied sur la Garonne, dont ils avaient fini par détourner le cours. D'abord ce n'est que du sable, de la terre; mais bientôt, grâce aux fourrages et aux peupliers, cette terre produit, bon an mal an, de vrais écus sonnants et trébuchants. De gueux qu'ils étaient, les Trémissal sont devenus riches. Les voisins — ceux que la Garonne a ruinés — jalousent et « guignent » la belle propriété des Albarèdes. Ils y ont des droits (du moins le croient-ils), puisque les Trémissal ne se sont arrondis qu'en empiétant sur les cailloux de ce qui fut autrefois la prairie ou le champ du riverain. Stylés par l'orpailleur Mataly, ils envoient à Miquel Trémissal du papier timbré. Mais Miquel est un rusé compère. Il a bientôt fait désister Birosoulel et Goryolis. L'orpailleur est plus tenace. On ne le prend pas sans vert. Ce Mataly a une fille, Bernade, que Donat, l'aîné des Trémissal, a mise à mal. Le père Miquel est furieux : il menace de déshériter Donat, s'il ne renonce à cette Bernade : Donat aime encore mieux ses terres — semblable en cela au bouvier de Pierre Dupont, qui préférait ses bœufs à sa femme. Il délaisse la jeune fille qu'il a séduite, et qui, de désespoir, se jette dans un gouffre de la Garonne, le Gourgas, où elle se serait infailliblement noyée, sans l'intervention de « l'Innocent. » Entre temps, le père Miquel, inquiet des allures de Mataly, revenait de ses premières décisions et demandait à l'orpailleur la main de sa fille pour son fils Donat.

La séduction est réparée par le mariage. Mais quel égoïste mari que va faire ce Donat Trémissal! Dans tous ces événements apparaît la figure de l'Innocent. L'intérêt du livre pourtant ne réside pas dans les faits et gestes de ce pauvre idiot. Il est dans la lutte des Trémissal contre leurs voisins, dans les ruses qu'emploient les uns et les autres : ceux-ci pour ravir, ceux-là pour conserver les Albarèdes. Types de vrais paysans que ces naturels des bords de la Garonne; et M. Pouvillon peint de main d'ouvrier leur âpreté au gain. Il excelle pareillement dans le paysage, et sa palette a des tons spécialement vigoureux pour rendre les chaudes journées du printemps, les soirées sereines de la nature méridionale. Il se dégage de ses descriptions une saveur rustique, une odeur de terroir, une sincérité de rendu, que l'on ne trouve pas dans le *Moulin Blant,* de M. Dodillon. Ce *Moulin* est une « paysannerie » naturaliste, basse et vulgaire. Deux frères, Evariste et Sosthène, fils du meunier Dubois, se ressemblent comme la nuit et le jour. Il est vrai que le cadet, Sostène, passe pour être un fruit adultérin. Quoi qu'il en soit, l'un est cagneux, l'autre admirablement bâti; l'un a bon cœur, l'autre est méchant et pervers : Caïn et Abel — avec cette différence, qu'Abel, le meilleur, est aussi le plus fort et pourrait d'une chiquenaude écraser Caïn. Il le ménage, au contraire, et se venge de ses calomnies, de ses vilains tours, de ses méchancetés, en sauvant un de ses enfants d'un incendie allumé par ce triste sire. Je n'entre pas dans les détails de mœurs : quelques-uns ont un bien vilain côté. Néanmoins, le thème des deux frères n'était pas nul. M. Dodillon l'a traité en un style enchevêtré, lourd, obscur et fatigant. *Le Moulin Blant* est dédié à M. Edmond de Goncourt. Tout s'explique : l'élève a voulu imiter le maître. Il y a trop réussi.

9. — Encore une autre « paysannerie » : *Les vices de M. Benoît.* Mais celle-ci est plus que réaliste : elle est pornographique, ce qui ôte toute valeur à la thèse légitime et raisonnable soutenue par M. Demesse, dans la deuxième partie de son roman : la recherche dans la paternité. Qu'est-ce donc que ce M. Benoît, et de quels vices s'agit-il? Tout d'abord, M. Benoît est le vigneron Benoît, des environs de Dijon. Son père lui a laissé une vigne qu'il fait valoir lui-même. Le vin augmente chaque année, et Vivant Benoît devient riche. La fortune ne lui donne pas le savoir-vivre. Le vigneron Benoît était crapuleux, dépravé, libertin : il avait des goûts de satyre. Tel continue d'être « Monsieur Benoît. » Sa femme, Mathilde Baublanc, a du sentiment, de la réserve, de la distinction et de la pudeur : elle est délicate; c'est une sensitive que froisse la brutalité de son mari. Celui-ci la tue, comme on dit, à petit feu, et, le jour même de sa mort, installe une gourgandine rurale, la Rousse, dans le domicile conjugal. Sans souci de l'opinion, « Monsieur » le vigneron Benoît vit maritalement avec cette femme. Une

fille naît de ces amours malpropres. « Monsieur » Benoît se garde bien de la reconnaître : il l'envoie en nourrice à Paris, et n'y pense, dans la suite, que pour payer les frais de son éducation. Vingt ans se passent. Julie Godiot, fille de la Rousse... et de « Monsieur » Benoît, est rappelée auprès de sa mère, dont le concubinage dure toujours. Alors il arrive ceci : « Monsieur » Benoît se dégoûte de la Rousse et ne tend qu'à un but : épouser Julie Godiot... sa propre fille. Et, en vertu de l'article 340 du Code civil qui défend la recherche de la paternité, il l'épouse. Seulement, en revenant de la mairie, il est arrêté sur le seuil de sa porte par la Rousse, qui, toute dégradée qu'elle soit, a honte d'une pareille turpitude. Armée d'un couteau de cuisine, elle l'enfonce jusqu'au manche dans le ventre de l'honnête et estimable « Monsieur » Benoît. Puis, elle dit à sa fille : « Hors d'ici, p.....! » Ainsi, adultère, crapulerie, inceste, voilà les « Vices de Monsieur Benoît. » Pouah! Brûlons du sucre, et demandons pardon à nos lecteurs d'avoir parlé de ce livre! Il l'a bien fallu cependant, puisque, dans une préface-manifeste, M. Demesse affiche l'étrange prétention d'avoir écrit une œuvre morale. Il dit : « Si hardie et si brutale que soit cette histoire, je la crois, au fond, morale, et je n'en démordrai pas. » Une œuvre morale, celle dont l'inceste est le sujet principal, allons donc! L'inceste manquait dans la galerie des vices photographiés par messieurs les romanciers naturalistes : lacune regrettable aux yeux de M. Demesse. Il s'est empressé de la combler. Le cas imaginé par l'auteur des *Vices de M. Benoît* est d'ailleurs impossible; et par là même, la seule leçon que l'on pourrait tirer de son livre au sujet de « l'immoralité » de la loi interdisant la recherche de la paternité, ne porte pas. Mais j'admets le cas, j'admets la thèse. Encore eût-il fallu la développer d'une main délicate, d'une plume chaste? Eh bien! M. Demesse affecte tout le contraire : il se complaît dans la peinture de l'ignoble; il nous raconte, des pages durant et dans un style crû, ordurier, qu'il imite de M. Zola tous les débordements de la Rousse avec Vivant Benoît. Est-ce de la morale, cela? Et M. Demesse ne se moque-t-il pas de nous en affichant des prétentions de moraliste? Oui, toutes les passions, tous les ridicules, tous les égarements de l'humanité peuvent être du domaine de l'Art, et une leçon peut sortir de leurs effrayants résultats. Mais, à la condition que l'artiste, le poète, l'écrivain auront le respect d'eux-mêmes et du public. Tant que vous peindrez le vice avec des couleurs qui n'en inspirent pas l'horreur ou le dégoût, il vous est défendu de dire que vous faites « œuvres morales. » On ne corrige pas les passions, on n'en dissuade pas, en les mettant complaisamment en scène, en s'attardant aux conceptions et aux descriptions lubriques. Rien — pas même le dénouement terrible des *Vices de M. Benoît* — ne peut excuser ces excursions dans les

plates-bandes du libertinage, et ceux qui s'y livrent, inconsciemment ou non, au lieu de faire « œuvre morale, » font œuvre de scandale, de dégradation et de corruption.

10. — Je disais, au début de ces analyses, que le *Lucifer* de M. Ferdinand Fabre retardait de cinquante ans. Il faut dire de même des *Remords d'une Mère* de MM. René Asse et Auguste Boyer. Ce roman-ci, pour le fond, nous reporte aux œuvres socialistes et humanitaires qui se produisirent sous le gouvernement de juillet, et pour la forme plus loin encore : aux périodes ampoulées, creuses, poncives, vieillotes et ridicules de Ducray-Duminil, de Victor Ducange et de Guilbert de Pixérecourt. Le fond est celui-ci : une grisette copiée dans les chansons de Bérenger; un bâtard, qui a toutes les vertus, toutes les qualités; il est ouvrier laborieux; il respecte la jeune fille qu'il aime ; il est dévoué, brave, généreux, expose sa vie pour son prochain — prix Monthyon sans le moindre défaut. Son frère, fils de famille, enfant légitime, a tous les vices, comme « Monsieur Benoît. » Joueur, don Juan sans scrupule et sans remords, mauvais cœur, mauvais citoyen, mauvais fils, que sais-je encore? La mère des deux frères, femme du grand monde, se repent, alors qu'il n'est plus temps de réparer sa faute. Autour d'eux, des patrons, des ouvriers, qui déclament et prêchent. Çà et là, quelques bonnes intentions, gâtées par des déclamations prudhommesques sur les « hautes classes » et les « plaies sociales, » et voilà tout. Parmi ces prudhommeries, dignes de l'élève de Brard et Saint-Omer, il en est d'un sérieux bien cocasse. Exemple : « Les dédains d'une humanité souvent méprisable, qui les repousse et les frappe d'anathème, peuvent déterminer certaines âmes d'élite à des extrémités douloureuses. » — « Ludovic voulait traîner son baiser gluant sur le visage pudique de la jeune lingère. » — « L'or du vice lavait les taches nombreuses de ce cœur mercantile » (on lave l'or quand on le trouve; mais un or qui lave, c'est une découverte). — « Il faudrait un nouveau déluge pour refaire les mœurs, et surtout le cœur humain, qui reste toujours le même. » — « La fortune ne fait pas toujours le bonheur, si elle y aide amplement : » (Henri Monnier, cette perle-ci manque dans vos *Mémoires de M. Prudhomme!*) *Les Remords d'une Mère* terminent ainsi : « Le temps et l'instruction se chargeront peut-être un jour de faire des miracles... Mais la religion les a tués. » Impiété couronnant la bêtise, c'est complet !

11. — Les romans judiciaires sont toujours à la mode. M. Simon Boubée, qui jusqu'ici s'était cantonné dans le roman allusioniste, a voulu essayer aussi d'un genre cher à feu M. Émile Gaboriau. Disons, à la décharge de M. Boubée, qu'il a toutefois un plus grand souci de la morale que son devancier. *Bouche-Verte!* Quel titre bizarre ! L'action ne l'est pas moins. Gaston de Claveyrouse, un descendant des Croisés

qui a dégringolé vers la ruine irrémédiable par les escaliers de service des maisons de plaisir et des maisons de jeu, est accusé d'avoir assassiné sa fiancée Gabrielle du Mortray. Gaston a bien des péchés sur la conscience; mais il n'a pas ce crime-là. Entre le viveur et l'assassin il y a un monde. Cependant les apparences et les circonstances sont contre lui; tout l'accuse, tout l'accable. Il est arrêté, jugé et condamné — condamné à mort. En entendant cette sentence, Gaston, fort de son innocence, proteste à haute voix en plein tribunal. Ses paroles ont un tel accent de sincérité, qu'un des auditeurs, Saint-Jorry, vieux comédien en retraite, en est profondément ému; il se dit : « Cet homme n'est pas coupable, » et prend la résolution de l'arracher à l'échafaud. L'ex-artiste a des amis très haut placés : il fait surseoir à l'exécution et se met lui-même à la recherche du véritable assassin, qu'il finit, après une série d'aventures, toutes plus extraordinaires les unes que les autres, par dénicher. L'assassin, c'est *Bouche-Verte;* ou plutôt, non: *Bouche-Verte* n'a été que la cause occasionnelle de la mort de Gabrielle du Mortray. Voici comme : *Bouche-Verte* n'est autre que *Tingo-Toï,* l'horrible idole d'une peuplade sauvage de l'intérieur de l'Afrique. Aux lèvres du monstre étaient adaptées de petites pointes de fer invisibles, trempées dans un poison mortel. Chaque année, quarante femmes africaines venaient baiser les lèvres du Tingo-Toï. Tout à coup, une frénésie sans nom s'emparait d'elles, et on les voyait, démoniaquement furieuses, par le seul effet du poison, se briser la tête contre le piédestal de l'idole. Cette idole avait été donnée à la famille du Mortray, dans une arrière-pensée de vengeance, par le capitaine de vaisseau William Morris. Une sorte de marquis de Sade, cet Anglais. Son collègue, le capitaine de vaisseau du Mortray, ne valait pas mieux. Une femme les brouilla l'un contre l'autre, et c'est pour se venger, que l'Anglais fit à la veuve du Mortray cadeau de *Bouche-Verte,* qu'il avait dérobé aux sauvages. William espérait que tôt ou tard le poison des lèvres de Tingo-Toï produirait encore son effet. Il prévoyait juste, le misérable! La bouche de Tingo-Toï servait de boîte aux lettres à Gaston de Claveyrouse et à Gabrielle du Mortray. J'oubliais de dire que l'idole avait été reléguée hors de l'habitation de la famille, dans un coin du parc. Un jour, en retirant une lettre de Gaston de la bouche de Tingo-Toï, Gabrielle, très espiègle et toute heureuse, s'avisa d'embrasser l'idole et d'appuyer ses lèvres sur les siennes. Ce qui se produisait en Afrique se produisit identiquement dans les environs de Paris. Gabrielle, empoisonnée, devint folle, et on la trouva, la tête fracassée, aux pieds du mystérieux et diabolique Tingo-Toï. Eh bien! voilà de l'imagination, ou je ne m'y connais pas! Encore ne parlé-je pas des épisodes qui se rattachent à l'action principale. Il y a notamment le cas pathologique d'une petite pensionnaire de couvent, qui est par lui-même

et par son allure scientifique fort intéressant. Il s'agit d'une amie de Gabrielle, la jeune Gilberte Génovéfin. Elle s'était secrètement amourachée de Gaston de Claveyrouse, et, pour le sauver de la guillotine, ne s'avisa-t-elle pas de se dénoncer elle-même comme étant le véritable assassin de Gabrielle du Mortray? C'est tout un roman dans un roman, et qui serait pris à la lettre par la justice sans la perspicacité de Saint-Jorry. *Bouche-Verte* est écrit sans prétention, dans une langue facile et très gaie. Le récit de l'enterrement d'un pauvre paillasse, raconté par la concierge Boitrasson, mériterait de passer à la postérité, tout autant que, dans le *Médecin de campagne,* de Balzac, l'histoire de Napoléon, racontée au fond d'une grange par un vieux débris de la Grande-Armée. A signaler aussi l'étude de Me Alepin, un notaire d'un autre âge, un *antiquus dierum,* et le portrait de ses clercs, dont un, le libre-penseur Rouqueyrolles, qui a tout spécialement la haine du jésuite, fut pris, dans un rassemblement, pour un « jésuite de robe-courte » et faillit être écharpé par la foule. Cela ne le corrigea nullement, ce qui prouve que ce Rouqueyrolles était un parfait imbécile. Il y en a partout.

12 et 13. — *L'Affaire du Malpel,* de M. Charles Lomon, appartient aussi à la catégorie des romans judiciaires. Le Malpel est un domaine que l'auteur place dans les environs de Cazères-sur-Garonne, et que le propriétaire, un M. de Challenge, retour des Indes, a reçu en héritage d'un vieux parent. M. de Challenge a pour voisin un riche négociant retiré des affaires. Dans son isolement, ce voisinage lui est une consolation. Mais il se trouve que Mme Morel, la femme du négociant, n'est autre que la jeune fille à qui, dans sa jeunesse, avant son départ pour Pondichéry, il avait fait la cour et promis mariage. Un enfant était même né de leurs relations. En se mariant, la jeune fille oublia le passé, resta fidèle à ses devoirs d'épouse et laissa M. Morel dans l'ignorance de ses anciennes relations avec M. de Challenge. Mais des lettres existaient; elles sont volées par un chenapan et vendues à M. Morel. Celui-ci se rend au Malpel, signifie à M. de Challenge de ne plus remettre les pieds chez lui. C'est la nuit. On trouve le lendemain le propriétaire du Malpel assassiné dans sa chambre. Et, comme, dans les ténèbres, M. Morel, à son corps défendant, a frappé quelqu'un d'un coup de poignard, il va se dénoncer à la justice, se croyant l'assassin de M. de Challenge. Or, il ne l'est pas. M. de Challenge a été assassiné par le voleur qui avait vendu des lettres à M. Morel, — et c'est ce voleur (qui n'en est pas mort) que l'ancien négociant a frappé dans l'obscurité d'un couloir au moment où il s'échappait, emportant un magot de dix mille francs. Ces détails, beaucoup trop compliqués, ne se dévoilent qu'à la fin du procès. Morel a un joli poids de moins sur la conscience. Mais l'assassin, un récidiviste, a eu le temps de filer

en Espagne. *L'Affaire du Malpel,* laborieusement et même habilement échafaudée, ne vaut pas cependant *La Chambre n° 7*, de Mme Raoul de Navery, bien que les deux histoires aient entre elles quelques traits de ressemblance. Ainsi, Gaston de Marolles, retour de Pondichéry, comme M. de Challenge, est, comme lui, assassiné dans une misérable chambre d'auberge, au moment où il allait recueillir l'héritage de son oncle Henriot. Pendant quelque temps aussi, les recherches de la justice s'égarent. Il y a, dans *la Chambre n° 7,* un petit gamin, Rameau d'Or, qui en sait long sur le crime et qui se tait. L'assassin de Gaston de Marolles lui fait peur. Cet assassin, Maxime de Luzarche, a longtemps circonvenu le vieil Henriot, — et l'héritage de celui-ci pourrait lui revenir, c'est une clause du testament, si la veuve et la fille du mort, qui s'était marié aux Indes malgré son oncle, n'arrivaient point à prouver, par actes et papiers authentiques, la légitimité de leurs droits. Ces actes et papiers ont été volés à Gaston par Maxime, — si bien que la veuve du mort, privée de toutes ressources, malade, épuisée par la souffrance, affaiblie par la douleur, se voit forcée d'aller à l'hôpital. Elle ne recueillera pas l'héritage de son mari. Mais elle meurt contente tout de même. Rameau d'Or lui a promis de parler, — et il parle. Le scélérat Maxime est puni comme il le méritait, et la fille de Gaston entre en possession de l'héritage des Marolles. Dans un chapitre de *la Chambre n° 7,* Mme Raoul de Navery nous ouvre les portes d'un hôpital laïcisé, et nous présente les infirmières à la nouvelle mode. Mlles Clorinde et Charlotte, MMmes Riduel et Estabelle. Dieu ! quelles mégères ! Les euménides et les parques de l'enfer païen ne les égalent pas en méchanceté. Pourvu qu'elles puissent jouer aux cartes, boire de l'eau-de-vie, rançonner le malade, faire leur pelotte, comme elles disent, le reste — c'est-à-dire le service — elles ne s'en soucient pas plus que d'une panse d'A. Dans cet enfer, circulent pourtant deux bons génies : l'interne Guillaume Andrezel et le docteur Jacques Séricourt, dans les traits duquel il est facile de reconnaître le champion des Sœurs, le loyal Armand Desprez.

14. — Quelque part, Alexandre Dumas père raconte que, dans un voyage à Rome, il fut reçu en audience par le pape Grégoire XVI. En lui donnant sa bénédiction le Saint-Père lui demanda « comment se portait M. Paul de Kock. » Évidemment c'est une plaisanterie de ce grand enfant d'Alexandre Dumas. Elle n'en cache pas moins une idée qui, prise relativement, a du vrai. C'est que le rire, quand il est franc, n'est pas malsain. Assurément, les romans de M. Paul de Kock n'ont pas ce qu'il faut pour faire partie de la Bibliothèque des familles. Pourtant, précisément parce qu'ils sont gais, ils sont beaucoup moins dangereux que certaines productions systématiquement et gravement obscènes du naturalisme contemporain. Le rire peut rendre accep-

table un sujet risqué. M. Demolliens, dans sa *Cabotine,* m'en donne un exemple. Rien de moins édifiant, à coup sûr, que l'histoire d'Edith de la Ramée et de Gontran de Trailles. Ce beau fils de la ville de Poitiers quitte sa famille pour suivre la cabotine. Il s'engage comme comédien dans la troupe où elle joue; joue lui-même sous le nom de Vertpané; roule de ville en ville, de théâtre en théâtre, avec elle; mène partout une vie de polichinelle; souffre toute espèce d'affronts, toute sorte de misères, jusqu'à ce que l'enfant prodigue, maudit et renié par les siens, exténué, malade d'une fluxion de poitrine, délaissé par sa Dulcinée, revienne mourir à Poitiers même, admirablement soigné par Anna de Grandval, sa fiancée, qui l'aime malgré tout, lui pardonne, l'épouse *in extremis* et conduit le deuil à ses obsèques. Supposons un sujet pareil traité par un disciple de Zola! Ce ne sera pour lui qu'un canevas à osbcénités. M. Demolliens n'appartient pas à cette école. Il s'est plutôt inspiré du *Roman comique,* de Scarron, et, pour certains épisodes, du *Capitaine Fracasse,* de Théophile Gauthier. Il a surtout pris soin d'éviter le scabreux, et a écrit *Cabotine* sur un ton plaisant et riant. C'est par là qu'il se sauve du reproche d'immoralité. Il est amusant, il n'est pas troublant. Les débuts d'Edith au théâtre de Poitiers, dans *le Chalet* d'Adolphe Adam, dérideraient l'hypochondriaque le plus obstiné. La Cabotine chante faux avec une maestria étonnante. Jamais, de mémoire d'amateur, on n'avait traité l'excellente musique d'Adam avec un pareil sans-gêne. A toute volée, la folle artiste lançait des points d'orgue extravagants : elle n'en fut pas moins rappelée cinq fois. Très drôle aussi le chapitre intitulé : *Une tragédie dans les prix doux.* Cette tragédie en cinq actes et en vers a pour titre : *Vlatinar,* ou les *Fureurs de Nana,* par Sigismond, clerc d'avoué. Toute la ville d'Angers se rendit au théâtre. On ne comprit rien à la pièce, et on applaudit tout de même. Elle nécessita certains frais, — et Sigismond paya les violons. Les appointements de deux ans y passèrent. Mais un épisode plus désopilant encore, c'est celui du théâtre de Baugé. Gontran et Edith, tous deux seuls, en se grimant, jouèrent deux pièces à plusieurs personnages, notamment la *Tour de Nesle.* Il est vrai qu'ils y firent de nombreuses coupures. Les lettrés de l'endroit protestèrent. On les expulsa de la salle. Quand, dans une scène, la présence de trois personnages était absolument indispensable, Edith s'approchait d'une fenêtre et paraissait regarder avec attention. Puis, elle s'écriait, s'adressant à Gontran et lui montrant un acteur invisible : « Le voyez-vous là-bas? Il parle. Que dit-il? Écoutez! » Et sous prétexte de répéter ce qu'elle faisait semblant d'entendre, elle récitait la tirade indispensable. Cela tournait au sublime de la bouffonnerie. Un parisien se fût tordu, en proie à un rire épileptique, à moins qu'il ne se fût senti ému de pitié en voyant les piteux efforts de ces deux pauvres

diables se démenant comme six pour gagner leur misérable existence. Existence bien misérable, en effet, à tous les points de vue, et dont la « Cabotine » eut encore moins à souffrir que l'Enfant Prodigue. Car celui-ci en mourut.

15. — Deux romans historiques seulement à mentionner ce trimestre : *Le beau Colonel* et *La Guerre et la paix*. L'action du premier se passe sous le Directoire, le Consulat et l'Empire. On y voit en lutte la jeune et la vieille France : celle-ci personnifiée dans un personnage de belle-mère qui n'est pas des plus sympathiques, la générale de Montalban, née de Bournissac; celle-là dans le beau colonel Hector Franchard. Au début, il n'est encore que capitaine et sauve la vie, par hasard, à Palmyre de Montalban, la fille de la générale. Hasard heureux qui permet à Hector de demander la main de la belle Palmyre. « Ma fille à un Jacobin, quelle horreur ! » dit Mme de Montalban. Cependant Palmyre ne déteste pas Hector, et l'amour finit par vaincre les résistances de la vieille France. La jeune France, d'ailleurs (celle des armées), n'était pas si jacobine que voulait bien le croire Mme de Montalban. Celle-ci finit par accorder à Hector la main de Palmyre; mais comme, à cette époque, le mariage religieux ne se célébrait pas toujours avec facilité, la générale s'arrange de façon à faire enrégimenter son gendre pour l'expédition d'Égypte. Cela fut si promptement exécuté, qu'Hector partit avec le général Bonaparte une heure après la cérémonie du mariage civil. Le voilà donc en Égypte. Ici détails abondants sur l'expédition. Hector, blessé à mort, est recueilli et soigné par la fille d'un chef arabe, Djémil, qui s'attache à lui et le suit en France. Courroux légitime de Palmyre et de la générale. Il n'y a que le mariage civil de prononcé. Vite le divorce. Palmyre s'y oppose. Djémil repart pour l'Afrique. Les prêtres sont plus libres. Hector et Palmyre se marient religieusement, et les grandes guerres recommencent. Hector devient le général Franchard, comte de Montenotte. Cette fois, sa belle-mère ne lui tient plus rigueur. Aux Tuileries, dans une fête, quelqu'un la félicitait des succès de son gendre : « Mon gendre, répondit-elle, j'étais certaine d'avance qu'il arriverait à tout, et c'est pour cela que je lui ai donné ma fille ! »

16. — Il y a une dizaine d'années, parut une première traduction française de *La Guerre et la Paix*, du comte Léon Tolstoï. Ce roman, en trois volumes compacts, eut, dans toute l'Europe, sauf en France, un immense retentissement. En Russie, il est dans les mains de tous les lettrés. Chez nous, en dix ans, il s'en était vendu tout au plus une dizaine d'exemplaires. Seul, dans le Paris intellectuel, M. Gustave Flaubert écrivit à son ami Tourgueneff qu'il trouvait « superbes » les deux premiers volumes de *La Guerre et la Paix*. Tout se borna là. Tolstoï, profondément ignoré de Vapereau, l'était encore plus des cri-

tiques de la presse quotidienne. En ces derniers temps il prend fantaisie à M. E. M. de Vogüé — très familiarisé avec la littérature russe — de publier, dans la *Revue des Deux-Mondes,* une Étude sur le comte Léon Tolstoï et l'importance de cet écrivain dans la littérature de son pays. M. Albert Delpit fait écho à cette étude dans le *Figaro* — et immédiatement, avec la surprise (moins la bonhomie) de La Fontaine, chacun de demander à son voisin : *Avez-vous lu Baruch?...* non : *Léon Tolstoï*? Si bien qu'une nouvelle édition de *la Guerre et la Paix* vient de paraître — et s'enlève. Cette œuvre qu'on qualifie d'œuvre de génie mérite-t-elle sa réputation? A certains points de vue, c'est possible. Sous d'autres rapports, non. Comme tableau de la haute société russe au commencement de ce siècle, comme récit des luttes épiques de Napoléon contre la Russie (dans la campagne de 1812), comme détails des maux terribles de l'invasion, oui, *la Guerre et la Paix* mérite les éloges qu'on lui décerne. Mais, comme tendances religieuses, philosophiques et sociales, non!... L'auteur est bon historien, tacticien profond, excellent peintre, mais philosophe sujet à caution. Un des ses héros de prédilection est l'illuminé prince Pierre, fils naturel du comte Bekoushow — un grand seigneur très connu du temps de Catherine. Ce prince Pierre a été initié à la franc-maçonnerie et à l'illuminisme de Weishamp t par un personnage fugace qui paraît dans le roman sous le nom mystérieux de « Bienfaiteur. » Bien que le prince Pierre ait sans cesse à la bouche les mots de l'Évangile sur la paix, la fraternité, la perfection morale, il n'en est pas moins un ennemi acharné du Catholicisme. Il organise des Loges à Saint-Pétersbourg, dans lesquelles les Martinistes finissent par prédominer. Quelques-uns d'entre eux se rattachent aux cabalistes du moyen âge. Peu ardents pour les affaires de l'humanité, ils ne s'occupent qu'à rechercher le sens mystique des nombres Trois et Sept, étudient le grand carré de la création, commentent les symboles du Temple de Salomon, prophétisent et appliquent à Napoléon le verset 18 du chapitre 13 de l'*Apocalypse*, où il est question des signes numériques de la Bête. Cela ne fait pas précisément le jeu de Pierre Bekoushow, qui rêve plutôt une transformation politique et sociale. Blâmé par le Bienfaiteur, il se réfugie dans le doute; mais un de ses neveux, un enfant, jure de se consacrer à la réalisation des théories républicaines de son oncle le franc-maçon. On voit là poindre les germes du nihilisme. Quant à la femme de Bekoushow, elle embrasse la religion catholique, savez-vous pourquoi? Je vous le donne en mille... Pour divorcer. En voilà suffisamment — sans parler des attaques de l'auteur contre la Papauté, contre les Jésuites — pour montrer combien prêtent à la critique les pages philosophiques de *la Guerre et la Paix*. En revanche, les chapitres consacrés à la Campagne de 1812, à l'entrée des Français à Moscou, à l'incendie de la

ville, au passage de la Bérésina, aux résistances héroïques de la nature russe, à l'anéantissement des cinq cent mille soldats de la Grande-Armée sont admirables. Rostopschine est pourtant rapetissé : d'après Tolstoï, celui-ci n'eut pas d'initiative et ne fit que suivre le courant irrésistible du mouvement national. Le véritable homme de guerre de la Russie, à cette époque, est le général Koutousow — dont la mâle et austère figure domine l'ouvrage. Koutousow est une sorte de fataliste providentiel. Le comte Tolstoï, son historien, pareillement. A l'en croire, ces formidables événements qui lancèrent, de 1807 à 1812, des millions de chrétiens les uns sur les autres, se sont accomplis « parce qu'ils devaient s'accomplir. » Des masses d'hommes, répudiant tout bon sens, tout sentiment humain, se sont mis en marche de l'ouest vers l'est pour aller massacrer leurs semblables, « comme quelques siècles auparavant des hordes innombrables s'étaient précipitées de l'est vers l'ouest, en tuant tout sur leur passage. » Au fond, l'idée-mère du comte Tolstoï est d'inculquer à ses lecteurs l'horreur de la guerre ; — et, par le fait, après avoir lu son ouvrage, dans la traduction un peu lourde de la princesse Paskiewitch, on est tenté de ne plus rire de l'utopie de l'abbé de Saint-Pierre.

17 et 18. — Le roman historique de l'écrivain russe nous sert de transition à l'analyse de deux autres romans étrangers, traduits en langue française. En voici les titres : *Histoire écossaise*, par Mrs Oliphant, et *Belinda*, par Rhoda Broughton. *Histoire écossaise* pourrait s'intituler *Grandeur et décadence de la noble maison des lairds de [illegible] thoran.* Le dernier descendant de cette antique famille, Archibald, en est réduit à se faire représentant de commerce. Le manoir est prêt à tomber, il ne tombe pas seul. Les lairds d'Écosse sont [illegible] le clan. Si l'un se ruine, il entraîne dans son [illegible] tous les [illegible] de ses domaines. Ainsi d'Archibald. Il est [illegible] S'il a eu affaire avec des [illegible] eu aussi ses bons [illegible] tégé de la *Belle Jeune* [illegible] Rhoda Broughton [illegible] du dernier des [illegible] plus [illegible] rée. Le [illegible] professeur [illegible] mais le [illegible] [illegible]

Belinda, fatiguée de cette vie d'enfer, est prête à quitter un domicile si peu conjugal! Heureusement, le vieux maniaque meurt au moment psychologique, et Belinda se remarie avec l'aimable et jeune lieutenant Rivers. Au diable, le Digamma!

19 et 20. — Depuis quelque temps, Mme Henry Gréville se plaît à jouer avec des sujets subtils. Elle s'en tire jusqu'ici à son avantage. Dans *les Ormes*, la thèse est celle-ci : L'amour entre un homme et une femme qui vivent ensemble peut-il exister sans les faiblesses de la chair? Mme Gréville résout le problème en nous donnant l'exemple de Mme Daunaut et de son gendre Marcel Avelin. Cette madame Daunaut a été mariée fort jeune à un homme qui l'humilie et la martyrise du matin au soir : ils ont une fille, Julie, dont le père a accaparé toute la tendresse. M. Daunaut mort, sa veuve marie Julie à Marcel Avelin, un écrivain de talent, poète et historien. Jamais deux natures ne furent plus antipathiques. Marcel aime la vie de famille, les livres, le travail; Julie ne rêve que plaisirs mondains, fêtes et bals. Un jour, elle disparaît, pour suivre en Espagne (où elle meurt) un jeune gommeux, encore plus vide et plus frivole qu'elle. Marcel Avelin et Flavie Daunaut sont seuls dans le château des Ormes. Doivent-ils se séparer? Les convenances, le monde l'exigeraient. Mais il y a entre le gendre et la belle-mère parité d'âge, de goûts, d'infortunes. Déjà, ils éprouvaient l'un pour l'autre une profonde sympathie. Peu à peu cette sympathie prend un autre nom. L'affection réciproque est pure. L'union parfaite de leurs âmes les console de tout. Ils restent dans le devoir. Je reconnais que Mme Gréville a traité son sujet d'une plume chaste. Mais quel sujet!... Nous préférons *la Victoire du Mari*, de M. Gaston de Varennes. Marcel Avelin a tout fait pour triompher des répugnances de sa femme : il n'a pu en venir au bout. Le comte Georges de Verniolles est beaucoup plus heureux. Il faut dire aussi que Laure de Saint-Vincent a été beaucoup mieux élevée et a de meilleurs sentiments que Julie Daunaut. Très honnête, très franche, naïve au possible, son seul défaut est d'être ultra-romanesque. A sa sortie du couvent, sans penser à mal, en tout bien tout honneur, elle s'éprend du premier Adonis qu'elle rencontre. C'est un jeune hobereau, répondant au nom d'Édouard de Lapierre. Immédiatement, Laure pare son chevalier de toutes les qualités, de toutes vertus, alors que le sieur Édouard est absolument indigne d'elle. Sur ces entrefaites, Laure est demandée en mariage par le comte Georges de Verniolles. Refus indigné. La tante, qui tient pour Georges, persiste. Le bel Édouard ne donnant plus signe de vie, Laure cède : elle épouse Georges. Mais, après la cérémonie, elle s'échappe avec Jeannette, sa femme de chambre. Rien de plus imprévu que leurs pérégrinations et leur arrivée dans une auberge de village. Laure est en toilette de

mariée. On la prend pour une comédienne, et son coup de tête pourrait lui coûter cher. Elle s'expose à être outragée par le sieur Perrinet, voyageur de commerce. Heureusement, le mari, prévenu de la fugue de sa femme, arrive à temps pour cravacher l'insolent. Dans l'intervalle, il s'est battu en duel avec Édouard de Lapierre et lui a arraché des mains les lettres de Laure, qu'il brûle sans les lire. Devant tant d'infamies et de lâchetés d'une part, tant de courage et de générosité de l'autre, les yeux de Laure se dessillent. Elle se jette dans les bras de Georges. Le mari a vaincu. Comme donnée première, cela ressemble un peu au *Maître de forges*, de M. Ohnet. Mais là s'arrête la similitude. Roman bien écrit, bien noué, un peu hardi, sans que l'auteur, cependant, verse jamais dans les ornières du réalisme fangeux.

21 et 22. — Une école existe aujourd'hui qui a la prétention d'écrire des romans honnêtes, tout en excluant de ses récits le sentiment religieux. Y réussit-elle? Cela dépend de la signification que l'on donne au mot honnêteté. Qu'est la vertu, qu'est la probité, qu'est la morale, si la sanction divine leur manque? Romans honnêtes, soit ! en ce sens que rien n'y offense les mœurs. Mais quelle froideur, quel ennui, quelle absence de charme, de grâce, de fraîcheur ! Oui, on a beau masquer ces lacunes : on les devine; on les compte malgré soi. Je n'ai jamais mieux compris la force et la poésie de l'idée religieuse dans une œuvre d'imagination, qu'en lisant *La Petite Lazare*, de Mme Robert Halt, où cette idée fait complètement défaut. Le nom de Dieu n'y est pas prononcé une seule fois, pas même dans une de ces exclamations dont tout le monde a l'habitude. Cela n'a l'air de rien, et cela rend glaciale l'histoire — qui sans cela serait attrayante — de cette orpheline, grandie on ne sait comment à tous les vents de la misère; recueillie, à l'âge de cinq ans, par une bonne vieille lessiveuse; souffre-douleur ensuite chez les métayers cupides et grossiers; pauvresse sur les grandes routes, courant derrière les voitures pour demander un sou, se lamentant dans les tempêtes de neige, sous les hangars solitaires, comme un petit chien abandonné; enfant de l'Assistance publique à sept francs de rente par mois; obtenant enfin un brevet d'institutrice qui lui permet de gagner sa vie honorablement. Mais, je le répète, l'âme du violon manque. On a dit que les paysans de Mme Robert Halt étaient proches parents des Berrichons de George Sand. Sauf la magie du style, que l'auteur de *La Petite Lazare* ne possède pas, surtout au même degré que l'auteur de *La Petite Fadette*, il y a du vrai dans cette appréciation. Un vieux nommé Couderet, grand liseur solitaire, grand raisonneur, ayant des théories à lui, est tout à fait sandesque. Des divers personnages de Mme Robert Halt, le plus sympathique est la lessiveuse, la mère Fortunée. Elle croit que la petite Lazare est une fille de duchesse. Une somnambule le lui a confirmé,

et la bonne femme se met en quatre pour dénicher la mère de l'orpheline, que la somnambule lui a dit habiter Versailles. Cet épisode seul vaut le livre. Signalons aussi — et ce sera tout — un type bien venu de paysan cossu et avare, M. Raffard, qui trouve cette phrase phénoménale : « Arthémise, donnez deux sous à la petite Lazare pour qu'elle « dise encore que nous sommes de mauvais riches. » — C'est pareillement une orpheline que *Guillemette*. Mais, que son histoire est plus attachante que celle de *La Petite Lazare!* Ah! c'est que son historien n'a pas peur, lui, de faire appel au sentiment religieux. Il n'écrit pas dans le but d'être agréable aux instituteurs du Paulbertisme! Son idéal n'est pas l'école neutre. Il aime à regarder vers le ciel, et sa plume, quand besoin est, ne laisse pas le nom du bon Dieu au fond de l'encrier. Gardez-vous de croire que *Guillemette* soit pour cela une petite prêcheuse, une théologienne, une convertisseuse, une sermonneuse. Non! Tout est naturel, et le drame, les situations pathétiques, les gracieux paysages, les délicieux épisodes, les aventures, la passion même, abondent dans l'œuvre de M. Zari. Les pères de sa Guillemette — je veux parler de ceux qui l'ont recueillie, comme le brave sergent Sulpice est censé le père de la « Fille du Régiment » — sont deux artistes parisiens, l'honnêteté même, qui font de leur enfant une femme accomplie et la ramènent au village où elle a passé ses premiers ans. Près de ce village, deux châtelains : l'un, un triste garçon, surnommé le Fauve; l'autre, un charmant jeune homme blessé à la jambe pendant la guerre de 1870. Tous les deux aiment Guillemette. Le boiteux n'ose pas déclarer son amour, et c'est le Fauve qui, à la suite d'une foule de péripéties émouvantes, obtient sa main. Mais la mort le frappe le jour même du mariage, et Guillemette est libre. Le *Français* prétend que ce roman, écrit avec un talent original, nous arrive sous le parrainage de trois noms célèbres : M. Egger, de l'Institut, M. Henri de Bornier, M. le comte Roselly de Lorgues. S'il en est ainsi, à M. Egger on doit certainement l'inspiration du nom, à petit air grec (Zari), sous lequel se cache l'auteur de *Guillemette;* de M. de Bornier, Guillemette, sa filleule, a reçu comme une fleur de poésie, et n'est-ce pas le grave et doux Roselly de Lorgues qui a répandu, dans l'ouvrage entier, un parfum si pénétrant d'originalité?

23. — *Guillemette,* sans être un roman de bibliothèque paroissiale, convient à toutes sortes de lecteurs, de même que *La Chambre n° 7,* de Mme Raoul de Navery, et *Le Fleuve d'Or* (dont il me reste à dire un mot), de M. Lucien Biart. Ainsi que Gustave Aimard et Gabriel Ferry, M. Lucien Biart aime à placer en Amérique l'action de ses romans. Il y a toutefois cette différence entre ses productions et celles de ses collègues, que les siennes sont généralement d'une moralité irréprochable. Témoignage qu'on ne peut point toujours rendre, ni à l'auteur

des *Trappeurs de l'Arkansas,* ni à l'auteur de *Costal l'Indien.* Voici l'affabulation du *Fleuve d'Or :* Par delà les interminables prairies et les vastes déserts qui s'étendent dans la Sierra-Nevada jusqu'à la Vieille Californie, un large fleuve coule sur un lit de pépites aurifères. C'est du moins la légende qui a cours en Amérique. Un jeune colon, ruiné, mal vu de sa famille, forme le projet d'aller à la découverte de ce merveilleux pactole, et il associe à son entreprise un Canadien et un Parisien. Ce sont les aventures de ces trois nouveaux argonautes que raconte M. Lucien Biart. Il les fait voyager dans le pays des Comanches, des Osages, des Creeks et autres tribus de l'Amérique du Nord. Au dénouement et après une multitude de combats, de pourparlers, de ruses diplomatiques, de marches et de contre-marches, le jeune colon finit par trouver le Fleuve d'Or? Non; il devient chef d'une tribu indienne, ayant épousé la fille du grand guerrier Tonnerre-qui-gronde. Le *Fleuve d'Or* est un roman dans le genre de ceux de Jules Verne. M. Lucien Biart, à la suite de ses argonautes, a soin de nous montrer les curiosités et antiquités du pays qu'ils traversent. De même, il nous initie aux mœurs des sauvages du Continent américain septentrional, et rend complète justice aux missionnaires catholiques, lesquels, personnifiés dans le Père Anselme, et animés de l'indomptable courage de la Foi, conquièrent des âmes à Dieu, tout en notant au passage les particularités ethnographiques des contrées évangélisées par eux. Ne devons-nous pas, en effet, aux missionnaires de la Chine, le livre qui a ouvert aux géographes et aux historiens les portes intellectuelles du Céleste Empire, à savoir l'admirable collection connue sous le nom de *Lettres édifiantes et curieuses?* Par son *Fleuve d'Or*, M. Lucien Biart, lui, vient de prouver qu'il possède l'art de nous apprendre en riant, sinon des choses fort sérieuses, à l'instar du *Platon-Polichinelle* de M. l'abbé Martinet, du moins des choses d'un intérêt peu commun.

24. — J'arrive aux *Nouvelles.* Trois recueils seulement : *Pures Amours*, récits imités de l'anglais, par Mme la comtesse Agénor de Gasparin; *Milord et Milady*, par Brada; *Les Lendemains du Bonheur,* par M. Albert Leroy. Le titre de *Pures Amours* n'est point menteur; il y est question, dans ses formes diverses, de l'amour vrai, de l'amour chrétien, qui comprend aussi (rappelez-vous saint François d'Assise) les êtres inférieurs, qui purifie tout, et qui (c'est le dernier mot de l'ouvrage) ne périra jamais. Mon Dieu, oui! Dans la dizaine de récits que Mme de Gasparin vient d'emprunter, en les parant des grâces de son style, à la littérature anglaise, on devine bien, par ci par là, comme qui dirait la note protestante. Mais cela paraît si peu, c'est si discret, que *Pures Amours* n'en souffrent pas. Sur ces dix *Nouvelles*, d'allure humoristique, il en est six ou sept de tout particulièrement remar-

quables. Je citerai nommément : le petit balayeur *Jim*, qui sauve dans un incendie un enfant que réclamait sa mère et meurt de son dévouement ; le *Médaillon de Liz*, avec sa belle devise : « Dieu garde qui te porte, » ornant le cou d'une pauvre femme tombée dont le repentir et l'expiation lavent la faute ; *Mademoiselle Lili*, l'étonnante poupée de Mlle Lulu, poupée qui sauve trois cents vies dans une guerre d'Anglais contre les Apaches ; les heurs, bonheurs et malheurs du jeune décrotteur Fred Shaw et de son brave et intelligent caniche, *Petit Punch ;* l'histoire de la bonne vache *Brette* et de la fermière *Mildred ;* enfin, *Édouard Monck*, qui est un hymne d'espérance, un cantique de foi dans la certitude de l'union éternelle des cœurs et des âmes : le tout chanté par un homme du peuple que la vision de l'idéal métamorphose. Les héros de ces courts récits sont à peu près tous de ces humbles éprouvés de la vie, dont le Christ n'eût pas dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, » si ces humbles eussent été les plus grands coupables.

25. — Sous ce titre : *Milord et Milady,* l'auteur de *Leurs Excellences,* M. P. Brada, se fait le Gyp et l'Ange-Benigne ou Maligne de la vie mondaine à Londres. Là-bas, plus de *cant,* en apparence. Au fond, c'est aussi faisandé qu'à Paris. Je dois ajouter que l'écrivain élégant qui se cache sous le nom de Brada, s'il évite de poser en moraliste chagrin ou en philosophe grondeur, respecte beaucoup plus la décence que nos montreurs et montreuses de lanternes magiques parisiennes. Dans *Milord et Milady*, beaucoup de galanteries, de flirtages, des intrigues de châteaux. On y voit des femmes qui sont à deux pas de la chute décisive, et qui s'arrêtent au bord du précipice. Il est vrai que les maris paraissent à temps pour empêcher la catastrophe. Tout cela est fort risqué, et la « morale en action » n'y ferait pas ses frais. On ne peut pourtant pas dire : « C'est indécent ! » Tant la plume du narrateur a de la bienséance dans les termes. Vous saisissez la nuance. Les nouvelles de P. Brada n'ont pas plus de vingt à trente pages chacune. Quelques-unes sont charmantes : par exemple : *Les deux belles sœurs* (sans trait-d'union, s'il vous plait), *Strophion, Yachtinh, Four in hand.* M. P. Brada incarne le type de la coquette anglaise dans lady Gwendoline Vancouver. Fille du duc de Riven, de dot assez maigre, Gwendoline n'a pas dédaigné d'épouser le fils d'un brasseur milliardaire. Aussi faut-il voir comme elle fait rouler les livres sterling. Elle est étonnante, étonnée, capricieuse, extravagante, aimant à plaire : tout l'opposé de sa sœur aînée, lady Treppy, qui a épousé un noble pair. Lady Treppy se coiffe avec des boucles courtes, simplement. Lady Gwen se compose sur la tête une Titus très drôlette. Lady Treppy est « esthéthique » et porte des manches tailladées, des cordelières, des aumônières, des bonnets du temps de la reine Anne. Elle est meublée en vieux

style. Lady Gwen a quitté le corset, s'habille à la grecque, trouve la chemise un vêtement démodé, la remplace par un maillot de soie et n'use que de bas transparents. On s'arrête aussi dans la galerie de M. Brada, devant son Altesse Royale le prince des Cinq-Ports (lisez : le prince de Galles), devant lady Holophern Russ, une radicale; devant Victor Rove, le directeur du *Miroir;* devant qui encore? Eh! nous allions oublier la plus intrépide de toutes les femmes du monde aristocratique anglais, la douairière de Towerbay, qui a 78 ans, 11 enfants, 37 petits-enfants, est de tous les lunchs, de tous les dîners, de toutes les valses, et ne se couche jamais avant trois heures du matin. M. Brada n'a pas seulement vu en passant le *higl-life* anglais : il a vécu longtemps au milieu de ce monde, et il le peint en observateur insouciant. On lui désirerait une verge ou un fouet — ne fût-ce que pour fustiger une fois, quand il les rencontre, trop bêtes ou trop vicieux, le *v'lan*, le *pschutt*, ce frivole papotage, qui règnent aussi dans la vieille Angleterre et qui sont souvent plus qu'un travers.

26. — Ces éditeurs ont la morale facile! Dans les premiers feuillets des *Lendemains du Bonheur*, de M. Albert Leroy, ils avaient glissé une petite réclame imprimée de quinze lignes, se terminant ainsi : « Peut-être trouvera-t-on osées certaines parties du livre. Mais si cruelle que soit la vérité (?), l'auteur n'a pas cru devoir en atténuer le récit. Néanmoins, et, en dépit de cette brutalité, le volume peut être mis entre toutes les mains. » Tout d'abord, MM. Frinzine et Klein devraient bien laisser la vérité tranquille : elle n'a que faire dans le livre de M. Leroy, où seules dominent la fantaisie et l'imagination. Mais puisqu'ils invoquent la vérité, nous l'invoquerons aussi pour les contredire formellement. En effet, la vérité est que ce recueil de Nouvelles, réalistes et « brutales » (la note a raison), ne mérite nullement le brevet de moralité qu'on lui décerne — si copieusement. Ainsi *Le Biniou* est un récit de mauvais lieu. *Le Baiser* frise la pornographie. *Plat maigre, La Fin de Polichinelle* et *Le Scandale* sont des impiétés. *Hélène* et *La Robe rose* ont des allures d'un réalisme souverain de mauvais goût. *Maître Latulipe* contient sur les avocats des plaisanteries démodées, en somme, peu plaisantes. Et maintenant soyons bon prince! Nous ne nions pas que *Le Portrait de Sophie* (histoire amusante et touchante d'une Artémise du sexe masculin), *La petite Morte* et *Le Crime de la Brusque* (deux contes cévenols) ne soient, surtout ces deux derniers, brossés avec vigueur, écrits d'un style châtié, de même que, dans *Dodo,* le portrait d'un bourru bienfaisant, le docteur Nerry. Mais cela ne suffit point pour rendre absolument recommandables *Les Lendemains du Bonheur*. Autre querelle : M. Leroy — cela se devine — est méridional, de cette partie du Midi qui avait autrefois Montpellier pour capitale et constituait le gouvernement des Cévennes et du Bas-Languedoc. Il n'en

est que plus répréhensible d'avoir francisé, paraphrasé, écourté, gâté, falsifié un conte très populaire dans son pays : *Lou Sermoun de Moussu Sistre*. Il se l'approprie, le donne comme de son invention — alors qu'il sait fort bien que le célèbre abbé Favre, prieur de Celleneuve, un Rabelais du Midi, mais un Rabelais orthodoxe, bon vivant, aimant à rire, jouissant de la vie d'ici-bas, sans dédaigner celle de là-haut, est l'auteur de cette gauloiserie (ne pas confondre avec grivoiserie). *Suum cuique*.

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

L'Evangelo, ossia Vita di Jesù Cristo narrata dai quattro evangelisti, con brevi Commenti dogmatici e morali, del sacerdote LUIGI AROSIO. Milan, Cogliati, 1884, in-12 de 483 p. — Prix : 5 fr.

M. L. Arosio n'en est point à son coup d'essai sur les saints Évangiles; il s'est fait noblement connaître en Italie, et bien au delà de l'Italie, par ses deux beaux et savants volumes intitulés : *Jesu Cristo, Studi storici*, publiés il y a quelques années. Cette fois, c'est en vulgarisateur qu'il nous apparaît, racontant d'une manière simple, et d'ordinaire d'après les paroles mêmes des quatre évangélistes, la suite de la vie de N.-S. Jésus-Christ. Toutefois, cela ne l'empêche pas d'insérer tantôt dans son texte ; tantôt dans de courtes notes, un commentaire toujours limpide et intéressant des passages qui pourraient laisser quelque difficulté dans l'esprit du lecteur. A l'occasion, le caractère de chacun des biographes inspiré de Jésus est bien mis en relief; c'est l'ordre chronologique suivi par de List qui sert habituellement de trame au récit. Plusieurs tables des matières facilitent les recherches quand on veut retrouver un passage frappant. En somme, sans rien présenter de bien extraordinaire, cet ouvrage contient une excellente vie abrégée de N.-S. Jésus-Christ, à moitié savante, à moitié populaire, appelée à faire du bien, *ultra montes*, digne de servir de modèle à un volume analogue que l'on pourrait publier en France.

L. BENARY.

Essais d'Exégèse, par M. FILLION, prêtre de Saint-Sulpice, professeur d'Ecriture sainte au Grand Séminaire de Lyon. Paris, Delhomme et Briguet, 1884, in-12 de 354 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Fillion est connu de nos lecteurs. Ses savants commentaires sur l'Évangile, son atlas archéologique de la Bible l'ont mis au rang de nos plus célèbres exégètes. Un seul reproche a pu lui être fait, de trop savoir et de répandre à flots l'érudition, à la mode allemande plus qu'à la française. C'est un peu le défaut commun de nos vénérés maîtres de Saint-Sulpice. Le sérieux de la vie, la gravité, la profondeur de la

science sont chez eux en tel honneur qu'ils leur sacrifient tout. Les artifices des lettres, l'habile ménagement des nuances, les mille recherches de la forme leur sont à dédain; uniquement soucieux de penser, d'exposer la vérité plus que de la parer, ils cherchent moins à bien dire qu'à tout dire. Trouver à Saint-Sulpice un sacrifice aux grâces est une rare fortune, nous l'avons dans le volume que nous donne aujourd'hui M. Fillion. Non certes que les graves sujets y fassent défaut; diverses questions d'exégèse sont savamment traitées et offrent d'excellents modèles de critique. Mais la partie originale du volume est dans les dissertations, « écrites au courant de la plume, nous dit l'auteur, en des heures d'indignation et d'humour. » Heureuse plume de courir ainsi, vive, légère, prompte à tout colorer! Grâce à elle, rien de ce qui touche nos saints Livres ne demeure indifférent. En 1881, une révision du Nouveau Testament paraissait à Londres. L'historique de ce travail, l'attente passionnée de tous les pays de langue anglaise, l'agitation causée par cette publication ont fourni au savant Sulpicien un tableau aussi attachant qu'instructif. Non moins vivantes sont les dissertations sur les Ouvriers juifs et le catéchisme Israélite, la description de Nazareth, la Visite à un cimetière juif. Le lecteur français, si indifférent qu'il paraisse aux sujets bibliques, serait captivé si on les lui présentait sous cette forme attrayante. Aussi souhaitons-nous vivement que M. Fillion continue son œuvre de vulgarisation; mieux que tout autre il l'accomplira avec succès, nous en avons pour garant les *Essais* qu'il donne aujourd'hui au public. C. FOUARD.

Brahmakarma, ou *rites sacrés des brahmanes*, traduit du sanscrit et annoté par A. BOURQUIN (Extrait des *Annales du Musée Guimet*, tome VII). Paris, Ernest Leroux, 1884, in-4° de VI-145 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le Bouddha, *sa vie et sa doctrine*, par EUGÈNE VIRIEUX, licencié en théologie. Paris, Ernest Leroux, 1884, gr. in-8° de 107 p. — Prix : 4 fr.

M. Bourquin a rendu un grand service aux orientalistes en traduisant le *brahmakarma*, qui renferme la liturgie du culte quotidien des brahmanes suivi jusqu'à nos jours. Cette traduction ne pouvait être faite avec autant de perfection que par M. Bourquin, qu'un séjour de onze ans dans l'Inde, dont sept passés au milieu des brahmanes savants ayant échappé au contact des Européens et surtout des collèges anglais, a familiarisé avec des cérémonies sacrées dont aucun Européen jusqu'ici n'avait pu voir de ses yeux l'accomplissement quotidien. Aussi, la traduction, qui laisse fort peu à désirer sous le rapport du sens exact, est-elle en outre éclairée par des notes nombreuses offrant le plus grand intérêt et contenant des aperçus nouveaux même pour les sanscritistes de profession. M. Bourquin s'est servi pour cette traduction du texte sanscrit qui a paru à Allibág en l'an 1797 de l'ère shâlivâhana. Il a eu

l'heureuse idée de terminer son travail par un *index des noms et termes peu communs expliqués dans les notes.* Nous le remercions encore pour ce dernier service rendu à tous ceux qui s'occupent de ces études si belles, mais si difficiles, du rituel brahmanique. Nous rendons compte du *brahmakarma* de M. Bourquin d'après l'édition du tirage à part : cet ouvrage fait partie du tome VII des *Annales du Musée Guimet*, que nous analyserons dans un prochain article.

Le *Bouddha, sa vie et sa doctrine,* est un essai d'histoire des religions, et c'est surtout à titre d'essai que nous en ferons l'éloge. M. Virieux débute par une introduction, où il nous trace l'esquisse de l'origine et du développement des études sur le bouddhisme de 1824 jusqu'aujourd'hui. Dans l'énumération qu'il fait des ouvrages et des auteurs consultés par lui, je cherche en vain le nom de M. Foucaux, professeur de sanscrit au collège de France, qui a débuté par une grammaire tibétaine rédigée avec beaucoup de clarté et plusieurs traductions, entre autres celle de la vie du bouddha Çâkya-Mouni, faite sur la version tibétaine du kanjour (Rgya tch'er rol pa), et parue en 1847 avec le texte (2 vol. in-4°, imprim. royale), que l'on pourra comparer à une nouvelle traduction faite par le même auteur, d'après la version sanscrite le Lalita vistara (1re partie, traduction française, tome VI des *Annales du Musée Guimet).* Tant de labeur méritait au moins une simple mention, et M. Virieux se contente de citer Mme Mary Summer : c'est quelque chose, mais ce n'est pas assez.

Après l'introduction, l'auteur fait un court tableau de la vie et de la légende du Bouddha, assez complet pourtant et d'après les sources sanscrites. M. Virieux a bien fait de ne pas séparer la vie et la légende du Bouddha, qui sont intimement unies dans les textes originaux : pour bien des raisons, et surtout à cause de la différence de pensée et de méthode, M. Virieux devait se séparer sur ce point d'un éminent penseur, M. Barthélemy Saint-Hilaire. M. Virieux passe ensuite à la doctrine du bouddhisme et nous en fait connaître la morale et la métaphysique si abstruse. Ce chapitre est bien terminé par quelques mots sur le Nirvâna, avec les explications qu'en ont données Mme Summer (et M. Foucaux?) MM. Bunsen, Alfred Jacobs, Burnouf, Marc Muller, B. Saint-Hilaire et Renan. Vient ensuite l'examen critique de la vie et de la doctrine du bouddha, un ancêtre du nihilisme actuel.

Ce travail consciencieux se termine par une comparaison entre le bouddhisme et le christianisme, et l'auteur nous montre l'abîme qui sépare les deux religions. Nous ne ferons, pour terminer, qu'un reproche à M. Virieux, c'est d'avoir même supposé qu'on pouvait établir un tel parallèle, et qu'il était besoin de proclamer la grandeur de l'idée chrétienne.

GÉRARD DEVÈSE.

SCIENCES & ARTS

Les Associations coopératives *en France et à l'Étranger*, par P. HUBERT-VALLEROUX. Paris, Guillaumin, 1885, in-8° de x-470 p. — Prix : 8 fr.

Il n'est pas étonnant que, M. Hubert-Valleroux ayant pris part au concours ouvert par l'Académie des sciences morales et politiques sur les Associations coopératives, son travail ait été couronné : sa haute compétence en ces matières assurait d'avance son succès ; et aujourd'hui qu'il l'offre au public, il est certain que le public ratifiera le jugement de l'Académie. Sans remonter au moyen âge, qui « avait, soit pour la vie publique, soit pour le travail, groupé les hommes en sociétés fortement unies, » et partant du système d'isolement, préconisé par les idéologues du XVIIIe siècle, et réalisé par la Révolution française, l'auteur commence par constater que « cette indépendance qui avait d'abord ravi nos pères, ne tarda pas à leur être pesante. » De là tant de tentatives pour refaire sous un autre nom et d'autres formes ce qui avait été détruit : « L'association fut, dès la première moitié du XIXe siècle, la passion des hommes nouveaux, comme l'affranchissement des individus avait été la passion des hommes de la génération précédente. » En face des projets d'associations plus ou moins complètes de vies, de biens, ou seulement de travail, mais toutes fondées sur l'intervention de l'État, et dès lors entachées de socialisme, s'organisent, dès 1834, des associations ouvrières qui ne s'adressent qu'à l'initiative privée, et qui, sans rejeter le concours offert par l'État, déclarent n'avoir pas besoin de son aide. Ce sont ces associations, dites plus tard associations coopératives, dont M. Hubert-Valleroux retrace l'histoire : « On conçoit, dit-il, leur importance. Mais le mouvement qui les a fait naître a changé de caractère avec les temps, j'ajouterai et avec les pays. L'esprit actuel est bien éloigné de celui des fondateurs ; l'association ouvrière n'avait alors qu'une forme, elle en a plusieurs aujourd'hui et très différentes ; de plus il y a, hors de France, des associations coopératives qui n'ont ni la figure, ni le caractère des nôtres. » De là l'ordre suivi. La première partie expose, en trois chapitres, l'action des précurseurs, le mouvement de 1848, les suites du coup d'État. La seconde, en huit chapitres, raconte : 1° les dix années de silence : persistance de l'idée chez les ouvriers, les délégués de Londres ; — 2° le réveil de 1863 : la banque du crédit au travail ; nouvel esprit, nouveau nom ; — 3° la coopération en Angleterre ; — 4° la coopération en Allemagne ; — 5° la coopération dans les autres pays : Italie, Belgique, États-Unis ; — 6° l'attitude du gouvernement ; — 7° comment se fondent et se gouvernent les sociétés coopératives ; — 8° la chute du Crédit au travail : cette banque, fondée en

1863, tomba par suite de prêts téméraires ; les créanciers touchèrent 18 %, et les commanditaires, 0. Les banques populaires des autres pays ont su éviter cet écueil : elles ne font que des escomptes ou des prêts à court terme ou sur nantissement. La troisième partie, consacrée aux temps présents depuis 1870, signale les années 1870-1871, les chambres syndicales et l'association, le mouvement de 1880 et les sociétés parisiennes, la coopération à l'étranger : Angleterre, Allemagne, Autriche, Italie, Belgique, Suisse, États-Unis, autres pays. La conclusion recherche ce qu'il faut attendre du mouvement coopératif, son utilité et son avenir. Modifiant une parole de M. Casimir Périer, l'auteur déclare que « l'association volontaire est, contre les périls du socialisme d'État, le plus sûr et le plus généreux des remèdes. »

BERNON.

Zoologie, par M. MAURICE GIRARD, docteur ès sciences, agrégé de l'Université, etc. (Ouvrage rédigé conformément au programme officiel pour l'enseignement des Écoles normales primaires.) Tome Ier. Paris, Ch. Delagrave, 1883, in-12 de XI-708 p. et 173 fig. — Prix : 3 fr.

Dans les lycées, les élèves, pour comprendre le professeur et compléter ses leçons, n'ont à faire usage que de livres élémentaires, car l'enseignement des Facultés leur fournira plus tard tous les secours nécessaires suivant les études spéciales qu'ils voudront entreprendre. Au contraire, pour les instituteurs et les institutrices, les cours de l'École normale primaire doivent suffire pour toute la vie et munir les élèves de tout le bagage qui leur sera indispensable. Tout en reconnaissant que le programme très vague peut être assez arbitrairement développé ou restreint, une réunion de professeurs, reconnus par leur savoir et leur expérience, tels que MM. Paul Janet et Levasseur, ont pensé que la différence qui vient d'être rappelée, rendait nécessaire la publication d'une collection nouvelle de manuels particulièrement destinés aux Écoles normales primaires. M. Maurice Girard a entrepris, pour cette série, un petit traité de zoologie. La nécessité d'une pareille publication ne nous semble pas absolument évidente, surtout pour la zoologie, science dès longtemps arrêtée en ce qui concerne les matières du programme, c'est-à-dire les considérations générales et la description des espèces les plus répandues. Il ne nous en coûte pas, toutefois, de reconnaître que M. Girard a fait, comme ses éminents collaborateurs, une œuvre de science sérieuse et non de parti pris, ainsi qu'on le voit trop souvent aujourd'hui pour tout ce qui touche à l'école primaire.

L'ouvrage se compose de deux volumes, dont le premier contient les notions générales, l'anatomie, la physiologie, les mammifères, et quelques pages sur les oiseaux. Plusieurs chapitres se recommandent tout particulièrement par l'intérêt du sujet et la clarté de l'exposé, notam-

ment ceux relatifs à la distinction des corps organiques ou inorganiques, à la vie, à l'instinct, à l'intelligence, à la place de l'homme, etc... Puis vient la partie descriptive, assez étendue pour les animaux de nos pays, courte au contraire pour les espèces exotiques. Est-ce à dire que, munis d'un tel livre, instituteurs et institutrices pourront, comme le souhaite M. Girard, toujours répondre aux questions des enfants ou de leurs parents sur les animaux de la contrée, sur les espèces nuisibles ou utiles ? Nous n'oserions pas l'affirmer : un traité élémentaire est forcément toujours trop court pour des détails de ce genre. Il est vrai qu'alors le personnel enseignant pourra avoir recours aux bibliothèques populaires « organisées avec tant de zèle et de sollicitude par le gouvernement de la République ». Nous voudrions espérer, du moins, que dans ces bibliothèques, instituteurs et institutrices ne trouveront que des ouvrages d'un mérite réel comme ceux de MM. Girard.

A. Delaire.

Cours de minéralogie, par A. de Lapparent, ancien ingénieur des mines, professeur à l'Institut catholique de Paris. Paris, Savy, 1884, gr. in-8° de IV-560 p., avec 519 fig. et une pl. chromolithographique. — Prix : 15 fr.

Dans cette partie de l'histoire naturelle qui s'occupe spécialement des corps inorganiques ou *minéraux*, on les considère comme espèces simples, en laissant à la géologie l'étude de leurs agglomérations, qui, sous le nom de roches, constituent les assises mêmes du globe. Que leur état soit solide, liquide ou gazeux, qu'ils se rencontrent dans la nature ou qu'on les obtienne au laboratoire, tous méritent l'attention du minéralogiste, bien que les espèces naturelles aient en général pour lui plus d'importance que les produits artificiels. Allant plus loin qu'Haüy lui-même, pour qui l'examen de la structure cristalline est le plus beau point de vue de la minéralogie, M. de Lapparent abandonne à peu près à la chimie ce qui concerne la composition des minéraux et donne le premier rang, dans la science qu'il professe, à ce qui a trait à la forme et à la structure, considérées soit en elles-mêmes, soit dans leurs conséquences sur les autres propriétés physiques. Aussi partage-t-il son *Traité* en trois parties : la cristallographie géométrique, la cristallographie physique et, enfin, la description rapide des espèces minérales.

C'est vraiment une science française que la cristallographie. Romé de l'Isle et Haüy en ont posé les fondations, et si Weiss, Naumann et Rose ont en Allemagne largement contribué à en élever les assises, c'est à Delafosse, à Bravais et à M. Mallard que revient l'honneur d'avoir préparé le couronnement de l'édifice, en rattachant l'explication des phénomènes à leurs causes physiques par une conception ra-

tionnelle. De même que Fresnel a relié toutes les données expérimentales de l'optique à l'existence des vibrations de l'éther, de même Bravais a montré que la symétrie cristalline et toutes ses conséquences ont pour causes physiques et mécaniques la forme des polyèdres moléculaires. Cette conception, remise en lumière et complétée par M. Mallard, en même temps que simplifiée dans ses démonstrations par le secours des méthodes géométriques les plus élégantes, est devenue aisément accessible et prend place désormais dans l'enseignement. C'est un résultat que le *Traité* de M. de Lapparent aidera les professeurs aussi bien que les élèves à atteindre et à généraliser.

Dans la première partie, cristallographie géométrique, l'auteur expose d'abord l'idée fondamentale des réseaux cristallins. Suivant cette manière de voir, les molécules d'un corps cristallisé sont toutes placées symétriquement aux points semblables de réseaux parallèles équidistants : c'est l'assemblage réticulaire. On en peut étudier géométriquement les propriétés, la symétrie, les troncatures, etc., et l'accord nécessaire de ces considérations théoriques avec les faits d'observation est la justification de la conception première. Les cas de symétrie possible sont du reste peu nombreux et se réalisent dans les six systèmes cristallins, dont l'analyse détaillée forme la seconde division de cette première partie. Elle se termine par le chapitre relatif aux goniomètres, à la recherche des dimensions de la forme primitive et au calcul des indices des faces modifiantes.

La deuxième partie, cristallographie physique, est presque tout entière consacrée aux propriétés optiques des cristaux, et M. de Lapparent, en traitant avec développement des questions aussi délicates que celle de la polarisation chromatique, a su rester clair sans cesser d'être précis. On sait d'ailleurs combien l'analyse des minéraux à la lumière polarisée fournit d'inductions précieuses sur leur constitution intime ou genèse. A cette partie de l'ouvrage est joint l'examen très important des groupements cristallisés étudiés par Bravais, par MM. Mallard et Tschermak, groupements moléculaires et groupements réticulaires qui conduisent à d'ingénieuses explications de l'isomorphisme chimique comme des hémitropies et des mâcles.

Enfin, la troisième partie contient la description des espèces minérales. S'écartant ici des classifications les plus ordinaires et fondées toutes sur l'analogie de composition chimique, M. de Lapparent a essayé une classification entièrement nouvelle, appuyée surtout sur les rapports de gisement et de rôle dans la nature. C'est ainsi qu'il distingue successivement les quartz et les silicates qui figurent dans les roches fondamentales du globe (granites, schistes, roches métamorphiques); puis, les éléments des gîtes minéraux (oxydes, carbonates, sulfates, phosphates, etc.); ensuite, les minerais métalliques des filons,

enfin, les minéraux combustibles. Cette classification, on le voit, correspond aux différentes phases qu'a dû traverser notre globe dans sa solidification, et qui auront amené, d'abord, la formation à la surface d'une scorie silicatée; puis d'une part, des précipitations superficielles, souvent remaniées par les eaux, et constituant les gîtes; d'autre part, des émanations de l'intérieur à travers l'écorce, et enrichissant les filons; enfin, par l'activité des organes à la surface, la fixation sous forme de combustibles d'une partie des éléments de l'atmosphère (carbone, oxygène, hydrogène...). Un tel exposé, s'il prête à des critiques, comme toutes les classifications linéaires, au surplus, a du moins l'avantage de se rapprocher des associations naturelles que l'observation présente, et de rendre en outre la description plus attachante par l'idée même du développement progressif qu'elle évoque.

Le *Traité de minéralogie* de M. de Lapparent, non moins que le remarquable *Traité de géologie,* dont le succès va grandissant si rapidement, ne contribuera pas peu à faire aimer l'étude de la nature et à en faciliter l'accès. L'auteur en effet possède, à un rare degré, les qualités éminemment françaises de méthode dans la division, de clarté dans l'exposition, et d'élévation dans la conception générale. Comme son aîné, ce livre sera ainsi un honneur pour l'enseignement libre dont il est le fruit, et pour la science française dont il reflète les plus beaux travaux.

A. Delaire.

BELLES-LETTRES

P. Terenti Adelphoe, texte latin publié avec un commentaire explicatif et critique, par Frédéric Plessis, maître de conférences de langue et littérature latines à la faculté des lettres de Caen. Paris, Klincksieck, 1884, in-8° de xlviii-120 p. — Prix : 4 fr.

Nous commençons à avoir en France de bonnes éditions scolaires des auteurs latins ; mais nous avons encore peu d'éditions savantes. Il y a cependant un public de plus en plus nombreux qui en sent vivement le besoin : les candidats à la licence et à l'agrégation s'inquiètent souvent du caractère philologique des épreuves qu'ils doivent subir, et n'ont pas dans la librairie française tous les instruments de travail nécessaires à cette préparation. Souvent ils se trouvent obligés d'avoir recours à des éditions étrangères, ce qui est fâcheux ; de plus, les textes et les commentaires qu'a produits en si grand nombre l'érudition allemande, ne sauraient toujours être abordés directement, pendant la préparation d'examens déjà fort surchargée, par des jeunes gens dont la plupart ne doivent pas poursuivre la carrière philologique. On rend donc un véritable service aux étudiants français en mettant à leur portée et en résumant pour leur usage les travaux les plus impor-

tants des savants étrangers dans le domaine de l'érudition classique ; rien n'est gâté si, dans ce travail de compilation, on introduit quelques idées nouvelles, et si l'on apporte en plus sa contribution personnelle à la critique et à l'exégèse de l'auteur que l'on édite.

L'édition des *Adelphes* que vient de publier M. F. Plessis, peut être considérée comme un modèle de ce que l'on doit attendre à cet égard de notre jeune école de latinistes. Après l'excellente édition scolaire publiée chez nous en 1881 par M. J. Psichari (Hachette, in-16), il y avait place à un commentaire plus développé, destiné à apprendre beaucoup aux étudiants et à intéresser le public spécial de la philologie. L'explication du texte de Térence fournit à M. Plessis l'occasion de traiter fréquemment des questions de latinité générale : étymologie, flexions, orthographe, histoire de la langue au double point de vue des formes et de la syntaxe (voy. dans son commentaire sous les nos 181, 300, 392, 469, 870, 908 et ailleurs). La composition, et, en quelque sorte, la valeur artistique de l'édition ne gagnent pas à cette méthode : rigoureusement, on ne doit pas traiter de questions générales dans une édition ; on doit renvoyer sur chacune d'elles aux grammaires, histoires littéraires et autres répertoires ; il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue pratique, il est fort avantageux pour les étudiants de trouver, à chaque instant, dans ce commentaire, souvent traduit d'une langue étrangère, coordonnés et vérifiés, des renseignements qu'ils seraient obligés d'aller parfois chercher bien loin. C'est surtout en métrique que l'édition de M. Plessis offre un fonds d'observations riche et curieux : l'auteur prévient, dans l'avertissement, qu'il ne fait que reproduire la doctrine de M. Louis Havet, recueillie pendant trois années à l'école des hautes études ; il n'est pas douteux que l'application logique et continue de la loi des mots iambiques (voy. Comment., no 4) n'attire l'attention de la haute critique sur l'édition de M. Plessis ; elle lui a permis une restitution de texte au v. 994, *me et obsecundare*. Du reste, ce n'est pas la seule correction introduite dans le texte : celle du v. 527, *eum* au lieu de *ego*, pourrait bien être définitive ; pour le v. 814, l'auteur, dans son hypothèse d'une ellipse, avait un prédécesseur, ce qu'il paraît ignorer, Rein, qui (*de pronom. apud Ter.* p. 9 sq) explique déjà *gloriam tu istam tibi* (*habeas*, s. ent.) Les conjectures proposées dans le commentaire pour les v. 956, 957, auraient pu sans inconvénient figurer dans le texte ; elles sont acceptables ; il y a eu là une timidité ou un scrupule exagéré. En revanche, je ne vois pas pourquoi M. Plessis n'a pas admis le partage du v. 313 en deux diamètres trochaïques catalectiques, partage opéré par Speugel et reçu avec raison par M. Psichari.

Si la critique et l'exégèse marchent de front dans le commentaire de M. Plessis, c'est cependant l'interprétation qui se fait la plus large

part. On doit rendre à l'auteur cette justice, qu'il ne se dérobe à aucune difficulté : chaque vers, chaque mot est étudié avec soin ; le sens est serré de près, les phénomènes grammaticaux sont approfondis (v. par exemple *otiose* 156, *dispergat* 317, *animo* ablatif et non datif 655, etc.) ; on trouve aussi, avec plaisir, dans ce commentaire, aride et purement scientifique au premier abord, plus d'une observation fine et curieuse (265, 302, 510, etc.) — Je signalerai en terminant, comme une innovation utile, la table que l'on trouve p. 119, et qui donne la liste des vers par espèces ; elle permet de se rendre compte, en un coup d'œil, de la proportion dans laquelle Térence a mélangé les différents mètres. Il n'est pas jusqu'à la typographie qui, un peu bizarre d'aspect et rompant avec nos habitudes routinières, n'ait été adaptée avec soin aux besoins pratiques des étudiants.

En somme, malgré des longueurs et des taches de détail, le travail de M. Plessis est tel que les philologues et les humanistes ne pourront pas s'occuper de Térence sans avoir recours aux parties neuves de son commentaire et sans tenir compte de ses opinions ; destinée spécialement à nos futurs agrégés, son édition ira plus loin et plus haut : elle sera remarquée à l'étranger et fera honneur à la philologie française.

P. DE NOLHAC.

Valérie, par Madame DE KRUDENER. Frontispice gravé par Lalauze. Paris, Jouaust, 1884, in-16 de XII-255 p. — Prix : 8 fr. (*Bibliothèque des Dames.*)

Sacountala, drame en sept actes, traduit par M. Abel BERGAIGNE, maître de conférences à la Faculte de Paris. Même éditeur, 1884, in-16 de XI-195 p. — Prix : 3 fr. (*Nouvelle bibliothèque.*)

De cette immense quantité de romans qui paraissent incessamment, combien peu survivront ! Combien de ceux qui ont fait le plus de bruit sont oubliés ! Qui aurait la patience de relire les *Mystères de Paris,* les *Misérables,* dont le succès fut si vif, si grand ? On commence à admirer Georges Sand sur parole et les adorateurs de Balzac deviennent plus clair-semés. De bien rares volumes appartenant à ce genre de littérature nous sont arrivés du passé ; celui de Mme de Krudener est de ce nombre, et avait sa place marquée dans la *Bibliothèque des dames,* publiée avec tant de goût et d'élégance par M. Jouaust. Valérie est une histoire simple et touchante comme celle d'*Édouard,* qu'a racontée Mme de Duras. Point de grands événements, point d'émouvantes péripéties ; une analyse profonde de sentiments tendres, une lutte entre les lois du devoir et les entraînements de la passion, un dénouement douloureux, voilà ce que l'on trouve dans le récit de Mme de Krudener, qui, dit-on, s'est peinte dans son héroïne. Le livre, dont le style a vieilli seulement dans quelques rares passages, est écrit avec une élégance remarquable, bien que Mme de Krudener ait employé une langue qui n'était point la sienne. M. Jouaust a fait pré-

céder cette réimpression d'un avant-propos qui nous rappelle la vie de l'auteur et fait valoir les mérites de son œuvre. M. Jouaust n'a pas voulu faire sur Mme de Krudener une nouvelle étude. Il a pensé qu'après la notice de M. X. Marmier, celle de Sainte-Beuve et l'intéressant volume de M. Paul Lacroix, la tâche était accomplie. M. G. Merlet, de son côté, dans son *Tableau de la littérature de 1800 à 1815*, a écrit de bonnes pages qu'on peut ajouter aux travaux indiqués par l'intelligent éditeur.

— Ne quittons pas M. Jouaust sans dire un mot d'une autre de ses collections. Tous les bibliophiles connaissent la nouvelle bibliothèque classique à 3 fr. le volume. De notre littérature, M. Jouaust a eu l'heureuse idée de passer aux littératures étrangères; il inaugure cette série par *Sacountala*, le chef-d'œuvre d'un poète indien, Calidasa. Gœthe, Lamartine, d'autres encore, ont parlé de cette production dramatique avec des louanges excessives. Bien qu'on puisse en rabattre quelque chose, le drame indien n'est pas moins curieux et intéressant. Il nous semble avoir été habilement traduit par M. Abel Bergaigne, en vue du public français. M. Bergaigne a reproduit le mélange de prose et de vers qu'offre l'original, mais n'a pas hésité à faire quelques coupures dans des passages présentant des redites et des traits de mauvais goût. Son ambition, il le reconnait, était de faire lire *Sacountala* : nous croyons que cet espoir sera réalisé.

— Dans la série *Les petits Chefs-d'Œuvre*, — titre un peu trop élastique — a paru une *Comédie* de Diderot publiée en l'honneur du centenaire de cet écrivain. Elle est précédée d'une préface de M. Arsène Houssaye, sur laquelle il y aurait bien à dire. Dans son admiration pour le *grand philosophe* et dans les phrases enthousiastes qu'elle lui inspire, M. Arsène Houssaye ne s'aperçoit pas qu'il se contredit plus d'une fois. Ce dont il loue Diderot, c'est qu'il *ouvrait sa main toute grande, aimant mieux répandre des erreurs que de retenir une seule vérité*. Reste à savoir si les erreurs n'ont pas fait plus de mal que les prétendues vérités. Il y aurait à réfuter bien des choses dans cette préface. Quant à la *Comédie* elle-même, elle est peu connue, et c'est ce qui donne un certain intérêt à sa réimpression; mais nous croyons que si M. Arsène Houssaye l'eût fait représenter, quand il avait la direction du Théâtre Français, il eût obtenu un *fiasco* de première classe.

TH. P.

Dictionnaire historique, anecdotique, pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent, par ARTHUR POUGIN. Ouvrage illustré de 350 gravures et de 8 chromolithographies. Paris, Didot, 1885, in-4° de xv-766 p. — Prix : 40 fr.

M. Arthur Pougin a rencontré un sujet neuf et plein d'intérêt. Son *Dictionnaire du théâtre* est un livre qui n'avait pas été fait et auquel

on ne peut comparer des ouvrages dont les titres sembleraient indiquer avec lui une certaine analogie. Il était singulier, comme le remarque l'auteur, « qu'en un pays où le théâtre tient une si large place, où il est la grande et universelle distraction, où il est cultivé avec tant de succès et de supériorité, suivi partout avec une attention si passionnée, on n'eût pas encore songé à établir avec précision la technologie de cet art si généralement aimé. » C'est ce qu'a fait M. Pougin. Il n'a pas prétendu nous donner des notices sur les auteurs dramatiques célèbres, sur les acteurs qui ont fait applaudir leurs pièces; il n'a pas songé à nous mettre sous les yeux l'analyse de ces pièces innombrables; il n'a eu que l'intention de nous faire connaître le théâtre *matériel* et l'exécution *humaine* des œuvres scéniques: le plan était déjà bien assez vaste. On trouve donc dans le livre de M. Pougin tout ce qui, de près ou de loin, se rattache aux représentations théâtrales, non seulement dans les temps modernes, mais au moyen âge et même dans l'antiquité; l'auteur ne s'est pas borné au théâtre proprement dit, il a recueilli encore ce qui concernait des fêtes, des réjouissances, des solennités ayant une pompe théâtrale. Trois cent cinquante belles gravures et huit chromolithographies embellissent ce volume et font pour ainsi dire sauter aux yeux toutes les recherches auxquelles l'auteur s'est livré. A la première page du livre figure la reproduction d'une miniature d'un Térence ayant appartenu à Charles VI. Quel contraste entre cette peinture naïve et les splendides décorations de l'Opéra dont M. Pougin nous donne plus d'un spécimen! Si les écrivains dramatiques et les acteurs n'ont point de notices particulières, leur souvenir revient dans de nombreuses pages et de beaux portraits nous rappellent leurs traits. Enfin le livre est tellement complet que l'éternelle femme géante de toutes les foires n'y est pas oubliée. C'est bien là l'histoire du théâtre depuis ses manifestations les plus élevées, les plus artistiques, jusqu'à ses altérations les plus humbles, les plus populaires. La forme de dictionnaire a été heureusement choisie; mais c'est un dictionnaire qu'on ne se contentera pas de consulter et qu'on lira avec plaisir grâce à une exposition très littéraire. Peut-être quelques-uns des articles qui le composent auraient-ils pu recevoir un peu plus de développement. Au mot *Turlupinade*, on pouvait ajouter qu'il fut un temps où il était de mode de dire des turlupinades, ce qui n'était autre chose que débiter des pointes, des calembourgs. Dans une de ses lettres, Mme de Sévigné n'a pas dédaigné de turlupiner (lettre 150), tout en félicitant Mme de Grignan d'un de ses jeux de mots. Ce détestable genre de plaisanterie faisait fureur, et Boileau nous représente les galants comme étant :

Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles.

Au mot *Entremets*, M. Pougin aurait pu dire qu'en Espagne on nomme

entremes de petites pièces assez semblables aux *saynètes* dont il ne nous donne pas non plus l'origine castillane. Enfin, puisqu'il nous parle de combats de taureaux, il n'aurait pas été sans intérêt de consacrer quelques lignes aux *autos sacramentales;* mais, nous le reconnaissons, ce ne sont pas là des lacunes, puisque ces sujets sont réellement en dehors du cadre de M. Pougin. Disons-le, pour achever cet article par un éloge mérité, M. Pougin a soigneusement repoussé les anecdotes, les faits si faciles à rencontrer dans une œuvre de ce genre, qui, s'ils eussent été un attrait pour quelques lecteurs, pour beaucoup d'autres auraient été un épouvantail. Il a voulu que son livre pût aller dans toutes les mains et être lu par tous les yeux. Il eût été bien dommage, en effet, que tous les yeux ne pussent admirer ce beau volume. TH. P.

HISTOIRE

Luther, sa vie et son œuvre, par FÉLIX KUHN. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884, 3 vol. in-8°. — Prix : 22 fr. 50.

Malgré ses trois gros volumes, il est impossible de prendre au sérieux M. Kuhn. Il a beau accumuler en tête de son ouvrage les noms des auteurs consultés par lui, dont plusieurs le réfutent en tout ce qu'il dit ; son histoire n'est ni étudiée ni impartiale. Après ses travaux sur la Réforme et sur l'Allemagne au XVe siècle, Janssen, par exemple, méritait mieux qu'une mention ; il fallait le réfuter. M. Kuhn s'en est bien gardé. Il nous répète les vieilleries, tant de fois rebattues, que l'Allemagne croupissait dans l'ignorance et dans la corruption; que la Réforme est née de cet état de choses. C'est une légende qui a été mise en pièces par Janssen. La Réforme a été un mouvement plus politique que religieux, fomenté par des Princes qui aspiraient à secouer le joug de l'Empereur, par des nobles besoigneux, par les foules, toujours révolutionnaires et socialistes, et par de mauvais prêtres qui voulaient se marier. Luther voulait deux choses : être quelque chose, lui qui n'était rien, et être libre. Pour cela, tous les moyens lui étaient bons, le socialisme d'abord, puis la tyrannie des Princes allemands : la Réforme n'était qu'un prétexte. Tout cela est parfaitement démontré par Janssen; M. Kuhn n'a pas même essayé d'y répondre. Son livre est une œuvre de parti-pris, ce n'est pas une œuvre de science. F.

Les Huguenots et les Gueux. *Étude historique sur vingt-cinq années du XVIe siècle*, par le baron KERVYN DE LETTENHOVE. Tome IV (1576-1578). Bruges, Beyaert-Storie, 1884, in-8° de 588 p.

Le quatrième volume du grand ouvrage de M. le baron Kervyn présente une unité que n'avaient peut-être point au même degré les pré-

cédents (V. t. XL, p. 58, t. XL, p. 430, et t. XLI, p. 241). La lutte de Philippe II contre les Pays-Bas entre dans une phase nouvelle. Le farouche roi d'Espagne sent son impuissance et il voit clairement, après la mort de Requesens, que la violence n'est plus de saison. Il nomme don Juan gouverneur, avec le mot d'ordre de céder à toutes les exigences des Flamands. Le jeune vainqueur de Lépante se prête de bonne grâce à ce rôle si en dehors de son caractère; mais sa loyauté vient se heurter contre les intrigues multiples que les grands seigneurs, le prince d'Orange, Élisabeth d'Angleterre et le duc d'Alençon ne cessent d'entrecroiser aux Pays-Bas, ne cherchant chacun que leur intérêt propre ou leur fortune. L'interrègne qui suivit la mort du gouverneur favorisa singulièrement les empiétements de tous. Le prince d'Orange comprit que le pouvoir anonyme et mobile d'une assemblée d'États-Généraux serait le meilleur moyen de combattre les uns par les autres au profit de son ambition. Et nous avons ainsi, pendant deux années, le spectacle d'une assemblée unique, animée au fond de sentiments honnêtes et patriotiques, qui se laisse aller à toutes les injustices et à toutes les contradictions. Lorsque, au mois de septembre 1576, les États généraux se réunissent à Bruxelles et prennent pour chef, d'un commun accord, le duc d'Arschot, la très grande majorité décide qu'on enverra un personnage de distinction au pape « pour l'asseurer que tous les Estats de Flandres s'offrent de faire le serment solennel de sceller de leur sang la religion ancienne catholique et de maintenir inviolablement l'obéissance deue au roy, leur prince naturel. » Et c'est cette même assemblée qui, quelques mois plus tard, à l'instigation de l'hérétique prince d'Orange, accepte avec enthousiasme les dangereux articles de la Pacification de Gand ou de l'Edit perpétuel de Marche. Don Juan négocie, tout en cédant sans cesse; et il finit, le 1er mai 1577, par être reçu solennellement dans Bruxelles, avec la plus vive allégresse du peuple comme des seigneurs. Six semaines après, environné de complots, trahi par ceux qui avaient juré de le défendre, il écrit à Philippe II : « Je m'occupe des moyens de m'échapper : ce sera dans trois ou quatre jours ou bien je serai prisonnier. L'arrogance et l'insolence sont si grandes, depuis le Conseil d'Etat jusqu'au peuple, que tout s'écroule... Le démon, sous les traits du prince d'Orange, souffle le feu et propage l'incendie. » Isolé, malade, découragé, don Juan n'est même pas soutenu par le roi d'Espagne, qui se réjouit au fond du cœur des embarras que rencontre son frère, et qui, le jour où la victoire aura récompensé le courage désespéré du jeune héros, fera assassiner à Madrid son fidèle serviteur Escovedo.

On aurait peine à croire ces faits contradictoires, si M. Kervyn de Lettenhove n'avait soin d'accompagner chacune de ses assertions de la preuve la plus formelle et la plus authentique. Le XVIe siècle est

en effet, l'époque de tous les fanatismes et de toutes les dissimulations. Philippe II soutient la Ligue naissante de son influence et de son argent; et, en même temps, dans une lettre secrète, laissant de côté toute question de religion, il promet au roi de Navarre un prêt de deux cent mille ducats pour faire la guerre à Henri III. Que dire du duc d'Alençon, dont les intrigues aux Pays-Bas sont tantôt appuyées, tantôt contrecarrées par Catherine de Médicis et le roi, son frère, qui, devenu plus puissant en France qu'Henri III, après la paix de Monsieur et celle de Bergerac, massacre les protestants à Issoire, ou s'allie entièrement avec les Huguenots et leur chef le prince d'Orange? Ce dernier, toujours faux et tortueux, se servant des passions populaires comme d'un instrument, passe de l'Angleterre à la France, ou aux princes protestants d'Allemagne, tout en ne cessant de se proclamer le plus fidèle sujet de l'Espagne et son lieutenant en Hollande. La loyauté n'est nulle part, et l'hypocrisie fait commettre plus de crimes que la cruauté.

C'est le mérite particulier de l'auteur d'avoir marqué à chaque personnage son véritable caractère, avec une sobriété de documents qui ne l'empêche pas de consacrer tout un volume à l'histoire du gouvernement de don Juan aux Pays-Bas. La nouveauté du travail apparaît plutôt dans l'ensemble que dans les détails; et l'on est étonné du nombre de témoignages qui se trouvent groupés avec méthode et sagacité. La tâche s'avance ainsi, sans fatigue pour le lecteur, qui en suit les progrès avec autant d'intérêt que de profit.

G. Baguenault de Puchesse.

Le père de Madame de Rambouillet. *Jean de Vivonne, sa vie et ses ambassades près de Philippe II et à la cour de Rome,* d'après des documents inédits, par le vicomte Guy de Bremond d'Ars. Paris, Plon et Nourit, 1834, gr. in-8° de IV-396 p. — Prix 7 fr. 50.

M. G. de Bremond d'Ars reconnaît, dès les premières lignes de sa *Préface*, que Jean de Vivonne, seigneur de Saint-Gouard, marquis de Pisany, n'est pas un grand homme. Cependant, ajoute-t-il, « on ne peut guère écrire sur la seconde moitié du XVIe siècle sans que son nom s'offre à la plume. Cela vient de ce qu'il fut mêlé, surtout comme négociateur, à quelques-uns des événements les plus considérables de ce temps; cela vient aussi de ce que sa correspondance, volumineuse, riche de détails précis, et rédigée avec la bonhomie, la verve et la couleur d'un vieux Gaulois, est une des sources auxquelles on aime à puiser. » Si Jean de Vivonne n'est pas oublié, il est imparfaitement connu. Aussi M. de Bremond d'Ars a-t-il voulu « restituer dans son ensemble la franche et fière physionomie du royaliste, ambassadeur et capitaine de cinquante lances, la physionomie du père de

Mme de Rambouillet. » Il a semblé au jeune et brillant historien que, dans la galerie des négociateurs du XVIe siècle, son héros peut faire figure avec beaucoup d'honneur, « moins haut certes que le cardinal d'Ossat, mais tout près des évêques de Dax et de Valence, d'Arnaud du Ferrier, du président Jeannin. » Louons M. de Bremond d'Ars de n'avoir pas laissé sa bienveillance pour le père de la marquise de Rambouillet s'égarer jusque dans l'exagération. Louons-le d'autant plus de cette sage modération, qu'il aurait eu de meilleures raisons à invoquer pour son excuse, des raisons de famille, le marquis de Pisany étant né (1530) de l'alliance d'Artus de Vivonne et de Catherine de Bremond-Balanzac. Louons-le aussi de n'avoir pas été moins exact dans ses récits que dans ses appréciations. Nous n'avons pas rencontré une seule erreur dans les six chapitres consacrés à l'enfance et à la jeunesse de Jean de Vivonne, à sa première ambassade en Espagne, à sa première ambassade à Rome, à sa seconde ambassade près de Sixte-Quint, à son rôle dans les négociations pour la conversion et l'absolution de Henri IV, enfin à son rôle comme gouverneur du prince de Condé et à ses dernières années.

M. de Bremond d'Ars, après avoir patiemment recueilli tous les textes imprimés et manuscrits qui pouvaient l'aider à faire bien connaître le militaire, le diplomate, l'homme privé, cet homme dont Tallemant des Réaux a dit : « Tout le monde l'aimait » (voir à l'*Appendice*, p. 389-393, l'énumération des recueils consultés), a fort habilement tiré parti de cette riche moisson, devinant avec la plus heureuse sagacité ce que les documents ne lui révélaient pas assez clairement. Autour du grand portrait d'histoire où revit Jean de Vivonne, M. de Bremond d'Ars a, d'un facile et fidèle crayon, dessiné quelques figures diversement remarquables, la séduisante Mlle de Vitry (p. 16), Claude du Bourg, le *type achevé de l'ambitieux dans un siècle d'intrigues* (p. 77-91), la princesse Julia Savelli (p. 264-271 et 369-371), Charlotte de la Trémoille, princesse de Condé (p. 346-349), le savant Nicolas Lefèvre, précepteur du jeune prince de Condé (p. 356-358), enfin Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet (p. 381-384). N'oublions pas de signaler encore de rapides mais saisissantes esquisses des papes Sixte-Quint, Grégoire XIV, Clément VIII, des rois Philippe II, Henri III et Henri IV. Nous devons, d'autre part, appeler l'attention des lecteurs sur diverses rectifications du biographe de Jean de Vivonne : tantôt il s'agit d'une erreur de Brantôme (p. 44) et tantôt des erreurs de nos contemporains, MM. Forneron (p. 45), le professeur Combes (p. 46), le comte de la Ferrière (p. 47), Berger de Xivrey (p. 89), Henri Martin (p. 175). La plus importante comme la plus répandue des erreurs victorieusement combattues par le pénétrant critique, est celle qui attribuait aux *Mémoires du duc de Nevers*

une autorité qu'ils ne méritent nullement, car la correspondance de Jean de Vivonne démontre que presque toutes les pièces de ce recueil sont dépourvues d'authenticité.

Autant on doit louer en M. de Bremond d'Ars l'habile historien, autant on doit louer en lui l'habile écrivain. Sa phrase est vive, alerte, pittoresque : elle a tout l'aimable éclat de la jeunesse. Il y a vraiment un air de famille entre la manière d'écrire de Jean de Vivonne et celle de son biographe, et pour emprunter à ce dernier deux des expressions qu'il applique à la correspondance de l'ambassadeur à Madrid et à Rome, son livre a toute la *verve* et la *couleur* de cette correspondance. Le début doublement heureux de M. G. de Bremond d'Ars nous donne le droit d'attendre de lui bon nombre d'autres remarquables travaux. C'est le cas de rappeler le mot de nos pères : Qui bien commence, bien achève. T. DE L.

Henri IV, *vie privée, détails inédits,* par G. B. de LAGRÈZE. Paris, Firmin-Didot, 1885, in-12 de XIV-326 p. — Prix : 3 fr. 50.

Histoire de Henri IV, par E. DE LA BARRE-DUPARCQ. Paris, Perrin, 1884, in-8° de 358-16 p. — Prix : 6 fr.

« Mon ambition, écrit M. de Lagrèze, serait d'avoir réussi à offrir de l'inédit sur un sujet qui semblait épuisé. » M. de Lagrèze y a pleinement réussi : son travail est fort curieux. A l'aide des papiers de la Chambre des comtes de Pau qui réglait les recettes et les dépenses ordinaires et extraordinaires du roi de Navarre, l'habile et heureux chercheur a restitué mille détails piquants de la vie du bon Henri. Quoi de mieux fait pour édifier sur les mœurs et les habitudes d'un homme que la façon dont il dépense? Ce n'est pas que tout soit neuf dans ce recueil de renseignements; la plupart du temps même les papiers de Pau ne servent qu'à nous confirmer ce que nous savions déjà par ailleurs des menus faits de la vie quotidienne et des goûts du Béarnais. Mais cette vérification est pleine d'intérêt, et puis, à côté, signalons la mise au jour de choses vraiment nouvelles. Le passage d'un cahier de la Chambre des comptes, le *petit François Goyon,* est réellement, sinon la preuve irréfutable, du moins un fort indice du mariage secret qu'aurait contracté Jeanne d'Albret avec le comte de Goyon. La générosité de Henri IV pour ses maîtresses et spécialement pour « la pauvre Esther Imbert » ressort à l'évidence des registres de Pau et paraît bien démentir les fâcheuses imputations de Michelet. Nous aimons tout particulièrement à ne pouvoir plus douter que le roi s'arrêtât à dîner chez ses paysans pendant ses parties de chasse.

Tous les curieux remercieront M. de Lagrèze de leur avoir donné un livre de plus à placer à côté des intéressantes publications qu'ils lui devaient déjà.

M. de la Barre-Duparcq n'a pas eu l'intention d'apporter de nouveaux renseignements pour l'histoire de Henri IV; il a voulu présenter un Henri IV vrai, selon qu'il le voyait. Pour nous, ce qui ressort surtout de son travail et de ses recherches, c'est qu'il aime les livres anciens et nouveaux, et ce goût mérite déjà l'éloge. Mais quelle étrange idée de trouver dans le *Vert-Galant* du « satyre » et même du « bouc! »

Vte GUY DE BREMOND D'ARS.

Le chancelier Maupeou et les Parlements, par JULES FLAMMERMONT, docteur ès lettres, lauréat de l'Institut. Paris, Picard, 1884, gr. in-8°, de XXII-648 p. — Prix : 12 fr.

Ceci est une histoire complète du coup d'État tenté contre les Parlements par le chancelier Maupeou. L'auteur a puisé largement dans les documents du temps, imprimés ou manuscrits, le *Compte rendu* présenté par Maupeou lui-même à Louis XVI en 1789, les *Écrits politiques* de son secrétaire Lebrun, le futur duc de Plaisance, les *Lettres sur l'État de la Magistrature* de Miromesnil, le *Journal historique,* rédigé en partie par le président de Maynières, les dépêches d'office de Mercy, celles de lord Plancourt, et surtout les manuscrits de Lepaige, secrétaire du prince de Conti, bailli du Temple et l'un des plus décidés parlementaires de son temps. M. Flammermont est sévère pour Maupeou; il lui reproche ses violences dans lesquelles il voit souvent des vengeances particulières. Mais il est moins sévère pour son œuvre, qui ne fut pas seulement un coup d'État, mais aussi un essai de réforme judiciaire. A ce dernier point de vue, il y avait en effet beaucoup à dire dans la constitution des Parlements; leur ressort était souvent trop étendu; les procès duraient indéfiniment, et la vénalité des charges, l'habitude des épices entraînaient pour les plaideurs des dépenses onéreuses. Maupeou avait habilement inscrit dans son programme la suppression de ces deux abus; mais il eut le tort de porter une grave et brutale atteinte à l'inamovibilité et de donner ainsi un exemple que nous avons vu tout récemment suivi. Quant à sa réforme, des hommes graves comme Pothier l'acceptaient, et elle a en somme servi de base et de modèle à la reconstitution de la magistrature, telle que nous la connaissons aujourd'hui. M. Flammermont, tout dur qu'il est pour le chancelier, blâme Louis XVI d'avoir détruit son œuvre, et il est en cela d'accord avec Marie-Thérèse. Nous croyons toutefois qu'il se trompe en accusant Marie-Antoinette d'avoir, par son hostilité aux ministres réformateurs, hâté la Révolution. Si la Reine contribua à la chute de Turgot, elle fut constamment favorable à Necker et pleura, le jour de sa disgrâce. Il nous semble aussi que M. Flammermont attribue une part bien exagérée aux Jésuites dans la suppression des Parlements; Maupeou voulut surtout détruire la résistance au pouvoir

royal; le nom de parti dévot qui fut donné à lui et à ses amis était un nom de guerre qui ne tirait guère à conséquence; c'étaient d'étranges dévots que le duc d'Aiguillon et le prince de Soubise. Mais ces réserves faites, le livre de M. Flammermont est une étude consciencieuse et intéressante, quoique parfois un peu longue, de ce grand et suprême débat entre les Parlements et la Royauté. M. DE LA ROCHETERIE.

Histoire de Madame du Barry, *d'après ses papiers personnels et les documents des archives publiques,* précédée d'une introduction sur *Madame de Pompadour, le Parc-aux-Cerfs et Mademoiselle de Romans,* par CHARLES VATEL. Versailles, L. Bernard, 1883, 3 vol. in-12 de XI-505, VI-554 et 448 p., avec portraits.

M. Charles Vatel, quand il s'occupe d'un sujet, met à l'approfondir une obstination toute particulière et que personne ne songera à lui reprocher. Aucune démarche ne lui coûte; aucune recherche ne le rebute. Il veut connaître à fond son personnage; il l'étudie sous toutes les faces et il arrive à en savoir, mieux parfois que les contemporains, la famille, les tenants et aboutissants, et les mille détails de la vie privée. Pendant de longues années l'honorable érudit a fouillé les dépôts parisiens et les collections d'autographes de l'Europe entière, interrogé des vieillards, payé au poids de l'or les moindres souvenirs relatifs à son héroïne, alors qu'il écrivait l'*Histoire de Charlotte de Corday*. M. Ch. Vatel s'était pris — nous pouvons le dire ici, car il l'avouait lui-même — d'une réelle passion pour celle que Lamartine a qualifiée de « l'ange de l'assassinat, » et qu'un jeune noble normand, mort à vingt-sept ans général des armées républicaines, qui avait vu sa compatriote monter sur l'échafaud, appelait, dans une lettre adressée le même jour à son frère, « la vertu meurtrière. »

Aujourd'hui, M. Ch. Vatel étudie une héroïne toute différente, la comtesse du Barry, « sur laquelle le dix-huitième siècle, nous dit-il, nous a légué une légende toute faite : origine, généalogie, mœurs, aventures, détails les plus secrets et les plus intimes, rien n'y manque... si ce n'est un peu de vérité. » Dans les trois volumes qu'il vient de publier, M. Vatel s'est donc efforcé de nous faire entendre le langage de l'histoire au lieu de celui du roman, et il pouvait mieux que qui que ce soit tenter cette entreprise, car il a été à même de consulter des sources jusqu'alors inconnues ou inaccessibles. L'auteur nous explique, en effet, dans sa préface, comment il est devenu le légataire de personnes fort respectables, héritières elles-mêmes de la fameuse maîtresse de Louis XV. La succession était nulle ou plutôt se bornait à des papiers concernant la succession de Mme du Barry, et à des lettres écrites par la comtesse ou adressées à cette dernière. Outre ces précieux documents, M. Vatel a compulsé et contrôlé tous

ceux que lui ont fourni les collections publiques et privées, et [illegible] à lui, la légende fait place à la réalité.

Est-ce bien une histoire dans le sens [illegible] M. [illegible] Valei donne au public ? Nous voyons plutôt dans cet ouvrage [illegible] le seul reproche sérieux que nous ne [illegible] pitres ou d'anecdotes [illegible] sont habilement mis en [illegible] et la critique sérieuse qui sont les qualités essentielles de l'histoire. [illegible] lui il ne reste rien de plus de chose à dire.

L'espace nous manque pour analyser [illegible] *toire de Madame du Barry*. Nous signalerons [illegible] des points principaux établis d'une manière [illegible] Valei, en dépit des « Mémoires » apocryphes [illegible] récits volontairement mensongers des [illegible] naquit à Vaucouleurs, le 19 août [illegible] Bécu, dite Lange, fille elle-même d'un [illegible] nislas, roi de Pologne. Elevée à Paris au couvent [illegible] y reçut quelque instruction, puis devint ouvrière chez une [illegible] de modes. Chemin faisant, M. Valei relatant à notre avis la première partie de la vie de la future comtesse. Elle est [illegible] toutefois Jeanne Bécu, devenue Mme du Vaubernier et la maîtresse de Jean du Barry, n'était pas si ignorante qu'on la dépeint. Elle eut assurément des aventures galantes, et en assez grand nombre, mais ce ne fut jamais une fille publique. A Versailles, où elle allait souvent, elle attira les regards du Roi, sans que le proxénète Le Bel eût dans cette circonstance l'initiative que les romanciers lui ont attribuée.

Un des passages les plus intéressants du livre est celui (t. I, p. 202 et suiv.) où l'auteur décrit la position d'une maîtresse du Roi, déclarée et présentée. « Elle devenait en quelque sorte une reine de la main gauche. C'était une union morganatique qui créait des droits et des devoirs, des privilèges et des charges... La favorite avait donc un appartement au château de Versailles; elle suivait le Roi à Marly, Choisy, Compiègne, Fontainebleau, et elle avait elle-même une résidence d'été. Elle avait droit à un traitement, espèce de liste civile que rendaient nécessaire le séjour à la cour si onéreux par les réceptions, la toilette, le jeu, les mille servitudes de l'étiquette et de la domesticité. Les ministres travaillaient chez elle avec le Roi, et elle se trouvait ainsi, jusqu'à un certain point, initiée aux mystères de la politique, au secret de la poste, etc. Une fois ces habitudes prises, il devenait fort difficile de rompre un pareil lien, et il y avait là une garantie pour les parties intéressées au *statu quo*. D'un autre côté, la maîtresse déclarée était chargée de protéger les arts, de distribuer les grâces, les secours. Elle s'intéressait aux hommes de lettres et aux artistes, elle recevait

des mémoires pour le Roi, sollicitait auprès de lui les remises de peines, les adoucissements aux condamnations trop sévères; elle encourageait les manufactures par ses commandes, elle servait d'intermédiaire auprès du Roi, et parfois le Roi se servait d'elle pour traiter certaines affaires où il ne voulait pas paraître en personne. Tel était le rôle que Mme de Pompadour avait rempli avec éclat pendant vingt années, et qui allait être le modèle suivi de loin par Mme du Barry, et quelquefois invoqué contre elle comme un précédent. » Nombre de pages sont écrites d'une plume aussi ferme; malheureusement on en trouve beaucoup d'autres dont le style n'est pas aussi soigné, témoin le chapitre final intitulé : « Comparaison entre les faits et gestes de Mme de Pompadour et de Mme du Barry, » chapitre dans lequel on ne trouve, pas plus que dans le reste de l'ouvrage, de conclusion bien positive.

Nous ne saurions trop le répéter, la nouvelle publication de M. Ch. Vatel est des plus importantes; elle devra prendre place dans toutes les bibliothèques, car elle jette une lumière toute nouvelle sur la seconde moitié du dix-huitième siècle. L'auteur n'a pas tenté de réhabiliter la trop célèbre maîtresse de Louis XV. Il n'était pas dans son caractère d'entreprendre une semblable besogne. Ce qu'il a voulu, ce qu'il est parvenu à faire, c'était de nous montrer la vie de la comtesse du Barry sous son véritable jour. Et quand on a lu attentivement les trois volumes de son consciencieux et savant biographe, on éprouve quelque pitié pour cette femme qui fut une grande coupable, mais à laquelle de réelles qualités et une mort cruelle peuvent faire pardonner bien des fautes.

ÉMILE TRAVERS.

Memoirs of an Ex-Minister, *an autobiography,* by the Right Honorable the EARL OF MALMESBURY, G. C. B. London, Longmans, Green and Co, 1884, 2 vol. in-8o.

Voici à coup sûr l'ouvrage le plus intéressant, sinon le plus considérable qui ait été publié en Angleterre depuis longtemps. Cependant le titre et le sous-titre que l'auteur a donnés à ses deux volumes sont peut-être un peu ambitieux et manquent assurément d'exactitude. Ce ne sont à proprement parler ni des « Mémoires, » ni une « autobiographie. » Il s'agit plutôt d'un *Journal* tenu à bâtons rompus depuis 1832 jusqu'à la mort de l'empereur Napoléon III, que le noble auteur a fait précéder d'une courte notice sur les premières années de sa vie.

James Howard Harris, vicomte Fitzharris, troisième comte de Malmesbury, naquit à Londres le 25 mars 1807. Il a donc aujourd'hui 74 ans. Il fit ses études à Eton et les acheva à l'université d'Oxford, au collège d'Oriel, où il eut pour répétiteur le futur cardinal Newman. Après avoir voyagé pendant quelques années sur le continent, il revint

en Angleterre, où il épousa lady Emma, fille du comte Tankerville et de la belle Corisande de Gramont. Il ne tarda pas à prendre une part active à la politique et à se lier avec M. Stanley (plus tard quatorzième comte de Derby), qui venait de passer dans les rangs du parti tory.

Le grand-père de lord Malmesbury avait été ambassadeur et son père sous-secrétaire d'État au département des affaires étrangères. Il était donc lui-même en quelque sorte prédestiné au Foreign Office. Aussi, quand en 1852, son ami lord Stanley fut invité par la Reine à former un cabinet, il fit de lord Malmesbury son ministre des affaires étrangères. Il l'appela au même poste en 1858, et si, à l'époque de la formation des deux cabinets conservateurs de 1866 et 1874, il ne retourna pas au Foreign Office, c'est que sa santé ébranlée l'obligea à accepter des fonctions moins fatigantes.

Dans son passage à deux reprises au Foreign Office, il eut chaque fois à traiter des questions délicates avec Louis-Napoléon. Dans ces diverses circonstances il fut singulièrement aidé dans l'accomplissement de sa tâche par la nature de ses relations personnelles avec le prince, dont il avait fait la connaissance en Italie dès 1829, et qu'il avait intimement fréquenté depuis en Angleterre. Grâce au journal de lord Malmesbury, nous apprenons aujourd'hui sur le compte de Napoléon III une foule de détails dont jusqu'ici le monde n'avait point eu connaissance. Qui savait, par exemple, que pendant la captivité du prince à Ham, une députation des habitants de l'Équateur était venue lui offrir la présidence de leur république; que Louis-Napoléon était disposé à l'accepter, et que ce projet n'avait échoué que parce que lord Aberdeen avait refusé de s'entremettre auprès du gouvernement de Louis-Philippe pour obtenir l'élargissement du captif? Qui avait jamais ouï parler des desseins matrimoniaux de Napoléon avant son mariage avec Mlle de Montijo? de son admiration pour lady Clémentina Villiers, la charmante fille du comte de Jersey? de sa tentative infructueuse pour obtenir la main de la princesse Adélaïde de Hohenlohe, fille de la sœur utérine de la reine Victoria? Lord Malmesbury nous révèle ces choses, ainsi qu'une foule de détails inédits relatifs à la politique, le tout accompagné d'anecdotes, dont quelques-unes sont très piquantes.

Le journal de lord Malmesbury s'ouvre le 23 février 1832, jour de son départ de Londres pour la France. Son père vivait encore à cette époque, et il n'était alors que le vicomte Fitzharris. Il voyageait avec sa jeune femme, et le couple n'arriva à Paris que le 28 à 7 heures du soir, mettant six jours à parcourir un trajet qu'on effectue aujourd'hui en huit heures. En revanche, ils occupèrent le meilleur appartement à l'hôtel de Bristol à raison de 20 francs par jour. Il est probable qu'ils payeraient plus cher aujourd'hui. Bien qu'il n'aimât ni la France, ni

les Français, l'auteur des Mémoires passait le détroit presque tous les ans.

L'expédition de 1844 contre le Maroc fut sur le point de causer une rupture entre la France et l'Angleterre. Des préparatifs de guerre se poursuivirent activement pendant quelques semaines dans les arsenaux anglais. (Nous apprenons ces détails pour la première fois). Puis, tout s'arrangea, et Louis-Philippe vint faire une visite à la Reine à Windsor. Voici comment lord Malmesbury rend compte de l'impression que fit sur lui M. Gladstone, lorsqu'il le vit pour la première fois, en 1844 : « 7 novembre. Dîné chez les Commings, où nous rencontrâmes M. Gladstone et M. Phillimore. Nous avions grande envie de voir le premier, car c'est un homme dont on parle beaucoup et auquel on prédit un brillant avenir. Son extérieur nous a causé une certaine déception, car il a l'air d'un ecclésiastique catholique, mais il est extrêmement agréable. »

Le livre renferme un grand nombre de lettres semi-officielles que lord Malmesbury adressait à ses agents à l'étranger, qui étaient en même temps ses amis. Ces communications étaient le complément des dépêches officielles qu'il leur envoyait, et elles fourniront des éclaircissements précieux à ceux qui écriront l'histoire des quarante dernières années. Un mot encore : certains indices nous donneraient à penser que le *Journal* n'a pas été tenu au jour le jour, mais que bien des faits qu'il relate ont été notés après coup. C'est ainsi qu'en parlant de la reine Hortense, à qui il fut présenté à Rome en 1829, lord Malmesbury dit : « Sa maison, bien que très aristocratique, était le rendez-vous de tous les *Intransigeants* politiques de l'un et l'autre sexe. » Des intransigeants en 1829 sont évidemment des intransigeants avant la lettre.

F. DE BERNHARDT.

La Patrie hongroise, *souvenirs personnels*, par Mme ADAM (Juliette Lamber). Paris, *Nouvelle revue*, 1884, gr. in-8° de 327 p. — Prix : 6 fr.

Duplex libelli dos est : l'auteur de la *Patrie hongroise* s'est proposé un double but : de nous raconter son voyage, et, à propos de la Hongrie, de nous communiquer ses idées sur les grandes questions qui troublent ce siècle, sans le faire beaucoup progresser. Sous ce dernier rapport, il regrette que la Révolution ait fait table rase au lieu de corriger. Il s'élève avec autant d'énergie que de raison contre la centralisation et le fonctionnarisme. Il apprécie à sa juste valeur le mouvement qui entraîne vers la question sociale les classes qui devraient être dirigeantes, en même temps qu'il gourmande sévèrement le parti républicain de s'en désintéresser systématiquement. « La Révolution française, dit-il, n'a plus une seule formule idéale qui lui permette de faire du prosélytisme : inoccupée, elle tracasse l'Église. L'Église atta-

quée se défend et trouve une formule de prosélytisme pratique pour combattre la Révolution sur son propre terrain. Chose curieuse, au même instant où le groupe dirigeant de la République retourne aux principes de gouvernement du passé, le groupe dirigeant des catholiques, dans toute l'Europe, essaye de réconcilier le catholicisme avec les réformes, avec les institutions et le vocabulaire moderne..... Léon XIII a sans cesse encouragé, dans les hautes classes, ceux qui s'occupent du peuple, répétant que ceux-là seuls réalisaient l'esprit de l'Église; qu'il fallait étudier les besoins des petits et des déshérités, et lutter avec eux contre une bourgeoisie sceptique, ingrate envers le milieu dont elle est sortie. En France, l'œuvre des cercles catholiques poursuit le but libéral social qui est devenu le mot d'ordre de l'Église. Il ne faut pas sourire de cette œuvre. Je l'ai étudiée et je la prends au sérieux (p. 193). Il est bon de voir « qu'en France la cause de la liberté et de la décentralisation peut encore réunir bien des activités. »

La *Patrie hongroise,* ou plutôt la patrie *madgiare,* est empreinte d'un enthousiasme sincère et sans bornes. Je doute que les populations non madgiares dans la monarchie de Saint-Étienne soient à la même hauteur. Quoi qu'il en soit, j'apprécie très haut pour mon compte la faculté que montrent certaines âmes, en France, de s'enthousiasmer, de se prendre d'amour pour une autre nationalité. C'est une qualité très chrétienne et très philosophique : j'ai aussi éprouvé ailleurs le même sentiment, et je n'en rougis pas.

Tous les hommes d'État hongrois ne trouvent pas grâce devant l'auteur, qui juge sévèrement, mais justement, le comté Andrassy et M. Tisza. Le portrait de ce dernier est tracé d'une manière très fine : « M. Tisza n'a guère plus de cinquante ans et on le croirait un vieillard. Austère, triste, il a l'air d'un employé..... Le président du conseil est un homme de gouvernement ; ce n'est pas un homme d'État ; mais il a de telles ressources d'expédients et une passion si obstinée du pouvoir, qu'il arrive à dominer des situations difficiles et à remplacer la grandeur des moyens par une série de petites manœuvres..... Dans les questions qu'il traite, jamais il ne trouve le motif d'un enthousiasme : il a horreur du sentiment..... (p. 144). » Je regrette que l'espace ne me permette pas d'insérer les pages consacrées au comte Albert Apponyi et au baron Sennyey.

Inutile d'ajouter que l'auteur s'élève avec raison, du reste, contre le projet de désorganisation des comitats. Il fait aussi valoir la tendance des Hongrois à respecter le droit. A ce point de vue, il faut surtout relever l'obstination intelligente avec laquelle ils se sont attachés, au moment du dernier accord avec leur *roi,* à faire respecter ce qu'on a appelé alors la continuité du droit.

Une légère critique de slavisant pour terminer : l'idiôme slave qui se parle à Goritz, est le slovène, la langue de Miklositch, et non pas le slovaque, qui est un sous-dialecte tchèke (p. 27). Je ne me rends pas compte non plus de la distinction entre *Tzigane* et *Bohémien*. Ce sont là des détails qui n'ôtent rien à l'intérêt de l'ouvrage. CYRILLE.

Les Antiquités de Saint-Paul d'Orléans, *d'après des documents inédits* (Plan et vue de l'ancienne église), par AMICIE DE FOULQUES DE VILLARET, lauréat de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, officier d'Académie. Orléans, G. Sejourné : H. Herluison, 1884, in-8° de 288 p.

Le nouveau livre de Mlle A. de Foulques de Villaret se distingue, comme ses précédents travaux, par l'emploi judicieux des matériaux et par un style toujours clair et précis. Après avoir dit quelques mots des origines de la paroisse de Saint-Paul, l'auteur se livre avec beaucoup de sagacité à une digression sur *Avenum*, cette localité que les chroniqueurs et les titres anciens appellent *burgus, oppidum, oppidulum, municipium,* tandis que des historiens modernes ont voulu en faire un simple faubourg d'Orléans, question qui a soulevé de sérieuses discussions et n'est pas encore tranchée.

Les Antiquités de Saint-Paul d'Orléans, outre l'intérêt considérable qu'elles offrent pour l'histoire locale, fournissent également des renseignements précieux au point de vue général à tous ceux qui s'occupent des questions liturgiques, du mobilier des églises et de l'organisation des paroisses sous l'ancien régime. Pour en donner la preuve, il nous suffira d'indiquer que Mlle de Villaret donne de nombreux détails sur le personnel ecclésiastique, sur les inconvénients de la dualité de la cure, et sur les contestations incessantes qui, à Saint-Paul comme dans un grand nombre d'églises de France, résultaient de ce régime; sur les canonicats *ad effectum;* sur les chapelains, les prêtres habitués, les marguilliers et les divers fonctionnaires à la solde de la paroisse; sur les vingt-sept confréries, dont quelques-unes ne sont que mentionnées et auraient cependant mérité un article assez étendu. Viennent ensuite des chapitres consacrés aux chapelles intérieures ou extérieures, aux hôpitaux de la paroisse, aux presbytères, au cimetière, ainsi qu'aux sépultures et aux inscriptions tumulaires. Cette partie de l'ouvrage de Mlle de Villaret est très intéressante pour l'histoire des familles nobles et bourgeoises de l'Orléanais, et on y rencontre, entre autres, les noms suivants : Lamyrault, Sain, de Beauharnais, Robillard, Masson de la Manerie, de Loynes, Paris, le Vassan, Morisset, Rousse, Aleaume, Roussillart, de Valembraz, le Barbier, Fontaine, le Pesant du Bosc Guilbert, Boucher de Guillerville, etc., qui rappellent une longue suite de services rendus à la ville d'Orléans

et à l'État. Le culte et les cérémonies paroissiales sont aussi l'objet d'intéressantes descriptions, ainsi que le mobilier de l'église et les ornements religieux dont M. Boucher de Molandon a publié, dans le *Bulletin des travaux historiques* de 1882, un curieux inventaire dressé en 1462. Enfin, dans un sommaire rapide, on trouve l'indication des principaux événements de l'histoire de l'église de Saint-Paul, depuis 1789 jusqu'en 1879. Des pièces justificatives, bien choisies et éditées avec soin, terminent ce consciencieux travail. ÉMILE TRAVERS.

BULLETIN

Essai de science sociale et éléments d'économie politique, par l'abbé P. GUILLEMENOT, chanoine de Nevers. — Paris, Bray et Retaux, 1884, in-18 jésus de 332 p. — Prix : 2 fr. 50.

C'est pour répondre aux nouveaux programmes de l'enseignement secondaire que M. l'abbé Guillemenot a composé ce petit manuel qui est divisé en trois parties : la production de la richesse; sa répartition; la consommation. Ce travail contient, sous une forme claire et suffisamment étendue, les notions élémentaires de l'économie politique. Tout en résumant la pensée des maîtres et en leur laissant, autant que possible, comme le dit l'auteur, le soin de l'exposer eux-mêmes, les données scientifiques modernes sont examinées et appréciées à la pleine lumière des vérités chrétiennes. M. l'abbé Guillemenot appartient à la grande école de M. Le Play, auquel il rend à plusieurs reprises un hommage mérité, et c'est dans l'esprit de la *Paix sociale* qu'il traite les graves questions de la liberté testamentaire et de l'organisation des classes ouvrières. Ce manuel ne peut donc qu'aider à la propagation des saines doctrines économiques et sociales.

L. L.

Les Torpilles, par le lieutenant-colonel HENNEBERT, ancien professeur aux Écoles nationales des mines et des ponts et chaussées. Paris, Hachette, 1884, in-16 de 286 p., avec 82 fig. — Prix : 2 fr. 25. (*Bibliothèque des Merveilles.*)

Aujourd'hui, la guerre maritime semble, au dire de certains juges compétents, subir une transformation totale. Aussi est-il fort intéressant à tous égards d'étudier une des causes principales de ce changement, la torpille. Le livre du lieutenant-colonel Hennebert est donc essentiellement une œuvre d'actualité, mais ce n'est pas là seulement ce qui le recommande. La clarté concise des exposés et une méthode d'une précision mathématique en rendent la lecture attrayante, en évitant à l'esprit tout effort pour comprendre un sujet peu familier cependant à la majorité des lecteurs. L'historique qui commence au feu grégeois pour aboutir à la torpille actuelle constitue le début; puis les torpilles, classées par catégories distinctes, sont passées en revue, avec chacun de leurs types, dans les différents genres; ensuite vient la description des moyens employés pour défendre une passe, un port, une rivière; enfin, un aperçu des dernières guerres permet d'apprécier à quels résultats la théorie a conduit dans la pratique.

A. DELAIRE.

La mission de l'école et l'influence des examens sur le développement intellectuel et moral de la jeunesse, par H. LINIGER. Paris, Sandoz, 1884, in-8° de 51 p. — Prix : 1 fr. 20.

Cet opuscule démontre surabondamment la funeste influence que les examens, tels qu'ils sont pratiqués, exercent sur la jeunesse, en développant outre mesure une seule faculté, la mémoire, et en dégoutant les élèves de toute étude ultérieure. Nous sommes entièrement de cet avis. La question est de savoir comment remédier au mal. Le remède est dans la suppression de l'exigence des grades pour l'exercice de la plupart des professions libérales. Là où l'on croira nécessaire, comme pour quelques fonctions publiques, d'exiger des preuves de capacité, on demanderait un certificat d'études dans un établissement libre ou officiel, sauf à y joindre une épreuve toute professionnelle devant un jury composé d'hommes appartenant à la carrière dont le candidat demande l'accès. Ce que je reprocherais à M. Liniger, c'est d'exagérer souvent le rôle de l'instituteur aux dépens du clergé et du père de famille. Sous cette réserve, son livre sera utile à consulter sur les questions que j'ai effleurées dans ce compte rendu.

ADOLPHE D'AVRIL.

Dictionnaire des émailleurs. *Biographies, marques et monogrammes*, par E. MOLINIER, attaché à la conservation du Musée du Louvre. Paris, librairie de l'art. J. Rouam, éditeur, 1885, in-12 de 115 p. — Prix : 5 fr. (*Guides du Collectionneur.*)

Ce petit volume forme la tête d'une série d'ouvrages analogues qui verront successivement le jour. Résumés, sommaires de nombreuses publications d'un prix fort élevé, ces opuscules serviront de guide aux gens du monde qu'effrayent des publications très volumineuses et auxquels suffit d'ordinaire un renseignement succinct, à la condition qu'il soit d'une rigoureuse exactitude. M. Émile Molinier, attaché à la conservation du Musée du Louvre, a puisé aux bonnes sources les renseignements qu'il donne; après avoir dressé, par ordre alphabétique, la liste des émailleurs dont les ouvrages se rencontrent le plus habituellement dans les musées ou dans les collections particulières de la France ou de l'étranger, il a fait suivre son ouvrage d'une bibliographie des publications relatives à l'émaillerie. Ceux qui voudront être renseignés complètement sur l'histoire de cet art trouveront dans cette bibliographie tous les éléments nécessaires pour satisfaire leur curiosité; ceux auxquels une indication sommaire, mais précise, suffit, n'auront pas besoin de pousser plus loin leurs investigations : le livre de M. Molinier répondra à tous leurs besoins. G. D.

Grammatica Indostana, *ad uso degli Italiani*, del prof. AL. ED. FOULQUES. Napoli, 1884, in-8° de 105 p.

La *grammaire hindoustanie* de M. Foulques est bonne pour les commençants : les paradigmes sont bien choisis, l'exposition est assez claire, et l'impression de tout l'ouvrage, y compris les caractères arabes, est aussi bonne que possible. En somme, cet ouvrage élémentaire a les qualités et aussi les défauts de celui de Garcin de Tassy : ce sont surtout des recueils de paradigmes, excellents pour les commençants, et qui évitent au professeur l'ennui de répéter sans cesse des formes que les élèves ont sous la main et qu'ils peuvent apprendre par cœur. Nous voudrions savoir pourquoi M. Foulques n'a pas donné au moins un tableau des caractères dévanagaris, qui servent à écrire l'hindi : cette petite précaution éviterait de singulières

méprises aux débutants, qui s'imaginent que la langue sanscrite seule est écrite avec ces caractères, et qui, plus tard, imbus de ces idées fausses, peuvent laisser échapper bien des trésors à leurs investigations. Nous aurions voulu aussi un aperçu, en quelques pages, des dialectes divers de la langue hindoustanie, et les étudiants qui voudront en avoir une idée aussi concise que lumineuse, feront bien de consulter l'ouvrage, dont nous avons déjà parlé, de M. Julien Vinson, intitulé : *Éléments de la grammaire générale hindoustanie*. Maisonneuve, 1883. GÉRARD DEVÈSE.

L'Éloquence académique. *Choix de discours prononcés en séances de l'Académie française, depuis sa fondation jusqu'à nos jours.* Lille, Desclée, 1884, in-8° de 415 p., avec filets rouges. — Prix : 4 fr.

La *Société de Saint-Augustin* édite un choix de discours académiques. L'idée est excellente; le choix l'est moins. A ces fades compliments du XVII° siècle et du XVIII°, *exceptis exceptandis*, pourquoi n'avoir pas préféré nos contemporains? et dans le choix que vous faites de ceux-ci, pourquoi Mgr Perraud plutôt que le P. Gratry? pourquoi Montalembert et pas le duc de Broglie ni M. de Falloux? Est-ce que Villemain, Cousin, Sainte-Beuve, Sacy, Vitet, etc., etc... n'avaient pas plus de droit à une citation (puisque vous procédiez par fragments), qu'Armand de Cambout, Pavillon, Héricaut-Destouches, etc., etc...? Pourquoi enfin Thomas et La Harpe viennent-ils après nos modernes? Le volume s'ouvre par une courte histoire de l'Académie et se ferme sur une liste de tous les Immortels (!) par fauteuil. Il y a quelques bonnes notes.

J. V.

Études historiques et critiques sur les classiques français du Baccalauréat, par MM. URBAIN et JAMBY, licenciés ès lettres. Lyon, Vitte et Perrussel; — Dépôt à Lons-le-Saunier, a la Librairie Catholique, place Lecourbe. 2 vol. in-12 de 700 p.

Ces deux volumes constituent un manuel assez bien fait, et dont l'esprit, en tous cas, est irréprochable. Au point de vue critique on pourrait reprocher aux auteurs de n'avoir cité qu'une seule fois, à propos de Joinville, M. Natalis de Wailly, et d'avoir ignoré sa dernière édition. Ailleurs, au sujet des études sur la langue du moyen âge, ils mentionnent Ampère et oublient (j'espère du moins que c'est un oubli) Diez et M. G. Paris. Il eût été préférable d'invoquer plutôt l'autorité de M. Léon Gautier que celle de M. Clédat.

C. D. P.

Roses de Noël. *Pensées d'hiver,* par Mme DE BLOCQUEVILLE. 2° édition. Paris, Paul Ollendorff, 1884, in-12 de 250 p. — Prix : 4 fr.

Mme la marquise de Blocqueville aime et connaît les fleurs. Elle en a étudié la physiologie et le symbolisme. Les fleurs parlent à son esprit, à son âme et à son cœur. Pour elle, les fleurs ont leur poésie, leur beauté propre, et procèdent, comme les saisons, directement de Dieu. C'est dans cet ordre d'idées, que l'auteur des *Soirées de la villa des Jasmins* nous donne aujourd'hui ses *Roses de Noël*, ses *Pensées d'hiver*. Malgré leur titre, les *Pensées* de Mme de Blocqueville n'ont rien de morose, ni d'ennuyeux. Elles sont, selon la fleur qui leur sert de type et le sujet qui les provoque, austères ou gaies, sévères ou gracieuses, légères ou profondes. Mais toutes font réfléchir, portent au bien, rendent meilleurs et louent le Créateur. Quelques-unes rappellent Joubert; d'autres ne se privent point d'une pointe d'humour. Toutes sont

fines, délicates, exquises. Ajoutons que le bouquet, teinté de rouge, enrubanné de bleu, fera la joie des vrais bibliophiles. F. B.

Le succès par la persévérance, par X. MARMIER. Paris, Hachette, 1884, in-8° de 295 p. — Prix : 3 fr. (*Bibliothèque des écoles et des familles.*)

Il n'est pas de lecture plus attachante que celle des biographies, des mémoires, car « l'homme sera toujours pour l'homme le plus curieux sujet d'étude. » L'intérêt grandit encore si l'on voit le héros de ces relations intimes triompher de rudes épreuves, et, parti d'un humble berceau, par son mérite conquérir une haute position. Tels sont les personnages divers dont M. X. Marmier nous entretient dans un livre dont le titre indique si bien le but moral : *Le succès par la persévérance.* L'aimable académicien fait défiler devant nous Valentin Duval, d'abord gardeur de dindons, ensuite le savant renommé; Linné, l'illustre botaniste; Mezzofanti, qui savait toutes les langues et qui, au dire de Byron, lors de la tour de Babel, eût servi d'interprète universel; Haydn, le grand musicien; Thornwaldsen, le rival de Canova; Holberg, le célèbre poète dramatique de la Norwège, bien d'autres hommes encore dont les histoires offrent les plus salutaires exemples. Et ces histoires sont racontées de ce ton charmant qui est propre à M. Marmier. Un conte traduit de l'allemand termine ce bon volume auquel des gravures, une impression élégante méritent aussi le titre de beau et qui, le premier janvier, a sans doute fait plus d'un heureux. TH. P.

Causeries littéraires et artistiques, par JULES JANIN. Paris, Delagrave, 1884, gr. in-8° de 298 p., orné de 32 illustrations. — Prix : 2 fr. 50.

Jules Janin a fourni à la librairie Delagrave les matériaux d'un beau volume. Des nombreuses œuvres du critique des *Débats*, on a tiré les morceaux suivants : Molière, — le bon Rollin, — Daniel de Foé, — la fin du grand siècle et du grand roi, — Madame de Maintenon. — Bertall, Lix, Morin, Wattier ont mêlé de nombreuses et belles gravures à toutes ces pages si colorées. *Les Causeries littéraires et historiques* forment donc un de ces livres élégants auxquels la date du 1er janvier assure un succès mérité.

TH. P.

Curiosités des lettres, des sciences et des arts, par CHARLES JOLIET. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1884, in-18 j. de 288 p. — Prix : 3 fr.

Sous ce titre un peu trop prétentieux, M. Charles Joliet a réuni en un volume des anecdotes publiées sous sa signature dans divers journaux et qui ne sont autres que les réponses à des questions posées au public. La division en rubriques fait bien connaître quelles sont les matières très variées qui sont ainsi traitées avec plus ou moins d'autorité : *de quelques usages, superstitions, erreurs légendaires, locutions familières, origines et anecdotes.* Nous devons tout d'abord féliciter l'auteur d'avoir soigneusement écarté tout ce qui pourrait offusquer les lecteurs les plus scrupuleux, aussi bien au point de vue de la morale qu'à celui de la religion; l'histoire même d'Odette de Champdivers, favorite de Charles VI, est contée avec discrétion et convenance. En somme, ce petit volume offre une série de lectures attrayantes, pour la plupart instructives et sans aucun inconvénient.

Cte DE BIZEMONT.

Manuel du petit Marin, par AUGUSTE CŒURET. Paris, Gaume et Cie, 1884, in-12 de 240 p. — Prix : 3 fr.

La prétention de M. Cœuret est ambitieuse dans son genre; car il s'efforce dans un petit volume fort élégant d'apprendre aux jeunes gens qui passent leurs vacances sur les bords de la mer tout ce qui leur est nécessaire pour construire et gréer de petits yachts en état de prendre part à des régates minuscules. C'est assurément une charmante distraction qu'il leur propose et bien propre à développer chez eux le goût de la marine, si commun, dès l'enfance, chez nos voisins les Anglais. Mais, avec le Manuel de M. Cœuret, il faut encore à un jeune homme une adresse peu commune et les conseils d'une personne très entendue pour venir à bout d'un travail aussi délicat que le gréement et surtout la construction d'un petit navire; nous ne voulons décourager personne, mais nous doutons que beaucoup y réussissent. La plus forte partie du volume est consacrée à un dictionnaire très complet des termes de marine; de nombreuses figures bien dessinées facilitent l'intelligence du texte; enfin deux planches donnent les divers pavillons servant aux signaux et aux pavois. C'est en somme un joli cadeau à faire aux jeunes gens qui manifestent un goût prononcé pour la marine.

Cte DE BIZEMONT.

Chasses de l'Algérie et notes sur les Arabes du Sud, par le général A. MARGUERITTE. 3e édition. Paris, Jouvet et Cie, 1884, in-16 de 273 p. — Prix : 2 fr. 25.

Le général Margueritte a réuni, pour la distraction de son fils, ses souvenirs d'Afrique. On sait que le brave général fut longtemps chef de bureau arabe; il était alors fervent disciple de saint Hubert et avait organisé dans le cercle qu'il administrait de grandes parties de chasse auxquelles prenaient part, non seulement les officiers des garnisons voisines et les chefs arabes, mais encore des amateurs français et anglais auxquels il se plaisait à faire les honneurs de son gibier. Il y en avait alors en abondance et de toutes sortes : aussi a-t-il pu réunir dans ce volume des récits de chasse au lion, à la panthère, à l'autruche, au faucon. Il y a joint d'émouvants épisodes de la vie arabe dans le désert. Le style du général est alerte et d'une rondeur toute militaire; ses anecdotes sont d'une moralité irréprochable et le sentiment religieux n'en est pas exclu. Le volume, orné d'assez bonnes gravures, convient donc parfaitement pour les jeunes gens et les bibliothèques populaires.

Cte DE BIZEMONT.

Le Japon, par GUILLAUME DEPPING. Paris, Jouvet et Cie, 1884, in-16 de 251 p. — Prix : 2 fr. 25.

Le savant bibliothécaire de Sainte-Geneviève a voulu mettre à la portée du public ordinaire une monographie du Japon d'après les meilleurs auteurs. Il a donc réuni dans un format commode un résumé historique, un court aperçu géographique et une étude assez complète sur les mœurs, la littérature et la religion au Japon. Il a su éviter bien des écueils où se sont heurtés d'autres auteurs, et son livre pourrait être mis entre toutes les mains s'il n'avait cru devoir dire quelques mots de la promiscuité des sexes dans les établissements de bains publics. Nous le regrettons d'autant plus que les questions religieuses y sont traitées avec tact et convenance. Il convient donc à toutes les classes de lecteurs, à l'exception des jeunes filles. Une carte très simple de l'empire du Soleil levant accompagne ce volume illustré de gravures médiocres d'après des photographies et des dessins japonais.

Cte DE BIZEMONT.

Histoire romaine, par M. P. MURY. Paris. Palmé, 1884, 2 vol. pet. in-8° de 443 et 366 p., avec cartes et figures. — Prix : 5 fr. (*Nouvelle collection de classiques.*)

Voici un excellent ouvrage, bien conçu, écrit et composé avec soin et tel qu'il faudrait en posséder pour toutes les branches des connaissances classiques. M. P. Mury a voulu donner aux jeunes élèves des établissements d'instruction secondaire une intelligence vraie et complète de l'antiquité romaine. A notre avis, le but est atteint. L'auteur ne s'est pas contenté en effet de raconter avec une scrupuleuse exactitude les événements de l'histoire du peuple-roi; mais il en a exposé les mœurs, les institutions, la vie publique et privée, en un mot toutes les causes qui ont amené sa grandeur et sa décadence. Nous ajouterons qu'il n'est pas un passage de l'*Histoire romaine* de M. P. Mury qui ne soit puisé aux meilleures sources et où la critique moderne puisse trouver à reprendre. Le texte est éclairci par des cartes géographiques et par de nombreuses vignettes artistement exécutées; ces dernières reproduisent, d'après des originaux antiques, des médailles, des bustes, des vues de monuments, des armes, des meubles, des bijoux, etc. Le « petit glossaire de lieux, de personnes et de choses » qui termine le second volume, donne des explications succinctes et substantielles des termes que l'on rencontre le plus fréquemment dans les auteurs classiques et qui sont parfois si mal interprétés par les compilateurs de manuels historiques. L'ouvrage de M. P. Mury nous semble donc un des meilleurs et des plus utiles de la nouvelle collection de classiques éditée avec tant de soin par M. Victor Palmé. ÉMILE TRAVERS.

L'an mille, *formation de la légende de l'an mille;* état de la France de l'an 950 à l'an 1050, par JULES ROY. Paris, Hachette, 1885, in-16 de 346 p. (*Bibliothèque des merveilles.*) — Prix : 2 fr. 25.

La terreur de l'*an mille* est une légende. Voilà ce qu'a voulu démontrer M. Jules Roy, le professeur à l'École des chartes, qui n'a pas inscrit son titre sur cet in-16 comme il l'avait mis l'an dernier sur l'*Histoire de Turenne*. Il y a du bon et du mauvais dans ce livre, de la première à la dernière page, où les noms de « Jésus » et de « Voltaire » sont accolés. M. Roy fait tout ce qu'il peut pour réunir ces deux extrêmes : célébrer la religion et ne pas être mal avec l'impiété. C'est là une tâche difficile, au-dessus des forces de bien des gens. Quant à son livre, il en a été rechercher les éléments jusque dans les mythologies orientales (ce qui prouve qu'il est aussi bon orientaliste qu'il est un savant médiéviste), même dans les mythologies classiques (parmi lesquelles il range le judaïsme, p. 36 et 37, et grav. p. 32), même dans les premières traditions chrétiennes et l'Apocalypse de saint Jean (qu'il commente et dont il discute les commentaires). C'est l'œuvre d'une érudition universelle; et pour l'apprécier, il ne suffirait pas d'un seul critique. La partie consacrée au X° siècle est écrite « à la manière noire. » L'auteur semble n'avoir pas mis à profit l'excellente leçon de son maître, M. Ad. Tardif, dans ses *Notions élémentaires de critique historique* (Paris, 1883, in-8°), p. 21. De ce qu'on connaît beaucoup de mal du moyen âge, s'ensuit-il qu'il n'y ait pas eu beaucoup de bien ? C'est ce que nie M. Tardif et avec lui tous les gens sensés, et parfois M. Roy lui-même (p. 127). Encore l'Église est-elle un peu épargnée; mais la royauté, mais la noblesse ne l'est guère. Ce qui est bon et bien fait dans ce livre, c'est la critique de la légende de l'*an mille* (ch. XII). Là, M. Roy s'est retrouvé avec la bonne méthode de l'École. Le reste du livre ne sera pas sauvé par quelques traits d'érudition excellente et quelques bonnes gra-

vures, celles qui représentent les monuments du temps). La mémoire de Jules Quicherat méritait mieux que la dédicace d'un livre d'étrennes, et M. Roy peut, s'il le veut, lui rendre hommage par un beau et grand travail, vraiment scientifique. C. A. DE B.

Les Parisiens célèbres, par René GYSANS. Paris, Charavay frères, 1884, gr. in-8°. 394 p. Grav. sur bois et fac-similé. — Prix : 5 fr.

C'est une série de monographies sur les *Parisiens célèbres*, c'est-à-dire les « natifs de Paris. » M. René Gysans a omis de mentionner de nombreux noms. Citons deux fautes éclatantes : Sainte Geneviève ne figure pas parmi les morts ; M. le comte de Paris dans la liste des vivants. Ce livre, dédié aux héros inconnus... à ceux qui ont péri en luttant pour le progrès, à ceux qui ont pris la Bastille... etc., » est une œuvre de parti pris. Signalons plutôt les gravures, qui sont bonnes et qui, parfois, corrigent l'hyperbole ardente (V. les portraits de Voltaire en face de la page 50) ; et un nouveau genre d'illustration qu'il appartenait à la maison Charavay d'inaugurer, et dont nous ne pouvons que la féliciter : la reproduction en fac-similé de signatures authentiques. A. D'E.

Après la défaite. *Souvenirs et impressions d'un prisonnier de guerre en Allemagne,* par VICTOR THIÉRY. Paris, Frinzine, Klein et Cie, 1884, in-12 de 295 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage comprend deux parties. La première est la reproduction de notes écrites en 1870-71, par un officier français pendant les loisirs de la captivité. La lecture de ces pages est vraiment émouvante; au récit de ces épisodes, on sent l'officier qui a bien vu et senti vivement. Ce n'est pas que plusieurs inexactitudes ne se soient glissées dans ces souvenirs écrits à l'étranger, loin de toute source d'information. Il est à regretter que l'auteur, tout en conservant intactes ses impressions du moment, n'ait pas signalé par quelques notes les erreurs que l'avenir a pu lui révéler. Nous pouvons citer l'incident des bataillons du 36e à Frœschwiller; en réalité, tous trois prirent part à l'action. De même, il est inexact que la division Raoult n'ait pas été appuyée sur ses ailes. Enfin, le chiffre de 150,000 hommes demandé par l'auteur pour être assuré du succès dans cette même journée est exagéré, l'effectif des Allemands ne dépassant pas 100,000 hommes. L'excellent ouvrage du Commandant de Chalus sur Wissembourg-Froeshwiller ne laisse subsister aucun doute sur tous ces points. — Mais laissons ces quelques défauts et citons le récit, hélas ! trop fidèle de l'effroyable désordre qui présida à l'envoi des troupes sur la frontière au début de la guerre, de l'aveuglement des populations qui enivraient le soldat et lui soufflaient l'indiscipline. On lira aussi avec intérêt un beau portrait du général Raoult, un hommage mérité rendu au patriotisme de M. de Leuze, enfin le récit de deux épisodes bien caractéristiques dont l'auteur a été témoin sur le champ de bataille. La seconde partie, décrivant la vie du prisonnier en Allemagne, présente moins d'intérêt; on y trouve même quelques détails déplacés; mais n'insistons pas, et terminons en rendant hommage aux sentiments élevés de l'auteur, qui se résument en ces deux mots : Dieu et patrie !

Vte A. DE B.

Simple coup d'œil sur l'état social et politique de l'Autriche-Hongrie. Vienne, Eipeldauer, in-8°, 16 p.

Cette brochure est un manifeste formel, violent même, contre les Juifs.

L'auteur anonyme se réfère au très curieux travail de feu Gougenot des Mousseaux. Il signale les inconvénients du parlementarisme et de la licence effrénée d'une presse qui est entre les mains des Juifs, qu'il considère comme les pires ennemis de la monarchie. Il semble regretter que la centralisation n'ait pas réussi. C'est une grave erreur : le salut de l'Autriche est dans la décentralisation et dans le libre développement des provinces qui forment l'agglomération des Hapsbourg. Là est le seul moyen de résister aux dangers de l'intérieur et de l'extérieur. L'auteur nous annonce des conclusions pratiques que nous attendrons pour porter un jugement définitif.

A. A.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le Recteur de l'Institut catholique de Lyon, Mgr Louis GUIOL, né à Marseille en 1818, est mort à Lyon, le 9 novembre dernier; chanoine honoraire et vicaire général de Marseille, il avait été aussi curé de la paroisse de Saint-Charles de cette ville. Il était Prélat de la Maison du Pape. Il a publié : *Démonstration philosophique de la Divinité de Jésus-Christ* (in-8°, 1856); — *De l'incrédulité contemporaine et de la foi religieuse* (in-8°, 1860); — *Du principe chrétien de la charité envers les pauvres* (in-8°, 1863, 2e éd., in-12, 1864); — *Dieu.* Conférences prêchées pendant le Carême de 1865 (in-12, 1865); — *De la création dans ses rapports avec Dieu.* Conférences prêchées en 1867 et 1868 (in-8°, 1869). — A ces travaux sont venus se joindre : *l'Oraison funèbre de S. S. Pie IX; Jésus enseignant;* et le dernier ouvrage sorti de sa plume : *De l'unité de conscience.*

— M. l'abbé Pierre-Hippolyte MABIRE, vicaire général honoraire, chanoine titulaire et grand chantre de la Cathédrale de Bayeux, est mort dans cette ville, le 5 décembre. Il était né à Vire, le 21 décembre 1804, et avait été ordonné prêtre en 1828. Après avoir exercé le sacerdoce à Paris, à Bayeux et à Vire, et professé dans ces deux villes, il fonda en 1850, avec l'abbé Langlois l'institution de Sainte-Marie, à Caen, dont il fut le directeur jusqu'à la fin de l'année scolaire 1870; à cette époque, Mgr Hugonin l'appela près de lui en qualité de vicaire général du diocèse de Bayeux; le 16 février suivant, il était titularisé chanoine de la cathédrale. On a de lui : *Vie de Th. Reid et Essai sur la philosophie écossaise* (2 vol. in-8°, 1844-46); une traduction de Dugald Stewart : *Esquisses de philosophie morale* (in-12, 1841); une traduction du *Manuel de l'histoire des dogmes chrétiens de Klée* (2 vol. in-8°, 1848); — *Cours théorique et pratique de langue grecque* (in-8°, 1862); — *Premières leçons de langue allemande* (in-8°, 1862); — *Cours théorique et pratique de langue latine* (2e éd., in-12, 1867); — *Les Psaumes traduits en français sur le texte hébreu,* avec appendice où sont exposées des vues nouvelles sur l'étude de la langue hébraïque (in-8°, 1868); — *Recueil de Discours prononcés aux distributions de prix de l'institution Sainte-Marie,* de 1851 à 1870 (in-8°, 1872); — *Vie de Madame de Saint-Léonard,* fondatrice de l'institut des Filles de la Miséricorde du Saint-Cœur de Marie (in-8°, 1875); *Méditations sur le Pater et l'Ave de Lennig,* trad. de l'allemand (in-16, 1878).

— M. Abdolonyme UBICINI vient de mourir. D'origine italienne, il était né à Issoudun, en 1818. D'abord professeur au collège de Joigny, il fit, en 1846, un voyage dans les principautés danubiennes, où il se lia avec les chefs du parti national de Roumanie. A l'avènement au pouvoir de ce parti, il fut choisi comme secrétaire du gouvernement provisoire. Rentré ensuite

dans la vie privée, il fonda la *Revue de l'Orient*, et tout en collaborant au *Courrier de Paris*, au *Siècle* et à la *Presse*, il publia divers ouvrages traitant tous de l'Europe orientale, savoir : *Mémoire justificatif de la Révolution roumaine* (1849); *Lettres sur la Turquie* (2 vol., 1851-54); *La Question d'Orient devant l'Europe* (1854); *Ballades et chants populaires de la Roumanie* (1855); *La Turquie actuelle* (1855); *Provinces roumaines* (1856); *La Question des Principautés devant l'Europe* (1858); *La Serbie après le bombardement de Belgrade* (1862); *La Serbie devant la Conférence* (1863); *Les Serbes de Turquie* (1865); *Études historiques sur les populations chrétiennes de la Turquie d'Europe. Les Serbes sous la domination ottomane*, 1389-1804 (in-8°, 1867); *Les constitutions de l'Europe orientale. Constitution de la principauté de Serbie annotée et expliquée* (in-12, 1872); *État présent de l'empire ottoman :* Statistique, gouvernement, administration, finances, armée, communautés non musulmanes, d'après le Salnâmèh (annuaire impérial) pour l'année 1293 de l'hégire (1875-76) et les documents officiels les plus récents (in-8°, 1876); *La constitution ottomane expliquée et annotée* (in-8°, 1877). Une *Histoire de la Roumanie*, du même auteur, que la librairie Hachette devait éditer, reste inachevée.

— M. Édouard LAGOUT vient de mourir à 64 ans. Né à Ussel, près d'Aigueperse (Puy-de-Dôme), en 1820, il sortit de l'École polytechnique dans un bon rang, puis de l'École des ponts et chaussées. Ingénieur, il fut envoyé en Algérie, sur sa demande et chargé plus tard de la construction de la ligne des chemins de fer italiens de l'Adriatique. C'est là qu'il conçut l'idée de sa méthode rapide d'enseignement pour parer à l'insuffisance d'instruction de son personnel. Il quitta momentanément le service actif pour organiser le service tachymétrique au ministère des travaux publics. Il était en dernier lieu ingénieur en chef des ponts et chaussées à Nogent-sur-Seine (Aube). Il y prit sa retraite l'année dernière, se consacrant tout entier à la propagation de son œuvre. M. Lagout, on peut le dire, est mort à la peine. Avec une persévérance que rien n'a lassée, il se multipliait pour organiser des conférences, dont les dernières ont été celles de Genève et de Cambrai. Il a laissé les ouvrages suivants : *Esthétique nombrée, application de l'équation du beau à l'analyse harmonique de la statuaire nouvelle* (in-8°, 1863); *Mont-Cenis ou tunnels des hautes montagnes*, suivi du chemin de fer de Paris à Pékin (in-8°, 1871); *Panorama du Tout-Savoir*, arbre des connaissances utiles (2e éd., in-8°, 1872); *Panorama de la géométrie*, tachymétrie, en trois leçons : l'accessible, l'inaccessible, formes rondes (in-8°, 1872 ; 2 nouvelles éditions en 1872 et 73); *L'équation du beau*. Loi des sensations agréables, formule pratique pour la musique et les arts du dessin (3e éd., in-8°, 1873); *Tachymétrie. Géométrie concrète en trois leçons :* accessible, inaccessible, incalculable. *Cahier d'un soldat du génie;* rédaction des conférences faites par ordre du ministre de la guerre à l'École régimentaire du génie de Versailles (in-8°, 1874).

— Le Dr J. D. FONSSAGRIVES était né le 12 mars 1822 à Limoges. Après de bonnes études au collège de Rochefort, il entra en 1839 à l'École de Médecine navale de cette même ville. Nommé chirurgien de 3e classe en 1841, il fit, en 1849, la campagne du Sénégal en qualité de médecin de 1re classe. En 1852, il était reçu docteur de la Faculté de Paris, après une thèse intitulée : *Histoire médicale de la campagne de la frégate à vapeur* l'Eldorado *sur les côtes d'Afrique*. Après un brillant concours, il était nommé professeur de matière médicale et de thérapeutique à l'École de Médecine navale de Brest. Devenu en 1856 second médecin en chef de la marine française, il fut chargé de la clinique médicale de l'hôpital maritime de Cherbourg. Il fut successivement professeur de pathologie interne et de médecine exotiques à

l'École de Brest (1860), professeur d'hygiène à la Faculté de Médecine de Montpellier (1864), et enfin premier médecin en chef de la marine. Il est mort au château de Kergoriane, près d'Auray, d'une brusque attaque de choléra. Le professeur d'hygiène qui avait déjà rencontré le fléau dans ses voyages et était demeuré indemne au milieu des fièvres et du typhus de l'Afrique, succomba en quelques heures et fut une des rares victimes de l'épidémie qui ne fournit que 10 cas dans le département. Praticien d'une haute valeur, professeur très écouté, Fonssagrives a laissé un certain nombre d'ouvrages de thérapeutique et d'hygiène, où ses convictions vitalistes sont nettement affirmées : *Traité d'hygiène navale* (1856); — *Hygiène des Valétudinaires* (1861); — *Thérapeutique de la phthisie pulmonaire* (1865); — *Entretiens familiers sur l'hygiène* (1869); — *Le Rôle des mères dans l'éducation des enfants;* — *Principes de thérapeutique générale* (1875). Il était officier de la Légion d'honneur et membre correspondant de l'Académie de Médecine. — R. B.

— M. Jacques-Charles CHAUTARD est mort le 31 octobre dernier, à l'âge de 71 ans, à Vendôme, ville dont il avait été maire. M. Chautard a publié chez Jouaust, en 1877, une excellente traduction en vers des œuvres complètes d'Horace. Jamais on n'est arrivé à une pareille exactitude sans qu'il en coûte rien à l'élégance de la forme. Horace est presque toujours rendu vers par vers et sans que jamais le traducteur introduise dans sa version une épithète que ne lui offre point le texte. Cette œuvre tout à fait remarquable, et précédée d'une introduction de M. de Laprade, n'a pas obtenu un prix de l'Académie, qui s'est montrée si singulièrement bienveillante à l'égard d'une étrange traduction de Catulle. L'année dernière, M. Chautard avait fait paraître chez Dentu un joli volume : *Chansons de métiers* et *Chansons de villages,* dont le *Polybiblion* a rendu compte (t. XXXVIII, p. 433). M. Chautard avait perdu en 1876 un fils qui donnait de grandes espérances et dont les poésies posthumes ont été imprimées sous ce titre : *Les Éphémères* (Paris, Jouaust, 1876).

— Nous apprenons la mort de M. Charles POISNEL-LENTILLIÈRE, professeur-agrégé de droit romain à la Faculté de Douai, membre de l'École française de Rome. M. Poisnel est mort le 18 octobre dernier, à Rome, au palais Farnèse, par suite d'un travail immodéré, dans les sentiments de la foi la plus sincère, ayant demandé lui-même les sacrements de l'Église. Il était né le 27 mai 1850 à Reffuveille (Manche). Il avait fait, au Petit-Séminaire de l'Abbaye-Blanche, à Mortain, de brillantes humanités, qu'il acheva, avec non moins d'éclat, au lycée de Caen. Entre autres travaux, M. Poisnel a publié, dans les *Mélanges de l'École française de Rome* (1883), des *Recherches sur la Vicesima hereditatum.* Il avait aussi transmis à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres un *Mémoire sur les fausses Décrétales*, une étude sur les *Sociétés universelles,* un autre travail inachevé sur les *Impôts indirects chez les Romains.* Il préparait un ouvrage sur le *Droit Canon* au moyen âge. Il avait envoyé une partie de ce travail, il y a huit mois, à l'Académie des Inscriptions, et il se préparait à lui apporter le reste, lorsque le choléra, envahissant l'Italie, lui barra le passage. M. E. Le Blanc, dans une récente lecture à l'Académie, appelait M. Charles Poisnel « l'un des plus savants et des plus laborieux élèves de l'École française de Rome. » — J. V.

— Le P. Bernard RIVE, de la Compagnie de Jésus, né à Dorsten (Westphalie), le 11 décembre 1824, est mort le 30 juillet 1884, en Hollande. On lui doit : *Unfehlbarkeit des Papstes mit Rücksicht auf die neuerste Controverse* (Paderborn, Junfermann, 1870, in-8° de 208 p.) *Die Ehe in dogmatischer, moralischer und socialer Beziehung.* Regensburg, Pustet, 1876, in-8° de 416 p.); c'est la réunion

de différents articles publiés dans les *Stimmen aus Maria Laach*, tomes IV-VIII. — *Die Festen unseres Herrn Jesus Christus. Dogmatische Predigten.* (Ibid., 1882, 2 vol. in-8° de XI-362 et VIII-391 p.).

— Le P. Jean-Baptiste CREUZAT, de la Compagnie de Jésus, né le 12 décembre 1812, est mort à Marseille en novembre 1884. Il était entré dans la Compagnie le 22 juillet 1846, et passa plusieurs années au milieu des Kabyles. On lui doit : *A Katcim ne diousis Ledzèr. s taquebailit.* (Catéchisme du diocèse d'Alger, en langue kabyle.) (Alger, Bastide, 1868, in-16); — *Aktab en tibratin d endjilen i idomniken ti festen ousoggas, s tagebailit, ideba s ouamer ne Sid enner' Karles-Marsial Allemand-Lavigerie Arkamsinior ne Ledzèr.* (Livre des épîtres et des évangiles pour les dimanches et fêtes de l'année, en langue kabyle, imprimé par ordre de Mgr Charles-Martial Allemand-Lavigerie, archevêque d'Alger.- (*Ibid.*, 1869, in-16.) — *Essai de Dictionnaire français-kabyle* (Zouaoua), précédé des éléments de cette langue. (Alger, A. Jourdan, 1873, in-12 de LIX-374 p.)

— La mort de M. l'abbé TOUNISSOUX, vicaire de Saint-Martin, à Paris, laisse un vide dans plusieurs compagnies savantes. Il était en effet membre de la Société d'économie politique, de la Société de statistique de Paris, de l'Institut des provinces et de la Société des gens de lettres. Avant de faire partie du Clergé de Paris, M. l'abbé Tournissoux avait exercé le saint ministère dans la Corrèze. C'était un écrivain distingué, lauréat de l'Académie française, pour son livre *Le Bien-être de l'ouvrier*, qui eut un grand succès ; un autre plus récent (1883), intitulé : *Question Sociale et Bourgeoisie*, lui valut une médaille d'honneur de la Société nationale d'encouragement au bien. On a de lui encore : *L'homme dans sa triple vie d'être intelligent, social et religieux* (in-12, 1860); — *Retraites légales du Clergé* (in-8°, 1861); — *Encore un mot sur les pensions de retraite ecclésiastiques* (in-8°, 1862); — *Ne fuyons plus les campagnes* (in-12, 1863, 2° éd. 1864); — *La Villageoise à Paris* (in-12, 1864); — *L'amour du clinquant* (in-12, 1865).

— Mentionnons également la mort de M. David SOLDI, à qui la littérature française est redevable de nombreuses traductions, notamment des délicieux contes du Danois Andersen. La première édition de cet ouvrage prit place d'abord dans la Bibliothèque rose de la maison Hachette, et remonte par conséquent à vingt ans. Depuis lors, M. David Soldi avait publié une traduction du fameux roman d'Auch, *Robert Fulton* (1852) et le *Théâtre commenté*, d'Œlenschleger, en collaboration avec M. Xavier Marmier, de l'Académie française. La direction Gustave Bertrand des Matinées internationales tira un véritable succès de sa traduction des *Faux Dieux*, dans ces derniers temps.

— M. Arthur HENNINGER, qui vient de mourir, était né le 7 avril 1850 à Ober-Hersel (Nassau). Venu bientôt à Paris et remarqué par M. le professeur Würtz, il se consacra avec ardeur aux recherches de chimie, principalement de chimie organique. Il fut nommé préparateur de chimie à la Faculté de Médecine de Paris et se fit recevoir licencié ès sciences. Dès cette époque, il collaborait activement au *Dictionnaire de chimie*, publié sous la direction de son maître Würtz. Reçu docteur en médecine le 9 mai 1878, il soutint une thèse sur la *Nature et le Rôle physiologique des peptônes*. La même année il se présentait au Concours de l'agrégation de la Faculté et était élu, à la suite d'épreuves extrêmement brillantes : sa thèse d'Agrégation portait sur *les Uréides*. Enfin il fut nommé professeur à l'école municipale de physique et de chimie. Agrégé de la Faculté, il fit un cours des plus remarquables et devint suppléant de Würtz. Son érudition inépuisable, un talent d'exposi-

tion et un charme de langage extraordinaires, surtout pour un étranger, firent de son cours celui que les étudiants écoutaient avec le plus de plaisir : longtemps on gardera le souvenir de ses claires et savantes leçons. Au mois d'août de cette année, il fut appelé à présider la section de Chimie au Congrès scientifique de Blois, auquel il fit plusieurs communications importantes : c'est au retour de cette honorable campagne que se déclara la méningite à laquelle il a succombé le 9 novembre, quelques mois après son maître. La chimie lui doit, outre ses deux thèses, un grand nombre de notes à la Société chimique et à la Société de biologie, auxquelles il appartenait en qualité de membre titulaire — sans compter de nombreux extraits du Dictionnaire de Würtz : sur la *Série aromatique*, sur *les fermentations*, sur les *Albuminoïdes*, sur les *ferments solubles*, sur *l'orcine*, dont il réalisa la synthèse, sur *l'érythrite* et les éléments de la teinture de tournesol, etc., etc. — R. B.

— Un poète de trente ans, M. Émile FAVIN, vient de mourir à Lorient. Ses poésies forment la matière de deux volumes : *Illusions* et *Comédies de l'Amour*. Il avait fait, en collaboration avec M. Ch. Grandmougin, le scenario du ballet des *Korrigans*, qui fut l'objet d'une vive polémique avec M. Coppée, auteur de la *Korrigane*, plus un oratorio : *La Résurrection de Lazare*, qui a été joué chez Pasdeloup.

— Un autre poète, M. H. LAIDET, celui-là nonagénaire, vient également de mourir. Son principal ouvrage est une traduction des fables de La Fontaine en vers provençaux. Dans ce genre, il s'était montré un maître à côté des Mistral et des Roumanille, en même temps qu'un adversaire décidé des doctrines grammaticales du félibrige.

— M. Louis VIAN, avocat à la Cour d'appel de Paris, ancien référendaire au Sceau de France, est mort à Paris le 23 octobre dernier. Bibliophile distingué, expert consommé en héraldique, M. Louis Vian faisait partie, comme membre du comité, de la Société des gens de lettres; il avait pris une grande part à la formation de la Société des amis des bons livres. Voici la liste de ses écrits : *Histoire de Montesquieu, sa vie et ses œuvres* (in-8°, 1878), ouvrage couronné par l'Académie française en 1881, et qui avait été précédé des suivants : *L'Algérie contemporaine* (in-12, 1863) ; *Montesquieu. Sa réception à l'Académie et la deuxième partie de ses lettres persanes* (in-8°, 1872); enfin, d'un Opuscule sur la *Particule nobiliaire*, lequel eut plusieurs éditions.

— M. VAN DEN BERG, dont nous avons annoncé la mort (t. XLI, p. 365), avait publié : *Petite histoire ancienne des peuples de l'Orient : Égyptiens, Assyriens et Babyloniens, Mèdes et Perses, Phéniciens* (in-16, 1878); — *Petite histoire des Grecs, depuis les origines jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains* (in-18, 1880).

— Jean-Louis-Léonce MUGON, marquis DE LA GERVAISAIS, né le 1er juillet 1790, est décédé en son château du Vaugaillard (Ille-et-Vilaine), le 26 septembre 1884. Le nom de ce gentilhomme breton remet en mémoire son oncle, le héros de M. Damas-Hinard, auquel ce dernier a consacré un volume publié en 1850 sous le titre : *Un prophète inconnu, prédictions, jugements et conseils, par le marquis de La Gervaisais*, volume dans lequel l'auteur avait réuni les pages les plus saisissantes de cet écrivain à peine cité aujourd'hui, qui fit à cette époque une véritable sensation.

— Le marquis HENRY DE LA GARDE, que ses goûts de dilettante avaient fait à la fois poète, archéologue et bibliophile, vient de mourir à Lyon. Nous ne croyons mieux faire que de renvoyer le lecteur à l'article publié dans la *Gazette de France* du 29 décembre par M. A. de Pontmartin. M. Henry de

La Garde avait écrit : *Le comte d'Étoli*, drame ; *Hélène*, tragédie ; *Fleurs de jeunesse*, poésies ; le tout réuni en un seul volume sous le titre : *Drames et vers* (in-18, 1855).

— Mme Nikitine, qui, sous le nom de *B. Gendre*, s'était vouée à la défense des intérêts socialistes et a publié plusieurs études dans la *Revue* [illegible], est morte à Paris le 19 décembre, à l'âge de 42 ans. Avec [illegible] dispositions comme écrivain, Mme Nikitine vit sa ratifiement de la prépondérance russe dans le socialisme universel et cosmopolite. Elle a écrit : *La Russie révolutionnaire ; — L'Allemagne socialiste ouvrière*, et la première partie de : *Luttes de l'Irlande*, dont la seconde partie était en préparation.

— Mme Robert Holland, d'origine anglaise, dont le salon fréquenté à Paris, vers la fin du second empire, l'élite du parti libéral [illegible]. Elle a publié une *Vie de Channing* et *La Vie de [illegible] en Angleterre*.

— De Lausanne, on nous apprend la mort de M. G. Bridel, [illegible] ingénieur en chef de la ligne du Saint-Gothard et des chemins de fer [illegible], auteur en collaboration avec M. Alexis Barrault, de l'ouvrage [illegible] planches, intitulé : *Le Palais de l'Industrie et ses annexes* in-folio, 1857.

— M. Thomas Aguilo est mort à Palma (Majorque), le 6 décembre, dans un âge avancé. Il écrivait en castillan et en malorquin langue [illegible], en prose comme en vers, avec une rare distinction. Son principal ouvrage a pour titre : *A la sombra del Cypres* (A l'ombre du Cyprès). On dit qu'il est le premier auteur de l'île de Majorque qui ait cultivé la poésie castillane, mais il a formé plusieurs disciples.

— A Limoges est mort M. Hippolyte Lezaud, premier président honoraire de la Cour d'appel de Limoges. M. Lezaud avait été procureur général, puis premier président à Nancy, conseiller à la Cour de cassation et premier président à Limoges. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

— M. Eustache Bérat, que plusieurs générations d'élèves du lycée de Rouen ont connu comme professeur de dessin, vient de mourir, à l'âge de 93 ans, à Granville. C'était une des physionomies les plus originales et les plus populaires de la Normandie. Le « père Bérat, » comme on l'appelait familièrement, était l'auteur de plusieurs chansonnettes, dont quelques-unes ont eu leur heure de célébrité.

On annonce encore la mort : de M. Alcide-Ludovic de Ternant, ingénieur électricien, directeur du télégraphe oriental et président de la Société scientifique de Marseille, une des autorités les plus compétentes dans la télégraphie sous-marine, décédé le 27 décembre à l'âge de 53 ans ; — de M. B. Lévy, inspecteur général de l'Université ; — de M. Louis Alloury, écrivain attaché au *Journal des Débats* ; — de M. Émile Perrin, le nouveau directeur de la librairie Didier, mort à l'âge de cinquante-six ans, et avec lequel le *Polybiblion* avait entretenu d'excellentes relations ; — de M. le chanoine Cresp, doyen du chapitre de Saint-Denis ; — de M. Poudra, secrétaire général de la présidence de la Chambre des députés, décédé, le 29 décembre, au Palais-Bourbon ; il avait publié, en collaboration avec M. Eugène Pierre, un *Traité de droit parlementaire* ; — de M. Joseph Limperani, ancien député de la Corse, le dernier survivant peut-être de la Chambre élue après la révolution de juillet, mort à Bastia, dans sa 80e année ; — de M. Goussard, ancien président de section au conseil d'État, conseiller général du Nord, commandeur de la Légion d'honneur, mort à Paris, à l'âge de 64 ans ; — de M. Le Brument, qui avait occupé dans la librairie normande une place fort honorable, mort à Rouen, le 27 novembre.

On annonce de l'étranger la mort, à Berlin, de M. Julius Kirchmann,

ancien député au Reichstag, auteur d'écrits philosophiques nombreux et directeur du recueil *La Bibliothèque philosophique*; — à Florence, de M. Charles HILLEBRAND, homme de lettres allemand, qui vécut longtemps proscrit en France et qui, à partir de 1870, s'était retiré en Italie, où il a publié notamment : *Italie* (2 vol.); *Histoire de France de 1830 à 1870; Histoire de la littérature grecque; La Prusse contemporaine; La France et les Français*, etc.; — à Kœnisberg, du Dr DULKE, auteur dramatique, ayant écrit entre autres drames celui de *Jésus-Christ;* — à Cambridge, de M. Henri FAWCETT, ministre des postes de l'Angleterre, qui, avant de faire partie du Cabinet Gladstone, avait professé l'Économie politique, et que l'Académie des Sciences morales et politiques en France avait nommé membre correspondant au commencement de cette année. On a de lui un *Manuel d'économie politique* très estimé. Un accident de chasse l'avait privé de la vue en 1858; il dictait ses travaux à sa femme; — à Truro, de M. Charles FOSLER BARHAM, archéologue du pays des Cornouailles; — à Budapest, de M. Jean POMPERY, auteur d'écrits historiques et littéraires, et de M. Cyrille HORVATH, savant de renom, professeur de philosophie à l'université de Budapest et membre de l'Académie de Hongrie.

A ce long nécrologe nous avons à ajouter les noms de trois publicistes : le Rev. Edwin WALLACE du journal *The Academy*, où il était chargé des notices philosophiques, auteur d'une *Esquisse de la philosophie d'Aristote,* et d'une édition de *De Anima,* du même philosophe; M. W. PLATT, orientaliste, attaché à la revue *Notes and Queries*, et M. Thomas QUILLER COUCH, autre collaborateur du même recueil, qui s'occupait principalement de l'étude des légendes et des patois des Cornouailles, son pays; — et de deux grands libraires éditeurs de Vienne (Autriche) : MM. Karl FROMME et Moriz VON GEROLD.

INSTITUT. — *Académie française.* — Le 18 décembre, M. François Coppée, élu membre de l'Académie en remplacement de M. de Laprade, y est venu prendre séance et a prononcé son discours de réception. Il a été reçu par M. Cherbuliez.

L'Académie a procédé, le 23 décembre, au renouvellement de son bureau pour le premier trimestre de 1885. M. Caro a été nommé directeur, M. François Coppée, chancelier.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 12 décembre, l'Académie a procédé au remplacement de MM. Albert Dumont et Adolphe Régnier, décédés. Pour le fauteuil de M. Albert Dumont, M. Schlumberger a été élu par 23 suffrages contre 10 donnés à M. Bergaigne et 1 à M. Foucaux. Pour le second fauteuil, M. Benoist a été élu au premier tour par 23 voix contre 6 données à M. Révillout et 5 à M. Foucaux.

Académie des Sciences. — le 15 décembre, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre ordinaire dans la section de physique en remplacement de M. Jamin, nommé secrétaire perpétuel. M. Mascart a été élu au premier tour de scrutin par 48 voix contre 3 données à M. Leroux, 3 à M. Becquerel et 1 à M. Lipmann. — Dans celle du 22 décembre, on avait à remplacer M. Thénard, membre décédé de la section d'économie rurale. M. J. Reiset a été élu à l'unanimité des 59 votants.

Académie des Beaux-Arts. — Dans la séance du 13 décembre, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre de la section d'architecture en remplacement de M. Abadie, décédé. Au premier tour de scrutin M. Diet a obtenu 17 voix, M. Daumet 16 et M. Normand 2; au second tour M. Diet a été élu par 18 voix contre 17 à M. Daumet.

CONCOURS ET PRIX. — *Faculté de droit de Paris. Prix du comte Rossi. Concours de 1886.* — En exécution du legs de Mme la comtesse Rossi, la Faculté de droit de Paris met au concours les questions suivantes : 1° *Législation civile : Des enfants naturels.* La faculté ne demande pas aux concurrents un commentaire de la loi positive ; elle les invite à rechercher, à la lumière de la morale, de l'histoire et des législations étrangères contemporaines, si les lois françaises sont susceptibles d'amélioration, aux points de vue notamment : De la constatation de la filiation naturelle simple, adultérine, incestueuse ; de l'organisation, relativement aux enfants naturels, de l'autorité paternelle et de la tutelle ; des rapports entre les enfants naturels et les parents de leurs pères et mères ; des droits de succession et de réserve des enfants naturels ; des droits de leurs pères et mères. 2° *Droits constitutionnels : De la liberté d'association, au point de vue du droit public dans les temps modernes.* Les mémoires, écrits en français et en latin, devront être déposés au secrétariat de la Faculté, au plus tard le 31 mars 1886. Toute personne est admise à concourir. Chaque concurrent écrira en tête de son mémoire deux devises : l'une en français, l'autre en latin ; il reproduira les mêmes devises sur l'enveloppe cachetée d'un billet qui contiendra ses nom, prénoms et adresse. La valeur de chacun des prix est de 2,000 francs. Il pourra être accordé des mentions honorables aux mémoires qui auront le plus approché du prix. Les noms des auteurs qui auront obtenu des mentions ne seront connus et publiés que sur leur demande.

— La Société de Saint-Vincent-de-Paul met au concours une *Vie populaire de saint Vincent de Paul.* Cette vie sera écrite en vue des ouvriers, des écoliers, des apprentis auxquels la Société donne son assistance et son patronage. Le livre devant être d'un prix modique comme les ouvrages de propagande, ne dépassera pas 200 pages de format in-12 (caractères de moyenne grandeur). L'auteur devra laisser de côté les sujets ayant trait de près ou de loin à la controverse ou aux disputes religieuses : il s'attachera à observer dans ses appréciations historiques une sage réserve. Il exposera brièvement tout ce qui a trait aux exercices des ordinands, à la sanctification du clergé, à la création des séminaires. Ses développements seront de préférence pour la jeunesse du saint, sa captivité à Tunis, son apostolat auprès des galériens ; la fondation des deux grandes Congrégations des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, des Confréries de Charité, des Œuvres de l'Hôtel-Dieu et des Enfants-Trouvés ; l'organisation des Missions dans les campagnes, hors de France, et chez les infidèles, son rôle dans le conseil de conscience. On s'attachera à faire ressortir les vertus extraordinaires du saint et à n'omettre aucun des traits édifiants qui ont rendu sa mémoire populaire. Le Conseil général de la Société sera juge du mérite des ouvrages qui lui seront envoyés. Il se réserve de s'adjoindre qui bon lui semblera pour l'examen de ces ouvrages et leur classement. Il aura le droit de ne pas décerner de prix si aucun ouvrage ne répond aux conditions du programme. Les manuscrits devront être adressés à M. Sallèze, rue Furstenberg, n° 6. Ils ne seront pas signés, mais devront porter un numéro et une devise. Ils seront accompagnés d'un pli cacheté à la cire et portant sur l'enveloppe, en caractères très apparents, les mêmes numéro et devise que le manuscrit suivis des mots : « Vie populaire de saint Vincent de Paul. » Dans l'intérieur de l'enveloppe sera un papier portant le nom et l'adresse de l'auteur. Après l'examen, l'enveloppe portant le numéro et la devise de l'ouvrage préféré sera seule ouverte et le nom de l'auteur sera publié au *Bulletin.* Un prix de mille francs lui sera attribué.

Le Conseil général se chargera de tous les frais de publications et décidera seul de ce qu'il conviendra de faire à cet égard. Il aura la faculté de faire à l'ouvrage les suppressions qu'il jugera convenables. En envoyant son manuscrit, l'auteur sera réputé avoir renoncé à tout droit de propriété au profit de M. Théodore Dauchez, libraire, rue Furstenberg, 6, et cela sans qu'il soit besoin d'aucune autre convention. Le délai pour le dépôt du manuscrit expirera le 30 juin 1885, à 4 heures.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 12 décembre, M. H. Weil a présenté des observations sur des fragments d'une troisième rédaction de la *Vie d'Ésope* découverts dans un papyrus gréco-égyptien du VIe siècle de notre ère. — Dans celle du 19 décembre, M. Ravaisson a entretenu l'Académie d'une statuette d'Hercule sculptée pour Alexandre par Lysippe et dont il croit avoir retrouvé des copies dans un plâtre conservé à l'École des Beaux-Arts et dans deux statuettes en marbre du Musée du Louvre.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 29 novembre, M. Fustel de Coulanges a continué la lecture de son mémoire sur *la propriété foncière chez les Germains.* — Dans celle du 13 décembre, M. Caro a lu une étude sur le dernier livre de M. Jules Simon : *Une Académie sous le Directoire.* M. Glasson, à propos du mémoire de M. Fustel de Coulanges, a comparé l'organisation de *la famille chez les Romains et chez les Germains,* en s'appuyant sur la Germanie de Tacite et sur les textes des Jurisconsultes romains.

Société des Antiquaires de France. — La Société des Antiquaires de France a, dans sa séance du 3 décembre, renouvelé son bureau pour l'année 1885. Ont été élus : Président, M. Courajod; Vice-Présidents, MM. Saglio et de Villefosse; Secrétaire, M. Mowat; Secrétaire-Adjoint, M. de Lasteyrie; Trésorier, M. Aubert; Bibliothécaire-Archiviste, M. Nicard

Découverte de deux manuscrits visigothiques appartenant a la Liturgie mozarabe. — La colonie des Bénédictins français réfugiés depuis leur expulsion de leurs monastères (nov. 1880) à Santo Domingo de Silos au diocèse de Burgos vient d'entrer en possession de deux précieux manuscrits visigothiques, qui faisaient partie de la bibliothèque de leurs Pères avant l'*exclaustration* de 1835. Ils se trouvaient chez un habitant de la localité, on ne sait trop par quel concours de circonstances. Ils appartiennent l'un et l'autre à la Liturgie Mozarabe. Or, on sait que les monuments de cette Liturgie n'ont encore été livrés à l'impression que d'une manière incomplète, peut-être fautive, et certainement en ne s'appuyant que sur des manuscrits de date relativement récente, c'est-à-dire postérieurs à saint Grégoire VII et à l'introduction de la Liturgie romaine en Espagne. Ceux de Silos sont plus anciens. Ils ont la même antiquité que d'autres manuscrits de la même abbaye, qui dispersés et vendus enrichissent maintenant les grandes collections de notre Bibliothèque nationale et du British-museum. Mais ce qui leur donne un prix particulier, c'est qu'ils ont trait presque uniquement aux rites et aux formules qui accompagnent l'administration du Baptême, de l'Ordre, et de quelques autres sacrements. Car cette partie de la Liturgie mozarabe faisait entièrement défaut dans les publications antérieures des cardinaux Ximenès et Lorenzana, et du P. Lesons, dans lesquelles on ne s'occupait que du *Bréviaire* et du *Missel,* si l'on veut nous passer ces expressions modernes, inexactes peut-être, mais intelligibles pour tout le monde. Le Rituel et le Pontifical mozarabes étaient

restés si bien ignorés que D. Martène, Catalano, Baruffaldo, D. Guéranger, etc., n'en ont jamais connu l'existence. Quelques extraits des manuscrits de Silos, dont nous parlons, figurent cependant dans les *Preuves des Antiguedades de España* (Madrid, 1721, in-folio, t. 21), du P. Francisco de Berganza, Bénédictin espagnol. — D. F. P.

Donation au Saint-Sépulcre au Xe siècle. — Nous annonçons et recommandons à tous nos lecteurs les pages intitulées : *La donation de Hugues, marquis de Toscane, au Saint-Sépulcre et les établissements latins de Jérusalem au Xe siècle*, par le comte Riant (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXI, 2e partie. Paris, imprimerie nationale, 1884. In-4° de 49 p.). Le savant critique a voulu étudier à fond le plus curieux et aussi le plus difficile des documents latins relatifs à l'histoire de la Syrie et de la Palestine avant le XIIe siècle : c'est une Charte de la fin du Xe siècle qui appartenait aux archives de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille et qui est aujourd'hui conservée dans les archives départementales des Bouches-du-Rhône. Il examine successivement avec détail l'authenticité, le caractère et l'importance historique de cette pièce, dont il nous donne à la fois la transcription et l'héliographie. A côté du sujet principal, admirablement traité, divers sujets accessoires sont tour à tour traités aussi, notamment le protectorat de Charlemagne sur les Lieux-Saints, les voyages à Jérusalem de divers personnages considérables de 932 à 1004, l'église du Saint-Sépulcre d'Aquapendente, la biographie de Guarin, abbé du monastère de Saint-Michel de Cuxa, en Roussillon, etc. Le mémoire de M. le comte Riant est rempli de choses nouvelles. — T. de L.

Les Fêtes de l'Imprimerie et leur Bibliographie. — Les fêtes de la Bibliographie deviennent à leur tour matière à Bibliographie : à ce titre nous devons signaler une brochure qu'un bibliographe de Strasbourg, M. Louis Mohr, vient de publier sous ce titre : *Die Jubelfeste der Buchdruckerkunst und ihre Literatur*, Wien, Fr. Jasper, 117 p. in-8, réimprimé avec additions de la *Oesterreichische Buchdruckerzeitung*. — C'est la bibliographie de tous les ouvrages publiés à l'occasion des fêtes anniversaires de la fondation de l'imprimerie ou de son établissement dans divers pays. Les voici par ordre de dates : Centenaires de 1540, 1640, 1740; fête de Mayence, 1804; fête en Hollande, 1823; fête à Mayence, 1824; fête à Gernsheim, 1836; fête de Gutenberg à Strasbourg en 1836 et à Mayence en 1837; quatrième centenaire en 1840; fête de Koster à Haarlem, 1854; fête à Alost, 1856; fête à Feltre, 1868; fête de Caxton à Londres, 1877; trois-centième anniversaire à Saint-Gall, 1878, quatre-centième anniversaire à Leipzig, 1879; quatre-centième anniversaire à Munich, 1882; quatre-centième anniversaire à Vienne, 1882; quatre-centième anniversaire à Stockholm, 1883; trois-centième anniversaire de l'introduction de l'imprimerie en Russie, 1883. — Comme on voit, il n'est pas question des peuples latins dans cette liste, et dans notre pays notamment, où la manie des congrès et des centenaires fait pourtant tant de progrès, nos bibliophiles et nos libraires n'ont pas encore pensé à inaugurer de semblables fêtes. Leur principal intérêt est de servir d'occasion à des expositions rétrospectives qui sont par elles-mêmes un enseignement. Des centenaires pour fêter l'introduction de l'imprimerie dans nos principales villes ne seraient pas toujours flatteurs pour notre vanité nationale; car ç'a été chez nous un art d'importation étrangère, et, si nos souvenirs ne nous trompent pas, les premiers imprimeurs de Paris ont été des Allemands. — H. Gaidoz.

Lettres inédites du roi Henri IV. — M. Eugène Halphen continue à chercher et à trouver les lettres d'Henri IV qui ont échappé aux éditeurs du grand Recueil des lettres missives (*Lettres inédites du roi Henri IV*, 1569-1589. Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, décembre 1884, in-8 de 28 p.). La très élégante plaquette, tirée seulement à dix exemplaires, renferme huit lettres adressées : *à M. de Cecille; à Messieurs des Eglises estant en la generalité de Lyon; à mon cousin Monsieur de Dampville, maréchal de France; à M. de Burglay, grand Trésorier d'Angleterre; au roi Henri III* (sans adresse); au même *(au Roy mon Souverain Seigneur); à mon cousin M. le comte de Leycester;* enfin, *à Lord Schafford, ambassadeur d'Angleterre.* Ces documents proviennent tous de la Bibliothèque Nationale, les uns de la collection Brequigny, les autres du Fonds français. Un des plus curieux est le premier, par lequel le roi de Navarre fait demander à la reine Élisabeth « une bonne somme de deniers, à cette fin que ce nous soit ung moien, et à toute la chrestienté de parvenir à ung repos perpétuel, » et annonce que le sieur du Douet « porte quant a soy plusieurs bagues pretieuses et de grand valleur pour les bailler à la Royne ou à ceux qui voudront prester deniers, pour la seureté d'iceulx. » La lettre au maréchal de Dampville est une protestation contre ces « esprits turbulens et passionnés, ou poussés d'un desir de faire leurs affaires et leur proffit particuliers aux despens du public, » qui « ne taschent que à renouveler les troubles. » Parmi les renseignements nouveaux que nous fournit le précieux petit Recueil de M. Halphen, il faut mentionner ce qui regarde l'itinéraire du roi de Navarre si incomplètement dressé par Berger de Xivrey. Cinq des lettres publiées par M. Halphen comblent autant de lacunes du tableau et nous apprennent que le Béarnais était à *Archiac* le 6 juin 1569, à *Lonzac* le 27 août 1571, à *Avignonnet* le 12 mars 1578, à *Nérac* le 2 mars 1581, à *Bressuire* le 8 avril 1589. A ce propos, qu'il nous soit permis d'adresser une prière à tous les bons chercheurs qui lisent le *Polybiblion !* Nous voudrions, comme nous l'avons annoncé dans une récente plaquette *(une lettre inédite du roi Henri IV et une Mazarinade inconnue,* Marmande, 1884, p. 4, note 3), nous voudrions, disons-nous, compléter le plus possible dans un prochain travail l'itinéraire esquissé par nos devanciers. Pour cela nous avons besoin de la bonne volonté de nombreux collaborateurs et nous demandons instamment que tous ceux qui ont à leur disposition quelque document authentique et inédit fournissant une indication précise de date et de lieu, veuillent bien nous en avertir. — T. de L.

Notes inédites de Mercier, abbé de Saint-Léger. — M. Ant. de Lantenay a eu la bonne fortune de découvrir, il y a quelques mois, dans la bibliothèque du Séminaire de Saint-Sulpice de Paris, un exemplaire de la *Bibliothèque historique de la France,* du P. Lelong (édition Fevret de Fontette, 5 vol. in-folio), enrichi de plusieurs centaines de corrections et additions par le célèbre bibliographe Barthélemi Mercier, connu sous le nom d'abbé de Saint-Léger. L'habile érudit a extrait de ces précieux commentaires les particularités les plus intéressantes, pour le plus grand plaisir et le plus grand avantage des lecteurs de la *Revue Catholique de Bordeaux* (livraison du 16 décembre 1884, p. 649-659). Les notes du savant bibliothécaire de l'abbaye de Sainte-Geneviève indiquent successivement un audacieux plagiat des encyclopédistes (l'article Bourgogne de la grande Encyclopédie est une copie de la *Description du gouvernement de Bourgogne* d'Antoine Garreau, procureur au parlement de Dijon, première édition de 1717); une vie (ms. original) de Nicolas Malebranche par le P. André, jésuite; un exemplaire

des *Mémoires de Michel de Marolles*, abbé de Villeloin, « tout chargé de notes de la main de l'auteur; » un éloge du P. Berthier par le P. Querbœuf; une critique du P. Adrien Jourdan, que Mercier appelle « mauvais historien et très mince littérateur; » une vie du P. Vanière par l'abbé Capperonnier; la *Vie de Catherine de Jésus*, carmélite, écrite par la Mère Magdelaine, arrangée par Nicolas Lefèvre, sieur de Lezeau, conseiller d'État; le *Recueil de pièces concernant la Congrégation des Filles de la Sainte-Enfance* (Amsterdam, 1718), attribué par Barbier à Antoine Arnauld, par l'abbé de Saint-Léger à M. de Saint-Laurent, conseiller au parlement de Toulouse; les *Mémoires pour servir à l'histoire du droit public de la France*, recueil très rare (1779, in-4°), dû aux soins de M. Dionis et de quelques autres membres de la Cour des Aides; l'*Inquisition française, ou l'Histoire de la Bastille, par M. Constantin de Renneville* (1724, 5 vol. in-12), roman au sujet duquel l'annotateur du *Lelong-Fevret de Fontette* donne de curieux détails sur la journée du 14 juillet 1789 et sur les papiers trouvés à la Bastille; le *Discours sur la vie et la mort, le caractère et les mœurs de M. d'Aguesseau* (1720, in-8°), ouvrage imprimé par le président et la présidente de Saron, et chez eux-mêmes; *Le Théâtre d'honneur et de chevalerie*, par André Favyn (1620, in-4°); le manuscrit autographe de Guillaume Colletet contenant l'histoire générale des poètes français anciens et modernes, qui des mains du libraire Claude Martin passa, après janvier 1795, dans celles de Beaucousin, avocat au parlement de Paris, demeurant au cloître Notre-Dame; les manuscrits originaux des journaux de Pierre de l'Étoile qui étaient alors dans la bibliothèque des chanoines de Saint-Acheul et dont l'abbé de Saint-Léger voulait enrichir la bibliothèque de Sainte-Geneviève, où, dit-il, « ils seraient mieux placés qu'à Amiens; » quelques-uns des portraits dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque historique*, et, à l'occasion d'un de ces portraits, celui d'Anthime Denis Cohon, évêque de Nîmes (1633), M. de Lantenay publie, d'après les autographes des archives de l'archevêché de Bordeaux, une lettre et un billet du prélat adressés au cardinal de Sourdis, accompagnés d'une lettre de l'évêque du Mans, Charles de Beaumanoir de Lavardin. Nous emprunterons aux notes de Mercier une anecdote bien piquante : « Quand on proposa pour la première fois à l'Académie ce Lévesque de la Ravalière, un académicien dit bonnement qu'il ne connaissait pas l'évêché de la Ravalière! Ce qui rappelle l'ineptie de Sartines, — pour être exact, il aurait dû écrire son nom *Dessartines*, en un seul mot, tel que je l'ai lu dans l'acte baptistaire de son père, — ministre de la marine, qui voyant dans une dépêche *la baye* d'Hudson, lut, au Conseil d'État, l'abbaye d'Hudson, croyant qu'il s'agissait d'une abbaye! » M. de Lantenay n'a-t-il pas raison d'ajouter : « Voilà, en quelques lignes, trois petits traits assez jolis. » — T. DE L.

LA COMEDIA ESPAGNOLE. — M. Morel-Fatio vient de publier, sous le titre : *La Comedia espagnole au XVII° siècle* (in-8° de 40 p.), le discours d'ouverture qu'il lut au collège de France, appelé à remplacer dans sa chaire M. Paul Meyer pendant le premier semestre de l'année 1884-85. Toutes les nations, nous dit M. Morel-Fatio, ont une littérature dramatique, mais trois peuples ont un théâtre : les Grecs, les Espagnols et les Français. Les Anglais ont Shakespeare, mais n'ont pas un théâtre; les Allemands, les Italiens ont des productions dramatiques de tous les genres, mais n'ont pas un théâtre. Nous ne pouvons qu'indiquer les conclusions du professeur, sans nous arrêter aux considérations fort justes qui les amènent. — Le mot *comedia* a un sens bien plus vaste que celui de comédie qui le traduirait fort mal et comprend non seulement les pièces auxquelles ce titre convient, mais aussi les

plus sombres créations de Calderon. Les Espagnols ont un théâtre; toutefois ce théâtre n'occupe pas dans la littérature moderne une place d'honneur à côté de notre tragédie et de notre comédie, ni à côté de Shakespeare; M. Morel-Fatio trouve la raison dans la rapidité de la conception et de l'exécution, dans le besoin de plaire à un public peu lettré, dans le mélange de rythmes divers. Le théâtre espagnol n'excite guère chez les autres nations qu'un intérêt de curiosité et même en Espagne, quand, rarement, on représente d'anciennes *comedias*, des *arrangeurs* s'occupent à les refondre, à les rajeunir. Que dirait-on si en passant devant le théâtre français on lisait sur l'affiche : Phèdre, tragédie de Racine, arrangée par M. Martin ou M. Durand? La *comedia* ne peut donc prétendre qu'à un rôle modeste dans le concert européen. Il faut néanmoins lui rendre justice : elle a mis en circulation une masse énorme de sujets et de situations; elle a enrichi les autres nations à ses dépens, et elle a eu l'instinct de chercher dans son propre pays la substance à mettre en œuvre. Tout en reconnaissant la justesse de beaucoup des observations de M. Morel-Fatio, nous nous demandons s'il n'est pas trop sévère à l'égard du théâtre espagnol et s'il n'y a pas à prendre un milieu entre son jugement et l'admiration trop enthousiaste de Philarète Chasles et d'autres critiques. — Th. P.

Gustave-Adolphe. — En 1863, paraissait à Stuttgard une histoire de *Gustave-Adolphe, roi de Suède,* publiée par le Dr Onno Klopp, d'après l'ouvrage célèbre de Gfrorer. Deux érudits lyonnais, MM. Paul Siegwart et L. de Tricaud, entreprirent en 1880 la traduction française d'un livre qui éclairait quelques points intéressants de la guerre de trente ans. Le second volume de ce travail, qui doit en avoir au moins cinq, parut seulement en 1882. Depuis ce temps, rien n'avait été publié; mais un nouveau volume a paru en 1884, et nous savons que cette œuvre importante et qui a fait honneur aux deux traducteurs n'est pas abandonnée pour toujours, et que le *Polybiblion* pourra bientôt rendre compte d'un livre qui n'aura de valeur en France que quand il sera complet. — G. B. de P.

Une Lettre inédite de Mabillon. — Nous trouvons dans le dernier fascicule des *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest* (second trimestre de 1884, p. 293-296), un document sur lequel nous tenons à appeler l'attention des érudits : c'est une lettre inédite écrite de Paris, le 29 avril 1700, par Dom Jean Mabillon à Dom Jean Navières, prieur de l'abbaye de Nouaillé, et publiée par Mgr X. Barbier de Montault, prélat de la Maison de Sa Sainteté. Cette lettre, insérée à la suite du *Fasciculus Antiquitatum Nobiliacensium*, nous révèle trois faits essentiels : 1° que Dom Claude Estiennot composa, par ordre de Dom Vincent Marsile, général de la Congrégation de Saint-Maur, une histoire du monastère de Nouaillé, que Mabillon eut à sa disposition et consulta pour les Annales de l'ordre, dont la rédaction lui avait été confiée; 2° que Dom Germain Ferrand, prieur du monastère de Nouaillé, la reçut de Mabillon en communication pour en prendre copie, travail qui dura environ dix années; 3° que cette histoire est un tissu des pièces qui se trouvaient dans les archives de l'abbaye. Associons-nous au vœu formé par le savant prélat en faveur de la publication aussi prochaine que possible, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, du *Fasciculus Antiquitatum Nobiliacensium*, par Dom Estiennot, manuscrit que possède la bibliothèque de cette Société et dont feu l'archiviste Rédet disait, en 1839, que « c'est un ouvrage du plus grand prix pour l'histoire de l'antique abbaye de Nouaillé. » — T. de L.

Récentes publications de M. Léopold Delisle. — Nous nous empressons de signaler à nos lecteurs les nouvelles productions du savant administrateur de notre Bibliothèque nationale :

1° *Inventaire des manuscrits de la Bibliothèque nationale, fonds de Cluni* (Paris, Champion, 1884, in-8° de xxv-413 p.). L'intéressante préface du premier de nos paléographes est une histoire rapide, mais complète de la bibliothèque de l'abbaye de Cluni, collection dont la réputation était si bien établie que le concile de Bâle la mit en réquisition pour se procurer les textes nécessaires aux travaux de l'assemblée. M. Delisle énumère, parmi les savants qui ont travaillé dans le chartrier de Cluni, André Duchesne, Dom Anselme le Michel, Étienne Baluze, Dom Edmond Martène et Dom Ursin Durand, enfin l'avocat Lambert de Barive. Dans l'*Appendice* ont été réunis un catalogue de la bibliothèque de Cluni du milieu du xii° siècle ; un rôle des livres prêtés par le bibliothécaire de Cluni en 1252 ; une liste des livres que fit faire Yves I°r, abbé de Cluni (1256-1275) ; une liste des livres manuscrits ou imprimés que Jean de Bourbon, abbé de Cluni (1456-1485) donna au monastère ; le catalogue d'une partie des manuscrits de Cluni dressé par Dom Anselme Le Michel vers 1465 ; la requête de ce laborieux bénédictin touchant la saisie que les moines de Cluni avaient fait opérer de ses papiers (1645) ; l'état des papiers saisis sur le mandataire de Dom A. Le Michel (1645) ; la liste des manuscrits conservés à Cluni en l'an IX, et qui ont disparu.

2° *Le Sacramentaire d'Autun* (Extrait de la *Gazette archéologique*. Paris, A. Lévy, 1884, in-folio de 13 p.). — Il n'existait encore aucune description complète de ce Sacramentaire, qu'ont cité Dom Martène et Dom Durand, en 1712, l'abbé Devoucoux, en 1848, Libri, en 1849, le comte Aug. de Bastard, en 1861, et qui est un des plus précieux manuscrits de l'époque Carlovingienne, non moins important pour l'histoire de la peinture que pour celle de la paléographie. M. Delisle constate que ce Sacramentaire a été exécuté, au milieu du xv° siècle, par les soins de Rainaud, abbé de Marmoutier, et qu'il présente beaucoup d'analogie avec la bible offerte à Charles-le-Chauve, par le comte Vivien, abbé de Saint-Martin de Tours. Quatre planches reproduisent les plus curieuses peintures du vénérable manuscrit.

3° *Deux lettres de Bertrand du Guesclin et de Jean Le Bon, comte d'Angoulême*, 1368 et 1444. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLV, p. 300-304. Paris, Champion, 1884, in-4°, 7 p.). La lettre adressée par Bertrand du Guesclin au sire de la Voute, le 5 juillet 1368, et la lettre adressée par Jean Le Bon, comte d'Angoulême, à son frère le poète Charles, duc d'Orléans, le 11 juin 1444, avaient été enlevées aux Archives nationales. Un ami de M. L. Delisle, averti par ce dernier de la provenance de ces pièces, n'a pas voulu les garder un moment de plus dans sa collection, et il a chargé M. le directeur de la Bibliothèque nationale de les rendre aux Archives. M. Delisle, dans une charmante lettre à M. Alfred Maury, a très justement loué la délicatesse du donateur : il s'est contenté de reproduire le texte (avec *fac simile*) de ces deux documents de l'année 1444.

4° *Les livres d'heures du duc de Berry* (Extrait de la *Gazette des Beaux-Arts* de février, avril et mai 1884. Paris, imprimerie Quantin, grand in-8° de 39 p.). — Le frère du roi Charles V fut un collectionneur d'autant de zèle que de goût. M. Delisle a voulu passer en revue les livres d'heures, psautiers, bréviaires, qui ont appartenu à cet illustre amateur, ou qui ont été exécutés par ses ordres. Il a recueilli dans trois anciens inventaires (1402-1416) les témoignages relatifs aux livres de luxe dont il avait à s'occuper (p. 2-13), et

il a ensuite exposé le résultat de ses recherches sur les manuscrits de cette espèce que l'on remarque dans les collections publiques ou privées (p. 14-38). On trouve à la fin de la splendide brochure cinq héliogravures de M. Dujardin qui représentent quelques-unes des plus belles miniatures du « roi des livres d'heures du duc de Berry, » de l'incomparable volume qui brille au premier rang de la collection que Mgr le duc d'Aumale a rassemblée dans son château de Chantilly : *La Purification, le Louvre sous Charles V, l'ancien Palais de Saint-Louis et la Sainte-Chapelle sous Charles V, l'hallali du Sanglier dans la forêt de Vincennes, le paradis terrestre.*

5° *Anciens Catalogues des évêques des églises de France* (Extrait de l'*Histoire littéraire*, t. XXIX. Paris, imprimerie Nationale, 1884, in-4° de 71 p.). M. Delisle, après avoir déterminé l'époque où ces catalogues ont été dressés, indique les sources d'où ils proviennent, les collections qui ont été faites de ces documents, et il énumère, diocèse par diocèse, tous ceux de ces documents dont il a eu connaissance. Ce travail, magistralement exécuté, a une grande importance pour notre histoire ecclésiastique. C'est la première pierre qu'apporte à l'édifice, entrepris par les Bénédictins et continué par l'Académie des Inscriptions, le nouveau membre de la Commission, et cette première pierre nous en promet bien d'autres non moins dignes du beau monument. — T. DE L.

PARIS. — M. Jules Flammermont travaille à une histoire de Marie-Antoinette. On sait que l'auteur, chargé d'une mission en Autriche, a recueilli spécialement dans les archives de Vienne de nombreux documents sur cette époque.

— L'an dernier nous annoncions le premier volume d'un *Recueil de textes pour servir à l'enseignement de l'Histoire du Droit,* publié par M. Ad. Tardif, le savant professeur de l'École des Chartes. Cette année il nous donne les *Coutumes de Toulouse* (in-8°, XXVI-92 p., Paris, Picard, 1884). L'introduction, faite avec cette méthode qu'on n'a pas besoin de louer et qui place notre École des Chartes au premier rang, contient un historique des coutumes, une description chronologique et bibliographique des coutumes. Deux appendices : « Tabula rubricarum » et « Index rerum » complètent ce volume.

— Le tome II des *Mémoires d'Olivier de la Marche,* publié sous les auspices de la Société de l'histoire de France, par MM. Henri Beaune et Jules d'Arbaumont, vient d'être mis en distribution.

— Va paraître, à la librairie H. Champion, un fort curieux livre sur les *Campagnes de Charles-Quint en France,* spécialement en Champagne. Il s'appuie sur des documents réunis de longue date par feu Ch. Paillard et mis en œuvre par M. Hérelle, professeur au lycée d'Évreux.

— La description des *Manuscrits grecs à miniatures de la Bibliothèque nationale,* par M. Henri Bordier, est parvenue à sa quatrième et dernière livraison.

— M. Müntz a été chargé de suppléer M H. Taine dans son cours d'*Histoire de l'art et de l'Esthétique* à l'École des Beaux-Arts.

— On prépare en ce moment, au bureau des Archives du Ministère des Affaires Étrangères, un deuxième volume d'*Inventaire-Sommaire,* qui comprendra les documents relatifs à l'histoire de l'Angleterre.

— M. Albert Sorel va incessamment mettre en vente le premier tome d'une *Histoire diplomatique de la Révolution française* à laquelle il a pendant longtemps consacré tous ses loisirs.

— Nous apprenons avec regret la disparition de la *Revue des arts décoratifs* qui paraissait depuis quatre années régulièrement à la librairie Quantin. Elle avait pour directeur M. V. Champier.

— Va paraître au mois de janvier la troisième *Table générale de la Gazette des Beaux-Arts*, comprenant les années 1869 à 1880 inclusivement. Elle a été dressée par les soins de M. Henry Jouin.

— Le lundi 24 novembre, à 2 heures, Mgr d'Hulst a inauguré les cours d'enseignement supérieur pour les jeunes filles établis à la salle Albert-le-Grand, et a prononcé une allocution sur le devoir qui incombe aujourd'hui aux femmes chrétiennes d'acquérir une instruction forte et solide dans leur propre intérêt et dans celui des générations à venir. Sa voix a été entendue, et les inscriptions augmentent chaque jour aux cours, dont voici le programme, destiné a être étendu et complété par la suite : Lundis, 2 heures, M. Lecoy de la Marche, Histoire de France et archéologie : *Les Arts et la vie privée au moyen âge.* — Lundis, 3 heures, M. Ch. Huit, Histoire de la civilisation : *Les siècles de Périclès et d'Auguste.* — Mercredis, 4 heures et demie, M. Marius Sepet, Langue et littérature françaises : *Les lettres au XVIIe siècle.* — Vendredis, 3 heures, M. le docteur Tison : Sciences naturelles : *La Zoologie.* — Vendredis, 4 heures et demie, Mme Chevé : Géographie descriptive avec projections.

— Notre collaborateur le R. P. Lapôtre soutiendra dans le courant de l'année, à la Sorbonne, pour le doctorat ès lettres, une thèse française, intitulée : *Le pape Formose,* et une thèse latine, intitulée : *De Anastasio bibliothecario.*

— La Société française d'Archéologie, dont le siège est à Caen, vient de choisir pour directeur quinquennal notre collaborateur M. le comte de Marsy. M. Léon Palustre a été nommé directeur honoraire.

— On annonce la publication prochaine, chez Mame, de : *La Ville enchantée, voyage au lac Tanganika,* par M. Prévost-Duclos ; chez Jouvet, des : *Comtes de Paris, page d'Histoire de France,* par le colonel Hennebert.

— M. le général Pittié, l'auteur du *Roman de la Vingtième année,* publiera prochainement un nouveau volume de vers sous ce titre : *A travers la vie.*

— En préparation, à la librairie Oudin, *le Congo* (de Landana à Stanley Pool), par le R. P. Angouard, des missionnaires du Saint-Esprit, résidant à Stanley Pool.

— Sous presse, à la même librairie, *Nos grandes Colonies,* par MM. F. Hue et Haurigot. Ire partie : Amérique, Guyane, Antilles.

— Le R. P. A. Ingold, bibliothécaire de l'Oratoire de Paris, publiera prochainement des *Lettres inédites* de Massillon.

— La « Bibliothèque oratorienne » (Poussielgue, éditeur) s'enrichira bientôt d'un volume de *Conférences sur divers sujets de morale,* par le P. d'Arerez de La Tour, sixième supérieur général de l'Oratoire, restées inédites jusqu'à présent.

— Dans cette même collection prendront place successivement les *Œuvres choisies* et en partie inédites du P. de Bérulle et du P. de Condren, les *Méditations sur les litanies* du P. Bourgoing, l'ouvrage qui n'est pas oublié du P. Senault sur l'*Usage des passions,* les *Entretiens* du P. Lamy *sur les Sciences,* suivis de la *Méthode pour lire l'Écriture sainte,* ainsi que les *Œuvres de piété* de Malebranche.

— Les *Méditations* du P. Bourgoing, troisième supérieur général de l'Oratoire de France (1585-1662), depuis si longtemps épuisées et que le cardinal de Richelieu, au témoignage du P. Cloysault (t. II, p. 10), portait avec lui dans son carrosse quand il se trouvait seul, vont être prochainement rééditées par la librairie Saint-Michel ; le premier volume est sous presse.

— Mgr Freppel revoit tout son cours d'éloquence sacrée de la Sorbonne,

ici le complétant, là le mettant au point des derniers travaux. Sa Grandeur corrige en ce moment les épreuves du Tome Ier, les *Pères apostoliques*. On sait que l'ouvrage a paru chez MM. Bray et Retaux.

— Pour paraître prochainement, la *Vie de Joseph-Auguste Séguret*, le jeune martyr du Laos, par M. l'abbé Ernest Picard. Cet ouvrage est un épisode de la dernière guerre au Tonkin.

— M. Hauvette-Besnault, professeur de rhétorique au collège Stanislas, va publier incessamment chez Thorin un ouvrage sur les *Stratèges athéniens*.

— L'éditeur Lemerre va faire entrer dans sa collection élzévirienne (Petite bibliothèque littéraire) les *Œuvres poétiques* de Lamartine.

— M. René de Kerallain, docteur en droit, achève la traduction de l'ouvrage de sir Alfred Lyall, gouverneur des provinces du Nord-Ouest (Inde), intitulé : *Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient*. Cette traduction paraîtra chez E. Thorin.

— L'ouvrage de Louis Veuillot sur *Raphaël*, dont plusieurs chapitres importants parurent dans la *Revue du Monde Catholique*, est à peu près achevé et sera publié par les soins de M. Eugène Veuillot.

— M. Armand d'Artois, le collaborateur de M. François Coppée dans le poème qui a pour titre *La Guerre de Cent ans*, de conservateur de la Bibliothèque des Sociétés savantes, devient conservateur à la bibliothèque Mazarine.

— M. Eugène Mouton corrige en ce moment les épreuves d'un livre sur la physionomie. C'est un traité complet de l'expression dans l'homme, dans l'animal, dans la nature et enfin dans l'art. L'auteur y fait voir comment les signes expressifs sont les mêmes partout. Le même auteur travaille à un roman philosophique.

Auvergne. — M. Léon Giron vient de publier au Puy-en-Velay (imp. J-M. Freydier, 1884, in-8° de 19 p.) son *Mémoire sur les peintures murales du département de la Haute-Loire du XIIe au XVe siècle*, lu à la réunion des Sociétés savantes le 18 avril dernier. M. Giron est en même temps un artiste et un archéologue ; tandis qu'il restitue et reproduit dans leurs dimensions originales les fresques et peintures murales que le temps a dégradées et presque anéanties, il veut les faire connaître à tous ceux qui s'intéressent à l'art français, et donne dans cette brochure les plus minutieux détails sur la fresque des arts libéraux (cathédrale du Puy), sur la fameuse Danse macabre de l'abbaye de la Chaise-Dieu, publiée avec d'inconcevables erreurs par Jubinal, enfin sur une peinture historique découverte par lui sous les combles de Notre-Dame du Puy, et représentant Saladin et Philippe-Auguste jouant aux échecs. Cette œuvre étant du XIIe siècle, on peut comprendre son intérêt. M. Giron a visité dans ce but d'investigation une grande partie de l'Auvergne; il n'a pas perdu son temps : aussi se propose-t-il de venir chaque année, à la Sorbonne, faire part aux archéologues parisiens de ses nouveaux travaux.

Béarn. — La direction de la *Revue de Béarn* annonce qu'elle publiera, comme prodrome de sa future Bibliothèque elzévirienne, la chronique très curieuse du chanoine Veillet, conservée en manuscrit à la Bibliothèque de Bayonne.

— A lire dans la même revue (II, 2), une relation inédite de l'*Entrée de Philippe V à Bayonne*, publiée par M. E. Ducéré d'après les originaux.

— M. J.-B. de Jaurgain a mis sous presse un important travail, tiré à un

petit nombre d'exemplaires, devant former quatre vol. in-4° de 600 pages chacun, sous le titre de *Notes historiques et généalogiques sur la Soule, la Basse-Navarre et le Labourd;* les notices généalogiques seront accompagnées d'écussons de sceaux graves.

BRETAGNE. — On annonce, à Nantes, l'apparition prochaine d'une nouvelle revue historique consacrée spécialement à la région, sous la direction de notre collaborateur M. le comte Régis de l'Estourbeillon.

— La *Société des Bibliophiles Bretons* vient de mettre en vente le second volume des *Archives de Bretagne* : il contient (I vol. in-4° de XLIV-160 pages) une série importante de documents inédits sur le complot breton de 1492. A noter qu'une grande partie de ces documents consiste en la correspondance de Pierre le Pennec, agent principal de cette entreprise avortée; qu'elle est conservée aux archives départementales du Doubs, et qu'elle a été communiquée par M. Jules Gauthier à M. Arthur de la Borderie, qui a ajouté des notes et une ample introduction historique.

— Notre collaborateur M. René Kerviler vient de faire imprimer à petit nombre d'exemplaires (Saint-Nazaire, impr. Fréd. Girard, décembre 1884) une *Bibliographie chronologique* de ses œuvres depuis 1870 jusqu'à nos jours. Cette liste a une incontestable utilité et témoigne surtout du labeur incessant, grâce auquel l'auteur a pu, suivant sa propre expression, « allier une pareille fécondite littéraire avec ses devoirs professionnels. » Nous relevons chaque année une active collaboration au *Polybiblion*, à la *Revue des Questions historiques*, à la *Revue de Bretagne et de Vendée;* et nous trouvons parmi les plus récents travaux de M. R. Kerviler une *Bibliographie Saint-Nazairienne* (in-16, 184 p.) divisée par ordre de matières, et composée de 400 numéros. N'omettons pas de dire que les ouvrages, brochures et tirés à part de M. Kerviler, s'élèvent au chiffre de 112, très respectable pour un labeur de quinze années seulement.

— Il est question de fonder à Nantes un petit journal de Questions et Réponses, l'*Intermédiaire Breton*.

— On annonce la publication prochaine à Nantes d'une nouvelle revue qui sera intitulée : *Archives historiques nobiliaires, Revue de Bretagne et des pays interlimitrophes*. Directeur : M. L. de Carné; secrétaire : M. de l'Estourbeillon.

DAUPHINÉ. — L'Académie delphinale de Grenoble vient de couronner un travail de M. Maignen sur l'*Histoire de l'Imprimerie à Grenoble*. Il sera en outre imprimé aux frais de cette même société, dans le courant de l'année.

— M. l'abbé Bellet vient de livrer à l'impression les premières pages de sa longue et consciencieuse étude sur le fameux évêque de Grenoble *Le Camus*.

— M. le Dr Ulysse Chevalier a tiré à part sa notice sur *Humbert II et la ville de Romans*.

— De M. Prudhomme, archiviste de l'Isère, nous signalerons trois petits travaux, l'un sur l'*Instruction publique en Dauphiné avant la Révolution* (1er fascicule); l'autre sur l'*Introduction de la réforme de Calvin dans le diocèse de Grenoble;* le troisième est son *Rapport annuel sur les Archives départementales, communales et hospitalières* (exercice 1884), qui n'a pas été mis dans le commerce.

FLANDRE.— On annonce l'apparition prochaine du volume depuis longtemps attendu l'*Art chrétien en Flandre*, par le chanoine Dehaisnes, ancien archiviste départemental du Nord, aujourd'hui secrétaire général des Facultés catholiques de Lille. Ce travail paraîtra à Lille, en deux forts tomes in-8°. On

jugera de l'étendue des recherches auxquelles M. l'abbé Dehaisnes s'est livré, quand on saura qu'il ne les a pas poussées au delà de l'année 1400.

— MM. Rigaux, archiviste municipal de la ville de Lille, et Quarré-Reybourdin travaillent à compléter pour le XVIIIe siècle le magnifique travail de feu J. Houdoy sur les *Impressions lilloises*. D'un autre côté nous croyons savoir que le prochain volume des *Souvenirs de la Flandre wallonne* (paraissant à Douai) contiendra d'importantes additions et rectifications à cet ouvrage, d'ailleurs digne de tous éloges.

GUYENNE. — On vient de mettre en distribution (décembre 1884), les tomes XXII et XXIII des *Archives historiques du département de la Gironde* qui portent les millésimes 1882 et 1883 (Bordeaux, Gounouilhou, in-4° de 885 et VII-599 p.) Le tome XXII contient la suite des *Comptes de l'archevêché de Bordeaux du XIIIe et du XIVe siècle*, transcrits et annotés par M. Leo Drouyn, documents très importants dont la première série remplit le tome XXI tout entier. En tête du tome XXI l'éditeur avait placé une introduction résumant l'ensemble de la publication. A la fin du tome XXII il a groupé de nombreux détails, qui donnent une idée plus complète des ressources si diverses que les travailleurs trouveront dans les deux volumes de 1881 et 1882 (p. 643-691). A la suite de cet *Aperçu général*, etc., M. Drouyn a publié une excellente liste de près de trois-cents mots du moyen âge qui manquent au *Glossaire* de Du Cange (p. 693-704) et une Table des noms d'hommes, de lieux et d'objets contenus dans les deux volumes des Comptes de l'Archevêché de Bordeaux, Table où les renseignements sont d'une richesse prodigieuse (p. 707-884). Dans le tome XXIII sont réunis cent-soixante-trois documents compris entre les années 1137-1805. On y remarque une pièce relative à la décapitation faite à Poitiers de Charles d'Albret, seigneur de Sainte-Bazeille (avril 1473); le testament du président Nicolas Boyer (mai 1538), le testament de Pierre Eyquem de Montaigne (février 1560), le contrat de mariage de l'imprimeur Simon Millanges et de Gaillarde Dusault (juin 1576), des lettres du P. Cotton au cardinal de Sourdis (1615), un arrêt du parlement de Bordeaux en faveur des Cagots, Gahets et Ladres maltraités en Béarn (mars 1738), surtout l'*Inventaire des titres qui se trouvent au trésor de l'archevêché de Bordeaux, rédigé en forme de liève* (1137-1604), où figure le journal de la visite pastorale de Bertrand de Goth dans la province ecclésiastique de Bordeaux en 1304 et 1305, journal souvent cité, depuis 1847, par les critiques qui ont eu à s'occuper du pape Clément V, mais qui n'avait pas encore été intégralement reproduit et que l'on pourra désormais consulter comme l'original lui-même, lequel appartient aux Archives départementales de la Gironde.

LIMOUSIN. — A L'occasion d'une inscription du Musée de Guéret, Mgr X. Barbier de Montault vient de publier une étude sur l'origine et les transformations successives de l'*Ave Maria*. Titre du travail : *L'Ave Maria du musée de Guéret* (in-8° de 84 p. Extrait du tome VI du *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*).

— Viennent de paraître : 1° le *Complément* (en 51 p.) des *Œuvres de Baluze*, cataloguées et décrites par René Fage, Tulle, Crauffon, in-8°; 2° *Notice sur Magnac-Laval*, par M. D. Couronnel. Bellac, Clochard, in-8° (sans valeur); 3° Le tome II, précédemment annoncé, des *Documents sur la Marche et le Limousin*, par MM. A. Leroux, E. Molinier, A. Thomas. Limoges, Ducourtieux, in-8°.

— L'*Almanach de la Corrèze* pour 1885 (Limoges, Ducourtieux) contient

dans sa partie historique un article de quelques pages, qu'il n'est pas inutile de signaler ici. Il traite des livres de raison en Limousin et signale tous ceux que l'on connaît actuellement, au nombre de dix-neuf, sur lesquels quatre ou cinq seulement ont une réelle valeur historique. Le plus ancien est celui de Gérald Tarneau, notaire de Pierrebuffière, qui va de 1468 à 1498 (en latin) ; celui d'Étienne Benoît (en provençal) s'étend de 1476 à 1484, celui de Psalmet Peconnet (aussi en provençal), de 1487 à 1502. Parmi les livres de raison des siècles suivants, ceux des Lamy de Lachapelle (1500-1700) à Limoges, des Malliard (1507-1662) à Brive, des Lemaistre-Bastide (1558-1758) et des Barbou (1566-XVIII s.) à Limoges, des La Brunye (1500-1700) à Rochechouart, celui-là protestant, méritent seuls d'être mentionnés. Quelques uns ont été publiés, d'autres le seront prochainement dans le *Bulletin de la Société historique* de Brive.

Maine. — L'auteur de l'*Étude sur la vie privée au XIe siècle en Anjou* vient de consacrer une monographie à la terre de la Garaudière, nommée aussi la Buzarderie, qui était située dans la paroisse de Cosmes, département de la Mayenne, canton de Cossé-le-Vivien : *La Seigneurie de la Garaudière, dépendance de l'abbaye de La Roë, d'après les documents inédits XIIIe - XVIIIe siècles*, (Mamers, 1884, grand in-8° de 33 p.). M. A. Imbert a eu la bonne fortune de découvrir les anciens titres de cette seigneurie, au nombre desquels il a trouvé une riche série de chartes originales, latines et françaises, provenant du monastère de La Roë, qui constitue la partie principale de la monographie, complétée par diverses indications empruntées également aux documents inédits d'une époque postérieure. L'étude de M. Imbert est extraite de la *Revue historique et archéologique du Maine*. (T. XV.).

— Notre collaborateur M. Robert Triger vient de publier une *Étude historique sur Douillet-le-Joly, canton de Pressigny-sur-Sarthe* (arr. de Saint-Calais) (p. in-8, grav. Mamers, Fleury et Dangin, 1884).

Normandie. — Sur l'initiative de jeunes professeurs des Facultés et du Lycée et de quelques autres personnes, une Association scientifique et littéraire vient de se fonder à Caen. Elle a pour but de propager les connaissances scientifiques, littéraires, historiques, archéologiques, par des conférences données chaque hiver, une fois par semaine, [illegible] Aux termes des statuts votés dans la séance du 19 [illegible] l'Association s'interdit également toute question politique [illegible] Elle se compose de membres de droit [illegible] l'École préparatoire de Médecine et de Pharmacie et [illegible] du bureau des différentes sociétés savantes de la ville et des [illegible] adhérents. La première conférence a eu lieu le 17 décembre.

— Le 1er décembre a eu lieu la séance de la Faculté de théologie et des Écoles supérieures de Rouen. [illegible] M. l'abbé Lefebvre, de la Faculté de théologie, a traité de l'[illegible] dogme chrétien sur notre littérature nationale.

— Le vendredi 7 décembre dernier a eu lieu à Caen la séance publique annuelle de la Société des Antiquaires de Normandie. [illegible] verture. M. [illegible] a tracé l'histoire de la société depuis sa fondation jusqu'à nos jours. M. [illegible] a décrit l'origine des [illegible] ments. La [illegible] célèbre comme [illegible] M. Eugène [illegible] de [illegible] nine [illegible]

de 1826 à 1856, par le grand orientaliste Viennois M. de Hammer. Ces lettres intéressantes pour la biographie de M. de Hammer et pour l'histoire des études orientales en France, ont été offertes tout récemment à la Société des antiquaires de Normandie par Mlle Trébutien.

— Quelques jours avant la réunion des antiquaires de Normandie, la Société archéologique de l'Orne tenait sa séance publique annuelle à *Domfront*. A noter, parmi les lectures qui ont été faites, une *Étude sur l'institution des Rosières en Normandie*, par M. le Sénateur de la Sicotière. Ce travail, qui sera prochainement publié, laisse bien loin en arrière tout ce qui a été écrit sur ce sujet.

— Ouvrages sous presse à Rouen : — 1° *Onomastique de la Gaule sceltane, Cæsar*, par Gustave Touflet, 1 vol. gr. in-8° (pour faire suite à un ouvrage du même auteur, publié en 1884 : *Épigraphie de la Gaule sceltane, Marcellus*). 2° *L'Assyrie*, par Menant, 1 vol. (pour faire suite à son ouvrage sur la Chaldée). 3° *Œuvres de Hue Archevesque*, trouvère normand, qui seront publiées pour la Société Rouennaise de Bibliophiles par M. Héron, éditeur des œuvres de Henri et de Roger d'Andelé (tirage à petit nombre).

— Dans le volume des *Mémoires* que l'Académie des arts, belles-lettres et sciences de Rouen fait imprimer pour l'année 1883-1884, nous remarquons les articles suivants : 1. M. Félix, Rapport sur les travaux de l'année; 2. M. d'Estaintot, *Saint-Valery-en-Caux*, etc.; 3. M. Héron, *Trouvères normands*; 4. M. l'abbé Loth, *le Chevalier des soirées de Saint-Pétersbourg*; 5. M. de Beaurepaire, *la Cinquantaine des Arquebusiers à Rouen*; 6. M. l'abbé Vacandard, *saint Bernard et la 2e Croisade*; 7. M. de Lerve, *les Ombres amies*; 8. M. l'abbé Loth, *Notice sur Vervoitte*; 9 et 10. M. le baron Richard, *mes premières amours* et *Victime de la science*.

— Dans les *Mémoires de l'Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen*, 1884, in-8° de 626 p., on remarque les mémoires suivants : *De l'Ellipse et de l'Ellipsoïde inscrits*, par M. Ch. Girault; *Recherches sur l'harmonica chimique*, par M. V. Neyreneuf; *Sur les surfaces à pente uniforme et les réseaux proportionnels*, par M. L. Lecornu; *Sur la métallurgie du fer en Basse-Normandie*, par le même; *la Musique et la Société caennaise au XVIIIe siècle; le Père André; le Concert de Caen*, par M. Jules Carlez; *Portraits d'artistes : Meissonier*, par M. Chaumelin; *Notice biographique sur M. Ernest Collas*, par M. Houyvet; *Sceptiques ou libertins de la première moitié du XVIIe siècle : Gassendi, Gabriel Naudé, Gui Patin, Lamothe-Levayer, Cyrano de Bergerac*, par M. Jacques Denis (long et intéressant travail); *la Jeunesse d'Agrippa d'Aubigné*, par M. Henri-Ch. Monod; *le Travail, études morales*, par M. E. Chauvet; *Lhomond et Haüy, professeurs au collège du Cardinal Lemoine et amis intimes* (1727-1822), par M. Henri Moulin; *l'Ordre sous le premier Empire; Meurtre du baron d'Aché*, par M. Gaston Lavalley (documents authentiques, mais œuvre médiocrement écrite); *la Question sociale et l'Enquête sur la crise industrielle*, par M. Edmond Villey; *Notice sur Pierre du Buat, colonel du génie, correspondant de l'Institut de France*, par M. de Saint-Venant (un savant oublié dans les Dictionnaires de biographie); enfin le volume se termine par des poésies de MM. Paul Blier, Émile Travers, P. Harel, Julien Travers, Ad. Fauvel et Ch. Canivet.

Orléanais. — Vient de paraître, à Orléans (imprimerie Jacob, librairie Herluison), une brochure toute de circonstance et tirée seulement à vingt-cinq exemplaires : *Jeanne d'Arc au deuxième centenaire de Pierre Corneille; poésies de MM. Henri de Bornier et Louis Ratisbonne* (in-16 de 10 p.).

— M. Eug. Bimbenet vient de publier un premier volume (in-8° de 4 p. Orléans, H. Herluison) d'une *Histoire de la ville d'Orléans.*

— L'imprimeur H. Laurent, de Pithiviers, a terminé la réimpression de l'*Histoire générale des pays de Sénonois, Gastinois et Hurepoix*, par Dom Morin (Paris, 1630) en deux volumes in-4°. — Le troisième volume, sous presse, contiendra une introduction littéraire et biographique, par M. l'abbé Cochard, professeur au petit Séminaire Saint-Mesmin, des additions, des notes, des rectifications et des tables.

PICARDIE. — M. Bécu, ancien maire de Noyon, s'occupe de la rédaction de l'*Inventaire des archives communales* de cette ville. La série des comptes et des registres de délibérations, assez complète, offre un très vif intérêt.

— La *Société Académique de Saint-Quentin* donnera dans le prochain volume de ses publications une première série de *Documents extraits des registres des délibérations de la ville* à partir de 1559.

— Le *Comité Archéologique de Noyon* compte faire imprimer prochainement le *Livre Rouge de Noyon ;* il formera un volume indépendant. Une souscription est ouverte à l'effet de se procurer les fonds nécessaires à cette opération, digne d'encouragement.

— Nous apprenons avec regret la disparition prochaine, faute d'abonnés, d'une estimable et vieille revue, la *Picardie,* qui paraissait depuis de longues années à Amiens. Elle a rendu de grands services et laissera un vide dans l'érudition picarde. — Signalons dans des derniers numéros de la *Picardie* des articles de M. A. Ledieu, archiviste-bibliothécaire d'Abbeville, sur *Airaines et Dreuil-Hamel* (*Somme*), *notice et chartes inédites;* sur un manuscrit (*terrier de Ponthieu*) conservé à la bibliothèque communale d'Abbeville; sur *Une seigneurie au XV° siècle, Mareuil près Abbeville, d'après d'anciens comptes;* sur *Deux villages du Santerre, Ignaucourt et Aubercourt;* sur les *Sièges et prises de Saint-Valery-sur-Somme.* — On doit encore à M. A. Ledieu un *Inventaire analytique des dénombrements de seigneuries conservés aux archives municipales d'Abbeville* (Paris, Picard, 1884, in-8°), et un *Dictionnaire d'histoire locale; l'arrondissement d'Abbeville de nos jours et le Ponthieu* en 1763 (Abbeville, Caudron, 1883).

POITOU. — Le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest,* 2° trimestre de 1884, paru en novembre, contient : 1° des notes historiques, du R. P. de la Croix sur un curieux sarcophage en marbre, remontant aux premiers siècles du Christianisme, qui sera prochainement publié et expliqué par M. Edmond Le Blant; 2° une lettre inédite de Mabillon, dont nous parlons plus haut; 3° un article de M. Alfred Richard, archiviste de la Vienne, sur un manuscrit de la Bibliothèque de Poitiers, qui n'est autre que celui sur lequel les maires entrant en charge prêtaient le serment habituel; 4° une lettre inédite de Théophraste Renaudot, publiée par M. A. de la Bouralière.

— Le volume des Guides-Joanne publié récemment sous ce titre : *De la Loire à la Gironde, Poitou et Saintonge,* contient de nombreux renseignements archéologiques inédits; ils sont dus à M. Anthyme Saint-Paul.

— La seconde partie des documents publiés par M. l'abbé Trochon, sur *l'Ancien archiprêtré de Parthenay,* contient de curieux détails sur l'état de l'instruction populaire dans les Deux-Sèvres aux XVII° et XVIII° siècles. Ils complètent ce qu'avait déjà dit sur ce sujet M. Belisaire Ledain dans sa *Gatine historique et monumentale* et dans la 2° édition de son *Histoire de Bressuire.*

— M. l'abbé Courteaud, curé d'Adilly, près Parthenay, vient de terminer son *Armorial général de l'épiscopat français* (XI•-XIX• siècles), auquel il travaillait depuis sept ans.

— Les trois dernières livraisons parues des *Paysages et Monuments du Poitou* sont consacrées à trois localités vendéennes : Nieul-sur-l'Autize, singulièrement riche au point de vue archéologique; Oulmes, dont l'histoire n'avait pas encore été écrite jusqu'ici, et Bouille-Courdault, qui fut la résidence du célèbre veneur Jacques du Fouilloux. Texte par MM. J. Berthelé et l'abbé Trochon.

— Supplément à la Bibliographie de Sanxay (voir *Polybiblion*, t. XLI, p. 474): M. Ant. Héron de Villefosse va réimprimer dans le numéro de janvier de la *Revue Poitevine et Saintongeaise* (Melle, Deux-Sèvres, Lacuve, éditeur), le recueil des inscriptions gallo-romaines trouvées à Sanxay par le P. de la Croix, qu'il avait déjà publié dans le *Bulletin des Antiquaires de France*, 2• trim. de 1884 (p. 121 et suiv.). Cette réimpression ne sera pas la reproduction exacte de la première publication. L'auteur y ajoute des développements nouveaux.

— Le P. de la Croix travaille en ce moment, grâce à une subvention du Conseil général, à une carte archéologique du département de la Vienne (période gallo-romaine).

VENDÉE. — Le P. Ingold publie le tirage à part d'un curieux travail intitulé : l'*Oratoire à Luçon* (sans nom d'éditeur ni d'imprimeur, brochure de 21 p. in-8°). Nous croyons savoir que ces pages ont paru dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Luçon. On y voit Richelieu, évêque de Luçon, comme chacun sait, fonder dans sa ville épiscopale un séminaire où « MM. de l'Oratoire se doibvent employer à l'instruction des curez. » L'entreprise du grand cardinal ne fut pas couronnée d'un plein succès, pas plus que son ambition de devenir général de l'Oratoire. Ce qui rehausse le prix de cette plaquette, ce sont les inédits que le P. Ingold a puisés soit dans Battent *(Mémoires manuscrits)*, soit aux Archives nationales, soit dans les autographes de sa collection particulière. La seconde partie, d'un moindre intérêt, a pourtant son attrait. Il s'agit des rapports de quelques Oratoriens avec M. de Barillon, leur ancien élève et leur ami, ce prêtre pieux qui avait succédé au P. de Condren comme directeur de Gaston d'Orléans qu'il assista à sa mort, et qui devint évêque de Luçon. Les découvertes du P. Ingold et son ardeur à les publier n'ont d'égal que les trouvailles de M. Tamizey de Larroque et son zèle à les annoter.

ALLEMAGNE. — On a déjà parlé à plusieurs reprises de la vente d'une remarquable collection d'incunables et d'autres raretés que M. Klemm possède à Leipzig, et que l'on désigne communément sous le titre de *Musée Bibliographique*. On a dit que le gouvernement prussien voulait l'acquérir en bloc; à présent l'on prétend que la Saxe est entrée à son tour dans la voie des négociations avec le propriétaire de ces richesses. Il s'agirait, paraît-il, de créer à Leipzig une *Académie polygraphique* qui réunît entre autres choses les collections de M. H. Klemm, qui ne veut à aucun prix les voir dispersées. On parle du chiffre de 375,000 francs comme représentant au minimum le prix de cette série de raretés. Le propriétaire vient du reste d'en publier un catalogue, qui mérite une mention particulière, et sur la valeur duquel nous aurons à revenir très prochainement.

— Vers la fin du mois de janvier, la librairie Reimer, de Berlin, publiera le premier fascicule d'une nouvelle revue intitulée : *Archiv fur die Literatur*

und Kirchengeschichte des Mittelalters (Archives pour l'histoire littéraire et ecclésiastique du moyen âge). La revue paraîtra tous les quatre mois et formera à la fin de l'année un volume d'environ 640 pages. Son but est de faire connaître « *in extenso* » le texte même des documents; elle sera dirigée par le P. Dénifle, dominicain, sous-archiviste du Vatican, et le P. Ehrle, de la Compagnie de Jésus.

— Les journaux allemands nous apprennent l'état florissant de l'Université de Berlin. Les listes accusent le chiffre de 5,006 étudiants inscrits, dont 1,955 étudient la philosophie, 124 le droit, 1,133 la médecine et 676 la théologie. Dans ce nombre se trouvent 3,980 Prussiens, 579 autres Allemands, 6 Alsaciens-Lorrains, 87 Autrichiens et Hongrois, 73 Suisses (partie allemande), 27 Russes et 5 Français. Les 312 restant appartiennent à des pays extra-européens. L'Université compte encore 196 étudiants non inscrits qui sont autorisés à assister à certains cours ou à entendre tel ou tel autre professeur.

— La maison Trubuer de Leipzig doit bientôt publier un travail érudit de Rod. Beer. Il est intitulé *Spicilegium juvenalianum,* et sert d'introduction à la savante édition des poésies de Juvénal, que l'auteur prépare sur les manuscrits de Suisse, d'Autriche, de France, d'Allemagne, etc. Il a joint à ce travail une photographie du ms. qu'il a jugé le plus important.

— Le 5e volume de l'*Histoire romaine,* de Mommsen, comprenant la période impériale, va paraître prochainement, avant le 4e, consacré aux dernières années de la République, qui sera publié plus tard. Cette savante, quoique un peu lourde histoire, n'atteint pas le mérite littéraire et archéologique de celle de M. V. Duruy.

— Le professeur Windisch, de Leipzig, vient de présenter à la royale académie de Saxe une édition des sugas et poèmes de l'Irlande au moyen âge. L'ouvrage est précédé d'un essai sur la métrique irlandaise, dans lequel sont critiquées les théories du professeur Arkinson sur ce même sujet.

Angleterre. — Voici un fait qui honore les Anglais, et dont l'exemple, nous le croyons, aura peu d'imitateurs en France. M. Garnett, président de la salle de lecture au *British museum*, vient de prendre sa retraite. Sur-le-champ, une souscription a été ouverte parmi les lecteurs pour lui offrir un présent, qui sera un souvenir de reconnaissance de son amabilité et de sa complaisance.

— La seconde série de la *Bibliothèque des antiquaires* va publier une ancienne vie de Harold, l'antagoniste de Guillaume le Conquérant.

— M. F. Hawkin est sur le point de faire paraître un ouvrage intitulé : *Annales du théâtre français, depuis son origine jusqu'à la mort de Racine.* Nous souhaitons à l'auteur du succès dans son œuvre, assez difficile pour un étranger. Il est, du reste, le premier qui, en Angleterre, ait entrepris ce travail sur une grande échelle. Car, jusqu'ici, on n'y avait traité ce sujet que dans des articles de revue. M. Hawkin s'est longuement occupé dans son livre à exposer les rapports de l'Église et du théâtre dans les temps anciens.

— Un nouveau recueil consacré à l'archéologie doit paraître en janvier prochain : c'est *l'Antiquaire de Suffolk,* ou *l'Archéologue de l'Est-Anglie.*

— Un naturel de l'Inde anglaise, M. A. Boroah, déjà connu par la publication d'un *Dictionnaire anglais-sanscrit,* en 3 volumes, s'occupe en ce moment à préparer un vocabulaire de tous les dialectes Bengali.

— Encore un livre d'un auteur qui a pour spécialité la publication d'ouvrages sur l'histoire de France. M. Bingham, auteur des *Lettres et dépêches de*

Napoléon Ier, vient de terminer une *Histoire de la Bastille*. Il prépare un livre sur les *Mariages des Bourbons* et sur les *Mariages des Bonapartes*.

— M. Elliot Stock va bientôt publier, sous le titre de *Bibliothèque de l'amateur de livres*, une série de volumes qui traiteront les sujets suivants : *Comment on forme une bibliothèque ; comment on dispose une bibliothèque ; comment on la catalogue ; comment on l'arrange ; enfin, comment on fait un Index*. Ces ouvrages sont de M. Weatley, déjà bien connu par ses *Histoires de l'Imprimerie, de la Gravure sur bois, du papier, de la reliure, des Dédicaces*, etc.

— Un livre composé par une dame, Mme Jane van Gelder, sous le titre des *Chambres du roi*, fait l'histoire des pyramides d'Égypte, et fait connaître ce qu'elles sont, et par qui elles ont été construites. L'auteur croit avoir fait une importante découverte sur leur origine.

— Dans la première journée de vente de la bibliothèque Syston, l'*Ésope* provenant de la bibliothèque Marioli, imprimé en 1501 avec superbe reliure de Nicola Ève, a été vendu 170 livres sterling, et le fameux *Catholicon*, le premier livre sorti des presses de Guttemberg, imprimé à Strasbourg en 1450, a atteint le prix inouï de 400 livres sterling (10,000 francs). Enfin, un magnifique *Recueil de peinture* de Bartoli a été vendu à raison de 545 livres sterling.

— Un livre savant sur la Philologie vient d'être composé par le Révérend J. Byrne et va bientôt paraître. Sous le titre de *Principes généraux de la structure du langage*, il passe en revue les grammaires de 120 langues environ, qui constituent les matériaux desquels sont déduits ces principes. L'ouvrage formera deux volumes.

— Le feu a éclaté dans la bibliothèque libre de Newcastle et y a fait des dégâts qu'on estime à environ 25,000 francs. Plusieurs ouvrages précieux ont été consumés ; heureusement ils peuvent être remplacés.

— L'*Academy* du 6 décembre publie une très curieuse charte, dont elle ne donne pas la date, mais que nous croyons pouvoir être du XIIIe siècle. C'est une donation du fils d'un gentilhomme à son précepteur, d'un chapon annuel et de vingt deniers de rente, pour les services qu'il en a reçus. Il donne, pour constituer le capital de cette rente, la somme de onze sols sterling.

— On annonce la vente, à Londres, de la bibliothèque de sir J. Hagford. Parmi les raretés, le catalogue indique des éditions de classiques des XVe et XVIe siècles, entre autres la bible de Mazarin, une bible sur vélin de 1462, la première édition allemande de la Bible, etc.

AUTRICHE. — L'archiduc Régnier, frère de l'empereur d'Autriche, a fait installer au musée de Vienne une collection de papyrus rares et précieux. Plus de deux cents ont été récemment placés sous verre. Parmi les plus curieux, on nous signale un des papyrus grecs fixant la date de l'avènement de l'empereur Maximin de Thrace, à la fin de mars de l'an 235 après Jésus-Christ. Parmi les papyrus latins se trouvent deux quittances de l'an 398 après Jésus-Christ. Ce sont les plus anciens documents latins qui soient connus.

BELGIQUE. — M. Alph. Goovaerts, bibliothécaire adjoint de la ville d'Anvers, vient d'être promu au grade de sous-chef de la section historique, aux Archives générales du royaume de Belgique. Cette nomination est la récompense des services rendus à l'érudition et à la bibliographie.

— La vente de la bibliothèque de M. Alexandre Pinchart, récemment décédé, aura lieu cette année à Bruxelles.

ESPAGNE. — M. Perez Pujol, professeur à l'Université de Valence, a commencé, en Espagne et en Allemagne simultanément, la publication d'un important ouvrage, *La vie scientifique dans l'Espagne gothique.* Les premiers chapitres ont paru dans le *Bulletin de l'enseignement* du 31 octobre.

— Dans le numéro d'octobre de la *Revue contemporaine,* M. Dias Perez publie un article curieux sur les bibliothèques d'Espagne. En montrant les progrès qu'elles ont faits et les accroissements dont elles ont profité dans les quinze dernières années, il ne cache pas combien elles sont encore inférieures à celles des autres pays.

— Les deux premières livraisons de *la Grammaire des quatre dialectes littéraires de la langue basque,* par A. Campion, ont paru chez Lopez, à Tolosa. Elles renferment l'introduction et la phonétique de la langue. L'auteur suit surtout, mais non servilement, le prince Lucien Bonaparte.

RUSSIE. — La librairie Leroux fera paraître prochainement le VII• volume de la *Bibliothèque slave elzévirienne.* Il est intitulé : *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou,* par le P. Pierling.

SUISSE. — La *Bibliothèque universelle et Revue suisse,* qui paraît à Lausanne, et qui entre dans sa 90• année, annonce pour 1885 les études historiques suivantes : *La Diplomatie chinoise,* par M. Maurice Jametel; — *la Croisade de Constantinople,* par M. Ed. Sayous; — *la Vie sociale en Angleterre sous la reine Anne,* par M. Ar. Barine; — *Camoëns,* par M. Marc-Monnier; — *la Littérature monastique en Russie au moyen âge,* par M. Louis Léger; — *les Changements constitutionnels en Angleterre,* par M. Léo Quesnel; — *l'Érudition et les nouvelles sociétés de bibliophiles en Espagne,* par M. L. Rios.

JAPON. — Le prospectus d'une grande publication philologique a paru au Japon. C'est celui qui annonce l'impression du *Dictionnaire chinois,* qui formera quarante volumes.

SYRIE. — A l'imprimerie et librairie catholique des RR. PP. de la Compagnie de Jésus à Beyrouth : 1° vient de paraître *Al Cheab ul Saquel fi Sanaâl il Kateb* (Modèle de style épistolaire arabe), par M. Saïd Chartouni, professeur à l'Université Saint-Joseph (in-12 de 200 p., prix 2 fr.). — 2° Bientôt paraîtra un nouveau manuel de philosophie, sous le titre : *Précis de philosophie,* par le R. P. Léon Vincent, professeur à la même Université. L'ouvrage, qui comptera plus de 600 pages (in-12), sera en vente à la fin du mois. — 3° Sous presse, un recueil d'expressions synonymes de la langue arabe d'après un manuscrit inédit trouvé à Damas. — 4° En préparation, un Dictionnaire syriaque-arabe, par un professeur de la Propagande.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Loi divine et l'esprit révolutionnaire,* par Antoine Fleury (in-12, Delhomme et Briguet). — *Les hymnes du Bréviaire romain, Études critiques, littéraires et mystiques.* III. *Hymnes du Temps,* par l'abbé S. G. Pimont (in-8°, Poussielgue ff.). — *Histoire des Congrégations de la sainte Vierge,* par le P. L. Delplace, S. J. (in-12, Desclées, de Brouwer et Cie). — *Maximes pratiques de Saint Vincent de Paul, extraites de sa vie, ses lettres et ses conférences,* par M. l'abbé Maynard (in-18, Bray et Retaux). — *Des lois intimes de la société,* par Antoine Mollière (in-8°, Delhomme et Briguet). — *Traité de la connaissance intellectuelle,* par le P. Liberatore (in-8°, Berche et Tralin). — *Les Émotions et la Volonté,* par Alexandre Bain (in-8°, Alcan). — *La Vie dans le mariage,* par Antonin Rondelet (in-12, Émile Perrin). — *Le Danger social, ou deux années de Socialisme en Europe et en Amérique,* par M. l'abbé Winterer (in-8°, Poussielgue, frères). — *Électricité et Magnétisme,* par Fleming Jenkin, traduit de

l'anglais par H. Berger et Croullebois (in-8°, Gauthier-Villars). — *Les Oiseaux de chasse*, par le marquis G. de Cherville (in-16, 182 p.). — *La délicatesse dans l'Art*, par Constant Martha (in-12, Hachette). — *Les émaux bressans*, par M. G. Vicaire (in-12, Charpentier). — *Les Manuscrits et la Miniature*, par Lecoy de la Marche (in-8°, Quantin). — *Fleurs et Peinture des fleurs*, par Loir-Mongazon (in-12, Émile Perrin). — *Histoire de la Musique*, par H. Lavoix fils (in-8°, Quantin). — *Un maître deux fois centenaire, Études sur Jean Sébastien Bach*, [illegible], par William [illegible] (in-16, Fischbacher). — *Le Clavier d'or*, par Bataille (in-16, [illegible]). — *Les Aventures de Tom Sawyer*, par Mark Twain, traduction par William L. Bouches (in-8°, Hennuyer). — *Récits d'un Alsacien*, par G. Dubois (in-8°, Mame et fils). — *Le Drapeau du Régiment*, par E. Cas[illegible] (in-8°, Mame et fils). — *Les Explorateurs inconnus. Le fleuve d'or*, par [illegible] (in-8°, [illegible]). — *Contes et historiettes recueillis* par un Papa (in-12, [illegible]). — *Lettres de M. [illegible], précédées de sa vie* (2 vol. in-8°, Lecoffre). — *Les [illegible]*. T. III. *Lettres à sa sœur* (in-8°, Palmé). — *[illegible], la Garonne et le pays de Foix*, par Paul [illegible]. — *Voyage de la Vega autour de l'Asie et de l'Europe*, par [illegible] par Ch. Rabot et Ch. Lallemand (in-8°, Ha[illegible]). — [illegible], par Jean Larocque (in-8°, Degorce-Cadot). — [illegible] docteur Reuss (in-8°, Degorce-Cadot). — *Chez les* [illegible] (in-8°, Degorce-Cadot). — *L'Asie centrale*, par J. [illegible] (in-8°, Degorce-Cadot). — *Histoire des Grecs, avec de nombreuses* [illegible] *nouvelles*, par Louis Ménard (in-12, Delagrave). — [illegible] *Leur histoire et leurs institutions; nature et* [illegible], par Marcel Dubois (in-8°, Thorin). — *La Marine des* [illegible] *Romains*, par l'amiral Jurien de la Gravière [illegible]. — *Les Pauvres au temps de Jésus-Christ*, par Edmond [illegible]. — *Histoire des persécutions pendant les deux pre*[illegible], par [illegible] (in-8°, V. Lecoffre). — *Hincmar, archevêque de* [illegible] (in-8°, Herder, à Fribourg en Brisgau). — [illegible], par Ch. Bémont [illegible] 1207-1255, par Ch. Bémont [illegible] du Roi, chanoine [illegible] Lefebvre, archevêque de [illegible] (in-8°, Hachette). — *Histoire de la Révo*[illegible] vol. V et VI (in-12, Martin-Bottier, à [illegible] *depuis les temps anciens* [illegible] 2, Bernard, à Versailles). — *Le* [illegible] Chevrier (in-8°, Fisch[illegible] *Dugibert et Dugommier*[illegible] *Duc d'Aumale et l'Al*[illegible] *Ambroise Paré d'après* [illegible], par le docteur Paulmier [illegible] *de Lorraine*, par R. de [illegible] *du marquis de la Seiglière*, [illegible] (in-12, Plon et Nourrit). — *Mgr Bataillon et les* [illegible] (2 vol. in-12, Lecoffre).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Bibliographie de l'histoire municipale. — La question suivante est posée pour les épreuves de l'agrégation d'histoire : « Étudier, surtout « d'après les ordonnances et les actes « du Parlement, les rapports de la « royauté avec les villes de France « depuis l'avènement de Philippe-« Auguste jusqu'à la mort de Phi-« lippe-le-Bel. Intervention des rois « dans les démêlés des bourgeois « avec les seigneurs laïques et ecclé-« siastiques. Rapports des divers « agents du pouvoir royal, du Parle-« ment, de la Chambre des Comptes, « etc. avec les Villes, au point de vue « de l'administration et de la juridic-« tion. Prendre pour exemples quel-« ques villes importantes : Amiens, « Laon, Beauvais, Rouen. Voir le « Recueil des ordonnances des rois « de France; — Beugnot, les Olim; — « Boutaric, actes du Parlement de « Paris; — Augustin Thierry, Recueil « des mouvements de l'histoire du « Tiers-État; — Chéruel, histoire de « Rouen pendant l'époque commu-« nale; — Giry, les établissements de « Rouen (collection de l'École des « hautes études); — etc. » — Il se trouvera certainement un de nos collaborateurs pour compléter cette bibliographie un peu maigre.

Districts et Cantons. — Le décret de l'Assemblée Constituante qui réforma la division de la France en *districts* et en *cantons* portait-il la nomenclature des communes qui composaient chacun de ces cantons? Le département de Tarn-et-Garonne fut alors supprimé et fondu dans cinq départements voisins ; antérieurement il se composait de nombreux districts qui eurent chacun plusieurs cantons. On trouve bien les noms et de ces districts et de ces cantons dans les géographies de l'époque, mais non l'indication des communes ou paroisses qui en faisaient partie. C'est là particulièrement l'objet de notre recherche actuelle. C. D.

Les Juvénales. — J'ai sous les yeux un petit volume dont voici le titre : Les *Juvénales* A. Fr. L. L. B. DE L. L. — A Vancé, 1779. (pet. in-8° 66 p.) Ce sont des satires; la première a pour titre : « Le siècle dégénéré », en vers octosyllabiques; la seconde : « La fausse grandeur », en vers mêlés, ainsi que les pièces suivantes; la troisième : « Le maître laquais, et le laquais maître »; enfin la quatrième : « La captivité ». Ces 66 pages sont suivies de « Les ténèbres de Longchamps « en 7 pages chiffrées à part. — Sait-on de qui est cet opuscule? Que signifient les initiales qui sont sur le titre et qui semblent désigner la personne à qui il est dédié? Le lieu d'impression n'est-il pas supposé? J'ai en vain interrogé le *Dictionnaire* de Barbier; cependant je crois me rappeler avoir lu quelque part une notice sur ce volume? Mais où? Voici surtout ce que je voudrais savoir. P. L.

Vers à retrouver. — Où se trouvent ces vers dont je ne me rappelle que le premier :

Prions! Les morts pour qui l'on prie...

La pensée développée est que sur leur tombe l'herbe pousse plus fleurie, et, d'une façon plus générale, que la prière est bienfaisante aux morts. H. G.

Le commandeur de Diou. — Pourrait-on donner quelques détails bibliographiques sur le commandeur de Diou, plusieurs fois envoyé à Rome par le duc de Mayenne de 1589 à 1595. Quelle est sa famille? quel est son pays? son nom manque dans la plupart des dictionnaires biographiques ; y en a-t-il un où il soit cité? H.

Lorgnette philosophique. — *Lorgnette philosophique trouvée par un R. P. Capucin sous les arcades du Palais Royal, et présentée au public,* par un célibataire [Grimod de la Reynière]. (Londres et Paris, l'auteur, 1785, 2 par-

ties in-12). Suivant Barbier, cet ouvrage est presque complètement copié de « La Berlue » [par Poinsinet de Sivry] (Londres, 1759, in-18) — Cette assertion est-elle exacte? J'ai lu les deux ouvrages — sans pouvoir, il est vrai, les rapprocher — et je les ai trouvés différents. Qu'en disent nos collaborateurs? P. L.

France, Belgium and Spa. — La Bibliothèque Carnavalet possède un volume dont le frontispice manque, mais dont le faux-titre, ou le titre courant porte : « France, Belgium, and Spa during the summer of 1771. » C'est un in-8° de VII-176 p., avec un portrait de J.-B. Corster, « mort à la ferme de Belle-Alliance le 16 septembre 1815. » La description de Paris occupe les pages 52-73. On trouve page 75 : « My second tour during the summer of 1816. » Les pages 175-176 sont occupées par un *Index*. Au bas de la dernière page se lit la signature typographique : « C. Baldwin, printer, London. » Les VII pages liminaires contiennent la *Préface;* je remarque qu'il y est beaucoup question de prédictions et de devins.

Sait-on de qui est cet ouvrage? Pourrait-on donner le libellé exact et bibliographique de son titre?

P. L.

Une définition du péché. — « Le péché, quand il séjourne dans l'âme, décentralise, en quelque sorte, ses facultés, et produit dans l'ensemble de ses opérations des illogismes et des anomalies analogues aux désordres qu'on remarque dans un organisme qui se décompose. » Telle est une définition du péché qui a été donnée par le R. P. Monsabré dans la cinquième de ses *Conférences de Notre-Dame* (30 mars 1884). L'orateur, avertissant son auditoire que cette définition n'était pas de lui, a dit qu'il l'avait puisée dans un auteur allemand dont il n'avait pu retrouver le nom. Quelqu'un pourrait-il dire de qui sont ces paroles? UN ABONNÉ.

La Josephina, mystère en vers espagnols. — Ce mystère, imprimé en la noble cité de Palence, par Diego Fernandez de Cordoue, est privé de son titre et des deux premières pages du texte. On lit à la fin de cette plaquette, en caractères gothiques :

« Que impressa la pressente obra
« en la noble cibdad de Palencia
« por Diego Fernandez de Cordoua.
« Acosta de Juan despinosa mercader
« de libros vezion de Medina del
« campo. Acabose postrero de se-
« tiembre Año del nascimieto de
« nuestro Señor Jesu Christo de mille
« et quinientos et quarenta años. »

Quelqu'un connaîtrait-il une bibliothèque publique ou privée possédant un exemplaire complet de l'édition de 1540 de la Josephina?

D'après le livre de Carréras sur les vieux mystères espagnols, l'auteur de cette bluette serait Miguel de Carvajol. Carréras cite une édition imprimée en 1546 (et non en 1540, à Tolède (et non à Palence). Ni la bibliothèque du British museum, ni celle de Boatleian ne renferment d'exemplaire de la Josephina. Je répète que l'édition recherchée porte la date de 1540, et a été imprimée à Palence. C. M. DE LA S.

Bible de 1558. — Dans le *Polybiblion* du mois d'août dernier (t. XLI, p. 182), il est question d'un superbe exemplaire de la Bible de 1558, in-f°, sur la reliure duquel on lit « une devise restée inconnue jusqu'ici : *Quisque suos patimur omnes.* » (sic). Est-il bien sûr que le dernier mot ait été transcrit exactement, et n'y aurait-il pas plutôt : *Quisque suos patimur manes*, devise assez connue tirée de l'Enéide, livre VI, vers 743? H. DE F.

RÉPONSES

La Société Ramond. (XLI, 384) — La Société Ramond a été fondée en 1865 sur l'initiative de MM. Émilien Frossard, pasteur à Bagnères-de-Bigorre; le comte Russell-Killough; Packe, docteur Costallat, lesquels, avec MM. E. Martius et Lezat, faisaient partie du comité qui fut constitué à l'époque de la fondation. La Société (article premier du règlement) a pour but l'étude de la chaîne pyrénéenne, soit au point de vue scientifique, soit au point de vue des explorations proprement dites. Elle a son siège à Bagnères-de-Bigorre, et publie un

bulletin trimestriel depuis le commencement de l'année 1866. C'est à la Société Ramond que l'on doit la fondation de l'Observatoire du Pic du Midi. Une commission déléguée par elle et composée de quelques-uns de ses membres, notamment de MM. le général de Nausouty, Vauneuat et Peslin, fut chargée de l'installation et de l'organisation de l'Observatoire au mamelon Plantade, et, plus tard, de la construction qui s'élève aujourd'hui au sommet (2877m).

J. M.

Bibliographies provinciales (XLI, 95 et 284).—On peut ajouter aux renseignements trouvés déjà dans le *Polybiblion*, les ouvrages suivants relatifs à la Touraine : *Les origines de l'imprimerie à Tours* (1467-1550), par le Dr E. Giraudet. Tours, Rouillé-Ladevèze, 1881, in-8, VIII-130 p. (avec une liste des imprimeurs tourangeaux). — *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. Jules Taschereau*, Paris, 1875, in-8 XXVII-300 p. (très important pour la bibliographie tourangelle). — *Catalogue de livres rares et curieux, anciens et modernes et d'ouvrages sur la Touraine*, composant la bibliothèque de M. G(eorget) de T(ours). Vente les 30-31 mars 1883. Paris, Labitte, 1883, in-8, 51 p. (plusieurs numéros importants).

J. D. L. R.

L'Inquisition (XLI, 192). — V. DE BROGNOLI : *Riflessioni impartiali sulle Inquisizione di Spagna*. Roma, 1876, in-8 (excellent). — HEFELÉ : *Le cardinal Ximénès et l'Église d'Espagne à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe siècle pour servir à l'histoire de l'Inquisition*. Traduit par Crampon et Pisson. Paris, 1856, in-8. — A. MOLINIER : *L'Inquisition dans le midi de la France au XIIIe siècle et au XIVe siècle. Études sur les sources de son histoire*. Paris, 1881, in-8 (injuste). — BARENYS Y CASAS : *La Inquisicion fotografiada* : 2e col. Barcelona, 1880, in-12 (excellent). — J. DE MAISTRE : *Lettres sur l'Inquisition*. — VALERA : *Discursa sobre el influjo de la Inquisicion y del fanatismo religioso en la decadencia de la literatura espanola*. Madrid. — BALMIS : *Le protestantisme et le catholicisme* comparés, 1848, 3 vol. in-8. — L'ABBÉ DOUAIS : *Les sources de l'histoire de l'Inquisition dans le midi de la France aux XIIIe et XIVe siècles, dans la Revue des Questions historiques*, t. XXX, pp. 383-459. — GERMAIN : *Une consultation inquisitoriale au XIVe siècle*. Montpellier, 1857. — ID. : *Inventaire inédit concernant les archives de l'Inquisition de Carcassonne*. Ibid., 1866. — BOUIX : *De curia Romana*, Paris, 1859, in-8 (au point de vue doctrinal).

DON M.-E. RIO.

L'Instruction primaire avant 1789. — On peut ajouter aux sources déjà indiquées par le *Polybiblion*, le renseignement suivant : Il y avait autrefois, dans les Landes, des petits bénéfices appelés « Scolanies » institués pour ceux qui enseignaient à lire aux enfants de la paroisse. Le « Scolain, » outre ses fonctions pédagogiques, assistait ou faisait assister le curé lorsqu'il administrait les sacrements. Toutes les scolanies étaient à la nomination de l'évêque. — Voyez : *Bulletin de la société de Borda* (Dax, 3e trimestre 1884, pages 210 et 212). G. BEAURAIN.

L'Histoire moderne de la France racontée par des historiens latins. (XXXV, 287, 463). — Au sujet de cette idée singulière et qui rentre dans ce qu'on appelle la littérature des cantons, j'ai pris autrefois quelques notes dont, malheureusement, j'ai égaré une partie. Voici ce qu'il m'en reste. Le questionneur a cité *Rome et Paris* attribué à Héron de Villefosse. Il est bon de renvoyer, pour cet écrit, aux *Supercheries littéraires* de Quérard (dernière édition, III, 662 et 663). Quérard entre dans des détails curieux à propos de ce livre et de celui intitulé « Tacite historien du roi » (1815). Il en cite aussi plusieurs autres. Consultez aussi la *Revue analytique des ouvrages écrits en centons*, par un bibliophile belge (O. Delpierre). Londres, 1868, in-8°, p. 418-425. Enfin, le *Catalogue de l'histoire de France* cite les ouvrages suivants, que je ne connais pas tous *de visu*, mais qui semblent rentrer dans la même catégorie. 1° tome I. dudit *Catalogue*, p. 164, n° 66 : *Essais sur l'histoire de la Révolution française*... Même ouvrage que

celui intitulé *Rome et Paris* cité ci-dessus, qui en est probablement l'édition originale, quoique Quérard ne le donne pas sous ce titre. Il y a à la Bibl. nat. une autre édition, Londres, 1803, in-8°.

2° tome II, p. 706, n° 5997 : *Proclamation d'un roi à ses sujets révoltés*, traduite du latin, par Maurice de Saint-Aubin. Paris, imp. Laurens junior (1792), in-8. Au sujet de la journée du 20 juin.

3° tome III, p. 10, n° 113. *Salluste aux Français de 1792*, essai de traduction, ou comment l'on doit traduire et ce que l'on doit traduire depuis le 10 auguste dernier. Par un sans-culotte. (Paris, Garnery, *l'an Ier de la République française*, in-8°.)

4° Tome III, p. 126, n° 1838. *Réflexions sur le nouveau calendrier et sur la nécessité d'élaguer au moins les décadis de cet avorton du système décimal;* avec un mot en passant sur les effets du fanatisme politique comparés à ceux du fanatisme religieux, sur la nouvelle ère et sur l'indécence des sans-culottides; à quoi on a joint la traduction d'un passage d'Isocrate sur les sans-culottes et les muscadins; le tout dédié au comité d'instruction publique, par le citoyen Saint-Aubin... (Paris, imp. Pougin (1795), in-8).

5° Tome III, p. 271, n° 547. « *Le roi de Rome en 1855, fragment de la relation des voyages du prince de *** en Europe*, par M. François Ferlus... » (Toulouse, Bellegarigue, 1811, in-8). Je n'ai pas lu cette pièce, mais elle pourrait peut-être se rattacher au sujet qui nous occupe.

6° Tome XI (supplément), p. 225, n° 1158. *Premier anniversaire de S. M. le roi de Rome* (Paris, imprimerie Impériale, s. d. (1812), in-4). — Un faux titre, p. 7, porte : « Virgile expliqué par le siècle de Napoléon, dans une séance publique du cours de poésie latin; par N.-E. Lemaire... »

7° Tome III, p. 629, n° 1327. « *Les quatre filles de Napoléon, tirées des 300 narrations grecques et latines de Vital-Benoit Mazoyer, du Puy (Haute-Loire), professeur, bachelier ès lettres.* Traduites en français par l'auteur. » (Paris, chez les principaux libraires, 1832, in-8). — Ce Mazoyer était un singulier personnage. Il avait déjà, en 1831, traduit la *Marseillaise* en vers « doriens et archiloquiens ! » J'en ai donné autrefois le texte dans « l'Intermédiaire des chercheurs et du curieux, » 1882, tome XV, p. 715. Mais Mazoyer ne s'est pas contenté de cette première excentricité : il l'a traduite aussi en grec ! M. Vingtrinier, de Lyon, en a donné le premier couplet dans le même recueil (1883, t. XVI, p. 713). L'une et l'autre se chantent sur la musique de Rouget-de-l'Isle. Mais tout cela nous éloigne de la question des Centons.

8° Tome III, p. 696, n° 2615 : « *Est-il permis en certaines circonstances d'attenter à la vie du chef de l'État? Dialogue entre Jules César et Cicéron*, par Emer de Wattel. Extrait des annexes du 3e volume d'une nouvelle édition du *Droit des gens*, publiée avec un commentaire et des notes de M. le baron de Chambrier. » (Paris, Rey et Gravier, 1er janvier 1837, in-8°.)

9° Tome VII, p. 283, n° 10 : « *Extrait de la harangue de Cicéron Pro lege manilia.* » (*S. L. N. D.*, in-4°.) En faveur des traitants (fermes générales); paraît dater de la fin du règne de Louis XIV.

10° Tome VII, p. 681, n° 12 : « *De l'influence politique et morale des bérets. Discours traduit de Cicéron et dédié aux dames*, par A. D. M. » (Strasbourg, imp. de Ve Silbermann, 1826, in-8°.)

Je regrette d'être obligé de m'arrêter ici. Les notes que j'avais sur ce sujet et qui se sont trouvées malheureusement égarées m'auraient fourni un grand nombre d'indications supplémentaires. Avant de terminer, je conseille encore à notre collaborateur A. D., qui a posé la première question sur ce curieux sujet, de consulter les « Curiosités littéraires » (par Ludovic Lalanne), p. 12-15. Ce volume fait partie de la *Bibliothèque de poche* publié par Paulin en 1845, in-18. PAUL LACOMBE.

Le Gérant : L. SANDRET.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET PIÉTÉ

1. *Catéchisme pratique,* ou *Doctrine chrétienne en exemples,* d'après le Catéchisme du R. P. J. Deharbe, S. J., à l'usage des prêtres, des instituteurs et des familles chrétiennes, par Louis Melher, chanoine et ancien professeur au collège de Ratisbonne ; traduit de l'allemand par Louis Schoofs, curé doyen de Limbourg. 2e édition, corrigée et considérablement augmentée. Paris, Palmé, 3 vol. in-8o de viii-548, 596, 511 p. (sans millésime). 6 fr. le vol. — 2. *Catéchisme Catholique, ou Cours de lectures sur la religion,* et *Questionnaire sur le Catéchisme,* avec réponses, par l'abbé Dumont, curé de Saudrupt (Meuse). 3e édition. Paris, Sarlit, 3 vol. in-12 de xx-452, 484, 460 p. (sans millésime). 9 fr. — 3. *Discours pour la Première Communion,* composés d'après les traditions des Catéchismes de Saint-Sulpice, par M. l'abbé de Sambucy ; suivis des *Instructions pour une retraite de Première Communion,* par M. Fayon, ancien catéchiste de Saint-Sulpice. Paris, Sarlit, 1884. In-12 de 263 p. 2 fr. 50. — 4. *El Catecismo de los textos vivos,* por D. Juan-Manuel Orti y Lara, Catedrático de Metafisica en la Universidad de Madrid. Madrid, Biblioteca de la *Ciencia cristiana,* 1884. In-12 de xxxvii-541 p. 3 fr. — 5. *Correspondance de deux amis sur la Religion,* par l'abbé Chatain, curé-archiprêtre de l'Arbresle. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet. 1884. In-12 de xii-417 p. 3 fr. — 6. *Monseigneur de Ségur directeur des âmes,* par l'abbé H. Chaumont, premier aumônier de la maison-mère des Frères des Écoles chrétiennes. Paris, R. Haton, 1884, 2 vol. in-12 de iv-460 et 514 p. 7 fr. — 7. *De la Crèche au Calvaire : Méditations à l'usage de la Jeunesse, d'après saint Bonaventure et saint Ignace,* précédées d'une Introduction par Mgr d'Hulst, prélat de la Maison du Pape. Paris, Poussielgue, 1882. In-18 de xiv-436 p. 2 fr. 50. — 8. *De la Résurrection à l'Ascension,* et *du Cénacle à Rome : Méditations d'après saint Bonaventure et saint Ignace,* par l'auteur de l'ouvrage intitulé *De la Crèche au Calvaire.* Paris, Poussielgue, 1884. In-18 de xi-544 p. 2 fr. 50. — 9. *Lettre d'un catholique à une protestante, son amie.* Le Pape : primauté et infaillibilité ; l'Immaculée Conception ; les Indulgences. Paris, Josse, s. d. In-12 de 36 p. 0 fr. 75. — 10. *Les Confessions de saint Augustin,* traduction nouvelle, par M. l'abbé Barral. Paris, Poussielgue, 1884. In-12 de xvii-482 p. 3 fr. 50. — 11. *Abandon à la divine Providence, ou le Don de soi-même à Dieu,* par l'abbé J. H. Olivier, docteur en théologie. 3e édition. Paris, Sarlit, 1884. In-18 de xviii-396 p. 1 fr. 50. — 12. *Ars bonæ mortis, sive Quotidiana ergà B. Matrem Mariam Pietas ad felicem mortem obtinendam utilissima.* Turin, Marietti ; Paris, Lethielleux, 1884. In-18 de vii-395 p. 1 fr. 50. — 13. *Le Livre de Persévérance, Conseils après la Première Communion,* par G.-A. Heinrich, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon. Tours, Mame, 1884. In-32 de xxxix-230 p. 2 fr. — 14. *Manuel de piété du jeune Écolier,* à l'usage des lycées, collèges et maisons d'éducation, par M. l'abbé de Bonfils, premier aumônier du lycée de Vanves. Paris, Delagrave, 1881. In-18 de 304 p. 1 fr. 25. — 15. *L'Imitaciou de Jésu-Chrit, traduito en lengo d'Oc,* pe 'l R. P. A. Croc, de la Souciétat das PP. de la Miséricordo. Orléans, Herluisoun, 1884. In-32 de viii-423 p. 1 fr. 50. — 16. *L'Introduction à la vie dévote du bienheureux François de Sales, évêque et prince de Genève ;* revue par l'auteur avant son décès. Paris, Palmé, s. d. In-48 de xx-591 p. 2 fr. — 17. *Mois de Marie Reine de France,* par le P. Marin de Boylesve, S. J. Paris, Haton, 1884. In-24 de 160 p. 1 fr. — 18. *Le Culte de Marie proposé aux jeunes gens,* ou *Considérations pour le Mois et les fêtes de Notre-Dame,* par le P. Julien Volckxsom, de la Compagnie de Jésus. 3e édition. Liège, Dessain ; Paris, Magnin (1884). In-32 de 442 p. 1 fr. 50. — 19. *Les Prières du Chrétien,* Credo, Pater, Ave, *commentées* par le P. Marin

DE BOYLESVE. Paris, Haton, 1884. In-24 de 64 p. 0 fr. 50. — 20. *Saint Michel d'après la Bible et d'après la tradition,* par LE MÊME. Paris, R. Haton, 1883. In-24 de 112 p. 0 fr. 60. — 21. *La Franc-Maçonnerie, d'après les Francs-Maçons,* 4e édition. Paris, Haton, 1884. In-24 de 62 p. 0 fr. 50. — — 22. Autres brochures de la librairie R. Haton : *Quel mal vous ont-ils fait?* par un FRANC GAULOIS, 4e édition. — *Le Décalogue en action,* par le P. MARIN DE BOYLESVE, 2e édition. — *Les Droits de Dieu,* par LE MÊME, 5e édition. — *La France,* d'après JOSEPH DE MAISTRE. — *Les Droits de l'homme,* par le P. DE BOYLESVE. — *Défense de la Foi,* par LE MÊME. — *La France et le Cœur de Jésus,* par LE MÊME. — *Coup-d'œil sur les deux Frances,* par un FRANC GAULOIS. — *Saint Raphaël,* l'ange des voyageurs, des infirmes et des affligés (Neuvaine), par le P. DE BOYLESVE. — *Dimanche et Lundi,* par LE MÊME, 6e édition. — *Dies iræ,* application des sens d'après la méthode de saint Ignace, par LE MÊME. — 23. *Paroles d'or,* recueillies par le P. DE BOYLESVE. Paris, Haton, 1883, quatre piqûres de 12 p. chacune, 0 fr. 05. — 24. *La Main de Dieu,* par LE MÊME. Six piqûres sur le *Dimanche,* le *Blasphème,* la *Croix;* 2e édition; même librairie, même prix. — 25. *Chemin de la Croix,* à l'intention du salut de la Patrie. Paris, librairie de la Société bibliographique, s. d. In-32 de 36 p. 0 fr. 60. — *Messe pour la Patrie,* ou *Prières pour entendre le saint Sacrifice à l'intention du salut de la Patrie.* Paris, librairie de la Société bibliographique, s. d. In-32 de 47 p. 0 fr. 60. — 26. *Allons au ciel : Manuel de l'âme pieuse.* A. M. D. G. 4e édition, revue et modifiée. Paris, Josse, s. d. In-12 de XVI-620 p. 4 fr. — 27. Nous mettons sous le même chiffre les douze brochures suivantes, faisant collection sous ce titre : *Pieuses lectures offertes à la jeunesse chrétienne,* par le R. P. DOLMAS. Paris, Josse. In-18 sans pagination, formant chacun à peu près une feuille. 0 fr. 25 : *Visites à la Crèche. — Légendes de la sainte Enfance de Notre-Seigneur et de sa vie cachée. — Exemples de N.-S. Jésus-Christ. — Testament de N.-S. Jésus-Christ. — Testament de la Sainte Vierge,* 3 broch. — *Les Saints Anges. — Fleurs de la terre et fleurs du paradis. — Pensées chrétiennes. — Nouveau choix de Paraboles. — Réflexions morales et chrétiennes.* — 28. *La Semaine-Sainte : Exercices et Méditations :* Souvenirs d'une Retraite du P. de Ravignan, recueillis par Mgr DE SÉGUR. Paris, Bray et Retaux, 1884. In-24 de VI-192 p. 1 fr.

1. — L'œuvre catéchistique devient de plus en plus nécessaire, à mesure que l'instruction dans les écoles se sépare de Dieu et abjure l'enseignement chrétien. Aussi voyons-nous paraître, chaque jour pour ainsi dire, de nouvelles formules, de nouvelles méthodes, de nouveaux plans, destinés à faciliter la tâche aux ecclésiastiques et aux maîtres religieux. L'ouvrage de M. Louis Mehler, *Catéchisme pratique,* est certainement l'un des plus complets et des meilleurs que nous ayons encore vus, à cause de l'abondance des traits historiques, des paraboles et des comparaisons jointes à chaque question. Ces trois gros volumes en fournissent une mine comme inépuisable. Ces questions, du reste, ne sont qu'indiquées par des demandes et des réponses, sans développements propres; ceux-ci se trouvent plutôt dans les traits, et n'en sont que plus frappants. — Le livre nous vient d'Allemagne. On sait que pendant plus de deux siècles les catholiques de ces pays ont fait usage du *Catéchisme* du vénérable Canisius, chef-d'œuvre d'ordre, de clarté et d'exactitude, qui a eu quatre cents éditions au delà du Rhin, sans compter un grand nombre d'abrégés. Cependant, depuis quelques années, il est un autre catéchisme, composé par un Père jésuite, le P. Deharbe, qui tend à se généraliser en Allemagne, parce qu'il ré-

pond plus directement aux circonstances nouvelles et aux besoins du temps. C'est ce texte qu'a choisi M. Mehler pour l'*illustrer* d'histoires. Au lieu d'y trouver, comme dans d'autres manuels, des réponses et des leçons qui effraient les enfants par leur longueur, on n'a ici que leçons et réponses courtes, et d'une clarté extrême. Dès la première page on saisit l'ensemble de la religion; la première question est comme une source d'où découlent sans peine toutes les autres. C'est à peu près le plan de tous les ouvrages du même genre : la destinée de l'homme, le principe de l'instruction chrétienne, la Foi, le Symbole des Apôtres et le détail de ses articles, l'Église, les Commandements, le péché (ici une division et des explications particulièrement remarquables), la vertu et la perfection chrétienne, la Grâce, les Sacrements, la Prière. — L'auteur fait observer, à bon droit, que les raisonnements prouvent la nécessité du bien, mais que les exemples font mieux, en plaçant devant les yeux la pratique, qui entraîne d'elle-même les cœurs. Aussi les a-t-il accumulés, et de toutes sortes, dans ces trois intéressants et solides volumes, qui sont d'ailleurs la réduction d'un travail encore plus considérable de M. Mehler lui-même. Une table des traits et comparaisons était indispensable : on l'a ajoutée au tome troisième. — La traduction se lit comme un texte premier. M. Schoops eût bien fait sans doute, lorsqu'il rencontre le nom de sainte Thérèse, de ne pas l'affubler en français de la forme barbare *Térèse*. Il est peu probable que, ayant à traduire l'ouvrage espagnol dont nous allons parler au n° 4, il rendît le castillan *metafisica* par *métafisique*, ou *Alfonso* par *Alfonse*. C'est pourtant le cas de *Thérèse*, nom grec, que les Espagnols écriront, puisque leur langue le supporte, *Teresa*, sans que nos règles françaises en soient atteintes. — Et au sujet des éditeurs, nous nous plaindrons qu'ils aient dissimulé la date d'impression. C'est là une ruse indigne des grandes maisons de librairie, et qui pèse beaucoup au vrai bibliophile. La remarque s'applique à un certain nombre des livres qui suivent. Le millésime d'une publication est œuvre de bonne foi littéraire, et même de bon sens : que vaudra, sans cela, un traité de géographie, par exemple, ou une histoire nationale quelconque? En théologie même, ce point a son importance : il est évident que la rédaction de certaines pages se modifiera selon qu'on écrira avant ou après le concile du Vatican, avant ou après la définition de l'Immacúlée-Conception.

2. — Et voici tout de suite une nouvelle application de cette remarque. Le *Catéchisme catholique* de M. l'abbé Dumont est à sa troisième édition, et nous ne savons quand elle a paru : pas de millésime. Ce livre vaut la peine qu'on le sache, pour les classifications à venir, car il est très bon; plusieurs évêques l'ont approuvé et recommandé. L'édition actuelle nous arrive augmentée d'un *Petit Catéchisme*

et d'une partie liturgique. Le procédé de l'auteur a aussi quelque chose de particulier. Bien que les chapitres puissent servir, tels qu'ils sont, à de véritables instructions, l'ensemble n'en est pas moins plutôt un cours de lectures sur la religion, avec cet avantage spécial, qu'un questionnaire placé au bas des pages suit perpétuellement et résume le texte. Des numéros en tête de chaque alinéa créent également une facilité de plus pour les recherches et la coordination. L'Avertissement observe, à juste titre, qu'on ne saurait mettre en doute les avantages immenses d'un catéchisme bien fait. C'est là que l'enfance reçoit la première instruction religieuse, et que par elle on prépare des chrétiens éclairés et fermes, des hommes de caractère et de conviction. Là se trouve, on peut le dire, le fondement d'une paroisse. On sent chez M. l'abbé Dumont beaucoup d'expérience en ces matières, et aussi beaucoup de lecture, car il se sert habilement de ses devanciers. L'ouvrage débute par des avis pratiques aux catéchistes, suivis aussitôt d'un catéchisme complet, par demandes et par réponses, qui occupe une trentaine de pages, et résume bien tout l'enseignement religieux. Cela est facile à apprendre même par les tout petits enfants. Un chapitre préliminaire, à signaler, traite de l'exercice même appelé *catéchisme :* ce que c'est, combien il est nécessaire, les effets qu'il produit, les personnes chargées de le diriger, ce qu'on y fait et comment on le fait. La division générale est celle qu'on trouve à peu près partout : ce qu'il faut croire, ou le *dogme;* ce qu'il faut faire ou éviter, ou *la morale;* les moyens pour pratiquer, ou *les sacrements* et *la prière.* La Pénitence et l'Eucharistie recoivent un développement convenable. — Au résumé, le succès du *Catéchisme catholique* nous semble de tout point mérité, et ce succès grandira à mesure que l'ouvrage sera plus connu des catéchistes et des maîtres. En y mêlant les ressources particulières qu'offre le recueil de Mehler dont nous venons de parler, on aurait, il nous semble, la perfection de l'enseignement. Le style, sans être de premier ordre, est digne, clair et coulant.

3. — Le but immédiat du catéchisme est, parmi nous, de préparer les enfants à la première communion : cérémonie auguste qui influe sur la vie entière. Elle est précédée aussi d'instructions particulières et spéciales, et enfin d'une retraite de quelques jours, où les grandes vérités chrétiennes et les principes de la bonne vie sont médités dans la proportion de temps et de profondeur que comporte cet âge. Le livre de MM. de Sambucy et Fayon a été composé en vue de cette double circonstance. Nous disons *le livre, les livres* serait plus exact : car ce sont deux volumes juxtaposés, gardant chacun sa pagination à part, et n'ayant pas même été imprimés ensemble. Cela, évidemment, n'ôte rien à leurs qualités, qui sont réelles. M. l'abbé de Sambucy, dans douze exhortations ou discours, traite de l'absolution générale, de la

bénédiction des parents, de la première communion elle-même (avant, pendant et après), de l'innocence à conserver (excellent discours), du renouvellement des promesses du Baptême, de la consécration à la Sainte Vierge. Les pensées sont justes, et le sentiment d'une vive piété les anime d'un bon souffle. Mais pourquoi ne pas donner, au commencement ou à la fin de chaque discours et exhortation, une analyse succincte qui permette de saisir d'un coup-d'œil tout l'ensemble? Le prédicateur y trouverait des avantages de plusieurs sortes, notamment lorsqu'il est pressé par le temps. La même observation s'applique à la *Retraite* de M. l'abbé Fayon, travail plus considérable que le précédent. Un *lapsus* un peu trop fort appelle Néron « le *second* empereur romain » (p. 110), et un autre (p. 161), porte *Juveni quem diligit anima mea,* pour *inveni*. A ce sujet, on regrettera que, dans les quelques textes cités par l'auteur, l'endroit de l'Écriture où on les a pris ne soit pas indiqué. — Les sujets choisis par M. Fayon sont : la retraite, le péché, la mort, la communion indigne, la fausse honte, l'enfant prodigue, la contrition, la persévérance, le salut, avec deux exhortations pour la communion (avant).

4. La perversion de l'enseignement scolaire envahit petit à petit une grande partie de l'Europe ; elle a déjà main-mise sur l'Espagne, depuis la prétendue émancipation révolutionnaire. L'un des ministres d'Alphonse XII, M. Sagasta, a jugé utile de déclarer que « le Gouvernement regarde comme indispensable d'abolir les limites qui restreignent l'enseignement, limites exigées par des causes qui heureusement ont disparu. » Un professeur de l'Université de Madrid, M. Orti y Lara, s'est ému des dangers que présente cette situation et a publié sur ce sujet un premier travail, qu'il développe aujourd'hui dans le *Catecismo de los textos vivos : Catéchisme* parce qu'il procède par demandes et par réponses ; *de los textos vivos* (expression empruntée à un évêque), parce qu'il s'attache aux auteurs vivants, et cite mot à mot leurs paroles, de façon qu'il leur est impossible de nier. Il en fait en même temps la réfutation. Il y a, dans cette bande de libre-penseurs, d'étranges esprits et de maigres intelligences ; la « haute futaie » n'y domine pas. Ce ne sont point encore, cependant, des énormités comparables à celles de nos athées de Paris, de Berlin, de Bruxelles. M. Orti y Lara est très connu en Espagne, soit pour les nombreux ouvrages, classiques et autres, qu'il a publiés, soit pour la revue bi-mensuelle qu'il dirige, *La Ciencia Cristiana.* Sa pensée, dans le présent volume, ainsi qu'il nous en avertit dès le début (p. x), est de tenir la jeunesse en éveil sur les véritables intentions des prêcheurs d'incrédulité. C'est ensuite de démontrer, sur les textes mêmes, l'insupportable effronterie d'une école sans fond qui ose bien abriter sous le nom de *science moderne,* de *progrès scientifique,* les plus creuses et

les plus niaises rêveries, dont la réfutation complète est un jeu pour l'homme de quelque culture. L'auteur est vivant et vigoureux dans ses répliques; il montre une habileté peu commune à extraire le venin de certaines propositions philosophiques assez inoffensives à première vue. Il a aussi du cœur et de la sensibilité.

5. — Le travail de M. l'abbé Chatain offre une excellente lecture. Deux amis, élevés porte à porte, se sont longtemps perdus de vue; l'un est devenu notaire dans une petite ville, l'autre curé d'une paroisse considérable. La Providence fait qu'ils se retrouvent à une station balnéaire, et voilà la vieille amitié renouée. Hélas! le prêtre s'aperçoit promptement que la foi a déserté le cœur de son compagnon. Le prêtre cède à son zèle, et cherche à ramener le pauvre dévoyé, mais il ne réussit à rien : l'instruction religieuse élémentaire manque, et les arguments ne sont pas même compris. On convient néanmoins que des choses si graves ne resteront pas là, et que la discussion prendra forme dans un échange régulier de lettres. Ce sont ces lettres que nous donne la *Correspondance*. Le pasteur prend la question *ab ovo*, avance d'article en article, affermit sa marche, ne conclut qu'à bon droit, mais conclut toujours; pendant que le notaire expose ses objections, ses fausses idées, ses préjugés, toute cette masse de niaiseries qui composent le plus clair du langage antireligieux d'une certaine classe. Le prêtre n'a pas grand peine à réduire ce fatras à néant; mais il le fait avec ordre, solidité et bon style (ce qui ne gâte rien), s'arrêtant plus longuement à ce qui est plus généralement attaqué dans ces milieux-là, l'éternité des peines, la confession, l'autorité de l'Église et du Pape, la présence réelle dans l'Eucharistie. Les pages sur l'infaillibilité, si mal entendue de tant de gens, sont à signaler dans le livre. Bref, le notaire est forcé dans tous ses retranchements; il finit par s'acculer au respect humain. Une dernière poussée du vaillant ami enlève la place, et l'on comptera un chrétien de plus, un chrétien convaincu et un chrétien pratique. — Il va sans dire que les points dogmatiques seuls sont abordés et traités, sauf l'observation générale des exigences de la logique, pour que la conduite soit établie dans l'accord avec la croyance. Les quatre parties du livre sont intitulées : *La religion naturelle et la raison. — Il y a une religion révélée. — Ce qui compose la religion (doctrine catholique). — Il ne suffit pas de croire, il faut pratiquer.*

6. — Avec M. l'abbé Chaumont, *Monseigneur de Ségur directeur des âmes*, nous entrons dans un autre ordre d'idées. Ce livre, intéressant pour tout le monde, s'adresse néanmoins plus directement aux ecclésiastiques exerçant le saint ministère. Cet apôtre si zélé, si admirable en son activité, qui eut nom Mgr de Ségur, a été étudié dans plusieurs ouvrages; on a publié ses *Lettres*, monument d'une rare piété

et d'une merveilleuse hauteur de vues; elles ont été une révélation pour ceux qui ne connaissaient que vaguement le *saint aveugle*, ou bien qui avaient conçu contre lui des préventions. Mgr de Ségur eut ses détracteurs; mais le temps est venu d'apprécier justement cet éminent serviteur de Dieu. Quant aux faits et à l'esprit général de sa vie, les deux volumes de M. le marquis de Ségur, son frère, suffiront à tout faire connaître. Restait un côté de cette sainte figure qu'un laïque, si pur fût-il, ne pouvait tenter d'aborder : celui de la direction intime des âmes, qui fut un des travaux les plus sérieux et les plus constants du prélat. Et voilà ce qu'on a demandé à M. l'abbé H. Chaumont, l'un de ses fervents disciples, et pendant quelques années, les dernières croyons-nous, son secrétaire. L'auteur de ce livre parle donc *de visu et experimento*, sans compter que ses études propres le mettent en état d'exposer et d'apprécier sainement. A cet avantage se joint celui d'un talent d'écrivain déjà connu dans le monde religieux. En résumé, l'ouvrage a deux objets : c'est une nouvelle *vie* de Mgr de Ségur au point de vue de l'âme, et c'est un traité à peu près complet de la direction des âmes et de la confession. Partant de cette vérité, que le Seigneur prépare longtemps à l'avance les instruments choisis par sa providence, on nous fait suivre le héros dès son enfance jusqu'au sacerdoce, et ensuite dans ses fonctions auprès des âmes. Nous le voyons élevé dans une institution universitaire qui ne le conduit guère à la piété, puis changé et converti, et finalement résolu à quitter le monde pour se dévouer à la mission du prêtre, dans ces temps difficiles où tout semble conjuré pour la perte des chrétiens. Son séminaire à Saint-Sulpice nous le présente comme le modèle des jeunes lévites : régulier, studieux, plein de recueillement, de ferveur et de charité pour tous. Rien n'est exagéré dans ces pages; et s'il y fallait un témoignage de plus, celui qui va signer offrirait le sien, autorisé par quatre années de séjour à Saint-Sulpice dans la même classe que l'abbé de Ségur. — On sait comment l'Empire, qui cherchait un nom, l'envoya à Rome auditeur de la Rote, et comment le prélat, jeune encore, perdit l'usage des deux yeux. Dès lors, sans se lamenter vainement, il voit dans ce coup une indication positive de la volonté divine, et se dévoue absolument aux bonnes œuvres et au soin des consciences. Nulle existence, malgré cette terrible infirmité, ne fut plus occupée et plus active; jusque-là que, dans les instants que ce pauvre aveugle aurait dû consacrer au repos, il se livrait à la composition d'ouvrages populaires qui eurent un très grand renom, puisqu'il en est qu'on a réimprimés cent-dix et cent-vingt fois. — Mais le but capital de M. l'abbé Chaumont est d'exposer les principes et la méthode de l'apôtre, aussi bien dans la direction ordinaire qu'au tribunal de la Pénitence. On conçoit qu'il n'est point dans les attributions d'une

revue comme la nôtre d'entrer en des indications détaillées en telle matière. Qu'il nous suffise de dire que le principe supérieur de cette direction fut de former la vie de Jésus-Christ dans les âmes, et cela surtout par la communion fréquente. Il en fut loué par le Pape lui-même, et eut la consolation d'opérer des conversions et d'assurer des persévérances sans nombre. Ces chapitres, divisés selon les situations et les âges, renferment une foule d'anecdotes les plus émouvantes, les plus instructives aussi, qui préservent l'ouvrage d'une allure trop didactique : et il est un peu long vraiment; ce serait son seul défaut, si nous osions y en remarquer un. Les divisions des chapitres empêchent aussi la confusion et les redites : direction des jeunes enfants, des jeunes gens du monde, des enfants du peuple, des soldats, des personnes pieuses, des parents chrétiens, des hommes de la classe ouvrière, des élèves des petits-séminaires, des grands-séminaires, des prêtres. Que de choses! que de vertus! que de lumières! et, ajoutons-le, quel beau livre, et combien on doit remercier l'auteur de l'avoir donné! Il est trop lettré, croyons-nous, pour maintenir dans les éditions suivantes la forme barbare de *Térèse,* excusable seulement en ceux qui n'ont aucune teinture des étymologies. Nous l'avons dit.

7. — *De la Crèche au Calvaire,* par un anonyme, est un humble et pieux recueil de méditations à l'usage de la jeunesse, recommandé par M. l'abbé d'Hulst. L'ouvrage, qui n'était pas destiné à la publicité, avait été tracé pour être mis entre les mains d'une jeune fille après sa première communion, afin de l'initier doucement à la prière mentale et à la méditation de la vie du Sauveur. Tout chrétien est tenu de méditer, d'une manière ou d'une autre : le sérieux et la force de sa vie sont là en grande partie. Quant aux livres qu'on peut lui présenter pour cet exercice, il ne faut pas qu'ils soient ou secs ou développés outre mesure, ne laissant rien à la réflexion personnelle, car alors ce n'est plus qu'une lecture, et les mouvements de l'âme en peuvent être paralysés. Ici, les méditations sont courtes et très simples, ce qui ne veut pas dire sans moelle et sans doctrine. Chacune d'elles roule sur un verset ou deux de l'Évangile, en suivant l'histoire de Notre-Seigneur. Une petite oraison préparatoire l'ouvre, avec une résolution et une prière finale pour la terminer; ce côté pratique est l'objet d'un soin particulier. Ce premier volume a cent sept méditations, de la Crèche à la Résurrection; aucun des faits, aucune des paroles importantes de l'Évangile, pendant cette période, n'a été omis, et, de tous, le pieux écrivain a su tirer d'excellentes réflexions et des règles parfaites pour la conduite journalière.

8. — *De la Résurrection à l'Ascension et du Cénacle à Rome* est la continuation de l'ouvrage. Le titre en marque l'objet. Seulement, ici nous trouvons quelque chose de spécial : les Actes des Apôtres et les pre-

miers temps du Christianisme médités à leur tour. Cette idée est fort louable. Plus de la moitié du volume est ensuite consacrée aux fêtes mobiles, tous les vendredis de Carême, la semaine entière de la Passion, chacun des jours de la Semaine-Sainte, les neuf jours de retraite de l'Ascension à la Pentecôte, et une autre neuvaine pour le Sacré-Cœur. Il y en a aussi pour plusieurs grandes fêtes fixes.

9. — Les points de doctrine qui séparent les protestants des catholiques n'arrêteraient plus les premiers si on les étudiait de plus près et sans passion. C'est l'aveu unanime de tous les convertis, et notre temps en a vu beaucoup, en Angleterre et en Amérique principalement. Les livres spéciaux, d'ailleurs, abondent pour dissiper les nuages et éclairer la discussion. Voici une brochure recommandable à ce point de vue : *Lettre d'une catholique à une protestante son amie.* « En présentant cette lettre au lecteur, nous dit l'éditeur, le P. Dutau, je tiens à dire qu'elle n'est pas une fiction : elle fait partie d'une correspondance échangée, il y a quelques années, entre deux amies d'enfance, l'une Française et catholique, l'autre appartenant par sa naissance à l'Église anglicane. » Les points traités dans ces pages courtes et familières, sans nulle prétention de style, sont l'autorité divine, la primauté et l'infaillibilité du Souverain-Pontife, le dogme de l'Immaculée Conception et les Indulgences. Nous disons « sans prétention de style, » non pour faire entendre que la *lettre* soit irrégulièrement écrite ; elle a, au contraire, du mouvement et une élégance naturelle du meilleur ton. Quant au raisonnement et aux preuves, c'est exact, solide, irréfutable, nourri de l'Écriture, des Pères et des Conciles, quoique très abrégé. Il est difficile cependant d'admettre que les assertions théologiques de Bossuet et de l'ancien Clergé de France ne fussent, « par le canal du Jansénisme, qu'une application mitigée du Protestantisme (p. 26). » On l'a bien prouvé lorsqu'il s'est agi de donner sa vie pour rester fidèle au Saint-Siège.

10. — M. l'abbé Barral publie une traduction nouvelle des *Confessions de saint Augustin,* ce monument incomparable de la foi, du repentir et de la plus haute théologie. Ce travail a été entrepris bien des fois, et non sans succès, notamment par Arnault d'Andilly, Genoude, et plus récemment par M. Moreau. On a tenté ici de faire mieux, et cela à ces deux égards : traduire plus littéralement, suivant la méthode introduite par M. Burnouf, et plier le texte français à toute la rigueur des expressions théologiques, ce qui est bien difficile à un laïque. Sur ce second point, le résultat, on devait s'y attendre, est pleinement obtenu. Quant au premier, la comparaison du latin avec la traduction de M. Barral laisse, nous paraît-il, quelque chose à désirer. L'élégance se perd un peu à ce labeur de décalque, le génie des deux langues étant si divers. Et d'ailleurs, à quoi bon une exactitude de ce genre ? Dans

un livre comme celui du grand évêque d'Hippone, elle est impossible. On peut cependant se la proposer, et c'est ce qu'a fait M. l'abbé Barral, non sans mérite assurément. Il ne saurait rendre toutes les images et le souvenir de l'époque par un mot équivalent. Au livre IXe par exemple, il appelle tout simplement *vacances* les *vindemiales ferias,* qui précisent l'occasion et le moment. Au chapitre second du même livre, il omet une restriction importante : *Consilium nostrum erat coràm te, coràm hominibus autem,* nisi nostris, *non erat; nisi nostris* n'est pas traduit : « Ce projet nous l'avions formé devant vous (Seigneur), mais parmi les « hommes il n'était connu que de nous. » Petite tache, il est vrai, et sur laquelle il serait injuste d'insister, non plus que sur quelques autres de même espèce. Au demeurant, ce travail a beaucoup de valeur; il témoigne d'une attention très scrupuleuse, et d'une véritable intelligence du texte de saint Augustin. Saint Augustin cite à tout propos des phrases et des demi-phrases de l'Écriture : M. l'abbé Barral n'omet pas d'indiquer en note les sources précises. Il a joint aussi aux douze livres, dans la table, des arguments et sommaires détaillés, qui sont pour les recherches d'une utilité incontestable. Nous croyons ce livre destiné à remplacer les précédentes traductions françaises.

11. — Ne soyons pas surpris que le petit volume de M. l'abbé Olivier, *Le don de soi-même à Dieu,* soit arrivé assez vite à la troisième édition. C'est un traité de spiritualité pieux, bien ordonné, bien écrit. Comme le marque le titre, il s'agit d'établir l'âme dans l'union sincère et constante avec la Providence et avec Dieu. Les cœurs qui visent au mieux, et même à la perfection, ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le craindre; seulement, on est incertain dans ses voies, on manque de méthode et de direction, on se décourage, et le progrès s'arrête. L'ouvrage se compose de trois parties, divisées en chapitres : l'âme se donne à Dieu, l'âme est à Dieu, l'âme se perd en Dieu. Sur ce thème, l'auteur entre dans des instructions, des remarques, des exhortations, des avis, accusant en lui autant de connaissances spéciales que d'expérience et de pratique. Un tel livre ne se recommande pas : il suffit de dire ce qu'il est pour que les âmes intérieures s'empressent de le consulter. La lecture en est rendue encore plus attrayante par les nombreux exemples des saints dont l'auteur entremêle et appuie partout son texte.

12. — Le volume *Ars bonæ Mortis,* édité cette année à Turin, est assez singulier, et au fond représente peu de chose. Chaque jour de l'année occupe une page à peu près, et, dans cette page, un trait de vie de saint de quelques lignes, une prière à ce saint, une autre à Marie (toujours la même), pour la bonne mort, une petite réflexion, et enfin, pour terminer, une *quæstio* ou problème sans solution exprimée, dans

le but sans doute d'exciter la sagacité du lecteur; parfois on lui indique où il trouvera des renseignements sur le sujet. De ces questions, plusieurs sont enfantines, quelques-unes originales, d'autres saugrenues, presque toutes sans l'ombre d'utilité pour l'âme; à moins qu'il ne s'agisse d'alimenter une académie d'esprits oisifs et pointus. Exemples : — 6 Janvier : « En quelle langue les trois *rois* (?) se sont entretenus avec la Mère de Dieu ; » — 7 Janvier (intraduisible) : «*An è tribus Magis singuli singula, an singuli terna, Christo et Deiparæ munera obtulerint* ; » — 8 Janvier : « A quelle époque de l'année et à quel âge de Notre-Seigneur les Mages sont-ils venus à Jésus-Christ et à sa Mère? » — 12 Août : « La beauté de la Sainte Vierge fut-elle naturelle ou miraculeuse? » — 29 Juillet : Si sainte Anne laissa un héritage à la Mère de Dieu, et à combien cela pouvait monter; » — 19 Septembre : « De quelle couleur étaient les cheveux de la Sainte Vierge? » etc., etc. On ne devine pas ce que tout cela importe à la piété, ni par quel lien mystérieux l'étrange auteur le rattache à la question de la bonne mort.

13. — Avec M. G.-A. Heinrich, nous revenons aux ouvrages de piété destinés à la jeunesse. M. Heinrich appartient à l'Université; il est doyen de la Faculté des lettres de Lyon. Son *Livre de Persévérance* est rédigé pour son fils aîné après sa première communion. Ce petit volume, imprimé avec beaucoup de soin et d'élégance, s'ouvre par une lettre, en forme d'introduction, de Mgr Perraud, évêque d'Autun, ancien condisciple de l'auteur à l'École normale de Paris : lettre si belle, si touchante, si pleine d'émotion, de détails curieux même, qu'elle donne une valeur de plus, toute spéciale, au travail de l'honorable doyen. Prenant son enfant au lendemain de la première communion, le vertueux père lui signale les dangers qui le menacent, les ennemis avec lesquels il devra se mesurer, ennemis du dehors, ennemis du dedans, tous avec leur perfidie, et lui rappelle comment on doit et on peut triompher d'eux. Il n'omettra pas de lui rappeler aussi le sentiment de l'honneur à l'égard de ses plus jeunes frères, à qui il offrira l'exemple et tracera la route : noble droit d'aînesse, contre lequel ne peut prévaloir aucune révolution. On remarquera le chapitre du respect et de l'amour envers la mère, à bon droit appelée « le second ange gardien ». Ces chapitres sont au nombre de vingt : la fidélité, le droit d'aînesse, la lutte, le courage, la confiance, les deux anges gardiens, le respect, l'obéissance, le travail, les lectures, les amis, la prière, la sainte Église, les petites vertus, les sacrements, etc. Le livre renferme aussi quelques prières, pour la Messe par exemple. Il nous semble qu'un si délicieux manuel fera les délices des familles chrétiennes, et il en est encore parmi nous, Dieu merci.

14. — C'est encore pour les enfants que M. l'abbé de Bonfils a com-

posé son *Manuel de piété du Jeune Écolier*, à l'usage des lycées, collèges et maisons d'éducation On y a mis le strict nécessaire, et dans un très bon ordre. C'est surtout aux enfants les plus jeunes que songeait M. l'Aumônier du Lycée de Vanves. L'attention n'est guère soutenue à cet âge; il n'y faut rien de trop long : c'est pourquoi on s'est borné à offrir, en autant de divisions, les prières quotidiennes, les prières pendant la sainte Messe, les évangiles de chaque dimanche, auxquels il eût été bon d'ajouter quelques notes et éclaircissements en maints endroits; les petites vêpres, les antiennes pour la bénédiction du Saint Sacrement, les hymnes et proses des différents temps de l'année : tout cela fidèlement traduit; puis, la conduite pour la confession et la communion ; de courtes lectures sur les grandes vérités du salut et les devoirs de l'écolier chrétien ; l'exercice du Chemin de la Croix; des Avis utiles sur la première communion et la confirmation; enfin, un choix des meilleurs et plus pieux cantiques chantés ordinairement dans nos paroisses et nos catéchismes. Des notes courantes suivent, au bas des pages, le texte des prières, et contiennent une méthode claire et très pratique pour servir la messe : disposition parfaite pour que le petit servant récite en même temps ces mêmes prières. Des traductions accompagnent tous les textes latins sans exception. Quant à l'édition, elle est sur papier de choix et en caractères nets et élégants, bien supérieurs à ceux des classiques ordinaires.

15. — Que le R. P. Croc, de la Miséricorde, se soit amusé à traduire l'*Imitation* en languedocien, et qu'il ait publié cela dans la bonne ville d'Orléans, qui n'y mord guère, il y a de quoi admirer. Le lieu de publication s'explique par ce fait que l'auteur a imprimé lui-même, à Orléans, dans sa communauté de Saint-Hubert : travail, avoue-t-il, qui ne lui a pas demandé moins de cinq années. Quant à la traduction, il a voulu « honorer une langue trop méprisée de nos jours », et il fait des vœux pour que ce modeste ouvrage trouve bon accueil dans les presbytères et les familles chrétiennes des pays méridionaux. Du reste, cette version a été faite sur le latin directement. Chaque chapitre est suivi d'une réflexion pratique et d'une prière. Les Languedociens vont s'estimer bien heureux; mais on peut partager leur félicité pour peu qu'on sache le latin et qu'on ait quelque teinture de l'espagnol : à cette double condition, tout le monde entendra aisément l'*Imitaciou de Jésu-Chrit traduito en lengo d'Oc,* et beaucoup y auront liesse et contentement, ne fût-ce que comme exercice de linguistique et étude des origines de notre langue française. Pour être œuvre d'un ecclésiastique, et non d'un typographe en règle, le petit volume est vraiment bien imprimé, et ne pourra que plaire aux amateurs.

16. — On comprend difficilement quel intérêt peut avoir la librairie

Palmé à nous cacher la date de publication de sa délicieuse édition diamant de l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales. Puisqu'elle est de 1878, il fallait le dire tout simplement : le livre n'y perd pas. Nous n'avons rien à dire de l'ouvrage lui-même, estimé fondamental pour toute bibliothèque de personne pieuse, et qui est si lumineux, si aimable, si engageant à la vertu. Cette édition, vraiment de poche, disons de gousset, est extrêmement jolie et commode, avec son format, ses caractères elzéviriens, ses encadrements rouges à chaque page. Il y a là grand honneur pour l'Imprimerie Le Roy, de Rennes. On a conservé le vieux texte, sauf à expliquer au besoin, par une note, le sens d'un mot par trop archaïque. Et, afin que le livre soit encore de meilleur usage pour le fidèle, on y a joint les prières pour la Messe et les Actes avant et après la Communion. Il fait du reste partie d'une collection de six volumes tirés des écrits du saint Évêque de Genève, collection assurément tout à fait recommandable, et déjà un peu ancienne (sans millésime).

17. — Bien qu'intitulé *Mois de Marie, reine de France,* le court traité du P. de Boylesve est plutôt un recueil de pensées pieuses, histoires et pèlerinages, groupées un peu au hasard et sans plan défini. Plusieurs de ces pages avaient vu le jour en différentes brochures du même auteur. On y insiste sur Marie figurée dans l'Ancien Testament : l'arbre de vie, l'arche de Noé, l'arc-en-ciel, l'échelle de Jacob, le buisson ardent, la verge de Moïse, la colonne de Nuée, la pierre d'Horeb, le Sinaï, etc. Les pèlerinages dont il est fait mention sont Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame des Victoires, de Pignans, de Grâce, d'Embrun, du Laus, des Dombs, de Peyragude, du Puy, de Cambrai, de Fontevrault, des Ardilliers, de Morillais, et quelques autres, tous situés en France : ce qui doit être, nous supposons, le motif du titre. Il est à regretter qu'en tout cela il n'y ait pas plus de suite et d'ordre, encore qu'on en puisse tirer, comme exemples, avantage pour les instructions aux fidèles.

18. — *Le Culte de Marie proposé aux jeunes gens*, ou considérations pour le *Mois de Marie* et les fêtes de Notre-Dame, par le P. Volckxsom, offre un travail plus considérable, mieux nourri et régulièrement ordonné. C'est la troisième édition, et il y manque une date; elle porte, en tout cas, une approbation de 1882 et une permission de 1884. L'édition est très soignée et d'aspect plaisant. On l'a enrichie de prières utiles, entre autres celles de la Messe. Le but du R. P. Volckxsom est de rattacher à Dieu, par le culte de Marie, cette pauvre jeunesse que tant de misérables convient et poussent aujourd'hui à apostasier. Le livre comprend deux parties. La première est un Mois de Marie, série de méditations propres à faire naître et à développer dans les cœurs les vertus sans lesquelles toute dévotion demeure stérile. La seconde traite

des fêtes de Notre-Dame, et montre dans les mystères de sa vie ses incomparables grandeurs. Il y a trente lectures de cette dernière catégerie. Chaque chapitre, dans les deux parties, se termine par une histoire, quelquefois assez étendue.

19 et 20. — Voici deux nouveaux opuscules du zélé et infatigable P. de Boylesve : *Les Prières du chrétien; Saint Michel d'après la Bible et d'après la Tradition*. Le premier est un commentaire, mot par mot, idée par idée, du *Credo*, du *Pater* et de l'*Ave Maria*. L'explication doctrinale, qui s'adresse à l'intelligence, s'y mêle à l'élévation vers Dieu, qui est l'action du cœur. C'est solide, pieux et bon. — Le *Saint Michel* est imprimé pour la seconde fois. Prenant les textes formels de l'Écriture, en petit nombre du reste, l'auteur les explique et en tire des conclusions, soit pour la gloire de l'Archange, soit pour le bien des âmes qui invoquent sa protection. Mais, ainsi qu'il le dit, il lui attribue aussi, par voie de convenance, beaucoup d'autres passages où les saints livres ne prononcent pas de nom. « Dans les grandes luttes, dit-il, rien ne se fait en dehors de la direction du général en chef. » Ainsi, il voit saint Michel dans les trois messagers célestes qui apparurent à Abraham, dans les anges d'Isaac et de Jacob, dans ceux de Moïse, du camp d'Israël, du peuple de Dieu, de Gédéon, de Samson, d'Élisée, de Judas Machabée, de Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers et à sa résurrection, de saint Pierre délivré de la prison, etc. Il y a ainsi trente lectures, d'une ou deux pages chacune, pour la sanctification spéciale du mois de septembre. Une seconde partie nous conduit à un coup-d'œil sur les monuments de la piété envers l'Archange : dans le Mont-Saint-Michel, dans le vœu de la reine Anne d'Autriche, dans le récit de plusieurs faits extraordinaires, dans l'institution de la fête au Mont-Gargano. Suivent quelques prières et des renseignements sur l'Archiconfrérie de saint Michel, établie à l'abbaye du Mont-Saint-Michel.

21. — Le capital danger de ce temps, comme sa plaie la plus hideuse, ce sont les sociétés secrètes, c'est la Franc-Maçonnerie. Plusieurs souverains pontifes, et tout récemment Léon XIII, presque tous les évêques de notre siècle, quantité d'écrivains consciencieux et au courant des choses, nous ont avertis et édifiés sur ce sujet. Il est extrêmement important que ces notions parviennent au bourgeois, à l'ouvrier, à l'homme des champs, qui ne lisent point les gros traités, et sont par leur situation même plus faciles à séduire. C'est là ce qu'a envisagé l'auteur anonyme et bien inspiré qui nous donne, pour la troisième fois réimprimé, la petite mais substantielle brochure *La Franc-Maçonnerie d'après les Francs-Maçons*. Les textes cités, les aveux des malheureux chefs, les extraits de leurs journaux, font tout simplement frissonner : cela n'est pas humain ; on y voit l'Enfer de manière à le toucher du doigt. Seulement, il nous semble que l'auteur se borne

trop à enregistrer ces effroyables aveux, qu'il eût dû, selon nous, commenter davantage pour bon nombre d'esprits attardés, incapables de lire l'enchaînement, de voir les conséquences et de tirer les conclusions ! — La division de l'auteur est celle-ci : 1° ce que veut la Franc-Maçonnerie ; 2° ce qu'elle dit ; 3° ce qu'elle fait ; 4° ce qu'elle a fait. A quoi il serait aussi triste qu'aisé d'ajouter : ce qu'elle prépare. — Brochure à lire et à répandre. Elle fournit des lumières précieuses sur certains personnages politiques, en 1830 surtout.

22. — Nous renfermons sous le même numéro plusieurs brochures de propagande publiées, l'année dernière et cette année, à la librairie Haton, et qui méritent un moment d'attention, par ce temps de presse abominable. — *Quel mal vous ont-ils fait ?* par un franc Gaulois, est une défense des religieux contre les attaques dont ils sont l'objet, et particulièrement les calomnies, en général stupides, que l'on répand contre eux. Cet opuscule est alerte, animé, triomphant de bon sens. L'insanité et la mauvaise foi des adversaires éclatent à chaque question, car c'est par question que l'on procède. A quoi bon les religieux ? Qu'est-ce qu'un religieux ? Pourquoi est-il détesté d'un certain monde ? Pourquoi s'acharne-t-on de préférence contre les Jésuites ? Pourquoi les moines possèdent-ils ? etc. — Nous rencontrons de nouveau le P. de Boylesve, dans les opuscules qui suivent : *Le Décalogue en action* est une énumération des Commandements de Dieu et de ceux de l'Église, avec le sommaire des obligations qu'ils emportent pour nous. A ce tableau l'écrivain rattache quantité de questions pratiques pour le temps où nous vivons, quant à la famille, quant aux jeunes gens, quant aux parents, quant aux associations et œuvres d'apostolat. — *Les Droits de Dieu* sont à rappeler, depuis qu'on fait tant de bruit de ceux de l'homme. Comme créateur universel, Dieu a droit à l'adoration de tous ; comme bienfaiteur, à leur amour ; comme maître absolu, à leur obéissance. Par conséquent, comment violer des droits aussi patents, aussi sacrés, et se prétendre honnête homme ? — *Les Droits de l'homme.* Les simples s'imaginent que la déclaration et promulgation de ces droits datent de la fameuse année 1789. C'est une erreur, fort étrange et fort grossière. Ces droits ont été expliqués et reconnus au pied du Sinaï, il y a de cela trois mille et quelques centaines d'années : c'est le Décalogue. « Le ciel et la terre passeront, dit le Seigneur, mais pas un iota, pas un accent, ne sera effacé de la loi ; tout s'accomplira. » Cette loi, ces principes du droit, fixent les rapports de l'homme avec Dieu, avec ses semblables, avec lui-même : il peut, à ses risques et périls, ne point les observer, mais il ne les détruira pas. — *La France d'après Joseph de Maistre* est une suite de pensées du grand écrivain et philosophe sur notre patrie. Il en est de bien humiliantes pour nous, d'autres portent à l'espérance, toutes à la réflexion. Une conversa-

tion de Joseph de Maistre avec M. Ch. de Lavau, à Turin, en 1820, inédite, est assez étonnante de précision, comme prédiction de la triste révolution de 1830. — *La Défense de la Foi* a pour objet d'exciter le chrétien à ne pas rester insensible et inactif devant la guerre faite à la religion, et qui croît chaque jour en audace et en excès. Il y a là pour lui non seulement un droit, mais un devoir, en gardant d'ailleurs toutes les règles de la charité. Il faut lutter avec énergie contre les faux principes établis comme axiomes dans notre société bouleversée. En ces matières, il ne s'agit pas de majorité et de minorité. — Dans *la France et le Cœur de Jésus* nous trouvons, en un style plein d'émotion et de mouvement, un tableau rapide des rapports de notre pays avec l'Église et l'œuvre évangélique, depuis Clovis jusqu'au moment présent. « Ce qui perd la France, c'est l'indifférence et l'égoïsme : ce qui la sauvera, c'est le dévouement et le sacrifice. Qu'il se lève un homme de cœur, et la France aussitôt, reprenant son nom et son rang, sera encore et la nation très chrétienne et la fille aînée de l'Église. Mais où est la source du sang qui fait les grands cœurs? Au cœur sacré de Jésus. » — *Coup-d'œil sur les deux Frances,* par un franc Gaulois. La question de l'éducation a divisé la France en deux camps : il faut donc supprimer l'enseignement chrétien, tel est l'argument outrageusement boiteux auquel s'abandonne une école de libre-penseurs qui ne nous a que trop habitués à ses exploits et à ses violences. Le bon sens dit que, en admettant le fait de la coexistence de ces deux Frances, il ne va pas de soi que c'est la mauvaise qui doit avaler l'autre. On en veut surtout ici aux ordres enseignants, et plus particulièrement aux Jésuites. La réponse du *Coup-d'œil* est nette, verte et topique, et en une langue excellente. Elle va plus loin, et, s'adressant à l'incorrigible troupeau des niais et des badauds, les force à convenir que la France ne date pas de 1789, mais paraît remonter plus haut, si l'on examine les choses au sérieux et plus à fond. — *Dimanche et lundi,* cinq fois réimprimé, dit assez par le titre seul ce dont il est question. La doctrine y est présentée sous forme d'une histoire, celle de deux ouvriers, l'un religieux et l'autre libre-faiseur et lundinier, et par suite mécontent, gêné, mal en ses affaires. Cet humble opuscule, parfaitement mené, devrait être jeté à milliers dans nos ateliers et parmi les gens de la campagne. — Quant à *Saint Raphaël,* il est envisagé dans ce petit écrit comme l'ange des voyageurs, des infirmes et des affligés. Nous sommes tous des voyageurs en ce monde; tous des infirmes, aussi bien d'âme que de corps; tous affligés, et de toutes les manières : l'auteur nous engage à recourir au saint Archange, et nous donne pour cette dévotion le texte d'une neuvaine qui n'est qu'un heureux commentaire de l'histoire de Tobie. — Du *Dies iræ* nous n'avons rien

à dire. C'est aussi un pieux commentaire, verset par verset, de cette hymne émouvante de l'Église.

23. — Voici maintenant quatre piqûres du même P. de Boylesve : *Paroles d'or*. Ce sont autant de recueils de belles pensées, morales pour la plupart, tirées de saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Augustin, Bourdaloue, Bossuet, Joubert, etc. On n'a pas cherché à les disposer selon un ordre particulier, et cet imprévu de chaque ligne ajoute au charme de la lecture. Au n° 3°, on peut être surpris de rencontrer (p. 7) un mot de saint Augustin ainsi traduit : « Il est évident que le « péché *n'est rien*, et que les hommes, lorsqu'ils pèchent, deviennent « rien. » Il y a là un double sens, dont l'un est à rejeter avec horreur.

24. — Piqûres encore du même genre : *La Main de Dieu, Le Dimanche, Le Blasphème, La Croix*. La profanation du dimanche est chère à tous les mécréants, athées et francs-maçons : on a ici une collection d'histoires de châtiments infligés dès ce monde aux profanateurs, pour l'instruction de tous. Même recueil au sujet du blasphème et de la guerre aux croix. Ces traits sont contemporains, avec indication des personnages, des lieux et des dates. Nous ne croyons pas qu'on puisse les parcourir sans une salutaire épouvante. — Au moyen de ces opuscules, qui ne coûtent qu'un sou, on peut répandre autour de soi des leçons parfaites et une prédication bien utile.

25. — Les malheurs et les dangers de notre France, en ces temps de *progrès* si vantés, ne sont pas niables. Aussi les âmes religieuses prient-elles beaucoup afin d'apaiser la colère divine. Or, une des pratiques de piété les plus recommandées, dans cet ordre d'intercession, est le Chemin de la Croix. De là la brochure : *Prières pour faire l'exercice du Chemin de la Croix à l'intention du salut de la patrie*. La typographie en est remarquable, et plusieurs gravures empruntées à la collection liturgique de Bruges ajoutent au mérite de l'exécution. Quant à la rédaction des prières, elle est nouvelle, et roule toute entière sur le sujet pour lequel elles furent composées. — On a donné dans les mêmes conditions, et avec un luxe égal, une *Messe pour la patrie*, ou *Prières pour assister au saint Sacrifice à l'intention du salut de la France*. Les paroles, très pieuses, dues à Mme la marquise de Tristany, sont plus spécialement destinées aux femmes de France. Il y a, à la fin, des litanies rédigées dans l'esprit de l'opuscule, où paraissent nos protecteurs, nos saints nationaux, l'expression de nos besoins présents et de notre confiance en Dieu.

26. — Le manuel de l'âme pieuse qui porte le titre de *Allons au ciel*, est très connu. En voici la quatrième édition, revue et modifiée, imprimée avec le même soin que les précédentes. De nombreuses approbations épiscopales recommandent ce bel ouvrage, qui embrasse

toute la vie chrétienne, et fournit également à l'instruction et à l'exhortation, à la méditation et à la piété du cœur. Le livre premier renferme vingt-six méditations sur les grandes vérités de la religion; le second, trente-huit considérations, élévations et prières, pour les fêtes principales de l'année; le troisième, quarante entretiens de l'âme avec Jésus; au quatrième, un riche trésor d'élévations au Calvaire pour toutes les situations douloureuses de l'âme et les peines de la vie, sujet poursuivi au livre cinquième; le sixième offre une série de préparations et d'actions de grâces pour la sainte communion; le septième, enfin, des prières diverses, répondant à mille circonstances.

27. — Terminons par la collection de douze opuscules, formant une première série, du R. P. Dolmas. C'est à la jeunesse que s'adresse l'auteur. L'impression, élégante du reste, présente cette singularité que non seulement la date en est dissimulée, tactique que nous ne nous lasserons pas de poursuivre, mais que la pagination fait absolument défaut, par conséquent les tables et toute possibilité de se retrouver. — Les *Visites à la Crèche* sont une suite de méditations et de prières à Jésus naissant : sa divinité, sa sainteté, son humanité, son sacrifice, sa pauvreté, son amour pour nous, son humilité, sa parfaite obéissance, ses saintes larmes, ses doux sourires, ses tendres caresses, les émotions de la Sainte Vierge et de saint Joseph, l'arrivée des Mages, etc. : chacun de ces sujets remplit régulièrement deux pages. Manuel très pieux, et assurément l'un des meilleurs que l'on puisse signaler pour le temps de Noël. — *Légendes de la sainte Enfance de Notre-Seigneur et de sa vie cachée.* Suite au précédent. On pourrait penser, sur lecture de ce titre, qu'il s'agit des évangiles apocryphes, ou *légendes,* qui s'occupent avec grand détail de l'enfance et de la jeunesse de Notre-Seigneur : il n'en est rien; c'est la suite de l'histoire évangélique, méditée en petits chapitres, jusqu'à la vie cachée à Nazareth. Dans chaque fait, fuite en Égypte, séjour à Héliopolis, retour, voyage et séjour à Jérusalem, etc., le P. Dolmas voit à bon droit une vertu à imiter, et y exhorte son lecteur. Il s'inspire surtout de saint Bonaventure, qui a écrit tant et de si admirables choses sur ce sujet. Nous n'avons, non plus, qu'un complet éloge à faire de l'opuscule : il plaît, instruit et parle au cœur. — Dans les *Exemples de Notre-Seigneur,* c'est Jésus-Christ lui-même qui parle, sous forme de sentences, dont un certain nombre sont tirées de l'*Imitation,* et sous des indications diverses : — Se plaisant à cette forme d'instruction, le P. Dolmas la continue dans le *Testament de Notre-Seigneur.* Les développements sont courts, mais lucides et entraînants. — Les trois volumes suivants appliquent encore la même idée : *Testament de la Sainte Vierge;* avec cette triple division : Je vous laisse mes

exemples, Je vous laisse mes vertus, Je vous laisse mon esprit. — *Les Saints Anges.* « Cet humble petit livre a pour unique but de contribuer à la gloire de Dieu en faisant connaître les qualités suréminentes des Esprits célestes, la sublimité et l'importance des fonctions qui leur sont confiées et les services signalés qu'ils ne cessent de nous rendre. » — *Fleurs de la terre et fleurs du paradis.* Il s'agit des bouquets spirituels, ou de vertus, à offrir à Dieu, qui a daigné nous donner les fleurs de nos jardins. Les fleurs ont un langage emblématique, dont le P. Dolmas trace d'abord le tableau : telle fleur signifie constance, telle autre espérance, pauvreté, richesse, lumière, et le reste : en sorte que la terre semble s'adresser continuellement à Dieu. Les âmes feront de même, et leur concert est autrement précieux. Quant aux *Pensées chrétiennes,* elles remplissent trente petits chapitres, et sont présentées d'une façon neuve et frappante. — Autant en dirons-nous des *Réflexions morales et chrétiennes* sur les vertus et les vices. — Le *Nouveau choix de Paraboles* a pour objet d'indiquer les diverses routes sur lesquelles on peut faire le voyage de la vie, et d'engager les jeunes âmes à choisir la bonne, celle qui aboutit au ciel. — Les parents, les maîtres, les amis de la famille, ont dans cette collection, qui probablement se continuera, une belle et bonne ressource pour les récompenses à distribuer aux enfants. La modicité de leur prix (50 cent. l'opuscule de 60 pages), le soin dans le papier et la typographie, sont encore des avantages nullement à dédaigner.

28. — Lorsqu'il était encore dans le monde, Mgr de Ségur suivit, à Notre-Dame, une retraite du P. de Ravignan qui lui causa une profonde impression, et qu'il essaya de rendre par écrit pour son propre usage. Ces notes forment la substance de *La Semaine-Sainte*, *Exercices et Méditations*, que vient de publier la librairie Bray et Retaux Les discours de l'illustre conférencier ne sont pas reproduits méthodiquement et complètement; mais ce qu'en a retiré la piété du saint jeune homme est de nature à faire grand bien aux âmes. L'élégant volume a été enrichi des prières liturgiques de cette époque de l'année chrétienne, de manière à en faire un manuel précieux pour les grands jours qui précèdent la solennité de Pâques. V. Postel.

POÉSIE

1. *Contes macabres et autres et Improvisations poétiques,* par Jules Nollée de Noduwez. Paris, Plon, 1884. In-12 de xxxii-232 p. 3 fr. 50. — 2. *Traité de Versification française,* par Louis Mainard. Paris, Lemerre, 1884. In-16 de 186 p. 1 fr. 50. — 3. *Les Élévations,* par Emmanuel des Essarts. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Lemerre. In-12 de 143 p. 3 fr. — 4. *L'Ame pensive,* par Charles Fuster. 2e édition. Paris, Ghio, 1884. In-12 de 143 p. 3 fr. 50. — 5. *Souvenance,* poésies par Paul Mariéton, avec une préface de Joséphin Soulary et une lettre de Frédéric Mistral. Paris, Lemerre, 1884. In-12 de viii-101 p. 3 fr. — 6. *Les Roses fauchées*, poésies posthumes par Camille Macaigne. Paris, Lemerre, 1884. In-12 de iv-297 p. 3 fr. — 7. *Dents de lait,* premières poésies, par Joseph Roy, avec dessins de Joannès Drevet. Paris, Jouaust, 1884. In-8° carré de 240 p. 15 fr. — 8. *Les Nocturnes,* par Carlos Rendon. 2e édition. Lemerre, 1884. In-12 de 108 p. 3 fr. — 9. *Muse et Musette,* par Désiré Le Maitre. Paris, Ghio, 1884. In-12 de 246 p. 3 fr. 50. — 10. *Sonnets et Petits Poèmes,* par Charles des Guerrois. Paris, Lemerre, 1884. In-12 de viii-206 p. 3 fr. — 11. *Mes nouvelles Pensées. Chants du cœur et de la nature,* par Ernest Magnant. Paris, Ghio, 1884. In-18 de 154 p. 3 fr. — 12. *Grèves et Falaises. Rimes dernières,* par Ernest Ameline. Paris, Ghio, 1884. In-18 de 195 p. 3 fr. — 13. *Martyrs et Poètes.* Souvenirs du Séminaire des Missions étrangères. Paris, Palmé, 1884. In-18 de 105 p. 1 fr. 25. — 14. *Un poète. Chants de Rénovation,* par E. de Villedieu. Paris, Jouaust, 1884. In-8° carré de 70 p. 2 fr. — 15. *Le Cri d'alarme. Au Roi, au Peuple. L'École sans Dieu. La Croix du Chemin. Les Croix brisées. Mort d'Henri V,* par Camille de Lys. Angers, La Chèze, 1884. — 16. *Ode au général Margueritte,* par Gustave Vautrey. Paris, Ollendorf, 1884. In-12 de 12 p. 1 fr.— 17. *France et Lorraine. Rome et Bretagne. Patrie. Famille,* par Auguste Charaux. Lille, Lefort, 1885. In-12 de x-158 p. 2 fr. — 18. *La Gerbe,* poésies, par Jules Barbier. Paris, Lemerre, 1884. In-18 de 365 p. 3 fr. — 19. *Les Lambrusques,* par Camille Delthil, Paris, Lemerre, 1884. Petit in-12 de 105 p. 2 fr. — 20. *Vieux airs et jeunes chansons,* par Charles Frémine. Paris, Lemerre, 1884. In-18 de 149 p. 3 fr. — 21. *Contes d'aujourd'hui,* par Mardoche. Paris, Jouaust, 1884. In-12 de 108 p. 2 fr. — 22. *Plein air,* par Antoine de Bengy-Puyvallée. Paris, Vanier, 1884. In-12 de 108 p. 3 fr.— 23. *Mes Accès,* par J. Rousseau. Paris, Jouaust, 1884. In-18 de 159 p. 3 fr. — 24. *Poésies* de Frédéric Marth. Paris, Jouaust, 1884. In-18 de 159 p. 3 fr. — 25. *L'Étoile sainte,* par Albert Jounet, Paris, Jouaust, 1884. In-4° de 45 p. 5 fr. — 26. *Çà et Là,* poésies par Frédéric Tarrière, Paris, Lemerre, 1884. In-12 de 214 p. 3 fr. — 27. *L'âme inquiète,* par Gaston de Raimes. Paris, Lemerre, 1884. In-12 de 214 p. 3 fr. — 28. *Ruades et Caresses,* par Georges Bertal. Paris, Ghio, 1884. In-12 de 221 p. 3 fr. — 29. *Le Paradis moderne,* par Paul Marrot. Paris, Lemere, 1885. In-12 de 153 p. 2 fr. 50. — 30. *Les Blasphèmes,* par Jean Richepin. Paris, Dreyfous, 1884. In-12 de 343 p. 3 fr. 50. — 31. *Poèmes tragiques,* par Leconte de Lisle. Paris, Lemerre, 1884. In-8° de 326 p. 7 fr. 50. — 32. *Le Monument d'Alexandre Dumas.* Paris, Jouaust, 1884. In-8° de x-90 p. 5 fr. — 33. *Le Roman de l'Islande,* poème par O. J. Richard. Niort, Clouzot, 1883. In-8° de 219 p. — 34. *Eugène Onéghine,* roman en vers de Pouchkine, traduit du russe par Wladimir Mikhailow. Paris, Ghio, 1884. In-12 de v-284 p. 4 fr. — 35. *Les Bucoliques et les petits poèmes de Virgile,* traduits vers pour vers en regard du texte latin par Philibert Le Duc. Bourg, Martin-Bottier, 1884. In-8° de 161 p. 3 fr. — 36. *Les cinq Livres des Astronomiques de Marcus Manilius.* Traduction en vers par Louis Ricouart. Paris, Picard, 1883. 7 fr. 50. — 37. *Poésies posthumes d'Auguste Barbier,* de l'Académie française, revues et mises en ordre par MM. A. Lacaussade et E. Grenier. Paris, Lemerre, 1884. In-18 de 216 p. 3 fr. — 38. *Les Contre-blasphèmes,* Sonnets. *Péchés de Jeunesse,* par Alfred Dubout. Paris, Bayle, 1885. In-12 de xiv-216 p. 3 fr. — 39. *Livret de vers anciens*, par Jacques Madeleine. Paris, Quantin, M.DC.XXXVIII. Petit in-12 de 30 p. — 40. *Emaux Bressans,* par Gabriel Vicaire. Paris, Charpentier, 1884. In-12 de 291 p. 3 fr. 50.

D'abord, un mot à la Belgique... Rassurez-vous, lecteur : il ne sera question ni des gueux, ni... des autres. A moins que par là vous n'entendiez un nécessiteux réduit à mendier. Il y a plusieurs espèces de gueux, savez-vous ? On dit d'un homme qui n'a pas de quoi vivre selon son état ou ses désirs : il est gueux comme un peintre, gueux comme un rat, comme un rat d'église. Pauvre diable ! J'ai pour toi plus de pitié que de dédain. D'une autre espèce de gueux, du gueux qui se pare des dépouilles d'autrui et fait la roue, on disait au temps de Boileau : c'est un gueux « revêtu »... Que dirai-je du *Journal des Beaux-Arts et de la Littérature*, qui se publie à Bruxelles, journal

Poli, galant, qui fait les choses comme il faut
Et dont la gueuserie est l'unique défaut...?
(Thomas Corneille)

Il a gueusé chez moi, sans m'avertir, le linge dont il a besoin pour paraître en public. Le linge ?... La guenille, si l'on veut (mais, tout comme à Chrysale, ma guenille m'est chère), et il l'a démarquée... Voilà pourquoi je le démasque.

Sans figure, au propre, comme disent les vocabulaires, M. S., dans un article du 31 août dernier, intitulé : « Les Poètes nouveaux », a saccagé mon dernier compte rendu, non sans y ajouter quelque sottise. Celle-ci, par exemple. — J'avais écrit de l'auteur des *Médaillons :* « M. Jules Lemaître n'est pas loin d'être un docteur (ès lettres). » M. S., après avoir cité ma citation, comme il a fait pour tous les autres poètes dont il s'est occupé, conclut sans sourciller : « On (!?) nous dit que M. Lemaître est un médecin. Oh ! alors... » S'il est vrai que les éditeurs n'envoient pas leurs volumes au susdit journal et que M. S. ne les veuille pas acheter (ce que facilement je comprends, étant connue leur ordinaire valeur), s'il est vrai en outre que M. S., en sa qualité de directeur d'une feuille qui a la prétention d'être littéraire, tienne à renseigner le lecteur sur le mouvement poétique, est-il donc si difficile et si pénible de faire cet aveu : J'emprunte ceci et cela au *Polybiblion* ?

1. — Ce que M. Jules Nollée de Noduwez, non moins Belge que M. S., emprunte à ses voisins, ce sont des éloges. Si j'en croyais les préfaces de ses livres, M. Nollée serait le premier poète de... Bruxelles et du Brabant. Il ne s'en est même pas fallu l'épaisseur d'un cheveu que, moi aussi, je fusse rangé parmi ses admirateurs. Et pourtant... Ils ont, ma foi ! bon caractère, ces Brabançons !

A dire vrai, M. de Noduwez a trouvé que, dans le nombre de mes critiques, plus d'une lui pouvait être profitable. Il n'a regimbé que deux fois contre l'éperon.

Quant le cheval senti qu'il estoit formenez,
Dessous le chevalier a si fort regibé,
Que li chevaliers est à la terre versez.

« M. d'Avranches, dit-il en me gratifiant de la particule, moi pauvre gueux plébéien, plus gueux que M. S. lui-même, M. d'Avranches me reproche d'avoir fait rimer *linceul* et *cercueil :* qu'il s'en prenne à Littré qui autorise cet emploi, en se basant sur la similitude des sonorités. On ne prononce pas *linceul : linseul,* mais *linceuil,* comme s'il y avait un *i* (Introduction aux *Contes Macabres* ET *autres* ET *Improvisations poétiques*)... » Un exemple de cet emploi *basé* « sur la similitude des sonorités », un seul exemple pris dans Corneille, Racine, Hugo, Banville ou Gautier, ferait mieux mon affaire. M. Littré, dont l'autorité a du poids — et quel poids ! — en lexicographie, n'a pas la même compétence en matière poétique. D'ailleurs, il n'a pu que faire des citations. A qui les a-t-il empruntées ?... Quant à la prononciation que M. de Noduwez, de son propre estoc, donne comme absolue, elle est sans doute fort belge, mais à coup sûr elle est peu française. Quoi qu'il en soit, tous les Littré du monde ne feront jamais que les rimes suivantes (je les cueille à pleines mains dans les *Improvisations*), soient autre chose que de vulgaires assonances : — *oubli, ennui; romain, Sixte-Quint; humain, rien* (!); *debout, genoux* (!!); *luth, vertu* (!!!), etc., etc...

Au second coup d'éperon, je serai moins ferme peut-être sur mes étriers. De quoi retourne-t-il ?... J'ai poliment averti M. Nollée que les sonnets qu'il perpétrait en dépit de Minerve, n'ont du sonnet que la disposition typographique en quatrains et en tercets. M. Nollée « regibe », comme dit plus haut notre vieux poète, et il me renvoie à M. de Banville. Une autorité irréfragable, je l'avoue. Voyons ce que M. de Banville a prononcé : « Le sonnet peut être régulier ou irrégulier... Il faut TOUJOURS préférer le sonnet régulier au sonnet irrégulier, à moins qu'on ne veuille produire un effet spécial; mais encore dans ce cas, la règle est une chaîne salutaire qu'il faut bénir... » Je pourrais m'en tenir là et demander à l'auteur des *Improvisations* quel effet spécial il a voulu produire... J'aime mieux compléter Théodore de Banville par Théophile Gautier. L'artiste-joaillier des *Émaux et Camées* appelait ces sortes de poèmes des sonnets *libertins.* « Pourquoi, disait-il, si l'on veut être libre et arranger les rimes à sa guise, aller choisir une forme rigoureuse qui n'admet AUCUN écart, AUCUN caprice ? L'irrégulier dans le régulier, le manque de correspondance dans la symétrie, quoi de plus illogique et de plus contrariant !... » Et le *maëstro* concluait : « Il faut se soumettre absolument à ses lois, ou bien, si l'on trouve ces lois surannées, pédantesques et gênantes, ne pas écrire de sonnets du tout... » C'est le conseil que je me permettrai de donner à M. Jules Nollée. Voire, je l'engage très fort, sinon à ne plus faire de vers, — ce serait probablement lui demander de l'héroïsme, — du moins à ne pas les montrer aux gens. Que si pourtant il s'obstine à rimer, qu'il étudie le *Traité de Versification française* que vient de publier, à l'usage des demoiselles, M. Louis Mainard.

2. — Ce n'est pas que tout soit louable dans ce petit volume. L'auteur est jeune; il a l'enthousiasme des vers, trop d'enthousiasme, tant d'enthousiasme qu'il paraît espérer un nouveau catéchisme religieux dont la poésie sera tout le dogme et toute la morale ; mais enfin son livre est bien fait. En même temps qu'il donne les règles de la versification, il compose par d'habiles citations une sorte de choix de lectures dont les écoliers et les écolières feront leurs délices. J'ai noté quelques distractions : — P. 30, sous la rubrique, « Vers sans consonne d'appui, » il cite une traduction de Remy Belleau dont les deux premières rimes vont à l'encontre de sa thèse; p. 40, à propos de certaines rimes défectueuses, lesquelles sembleraient parfaites à M. Nollée, il annonce un exemple pris dans Victor Hugo, et il cite Ratisbonne. Ailleurs, p. 58, on attend sur les rimes en écho un auteur ancien, et l'on entend Amédée Pommier. Enfin, p. 45, parmi les noms communs qui ne peuvent trouver place à la fin du vers parce qu'ils n'ont pas de rime correspondante, c'est à tort qu'il range *froide*, lequel rime fort bien avec *roide*. Quant à la p. 169, où d'un mot Louis Veuillot est jugé comme poète, je la déchirerais : elle fait tache. Je ne doute pas que ce ne soit l'avis de M. Emmanuel des Essarts, qui a écrit pour ce petit livre une aimable préface.

3. — M. des Essarts n'est pas seulement un bon juge de poésie, il est poète lui-même. Son livre des *Élévations*, que m'envoie l'éditeur, ne date pas d'hier; voilà pourquoi je n'en puis dire qu'un mot. Nous sommes loin des miévreries et des quintessences avec M. des Essarts. La pensée a des ailes, et le sentiment ne rampe jamais. Le vers est solide et brillant, un beau vers philosophique. Écoutez cette strophe du *Rêve de Platon*. Le disciple de Socrate entrevoit l'aube du Christianisme :

O Vent mystérieux! déjà tu te déchaînes;
Sous ton souffle l'autel croule ainsi que la tour.
Simulacres divins, tombez comme des chênes :
Prométhée, ô captif absous! brise tes chaînes;
Une main vengeresse a tué le vautour;
Et, pour guider nos fils vers les ères prochaines
Où la nuit du passé fuira devant le jour,
Lève-toi sur le monde, Aurore de l'Amour!

Le dernier poème, *l'Inspiratrice*, est adressé par l'auteur à sa femme, morte après quelques mois de mariage. C'est le pur amour conjugal noblement exprimé. Le cœur s'est dégagé de tout alliage terrestre, et l'âme du survivant a rejoint l'âme envolée dans le monde idéal :

Comme deux vols d'oiseaux fraternels, nos pensers
Tendaient d'un même élan aux cimes poétiques;
Nos rêves par un souffle unique étaient bercés,

Moi plus souvent épris des souvenirs antiques,
Toi sans cesse attentive à l'idéal chrétien,
Chaque jour rapprochait nos ailes sympathiques...

La *Vie harmonieuse* a pris rang dans les anthologies. La *Martyre* est peut-être un chef-d'œuvre de style. Le *Triomphe de Pétrarque,* chant alterné où trois femmes, trois muses, l'Italie de la Renaissance, l'Angleterre du moyen âge et la France moderne se disputent l'honneur de couronner le poète dont Ben-Jonson a dit : « Il n'appartient pas à un siècle, mais au temps, » est d'un beau lyrisme. Nous regrettons que M. Emmanuel des Essarts ne donne pas plus souvent l'essor à sa verve.

4. — C'est aussi une âme aimable que « l'âme pensive » de M. Charles Fuster. Ouverte à tous les souffles qui viennent d'en haut, nature, humanité, religion, il ne lui manque qu'un *Credo* plus lumineux et plus précis. Un jour le poète adore, le lendemain il blasphème presque, ou plutôt, il prête au Christ des sentiments qui avoisinent le sacrilège. Il a trop lu, je le gage, l'auteur des *Vaines Tendresses,* exquis poète souvent, mais d'un désolant scepticisme, et le romancier de la *Vie de Jésus*. De mélancoliques retours vers « la douce foi d'antan », s'ils étaient moins raisonneurs, m'attendriraient davantage :

Qui donc nous redira ce drame merveilleux,
La Crèche, le Calvaire, — et qui donc dans nos yeux
Nous fera trouver une larme?

Personne; la foi sainte est déjà loin de nous...
. . . . . .
Criminels douloureux, nous courbons nos fronts las,
Et nous voyons, là-haut, trop haut pour nous, hélas!
Saigner la croix inaccessible.

Je n'ai rencontré qu'une seule pièce où le poète fût véritablement chrétien; il est digne de l'être toujours. Lisez *Sursum :*

Quand nous avons perdu nos tendresses suprêmes,
Quand le cœur est saignant, quand le mal est cruel,
Alors, désespérant de nous sauver nous-mêmes,
Jetons là notre orgueil et regardons le ciel.

Nous pouvons, déchirés d'une angoisse futile,
Nous abattre sans cause et blasphémer en vain,
Nous pouvons insulter l'amour qui nous mutile, —
Le ciel reste profond, secourable et divin.

. . . . . .
Taisons-nous! nos sanglots vont plus haut que la terre :
A l'heure où nous pleurons, Dieu nous entend pleurer.

Cette poésie est vraie, sincère, elle sort des entrailles, et non seulement elle ne trouble pas, mais elle rassérène et console. M. Charles Fuster a dans la main la plume d'un psychologue — cela vaut mieux que le bistouri de nos gros chirurgiens; — qu'il prenne seulement garde à ne jamais disséquer, pas plus le cœur que l'âme, les idées que l'amour.

5. — M. Paul Mariéton n'a qu'un souffle, un soupir, et toujours le même. Quelque chose comme la première plainte de la brise dans les

premiers feuillages. Il se peut que cet amoureux ramage d'une strophe ou deux jaillisse du cœur; il se peut aussi qu'il vienne du cerveau. Quoi qu'il en soit, la note est craintive et douce, et il me semble que le jeune Alcibiade lyonnais s'avance dans la rosée, les yeux pudiquement baissés :

Les yeux les plus beaux qui soient sur la terre,
Sont les yeux baissés?

6. — L'auteur de *Souvenance* est novice encore dans le bel art des vers. L'auteur des *Roses fauchées* ne l'était plus quand lui-même a été moissonné par la mort. M. Emmanuel des Essarts qui nous présente ses poésies posthumes, lui reconnaît la souplesse du rythme, le secret musical de la rime, l'instinct de l'épithète significative et de l'heureuse alliance des mots. Ce n'est pas à conclure que dans tout le volume il n'y ait des roideurs et des cassures, des adjectifs ternes, des rimes sourdes; mais, au demeurant, il voyait et sentait, il était poète. Son défaut principal est commun à plus d'un rimeur de nos jours : trop de facilité; de là des nonchalances et des négligences.

Le livre est bien composé : Les Champs et les Bois, la Famille, l'Antiquité, la Fantaisie, la Vie familière, le Pays. En chacune de ces parties il serait facile de cueillir un bouquet de roses, et toutes auraient leur grâce et leur parfum. *Essomes* est un joli paysage; j'y regrette ce vers où l'hémistiche fait à la rime un fâcheux écho :

En des coins de tableau que signerait Watteau.

Il y a de l'âme dans cette esquisse, *Saint-Jean des bois :*

Je vais chercher sous l'ombre épaisse
La place où dort le souvenir.
. . . . . .
Je répands une larme douce;
Mon cœur est vivement touché,
Et, dans le vert tapis de mousse
Découvrant un muguet caché,
Je le ravis et je l'emporte,
Et je me retourne vingt fois
Vers le village qui m'apporte
L'enivrant parfum des bois.

La chute du sonnet intitulé *les Pervenches de Novembre* est heureuse. *La Vendange* ruisselle en flots savoureux. J'aime *le Berceau improvisé* et presque autant *l'Adorable Scribe*. On dirait deux feuillets détachés de *l'Art d'être Grand-Père*. La plupart des pièces qui composent *l'Antiquité,* m'ont laissé froid. On se fatigue à la fin de ces réminiscences grecques ou latines, au fond rien que des pastiches. Je préfère les ariettes de *la Fantaisie,* et avant tout, *les Fraises :*

Le cher fruit ensoleillé
Est mêlé
Aux débris des germandrées,
Et la feuille du muguet
Fait le guet
Auprès des fraises pourprées.

12. — Quelle oraison funèbre ferai-je bien aux *Rimes dernières* de M. Ernest Ameline? Elles-mêmes se loueront ; laissons-les parler :

Et d'abord, entre nous, confessons-le tout bas,
Faire un livre, c'est peu ; le plus grand embarras,
C'est de lui découvrir un titre. A mon ouvrage,
En vain j'en cherchais un ; j'avais perdu courage,
Quand soudain : J'ai trouvé ! m'écriai-je. Un bouquet,
De parfums différents assemblage coquet,
S'appelle d'un seul mot...

Bref, le volume, sous-intitulé *Rimes dernières,* est censé nous promener le long des *Grèves* et sur les *Falaises.* Je crois qu'en cherchant bien on y trouverait les vingt vers de bon aloi que, dans sa préface, nous garantit l'auteur.

13. — Ne demandez pas non plus aux *Souvenirs du Séminaire des Missions étrangères*, encore bien que vous y pourriez cueillir quelques jolies strophes, les raffinements de la poétique moderne. Les éditeurs nous avertissent eux-mêmes que ceci n'est point une œuvre littéraire, que leur pensée était plus haute et meilleur leur espoir. « C'est un livre de piété et de chers souvenirs. »

14. — M. E. de Villedieu, lui aussi, est épris du Bien et du Beau. Voilà pourquoi il a goûté les œuvres de Victor de Laprade et pris pour sujet d'un « Chant de rénovation » le noble poète. Il y a du lyrisme dans ces vers, mais trop de vague et une solennité qui nous reporte à d'autres âges. Le ton simple et familier de l'épître eût mieux convenu, ce me semble, à louer l'auteur de *Psyché* (pourquoi ne faites-vous pas même allusion à ce poème qui est peut-être le chef-d'œuvre de Laprade), de *Pernette* et du *Livre d'un Père.*

15. — C'est une âme pieuse et courageuse qui a jeté le *Cri d'alarme,* chanté la *Croix du Chemin,* pleuré sur les *Croix brisées* et flétri l'*École sans Dieu.* La voix vibre çà et là, mais faiblit trop tôt. Il y a plus de cœur que de force. Ni Tyrtée ni Jeanne d'Arc.

16. — M. Gustave Vautrey, dans l'Ode au général Margueritte qu'il a dite lui-même lors de l'inauguration du monument à Fresnes-en-Voëvre le 2 juin 1884, part d'un bon coup d'aile, mais le vent l'abat ou plutôt ne le soutient plus ; il tombe à des platitudes comme celle-ci :

A dix-huit ans, ce preux était sous-lieutenant.

17. — J'aime mieux l'esquisse de M. Auguste Charaux, *France et Lorraine.* Non pas que toute pièce y soit sans tache. Il y a des lourdeurs et prosaïsmes, des inversions comme on en faisait du temps de Voltaire (mille pardons, M. Charaux, de ce vilain rapprochement !) et aussi, çà et là, quelques vulgarités. Mais, quel parfum d'honnêteté, de bonté, de foi vaillante ! J'entends l'homme en lisant l'auteur, et je me lève pour mettre ma main dans la sienne. C'est la famille qui a la

belle place dans ce petit volume, la petite et la grande, celle du foyer et la famille française :

Ma mère aimait les fleurs.....
Ma mère admirait Dieu dans toute la nature;
Son cœur était fait d'or et ses lèvres de miel.
. . . . . .
Sourire maternel, je te revois en songe...
. . . . . .
Sur sa lèvre sans voix son cœur parlait encor;
Il nous parlait du ciel où son âme respire.
Au ciel, je reverrai ma mère et son sourire.

Lisez la *Saint-Firmin;* on dirait une page de Brizeux. Lisez *Coteaux de mon pays* où les bords de la Moselle, de Nancy à Metz, sont peints d'un trait sûr et fidèle. Cette charmante pièce se termine par un vers exquis : Vivez ! dit l'enfant à son père, notre mère n'est plus.

Vivez, votre vertu, chaque jour, la rappelle;
A deux, vous n'étiez qu'un; et vous, c'est encore elle.

Si j'avais plus de place, je citerais de bien jolis coins de Lorraine et de Bretagne. Je me garderais bien d'omettre *Trois jardins se touchaient :*

Ils étaient séparés par de vertes barrières,
D'où pendaient les fruits et les fleurs.

Je m'en voudrais de ne pas vous chanter ce couplet vibrant d'une chanson qui mérite de devenir populaire :

Les Lorrains sont froids et hardis,
Gens de frontière et de souffrance;
Ils sauront chasser les bandits,
Et mourir pour la délivrance :
Ils ont le vieux Metz, les maudits,
Mais nous avons, nous, l'espérance;
Les Lorrains sont froids et hardis,
Et Jeanne, un jour, sauva la France.

Que ne puis-je vous entonner le refrain!...

18. — Entre M. Auguste Charaux, aussi doux poète qu'il est intraitable critique, et M. Jules Barbier, je ne vois que dissonances. M. Charaux est un clérical à tous crins, un jésuite à robe courte. M. Barbier pose pour la libre-pensée. La *Marseillaise* est son *Te Deum,* et voici le codicille qu'il ajoute à son testament : « Que la France ait ton cœur, » dit-il à son fils.

. . . . . Pour en bien mériter,
Voici les quatre noms qu'il te faut détester :
La Prusse, Loyola, l'Empire et la Commune!

Jésuite et communard, vous le voyez, c'est tout un pour M. Barbier. Farouche Saül, daigne votre illustre ami, M. Gounod, jouer de la harpe devant vous!

Donc, M. Barbier a fait sa *Gerbe.* Il y a autre chose que du froment,

c'est déjà trop clair, et si je la faisais passer à la mouture, elle serait d'abord singulièrement dégrossie et purifiée. Toutes ces traductions écolières d'Horace et de Virgile, il faut les jeter au vent; au vent, les pièces de circonstances, comme les toasts du collège Henri IV; au vent, les strophes égrillardes, les peintures lascives et les impiétés. Vieillard, il faut mourir... Que restera-t-il donc de la *Gerbe*? quelques épis bons et beaux, une poignée de fine fleur : *Prière, Jeanne d'Arc, Alsace, la Cour des Miracles, l'Aurore boréale,* quelques ïambes enflammés qui rappellent les chefs-d'œuvre d'Auguste Barbier, glorieux homonyme, quelques quatrains qui font songer aux épigrammes de l'anthologie grecque, *Fiançailles* par exemple :

Tout le temps que ta chère main
Avec amour presse la mienne,
Sens-tu passer par ce chemin
Toute mon âme vers la tienne.

Les Trappistes seraient peut-être la maîtresse pièce du recueil, si M. Barbier n'avait trouvé moyen d'y insulter la foi de ces vaillants. En voici deux belles strophes :

... Le malheur du pays nous a rapprochés tous!
Je ne vois plus en vous que des Français, des frères,
Et devant votre Dieu, je m'incline avec vous!

Ce Dieu toujours présent, à qui l'âme asservie
Demande son refuge, offre ses repentirs,
En faisant de la mort la source de la vie,
Enfante les héros, suscite les martyrs!

Le Nouvel An est d'une grâce touchante. *Le Portrait,* larme et sourire, et *la Croix morte*, une idée neuve, ne seraient pas déplacées dans les Choix de lectures :

... Les croix, glorieux insignes,
Récompensent les efforts
Des plus vaillants, des plus dignes!...
Mais que fait-on pour les morts?
. . . . . .
C'est un souci qui me navre
Et dont j'ai le cœur troublé,
Que ce malheureux cadavre
Ne puisse être consolé!
. . . . . .
Je demande la croix morte
Pour les preux qui tomberont :
Ils ne sont plus là?... Qu'importe?
Leurs mères la garderont!

19. — Ce n'est pas une gerbe que noue M. Camille Delthil. Grappes menues et grappelettes. Il en faudrait plus d'une pour un verre de bon vin. Le sol a-t-il, d'ailleurs, toutes les qualités voulues pour un vignoble? M. Delthil a lu sans doute le vieux du Bellay et il n'ignore pas que c'est le travail

Qui d'infertile rend un terrain plantureux,
Et change la lambrusque en un cep plus heureux.

J'aime ce titre de *Lambrusques* que M. Delthil donne à sa plaquette. Il est modeste, et, dans le fond, ses vers, comme les ceps auxquels il fait allusion, ne sont guère façonnés à la serpe, excepté peut-être deux ou trois pièces, dont la première, *Sous les Ramilles :*

Le clos non pareil,
Silène vermeil,
Se drape
D'un pampre grimpant
Qui dans l'air suspend
Sa grappe;
Et le grain mûrit
Sous la treille où rit
L'aurore
Et sur le revers
Des feuillages verts
Se dore.

20. — Avec M. Charles Frémine nous sommes au pays des pommiers :

Quand les récoltes sont rentrées
Et que l'hiver est revenu,
Des arbres, en files serrées,
Se déroulent sur le sol nu;
Ils n'ont pas le port droit des ormes,
Ni des chênes les hauts cimiers;
Ils sont trapus, noirs et difformes :
Pourtant qu'ils sont beaux mes pommiers!

Parmi les airs que nous chante le poète, il y en a qui sont un peu jeunes, il y en a qui sont un peu vieux; d'aucuns ne sont pas trop honnêtes, et plusieurs sont effrontés. Les meilleurs sont inspirés par les pommiers :

Leurs rangs épais couvrent la plaine
Et la vallée et les plateaux;
En droite ligne et d'une haleine
Ils escaladent les coteaux;
Tout leur est bon, le pré, la lande;
Mais s'il faut du sable aux palmiers,
Il faut de la terre normande
A la racine des pommiers!

Chateaubriand, en ses *Mémoires,* a écrit une page charmante sur les pommiers au printemps. Je me souviens qu'il les compare, avec leurs fleurs carminées, à un gros bouquet de fiancée de village. A son tour, M. Frémine dit joliment:

Quand mai sur leur tête arrondie
Pose une couronne de fleurs,
Les filles de la Normandie
N'ont pas de plus fraîches couleurs;
Leurs floraisons roses et blanches
Sont la gloire de nos fermiers :
Heureux qui peut voir, sous leurs branches,
Crouler la neige des pommiers!

21. — Mardoche, autrement dit Mme Courpon, ne chante point la

vers, malgré vous le mot de la Bruyère s'échappe de vos lèvres : « Il y a des âmes sales. »

27. — M. de Raimes, en dépit de ses prétentions psychologiques, n'est guère plus propre; il atteint même, en une certaine pièce où il crache sur la maternité, le fond de l'abjection... Je ne puis taire ici la surprise douloureuse que j'éprouve à rencontrer, non pas seulement dans ce volume, parmi telle et telle dédicace de pièces parfois ordurières sinon bestiales, deux ou trois noms d'écrivains catholiques, toujours et partout les mêmes. Il faut, messieurs, que vous ayez le cœur bien à place pour ne pas éprouver de nausée dans ce milieu de pestilence.

28. — A tous ces rimailleurs faisandés, M. Georges Bertal détache des *Ruades* dont quelques-unes ne sont pas sans porter coup :

Des cuistres affolés, voulant qu'on asservisse
Le rêveur sur la terre et l'aigle dans les cieux,
Raillent dans leurs élans tous les audacieux;
Ils tentent de salir, par une bave immonde,
Les saintes vérités dont a besoin le monde;
D'entraver l'idéal, d'emprisonner le beau
Et d'aller. . . . . .
Rassasier leur faim au tas des pourritures.
. . . . . .
Moi, je veux te bénir, ô chaste Poésie!
Quand ma lèvre a vidé ta coupe d'ambroisie,
Mon âme verse à flots d'ineffables parfums
Sur mes jeunes amours et mes espoirs défunts...

Les mots : patrie, devoir, honneur, liberté, reviennent souvent et ils vibrent. Comment se fait-il que M. Bertal ait écrit le drame de *l'Apostat?* Il lui paraît tout naturel qu'un prêtre à qui pèsent ses vœux, s'en débarrasse; et même, quand l'apostat s'enfuit avec la femme adultère, voici le langage que le jeune poète met sur ses lèvres :

Je t'aime et te VÉNÈRE, ô SAINTE créature...
Viens! nous rencontrerons un coin dans la nature
Où la voix du Seigneur descendra nous BÉNIR.

Que de poussière dans vos yeux, pauvre aveugle!... Au point de vue purement littéraire, M. Bertal fera bien de se défier de sa facilité et d'apprendre, suivant le conseil de Boileau à Racine, à faire difficilement des vers faciles.

29. — Ne parlez pas d'ailes à M. Marrot :

Plus bas, homme! plus bas! te dis-je.
— J'ai froid... Pitié! mon cœur se fige.
— Descends toujours, ton cœur te ment.

Plus bas! plus bas encore!

Descends l'échelle des espèces
Loin du Calvaire et de Sion.
Plus bas! — Je vois des animaux
Vêtus de plumages étranges,
Moi que berça l'aile des anges!...
— Quitte les airs et les rameaux.

Plus bas! — Où traînes-tu ma honte?
Je suis au bout et ne puis pas
Aller plus bas! — Toujours plus bas...

jusqu'à ce qu'il ait rencontré sa mère guenon et son père gorille... Ce sont les dieux du *Paradis moderne*. Il y en a d'autres, l'or, le vin et la gouge. Le premier, « le dieu jaune », est fait du sang des peuples,

. . . . . Des suées
Des échines exténuées,
Des soupirs, des voix mi-tuées...
. . . . . .
Ce dieu jaune, c'est le louis
Qui tient en ses flancs, enfouis,
Talismans, philtres inouïs.
Il transforme les « nons » en « ouis »,
En palais les bouibouis!!!

Je me suis convaincu d'une chose, à fréquenter la gent rimassière, c'est qu'ils ont tous ou presque tous, sous ombre d'originalité, une lésion au cerveau. Il faut qu'ils fassent du bruit, il faut qu'on se retourne pour les voir; de là cent malpropretés, sottises et sarabandes baroques. J'ai dit naguère de M. Goudeau qu'il est un sous-Richepin; M. Marrot me fait l'effet, encore bien qu'il ait plus de sérieux et même de tenue, d'un sous-Goudeau.

Je plains l'homme : — je plains aussi le sort des oies
Que l'homme fait mourir d'hypertrophie aux foies
En les clouant au sol très douloureusement.
Je plains les pauvres chairs qu'on écorche vivantes
Pour offrir en régal aux papilles savantes
Le suc particulier que leur donne un tourment.

Ajoutez à ces insanités quelques-uns des blasphèmes à la mode contre Dieu et le Christ en croix, et vous saurez à quoi vous en tenir sur la valeur morale de ce livre. Quelques vers bien forgés, quelques strophes bien coulées, déclarent assez que l'auteur du *Paradis moderne*, tout comme un autre, était organisé pour la métaphore, l'antithèse et la rime. Le bruit a même couru que M. Richepin avait lu un précédent ouvrage de M. Marrot, *le Chemin du rire*, et qu'il n'avait pas dédaigné de lui « emprunter » une idée, voire une image.

30. — Il emprunte à d'autres encore le lion du jour! Est-ce un péché?

... Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur!...

Mais, et ceci est plus grave pour un poète qui avant tout a la prétention d'être « génial » (entre parenthèse, ce mot de la langue contemporaine, dans le sens où on le prend d'ordinaire, est un barbarisme), — M. Richepin IMITE... Il imite Mardoche et Lamartine (M. Richepin imite Lamartine!!), Auguste Barbier et Victor Hugo. La preuve a été faite par plus d'un, et notamment par M. Brunetière dans la *Revue des Deux-Mondes*. Ce qui nous plaît dans l'article de M. Bru-

netière, c'est que l'impitoyable critique, à l'encontre de la plupart de ses confrères, n'a pas pris au sérieux l'auteur des *Blasphèmes*. Il s'est amusé à dégonfler, lentement, à petits coups d'épingle, cette colossale vessie, « outrée » de vanité, d'obscénité et de libertinage. Qu'est-ce donc que le « Blasphème » de ce normalien en rupture de ban ?... Voltaire sifflait Dieu. Byron tâchait à se faire passer pour Satan. Il y a du sang et des larmes dans les imprécations de Musset. Il n'est pas jusqu'aux polissonneries démodées de Béranger dans lesquelles je ne découvre un grain de cette chose exquise : l'esprit français. Le blasphème de M. Richepin, c'est le vomissement d'un estomac gâté. Entre chaque paquet d'ipécacuana et de tartre stibié, je veux dire : dans l'intervalle de chaque expectoration, une sorte de verve immonde l'emporte, que parfois illumine le divin rayon de l'art. C'est alors que le vers est plein, retentissant, superbe. De beaux rythmes s'envolent, où tour à tour grondent les tonnerres et chantent les fauvettes. Mais, le plus souvent, la rhétorique déborde, brutale, bavarde, poissarde. Dans tout ce livre, il n'y a qu'une idée : Moi, Richepin, j'ai dans les veines du sang de Hun et du sang de Bohême. Je suis aussi bon gymnaste, que bon escrimant, que bon écuyer, et je pourfends Dieu... Et quand il a fini son hourvari affolé, quand il a bien juré, sacré, massacré, quand il nous a détaillé ses os fins, sa peau jaune, ses yeux de cuivre et son torse, il recommence, il relance contre ce pauvre bon Dieu conspué, piétiné, écrasé, la meute enragée de ses alexandrins farouches, jusqu'à ce que, sa frénésie le trahissant, il tombe et succombe, essouflé, étouffé des matières qu'il n'a pu vomir.

31. — Autant M. Richepin est « esbraillé et destaché, » pour parler la langue de Montaigne, violent, effronté, cynique; autant M. Leconte de Lisle est ajusté, boutonné, tiré à quatre épingles, et froid, sévère, hautain, superbe. En deux ou trois jours de goguette avinée, l'auteur de la *Chanson des Gueux*, des *Caresses* et des *Blasphèmes* a conquis l'admiration des badauds parisiens. Paris, disait Cliton dans le *Menteur*,

> Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés;
> L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence;
> On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France,
> Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
> Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs...

Il y a plus de trente ans que les *Poèmes antiques* ont paru, et les *Poèmes barbares* ne datent pas d'hier. Plus d'un chef-d'œuvre rayonne dans ces deux volumes : *Juin*, *Midi*, *Nox*, *les Éléphants*, *le Jaguar*, *le Sommeil du Condor...*, et ils ne sont connus cependant que d'un petit nombre d'adorateurs zélés. Les quelques virtuoses du Parnasse, les dilettanti exquis, saluent bien dans M. Leconte de Lisle le maître hors de pair, l'ouvrier impeccable ; on se redit entre initiés que pour la blancheur

sans tache du marbre et la splendeur tranquille du rayonnement, Victor Hugo lui-même est dépassé. L'un des plus en vue, et des plus réfléchis, M. Paul Bourget, prend devant tous la responsabilité de cette assertion : « Il y a dans l'Europe, à l'heure présente, quatre poètes : Victor Hugo, Tennyson et Swinburne ; M. Leconte de Lisle est le quatrième. » Et cependant M. Leconte de Lisle n'est pas sorti et n'est pas à la veille de sortir de la pénombre.

Quelle est donc la raison de cette impopularité ? Sans recourir aux *Poèmes antiques* et aux *Poèmes barbares* dont je n'ai pas à m'occuper en ce moment, je la trouve dans les *Poèmes tragiques*.

Où M. Leconte de Lisle va-t-il chercher ses inspirations ? Dans un monde qui n'est pas notre monde, dans une religion qui n'est pas la nôtre, ou plutôt dans des théogonies, sinon incompréhensibles, du moins confuses. Ses poésies, pour la plupart, sont à déchiffrer. Je m'arrête dès la première pièce : Qu'est-ce que le Dyouân ?... Et que me font à moi, si je ne les connais pas,

Le Chamelier divin et le bon Corroyeur.

Pourquoi, dirai-je au poète, vous exiler par-delà nos rivages et sous des cieux qui n'ont rien d'accueillant ? Pourquoi votre esprit n'allume-t-il pas sa flamme à notre soleil et pourquoi votre cœur ne bat-il pas à l'unisson du nôtre ? Il est vrai que, lorsque M. de Lisle n'est pas dans l'Inde ou dans la Grèce et qu'il consent à rester chez nous, il nous donne de si étranges leçons d'histoire que j'aime mieux encore l'accompagner à travers les jungles que de le suivre dans les villes où les moines brûlent des hommes. Voyez *Hiéronymus*, sorte de rêve colossal où l'Inquisition entonne son « Dieu le veut ! » l'*Holocauste* où le vers se grésille comme de la chair sur de la braise. Voyez encore les *Siècles maudits*,

Siècles du goupillon, du froc, de la cagoule,
De l'estrapade et des chevalets, où la Goule
Romaine, ce vampire ivre de sang humain,
L'écume de la rage aux dents, la torche en main,
Soufflant dans toute chair, dans toute âme vivante
L'angoisse d'être au monde autant que l'épouvante
De la mort, voue au feu stupide de l'Enfer
L'holocauste fumant sur un autel de fer !

Par la corbleu ! ces « impassibles, » quand une fois leur bile s'échauffe, ils ne voient plus partout que du feu, du sang, luxure et folie !... Est-ce donc pour ce résumé d'histoire que l'Académie française a couronné d'un diadème d'or de dix mille francs l'auteur des *Poèmes tragiques* ?... Serait-ce pour la partie dogmatique de l'ouvrage ? Toute la religion du poète est dans l'*Illusion suprême*, écoutez et jugez :

Ah ! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'Espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ?

Soit! la poussière humaine, en proie au temps rapide,
Ses voluptés, ses pleurs, ses combats, ses remords,
Les dieux qu'elle a conçus et l'univers stupide,
Ne valent pas la paix impassible des morts....

La nuit de la tombe sans conscience et sans espoir, le nihilisme, voilà ce que M. Leconte de Lisle a rapporté de ses lointains voyages au pays des philosophes et des poètes. L'humanité, il n'en a pas honte seulement, il en a horreur.

Moi, je t'envie, au fond du tombeau calme et noir,
D'être affranchi de vivre et de ne plus savoir
La honte de penser et l'horreur d'être un homme!

Voilà le terme, ou plutôt le trou, où aboutissent tant de beaux vers qui semblent forgés dans l'airain, dans le marbre, dans l'or et dans le soleil.

Je l'ai insinué en commençant, ces poèmes sont difficiles à lire, lâchons le mot : ils sont ennuyeux. Oui, encore une fois, des beaux vers, de très beaux vers, à profusion, tout en muscles, nerfs et saillies... Et cependant, le soupir de Fontenelle vous échappe : « Les beaux vers! les beaux vers! pourquoi me font-ils donc bailler?... » Dussé-je passer pour un goujat auprès des *dilettanti* du Parnasse, je l'avouerai sans barguigner : A cette métaphysique sublimée, à ces clameurs tragiques et qui me glacent, mais non pas d'effroi, à ces antithèses superbes, à cette abondance d'images ausssi communément obscures qu'elles sont vertigineuses, au *Lévrier de Magnus* avec son couvent forcé et ses vierges violées, à *Hiéronymus* avec ses descriptions de bahuts, de stalles et de salles monastiques, à *la Bête écarlate,* feuillet farouche qu'on dirait détaché d'une apocalypse, je préfère, oui, souffrez que je l'avoue, *le Lac, le Souvenir* et même *la Tristesse d'Olympio.*

Toutefois, et encore bien que ces *Poèmes* me semblent un écho affaibli des *Antiques* et des *Barbares,* il y a des pages qui sont merveilleuses. Lisez *la Tête du Comte* et surtout *la Chasse de l'Aigle.* Jamais ébauchoir ni pinceau n'ont dressé devant mes yeux de groupes plus vivants.

En général, les pages ou les demi-pages que je goûte surtout dans ces *Poèmes,* ce sont précisément celles qui ne sont pas « tragiques » : la *Lampe du ciel, les Pantoums malais, les Roses d'Ispahan, Épiphanie,* que je voudrais citer, *Parfum impérissable, A un poète mort,* d'une si désespérante conclusion, mais dont la forme est superbe. Je sais très bien qu'en général tout cela ne veut rien dire; mais j'ai la faiblesse d'aimer les mots pour eux-mêmes, comme les enfants les perles. N'est-ce pas Joubert qui trouvait dans les mots, employés par les poètes, pour les yeux du phosphore et pour le goût un nectar? A de certaines heures même, je me demande si les mots n'ont pas leur parfum. Ne riez pas. M'eût-on choisi pour parler des poètes, si je n'avais mon grain de folie ou, comme ils disent, mon coup de soleil?

32. — Je ne chercherai pas de transition pour passer de M. Leconte de Lisle à Alexandre Dumas. Autant l'un est solennel et fatigant, tourné et contourné, autant l'autre est simple et amusant, franc et naturel. Pour louer Dumas, il fallait donc avant tout être gaulois et primesautier. Hélas! les poètes dont on a recueilli les strophes dans cette plaquette charmante, ont trop lu les Parnassiens et ils se sont guindés! M. Jean Aicard a l'air de concourir pour un prix Monthyon. M. Dorchain, l'aimable auteur de *la Jeunesse pensive,* fait de l'auteur des *Trois Mousquetaires* qui n'a jamais voulu autre chose qu'égayer ses contemporains, un moraliste de haut vol. J'ai cependant noté une belle apostrophe aux grands écrivains de la Restauration :

Pourtant un vent stérile a passé sur la France,
Sur notre enthousiasme et nos claires chansons :
Tous les livres, hélas! qu'aujourd'hui nous lisons,
Nous versent l'ironie et la désespérance.
Vous nous disiez : Plus haut! — Ils nous disent : Plus bas!
Plus bas vers la matière!...

Rappelez-vous M. Marrot et le *Paradis moderne.* — Encore bien que dans l'*A-propos* de M. Raymond, Alexandre Dumas soit appelé « un Homère bon enfant », le ton général est trop pompeux. J'y ai néanmoins souligné une tirade sur cette idée que ce n'est pas l'étendue du territoire qui fait grande une nation :

Combien d'arpents avait Athènes? Que l'on rende
L'empire de César et d'Octave aux Germains,
Ressuscitera-t-on Rome avec ses Romains?
Non! la grandeur de Rome est toute dans Virgile;
Alexandre a laissé moins de traces qu'Eschyle,
Et le jeune penseur sur Horace incliné
Ne se demande pas où Genséric est né.
Ai-je perdu Corneille en perdant de la terre?...

Tout ceci est très bien, mais ce n'est pas cela. Nul poète n'a été dans le ton, ni M. Élie Fourès, ni M. Fabre des Essarts, ni M. Maurice Boniface, ni même M. Richepin qui a rugi, j'allais dire blasphémé, cinq strophes de douze vers chacune, aussi creuses que sonores... Et pas un n'a prononcé le nom de l'âme immortelle, ni le nom du Dieu qui visita sur son lit de douleur le pauvre mourant dépris de toutes les vanités bruyantes et aussi de l'écritoire.

33. — Oserai-je aborder les épopées et les traductions dont il me reste à rendre compte? et pour contrister peut-être de braves gens qui ont traîné, durant des milliers et des milliers de vers, l'innocent boulet de la rime!... Que de temps et, malgré tout, que de talent dépensés dans le *Roman de l'Islande!* L'ouvrage, car c'en est un, en style de maçonnerie (murs de fondation, murs de face et de refend, voûtes et contre-murs, sans parler des cheminées, des plafonds, des enduits, des carrelages), l'ouvrage a six parties : I. *L'Ormstunga et le Burstadir.* — II. *Le Châ-*

teau de Myvatn. — III. *Le pont de la Jokulsa.* — IV. *Le Bœr de Fossvelir.* — V. *Le passage Nord-Ouest.* — VI. *L'Almannagja.* Le premier chant s'ouvre ainsi :

Le Jarl Finn Sturlesson, Comte, Amtmaour d'Islande,
Chef du Norder-Amtel, en souverain commande
Du golfe d'Isafiord au fleuve Jokulsa,
Et possède vingt bœrs au bord de la Laxa...

Le deuxième chant n'est pas moins fertile en nouveautés harmonieuses :

Dans un désert empreint d'une sombre tristesse,
Près du lac de Myvatn, un lourd château se dresse ;
Un mont vitrifié, le Hrafntinnuhriggur,
Contre les vents du nord, s'abrite comme un mur...

M. Richard, c'est le nom du poète épique, veut bien nous apprendre dans une note complaisante que ce mot : Hrafntinnuhriggur signifie « Mont des Corbeaux » et que la montagne était formée d'une couche d'obsidienne. De mon côté, je suis charmé d'apprendre à plus d'une de mes lectrices que l'obsidienne ou obsidiane (car l'un et l'autre se dit ou se disent) est un verre volcanique qui ressemble à du verre de bouteille. On appelle quelquefois l'obsidiane agate d'Islande, sans doute parce qu'elle vient principalement du Hrafntinnuhriggur... Il y a du reste bien d'autres richesses en Islande, si j'en crois notre poète, car je lis qu'un nommé Sighvar avait, pour les exploiter, bâti de hauts fourneaux à Myvatn. Ceux qui en voudront savoir davantage, liront l'épopée toute entière.

34. — D'Islande en Russie... M. Wladimir Mikhaïlow nous donne la traduction d'un roman en vers, *Eugène Onéghine,* du grand poète Alexandre Pouchkine. La traduction est-elle exacte ? je n'ai pas de raison d'en douter. Élégante ? lisez et prononcez vous-même :

... Parlons plutôt d'Eugène. En voiture fermée
Sommeillant au logis il retourne du bal.
Par le bruit du tambour la ville réveillée
S'éclaire des rayons du soleil matinal.
L'épicier en bâillant vient rouvrir sa baraque.
Un traîneau d'*isvostchik* trotte cahin-caha,
La neige du matin plus résistante craque
Sous les pas empressés d'une femme d'Ochta,
Sa cruche à la main et de neige saupoudrée.
A ses côtés chemine un débitant de *kvass*...

Sachez, lecteur ignorant, que l'*isvostchik* est le fiacre russe. *Ochta,* ci-devant village, actuellement un des quartiers de Saint-Pétersbourg, est habité par des laitières. Le *kvass* est une boisson populaire, acidulée et mousseuse, qui se vend dans les rues. M. Wladimir Mikhaïlow nous assure qu'elle n'est pas enivrante. Si donc vous allez au bord de la Néva et que le cœur vous en dise...

35. — C'est aussi une traduction que nous présente M. Philibert

Le Duc, une traduction « vers pour vers », des *Bucoliques* et des *Petits Poèmes* attribués à Virgile. Voici le début de la première églogue :

Tityre, sous ce hêtre, à la fraîcheur tu restes,
Sur la flûte de Pan jouant des airs agrestes.
Nous, hélas! nous fuyons... Nous avons tout perdu...
Nos champs et nos foyers... Toi sur l'herbe étendu,
De ton Amarylis tu chantes la constance...

O Virgile!...

36. — M. Louis Ricouart (membre de l'Académie d'Arras, officier d'Académie) s'attaque aux *Astronomiques* de Marcus Manilius. La moindre citation vous en dira bien plus que tous mes commentaires :

... A ce peuple des cieux combien d'espace il faut,
Des douze signes où s'arrêtent les frontières,
Le calcul nous l'apprend. Pour lui point de barrières ;
. . . . . .
Autant entre la terre et les signes l'on trouve
D'espace, autant d'un signe à l'autre; — je le prouve :
Toute ligne, coupant un cercle au point central,
De la circonférence a le tiers pour égal...

Vous demandez grâce... Par le Zodiaque! je ne suis pas un bourreau... Passons à un autre exercice.

37. — Hélas! hélas! c'est Auguste Barbier refaisant les *Iambes* ou plutôt se parodiant lui-même. Sainte-Beuve, dans le *Post-scriptum* qu'il ajoutait au *Portrait* de l'auteur de *l'Idole*, nous parlait des petits vers hésitants, faiblets, puérils, gentillets, florianesques et tout à fait naïfs, qui paraissaient sous le nom de Barbier dans la *Revue française*. Qu'eût dit le grand critique des *Poésies posthumes*? MM. Lacaussade et Grenier, les deux éditeurs, poètes tous les deux, ont-ils voulu jouer un mauvais tour à la mémoire de leur illustre ami?... Je n'ai pas le courage de citer.

38. — Est-ce à dire qu'en mourant le pauvre grand poète a passé les lanières dont il fouaillait les vices de ses contemporains, à M. Alfred Dubout qui s'en prend à Richepin? Non. L'auteur des *Contre-Blasphèmes* a plus de grâce que de force. Son chant de cigale, clair et vif, monte dans le ciel où roulent tumultueusement les tonnerres de M. Richepin. Plus d'une note est jolie. Où donc, dit-il dans le septième sonnet, où donc M. Richepin a-t-il pris ces larmes qui le font rire?

Est-ce aux yeux du soldat qui, sombre et sans *paroles*,
Soutient son frère d'arme à ses pieds abattu?
Est-ce aux yeux de l'époux dont les larges *épaules*
Tressaillent sur un lit où tout souffle s'est tu?

Est-ce aux yeux de l'enfant qui, le soir, en prière,
Près de son père en deuil, dit : Jésus, pour ma mère!
Est-ce au bord du petit cercueil jonché de fleurs
D'où la mère en sanglots lentement se retire?...
Oui, poète, dis-nous où tu les pris ces pleurs?
Ensuite, tu pourras recommencer à rire.

Oubliez Richepin. Chantez votre chant de cigale, un peu moins rapide, un peu plus savant, toujours aussi pur. Nous l'entendrons encore avec plaisir.

39. — M. Jacques Madeleine est loin de la satire dans son *Livret de vers anciens* (A Paris, M.DC.XXX VIII); il est tout entier aux pastiches amoureux de Tristan L'Hermite.

Malherbe est un trop sec poète,
Sa Muse est maigre, au moins fluette.
I'ai bien estudié Ronsard.
Mais ie suis, adore et imite
La grace exquise et pleine d'art
De mon maistre Tristan L'Hermite.

Déjà dans sa préface à M. de Banville, le jeune auteur disait : « Combien ay-ie esté surpris et charmé, rencontrant en Tristan L'Hermite vn grand, ie vous le iure, et superbe poete, du quel ie n'auois apris le nom ny au college ni ailleurs. » Et l'enthousiaste nous promet une édition prochaine des plus beaux vers de Tristan, ou mieux, « si ne s'opposent les duretez des tems, l'Oeuure entier. » Le pastiche en prose est charmant et les pastiches en vers ne sont dépourvus ni d'art ni d'artifice. Donnez-nous maintenant un livret de vers modernes.

40. — J'ai gardé pour la bonne bouche la savoureuse poésie de M. Gabriel Vicaire. L'auteur des *Émaux* chante son pays bressan, comme Ronsard son Vendômois et Du Bellay son « petit Liré ». Il est de mode aujourd'hui, — et qui s'en plaindra? — de peindre, non plus la nature en général, mais tel coin de terre en particulier. C'est ainsi que Theuriet a pris l'Argonne et la Lorraine, Schuré l'Alsace, Gabriel Marc l'Auvergne, Jean Aicard la Provence, Grandmougin la Franche-Comté, Jules Breton l'Artois, André Lemoyne les grèves normandes. Les jolis paysages à mi-côte de la Bresse sont dans les vers de M. Vicaire et aussi les paysans et les paysannes.

Ce n'est qu'une mer de feuillage,
Où, timide, à peine surnage
Un tout petit clocher pointu.

Au premier plan toujours tranquille,
La Saône reluit au matin.
Par instants de l'herbe immobile
Un bœuf se détache et profile
Ses cornes sur le ciel lointain.

N'est-ce pas que la toile est jolie? et voici comment elle s'achève :

Vis-à-vis, gardant ses ouailles,
Le nez penché sur un tricot,
Tandis qu'au loin chantent les cailles,
Une vieille compte ses mailles,
Rouge comme un coquelicot.

Et moi, distrait à ma fenêtre,
Je regarde et n'ose parler.
A quoi je pense? à rien peut-être.
Je regarde les vaches paître
Et la rivière s'écouler.

Une petite toile, ai-je dit? non, pas même : un émail qui n'a l'air de rien, tant il est rustique; regardez de près, il est finement travaillé. Il y en a, comme cela, des douzaines et des douzaines, tous gais, tous alertes, tous de bonne composition et lumineux. Si vous demandez à l'émailleur comment il les a faits, voici sa réponse :

Je les ai faits sans savoir,
Loin des maîtres, loin des foules,
Dans la cour, auprès des poules,
Près des bœufs à l'abreuvoir.

Je les ai faits sur la route,
Au cabaret, Dieu sait où,
En écoutant le coucou
Ou bien en buvant la goutte.

Quelle bonne rondeur paysanne! quelle simplicité! quel agrément! Je voudrais citer la *Préface* tout entière : elle est d'un rare talent. Je voudrais citer à pleines pages et je n'épuiserais pas le trésor. Il faut que je le déclare pourtant, quoi qu'il m'en coûte : çà et là, il me paraît que M. Gabriel Vicaire a trop appuyé; tel détail, pour être vrai, n'en est pas moins grossier. D'autre part, à vous en croire, toute la Bresse se résume dans les poulardes et dans les gaudes, dans les vins du cru, les carillons, les réveillons, les libres amours. Vous n'avez vu ni la foi du laboureur, ni la résignation du pauvre, ni l'espérance du malade, ni les mille vertus humbles et vaillantes du foyer domestique, et, souffrez que je vous le dise, mon cher collaborateur, à mettre en scène, comme vous l'avez fait, quelques moines ou curés rabelaisiens, vous avez calomnié vos prêtres. Revenons au mérite littéraire. Encore bien que j'aperçoive çà et là le coup d'ongle de Théophile Gautier, le maître émailleur (notamment dans *Chinoiseries* et *Jacques Printemps*), et le coup de ciselet du Victor Hugo des *Chansons*, l'œuvre de M. Vicaire est vraiment originale. Le poète a étudié la littérature populaire. Je la reconnais, à ses mots courts, incisifs, nets et rapides, à ses tours imprévus, cette langue trotte-menu que parle le paysan et que savait la Fontaine. Notre poésie contemporaine qui meurt de chlorose, ferait sagement de se retremper à ces sources courantes et de respirer cet air salubre.

JEAN DAVRANCHES.

THÉOLOGIE

Afirmaciones catolicas, por D. VICENTE MANTEROLA, canonigo penitenciaro de Toledo. Madrid, José del Ojo, 1884. In-8° de 554 p. — Prix : 5 fr.

Don Vicente Manterola, chanoine pénitencier de Tolède, autrefois député aux Cortès de 1869, a pris rang depuis déjà plusieurs années au nombre des publicistes les plus distingués de l'Espagne; et bien

que ses publications aient surtout en vue les classes populaires et la réfutation des sophismes et des mensonges au moyen desquels on veut les détourner de la religion, l'auteur sait néanmoins joindre à la vigueur du raisonnement et de la logique une érudition étendue et de bon aloi, ainsi que l'élégance et l'éclat du style. Cet éloge convient particulièrement au volume qu'il vient de publier sous le titre d'*Afirmaciones catolicas*.

Il y établit solidement dans une première partie que la *tolérance religieuse*, telle que l'entendent l'hérésie et le philosophisme, est une absurdité, une impossibilité, *un non sens*. La seconde partie roule sur le célibat ecclésiastique. L'auteur y prouve que, loin d'être contraire à la nature et nuisible à la société, le célibat est voulu, *positis ponendis*, de Dieu et de la nature; qu'il a rendu et qu'il rend journellement d'immenses services à la société.

La troisième partie, subdivisée en chapitres, traite de sujets divers, mais tous d'actualité. Ainsi l'existence de l'enfer et l'éternité des peines, qu'y endurent ceux qui sont morts dans la haine de Dieu, l'infaillibilité doctrinale du souverain Pontife, la légitimité et la nécessité du pouvoir temporel, dont il était autrefois investi, y deviennent tour à tour l'objet de développements et d'éclaircissements clairs et précis, solides et concluants. DOM F. PLAINE.

JURISPRUDENCE

Études sur l'ancien droit et la coutume primitive, par SUMNER-MAINE, traduit de l'anglais. — Paris, Thorin, 1884. In-8° de XXIV-529 p. — Prix : 10 fr.

Cet ouvrage est moins un livre qu'une collection d'articles dont plusieurs avaient été publiés séparément dans le *Fortnightly Review* ou le *Nineteenth Century*. Ces études, comme toutes celles qu'écrit M. Sumner-Maine, méritent au plus haut point l'attention des historiens et des jurisconsultes. Je n'ai pas la prétention de les analyser en entier, je veux seulement, en signalant quelques-unes des conclusions de l'auteur, montrer la haute importance de ses nouveaux travaux.

Un chapitre est intitulé : *La Religion et le Droit*. L'auteur montre d'abord le caractère clérical des anciennes classes de jurisconsultes, puis il met en lumière le principe des sanctions de l'ancien droit hindou qui toutes reposent sur cette idée : « Vous vous punirez vous-même ici-bas, sinon il vous arrivera pis ailleurs» (p. 55). De là, l'énumération de pénitences d'une cruauté sauvage. Le point remarquable « est qu'aucun des anciens auteurs ne semble mettre en doute ce qui

serait à nos yeux essentiellement douteux : savoir si l'on trouvera quelqu'un pour accomplir les plus rudes de ces pénitences. »

Le droit, tel que nous le comprenons, avec un cortège de sanctions pénales qui doivent être infligées en ce monde, ne fait son apparition qu'avec le personnage que nous appelons le *Roi*.

Le Roi est d'abord l'auxiliaire du pouvoir spirituel; il doit compléter la pénitence et en imposer l'exécution. Bientôt les Brahmanes trouvent plus simple d'agir sur les gouvernants que d'exercer leur influence sur les gouvernés : d'où l'alliance du roi et des brahmanes. Peu à peu le pouvoir propre du roi se développera, les derniers écrits hindous revêtiront le roi d'un droit absolu. Alors les lois qui émanent du roi constituent un véritable Code civil, sanctionné par des pénalités que le juge lui-même inflige en ce monde.

M. Sumner-Maine met en évidence l'importance des attributions du Roi dans l'administration de la justice civile. Il montre comment et pourquoi la justice royale a supplanté la justice du peuple. En particulier, pendant les siècles du moyen âge chrétien, l'attribut du roi fut par excellence la justice : la vieille prière, *Regi des justitiam*, contient bien l'expression du sentiment public; il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler les premiers vers du *Coronement Looys*. Au surplus, cet esprit du roi justicier est une idée biblique. Outre les souvenirs de Salomon, voyez l'idéal du Roi dans les psaumes : *Deus, judicium tuum Regi da;* et dans les proverbes, *Noli Regibus dare vinum... ne forte bibant et obliviscantur judiciorum* (XXXI, 4 et 5) — *Rex justus erigit terram* (XXIX, 4) — *Rex qui sedet in solio judicii, dissipat omne malum intuitu suo* (XX, 8), etc., etc. Ainsi se forma l'idée de la royauté, telle que la concevaient les clercs, par exemple Hinkmar. Cette idée passée de bonne heure dans la tradition chrétienne, ne dut pas peu contribuer à faire en réalité du roi le grand justicier de la nation. M. Sumner-Maine n'a peut-être pas suffisamment indiqué ce point.

A côté de ces chapitres, M. Sumner-Maine en a placé deux dont l'un est intitulé : *Le Culte des ancêtres*, et l'autre : *Le culte des ancêtres et l'hérédité*. Ils sont remplis d'aperçus originaux. J'en relève quelques-uns :

D'après les idées primitives, les ancêtres adorés sont au nombre de trois : d'abord le père, puis le grand-père, enfin, l'arrière-grand-père. On peut considérer le respect accordé aux ancêtres plus éloignés, que l'on n'a pas connus personnellement, comme l'effet ultérieur de ces idées. — Le culte des ancêtres est encore la religion pratiquée par la partie de beaucoup la plus nombreuse de l'espèce humaine (?) : Hindous, Japonais, Chinois, etc. Le culte est en grande partie fondé (au moins pour les Hindous) sur l'idée que les cérémonies et les sacri-

fices procurent un bénéfice aux âmes des ancêtres. Cependant, on rencontre dans l'ancienne littérature de l'Inde l'exposition de doctrines telles que celles-ci : « L'homme naît seul, meurt seul, reçoit seul la récompense de ses bonnes actions, et seul la punition de ses méfaits. L'effet de ses actes dans son existence antérieure détermine sa condition dans l'existence présente, sans que rien y puisse être changé, ajouté ou retranché. » Il faudrait donc en conclure que les sacrifices offerts par les vivants ne sauraient être utiles aux morts. Malgré cette contradiction, la croyance à l'efficacité des sacrifices pour les morts semble avoir triomphé sans peine, tant elle est fondée sur les aspirations intimes de la nature humaine.

« Les ancêtres adorés paraissent toujours avoir appartenu d'abord au sexe masculin » (p. 102). — Le culte des ancêtres féminins est postérieur. Donc, partout où s'établit le culte des ancêtres, la paternité est pleinement reconnue. Ainsi M. Sumner-Maine, contrairement aux opinions qui paraissent être celles de M. Fustel de Coulanges, pense que « la puissance du père est antérieure à son culte. » Il invoque à l'appui de cette opinion très vraisemblable le fait que, dans les communautés du Pandjab, où le culte des ancêtres existe à peine à l'état de superstition obscure, la constitution de la famille est agnatique.

On sait quelle influence le culte des ancêtres a exercée sur l'hérédité en droit romain : à plus forte raison cette influence s'est produite dans le droit hindou. « Toutes les grandes conceptions juridiques du droit successoral romain se trouvent dans le droit hindou; mais les termes qui les désignent (héritier, père, agnat, action *de familia erciscunda,* etc.) se traduisent surtout en périphrases qui tirent leur signification de la liturgie hindoue. »

Le culte est dû par les enfants mâles, et en particulier par l'aîné des fils, né d'un mariage contracté avec toutes les conditions prescrites par le droit sacré. Toutefois, pour mieux assurer la transmission du culte, les docteurs admettent comme forme de mariage presque tous les modes d'union possibles entre les sexes; à défaut de fils, le culte et le patrimoine passent au fils de la fille *désignée,* coutume dont M. Sumner-Maine rapproche très heureusement le droit athénien. Ainsi lorsque les femmes sont d'abord admises à succéder, ce n'est pas dans leur propre intérêt, mais dans l'intérêt de la famille; l'Inde, comme Athènes, a connu et connaît encore l'épiclérisme, l'une des plus remarquables de ces institutions nombreuses qui ont pour but d'assurer la conservation de la propriété dans la famille.

A défaut de fils réellement engendré, le père trouve dans l'adoption et dans de nombreuses fictions légales le moyen de s'assurer un continuateur. Parmi ces affiliations fictives, il en est qui pour nos idées modernes sont « stupéfiantes et révoltantes. » Ces continuateurs sont

souvent des enfants adultérins ; mais aussi, comme le fait remarquer l'auteur, « ce sont des enfants de femmes qui vivent à l'abri tutélaire du toit domestique, ou que l'on introduit dans la maison. » Leurs enfants appartiennent à la famille, comme l'enfant de l'esclave; sur ce point comme sur beaucoup d'autres se manifeste la confusion entre la puissance paternelle et le pouvoir du père sur tous les membres de la *domus*.

Que si le chef de famille meurt sans descendant, le lévirat peut lui en procurer un. Bien plus : il arrive que le lévirat est pratiqué du vivant de l'époux et à sa requête. Ce n'est pas seulement dans l'Inde, c'est en Grèce et en Germanie que l'on trouve des traces de cet étrange procédé.

Il faut lire encore les remarquables études sur la succession au trône et la loi salique. S'inspirant d'une grande expérience personnelle, des souvenirs que lui ont laissés ses fonctions dans l'Inde, et de cette vérité que le passé de l'Occident revit sous forme de présent en Orient, l'auteur présente les causes de la guerre de cent ans sous un jour nouveau. Si l'on est tenté de se défier de ses tentatives de généralisation, on ne peut s'empêcher d'admirer la richesse et la fécondité de ses conceptions.

Ayant déjà dépassé les limites d'un simple compte rendu, je ne puis m'étendre sur les derniers chapitres de ce livre (théories sur la société primitive; communautés domestiques de l'Europe orientale; décadence de la propriété féodale en France et en Angleterre ; classification des biens; classification des règles légales), ni sur les notes dont l'a enrichi le traducteur. Ce que j'en ai dit suffira, je l'espère, pour provoquer les esprits curieux à prendre connaissance de cet ouvrage. L'auteur est de ceux qu'on ne peut pas suivre dans toutes leurs hypothèses, mais devant lesquels on ne saurait passer indifférent.

On me permettra de signaler, en terminant, un court parallèle entre l'action sociale des brahmanes et celle de l'Église chrétienne au moyen âge. Les brahmanes, comme les membres du clergé catholique, ont provoqué les largesses charitables et les fondations pieuses. Mais tandis que l'Église honore et aime la pauvreté, le brahmane est bien moins désintéressé : pour lui, « la charité bien ordonnée commence strictement par lui-même, et en est l'apôtre parce qu'il en vit » (p. 118). Il m'a paru utile de relever l'éclatant hommage rendu par l'éminent auteur à la supériorité de la charité chrétienne.

P. Fournier.

SCIENCES ET ARTS

Les Habitants de Suriname. *Notes recueillies à l'exposition d'Amsterdam, en 1883*, par le prince ROLAND BONAPARTE. Paris, Quantin, 1884. In-folio de VIII-227 p. avec 2 cartes, 69 photogr. et 13 chromolith.

L'étude scientifique de l'homme et des sociétés est toute récente. Quelque loin dans le passé que remonte l'origine de notre espèce et de ses races diverses, il ne semble pas que leurs caractères aient fait l'objet de recherches précises depuis plus d'un demi-siècle. Aussi bien fallait-il avoir déjà fort étudié la création entière, avant d'arriver à l'être le plus parfait qui en résume en lui les merveilles, qui parvient à en deviner quelques secrets, et qui apprend chaque jour à en discipliner les forces. La fondation de la Société d'anthropologie à Paris et la publication des œuvres de Darwin en Angleterre sont venues donner, il y a vingt-cinq ans, le plus large essor aux études ethnographiques, c'est-à-dire à celles qui se proposent de décrire les races humaines dans le temps et l'espace, ainsi que les manifestations de leur activité intellectuelle et sociale. Mais, pour cette science nouvelle, que de sujets d'étude dont l'isolement, la distance, la difficulté d'accès retardent la connaissance! Que de peines surtout pour amener, entre toutes les recherches, une unité de plan et de méthode qui en puisse rendre les résultats aisément comparables. Le prince Roland Bonaparte s'est précisément donné pour tâche, d'abord de faire connaître un petit groupe de populations presque ignorées parmi nous, et ensuite d'esquisser sur un exemple un cadre méthodique applicable à la description d'autres types rares et curieux.

A l'exposition coloniale d'Amsterdam en 1883 figuraient, avec leurs habitations, leur mobilier, leurs ustensiles, plusieurs familles représentant les diverses populations de la Guyane hollandaise. Préparé déjà par de longs travaux, possédant toutes les ressources d'une érudition sûre, le prince Roland Bonaparte a fait de ces familles l'objet d'études précises, aussi bien au point de vue des mensurations anthropologiques que par rapport aux usages et à la vie, au travail et à la condition morale. Une introduction à la fois historique, géographique et statistique, discute, en les résumant, les notions les plus exactes sur le territoire de Suriname : premiers essais tentés par les Anglais; fondation du fort de Zelandia, à l'embouchure du fleuve, par les Français chassés de Cayenne en 1640; rivalités incessantes qui font tour à tour passer la colonie sous la domination des Anglais ou des Hollandais, pour ne la laisser définitivement à ceux-ci qu'après 1815; exploration encore bien incomplète des savanes, et surtout des forêts qui ne font place aux cultures que sur des bandes étroites le long des cours d'eau, près de la côte basse et marécageuse; enfin, données statistiques sur

la population, les productions, le commerce, etc. Abordant ensuite la partie ethnographique de son œuvre, l'auteur s'est tracé un plan qui, groupant les renseignements selon leur importance, à partir des intérêts du corps jusqu'aux manifestations de l'esprit, énumère successivement ce qui concerne : 1° l'alimentation; 2° l'habitation; 3° l'habillement; 4° le travail et le commerce; 5° la morale civile et religieuse; 6° les institutions sociales; 7° les arts et les sciences.

Trois groupes de populations ont été examinés ainsi : les Indiens ou peaux rouges, les Nègres des bois, anciens esclaves fugitifs, retournés à la vie sauvage, et les Nègres sédentaires, esclaves affranchis depuis 1863. Ces trois éléments comptent respectivement pour 800, 10,000 et 48,000 âmes dans la population totale, qui comprend en outre un millier d'Européens et 4 à 5,000 émigrants de diverses nationalités. Un quart à peine de la colonie est occupé, et les plantations de sucre, de coton et de café, sont en décroissance continue; seul, le cacao a rapidement progressé. Mais tout effort est difficile à susciter : les Indiens et les Nègres des bois échappent à toute habitude laborieuse, et les Nègres sédentaires suffisent à leurs besoins par le salaire d'une seule journée dans la semaine; aussi, malgré l'importation de travailleurs des Antilles, de la Chine et surtout des Indes anglaises, la main-d'œuvre est toujours insuffisante. Parmi les communions protestantes, celle des Frères Moraves est la plus répandue; elle n'a pas moins de 23,000 adhérents. La langue nationale de la colonie est le « nègre anglais, » bizarre assemblable de portugais et de nègre avec des mots anglais.

Nous ne saurions suivre l'auteur dans l'analyse minutieuse de tous les documents qu'il a rassemblés ou directement recueillis, et qu'il a complétés par un grand nombre de magnifiques photographies. On voit alors défiler, d'abord les Indiens, Caraïbes, Arrowaks et Guaranos, qui s'isolent dans leur liberté sauvage sur les hautes terres, et dont le nombre décroît sans cesse; ensuite, les Nègres des bois, d'un vrai type africain, partagés en petites tribus, faisant de longs voyages pour venir vendre à la côte les arbres de leurs forêts et rapportant en échange des liqueurs fortes; enfin, les Nègres sédentaires, croisés à des degrés variables avec les Européens, les uns en villages sur les plantations, les autres exerçant les petits métiers dans les villes. Il est à peine nécessaire d'ajouter que l'ouvrage, qui n'est point mis dans le commerce, mais qui a été libéralement donné aux sociétés savantes, est édité avec un grand luxe, aussi bien pour la typographie, les lettres ornées et les cartes, que pour les grandes photogravures qui donnent avec exactitude les types des races, et les planches en couleur qui reproduisent les détails les plus intéressants de l'habitation, du costume, etc. Ce sont là aussi, à côté des dissertations savantes, des

matériaux utiles à la science. Aussi doit-on remercier doublement le prince Roland Bonaparte du service qu'il a rendu aux études anthropologiques par cette belle publication. Il est fort à souhaiter que ce premier travail soit bientôt suivi d'une série d'autres mémoires, consacrés de même à faire connaître de curieux groupes ethniques, étudiés avec méthode et décrits avec art. A. DELAIRE.

Les Manuscrits et la Miniature, par A. LECOY DE LA MARCHE, Paris, A. Quantin, 1885. In-8° de 357 p. — Prix : broché, 3 fr. 50; cartonné, 4 fr. 50.

M. Lecoy de la Marche a divisé son livre en trois parties ; le manuscrit (p. 7 à 115) ; la miniature (p. 116 à 325) ; la reliure (p. 326 à 353). C'est un ouvrage de vulgarisation, dont la partie la plus importante est, comme on vient de le voir, consacrée à la miniature. L'auteur ne nous a rien appris de nouveau sur les manuscrits et sur la reliure. Peut-être avec un peu plus de netteté et de divisions typographiques eût-il rendu son livre plus commode à lire et à retenir. Il sera assez difficile d'en faire un profit pour quiconque n'est pas un peu initié ou ne lira pas la plume à la main.

L'étude sur la miniature est intéressante et forme vraiment le fond de ce travail. Malheureusement elle n'est pas et ne pouvait être complète. M. Lecoy de la Marche l'avoue lui-même (p. 118). La science n'est pas faite. Or il faudrait qu'elle le fût pour que la vulgarisation pût intervenir. Nous ne pouvons donc entrer dans une critique approfondie de ce livre. Il nous semble cependant que l'on aurait dû étudier d'abord et successivement les divers genres de manuscrits, avant de différencier les types de miniatures. Ainsi, ce qui manque dans ce livre, c'est la méthode, la précision. Les sujets des nombreuses gravures ont été bien choisis. Le style est bon, et souvent gai ; ce livre plaira donc aux gens du monde et servira aux artistes. Puisse-t-il donner à quelque jeune homme, comme au jeune Alfred Le Grand (p. 265), le goût d'une étude plus approfondie de ces merveilles du moyen âge, avec le désir de continuer et d'achever l'œuvre de M. de Bastard. Ce sera là un grand profit pour la science. A. B.

Souvenirs, par RICHARD WAGNER, traduits de l'allemand pour la première fois par CAMILLE BENOIT. Paris, Charpentier, 1884. In-18 j. de VIII-299 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quel que soit le point de vue auquel on se place pour juger l'œuvre de R. Wagner et la révolution musicale à laquelle son nom demeure attaché, on trouvera de l'intérêt à la première traduction française de ses *Souvenirs*. Ce n'est pas qu'un ouvrage de Wagner ait jamais paru

en Allemagne sous ce titre. La composition du volume est un peu artificielle, et le choix des morceaux qui le forment appartient en propre au traducteur. Ils sont extraits des *Œuvres complètes* de Wagner publiées en dix volumes in-8° par la librairie Fritzsch, de Leipzig. M. C. Benoît a choisi de préférence les pages relatives à la carrière musicale de Wagner, à ses débuts, à ses premiers essais de créations personnelles, et le caractère autobiographique des divers récits forme leur véritable lien. Nous eussions aimé, pour notre part, trouver en tête de chacun d'eux un renvoi bibliographique exact au recueil allemand où il a paru pour la première fois; tout au moins était-il nécessaire d'indiquer à quel volume de l'édition de Leipzig il est emprunté, pour les lecteurs désireux de se reporter au texte original. Les notes du traducteur sont sobres et mesurées; mais il a tort de renvoyer çà et là, sans nécessité aucune, à des répertoires aussi répandus que les *Contemporains* de Vapereau, ou des compilations de dixième main comme le *Grand Dictionnaire* de Larousse. Dans une annotation aussi brève, il faut se borner à citer des autorités ou des sources.

Applaudi ou discuté chez nous comme poète et musicien, par des admirateurs et des adversaires également passionnés, Wagner est à peu près inconnu en France comme prosateur, narrateur ou esthéticien. Ce volume va le révéler sous des aspects tout à fait nouveaux, et l'homme et l'artiste ont également à y gagner. Outre l'*Esquisse autobiographique* (1813-1842), consacrée par Wagner à ses premières années, les chapitres les plus intéressants du livre sont les *Souvenirs sur Spontini* et la *Lettre sur le Tannhœuser*. Le premier, écrit en 1851, débute par des pages remarquables sur Spontini, Rossini et Meyerbeer; elles fixent une période de l'histoire de la musique d'opéra et définissent nettement la nature du progrès que Wagner a voulu y apporter. La lettre sur l'exécution du *Tannhœuser* à Paris, en 1861, explique l'échec relatif subi par cette œuvre célèbre avec une modération de langage et une absence de rancune qu'on ne s'attendrait pas à trouver chez un auteur sifflé. Ce morceau et la lettre à M. Monod (Sorrente, 1876), que M. Benoît réimprime avec raison, aideront le public français à revenir sur des jugements erronés, qui nous représentent souvent l'auteur de la *Tétralogie* comme un détracteur acharné de la France, un grossier pamphlétaire aux gages de nos ennemis. La faute de tact et de goût, l'aberration momentanée d'où sortit la *Capitulation*, ont donné lieu à des malentendus exagérés à plaisir et qui ne doivent pas peser plus longtemps sur la mémoire d'un grand artiste.

M. Camille Benoît a eu à lutter dans sa traduction contre les difficultés d'une langue très chargée et à rendre en français plus d'une plaisanterie un peu lourde de l'esprit germanique. Le volume est pourtant facile à lire, et les courtes pages de préface, où l'on sent un

disciple fervent s'effacer derrière le maître, aident mieux à comprendre celui-ci que de longs et verbeux commentaires. Mais dans les dix volumes de Leipzig il y avait à prendre, croyons-nous, des morceaux plus intéressants encore que les fragments biographiques réunis dans ces *Souvenirs*. Wagner a écrit des pages d'esthétique remarquables, parmi lesquelles *Oper und Drama* (1851) résume admirablement ses théories sur la musique et le théâtre. Ce travail et plusieurs autres demanderaient à être traduits. Si M. Benoît avait assez de courage pour faire connaître à la France la partie didactique des œuvres de Wagner, il trouverait certainement assez d'esprits curieux et impartiaux pour l'encourager et le suivre. P. DE NOLHAC.

BELLES-LETTRES

Œuvres poétiques d'André Chénier, publiées avec une introduction et des notes par EUGÈNE MANUEL. Paris, Jouaust et Sigaux. In-16 de XLIV-315 p. — Prix : 3 fr. (*Nouvelle Bibliothèque classique.*)

Plus un auteur est célèbre, lu, connu, aimé, plus il est difficile de parler longuement de la réimpression de ses œuvres. Telle est ma position en face de cette édition nouvelle des poésies d'André Chénier. De ces poésies mêmes tant de fois étudiées et admirées, je n'ai évidemment rien à dire. Je ne puis m'arrêter qu'aux côtés accessoires de ce volume. Quand j'aurai rappelé que, publié par M. Jouaust, il fait partie de la jolie *Bibliothèque classique,* j'aurai fait connaître ce qu'est le livre au point de vue typographique, et il ne me restera plus à ajouter que quelques lignes sur la part de M. Eugène Manuel dans cette réimpression. On lui doit une note préliminaire où est expliquée la manière dont le volume est composé. On a profité des travaux précédents de MM. Becq de Fouquières, Gabriel de Chénier et Moland. On n'a pas la prétention de donner une édition définitive ni même complète, puisque celle-ci est un choix, mais un choix fait dans un esprit critique, et dont ne sont éliminés que des fragments, des variantes sans importance pour la majorité des lecteurs.

M. E. Manuel fait suivre cette note d'une étude intéressante sur la vie et les œuvres du poète. On y remarque, outre des détails biographiques peu connus, des pages excellentes dans lesquelles est très bien défini le génie de Chénier, appartenant plus à son siècle que ne l'aurait voulu l'école romantique désireuse de se l'incorporer, mais y occupant une place bien à part, bien distincte, et où nul n'aurait pu se poser comme son rival. Un fait connu déjà, mais non sans doute de tous nos lecteurs : une jeune Grecque, de la famille des Lusignan, mère de Chénier, avait une sœur qui, mariée à M. Amic, fut l'aïeule de M. Thiers. Dans la notice de M. Manuel, restent sur le

carreau les légendes inventées par M. de Latouche, Mlle de Coigny inspirant la *jeune captive*, les iambes interrompues par *le messager de mort, noir recruteur des ombres*, les vers déclamés par le poète et par Roucher sur la fatale charrette, le mot tant de fois cité : « J'avais pourtant quelque chose là, » l'histoire des trois portefeuilles, etc.

Le livre est terminé par de bonnes notes souvent très utiles pour l'intelligence du texte plein d'allusions érudites. TH. P.

Histoire générale de la littérature moderne. La Renaissance de Dante à Luther, par MARC-MONNIER, doyen de la Faculté des lettres de Genève. Paris, Didot; 1884. In-8° de 528 p. — Prix : 5 fr.

« Mener toutes les littératures de front, montrer à chaque pas l'action des unes sur les autres, suivre ainsi, non plus seulement en deçà ou au delà de telle frontière, mais partout à la fois le mouvement de la pensée et de l'art, » voilà ce qu'a voulu faire M. Marc-Monnier. Il ajoute qu'il a écrit son livre parce qu'il manquait en France. La pensée qui l'a inspiré n'est cependant pas sans analogie avec celle qui a présidé à la composition du beau *Cours de littérature au moyen âge* de Villemain. Le premier, Villemain comprit quels liens reliaient les littératures, surtout celles qui sont d'origine romane, et il étudia dans ses leçons, dont le succès fut si grand, la France, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre. Entre ce plan et celui de M. Marc-Monnier, il y a bien quelques rapports, mais celui-ci, s'il fait, trop prématurément selon nous, commencer la Renaissance à Dante, continue son œuvre jusqu'aux premières années du XVIe siècle; il fait, de plus, quelques excursions en Allemagne, en Suisse, et s'arrête assez longtemps en Hollande en y rencontrant Erasme. Il ajoute donc des éléments nouveaux à ceux que Villemain a employés, et s'il ne parle point, comme ce dernier, d'époques antérieures au XIVe siècle, il s'occupe de poètes, d'écrivains postérieurs à cette période, sur lesquels son illustre prédécesseur s'est tu. Toutefois, un grand nombre des mêmes personnages ont posé devant les deux critiques.

Le livre de M. Marc-Monnier commence donc à Dante, il s'arrête après Luther, après Rabelais, après Ignace de Loyola, à la Réforme. Un autre ouvrage doit conduire le lecteur de cette époque à la Révolution.

Il était difficile que toutes les parties d'un ouvrage aussi considérable fussent d'un égal mérite. M. Marc-Monnier connaît parfaitement l'Italie, aussi les pages qui lui sont consacrées sont-elles les plus remarquables du livre : érudition, goût, style s'y trouvent réunis au grand profit et au grand plaisir du lecteur. Après tout ce qui a été écrit sur cette fertile contrée, après Ginguené, Delécluse, Mézières et

bien d'autres, M. Marc-Monnier a le talent d'instruire et d'intéresser. On sent que là il est maître de son sujet, qu'il a été en longue relation avec les hommes dont il parle, qu'il a tout vu par lui-même.

Il n'en est pas tout à fait ainsi pour l'Espagne : on s'aperçoit que l'auteur s'est parfois contenté d'en entrevoir les livres à travers les pages superficielles de critiques jadis en quelque renom, mais aujourd'hui bien distancés. Non seulement M. Marc-Monnier ne paraît pas avoir recouru aux textes, mais il n'a interrogé ni Wolf, ni Clarus, ni de los Rios, ni même Ticknor. Il paraît s'être borné à consulter Cambouliù et Puibusque. Il est évident que c'est d'après ce dernier que M. Marc-Monnier donne une idée tout à fait fausse de l'œuvre étrange de Juan Ruiz, qui n'est pas du tout un roman d'aventures, et que si, bon appréciateur des beaux vers, il avait jeté un coup d'œil sur le *Labyrinthe*, sur l'épisode du comte de Nieblo, il n'eût certes point parlé dédaigneusement de Juan de Mena. A côté de ces appréciations inexactes, il y aurait à signaler quelques omissions. On pourrait sans doute faire la même remarque sur d'autres parties du livre; mais nous reconnaissons que ces inexactitudes, que ces lacunes qui frapperont l'érudit occupé spécialement de telle ou telle littérature, et qui prennent à ses yeux d'assez grandes proportions, n'apparaîtront pas au simple lettré. Pour lui elles s'évanouiront au milieu d'un ensemble bien coordonné, où toutes les grandes lignes sont nettement tracées, et qui lui offrira, dans un volume assez restreint, un groupe de renseignements dont il eût été embarrassé de chercher la réunion ailleurs. J'ajouterai que l'auteur, quelles que soient ses croyances religieuses, traite avec beaucoup de convenance et d'impartialité des sujets d'où pourraient facilement s'élever des polémiques irritantes.

C'est un aimable cliché de parler à un écrivain de la nouvelle édition dans laquelle il fera disparaître les défauts qu'on se permet de lui signaler. Mais j'y crois, à cette seconde édition de l'ouvrage de M. Marc-Monnier. S'il en est ainsi, souhaitons que l'auteur n'hésite pas à se donner plus d'espace; bien des chapitres de son livre y gagneront, et il pourra accorder une place aux écrivains portugais qui ne méritent pas d'être oubliés dans ce grand tableau de la littérature européenne pendant plus de deux siècles. Th. P.

Shakespeare's Stellung zur Katholischen Religion, von Dr. J. M. Raich. Mainz, Kirchheim, 1884. In-8° de 231 p.

Shakespeare était-il catholique? Châteaubriand le suppose, Rio l'affirme, la critique protestante le nie, et le débat ardent qui s'est élevé autour de cette intéressante question n'est pas encore clos d'une manière définitive. En effet, si, du côté catholique, on a pu établir

que le père du grand poète était des nôtres, et que sa mère appartenait à une famille qui comptait dans son sein des martyrs de la vraie foi ; si, de plus, on peut invoquer le témoignage peu suspect d'un érudit anglican bien informé, Fulman († 1688), qui dit formellement, en parlant de Shakespeare : *He dyed a papist,* — d'autre part, c'est sous les auspices de l'Église anglicane qu'on voit s'accomplir les principaux actes de sa vie religieuse, et c'est sous les voûtes du temple anglican de Stratford-sur-Avon qu'il trouve un tombeau. M. Raich, qui consacre les trente-quatre premières pages de son livre à exposer l'état actuel de la question, a pensé que les témoignages historiques invoqués de part et d'autre ne suffisent pas pour asseoir sur des bases inébranlables une opinion quelconque, et qu'en attendant des documents nouveaux, qui peut-être ne se produiront jamais, il y a lieu de demander la solution du problème à Shakespeare lui-même. De là ce livre, où, en vue de trouver les éléments d'une réponse satisfaisante, l'œuvre gigantesque du grand dramaturge est soumise à un minutieux examen. Je n'ai pas besoin de signaler l'intérêt que présente une recherche de ce genre, ni le caractère délicat et même le côté dangereux qu'elle présente: il me suffit de dire qu'à part un petit nombre de points où un critique exigeant aurait le droit de faire quelques réserves, ou de présenter quelques objections, M. Raich s'est magistralement acquitté de la tâche qu'il s'était imposée. Il s'est gardé de tomber dans le travers ordinaire des critiques systématiques, qui consiste à attribuer aux auteurs dramatiques la responsabilité des paroles qu'ils mettent dans la bouche de leurs héros : à ce compte, il n'en est pas un seul, parmi les plus grands, qui ne pût être revendiqué par plusieurs religions, et Shakespeare notamment pourrait être disputé non seulement par les diverses confessions chrétiennes, mais encore par la libre-pensée moderne, qui a élevé en effet sur lui des prétentions aussi audacieuses que déraisonnables. Le procédé de M. Raich est tout autre; on en aura une idée d'après l'exposé suivant, dans lequel j'essaie de présenter, sous forme de résumé rapide, les résultats les plus remarquables de ses investigations :

1° Les dramaturges contemporains de Shakespeare ne manquent pas, chaque fois que l'occasion s'en présente, de se déchaîner par la bouche de leurs personnages contre l'Église catholique : Shakespeare ne le fait jamais. Par contre, il persifle avec une verve impitoyable le puritanisme, qui est la forme la plus logique et la plus accentuée du protestantisme anglais, et il va choisir, pour le livrer à un immortel ridicule sous le nom de Falstaff, un type historique dans lequel les hérétiques anglais saluaient le précurseur de la révolution religieuse du XVIe siècle.

2° Chaque fois que Shakespeare met sur la scène un membre du

clergé catholique, à moins qu'il n'ait les mains liées d'avance par les données de l'histoire, il le peint digne de respect et même de sympathie. Les moines surtout, si odieux à l'Angleterre protestante, sont traités par lui avec une prédilection tellement manifeste, que la critique a été unanime à le reconnaître. Le clergé protestant, par contre, est bafoué et honni sans exception.

3° A la différence des autres dramaturges anglais qui montrent la plus outrageuse ignorance du culte et du dogme catholiques, Shakespeare est parfaitement renseigné sur tous les détails de la doctrine et de la liturgie, à tel point qu'on ne comprendrait pas qu'il eût pu en acquérir une notion si précise et si complète s'il n'en avait été imbu depuis l'enfance. Il est utile d'ajouter que tous ses personnages pensent et parlent en catholiques, et professent, sur toutes les questions qui faisaient l'objet de la controverse entre l'Église et l'anglicanisme, des doctrines radicalement opposées à celles des 39 articles. Sans doute, cette circonstance, prise séparément, serait loin de pouvoir être présentée comme un argument décisif; mais ce serait, d'autre part, faire preuve de peu de critique que de vouloir l'attribuer exclusivement à l'*objectivité* du poète.

4° Il est trois drames surtout où les sentiments catholiques de Shakespeare semblent se faire jour avec une énergie particulière. Ce sont : 1° le *Roi Jean*, où, remaniant une pièce ancienne, le poète en élimine tout ce qu'elle contient de blessant pour l'Église catholique et pour la papauté; 2° *Henri V*, où ce roi, le favori du poète et le type du héros national de l'Angleterre, est peint sous les couleurs d'un pieux et fervent catholique; 3° le *Henri VIII*, cette noble et courageuse protestation contre la crise d'où est sorti l'anglicanisme, et qui est en même temps la réhabilitation éclatante de Catherine d'Aragon. Comment une œuvre pareille aurait-elle pu jaillir d'un cœur protestant?

Il faut lire dans le livre de M. Raich les solides et ingénieux développements donnés à ces diverses considérations, dont l'ensemble constitue un faisceau bien difficile à rompre. Pour ma part, je ne vois pas sur quel point on pourrait essayer de l'entamer, à moins qu'on ne s'avise de défendre l'authenticité de la première partie de *Henri VI* et du dernier acte de *Henri VIII*, deux apocryphes absolument indignes, non seulement du cœur, mais encore du génie de Shakespeare. Si le grand poète avait pu commettre ces deux mauvaises œuvres, ou plutôt ces deux mauvaises actions, il ne serait pas seulement un protestant avéré, il serait encore un caractère peu estimable, et nous n'aurions aucune raison pour le disputer à l'hérésie. Aussi attendons-nous avec une vive impatience la réponse de la critique protestante à l'œuvre magistrale de M. Raich.

GODEFROID KURTH.

Vie de G. Budé, fondateur du Collège de France, 1467-1540, par Eugène de Budé. Paris, Émile Perrin, 1884. In-12 de 300 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est un résumé bien fait, avec quelques additions et rectifications, de ce que l'on avait écrit jusqu'à ce jour sur Guillaume Budé, né à Paris en 1467, cinquième fils de Jean Budé, seigneur d'Yères, de Villiers et de Marly, grand audiencier de France, et de Catherine Le Picart de Plateville, mort à Paris en 1540, le 22 août, et non le 23, comme l'ont cru la plupart des biographes, depuis Bayle jusqu'à M. Lud. Lalanne. M. E. de Budé traite en autant de chapitres les sujets suivants : jeunesse de Budé, Budé à la Cour, ses premiers écrits, le traité *De Asse, les opuscules et commentaires sur la langue grecque, l'Institution du Prince,* la correspondance de Budé, la suite de sa biographie, ses amis et les savants de son temps, sa mort, sa postérité. Signalons les détails fournis par l'auteur (p. 20-21 et 281-289) sur la femme que Budé épousa en 1503, Roberte Le Lyeur, issue d'une ancienne famille de Normandie, fille de Roger Le Lyeur, seigneur de Boisbesnard et de Malesmains, et d'Isabeau de Lailly; elle fut pour le docte helléniste une aide intelligente et dévouée, cherchant pour lui les livres nécessaires à ses travaux et, même, dans ces livres, les passages à utiliser; elle mourut à Genève le 15 avril 1550. Comme Du Cange, Budé travailla plusieurs heures le jour même de ses noces. Son nouveau biographe donne un autre exemple de l'amour du grand érudit pour l'étude, en racontant qu'un jour un domestique étant venu tout effrayé lui annoncer que le feu était à la maison, son maître répondit sans détourner les yeux du livre qui l'absorbait : « Allez avertir ma femme; vous savez bien que je ne m'occupe pas des affaires du ménage. » Mais l'historiette nous paraît quelque peu suspecte. Les renseignements relatifs aux éditions des divers ouvrages de Budé ont été réunis avec grand soin. Indiquons particulièrement aux bibliophiles la description très détaillée (p. 88-90), d'après une communication du Dr Sieber, le bibliothécaire de Bâle, d'un important manuscrit du traité *De Asse* conservé dans cette collection, M. E. de Budé a tiré bon nombre de particularités curieuses du recueil des lettres de son héros, notamment sur Érasme, Lascaris, Pierre Amy, Rabelais, Tonstall, le futur évêque de Londres, Claude Chansonnett, le jurisconsulte Messin, Étienne Dolet, tous correspondants du docte professeur. On trouve encore (p. 179 et suiv.) des indications peu connues sur l'hôtel que possédait Budé rue Saint-Martin (n° 203 actuel) et sur ses deux maisons de campagne, situées l'une à Marly, l'autre à Saint-Maur. A propos de ces maisons de campagne, on lit avec intérêt (p. 183-187) une lettre de Guillaume à son frère Louis, tirée des archives de l'auteur. Dans une autre lettre à ce frère tendrement aimé

(p. 193-195), on remarque le programme d'une sorte d'association, Guillaume se réservant le culte des lettres et abandonnant à Louis le soin des choses de la vie pratique. M. de Budé déclare (p. 299) qu'il a essayé de rendre son étude aussi complète que possible. Nous ne lui reprocherons que deux lacunes : il n'a pas mentionné l'hommage rendu par Florimond de Raymond (*La naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle,* édition de 1623, in-4°, p. 568) à Budé, « ce grand homme, père des lettres, » et le certificat de bon catholique délivré (*ibid.*) par cet historien à celui qui, *s'il ne voulut point de pompes à son enterrement,* se montra non pas *hérétique,* mais *modeste.* M. de Budé, en publiant (p. 262-265) le testament de l'homme éminent dont il porte le nom, n'a pas rappelé que ce document avait été déjà inséré dans les *Antiquités de Paris,* comme nous l'apprend la citation qu'en fait Fl. de Raymond. Quelques indications ne sont pas assez exactes : par exemple, l'ouvrage de La Croix du Maine ne s'appelle pas *Bibliothèque des hommes illustres* (p. 7) et n'a pas été publié en 1587 (p. 51). Un tort plus grave de M. de Budé, c'est d'avoir, dans le titre même de sa publication, surfait la part de son aïeul en le présentant comme le *fondateur du Collège de France.* Au moins aurait-il fallu dire : *un des fondateurs du Collège de France,* car Budé eut, dans cette glorieuse création, un bien illustre collaborateur, François Ier, et n'est-ce pas le cas de rendre à César ce qui appartient à César? T. DE L.

Espronceda, su tiempo, su vida y sus obras, ensayo historico-biografico, por E. RODRIGUEZ SOLIS. Madrid, imp. de Fernando Cao y Domingo de Val, 1884. In-18 de 272 p. — Prix : 2 pesetas.

Breton de los Herreros, recuerdos de su vida y sus obras, por el marques DE MOLINS. Madrid, 1884, Imprenta de Tello. In-16 de XVI-560 p. — Prix : 6 pesetas.

Espronceda et Breton de los Herreros sont deux des plus célèbres poètes de l'Espagne du XIXe siècle. Leurs biographes, MM. Rodriguez Solis et le marquis de Molins, très bien renseignés et très enthousiastes, nous en donnent un portrait fidèle. Trop de politique dans le livre du premier, parce qu'il y en a plus qu'il n'en fallait strictement pour parler du poète libéral de 1823, pas assez d'anecdotes sur les lettrés de 1830, quoique l'auteur nous donne force documents sur le romantisme et les romantiques. Espronceda est d'ailleurs très justement apprécié, et l'idée qui résulte du livre de M. Rodriguez Solis est bien la même qui résulte d'une étude sérieuse des œuvres de son héros. Espronceda est indiscutablement le plus grand poète de l'Espagne contemporaine et romantique : on peut le classer parmi les byroniens, mais en lui donnant un rang à part et en lui reconnaissant une originalité relative, qu'il doit à sa situation de poète douteur et

même incrédule dans un royaume croyant. — Le livre de M. Rodriguez Solis est rédigé avec beaucoup de tact : il a compris qu'il était au moins inutile pour la morale nouvelle de trop mettre en lumière la singulière conduite de son héros à l'égard de Teresa, et il a rejeté cette importante physionomie à l'arrière-plan de son étude. Le vague de l'ordonnance du récit et l'absence d'art en sont d'ailleurs les défauts principaux, rachetés, j'en conviens, par l'abondance des textes inédits cités et des documents colligés. Le gros volume de M. le marquis de Molins est bien plus régulier comme plan; il est également nourri de renseignements, mais le sujet a une importance à tel point moindre que le lecteur de ces 574 pages est quelque peu déçu dans ses espérances. La faute n'en n'est pas à l'auteur, qui grossit son héros aussi consciencieusement qu'il est possible en demeurant dans les limites de la vérité idéalisée : elle incombe presque toute à Breton, improvisateur infatigable de plus de 175 drames et de six gros volumes de poésies lyriques, outre les travaux du journalisme. Tant d'œuvres en quarante-neuf ans démontrent plus de fécondité que de souci artistique de la forme et du fond, d'autant qu'il faut tenir compte de la stérilité des dernières années de l'auteur de *Marcela*. Breton, s'il s'éleva très au-dessus de Scribe par ses dons naturels et sa verve, par sa forme point banale ni emphatique, n'a jamais pu produire une œuvre de haute valeur dramatique ou comique. Ajoutons à cette infériorité une certaine âpreté de caractère qui lui faisait des ennemis de tous ses rivaux. Bref, nous arrivons à des conclusions très différentes de celles de M. le marquis de Molins, quoiqu'elles nous soient suggérées par ses aveux à contre-cœur et ses réticences : l'homme et l'œuvre sont inférieurs à leur réputation. Tel sera, je crois, l'arrêt de la postérité sur le favori des parterres de Madrid. A. SAVINE.

HISTOIRE

Vingt ans à Madagascar. *Colonisation, traditions historiques, mœurs et croyances* d'après les Notes du P. Abinal et de plusieurs autres missionnaires de la Compagnie de Jésus, par le P. DE LA VAISSIÈRE, de la même Compagnie. Paris, Lecoffre, 1885. In-8° de VII-363 p. avec une carte. — Prix : 4 fr.

Le *Polybiblion* a rendu compte (t. XL), p. 341) de l'*Histoire de Madagascar* du R. F. de La Vaissière. Ces deux volumes s'adressaient principalement aux cœurs catholiques, auxquels ils racontaient, avec un peu trop de longueurs peut-être, les travaux , le zèle, les luttes incessantes soutenues par les missionnaires, surtout durant ces trente dernières années, pour semer la bonne nouvelle dans cette terre malheureusement abandonnée aujourd'hui à l'ivraie du protestantisme. Sans

doute, le récit détaillé de ces labeurs, qu'on aurait pu nommer les *Annales religieuses* de Madagascar, était encadré dans des pages intéressantes particulièrement consacrées à la géographie, à l'histoire politique, à l'industrie de la grande île; mais ces notions ne semblaient être là que comme un accessoire; et c'était, pour un bon nombre de lecteurs, un défaut qui enlevait à l'ouvrage une grande partie de son mérite.

Le second ouvrage, que le R. P. de La Vaissière présente aujourd'hui au public, n'aura pas ce défaut — si défaut il y avait — et il aura de plus, sur son aîné, l'incontestable mérite de se renfermer en un modeste volume, et de se rendre ainsi plus abordable.

« Nous avons raconté ailleurs, dit l'auteur dans son introduction, l'histoire des héroïques travaux entrepris par nos frères dans l'apostolat, afin d'amener à la vraie foi et à la civilisation chrétienne les barbares habitants de cette contrée. — Le présent ouvrage complètera cette histoire, et achèvera de faire connnaître l'île de Madagascar au triple point de vue des espérances qu'elle offre à la colonisation, de ses traditions historiques, et des mœurs et croyances de ses habitants. Que de choses encore à dire sur un si vaste pays, surtout quand on a la bonne fortune de parler, appuyé sur une vieille expérience de vingt ans de mission, et sur la collaboration non moins précieuse de frères et amis, aussi modestes qu'intelligents et laborieux (p. v-vi). »

Suivons rapidement l'auteur dans les grandes lignes de son ouvrage. La première partie (p. 1-38), qu'il adresse aux futurs colons de Madagascar, renferme en raccourci les connaissances que l'on peut désirer sur la nature et la fertilité actuelle ou possible du sol, sur le climat et les productions du pays, sur les minerais d'or, d'argent, de cuivre, et de fer surtout qui s'y présente presque à l'état natif; enfin, sur le commerce et l'industrie indigène. De l'aveu même de l'auteur, cette première partie est « peut-être la moins originale des trois (p. vi), » que comprend son livre.

La seconde partie offre plus d'intérêt; elle forme un tableau complet de toute l'histoire, légendaire ou réelle, de la monarchie hova (p. 39-141). Après une rapide étude sur les diverses peuplades qui se partagent la grande île, nous voyons défiler sous nos yeux, avec leurs faits et gestes, les treize premiers représentants de la puissance hova depuis le commencement du xvie siècle environ jusqu'au règne d'Andrianampoinimerina (1787), qui doit être considéré historiquement comme le vrai fondateur de cette monarchie. Tous ces récits sont empruntés aux traditions populaires; le R. P. de La Vaissière n'a eu qu'à puiser dans les nombreux documents recueillis en trois volumes de plus de 1,300 pages par un de ses confrères, le P. François Callet. Quelle peut être pour l'histoire l'utilité de ces antiques traditions? Je

ne saurais le dire; mais il est évident que, vraies ou fausses, elles ont été singulièrement embellies par l'imagination vaniteuse des Hovas. — Ces récits légendaires sont suivis d'un rapide résumé des événements politiques qui se sont accomplis à Madagascar depuis 1787 jusqu'à 1884.

La troisième partie de l'ouvrage est, à notre avis, la plus intéressante; c'est aussi la plus développée (p. 143-311). L'auteur y décrit, d'après les notes du P. Antoine Abinal, les mœurs et les croyances du peuple malgache. Voici quelques titres de chapitres qui en feront vite comprendre tout l'intérêt : Ch. I. *Gouvernement, Royauté, Administration, Armée.* — Ch. IV *Croyances religieuses, Dieu et l'âme.* — Ch. V. *Du séjour des ombres, Évocation des morts, Ramanenjana* (Spirites). — Ch VI. *Métamorphose, Métempsycose.* On verra par la lecture de ce dernier chapitre que Darwin a eu des précurseurs chez les Malgaches: telle peuplade, en effet, se croit issue du singe; telle autre, du caïman, ou même du chien.

On trouve en appendice, à la fin du volume, des *Remarques sur la langue malgache,* étudiée dans ses caractères distinctifs et dans ses rapports avec le malais; les *Moyennes des observations météorologiques à Tananarive* en 1882; un double tableau du commerce d'exportation et d'importation sur la côte est; enfin, les deux éloquents discours prononcés à la Chambre des Députés par M. Albert de Mun et par Mgr Freppel en mars et juillet 1884.

C'est un devoir pour moi, avant de finir cet article, de signaler à l'attention des géographes la magnifique carte de Madagascar, qui orne ce volume; elle a été dressée par M. Hansermann d'après les documents du R. P. de La Vaissière et de M. Alfred Grandidier. Je pense avec l'auteur qu'on en trouvera difficilement ailleurs une plus belle et plus complète. DOM M.-E. RIO.

Fénelon à Cambrai, *d'après sa correspondance* (1699-1715), par EMMANUEL DE BROGLIE. Paris, Plon et Nourrit, 1884. In-8° de xj-450 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'épreuve seule peut donner la véritable mesure d'un homme et de sa valeur morale. Or, Fénelon fut soumis pendant quinze ans à la plus terrible épreuve que pût subir à la fin du XVIIe siècle, un homme naturellement fier, ayant conscience de sa valeur. Après la célèbre dispute suscitée par le livre des *Maximes des Saints* et la soumission admirable qui suivit la sentence de la cour pontificale, la *disgrâce* de l'archevêque de Cambrai fut complète : cette disgrâce, j'ai souligné le mot, que nous ne comprenons pas aujourd'hui comme nos aïeux de la cour de Louis XIV, et qui pourtant avait un caractère si funeste, qu'elle faisait fléchir les plus grands courages et porta le coup fatal à Racine. On connaît bien, dans l'histoire de Fénelon, les deux périodes

brillantes de l'éducation du duc de Bourgogne, et de la lutte soutenue contre Bossuet sur les matières les plus ardues de la théologie mystique; mais on connaît beaucoup moins la dernière période de sa vie, celle, précisément, qui peut jeter la plus vive lumière sur la vraie physionomie de sa personne, en montrant combien furent courageusement et fructueusement remplies ces années assombries par les déceptions et par le malheur.

M. Emmanuel de Broglie s'est imposé la tâche de nous apporter cette démonstration à l'aide de la correspondance générale du grand évêque publiée au commencement de ce siècle, mais fort insuffisamment explorée par les biographes. On ne trouvera donc pas ici de ces révélations inattendues que nous ménagent quelquefois les travaux composés avec des matériaux inédits. Les lettrés de profession ou de passion, ceux qui ont lu ou parcouru l'œuvre complète du cygne de Cambrai ont déjà pu tirer eux-mêmes de la Correspondance les conclusions que dégage M. de Broglie; mais il était utile qu'elles fussent exposées devant le grand public. Il se trouve en effet que l'opinion de la postérité sur le caractère moral de Fénelon a subi depuis deux cents ans d'étranges vicissitudes. Dès l'origine, on sacrifia beaucoup aux apparences pour juger ce grand caractère, et les critiques varièrent à plaisir suivant les préjugés et les points de vue : pour les uns ce fut un ambitieux, ne rêvant que crédit et domination; pour les autres ce fut un saint méconnu; les jansénistes en firent un défenseur fanatique des doctrines ultramontaines, et les philosophes, au contraire, parvinrent à le transformer en une sorte de précurseur inavoué de leurs doctrines, dont la douceur tolérante cachait mal le scepticisme réel. Vinrent les mémoires de Saint-Simon, qui détruisirent la légende philosophique pour la remplacer par une autre, dans laquelle la vérité est alliée d'une façon fort intime avec l'erreur, et l'admiration involontaire avec la partialité la plus jalouse. Il en est résulté qu'on n'a pas encore une idée bien nette du caractère de Fénelon, qui présente, pour le plus grand nombre, un personnage à double face, moitié mystique, moitié ambitieux, aussi chimérique en politique qu'exalté en religion. L'écrivain seul, avec ses inimitables qualités de style, est resté au-dessus de la critique et des nuages changeants de l'opinion.

L'étude minutieuse que M. de Broglie a faite des quinze dernières années de la vie de Fénelon, qui coïncident avec les désastres de la fin du règne de Louis XIV, précise enfin ce caractère et nous montre une âme d'élite, qui se consume à la poursuite incessante de la perfection chrétienne sans jamais perdre le goût de l'activité pratique, un esprit ouvert, très vif, passionnément épris du bien de l'État et du bonheur des peuples, qui juge les hommes et les institutions avec une largeur de vue surprenante; un cœur généreux, palpitant pour toutes

les bonnes causes et dans lequel les combats ne se livrent qu'entre l'ambition la plus noble et le détachement chrétien. On comprend mieux ainsi le prestige qu'exerçait autour de lui le grand évêque et l'espèce de fascination qu'éprouvaient devant lui les initiés de Versailles.

C'est là une œuvre saine et patriotique : il est bon, par ce temps d'appétits matériels, d'assister au spectacle d'une âme chrétienne qui va chaque jour s'épurant, jusqu'à ce que la mort lui fasse connaître cet état de charité pure que, dans la hardiesse téméraire de son esprit, Fénelon avait voulu établir ici-bas. M. Emmanuel de Broglie, qui porte un nom retentissant dans les lettres et dans les académies, nous a donné ce fortifiant plaisir; pour lui, plus que pour tout autre, *noblesse oblige*. Il n'y a point failli. L'exposition est judicieuse et naturelle; le style est bien approprié au sujet, et je remarque cette phrase, page 337, au sujet des rêves de réforme de Fénelon dans les *Tables de Chaulnes*, conçus avec une magistrale ampleur pour l'époque : « Il faut le redire sans cesse à notre époque de doute et d'incertitude, la religion n'éteint en l'homme aucun de ses sentiments élevés et généreux; elle est, au contraire, le seul flambeau à la lumière duquel les sociétés puissent s'avancer vers le progrès : ailleurs, il n'y a que confusion et ténèbres. » Je ne saurais mieux dire. RENÉ KERVILER.

Écrits inédits de Saint-Simon, publiés sur les manuscrits conservés au dépôt des affaires étrangères, par M. P. FAUGÈRE. Tomes V et VI. Paris, Hachette, 1883, 2 vol. in-8° de 510 et 438 p. — Prix : 6 fr.

Ces deux volumes ne sont pas inférieurs en intérêt à ceux qui les ont précédés. Ils ne traitent pourtant pas de ces grandes questions historiques qui ressortissaient à la politique générale, comme celle des princes légitimés : ce sont des recueils de notices sur tous les duchés-pairies, comtés-pairies et duchés vérifiés depuis 1500 jusqu'en 1750 : mais ces *notes*, comme les appelle trop modestement l'auteur, sont de véritables études généalogiques et biographiques dont l'ensemble forme un véritable monument, car Saint-Simon ne s'est pas simplement contenté d'éclaircir des questions de généalogie ou de chronologie; il a voulu, nous dit-il lui-même, « voir plus avant et avec plus de rapidité des choses amusantes par elles-mesmes qui rappellent l'histoire et deviennent infiniment morales par les réflexions qui naissent naturellement sur les fortunes diverses de tant de sortes de personnages, et de ce que ces fortunes et eux-mesmes sont enfin devenus... » Nous ne sommes donc pas en présence d'un recueil de biographies sèches et arides : chacune d'elles emporte sa moralité et contribue en même temps aux enseignements de l'histoire. Ici, comme

partout, Saint-Simon veut rester moraliste : il moralise à sa manière, mais il captive toujours l'attention et surexcite l'intérêt. S'il lui arrive de se tromper, c'est avec un tel accent de sincérité qu'on ne peut s'empêcher, tout en ne partageant pas son avis, de rendre justice à son honnêteté et à sa bonne foi. Quant au style, nulle part, peut-être, il n'est plus naturel et plus vivant que dans ces portraits composés avant les mémoires qui en ont inséré plusieurs, mais avec des retouches et des variantes. Parmi les Guise, Claude de Lorraine ; parmi les Montmorency, le connétable Anne; parmi les d'Espernon, Jean-Louis de Nogaret, ont donné lieu à des études véritablement magistrales. Puis, ce ne sont pas seulement les nobles pairs à qui s'attache l'historien : chemin faisant, il s'arrête, par digressions, à une foule de figures historiques. A propos de César de Vendôme, le fils naturel d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, il passe en revue tous les bâtards des rois de France depuis Hugues Capet jusqu'à Henri IV, et cela pour démontrer que le vert galant est le premier qui « ait fait prendre le grand vol aux siens, » au grand dommage de la monarchie et de la moralité publique. Plus loin voici Bussy et Mme de Sévigné, M. de Ponchasteau et Mlle de Rambouillet, Molière et l'abbé de Rancé, et le chancelier Séguier à propos de son petit-fils Armand de Coislin. Sur ce dernier, les détails typiques sont tellement abondants que je ne me serais certes pas donné la peine de monographier jadis les ducs de Coislin, si j'avais eu la bonne fortune de connaître le manuscrit qu'a si heureusement publié M. Faugère.

Comme pour les précédents volumes, l'éditeur n'a pas ajouté de notes aux portraits, ni aux mémoires du noble historien. Il s'est contenté d'exposer dans une courte introduction la valeur et la source de ces nouvelles richesses. Pourquoi, en effet, superposerait-on des perles à une rivière de diamants ?... RENÉ KERVILER.

Les Origines de la France contemporaine, par H. TAINE, de l'Académie française. *La Révolution.* T. III. *Le gouvernement révolutionnaire,* Paris, Hachette, 1885. In-8° de IV-646 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Taine vient de publier le quatrième volume de son grand ouvrage sur les *Origines de la France contemporaine,* le troisième sur la *Révolution.* Ce volume est consacré au *Gouvernement révolutionnaire* et comprend cinq livres : *l'établissement du gouvernement révolutionnaire, le programme jacobin, les gouvernants, les gouvernés, la fin du gouvernement révolutionnaire.* Le procédé de l'illustre auteur est connu : il a parcouru les mémoires du temps, mais plus encore compulsé les archives, dépouillé les correspondances des agents, fouillé les documents publics et les documents secrets, et de tous les traits divers recueillis dans ses longues et minutieuses études, composé des tableaux d'une

réalité vivante et d'un étonnant relief. La conquête jacobine est achevée, il s'agit de fonder le gouvernement révolutionnaire. Rien n'est plus simple : on renverse tout ce qui existe; on proscrit les modérés et les timides; on établit partout le régime de la Terreur, et avec ce niveau brutal on supprime toutes les supériorités, non seulement politiques et religieuses, mais sociales, la supériorité de l'esprit et de la science, comme celle de la naissance et de l'éducation, et sur les ruines de toutes les individualités détruites, on élève l'omnipotence de l'État, ou plutôt la domination d'une secte. Partout c'est la minorité qui règne, représentée en haut par quelques fanatiques ou quelques jouisseurs, en bas par la lie et la crapule populaire, banqueroutiers, escrocs, voleurs, brigands de toute sorte, « patriotes au vol, » comme on les appelle. Qu'on prenne le nom des membres des administrations des villes et des villages pendant cette terrible période : c'est la plus curieuse collection de justiciables de cour d'assises qu'on puisse rencontrer. L'immoralité et le pillage sont à l'ordre du jour; la saleté et la grossièreté deviennent des vertus civiques. Tout ce qui est honnête, tout ce qui est supérieur aux bandes installées au pouvoir est proscrit ou tremble de l'être, non seulement les ci-devant nobles ou les ci-devant prêtres, mais ceux qu'on traite de « riches égoïstes, les artisans laborieux, les marchands qu'on transforme en accapareurs, les cultivateurs eux-mêmes. Plus de commerce ni d'industrie; la loi du maximum les a tués. Plus de culture : les paysans dépouillés de leurs moissons par les réquisitions, se refusent à ensemencer leurs champs. Et avec la terreur, c'est la misère; les villes et les campagnes sont encombrées de mendiants : c'est aussi la famine. Malgré des récoltes abondantes, grâce à une législation détestable, grâce aux dilapidations, grâce aux proscriptions, on manque de blé et on manque de pain. On en est arrivé à ne plus assigner à chacun que deux onces de pain par jour, et cela à Paris, où l'on fait venir les grains de toutes les parties de la France. Et pour avoir ces deux onces de pain, il faut faire des queues interminables à la porte des boulangers, pendant deux, pendant trois, pendant six heures, et parfois, au bout de cette longue attente, on n'a rien pu obtenir et il faut rentrer chez soi les mains vides. Dans les rues de Paris, on ne rencontre que des gens défaillant d'inanition, et un jour, près de Saint-Germain, on ramasse un homme mort de faim, la bouche encore pleine d'herbe qu'il a arrachée pour tâcher de soutenir son existence. Et ce qui se passe pour le pain se passe pour toutes les autres denrées nécessaires à la vie. On ne fait pas queue seulement à la porte des boulangers, on la fait à la porte des épiciers, des marchands de vin, des marchands de bois, etc. La fin même de la Terreur ne ramène pas la prospérité; ce qu'a commencé la loi du maximum, le gaspillage des deniers pu-

blics et l'avilissement des assignats, qui en est la suite, l'achèvent. Il arrive un moment où le louis d'or représente six mille francs, jusqu'à *dix-neuf mille* francs, où la livre de pain vaut *cinquante* francs, la bouteille de vin *cent* francs, la course en fiacre *mille* francs. Pendant ce temps-là, pendant que le peuple crève de faim et que l'agriculteur agonise, les maîtres du jour font bombance, mangent des plats recherchés ou boivent des vins fins chez Venua ou chez Février, car pour eux il n'y a pas de disette, et l'on prélève pour leur compte la fleur des approvisionnements de Paris. Le Directoire ne fait qu'accroître le désordre, et, après le 18 fructidor, renouvelle les proscriptions. Et l'on s'explique bien le soupir de soulagement et le cri d'acclamation qui s'élevèrent de toute la France au 18 brumaire, lorsque Bonaparte vint, par la force des baïonnettes, tirer du gouvernement jacobin cette revanche que les modérés et les royalistes des Cinq-Cents et des Anciens n'avaient pu prendre légalement et constitutionnellement.

Mais à quoi bon allonger ce compte rendu? Un volume comme celui-là ne saurait se résumer; il est tellement plein de faits qu'il échappe à l'analyse. Il faut le lire et le lire dans son entier; il faudrait même le lire lentement, mais on ne le peut pas : l'intérêt est si vif, si empoignant, pour ainsi parler, qu'on ne s'arrête que quand le volume est achevé. Signalons seulement la justice rendue par l'éminent auteur aux diverses classes de l'ancienne France, si obstinément défigurées et attaquées de nos jours; à la bourgeoisie, à la noblesse, particulièrement à la noblesse de province, qu'il qualifie ingénieusement de *famille d'enfants de troupe*, au clergé. Il cite sur ce dernier les paroles connues de Tocqueville : « J'ai commencé l'étude de l'ancienne société, plein de préjugés contre lui; j'en suis sorti plein de respect. » Et il ajoute aussitôt : « Mon jugement, fondé sur des textes, coïncide ici, comme ailleurs, avec celui de M. de Tocqueville. »

Voilà la vérité, telle qu'elle ressort des « textes. » Quelle meilleure réponse aux Manuels des Paul Bert et des Monteil.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

BULLETIN

A B C de la photographie moderne, *contenant des instructions pratiques sur le procédé sec à la gélatine*, par W. K. BURTON, C. E. Traduit de l'anglais sur la 3e édition (1883), par G. HUBERSON. Paris, Gauthier-Villars ; 1884. In-18 j. de VI-109 p. avec 20 fig. — Prix : 2 fr. 25.

S'il est un art ou une science qui ait fait de rapides progrès en quelques années, c'est à coup sûr la photographie. Au collodion humide ont succédé les procédés secs, avec lesquels les glaces, préparées à l'avance, se conservent indéfiniment, qu'elles soient ou non impressionnées. En même temps, l'accroissement de la sensibilité des glaces permet des opérations

plus rapides. Par ce double motif, la photographie est devenue plus aisée pour les amateurs. Les manipulations se réduisent aujourd'hui à peu de chose, bien qu'elles soient encore assez délicates; aussi faut-il les expliquer aux commençants avec netteté et simplicité. Tel est le but que s'est proposé M. Burton, en rédigeant l'*A B C de la photographie moderne*.

Ce programme a été entièrement rempli, et peu de livres sont aussi pratiques. Simplifier toujours le travail semble être la préoccupation constante de l'auteur. C'est ainsi que ses formules de solutions sont d'une exécution très facile. Il conseille simplement de faire des solutions saturées, en mettant un excédent de sel dans un flacon, et à chaque usage, d'ajouter de l'eau jusqu'à dissolution complète. On étend ensuite la solution de parties d'eau faciles à mesurer. La plupart des traités indiquent, au contraire, le chiffre exact de centigrammes nécessaires pour la solution, et les débutants se figurent que le premier instrument indispensable pour la photographie est une balance de précision. Signalons encore le chapitre intitulé : *Insuccès et remèdes;* il y a là de précieuses indications, des *tours* de main qui seront d'une grande utilité, même pour d'autres que les novices dans l'art de la photographie. L'ouvrage contient aussi des tables déterminant mathématiquement le temps de pose pour chaque sujet avec chaque genre d'objectif. On doit remercier enfin le traducteur, M. Huberson, dont le travail est élégant, clair et facile. Certains néologismes sont même des plus heureux et mériteraient de rester en usage dans le langage photographique. A. D.

Un inventeur méconnu. *Frédéric Sauvage, sa vie, ses inventions*, par G. PAILLART. Tours, A. Mame, 1884. In-8° de 239 p. — Prix : 1 fr. 30.

Le livre de M. Paillard a été jugé digne de figurer dans la bibliothèque de la jeunesse chrétienne éditée par M. A. Mame, parce qu'il offre le réconfortant exemple d'une vie de luttes énergiques et persévérantes pour une grande idée. F. Sauvage, fils d'un constructeur de navires à Boulogne-sur-Mer, débuta dans les chantiers de son père, mais ne tarda pas à les quitter pour se livrer à sa passion pour les arts et la mécanique. Il fit diverses inventions fort ingénieuses; la plus remarquable fut, sans contredit, l'application de l'hélice à la navigation. Pendant douze ans, il épuisa ses forces et sa fortune sans parvenir à faire adopter son propulseur par les marines de guerre et de commerce, et refusa noblement de vendre son brevet à l'Angleterre; mais un ingénieur anglais parvint à surprendre son secret et en abusa. Tandis qu'au delà de la Manche ses indignes plagiaires s'enrichissaient à ses dépens; tandis que le premier vapeur à hélice français, le *Napoléon*, franchissait les jetées du Havre aux applaudissements de la foule, Sauvage était jeté en prison pour dettes. Il en sortit plein de confiance en Dieu et redoubla d'efforts; ce fut en vain : les déboires et les fatigues du travail altérèrent gravement sa raison, et il mourut en 1859 dans une maison de santé à Picpus; il ne laissait à ses enfants qu'un riche héritage d'honneur et de gloire. Malgré des longueurs et des répétitions, cette biographie peut intéresser les mécaniciens et les marins; c'est une bonne œuvre de vulgarisation. Cte DE BIZEMONT.

Charles Blanc et son œuvre. *Critique, histoire et théorie des arts du dessin : architecture, sculpture, peinture, ornement*, par TULLO MASSARANI, correspondant de l'Institut, avec une introduction par EUGÈNE GUILLAUME, membre de l'Institut. Paris, J. Rothschild, 1885. In-12 de 242 p., avec portrait gravé.

L'écrivain à qui cette monographie est consacrée a laissé, sur l'histoire

Tartuffe a imaginé que Molière était devenu le mystérieux prisonnier désigné sous le nom de l'Homme au masque de fer. Le chapitre sur Mme des Houlières pourra surprendre aussi bien des lecteurs, non cependant ceux qui se rappelleront avoir lu au milieu de ses pastorales certains vers sur une aventure de l'abbé Testu. M. Fournel a un talent flexible qui se prête à des études de genres fort différents. Le style dont il écrit le joli chapitre sur Voiture n'est pas celui dont il se sert quand il se trouve en face de Bossuet, dont le portrait termine le volume. Cette variété de la forme donne un grand charme à son nouveau livre, et l'on aimera à placer ces figures du temps passé à côté des *Figures d'hier et d'aujourd'hui*. TH. P.

Une victime de Beaumarchais, par ANT. RICARD, professeur aux facultés d'Aix et de Marseille. Paris, Plon, 1885. In-12 de 383 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Ricard est véritablement infatigable; il n'est point d'année qui ne voie plusieurs volumes sortir de son encrier. Il est vrai que trop souvent, au double point de vue de la composition et du style, ses travaux se ressentent de la hâte avec laquelle ils ont été écrits. Cette observation a déjà été faite à propos de son École Menaisienne, et, cette fois encore, il y aurait lieu de la renouveler. Ajoutons bien vite pourtant que la biographie de Marin, qui fait l'objet du présent volume, est agréablement racontée et qu'elle constitue un intéressant chapitre de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle. Le compatriote que M. Ricard a cru devoir sauver de l'oubli, fut censeur royal, secrétaire général de la librairie, rédacteur de la *Gazette de France*, censeur complaisant du reste et qui rendit plus d'un service aux philosophes du temps. Sa malheureuse intervention dans l'affaire Beaumarchais-Goëzman, où tous les rieurs furent du côté de son adversaire, et l'ardeur avec laquelle il combattit pour le Parlement Maupeou, amenèrent sa disgrâce. Il fut heureux alors de retrouver à La Ciotat une humble charge de lieutenant de l'Amirauté que la Révolution vint bientôt lui enlever. Pendant la Terreur, « il vécut, » il était lié d'amitié avec le conventionnel Goupilleau, auquel il écrivait souvent. M. Ricard nous donne un grand nombre de ces lettres qui n'ajouteront pas grand chose à la gloire du personnage, assez médiocre en somme, qu'il a exhumé. E. ALLAIN.

Les poètes de la Langue d'OC. *Portraits littéraires. William Charles Bonaparte-Wyse.* Montpellier, 1884. Gr. in-8° de 68 p. (Extrait de la *Revue des langues romanes.*)

M. Frédéric Donnadieu a voulu étudier surtout dans le petit-fils de Lucien Bonaparte le poète provençal. Sa notice complète tout ce qui avait été déjà écrit sur le charmant poète, notamment ce que nous en avait appris Mistral. Le nouveau biographe a réuni un grand nombre de détails biographiques entièrement inédits et qui lui ont été communiqués par son héros lui-même. Au nombre de ces révélations, on remarquera celle-ci (p. 12) : Vers 1840, le futur félibre composa en l'honneur du comte de Chambord une pièce de vers « qui se terminait par un désir (assez singulier chez un petit-neveu de Napoléon) de le voir revenir à la terre de ses ancêtres. » Les renseignements bibliographiques sont très riches, non seulement en ce qui regarde les poésies provençales, mais encore en ce qui regarde les poésies anglaises de W. C. Bonaparte-Wyse. M. Donnadieu vante dans son ami l'élévation du caractère non moins que l'élévation de l'intelligence. Nous pouvons confirmer un tel éloge par notre témoignage personnel, car ayant eu

l'honneur de voir, en Provence, M. Bonaparte-Wyse, le souvenir que nous gardons de lui est celui d'un des hommes les plus distingués à tous égards qu'il nous ait jamais été donné de rencontrer. T. DE L.

Un Voyageur en Auvergne au XVIIe siècle. *Extrait de l'Ulysses belgico-gallicus d'Abraham Goetnitz*, traduit et annoté par ANTOINE VERNIÈRE. Clermont-Ferrand, 1884. Gr. in-8° de 26 p. sur papier vergé.

M. Antoine Vernière a eu raison de penser qu'en attendant la complète traduction des récits de Göëlnitz, traduction qu'il appelle de tous ses vœux, on lirait avec plaisir la partie de ces récits relative à l'Auvergne. Traduction et notes sont excellentes et feront désirer à tous les lecteurs que l'on traduise et annote avec le même soin et le même bonheur tout le reste du texte latin. Comme nous le rappelle d'ailleurs M. Vernière, diverses parties des impressions de voyage de Goëlnitz ont été déjà mises en notre langue par M. A. Vachez en ce qui regarde le Forez et le Lyonnais; par M. A. Macé en ce qui regarde le Dauphiné et la Maurienne; par M. l'abbé Lecler en ce qui regarde le Limousin. L'annotation de M. Vernière est à la fois géographique, historique, anecdotique; elle est enrichie de rapprochements et de citations prises en des livres rares, tels que la *Description de la Limagne d'Auvergne*, par Gabriel Simeoni (1561), le *De re cibaria*, de B. Champier (1560), la *Semaine ou création du monde du sieur Christophe de Gamon* (1609), etc. Si le commentateur complète souvent Göëlnitz, il le rectifie quelquefois (notamment pp. 15, 18, 21). Dans les six pages qui précèdent sa traduction, etc. M. Vernière analyse le voyage entier qui fut effectué du 1er mai 1627 au 20 juin 1629. Après avoir mentionné les deux éditions de l'*Ulysses Belgico-Gallicus* de 1631 et 1655, l'auteur ajoute (p. 7) : « Quelques bibliographes ont signalé une troisième édition portant cette dernière date et *Lugd. Batav. apud Franciscum Hackium*. Nous l'avons eue entre les mains; comme elle est de tous points, caractère, texte et pagination, semblable à celle d'Amsterdam, nous croyons à une simple modification exécutée sur la demande d'un libraire de Leyde. » M. Vernière a presque deviné toute la vérité. La voici complète et telle que la fait connaître M. Alphonse Willems (*Les Elsévier*, 1880, p. 90) : « En 1655 parut de ce livre une nouvelle édition, imprimée par Fr. Hackius à Leyde, mais dont un certain nombre d'exemplaires portent l'adresse des Elzévier d'Amsterdam. » T. de L.

Les Belges au Congo, par A. J. WAUTERS. Bruxelles, Institut nationa- de géographie, 1884. In-fol. de 24 p. et pl. — Prix : 2 fr. 50.

Les numéros extraordinaires publiés à la fin de chaque année par les revues illustrées deviennent de plus en plus de mode. Un des plus instructifs de ceux qui ont paru à la fin de 1884 est certes celui du *Mouvement géographique* de Bruxelles. M. Wauters, le directeur de cette revue, a résumé dans son beau travail : *Les Belges au Congo*, tout ce qui a été fait en Afrique par l'Association internationale africaine et par l'Association internationale du Congo depuis la Conférence réunie à Bruxelles le 12 septembre 1876, par Sa Majesté Léopold II. C'est un résumé clair et concis, dont la lecture donne une idée très exacte de ce qu'on peut appeler actuellement la question du Congo. On remarquera, entre autres, une biographie des plus intéressantes de Stanley. Le texte est rendu plus intelligible par les cartes et les vues qui y sont jointes. L'auteur a reproduit aussi dans son travail le portrait des principaux explorateurs qui ont exercé leur activité civilisatrice dans l'Afrique

centrale. Il est à regretter que M. Wauters n'ait pas parlé dans un chapitre spécial des religions, des mœurs et des langues des peuplades du Congo et du lac Tanganika. ADOLF DE CEULENEER.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Félix CLÉMENT, maître de chapelle, compositeur de musique, président de la Société libre des Beaux-Arts, est mort à Paris le 23 janvier; il était né en cette ville en 1822. Son premier ouvrage est un *Rapport sur l'état de la musique religieuse en France* (1849, in-4°) adressé à M. de Falloux, alors ministre. Il avait, quelques années auparavant, composé un *Eucologe en musique pour le rite parisien* (1843). Il est l'auteur de : *Chants de la sainte Chapelle, tirés de manuscrits du XIIIe siècle, traduits et mis en parties avec accompagnement d'orgue ; — La poésie latine au moyen âge* (1853, in-4°) ; — *Carmina e poetis christianis excerpta cum notis gallicis* (1854 ; 3e édition 1866, in-12); — *Recueil de chœurs et de morceaux de chants* (1854, in-4°); *Tableaux de plain chant, pour l'enseignement mutuel et l'enseignement simultané* (1854, in-folio); — *Paroissien romain, avec les plains chants en notation moderne et dans un diapason moyen* (1854, in-18) ; — *Méthode complète de plain chant d'après les règles du chant grégorien et traditionnel à l'usage des séminaires,* etc. (1854, in-12; 2e édition 1874, in-12); — *Les poètes chrétiens depuis le IVe siècle jusqu'au XVe* (1857, in-8°); cet ouvrage est la traduction du livre intitulé *Carmina e poetis christianis excerpta.* — *Histoire générale de la musique religieuse* (1860, in-8°); — *Choix des principales séquences du moyen âge, tirées des manuscrits, traduites en musique et mises en parties avec accompagnement d'orgue* (1861, in-8°); — *Les Musiciens célèbres depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours* (1868, in-8° avec 44 portraits à l'eau-forte et 3 reproductions héliographiques d'anciennes gravures; 2e édition 1874, gr. in-8°); — *Dictionnaire lyrique ou histoire des opéras, contenant l'analyse et la nomenclature de tous les opéras et opéras comiques représentés en France et à l'étranger depuis l'origine de ce genre d'ouvrages jusqu'à nos jours* (1869, in-8°). Un supplément à ce livre a été publié avec la collaboration de M. P. Larousse (1874); — *Méthode d'orgue, d'harmonie et d'accompagnement comprenant toutes les connaissances nécessaires pour devenir un habile organiste* (1874, in-4°); — *Histoire abrégée des Beaux-Arts chez tous les peuples et à toutes les époques* (1878, gr. in-8° avec 450 grav.); — *Les grands Musiciens* (1882, in-8°). M. Félix Clément a écrit aussi une *partition d'Athalie,* qui, en 1878, obtint un grand succès. La musique sacrée fait une perte réelle; car M. Félix Clément était, avec M. Louis Niedermeyer, un des rares musiciens de talent adonnés à ce genre.

— M. Edmond-François-Valentin ABOUT, membre de l'Académie française, né à Dieuze (Meurthe annexée), le 14 février 1828, est mort à Paris le 16 janvier. Étant encore élève à l'école française d'Athènes, il compose un mémoire intitulé *l'Ile d'Égyne* (1854, in-8°). Rentré en France en 1853, il renonce aux travaux d'érudition proprement dits et débute dans la littérature par un succès, *La Grèce contemporaine* (1854, in-16 ; 4e édition, 1859; 7e édition, 1880, in-12 avec gravures), après lequel l'auteur ne s'arrête plus. Il a successivement publié : *Tolla* (1855, in-16 ; 8e édition, 1864 ; nouvelle édition avec dessins, 1883, in-32); — *Voyage à travers l'exposition des Beaux-Arts* (1855, in-16); — *Les Mariages de Paris* (1856, in-16; 11e édition, 1864); — *Le Roi des Montagnes* (1856, in-16 ; 5e édition, 1860 ; édition illustrée, grand in-8°, 1864; enfin, édition

illustrée in-8°, librairie des bibliophiles, 1884); — *Germaine* (1857, in-16; 7° édition, 1864); — *Trente et Quarante* (1858, in-12; 5° édition, 1865); — *Maître Pierre* (1858, in-12; 4° édition, 1861); — *Nos Artistes* au Salon de 1857 (1858, in-12); — *La nouvelle Carte d'Europe*, brochure politique (1860, in-8°); — *La Prusse en 1860*, aussi brochure politique (1860, in-8°); — *Rome contemporaine* (1860, in-8°; 4° édition, 1861); — *La Question romaine*, pamphlet politique (Bruxelles, grand in-8°; 2° édition française, Paris, in-8°, 1861); — *Lettre à M. Keller* (1861, brochure in-8°); — *Ces coquins d'Agents de change* (1861, brochure in-8°); — *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine* (1861, in-12; 3° édition, 1863); — *Théâtre impossible* (1861, in-12; 2° édition, 1864); — *L'Homme à l'oreille cassée* (1862, in-12; 4° édition, 1863; dernière édition grand in-8° illustré); — *Le nez d'un notaire* (1862, in-12; 6° édition, 1864); — *Le cas de M. Guerrin* (1861, in-12); — *Madelon* (1863, in-8° et 2 volumes in-12; 4° édition, 1864, in-12); — *Dernières Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine* (1863, in-12); — *Le Progrès* (1864, in-8°; 4° édition, 1867, in-12); — *Salon de 1864* (1864, in-12); — *L'Assurance* (1865, in-12); — *La vieille Roche*, ouvrage comprenant trois parties de chacune un volume : *Le Mari imprévu, les Vacances de la Comtesse, le Marquis de Lanrose* (1865, in-8°; 2° édition, 1874, in-12); — *Causeries* (1re série), (1865, in-12); — *Causeries* (2e série), (1866, in-12); — *Le turco, le bal des artistes*, etc. (1866, in-12); — *Salon de 1866* (1867, in-12); — *L'Infâme* (1867, in-8°; 2° édition, 1873, in-12); — *L'A B C du travailleur*, manuel populaire d'économie politique (1868, in-12); — *Les Mariages de Province* (1868, in-8°; 2° édition, 1869, in-12); — *Le Capital pour tous* (1869, in-16); — *Le Fellah*, souvenirs d'Égypte (1869, in-8°; 2° édition, 1873, in-12); — *Alsace, 1871-1872* (1872, in-12); — *Le Décameron du Salon de peinture pour l'année 1881* (1882, in-12); — *Le roman d'un brave homme* (1880, in-12; 2° édition, 1882, grand in-8° illustré); — *Quinze journées au Salon* (1883, in-12); — *De Pontoise à Stamboul, le Grain de plomb*, etc. (1884, in-12). M. About est aussi l'auteur de plusieurs pièces de théâtre. Son premier essai en ce genre, *Guillery*, comédie en 3 actes (1856, in-12), n'a pas été heureux. Représentée le 2 février 1856 au Théâtre-Français, cette pièce est tombée d'une façon retentissante. Il faut citer après *Risette ou les Millions de la Mansarde*, comédie en 1 acte (1859, in-12); — puis *Gaëtana*, drame en 5 actes (1862, in-12), qui souleva d'énergiques protestations à chacune des quatre seules représentations qu'on en fit alors à Paris. M. About a donné aussi, en collaboration avec M. E. de Najac : *Le capitaine Bitterlin*, comédie en 1 acte (1861, in-18); — *Un mariage de Paris*, comédie en 3 actes (1861, in-12); — *Une vente au profit des Pauvres*, comédie (1862); — *Nos gens*, comédie en 1 acte (1866, in-16); — *Histoire ancienne*, comédie en 1 acte (1868, in-12); — *L'Éducation du Prince*, proverbe (1869); — *Retiré des affaires*, comédie en 2 actes (1869, in-12). Avant de fonder avec M. Fr. Sarcey le journal le *XIXe Siècle*, M. About avait déjà collaboré à diverses revues et feuilles parisiennes, telles que la *Revue des Deux-Mondes*, l'*Opinion nationale*, le *Figaro*, le *Gaulois* et le *Soir*. On se souvient encore de l'arrestation de l'auteur, opérée en Alsace, vers la fin de 1872, par la police prussienne, sous l'inculpation d'outrages envers l'empereur d'Allemagne, et de sa mise en liberté peu de temps après. C'est quelques semaines plus tard qu'a paru son livre intitulé : *Alsace*. Il y a peu de mois, sentant venir sa fin, M. About, dans un article publié dans son journal le *XIXe Siècle*, écrivait : *Je compte bien que mes obsèques seront civiles*. Il est mort, et sa famille a eu le triste courage d'accomplir cette espèce de testament. On a beaucoup comparé, ces temps-ci surtout, M. Edmond About à Voltaire. Le parallèle ne manque pas d'une certaine justesse; car si l'auteur de la *Grèce contemporaine* a trouvé

le secret de s'approprier en partie l'esprit satirique du patriarche de Ferney, il a bien certainement hérité de toute sa haine contre Dieu.

— M. Frédéric BAUDRY, né à Rouen le 25 juillet 1818, est mort le 2 janvier dernier. Successivement bibliothécaire de l'Institut agronomique de Versailles et bibliothécaire à l'Arsenal, il était, au moment de sa mort, membre de l'Académie des Inscriptions. Ses ouvrages les plus connus sont : *Résumé élémentaire de la théorie des formes grammaticales du sanscrit* (1852, in-18); *Étude sur les Védas* (1855, in-8°); *les frères Grimm, leur vie et leurs travaux* (1864, in-8°); *De la science du langage et de son état actuel* (1864, in-8°); *Grammaire comparée des langues classiques* (1868, in-8°). En collaboration avec M. Jourdier, il a donné le *Catéchisme d'agriculture* (1853, in-18, 2e édition 1868). Il a édité les *Mémoires de Nicolas-Joseph Foucault*, parus dans la collection des *Documents inédits* (impr. impériale, 1862, in-4°); enfin, de concert avec M. Délerot, il a traduit et annoté les contes mythologiques de John Cox, *Les Dieux et les héros* (1867, in-8°).

— M. Charles-Marie-Gabriel GOMART, correspondant du Comité des travaux historiques, chevalier de la Légion d'honneur, etc., né à Ham (Somme), le 1er juillet 1805, est mort à Saint-Quentin (Aisne), le 25 décembre 1884. Pendant plus de quarante ans, M. Gomart s'est consacré à l'étude de l'histoire de Saint-Quentin et du Vermandois, ainsi qu'aux questions économiques et agricoles qui intéressent cette partie de la Picardie, et a publié de nombreux travaux qui lui ont valu des récompenses méritées. Nous citerons notamment : *Essai sur l'ère féodale.* Saint-Quentin, 1843, in-8°, 100 p. — *Ham, son château et ses prisonniers.* Saint-Quentin, 1864, in-8°. — *Essai historique sur la ville de Ribemont.* Saint-Quentin, 1867, in-8°. — La publication des *Mémoires de Quentin de la Fons sur l'histoire de l'église et de la ville de Saint-Quentin.* Saint-Quentin, 1854-1856, 3 vol. in-8°, avec pl. — Enfin, de très nombreux mémoires publiés dans les collections des Sociétés savantes de Saint-Quentin, Laon, Amiens, Cambrai, dans le *Bulletin monumental*, les *Archives du Nord*, etc., réunis par l'auteur, en cinq volumes, avec titres et tables spéciales à chaque tome, sous la désignation d'*Études Saint-Quentinoises.* Saint-Quentin, 1851-1878. M. Gomart, longtemps secrétaire général du Comice de Saint-Quentin, a publié aussi de nombreux articles d'agriculture. L'*Annuaire de l'Institut des Provinces*, de 1861, renferme (p. 439-443) une notice sur M. Gomart et une bibliographie de ses travaux jusqu'en 1860.

— M. Alexandre COLSON, docteur en médecine, officier de la Légion d'honneur, président du Comité archéologique de Noyon, né à Bouzancourt (Haute-Marne), le 3 vendém. an XI (22 sept. 1802), est mort à Noyon (Oise), le 20 décembre 1884. Opérateur distingué, le Dr Colson était en même temps un numismatiste érudit et un investigateur d'une grande originalité. En dehors de ses mémoires de chirurgie et de ses recherches sur la présence du mercure dans le sang qui lui avaient valu le titre de correspondant de l'Académie de Médecine, nous devons citer de lui les travaux suivants : *Notice sur une découverte de monnaies romaines*, faite à Crisolles (Mém. de la Soc. des Antiq. de Picardie, t. IV, 1840). — *Mémoire sur une monnaie de Julie Mammée, au revers de Junon Phallophore* (Id., t. VIII, 1845, et avec additions, Rev. Num. Belge, 3e s., t. II, 1859). — *Mémoire sur une monnaie de bronze de Trajan* (Rev. Num. fr., 1re s., t. VII, 1842). — *Notice sur une monnaie de Marie de Blois* (Id., t. XVI, 1851). — *Notice sur un écu d'or frappé à Arras* (Id., t. XIX, 1854. — *Notice sur un médaillon de Constantius Gallus* (Id., 2e sér., t. II, 1857). — *Mémoire sur un médaillon d'Horace* (Id., t. IV, 1859). — *Mémoire sur quelques monnaies impériales* (Rev. Num. Belg. 4e sér., t. II, 1864).

— *Notice sur les monnaies de Noyon* (Mém. du Comité archéol. de Noyon, t. I, 1862). — *Notice sur une statuette de bronze représentant une alouette* (Id., id.). — *Notice sur un sceau mérovingien* (Id., id.). — *Monnaies carlovingiennes inédites* (Ann. de la Soc. fr. de Numism., t. I, 1866). — *De l'équipement de la cavalerie gauloise sous les successeurs de Constantin* (Vermandois, t. II, 1874). — *Hercule phallophore,* statuette antique en bronze. (*Gazette archéologique,* 1877, reproduit dans les *Annales du Musée Guimet*). — Enfin, une édition de « *Ce sont les secrès des Dames deffendus à reveler,* » publiés pour la première fois par les Drs A. C. (Colson) et C.-Ed. C.... (Charles-Edmond Choicki). — Paris, Rouveyre, 1880, in-8°. — MARSY.

— Le 13 janvier ont eu lieu à Paris les obsèques de Mme Amable TASTU, décédée à Palaiseau à l'âge de 89 ans. Sabine-Casimir-Amable Voïart était née à Metz le 31 août 1795. Elle avait épousé, en 1816, M. Joseph Tastu, imprimeur. Son père, ancien administrateur des vivres militaires, était poète à ses heures; sa mère, Élisabeth Petitpain, a publié sous le nom de Wouters un grand nombre de romans. Mme Tastu débuta en 1820, par *La Chevalerie française* (prose et vers); elle fut assez heureuse avec les *Oiseaux du Sacre*, poème tout de circonstance, pour attirer l'attention. Elle a donné depuis : *La Liberté ou le Serment des trois Suisses* (1825); — *Poésies* (1826); — *Chroniques de France* (1829); — *Soirées littéraires de Paris* (1832); — *Poésies nouvelles* (1834); — *Éducation maternelle* (1835, in-4°; 5e édition : 1861, grand in-8°); — *Les Enfants de la vallée d'Andlau ou Notions familières sur la Religion* (1836, 2 vol.); — *Le livre des Enfants* (1836-1837, 2 vol.); — *Cours d'histoire de France* (1836-1837, 2 vol.); — *Rose* (1836, 2 vol.); — *Œuvres poétiques* (1837); — *Lectures pour les jeunes filles ou Leçons et modèles de littérature en prose et en vers* (1840-1841, 2 vol.); — *Le bon petit garçon ou les Récits du maître d'école* (1841); — *L'Honnête Homme* (1841); — *Des Andelys au Havre* (1842); — *Tableau de la littérature italienne* (1843); — *Tableau de la littérature allemande* (1844); — *Voyage en France* (1845); — Poésies complètes (1858, in-12). On doit aussi à Mme Amable Tastu plusieurs traductions d'ouvrages anglais.

— M. Arnold MORTIER (dont le nom réel est Mortjé) est mort à Croissy le 2 janvier. Né à Amsterdam, le 10 janvier 1843, il n'avait cessé, à partir de 1865, de collaborer à diverses feuilles parisiennes. Depuis 1873, il était attaché au *Figaro* où il rédigeait les *Soirées théâtrales* qui ont été réunies en volumes sous le titre : *Les Soirées de l'Orchestre* et les *Soirées parisiennes* (in-12, 1875-1885). Diverses pièces de théâtre, comédies, vaudevilles et opérettes ont été données par le critique, soit écrivant seul, comme c'est le cas pour *Mademoiselle Trente-six vertus,* soit en collaboration, et alors il faut citer le *Manoir de Pic-Tordu, Rataplan,* le *Docteur Ox,* l'*Arbre de Noël,* le *Voyage dans la Lune, Madame le Diable, Train de Plaisir.* Il est l'auteur d'un roman, *Le Monstre* (1878, in-12). Les deux ballets *Ydda* et la *Farandole,* ainsi que le livret de *Lakmé,* sont en partie l'œuvre d'Arnold Mortier.

— Le 29 janvier, au moment où il allait commencer son cours, M. VAZEILLES, directeur des études de l'École préparatoire Sainte-Barbe, est mort, frappé d'une congestion cérébrale. M. Vazeilles, mathématicien distingué, était un professeur de premier mérite. Il avait à peine 50 ans.

— On annonce la mort de M. Saint-Amand, l'auteur de l'*Auberge des Adrets.* Jean Amand LACOSTE, dit SAINT-AMAND, était né à Paris le 17 novembre 1797. Il débuta en 1823 au théâtre, en écrivant avec Benjamin Antier l'*Auberge des Adrets,* dont le succès fut grand, grâce surtout à la façon dont Frédéric Lemaître interpréta le rôle de Robert Macaire. Depuis lors, Saint-Amand a composé, soit seul, soit en collaboration avec Cormon, Devaux,

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 3 janvier, M. Baudrillart a continué sa vaste enquête sur l'état social et intellectuel des populations ouvrières de nos campagnes par une étude sur *Les populations rurales de la Touraine*. Puis M. Beautemps-Beaupré commence la lecture d'un mémoire sur l'*administration de la justice dans les bailliages d'Anjou et du Maine* vers la fin du XIIIe siècle et le commencement du XIVe. — Dans la séance du 10 janvier, M. Beautemps-Beaupré a terminé la lecture de ce mémoire, et M. Baudrillart a continué la communication de l'étude commencée précédemment sur *Les populations rurales de la Touraine*. — Cette dernière lecture a été continuée dans la séance du 17 janvier, et dans la même séance M. E. Beaussire a communiqué à l'Académie une étude sur les principes formels et les conditions subjectives de *la morale*. — Dans celle du 24 janvier, M. Bénard a donné lecture d'un mémoire sur *Platon et les Sophistes* dans lequel il établit que Platon, dans sa lutte contre l'école sophistique, a agi avec la plus grande loyauté et n'a nullement calomnié ses adversaires.

Un nouvel Alain de l'Isle inconnu jusqu'ici. — On sait que les bibliographes les plus autorisés ne sont pas arrivés jusqu'à présent à éclaircir pleinement la question de savoir s'il y a eu un ou plusieurs Alain de l'Isle, et quels écrits doivent leur être attribués. Ils ne sont pas mieux fixés sur le lieu d'origine de cet Alain unique ou de ces Alains différents. Notre intention n'est pas de ranimer ici ce débat, mais bien d'appeler l'attention sur un autre Alain de l'Isle (Alanus de Aspera Insula prope Avenionem), qui nous paraît avoir échappé aux recherches de tous les biographes. Pour celui-ci nous croyons que sa patrie ne sera un mystère pour personne lorsqu'on nous aura lu. D'un autre côté, il n'a rien de commun avec celui qu'on a surnommé le *Docteur universel*, puisqu'il était simplement *maître ès arts*. Enfin, bien que l'ouvrage que nous connaissons de lui porte un titre qui a été usurpé par d'autres après lui, Pierre de Bressuire (Berchorius), par exemple, passe pour l'auteur d'un *Reductorium Morale* en quatorze livres que nous voudrions pouvoir confronter avec celui de notre Alain; mais l'éloignement où nous sommes, à Silos, de la France et des grandes bibliothèques ne nous permet pas d'y songer; l'écrit susdit paraît cependant appartenir en propre à l'auteur sur lequel nous essayons en ce moment d'appeler l'attention. Tout ce que nous disons ici repose sur une note aussi explicite et aussi authentique qu'on peut le désirer. Elle nous a été fournie par un manuscrit appartenant au Chapitre épiscopal d'Osma. Voici cette note dans sa teneur littérale : Explicit liber *Apocalypsis* (c'est-à-dire *révélation*, il ne s'agit nullement de commenter l'Apocalypse) moralizatus, et sic est finis decimi sexti libri *Reductorii Moralis*, in quo moralizantur omnes figuræ Bibliæ per Domnum *Alanum de Aspera Insula*, qui fuit magister in artibus; quod quidem opus Avenione fuit factum, Parisius vero correctum et tabulatum (in anno 1274). Et ego Lupus de Soria in artibus Bachalarius de mandato Reverendi in Christo Patris et Domni mei Episcopi Oxomensis, et serenissimi Regis Castellæ consiliarii opus sic dictum peregi in nobili villa de Valle Oleti, undecimo die januarii 1459. — De ce texte deux choses ressortent avec clarté : 1° Le *Reductorium Morale*, dont il s'agit, est un abrégé de l'ancien et du nouveau Testament au point de vue des choses figuratives qui y sont contenues ; 2° il a pour auteur *Alain de l'Isle*, près Avignon, maître ès arts. L'*Insula Aspera* qui a donné naissance à ce littérateur, ne peut être que notre ville actuelle de l'Isle sur la Sorgue (Vaucluse), qui a joué un certain

rôle au moyen âge comme château fort et chef-lieu de baillage du Comtat Venaissin. L'évêque d'Osma, par l'ordre duquel a été faite la copie du *Reductorium Morale,* sur lequel nous avons travaillé, s'appelait Pierre de Montoya. Il fut lié d'amitié avec les principaux littérateurs espagnols de son temps et s'employa activement à faire refleurir le culte des lettres dans son diocèse. Le Chapitre d'Osma possède plusieurs autres manuscrits liturgiques et autres, qui sont dus à la munificence de ce prélat, et dont quelques-uns ont une grande valeur littéraire et artistique. — DOM FRANÇOIS PLAINE.

L'IMPRIMERIE. — On s'est évertué longtemps à rechercher et à citer les villes qui ont été les premières à posséder des imprimeries. Il semble plus curieux, aujourd'hui que l'application de cette découverte s'est propagée aux quatre coins de la terre, de s'enquérir des villes qui ont été les dernières à en profiter. Ainsi Odessa, en Russie, Santiago au Chili, l'île Bourbon, Rio-Janeiro, la Nouvelle-Orléans, n'ont usé de l'imprimerie que dans la première portion de ce siècle (1800-1825). C'est seulement en 1798 qu'Alexandrie, en 1772 que Madras, en 1711 que Saint-Pétersbourg, en 1686 que Philadelphie, et en 1656 que Christiania en ont été dotées. Des presses fonctionnaient à Berlin dès 1578. Mais cette capitale était elle-même en retard de plus d'un siècle sur Paris, où une première imprimerie fut installée en 1469, vingt-six ans après que Mayence passait déjà pour être le berceau de cette merveilleuse invention, laquelle a mis ainsi quatre siècles et plus pour faire son tour du monde !

L'ANCIEN COLLÈGE D'AUTUN. — Quiconque est initié au mouvement historique de ce temps, connaît les remarquables travaux de M. de Charmasse et notamment ses belles études sur l'instruction primaire dans le diocèse d'Autun pendant les XVIIe et XVIIIe siècles. Il vient d'apporter une nouvelle et précieuse contribution à l'histoire de l'enseignement par le mémoire très nourri qu'il a consacré au Collège d'Autun. (*Les Jésuites au Collège d'Autun,* 1618-1763. Autun, Dejussieu; Paris, Champion, 1884, in-8° de 140 p.) Tout d'abord, il y raconte brièvement les vicissitudes des grandes écoles d'Autun au XVIe siècle. La situation des recteurs était alors assez précaire et les débats fréquents à leur sujet entre le corps de ville et le chapitre. Au commencement du XVIIe siècle, grâce à la libéralité d'un habitant d'Autun qui, mourant à Messine, après fortune faite, avait voulu donner à ses concitoyens une dernière preuve de son dévouement fidèle, grâce aux démarches de la municipalité et du président Jeannin, les intentions du bienfaiteur furent remplies, non sans peine, et le Collège solidement fondé connut, sous la direction des Jésuites, de longs jours de prospérité. Tout ce qui concerne les recteurs, les professeurs, les élèves tant soit peu notables, les acquisitions, fondations, constructions de bâtiments, les fêtes et représentations scéniques nous est retracé avec cette érudition sans défaillance, cette clarté d'exposition, ce style limpide qui donnent tant de prix à tous les travaux de M. de Charmasse. Plusieurs documents de haute importance pour l'histoire du Collège et des pièces curieuses concernant son théâtre sont publiés *in extenso* à la suite du mémoire de l'érudit autunois, mémoire auquel on pourrait peut-être faire un seul reproche, celui de nous renseigner insuffisamment sur la façon dont les questions d'enseignement et de pédagogie ont été entendues au Collège d'Autun avant les Jésuites et durant leur administration. M. de Charmasse me répondra sans doute que les méthodes des Révérends Pères sont assez connues, et qu'en maint ouvrage répandu on peut s'édifier à cet égard. Je crois pourtant que le lecteur n'aurait pas été

fâché de retrouver au cours de son récit quelques renseignements sur ces questions si intéressantes et si débattues en notre temps. — E. Allain.

Aeria. — M. l'abbé Ferdinand Sorel, chanoine honoraire de Montpellier, vient de publier une étude archéologique intitulée : *Aeria. Recherches sur son emplacement* (Paris, A. Picard; Avignon, Roumanille; Valence, Lantheaume. Gr. in-8° de 138 pages, avec cartes et gravures). — Le docte antiquaire combat successivement les vingt-cinq opinions exprimées autrefois ou de notre temps au sujet de l'emplacement de la ville gallo-romaine, et sa discussion est aussi intéressante que concluante. Après avoir vigoureusement nettoyé le terrain, il met en ordre de bataille tous les arguments tirés de la topographie, de l'archéologie, de l'épigraphie, de la numismatique, des souvenirs religieux, des textes anciens, des attributions anciennes et des étymologies locales, qui permettent d'identifier Aeria si longtemps introuvable avec Clairier, sur le sommet d'un des contre-forts du mont Ventoux. Tous les archéologues — il en est de si obstinés! — ne reconnaîtront pas sans doute que l'emplacement de la mystérieuse ville antique a été définitivement déterminé; mais aucun d'eux ne pourra s'empêcher de déclarer que la très difficile question n'avait pas encore été examinée sous toutes ses faces avec autant de savoir et de sagacité. En attendant que les maîtres de la science prononcent leur sentence souveraine, empressons-nous de suivre M. l'abbé Saurel dans son voyage autour d'Aeria d'abord, et puis à Aeria même. On ne marchera point sur les traces d'un tel guide sans beaucoup de plaisir et beaucoup de profit. — T. de L.

Les Cahiers de doléances du Tiers-Etat rural du Bailliage de Châlons-sur-Marne. — Sous ce titre, un érudit autorisé, M. l'abbé Puiseux, auquel on doit de fort bons travaux sur l'histoire de l'instruction primaire dans la Marne avant et pendant la Révolution, vient de publier une très intéressante brochure (Châlons-sur-Marne, imp. F. Thouille. In-8° de 43 p.). Les cahiers des communautés rurales sont peu connus, et un petit nombre d'entre eux a trouvé place dans le grand recueil des *Archives parlementaires*. Ils offrent pourtant un véritable intérêt, non pas précisément comme tableau fidèle de la situation des campagnes en 1789, leurs rédacteurs ayant d'ordinaire fort exagéré les griefs, mais comme témoignage de l'état d'esprit des paysans, au moment de la Révolution. M. Puiseux a dépouillé avec soin les 170 cahiers ruraux du bailliage de Châlons conservés en original aux Archives de la Marne. Après avoir discuté judicieusement les conditions dans lesquelles ils furent rédigés et le degré de confiance qu'il convient de leur accorder, il en extrait ce qu'ils contiennent de plus important au point de vue du gouvernement et de l'administration générale, de l'impôt, des droits et privilèges seigneuriaux, de la police, du clergé et des religieux, de la mendicité, de l'éducation et de la milice. Il conclut que les cahiers ruraux du bailliage de Châlons, rédigés dans un moment d'exaltation fébrile, et sous l'influence d'excitations malsaines, ne sont pour la plupart qu'un tissu de plaintes exagérées, entremêlées parfois de déclamations violentes et de sophismes hardis. Ce genre de documents a certainement son importance pour l'histoire de la Révolution; on y voit germer les passions qui ont éclaté si violemment dès la fin de 1789. Il serait à souhaiter que l'exemple de M. Puiseux eût des imitateurs. Une série d'études fortement documentées comme la sienne et portant la marque d'une sage critique fixerait les idées assez flottantes qui ont cours sur le mouvement rural de 1789. — E. Allain.

Les Mémoires de madame de Chateaubriand. — Le numéro de janvier de la *Revue catholique de Bordeaux* renferme une étude de M. G. Pailhès, directeur de ce recueil, sur les *cahiers* de Mme de Châteaubriand, qu'il va publier prochainement. Les manuscrits autographes lui ont été communiqués par une petite-nièce du grand écrivain, avec une masse considérable de documents précieux, totalement inédits pour la plupart, notamment des lettres de Châteaubriand à sa femme, de Fontanes, de Lamennais, de Jouffroy, etc. L'*Introduction*, publiée dans le recueil bordelais, met bien en lumière la physionomie originale et spirituelle de Mme de Châteaubriand, et fait ressortir le grand intérêt politique et littéraire de ses souvenirs. Ils ont été certainement corrigés et annotés de la main de son mari, qui, d'ailleurs, dans ses *Mémoires d'outre-Tombe*, leur a fait plus d'une fois des emprunts textuels. Il faut également signaler plusieurs rectifications intéressant l'histoire littéraire et l'histoire politique qui ramènent à leur juste valeur certaines assertions plus ou moins inexactes de M. Maxime du Camp et de Sainte-Beuve. Notons, d'ailleurs, que la parfaite courtoisie de M. Pailhès donne une force nouvelle à son argumentation basée sur les textes authentiques qu'il a en main. Il ne laisse rien subsister, par exemple, de l'insinuation de Sainte-Beuve qui semble assurer, sans l'ombre d'une preuve, que Châteaubriand laissa fusiller son cousin, en refusant de solliciter une grâce que l'Empereur aurait manifesté la volonté d'accorder au prix d'une démarche personnelle. — E. Allain.

Bibliographie d'Olivier de La Marche. — Notre collaborateur M. Henri Stein prépare une *Étude biographique, littéraire et bibliographique sur Olivier de La Marche* (1425-1502), qui vient fort à propos au moment où MM. Beaune et d'Arbaumont publient pour la Société de l'Histoire de France une excellente édition des *Mémoires* d'Olivier de La Marche. Nous détachons du résumé donné de cette étude dans le recueil intitulé : *École nationale des Chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1885 pour obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe* (Paris, L. Cerf, 1885, gr. in-8°), les renseignements suivants sur les œuvres d'un écrivain qui, malgré sa célébrité, n'a encore été étudié ni au point de vue biographique ni au point de vue littéraire : il faut ranger parmi les fausses attributions les *Enseignements pour officiers et clercs poursuivant le noble office d'armes*, la *Vie de Philippe le Bon*, indiquée par Barrois, qui a vraisemblablement confondu cette biographie avec une œuvre de G. Chastelain, la *Controverse de noblesse, tenson rhétorical*, œuvre du Bourguignon Jean Mielot, le *Miroir de mort* que Brunet a sans preuves rangé parmi les écrits du capitaine des gardes de Charles le Téméraire, *Louange et plaintes du bon duc Charles de Bourgogne*, poésie due au seigneur de Trazegnies, *les adevineaux amoureux*, poème datant du XIVe siècle, et remanié par un auteur bourguignon du XVe, qui s'aida seulement des conseils d'O. de La Marche. Nous négligerons ce que M. H. Stein dit des *Mémoires*, mais nous énumèrerons les compositions suivantes : la *Sommaire description des mœurs, taille, complexion, faits et dits des deux derniers ducs de Bourgogne*, pièce inédite écrite vers 1490, signalée pour la première fois, d'après le seul manuscrit qui existe; *l'Advis au roi Maximilien premier touchant la manière qu'on se doibt comporter à l'occasion de rupture avec la France* (1491), imprimé dont on ne connaît qu'un seul exemplaire; *l'État de la maison du duc Charles de Bourgogne*, daté de Neuss, novembre 1474; *le Livre de l'advis du gaige de bataille*, opuscule d'érudition chevaleresque, que l'on peut dater de 1494; *le Traité du tournoi de Gand en 1469; le Petit mémorial sur la fête de la Toison d'or solemnisée à Bois-le-Duc en 1481* (manuscrit inédit de

la bibliothèque de Turin); *l'Épître pour tenir et célébrer la noble fête de la Toison d'or,* écrite en 1500, dernière œuvre en prose d'Olivier de La Marche. Parmi les poésies, M. Stein énumère *la Vie de Philippe le Hardy,* pièce historique inédite dont on n'a qu'un seul manuscrit; *le Chevalier délibéré,* portrait et éloge de Charles le Téméraire, composé en 1483; *le Parement et triomphe des dames,* dont le texte original inédit est conservé à la Bibliothèque nationale et est du plus haut intérêt. L'imprimé que nous possédons sous ce titre est l'œuvre du commentateur d'Olivier, Pierre Desray (1510); enfin diverses pièces, en partie inédites, tant politiques que religieuses. Ces indications rapides suffiront à prouver l'importance des découvertes du jeune critique. — T. DE L.

PARIS. — M. L. Delisle vient de publier deux nouvelles brochures. La première, extraite de la *Bibliothèque de l'École des chartes* (t. XLV, 1884, grand in 8° de 17 p.), renferme des détails sur les publications de la société paléographique formée à Londres en 1873, publications qui se composent de 260 planches dont la réunion constitue trois volumes in-folio (1873-1883). Ces trois volumes, dit M. Delisle, « sont à coup sûr le meilleur recueil de fac-similé à l'aide duquel on puisse suivre les vicissitudes de l'écriture dans les différents pays de l'Europe, depuis l'époque des Ptolémées jusqu'à la fin du XV° siècle. Un tel résultat est dû à l'infatigable activité et à la grande expérience des directeurs de l'entreprise, qui se sont ainsi acquis des droits à la reconnaissance de tous les paléographes ». M. Delisle, après avoir donné les plus précis renseignements, sur la constitution du recueil de la société paléographique, a dressé la table de tous les morceaux contenus dans chaque volume, parmi lesquels quatorze ont été fournis par notre Bibliothèque nationale, trois par nos Archives nationales, trois par la Bibliothèque de Boulogne-sur-Mer, montrant ainsi en quelques pages les immenses ressources qu'une telle collection offre aux érudits. Il appartenait à un paléographe tel que M. Delisle, de signaler la haute importance du recueil qui fait tant d'honneur à ses savants et zélés confrères d'Outre-Manche. — La seconde brochure est intitulée : *Notice sur un manuscrit de l'abbaye de Luxeuil, copié en 625.* (Tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale,* tome XXXI, 2° partie, in-4° de 16 pages avec quatre héliogravures). On ne connaissait, jusqu'à ce jour, que six volumes en caractères onciaux dans lesquels la date de la copie ou de la collection soit énoncée en termes formels. Aux six manuscrits décrits par MM. les docteurs Zangemeister et Wattenbach *(Exempla codicum latinorum,* etc. Heidelberg, 1876-1879, in-folio), M. Delisle en ajoute un septième, qui n'est pas le moins curieux : c'est un exemplaire des dix homélies de Saint-Augustin, qu'avaient cité Dom Mabillon et les Bénédictins éditeurs des œuvres de l'évêque d'Hippone, qui, après avoir appartenu à la célèbre bibliothèque de Luxeuil, passa (XI° siècle) dans la bibliothèque du chapitre de Beauvais, et qui est conservé dans celle du château de Treussures (Oise). La description du précieux manuscrit, vainement cherché par le docteur Zangemeister, ne laisse rien à désirer. Les trois dernières pages du mémoire sont occupées par une liste des manuscrits de Luxeuil (au nombre de 15) dont M. Delisle a reconnu l'existence dans diverses collections publiques ou particulières. — T. DE L.

— M. R. Bisson de Sainte-Marie a publié dans la dernière livraison de la *Bibliothèque de l'École des chartes,* un document intéressant pour les études sur l'Orient latin, c'est le testament de Jacques de Tarente, dernier empereur de Constantinople, en faveur de Denis d'Anjou (15 juillet 1383).

— Sous le titre de *Mekizé Nirdamim* (deux mots hébreux qui signifient : *Ceux qui éveillent les endormis),* il s'est formé une société juive cosmopolite,

ayant des représentants dans la plupart des pays de l'Europe et jusqu'en Amérique. La société a pour but de faire connaître le moyen âge à sa façon, en publiant des manuscrits importants de la littérature rabbinique, restés inédits jusqu'à ce jour, et conservés soit à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, soit à la nationale de Paris, soit à la Vaticane, soit à la Bodléienne d'Oxford, etc. — Le prix de la souscription est de 12 fr. par an. (On souscrit à Paris, librairie A. Durlacher.)

— Au moment où le millénaire de saint Cyrille et de saint Méthode s'annonce avec la plus grande solennité en Russie, divers travaux des plus importants sont en préparation en France : l'un, d'un savant bien connu, se rapportera au sujet même du millénaire; l'autre, à un personnage du second plan, Théodoret, évêque de Cyr.

— La rédaction de l'Index historique des négociations entre la France et la Toscane a été confiée à M. Abel Desjardins, doyen de la Faculté des lettres de Douai. Ce travail paraîtra dans les collections des *Documents inédits de l'histoire de France.*

— Le volume de la cinquantième session du Congrès archéologique de France vient d'être mis en distribution. Il renferme une étude considérable, de MM. A. de Villefosse et H. Thédenat, sur les *Inscriptions romaines de Fréjus;* un compte rendu des séances tenues à Caen; une étude de M. Eug. de Beaurepaire intitulée : *Promenades dans la ville de Caen,* illustrée de nombreux dessins de M. Bouet; un compte rendu de *l'Excursion à l'île de Jersey,* de MM. Marty et Travers, déjà cité dans le *Polybiblion,* etc. — La prochaine session aura lieu à Nancy en 1885.

ALSACE. — *Strasbourg.* — Dans le courant de l'année 1884 la bibliothèque de l'Université s'est accrue de 14,872 volumes, dont 9,592 ont été achetés, 5,213 proviennent de dons et 67 ont été acquis au moyen d'échanges. A la fin de l'année, la bibliothèque comptait 573,701 volumes. Pendant l'année 1884, 19,900 personnes ont fait usage de la bibliothèque, et il a été délivré en tout 63,174 volumes, dont 7,571 ont été envoyés au dehors en 1,431 expéditions qui se répartissent comme suit : Alsace-Lorraine, 4,593 volumes en 826 envois; grand-duché de Bade, 790 (170); Bavière, 150 (34); Brême et Hambourg, 35 (12); Hesse, 323 (64); Mecklembourg, 17 (4); Oldenbourg, 43 (10), Prusse, 897 (183); Saxe, 14 (4); duchés de Saxe, 5 (4); Wurtemberg, 274 (52). Il a été envoyé en Belgique 21 volumes en 6 envois; en France, 271 (28); en Italie, 3 (2); dans le Luxembourg, 5 (2); en Autriche, 12 (3); en Suisse, 118 (27). Pour faciliter l'établissement du Musée, on a proposé de fondre la bibliothèque municipale avec celle de l'Université.

BRETAGNE. — Le dernier fascicule de semestre des publications de la *Société polymathique du Morbihan* contient une intéressante étude de M. Armand du Chatelier, membre correspondant de l'Institut, sur *la famille des Laënnec* à la fin du siècle dernier. La biographie du père de l'illustre médecin, composée à l'aide de correspondances originales, offre un curieux tableau de mœurs bretonnes à l'époque révolutionnaire. Il demanderait à être rapproché de celui que nous apportait dernièrement la correspondance de Mme de Pompery.

— L'étude des documents de cette époque a, du reste, pris depuis quelque temps, un développement remarquable dans les trois départements du sud de la Bretagne. M. du Chatelier, qui doit être le doyen des écrivains bretons, car il a largement dépassé sa cinquantaine littéraire, en a été le principal instigateur, et tout récemment il publiait dans le *Courrier de Bretagne,* à Lorient, un mémoire sur les prisons bretonnes pendant la Terreur, et dans la

Revue de Bretagne, à Nantes, une notice importante sur Leperdit, ce tailleur, maire de Rennes, qui sut tenir tête à Carrier et à qui on projette d'élever une statue.

— Je dois signaler à l'attention toute particulière des travailleurs le *Courrier de Bretagne*. Cette simple feuille locale a vaillamment entrepris une rude besogne historique. Outre la notice précédente, elle a publié, en 1884, l'étude de M. de Champagny sur les *Mémoires inédits de M. de la Fruglaie* en 1788; une longue biographie du conventionnel lorientais, *Louis Urbain Bruë* par M. Locpéran de Kerriver, et elle achève en ce moment la publication d'une centaine de lettres d'un *officier morbihannais*, J. L. Perret de la Garenne, qui fit les campagnes de l'armée de l'ouest en Bretagne de 1792 à 1796.

— Le même journal annonce, sous le titre d'*Archives révolutionnaires du Morbihan*, la publication d'une petite bibliothèque en dix volumes, qui comprendra tous les documents rares ou inédits de nature à préciser l'histoire de la révolution dans ce département. Voici la répartition des douze volumes projetés : I. *Cahiers des plaintes et doléances, en 1789, des sénéchaussées qui ont formé le département du Morbihan.* — II. *Actes et procès-verbaux des diverses assemblées électorales de 1789 à 1800.* — III. *Correspondances des députés aux assemblées législatives.* — IV. *Rapports officiels des représentants envoyés en mission dans le Morbihan.* — V. *Actes et proclamations des municipalités, des districts, et de l'assemblée départementale. Fêtes nationales.* — VI. *Tribunaux civils et criminels.* — VII. *Actes, règlements, procès-verbaux des clubs et des sociétés populaires du département.* — VIII. *Gigantо-jacobinomachie.* — IX. *Émigrés et biens nationaux.* — X. *Insurrections, chouannerie, opérations militaires.* — XI. *L'affaire de Quiberon.* — XII. *Le clergé constitutionnel et le clergé orthodoxe.* — On a commencé la publication par le n° VII en entamant la reproduction annotée des procès-verbaux du club de Lorient. — R. K.

Guyenne. — Le 12 janvier dernier, un incendie terrible a détruit presque en totalité le château historique de Michel Montaigne. Ce château, monument remarquable du seizième siècle, embelli et agrandi par les soins de M. Magne, comprenait cinq pavillons flanqués de huit tourelles. On n'a pu préserver que la tour massive placée à l'angle du quadrilatère de la cour d'honneur, où l'auteur des *Essais* avait établi son habitation particulière et sa bibliothèque, ou, pour parler comme les contemporains, sa *Librairie*.

Languedoc. — L'éditeur Édouard Privat poursuit activement l'impression de la nouvelle édition de l'*Histoire du Languedoc*, des Bénédictins. Les tomes IX et X vont paraître dans le courant de l'année 1885. Le tome X contiendra un travail sur les Troubadours, dû à M. Chabaneau, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier.

— A paraître aussi, dans le courant de l'année, à Toulouse, l'*Histoire du Parlement*, par M. Dubédat, conseiller à la Cour, et le tome Ier de l'*Histoire de l'Ancienne Université toulousaine*, par M. Gatien-Arnoult, ancien recteur.

Lyonnais. — Nous avons reçu le *Rapport sur le Concours pour les prix Lombard de Buffières*, par Léon Roux (Lyon, 1885, in-8° de 20 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Lyon.*)

— La *Revue Lyonnaise*, perdant avec le félibrige la collaboration littéraire, redevient l'organe archéologique lyonnais de ses premiers débuts.

Normandie. — Vient de paraître complète une publication entreprise en décembre 1883 : *Rouen-Exposition*, in-4°, 260 p., nombr. illustr. Consacrée à l'Ex-

position régionale de 1884, elle contient des chapitres intéressants sur l'Exposition des arts rétrospectifs.

— Sous presse, à Rouen : Félix, *Le Château fortifié, chapitre inédit de la Normandie chrétienne de Farin*, — édition destinée au commerce, 1 vol. in-8° raisin, tiré à 30 exemplaires ; — G. Gravier, *Nouvelle étude sur Cavelier de la Salle*, conférence faite à la Société libre d'Émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-inférieure, in-8°, 61.; — Boucher (le docteur Louis), *Les Villages français en Allemagne*, in-8°, 12 p.; — Dom Bodin, *Histoire de Neufchâtel*, édition préparée par la Société de l'Histoire de Normandie, avec introduction et notes par M. Bouquet, gr. in-8°.

— En préparation à l'imprimerie Cagniard : *Les Archives de la ville de Honfleur*, notices historiques et analyses de documents extraits des archives communales par M. Ch. Bréard, 1 fort vol. in-8°.

Orléanais. — Vient de paraître le *Livre de demain*, par Albert de Rochas, volume in-8° de 400 pages, illustré d'eaux-fortes et de photolitho-gravures, en vente chez Raoul Marchand, imprimeur-éditeur, Blois. Ce splendide volume n'a été tiré qu'à 250 exemplaires. Le prix de chaque exemplaire est actuellement fixé à 150 francs, et on ne trouvera pas ce prix trop élevé si on lit, dans la *Revue sextienne* du 15 janvier, la remarquable description donnée par un habile bibliophile, A. de Gagnaud, d'un volume où texte et illustrations sont également d'une véritable originalité.

— Nous avons reçu l'ouvrage suivant : Les *Recherches historiques sur la fondation de l'église de Chartres et des églises de Sens, de Troyes et d'Orléans*, *suivies d'un appendice sur la Vierge druidique*, par l'abbé A. C. Hénault. — Dans le même ordre d'idées de controverse religieuse, mais à un point de vue totalement différent, M. P. de Felice, pasteur protestant à Chartres, va publier, vers le milieu de mars : *Recherches sur l'église réformée de Mer (Loir-et-Cher)*.

Picardie.—Une nouvelle société savante vient de se fonder à Chauny (Aisne), grâce à l'initiative de M. l'abbé Caron. Cette association, dont les premiers fascicules du *Bulletin* sont entre nos mains, se propose de se consacrer à l'étude historique, archéologique et scientifique de cette partie du département de l'Aisne, et met en tête de son programme la publication avec notes et additions des manuscrits du P. Labbé. Des conférences organisées par la Société sur divers sujets, auront lieu chaque semaine. Les premières feuilles du *Bulletin* comprennent la réimpression du travail de M. l'abbé Muller sur le *Missel de Chauny*, publié précédemment dans les *Comptes rendus du comité archéologique de Noyon*. Il serait à désirer qu'un plus grand soin fût apporté à la correction des épreuves du *Bulletin*.

Provence. — Saint Elzéar de Sabran est un des saints les plus chers à la Haute-Provence, et principalement au pays du Luberon. La commune de Montfaron, dans les Basses-Alpes, a gardé ce souvenir que saint Elzéar, traversant cette localité, y rendit la vue à un aveugle. En mémoire de ce miracle, et à l'endroit où s'opéra le miracle, on bâtit une chapelle. Pour mieux en conserver le souvenir, il est question de graver une inscription en langue latine et une autre en langue provençale. Un double concours est ouvert à cet effet. — Les envois (soit un quatrain en langue d'Oc, soit deux distiques en langue latine) doivent être adressés à M. d'Ille, à Saint-Clément, ou bien à M. le doyen de Manosque (Basses-Alpes). Une commission composée de doctes félibres fera l'examen des pièces.

— M. le chanoine Albanès a terminé la publication de la Sigillographie des évêques de Marseille.

— Les archives du Parlement de Provence, conservées au palais de Jus-

tice à Aix, sont classées et cataloguées presque entièrement, par les soins de M. Blancard, archiviste des Bouches-du-Rhône. — On travaille à la rédaction d'un nouveau catalogue de la Bibliothèque Méjanes d'Aix, réclamé depuis longtemps.

— M. l'abbé Rance, professeur à la Faculté de Théologie d'Aix, commencera bientôt la publication de documents inédits sur l'*Académie d'Arles au XVII*e *siècle*.

— Notre collaborateur D. Bérangier a commencé, dans la *Revue de Marseille et de Provence*, une étude sur *Mgr de Forbin-Janson, archevêque d'Arles*.

— Mgr Ricard prépare un travail sur l'abbé Maury durant la période révolutionnaire.

— L'étude publiée par M. l'abbé Rosne dans les *Annales de Provence*, sur Surian, évêque de Vence, contemporain et émule de Massillon, est des plus incomplètes, l'auteur ayant négligé de consulter les archives de Vence, celles de la famille de Jessé-Charleval et les nombreux manuscrits de la Bibliothèque d'Aix relatifs à l'Oratoire.

ALLEMAGNE. — L'Institut bibliographique de Leipzig publie une série de dictionnaires qui servent de complément à l'excellent *Meyer's Hand-Lexicon des allgemeinen Wissens*. Dix-sept en ont déjà paru (in-12). Nous signalerons entre autres le *Lexikon der Klassichen Altertumskunde* de O. Seyffert (732 p. avec 342 pl., 10 fr.), qui est plus complet pour certains points que le dictionnaire de Rich, et celui de Fr. Embacher. *Lexikon der Reisen und Entdeckungen* (392 p., 5 fr.), comprenant des notices biographiques sur les voyageurs les plus célèbres de tous les temps et une histoire des découvertes. Il est à regretter que l'auteur ait négligé, dans sa première partie, de nous renseigner sur les services rendus par les Missionnaires à la science géographique. Nous y avons cherché en vain les noms de saint François-Xavier, d'Espinha, Benoît Goez, Verbiest, De Smet, pour n'en citer que quelques-uns. Ce sont là des lacunes qu'il sera nécessaire de combler dans une seconde édition.

— M. Saalfeld vient de publier, sous le titre de *Deutschlateinisches Handbüchlein der Eigennamen aus der alten, mittleren und neuen Geographie* (Leipzig, 1885, XII-738 p., 5 fr. 40), un dictionnaire géographique allemand-latin donnant les différents mots latins par lesquels on désigne les noms géographiques. Il a fait suivre chaque nom propre de son adjectif et a fait précéder son dictionnaire de l'indication des règles à suivre pour latiniser un nom géographique. Ce petit dictionnaire sera des plus utiles et est bien plus complet que ceux de Graesse et de Brunet.

— Depuis un an, la maison Freytag de Leipzig publie une bibliothèque universelle des sciences sous forme de manuels illustrés. Le titre de cette bibliothèque est : *Das Wissen der Gegenwart*. Chaque volume a environ 260 pages et une bonne centaine de gravures. Les volumes sont fort bien reliés et ne coûtent qu'un marc (1 fr. 25). Des savants connus ont été chargés de la rédaction. Trente volumes ont paru jusqu'à ce jour. Voici les titres des principaux d'entre eux : Gindely, *Histoire de la guerre de trente ans*, 4 vol.; — Jung, *L'Australie*, 4 vol.; — A. Klaar, *Histoire du drame moderne;* — Hartmann, *L'Afrique*, 3 vol.; — Willkonim, *L'Espagne et le Portugal;* — Ochsenius, *Le Chili;* — Meyer von Waldeck, *La Russie;* — Hopp, *Histoire des États-Unis;* — Jung, *Mœurs et vie des Romains*, 2 vol; — Schulz, *Histoire de l'art*, 2 vol.; — Blummer, *L'Art industriel dans l'antiquité;* — Wirth, *La Monnaie;* — P. Lehmann, *La Terre et la Lune;* — Klein, *Météorologie:* — Taschenberg, *Les Insectes;* — Gerland, *La Lumière et la Chaleur*.

— M. Kürschner vient de publier un nouveau dictionnaire encyclopédique qui est certainement le plus petit qui existe : *Kürschner's Taschen-Konversations-Lexikon* (Berlin, Spemann, 1884. In-18, IV-1668 p. et 32 pl. 4 fr.). Grâce à un système d'abréviations fort simple, l'auteur a pu réunir dans ce petit volume des renseignements sur toutes les sciences humaines. C'est un petit volume qui sera utile surtout en voyage.

— M. Fränkel, professeur au gymnase de Schaffhausen, se propose de publier des études sur diverses questions controversées de l'histoire romaine. (*Studien zur römischen geschichte.* Breslau, 1884, 1er fasc. 6 fr. 75.) Le premier fascicule qui vient de paraître traite de l'époque de l'entrée en fonctions des consuls de l'année 387 à 532, et des rapports entre le calendrier romain et le calendrier julien pour les années 440 à 552 a. u. Ces études sont des plus intéressantes pour la connaissance de la chronologie romaine.

— M. Cr. Antoniades vient de publier une étude sur l'empereur Licinius, précédée d'un examen critique sur les sources de l'histoire de ce prince. *Kaiser Licinius, eine historische Untersuchung.* München, 1884, in-8° de 81 p. 2 fr. 70.

— M. V. Tröltsch vient de publier chez F. Enke, à Stuttgart, sous le titre de : *Fund-statistik der vorrömischen Metallzeit im Rheingebiete* (in-4° de IV-119 p. avec pl., 20 fr.), un relevé systématique de tous les objets de l'époque de bronze trouvés dans les pays rhénans.

— Le 44e programme publié par la Société archéologique de Berlin à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Winckelmann, est consacré aux monnaies de Sicile portant des noms de graveurs. *R. Weil. Die Künstlerinschriften der Sicilischen Münzen.* Berlin, Reimer, 1884. In-4° de 32 p. et 3 pl., 3 fr. 25.

— La maison R. Oppenheim de Berlin a commencé la publication d'une histoire de la littérature des peuples européens (*Geschichte der Literatur der europäischer Völker*), faite par des spécialistes. Les deux volumes parus jusqu'à ce jour sont le t. I de l'histoire de la littérature anglaise, par B. ten Brink, et le t. I de l'*Histoire de la littérature italienne,* par A. Gaspary. Chaque volume coûte de 10 à 12 fr.

— La maison Lemme, à Leipzig, publie sous le titre de *Klassiker der Malerei,* in-8°, des phototypies des principales œuvres des grands maîtres de la sculpture et de la peinture. Ces reproductions sont accompagnées de notices historiques de MM. Wetsely, Muller et Seemann. Six volumes ont paru (12 fr. 50 le vol).

— La maison Brockhaus de Leipzig publie de nouveaux spécimens d'anciennes impressions, sous le titre de : *Druckschriften des XV bis XVIII Jahrhunderts in getreuen Nachbildungen,* herausgegeben von der Direction der Reichsdruckerei unter Mitwirkung von Dr. F. Lippmann und Dr. R. Dohme. Chaque planche est accompagnée d'une notice explicative. L'ouvrage in-fol. sera complet en dix livraisons, dont la première a paru. Prix de chaque livraison : 12 fr. 50.

— M. G. Becker publie sous le titre : *Catalogi bibliothecarum antiqui* (Bonnæ, Cohen, 1885, in-8° de IV-329 p., 8 m.), les catalogues d'anciennes bibliothèques qui nous ont été conservés. La première partie contient la reproduction complète de 136 catalogues antérieurs au XIIIe siècle. Le plus ancien est du VIIIe siècle. La seconde partie comprend l'indication de 207 catalogues du XIIIe au XVe siècle. Deux bonnes tables facilitent les recherches.

— La maison Grote, à Berlin, commence la publication d'une *Allgemeine Weltgeschichte*, par MM. Flatke, Juste, Pflug-Harttung et Philippson. L'ouvrage sera complet en 140 livraisons environ, à 1 m. la livr. L'ouvrage

est magnifiquement illustré. Cette histoire universelle illustrée n'est qu'une nouvelle édition refondue et quelque peu réduite de celle publiée par la même maison, sous la direction de M. Oncken. La plupart des planches sont les mêmes.

— Les publications historiques illustrées deviennent de plus en plus nombreuses. On en abuse même quelque peu. La librairie Laupp de Tubingen en annonce deux nouvelles : A. Erman, *Ægypten und ægyptisches Leben im Altertum,* avec plus de 300 ill. 15 m. (18 fr. 75) et H. Bender, *Rom. und römisches Leben im altertum*, 12 m. (15 fr.).

— Le voyageur W. Ruppell vient de donner à la bibliothèque publique de Francfort la collection de manuscrits éthiopiens et égyptiens qu'il avait formée.

— La première partie de l'*Atlas géologique de la Chine,* du baron de Richtofen, vient de paraître. Cet atlas accompagne le grand ouvrage sur la Chine du même auteur, dont le premier volume a été publié en 1877. Cette première livraison, qui a paru à Berlin, est consacrée au nord de la Chine.

— On vient de publier, à Heilbronn, un traité de prononciation allemande.

— M. Ulrich Jahn publie dans les *Germanistische Abhandlungen* de K. Veinhold, une étude des plus intéressantes sur les pratiques superstitieuses en usage en Allemagne, pour préserver les moissons et les bestiaux, et il recherche en même temps l'origine de ces pratiques : *Die Deutschen Opfergebräuche bei Ackerbau und Viehzucht* (Breslau, Koebner, 1884. In-8° de VIII-351 p. 12 fr.). Un excellent index et une bibliographie complète du sujet sont joints à cet ouvrage, qui constitue une contribution importante pour le Folk-lore.

— La bibliothèque royale de Berlin vient de s'enrichir de 1,052 manuscrits de littérature arabe dont le plus ancien remonte à l'année 1058. C'est à la générosité de l'empereur d'Allemagne que l'établissement doit cette collection.

ANGLETERRE. — Un journal mensuel anglais vient de paraître au Maroc. Son objet est de provoquer des réformes dans l'administration « afin, dit le prospectus, qu'il soit possible à un honnête homme de vivre au Maroc. »

— On va imprimer à Londres, par les soins de M. Budge, du *British museum,* le texte syriaque avec la traduction anglaise du *Livre de l'Abeille* écrit au XII° siècle par Salomon de Bassorah.

— La *Bibliotheca Indica,* qui paraît à Londres, en est à son 520° numéro. Elle a surtout pour objet de reproduire les mss. indiens et surtout sanscrits. Cette collection est indispensable aux orientalistes.

— On annonce à Londres la publication d'une brochure qui répond aux préoccupations qui tourmentent quelques esprits en Angleterre, sous le titre de *Siège de Londres,* par Posteritas, c'est une description de l'envahissement du royaume-uni, qui ressemble à une prophétie.

— Le nombre total des livres publiés en Angleterre durant l'année 1884 a été de 4832, dont 1,541 de nouvelles éditions. Ces nombres dépassent respectivement de plus de cent les publications de l'année précédente. Comme toujours, les ouvrages de littérature légère l'emportent en quantité.

— M. T. Fisher publie un traité sur l'*Art de la guerre au moyen âge,* qui a obtenu le prix Lothian à Oxford. L'auteur est M. C. Oman.

— On annonce, à Dublin, la publication d'un périodique intitulé *Revue de l'Université de Dublin.* Est-ce un adversaire protestant de la *Revue de Dublin* ?

— Le prince Albert-Victor et le prince Georges, fils du prince de Galles, vont incessamment faire paraître à Londres un ouvrage en deux volumes de 500 pages chacun. Ce sera, sous forme de journal composé sous la tente ou à bord, le récit de leur voyage autour du monde. De son côté, le duc

d'Edimbourg, qui est poète, va publier un volume de vers dont le titre est : *Chansons d'amour d'un violoniste.*

— Les volumes imprimés que compte actuellement le musée britannique s'élèvent à 1,336,000. En 1877, il n'en comptait que 1,250,000, et en 1838 que 235,000. En 46 ans, le musée a, par conséquent, augmenté ses collections de 1,121,000 volumes.

AUTRICHE. — M. le professeur P. Lange annonce la publication, chez Koehler, à Vienne, des Œuvres choisies de J. B. Piranesi *Piranesi's ausgewählte Werke).* La publication sera complète en 4 volumes, au prix de 62 fr. 50 chacun. Les œuvres complètes, epuisées depuis longtemps (29 vol. in-fol.), atteignent actuellement le prix de 1,875 fr.

— Les catholiques vont fonder une Université à Salzbourg.

BELGIQUE. — Le conservateur des manuscrits de la Bibliothèque de Bruxelles, M. Ruelens, a fait deux nouvelles trouvailles. Dans la couverture d'un petit codex M. Ruelens a reconnu des fragments de papier, imprimés en caractères gothiques, dont il a pu former : 1° une lettre d'indulgence qu'il reproduit *in extenso* et qui est datée de 1488 (c'est une absolution donnée à un clerc pour avoir omis de réciter l'office et les heures canoniques par suite du défaut de livres); 2° une prognostication ou prédiction du temps, pour tous les mois de l'année, trois feuillets in-8° en texte néerlandais. Le caractère employé pour l'impression de ces feuillets est celui dont se servait Ægidius van der Heerstraten, qui imprima à Louvain de 1484 à 1488. La prognostication ne porte pas d'année et ne doit pas être confondue avec celle que décrit Brunet (article de *Laet*, t. III, col. 739). C'est une traduction flamande du *Prognosticon* de Paul de Middelbourg. Ces fragments seront décrits dans le nouveau supplément qui sera bientôt donné aux *Annales de la Typographie néerlandaise au XV° siècle.*

— La Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège vient de publier le troisième volume de ses *Bulletins.* Il contient les études suivantes : L. Crahay, *De la dévolution et de la main-levée dans le droit coutumier liégeois;* — E. Kurth, *Nouvelles recherches sur Saint-Servais;* — L. Vandriken, *Horion-Hozémont. Notice historique;* — Chan. Dubois, *Quelques mots sur les Agnus Dei;* — Ch. Dejace. *Une famille rurale du XVIII° siècle au pays de Liège.*

— Depuis quelque temps la Belgique a vu éclore plusieurs revues radicales et même socialistes. De ce nombre sont : *L'art moderne; la Jeune Belgique,* organe mensuel de la jeunesse littéraire; *la Philosophie et l'Avenir,* organe du socialisme rationnel. Le dernier né de cette série est la *Société nouvelle,* Revue internationale, sociologie, arts, sciences et lettres. Le premier numéro de cette revue mensuelle a paru le 20 novembre. Prix : 8 fr. par an. Parmi les rédacteurs nous citerons : C. Lemonnier, E. Rodenbach, E. Rèclus et C. de Paepe.

— Jusqu'à ce jour on connaissait sept éditions de la première lettre de Christophe Colomb de 1493. M. Ruelens vient d'en trouver une huitième dans la bibliothèque royale de Bruxelles. D'après M. Ruelens, cette plaquette aurait été imprimée à Anvers, par Thierry Martens. Il vient de publier une notice sur cette précieuse découverte à laquelle il a joint un fac-similé de la plaquette. Cette notice a été imprimée à 50 exemplaires, au prix de 15 fr.

— L'Université libre de Bruxelles a célébré, le 20 novembre 1884, son cinquantième anniversaire. A cette occasion, M. Vanderkindere a publié une notice historique des plus intéressantes (Bruxelles, 1884. In-8° de 216-

CLXXII p., 7 fr. 50). On y trouve, entre autres, une notice bio-bibliographique de tous ceux qui ont enseigné à l'Université de Bruxelles. On ne peut que regretter que l'auteur se soit permis de déparer cette histoire par des attaques haineuses contre l'Église, l'épiscopat belge et l'Université de Louvain.

ESPAGNE. — M. Arcadio Roch, qui avait donné il y a quelques années un volume sur l'éloquence grecque, résume à Madrid son cours de l'Athénée sur les *Orateurs romains* (Madrid, Luarez. In-12 de XXXII-392 p. Prix : 2 fr. 50). Ce cours, très au courant des travaux récents sur la matière édités en France et en Allemagne, fait honneur à la jeune Université espagnole. M. Canovas del Castillo en a écrit la préface, très spirituelle et très curieuse : le grand orateur castillan y donne sa théorie de l'éloquence, commentant et combattant tour à tour Cicéron avec infiniment de grâce et d'à-propos.

— Le 26 octobre a eu lieu à Vilanova y Geltru (Catalogne) l'inauguration de la Bibliothèque-Musée Balaguer, don de l'homme d'État de ce nom, député de Vilanova. La Bibliothèque possède 22,000 volumes catalogués et d'importantes collections de peintures, de sculptures, de gravures, d'armes et d'objets précieux ou curieux. — A. S.

— Les Catalans résidant aux îles Philippines ont offert à l'auteur de l'*Atlantide*, M. l'abbé Verdaguer, une magnifique couronne que l'un d'eux a apportée à Barcelone et a remise au poète, en présence d'une nombreuse réunion d'écrivains et d'artistes.

— La Société de Librairie catholique fondée à Barcelone en 1845, sous le nom de la *Verdadera Ciencia española*, et dont nous disions encore un mot tout récemment (V. t. XLI, p. 548), commence en ce moment la publication d'une grande *Bible* comprenant : texte latin, traduction de Mgr Torrès-Amat, notes du P. Scio de San-Miguel, et de plus un commentaire à la hauteur de la science contemporaine. Ce dernier sera l'œuvre du P. Fita, de la Compagnie de Jésus, l'un des savants les plus renommés de l'Espagne.

— On a parlé amplement, dans le *Polybiblion*, de la *Biblioteca de las tradiciones españoles* publié sous la direction du grand folk-loriste espagnol don Antonio Machedo y Alvares. Il n'a point paru à cet érudit et à son ami don Aljeidio Guichot y Sierra que cette publication suffisait à l'expansion de la science nouvelle, et ce dernier a entrepris le *Boletin Folklorico español* dont nous venons de recevoir la première livraison et qui doit paraître tous les quinze jours au prix fort modique de 4 *pesetas* par semestre. Le premier fascicule débute par une épître aux folk-loristes espagnols où sont énumérés les motifs qui ont déterminé l'apparition de ce nouveau recueil. Viennent ensuite un article où don Antonio Machedo y Alvares indique les bases et le but de l'association qu'il a créée, un chapitre extrait d'un livre de M. Paul Sebillot sur la Mer et les superstitions qui s'y rapportent, chapitre traduit par don Al. Guichot; un questionnaire ayant trait à ces superstitions, une série de nouvelles intéressant les folk-loristes, des détails sur l'organisation du folk-lore basque-navarrais et une bibliographie.

Le R. P. Miguel Mir, de la Compagnie de Jésus, vient d'être appelé (27 novembre dernier), par un vote unanime, à faire partie de l'*Académie espagnole*, qui répond assez à notre Académie française. L'auteur méritait cette distinction : ses écrits nombreux et variés, ayant une grande valeur au point de vue du fond comme au point de vue de la forme, le placent sans contredit au premier rang des littérateurs de l'Espagne contemporaine. Mais ce fait ne nous en a pas moins paru digne de mention dans un temps où l'ordre auquel appartient le P. Mir compte tant d'ennemis.

ITALIE. — Il vient de se former à Turin une Association, la *Societa biblio-*

fila, qui a pour but de publier des écrits inédits ou des livres devenus introuvables, tirés seulement à 250 exemplaires numérotés, imprimés avec grand luxe et au prix très modique de 2 fr. 25 cent. Nous avons sous les yeux une plaquette qui donne la meilleure idée de cette entreprise, c'est la réimpression d'un petit poème populaire du XVI• siècle : *Successo de l'Armata de Solimano Ottomano nell' impresa di Malta.* Cette rareté bibliographique est d'une exécution parfaite (in-8° de 61 pages, titre en couleur, fleurons et culs-de-lampe. Turin, *Societa bibliofila*, 1884.

— Le commandeur J.-B. de Rossi prépare une histoire de la Bibliothèque du Vatican depuis les premiers temps du moyen âge. Cette histoire trouvera place dans le catalogue de la Vaticane, auquel l'illustre savant a si abondamment contribué. Une première rédaction de ce travail vient de paraître dans la dernière livraison des *Studi e documenti di storia e diritto.*

— MM. Eugène Müntz et Paul Fabre s'occupent à une histoire de la Vaticane au XV• siècle. Ils publieront dans ce travail différents inventaires de la Bibliothèque apostolique permettant d'identifier un certain nombre de manuscrits connus.

— M. Paul Fabre, membre de l'École française de Rome, avait déterminé en 1883 la valeur et l'origine des dix-huit mss. aujourd'hui connus du *Liber censuum* de Cencius Camerarius (*Mélanges d'arch. et d'histor.*, III• année). Il entreprenait en même temps une édition complète et critique de ce célèbre Registre de la chambre apostolique, où sont consignés, depuis le XII• jusqu'au XV• siècle, les cens dus à l'Église romaine dans les diverses parties du monde chrétien. Le texte, accompagné de notes, sera précédé d'une introduction, qui contiendra, outre la classification des manuscrits, une étude sur les origines du Registre lui même, ses sources et son histoire. Cette publication figurera dans la collection in-4° de la *Bibliothèque des Écoles d'Athènes et de Rome* à côté de l'œuvre collective des *Régestes* et du *Liber pontificalis* édité par M. l'abbé Duchesne.

— Lord Ashburnham vient de faire hommage à S. S. Léon XIII d'une partie des régestes d'Innocent III qui avait disparu depuis longtemps des archives pontificales. Le volume offert par Lord Ashburnham comprend les années X, XI et XII du pontificat d'Innocent III. On sait que c'est avec ce pape que commence la série des registres conservés aux archives. Ce volume, dont toute trace était perdue depuis Baluze, comble une lacune fort importante parmi les originaux du Vatican.

— L'inventaire des mss. que le gouvernement italien a rachetés à Lord Asbhurnham, et qu'on a déposés à la Laurentienne de Florence, vient d'être publié.

— On publie à Turin le IV• volume des lettres du comte Cavour. Ce volume contient 233 documents, écrits principalement par Cavour durant les neuf derniers mois de sa vie.

— Le R. P. Cozza-Luzzi, de la Bibliothèque vaticane, publie à Bergame, chez les éditeurs Francesco e Pietro Bovis (in-12 de XVI-1190 p. prix 3 fr. 50), un *Epistolario* choisi du cardinal Maï. Ces lettres avaient été conservées comme importantes par le cardinal, quoiqu'elles n'aient bien souvent d'autre intérêt que leur signature. Les principaux correspondants du cardinal Maï sont Borghesi, Castiglioni, les libraires De Bure, Miller, Nieburh, le commandeur Rossi, le père Luigi Tosti. Il faut citer surtout une jolie lettre de Mgr Gaume (alors l'abbé Gaume) sur l'humaniste Dubner.

— M. Cavallucci vient de publier, chez Loescher, à Turin, un manuel de l'histoire de la sculpture : *Manuale di storia della scultura,* avec 78 ill. 416 p.

In-8°, 6 fr. C'est le premier volume d'une histoire de l'art, résumé du cours qu'il professe à l'institut des Beaux-Arts de Florence. Le second volume sera consacré à la peinture, et le troisième à l'architecture.

— Un des érudits les plus distingués d'au delà les Alpes, M. Alessandro d'Anana, a eu la gracieuse idée d'offrir à une famille amie, à l'occasion d'un mariage, la traduction italienne annotée d'un fragment du *Journal de voyage de Michel de Montaigne en Italie par la Suisse et l'Allemagne*, fragment relatif à la ville de Pise *(Nozze pardo Roque-Olivetti. Pisa nel MDLXXXI. Dal Giornale di Viaggio di Michele de Montaigne con illustrazioni.* Pisa, tipografia T. Nistri, XXI décembre 1884. In-8° de 25 p. tiré à cent exemplaires). Nous reccommandons aux gourmets les appétissantes notes qui éclairent aussi bien certains passages des *Essais* que certains passages du *Journal*, particulièrement (p. 6) en ce qui regarde Montaigne à table. Annonçons à ces mêmes gourmets une bonne nouvelle : M. d'Anuna a le projet de faire pour tout le voyage en Italie ce qu'il vient d'accomplir si heureusement pour le séjour à Pise.

— Il est entré, il y a quelques années, à l'Archivio Municipale de Gênes 150 lettres du cardinal Mazarin.

— Le *Polybiblion* a rendu compte de la première partie du tome Ier des *Studi storici sul contado e marchesato in Italia*, du comte Albert de Gerbaix-Sonnaz. Nous annonçons aujourd'hui la seconde partie de ce volume (Turin, Roux et Favale; 1884. In-8°, I-XII-209-522 p.), qui va jusqu'à la mort d'Humbert III (1189).

— M. Aimable Guastella, dont le *Polybiblion* a plusieurs fois cité les travaux, a publié sous le titre de : *Le parita e le storie morali dei nostri villani*, (*parita* a le sens d'apologues) un volume où il décrit les mœurs, les usages des paysans qui l'entourent, et mêle à ces tableaux quantité de fables et de légendes. M. Guastella est un érudit, mais il a ce que tous les savants n'ont pas, un style très agréable, et son œuvre a un vrai mérite littéraire, ce qui n'est pas à dédaigner.

— L'*Archivio per lo Studio delle tradizioni popolari* vient de terminer son troisième volume. Il est, comme les précédents, composé de manière à intéresser les folk-loristes, et l'on doit féliciter MM. Pitrè et Salomone Marino de la direction qu'ils ont su donner à ce recueil.

ROUMANIE. — Le poète national roumain, Vasile Alecsandri, vient de terminer une comédie en vers intitulée : *Ovide*. Elle sera jouée sur le théâtre de Bucharest.

RUSSIE. — Le sénat de Finlande a assigné 16,000 marcs pour l'édition d'un dictionnaire finnois-russe. La confection de ce glossaire a été confiée à M. Vladimir Maïnof, professeur au gymnase russe de Hèlsingfors, également versé dans la langue finnoise.

— M. Bartenef, rédacteur des *Archives russes*, paraissant à Moscou tous les mois, prépare une édition des œuvres choisies du célèbre poète Jonkovski, surnommé le Schiller russe.

— On prépare également à Moscou une seconde édition de l'ouvrage du feu métropolitain de cette ville, Philarète, intitulé : *Enseignement politique*, et contenant outre les considérations de l'auteur sur les questions relatives à la vie politique et sociale de Russie, une appréciation des principaux événements qui s'y sont passés depuis 1861 à 1867.

— La revue bi-mensuelle de M. Aksakov, dont tout le monde sait les tendances slavophiles, est devenue hebdomadaire.

— M. Ilovaïski, qui vient de publier le second tome de son *Histoire de Russie*, se propose de faire un travail sur l'*Époque d'Alexandre II*.

— L'auteur du *Voyage en Chine*, dont la maison Hachette a donné une édition française, et qui fut aussi traduit en anglais, a reçu l'autorisation d'organiser une nouvelle expédition dans l'empire du milieu.

— On a trouvé à Odessa des fragments d'un évangéliaire grec du x• ou xi• siècle. Ils contiennent des leçons de saint Matthieu et de saint Marc, et sont écrits sur parchemin. Les péricopes en sont différentes de celles d'aujourd'hui. Ces fragments, qui se composent de quinze feuillets seulement, ont été trouvés par le prêtre Bonlismos, aujourd'hui archevêque de Corfou, et se conservent au musée archéologique de l'académie ecclésiastique de Kiev.

— *Le Luthier de Crémone*, de M. Coppée, a été traduit en russe, presque en même temps, à Pétersbourg et à Moscou.

— L'Académie des sciences, section de la langue russe, a décerné le prix Pouchkine à M. Fet pour sa traduction d'Horace.

— Il vient de paraître à Berlin, chez Wilhelm Friedrich, la première livraison de l'*Histoire de la Littérature russe*. Elle a pour auteur Alexandre Reinholdt et forme le VII• volume de *la Geschichte der Weltlitteratur in Einzeldarstellungen*. L'ouvrage se composera de dix livraisons et promet d'être sérieusement fait, à en juger par le premier fascicule.

— M. Doubrovine a écrit une histoire complète du fameux rebelle Pougatchev, faite d'après des documents authentiques dont plusieurs jusque-là inédits. Bien que volumineuse (elle se compose de trois gros volumes), la lecture en est attachante. On doit déjà au même auteur l'intéressante monographie sur *la Campagne de 1812 d'après les lettres des contemporains*.

— L'immortel Souvorov a trouvé un digne historien dans M. le professeur Pétrouchevski, qui a publié sur sa vie et ses exploits militaires un ouvrage en trois volumes, de 500 pages environ chacun.

— Dans sa séance annuelle du 29 décembre passé, qui coïncidait avec le centième anniversaire de la fondation de l'Académie des Sciences, ce savant institut a proclamé plusieurs nouveaux membres, parmi lesquels trois Français, MM. Pasteur et Jamin, nommés membres honoraires, et M. Louis Léger, fait membre correspondant de la section de langue et littérature russes.

— La Commission archéographique, qui relève du ministère de l'Instruction publique, a célébré, le 8 janvier passé, le cinquantième anniversaire de son existence. On lui doit de nombreuses publications qui ont enrichi la littérature et la science historiques. En voici les principales : 1° *Collection complète des Annales du pays*; 2° *Actes historiques avec leurs suppléments*; 3° *Actes juridiques*; 4° *Actes relatifs à la Russie du Sud et de l'Ouest*; 5° *Récits des étrangers sur la Russie*; 6° *Livres de cadastre*; 7° *Bibliothèque historique de Russie*; 8° *Lettres des souverains russes*; 9° *Recueil des médailles russes*; 10° *Annales des travaux de la Commission archéographique*; 11° *Listes des évêques et des hégoumènes de l'Église russe*; 12° *Le grand Ménologe de l'archevêque Macaire*, etc., etc.

— L'éminent archéologue comte Alexis Ouvarov, dont la science et les arts pleurent la perte récente, a laissé des travaux manuscrits qui, nous l'espérons, ne tarderont pas à voir le jour.

— Lors de l'Exposition polytechnique qui eut lieu à Moscou en 1871, l'Académie des Sciences avait prêté des manuels imprimés sous Pierre I•r et eut la douleur d'apprendre qu'ils en avaient disparu. Récemment le bibliothécaire de l'Académie reçut un paquet contenant la précieuse collection et accompagné de remerciements du « ravisseur » inconnu qui disait n'en avoir plus besoin.

— Le prix Mouhanov, qui devait être donné à l'auteur du meilleur ouvrage

sur l'Impératrice Marie Fédorovna, femme de Paul Ier, n'ayant pas été délivré l'an dernier, faute de dignes concurrents, le concours a été prorogé jusqu'au 1er mars 1889. Ce prix s'élèvera alors à 5,000 roubles, outre les intérêts qu'ils auront donnés à partir du 1er mars 1879.

— L'Empereur a fait acquérir pour son Ermitage la célèbre collection Basilevski pour la somme de 5 1/2 millions de francs. — On sait que les objets d'art dont elle se compose, représentent dignement toutes les époques de l'art depuis le IIIe jusqu'au XVIe siècle.

— Sous le titre : *Bibliographe, messager de littérature, de science et d'art,* paraît en 1885 une revue mensuelle, consacrée à la bibliographie; elle est unique de son espèce et comblera une regrettable lacune.

— La Société de secours aux gens de lettres indigents a commencé la publication des lettres de Jean Tourguenef (1848-1883). Le premier volume en contient 488, environ le quart de sa vaste correspondance.

— Un immense succès a accueilli le *Recueil littéraire et scientifique* publié par la même Société sous le titre : *XXV ans,* et où les meilleurs écrivains avaient pris part; entre autres, M. Léon Tolstoï y a imprimé quelques chapitres de son nouveau roman intitulé : *Les Décembristes.*

— A partir du 1er janvier paraît une nouvelle gazette quotidienne sous le titre *La Voix de Moscou* et sous la rédaction de M. Vassilief, ancien collaborateur de la *Gazette de Moscou,* dirigée par M. Katkof. Elle servira d'organe surtout aux intérêts de l'économie sociale, sans exclure les questions de littérature et de politique.

Ile Maurice. — Le Dr Daruty, de l'île Maurice, prépare un ouvrage sur les plantes médicinales, indigènes et cultivées de cette colonie. Il existait déjà un ouvrage sur cette matière, par M. Louis Bouton; mais, malgré un mérite réel, il a laissé de nombreuse lacunes que les études du Dr Daruty ont pour objet de combler. Les plantes jouent un très grand rôle à Maurice dans la médecine populaire, car les Africains et les Indiens y ont apporté des connaissances que l'expérience locale a généralisées et que les praticiens les plus sérieux ne dédaignent pas de mettre à profit. Le livre du Dr Daruty sera le résultat du contrôle exercé par la science sur les pratiques empiriques.

États-Unis. — Une Université catholique va être établie à New York, à Cincinnati ou à Baltimore. Il n'est pas douteux qu'on ne recueille sans difficulté les trois millions de dollars que coûtera cette fondation. Une dame de Saint-Louis, Miss Caldwell, a donné dans ce but trois cent mille dollars (plus de 1,500,000 francs).

— La bibliothèque de feu le Dr E. Albot, la plus riche collection privée d'ouvrages touchant la critique biblique qui existât en Amérique, vient d'être donnée par sa veuve à l'Université d'Harvard.

— M. Al. del Mar, récemment directeur du bureau de statistique des États-Unis, auteur d'une *Histoire des métaux précieux,* publiée en 1880, a mis sous presse un ouvrage sur l'histoire de la monnaie depuis les temps les plus reculés jusqu'au moyen âge.

Publications nouvelles. — *La première page de Moïse et l'histoire de la Terre,* par le P. A. Castelein, S. J. (in-12, Fonteyn, à Louvain). — *Réflexions morales sur les Vérités de la Foi,* par la Servante de Dieu sœur Marie-Louise de Jésus (in-12, Desclée, de Brouwer et Cie). — *Quelques heures avec les Saints,* par le R. P. Anderdon, S. J. (in-12, Oudin). — *Conférences aux dames de Bruxelles,* par le P. A. Castelein (2 vol. in-12, Fonteyn, à Louvain). — *Manuel du Chrétien,* par Mgr Gaume (2 vol. in-18, Gaume et Cie). — *Manuel de la Juridiction*

ecclésiastique au for extérieur et spécialement au for contentieux, par I.-J. Brillaud, docteur en théologie (in-8°, Lethielleux). — *Traité du droit international européen et américain*, par Pradier-Fodéré (in-8°, Pédone-Lauriel). — *Essai sur l'histoire du droit français, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*, par M. E. Laferrière (in-8°, Guillaumin et Cie). — *Du principe de la Propriété*, par Joseph Garnier, de l'Institut (in-8°, Guillaumin et Cie). — *Beccaria et le droit pénal*, essai par César Cantu (in-8°, Didot). — *Code du divorce*, par Charles Constant (2 vol. in-12, Durand et Pédone-Lauriel). — *Code électoral, ou Manuel pratique des élections municipales, départementales et politiques*, par Ambroise Rendu (in-12, Durand et Pédone-Lauriel). — *Zoologie générale*, par Beauregard (in-32, Alcan). — *La Vie partout. Signe Melstroë*, par P. Daryl (in-12, Hetzel). — *Études sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne en Italie*, par Louis Lefort (in-12, Didot). — *Olivier Maugant*, par Victor Cherbuliez (in-16, Hachette et Cie). — *Tante Marise*, par S. Blandy (in-12, Didot). — *Sir Lionel d'Arquenay*, par Jules Le Fèvre-Deumier (2 vol. in-12, Didot). — *Le Crime et le Châtiment*, par Dotoïewski (2 vol. in-12, Plon, Nourrit et Cie). — *La baronne de Langis*, par Jeanne France (in-12, Plon, Nourrit et Cie). — *Gabrielle*, par A. de Lamotte (in-12, Blériot et Gautier). — *Les Walbret*, par M. du Campfranc (in-12, Blériot et Gautier). — *Un Isolé*, par Étienne Marcel (in-12, Blériot et Gautier). — *Les Surprises de Berthe*, par Camille Fillyères (in-12, Bray et Retaux). — *Le vieux Musicien*, par Marthe Lachèse (in-12, Bray et Retaux). — *Veillées de Touraine*, par Alfred Mahon (in-18, Oudin). — *Autour du Village* (in-12, Oudin). — *Jadis et Naguère*, par Paul Verlaine (in-12, Vanier). — *Le Pays des Amazones*, par F.-J. de Santa-Anna Néry (in-8°, Frinzine). — *Les Jours d'absinthe*, par Charles Chincholle (in-12, Frinzine). — *Chine méridionale*, par Colquhoun (in-12, Oudin). — *Les Stratèges athéniens*, par Hauvette (in-8°, Thorin). — *De archonte rege*, par Hauvette (in-8°, Thorin). — *Histoire des Romains*, tome VII, par Victor Duruy (in-8°, Hachette et Cie). — *L'Antiquité romaine*, par Wilkins (in-32, Alcan). — *L'Église et l'État, dans la seconde moitié du IIIe siècle*, 249-284, par A. Aubé (in-8°, Em. Perrin). — *Études sur les actes de Louis VII*, par Achille Luchaire (in-4°, Alphonse Picard). — *Complot breton de MCCCCXCII*, par A. de la Borderie (in-4°). — *Fancan et la politique de Richelieu*, 1617-1627, par Léon Geley (in-8°, L. Cerf). — *Recherches historiques sur la fondation de l'église de Chartres et des églises de Sens, de Troyes et d'Orléans*, par l'abbé A.-C. Hénault (in-8°, Bray et Retaux). — *Éléonore Desmier d'Albreuze, duchesse de Zell*, par le Vte Horric de Beaucaire (in-8°, Oudin). — *Généraux et Soldats d'Afrique*, par le capitaine Blanc (in-12, Plon, Nourrit et Cie). — *Le maréchal Bugeaud, d'après sa correspondance intime et des documents inédits*, 1784-1849, par le comte Henri d'Ideville (in-12, Didot). — *Vie du cardinal Deschamps, archevêque de Malines*, par le P. Henri Saintrain (in-8°, Casterman, à Tournai). — *L'Art d'aimer les livres et de les connaître*, par Jules Le Petit (in-8°, Ghio). — *Ricordi Bibliografici*, par Camille Raineri Biscia (gr. in-8°, Vigo, à Livourne). — *Bibliographie bourguignonne*, par Ph. Milsand (in-8°, Lamarche, à Dijon).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Mgr de Condorcet. — Un de nos collaborateurs termine en ce moment une étude sur Mgr de Condorcet, successivement évêque de Gap, d'Auxerre et de Lisieux. Il souhaiterait vivement que nos lecteurs pussent lui signaler les fonds et les documents intéressant ce prélat.

Les poètes hollandais Vondel et Caba. — Les œuvres des poètes hollandais Vondel et Caba ont-elles été traduites en tout ou en partie dans des langues étrangères? Si oui, je désirerais connaître les traductions. A. B.

Messiade de Klopstock. — Le poète allemand Klopstock a traduit lui-même sa *Messiade* en latin. Je voudrais connaître les lieu et date exacts de la publication de cette traduction. A. B.

Citation d'Aristote. — Nicolas de Strasbourg, dans un traité *De recta studiorum fine*, attribue ceci à Aristote : *Melius est ditari quam philosophari.* Où se trouve cet apophthegme? R.

RÉPONSES

L'Instruction primaire avant 1789. — On peut consulter sur ce point l'*Histoire du collège d'Eu d'après des documents inédits*, par Ch. Bréard. (Eu, imprimerie d'Hocquelus, 1879.) Bien que cet ouvrage soit plus spécialement consacré, comme son titre l'indique, au développement de l'instruction secondaire sous l'ancien régime, à Eu, on trouve, notamment dans le chapitre Ier, des renseignements intéressants sur les écoles dans le comté d'Eu, dont un grand nombre existaient déjà au XIIe siècle.

G. BEAURAIN.

Le Gérant : L. SANDRET.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *A travers le Zanguèbar,* par le R. P. Le Roy, missionnaire apostolique de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Lyon, bureaux des missions catholiques, et Paris, Congrégation du Saint-Esprit, 1884, in-8 de 197 p. — 2. *Mgr Bataillon et les missions de l'Océanie centrale,* par le R. P. Mangeret, de la Société de Marie. Lyon, Vitte et Perussel. Paris, Victor Lecoffre et J. Vic, 1884, 2 vol. in-12 de 411 et 421 p. 7 fr. — 3. *Voyage de la Vega autour de l'Asie et de l'Europe,* par A. E. Nordenskjöld, ouvrage traduit par MM. Ch. Rabot et Ch. Lallemand. Tome II. Paris, Hachette, 1884, gr. in-8 de 478 p. 15 fr. — 4. *Algérie. Géographie physique,* par le Commandant Niox. Paris, Baudoin, 1884, in-12 de 423 p. 6 fr. — 5. *Rapport sur la campagne scientifique du Talisman en 1883,* par M. Th. Parfait, capitaine de frégate, commandant *le Talisman.* Paris, Berger-Levrault, 1884, in-8 de 57 p. 6 fr. — 6. *Afrique. Choix de lectures de géographie,* par L. Lanier, professeur d'histoire et de géographie au lycée Condorcet. Paris, Eugène Belin, 1884, in-12 de 910 p. 6 fr. — 7. *Les colonies françaises,* par Paul Gaffarel, doyen de la faculté des lettres de Lyon. 2e édition. Paris, Félix Alcan, 1884, in-8 de 456 p. 5 fr. — 8. *Géographie militaire et maritime des colonies françaises,* par Recoing, capitaine d'infanterie breveté. Paris, librairie militaire de Baudoin et Cie, 1885, in-12 de 293 p. 4 fr. — 9. *Voyage à pied en Nouvelle-Calédonie et description des Nouvelles-Hébrides,* par Ch. Lemire. Paris, Challamel aîné, 1884, gr. in-8 de 303 p. 7 fr. 50. — 10. *M. Savorgnan de Brazza et l'Afrique occidentale et centrale à notre époque,* avec carte et gravures, par A. de Doncourt. Paris, Lefort, gr. in-8 de 194 p. 2 fr. 50. — 11. *La France Orientale. Madagascar,* par E. Laillet. Paris, Challamel aîné, 1884, gr. in-18 de 212 p. 3 fr. 50 — 12. *Les vrais Arabes et leur pays. Bagdad et les villes ignorées de l'Euphrate,* par Denis de Rivoyre. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884, gr. in-18 de 320 p. 4 fr. — 13. *Voyages, aventures et captivité de J. Bonnat chez les Achantis,* par Jules Gros. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884, gr. in-18 de 278 p. 4 fr. — 14. *Lettres de Lady Barker. Une femme du monde au pays des Zoulous,* traduction de Mme E. B. Paris, Firmin-Didot, 1885, gr. in-18 de 308 p. 3 fr. — 15. *Lettres d'un précurseur. Doudart de Lagrée au Cambodge et son voyage en Indo-Chine,* par Félix Julien. Paris, Challamel aîné, 1885, gr. in-18 de 177 p. 3 fr. — 16. *Autour du Tonkin. Chine méridionale. De Canton à Mandalay.* Tome II. Le *Yun-Nan,* par Archibald Colquhoun, traduit de l'anglais par Charles Simond. Paris, H. Oudin, 1884, in-12 de 296 p. 3 fr. 50. — 17. *A travers l'Asie centrale,* par André Gatteyrias. Paris, Degorce-Cadot, 1884, in-16 de 280 p. 2 fr. 50. — 18. *A travers l'Algérie,* par le Dr L. M. Reuss. Paris, Degorce-Cadot, 1884, petit in-8 de 230 p. 1 fr. 50. — 19. *Chez les Yankees,* par Alexandre Clerc. Paris, Degorce-Cadot, 1884, petit in-8 de 219 p. 1 fr. 50. — 20. *Par-delà la Manche,* par Jean Larocque. Paris, Degorce-Cadot, 1884, petit in-8 de 222 p. 1 fr. 50. — 21. *Les Pyrénées françaises.* III. *L'Adour, la Garonne et le pays de Foix,* par Paul Perret. Illustrations par E. Sadoux. Paris, H. Oudin, 1884, in-8 de 464 p. 12 fr. — 22. *Un touriste alpin à travers la forêt de Bregenz et la Via Mala,* par F. A. Robischung. Tours, Alfred Mame, 1883, petit in-8 de 216 p. 1 fr. 25 — 23. *Les Pays-Bas, impressions de voyage et d'art,* par Émile Montégut. Paris, Hachette, 1885, in-16 de 389 p. 4 fr.

1. — Les ordres religieux institués pour évangéliser les peuples idolâtres ont pris l'excellente habitude de publier en volumes l'historique de leurs missions. Il y a grand avantage, sous tous les rapports, à

présenter ainsi au public les travaux de ces intrépides missionnaires, dont plusieurs sont en même temps des savants de premier ordre; aucun explorateur ne peut mieux qu'eux étudier patiemment la configuration des pays où ils résident souvent de longues années, et les mœurs des populations qu'ils s'efforcent de convertir au christianisme. Dans cet ordre d'idées, le bel ouvrage du R. P. Le Roy peut être considéré comme un modèle. La congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, à laquelle appartient l'auteur, a su adopter un système ingénieux et pratique pour faire œuvre durable et s'avancer avec fruit et sécurité vers le centre du « Continent mystérieux. » Un premier établissement, très prospère aujourd'hui, a été fondé sur la côte à Bagamoyo, en face de Zanzibar; c'est le point de départ de toutes les caravanes qui se dirigent vers les grands lacs équatoriaux. On y recueille des enfants noirs arrachés à la mort ou à la servitude pour en faire des hommes et des chrétiens, puis on les dirige, par bandes de quinze ou vingt, sous la conduite d'un missionnaire et d'un frère auxiliaire, vers un point choisi de l'intérieur; là, au milieu d'une tribu amie, sur un sol fertile, la petite troupe crée une colonie chrétienne vers laquelle les populations environnantes se sentent attirées par le charme irrésistible de la vertu et du travail fécond. C'est ainsi que, de proche en proche, la croix chemine à travers les régions barbares, transformant les mœurs et substituant le bien-être et la liberté à la misère et à l'esclavage. On ne peut lire sans un vif intérêt le récit simple et coloré de cette conquête, pacifique entre toutes, que le pieux auteur sait agrémenter de joyeuses anecdotes. Les derniers chapitres sont consacrés à de rapides et substantielles considérations ethnographiques sur la race noire dont il nous montre les analogies et les dissemblances avec la nôtre, et il en tire de remarquables conclusions favorables à la théorie biblique de l'unité de l'espèce humaine et de sa division en trois grandes familles. Tout est à louer dans le livre du R. P. Le Roy : valeur scientifique, charme du style, soin de la composition et de l'impression, luxe de l'édition, beauté des gravures. La carte du pays des missions est modeste, mais elle indique bien les itinéraires décrits.

2. — *La vie de Mgr Bataillon*, par le R. P. Mangeret, ne présente pas le même genre d'intérêt; c'est un ouvrage de haute édification qui convient spécialement aux maisons religieuses et aux bibliothèques dont la clientèle recherche les lectures pieuses. Bien qu'on y trouve d'excellentes descriptions, assez sommaires d'ailleurs, des îles où s'est exercé, pendant quarante ans, le pénible apostolat du saint évêque, les études géographiques sont reléguées au second plan et ne servent qu'à mettre en relief les détails biographiques. Le but que se propose l'auteur est de proclamer devant le monde catholique les

vertus héroïques du premier apôtre de l'Océanie centrale et de faire connaître au prix de quelles privations et de quelles luttes furent fondées, sous sa direction, de florissantes chrétientés. Le succès fut complet dans les îles Wallis et Futuna dont les populations barbares, cruelles, anthropophages, ont été transformées par la vraie religion au point que les navigateurs non prévenus ne pouvaient les reconnaître à quelques années d'intervalle. Futuna, arrosée du sang de son premier missionnaire, le R. P. Chanel, martyrisé par les féroces insulaires, offre l'exemple le plus frappant de cette métamorphose de loups en agneaux. Dans l'archipel de Tonga et aux îles Fidji, les efforts tentés par Mgr Bataillon pour supplanter le protestantisme furent moins heureux, et le prélat se vit avec douleur forcé de faire abandonner les missions de Rotuma, Lifuka et Vavau. Dans ces luttes, tantôt couronnées de succès, tantôt stériles, contre l'idolâtrie et l'hérésie, souvent coalisées, bien des missionnaires perdirent la santé et la vie; mais aussi que de magnifiques exemples d'abnégation! que d'admirables traits de dévouement chez leurs néophytes! Ces deux volumes sont accompagnés de petits plans des îles Wallis et Futuna; mais nous regrettons que l'auteur n'y ait pas joint une carte générale indiquant les positions respectives des différentes missions et permettant de suivre Mgr Bataillon dans ses laborieuses tournées pastorales.

Passons maintenant à la série des ouvrages purement scientifiques.

3. — Il y a déjà plus d'un an que parut le premier volume du grand voyage de *la Vega*, qui comptera parmi les grands événements géographiques de ce siècle. Les traducteurs du professeur Nordenskjöld avaient laissé le noble navire emprisonné par les glaces et subissant les rigueurs de l'hiver arctique sur la côte nord-est de la Sibérie. Jusqu'au 18 juillet 1879, l'expédition demeura immobilisée à quelques milles du détroit de Behring; elle employa le long hivernage à des observations scientifiques de tous genres, notamment sur les aurores boréales, dont son chef donne une théorie assez confuse qui n'éclaircira pas encore la question des causes et des effets de ce curieux phénomène; de nombreuses excursions aux alentours du mouillage fournirent aux savants et aux officiers de *la Vega* l'occasion de recueillir d'intéressantes données sur les plantes, les animaux et surtout sur les habitants de ces parages rarement explorés. Les *Tchuktchis*, qui peuplent la pointe nord-est de la Sibérie, sont très différents des Esquimaux; les Russes ont toujours échoué dans leurs tentatives de les soumettre. M. Nordenskjöld affirme qu'ils n'ont aucune religion, et cependant il décrit minutieusement leurs gris-gris, véritables idoles domestiques, auxquelles ces sauvages rendent une sorte de culte, assez vague à la vérité. Une autre observation très curieuse, c'est que les Tchuktchis, outre la viande et le poisson,

mangent des légumes frais l'été et conservés l'hiver; l'auteur en conclut judicieusement qu'il en était sans doute de même pour l'homme préhistorique, que beaucoup de savants ont cru exclusivement carnivore. — Nous reprocherons à ce volume, comme au premier, une certaine confusion dans l'ordre des matières : il en résulte des répétitions et de fréquents renvois à d'autres chapitres qui eussent pu être évités. C'est ainsi que le récit est fréquemment coupé de digressions sur les explorations antérieures. Au sujet du célèbre voyage de Marco Polo, le savant professeur paraît ignorer qu'il a été publié d'abord en français. Nous relèverons aussi l'opinion que la terre de Wrangel est un archipel considérable analogue à celui qui s'étend au nord de l'Amérique; il est vrai que M. Nordenskjöld ne put connaître avant son retour en Europe, la découverte du *Corwin*, navire américain qui en fit le tour et constata que le prétendu archipel est une petite île tout à fait isolée. Après avoir franchi le détroit de Behring, en visitant les côtes et les îles de ce passage, *la Vega* vint enfin mouiller à Yokohama; on conçoit l'enthousiasme de nos navigateurs pour ce beau pays du Japon qui formait à leurs yeux ravis un contraste saisissant avec les rivages glacés de la Sibérie. M. Nordenskjöld, frappé des progrès qu'il y constate, déclare que « l'époque paraît commencée où les pays de l'extrême Orient joueront un grand rôle dans le développement de l'espèce humaine. » Après avoir entrevu la Chine à Hong-Kong et à Canton, il ajoute que ce vaste empire se transformera prochainement sous la double influence des société secrètes et du contact des Européens. *La Vega* touche ensuite à Labuan, établissement anglais situé sur la côte nord de Bornéo, à Singapour, à Pointe-de-Galles (Ceylan), où le professeur étudie la formation des pierres précieuses; à Aden, Suez, Naples, Rome, Lisbonne, Falmouth. De ce dernier point, il se rend à Londres et à Paris, puis gagne Copenhague et Stockholm, refermant le vaste cercle décrit autour de l'Europe et de l'Asie. Les dernières étapes sont marquées par les fêtes que lui offrent les gouvernements et les sociétés savantes. C'est une marche triomphale, que la réception au palais de S. M. le Roi de Suède couronne comme une éclatante apothéose. — Ce livre, enrichi de nombreuses gravures et d'excellentes cartes, complète avec le premier volume un ouvrage de haute valeur qui n'est ni de vulgarisation, ni de lecture courante et amusante; mais sa place est marquée dans toutes les bibliothèques sérieuses sur le rayon des voyages célèbres.

4. — C'est encore un ouvrage de science que celui du colonel Niox sur notre grande colonie d'Afrique. L'auteur, professeur de géographie à l'école supérieure de guerre, a déjà publié plusieurs livres très estimés sur la France et les divers pays d'Europe. Ce n'est pas, quoi qu'en dise le titre, une simple description physique

de l'Algérie que nous avons sous les yeux; sans doute l'étude scientifique des reliefs du sol et des cours d'eau y tient la plus grande place; mais on y trouve aussi des considérations fort intéressantes et d'une louable modération sur les institutions administratives, les mœurs des indigènes, la colonisation envisagée dans le présent et dans l'avenir, l'occupation militaire et les moyens de la rendre moins onéreuse pour la métropole, un précis historique de la conquête et une notice sur les confréries religieuses, dont le rôle est considérable dans les insurrections arabes. M. Niox blâme avec raison certains actes du gouvernement de la défense nationale et notamment le décret accordant en bloc à tous les Israélites le bénéfice de la naturalisation; il est également dans le vrai quand il affirme que « les habitudes de race, plus encore que les préjugés religieux, élèvent, entre l'Arabe et nous, une barrière qui ne sera sans doute jamais renversée. » Mais nous avons été surpris des doutes émis par l'auteur sur la dualité de race des Arabes et des Berbères, et aussi de l'affirmation que, parmi les Israélites, il y a des prosélytes de diverses origines. Nous ne pouvons non plus partager l'avis que, pour simplifier la défense, il faut forcer les colons à se grouper par grands villages; l'expérience a prouvé que cette tyrannique obligation est un sérieux obstacle au développement de la colonisation. Signalons encore de très curieux et nouveaux renseignements sur le Mzab, récemment et pacifiquement annexé à la colonie, et sur les autres oasis du Sahara; enfin, louons sans réserve l'excellente méthode suivie par l'auteur dans sa classification par lignes générales et simples de l'orographie et de l'hydrologie de l'Algérie : d'un coup d'œil, le lecteur a une vue très nette de l'ensemble du pays. De nombreuses figures dans le texte donnent quelques vues de sites remarquables, ainsi que des profils et des coupes géologiques; trois cartes, dont une grande dont l'exécution est remarquable, représentent l'ensemble et les diverses parties de notre belle colonie. Mais comment a-t-on laissé subsister, dans un ouvrage de cette valeur, de nombreuses fautes d'impression, telles que de fréquentes confusions entre l'est et l'ouest? M. Niox s'est abstenu avec soin de toute incursion dangereuse sur les terrains glissants de la politique et de la religion, en sorte que son livre peut être recommandé pour l'enseignement, où il rendra de grands services, surtout comme livre du maître; nous croyons que c'est le seul traité de géographie aussi complet sur l'Algérie.

5. — Le rapport sur la campagne scientifique du *Talisman*, extrait de la *Revue maritime et coloniale*, est loin aussi de se présenter comme un ouvrage de vulgarisation; on ne saurait en conseiller la lecture qu'aux spécialistes s'intéressant aux études poursuivies depuis quelques années sur les profondeurs des mers et les manifestations de

la vie au sein des océans. La campagne dirigée par M. Alph. Milne-Edwards au point de vue scientique, et par M. Parfait, capitaine de frégate, au point de vue maritime, a été des plus fructueuses, grâce à la perfection des appareils employés et surtout au zèle et à la compétence des savants et des marins du *Talisman;* le public a pu, dans le courant du mois d'avril 1884, en apprécier les résultats en visitant l'exposition organisée au Museum d'histoire naturelle. Le rapport du commandant Parfait comprend le détail de l'itinéraire parcouru, l'exposé des difficultés et des avaries causées par le mauvais temps, un aperçu rapide des profondeurs observées et des animaux recueillis par les dragues et une description des instruments employés, avec deux planches à l'appui. Divers tableaux mettent en relief les chiffres des sondages et des draguages.

6. — L'idée de M. Lanier nous paraît excellente de faire connaître les diverses parties du monde au moyen d'extraits judicieusement choisis dans les meilleurs ouvrages des géographes et des voyageurs. Déjà nous avions un volume sur l'Amérique; maintenant c'est de l'Afrique qu'il s'agit; l'Europe, la France, l'Asie, l'Océanie, la géographie générale et les régions polaires sont en préparation. En ce qui concerne l'Afrique, il donne sur chaque région, en une courte notice, des renseignements géographiques, politiques, historiques et statistiques, puis emprunte aux voyageurs célèbres qui l'ont visitée les passages les plus propres à en faire ressortir les traits caractéristiques. Ce plan est très heureusement conçu; mais il était bien difficile d'éviter, dans un travail aussi complexe, des erreurs de fait ou d'appréciation. C'est ainsi que M. Lanier attribue aux Anglais la possession d'Angra-Pequeña, dans l'Afrique australe, où, depuis près de deux ans, flotte le pavillon allemand, sans que l'Angleterre ait pu s'opposer à cette annexion. Dans un autre ordre d'idées, nous ne saurions partager l'opinion de l'auteur sur l'avantage d'un échange entre les possessions anglaises de la Gambie et les comptoirs français de la Côte-d'Or, qui nous paraissent appelés à un très grand avenir commercial. Nous ne pouvons non plus nous associer aux graves accusations formulées contre les Italiens à propos du meurtre de M. Arnoux, négociant français à Obock; de telles imputations ne doivent pas être avancées à la légère, et il faut éviter de surexciter des passions politiques, déjà trop promptes à s'enflammer. Au point de vue religieux, nous reprocherons à M. Lanier sa réserve en ce qui concerne l'œuvre des missions catholiques et son évidente prédilection pour les missions protestantes, lui rappelant que celles-ci, même françaises, travaillent, inconsciemment peut-être, au triomphe de la politique anglaise; sans doute obéit-il en cette affaire à une conviction personnelle que l'on doit regretter, tout en la respectant. — Cet ouvrage considérable, orné

de cinquante-sept vignettes, de neuf cartes en couleur et de trente-trois cartes en noir intercalées dans le texte, représente une grande somme de travail consciencieusement exécuté; sous la réserve des tendances que nous venons de signaler, il peut être mis entre toutes les mains, et nous aimerions à en détacher les chapitres relatifs à l'Algérie et à la Tunisie, où l'auteur se montre bon patriote en montrant, par des extraits d'auteurs étrangers, combien il est injuste de dénigrer l'œuvre colonisatrice de la France en Afrique.

7. — Les ouvrages sur les colonies sont encore nombreux cette fois. Nous placerons en première ligne celui de M. P. Gaffarel, à cause du succès obtenu par la première édition, succès que nous avouons ne pouvoir comprendre. C'est bien l'œuvre d'un professeur d'histoire qui ne juge les pays lointains que par ouï-dire, et d'après les livres de sa bibliothèque; il en résulte une froideur compassée, un défaut de relief et d'intérêt qui en rendent la lecture difficile; la partie historique est trop développée au détriment des descriptions pittoresques et des études de mœurs. Bien qu'il cite rarement les auteurs auxquels il fait de fréquents et textuels emprunts, son œuvre est toute de compilation; mieux vaut, en ce cas, procéder comme M. Lanier, par extraits bien choisis et franchement avoués. Une autre grave infériorité de cet ouvrage par rapport aux autres du même genre, c'est l'absence complète de cartes. Quant aux renseignements statistiques, si importants dans les études sur les colonies, bien que cette édition soit dite *revue et augmentée*, M. Gaffarel ne les a nullement rajeunis, en sorte qu'ils sont en retard de dix ans, ce qui est énorme pour certaines possessions, telles que la Cochinchine, dont le développement a été rapide dans ces derniers temps. Nous pourrions relever bien des erreurs dont quelques-unes peuvent, nous le voulons bien, être attribuées à des fautes d'impression qu'il aurait fallu corriger. C'est ainsi que l'auteur évalue à deux cent millions d'habitants les populations des colonies anglaises d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, au lieu de trois cent millions. Au sujet de l'île de la Réunion, M. Gaffarel dit qu'au commencement du dix-huitième siècle, le nombre des esclaves y dépassait de quatre fois celui des maîtres (64,000 contre 16,000); or il résulte de documents officiels qu'en 1732, il n'y avait dans cette île que 5,500 noirs; c'est seulement au dix-neuvième siècle que la population noire atteignit le chiffre de 64,000 pour décroître rapidement ensuite. De même la superficie de Nossi-Bé est de 29,300 hectares et non de 19,300. Les erreurs de dates sont également très nombreuses; nous n'en finirions pas de les citer toutes. Mais nous tenons à réfuter l'assertion de M. Gaffarel, que, depuis l'abolition de l'esclavage, les haines de race se sont éteintes aux colonies; malheureusement elles sont plus ardentes que jamais. Parfois l'auteur oublie de mettre d'accord les

diverses autorités auxquelles il emprunte ses opinions, en sorte que, par exemple, au sujet de la transportation, il émet à quelques lignes d'intervalle deux avis absolument opposés; il en est de même sur l'acclimatement des Européens aux Antilles; plus loin, il dit que les Galibis, tribu sauvage de la Guyane, habitent à l'embouchure des fleuves et qu'ils se plaisent à l'intérieur des forêts. C'est par des erreurs plus graves encore qu'il place les îles de Saint-Pierre et Miquelon à la latitude de la Picardie et de la Normandie, et qu'il montre Pinçon se dirigeant vers le sud pour gagner la Guyane après avoir atterri à Saint-Augustin. En histoire naturelle, il fait une araignée du margouillat, qui est un petit lézard.— Les bibliographies qui accompagnent chaque chapitre sont loin d'être complètes, mais certaines omissions sont tout à fait regrettables : par exemple celle des ouvrages de MM. Grandidier et d'Escamps sur Madagascar. M. Gaffarel s'étonne que la mémoire de Dupleix n'ait pas encore obtenu en France la réhabilitation qui lui est due; comment peut-il ignorer les remarquables ouvrages de MM. Bionne et Hamont, parus depuis cinq ans? Parmi les explorateurs du Laos, il oublie de citer le docteur Néis, l'un des plus méritants. — De ses appréciations, beaucoup sont discutables; il nous suffira d'en énoncer quelques-unes : il loue les premiers colons des Antilles d'avoir détruit les Caraïbes; il accuse d'avarice l'amiral de La Grandière, le meilleur administrateur qu'ait eu la Cochinchine; il attribue à l'immigration protestante de Bourbon le rétablissement de l'ordre dans cette île; il demande que des ouvriers européens soient employés à la construction du chemin de fer au Sénégal; il attribue au docteur Harmand les brillants succès de l'amiral Courbet au Tonkin. Par contre, c'est avec raison qu'il considère les missionnaires et les instituteurs comme les meilleurs agents de colonisation, et la religion catholique comme la meilleure digue contre l'envahissement musulman.

8. — Nous préférons de beaucoup l'ouvrage de M. Recoing, bien qu'il soit écrit à un point de vue spécial et que les renseignements militaires et géologiques y prennent une place trop considérable. L'auteur déclare, au début, qu'il décrira très sommairement les colonies, « arrivées à leur complet développement ou dont la situation insulaire n'est pas susceptible d'extension »; c'est avec surprise que nous trouvons la Guyane classée dans cette catégorie. Les documents statistiques de M. Recoing sont plus exacts et surtout plus récents que ceux de M. Gaffarel, mais nous pourrions relever encore quelques erreurs et contester certaines appréciations. Comment un ancien officier d'infanterie de marine peut-il écrire que des détachements de cette arme sont embarqués à demeure sur les navires de guerre ? Pourquoi appeler avec persistance le chef-lieu de Nossi-Bé Helleville au

lieu de Hellville, du nom de l'amiral de Hell son fondateur? On peut admettre, sur la foi de quelques voyageurs, que le climat du Tonkin est relativement salubre, mais il paraît excessif d'affirmer que l'état du corps expéditionnaire y a toujours été excellent. M. Recoing blâme avec beaucoup de bon sens l'idée bizarre et si funeste de partager le commandement au Tonkin entre le général Bouët, l'amiral Courbet et le commissaire civil Harmand. Il rend justice aux missionnaires catholiques « qui ont été pour la France de précieux auxiliaires. » Comme il terminait son livre au moment où se concluait le fameux traité de Tien-Tsin, il juge avec un optimisme malheureusement démenti par les événements que les opérations militaires touchent à leur terme; il ne pouvait prévoir qu'on commettrait la folie de faire la guerre à la Chine pour lui extorquer une contribution de guerre exagérée à propos du guet-apens de Bac-Lé. L'auteur a eu l'excellente idée de placer à la fin du volume un tableau des colonies anglaises pour les comparer aux nôtres. Hélas! le parallèle n'est pas à notre avantage; il est facile d'en conclure que nos rivaux nous sont bien supérieurs dans l'art de tirer parti de leurs possessions au prix de sacrifices modérés. L'Angleterre consent à supporter, dans la plupart de ses colonies, les dépenses de souveraineté : gouvernement, armée, marine; mais elle prétend ne rien débourser de plus; or, la Cochinchine est la seule de nos possessions qui remplisse ces conditions. Des cartes très claires de toutes les colonies françaises complètent cet intéressant petit volume, bien supérieur à l'ouvrage de M. Gaffarel, mais beaucoup moins complet et intéressant que celui de MM. Hue et Haurigot, dont le premier tome a paru il y a un an, et dont nous attendons avec impatience les deux suivants.

9. — Il y a quatre mois, nous rendions compte d'un remarquable ouvrage de M. Ch. Lemire sur l'Indo-Chine; le beau livre où le même auteur présente une étude sur la Nouvelle-Calédonie n'est pas moins important, mais il est malheureusement conçu d'après un tout autre plan. Au lieu de suivre un classement naturel par chapitres traitant chacun de matières différentes, M. Lemire a préféré, cette fois, donner à son travail la forme d'un itinéraire, d'un guide sur le littoral Néo-Calédonien. Chaque fois que l'occasion s'en présente, il s'écarte de sa route pour faire une digression sur le terrain de la colonisation ou celui des mœurs indigènes. Il en résulte un certain décousu qui désarçonne le lecteur; c'est un livre fait plutôt pour la valise du voyageur en Nouvelle-Calédonie que pour la bibliothèque de l'amateur. Sous la réserve de cette observation, nous reconnaîtrons volontiers que M. Lemire a fait un ouvrage de grand mérite et a bien dépeint la colonie qu'il connaît à merveille, l'ayant parcourue en tous sens comme directeur des postes et télégraphes; il s'y montre observateur

consciencieux et versé dans les questions coloniales. Comparant la Nouvelle-Calédonie à l'Australie et à la Cochinchine qu'il a également étudiées, M. Lemire prévoit pour notre colonie océanienne un avenir non moins prospère, toutes proportions gardées. A propos de la délicate question des récidivistes, il indique une solution satisfaisante par l'occupation des Nouvelles-Hébrides où, jusqu'à ce jour, l'Angleterre conteste à la France le droit d'arborer son drapeau, alors qu'elle-même se livre à une véritable débauche d'annexions. Dans ces intéressantes dissertations, le style de l'auteur est parfois un peu diffus, et, en y regardant de près, nous pourrions relever quelques contradictions ; mais ce sont là des imperfections sans importance que fait facilement oublier l'esprit de patriotisme qui anime ces pages. Il faut aussi louer M. Lemire de la convenance parfaite avec laquelle il parle des missions catholiques; toutefois, afin sans doute de faire adopter son livre par les ministères et les établissements scolaires, il a soin de faire également l'éloge des missions protestantes, bien qu'il les reconnaisse inféodées à la politique anglaise. Une excellente carte très détaillée de la Nouvelle-Calédonie ajoute à la valeur de ce beau volume.

10. — Ce n'est pas encore le livre de M. de Doncourt qui pourra satisfaire la légitime curiosité du public au sujet de M. Savorgnan de Brazza; les aventures du jeune explorateur ne forment d'ailleurs qu'un épisode noyé dans de confuses descriptions de la côte de Guinée, du Soudan, de la Tunisie; puis viennent des récits de voyages sur le Niger et dans le Sahara; le Mahdi lui-même entre en scène on ne sait trop pourquoi, et Livingstone ferme la marche de cette étrange macédoine. — Le défaut d'ordre et de méthode n'est pas le seul reproche que mérite cet ouvrage : on y trouve sur les plantes et les animaux de l'Afrique des détails merveilleux et fantastiques évidemment empruntés aux récits des anciens voyageurs, et indignes de figurer dans un ouvrage moderne de vulgarisation. Chose plus grave encore, les erreurs géographiques abondent; nous n'en relèverons que deux entre cent : dans la distribution des peuples du Soudan, M. de Doncourt place les Peuls à l'est et les Arabes à l'ouest du lac Tchad; ailleurs il confond, à plusieurs reprises, le fleuve Congo avec son affluent, la rivière Coango. Enfin l'orthographe des noms propres est tellement défectueuse qu'il est souvent impossible de les reconnaître. On peut admettre que beaucoup de ces erreurs sont dues à des négligences de la composition; nous déplorons, une fois pour toutes, que les auteurs, dans leur hâte de répondre aux besoins de l'actualité, se dispensent de corriger leurs épreuves; il est inutile d'insister sur le tort que fait cette précipitation à la valeur scientifique des livres de géographie. La carte de la région du Congo n'est pas mauvaise, mais les gravures représentant divers explorateurs sont plus que médiocres.

11. — Encore un ouvrage trop hâtivement écrit, et dans lequel abondent les négligences de style et les fautes d'orthographe; la librairie Challamel nous avait habitués à plus de soin dans ses publications. Nous le regrettons d'autant plus que l'étude de M. Laillet sur Madagascar, sans égaler celle de M. d'Escamps, a une certaine valeur; c'est le travail consciencieux d'un homme qui a longtemps séjourné dans le pays et ne parle que de ce qu'il a vu. Le récit des derniers événements dont la grande île a été le théâtre est fort intéressant, et l'auteur y fait parfaitement ressortir comment nos trop fréquentes révolutions ont fait avorter les plans les mieux combinés et les entreprises les plus sérieuses. M. Laillet a le tort de laisser dans l'ombre ce fait caractéristique qu'à Madagascar, comme sur bien d'autres points du globe, les ardentes rivalités entre la France et l'Angleterre coïncident et se confondent avec la lutte religieuse des missionnaires catholiques et des ministres protestants. Dans un accès de franchise, l'auteur déclare, d'ailleurs, tout en rendant justice au dévouement des RR. PP. Jésuites, qu'il n'est pas d'avis de prendre sur eux un point d'appui pour la politique coloniale; il nous permettra de lui faire remarquer qu'en négligeant les armes dont nos adversaires savent si bien se servir contre nous, nous diminuons bien gratuitement nos chances de succès; en soutenant un peu mieux ses admirables missionnaires, la France se fût peut-être épargné une expédition militaire qui ne laissera pas que d'être fort dispendieuse. Admirons aussi le naïf enthousiasme avec lequel M. Laillet attribue au régime républicain l'honneur de la fondation de sociétés de géographie dans plusieurs villes de France! Les gravures de ce volume sont médiocres, mais la carte est assez bonne.

12. — C'est vraiment un infatigable voyageur et un charmant conteur que M. Denis de Rivoyre, auquel nous devions déjà deux livres à succès : *Mer Rouge et Abyssinie*, et *Obock*, *Mascate*, *Bouchire*, *Bassorah*. Le troisième volume de cette intéressante série est digne de ses aînés; il conduit le lecteur sur les rives du Tigre jusqu'à Bagdad, la capitale déchue d'Haroun-al-Raschid, et lui fait remonter l'Euphrate jusqu'aux villes ignorées de la puissante tribu arabe des Monteficks. Chemin faisant, il visite Uhr, la ville d'Abraham, et Tello, où M. de Sarzec, consul de France en Mésopotamie, fouille des ruines où il croit retrouver Larsam, la contemporaine du patriarche. Ces pays, jadis prospères, sont aujourd'hui improductifs; la déplorable administration turque a laissé combler les canaux creusés par les anciens pour l'irrigation des riches plaines d'humus, qui ne demandent qu'à donner deux ou trois moissons par an. La misère est extrême, et les populations écrasées d'impôts supportent avec une impatience mal déguisée le joug du sultan. Constituées en puissantes tribus nomades, souvent en insurrection, elles menacent sans cesse les pachas, et ceux-ci ne

parviennent à conjurer le danger qu'en entretenant soigneusement les rivalités qui les divisent. Le commerce, accaparé par les Anglais, se fait presque exclusivement avec Bombay. Quant à l'influence française, elle n'est guère représentée que par les missionnaires catholiques, dont les écoles reçoivent les jeunes gens de la classe aisée sans distinction de nationalité ni de culte. Dans son dernier chapitre, M. de Rivoyre se demande quelles seront les conséquences du mécontentement croissant des peuples de race arabe contre le gouvernement turc, et il prévoit, pour un avenir prochain, de grandes révolutions dans le monde musulman; les opprimés cherchent un point d'appui, et beaucoup espèrent le trouver en France; mais l'envieuse Angleterre s'efforce de nous ravir ce rôle prépondérant. Ce sujet de brûlante actualité est traité avec compétence et patriotisme; l'auteur se montre, en outre, zélé catholique et ardent défenseur des missionnaires. Malheureusement certains détails qu'il donne sur les mœurs des Arabes ne permettent pas de laisser son livre entre les mains des jeunes filles. Les gravures sont passables et la carte de la Mésopotamie est suffisante.

13. — M. Bonnat était un de ces aventuriers honnêtes qui honoraient la France par l'audace et la ténacité de leurs entreprises. Sans fortune, presque sans instruction, il s'engagea tout jeune dans l'expédition de Charles Girard à la côte de Guinée; après la mort de son chef, il résolut de tenter seul la fortune en pays sauvage. Déjà le succès couronnait ses efforts, lorsqu'il fut pris par les Achantis et vit périr sous ses yeux ses deux compagnons. Croyant sans cesse sa dernière heure venue, et supportant mille fatigues et privations, il fut traîné par ses noirs geôliers jusqu'à Coumassie, capitale des Achantis; là il demeura prisonnier quatre ans et demi avec deux missionnaires protestants, dont l'un avait sa femme auprès de lui. La sympathie qu'il sut inspirer au roi adoucit les rigueurs de sa captivité, qu'il mit à profit pour observer attentivement les mœurs et les ressources du pays. Délivré par l'expédition anglaise du général Wolseley en 1874, il rentra aussitôt en Europe; mais ce fut pour organiser une nouvelle entreprise. Commandité par des capitalistes anglais, il revint à la Côte-d'Or, faillit y perdre encore la liberté; mais son énergie et sa persévérance triomphèrent de tous les obstacles, et il parvint à gagner la grande place commerciale de Salaga, qu'aucun Européen n'avait visitée avant lui. Après un nouveau voyage en France, il ramena trois compagnons pour organiser les usines aujourd'hui florissantes de la Compagnie minière de la Côte d'Or. La fortune lui souriait enfin, et il n'avait plus qu'à recueillir les fruits de trois années de travail pénible lorsqu'il tomba victime d'une imprudence et aussi du climat anémiant de l'Afrique. Son nom reste attaché à l'œuvre française créée par les seules forces de son énergie et de son intelligence. Un de ses amis et admirateurs, M. Jules Gros, a voulu

élever un monument à sa mémoire en écrivant le récit de ses aventures : c'est une lecture agréable, émouvante, et aussi des plus édifiantes, car l'intrépide explorateur était un fervent catholique; malheureusement les gravures et les cartes sont des plus médiocres; les itinéraires de Bonnat ne sont même pas en accord avec le texte, et les localités qu'il a visitées n'y sont pas marquées à leur place exacte.

14. — On se rappelle sans doute les charmantes lettres de lady Barker, publiées dans la *Revue des Deux-Mondes* sous le titre : *Une femme du monde à la Nouvelle-Zélande*. Cette fois, l'aimable femme nous conduit avec elle dans la colonie du Natal, où la puissance britannique est en lutte contre les Boers d'une part, et les Zoulous de l'autre. C'est là que périt dans une embuscade un prince français, que vengea plus tard sir Garnet Wolseley, le vainqueur des Achantis, l'adversaire actuel du Mahdi dans le Soudan égyptien. La description que lady Barker fait de ce pays n'est pas des plus séduisantes : le climat, sans être précisément malsain, y rend la vie pénible et triste : en été, de violents orages journaliers ébranlent les habitations et inondent les campagnes; l'hiver, la sécheresse et la poussière éprouvent bêtes et gens. En outre, les reptiles et les insectes malfaisants pullulent et pénètrent partout; les approvisionnements laissent beaucoup à désirer. Aussi, la noble anglaise regrette-t-elle la Nouvelle-Zélande, que la carrière administrative de son mari l'a forcée de quitter. En revanche, les indigènes paraissent accessibles à la civilisation et faciles à gouverner, malgré leur réputation de férocité un peu usurpée. Nous retrouvons dans ces nouvelles lettres les qualités qui ont fait le succès des précédentes : une exquise bienveillance, une décence sans affectation de pruderie et des sentiments religieux bien respectables; mais il ne faut pas oublier que lady Barker est protestante. La traduction de Mme E. B. est trop littérale, ce qui nuit à la clarté et au charme du style; nous avons aussi à regretter l'absence de carte.

15. — Les événements du Tonkin continuent à provoquer de nombreuses publications d'actualité; tout ce qui touche de près ou de loin à ce pays encore peu connu, escompte la curiosité bien naturelle du public. C'est ainsi que les lettres du regretté Doudart de Lagrée, déjà éditées avec luxe par les soins de M. de Villemereuil, capitaine de vaisseau, reparaissent sous un format plus modeste et avec d'intéressants commentaires par M. Félix Julien, l'éminent auteur des *Harmonies de la mer*. Doudart de Lagrée fut doublement un précurseur; c'est tout d'abord à lui qu'est due l'organisation du protectorat français au Cambodge, telle qu'elle a fonctionné jusqu'à ces derniers temps; comme lieutenant de vaisseau et capitaine de frégate, il avait rempli les fonctions de résident de France auprès du roi Norodon, qu'il avait puissamment contribué à soustraire aux intrigues anglaises, dissimulées

derrière l'influence siamoise. D'après les conventions élaborées par lui, l'indépendance était assurée sa vie durant à ce monarque cambodgien, mais, après sa mort, la France devait disposer de son royaume. Il eût été sage et honnête d'attendre cet événement, qui ne pouvait beaucoup tarder, pour modifier une situation qui, sans doute, n'était pas sans inconvénients pour les intérêts du pays comme pour les nôtres, mais qui avait la sanction d'un acte diplomatique solennellement consenti. Doudart de Lagrée fut ensuite investi du commandement de cette grande expédition du Mé-Kong, qui remonta ce fleuve depuis ses embouchures en Basse-Cochinchine jusqu'à Tali-fu, à l'ouest du Yunnan, où elle fut arrêtée par l'insurrection mulsulmane, alors en pleine effervescence; elle traversa du sud au nord les principautés laotiennes, inexplorées jusqu'à ce jour, et constata l'innavigabilité du grand fleuve de l'Indo-Chine, que l'on espérait utiliser pour faire de Saïgon le débouché commercial de la Chine méridionale. Chemin faisant, l'expédition croisa le haut Song-Koï, et son chef eut l'intuition que ce pouvait être la route naturelle du Yunnan vers la mer; il chargea Francis Garnier, son lieutenant, de vérifier le fait. Le résultat de cette exploration secondaire répondit à l'attente de Doudart de Lagrée, et désormais il fut acquis que le Song-Koï ou Fleuve Rouge était la route de l'avenir. Plus tard, M. Jean Dupuis devait profiter de cette indication pour remonter du golfe du Tonkin au centre du Yunnan, et c'est en somme de l'importante découverte faite par Lagrée que devait résulter l'intervention française au Tonkin. A la vérité, comme le fait observer très justement M. Félix Julien, si l'explorateur du Mé-Kong avait, dès 1867, entrevu le grand parti que la France pourrait tirer un jour de la voie commerciale du Fleuve Rouge, il était loin de soupçonner la ruineuse impéritie avec laquelle on profiterait de ses indications. Après avoir mené à bonne fin l'une des explorations les plus considérables des temps modernes, de Lagrée ne put jouir de son triomphe; il mourut dans le Yunnan, et ce fut à Francis Garnier que revint l'honneur de publier les résultats de cette glorieuse campagne. Les lettres que le savant officier écrivait à sa famille et à ses amis, soit du Cambodge, soit du Laos et du Yunnan, sont charmantes de bonhomie et d'entrain; elles inspirent l'affection et l'estime pour cet homme excellent et modeste que des célébrités plus bruyantes ont trop fait oublier. Les dernières pages de M. Félix Julien sur les événements actuels du Tonkin sont inspirées par les plus nobles sentiments de religion et de patriotisme; il serait à souhaiter que tous les Français, oubliant leurs tristes dissensions politiques, s'en pénétrassent profondément.

16. — Le voyage de l'Anglais Archibald Colquhoun de Canton à Mandalay à travers la Chine méridionale est le contre-pied de celui de Doudart de Lagrée, et il a été entrepris quinze ans plus tard. Nous

avons déjà rendu compte du premier volume paru il y a un an ; nous rappellerons seulement que le voyageur anglais était à la recherche d'une bonne route commerciale pouvant mettre les possessions anglaises de Birmanie en communication directe avec la riche province chinoise du Yunnan. On voit l'intérêt que doit avoir pour nous cette exploration, puisqu'il s'agit de détourner vers le golfe du Bengale le trafic que nous nous efforçons d'amener à notre profit vers le golfe du Tonkin. Naturellement, M. Colquhoun n'admet pas que la voie française puisse être la meilleure ; d'après lui, la partie orientale du Yunnan est peu praticable et moins riche, sauf en productions minérales dont les mandarins empêchent l'exploitation, que la partie occidentale. Il propose la construction d'un chemin de fer qui partirait des bouches de l'Iraouaddy, traverserait la partie nord du royaume de Siam et le Laos birman pour aboutir au Mé-Kong près de la frontière chinoise ; parmi les arguments qu'il présente en faveur de ce projet, il fait figurer le rapide développement commercial de la Birmanie anglaise, point de départ de son chemin de fer ; mais il convient de remarquer qu'une bonne partie de ce tracé est encore inexplorée, ce qui en rend l'exécution problématique, au moins pour quelque temps. Le voyageur anglais exprime, d'ailleurs, à plusieurs reprises, une admiration sans réserve pour l'énergie déployée par l'expédition française du Mé-Kong, dont il retrouve souvent les traces sur sa propre route et dont il est à même d'apprécier les consciencieux travaux. Moins heureux que ses prédécesseurs, il ne put pénétrer dans le Laos et dut rentrer en Birmanie par Tali-Fu et Bhamo. En traversant le Yunnan, il constata l'émotion causée dans cette province par la nouvelle toute récente que les Français s'établissaient dans la vallée du Fleuve-Rouge. La partie la plus remarquable des travaux de M. Colquhoun est celle consacrée à l'étude des populations autochtones et à demi indépendantes qu'il rencontre sur les frontières sud de la Chine. Dans ces régions rarement visitées par les Européens, il trouve des missionnaires : les uns sont protestants, les autres catholiques ; bien que protestant lui-même, il parle de ces derniers en des termes que nous voudrions voir plus souvent sous la plume des voyageurs catholiques ; il ne peut se lasser de louer leur dévouement et leur généreuse hospitalité. Des gravures passables accompagnent cet ouvrage de grande valeur, ainsi qu'une carte où sont indiqués l'itinéraire suivi par M. Colquhoun et le tracé du chemin de fer dont il préconise la construction.

17. — La *Bibliothèque de vulgarisation*, éditée par Degorce-Cadot, s'enrichit encore cette année de quelques volumes d'une valeur très inégale. Nous parlerons en premier lieu d'une œuvre posthume due à la plume de M. André Gatteyrias, élève distingué de l'école des langues orientales, et présentée par M. Raoul Postel. Il ne s'agit pas,

comme le titre pourrait le faire croire, d'un voyage à travers l'Asie centrale, mais bien d'un travail historique et ethnographique très sérieux sur les possessions russes en Asie, depuis les frontières de la Perse jusqu'aux rivages de l'Océan Arctique. Avec une remarquable érudition, l'auteur passe en revue les révolutions et les invasions qui n'ont cessé de transformer, depuis la plus haute antiquité, l'état politique de ces vastes régions; il dépeint en même temps les mœurs des innombrables races qui, tour à tour ou simultanément, s'en disputèrent la possession. Pour rendre attrayante et facile une étude aussi étendue, il eût fallu beaucoup d'ordre et de méthode; nous avons le regret de constater que le travail de M. Gatteyrias en manque absolument; en tous cas, ce n'est pas là une œuvre de vulgarisation, et nous doutons fort que, de son vivant, l'auteur l'eût présentée comme telle. Toutefois ce livre pourra intéresser les personnes désireuses de connaître, au point de vue historique, le terrain de la lutte qui va s'engager entre la Russie et l'Angleterre pour la possession de l'Indoustan. Les gravures sont médiocres et l'on ne peut que regretter vivement l'absence de carte pour servir de fil conducteur dans l'inextricable labyrinthe des migrations asiatiques.

18. — Le Dr Reuss est un ancien médecin militaire qui a longtemps séjourné en Algérie et l'a parcourue en observateur attentif. Il présente au public une série d'itinéraires conduisant aux points les plus intéressants de la colonie; malheureusement ses descriptions sont un peu arides et il ne donne aucune carte pour faciliter la tâche de le suivre dans ses pérégrinations compliquées. Sauf quelques erreurs d'orientation et une confusion entre les parallèles et les méridiens, ce travail est fait avec soin et érudition. Irréprochable au point de vue de la morale, ce livre n'aborde aucune question religieuse, mais rend justice aux admirables travaux des trappistes de Staouéli. Les gravures laissent à désirer.

19. — Les deux ouvrages que nous venons d'examiner ne sont pas à leur place dans une bibliothèque de vulgarisation; nous ne ferons pas le même reproche au livre de M. A. Clerc, qui est franchement amusant sans oublier pour cela d'être instructif. Un jeune ingénieur est forcé par des circonstances dramatiques de quitter la France en abandonnant femme et fortune. Il passe en Amérique avec un convoi d'émigrants, et, après bien des déboires, il finit par accepter une situation assez singulière auprès d'un *Yankee* plus qu'original qui l'emmène au pays du pétrole et périt tragiquement dans une explosion provoquée par son imprudence. Le jeune Français s'engage alors dans une grande usine de Chicago où les porcs entrent vivants et d'où ils sortent à l'état de conserves. Au cours d'un voyage d'affaires chez les Mormons, il rencontre la fille de son ancien patron qui s'est

éprise de lui et veut le convertir au mormonisme pour avoir le droit de le rendre bigame ; avant d'être arrivée à ses fins, elle périt dans un accident de chemin de fer en lui laissant sa fortune. Il retrouve alors sa femme accourue pour le rejoindre en Amérique, et l'on peut dire que tout est bien qui finit bien. Cette intrigue bizarre se prête à une très divertissante peinture des mœurs américaines : on pourra la trouver quelque peu chargée, mais on conviendra qu'il est difficile de railler plus spirituellement l'hypocrisie de ces démocrates qui dissimulent leurs vices sous les pratiques ridicules d'innombrables sectes religieuses parmi lesquelles se distinguent les Quakers et les Mormons. L'auteur n'est pas irréligieux, mais il a le tort de reproduire, en les mettant, il est vrai, dans la bouche d'un maître d'école prétentieux, l'absurde fable des Jésuites se livrant au commerce pour la plus grande gloire de Dieu. Sans ce malencontreux épisode, on pourrait recommander le livre de M. Clerc pour les bibliothèques populaires ; il convient aux personnes qui aiment les lectures à la fois instructives et amusantes. Les gravures n'ont aucune valeur.

20. — Nous retombons dans le sérieux, et même, par moments, dans le pédantesque, avec l'ouvrage de M. Larocque. Son étude des mœurs anglaises n'est cependant pas sans mérite, et les chapitres où il décrit la vie de famille et le caractère anglais sont écrits avec charme et entrain; mais l'auteur se livre trop facilement à de fastidieuses dissertations sur l'éducation religieuse, l'instruction dans les universités et la législation anglaise. Cependant soyons juste : ses aperçus ne manquent pas toujours de précision, ni ses conclusions de logique; ainsi on ne peut que l'approuver de blâmer chez nous les interférences de l'État qui, « hors de son domaine restreint, gâte ce qu'il touche; » plus loin, il déclare que « les réformes rêvées par le radicalisme ignorant sont pires que les vices auxquels il se propose de porter remède. » Mais il a la faiblesse de sacrifier à la manie de neutralité en faveur dans la littérature contemporaine. Sans s'attaquer directement à l'Église catholique, il la met en parallèle avec les sectes protestantes, s'efforçant de tenir la balance égale. Tantôt il proclame que le peuple anglais était plus heureux au temps où les monastères abondaient sur le sol britannique; tantôt il affirme la supériorité du pasteur protestant sur le prêtre catholique, parce qu'il est père de famille et riche. Selon lui, la religion anglicane est en dissolution, et c'est vers la libre pensée et non vers Rome que penche la nation. Certains mots sont malheureux, comme la qualification de vertu académique appliquée à la charité. Par contre, les jugements portés sur la puissante aristocratie anglaise sont d'une impartialité remarquable, et l'auteur ne [illegible] pas de saisir cette occasion pour rendre hommage à la grande [illegible] de l'aristocratie française plus chevaleresque [illegible] En

Mars 1885.

somme, c'est un ouvrage sérieux, bien écrit, souvent bien pensé et intéressant pour des lecteurs instruits et désireux d'étudier le caractère intime des éternels rivaux, nous dirions volontiers des implacables adversaires de la France. Les gravures sont mal faites, mais quelques-unes sont humoristiques.

21. — Depuis quelques années, les publications de grand luxe sur les parties pittoresques de notre belle France sont fort à la mode; nous y applaudissons de grand cœur. A l'occasion des étrennes, nous avons eu l'occasion de recommander vivement les beaux volumes sur le littoral de la France qu'édite la maison Palmé; la librairie Oudin n'a pas voulu rester en arrière, elle donne une très belle série d'études sur les Pyrénées. Déjà, avaient paru deux volumes : dans le premier, M. Paul Perret décrivait Lourdes, Argelès, Cauterets, Luz, Saint-Sauveur, Barèges; dans le second, le pays basque; le troisième, qui vient de paraître, comprend l'Adour et la Garonne, le Comminges et le comté de Foix, y compris le val d'Andorre; enfin, le quatrième volume sera consacré aux Pyrénées orientales. Ce sont de magnifiques livres d'étrennes qui font grand honneur à l'éditeur et à l'auteur : les gravures d'Eugène Sadoux sont très belles, et le texte est fort bien écrit. M. Faul Perret coupe agréablement ses descriptions de magnifiques sites que tout le monde connaît, au moins de réputation, de légendes historiques contées avec beaucoup de vivacité et de relief. Nous n'aurions qu'un reproche à lui adresser, c'est d'avoir trop d'esprit, ce qui l'entraîne à parler quelquefois avec légèreté des choses les plus respectables; on voit très bien que l'auteur est foncièrement religieux, mais il ne sait pas résister à la tentation d'un bon mot; l'histoire de l'ordre du Temple le jette dans un cruel embarras : il soupçonne la corruption des moines chevaliers, et cependant c'est avec indignation qu'il parle de l'iniquité sanglante de leur chute. La page consacrée à l'observatoire du Midi est très belle; M. Paul Perret y rend un juste hommage aux savants qui ne craignent pas de s'isoler du monde pour mieux servir la science.

22. — Une fois de plus félicitons les touristes qui écrivent avec sincérité les souvenirs et les impressions de leurs voyages dans notre vieille Europe. Tous, il faut bien le dire, ne s'en tirent pas avec un égal bonheur, mais ceux-là mêmes qui ne possèdent pas le don d'exciter l'intérêt n'en font pas moins œuvre utile, ne serait-ce que pour eux-mêmes. Ce n'est pas pour M. Robischung que nous avons à invoquer le bénéfice des circonstances atténuantes; parmi les écrivains amateurs, il tient un des premiers rangs; son récit, sans avoir la large envergure et la verve gauloise des beaux livres de M. Vic' Fournel, par exemple, ne manque ni de coloris, ni de gaieté. Pa son cher pays d'Alsace où il a pu s'exercer aux rudes exc

alpestres, il parcourt à pied le Vorarlberg et le canton des Grisons. Quel infatigable marcheur ! On se sent parfois essouflé à le suivre par monts et par vaux, et l'on est tenté de demander grâce. Chemin faisant, il cueille et décrit les plantes alpestres, depuis la bienfaisante *arnica* jusqu'à la gracieuse *edelweiss*. Ses descriptions de paysages, tour à tour riants et terribles, sont assaisonnées d'anecdotes sentimentales ou joyeuses, mais toujours parfaitement morales et d'un excellent esprit religieux. La maison Mame a édité avec grand soin et orné de très bonnes gravures cet excellent petit volume qui a l'avantage de pouvoir être mis entre toutes les mains; ce serait parfait si l'on y avait joint une petite carte.

23. — C'est une exploration dans les régions de l'art et de la philosophie qu'il nous reste à faire avec M. Montégut; de géographie il n'y est guère question. Les paysages de la Belgique et de la Hollande lui apparaissent comme des prétextes à tableaux, et il les décrit comme il ferait d'une toile de Daubigny ou de Ruysdaël; dans les villes où il s'arrête, il ne visite guère que les musées et les monuments dont l'antiquité lui paraît respectable. Rubens et Rembrandt résument à ses yeux, dans leurs génies si dissemblables, les deux aspects des Pays-Bas. Ce que M. Montégut poursuit dans l'étude de l'art, ce n'est pas le culte de la forme, c'est la recherche de l'Idéal, le côté philosophique, et, à ce point de vue, son livre est vraiment attachant et curieux. Il serait oiseux de disserter sur le talent littéraire de l'éminent écrivain de la *Revue des Deux-Mondes;* comme philosophe chrétien, il prête davantage à la controverse. Avec un fond singulièrement religieux, il se tient si bien équilibré entre le catholicisme et le protestantisme, qu'il est fort difficile de surprendre dans ses appréciations une prédilection pour l'un ou pour l'autre culte. Il en est de même en politique : après avoir admiré Mirabeau, il s'incline avec respect devant Marie-Antoinette. Démocrate et libéral, il ne croit pas la République capable de satisfaire ses aspirations vers la liberté et l'égalité : « cette forme de gouvernement est, dit-il, oligarchique de sa nature, et, quelque démocratique qu'elle soit à l'origine, elle deviendra toujours, au bout d'un temps plus ou moins long, le gouvernement de quelques-uns, de par la logique secrète des choses, qui mène les hommes ailleurs que là où ils voudraient aller. » On voit quels aperçus originaux on trouve dans ce livre orné de jolies gravures donnant quelques vues des principales villes et de bonnes reproductions des chefs-d'œuvre flamands et hollandais.

Cte DE BIZEMONT.

TRAVAUX DE L'UNIVERSITÉ JOHN HOPKINS ET DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES EN AMÉRIQUE.

I. — La société américaine dans les États primitifs en est arrivée à ce point de développement intellectuel où les études scientifiques trouvent des esprits curieux pour les cultiver ou au moins pour s'y intéresser. Les sciences naturelles devaient dans ce magnifique pays attirer tout d'abord l'attention et grouper les premières des adeptes. Elles tiennent encore aujourd'hui la plus grande place dans les publications des deux plus anciennes sociétés savantes des États-Unis, le *Smithsonian Institute de* Washington, qui est connu dans le monde entier, et l'*American philosophical Society* de Philadelphie, dont Franklin fut un des fondateurs. La science sociale a eu son tour, et l'*American social science Association,* qui est organisée sur le modèle de la *British Society for promotion of science* et qui tient ses assises périodiquement dans les principales villes de l'Union, a déjà publié des travaux fort remarquables.

Les sciences historiques devaient être les dernières à intéresser ce peuple, qui vit si puissamment dans le présent et escompte l'avenir de son continent avec tant d'ardeur. Leur heure est venue cependant quand il s'est formé des classes ayant le loisir, aimant à remonter dans le passé de leur propre famille, et surtout s'étant développées au contact de la haute éducation européenne. Les Sociétés historiques du Massachussett, de New York, de Connecticut, de Pensylvanie, du Maryland, de la Caroline du Sud, l'*American antiquarian Society,* la *Société historique de Québec,* ont fourni de précieux contingents à la science. Entre toutes ces institutions, une des plus remarquables est la *John Hopkins University* de Baltimore, ainsi appelée du nom de son fondateur qui, en outre de ses chaires de haut enseignement, consacre des fonds considérables à la publication d'*essais* sur les sciences historiques et politiques. Ces essais sont publiés sous forme de fascicules in-8 répartis en séries : il en a paru déjà vingt-quatre (1). Tous ne sont pas d'une valeur égale; mais quelques-uns contiennent des études de premier ordre sur l'histoire des institutions américaines. Nous citerons seulement les quatre premières de M. H.-B. Adams, sur l'*origine germanique des towns de la New-England, les Constables normands en Amérique, les Tithingmen Saxons en Amérique, les Communautés villageoises de Cap Ann et de Salem. — Les anciens Manoirs du Mary-*

(1) Ces publications sont faites à Baltimore chez N. Murray, agent de l'*Hopkins University ;* mais l'on peut aussi se les procurer à Londres, chez Putnam's Sons. Le prix de chaque fascicule varie de 25 à 50 cents (1 fr. 25 à 50). La souscription à une série de douze fascicules est de trois dollars (15 fr. 75).

land et *les institutions paroissiales* de cet État, les *terres communes de East Hampton dans Long Island* ont fourni à deux autres écrivains la matière d'études non moins intéressantes.

Nous ne pouvons les analyser ici : nous dirons seulement qu'elles ouvrent des horizons tout nouveaux à l'histoire des colonies américaines en montrant, contrairement aux théories préconçues de Tocqueville, que les fondateurs des Massachussetts comme du Maryland n'avaient pas l'intention de constituer un ordre social nouveau, mais étaient au contraire guidés dans leurs établissements lointains par la tradition historique et sociale de la mère patrie.

Les nouveaux États qui se forment dans l'Ouest depuis le commencement de ce siècle, ont eux aussi une histoire que les collaborateurs de la *John Hopkins University* ont la bonne pensée de recueillir dans les documents dispersés un peu partout et surtout dans des souvenirs et des traditions qui disparaissent plus vite encore, sous le flot incessamment renouvelé des idées et des hommes dans le Nouveau-Monde que partout ailleurs. Dans cette série d'études, celles consacrées aux *Towns indiens, français et anglais de l'Ohio*, aux *institutions anglaises et françaises du Wisconsin* ont un intérêt si particulier pour nous que nous devons au moins les mentionner.

II. — Le deuxième fascicule de la seconde série que nous venons de recevoir, et qui est intitulé : *Les lois territoriales des districts miniers*, touche à la fois à l'histoire et à la science sociale. L'auteur, M. Charles Howard Shinn, rappelle en effet un passage que nous avions remarqué dans l'évangile du socialisme américain contemporain, *Le Progrès et la Pauvreté*, dans lequel Henri George invoque à l'appui de sa thèse contre la légitimité de l'appropriation privée du sol les usages établis spontanément parmi les mineurs dans les placers aurifères.

Ces usages sont fort curieux et valaient assurément la peine d'être recueillis parmi les survivants de l'époque de la fièvre d'or 1848-1849. C'est ce qu'a fait M. Charles Howard Shinn, avec une méthode parfaite et au prix d'une somme considérable d'investigations.

Il nous montre ces aventuriers, qui se réunissaient de tous les points du globe avec une rapidité prodigieuse dès que le précieux métal était signalé, établissant au bout de quelques jours un gouvernement rudimentaire approprié à leurs besoins. Les *placers* et les gites de quartz aurifères étaient en effet situés dans des lieux déserts où il n'y avait aucune autorité constituée ni aucune organisation sociale. Le procédé employé était la convocation dans le *saloon* le plus vaste du lieu, d'une assemblée générale de tous les hommes réunis sur le *placer*, des *freemen* comme ils s'appelaient. Là on faisait les règlements ou lois dont on avait un besoin urgent, et on élisait un pouvoir administratif. C'était dans les

localités où les gens de la New-England dominaient un *Committee* de cinq membres, chargé d'arbitrer toutes les disputes moyennant un salaire fixé à l'avance, et là où les hommes de race espagnole étaient les plus nombreux, un *alcade* dont les pouvoirs étaient beaucoup plus absolus, mais qui cependant pouvait toujours être déposé par l'assemblée générale. Voilà certainement un des plus curieux exemples de formation spontanée du pouvoir, de *pacte social* que l'histoire réelle enregistre! En 1866, il y avait environ un millier de *camps* de mineurs ainsi organisés. Leur nombre a depuis lors diminué dans les anciens districts, mais de nouveaux camps se forment journellement dans les mêmes conditions sur les gîtes découverts récemment. En appendice, l'auteur publie les *Placer Laws of Cœur d'Alène district* dans l'Idaho, qui datent de 1884.

Les *lois* votées par ces assemblées avaient pour objet de déterminer les conditions que devait remplir l'occupation d'un terrain aurifère pour s'imposer au respect des survenants : elle devait être indiquée par un signe apparent, généralement un avis écrit; mais surtout elle était limitée à un très petit espace. Le *claim* n'avait pas plus de dix pieds carrés dans les premiers placers d'alluvion, ceux de la Nevada;— plus tard ils furent portés à quarante et à cent pieds, quand les gîtes superficiels commencèrent à s'épuiser. Le défaut de travail effectif pendant un délai fort court faisait perdre ce droit rudimentaire de propriété. Les *lois* de la plupart des camps de mineurs défendent de retenir un lot pour un absent ou de réunir plusieurs lots par achat dans la même main. La plupart attribuent double lot au *prospector* qui a découvert la mine.

Voilà quel était leur principal objet. A côté de cela elles empêchent d'occuper exclusivement le passage (*canon*) qui donne seul accès à une vallée; elles règlent l'usage des eaux nécessaires pour laver les sables et statuent sur le déplacement des chemins et des habitations qui gênaient les recherches des mineurs.

Cette législation s'appliquait d'abord exclusivement à des placers où l'on trouvait des *pépites* (*nuggetts*) dans les sables d'alluvion : de là l'espace si resserré des lots de mineurs. Quand on exploita des quartz aurifères, il fallut naturellement reconnaître aux *claims* une étendue plus large, allonger les délais pendant lesquels le droit du possesseur était conservé indépendamment de l'exploitation effective, et surtout régler la manière dont ces *claims*, à la superficie si étroitement délimitée, s'étendraient dans le sens de la couche de quartz.

On est étonné de la simplicité et du sens pratique avec lequel les mineurs réglèrent ces questions si délicates. Ce qui est non moins remarquable, c'est la spontanéité avec laquelle se formèrent les associations indispensables même dans cette période tout à fait primitive.

Il ne pouvait s'agir ici que d'association de travailleurs; mais on admit bientôt sur les gîtes de quartz que les possesseurs de *claims* contigus pouvaient, en concentrant leur travail en société sur le lot de l'un d'eux, conserver leurs droits sur les autres *claims*. Puis ce furent des associations pour amener l'eau nécessaire. Souvent on exécutait ces aqueducs, en comptant chaque jour de travail comme une part, une action, dans la propriété de l'eau amenée.

A lire l'intéressant mémoire de M. Charles Howard Shinn, il semble que ces camps de mineurs n'aient pas été le théâtre d'autant de meurtres et de scènes de violence qu'on le dit généralement. Il constate que le repos du dimanche était généralement observé dans ces foules assoiffées d'or. Quand même beaucoup de mineurs se livraient ce jour-là au jeu et à la débauche, il n'y en a pas moins là un fait qui témoigne bien haut en l'honneur du peuple américain.

Ces règlements sur l'occupation des terrains miniers ont été reconnus par la jurisprudence comme légaux. Aujourd'hui encore ils valent comme détermination de la possession sur les terres publiques qui sont encore inoccupées, et constituent un titre légal à la *préemption* en faveur de l'occupant.

Il y a plus : les lois des États-Unis de 1866 et 1872, sur les terrains renfermant des gîtes métalliques (par opposition aux gisements de fer et de combustibles minéraux qui sont réglementés par une autre loi), se sont inspirées en grande partie de cette loi des mineurs. L'étendue des *locations* de ces terrains est strictement limitée à quinze cents pieds de longueur de la veine; sa longueur, *suivant les règlements locaux*, varie entre vingt-cinq pieds au minimum et trois cents au maximum. L'exploitation dans certaines conditions, est nécessaire pour maintenir le droit de l'acquéreur. Mais quand ensuite le terrain fait l'objet d'une *vente*, la propriété perpétuelle est constituée, car ces dispositions, on le verra dans un instant, ne s'appliquent qu'aux *locations* temporaires et provisoires.

Cette législation spontanée des mineurs américains n'est pas unique dans l'histoire, comme le suppose l'auteur de ce mémoire. On en trouve une semblable pour les gîtes diamantifères du Cap, et l'on doit regretter qu'il n'ait pas connu l'*intéressante note sur la région diamantifère de l'Afrique australe* de M. Chaper. (Paris, G. Masson, 1880, in-8.)

L'ancienne législation espagnole sur les mines, qui a été remplacée par une législation semblable à notre loi de 1810, il y a peu d'années seulement, organisait à peu près les *pertinnencias* comme les *claims* des mineurs de la Californie et du Nevada. Aussi il est à croire que beaucoup de ces mineurs, étant d'origine espagnole, ont pu importer certaines traditions dans cette organisation si originale à première vue.

Nous engagerions même l'auteur américain à étudier les coutumes des mines européennes *antérieures au quinzième siècle*, c'est-à-dire à l'ère des galeries transversales d'épuisement; il serait étonné de la similitude de ces coutumes avec les faits qu'il a observés dans l'Amérique contemporaine.

Ces faits ne prouvent absolument rien contre le principe du droit de propriété, quoi qu'en ait prétendu Henri George. La propriété des mines a toujours été réglementée d'une manière spéciale, à cause du caractère tout particulier de *don gratuit* de la nature qu'elle présente à l'origine. Mais dès que les couches superficielles ont été épuisées, qu'il a fallu un travail de longue haleine, c'est-à-dire l'emploi du capital, toutes les législations, y compris celle des États-Unis, ont dû appliquer plus ou moins, à l'exploitation des mines, le régime de la propriété perpétuelle et héréditaire. La transformation graduelle de la législation spontanée des mineurs, que nous indiquions tout à l'heure, est déjà une preuve de cette *loi économique naturelle*.

III. — La *John Hopkins University* nous envoie en même temps un autre fascicule, intitulé : *Les rudiments de la société chez les enfants*. Un professeur, M. John Johnson, décrit minutieusement les usages observés par les élèves d'un collège situé dans le Maryland, le *Mac Donogh Institute*, qui a à sa disposition un parc de 800 ares en forêts, et où, à la différence des malheureux internes de nos lycées, les élèves peuvent librement chasser et jouer. Si le professeur américain avait décrit ces jeux avec *humour*, nous lui saurions gré d'avoir fait connaître les mœurs scolaires de l'Amérique, et de nous avoir fourni des éléments de comparaison avec les nôtres. Mais M. Johnson est comme le monsieur à système que rencontre Topffer dans un de ses *Voyages en zigzag*. Il a le cerveau fatigué par la lecture mal digérée des ouvrages de John Lubbock, d'Évans et autres érudits *en sauvagerie;* il mêle à cela les théories de Darwin, et prétend trouver dans les usages spontanés des collégiens américains des phénomènes d'atavisme, qui reproduisent les formes par lesquelles les sociétés humaines ont passé dans le cours des siècles. Nos polytechniciens et nos élèves de Saint-Cyr ne se doutent pas, assurément, que leurs *brimades* fourniront un jour aux disciples de Darwin et de Lubbock des matériaux *d'un prix inestimable* pour la *sociologie*.

Cet opuscule est un des exemples de la dépense inutile de travail et de papier à laquelle peuvent entraîner les déviations de l'érudition. Il est heureusement unique en son genre dans la collection de la *John Hopkins University*. Sa troisième série d'études, qui est en voie de publication, doit avoir pour objet les institutions actuelles des États-Unis. On annonce comme sous presse des études sur le *Gouvernement local*

en Virginie, sur les *lois territoriales de la New-England,* sur le *Gouvernement municipal de Baltimore,* dues à des hommes très compétents et qui auront une valeur scientifique incontestable.

IV. — Ces pages étaient écrites, quand nous avons reçu le programme d'une nouvelle société historique bien digne, par l'objet qu'elle poursuit, de nos vives sympathies : c'est l'*American Catholic historical Society,* qui a été fondée le 4 juillet dernier, 108e anniversaire de l'indépendance des États-Unis, dans le but de servir de centre de communication à toutes les personnes qui s'occupent de l'histoire du catholicisme, de recueillir tous les documents manuscrits et imprimés relatifs à l'histoire de chaque diocèse, d'établir une bibliographie catholique complète des États-Unis, de former à Philadelphie une bibliothèque et un musée historiques, enfin de patronner les publications relatives à l'histoire ecclésiastique du pays. Elle fait remarquer que beaucoup de matériaux précieux pour cette histoire ont péri faute d'un centre qui les recueillit, et que maintes assertions erronées ont été mises en circulation, faute d'être contrôlées par des hommes compétents. Jadis chaque diocèse, chaque abbaye avait son historiographe et faisait tenir régulièrement des chroniques, qui sont devenues les sources les plus précieuses pour la connaissance du moyen âge. Aujourd'hui la vie est si compliquée qu'un seul homme ne suffit plus à la tâche : il faut la collaboration d'un groupe de savants, et surtout la perpétuité d'efforts que peut seule réaliser une société. L'*American Catholic historical Society* fait appel non seulement à toutes les sociétés catholiques américaines, en leur demandant de lui envoyer des notices sur leur fondation et leur histoire, mais encore aux savants chrétiens de tous les pays. Les communications doivent être adressées au secrétaire M. F. X. Reuss, n° 3643, Market Street à Philadelphie. La cotisation des membres titulaires est fixée à cinq dollars par an, celle des membres correspondants à deux dollars.

L'*American Catholic historical Society* émettait le vœu qu'il fût formé dans chaque diocèse une société historique locale correspondante. La *Catholic Review,* dans son numéro du 31 janvier 1885, nous apprend qu'il s'en est fondé une à New York, sous le haut patronage de Son Éminence le cardinal Mac-Closkey. Elle a pris le titre d'*United States Catholic historical Society.* Elle a élargi notablement le programme de la société de Philadelphie, en ajoutant à tous les objets que celle-ci embrasse « la recherche de toutes les preuves du Christianisme, de la vérité catholique que peuvent fournir l'ethnologie, la linguistique et le développement politique des États-Unis. » Si, comme les noms si honorables de ses fondateurs nous en sont un gage, cette société remplit ce vaste programme, ses travaux n'intéresseront pas

seulement le continent américain ; ils s'imposeront à l'attention de tout le monde savant.

Dans les travaux de ces sociétés, deux sujets auront un intérêt tout particulier pour le public français. Le premier sera la part si considérable prise par les prêtres français émigrés aux États-Unis pendant la Révolution à la fondation des premiers diocèses et si bien continué par les missionnaires que notre pays a envoyés jusqu'à ces dernières années où le clergé indigène devient suffisant. Le second sera le rôle de pionniers de la foi rempli par les Canadiens français qui, depuis Joliet et le Père Mouquette, n'ont pas cessé de se répandre dans la vallée supérieure du Mississipi et y ont jeté les premiers fondements de la civilisation et de la Religion. Cette étude devra prendre pour point de départ le beau livre de M. Joseph Tassé : *Les Canadiens de l'Ouest* (4e édition, Montréal, 2 vol. in-8). Nous saisissons cette occasion de signaler, dans le même ordre d'idées, les remarquables lettres sur les Canadiens des États-Unis que publie *l'Étendart* de Montréal sous la signature de *Frontenac,* et les *Légendes du Nord-Ouest*, recueillies par M. Dugast, prêtre de l'archevêché de Saint-Boniface (in-8, Montréal, Cadreux et Derome, 1884). Elles conservent le souvenir des héroïques travaux apostoliques des prêtres canadiens dans l'immense Far-West canadien.

Le Canada ne tardera pas, nous en sommes sûrs, à prendre une excellente place dans le mouvement pour les études historiques, à côté des États-Unis. CLAUDIO JANNET.

THÉOLOGIE

Spicilegium dogmatico-biblicum, *seu Commentarii in selecta sacræ Scripturæ loca quæ ad demonstranda* dogmata adhiberi solent, auctore P. J. CORLUY, in collegio Lovaniensi Societatis Jesu S. Scripturæ professore. Tomus secundus. Gandavi, C. Poelman, 1884, in-8 de 512 p.

Il y a deux ans, nous faisions connaître aux lecteurs du *Polybiblion* le *Spicilegium* du R. P. Corluy : nous sommes heureux d'annoncer aujourd'hui l'achèvement de cet important ouvrage. Le savant professeur y demeure fidèle à la méthode qui a fait de lui un de nos plus illustres exégètes. Même clarté d'exposition, même soin dans tout passage qu'il interprète de mettre en lumière la pensée principale, sans s'attarder aux détails infinis où se perdent la plupart des commentateurs. La suite des idées se dégage ainsi facilement aux yeux des lecteurs et le sens littéral est fixé avec autant de netteté que de précision.

Le dessein de l'auteur n'était point d'interpréter tous les passages dogmatiques de la Bible; mais, comme l'indique le titre de l'ouvrage, de faire un choix. De préférence il s'est attaché aux textes les plus

importants pour la controverse moderne. Ces témoignages, fondements de notre foi, sont trop rapidement allégués, dans le commun des théologies; détachés du contexte, ils demeurent souvent vagues, obscurs, laissent place aux objections; commentés par le savant jésuite, ils prennent une clarté et une force irrésistibles. Les professeurs de théologie trouveront donc dans ces deux volumes un secours précieux. La nécessité de parcourir en quelques années le cercle de l'enseignement classique ne leur permet pas, nous le reconnaissons, de donner aux preuves de l'Écriture de longs développements; qu'ils mettent aux mains de leurs élèves le *Spicilegium;* ils compléteront ainsi leur enseignement.

L'ouvrage rendra plus de services encore aux prêtres du ministère pour leurs conférences ecclésiastiques. Réduits habituellement à quelques livres élémentaires, aux encyclopédies qui se trouvent dans toutes les bibliothèques, tous redisent plus ou moins le même thème. Le P. Corluy leur enseignera le secret d'innover, de renouveler, pour ainsi dire, la démonstration du dogme chrétien en l'adaptant aux controverses du temps présent. Il y a là pour les secrétaires de conférences un moyen assuré de captiver l'attention de leurs juges et de conquérir leurs suffrages.

On reconnaîtra en parcourant ces deux volumes que tous les points importants de notre foi y sont traités : c'est donc une théologie tirée de l'Écriture que nous offre le savant professeur de Louvain. L'originalité de ce travail, son opportunité dans les temps de doute et de critique que nous traversons, lui assurent une place d'honneur dans l'exégèse contemporaine. L'abbé C. FOUARD.

Atlas d'Histoire naturelle de la Bible *d'après les monuments anciens et les meilleures sources modernes et contemporaines, destiné à faciliter l'intelligence des saintes Écritures,* par M. C. FILLION, prêtre de Saint-Sulpice, professeur d'Ecriture sainte au grand Séminaire de Lyon. — Lyon, Delhomme et Briguet, 1884, gr. in-4 de VII-112 p. et CXII planches. — Prix : 20 fr.

Ce beau volume est comme le second tome de *l'Atlas archéologique* qui a obtenu un si légitime succès. Le dessein de M. Fillion est ici le même que dans son précédent ouvrage : peindre au regard le monde de la Bible, et, par cette exégèse de l'image, rendre le texte sacré plus lumineux et plus attrayant. Les nombreuses figures de l'*Atlas archéologique* suffisaient pour initier le lecteur à la vie privée du peuple juif, à son culte, à ses institutions politiques et sociales, mais elles ne donnaient point l'idée de ce qu'était aux temps passés, de ce qu'est encore aujourd'hui la terre d'Israël, de ses productions variées, des animaux qu'elle nourrit, des plantes et des arbres qui lui font une si

riche parure. Or, plus que toute autre, cette connaissance est nécessaire pour l'intelligence de nos saints Livres, car leurs auteurs font constamment allusion au monde qui les entoure : chez eux allégories, comparaisons, métaphores sont prises le plus souvent dans la nature. Les cèdres du Liban, les chênes de Basan, les palmiers à la tige élancée, au faîte superbe, figurent les grands, les puissants de la terre ; les ronces et les épines sont l'image des méchants, le roseau celle des humbles ; l'homme de bien est l'olivier toujours verdoyant ou le platane planté sur le bord des eaux. Non moins fréquentes sont les comparaisons tirées du règne animal. Le lion, l'ours, le taureau symbolisent la violence et la rapacité ; la brebis conduite à la boucherie rappelle la vertu souffrante et persécutée ; l'épouse des cantiques est la gazelle qui bondit sur les collines. Jacob à son lit de mort emploie de semblables images pour prophétiser les destinées de ses fils.

Juda est un jeune lion...
Dan, un serpent sur le chemin,
Un céraste sur le sentier...
Nephtali, une biche affranchie...
Benjamin, un loup qui déchire...
Gen. L, 9-27.

Comme tous les peuples d'Orient, les Hébreux excellent à comprendre le langage de la nature, et ils en usent pour colorer leurs discours ; mais prompts à saisir les rapports qui unissent l'homme et les créatures inférieures, ils peignent d'un trait. Ce trait suffisait à leurs compatriotes, qui, ayant sous les yeux les objets ainsi indiqués, transformaient en vivante peinture l'ébauche, si vague qu'elle fût. Pour nous qui vivons sous d'autres cieux, il nous faut compléter par de longues descriptions, mieux encore par le dessin et l'image, l'idée imparfaite que nous avons du monde naturel de la Bible. A ce prix seulement le texte sacré est compris dans tous ses détails. M. Fillion le démontre par des exemples heureusement choisis :

« Lisez, dit-il, le beau psaume CXIX. Il y est question du châtiment des langues perfides et malignes. On est puni par où l'on a péché, dit le proverbe. Les langues semblables, d'après d'autres passages de l'Écriture, à un glaive acéré, à un feu dévorant, seront elles-mêmes percées par des flèches aiguës, brûlées par des charbons ardents. Mais le texte hébreu spécifie ces charbons : ils proviendront d'un arbrisseau nommé *rothem*, sorte de genêt qui abonde dans les steppes et les déserts arabes ; or, le charbon de *rothem* produit une chaleur très intense et ne se consume que lentement. Est-ce là une particularité insignifiante ? Qui n'a admiré dans Job les descriptions de *Béhémoth* et de *Léviathan* ? Elles sont, d'ailleurs, d'une intelligence facile, l'hippopotame et le crocodile étant aujourd'hui assez généralement connus. Essayez toutefois de les relire en ayant sous les yeux quelques-

unes des gravures anciennes et modernes qui représentent ces monstrueux amphibies : la parfaite exactitude du peintre-poète vous semblera plus admirable encore. Et ainsi du reste, comme le démontrera, nous l'espérons, l'emploi de cet *Atlas*. »

Les espérances de M. Fillion ne seront pas décues : le succès de son nouveau volume dépassera celui de l'*Atlas archéologique*, et ce sera justice, car rien n'a été négligé de ce qui pouvait assurer à l'œuvre un parfait achèvement. Les gravures exécutées avec soin donnent une juste idée des paysages de Palestine : ici le Jourdain précipitant sa course à travers les roseaux ; plus loin les majestueux cyprès qui entourent la mosquée d'Omar ; ailleurs les larges figuiers de Syrie, les vignes enlaçant en tonnelle leurs pampres et leurs fruits. A voir ces frais ombrages on comprend le rêve d'Israël : « reposer en paix sous sa vigne et son figuier. » Ça et là, un bouquet d'herbes, de fleurs gracieusement assemblées permettent d'imaginer ce que sont au printemps le Sharon, les forêts du Carmel, les collines de Galilée. Fidèle toutefois à montrer la Palestine telle qu'elle était au temps des écrivains sacrés, M. Fillion efface soigneusement dans ces tableaux de la Judée moderne les traits qui, ajoutés au cours des âges, ont modifié l'aspect primitif de la contrée. Ainsi en est-il du figuier de Barbarie (*l'opuntia vulgaris*), qui entoure de haies infranchissables les champs de Syrie. Voir dans ces cactées une des plantes épineuses de la Bible serait une méprise; ces végétaux, si étranges d'aspect, ont été importés d'Amérique à une époque relativement récente. Même soin pour la faune. M. Fillion ne se contente pas de la décrire, telle que la montrent les voyageurs modernes; il en écarte fidèlement les animaux qui ne se trouvaient pas sur la terre de Judée aux temps bibliques, les buffles par exemple, si nombreux aujourd'hui dans les fourrés du Jourdain et inconnus des Israélites.

La flore de la Palestine est si variée, si abondante, que l'auteur n'a pu songer à en donner tout le détail; pour décrire les seules plantes herbacées il lui eût fallu plus de deux mille figures. Dans le règne animal les variétés ne sont pas moins nombreuses. Un choix était donc nécessaire. Il a été fait avec autant de goût que de discernement. Le lecteur trouvera dans les cent douze planches de *l'Atlas* tout ce qui importe véritablement à l'intelligence du texte sacré; plantes et animaux y sont groupés par classes et par familles. Une table analytique précède ces planches et donne sur chaque gravure une explication succincte, mais suffisante pour guider et éclairer les esprits les plus étrangers aux sciences naturelles.

Les cours de M. Fillion justement renommés attirent chaque année au séminaire de Lyon de nombreux auditeurs. La science du professeur, sa parole claire et précise expliquent en partie ce vif attrait;

mais sa méthode d'enseignement n'y est point étrangère. C'est elle que le savant Sulpicien cherche à répandre en publiant ses *Atlas*, elle qu'il nous fait connaître dans les derniers mots de sa préface : « Nous ne manquons pas dans nos cours, toutes les fois que l'occasion s'en présente, de placer directement sous les regards de notre intéressant auditoire un rameau de cèdre, quelques échantillons du *Murex brandaris*, de l'huître à perle, et d'autres objets qui se rapportent au texte interprété, dans la pensée qu'il n'est rien de trop petit pour mieux expliquer de grandes choses. Aujourd'hui nous adressons en bloc à tous les amis des saints Livres ce musée portatif de l'histoire naturelle biblique. L'aimable accueil que l'on a bien voulu faire à notre premier volume nous inspire la confiance que celui-ci vient pareillement à son heure et qu'il pourra rendre quelques services. » Le public répondra, nous en sommes assurés, aux espérances de M. Fillion ; son nouvel *Atlas* sera bientôt dans toutes les mains et répandra de plus en plus le goût et l'intelligence des saintes Lettres. L'abbé C. FOUARD.

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur *(Texte et recherches sur l'histoire de l'ancienne littérature chrétienne)*, von OSCAR VON GEBHARDT und ADOLF HARNACK. II Band. Heft I et II. *Lehre der zwölf Apostel nebst Untersuchungen zur ältesten Geschichte der Kirchenverfassung und des Kirchenrechts (La doctrine des douze apôtres avec des recherches sur l'histoire primitive de la constitution de l'Église et du droit ecclésiastique)* von ADOLF HARNACK. Leipzig, Hinrichs, 1884, 2 vol. in-8, de 70 et 294 p. — Prix : 12 fr. 50.

Le métropolite de Nicomédie, Philothée Bryennios, a publié à la fin de 1883, à Constantinople, un opuscule grec inédit d'une très haute antiquité, *la Doctrine des douze Apôtres*. Il l'a tiré d'un manuscrit de la bibliothèque du couvent du Saint-Sépulcre de Jérusalem à Constantinople, d'où il avait déjà tiré en 1875 une édition complète de la première Épître de saint Clément, pape. Cette nouvelle publication a une grande importance. Les savants éditeurs des *Patrum Apostolicorum Opera*, à Leipzig, dont le *Polybiblion* a rendu compte, ne pouvaient se dispenser de publier, eux aussi, un écrit qui fait partie de leur domaine littéraire. C'est ce que vient de faire M. Harnack, l'un des trois éditeurs des *Pères apostoliques*. Il donne d'abord le texte grec avec une version allemande et de longues notes critiques, philologiques et historiques au bas des pages. Il reproduit la division en seize chapitres du métropolite Bryennios, et il y ajoute une subdivision nouvelle en versets qui rend les renvois et les recherches beaucoup plus faciles. Le texte grec est édité avec la plus grande exactitude et une correction parfaite. La traduction allemande est fidèle et aussi littérale que possible. Les notes attestent la parfaite connaissance qu'a M. Harnack de toute la littérature chrétienne des premiers siècles.

La Doctrine des douze Apôtres peut se diviser en deux parties, la première morale, la seconde principalement dogmatique et liturgique. Cette division nous paraît plus naturelle que celle qu'adopte M. Harnack (Prol. p. 38). La première partie, renfermée dans le chapitre I-VI, indique aux chrétiens, sous l'image de deux voies, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. La seconde, chapitres VII-XVI, s'occupe, entre autres, du baptême, de l'Eucharistie, du jeûne, de la prière qu'il faut faire chaque jour, de la sanctification du dimanche, des apôtres et prophètes qui prêchent l'Évangile, de l'ordination des évêques et des diacres, etc.

M. Harnack fait suivre le texte d'une table des citations de la sainte Écriture contenues dans la *Doctrine* et d'un double *index* des mots grecs, se rapportant, l'un à la constitution, aux mœurs et à la vie de l'Église d'alors; l'autre, au culte et au dogme. Ces tables ont, avec le texte, une pagination à part. Les Prolégomènes, qui forment la partie la plus étendue de la publication de M. Harnack, ont été publiés après le texte. Ils contiennent tout d'abord l'histoire de la *Doctrine des douze Apôtres*. Eusèbe l'avait mentionnée parmi les *antilegomena-notha* du Nouveau Testament. Saint Athanase l'avait placée à la suite des écrits deutérocanoniques de l'Ancien Testament; le patriarche de Constantinople Nicéphore (mort en 828) l'avait rangée parmi les apocryphes. Ce sont les seuls témoignages anciens sur son existence. Zonaras, vers 1120, ne savait plus ce qu'était cet écrit, et, jusqu'à ces derniers mois, les savants avaient fait toute espèce d'hypothèses purement conjecturales sur sa nature et son contenu. La découverte et la publication du texte ont fait reconnaître que Clément d'Alexandrie en a cité un passage sous le nom d'Écriture, et que le septième livre des *Constitutions apostoliques* n'est que le remaniement et le développement de la *Doctrine* elle-même.

M. Harnack place la date de la composition de la *Doctrine des douze Apôtres* entre l'an 135 et l'an 165. La principale raison qui lui fait assigner cette date, c'est qu'il suppose, après Philothée Bryennios, que l'auteur a imité la Lettre de saint Barnabé et le *Pasteur* d'Hermas. Ce dernier ouvrage, d'après lui, peut tout au plus remonter à l'an 100. Mais la *Doctrine* peut être plus ancienne, car il n'est pas certain qu'elle se soit inspirée de l'Épître de saint Barnabé et du *Pasteur*. Les rapports entre ces trois écrits sont incontestables; mais M. Zahn et M. Funk soutiennent, non sans quelque vraisemblance, que ce sont les auteurs des deux derniers écrits qui se sont inspirés du premier. Tous les critiques ont placé jusqu'ici le lieu de la composition en Égypte. Plusieurs des raisons que donne M. Harnack pour l'établir, et qu'il tire de la soi-disant origine égyptienne de la seconde Épître de saint Pierre et de l'Épître de saint Jude, sont loin cependant d'être concluantes.

M. Harnack étudie, en outre, avec beaucoup de science les rapports qui existent entre la *Doctrine des douze Apôtres* et les Constitutions apostoliques; ce qu'étaient dans l'Église primitive les Apôtres ou missionnaires, les prophètes et les docteurs, etc. Ces études sont remplies d'idées justes, mais mêlées aussi d'idées protestantes. Un appendice contient un fragment de la *Doctrine*, existant dans une ancienne traduction latine, auquel on n'avait pas fait jusqu'ici attention. Il est publié par M. Oscar de Gebhardt. Ainsi, en résumé, M. Harnack nous donne une édition excellente du texte original, avec une bonne traduction et une étude aussi complète qu'on puisse la faire aujourd'hui de tout ce qui se rapporte à ce précieux monument de l'antiquité. Si l'on ne peut admettre toutes ces conclusions de détail, l'ensemble de son travail mérite les plus justes éloges. N. O.

Casus conscientiæ, his præsertim temporibus accommodati propositi ac resoluti cura et studio P. V., moralis theologiæ professoris. Pars prima : *De Liberalismo*. Paris, Roger et Chernoviz, 1884, in-8 de 412 p. — Prix : 6 fr.

L'auteur de ce livre est professeur de théologie morale. Il a été souvent consulté au sujet du libéralisme, soit par les prêtres employés au ministère paroissial, soit par les missionnaires qui vont prêcher dans les villes d'Espagne. Beaucoup de chrétiens, en effet, surtout dans la classe intelligente, se laissent entraîner, presqu'à leur insu, aux erreurs du libéralisme. Ils professent la doctrine de l'entière séparation de l'Église et de l'État; ils pensent qu'un chrétien, dans les actes de la vie politique, n'est jamais obligé d'interroger les enseignements de la foi ou les intérêts de l'Église; qu'il peut, sans charger sa conscience, suivre ses préférences et devenir l'homme d'un parti quelconque.

Le livre dont nous rendons compte renferme les réponses à ces graves questions. Ce n'est donc pas, on le voit assez, un commentair complet du *Syllabus* sous forme de cas de conscience, mais seulement un commentaire des condamnations pontificales dont a été frappé le libéralisme. La matière a été divisée en treize cas. Les quatre premiers traitent les questions générales : la nature intime du libéralisme (p. 9) ; le nom de libéral (p. 43) ; la concession ou le refus de l'absolution aux libéraux (p. 54) ; les avertissements que le confesseur leur doit donner (p. 66). Les neuf derniers cas de conscience exposent les détails : les journaux libéraux (p. 77) ; les élections politiques (p. 134) ; les devoirs du député (p. 162) ; les fonctions publiques (p. 192) ; les écoles officielles (p. 232) ; le serment politique (p. 257) ; les sociétés secrètes (p. 275) ; les fêtes civiques (p. 305) ; l'indifférence pratique et l'abstention (p. 365).

Pour traiter chacune de ces questions, l'auteur pose un cas de conscience, qu'il choisit à dessein fort général. Avant de donner la solution, il discute toutes les parties, de telle sorte que le cas primitif se partage en un grand nombre de cas particuliers.

La doctrine de cet ouvrage est sûre : le professeur de morale qui l'a écrit connaît à fond les matières qu'il traite. Il a lu les travaux qui ont été publiés depuis vingt années sur le libéralisme. Il a surtout, ce qui est la qualité maîtresse du théologien et du moraliste, la plus entière soumission au Saint-Siège ; il hait les faux-fuyants, les distinctions qui ne sont que des échappatoires. Il veut, à bon droit, que l'on rejette non seulement le libéralisme doctrinal, mais encore le libéralisme qui est devenu un instinct, quoiqu'on ne le formule plus en propositions.

Cependant, nous devons faire plusieurs restrictions dans les éloges que nous donnons aux *Cas de conscience*. Il nous paraît d'abord que la méthode choisie n'est pas heureuse. Cette abondance de développements, ces questions connexes se joignant à la question principale, nuisent à la clarté. Ce ne sont plus des cas de conscience, mais des dissertations. On trouve même quelquefois des pages entières n'ayant qu'un rapport très éloigné avec le libéralisme. Pour n'en citer qu'un exemple, nous demandons quel rapport il y a entre les danses, les courses de taureaux, les théâtres, la toilette des femmes, et le libéralisme. Sans doute, on parle dans ce chapitre des fêtes civiques, et tout ce que nous venons de nommer peut faire partie de ces réjouissances; mais cela en fait partie non parce que ce sont des fêtes civiques, mais parce que ce sont des fêtes. Le libéralisme ne rend ces amusements ni plus légitimes ni moins coupables. Il y a aussi quelques solutions excessives : serait-ce parce que ce livre a été composé en Espagne et que dans ce pays la situation est différente? Nous l'avouons volontiers. Toutefois, il y a telle réponse qui, même au-delà des Pyrénées, doit paraître trop absolue. Ainsi, l'auteur déclare que se donner le nom de libéral ou se laisser appeler libéral même dans un sens impropre, *improprio sensu,* c'est ordinairement commettre un péché mortel, *ordinarie dicendum erit graviter peccaminosum* (p. 47). Si malsonnants que soient les mots libéral et libéralisme, nous ne pensons pas que le sens en soit si nécessairement déterminé à l'erreur condamnée par l'Église, qu'on puisse, sans exagération, émettre le jugement que nous venons de citer. Il est vrai que l'auteur, pour prouver sa thèse, rappelle que l'Église a défini certains mots : le mot consubstantiel, contre Arius, le terme *theotocon* contre Nestorius, et qu'elle a proscrit d'autres mots, le *Christotocon* des Nestoriens, par exemple. Nous ne voyons pas que le Saint-Siège ait fait ainsi pour les mots libéralisme et libéral; les faits que rappelle l'auteur nous paraissent en opposition avec sa thèse.

Nest-il pas aussi plus que sévère, quand il déclare gravement coupable l'homme influent qui refuse de se joindre aux chrétiens militants, qui ne veut faire partie d'aucune association, ni user de son autorité pour combattre le libéralisme, quoique cet homme assiste chaque jour à la messe, communie souvent, fasse un très grand nombre de bonnes œuvres et donne ainsi l'exemple d'une vie sérieusement chrétienne ? Nous condamnons l'abstention de cet homme, mais nous ne croyons pas qu'on puisse l'accuser de faute mortelle.

Pour finir par un éloge, après ces quelques remarques, disons que l'exécution typographique de ce volume est de tout point remarquable.

EUG. POUSSET.

Problèmes et conclusions de l'histoire des religions, par l'abbé DE BROGLIE, ancien élève de l'École polytechnique, professeur d'apologétique à l'Institut catholique de Paris. Paris, Putois-Cretté, 1885, in-12 de 416 p. — Prix, *franco* : 4 fr.

L'histoire comparée des religions est une science nouvelle, dont on cherche beaucoup à abuser contre la religion véritable, en la mettant sur le même pied que les fausses, et en la réduisant ainsi aux proportions d'une institution purement humaine. Il importe grandement que les savants catholiques réfutent ces erreurs, qui attiédissent, quand elles ne l'éteignent pas complètement, la foi d'un certain nombre de chrétiens. M. l'abbé de Broglie rend donc un véritable service à la cause religieuse en publiant ses *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions*, et en démasquant ainsi ce qu'il y a de faux et d'erroné dans les théories des Max Müller, des Tiele et des Réville. Il explique très bien, dans son premier chapitre, en se servant d'une légende hindoue pour développer sa pensée, comment une étude superficielle des religions peut avoir pour résultat de mettre en doute l'origine surnaturelle de la religion et comment, au contraire, une étude approfondie « nous révèle le secret de notre destinée et nous montre la vraie route de l'éternité. »

M. de Broglie commence par exposer d'abord les plus anciennes croyances de l'humanité. Il expose ensuite les divers systèmes relatifs à l'origine de la religion, celui du polythéisme primitif, celui de l'hénothéisme de Max Müller, et enfin celui du monothéisme primitif, dont la Genèse nous affirme la vérité et dont l'auteur établit l'existence, en dehors du témoignage de l'Écriture, en s'appuyant exclusivement sur des considérations scientifiques. Cela fait, le polythéisme traditionnel, les réformes doctrinales du polythéisme, le bouddhisme, le judaïsme et l'islamisme sont étudiés dans des chapitres spéciaux. Le chapitre VIII traite des ressemblances entre le Christianisme et les autres religions, ressemblances dont on a surtout abusé pour s'efforcer d'arracher au Chris-

tianisme son auréole surnaturelle. Dans le chapitre IX, l'auteur tire les résultats de ses comparaisons. La religion catholique satisfait d'une manière plus universelle qu'aucune autre aux instincts religieux des hommes; elle contient ce qu'il y a de bon dans les autres religions; elle établit entre ces divers éléments une parfaite harmonie; elle produit cette merveille par une force vitale interne, et cette institution vivante et harmonieuse est progressive, perpétuellement jeune; elle doit durer autant que l'humanité.

Considérant enfin le Christianisme en lui-même, M. l'abbé de Broglie en établit ce qu'il appelle la transcendance, mot qu'il a été le premier à appliquer à la doctrine révélée, et qui correspond, au fond, à ce qu'on appelait autrefois le caractère surnaturel de la religion de Jésus-Christ; l'auteur évite, sans doute, de se servir de ces derniers mots consacrés par l'usage, pour moins effaroucher les incroyants, que le seul nom de surnaturel effraie. Sa conclusion finale, dans le dernier chapitre, est celle-ci : « La transcendance absolue du Christianisme, l'impossibilité d'expliquer son origine et sa durée par les causes qui pourraient expliquer celle des autres cultes, la nécessité d'avoir recours pour en rendre compte à une cause transcendante elle-même, telle est la vérité qui ressort avec éclat de l'étude impartiale de l'histoire des différents cultes de l'univers... De là à conclure que le Christianisme est divin, il n'y a qu'un pas... L'histoire fournit à la foi chrétienne une base solide et inébranlable. » L'auteur ajoute ici : « Il importe néanmoins d'observer quelle est la nature de cette preuve en faveur de la vérité du Christianisme. C'est une preuve certaine; c'est la conclusion d'un argument solide et irréfutable. Mais son évidence n'est pas cependant telle qu'elle entraîne de force l'assentiment de l'esprit. Il est possible, en présence de ces preuves, de rester dans le doute. Il faut même, pour sortir entièrement du doute et pour arriver à la certitude de la foi, un acte de volonté. » Ce langage ne sera pas, peut-être, approuvé sans restriction par tout le monde, non pas parce qu'il n'est pas vrai, mais parce qu'il n'est pas complet. L'auteur pourra bien répondre qu'il s'adresse aux incroyants, aux hésitants, non aux âmes fortement ancrées dans la foi. Mais il est à craindre que quelques-uns ne voient là comme une sorte de justification au moins partielle de l'incrédulité. N'eût-il pas été à propos d'ajouter, comme le font les théologiens, que si l'acte de volonté est nécessaire afin de sortir du doute, il est aussi obligatoire, et que, de plus, il ne suffit pas, parce que la grâce est nécessaire, pour éclairer l'intelligence et exciter la volonté, pour avoir la foi, en un mot, mais que cette grâce ne manque jamais à l'homme ? Tout cela est sous-entendu sans doute ; mais combien, parmi les lecteurs auxquels ce livre s'adresse, l'ignorent ! M. l'abbé de Broglie est du reste un penseur; son argu-

mentation est serrée et vigoureuse, son style nerveux, clair, précis; son œuvre est vraiment remarquable. La manière dont il expose et résout les objections montre visiblement quelle est sa sincérité et l'ardeur de ses convictions, et elle est très propre à produire l'impression la plus salutaire sur les âmes droites. N. O.

JURISPRUDENCE

Traité de droit naturel théorique et appliqué, par TANCRÈDE ROTHE. Tome I. Paris, Larose, 1885, in-8 de 730 p. — Prix : 10 fr.

L'enseignement du droit naturel, abandonné dans les Facultés de l'État où il ne peut qu'exciter les suspicions les plus légitimes, a été repris par nos Universités catholiques, et M. Rothe, professeur à l'Université de Lille, publie aujourd'hui son cours. Peut-être s'est-il un peu hâté: la forme en est attrayante, la lecture facile, mais sur bien des points, on sent trop l'improvisation de l'enseignement oral.

Le *Traité* est divisé en quatre parties: Préliminaires; Des devoirs naturels de l'homme envers Dieu; Des devoirs naturels de l'homme envers lui-même; Des devoirs naturels de l'homme envers ses semblables. Dans le premier volume sont les trois premières parties, et les cinq premiers chapitres de la quatrième : définition d'une société ou d'une association; de la société universelle; de l'Église; de la société internationale; de l'État. Le second volume contiendra sept autres chapitres sur la société conjugale, la société paternelle, la famille, la société de services, la propriété, les contrats, la réparation des injustices. On trouvera sans doute que, parmi les devoirs de l'homme envers ses semblables, M. Rothe aurait dû distinguer, comme d'autres auteurs, notamment le P. Liberatore, les devoirs du droit individuel et les devoirs du droit social proprement dit, et malgré les raisons qu'il donne (p. 106), il me paraît préférable de commencer par les sociétés les plus restreintes: il est plus aisé d'aller du simple au composé, et ici cette marche s'impose, car la famille, la tribu ont précédé la cité et l'état. Cet ordre n'est pas indifférent pour expliquer l'origine de la souveraineté. Pourquoi, d'autre part, placer l'Église, société parfaite et surnaturelle, parmi les sociétés de droit naturel, et entre deux sociétés imparfaites? Serait-ce lui manquer de respect que de la mettre, avec le P. Liberatore, après toutes les sociétés humaines, dont elle est, peut-on dire, la limite ici-bas? Pourquoi, enfin, ne pas réunir sous une seule rubrique, société domestique, la société conjugale, la société paternelle, la famille en général, la société de services? — Ce manque de rigueur logique que je reproche au plan général se retrouve dans toute la partie philoso-

phique. Les préliminaires contiennent sur la loi éternelle et la loi naturelle des explications bien vagues, si on les rapproche de saint Thomas. C'est à tort que M. Rothe critique la définition de la loi du grand Docteur : sans doute il ne la comprend pas. « Je la crois, dit-il, incomplète et *partant* trop étendue. « Quels sont donc les termes de saint Thomas ? *Quædam rationis ordinatio ad bonum commune ab eo qui curam communitatis habet promulgata* (S.-Theol. I 2ª. q. 90, a. 4). Cette définition, dit M. Rothe, s'étend aux simples conseils, et à la réponse de Suarez qu'il s'agit d'une règle établie par l'autorité *comme telle,* il réplique qu'il est « dans le rôle d'un chef de donner parfois des conseils. » Mais, lui répondrai-je, quand un chef conseille, il n'agit pas comme chef, les termes *acte de l'autorité comme telle* impliquent une règle obligatoire, et le mot *promulgata* ne laisse pas de doute sur l'intention de l'autorité dans l'hypothèse : on ne promulgue ni un conseil, ni même toute espèce d'ordre, mais seulement les ordres qui ont le caractère de loi. Cette définition, dit encore M. Rothe, s'étend aux ordres donnés dans une société quelconque. Non, lui répond saint Thomas, à l'art. 3 de la même question : il y a des sociétés parfaites comme l'État, et celles-là font des lois ; il y a des sociétés imparfaites, dont le bien est ordonné au bien de l'état, comme la famille, ou, pour prendre l'exemple de M. Rothe, comme les sociétés d'affaires, et si ces sociétés posent des règles, *præcepta vel statuta,* ce ne sont pas des lois : *Non proprie habent rationem legis.* Si, en isolant du contexte la définition de saint Thomas, on veut y ajouter quelque chose, ce qui n'est pas nécessaire, qu'on se borne à joindre *perfectæ* à *communitatis.* Que si l'on s'en tient à la langue de l'usage, que M. Rothe préfère à la langue de saint Thomas, ne dit-on pas tous les jours que les conventions sont la loi des parties ? Et le Code Napoléon, art. 1134, n'a-t-il pas admis cette expression, tout en relevant, dans sa rédaction même, ce qu'elle a d'impropre ?

Je ne m'arrête pas à la définition de la loi adoptée par M. Rothe, mais je relève encore la distinction entre la société internationale d'ordre naturel, telle qu'elle existe maintenant, et la société internationale *surnaturelle* qui existerait si, comme au moyen âge, le pape avait la haute direction politique de la chrétienté. Certes, je suis loin de condamner, malgré ses inévitables inconvénients, cet ordre de choses renversé par l'ambition des dynasties royales ; mais il est inadmissible, dans la rigueur des termes, d'y voir une société surnaturelle ; c'est confondre, au grand dommage de la justesse des idées, l'ordre chrétien des sociétés naturelles et l'ordre surnaturel proprement dit.

A l'égard de l'origine du pouvoir, Suarez, selon M. Rothe, n'admet la collation immédiate du pouvoir qu'au profit de la société elle-

même, « ce qui veut dire, *apparemment*, au profit de la majorité, p. 330. » M. Rothe est-il sûr que cette apparence soit réelle? Et, quoiqu'il reconnaisse que la thèse de Suarez ne saurait être confondue avec le contrat social (p. 296), est-ce la comprendre que de l'accuser de favoriser la théorie de la majorité populaire? L'autorité, selon Suarez, est *immanente* à la société : ce qui l'organise en droit, c'est un fait humain, le consentement libre ou forcé des membres; s'il est forcé en droit, c'est par un *juste titre*, pouvant être autre chose que l'adhésion libre de la majorité, mais n'ayant jamais, comme pour les Juifs ou pour l'Église, le caractère d'une intervention directe de la volonté divine. La différence entre Suarez et les théologiens modernes ne porte pas sur la nature, mais sur l'ordre des facteurs de la souveraineté : passant de l'abstrait au concret, il place au premier rang le *consensus populi*, et au second le *jus prævalens*, tandis que les modernes, dominés par le besoin de faire respecter le droit existant, donnent le pas au fait concret du *jus prævalens*, « quo societas, dit Liberatore (*Institutiones ethicæ et juris naturæ*, 7e édit., p. 260), quandoque non libera voluntate sed ex officio *teneatur parere et consentire subjectioni.* »

Si je trouve beaucoup à redire au philosophe chez M. Rothe, j'ai hâte d'ajouter que, pour le jurisconsulte, il en est autrement : c'est avec exactitude et précision qu'il expose les principes du droit constitutionnel, notamment sur la séparation des pouvoirs, l'association et la décentralisation. J'ajouterai que, comme casuiste, il développe et soutient avec un rare talent la thèse du probabilisme. BERNON.

SCIENCES ET ARTS

Diesterweg, *Œuvres choisies*, traduites de l'allemand, par E. GOY, directeur de l'École normale de Toulouse. Paris, Hachette, 1884, in-12 de XXXI-298 p. — Prix : 2 fr.

Diesterweg est un des plus célèbres disciples allemands de Pestalozzi. Pendant un demi-siècle, il a représenté en Prusse, dans l'enseignement primaire supérieur, la pédagogie rationaliste la plus hardie. Par son enseignement personnel, par ses luttes administratives longtemps soutenues contre l'orthodoxie luthérienne, non moins que par ses nombreux et brillants écrits, il a tenu à Berlin une place considérable; sa popularité a été si grande qu'il est devenu l'un des représentants au Reischtag de ce parti progressiste qui, faussement libéral, s'est hautement signalé depuis vingt ans, non moins par ses motions révolutionnaires, que par sa haine contre la France. Diesterweg, mort avant les événements de 1870-1871, n'a pu suivre ce parti dans les honteuses contradictions que la fureur anticatholique lui a imposées au moment de la discussion des fameuses lois de mai; mais, par son

mépris de tout ce qui est français, il méritait sans doute de garder sa place à côté de M. Virchow pendant les déplorables législatures de l'Allemagne de 1872 à 1876.

Il n'était pas cependant sans quelque utilité de traduire à l'usage de la France, en les critiquant sérieusement, quelques-uns des petits écrits pédagogiques de Diesterweg. M. Goy remarque en effet avec raison que c'est bien moins dans ses grands ouvrages techniques, comme son *Manuel de pédagogie,* que dans des écrits détachés, et particulièrement dans ses articles des *Reinische Blœtter,* que le célèbre instituteur berlinois a consigné ses observations les plus originales. Depuis longtemps les *Œuvres choisies* de Diesterweg ont été publiées en Allemagne en quatre volumes in-8, par le fils de l'auteur, libraire à Francfort; c'est un extrait de ce volumineux ouvrage que M. Goy nous donne aujourd'hui dans la collection des *principaux ouvrages de pédagogie français et étrangers,* publiée par la maison Hachette. Par leur tendance philosophique et politique, les *Œuvres choisies* de Diesterweg méritaient de figurer à côté du *Rapport* de Condorcet à l'Assemblée législative et des *Extraits* de Rousseau, que MM. Compayré et Jules Steeg ont fait paraître dans cette collection nouvelle. Dans l'œuvre du pédagogue allemand, le prétendu principe de la séparation de l'école et de la religion revient à chaque page; mais, chez Diesterweg, une certaine religiosité germanique amende à chaque instant, s'il ne le contredit pas, ce prétendu principe, et confond, dans une inextricable mêlée, les choses que les catholiques ont eu raison de vouloir toujours tenir unies, mais distinctes, à savoir : la science, Dieu, la nature, la religion.

C'est surtout dans les observations pratiques qu'on peut trouver l'utilité de ce livre, qui fourmille d'ailleurs d'erreurs parfois grossières et presque toujours antipathiques au génie français. Nous signalerons, parmi ces extraits traduits par M. Goy, les morceaux suivants : VII. *Dieu dans la nature* (1843). — IX. *L'Enseignement libéral et l'Éducation libérale* (1848). — X. *La Religion et l'École* (1851). — XII. *Que tout enseignement est religieux* (1852). — XVII. *L'Éducation et les Lois* (1850). — XXII. *La Méthode et l'Objet* (1853). — XXVIII. *Situation de l'instituteur envers les grands intérêts de la vie* (1852). — XXIX. *On naît éducateur* (1853).

M. Goy ne peut dissimuler parfois l'esprit d'hostilité contre la France qui anime les œuvres de Diesterweg; il eût été désirable que le traducteur français fût plus attentif qu'il ne l'a été à défendre ou au moins à bien constater les traditions de la pédagogie française. Citons un exemple : Dans son *Introduction,* M. Goy rappelle la coutume qu'avait Diesterweg de donner à ses élèves certaines leçons dans l'obscurité, et le traducteur ajoute que ce procédé discutable ne réussirait certainement pas dans une école française. N'était-ce pas le cas de remarquer

que cet usage de faire réciter des leçons dans l'obscurité a été précisément pratiqué pendant longtemps dans les anciennes écoles de notre pays. Plusieurs de nos vieux pédagogues signalent ce procédé, et M. Gauthier en parle dans sa *Notice historique sur le collège de Langres*, publiée en 1856 (Langres, in-8°, p. 18). Ce n'est pas la première fois qu'on entend ainsi attribuer, comme idée originale aux pédagogues étrangers, des pratiques pédagogiques depuis longtemps et justement abandonnées parmi nous. Il serait temps qu'on s'occupât des traditions propres de notre pédagogie nationale. S.

Du principe de la population, par JOSEPH GARNIER, membre de l'Institut, deuxième édition, précédée d'une introduction et d'une notice par M. G. DE MOLINARI, correspondant de l'Institut, augmentée de nouvelles notes contenant les faits statistiques les plus récents et les débats relatifs à la question de la population, avec un portrait de l'auteur. Paris, Guillaumin et Cie, 1885, in-8 de LXIII-552 p. — Prix : 10 fr.

Le problème de la « Population » est un des plus délicats et des plus complexes qui existent. Le moraliste, le philosophe, l'historien, le statisticien et l'homme politique, tous ceux qui agitent les grandes questions de l'humanité ne peuvent s'en désintéresser. Pour ne parler que de l'époque contemporaine, plusieurs lui rapportent de nos jours la suprématie de telle nation et la décadence ou la décrépitude de telle autre. Dans les crises qui pèsent sur les sociétés actuelles, cette question apparaît encore, et nul ne peut s'en détourner. Parmi les économistes qui, dans ce siècle, s'en sont occupés, à la suite de Malthus se place Joseph Garnier. Son livre, dont on publie aujourd'hui la seconde édition, a pour but « de reprendre le même sujet et de concentrer dans un volume beaucoup moins étendu l'exposé d'une des plus utiles notions de l'économie politique et de la morale, avec les développements, les perfectionnements et la sanction qu'elle a reçus par suite des écrits des économistes, des observations expérimentales de la statistique et des nombreuses contestations auxquelles elle a donné lieu. » L'apparition de cet ouvrage remonte à près de trente années. L'auteur s'y montre admirateur passionné de Malthus, dont il préconise et défend le système. Pour lui, suivant une expression de son propre ouvrage, tout se réduit « aux populations qui observent et à celles qui n'observent pas la prévoyance. »

Le système de Malthus, on se le rappelle, est établi sur cette double affirmation que la population, s'accroissant plus rapidement que les moyens d'existence, il en résulte, d'après lui, l'obligation de limiter préventivement son développement excessif pour éviter la destruction brutale de l'espèce par suite des privations qu'impose la nature. Garnier défend cette doctrine et examine les obstacles physiques et

moraux que l'homme volontairement ou la force des choses viennent opposer à l'accomplissement mathématique de la loi économique dont il s'agit. Dans son résumé, l'auteur défend Malthus d'exposer une doctrine immorale, il la prétend même conforme aux données de la Religion et des Livres saints.

Il n'y a pas à rentrer ici dans la discussion, ni même à exposer le détail de la doctrine; il suffit de dire que, loin d'éprouver aucun scrupule de sa légitimité, l'auteur appelle de ses vœux « le jour où le blâme atteindra les hommes imprévoyants qui mettraient au monde plus d'enfants qu'ils n'en peuvent nourrir, sans souci du sort de leur compagne et de leur famille. »

La moitié du volume environ est consacrée à des annexes et à des notes complémentaires. C'est d'abord une notice sur le livre et les ouvrages de Malthus que Garnier avait publiée dans le dictionnaire de l'économie politique, une autre sur Godwin, un de ses contradicteurs; suivent des observations diverses ayant toujours rapport à la question principale. Il avait paru en 1858, dans l'*Ami de la Religion,* une vigoureuse polémique au sujet de la première édition du livre de M. Garnier. L'abbé Corbière s'élevait énergiquement contre ses théories. Ces articles sont ici reproduits, et c'est loyal à coup sûr. Mais on pourra toutefois regretter qu'aucune mention même n'ait été faite de travaux plus récents et qui ont eu cependant, il y a peu d'années encore, quelque retentissement. Ceux que le P. Toulemont a publiés dans les *Études religieuses* sont de ce nombre.

Enfin, on ne saurait mieux faire connaître l'esprit qui anime ces pages, qu'en citant le passage suivant : « Une funeste et regrettable impulsion a été donnée et continue à être donnée à l'accroissement de la population par la presque totalité des écrivains catholiques, par les casuistes et au moyen de la confession. Mais tout porte à croire que si les lumières du clergé catholique, portant leur attention sur cette grave question, étudiaient les lois et les conditions de la vie sociale, elles repousseraient les doctrines étroites des casuistes, ainsi que l'inintelligente jurisprudence de la congrégation de l'Index, et que le clergé userait de sa grande influence pour conseiller non plus la procréation incessante et homicide, mais la prévoyance, sauvegarde de la dignité et de la moralité des familles ». Ignorants théologiens! Heureusement Malthus et les économistes sont là! SENNEVILLE.

La Charité privée à Paris, par M. MAXIME DU CAMP, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1885, in-8 de 608 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'était une agréable surprise pour nous de lire l'année dernière dans la *Revue des Deux-Mondes* ces pages si intéressantes, qui nous trans-

portaient au milieu de nos œuvres de charité les meilleures et les plus fécondes. Nous y trouvions une description émouvante des actes constants de dévouement qu'inspire la foi, et nous étions heureux de constater les conclusions auxquelles conduisait le simple exposé des faits. Jamais plaidoyer plus chaleureux et plus convaincu n'avait été développé en faveur des institutions religieuses que nous défendons, et, en présence des menaces de laïcisation à outrance, nous aimions à entendre s'élever cette voix si autorisée et si impartiale.

C'est avec le même plaisir que nous venons de parcourir de nouveau ces pages, réunies par l'auteur en volume. Nous avons éprouvé les mêmes émotions douces et consolantes en voyant passer sous nos yeux ces âmes d'élite dont toute la vie se résume dans l'abnégation et le sacrifice; nous avons goûté ce charme du style qui met admirablement en lumière les moindres détails, et nous ne saurions trop recommander à ceux qui recherchent les lectures salutaires et réconfortantes pour l'âme de venir puiser dans ce livre tous les enseignements de la charité chrétienne.

On connaît les travaux de M. Maxime du Camp, si remarquables au point de vue de l'observation et de la statistique. On sait avec quelle indépendance d'appréciation, avec quelle liberté d'esprit il a étudié soit les organes de la grande cité, soit les tristes événements qui ont suivi le siège de Paris. Jamais il n'avait abordé un sujet plus spécial et plus délicat que celui qui nous occupe. Et, cependant, il était particulièrement difficile à un écrivain qui avait négligé tout ce qui touche à la religion, qui même (nous pouvons le dire puisqu'il l'avoue) n'avait pas la foi, de se faire l'historiographe de congrégations religieuses, d'associations vouées uniquement à la glorification de Dieu par la pratique de la charité. Mais nous sommes en présence d'un homme au cœur droit et honnête, à l'âme forte, dont les idées s'élèvent au-dessus des préjugés, et qui poursuit avant tout la recherche de la vérité.

Il s'était occupé longuement des bienfaits que dispense la charité officielle ; il a pensé qu'il serait utile de montrer aussi les efforts tentés par les particuliers pour soulager bien des maux que l'assistance publique est impuissante à pénétrer. Or, il s'est trouvé que ces œuvres de charité sont presque toutes, du moins les plus admirables, entreprises par des religieux ou par des hommes du monde fermes et solides croyants. Ce ne sont plus des fonctionnaires qui ont un budget spécial à distribuer en secours, ce sont de saintes femmes qui, sous la robe des petites sœurs des pauvres ou sous l'habit des dames du Calvaire, se consacrent au soin des vieillards et au pansement des plaies les plus hideuses; ce sont des prêtres qui recueillent des enfants abandonnés, qui offrent un asile aux êtres souffrants et infirmes

que repousse la société; ce sont des jeunes gens du monde qui donnent un abri aux misères morales et physiques et prodiguent à tous ceux qui souffrent des consolations et du travail.

Mais qui pousse ces âmes à se dévouer aussi complètement, qui inspire ces courages? « Le désir de plaire à Dieu en aimant le prochain, le besoin de spiritualiser sa vie en la sacrifiant aux malheurs d'autrui. C'est là un spectacle admirable, ajoute l'auteur, et je l'ai admiré. » Et son admiration a été si sincère qu'il est sorti de sa plume de véritables morceaux d'éloquence, plaidant la cause des humbles, des souffrants et de leurs serviteurs. J. B.

Les Roches. Description et analyse de leurs éléments et de leur structure, par Ed. Jannettaz. Paris, Rothschild, 1884, gr. in-18 de XII-486 p. avec 196 fig. et 21 pl. en couleur. — Prix : 7 fr.

M. Jannettaz vient de donner au public français une deuxième édition de son utile résumé de la science des roches; c'est plus qu'une édition nouvelle, c'est presque un ouvrage nouveau, tant les additions sont nombreuses et importantes. La profonde révolution opérée dans les études pétrographiques par l'application du microscope à l'examen des roches réduites en lames minces transparentes, a engagé l'auteur à donner beaucoup plus de développements à cette partie de son travail qu'il ne lui avait été possible de le faire tout d'abord. De plus, pour permettre au lecteur de bien comprendre les résultats de ces recherches sans qu'il lui soit nécessaire de recourir à des ouvrages spéciaux pour se pénétrer des principes qui ont servi de point de départ à l'étude des roches, M. Jannettaz a placé en tête de son volume un abrégé de cristallographie physique; avec l'examen sommaire des systèmes cristallins et la définition des espèces minérales les plus importantes au point de vue pétrographique — sujets abordés également dans le même ouvrage, — cette partie du livre forme un véritable traité élémentaire de minéralogie. Dans la division spécialement consacrée aux roches, on remarque les chapitres sur la structure schisteuse et la propagation de la chaleur dans les matières minérales, où se trouvent consignées les observations et les expériences de l'auteur sur ces questions. Dans la partie descriptive, chaque roche est examinée non seulement au point de vue de sa constitution minéralogique et du mode de groupement de ses éléments, mais aussi relativement à ses gisements et aux emplois dont elle est susceptible dans l'industrie. Enfin, l'ouvrage se termine par une rapide revue stratigraphique, indiquant la nature des dépôts formés en France et dans les contrées voisines pendant les diverses époques de l'histoire du globe. Deux petites cartes géologiques de la France et de l'Europe

accompagnent ce volume, ainsi que dix-neuf reproductions en couleur de préparations microscopiques, représentant les principaux types de structure des roches, d'après le grand ouvrage de MM. Fouqué et Michel-Lévy. EMM. DE MARGERIE.

La délicatesse dans l'art, par CONSTANT MARTHA, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris.— Paris, Hachette, 1884, in-8 carré de 321 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage de M. Martha est assurément un livre distingué et comme il en paraît assez rarement dans notre littérature, bien que, pour répéter le mot d'un ancien, nous ayons eu cette année beaucoup de poètes. Mais s'il fait partie de cette multitude, M. Martha n'y paraît pas en commençant, mais en artiste consommé. Ses remarquables travaux d'érudition sur le poème de Lucrèce et sur les moralistes de l'Empire romain, l'ont fait compter depuis longtemps parmi les écrivains dont l'Université s'honore. Son nouvel ouvrage n'est inférieur aux autres que par le plan, ce qu'il rachète par la variété. Les morceaux en ont paru séparés dans la *Revue des Deux-Mondes;* dans le volume, une préface ingénieuse les réunit. *La délicatesse dans l'art*, tel est le titre sous lequel sont rangés les trois chapitres principaux : l'un, sur la précision dans l'art; l'autre, sur la discrétion et les sous-entendus; le troisième, sur la moralité dans l'art. Puis, comme dans le moyen âge, aux manoirs villageois, on ajoutait des tours et des tourelles, deux chapitres accessoires, l'un sur le défaut de précision dans la poésie contemporaine, l'autre sur la fausse délicatesse dans la poésie rustique en France au dix-huitième siècle, appuient le principe général du livre, mis du reste fort heureusement en action par l'auteur, qu'une œuvre d'art doit surtout plaire. Peu d'auteurs, en effet, dépensent autant de soins que M. Martha pour plaire. Une érudition variée, des anecdotes curieuses, souvent d'origine classique, un style gracieux, simple et savant, font de la lecture de son livre un mets choisi pour ceux à qui l'on donne quelquefois le nom d'épicuriens d'esprit. L. M.

Les Médailleurs de la Renaissance, par ALOISS HEISS. Paris, Rothschild, 1885, in-f° de 88 p. — Prix : 60 fr.

Cette belle publication, illustrée de onze photographies et de cent vignettes, forme le cinquième tome d'une série de monographies consacrées par M. Heiss à l'histoire et aux œuvres de ces artistes qui exécutèrent les belles médailles des quinzième et seizième siècles, qu'admirent ceux qui aiment le beau et que se disputent les curieux.

Ce cahier comprend Nicolas Spinelli, dit *de Florence* (1430-1499); les

médailleurs anonymes d'Alphonse Ier d'Este et de sa seconde femme, Lucrèce Borgia; ceux de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, de Laurent le Magnifique; Antonio del Pollaiuolo (1429-1498); Marco et Paolo della Robbia; Giovanni delle Corniole (1470-1516); Bertoldo di Giovanni (1420-1492); Gentile Bellini (1426-1507); Costanzo (milieu du quinzième).

M. Heiss ne se contente pas de décrire les médailles attribuées à ces médailleurs; il donne en outre des détails historiques sur leurs familles, sur l'histoire des personnages pour lesquels ils ont travaillé; il réunit les peintures, les monuments, les principaux événements relatifs à ces derniers ainsi que les prototypes dont les artistes se sont souvent inspirés.

Les fascicules précédents étaient consacrés au Pisan, à Francesco Laurana et Pietro da Milano, aux médailleurs de la maison d'Este, à Léon-Baptiste-Alberti et Matteo de Pasti. L'ensemble de ces monographies forme une collection précieuse pour toute personne qui recherche les beaux livres et qui s'intéresse à l'histoire de l'art et de la Renaissance.

A^le DE B.

Histoire de la Musique, par H. LAVOIX. Paris, A. Quantin, 1884, in-8 de 368 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Lavoix est tout ensemble bien timoré et bien hardi. Il est timoré quand il n'ose admettre que la haute antiquité musicale, bien que possédant une instrumentation relativement riche, n'en était pas réduite à l'unisson. Il sait bien pourtant que l'instinct de l'harmonie est inné dans l'homme. N'est-il pas d'observation que deux voix sans culture aucune qui se joignent, pressentent la différence des timbres et chantent en partie? Quant à la question de savoir si la musique des Assyriens, des Hébreux, des Égyptiens était notée, je crois qu'il pouvait sans hésiter conclure par la négative. Aucune des inscriptions que ces peuples, très féconds en écritures, prodiguaient sur leurs monuments, ne porte la trace d'un procédé graphique quelconque de notation. La tradition et la mémoire suffisaient. Plus tard la Grèce seule a laissé les témoignages d'une notation à la fois compliquée et rudimentaire.

En revanche l'auteur me paraît bien hardi quand il affirme (p. 146), que dans la révolution religieuse du seizième siècle « la musique ne manque pas de jouer un rôle prédominant. » Oui, dans ce sens négatif que la prétendue réforme recula d'un siècle, surtout en Allemagne, le progrès musical. L'Italie catholique créait les écoles célèbres de Florence, de Naples, de Venise; à Rome, à cette même époque de la Renaissance, Palestrina faisait exécuter à la chapelle papale les œuvres immortelles qui ont fixé les règles de la composition moderne, et cela

tandis que le protestantisme sectaire, au nom d'un rigorisme étroit et glacé diminuait, ou même supprimait dans ses temples les pompes artistiques.

Quelques jugements de l'auteur sur le mérite de plusieurs compositeurs modernes, ou quasi-modernes, pourront aussi paraître plus que sévères, injustes. Dire de Monpou, le mélodique compositeur des *Deux Reines,* qu'il « ignorait son art, » c'est cruel; mais insinuer que Meyerbeer, l'illustre auteur des *Huguenots*, n'était que « le précurseur » de M. Richard Wagner et de son école, c'est peut-être passer les bornes du parti pris. Je ne répondrai sur ce point à M. Lavoix qu'en lui portant un défi, celui de faire exécuter jusqu'au bout, sur une scène de ce Paris qui est le souverain juge en fait d'art, un opéra de son compositeur préféré. Paris rend justice aux beautés que renferment les œuvres du maître allemand, mais il n'écoute que les pages vraiment inspirées où il renie son école en mariant les voix dans des ensembles et en renonçant à son éternel et fastidieux récitatif.

Malgré ces réserves, le livre de M. Lavoix n'en est pas moins bien fait et utile. Je recommande surtout les chapitres qui concernent la musique au moyen âge. C'est un résumé à la fois succint et complet. L'étude sur les instruments à toutes les époques, sur leur usage, sur leurs transformations, est aussi traitée avec une érudition sobre et sûre. Plus de cent cinquante dessins d'instruments ou portraits de musiciens célèbres illustrent ce volume et ajoutent beaucoup à sa valeur. Enfin, l'auteur, à la fin de chaque chapitre, cite tout au long les sources où il a puisé, ce qui est précieux pour le lecteur qui veut pousser plus avant ses recherches. L'édition reliée, très bien imprimée sur beau papier, est fort coquette et fort élégante. V. V.

BELLES-LETTRES

Chansonnier historique du dix-huitième siècle, publié avec introduction, commentaires, notes et index, par Ém. Raunié, archiviste paléographe, orné de portraits à l'eau-forte, t. IX et X. Paris, Quantin, 1884, 2 vol. in-12 de XXXIX-268 et de 369 p. — Prix : 10 fr. le vol.

Il a été parlé plusieurs fois dans cette Revue du *Chansonnier historique* (t. XXVIII, p. 239, t. XXIX, p, 136, t. XXXI, p. 518). Nous avons dit que ce recueil avait une importance que ne prévoyaient certes ni Maurepas, ni Clairambault. Eux et leurs imitateurs croyaient faire simplement une collection de pièces éphémères, les unes spirituelles, les autres vulgaires, beaucoup licencieuses, presque toutes malicieuses et satiriques. Mais ces couplets, ces épigrammes ont leur valeur pour l'histoire. C'est ce qu'avait pressenti la mère du Régent quand elle écrivait de ces chansons : « on peut y apprendre l'histoire de toute la Cour mieux que dans les livres, car dans ceux-ci on ne fait que flatter

les personnes, tandis que celles-là relatent les choses telles qu'elles se sont passées en réalité; et de même que pour l'histoire romaine on s'applique sur les médailles, de même en ce pays on apprend la vérité par les chansons. » (*Correspondance de Madame*, traduite par Et. Jaeglé, t. I, p. 246.) J'ai tenu à répéter ces lignes parce qu'elles donnent l'idée de ce qu'est la collection exécutée par M. Raunié pour la librairie Quantin. Pour que cette idée soit plus complète, je dois pourtant revenir aux introductions et aux notes qui accompagnent si utilement le texte. Tous les soins apportés par M. Raunié à la publication des premiers volumes se retrouvent dans le t. IX et le t. X qui complètent le recueil, et qui nous mènent jusques à la fin de 1789. Nous avons donc là l'histoire de France en chansons, depuis Louis XIV jusqu'au règne de Louis XVI, histoire souvent très curieuse, mais qui, bien entendu, n'est pas à l'usage de la jeunesse. — L'Académie française a compris ce que le travail de M. Raunié avait de sérieux, en dépit de son aspect frivole, et n'a pas oublié d'accorder au patient paléographe une récompense méritée. TH. P.

Petites comédies rares et curieuses du dix-septième siècle, avec notes et notices, par VICTOR FOURNEL. Paris, Quantin, 1884, 2 vol. in-8 de 327-354 p. — Prix : 10 fr.

La grande littérature du dix-septième siècle est aujourd'hui mieux connue qu'elle ne le fut jamais, grâce à d'excellentes éditions de nos classiques, grâce aussi à de très nombreuses, je dirai presque trop nombreuses études biographiques et critiques. Mais, en dehors de cette grande littérature, à la même époque, il se produisit un nombre infini d'ouvrages trop restés dans l'ombre, et qui, pour des motifs divers, sont toutefois très dignes d'attention. Telles sont certainement les petites comédies rares et curieuses que M. Victor Fournel nous a données dans deux charmants volumes. Des notices fort bien faites précèdent ces vieilles comédies, nous font connaître leurs auteurs, les circonstances dans lesquelles elles furent écrites, et la valeur qu'elles peuvent avoir pour nous. M. Fournel ne nous les présente pas comme des chefs-d'œuvre, mais nous indique avec beaucoup de tact les renseignements qu'elles apportent sur la vie intime de certaines classes, sur les idées, les modes du temps où elles furent composées, sur les métamorphoses de notre langue. Si toutes ces petites pièces ne sont pas d'une lecture amusante, toutes, à un certain point de vue, peuvent avoir quelque chose d'intéressant. On ne se doute guère aujourd'hui que vers 1682, la manie des bouts-rimés fut poussée à ce point que le duc de Saint-Aignan offrit une médaille d'or d'une valeur considérable à l'auteur qui aurait le mieux réussi un de ces sots tours de force.

L'Académie devait juger le concours. C'est cette ridicule passion qui a inspiré une comédie peu connue à Saint-Ursins. La vie des comédiens est peinte dans plusieurs de ces pièces; la vie bourgeoise a fourni des personnages fort originaux à Champmeslé dans sa *Rue Saint-Denis;* son monsieur Boisdouillet qui ne parle qu'en vers, et quels vers ! son bonhomme Guindé qui ne peut faire une phrase sans en remplacer une quantité de mots par le vocable chose, sont vraiment amusants et doivent avoir été pris sur le fait. Une comédie de Boursault, bien curieuse pour l'histoire de notre langue et dans laquelle sont aussi vivement attaquées les prétentions nobiliaires peu légitimes, *les Mots à la mode,* ne pouvait être oubliée dans le recueil de M. Victor Fournel, et nous la recommandons tout particulièrement à ceux de nos lecteurs qui voudront placer ces deux volumes à côté d'un autre ouvrage du même écrivain, *les Contemporains de Molière.* TH. P.

Petits poètes du dix-septième siècle. *Poésies du chevalier de Bonnard,* avec une notice bio-bibliographique, par MARTIN-DAIRVAULT. Paris, Quantin, 1884, in-8 de XXXII-265 p. — Prix : 10 fr.

Qui connaît aujourd'hui le chevalier de Bonnard? Grâce au charmant volume que M. Quantin vient d'ajouter à sa collection des petits poètes du dix-septième siècle, son souvenir va se raviver. Il était nécessaire, toutefois, qu'on nous dît un peu ce que fut ce rival oublié des Gentil-Bernard et des Boufflers, et c'est un soin dont M. Martin-Dairvault s'est acquitté dans une notice placée en tête de l'édition nouvelle. La vie de Bernard de Bonnard offre, d'ailleurs, peu d'incidents. Né sans fortune, le poète commença d'abord l'étude du droit, mais il s'en lassa vite et devint officier d'artillerie. A trente-cinq ans, il fut nommé sous-gouverneur des enfants du duc d'Orléans, position que Mme de Genlis lui fit perdre. A quarante-deux ans, il mourut de la petite vérole, ayant contracté cette maladie en soignant son fils, car il était marié et bon père de famille, ce qui n'était pas trop à la mode parmi les poètes de son temps. Mais Bonnard était plus qu'un faiseur de petits vers galants, c'était un homme érudit, ami de Buffon et d'autres savants. On peut penser qu'éloigné de la futile société parisienne, il se fût distingué comme poète par plus d'originalité. Il écrivait dans l'*Almanach des Muses* des vers comme ceux qu'il était de bon ton d'y écrire. Il adressa à Boufflers une jolie épître qui eût été digne du spirituel chevalier; mais il avait plus de sensibilité, plus de sentiment que ceux dont il suivait l'exemple. On en trouve la preuve dans l'*Épître à mon ami revenant de l'armée.* Le retour d'un jeune officier dans le manoir paternel, l'émotion qu'il éprouve, celle que ressentent les parents et les amis réunis dans le vieux salon, toute cette situation

est bien décrite et la pièce est, croyons-nous, la meilleure du volume. Nous avons déjà parlé plusieurs fois des beaux portraits, des vignettes, des culs-de-lampe qui ornent la collection des petits poètes du dix-septième siècle d'une si belle exécution typographique. Le nouveau volume est digne de ceux qui l'ont précédé. TH. P.

HISTOIRE

Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle, *contenant : 1° la Géographie physique; 2° la Géographie politique; 3° la Géographie économique; 4° l'Ethnographie; 5° la Géographie historique; 6° la Bibliographie,* par VIVIEN DE SAINT-MARTIN. Paris, Hachette, 1883-84, livraisons 19 à 25, in-4 à 3 col. 2 vol. parus. — Prix : 59 fr. 50.

La 25e livraison commence le troisième volume avec la lettre K. Le nom du savant auteur est suffisamment connu pour qu'il semble inutile de rien ajouter à l'annonce d'une publication dont l'utilité est incontestable. Les qualités d'exécution matérielle aussi bien que la science, la méthode, la sûreté des informations que nous avons louées à si juste titre dans les précédents compte rendus (t. XXVI, p. 500 et t. XXXV, p. 495) se retrouvent dans les dernières livraisons et font de ce *Dictionnaire* une œuvre tout à fait à part. Jamais, croyons-nous, on n'avait donné à la description des différentes localités du globe un développement aussi exact ni aussi attrayant. L'on ne conçoit guère de bibliothèques sans cet ouvrage qu'à tout instant on consulte avec fruit. La partie bibliographique nous paraît particulièrement soignée, et c'est un grand service rendu à ceux qui désirent étudier les questions géographiques plus à fond et avec plus de détails techniques que n'en peut fournir un dictionnaire, si bien fait qu'il soit. Un désideratum à exprimer ici, c'est la lenteur de la publication; mais cette lenteur même est une garantie de plus et un gage de succès.

Mais il en est un autre que nous ne saurions passer sous silence, quoiqu'il en coûte de signaler une ombre dans l'œuvre dont nous parlons. Les droits de la vérité religieuse et historique n'y sont pas suffisamment respectés, et les théories rationalistes s'y étalent souvent d'une manière trop dangereuse pour que l'on n'ait pas à regretter l'abstention complète de questions qui paraissent d'ailleurs en dehors de l'objet d'un *Dictionnaire géographique.* Il nous paraît, en effet, qu'un résumé de *toute l'histoire* du peuple Juif (livraison 24) n'est pas précisément à sa place dans un pareil ouvrage : en tout cas fallait-il au moins présenter ce résumé de manière à ne blesser ni l'histoire ni la religion, et en dehors de toute préoccupation hétérodoxe. Les prétendues conquêtes scientifiques modernes de la libre pensée ne sont pas un acquit tellement incontestable qu'elles puissent et doivent ser-

vir de critérium *certain* et de passeport *légitime* à toute espèce d'élucubration... — Nous désirons vivement que l'auteur se maintienne dans les limites *techniques* de son travail et s'abstienne à l'avenir de digressions aussi peu acceptables.

L'éminent auteur du Dictionnaire, non content de la théorie, a voulu y joindre aussi la pratique, si je puis m'exprimer ainsi, et, à la publication de son *Nouveau Dictionnaire*, il ajoute un *Atlas* — l'un complétant l'autre — qui est, lui aussi, un incomparable monument d'érudition. C'est en avril 1884 qu'a paru la 4e livraison de cet *Atlas universel de Géographie moderne, ancienne et du moyen âge*. Cette livraison renferme les cartes de la Russie occidentale et Roumanie, du Mexique et de la Région polaire antarctique, ce qui porte à douze le nombre des cartes publiées jusqu'ici sur cent dix environ annoncées comme devant constituer l'Atlas complet! Aussi peut-on se demander si et quand on verra la dernière, car la première a été livrée au public en 1877. Ces cartes sont, du reste, admirables d'exécution, très lisibles; les reliefs en ressortent bien, et nous n'aurions rien à désirer si la publication en était plus rapide. Chaque livraison est accompagnée de *notices* sur les cartes qu'elle renferme. Nous voudrions voir ces *notices* imprimées à part, chacune sur une feuille distincte, car les numéros des cartes publiées ne se suivant pas, quand on en aura toute la collection et qu'il s'agira de la faire relier en assignant à chaque carte son rang logique, il n'en pourra être de même pour le classement des notices. C'est un inconvénient auquel il doit être facile de remédier, et qui d'ailleurs n'enlève rien au mérite incontestable de l'ouvrage. R.

Histoire des Persécutions pendant les deux premiers siècles, *d'après les documents archéologiques*, par PAUL ALLARD. Paris, Lecoffre, 1885, in-8 de XXXIX-461 p. — Prix : 6 fr.

Cette *Histoire des Persécutions* est l'histoire de la politique religieuse de l'état romain vis-à-vis de l'Église. On n'avait pas encore, en France, indiqué aussi nettement l'histoire des persécutions, leurs causes, leur physionomie propre. Les persécutions ne furent point les mêmes partout et toujours : il y en eut de générales et de locales. De l'an 64 après Jésus-Christ, date de la première persécution, à l'an 313, où triompha Constantin, il y a deux cent quarante-neuf ans, pendant lesquels il y eut cent vingt-neuf ans de persécution et cent vingt de repos, soit six années de souffrances au premier siècle, quatre-vingt-six au second, vingt-quatre au troisième, treize au quatrième. Les persécutions ne furent donc pas continues, encore que continuellement il pût y avoir des excès contre les chrétiens; elles sévirent par intervalles, mais furent très meurtrières; car la thèse sur le petit nombre des

martyrs ne peut se défendre. Émise au dix-septième siècle par Dodwell, combattue alors par Ruinart et Tillemont, reprise de nos jours par M. Aubé qui à présent a modifié son opinion et pour ainsi dire l'a rétractée, elle est encore soutenue par M. Havet; mais M. Havet, écrit M. Allard, se montre si peu préparé à traiter ces questions, si peu familier avec les sources, et commet en quelques pages de telles erreurs de détail, qu'il serait superflu de lui répondre. M. Allard indique les causes des persécutions. Elles ne doivent pas être cherchées dans une prétendue incompatibilité entre les doctrines, les mœurs, le genre de vie des chrétiens et les institutions du monde romain. Cette incompatibilité, remarque le docte auteur, est une découverte des modernes; les anciens ne s'en étaient pas aperçus, et il faut chercher ailleurs que dans de hautes raisons politiques l'origine de l'hostilité. Le mensonge, la jalousie, la cupidité en sont les causes.

Après avoir montré comment s'était formée à Rome une nombreuse colonie juive, M. Allard parle de l'indignation populaire soulevée contre Néron, après l'incendie de Rome : il indique comment ce prince la détourna en la rejetant sur les Juifs, et comment les Juifs réussirent à la rejeter à leur tour sur les chrétiens. La persécution de Néron s'étendit-elle hors de Rome? — Non, ont dit Dodwell, Basnage, Gibbon, M. Duruy, tandis que M. Allard pense avec Ruinard, Tillemont, M. de Rossi, qu'elle eut très probablement son contre-coup dans les provinces. Rien n'appuie ce que disent MM. Renan et Aubé sur la part que les chrétiens auraient prise dans l'assassinat de Domitien. Trajan substitua un régime légal et régulier de persécution à une situation violente établie par des édits accidentels. Déjà une loi antérieure existait : *Christianos esse non licet.* Trajan la conserva et défendit seulement de rechercher d'office les chrétiens et de les dénoncer autrement que dans les formes légales. Alors le *si deferantur et arguantur, puniendi sunt*, devient la règle. La foule d'ailleurs haïssait les chrétiens, et l'émeute qu'elle soulevait dictait en maîtresse les condamnations. M. Allard explique pourquoi les règnes des empereurs philosophes, Marc-Aurèle, par exemple, ont été plus cruels pour l'Église que ceux d'empereurs plus pervers, comme Commode. C'est que le monde antique finit et se soulève contre le monde nouveau des chrétiens : la haine intellectuelle, la jalousie philosophique dénonce ces importuns compétiteurs; puis la superstition n'a jamais été plus répandue, et Marc-Aurèle est aussi crédule que ses contemporains : il y a donc acharnement contre ceux dont les doctrines condamnent les pratiques superstitieuses.

A chaque persécution M. Allard, appuyé sur les *Passiones Martyrum*, nous fait assister à la procédure, au procès et au supplice des martyrs.

Le récit s'arrête à la fin du second siècle, lorsque la situation fixée

par le rescrit de Trajan à Pline vient à changer à la faveur des lois nouvelles sur les associations, lois dont l'Église profite, car elle est désormais une corporation régulièrement organisée, reconnue implicitement par l'État, qui lui déclare cependant des guerres terribles, lors des persécutions de Dèce, de Valérien, d'Aurélien, de Dioclétien.

Appuyé sur les découvertes archéologiques aux catacombes, qui ont illustré M. de Rossi, en renouvelant toute l'histoire des premiers siècles du christianisme, M. Allard a abordé ici un sujet ancien d'une manière toute nouvelle; son livre est savant, plein d'intérêt et élégamment écrit.

H. DE L'É.

Histoire du Protestantisme et de la Ligue en Bourgogne, par P. M. BAUDOUIN. Tome II. Auxerre, Chambon, 1884, in-8 de 537 p.

Après trois années d'intervalle, M. Baudouin continue la publication de son important ouvrage sur le Protestantisme en Bourgogne (voir, pour le premier volume, t. XIV, p. 523). L'histoire s'arrêtait à l'année 1568 et à la troisième guerre civile, qui intéresse particulièrement la Bourgogne à cause des sièges de Noyers, du combat de Nuits, du blocus de Vézelay et de la bataille d'Arnay-le-Duc. Puis vient l'affaire de la Saint-Barthélemy à Dijon, Châlon, Auxerre, Sens, Mâcon; c'est par ce qui s'est passé dans les provinces qu'on peut juger l'histoire générale pour cet événement si controversé. Deux jours après le 24 août, des messagers mystérieux arrivent de Paris, se disant porteurs d'instructions secrètes du roi pour massacrer les protestants. Charny, gouverneur de la province, refuse d'y croire, et prend sur lui d'ajourner l'exécution. Bien il fait; car presque en même temps il recevait une lettre officielle de Charles IX, lui recommandant la plus grande vigilance pour protéger le pays contre des émotions semblables à celles qui ont désolé la capitale. Cette circulaire, déjà connue pour d'autres régions, est publiée en entier par l'auteur, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale. Elle prouve tout au moins que la politique de la cour était double, et ses instructions contradictoires; ce qui exclut toute préméditation formelle.

Ce document n'est pas le seul que donne M. Baudouin. Ses *Pièces justificatives* contiennent beaucoup de renseignements inédits, particulièrement sur les États généraux de Blois en 1576 et 1589, et sur l'organisation de la Ligue. Le volume s'arrête à la mort d'Henri III, au moment où le duc de Nemours occupe la Bourgogne au nom de Mayenne. Nous avons encore à voir toute la période de la résistance à Henri IV; et l'auteur ne manquera pas d'achever son travail avec autant de conscience et de talent qu'il l'a commencé.

G. B. DE P.

Le duc de Rohan et les Protestants sous Louis XIII, par HENRY DE LA GARDE. Paris. E. Plon, Nourrit et Cie. 1884, in-8 de 535 p. — Prix : 6 fr.

L'existence politique des Protestants en France n'a fini qu'à la paix d'Alais en 1629, après leurs trois dernières prises d'armes sous le règne de Louis XIII, la première marquée par le siège de Montauban, la seconde par celui de Montpellier, la troisième par la révolte et la chute de La Rochelle. Le duc de Rohan, dernier survivant des grands seigneurs protestants, fut le chef intrépide de cette lutte. M. de la Garde met très bien sa figure en relief. Ancien officier, il signale avec raison ses talents militaires, son activité, son dévouement à la cause protestante; mais il ne peut s'empêcher de reconnaître « son coupable quoique généreux entêtement, » il montre qu'il eût eu « mille fois raison de ne pas s'opiniâtrer dans la guerre, en sacrifiant un avenir certain à la frivole et perfide ambition de se rendre plus redoutable : ce fut le crime de Rohan. » En effet, dit toujours M. de la Garde, « la condition politique établie par l'Édit de Nantes suffisait avec libéralité à toutes les exigences de la conscience; » les Protestants « eurent donc le tort de vouloir s'imposer dans une nation foncièrement catholique, c'est ce qui les perdit. »

Sans doute il y eut des abus de la part du Pouvoir dans l'exécution de l'Édit, mais il y eut révolte de la part des Protestants, et des actes terribles de brigandage furent ordonnés, comme par exemple lorsque leur assemblée de Décembre 1621 prescrivit de détruire toutes les églises catholiques qui pouvaient les gêner. Ce qui fut fait. Il y a eu des excès commis par les soldats catholiques et des excès commis par des soldats protestants : M. de la Garde les reprouve et fait bien; mais son récit est impartial : un brillant fait d'armes comme celui de l'attaque de Blavet par Soubise, le combat de Souilles ou telle autre rencontre, l'enthousiasme, et on sent sa fibre militaire; il parle de « la crânerie toute royale » de Louis XIII à la tête de ses troupes et des bons coups d'épée donnés de part et d'autre, hélas! entre Français.

La pensée qui se dégage du récit est donc que les Réformés, en n'abaissant rien de leurs prétentions, constituaient un danger permanent pour l'État; qu'ils ont été coupables de courir aux armes et ont dû succomber. Cette thèse est vraie. Sur quelques points particuliers il y aurait des observations à présenter : ainsi, c'est une erreur de dire (p. 325) que « le parti protestant avait conquis les armes à la main et placé sur le front d'Henri IV la couronne de saint Louis, » car ce sont les catholiques royalistes qui, en se ralliant à lui, l'ont amené à se convertir, pour donner satisfaction au sentiment catholique de la nation. L'auteur (p. 134), pour établir un rapprochement entre Richelieu et

Sixte-Quint, rapporte au sujet de ce dernier un conte dont M. de Hubner a fait justice dans son *Sixte-Quint, etc...* Le récit est bien conduit et les détails exacts; mais il n'y a, pour ainsi dire, aucune indication de sources. C'est une lacune dont plus d'un lecteur sans doute ne se plaindra pas, car l'ouvrage se lira plus couramment, mais à laquelle on n'est plus habitué, car l'érudition a maintenant ses exigences; elle veut connaître d'où vient tel renseignement, afin d'en apprécier la valeur et contrôler l'exactitude. H. DE L'E.

Les premiers Jansénistes et Port-Royal, par Mgr RICARD, prélat de la maison du Pape, professeur de théologie dogmatique aux Facultés d'Aix et de Marseille. Paris, E. Plon et Cie, 1883, in-8 de XI-500 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage est la rédaction de leçons faites par Mgr Ricard à Aix et à Marseille. Il est divisé en deux parties. La première intitulée : *Les premiers Jansénistes,* comprend les chapitres suivants : I. Jansénius et Saint-Cyran. — II. Les Arnauld. — III. Saint-Cyran écrivain. — IV. L'*Augustinus.* — V. La fréquente communion d'Arnauld. — VI. Le grand Arnauld. — VII. Comment finit Saint-Cyran. — VIII. Retz et Gondrin. — IX. Duhamel et les curés de Paris. — X. Les cachettes du grand Arnauld. — XI. Avant-coureurs de la Fronde. — XII. Le jansénisme révolutionnaire. — La seconde partie est intitulée : *Port-Royal.* Elle comprend les chapitres suivants : I. Les origines de Port-Royal. — II. Les solitaires de Port-Royal. — III. Les constitutions de Port-Royal. — IV. Les petites écoles. — V. Nicole. — VI. Blaise Pascal. — VII. Le génie de Pascal. — VIII. Les *Provinciales.* — IX. La condamnation des cinq propositions. — X. Résistance à la bulle. — XI. La signature du formulaire. — XII. Comment on meurt à Port-Royal. — XIII. Résistance organisée. — XIV. La fin de Port-Royal. — XV. La mort d'Arnauld.

L'intérêt du sujet traité dans ce volume est grand. L'ouvrage de Mgr Ricard contient beaucoup de renseignements utiles, mais trop d'emprunts à des ouvrages de seconde main. Le point de vue de l'auteur, qui est celui de l'orthodoxie catholique, est le vrai et le bon, mais sa critique n'est pas toujours sûre, et on regrette qu'il se laisse trop souvent aller à d'inutiles violences de forme. Il est regrettable aussi que, pour piquer l'attention du lecteur, il ait adopté un style qui n'est pas celui de l'histoire. ALPH. D.

Les Finances de l'ancien régime et de la révolution. *Origines du système financier actuel,* par RENÉ STOURM, ancien inspecteur des finances et administrateur des contributions indirectes. Paris, Guillaumin, 1885, 2 vol. in-8 de XXXII-490 et 511 p. — Prix : 16 fr.

Ce livre est, comme celui de M. Taine, une œuvre de science et de

conscience. M. Stourm fait pour l'organisation financière ce qu'a fait pour l'ensemble de nos institutions l'auteur des *Origines de la France contemporaine :* il substitue aux histoires écrites par les rhéteurs et les politiciens pour fausser la vérité en servant les partis, l'irrécusable témoignage des faits eux-mêmes, recueillis avec une précision rigoureuse et jugés avec autant de compétence que d'impartialité. Un lien continu rattache les institutions financières de l'ancien régime aux institutions actuelles, bien qu'elles aient subi une transformation profonde à la fin du siècle dernier. Ce sont les preuves de cette connexité et les phases de cette transformation que M. Stourm met spécialement en lumière. Il examine d'abord (ch. I à III) la situation des finances de la monarchie depuis les dernières années de Louis XIV jusqu'aux réformes de Turgot et de Necker; puis (ch. IV à XX) ce qu'on pourrait appeler l'histoire des divers impôts qui pourvoient aux dépenses publiques; ensuite (ch. XXI à XXX) ce qui a trait à la gestion de ces ressources, c'est-à-dire à la comptabilité et aux budgets; enfin un chapitre de conclusion résume en traits saisissants tous ces développements que la science technique de l'auteur, malgré la spécialité du sujet, a rendus aussi clairs dans les détails qu'attachants par les enseignements.

On a quelque peine à comprendre aujourd'hui quels étaient les désordres financiers avoués par Desmarets à la fin des grandes guerres de Louis XIV : accroissements fictifs de la valeur des monnaies, escompte anticipé de sept ou huit budgets de recettes, ajournement et consolidation de dettes en rentes perpétuelles... Sous le long règne de Louis XV, l'équilibre budgétaire est atteint un instant, vers 1740, grâce au cardinal de Fleury; mais des faillites répétées, de 1715 à 1770, attestent la perpétuité du désordre, exploité d'ailleurs avec audace par l'abbé Terray. Avec Louis XVI, changement complet : c'est l'amour du bien qui domine, et l'opinion publique qui donne l'impulsion avec Turgot, malgré la courte durée de son pouvoir; avec Necker surtout, malgré les défaillances de son caractère. De l'histoire des divers impôts, nous ne pouvons qu'indiquer les chapitres les plus intéressants : l'impôt foncier avec le progrès continu des réformes de Necker, des assemblées provinciales et des notables jusqu'à la loi de 1790; la suppression des corvées et l'origine des prestations; les contributions personnelles et mobilières, odieuses jadis par leurs abus, puis fondées sur la valeur locative par les lois de 1791 et de 1798; les impôts indirects, très combattus par les physiocrates, améliorés par Necker, détruits par la Constituante, ensuite presque tous rétablis sous des noms nouveaux; l'enregistrement, dont la loi de 1790 bouleverse le personnel et désorganise l'administration prospère et que restaure la loi de l'an VII; le timbre, dont les projets des notables corrigeaient l'insuffisance, que la Révolution rendit improductif, et

que la loi de 1798 achemina vers son rendement actuel; la suppression des barrières intérieures, préparée de longue date et réalisée par la Constituante; les droits de douanes, chapitre particulièrement instructif, où M. Stourm montre le progrès des idées de liberté commerciale sous Louis XVI, expose le mémorable traité de 1786 et commente le tarif général de 1791; les pensions civiles, auxquelles, malgré les réformes de Necker et de la loi de 1790, la Révolution fit faillite et qu'à grand'peine le Consulat put rétablir, etc... L'histoire de la comptabilité publique et des budgets de l'État déroule les mêmes faits : essais éclairés de réforme avant 1789, premiers efforts souvent heureux de la Constituante pour les réaliser, retards et ruines causés par la Révolution, réorganisation laborieuse par les gouvernements réparateurs. C'est l'esprit révolutionnaire qui, rompant orgueilleusement avec le passé, voulant follement innover en tout, subordonne les finances aux théories abstraites : c'est alors le règne et la chute des assignats, la faillite du tiers consolidé, les misères des rentiers, la corruption des fournisseurs, les épurations de fonctionnaires, les ventes de biens nationaux, l'absence de comptes. Aussi cette période n'a-t-elle laissé que de pénibles souvenirs dans notre histoire financière; c'est seulement en l'an VII que quelques lois cherchent à remédier au mal; bientôt, le Consulat, dès son début, rompt avec les errements révolutionnaires et, renouant la tradition du passé, commence le système actuel. Sans doute, celui-ci a été peu à peu perfectionné par les gouvernements réguliers du dix-neuvième siècle, mais il a pour origine l'ancien régime transformé, et malgré les troubles, les destructions ou les retards causés par la Convention et le Directoire, l'honneur de sa création revient aux réformateurs du règne de Louis XVI.

C'est ainsi que par les documents historiques qu'il révèle, comme par les détails techniques qu'il renferme, l'ouvrage de M. R. Stourm est indispensable à connaître pour qui veut comprendre le mécanisme des finances actuelles. Une observation toutefois en terminant. Qu'on dise, si l'on veut, qu'à ce moment exceptionnel de la fin du dix-huitième siècle, les solutions des plus graves questions sociales allaient définitivement aboutir « si la Révolution n'eût arrêté ce merveilleux mouvement » (p. 500); mais qu'on ne croie pas qu'un « accident imprévu » soit intervenu ainsi à l'instant où tout allait être pour le mieux dans le meilleur des mondes. La Révolution, en effet, n'est pas un acte extérieur, surnaturel, « satanique »; elle est le résultat nécessaire des événements qui l'ont précédée. Le mouvement de 1789 était noble et enthousiaste, mais plein d'illusions et d'erreurs. Il ne faut point lui enlever l'honneur des réformes sorties de ses aspirations généreuses, mais il faut lui laisser toute la responsabilité de la Révolution, fille lé-

gitime de ses chimères. C'est une vérité que M. Taine a mise dans un jour éclatant, et dont la démonstration est définitivement acquise à l'histoire. Elle justifie la profonde pensée de F. Le Play sur les faux dogmes de 1789 et montre que l'erreur est bien plus funeste que le vice, car le vice a ses limites dans la nature même, tandis que l'erreur n'en a pas quand elle envahit les âmes enthousiastes.

A. Delaire.

La chute de l'ancien régime (1787-1789), par Aimé Chérest. Paris, Hachette, 1884, 2 vol. in-8 de XLII-572 et 640 p. — Prix : 15 fr.

Peu d'époques de notre histoire ont tenté plus d'écrivains que la fin du dix-huitième siècle. Peu de problèmes, en effet, sont plus attachants que celui du brusque et violent passage de la France ancienne à la France moderne. La Révolution pouvait-elle être prévenue ? Beaucoup de bons esprits l'ont pensé et, parmi eux, l'auteur d'une des meilleures histoires du règne de Louis XVI, Joseph Droz. D'autres croient qu'il n'y avait pas de transformation politique possible et que la catastrophe était inévitable. M. Aimé Chérest est de ceux-là ; c'est la thèse qu'il soutient dans les deux très intéressants volumes qu'il publie aujourd'hui et qui seront suivis de plusieurs autres, car ils ne sont qu'une première partie et s'arrêtent avant l'ouverture des États Généraux.

Tout en reconnaissant que l'ancien régime n'a pas été constitué tout d'une pièce, mais a subi diverses évolutions qui ont à plusieurs reprises modifié sa physionomie, M. Chérest donne surtout ce nom à la période qui s'étend de 1715 à 1789, de la mort de Louis XIV à la réunion des États Généraux. N'est-ce pas un peu trop le circonscrire ? Ce qu'on est convenu d'appeler l'ancien régime remonte plus haut, à notre avis, aux réformes de Richelieu, à l'époque où le pouvoir royal s'est substitué à la domination des grands vassaux, où l'administration des intendants a définitivement supplanté à la fois les gouverneurs de provinces et les municipalités élues. La période fixée par M. Chérest appartient bien évidemment à l'ancien régime, mais elle en est l'exagération et la décadence. M. Chérest ne l'étudie, d'ailleurs, que pendant ses deux dernières années. Il est sévère pour elle, justement sévère souvent, trop sévère aussi parfois. Il y avait des abus, des abus graves, personne ne songe à le nier, et surtout, malgré les déclamations haineuses de certains journaux, personne n'en rêve le retour. Mais ces abus n'ont-ils pas aussi été exagérés par ceux qui avaient intérêt à se servir de ces exagérations comme d'une arme ? Des travaux récents et sérieux, ceux de M. Babeau entre autres, tendent à le démontrer. Il y avait de la misère, sans doute, mais pas autant qu'on veut bien le dire. M. de Tocqueville a affirmé, au con-

traire, que la fin du règne de Louis XVI avait été une des époques les plus prospères de la France. Si Arthur Young critique vivement la situation des provinces et l'état de l'agriculture, d'autres voyageurs, bons observateurs aussi, comme Rigby, déclarent que la France en 1789 était un des pays les mieux cultivés de l'Europe. M. Chérest a dépouillé avec soin les cahiers des trois ordres réunis par MM. Maréchal et Laurent sous le titre d'*Archives parlementaires*. Il a puisé là la plupart de ses accusations contre le gouvernement de Louis XVI. Mais, tout en reconnaissant l'intérêt immense de cette collection, n'est-il pas permis de penser que les doléances ont été parfois exagérées, et que, suivant la remarque très juste de M. Babeau, invités à se plaindre, les rédacteurs des cahiers ont usé largement de la permission? Contre l'avis de M. Chérest, nous persistons à penser, avec le comte Beugnot, qu'il y eut des modèles de doléances envoyés à divers bailliages et communes et que les inspirateurs des cahiers, leurs rédacteurs parfois, n'ont pas toujours été les vrais intéressés. Ceux qui ont tenu la plume, ce sont, la plupart du temps, dans les cahiers de communautés surtout, des hommes de loi de bas étage, aigris par leur position subalterne, et qui ont fait passer dans les réclamations légitimes de leurs commettants leur propre amertume. Nous en avons eu sous les yeux des exemples irrécusables.

M. Chérest est très dur pour les ordres privilégiés. Ils ont commis des fautes, ils ont eu des prétentions exagérées, nul ne le nie, et nous moins que personne; mais à côté des erreurs, il convient de rendre hommage aux qualités. M. Taine a été plus juste, et tout en constatant les abus, il a reconnu les grands services rendus au pays par la noblesse et le clergé. Où nous serons mieux d'accord avec l'auteur, c'est dans la critique très juste qu'il fait des fautes de Brienne et de Necker et de l'insuffisance de ce dernier qui, bien que financier habile, s'est montré déplorable homme politique et n'a su ni prévoir ni prévenir. Avec un tel pilote au gouvernail, on devait fatalement arriver au naufrage. Mais un véritable homme d'État, un Richelieu, un Mirabeau, avec une réputation moins perdue, exposant, et au besoin imposant ses idées au bon et faible Louis XVI, eût pu prendre la direction du mouvement et le faire aboutir au port. C'était l'opinion de Droz, et malgré les arguments très spécieux de M. Chérest, c'est encore la nôtre. Ce qui ne nous empêche pas de rendre hommage au mérite de ce livre, aux recherches consciencieuses de l'auteur, à ses curieux tableaux, et de souhaiter vivement qu'il ne nous fasse pas attendre trop longtemps la continuation de son œuvre. M. DE LA ROCHETERIE.

Une Académie sous le Directoire, par JULES SIMON. Paris, Calmann Lévy, 1885, in-8° de 472 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Maury avait déjà fait l'histoire de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie des Sciences. M. J. Simon, dans son récent ouvrage, nous fait connaître ce que fut l'Académie des Sciences morales et politiques pendant la Révolution. La Révolution fut successivement, comme le dit le savant académicien, une philosophie, une tragédie et un gouvernement : philosophie sous la Constituante, tragédie sous la Convention, et gouvernement sous le Consulat et sous l'Empire. Les Académies et surtout l'Académie française, malgré l'esprit philosophique qui y dominait (BRUNEL. *Les philosophes et l'Académie française au XVIIIe siècle*, Paris, 1884), étaient discréditées. La Constituante avait déjà songé à les faire disparaître, mais ce fut la Convention qui les supprima : c'étaient des débris des institutions monarchiques dont, aux yeux des révolutionnaires, pas une seule ne pouvait être maintenue; leur nom même devait être pris en horreur. Cette question a déjà été traitée, avec plus de talent que d'impartialité, par M. Eug. Despois dans son livre sur *le Vandalisme révolutionnaire.*

L'art. 1er du décret du 8 août 1793, fait sur le rapport de Grégoire, porte : « Toutes les académies et sociétés littéraires, patentées ou dotées par la nation, sont supprimées; » et l'art. 3 : « La Convention nationale charge son comité d'instruction publique de lui présenter incessamment un plan d'organisation d'une société destinée à l'avancement des sciences et des arts. » Ceci fut réalisé deux ans plus tard par l'art. 298 de la Constitution de l'an III, disant : « Il y a pour toute la République un Institut national chargé de recueillir les découvertes, de perfectionner les arts et les sciences. » Cet Institut fut organisé par le décret du 23 octobre 1795, inspiré des idées égalitaires du temps, en un seul corps divisé en trois classes : celle des sciences, celle de la littérature et des beaux-arts et celle des sciences morales et politiques. « Cette longue élaboration de l'Institut, dit M. J. Simon (p. 65), commencée par Mirabeau sous les inspirations de Chamfort, poursuivie par Talleyrand, Condorcet, Daunou, et à laquelle ne furent étrangers ni Chénier, ni Villar, ni Lakanal, les collègues de Daunou dans le comité d'instruction publique, est un effort pour réunir dans un vaste système l'ensemble des connaissances humaines tel que le XVIIIe siècle l'avait conçu. » Les idées des Encyclopédistes servirent de base à la création de l'Institut et à l'élaboration de son règlement, et les théories de Locke et de Condillac dominèrent les travaux de la classe des sciences morales et politiques. Le règlement égalitaire à outrance empêcha toute organisation sérieuse et établit, comme le dit fort bien M. Jules Simon (p. 98), comme une organisation scientifique de l'anarchie.

La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude des travaux des six sections de la classe des sciences morales et politiques : analyse des sensations et des idées, morale, science sociale et législation, économie politique, histoire et géographie. Des trois classes ce fut celle-ci qui travailla le plus, encore ses travaux ne furent-ils pas bien importants. Leur examen permet à l'auteur de faire une esquisse biographique de la plupart des membres de la classe. Les noms d'un grand nombre sont même déjà inconnus à la génération actuelle. L'auteur a le talent de caractériser en peu de mots la valeur relative de ces savants de l'époque révolutionnaire. Le livre est impartial et écrit sans prévention, je dirai même qu'il constitue une contribution importante à l'histoire générale de la Révolution. L'impression qu'en produit la lecture est que la Révolution fut incapable de produire une institution sérieusement organisée parce que, en créant l'Institut, elle eut moins pour but le véritable progrès scientifique que la réalisation des théories ou plutôt des utopies encyclopédistes. A force de croire à l'infaillibilité de la raison humaine, les savants de cette époque se faussèrent la raison; les idées les plus absurdes se produisirent au grand jour à tel point qu'en plein Institut, Cabanis put lancer à Bernardin de Saint-Pierre cette affirmation tristement ridicule : « Je jure que Dieu n'existe pas. » Phrase emphatique qui résume bien l'état d'aberration dans lequel étaient tombés les esprits à la fin du dernier siècle.

AD. DE CEULENEER.

Contribution au Folk-lore des Arabes. *L'Algérie traditionnelle, légendes, contes, chansons, musique, mœurs, coutumes, fêtes, croyances, superstitions, etc.*, par A. CERTEUX, membre de la Société historique algérienne, et H. CARNOY, professeur au lycée Louis le Grand. Tome Ier. Paris, Maisonneuve, 1884, in-8° de 290 p. — Prix : 5 fr.

L'Europe ne suffit plus aux études des Folk-loristes ; l'Algérie vient de fournir à MM. A. Certeux et H. Carnoy le sujet d'un livre très intéressant, première partie d'un ouvrage qui doit compter au moins trois volumes.

Ce livre débute par un avant-propos où les auteurs exposent parfaitement l'importance de recherches dont, il y a quelques années, personne ne songeait à s'occuper, et qui peuvent éclairer d'un jour si nouveau l'histoire des origines et des développements de l'humanité.

MM. Certeux et Carnoy n'admettent pas cependant que dans ces lointaines origines le rôle des Aryas ou Aryens ait été aussi considérable qu'on l'a prétendu depuis quelque temps. On parlait de ce peuple comme s'il eût été seul à la surface du globe; on ne songeait pas aux peuples de races différentes : les Sémites, les Arabes, les Juifs, les Assyriens, les Tartares, les Chinois, les Japonais, les noirs de l'Afrique et de l'Océanie,

les Indiens des montagnes rocheuses... Chez eux on retrouve la plupart des mythes réputés aryens, et, de l'examen des contes de toutes les nations recueillis jusqu'à présent, il résulte qu'il existe entre beaucoup d'entre eux une extraordinaire similitude. Faut-il, pour l'expliquer, invoquer une race primitive antérieure aux Aryas et aux Sémites, race qui aurait été le berceau de ces contes? Faut-il supposer qu'ils se sont formés isolément et sans contact dans chaque peuple? Ces deux hypothèses semblent peu admissibles, et la seconde ne révèlerait pas la cause de la ressemblance de superstitions, d'usages, de coutumes, de croyances dans des pays sans rapports entre eux et éloignés les uns des autres. Une autre explication a été donnée à cette ubiquité de fictions : on a pensé que les Croisés pouvaient les avoir rapportées de l'Orient; mais cette ubiquité existait avant les Croisades. MM. Certeux et Carnoy se demandent si l'on ne peut reconnaître une influence dans tous ces systèmes à la fois et ne l'admettent que pour quelques cas assez rares. Le problème ne leur semble donc pas résolu : la solution ne sera donnée que le jour où le Folk-lore des différents peuples aura été consciencieusement mis au jour. En publiant leur volume, ils apportent à cet ensemble de travaux, qui pourra seul faire la lumière, des matériaux d'autant plus importants que jusqu'ici la littérature populaire des Arabes n'a été que bien peu explorée.

Nos deux savants ont divisé leur volume en trois livres. Le premier contient les légendes proprement dites dont le genre est défini avec beaucoup de justesse, et qu'il ne faut pas confondre avec les contes. On est très étonné de rencontrer là (p. 25) le sujet de notre fabliau de l'*Ermite qui s'enivra,* donnée souvent reproduite au moyen âge, et qui fournit à MM. Certeux et Carnoy le sujet de nombreux rapprochements. Cette partie des références a été très savamment soignée par eux. A propos de l'histoire d'Ahmet et de la Djoun (p. 87), ils consacrent une longue note à signaler les innombrables ressemblances qu'offrent avec elle les littératures de tous les pays. A leur liste fort longue on pourrait encore ajouter le premier livre de *La Gran Conquista de Ultramar* (du chap. CLVII au chap. CLXV), le roman de *Dolopathos* et celui d'*Hélias*.

Il existe des analogies non seulement entre des fictions arabes et des fictions vulgarisées sur divers points en Europe, mais entre des croyances superstitieuses ; ainsi la crainte du mauvais œil (p. 179) est très vive chez les Arabes, et ils en conjurent les effets comme les Italiens et les Espagnols, par la présentation d'objets ayant la forme d'une corne, ou par des doigts tendus, d'où l'imprécation : Cinq doigts dans ton œil. L'éternuement (p. 200), dont les anciens tiraient des pronostics, qui figure dans Homère, dans Xénophon; l'éternuement a semblé assez important à Mahomet pour qu'il prescrivît dans le Coran les souhaits avec lesquels il doit être accueilli, excepté s'il se renou-

velle trois fois, car alors il indique un simple rhume de cerveau (p. 200). Les Arabes croient aux loups garous. Leurs cérémonies nuptiales, leurs pratiques funéraires peuvent présenter des rapprochements avec des usages analogues de divers peuples. Les Kabyles ont des chants funèbres fort semblables aux Voceri de la Corse... Très souvent, dans le curieux volume de MM. Certeux et Carnoy, on rencontre de ces références imprévues. Je me suis laissé aller à en signaler quelques-unes; je reviens à la disposition générale de l'ouvrage. Le livre II est consacré aux grottes, cavernes, ruines; le IIIe aux esprits et génies, le IVe aux saints de l'Islam, le Ve aux confréries religieuses de l'Algérie, le VIe aux croyances et superstitions, le VIIe aux coutumes et usages, le VIIIe à la musique et à la poésie orale. On voit quelle intéressante série de sujets a été parcourue par les deux érudits. Espérons qu'ils ne nous feront pas trop attendre la suite de leur travail. TH. P.

Die Sage vom ewigen Juden. (La légende du Juif-Errant.) *Étude*, par le Dr L. NEUBAUR. Leipzig, Hinrich, 1884, in-8 de VI-132 p. — Prix : 4 fr. 50.

La bibliographie critique de la légende du Juif-Errant n'a pas encore été faite. M. Gaston Paris ayant récemment signalé cette lacune, M. le Dr Neubaur vient de se donner la tâche de la combler. Il a fouillé les bibliothèques publiques de l'Allemagne et de l'étranger, et a dressé un catalogue comprenant quarante numéros des éditions du dix-septième siècle en langue allemande, sept en langue flamande, quatre en langue française. M. Neubaur reproduit in extenso deux textes allemands de 1602 et donne des extraits et des analyses de tous ceux qui offrent des variantes intéressantes. Des notes fort érudites, mêlées de longues citations, renvoient à la plupart des ouvrages qui ont traité de la légende. M. Neubaur raconte aussi l'histoire même de la légende depuis son origine. Ce Malchus à qui saint Pierre coupa une oreille dans le jardin des Oliviers ne serait pas mort : au treizième siècle, il réside en Arménie, et s'étant fait baptiser, a reçu le nom de Joseph. Ce n'est pas encore le Juif-Errant; un certain Cartaphilus, portier du prétoire, s'en rapproche davantage. Cartaphilus se transforme, avec le temps, en Johannes Buttadaeus, en Jean Roduyn, puis en Ahasverus ou Isaac Laquedem. La légende est dès lors parfaite et telle que nous la connaissons. Elle se répand dans tous les pays d'Europe, et dans plusieurs, où elle a été introduite très tard, elle n'en est pas moins devenue populaire. En lisant cette étude, je n'ai pu m'empêcher de faire une remarque. De ce qu'un conte est répandu parmi les peuples aryens et de ce qu'on rencontre quelque conte analogue dans les livres de l'Inde, les Folk-loristes concluent volontiers

au mythe solaire et à l'emprunt aux Védas ou au Pantchatantra. Il ne serait pas difficile de retrouver dans les livres de l'Inde — où qui sait chercher trouve beaucoup — quelques traits de la légende du Juif-Errant; et ce personnage toujours en marche, sans cesse rajeuni, qui visite tous les peuples et ne doit s'arrêter et mourir qu'à la fin des siècles, n'est-il pas le mythe solaire le mieux caractérisé? Cette tradition s'est pourtant formée de toutes pièces, il y a quelques siècles à peine; elle n'a personnifié aucune idée, elle n'a idéalisé aucun personnage réel. Combien d'autres mythes solaires empruntés aux Védas pourraient bien être dans le même cas! Cette remarque irrévérencieuse pour le sanscritisme n'est pas de M. le Dr Neubaur, savant austère, qui a rempli sa mission avec toute la gravité et la conscience désirables.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Los Consejos del Rey durante la Edad media, *su formacion autoridad y principales acuerdos en Europa, y singularmente en Castilla* (les Conseils du Roi au moyen âge, leur formation, leur autorité et leurs principales décisions en Europe et particulièrement en Castille), par le comte de TORREANAZ, président de section au Conseil d'État d'Espagne. T. I. Madrid, 1884, in-8 de VIII-292 p.

Le public savant ne saurait accueillir qu'avec faveur le travail courageusement entrepris par M. le comte de Torreanaz sur l'histoire des conseils du roi. Une première partie est consacrée à la formation et à l'autorité des conseils; une seconde sera réservée à l'examen de quelques décisions particulièrement importantes. Dans le volume déjà paru, l'auteur envisage successivement deux périodes : la première, s'étendant du sixième au douzième siècle, pendant laquelle aucun conseil n'aurait fonctionné régulièrement : le prince se contentait d'organiser des réunions plus ou moins solennelles, plus ou moins obligatoires pour ceux qu'il y convoquait, et dont il convient surtout de tenir compte dans l'Espagne visigothique. L'auteur nous fait assister successivement aux assemblées nationales ou conseils des Anglo-Saxons et des Normands, des Bourguignons, des Francs, des Visigoths. Durant la seconde période, qui s'étend du douzième au commencement du seizième siècle, M. le comte de Torreanaz constate les progrès de la classe moyenne, l'organisation et le fractionnement des conseils : « Le conseil des rois catholiques, dit-il, fonde l'administration, prépare l'égalité devant la loi, et parvient à sauver la justice le jour où meurt la liberté. » Quatre chapitres d'inégale longueur sont consacrés, l'un à l'Angleterre, le second à la France et à l'Allemagne, le troisième aux royaumes de Léon et de Castille, le quatrième à l'Aragon.

Comme l'auteur prend soin de nous en avertir, il a eu principalement en vue l'institution des conseils d'Espagne. Cette partie est

traitée avec ampleur, enrichie de nombreux renseignements puisés dans des collections peu connues, dans les manuscrits des bibliothèques, dans les papiers de Simancas et dans d'autres dépôts d'archives. L'histoire en fera son profit. Au contraire, l'étude comparative des conseils européens ne tenait qu'une place accessoire dans le plan du comte de Torreanaz : comme elle présentait, d'autre part, de singulières difficultés, il n'est pas étonnant qu'elle semble quelque peu incomplète et superficielle. L'auteur a pris ses termes de comparaison en Angleterre et en France; je ne parle point de l'Allemagne, à laquelle il a consacré deux pages. Les notions qu'il donne sur les institutions de notre pays ne sont point toujours d'une rigoureuse exactitude. Il ne craint pas de feuilleter lui-même le *Recueil des Ordonnances;* mais il en tire quelquefois ce qui ne s'y trouve pas; par exemple, en interprétant l'ordonnance de novembre 1291 (p. 100) et celle de mars 1303 (p. 98) : la première n'attribue pas aux *clercs enquêteurs* le droit de délibérer en la *chambre aux plaids;* la seconde n'introduit pas dans le conseil les anciens baillis et sénéchaux : elle se contente d'en écarter les baillis et sénéchaux en charge. Ailleurs (p. 99), il attribue à Philippe-Auguste une expression qui, dans la bouche de ce roi, serait un anachronisme et qui d'ailleurs est empruntée à l'ordonnance de 1303. N. VALOIS.

Histoire des évêques et archevêques de Paris, par LOUIS JAUNAY, chevalier de Saint-Grégoire le Grand, professeur au Petit Séminaire de Paris. Paris, G. Téqui, 1884, in-12 de II-444 p. — Prix : 2 fr.

M. Louis Jaunay a obéi à une heureuse inspiration en écrivant l'histoire populaire des évêques et archevêques de Paris, depuis saint Denys jusqu'à S. Ém. le cardinal Guibert. Il serait à désirer que dans tous les diocèses de France et du monde on pût répandre parmi les populations la connaissance de ce que l'Église a opéré pour le bien de tous, et surtout pour le salut des âmes. Il faut se garder de l'oublier; en effet, le but de l'Église, c'est le salut des âmes; les autres bienfaits dont elle n'a cessé de combler toutes les contrées qui ont eu le bonheur de se soumettre à son influence, doivent exciter la reconnaissance, mais ne sont que des effets secondaires.

Le travail de M. Louis Jaunay est conduit avec goût et intelligence. Il ne peut produire que des impressions heureuses sur les intelligences auxquelles il est destiné. Aux personnes instruites, il apprendra peu de choses. L'historien ne s'est pas tenu assez en garde contre de légères distractions : il transforme Pierre Camus, évêque de Belley, en archevêque (p. 20); dans la même ligne, il écrit le nom de la famille Arnaud, Arnauld et Arnault (p. 130); la petite ville de La Suze (Sarthe) devient la ville de Suze, et Louplande (même département) devient

Loupelaude (p. 216) : l'abbaye de l'Espau, *Spallum*, à la porte du Mans, est transportée en Champagne (p. 295). Guillaume de La Porée n'était pas seulement accusé, mais convaincu d'avoir avancé des propositions erronées sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation; seulement, comme il ne soutenait pas ses erreurs et qu'il était prêt à les rétracter, il n'était pas hérétique (p. 112). Les sentiments témoignés par l'auteur en parlant de la Ligue ne sont pas absolument conformes aux principes catholiques (p. 289) ; les ambitions des hommes, leurs fautes, leurs crimes mêmes ne changent rien à la substance d'une cause.

M. Louis Jaunay parle de l'*ordre* des Lazaristes ou Prêtres de la Mission (p. 298), comme il a parlé de l'*ordre* de l'Oratoire, c'est une manière absolument inexacte de s'exprimer : l'Oratoire et la Mission ne sont que de simples congrégations séculières, et diffèrent essentiellement des ordres réguliers. L'écrivain dont je parle n'est point théologien, et c'est là le côté faible de son livre : ainsi, il admire naïvement les dernières années du cardinal de Retz ; il ne dit pas que le grand crime de ce personnage est d'avoir favorisé l'hérésie janséniste ; il admire avec raison la vaste érudition et l'intelligence merveilleuse de Pierre de Marca, mais il ne fait pas remarquer que, dans son livre de la *Concorde du Sacerdoce et de l'Empire*, ce prélat avance les propositions les plus dangereuses sur la constitution de l'Église. En général, l'historien manque de la connaissance des choses ecclésiastiques. Ses sentiments, d'ailleurs, sont excellents ; ses récits, suffisants pour donner une idée générale de l'histoire, sont agréables et d'une lecture entraînante. D. P. P.

Notice sur Jacques Bouju, président au Parlement de Bretagne (1515-1577), par Émile Dupré Lasale, conseiller à la Cour de Cassation. Paris, Techener, 1883, in-8° de 134 p. — Prix : 3 fr.

L'auteur de l'*Éloge de Gerson* et de la vie de *Michel de l'Hospital*, deux ouvrages couronnés par l'Académie française à près de quarante ans de distance, était mieux que tout autre, par sa haute situation dans la magistrature et par ses études précédentes, capable de nous donner une excellente monographie d'un ancien magistrat. Aussi ai-je pris le plus grand intérêt à lire ce nouveau travail, et je dois déclarer que j'y ai trouvé tout à la fois plaisir et profit. Ce n'est pas que Jacques Bouju, de bonne souche angevine et de naissance mancelle, d'abord conseiller au Parlement de Paris, puis président des enquêtes au Parlement de Bretagne, ait fait une grande figure dans l'histoire. La postérité me paraît avoir jusqu'ici complètement oublié ses mérites et même son nom ; mais il eut de son temps une réputation considérable, surtout parmi les gens de lettres. Ronsard et du Bellay l'ont célébré dans leurs vers ; Sainte-Marthe a écrit son éloge. La Croix du Maine se glorifiait de

l'avoir connu, et, cent ans après sa mort, Ménage l'appelait encore l'*Illustre président*. Malgré cette notoriété contemporaine, il n'a pas été facile à M. Dupré Lasale de réunir les éléments d'une biographie complète de ce magistrat qui rédigeait avec la même facilité de graves arrêts et des poésies latines et françaises :

Et toy, Bouju, qui embrasses
Suivant les royales traces
L'heur, la faveur et le nom
De Pallas et de Junon...

Chemin faisant, l'érudit biographe s'est heurté à des problèmes curieux et intéressants qu'il a résolus avec sa netteté habituelle. La notice est divisée en quatre chapitres : I, famille et commencements de Jacques Bouju; — II, Bouju, magistrat; — III, œuvres de Bouju; — IV, descendants de Bouju; et elle se termine par un appendice où nous remarquons la dédicace et des fragments d'une traduction du second livre de Tite-Live, dont le roi Henri II accepta l'hommage. Un archaïque portrait du temps, que Claude Ménard avait fait graver pour son recueil des *Rerum Andegavensium Pandecta*, illustre la brochure et lui donne une couleur locale qui en augmente encore le prix. Il serait à souhaiter que M. Dupré pût nous donner de pareilles notices sur tous les magistrats-auteurs qu'il a rencontrés sur son chemin, comme celui-ci, en retraçant la vie de Michel de l'Hospital : cela formerait une galerie instructive et qui serait à étudier avec soin par tous ceux qui s'intéressent à la dernière période de formation de la langue française.

RENÉ KERVILER.

Die Wissenschaftlichen Vereine und Gesellschaften Deutschlands im neunzehnten Jahrhundert, *Bibliographie ihrer Veroffentlichungen seit ihrer Begründung bis auf die Gegenwart.* (Les sociétés et associations scientifiques de l'Allemagne au dix-neuvième siècle. Bibliographie de leurs productions depuis leur origine jusqu'à présent. Von Dr JOHANNES MÜLLER, custos an der Koniglichen Bibliothek zu Berlin. Première livraison. Berlin, A. Asher et Co, 1883, in-4 (de 80 p.). — Prix de chaque fascicule : 7 fr. 50.

Les associations scientifiques se sont tellement multipliées en France et à l'étranger depuis une vingtaine d'années que leurs publications en sont arrivées à former un dédale inouï où il est impossible de ne pas s'égarer. Un remède prompt est devenu indispensable. On l'a compris en France : le Comité des Travaux historiques a entrepris ce travail considérable, mais d'autant plus long à mener à bien qu'il est une œuvre collective, et risquant fort par là même de manquer d'unité. On l'a compris aussi en Italie : M. Oct. Andreucci, bibliothécaire à Florence, a récemment indiqué, dans une brochure qu'il ne nous a pas encore été possible de nous procurer, les moyens d'arriver à une concentration à l'aide d'une table générale des recueils périodiques de

son pays. Mais on l'a compris à Berlin mieux que partout ailleurs; c'est peut-être là que l'idée a germé en dernier lieu, mais c'est là que la réalisation s'est opérée le plus vite. Cette rapidité de l'exécution, sans nuire, bien entendu, à l'excellence du travail, est ce qui fera toujours et en toutes choses la force et la supériorité de nos voisins.

L'ouvrage du Dr J. Müller est un excellent répertoire de toutes les publications des Sociétés d'Allemagne qui s'occupent de littérature, d'histoire, de philosophie, d'archéologie, de numismatique, de philologie, de théologie, d'art militaire, de jurisprudence, d'économie politique, de médecine et d'histoire naturelle. Le nombre de ces Sociétés n'est pas loin d'atteindre le nombre de cinq cents. L'auteur a résolument laissé de côté les sociétés artistiques, dont il s'occupera plus tard, et les sociétés ayant un but purement politique, qui n'ont pour lui aucun intérêt. Nous avons sous les yeux le premier fascicule de cette remarquable publication. Il doit y en avoir au moins six. L'auteur a tout vérifié par lui-même et s'est aidé de tous ses confrères d'Allemagne : il nous semble avoir rempli toutes les conditions nécessaires pour donner aux érudits et aux bibliographes un monument durable et précieux. On aurait tort de négliger en France cet instrument de travail qui rendra aux archéologues et aux historiens les plus grands services.

Ce premier fascicule renferme les différentes sociétés paraissant à Aix-la-Chapelle, à Augsbourg, à Baden, à Bautzen, à Bayreuth, à Berlin, à Bonn, et dans quelques villes moins importantes. Naturellement Berlin y occupe la plus grande place. M. le Dr Müller a bien fait de distribuer ces cinq cents sociétés si diverses d'après le lieu de leur publication ; mais il y aura néanmoins là un inconvénient auquel on pourra remédier par une bonne table à la fin du volume. Nous pensons que telle a été l'intention de l'auteur, et nous nous ferons un devoir de signaler les livraisons suivantes, au fur et à mesure de leur apparition.

H. Stein.

Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus *depuis sa fondation jusqu'à nos jours*, par Carlos Sommervogel, S. J. Strasbourgeois. Deuxième partie R-Z. *Supplément, table des pseudonymes, table des auteurs.* Paris, librairie de la Société bibliographique, 1884, gr. in-8°, colonnes 793 à 1303. — Prix de l'ouvrage complet : 30 fr.

Nous avons dit ici tout le bien que nous pensions de la première partie du *dictionnaire* du P. C. Sommervogel. Nous ne répéterons pas, au sujet de la seconde partie, des éloges qui seraient superflus, et, après avoir simplement déclaré que le consciencieux et savant bibliographe est resté égal à lui-même, ce qui est tout dire, nous énumérerons quelques-unes des plus curieuses de ses observations, lesquelles

complètent ou rectifient nos meilleurs ouvrages spéciaux, notamment celui des PP. de Backer (col. 795, 932, 948, etc.), celui de Barbier (col. 800, 805, 806, 812, 820, 932, 938, 979, 1050, 1052, etc.), celui de Quérard (col. 793, 804, 805, 938, etc.) : *Réflexions morales, Regia Parnassi, Du Rétablissement de l'éducation publique, Sanctorum martyrum Abundii presbyteri, Selectæ PP. Soc. Jesu Tragœdiæ, Sermons rares, Suite de la nouvelle Cyropédie, Synonymorum et Epithetorum thesaurus, Viator Christianus, (La) Vie de Monsieur Le Nobletz, Vie de Monsieur le duc de Montausier, (La) Vie de Sainte-Radegonde, Voyage merveilleux du prince Fan-Férédin dans la Romancie, Choix de discours latins, Conaxa ou les gendres dupés, Historiæ Bavaricæ, Nuptiæ Pelei,* etc.

Après avoir indiqué toutes ces précieuses observations, nous en reproduisons deux particulièrement intéressantes, la dernière surtout qui apporte une révélation bibliographique à laquelle nous avons l'honneur de voir notre humble nom mêlé, car c'est une de nos questions qui a amené cette revélation : Col. 965. — *Théologien (Le) dans les conversations avec les sages et les grands du monde,* à Paris, chez Sébastien Mabre-Cramoisy, 1683, in-4° (par le P. Pierre Coton). — Le P. Michel Boutauld a extrait cet ouvrage des manuscrits du P. Coton. Dans ses *Mémoires sur la vie publique et privée de Fouquet*, M. Chéruel attribue au célèbre surintendant *: le Théologien dans les conversations;* c'est une grave erreur qu'un coup d'œil jeté sur la préface aurait suffi pour éviter. Le P. Boutauld dit en effet que « ce théologien vivait sous le règne de Henry le Grand. Il fut appelé à la Cour, et il y eut un emploi des plus honorables. » Dans les *Supercheries* (I, 571, d), cet ouvrage se trouve sous le titre faux de *Conversation (La) avec les sages.* (Art. *Boutauld).* — Col. 992, 993. *Triomphes (Les) de Louys le Juste en la reduction des Rochelois, et des autres Rebelles de son Royaume, dediés à sa Majesté par un religieux de la Compagnie de Jesus, du college de Reims.* A Reims, chez Nicolas Constant, 1629, in-4° *(par le P. Pierre* Le Moyne). — Tous les bibliographes, jusqu'à ce jour, ont attribué cet ouvrage à un *P. Florent Bon.* Je renvoie au *Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis,* 1883, T. IV, p. 45, 87, 150; on y trouvera toutes les pièces du procès intenté par M. Ph. Tamizey de Larroque relativement à la paternité de ce poème, et qui s'est terminé par l'adjudication des *Triomphes* au P. Le Moyne. Le soi-disant jésuite Florent Bon était un prêtre séculier, qui a composé un ouvrage dont le titre commence par les mêmes mots que celui du P. Le Moyne : *Les Triomphes de Louis le Juste et le Victorieux, heureusement découverts dans l'Écriture sainte, au psaume que l'Église chantait publiquement au jour même de la réduction de la Rochelle à son obéissance, dédiés et présentés à sa Majesté par F. Bon, prêtre.* Paris, 1629, in-8°.

Nous n'avons à relever que trois omissions.

1° *Avant-coureur des inepties et ignorances publiées par A. Rivet et P. Vallade, ministres du Bas-Poitou, contre le cetéchisme du P. Baile, de la Compagnie de Jésus; par Marcellin de Villeneufve.* A Bourdeaux, par Simon Millanges, 1608, in-16 de 69 p. — L'auteur est le P. Guillaume Baile.

2° *Narrationum selectarum e veteris ævi scriptoribus libri tres. Opera cujusdam e Societate Jesu.* Bilingæ, 1621-1622, 2 vol. — L'auteur est le P. Jacques Bidermann.

3° *Histoire de la naissance et du progrès de la devotion à l'endroit de Nostre-Dame de Bonne espérance près la ville de Valenciennes. Avec les plus signalees guerisons depuis l'an MDCXXVI par un Pere de la Compagnie de Jesus.* A Valenciennes, de l'imprimerie de Jean Veruliet, 1630, petit in-8° de 142 p. L'auteur est le P. Pierre Bouille.

Le P. Sommervogel a enrichi son dictionnaire de deux tables excellentes, une *Table des pseudonymes* (col. 1189-1254) et une *Table des auteurs* (col. 1257-1398). Signalons, dans cette dernière table, une heureuse innovation qui mérite d'être adoptée désormais dans tous les recueils analogues : à côté du nom de chaque écrivain, sont indiqués les dates et lieux de naissance, et quand il y a lieu, les dates et lieux de décès. Cela forme un très utile et très curieux répertoire, où l'on remarque avec plaisir que le P. Sommervogel est né le 8 janvier 1834, c'est-à-dire qu'il est dans toute la force de l'âge, et que l'on peut, par conséquent, attendre avec confiance de lui les plus importants travaux bibliographiques, notamment cette nouvelle édition (considérablement augmentée) de la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, qui absorbera dix années de sa studieuse vie et qui en sera l'admirable couronnement.

T. DE L.

BULLETIN

La Bonté, science de la vie, par l'abbé Achille MEULEY, vicaire à N.-D. de Lorette. 1 vol. in-12 de XIV-302 pages. Paris, Gaume, 1884. — Prix : 3 fr.

La Bonté, dont l'auteur de ce volume fait avec raison la science suprême de la vie, est la contradiction de l'égoïsme. Ce n'est pas une vertu particulière, mais l'ensemble de toutes les vertus qui règlent nos relations avec les autres hommes. La Bonté est une science qu'il faut apprendre. Pour l'enseigner M. l'abbé Meuley expose dans une première partie la notion de la bonté. Dieu est bon; le plus grand des théologiens a défini Dieu, « le bien qui se communique. » Les créatures visibles ont reçu communication de l'infinie bonté de Dieu, et plus que toutes les créatures du monde matériel, l'homme devait participer au Bien infini. Mais en l'homme il y a une déchéance primitive, l'égoïsme a pénétré jusqu'au fond de notre être; il faut l'Incarnation, il faut la Rédemption pour apprendre de nouveau à l'humanité la Bonté qui semblait à jamais exilée de la terre. Toute la doc-

trine de Jésus-Christ se résume en ces deux commandements qui n'en font qu'un : Aimez Dieu par-dessus toutes choses; aimez votre prochain comme vous-mêmes, pour l'amour de Dieu.

Voilà ce que l'auteur dit dans la première partie de son livre; c'est la question spéculative. Mais la question pratique importe davantage. Il faut que la bonté devienne la loi de toutes les relations de la vie. M. l'abbé Meuley les passe en revue : il montre la bonté dans les circonstances ordinaires de la vie, dans les rapports hiérarchiques comme dans les relations sociales. Il dit comment la bonté doit adoucir les rapports entre les patrons et les ouvriers; il a écrit, sur cette difficile question, un excellent chapitre que nous voudrions pouvoir citer tout entier. M. l'abbé Meuley voudrait (et nul ne dira qu'il n'a pas toute raison de le vouloir) que la bonté inspirât les gouvernements, guidât les peuples dans leurs relations; il cherche même la bonté dans le code criminel, dont les rigueurs se tempèrent peu à peu, sous l'influence chrétienne. Chacun de ces différents aspects du sujet est présenté en un court chapitre, écrit d'un style ferme et clair, sans prétention mais non sans élégance. L'auteur ne descend pas dans le dernier détail, il ne fait pas œuvre de casuiste : il montre les grandes lignes. Il apprend vraiment à aimer la Bonté et inspire le désir de la pratiquer. C'est tout le but qu'il s'était proposé. E. P.

L'éducation à notre époque par un père de famille (Le Dr BOULLET). Paris, Jules Gervais. Orléans, Herluison, 1883, in-12 de 278 p. — **Prix** : 2 fr. 50.

Ceci n'est pas l'œuvre d'un pédagogue de métier, c'est le témoignage personnel d'un père de famille intelligent et dévoué qui, au moment où il s'est vu responsable de l'éducation de cinq enfants, a voulu se rendre un compte exact, non seulement de ses devoirs, mais des moyens les plus efficaces qu'il pourait employer pour arriver à ce grand résultat : la bonne éducation de la jeunesse. M. le Dr Boullet n'est point un adversaire de l'Université, il a été élève des lycées de Paris, et il sait rendre justice à ses anciens maîtres. Mais il a examiné de près la marche des établissements universitaires depuis quarante ans; il a vu les changements profonds introduits successivement dans la législation de l'instruction publique et qui ont modifié, non seulement les pratiques pédagogiques, mais aussi les principes mêmes, religieux, philosophiques, moraux, sur lesquels s'appuyait l'ancienne Université. Aussi, après avoir cherché quelles sont aujourd'hui les conditions les meilleures de la culture intellectuelle et morale, conclut-il à la liberté pour le père de famille de choisir les maîtres qui lui conviennent, et à la critique la plus décidée, la plus vive, la plus indignée contre les lois nouvelles qui, en même temps qu'elles chassent la Religion de l'école et qu'elles rendent l'enseignement obligatoire, restreignent singulièrement, quand elles ne les annihilent pas, les droits imprescriptibles de la famille. Les chapitres relatifs au rôle de la Religion dans l'éducation (p. 76), au rôle de la famille (p. 112), à la liberté de l'enseignement (p. 147), méritent tout particulièrement l'attention. On ne trouve pas dans cet ouvrage des théories générales, mais le récit sincère d'un observateur attentif et sagace qui explique, en s'appuyant quelquefois des aveux mêmes des auteurs révolutionnaires, ce que l'expérience lui a appris, d'abord quand il était lui-même élève, et plus tard, quand il s'est occupé, avec le zèle le plus méritoire et le plus exemplaire, de l'éducation de ses enfants. S.

L'esprit de l'éducation, par Mgr AMABLE BÉESAU, protonotaire apostolique, chanoine honoraire de Mohilew et de Saint-Denis, ancien curé de Saint-Louis à Moscou. Ouvrage approuvé par plusieurs archevêques et évêques. Lille et Paris, Lefort, 1884, in-12 de 267 p. — Prix : 2 fr.

Cet ouvrage, qui est parvenu à sa troisième édition, a été déjà apprécié ici même. Il suffit, pour en rappeler les mérites, d'indiquer les titres des chapitres qui le composent : — I. *Ce que c'est que l'éducation.* — II. *Ce que c'est que l'enfant.* — III. *Le premier âge.* — IV. *L'adolescence.* — V. *Éducation de l'intelligence.* — VI. *Éducation du cœur.* — VII. *Éducation de la volonté.* — VIII. *Psychologie de l'éducation.* — IX. *Éducation des manières.* — X. *La conversation.* — XI. *L'art de bien dire.* — XII. *La grâce de l'extérieur.* — XIII. *Le caractère.* — XIV. *Travail intellectuel.* — XV. *Étude des saints livres.* L'ouvrage de Mgr Béesau n'est pas seulement une œuvre morale et pratique, c'est une œuvre essentiellement littéraire. Les nombreuses citations des meilleurs écrivains, de Lamartine, de Lacordaire, de Joubert, viennent rajeunir et compléter les extraits des grands maîtres comme Fénelon ou Malebranche et à ce point de vue littéraire, ce livre forme une sorte d'anthologie de l'éducation. S.

Le Spectre de Hamlet, par SHAKESPEARE. *Chefs-d'œuvre de littérature étrangère*, revus par J. Gondry du Jardinet. Paris, l'*Ami des Campagnes*, 1884, in-12 de 104 p. — Prix : 0 fr. 75

Alas, poor Yorick! Voici ton *Hamlet*, ô Shakespeare, réduit à quatre actes au moyen de coupures barbares : il a perdu, et les rôles de Polonius et d'Ophélie presque entiers, et le célèbre monologue : *To be, or not to be*, et la scène du cimetière, et le « Dante de la lumière », et le « Va dans un cloître », et généralement tout ce qui est connu d'*Hamlet*, même par ceux qui ne l'ont pas lu. Si ce drame ne pouvait être donné en lecture aux adolescents et aux illettrés que dénaturé par des mutilations d'un autre âge, qui le rendent ridicule et incompréhensible, il valait mieux y renoncer complètement. Les bonnes intentions que je suppose au traducteur sont surtout indiquées par des notes naïves qui expliquent es crimes accumulés, comme à plaisir, dans *Hamlet*, par l'époque « imbue des erreurs du paganisme ». Shakespeare est bien innocent d'un tel excès de couleur locale : son texte, au contraire, parle de prières et d'extrême-onction, et les personnages y jurent chrétiennement par la messe et saint Patrick. EMM. DE SAINT-ALBIN.

Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou, 1582-1587, par le P. PIERLING, S. J. Paris, Leroux, 1885, in-18 elzévir de IV-185 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cet opuscule forme le septième volume de la *Bibliothèque slave elzévirienne* publiée par la librairie Leroux. Deux projets militaires d'Étienne Bathory contre Moscou en forment le sujet. Le roi de Pologne semble avoir poursuivi l'idéal d'un grand empire slave en Orient, où l'hégémonie aurait appartenu aux Polonais. Grégoire XIII et Sixte-Quint furent tour à tour, par l'entremise des Possevino, les confidents de ces plans belliqueux. Il s'agissait, avant tout, d'abattre le Croissant; Moscou n'aurait été qu'une étape; de gré ou de force, elle aurait cédé quelques provinces à la Pologne, ou se serait fusionnée avec elle pour la seconder dans la conquête de Byzance. Mais la mort de Grégoire XIII et ensuite celle de Bathory lui-même changèrent complètement l'état des choses : l'interrègne imposait à la Pologne

des soucis d'un autre genre. L'auteur a traité son sujet d'après des documents inédits, qui ne manquent pas d'importance pour l'histoire de Russie.

X.

Variétés révolutionnaires par MARCELLIN PELLET, député; précédé d'un avant-propos par A. Ranc. Paris, Alcan, 1885, in-12 de VIII-360 p. — Prix : 3 fr. 50. *(Bibliothèque d'Histoire contemporaine).*

Les articles réunis dans ce volume ont paru d'abord dans la *République française*. Cela suffit à en indiquer l'esprit. Si l'on pouvait conserver quelques doutes, on n'aurait qu'à ouvrir l'ouvrage pour les dissiper. L'ancien policier de la Défense nationale, M. Ranc, a cru devoir faire précéder d'un avant-propos l'œuvre de son confrère en opportunisme, M. Marcellin Pellet. Les écrivains qui ne s'inclinent pas dévotement devant la légende révolutionnaire y sont tout simplement traités de « cuistres » et de « plats-pieds de sacristie ». Il est vrai que le premier de ces « cuistres », le maître du genre », est M. Taine; on se résigne à être « cuistre » en pareille compagnie. Le reste du livre répond au début : ce sont les mêmes théories et les mêmes declamations. Pour M. Marcellin Pellet, Marie-Antoinette est toujours « l'Autrichienne »; il ne l'appelle guère autrement. Pourtant une femme de l'ancien régime et l'une des plus compromises a trouvé grâce devant lui : c'est Mme du Barry, apparemment parce qu'elle était une des ennemies de « l'Autrichienne. »

M. DE LA R.

Le Vandalisme révolutionnaire, *fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention,* par EUGÈNE DESPOIS. Deuxième édition, précédée d'une lettre de l'auteur à M. Étienne Arago, et d'une notice biographique par Charles Dijot. Paris, Alcan, 1885, in-12 de XXIV-324 p. — Prix : 3 fr. 50.

Est-ce pour répondre au nouveau volume de M. Taine sur la Révolution que la librairie Alcan, ancienne librairie Germer-Baillière, a cru devoir réimprimer l'ouvrage de M. Despois sur le *vandalisme révolutionnaire*. Nous craignons qu'elle n'ait fait fausse route, et qu'après avoir comparé les textes et mis en regard les chiffres, les lecteurs ne donnent pas raison à M. Despois contre M. Taine. Depuis l'année où ce livre a été publié pour la première fois, il y a eu bien des travaux et des travaux consciencieux sur cette époque tourmentée, et ces travaux ont singulièrement contribué à démolir la légende révolutionnaire. Sans parler même des études magistrales et décisives de M. Taine, nous avons eu celles de MM. Babeau, Rocquain, Sciout, Albert Duruy, et une foule de monographies locales comme celles de MM. Francisque Mège, Le Duc, Boudet, Sauzay, et de tant d'autres; et partout le vandalisme révolutionnaire a apparu dans toute sa laideur; ruines morales et ruines matérielles, rien n'a manqué : châteaux brûlés, églises abattues, abbayes ruinées, hospices et collèges fermés, ce sont là les exploits des proconsuls de la Convention à Paris et en province, mais en province plus encore qu'à Paris. Quant à l'instruction primaire, elle était, après la Convention et après le Directoire, infiniment moins avancée et moins répandue qu'avant 1789. Les travaux de MM. l'abbé Allain, Maggiolo, Babeau, Duruy, l'ont surabondamment établi; il a fallu plus d'un demi-siècle pour la ramener au point où elle était parvenue avant la Révolution. Sous la Convention, dit l'auteur, les dépenses pour l'instruction primaire montaient à vingt-cinq millions, tandis qu'elles ne s'élevaient qu'à quatre millions sous l'ancien régime. Cela est tout naturel : c'est que sous l'ancien régime la plupart des

écoles étaient entretenues par des communautés ou des particuliers, et que, par suite, l'État n'avait rien à dépenser pour elles. Beaucoup des arguments de M. Despois ne tiennent pas mieux que celui-là devant la réalité des faits. Ce livre est en retard de quinze ans. Nier le vandalisme révolutionnaire, cela pouvait être un paradoxe spécieux en 1868; en 1885, après tant de découvertes irréfutables faites dans les archives de Paris et des départements, ce n'est plus qu'une contre-vérité. M. DE LA ROCHETERIE.

La princesse Galitzin et ses amis, par Joseph GALLAND. Traduit de l'ouvrage allemand, publié par la Société de Goerres, à Munich. Société de Saint-Augustin, Lille (à Paris, chez Mesnil, 6, rue des Beaux-Arts), 1885, in-12 de 383 p. — Prix : 3 fr.

Amélie Galitzin, fille du comte de Schmettau, naquit à Berlin le 28 août 1748. Deux événements dominent la vie de cette femme d'un esprit supérieur et d'un caractère viril : sa conversion et son installation à Munster. Catholique de naissance, elle ignora longtemps sa religion. Éprise de philosophie, elle est tour à tour matérialiste et platonicienne, disciple ardente de Jacobi et de Haman, jusqu'au jour où Furstenberg et Overberg font briller à ses yeux la vérité catholique. En 1779, la princesse se fixa à Munster, où elle devint la mère des pauvres, la providence des émigrés pendant la tourmente révolutionnaire, et surtout le centre d'un cercle d'hommes éminents, qui, sous son inspiration, exercèrent en Allemagne une influence considérable. Elle a été l'amie du comte de Stolberg et des Droste. Goethe n'a pu s'empêcher de l'admirer. Le livre de M. Galland est supérieur à toutes les autres biographies de la princesse Galitzin. L'auteur a puisé à des sources précieuses et inédites. Son récit est toujours intéressant et instructif. La traduction française est excellente. L'orthographe des noms propres russes est singulièrement maltraitée à la page 16.

P. S. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le 1er février est mort, à Paris, M. Stanislas-Charles-Henri-Laurent DUPUY DE LÔME, membre de l'Académie des sciences, ancien inspecteur général du génie maritime et sénateur. Il était né à Plœmeur, près de Lorient, le 15 octobre 1816. Entré à l'École polytechnique en 1835, il en sort choisissant la carrière du génie maritime. En 1842, il est envoyé en Angleterre pour étudier la construction des navires en fer, et il en revient avec un Mémoire sur ce sujet (in-4, 1844), d'après les indications duquel ont été construits nos premiers bâtiments de l'espèce. C'est à M. Dupuy de Lôme qu'est due l'idée, aussitôt suivie d'exécution, du premier vaisseau à hélice à grande vitesse, innovation dont la conséquence devait être la disparition de la marine à voile. La première frégate cuirassée ayant figuré sur la liste des flottes de guerre a été également une création de l'éminent ingénieur. Pendant la guerre franco-allemande, faisant partie du comité de défense de Paris, il s'occupa d'aérostation. Il voulait construire un ballon à hélice au moyen duquel il lui fût possible de sortir et de rentrer à volonté dans la capitale. L'expérience tentée un an après ne donna pas tout le résultat espéré. Dans une note lue à cette occasion à l'Académie des sciences, M. Dupuy de Lôme n'hésita pas à signaler lui-même les défauts de son appareil. Il n'en est pas moins vrai que c'est lui qui, le premier entre tous les

chercheurs, a déterminé les conditions de stabilité des aérostats et la permanence de leurs formes. Sénateur depuis 1877, M. Dupuy de Lôme siégeait à droite.

— M. Jean-Léon LACABANE, né le 21 novembre 1798, est mort à Paris le 24 décembre. Pendant sa longue carrière, il a été successivement conservateur-adjoint du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale, professeur à l'École des chartes, puis directeur de l'École jusqu'en 1871. On a de lui : *De la poudre à canon et de son introduction en France* (1845, in-8); — *Observations sur la géographie et l'histoire du Quercy et du Limousin* (1862, in-8). Il a aussi collaboré au *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture*, et a donné à la *Bibliothèque de l'École des chartes* plusieurs mémoires, notamment sur *la mort d'Étienne Marcel*.

— Le fils du fondateur du musée de Cluny, M. Edmond DU SOMMERARD, directeur lui-même de ce musée et membre de l'Institut, est mort le 6 février; il était né à Paris le 27 avril 1817. C'est à son initiative, à son activité prodigieuse qu'est dû l'accroissement de ce musée spécial, aujourd'hui si précieux pour l'étude des monuments et des pièces du moyen âge et de la Renaissance. Pendant une longue période, de 1871 à 1878, M. du Sommerard, commissaire général de toutes les expositions, n'a pas cessé un instant, dans ces grands concours internationaux, de se faire remarquer pour ses talents exceptionnels d'organisateur et, de plus, à l'étranger, pour son patriotisme militant. M. du Sommerard père avait commencé la publication d'un important ouvrage que la mort ne lui permit pas d'achever; M. Edmond du Sommerard reprit cette œuvre où son père l'avait laissée et la termina. C'est nommer *les Arts au moyen âge en ce qui concerne principalement le palais romain de Paris, l'hôtel de Cluny issu de ses ruines et les objets d'art de la collection classée dans cet hôtel* (5 vol. in-8 avec un atlas pet. in-f° de 510 pl., 1839-1846). On doit aussi à M. Edmond du Sommerard un *Catalogue et description des objets d'art de l'antiquité, du moyen âge et de la Renaissance, exposés au musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny* (1884, in-8).

— M. Achille CHÉREAU, bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, né à Bar-sur-Seine (Aube), le 23 août 1817, vient de mourir à Paris. Voici la liste de ses ouvrages : *Mémoire pour servir à l'étude des maladies des ovaires* (1845, in-8); — *Premiers principes de médecine*, traduit de l'anglais, de Jean Billing (1847, in-8); — *Henri Mondeville, chirurgien de Philippe le Bel, roi de France* (1861, in-8); — *Description de la Franche-Comté, année 1550*, traduit du latin de Gilbert Cousin (1863, in-16); — *La bibliothèque d'un médecin au commencement du quinzième siècle* (1864, in-8); — *Jean-Michel de Pierrevive, premier médecin de Charles VIII, roi de France, et les Mystères de la Passion* (1864, in-8); — *Journal de Jean Grivel, seigneur de Perrigny, contenant ce qui s'est passé dans le comté de Bourgogne pendant l'invasion française et lorraine de l'année 1595*, avec annotations (1865, in-8); — *Notice sur les anciennes écoles de médecine de la rue de la Bucherie* (1866, in-8); — *La vérité sur la mort de J.-J. Rousseau* (1866, in-8); — *Essai sur les origines du journalisme médical français* (1867, in-8); — *Catalogue d'un marchand libraire au quinzième siècle, tenant boutique à Tours* (1868, in-8); — *Guillotin et la Guillotine* (1871, in-8); — *Le Parnasse médical français ou Dictionnaire des médecins-poètes de la France* (1874, in-12); — *Les ordonnances faictes et publiées à son de trompe pour éviter le dangier de la peste, 1531*, précédées d'une étude sur les épidémies parisiennes (1874, pet. in-8); — *Les six couches de Marie de Médicis, reine de France et de Navarre, racontées par Louise Bourgeois dite Boursier, sa sage-femme* (1875, in-16, avec 2 portraits); — *His-*

toire d'un livre. Michel Servet et la circulation pulmonaire (1879, in-8). — Notons aussi que le *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*, du docteur Jaccoud, renferme des articles de M. Achille Chéreau.

— M. Charles VATEL, avocat, conservateur du musée du Jeu de Paume, est mort subitement à Versailles le 30 janvier, à l'âge de soixante-huit ans. Il a publié : *Dossier du procès criminel de Charlotte de Corday devant le tribunal révolutionnaire* (1862, in-8, avec portrait et fac-similé); — *Charlotte Corday et les Girondins*, ouvrage accompagné d'un album contenant onze portraits, des vues, plans et fac-similés d'autographes (1872, 3 vol. in-8); — *Excursion à Saint-Émilion* (1873, in-8 avec portraits, vues, plans et fac-similés d'autographes); ce livre est un extrait du précédent; — *Recherches historiques sur les Girondins* (Vergniaud, 1873, in-8, 2 vol. ornés de 2 gravures, 2 portraits et 1 fac-similé); — *Histoire de Mme du Barry* (3 vol. 1882-1884, in-12).

— M. Claudius HÉBRARD, né à Lyon en 1820, est mort le 6 février. Fils d'un architecte distingué, il se tourna d'abord, lui aussi, vers l'architecture qu'il abandonna bientôt pour s'occuper de journalisme et de poésie. En 1848, il crée à Lyon l'*Union nationale*. L'année suivante, on le retrouve à Mâcon, où il rédige le journal *La Bourgogne*. En 1852, il fonde dans sa ville natale le *Journal des Bons Exemples*, qu'il a dirigé depuis lors. Les ouvrages en vers qu'il a composés sont : *Heures poétiques et morales de l'ouvrier : la famille, l'atelier, la patrie, l'église* (1844, in-18); — *Soirées poétiques de saint François Xavier* (1847, in-12); — *Les sources vives, poésie et charité* (1857, in-8); — *La Sœur de charité au dix-neuvième siècle*, poésie (1859, in-8 et in-12 avec le portrait de sœur Rosalie).

— M. Antoine-Auguste CARETTE, né à Paris le 7 mai 1803, ancien président de l'Ordre des avocats à la Cour de Cassation, vient de mourir. A partir de 1831, de concert avec M. Devilleneuve, il dirigea le *Recueil général des lois et arrêts* fondé par Sirey. Il fut ensuite, depuis 1845, l'un des rédacteurs les plus actifs de cet autre recueil bien connu sous le titre de *Lois annotées ou lois, décrets, ordonnances, avis du Conseil d'État*. On a de lui : *Du recrutement de l'armée et du remplacement militaire* (1835, in-8); — *Notice sur M. Devilleneuve*, son collègue au Recueil des Lois et Arrêts (1859, in-8).

— Un de nos plus jeunes collaborateurs, M. Laurent-Marie-Joseph LE MERCIER DE MORRIÈRE, vient de mourir à Nancy le 12 janvier dernier, à l'âge de trente-deux ans. Archiviste-paléographe, docteur en droit, secrétaire de la Société d'archéologie lorraine, membre correspondant de l'académie de Stanislas, il voyait s'ouvrir devant lui une brillante carrière scientifique; il avait subi, en 1883, sa thèse de sortie de l'École des chartes, dont le sujet était : *Introduction historique et diplomatique au catalogue des actes de Mathieu II, duc de Lorraine* (1221-1251). Ce travail, présenté sous le couvert de l'anonyme au concours des antiquités nationales de l'an dernier, avait été distingué par l'Académie des inscriptions. Le *Polybiblion* avait annoncé (t. XLI, p. 474) son édition prochaine du *Cartulaire des comtes de Bar-le-Duc*. Il venait de publier *Les Testaments au profit de l'Église de Toul* (Nancy, 1884, in-8). Tous ceux qui ont connu cette intelligence d'élite et ce caractère si franc, s'associeront à la douleur d'une jeune veuve et d'un enfant en bas âge.

— M. le lieutenant-colonel François-Élie ROUDAIRE, né à Guéret le 6 août 1836, y est mort dans le mois de janvier. Chargé, en 1873, par le Gouvernement, de travaux géodésiques devant déterminer la méridienne de Biskra, il constata l'abaissement considérable de la partie du désert africain appelée région des Chotts par rapport au niveau de la Méditerranée. C'est alors qu'il conçut le projet gigantesque, approuvé par M. de Lesseps, de percer les

dunes qui séparent le Sahara de la mer, et cela afin de fertiliser d'immenses contrées actuellement envahies par les sables. M. Roudaire a publié deux brochures relatives à l'idée qu'il poursuivait : *Une mer intérieure en Algérie* (1874, in-8 avec carte) et *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique sur la mission des Chotts* (1876, in-8, 2e édition, augmentée du rapport de l'Académie des sciences, 1877, in-8).

— M. Aimé-Nicolas-Charles DE LA ROUNAT, de son vrai nom Rouvenat, né à Paris en 1819, y est décédé le 26 décembre dernier. Directeur du théâtre de l'Odéon, il a publié, outre un roman : *La Comédie de l'Amour* (1857, in-12) un certain nombre de pièces de théâtre, écrites avec divers collaborateurs ; nous citerons : *Les Associés*, vaudeville en un acte (1849, in-8); — *Une bonne qu'on renvoie*, vaudeville en un acte (1851, in-12) ; — *Les malheurs heureux*, comédie-vaudeville en un acte (1851, in-12); — *Un homme entre deux airs*, vaudeville en un acte (1853, in-12 ; — *Pulchriska et Léontino*, pochade mêlée de couplets (1854, in-12 ; — *La Pile de Volta*, pochade en un acte, mêlée de couplets (1854, in-12); — *Une panthère de Java*, pochade mêlée de couplets (1855, in-12) ; — *Paquerette*, opérette-comique en un acte (1856, in-12) ; — *Les vainqueurs de Lodi*, comédie en un acte (1856, in-12) ; — *La Chambre bleue*, comédie en un acte, tirée d'une nouvelle de Prosper Mérimée (1873, in-12) ; — *Marcelline*, drame en quatre actes (1871, in-12) ; — *La mort aux Rats*, farce italienne en prose française (1875, in-12). M. de La Rounat a fait aussi pendant un temps la chronique théâtrale dans plusieurs journaux et spécialement dans la *Revue de Paris*, le *Moniteur universel* et le *XIXe Siècle*.

— On annonce la mort à Alger du Dr Eugène BODICHON, né à Nantes (Loire-Inférieure), en 1810. On lui doit le *Tableau synoptique représentant les noms, les émigrations, la filiation, l'origine, les caractères physiques et moraux des races de l'Afrique septentrionale* (1844, in-folio) ; — *Considérations sur l'Algérie* (1845, in-8) ; — *Études sur l'Algérie et l'Afrique* (1847, in 8) ; — *Sujet d'une exploration politique, commerciale et scientifique d'Alger à Tombouctou par le Sahara* (1849, in-8 avec carte); — *Hygiène morale* (1851, in-16) ; — *Hygiène à suivre en Algérie. Acclimatement des Européens* (1851, in-12) ; — *De l'Humanité* 1867, 2 vol. in-8; 2e édition, Bruxelles).

— M. Jules-Louis-Joseph VALLÈS, né au Puy (Haute-Loire), le 11 juin 1833, est mort à Paris le 14 février. Fils d'un professeur de l'Université, il collabora à divers journaux. On connaît le rôle de Jules Vallès pendant l'insurrection parisienne de 1871. En 1880, après l'amnistie, l'ancien membre de la Commune rentra en France, et reprit en 1884 la publication du *Cri du Peuple*, journal qu'il avait déjà fait paraître en 1871. Il a publié : *L'Argent, par un homme de lettres devenu homme de Bourse. Rentiers, agioteurs, millionnaires* (1857, in-12); — *Les Réfractaires* (1865, in-12; 2e édition 1881, in-12); — *La Rue* (1866, in-12); — *Jules Vingtras. Le Bachelier* (1881, in-12); *La Rue à Londres* (1883, in-4 avec 200 dessins et 22 eaux-fortes).

— M. Gaston VASSY, dont les noms véritables sont Georges PÉRODHAUD, né à Paris en 1847, y est mort le 22 février. Il avait débuté dans le journalisme au *Figaro* et était ensuite passé à l'*Événement;* en dernier lieu, il rédigeait des articles de théâtre à la *Liberté* et collaborait au *Gil-Blas*. Devenu aveugle en ces derniers temps, il n'en continuait pas moins, cependant, à travailler. En collaboration avec V. Vernhes, il a d'abord publié *Contes en prose* (1869, in-18). Puis il a donné seul : *La Chasse des quatre fils Aymon, légende du temps de Charlemagne* (1874, in-12); — *Le Loup blanc, conte inédit par le roi Henri IV* (1874, in-18); — *Paris pittoresque. Le Caveau des Aveugles* (1874, in-12); — *La Reine des fleurs, légende hindoue* (1874, in-12).

— M. François-Xavier WURTH-PAQUET, président honoraire de la Cour supérieure de justice, vice-président du Conseil d'État et président de la section historique de l'Institut R. G. D. de Luxembourg, est mort à Luxembourg, le 4 février 1885, dans sa quatre-vingt-quatrième année. — Bien qu'ayant occupé pendant près de soixante ans les fonctions judiciaires et administratives les plus élevées et qui absorbaient la plus grande partie de son temps, le président Würth-Paquet a trouvé moyen de rédiger d'importants travaux sur l'histoire et l'archéologie du grand-duché, et a rendu un véritable service aux érudits en publiant la *Table chronologique des chartes et diplômes relatifs à l'histoire de l'ancien pays de Luxembourg* (publications de la section historique de l'Institut R. G. D.), le *Cartulaire des documents politiques et administratifs de la ville de Luxembourg* (id., 1882) et l'*Inventaire des Archives de Clervaux* (id., 1883), ces deux derniers ouvrages en collaboration avec le Dr van Werveke. — Ajoutons, avec son biographe, que M. Würth-Paquet était non seulement un grand magistrat et un citoyen d'élite, mais aussi un vrai chrétien. — Cte DE MARSY.

— Le littérateur danois Theodor-Vilhelm KJERSTRUP, qui prit le nom de RUMOHR, après avoir été adopté par l'historien et linguiste Detlev-Christian von Rumohr (1829), mais qui est d'ailleurs plus connu, comme romancier, sous le pseunonyme de PP., est mort à Copenhague le 15 octobre 1884, où il était né le 2 août 1807. Outre une foule de poésies insérées dans les journaux à partir de 1829, il a publié : *le Suicide ou voyage à travers la lune et la terre au XXXIIIe siècle,* poème épique (Selvmorderen, Copenhague, 1831); *Regner Lodbrog et ses fils,* poème dramatique en cinq actes (*Ibid.*, 1833); *Poésies* (1834); *Poésies et Malek Adhel,* tragédie (1835); *Jacob Dannefard,* nouvelle historique du dix-septième siècle (1838, 2e édit. 1871); *Arrivée d'Odin dans le Nord* (1839); *Nouvelles de voyages* (1840); *Peter Tordenskjold,* tableau historique (2 vol., 1842, 4e édit. 1875, trad. en allemand par le docteur J. Leipzig, 1843, 3 vol.); *Niels Juel et son temps,* tableau historique (4 vol., 1846-47. 4e édit. 1876-77; en allemand par Jensen-Tusch. Stuttgard 1848, livr. 1107-1122 de *Das belletristische Ausland,* publié par C. Spindler); *la Guerre du Comte,* tableau historique (4 vol. 1850; 2e édit. 1877); *Il a conté des histoires* (Haderslev, 1857); *Tableaux historiques du temps de Christian IV* (Copenh., 1863, 2 vol. 2e édit. 1881-82); *Elias Hagen,* roman historique (1868); *Deux récits historiques* (1873); *Récits* (1874). Ses quatre grands romans historiques : Tordenskjold, N. Juel, la Guerre du Comte, et Christian IV, ont été réunis sous le titre commun de *Tableaux d'histoire nationale* (Copenh., 1848-1863. 14 vol. in-8). Ils ont eu beaucoup de succès. — E. BEAUVOIS.

— Le lexicographe danois Svend ROSING est mort à Copenhague le 21 décembre 1884. Né le 4 décembre 1804 à Londres, où son père fut pasteur de l'église danoise de 1801 à 1811, il passa dans cette ville les sept premières années de son enfance, et, quoique sa mère fût danoise, l'anglais fut en quelque sorte sa langue maternelle. On lui doit un abrégé de grammaire anglaise pour les écoles (*Kortfattet engelsk Formlare,* Copenhague, 1837, 12e édit., 1882); un recueil de morceaux de lecture en anglais (*Ibid.*, 1844; 2e édit., 1857). Mais c'est surtout par son excellent Dictionnaire anglais-danois (*Engelsk-Dansk Ordbog,* ibid., 1853, 5e édit., considérablement augmentée, 1883) qu'il s'est fait connaître. — E. BEAUVOIS.

— Le docteur Alfred-Edmond BREHM, né à Renthendorf (Saxe-Weimar) est mort à Neustadt le 11 novembre dernier. Voyageur intrépide, il était en même temps un des naturalistes les plus savants de l'Allemagne. Il a passé cinq années de sa vie à parcourir l'Égypte, la Nubie et le Soudan oriental;

après quoi, rentré en Europe, il suivit les cours des universités d'Iéna et de Vienne, temps d'études qui ne fit qu'interrompre momentanément ses voyages. Il visita alors les pays les plus opposés du globe : l'Espagne, la Norwège, la Laponie, et finalement retourna en Afrique, pays de ses prédilections. C'est à ce moment qu'il parcourut une partie de l'Abyssinie en compagnie du prince Ernest de Saxe-Cobourg. M. Brehm, outre de très nombreux articles insérés dans des publications périodiques, a écrit plusieurs ouvrages importants, savoir : *Esquisses de voyage au nord-est de l'Afrique* (1855, trois parties); *La vie des oiseaux* (1860-1861); *La vie des animaux illustrée* (1863-1869, 6 vol.; deuxième édition 1868 et suiv. 10 vol.), ouvrage traduit en français par M. Z. Gerbe (1869-1873, t. I-IV, gr. in-8, nomb grav.). Il a donné aussi, avec Rossmaessler, *Les animaux des bois*. La ville de Berlin lui doit l'une de ses plus remarquables curiosités scientifiques : le grand aquarium.

— Le 19 janvier est morte, à Ayrfield, lady FULLERTON, sœur aînée de lord Granville, protestante convertie au catholicisme. Née le 13 septembre 1812, Georgina-Charlotte Leveson Gower, fille du comte de Granville, ambassadeur d'Angleterre en France sous Louis-Philippe, épousa en 1833, à Paris, le capitaine Alexandre Fullerton. Elle débuta dans la littérature, plus de dix ans après son mariage, par un livre qui produisit dans toute la Grande-Bretagne une vive émotion, *Ellen Middleton* (1844, 2 vol. in-8). Elle a donné ensuite : *Grantley manor*, roman du temps des guerres de religion (1852, in-8; 1866, in-12); — *Lady Bird* (1856, in-12); — *La comtesse de Bonneval*, histoire du temps de Louis XIV (1857, in-8); — *Vie de sainte Françoise Romaine* (1859, in-12); — *Rose Leblanc* (1861, in-8); — *Laurentia*, histoire japonaise (1862, in-12); — *Plus vrai que vraisemblable* (1866, 2 vol. in-12); — *Le crime et le repentir* (1868, in-18); — *Une vie orageuse* (1868-1869, 2 vol. in-12); — *Rose-Mary, suivie de l'expiation, le mendiant du porche Saint-Roch*, etc. (1874, in-12). — La plupart des ouvrages anglais de lady Fullerton ont été traduits dans notre langue.

— M. Alfred-Robert FRIGOULT DE LIESVILLE, conservateur-adjoint de la bibliothèque et du musée de la ville de Paris, membre de plusieurs sociétés savantes, est mort le 2 février; il était né à Caen en 1836. Il avait donné, il y a quatre ans, à la ville de Paris, une très remarquable collection de livres, tableaux, médailles et objets de toute sorte qu'il avait réunis sur les diverses époques révolutionnaires de la France. On a de M. de Liesville : *Recueil de bois ayant trait à l'imagerie populaire, aux cartes, aux papiers*, etc. (1868, in-f°); — *Les artistes normands au salon de 1874* (1874, in-8); — Même ouvrage pour 1875 et pour 1876 (1875 et 1876, in-8); — *Histoire numismatique de la Révolution de 1848 ou Description raisonnée des médailles, monnaies, jetons relatifs aux affaires de la France* (1877, in-4 avec pl.), ouvrage qui n'a pas été achevé. La ville de Paris perd en M. de Liesville un fonctionnaire aussi capable que désintéressé.

— On annonce encore la mort de M. Jean-Baptiste BAYLE-MOUILLARD, né à Billom (Puy-de-Dôme), le 4 janvier 1800, procureur général à la Martinique, puis à Douai et enfin conseiller à la Cour de cassation, auteur de *L'emprisonnement pour dettes* (1835, in-8), mémoire qui remporta le prix de l'Académie des sciences morales et politiques; — de M. Gabriel GUILLEMOT, journaliste, né à Thiers (Puy-de-Dôme), le 11 février 1833, mort à Paris le 23 janvier dernier, de qui l'on a *La Bohême* (1863), *Le fils d'un de ces hommes* (1876), *Le roman d'une bourgeoise* (1881); *Mon ami Beloche* (1883); — de M. BARLATTIER, fondateur du *Sémaphore*, journal ayant actuellement plus d'un demi-siècle d'existence, mort à Marseille, âgé de 76 ans; — de M. DAGUIN,

ancien directeur de l'Observatoire de Toulouse, auteur d'un *Traité de physique* très estimé; — de M. Louis-Alexandre CHEVROLAT, membre fondateur et honoraire de la Société entomologique de France, mort à Paris, à l'âge de 86 ans, le 16 décembre dernier; — de M. Jules BURAT, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, ancien rédacteur en chef du *Journal du Commerce*, mort à 78 ans; — de M. Gustave GRUAT, membre de la Société des Antiquaires de l'Ouest, auteur de divers travaux sur l'histoire du Poitou, mort à Chauvigny (Vienne), à l'âge de 68 ans; — de M. COUSIN, curé du diocèse de Bordeaux, né en 1836, auteur d'une *histoire de Cognac, Jarnac et Segonsac* (1882); — de M. ROUSTAN, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Montpellier, à peine âgé de 36 ans; — de M. FRENOY, ancien médecin de l'armée, auteur d'un ouvrage intitulé : *Déluges périodiques, conséquence de la précession des équinoxes* (1878); — de M. Paul TOURNAFOND, ancien directeur du journal l'*Exploration*, à qui l'on doit un ouvrage sur les îles Havaï ou Sandwich et un autre livre, actuellement sous presse, relatif à la Corée; — de M. Frédérick NOLTE, auteur de l'*Histoire des États-Unis depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1878, 2 vol. in-8), et de *l'Europe militaire et diplomatique au XIXe siècle, 1815-1884* (1884, 4 vol. in-8), mort à 35 ans.

— Nous apprenons aussi la mort, à l'étranger : de M. Francesco FIORENTINO, professeur de philosophie à Naples, parmi les ouvrages duquel il y a lieu de citer : *Saggio di storia della filosofia greca* et deux monographies sur Pomponazzi et Telesino; — de M. ECONOMIDES, qui occupait à l'Académie de Corfou la chaire de philologie; — de M. Jules LIMBIRD, libraire-éditeur à Londres, fondateur du *Mirror*, journal hebdomadaire consacré à la littérature et aux événements du jour, dont la première livraison date du 1er janvier 1823; — de sir Robert-Joseph PHILLIMORE, juge de l'amirauté anglaise, mort à Londres le 4 février, auteur de *Réflexions sur le divorce* (1849); *Du droit international maritime* (1854, 2e édit., 1874); *Mémoires de George lord Lyttelton* (2 vol.); *Droit ecclésiastique de l'Église anglicane* (1873, 2 vol.); — de M. Andrew FINDLATER, sous la direction duquel *Chambers' Encyclopædia* et *l'Etymological Dictionary* ont été publiés à Édimbourg; — de M. le général GIBBES-RIGAUD, l'un des collaborateurs de *Notes and Queries;* — de M. Gustave DE BINDER, pédagogue, mort à Stuttgard le 22 janvier, à l'âge de 78 ans; — de M. Guillaume HAMSEN, directeur de la Bibliothèque royale de Wurtemberg; — de M. le comte de SCHERER-BOCCARD, mort à Soleure (Suisse), à l'âge de 72 ans, créateur de la *Kirchenzeitung (Gazette ecclésiastique)*, qu'il a rédigée pendant plusieurs années; — de M. Georg. SIESBYE, poète-cordonnier, âgé de 82 ans, appelé quelquefois le Hans Sachs danois.

INSTITUT. — *Académie française.* — Dans la séance du 24 février, l'Académie a décidé que le prix de poésie de cette année (*Sursum corda!*) serait partagé également entre Mlle Jeanne Loiseau et M. de Borelli, capitaine à la légion étrangère au corps expéditionnaire du Tonkin.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — L'Académie a procédé, le 6 février, à l'élection d'un membre, en remplacement de M. L. Quicherat, décédé. Au premier tour de scrutin, M. Bergaigne a obtenu 11 voix; M. Léon Gautier, 8; M. Héron de Villefosse, 7, et M. Longnon, 6. Au second tour, M. Bergaigne a été élu par 27 voix contre 3 à M. Gautier et 2 à M. Héron de Villefosse. — Le 20 février, l'Académie a désigné les deux candidats qu'elle propose pour la chaire de diplomatique vacante à l'Ecole des Chartes par la retraite de M. de Mas Latrie. L'Académie présente en première ligne M. Giry, en seconde ligne M. Élie Berger.

Académie des Sciences. — L'Académie a tenu sa séance publique annuelle le 23 février, sous la présidence de M. Rolland. Après le discours du président et la proclamation des prix, il a été donné lecture de l'éloge historique de François Arago, prononcé par M. J. Jamin, secrétaire perpétuel. — Parmi ces prix, nous relevons les suivants, accordés pour des études ayant donné lieu à des mémoires ou à des ouvrages :

Mécanique. — Prix extraordinaire de 6,000 fr. : accordé pour moitié à M. Bails, lieutenant de vaisseau, pour son *Traité de balistique rationnelle.* — Prix Poncelet : M. Jules Houël, pour l'ensemble de ses œuvres mathématiques et son concours à la publication des œuvres de Laplace. — Prix Plumey : M. le lieutenant de vaisseau Rocher du Quengo, pour ses études sur l'hélice propulsive, et notamment pour son mémoire : *Recherches analytiques sur l'effet de la courbure de la génératrice et de la directrice dans le travail des hélices.*

Astronomie. — Prix Lalande : M. Radau, pour son *Mémoire sur la théorie des réfractions astronomiques.* — Prix Valz : M. Ginzel, *Recherches sur les anciennes éclipses de soleil au point de vue de la constatation d'une accélération séculaire dans le moyen mouvement de la lune.*

Physique. — Grand prix des sciences mathématiques non décerné; encouragement de 1,000 fr. à M. G. Cabanellas, auteur de l'unique mémoire déposé.

Statistique. — Prix Montyon : M. Alfred Durand-Claye, pour son ouvrage : *L'Épidémie de fièvre typhoïde à Paris en 1882, études statistiques.* Mention honorable : M. le Dr Arthur Chervin, pour sa *Géographie médicale du département de la Seine-Inférieure.*

Chimie. — Prix Jecker : M. Chancel, pour l'ensemble de ses travaux en chimie organique.

Géologie. — Prix Vaillant : M. Gustave Cotteau, *Recherches paléontologiques sur le groupe des échinodermes* (2,500 fr.); M. Emile Rivière, auteur de ; *L'Antiquité de l'homme dans les Alpes-Maritimes* (1,500 fr.).

Botanique. — Prix Desmazières : M. Otto Lindberg, professeur de botanique à l'Université finlandaise d'Helsingfors, pour ses travaux relatifs aux plantes de l'embranchement des muscinées (hépatiques et mousses). Encouragement de 600 fr. : M. G. Sicard, pour son livre : *Histoire naturelle des champignons comestibles et vénéneux.* — Prix Thore : MM. Motelay et Vendryès, pour leur *Monographie des Isoétées.*

Anatomie et Zoologie. — Grand prix des sciences physiques : M. Marion, pour ses deux mémoires : *Esquisse d'une topographie zoologique du golfe de Marseille et considérations sur les faunes profondes de la Méditerranée, d'après les dragages opérés au large des côtes méridionales de France.* Encouragement de 1,500 fr. : M. le Dr Paul Fischer, pour ses *Mémoires sur les animaux du sud-ouest de la France.*

Médecine et chirurgie. — Prix Montyon : M. le Dr Testut, pour son *Traité des anomalies musculaires chez l'homme, expliquées par l'anatomie comparée* (2,500 fr.) ; M. le Dr Cadet de Gassicourt, auteur d'un *Traité clinique des maladies de l'enfance* (2,500 fr.) ; M. le Dr Henri Leloir : *Observations cliniques sur les lésions parenchymateuses des nerfs cutanés.* Mentions honorables de 1,500 fr. : 1° M. Bourceret, pour ses *Recherches sur le système vasculaire;* 2° M. le Dr Servoles, pour son ouvrage intitulé : *La fièvre typhoïde chez l'homme et le cheval;* 3° M. le Dr Fonssagrives pour la deuxième édition de son *Traité d'hygiène navale.* Citations honorables aux auteurs des ouvrages ci-après : M. L. C. Coutaret : *Vingt-cinq ans de chirurgie dans un hôpital de petite ville et à la campagne;* M. A. Bordier : *La Géographie médicale ;* M. Fua : *Culture du*

mais; M. M. Hache : *Étude clinique sur les cystites;* M. J. Rambosson : *Phénomènes nerveux intellectuels et moraux, leur transmission par contagion;* M. Marc Sée : *Recherches sur l'anatomie et la physiologie du cœur;* M. E. Vidal : *De la dermatose de Kaposi.* — Prix Godard : M. le Dr Tourneux : *Recherches d'anatomie embryonnaire et fœtale sur la formation initiale des organes génitaux.* — Prix Serres, partagé d'une part entre M. Cadiat, qui a presenté un *Traité d'anatomie générale appliquée à la médecine;* des mémoires sur *La formation chez l'embryon et chez l'adulte des vésicules de de Graaf* et sur le *Développement du canal de l'urèthre et des organes génitaux de l'embryon,* et, d'autre part, M. Kowalevsky, pour ses *Recherches d'embryogénie sur divers groupes du règne animal non étudiés jusqu'ici.* — Prix Lallemand : M. Brown-Sequard, pour la série de ses *Travaux sur l'inhibition et la dynamogénie.* — Mention honorable : M. le Dr Nicaise, pour son étude sur les *Maladies chirurgicales des nerfs.*

Physiologie expérimentale. — Prix Montyon; MM. Jolyet et Laffont pour leurs recherches sur les *Nerfs vaso-dilatateurs et sur les nerfs sécrétoires contenus dans les diverses branches de la cinquième paire.* Mention honorable : M Léon Fredericq, professeur à l'Université de Liège, qui a donné un mémoire intitulé : *Sur la régulation de la température chez les animaux à sang chaud;* ce memoire déjà couronné, en 1882, par l'Académie royale de Belgique.

Géographie physique. — Prix Gay : M. le capitaine d'état-major H. Berthaut, actuellement en mission au Japon, pour le travail par lequel il a défini pour les officiers de notre armée les caractères topographiques des divers terrains qui composent l'ecorce solide du globe.

Prix généraux. — Prix Montyon (Arts insalubres). Encouragement de 1,500 fr. à M. Marsaut, pour ses *Études sur la lampe de sûreté des mineurs, lampe Marsaut.* — Prix Tremont, M. de Tastes : *Travaux relatifs à la météorologie.* — Prix Gegner, M. Valson : participation à la publication des *Œuvres de Cauchy*, ordonnée par l'Académie. — Prix fondé par Mme la marquise de Laplace : M. Paul-Ernest-Victor Chapuy, né à Aumale (Algérie), le 4 février 1863 et entré à l'École des mines en qualité d'élève-ingénieur.

Académie des sciences morales et politiques. — Le 14 février, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre dans la section de législation en remplacement de M. Faustin-Hélie. Au premier tour de scrutin, M. Batbie a été élu par 28 suffrages contre 6 à M. Humbert, 4 à M. Colmet de Santerre et 1 à M. Desmazes.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 30 janvier, M. Clermont-Ganneau a présenté à l'Académie un moulage d'une inscription qu'il découvrit naguère à Jérusalem sur un bloc de pierre qui faisait autrefois partie, dans le temple bâti par Hérode, des stèles formant la séparation du parvis des Gentils et de l'enceinte réservé aux Juifs. — Le 6 février, l'Académie a élu les membres qui doivent composer la commission des publications. — Dans la séance du 13 février, M. Le Blant a entretenu par lettre l'Académie des découvertes qui se font à Rome : M. de Rossi a relevé un grand nombre de graffiti dans la catacombe de Domitille; à Palestrina (Préneste), M. Cicherchia a retrouvé les traces d'une horloge solaire dont parle Varron et qui s'est conservée dans un mur de l'église Saint-Agapit. Puis M. Désiré Charnay continue la lecture de son mémoire sur les antiquités de l'Amérique centrale. — Le 20 février, une nouvelle lettre de M. Le Blant a appris à l'Academie la découverte dans le voisinage du Quirinal d'une statue en bronze représentant un personnage inconnu. Une autre lettre de M. Parquet, d'Oran, entretient l'Académie de la

destruction des monuments de l'antiquité qui se pratique en Algérie et à laquelle l'Académie avait demandé au ministre de l'Instruction publique d'apporter des remèdes efficaces. M. Ravaisson continue la lecture de son travail sur les œuvres de l'école de Lysippe, et M. Hauréau commence la communication d'un mémoire sur la vie et les œuvres d'Alain de Lille.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Le 31 janvier, M. Aucoc a présenté quelques observations au sujet du livre de M. Belot : *Les diverses formes de propriétés primitives.* Il croit que l'auteur s'est trompé en prétendant que la propriété privée individuelle a précédé la propriété collective, comme elle se pratiquait chez les Germains. — Dans la séance du 7 février, notre collaborateur M. Charles Huit a entretenu l'A adémie du dialogue de Platon ntitulé : *Le Philèbe*, dont l'authenticité a été vivement attaquée. M. Huit cherche à établir que ce dialogue est véritablement de Platon. — Dans la séance du 14 février, M. Huit a étudié le rôle joué dans le Philèbe par la dialectique d'une part et la métaphysique de l'autre. Puis M. Boutmy a lu un mémoire sur la formation du corps politique en Angleterre après 1066. Il signale l'influence que la force du pouvoir royal et la force relative du barreau ont pu exercer sur l'avenir de la liberté politique et du gouvernement parlementaire. — Le 21 février, M. Félix Hément a entretenu l'Académie du phénomène par lequel on peut reconnaître dans les sons produits par les sourds-muets l'accent de leur pays d'origine; M. Baudrillart a continué la lecture de son mémoire sur la situation matérielle et morale des classes rurales de la Touraine; et M. Charles Huit a terminé son étude sur le *Philèbe* de Platon.

Livres mis a l'Index. — Par décret en date du 19 décembre, la Sacrée-Congrégation de l'Index a condamné l'ouvrage suivant : *Nouvelles études d'histoire religieuse*, par Ernest Renan (Paris, Calmann Lévy, 1884).

Un manuscrit du P. Dan. — La Bibliothèque mazarine possède un ouvrage inédit du P. Dan, qui fut longtemps supérieur de l'ordre de la T. S. Trinité pour la Rédemption des captifs et qui vint à Alger en 1634. C'est cet ouvrage, si intéressant pour ceux qui s'occupent d'études algériennes, qui a fourni le sujet de la brochure intitulée : *Les illustres captifs.* Manuscrit du P. Dan, analysé par MM. L. Piesse et H.-D. de Grammont (Alger, Ad. Jourdan, 1884, gr. in-8 de 83 p. Tiré à très petit nombre). La description détaillée du recueil de l'érudit trinitaire facilitera beaucoup les recherches. A la suite de l'analyse des six livres de l'ouvrage, on trouvera la reproduction intégrale des notices les plus curieuses consacrées à Pierre Gilles, bibliothécaire du roy François Ier; Melchior Guillandin, professeur en médecine à l'université de Padoue; V. Carraciol, evesque de Catane, pris par le corsaire Dragut; Sebastien del Campo, de la Compagnie de Jesus; Diego de Haëdo, abbé de Fromesta (ordre de Saint-Benoît); Guillaume Maran, docteur regent ez droits canon et civil en l'université de Tolose, pris allant à Rome par les corsaires de Tunis; Antoine de Govea, evesque de Syrenense en Perse; Dominique de Gourgue, capitaine gascon; Charles du Laurier, Seigneur de l'Espine. — T. de L.

Bibliothèque administrative de la Préfecture de la Seine. — Une bibliothèque unique en son genre et dont l'installation doit avoir lieu à l'hôtel de ville de Paris, sera prochainement ouverte au public : c'est la bibliothèque administrative de la préfecture de la Seine, laquelle comprend deux sections : une française et une étrangère. On trouvera là un ensemble de documents du plus haut intérêt sur toutes les branches de l'administra-

tion en France et à l'étranger. 11,788 volumes composent, à l'heure actuelle, la section française : la section étrangère n'en compte pas moins de 15,084. Cette dernière, pendant l'année 1884, s'est accrue de 1,271 volumes principalement allemands, anglais, italiens, hollandais et danois. Pour l'entretien et l'augmentation de cette très utile bibliothèque, une somme de 15,000 fr. sera employée en 1885. Ce n'est certainement pas bien considérable; mais il faut considérer que l'institution ne s'accroît pas seulement au moyen d'achats, elle reçoit aussi, par voie d'échange, quantité de publications étrangères.

Monumenta Germaniae paedagogica. — Sous ce titre, le docteur Karl Kehrbach entreprend, avec le concours de nombreux collaborateurs catholiques et protestants, la publication des documents relatifs aux écoles des pays de langue allemande depuis l'origine du moyen âge jusqu'à l'époque la plus récente. Ce recueil comprendra quatre parties : règlements scolaires, livres scolaires, miscellanées pédagogiques, exposés d'ensemble. Un jésuite, le P. Pachtler, a bien voulu donner son concours pour les deux parties suivantes : *Ratio studiorum et institutiones scholasticae Societatis Jesu per Germaniam olim vigentes. Dramata in scholis S. J. per Germaniam exhibita.* Le P. Pachtler fait appel à toutes les personnes qui pourraient, soit lui communiquer, soit lui indiquer des documents relatifs à ces matières (*Stimmen aus Maria-Laach*).

Les cloches. — Le *Polybiblion* a dû annoncer dès son apparition un curieux volume sur les cloches, leur fabrication et les fondeurs célèbres connus depuis le sixième siècle, intitulé : *Notice historique sur les cloches, suivie des prières et cérémonies pour la bénédiction des cloches d'après le pontifical romain,* par Ferdinand Farnier, fondeur de cloches (Robécourt en Vosges. 1882, in-12 de 88 p.). Il faut y joindre deux nouvelles plaquettes sur le même sujet, dues à l'érudition de M. du Tailly, dont nous nous permettons de ne pas respecter l'anonyme. Elles sont intitulées : *Proverbes, dictons, sentences, légendes et locutions diverses à propos des cloches* (Noyon, 1884, in-18 de 44 p.), et *Notice sur les cloches de l'ancien doyenné de Blérancourt (Aisne), qui comprenait dix-sept paroisses* (Saint-Quentin, 1884, in-18 de 64 p.). L'archéologue et le simple curieux y trouveront de très neuves informations.

Deux codex manuscrits de l'abbaye de Gorze. — Sous ce titre a été publié un travail de M. Ferdinand des Robert (Nancy, Sidot frères; 1884, in-8 de 60 p.). Les deux codex décrits et analysés en ce travail appartiennent l'un à la collection de l'auteur (c'est une copie d'un document du treizième siècle), l'autre à la Société scientifique de la Haute-Lusace, à Görlitz en Silésie (c'est un document original de la fin du onzième ou du commencement du douzième siècle. Le critique a tiré des deux manuscrits beaucoup de renseignements sur l'abbaye de Gorze, fondée le 20 mai 745 par Chrodegand, évêque de Metz, et où fut apporté, en 765, le corps de saint Gorgon, martyr, renseignements complétés par diverses pièces empruntées au cartulaire de Gorze conservé dans la bibliothèque municipale de Metz, par deux inscriptions conservées dans les archives de la paroisse de Gorze, etc. Auteur de ces documents et de ceux qui ont été tirés des deux codex, M. des Robert a groupé des notes fournies par les *Acta Sanctorum*, par les recueils des Bénédictins, en un mot, par les ouvrages que l'on peut consulter sur l'histoire ecclésiastique de la Lorraine. — T. de L.

— Nous avons reçu : *Fortis Etruria, origines étrusques du droit romain,* première étude, par C. Charles Casati (Paris, Firmin Didot et Maisonneuve; 1883, in-4 de 15 p.). Dans cette première étude, il s'attache à prouver que es mots *Lar*, *Aruns* et *Lummon* auxquels, jusqu'ici, on s'est accordé à donn

le sens de titres d'honneur ou de dignité, ne sont en réalité que de simples prénoms.

— *L'Année liturgique*, de D. Guéranger, continuée dans un supplément, nous offre une notice des quatre nouveaux saints ajoutés récemment au calendrier liturgique, les saints Cyrille d'Alexandrie, Cyrille de Jérusalem, Justin et Paul de la Croix. Le volume du Saint Sacrement (juin) comprendra à partir de la cinquième édition les notices des saints des dix-huit premiers jours de juin. Ces notices paraîtront en supplément détaché pour les personnes qui possèdent l'une des quatre premières éditions. Le douzième volume qui, espérons-le, verra bientôt le jour, comprendra les saints insérés au calendrier liturgique du 19 juin au 31 août. Enfin, la publication s'achèvera avec un treizième volume qui nous donnera les saints des mois de septembre, octobre et novembre.

— M. l'abbé F. Giraud vient de présenter à la Faculté théologique de Lille une thèse de doctorat en latin sur les *Ophites*, une des plus célèbres sectes gnostiques (in-8 Desclée, Tournai). M. Giraud a l'intention de reprendre ce travail et d'en faire le sujet de sa thèse française de doctorat ès lettres.

— Une *Histoire de l'Église d'Afrique* a été entreprise sous les auspices de Mgr Lavigerie; cette publication pourrait bien, croyons-nous, subir encore de longs retards.

— En tête de l'édition des *Commentaires* donnée en Allemagne par F. Kraner, on remarque un petit traité sur l'organisation de l'armée romaine, où les travaux de Guischardt, de Folard, de Le Beau, sont résumés et perfectionnés. Ce traité vient d'être mis à la portée de tous (F. Kraner : *L'armée romaine au temps de César*, ouvrage traduit de l'allemand, annoté et complété sous la direction de M. E. Benoist, par L. Baldy et G. Larroumet, avec 5 pl. doubles en chromolithographie. Paris, librairie Klincksieck, 1884, in-12 de 118 p.). Nous avons constaté, non sans quelque fierté, en lisant le commentaire de MM. Baldy, Benoist et Larroumet, que la science française a, sur bon nombre de points, complété « sans le surcharger » le travail classique de F. Kraner.

— M. Jules Barbey d'Aurevilly a composé un volume de vers sous ce titre : *Poussière*. Le publiera-t-il ? Plus d'un, sans doute, a oublié ou même n'a jamais su que M. d'Aurevilly a laissé publier à Caen, chez Hardel, en 1853, par les soins de son ami J.-S. Trébutien, une plaquette de rimes, aujourd'hui absolument introuvable. M. d'Aurevilly tient en portefeuille deux ouvrages encore inédits, l'un intitulé *Un gentilhomme des grands chemins*, est un épisode des guerres de la chouannerie; l'autre s'appelle l'*An mil*.

— Le colonel Bourelly vient de publier une 3e édition de son livre intitulé *Le Maréchal Fabert, étude historique* (2 vol. in-12, Perrin). Nous sommes heureux de constater le succès obtenu par cet ouvrage.

— Sans vouloir préjuger l'opinion de notre collaborateur, M. Jean Davranches, nous devons signaler une épopée intitulée : *Arnold*, de M. de Château-Châlons. Le sujet est certainement des plus étranges.

— M. L. Dussieux vient de publier chez Le Cerf une édition in-12 de ses *Lettres intimes de Henri IV* (442 p. 3 fr. 50). L'ouvrage est précédé d'une introduction historique, et les lettres sont accompagnées de nombreuses notes explicatives. On a joint aussi à cet intéressant volume un portrait du grand roi et une reproduction de son masque. L'ouvrage se termine par une bonne table des lettres, etc., qui facilitera les recherches.

— Deux livres sur les émigrés sont en préparation : l'un est de M. Léonce Pingaud (*Français en Russie*), l'autre de M. Ernest Daudet.

— Deux volumes inachevés de Louis Veuillot, *Les Cyniques*, et *Choses de la vie*, seront publiés par les soins de M. Eugène Veuillot.

— M. Henri Omont, du département des manuscrits de la Bibliothèque, a ouvert un cours principalement destiné aux élèves de l'École des chartes, pour leur apprendre à classer et à cataloguer les manuscrits. Une publication type est mise entre les mains de chacun des auditeurs (*Note sur la rédaction des catalogues de manuscrits*. Paris, Plon, 1884, in-8 de 30 p.); et le professeur a fait reproduire la *Biblionomia Richardi de Furnivalle* d'après le manuscrit de la Bibliothèque universitaire, manuscrit, L. II, 1 (f° 6, v° à 29), qu'il a également distribuée à son cours.

— Il est question d'ouvrir après Pâques la salle du département des imprimés à la Bibliothèque nationale jusqu'à six heures du soir, et celle de Sainte-Geneviève jusqu'à quatre heures. La salle des manuscrits de la Bibliothèque nationale ne jouirait du même bénéfice qu'après le déménagement des manuscrits, qui doivent, comme on le sait, céder leur place aux Estampes après l'achèvement de la cour intérieure de la rue Richelieu.

— La Bibliothèque nationale a été autorisée à accepter le legs que lui a fait, par testament, M. Victor-Edouard Husson dit Fleury, et qui consiste en une collection d'environ 17,000 pièces (gravures, lithographies, dessins, portraits et crayons).

— Deux contes inédits de Perrault viennent d'être légués à la Bibliothèque nationale. Leurs titres sont : *Le petit homme des bois* et *La fée des Perles*. Ils ont été découverts chez l'un des descendants de l'auteur.

— M. Weckerlin, bibliothécaire du Conservatoire, va publier chez Didot un catalogue des ouvrages précieux et anciens de sa bibliothèque ; traités généraux sur la musique, méthodes d'instruments, madrigaux et ballets.

— Parmi les revues qui pillent sans cesse la chronique du *Polybiblion*, il en est une qui, voyant dans notre numéro de novembre t. XLI, p. 473, l'annonce de l'apparition avant le mois de janvier du t. VIII des *Chroniques de Froissart*, reproduit près de deux mois après cette nouvelle, en changeant seulement le « va paraître » en « a paru ». Ce dernier terme n'est pas exact, et le premier l'est encore, grâce au retard d'un des collaborateurs. Ceci prouve le danger d'emprunter sans le dire.

— Dans sa dernière séance, la Société de l'École des chartes a inauguré la série de communications, qui désormais auront lieu à chaque réunion, par une étude de M. Julien Havet, qui propose de lire désormais « viris inlustribus » au lieu de « vir inluster » dans la suscription des diplômes mérovingiens ; et une motion de M. Lelong, sur la nécessité de défendre les droits des archivistes paléographes, qui ont été particulièrement lésés par le règlement des bibliothèques universitaires (1879) et autres règlements postérieurs.

— La Société historique du Vexin se dispose à entreprendre la publication des chartes appartenant à l'*Hôtel-Dieu de Pontoise*, ainsi que des cartulaires du même établissement conservés à la Bibliothèque nationale.

— L'un des derniers numéros de la *Chronique des arts et de la curiosité*, annexe de la *Gazette des Beaux-Arts* (3 janvier 1885), contient l'article de M. Alf. Darcel, administrateur de la manufacture des Gobelins, intitulé *L'archéologie au théâtre*, où il critique avec une science très approfondie certains détails archéologiques et décoratifs introduits par Carpezat dans *Théodora*, en dépit du travail de Jules Labarte sur le palais impérial de Constantinople.

— Des philologues japonais préparent la publication d'un dictionnaire chinois qui aura quarante volumes.

— Les amis de M. Albert Dumont ont le projet de fonder un prix *Albert Dumont* destiné aux élèves de l'enseignement supérieur. M. G. Perrot, directeur de l'École normale, est le président du Comité.

— Le *Cosmos*, dirigé autrefois par l'abbé Moigno, vient de reparaître.

— La *Minerve*, sous la direction de M. Charles Buet, et la *Revue Félibréenne*, sous celle de M. Paul Mariéton, viennent de publier leurs premiers numéros.

— La *Revue libérale* cesse sa publication, et sa rédaction passe à la *Revue générale*.

— La *Revue Wagnérienne*, consacrée à l'histoire de l'œuvre de Wagner, et la *Revue socialiste* sont sous presse.

— Le prix de l'*Indo-Chine*, par M. Ch. Lemire (Paris, Challemel), dont notre collaborateur M. le comte de Bizemont a rendu compte (t. XLI p. 513), est de 7 fr. 50 et non 15, comme on l'avait imprimé par erreur.

— Dans notre avant-dernier numéro (t. XLIII p. 85), le nom de M. A. Joubert a été défiguré en celui de M. A. Imbert. Il importe de rendre *suum cuique*.

— Nous avons reçu, trop tard pour en rendre compte dans notre dernier numéro de 1884, deux livres d'étrennes destinés aux enfants : *Les contes et historiettes recueillis par un papa* (illustrations de Staul, Yan d'Argent et Chapuis) a paru chez Garnier frères, in-18 cartonné : bon petit livre, mais que tout papa devra lire à ses enfants, sous peine de ne pas les voir tout comprendre; *Les aventures de Tom Sawyer*, par Mark Twain, trad. par W. L. Hughes, in-8 carré, illustré par Sch. Sirony, a été édité avec beaucoup de soin par Hennuyer. Ces aventures rappellent, mais de bien loin, l'immortel Jean Paul Chopart. Il y a beaucoup trop d'invraisemblance et pas assez de naturel, ce que l'on rencontre habituellement, au contraire, dans les romans d'outre-mer.

ALSACE. — L'autorité allemande ayant « invité » la direction du *Bulletin ecclésiastique* de Strasbourg à ne pas paraître uniquement en français, et à insérer aussi des articles allemands, celle-ci a commencé dans son premier numéro de 1885 la publication d'une étude de M. Bach sur le *poète néo-latin Balde*, étude appuyée sur les travaux antérieurs de Brunner, de Mury, de Spach et de Westermayer.

ANGOUMOIS. — La Société archéologique d'Angoulême imprime en ce moment le Catalogue de son musée.

— Sous presse : *La Charente-Inférieure avant l'histoire et dans la légende*, par G. Musset, in-8 de 150 p. et une carte en trois couleurs, contenant en outre un catalogue détaillé du musée paléoethnologique de la Charente-Inférieure, à La Rochelle; — *Annuaire statistique et administratif de la Charente-Inférieure*, pour l'année 1885, par M. Louis Meschinet de Richemont; — Faune vivante et faune fossile de la Charente-Inférieure, par M. Edouard Beltrémieux.

— M. Adolphe Bouyer, archiviste-paléographe, décédé récemment à Paris, a légué à la bibliothèque de la ville de La Rochelle sa bibliothèque et ses archives formées presque exclusivement de livres et de documents concernant l'Aunis et la Saintonge.

BOURGOGNE. — M. l'abbé Grignard prépare un cartulaire de l'abbaye de Flavigny (Côte-d'Or) et des prieurés en dépendant. Ce travail doit comprendre la transcription des chartes jusqu'à l'année 1328. Ce savant a déjà publié dans une revue allemande un travail sur ce monastère.

— M. J.-L. Bazin prépare une *Étude historique sur Georges de Bauffremont, comte de Cruzilles, gouverneur de Mâcon*, où il publiera de nombreux docu-

ments inédits sur la ligue en Bourgogne, aujourd'hui conservés dans les archives communales de Mâcon. Ce travail rectifiera et complètera l'insuffisant essai publié sur le même personnage par M. Niepce dans les mémoires de la Société littéraire de Lyon.

CHAMPAGNE — Sous presse pour fin de 1885 : *Histoire de la Champagne et de la Brie*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la division de la province en départements, par M. Poinsignon.

FRANCHE-COMTÉ. — M. Léonce Lex a publié deux petites brochures : *Vesoul au dix-septième siècle d'après les vues et les documents* (Vesoul, 1885, 22 p.), et *L'ancien collège de Vesoul (1576-1796) d'après les documents originaux* (Vesoul, 1885, 16 p.), où il retrace les péripéties de l'histoire des Jésuites à Vesoul et leurs luttes avec le Parlement de Dôle. La liste des recteurs au dix-septième siècle a été soigneusement établie.

— *L'histoire de la Franche-Comté*, par M. Castan, est sur le point d'être achevée.

GASCOGNE. — Signalons l'*Exploration de quelques tumulus situés sur les territoires de Pentacq et de Lourdes* par Ed. Piesse (Paris, Reinwald, 1884, in-8 de 18 p).

GUYENNE. — On met en souscription *les livres de comptes des frères Bonis, marchands montalbanais du quatorzième siècle*, par Édouard Forestié (deux vol. in-8 de 500 à 600 p. chacun). Quelques extraits des livres de comptes (1339-1369) des frères Bonis ont été lus par l'éditeur au Congrès des Sociétés savantes de 1881 à 1884, qui a trouvé ces documents intéressants sur la vie privée au quatorzième siècle, et en a encouragé la publication intégrale.

— M. l'abbé J. de Carsalade du Pont a eu communication des livres de raison où les Seigneurs d'Ourout, qui forment une branche de la maison d'Antin, très peu connue des généalogistes, ont, de père en fils, consigné presque jour par jour l'histoire intime de la famille (*Petits mémoires de Germain d'Antin, seigneur d'Ourout, gouverneur de Lourdes, précédés d'une étude historique sur les Seigneurs d'Ourout, publiés pour la première fois.* Paris, H. Champion, 1884, in-8 de 76 p.)

LANGUEDOC. — Parmi les publications récentes de M. A. Germain, doyen de la Faculté des lettres de Montpellier, on nous signale : *Notice sur un recueil d'incunables de la bibliothèque de Montpellier* (1884, in-4 de 28 p.) ; et *Étude historique et littéraire sur Pierre Flamenchi d'après ses manuscrits autographes entièrement inédits* (1884, in-4 de 70 p.), extraits des mémoires de la Société archéologique de Montpellier.

— Le *Bibliophile du Bas-Languedoc*, publié par S. Léotard et J. Rouanet, bulletin trimestriel (Clermont l'Hérault, 1884), a publié dans son premier numéro une lettre inédite de Dom Vaissète (Paris, 10 juillet 1748), adressée à Dom Jacques Fortet, à l'abbaye de Saint-Denys, et qui soulève une question d'histoire poitevine restée longtemps sans solution. Il s'agissait de savoir où Guillaume Teste d'Étoupes et son fils Guillaume Fier à Bras, ducs d'Aquitaine, prirent l'habit monastique et où ils moururent. Dom Vaissète renvoie le demandeur à l'érudition spéciale de Dom Fonteneau.

LIMOUSIN. — Signalons à M. René Fage, pour le complément de sa *Bibliographie balusienne*, la lettre de Baluze à Bernard Medon, du 13 février 1672, citée à la page 31 (n° XXIX), avant d'être publiée par M. C. Deloncle dans le *Feu follet*, avait paru par nos soins dans la *Revue de Gascogne* (t. XVI, 1875, p. 420). Ce document et d'autres documents émanés de Caseneuve, de Doujat, de Maran, de Medon et de Saint-Blancat, ont été réunis dans un petit recueil intitulé : *Lettres toulousaines* (1875, in-8 de 27 p.) — T. DE L.

NORMANDIE. — Viennent de paraître : *Notice sur Guillaume de Long-Champ, évêque d'Ely, vice-roi d'Angleterre*, par L. Boivin-Champeaux. Évreux ; 1885, in-12 de 260 p.; — *Rapport sur la situation agricole en Normandie*, par M. Eugène de Beaurepaire. Caen, 1884, in-8, 20 p.; — *Rapport sur la crise agricole dans l'arrondissement de Caen*, par M. le comte de Saint-Quentin. Caen, 1885, in-8, 25 p.; — *Une œuvre maçonnique dans la Manche. Le sou des écoles laïques.* Polémique entre M. l'abbé Mustel, directeur de la *Semaine religieuse* du diocèse de Coutances et M. Ernest Martin, maire de Curolles et conseiller général de la Manche. Coutances, 1885, in-8 de 40 p.

PÉRIGORD. — M. Charles Marionneau vient de rendre compte, dans une plaquette, de son voyage aux ruines du château de Montaigne, détruit par l'incendie du 12 janvier dernier. Bordeaux, Gounouilhou, in-8 de 7 p.

POITOU. — M. Alfred Barbier a publié une *Notice biographique sur René de Voyer d'Argenson, intendant d'armée du Poitou, ambassadeur à Venise*, 1596-1651 (Poitiers, imp. générale de l'Ouest, in-16 de 40 p.). Cette brochure est la première d'une série sur les intendants du Poitou.

— L'Hypogée du plateau des dunes de Poitiers aura bientôt sa bibliographie, tout comme les fouilles de Sanxay. La grande monographie du R. P. de la Croix : *Hypogée-martyrion de Poitiers* (Firmin-Didot, in-4 de 150 p., avec un album de 27 pl.), a déjà donné lieu à un article de M. l'abbé Duchesne (*Bulletin critique* 1884), qui a été combattu par M. Arthur Loth et par dom Chamard, mais dont les conclusions ont été confirmées par l'Académie des Inscriptions (L'*Hypogée-martyrion de Poitiers, analyse bibliographique de la monographie du R. P. de la Croix*, par M. Arthur Loth, ancien élève de l'École des chartes. Melle, imp. Lacuve, in-8 de 16 p. tiré à 200 exemplaires. Réimpression d'un article de l'*Univers*). *Hypogée des dunes à Poitiers*, par le R. P. dom François Chamard, bénédictin de l'abbaye de Ligugé. Paris, Société générale de librairie catholique, in-8 de 24 p. Tiré à 500 exemplaires. (*Rapport fait au nom de la Commission des antiquités de la France sur les ouvrages envoyés au concours de l'année 1884*, par M. Alexandre Bertrand). Le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest* publiera prochainement deux nouvelles études par M. Bélisaire Ledain et Mgr Barbier de Montault, toutes deux combattant M. l'abbé Duchesne et l'Académie des Inscriptions. Enfin la *Revue poitevine et saintongeaise* du 15 février contient un article sur le même sujet, défendant les conclusions de M. l'abbé Duchesne.

— Lors de l'ouverture de la ligne de chemin de fer de Niort à Ruffec, M. Beauchet-Filleau a publié sous le titre *De Ruffec à Niort* (in-12 de 150 p.), un guide qui est plutôt un recueil de monographies historiques. Cinquante localités y sont successivement étudiées. Au point de vue purement historique, c'est une œuvre importante et en grande partie écrite d'après des documents inédits ; au point de vue archéologique, c'est de la science de 1840. A l'occasion de la publication de ce livre, M. J. Berthelé a révisé dans la *Revue poitevine* tout ce qui avait été écrit jusque-là sur les monuments archéologiques de Niort, de Melle, etc. Ce dernier travail sera tiré en brochure quand la seconde partie, relative à la Charente, aura été publiée.

— La Société de statistique des Deux-Sèvres vient de distribuer la table générale (1 vol. in-8 de 240 p.) de ses quarante volumes de Mémoires et de ses cinq premiers volumes de Bulletins. Cette table, rédigée par M. le docteur Leo Desaivre, auteur d'un travail sur le *Mythe de la mère Lusine* (que le *Polybiblion* a analysé l'année dernière), rendra certainement des services ; mais il faut reconnaître que les lacunes y surabondent et que le plan général et les subdivisions en sont des plus défectueuses.

— Le prochain volume de mémoires de la même Société comprendra une étude sur la musique en Poitou de 1800 à 1830, par M. Eug. Delavault ; *Correspondance d'une Niortaise*, à la fin du dix-huitième siècle, par M. Henri Proust ; *Avant 1789* (histoire de Niort durant le dix-huitième siècle), par M. Leo Desaivre ; *De l'étude de la numismatique*, par M. Émile Breuillac (causerie d'avocat) ; *Les inscriptions de Notre-Dame de Niort*, par M. l'abbé Largeault ; *Le catalogue des monnaies du musée de Niort*, par feu M. Bardonnet, terminé et publié par M. Émile Breuillac.

— MM. Hovyn de Tranchère et Guyet ont réimprimé récemment les *Œuvres de Jacques Bereau*, poète poitevin du seizième siècle (Paris, librairie des bibliophiles).

— A signaler dans le dernier Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest, l'*Inventaire sommaire des manuscrits, mémoires, chartes, etc., du fonds Bousserget*, par M. Bonvallet, 1824 pièces.

— On parle de la fondation prochaine, par M. Th. Arnauldet (ancien attaché au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, bibliothécaire de la ville de Niort), d'une Société de bibliophiles poitevins.

PROVENCE. — M. le Dr Barthélemy vient de publier une plaquette sur l'*Entrée de François Ier dans la ville de Marseille* (1884, in-8). Ce tirage à part n'a pas été mis dans le commerce.

— On regrettera, pour l'érudition, le départ de M. V. Lieutaud, ancien bibliothécaire de la ville de Marseille, remplacé pour des motifs politiques. Il avait réuni tous les éléments d'une *Bibliographie marseillaise*. Il avait en outre entrepris sous le titre : *A* et *AA*, prodrome d'une nouvelle encyclopédie locale (Marseille, in-8 de 16 p.).

— M. F. Vidal, de la Bibliothèque Méjanes, publie une *Étude sur les analogies linguistiques du Roumain et du Provençal* (Aix-en-Provence, 1885, in-8 de 29 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie d'Aix*). Il y montre fort bien, par divers rapprochements qui n'avaient pas encore été indiqués, que les idiomes des bords du Rhône et du Bas-Danube se ressemblent en un grand nombre de points. Il combat l'erreur de l'auteur du *Manuel du libraire* et de beaucoup d'autres bibliographes qui s'obstinent à étaler les livres en langue valaque ou roumaine, sœur de la langue provençale, à la suite des ouvrages philologiques des Slaves, des Allemands et des Hongrois.

QUERCY. — On annonce la prochaine publication d'une monographie de la cathédrale de Cahors par M. l'abbé Boutade, travail qui sera à la fois historique, archéologique et même bibliographique, car les premières pages seront occupées par l'énumération des ouvrages imprimés ou inédits consultés par l'auteur.

— La Société des Études du Lot continue, dans son *Bulletin*, la publication du manuscrit de Guyon de Malleville, *Esbats sur le pays de Quercy*, transcrits et annotés par MM. Cangardel et Malinowski.

— L'*Histoire générale du Quercy*, par G. Lacoste, paraît avec régularité chez le libraire Girma et touchera bientôt à sa fin.

SAINTONGE. — M. Georges Musset imprime en ce moment un volume intitulé : *La Charente-Inférieure avant l'histoire*, qui se terminera par le catalogue du musée préhistorique de La Rochelle.

— Il est à peu près certain aujourd'hui que la belle publication archéologique de MM. l'abbé Laferrière et Georges Musset, l'*Art en Saintonge et en Aunis*, qui en était arrivée à sa dixième livraison, va cesser de paraître.

— L'histoire de La Rochelle, de Faillot, va être réimprimée, corrigée et augmentée d'une façon considérable.

ALLEMAGNE. — On annonce comme devant prochainement paraître à la librairie Teubner les ouvrages suivants: *Lexicon Aristophaneum*, de MM. Otto Kachler et Ottomar Bachman ; — les *Épigrammes* de Martial, par Walther Gilbert : — Les *Femmes savantes* de Molière, par Lion.

— Le docteur Pauly, de Gratz, prépare une édition critique de saint Eucher.

ANGLETERRE. — Huit volumes chinois *imprimés* dans le courant du treizième siècle viennent d'entrer dans les collections du British Museum. Ceci confirme l'opinion que les Célestes avaient eu connaissance longtemps avant Gutemberg de l'art d'obtenir rapidement, par des procédés mécaniques, un certain nombre d'exemplaires d'un même ouvrage. L'impression de ces volumes est, à la vérité, très grossière, ce qui s'explique par la composition xylographique, méthode précisément adoptée aux origines par nos premiers imprimeurs. Un détail à noter, c'est que le papier, qui a beaucoup souffert des injures du temps, est exactement le même que celui aujourd'hui encore fabriqué en Chine.

— Le 1er février, le *Times* a atteint sa centième année d'existence. Sous le nom de *Daily Universal Register*, son fondateur, M. John Walter, fit d'abord paraître ce journal; mais trois ans plus tard, le numéro 940 annonça que *The Times* allait être désormais le titre de la publication. Le premier numéro consistait simplement en une feuille in-folio que des annonces occupaient pour moitié. L'autre moitié était remplie par des nouvelles étrangères émanant de Paris, Varsovie, Rotterdam, Francfort et Constantinople, par les nouvelles de Londres, des notices théâtrales sur *Hamlet* et *Henri IV*, et enfin par une sorte de chronique plus ou moins scandaleuse, depuis longtemps passée de mode à Londres dans la presse quotidienne. Le papier imprimé chaque jour au *Times* pèse 10,000 kilogr., et s'il était possible de l'enrouler, ce papier aurait, en se déroulant, l'incroyable longueur de 212 kilomètres.

AUTRICHE. — Le musée de Vienne s'est tout récemment enrichi, grâce à la libéralité de l'archiduc Rénier, d'une collection très importante de papyrus trouvés en Égypte, à El-Fayoum, et dont plusieurs sont relatifs à l'Ancien et au Nouveau Testament. D'autres sont des fragments attribués à Aristote, Marc-Aurèle et Alexandre Sévère.

BELGIQUE. — M. l'abbé Delvigne vient de publier une brochure sur un sujet que nul auteur n'a traité aussi souvent et aussi bien que lui, savoir l'impossibilité d'admettre l'origine italienne de l'*Imitation* (*La Statue de Jean Gersen à Verceil et le discours de S. E. le cardinal Alimonda, archevêque de Turin*. Bruxelles, 1885, gr. in-8 de 14 p.) L'auteur rend hommage au talent, à l'éloquence qui se déploient dans le discours prononcé, le 1er août dernier, à Verceil, en l'église cathédrale de Saint-Eusèbe; mais il regrette que l'orateur n'ait pas cherché « un héros plus authentique » que le très problématique Jean Gersen », et qu'il l'ait présenté « comme l'auteur reconnu de l'*Imitation*, en affirmant, sans restriction aucune, que c'est là un fait assuré, évident, hors de doute, au-dessus de toute contestation. » Il combat avec beaucoup de convenance, comme avec beaucoup de fermeté, la thèse soutenue par S. E. le cardinal Alimonda. Si Mgr l'archevêque de Turin ne peut triompher avec Gersen, M. l'abbé Delvigne ne peut pas davantage triompher avec Thomas à Kempis, et l'on a le droit de dire des deux vénérables adversaires : si l'un a tort, l'autre n'a pas raison.

ESPAGNE. — On annonce la publication prochaine d'un : *Anuario general tauromaco de 1886*, qui renfermera, avec la statistique des combats de taureaux, qui ont eu lieu l'année dernière, et la relation des incidents qui les

ont signalés, les éphémérides générales des « toreadors » les bons-mots qui leur sont attribués, etc. Les auteurs sont Leopoldo Vasquez y Rodriguez et don Jose Sanchez Neira.

— A signaler une nouvelle revue : *Lo Rat-Pénat*, édité à Valence, et en dialecte valencien, par M. Constanti Lombart. Elle publie la biographie de M. T. Aguilo (Voir le *Polybiblion* de janvier), par M. G. Forteza.

— M. le docteur D. Jose Estanyol y Colom, professeur de discipline générale de l'Église à l'Université de Barcelone, publie dans cette ville le *programme* de son cours de 1884 (chez Cunill y Sa'a, in-8 de 62 p.

GRÈCE. — Le *Journal d'Athènes* (en français) vient de publier une étude sur Pierre Braïlas Arménis, un des hommes qui ont le plus agi dans l'intérêt de la Grèce contemporaine.

— On annonce que la dixième session du *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique* aura lieu en 1886 à Athènes. Rappelons à cette occasion que ces congrès, fondés à l'instigation de C. Vogt et G. de Mortillet en 1865, se sont pour la première fois réunis à Neufchâtel en Suisse (1866), et pour la dernière à Lisbonne (1880).

ITALIE. — On annonce la publication d'une œuvre anonyme intitulée *Alessandro Manzoni, la sua famiglia ed i suoi amici*. Ce livre est, dit-on, écrit par une personne qui, pendant plus de vingt-quatre ans, a vécu dans l'intimité de l'auteur des *Fiancés*.

— On annonce aussi la publication de *Studi di letteratura romana*, par M. Carlo Giussani.

— Il a paru à Florence un livre qui peut avoir de l'intérêt pour notre histoire, c'est le *Diario di Giovanni Rucellai* qui fut ambassadeur à la Cour de Turin et à celle de Paris en 1613. Le volume est enrichi de fac-similés.

— M. Vincenzo di Giovanni, membre correspondant de l'Institut de France, a publié dans le XVIIe volume du *Propugnatore* (tirage à part, Bologne, 1884, in-8 de 60 p.), une étude sur Ciulo d'Alcamo, l'un des plus anciens poètes de la Sicile. M. di Giovanni réfute le doute que M. d'Ancona avait émis sur l'existence et les œuvres du vieil écrivain. Cette brochure est faite pour intéresser tous les lettrés qui s'occupent de l'histoire des littératures romanes.

— Le chevalier G. de Crollalanza, de Pise, publie à Pise et à Paris (chez Plon) la deuxième année de son *Almanach héraldique et drolatique*, in-4 de XIV-256 p. Prix : 10 francs. Comme en 1884, mais avec plus de luxe, cette publication contient une partie heraldique et une partie fantaisiste, pleine d'humour et d'entrain.

— MM. Harnack et Gellhardt ont publié en 1880, en fac-similé, un manuscrit grec magnifique trouvé dans les archives de Rossano (Calabre) et qu'on fait dater du sixième siècle : *Evangeliorum Codex græcus purpureus Rossanensis*. Ce manuscrit est écrit, en lettres d'argent, sur parchemin pourpre. On regrettait des lacunes dans le texte de saint Matthieu. Aujourd'hui, elles sont comblées grâce à l'heureuse découverte des feuillets manquants. C'est aux patientes recherches du vice-bibliothécaire de la sainte Église romaine l'abbé Cozza-Luci qu'est dû ce résultat.

— M. Pier Biagio Casoli a publié à Modène une notice biographique et littéraire sur Louis Veuillot (*Di Luigi Veuillot*..... in Modena, coi tipi della società tipographica, antica tipografia Soliani, pet. in-8 de 152 p.), dans laquelle il s'est attaché à mettre en relief aux yeux de ses compatriotes, avec une sympathie prononcée, le talent et les services de l'illustre écrivain.

— Le *Cartulaire de l'Évêché d'Aoste*, publié par Mgr Joseph-Auguste Duc,

dans le dernier volume paru (t. XXIII) des *Miscellanea di storia Italiana*, (Turin, 1884), est conservé aux archives de l'évêché. Il a été écrit au treizième siècle. Il contient cent trente-quatre chartes qui ne remontent pas au-delà du milieu du douzième siècle. Bien qu'exploité déjà par L. Cibrario dans les *Historiæ Patriæ monumenta*, il méritait une publication intégrale, destinée à jeter un jour précieux sur la géographie féodale de ce pays, et sur la vie des évêques d'Aoste. Il y a peu de chose à y prendre au point de vue du droit : le diplomatiste sera plus heureux. A signaler plus particulièrement toutefois la pièce 131. En 1253, le comte de Savoie Thomas II avait amplifié les statuts accordés dans le siècle précédent à la cité d'Aoste; un ou deux ans après, l'évêque Pierre d'Etroubles s'inspira de cette pensée en dressant pour les habitants d'Issogne un *statutum*, sorte de code pénal extrêmement curieux au point de vue de la police alors exercée. Le dernier texte imprimé a aussi son intérêt : il constate qu'en 1032 le Val d'Aoste faisait déjà partie de l'apanage d'Humbert aux Blanches-Mains, comte de Savoie. On regrettera seulement l'absence de tables à la fin de cette publication. Notons enfin que la plupart des originaux existent encore aux archives dudit évêché.

LUXEMBOURG. — Le *Luxembruger Land* a cessé de paraître après trois ans d'une existence qui promettait de devenir florissante. Il descend dans la tombe avec Karl Mersch, un de ses principaux rédacteurs, qui le soutenait généreusement au moyen de sa fortune personnelle. Karl Mersch n'avait que vingt-neuf ans, et il s'était déjà conquis un rang distingué parmi les écrivains populaires. Outre sa collaboration au *Luxembruger Land*, il rédigeait une petite revue pour enfants, intitulée : *Komm mit mir*, et il avait donné au même public enfants deux ouvrages : *Kinderfreund* et *Drei Erzählungen*. Peu de temps avant sa mort, il avait publié chez Bück, à Luxembourg, un important ouvrage intitulé : *Die luxemburger Kinderreim*, où il avait recueilli environ 900 refrains, chansons ou formules de jeux d'enfants. Tout promettait à ce jeune folk-loriste un avenir des plus brillants, lorsqu'une mort malheureusement trop prévue est venue interrompre sa carrière et porter à la science populaire un coup dont elle ne se relèvera pas de longtemps dans le pays de Luxembourg.

RUSSIE. — L'Académie d'Agram publiera dans son Bulletin (*Starine*, t. XVI) de nouveaux documents sur le célèbre Komulovic. Ces documents ont été découverts aux archives de Rome par notre collaborateur le P. Pierling.

SUISSE. — Signalons une brochure intitulée : *Institut national genevois. Discours de M. Jules Vuy, vice-président, dans la séance annuelle et publique du 2 mai 1884.* (Genève, 1884, in-8 de 19 p. Extrait du tome XXVII du *Bulletin de l'Institut national.*) Ce discours roule sur l'origine de la commune de Genève. L'auteur de la *Philothée de saint François de Sales* prouve solidement que, quoi qu'en ait dit feu Edouard Mallet dans les *Mémoires de la Société d'histoire de Genève*, l'origine de la commune genevoise est bien antérieure à l'année 1288 et même au treizième siècle.

— Le 9 janvier 1885, le Conseil administratif de Genève a appelé aux fonctions de directeur de la Bibliothèque de cette ville M. Théophile Dufour, ancien élève de l'École des chartes, et déjà directeur des Archives de l'État de Genève.

— Une nouvelle revue, la *Suisse romande*, paraît à Genève sous la direction de M. Adolphe Ribaux.

TUNISIE. — Des recherches archéologiques sont entreprises en ce moment

dans la Régence de Tunis. MM. René Cagnat, Salomon Reinach et R. de la Blanchère ont été désignés pour centraliser les travaux déjà commencés et préparer de nouvelles recherches au point de vue de l'archéologie, de l'histoire et des sciences en général.

AMÉRIQUE. — Nous avons reçu un exemplaire des *Biografias de hombres ilustres o notables relativas a la epoca del descubrimiento, conquista y colonisacion de la parte de America denominada actualmente Estados unidos de Colombia*, par Doñ Soledad Acosta de Samper, Bogota, 1883, in-8 carré de 4... Bien fait, le livre peut être utile, mais nous n'en pouvons juger, notre exemplaire ayant souffert au brochage des lacunes de plus de cent pages. — A. S.

VENTES. — Bibliothèque de M. le comte de Nadaillac. — Ouvrages sur la Révolution dont le total n'a été que de 40,000 fr. *L'Ami du Peuple*, journal de *Marat*, avec notes autographes, est le seul article qui ait atteint 2,450 fr. Le *Logographe* (450 fr.) a été acquis pour la bibliothèque de la Chambre des députés.

Bibliothèque de M. le marquis Valerio de Uria. — Cette vente a produit un total de 71,000 fr. Un manuscrit du quinzième siècle, orné de miniatures, attribué à l'École de Bourgogne, 3,500 fr.; la collection complète des *tableaux historiques de la Révolution française*, par l'abbé Fauchet, etc., 2,355 fr.; puis la collection des classiques français de Lefèvre, 2,250 fr.; enfin, un recueil de 350 figures, d'après Watteau, gravées par Boucher pour la plupart, 1,750 fr.; le tout très richement relié.

Bibliothèque de M. Charles Monselet. — C'est pour la deuxième fois que M. Charles Monselet fait vendre ses livres. La première vente avait eu lieu en 1871. Celle qui s'est faite le 7 février a donné 3,400 fr. Les ouvrages de M. Monselet, par lui ou en collaboration, formant un ensemble de 93 volumes, ont produit 530 fr. environ.

— 6 et 7 mars 1885. — Bibliothèque de feu M. l'abbé F.-M. Moigno, fondateur du journal *Le Cosmos-les-Mondes*. — (Me P. Duranton ass. de M. Em. Paul, gérant de la librairie Ve Adolphe Labitte). Ouvrages de théologie et de sciences; livres dont M. l'abbé Moigno est l'auteur.

9 et 10 mars. — Bibliothèque de M***. — (Me Maurice Delestre ass. de M. Em. Paul, gérant de la librairie Ve Adolphe Labitte). Livres rares et précieux en plusieurs langues, relatifs à la Pologne, la Bohême, la Lithuanie et la Prusse.

9, 10, 11, 12 mars. — Bibliothèque de M. L. de T***. (Me Delestre, ass. de M. Ch. Porquet). Édition originale des chansons de Béranger. Recueil d'estampes gravées par Hogenberg. Les amours pastorales de Dalphnis et Chloé, 1718, pet. in-8, fig. édit. dite du Régent, aux armes de Ch. Fr. de Montmorency. Les Provinciales de Pascal, 1684, in-8, aux armes du comte d'Hoym, etc., etc.,

16 au 24 mars. — Bibliothèque de M. A. F. (Me Delestre, ass. de M. Ch. Porquet). Très belle et importante collection (1085 articles embrassant les lettres, les sciences, les arts, la jurisprudence, la théologie, l'histoire), etc.

— La vente des livres du poète et historien Auguste Stœber a produit des résultats satisfaisants. Voici les prix de quelques numéros : La Vallée et Brion, *Voyage dans les départements du Haut et du Bas-Rhin*, 41 marks.; Lehr, *l'Asace noble*, 110 m.; Lycosthesnes, *Prodigiorum chronicon*, exemplaire de Pantaléon et de Fœsch, 16 m.; Merian, *Topographia Alsatiæ*, 28 m.; Bernhardt et Moscherosch, *Anleitung zum adelichen Leben*, 41 m.; Nielk, *Der Parad plats*, comédie en cinq actes, 1789, 44 m.; Penot, *Statistique du Haut-Rhin*, 12 m.; Ramond, *les Aventures du jeune d'Olbaa*, 12 m.; Schœpflin, *Alsa-*

tia illustrata, 32 m.; Tainturier, *les Manufactures de porcelaine d'Alsace et de Lorraine*, 22 m.; Wurstisen, *Basler Chronik*, 25 m.; Zix, *Ansichten der Elsasses*, 10 marks.

— Dans la vente d'autographes provenant du cabinet de M. Baylé, nous avons remarqué : *Lettre de Bossuet* relative à ses querelles avec Fénelon, 250 fr. ; — Missive de *saint Charles Borromée*, pleine de détails intimes, au cardinal Cesare Borromeo, 30 janvier 1563, vendue 505 fr.; — Lettre de *François de Sales* rendant compte à sa mère de son voyage de Tours à Roanne, 705 fr.

— Dans les dernières ventes anglaises, un exemplaire de la *Bible de Mazarin*, provenant de la bibliothèque de sir John Hayford Thorold, de Londres, a été adjugé, lors de la vente de cette collection, qui a eu lieu en décembre dernier, pour la somme de 97,500 fr. — Un ouvrage plus rare encore, faisant partie du même fonds et dont on ne connaît guère dans le monde entier que neuf autres exemplaires incontestablement authentiques, *Psalmorum Codex* (Mayence, 1459), imprimé sur vélin, initiales de chapitres en couleur, reliure en maroquin rouge, a trouvé amateur à 123,750 fr. C'est Quaritch, qui est l'acquéreur de ces deux ouvrages.

— A propos des prix que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, il nous a paru intéressant de récapituler à quel mouvement d'argent quelques grandes ventes de livres ont donné lieu dans la *seule ville de Londres* durant ces quatre dernières années : 1° Livres imprimés de la bibliothèque de Hamilton Palace, y compris le fonds Beckford, 1,840,000 fr. ; — 2° Manuscrits de la même bibliothèque, achetés par le gouvernement allemand, 2,000,000 ; — 3° Bibliothèque de sir R. Golt Stoare, 250,000 fr. ; — Bibliothèque de sir Joh Hayford Thorold, 700,000 fr. (remarquons, en passant, que les deux ouvrages dont nous avons fait mention plus haut représentaient à eux seuls près du *tiers* de la valeur de cette collection) ; — 4° Bibliothèque Sunderland, provenant de Bleinheim Palace, 1,415,000 fr. ; — 5° Partie de la bibliothèque de lord Gosford, 290,000 fr. ; — 6° Manuscrits provenant de la bibliothèque de lord Ashburnham, 1,500,000 fr. Ce sont les gouvernements anglais et italiens qui se sont rendus acquéreurs de ces manuscrits. Si l'on s'avise d'additionner les sommes que nous venons de citer, on arrive, en chiffres ronds, au total énorme de 8,000,000 de francs.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Les Béatitudes, huit homélies sur l'Évangile*, par le P. Lescœur (in-12, Féchoz). — *Philosophie du droit social*, par Mgr Hugonin (in-8, Plon, Nourrit et C°). — *Les maladies de la personnalité*, par Th. Ribot (in-12, F. Alcan). — *Les armées étrangères en campagne*, par A. Dally (in-12, Réunion des Officiers). — *Le charme, Poème chevaleresque*, par le vicomte H. de Lorgeril (2 vol. in-12, Perrin). — *Poètes modernes de l'Angleterre*, par Gabrielle Sarrazin (in-12, Oilendorff). — *Correspondance de Louis Veuillot*, t. IV (in-8, Palmé). — *Coqs et Vautours*, par Ch. Colas (in-8, Ghio). — *La Vie antique, Rome*, par O. Reemann, avec une introduction par Albert Dumont (in-8, Rotschild). — *Le Cicérone. Guide de l'art antique et de l'art moderne en Italie*, par J. Burckhardt (in-12, Didot). — *L'Opposition sous les Césars*, par Gaston Boissier, 2° édit. (in-12, Hachette). — *Martyre de Jean Ogilvie*, S. J., par le P. James Forbes, S. J. (in-8, Leroux). — *Les Huguenots dans le Béarn et la Navarre*, par A. Communay (in-8, Champion). — *Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV*, par le comte de Cosnac et Ed. Pontal, t. IV (in-8, Hachette). — *Les finances de l'ancien régime et de la Révolution*, par René Stourm (2 vol. in-8, Guillaumin et C°). — *Turgot et ses doctrines*, par Alfred Neymarck (2 vol. in-8, Guillaumin et C°). — *Trois révolutionnaires :*

Turgot, Necker, Bailly, par Nourrisson (in-8, Perrin). — *Les origines de la Révolution en Bretagne*, par Barthélemy Pocquet (2 vol. in-12, Perrin). — *Les Vosges pendant la Révolution*, 1789-1795-1800, par Félix Bouvier (in-8, Berger-Levrault). — *Histoire contemporaine de la France*, par J.-A. Petit, t. VI, VII et VIII (in-8, Palme). — *Mémoires et relations politiques du baron de Vitrolles*, publiés par Eugène Forbes, t. III (in-8, Charpentier). — *Histoire de l'administration provinciale, départementale et communale en France*, par Émile Monnet (in-8, Arthur Rousseau). — *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, par Jules Quicherat (in-8, Picard). — *Comtes de Paris*, par le lieutenant-colonel Hennebert (in-12, Jouvet et Cᵉ).

PUBLICATIONS ANNONCÉES.—*Visions de Catherine Emerich* (Bray et Retaux), par le P. Duley. — *Réflexions morales sur les vérités de la foi* (Soc. de Saint-Augustin), par Mᵐᵉ de Villars. — *Poésies*, par M. Busquet, éditées par M. Fr. Coppée. — *Les Jacobites*, par M. Fr. Coppée. — *Vie de Mgr Paulinier*, par Mgr Besson. — *Une anthologie catholique*, par le P. Vaudon. — *Recueil de lois et règlements sur l'enseignement supérieur*, par M. de Beauchamp. — l'*Histoire de l'Instruction publique de 1789 à nos jours*, par le même. — Pour la Société des anciens textes, les *Œuvres poétiques de Philippe de Rémi, sire de Beaumanoir*, les *Contes de Boson*, les *Œuvres d'Eustache Deschamps*, t. IV. — Les *Römische Alterthümer*, par Lange, traduit par MM. Didier et Berthelot, sous le titre de : *Histoire intérieure de Rome* (Leroux). — *Poésies complètes*, par M. Paul Arène (Lemerre). — *Le livre de son ami*, par M. An. France. — L'*Histoire de la littérature*, par M. de Gubernatis, t. VII. — *Folk-lore : un mignon à la cour de Henri III, Bussy d'Amboise*, par M. A. Joubert, d'après des archives particulières d'Anjou (Lechevallier). — *La véritable Théodora*, par M. Debidour (Berger-Levrault). — *La nature et Dieu*, par M. Caro. — *Le répertoire de Shakespeare*, lectures et commentaires, par Jane Brown, préface de M. Ferdin-Brunetière (Didier). — *Documents relatifs aux Églises d'Orient et à leurs rapports avec Rome*, par notre collaborateur le baron d'Avril (Challamel). — *Le droguier de la Faculté de médecine de Paris*, par notre collaborateur M. R. Blondel (Doin). — *Les Tendresses*, par M. Ch. Fuster. — *Les Apaisements*, par M. Raoul Russel. — *Les Évocations*, par M. Clovis Hugues. — *Les Lettres chimériques*, par M. Théodore de Banville. — *Les maîtres-chanteurs de Nuremberg*, par R. Wagner, traduit par M. Victor Wilder. — *Mabel Stanhope*, par Thérèse-Alphonse Karr. — *La doctrine spirituelle de saint Thomas d'Aquin*, par le P. Maumus. — *La vie de Mgr de Mérode*, par Mgr Besson (Bray et Retaux). Les *Œuvres de Paul de Molènes*, publiées par la comtesse de Molènes (Jouaust). — Les *Poésies* de Jean Tisleux, publiées par ses deux frères. — Le *Liber censuum* de l'Église romaine, publié par M. Paul Fabre. — L'*Histoire de la Littérature grecque*, par MM. Croiset. — *Le Manuel d'épigraphie latine*, par M. René Cognac. — *La Magistrature française au XVIIIᵉ siècle, la sénéchaussée d'Auvergne et le siège présidial de Riom*, par M. Ed. Everat. — Les *Registres de Nicolas II*, par M. Ern. Langlois (Thorin).

VISSNOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Une citation de la Bible. — D'où est tirée cette citation : *Estote mundi quia ego mundus sum*, qui n'a pu être retrouvée dans aucune des concordances de la Bible? L.

Prise de Constantinople par les Turcs en 1453. — Cet événement a donné naissance à un certain nombre de poésies populaires contemporaines en Grèce, en Italie, en Allemagne et en Espagne. En fut-il de même en France? R.

Une Vie de saint Vincent Ferrier. — Dans quelle bibliothèque publique ou particulière peut-on trouver la *Vida de San Vicente Ferrer por el Padre Fr. Vicente Gomes.* Valentiæ, 1618, in-8? — A la bibliothèque Barberini, à Rome, cet ouvrage, indiqué sur le catalogue, manque aux rayons. Il en est de même à la bibliothèque San Isidro, à Madrid. T.

RÉPONSES

Les poètes hollandais Vondel et Cats (XLIV—192 p.). — Je pense qu'il y a des extraits de Vondel traduits en allemand dans l'ouvrage du P. Alexandre Baumgarther, S. J. : *Jost von Vondel, sein Leben und seine Werke. Ein Bild aus der Niederländischen Literaturgeschichte. Mit Vondels Bildniss. Freiburg, Herder, 1882, in-8, XVI-379 p.* C. S.

Sur les bibliographies provinciales (XLI, 95, 284, 384, XLIII, 95). — Il n'a pas été publié de bibliographies spéciales et complètes sur la province de Berry, mais on trouve des renseignements nombreux dans les ouvrages suivants : 1° *Le département du Cher*, par A. Frémont. Tome II. Appendice : *Bibliographie du département du Cher.* Ce travail comprend, sous 222 numéros, répartis en 7 sections, les principaux ouvrages publiés dans ce département depuis 1789 (Bourges, 1862). 2° *Annales typographiques de Bourges*, par le S. Catherinot (Bourges, 1683, in-8 de 8 p.; 3° Catalogue des livres de la bibliothèque de M. Chevalier de Saint-Amand, ancien bibliothécaire de la ville de Bourges (1866) ; 4° Les *Catalogues de la librairie ancienne et Berruyère de Vermeil*, éditeur à Bourges; 5° *Bibliographie raisonnée des écrits de Catherinot*, par J. Flach, publiée à la suite de la réimpression d'un opuscule de Catherinot, *les axiomes du droit français*, avec notice par Ed. Laboulaye (Paris, 1883) ; 6° *Les différents almanachs publiés dans le département du Cher*, par H. B. Notice bibliographique insérée dans l'almanach du département du Cher et du ressort de la cour impériale de Bourges. Année 1858 ; 7° *Histoire des imprimeurs et libraires de Bourges, suivie d'une notice sur ses bibliothèques*, par M. H. Boyer. (Bourges, 1854). O. R.

L'histoire moderne de la France racontée par des historiens latins (XXXV, 287. 463 ; XLIII, 95). — Des *Essais sur l'histoire de la Révolution française par une Société d'auteurs latins :* il a paru une *seconde édition revue et corrigée*, 85 p. in-8. Romæ, « propè Cæsaris hortos » et Paris chez Brigitte Mathé, Libraire au Palais du Tribunal, sous les colonades du passage de Radziviil, n° 101. IX Kal. Octob. U. C. MMDLIV, 1er vendémiaire an IX. Un sous-titre donne ainsi les noms des auteurs de cet ouvrage : Cicéron, Salluste, Tite-Live, Velleius Paterculus, Tacite, Pline, Suétone, Cornelius Nepos, Quinte-Curce, Aurelius Victor, Aulus-Gellius, etc., etc., etc. En regard du texte latin se trouve une traduction un peu libre, mais exacte et élégante. Une *introduction* et une *conclusion* encadrent les principaux faits de la Révolution, depuis *l'ouverture des États-Généraux jusqu'au 18 brumaire.* P. M.

L'Inquisition (XLII, 192, XLIV, 96), ajouter. — 1° *La Inquisicion*, par don Juan Manuel Orti y Lara (Madrid, 1875, in-8; *Historia Verdadera de la Inquisicion*, par don Francisco Javier Rodrigo (Madrid, 1877, 3 in-8).

Le Gérant : L. SANDRET.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Germinal*, par Émile Zola. Vingt-cinquième mille. Paris, Charpentier, 1885, in-12 de 592 p. 3 fr. 50. — 2. *Olivier Maugant*, par Victor Cherbuliez, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1885, in-18 j. de 422 p. 3 fr. 50. — 3. *Cruelle Énigme*, par Paul Bourget. Quatrième édition. Paris, Alphonse Lemerre, 1885, in-12 de 256 p. 3 fr. 50. — 4. *La boîte à musique*, par Charles Leroy, avec une préface d'Armand Silvestre. Paris, Frinzine et Cie, 1885, in-18 j. de 292 p. 3 fr. 50. — 5. *Jean-des-Figues*, par Paul Arène. Paris, A. Lemerre, 1885, petit in-12 de 368 p. 6 fr. — 6. *Reine Soleil*, par Harry Alis. Paris, Ollendorff, 1884, in-18 j. de 304 p. 3 fr. 50. — 7. *Les jours d'absinthe*, par Charles Chincholle. Paris, Frinzine et Cie, 1885, in-12 de 392 p. 3 fr. 50. — 8. *Micheline*, par Hector Malot. Paris, Charpentier, 1885, in-12 de 404 p. 3 fr. 50. — 9. *Le petit Chose*, par Alphonse Daudet. Vingtième édition. Paris, Hetzel, 1885, in-12 de 368 p. 3 fr. — 10. *Monsieur le Préfet des Hauts-Monts*, par Félix Narjoux. Paris, Plon et Nourrit, 1885, in-18 j. de 262 p. 3 fr. — 11. *La baronne de Langis*, par Jeanne France. Paris, Plon et Nourrit, 1885, in-18 j. de 298 p. 3 fr. — 12. *La petite-fille du marquis de la Seiglière*, par Jules Nollée de Norduwez. Paris, Plon et Nourrit, 1885, in-18 j. de 274 p. 3 fr. — 13. *Sylvanie de Vitray*, par Alfred de Sauvenière. Deuxième édition. Paris, Frinzine et Cie, 1885, in-18 j. de 360 p. 3 fr. 50. — 14. *La nièce de l'organiste*, par Jean de Nivelle. Paris, Plon et Nourrit, 1885, in-18 j. de 290 p. 3 fr. — 15. *Terre de France*, par François de Julliot. Paris, Calmann-Lévy, 1885, in-18 j. de 334 p. 3 fr. 50. — 16. *Le secret de la bisaïeule*, par Mlle Louise Diard. Paris et Tours, Alfred Mame, 1885, in-8 de 190 p. 2 fr. — 17. *Gabrielle*, par Alexandre de Lamothe. Paris. Blériot et Gautier, 1885, in-12 de 352 p. 3 fr. 50. — 18. *Fleur d'Alfa*, par Marcel Frescaly. Paris, Charpentier, 1885, in-12 de 306 p. 3 fr. 50. — 19. *Le commandeur Mendoza* (mœurs andalouses), par Juan Valera, l'un des Quarante de l'Académie espagnole. Traduit de l'espagnol par Albert Savine, de l'Académie des Bonnes-Lettres de Barcelone. Nouvelle édition. Paris, E. Giraud, 1885, in-12 de 364 p. 3 fr. 50.— 20. *Signe Meltroë* (mœurs berlinoises), par Philippe Daryl. Paris, Hetzel, 1885, in-12 de 278 p. 3 fr. — 21. *Le crime et le châtiment*, par Th. Dotoievski. Traduit du russe par Victor Derely. Paris, Plon et Nourrit, 1885. 2 vol. in-18 j. de 336 et 308 p. 7 fr. — 22. *Sir Lionel d'Arquenay*, par Jules Lefèvre-Deumier, avec notice biographique sur l'auteur, par Paul Lacroix (bibliophile Jacob). Paris, Firmin-Didot, 1885. 2 vol. grand in-8 de LXXVIII-250 et 316 p. 10 fr. — 23. *Autour du village*, par Madame ***. Paris, Oudin, 1885, in-12 carré de 254 p. 3 fr. — 24. *Veillées de Touraine*, par Alfred Mahon, avec une préface de M. Henry de Pène. Paris, Oudin, 1885, in-12 de 282 p. 3 fr. — 25. *Les plumeurs d'oiseaux*, par Jules Noriac. Paris, Calmann-Lévy, 1885, in-18 j. de 374 p. 3 fr. 50. — 26. *Histoires de chasse*, par le marquis G. de Cherville. Paris, Firmin-Didot, 1885, in-12 de 390 p. 3 fr. 50. — 27. *Au pays du mistral*, par Noel Blache. Paris, Ollendorff, 1885, in-12 de 316 p. 3 fr. 50.

1. Hanté par des idées malpropres, M. Émile Zola jette de véritables défis à la pudeur publique. Jamais peut-être son manque de sens moral ne s'était affiché avec plus de cynisme que dans *Germinal*. Ce qu'il y a de curieux, c'est que le romancier n'est pas d'intention corrupteur et pervers : il considère comme chose toute naturelle son abondant étalage de *pudenda*. J'ajoute que ses obscénités n'ont rien de

sadique : il ne recherche pas les thèses dépravées, maladives et lesbiques des Maizeroy, des Catulle Mendès et autres disciples de l'auteur de *la Faustin*. Non : c'est, purement et simplement, la crudité rabelaisienne. Les ouvriers qu'il met en scène agissent à la façon des brutes — grouillant pêle-mêle dans la plus crapuleuse promiscuité, hommes et femmes, filles et garçons. Les adolescentes qui se marient sont déjà mères; les ménages à trois pullulent; les enfants eux-mêmes ne restent pas à l'abri de cette effrénée corruption. Parmi les herscheuses se traîne une certaine Mouquette qui se livre sans façon au premier venu et constamment montre à ceux qu'elle méprise ce que montra, dit-on, M. Thiers en goguette aux paysans de Grandval. Il paraît que M. Zola — c'est du moins sa prétention — a voulu décrire sous leur vrai jour les mœurs des mineurs. Eh bien! si c'est ainsi que vit le prolétariat français, l'auteur de *Germinal* a radicalement manqué son but, qui est de nous apitoyer sur les malheurs, les misères et les souffrances de la classe ouvrière. Il tue dans l'esprit du lecteur toute compassion. Le déchaînement des convoitises des houilleurs de Marchiennes et du Voreux est si répugnant; leur langage est si puant; leurs vices sont si grossiers; leurs goûts si ordurierS; leurs idées si bêtement impies, que le dégoût prend ici la place de la pitié. Certes, je sais bien que les ouvriers mis en scène par George Sand, dans le *Compagnon du Tour de France*, avec leurs mœurs élégantes relativement, et leurs aspirations de fraternité universelle, n'existent guère que dans l'imagination du romancier. Mais on les préfère encore aux brutes que nous décrit M. Zola. *Germinal* doit calomnier les mineurs. Ils ne sont ni si corrompus, ni si dégoûtants que cela... Nous trompons-nous? C'est possible. En ce cas, et en admettant que le tableau ne soit pas chargé, *Germinal* restera comme un terrible réquisitoire contre les sophistes et les émancipateurs. Ils ont dit à l'ouvrier que Dieu était un mythe, que l'âme n'existait pas, que l'homme avait ici-bas droit à toutes les jouissances. Ils ont coupé le câble qui reliait la terre au ciel; ils ont enlevé aux déshérités la consolation et l'espoir en Dieu — ce pain blanc des pauvres. Les mineurs de M. Zola sont leur œuvre : elle est parfaite. Mais il n'y a pas que des mineurs, dans *Germinal*. Il y a aussi des bourgeois : les Grégoire, les Hennebeau et les Négrel. A les peindre, M. Zola ne garde pas plus de mesure. Les Grégoire sont des égoïstes; les Négrel et les Hennebeau, des pourris. Il ne leur accorde même pas l'effort intellectuel. Deux prêtres traversent le roman : l'un est bien avec tout le monde et ne dérange personne; l'autre est une sorte de Savonarole, qui tonne contre les « oppresseurs » en faveur des « opprimés ». Or, comme dans les deux camps, il n'a en face que des athées, ses vibrantes homélies demeurent absolument stériles. Rendons ce témoignage à

M. Zola : ses prêtres pourraient avoir des vertus plus efficaces; mais ils n'offrent rien d'odieux. C'est d'ailleurs une remarque, faite par nous depuis longtemps, que le Rabelais du roman contemporain n'a pas de parti pris contre la religion. Tout récemment, il disait à un reporter du *Matin* qui l'interrogeait sur la signification de son livre : « Quand on veut voir et comprendre, on acquiert la certitude que la « Révolution de 89 n'a rien fait pour l'ouvrier. Le paysan a gagné la « terre, l'ouvrier est plus malheureux que jadis, et les royalistes ont « raison quand ils affirment que les anciennes corporations protégeaient mieux le travailleur que le régime actuel. » C'est vrai. Quant à conclure, avec l'auteur, que *Germinal* est œuvre de pitié, franchement il n'y a pas lieu. Nous voyons là plutôt, consciente ou non, une œuvre de haine et de désespérance. Tout y concourt à la grève implacable, à la fusillade homicide, et à cette terrible inondation de la mine froidement préparée, provoquée, accomplie par le nihiliste Souvarine. Ce Russe, dans le roman, représente la destruction féroce, l'extermination systématique, le fanatique anéantissement. Dans le portrait de ce triste personnage, M. Zola s'est inspiré de Tourgueneff. Que ne s'inspirait-il de l'Evangile? Alors, vraiment oui, le romancier eût fait acte de concorde, de justice et d'apaisement. Je m'aperçois que je n'ai pas indiqué l'action. Elle peut se résumer en deux mots, bien qu'elle embrasse près de six cents pages. Etienne Lantier, fils de Gervaise, de la famille des Rougon-Macquart, arrive aux mines du Voreux près d'Anzin et y est embauché comme houilleur. Étienne lit les journaux socialistes, correspond avec un certain Pluchart, agent de l'*Internationale,* fréquente Souvarine et finit par organiser une grève, qui n'aboutit qu'à faire fusiller les mineurs. Il part ensuite pour Paris où nous devinons qu'il sera clubiste, collectiviste, travailleur de la pensée et probablement gibier de Nouméa. Entre ces deux faits, l'arrivée et le départ d'Étienne Lantier, s'agite, à six cents mètres de la croûte terrestre, tout un peuple, le noir peuple des mines. Quand il remonte à la lumière, c'est pour s'abrutir dans le vice et la boisson. Ayons la franchise d'en convenir : thèses et obscénités à part, Zola est réellement un grand peintre. Il nous fait assister au travail effrayant des forçats de la terre, il nous promène dans ces labyrinthes inextricables, qui font songer aux cercles de l'*Enfer*, du Dante; il nous décrit, avec une puissance de relief extraordinaire, la descente des hâves travailleurs, le charroi de la houille dans les berlines traînées par des chevaux qu'on ne remonte jamais, le gémissement sinistre des roues, l'effondrement des quartiers de roches, l'infiltration de l'eau dans les chantiers, le mystérieux, l'invincible, l'épouvantable grisou. La grève est un tableau saisissant, la lutte avec les soldats une maîtresse page, l'atroce forfait de l'inondation des fosses et l'écroulement du Voreux

après le sciage de son cuvelage par Souvarine, une description hors de pair. On peut traiter de shakespearienne et de dantesque la scène muette de la strangulation de la jeune, inoffensive et heureuse fille des Grégoire par le chef de la famille des Maheu, le vieux Bonnemart, idiot, paralysé, et qui, « personnification d'une haine séculaire toujours contenue, » retrouve un moment toutes ses forces pour serrer « de ses doigts noueux » le cou blanc de Cécile, « auprès de laquelle il tombe mort ». Oui, tout cela est d'un artiste de grand talent. Mais le talent n'innocente pas, au contraire !

2. — M. Victor Cherbuliez, de l'Académie française, a voulu, lui aussi, parler des ouvriers et des patrons, des mines et des mineurs, des grèves et des grévistes, des socialistes et des clubistes, du capital, du travail, et de tout ce qui s'ensuit. Mais, pour être moins réaliste, moins débraillée, plus pudique et plus réservée, que son Étude est donc pâle à côté de celle de M. Zola ! Ici, du vin, souvent trouble et troublant, parfois aussi pétillant et généreux ; là, du petit lait... aigri. Son seul mérite sur M. Zola est d'avoir trouvé un titre clair : *Olivier Maugant*. L'homme qui porte ce nom est, en effet, le héros du livre — un héros d'ailleurs peu intéressant. On sait du moins à quoi s'en tenir, dès les premières pages, tandis que ce titre énigmatique de *Germinal* ne rime et ne répond à rien. Il faut arriver à ces dernières lignes du roman pour avoir l'explication de la charade : « Des hommes poussaient; une armée noire, vengeresse, qui *germait* lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la *germination* allait faire bientôt éclater la terre. » Il y a aussi, dans *Germinal,* cette différence que la lutte est circonscrite entre une société minière et ses ouvriers, et que, dans *Olivier Maugant,* le combat social est un simple épisode. Au fond, le lutteur, et quel piètre hercule ! c'est ce pauvre Olivier. Dès le collège, il se laisse diriger par un copain roué, qui, plus tard, le bernera, l'exploitera, sans aucun remords. Sa mère ne l'aime guère. Veuve, elle se remarie avec un certain Maresquel, directeur des usines et des mines de Fornay. Millionnaire et mal élevé, ce Maresquel n'a qu'un but : l'effacement de l'enfant. Mme Maresquel meurt après deux ans de mariage, et le parâtre devient le tuteur légal d'Olivier. Son premier soin est de lui voler sa fiancée, Georgine Valtreux. Dissimulant haine et dépit, le jeune Olivier consent à servir de secrétaire à Maresquel et gagne sa confiance. Il retrouve à l'usine la sœur de sa fiancée. A l'ancien amour succède un amour nouveau, chaste et pur, qui rend un moment le calme et la paix au malheureux garçon. Mais il a compté sans les vices de l'abominable Maresquel. Celui-ci cherche à faire sa maîtresse de cette jeune femme. Alors, Olivier n'y tient plus. Il se jette à corps perdu ans une grève organisée contre le maître des usines de Fornay. Feu

de paille! Dès que les choses prennent une tournure violente, Maugant est désarçonné. C'est un gréviste platonique et sentencieux, jouant un jeu très louche, redoutant l'homme dont il a été le souffre-douleur et n'osant pas décidément prendre parti contre lui. Où est l'idée-mère de ce roman? Est-ce la vengeance longuement et savamment préparée d'un homme à qui un autre a ravi la femme qu'il aimait? Est-ce l'étude d'un grand centre industriel? On n'en sait trop rien. Olivier Maugant parle sans cesse de se venger, et ne se venge pas. Quant aux ouvriers de Fornay, ils n'entrent en action qu'à la dernière heure. On dit que M. Cherbuliez a tenté de faire de son héros la contre-partie du docteur Pangloss, de Voltaire — un Pangloss pessimiste. Eh bien! m'est avis qu'il a raté l'échantillon, du tout au tout. Olivier Maugant nous fait simplement l'effet d'un imbécile, d'un être nul, oscillant entre le bien et le mal, submergé dans le médiocre, vivant d'illogismes et de contradictions, finalement n'arrivant au bonheur que par une lâcheté dont il a honte. Ce Pangloss à rebours n'a rien d'attrayant — pas plus d'ailleurs que le Maresquel, un brutal, un insolent et un libertin. Le seul personnage sympathique du livre est Béatrice : agréable, souriante et douce figure, qui reparaît çà et là, donnant du cœur à Olivier — qu'elle appelle « son pauvre boîteux! » Maugant, en effet, boîtait un peu, et M. Cherbuliez laisse entendre que ce défaut physique influa toute la vie sur le moral de l'incorrigible pessimiste. Il faut bien trouver un prétexte aux laideurs d'une marionnette manquée. Le romancier a beaucoup mieux brossé le portrait d'Aristide Lavantie. C'est l'ancien camarade de collège d'Olivier Maugant. Ambitieux déclassé, il passe du journalisme à la politique, fait des conférences aux ouvriers, houspille les bourgeois, pérore dans les cafés, se moque *in petto* de tout le monde, et, naturellement, tire ses grègues, quand « ça se gâte ». Il y a dans ce péroreur, gras, rubicond et tonitruant, la médaille (avec envers et revers) d'un de ces démagogues sans conviction — dont notre société détraquée fourmille. La scène dans laquelle Lavantie et Maresquel jouent au plus fin est vraiment belle. Celui-ci veut acheter celui-là. Très puritain, en apparence, l'apôtre du socialisme se fâche tout rouge. Il ne s'agit que de savoir mettre le prix à ce clair de lune de Mirabeau radical. Tant que l'enchère est au-dessous de cent mille francs, il crie, tonne, tempête. A cent mille francs, la voix se radoucit, l'airain devient cire molle, l'incorruptible est conquis. Histoire vraie, éternellement vraie! Je ne dirai rien de la description que M. Cherbuliez nous sert du centre ouvrier de Fornay. On s'aperçoit qu'il n'en a vu les mines, les hauts-fourneaux, les pudleurs, les herscheurs, les houilleurs et les forgerons que du haut d'un tilbury — peut-être du fond d'un cabinet, avec les *Manuels Roret* pour lunettes. Notons, au passage, cette attaque

bête et inutile contre le clergé, mise dans la bouche du Maresquel : « Un curé passe son temps à prêcher aux autres la morale chrétienne « et à faire semblant de la pratiquer... » Quel esprit!... Pour conclure, *Olivier Maugant*, malgré quelques pépites de beau langage, deux portraits réussis, trois ou quatre scènes bien venues, n'ajoutera rien à la gloire littéraire de M. Victor Cherbuliez. L'œuvre, dans son ensemble, est de beaucoup inférieure au *Comte Kostia*, à *Samuel Brohl*, aux *Idées de Jean Têterol* et même à *la Ferme du Choquard*. Des critiques autorisés la vantent cependant beaucoup. Mais ce sont précisément ceux qui flirtent avec l'Académie française. Ils estiment habile de se créer des intelligences dans la place. On ne sait pas ce qui peut arriver.

3. — Vous rappelez-vous la *Sapho*, de M. Alphonse Daudet? Un jeune écrivain, déjà célèbre, vient de la refaire — à sa manière. C'est, en effet, une Sapho du grand monde, que Thérèse de Sauve. Elle n'a pas les goûts dépravés de Fanny Legrand, la fille du cocher de fiacre. Elle ne roule point comme elle d'atelier en atelier. On est en présence d'une femme sensuelle et passionnée, que le milieu social a préservée de la débauche grossière et de la banale prostitution. Mais, comme Fanny Legrand sur Jean Gaussin d'Armandy, elle exerce la même fatale influence sur Hubert Liauran. Pour Fanny, plus âgée que lui, Jean délaisse sa famille et s'attire les malédictions de son vieux père. De même pour Thérèse de Sauve, plus âgée qu'Hubert, celui-ci quitte son foyer et brise le cœur de sa mère et de son aïeule. Cet Hubert, jeune tourtereau de vingt et un ans, a été très délicatement élevé par les deux femmes — deux saintes. Mme Castel et Mme Liauran, veuves de deux officiers, n'ont ici-bas à aimer que l'enfant pour qui elles vivent. Et elles l'aiment bien, je vous assure! Elles l'entourent de soins, de caresses, de précautions, de prévenances et de bons conseils. Un jour pourtant, le jeune Hubert — « mademoiselle Hubert, » ainsi que l'a plaisamment surnommé son parrain, le vieux général comte Scilly — veut essayer ses ailes en dehors du nid maternel. Il rencontre Sapho — je veux dire : Thérèse de Sauve. Fille adultérine d'une bourgeoise désœuvrée de Paris et d'un prince italien, elle est mariée à un fonctionnaire supérieur qui a de drôles d'idées sur la morale — et qui laisse sa femme vivre à sa guise. De son côté, lui fait de même. Thérèse, dans tout l'éclat de sa merveilleuse beauté, produit sur Hubert Liauran une impression irrésistible. Elle se sent aimée de lui. Ce n'est pas cette fois l'amour vulgaire des coureurs de guilledoux. C'est l'amour profond et vrai d'un jeune homme encore vierge. Immédiatement, elle se prend à aimer aussi — et très sincèrement — son adorateur platonique. Il est sous-entendu que ce platonisme n'est que le préliminaire de la chute. Voilà Hubert pris corps et âme. Ce que souffre sa mère est inimaginable. Hubert, naguère pieux, s'éloigne de l'église. Hubert, fils sou-

mis hier, enfant respectueux la veille, se métamorphose en révolté, du jour au lendemain. On ne le voit apparaître qu'à de rares intervalles dans le silencieux hôtel de la rue Vanneau. Comment le tirer des griffes de Dalila? Il y a pourtant de l'espoir. Un cousin de Mme Liauran lui apprend que la maîtresse de son fils est une créature indigne, et qu'au vu et su de tout le monde, le dernier été, à Trouville, elle s'est donnée à un certain comte de Lacroix-Firmin. C'est le vieux général Scilly qui est chargé d'annoncer la nouvelle à son filleul. Nouvelle mal accueillie. Hubert n'en veut rien croire. Pourtant, le soupçon l'inquiète et le poursuit. Il court trouver Mme de Sauve et l'adjure de lui dire la vérité. Celle-ci avoue. On pourrait penser qu'il va briser avec elle. Point. Comme Jean Gaussin d'Armandy, Hubert Liauran retourne à son « vomissement ». Et la Dalila éternelle accomplit son œuvre. Tel est le sujet de *Cruelle énigme*. Ce roman volumineux, écrit impeccablement par un psychologue qui se réclame de Stendal, de Sénancour et de M. Renan, ne contient ni mot cru, ni terme obscène, ni expression risquée. Analyste subtil, maître de sa plume, l'auteur a su peindre chastement les situations les plus scabreuses. Faut-il en inférer que ce livre est d'une lecture saine, fortifiante et sans dangers pour de jeunes lecteurs? A Dieu ne plaise. M. Paul Bourget appartient à cette école de déterminisme littéraire qui considère la morale comme une quantité négligeable et se fait une règle de ne pas conclure. L'auteur de *Cruelle énigme* est un impassible : sa Thérèse de Sauve — à l'étudier et à la voir de près — nous apparaît, en définitive, malgré ses dehors brillants et sa retenue relative, comme une abominable créature, plus abominable que cette rouleuse de Fanny Legrand, puisqu'elle trompe son mari d'abord, et ensuite le complice aveugle de sa passion coupable. Un romancier qui aurait souci des principes supérieurs protesterait contre les désordres dont il peint les ravages. M. Paul Bourget passe indifférent. Il ne se départ un peu de son attitude centre-gauche, que lorsqu'il nous montre les deux martyres de la rue Vanneau. Le malheur de ces saintes veuves l'émeut malgré lui, et il a d'heureuses trouvailles pour exprimer leur souffrance. Rien de plus exquis que cette plainte de l'aïeule, pensant à sa fille et à son petit-fils : « J'ai mal à leurs deux cœurs! » La seule leçon que l'on puisse tirer de *Cruelle énigme* a trait à l'éducation des enfants — surtout des garçons. Il est bon de ne pas élever ceux-ci dans du coton, et de les préparer de bonne heure aux rudes combats de la vie. Une heure vient où il faut compter avec les passions. Or, c'est de quoi ne se doutèrent jamais la grand'mère et la mère d'Hubert Liauran. Ayant vécu jusqu'à vingt et un ans sous l'aile maternelle, ne recevant d'autres leçons et d'autres inspirations que celles de deux femmes, admirables certes de tendresse et de dévouement, mais qui donnent à leur fils une éducation faite

bien plus pour un cénobite que pour un homme du monde, ce qui doit arriver arrive, comme chante Marguerite au second acte de *Faust :* loin d'être un préservatif, cette éducation fermée devient pour le pauvre garçon la cause d'un détraquement plus irrémédiable et plus absolu. Notre confrère Henry de Pène l'a dit, dans le *Gaulois,* avec beaucoup de raison : « En voulant élever Hubert trop bien et le trop garder pour elles, sa mère et sa grand'mère l'ont mal élevé; elles l'ont retenu et bercé contre leur sein, étranger aussi longtemps que possible aux mêlées et aux chocs de l'existence, et l'ont, par les raffinements d'une tendresse maladroite, efféminé au lieu de le tremper. » Le défaut d'une méthode pareille saute tellement aux yeux que son éducation religieuse reste impuissante pour empêcher Hubert de se jeter dans l'abîme et d'en sortir ensuite. Il en serait différemment si cette éducation eût germé dans une âme plus virile et moins féminisée. Il va sans dire qu'aucune des précédentes réflexions ne vient à l'esprit du romancier. M. Paul Bourget pose des énigmes, mais il se garde bien de les résoudre.

4. — Dans la préface de *la Boîte à musique,* M. Armand Silvestre lance l'anathème qui suit : « Ce livre sera maudit de tous les chattemiteux, cacochymes, bégueulisants, pontifes, marchands de moutarde académique et autres personnes sérieuses pour qui la gaieté est un crime, et qui, s'il est vrai, comme Rabelais l'a dit, que rire est le propre de l'homme, montrent clairement qu'elles n'ont rien de propre ou sont de franches bêtes. » Voilà de bien gros mots et beaucoup de bruit pour pas grand'chose. Le jeu vraiment n'en vaut pas la chandelle. Nous ne maudirons pas *la Boîte à musique;* mais, dussions-nous endosser toutes les imprécations du rédacteur du *Gil-Blas,* nous n'en dirons pas moins que le point de départ de l'histoire, plaisamment racontée d'ailleurs par M. Charles Leroy, est une polissonnerie. Résumons le fait en quatre lignes : Raoul Lernois doit se marier avec Blanche Mercain — jeune personne discrète, bien élevée et très pointilleuse sur le chapitre des fredaines de la vie de garçon. Or, naguère, maître Raoul a offert à une certaine Gabrielle une boîte à musique — genre perfectionné, — laquelle, une fois montée, chante tous les airs d'opérettes à la mode. Jusqu'ici pas grand mal, et le cadeau ne tire pas à conséquence. Mais, sous le couvercle de cette diablesse de boîte se trouve collée une photographie, représentant Raoul en Cupidon et Gabrielle en Vénus. L'amoureux de Blanche Mercain voudrait bien faire disparaître cette horreur. Il se rend chez Gabrielle. La boîte a été vendue, et il s'agit de la rattraper. Alors commence une odyssée vraiment comique. Successivement la boîte passe à un brocanteur, à un bon curé de campagne, à un Anglais collectionneur, à un colonel, à un tapissier, à je ne sais plus qui. Raoul court après la boîte comme

un dératé. Finalement, il la rattrape, Dieu sait au prix de quelles fatigues, de quelles perplexités, de quelles angoisses. L'épisode du curé de campagne pouvait dégénérer en méchant pamphlet. L'auteur a su ne pas tomber dans cet écueil. Il présente l'abbé Chapot comme un mélomane instinctif, qui n'entend malice à rien. Vénus et Cupidon l'intriguent passablement. Mais sa naïveté résoud aisément le problème. Il les prend pour Adam et Ève, et les airs d'opérette sonnent à son oreille comme de joyeux cantiques. Lors de ses visites pastorales, l'évêque du diocèse s'arrête dans la paroisse de l'abbé Chapot, les fidèles sont convoqués à l'église, et la boîte à musique, mise en mouvement, entame un air d'Offenbach. Monseigneur, justement scandalisé, traite l'abbé Chapot de sacrilège. Ahurissement de celui-ci, qui ne comprend rien à l'algarade. Il n'y avait pas à s'y tromper : le pauvre cher homme était de bonne foi. Son air effaré, sa mine déconfite et, du reste, sa réputation de sainteté, connue de l'évêque, étaient des garants suffisants de son innocence. La joie, les plaisirs, les frivolités du monde, où les aurait-il pu connaître, l'humble desservant aux vêtements laborieusement rapiécés et usés jusqu'à la corde, aux gros souliers, aux mains rouges et calleuses des labeurs de son jardin? Ce n'est certes pas dans le village qu'il habitait depuis sa sortie du séminaire. Le prélat, qui était homme d'esprit, finit par rire de l'incident. C'est ce qu'il fit de mieux. Rions aussi, en ayant bien soin de prévenir qui de droit qu'il ne faut pas donner à lire *la Boîte à musique* à des jeunes filles.

5. — Connaissez-vous la Provence? Un prélat au franc-parler, l'évêque de Grasse et de Vence, Antoine Godeau, l'appelait « une gueuse parfumée. » Gueuse, nous semble de trop. La Provence est une terre bénie de Dieu, un pays de soleil, de parfums et de fleurs. Elle a trouvé des poètes ardents pour la chanter, des écrivains enthousiastes pour la faire aimer. Parmi ceux-ci, deux sont hors de pair: Alphonse Daudet et Paul Arène. Mais, depuis quelque temps, l'auteur de *Tartarin* est devenu tout à fait *franchiman,* comme on dit là-bas, du côté de Tarascon. M. Paul Arène seul est resté fidèle aux amours de sa jeunesse. Je ne sais rien de plus chaud, de plus coloré, de plus..... provençal que son *Jean-des-Figues.* Il vint au monde au pied d'un figuier, « un jour que les cigales chantaient et que les figues en fleurs, distillant leur goutte de miel, s'ouvraient au soleil et faisaient la perle. » Voilà, certes, une jolie façon de naître. Un peu toqué, ce Jean. Quoi de surprenant? Il avait reçu un fameux coup de soleil. Ses parents le menaient aux champs avec l'âne Blanquet, attachaient l'âne à quelque grosse pierre, plaçaient Jean tout près, du côté de la tête, de manière à être garanti des feux de l'astre par les longues oreilles de l'animal. Mais une après-midi, piqué par les taons, Blan-

quet remua si fort qu'il se déplaça et que l'enfant dormit une bonne demi-heure la tête nue, au grand soleil. « Il y a du soleil là-dedans, « disaient les indigènes de Canteperdrix, et il restera ainsi. » Et Jean resta comme il fut dit. C'était un rêveur, un bayeur aux corneilles, un « imaginaire », aux goûts singuliers, grand collectionneur d'herbes, d'insectes et de pierres bizarres. Il se prit d'amour pour Roset, la bohémienne recueillie par Mme Cabridens. Mais cela lui réussit peu. La fille de Bohême se moquait de lui : « Oh ! l'ensoleillé ! oh ! Jean des Figues, oh ! » Jean, d'abord, accueille ces rires avec bonheur. Il a voué à Roset la platonique adoration des anciens preux. Toutefois, les « rebuffades » de Roset finissent par le refroidir. Il part pour Paris, pour la « Gaule », et ce Latin original y fait de la littérature — avec succès. Au bout d'un certain temps, Roset et lui se rencontrent. Hélas ! ce n'est plus la Roset de Canteperdrix. On la lui a diablement métamorphosée. Est-elle toujours digne de son amour? Il le croit. Foi dans ces sortes de choses n'est pas preuve. Inutile d'ajouter — et c'est le mauvais côté de l'histoire — que la passion platonique d'autrefois disparaît aussi, remplacée par un sentiment plus matériel, mais aussi plus vulgaire et moins digne du poétique « ensoleillé » de Canteperdrix. A *Jean-des-Figues* s'ajoutent, pour terminer le volume, quatre courts récits méridionaux, qui sont *la Tor d'Entrays*, *le Clos des âmes*, *la mort de Pan* et *le Canot des six Capitaines*. Il y a dans ces récits, notamment dans *la mort de Pan*, un grain de voltairianisme qui, à notre avis, en gâte la saveur. Ceci est pour le fond ; car, comme forme c'est parfait.

6 et 7. — *La Mouche d'Or* de M. Zola, certainement, agaçait M. Harry Alis (Percher, de son vrai nom). Il a voulu peindre d'une tout autre façon, « la grande courtisane parisienne ». Sa « Reine Soleil » est la fille d'un malheureux paysan savoyard, qui vient à Paris gagner sa vie comme domestique. Peu à peu, son intelligence s'affine, et étant de celles qui n'ont ni âme ni cœur, elle se lance dans le bataillon de Cythère où elle ne tarde pas à prendre une première place. Apre au gain, Reine-Soleil amasse trois petits millions, le diable sait comment : ce n'est pas en élevant des lapins. Riche, elle retourne au pays où elle essaie de jouer à la dame charitable et considérée. Mais la considération, et pour cause, ne s'improvise pas. Reprise par la nostalgie de la boue, l'ancienne courtisane reparaît sur les boulevards. Mœurs de mauvais lieux, orgies et débauches à froid, monde putride, vie libertine, quand donc nos romanciers en sortiront-ils? M. Harry Alis le pourrait avec succès : témoin l'histoire du paysan Catherin, du père de Reine, qui est par lui traitée de main d'ouvrier. C'est d'ailleurs la partie vraiment écrite du roman, et l'on se passionne pour cet homme que possède l'âpre passion de la terre et qui, pied à pied, conquiert

sur le torrent de la Borne sa vigne et son champ. Mais sa fille, une fille de marbre, pouah! J'accueillerai de même la Léona Dollen dont l'encombrante et absorbante personnalité remplit toutes les pages des *Jours d'absinthe*, de M. Charles Chincholle. Ah! la mort de cette gouge est terrible : elle se brûle dans un incendie allumé par son imprudence. Du coup, la famille de Léona se trouve délivrée de la honte dont cette prostituée la couvrait insolemment. Son frère, buveur d'absinthe par désespoir, fuit à jamais la liqueur homicide; sa mère, une digne femme, ose maintenant paraître en public; une bru dévouée lui fait oublier tout un passé de douleur. Incontestablement, on ne peut pas dire que pareil dénouement ne soit très moral. Il l'est, mais cela n'excuse pas les trop grandes libertés qui déparent l'œuvre de M. Chincholle. Un détail original. L'auteur fait des charges à fond de train contre les huissiers et contre l'État, « ventouse sans pitié, pieuvre gigantesque. » Si dans ces vives mercuriales quelque lecteur veut voir une circonstance atténuante, je ne m'y oppose pas.

8. — Le prince Sobolewski, descendant des rois de Pologne, inscrit dans l'almanach de Gotha, n'a plus de quoi vivre et de quoi faire vivre une ribambelle de frères, de sœurs, de tantes, de nièces, de neveux, de cousins, sa seule cour, hélas! Dans cette détresse, il se décide à épouser Mme Beaumoussel, veuve d'un richissime industriel. Le prince est charmant, la veuve est une excellente femme — à cela près qu'il a trente ans et qu'elle est déjà sur le retour. Marié, le Polonais s'ennuie et noue une liaison coupable avec une certaine Germaine Haurois dont le mari, ingénieur, habite le Chili, et qui est venue en France prendre les eaux de Cauterets. De cette liaison adultère naît une fille : Micheline. Rappelée par l'ingénieur, Germaine confie l'enfant au prince Sobolewski, ou plutôt, à la suite d'un stratagème convenu d'avance, l'enfant est abandonné sous un arbre du parc d'Hospore. Le prince se promène avec sa femme : il est censé avoir trouvé Micheline — laquelle est emportée au château, mise en nourrice et finalement adoptée par les Sobolewski. Dans ces intervalles, le prince meurt d'une chute de cheval; l'ingénieur meurt aussi (M. Hector Malot ne dit pas de quoi, mais peu importe); Germaine quitte l'Amérique : elle vient reprendre sa fille. Halte-là! Quand la vraie mère se présente au château d'Hospore, elle trouve devant elle la mère d'adoption. L'enfant a été déclarée à l'état civil comme fille de père et de mère inconnus. Micheline n'appartient plus légalement à la femme adultère qui lui a donné le jour : elle est la fille légitime de l'honnête femme qui l'a adoptée. Laquelle des deux l'emportera? Laquelle des deux gagnera le cœur de l'enfant? Voilà le problème que M. Hector Malot s'applique à résoudre. La lutte entre les deux mères est très intéressante. Sans se faire connaître, Germaine s'installe au château

comme institutrice de Micheline. A l'enfant trouvée, la princesse Sobolewska n'a jamais su rien refuser. Il en est résulté la fillette la plus mal élevée, la plus désagréable du monde. Germaine, que les épreuves ont purifiée, souffre de voir sa fille dans de semblables dispositions. Elle veut la corriger de ses vilains défauts. Mais elle est obligée de dissimuler, de se contraindre, lorsqu'elle rappelle à l'ordre une enfant accoutumée d'obéir à tous ses caprices, de faire toutes ses volontés. Heureusement, Micheline a un cœur d'or. Peu à peu, la petite mauvaise tête se transforme et s'amende. Germaine s'attache de plus en plus à l'enfant, à son enfant. Vingt fois par jour, elle est sur le point de se trahir. Elle témoigne à Micheline une affection trop ouverte, trop profonde. La princesse s'en offusque : « Vous voudriez, lui dit-elle, « que Micheline vous aimât comme elle m'aime. Eh bien ! cela, je ne « le veux pas, moi. » Et ne pouvant cacher le sentiment d'angoisse qu'elle éprouve, la princesse congédie l'institutrice. L'enfant en tombe malade : la vraie mère est rappelée — et c'est alors que son secret lui échappe. A quoi bon ? puisque de par la loi, cette petite fille ne sera jamais l'enfant de sa mère, cette femme ne sera jamais la mère de cet enfant. Un compromis tacite entre Germaine et la princesse fait que les choses restent en l'état. Elles sont deux à aimer Micheline, voilà tout. Celle-ci, déjà grande demoiselle, a deviné ce qu'on lui cache. Le jour de son mariage, à un moment où Germaine la regarde en pleurant, elle l'attire dans ses bras et d'une voix frémissante, lui dit : « Vous êtes maman ! » C'est sur ce mot que termine le roman de *Micheline*. Le début est loin d'être irréprochable ; mais, une fois l'action engagée, la critique désarme. C'est une suite ininterrompue de scènes poignantes et attendrissantes qui parlent à l'âme, remuent le cœur et captivent l'esprit par leur simplicité même et leur naturel.

9. — Ce n'est pas le chef-d'œuvre de M. Alphonse Daudet, que ce *Petit Chose* dont la vingtième édition vient de paraître ; mais c'est bien joli. L'auteur, quand il polissait ce bijou, ne sacrifiait pas aux dieux du jour, et la politique était le cadet de ses soucis. On n'en trouve du moins pas l'ombre dans ce roman. Est-ce bien un roman ? La deuxième partie, oui. Les aventures de Daniel Eyssette (Petit Chose) à Paris, ses malheureuses tentatives littéraires, sa *Comédie pastorale*, son *Papillon bleu*, ses déceptions et finalement son entrée dans le commerce des porcelaines — toute une série d'événements ahurissants, c'est fantaisie pure. Mais la première partie du livre est la biographie d'Alphonse Daudet lui-même avant son départ de la province. Comparez les premiers chapitres de *Petit Chose* avec *Mon frère et moi*, d'Ernest Daudet. Les noms seuls diffèrent. Daniel Eyssette naquit dans une ville du Languedoc (lisez : Nîmes). Son père faisait le commerce des foulards. La Révolution de 1848 le ruine. Pour se rétablir, la famille Eyssette vient s'installer à Lyon :

elle n'y réussit pas mieux. La misère pénètre au foyer. Il faut que les enfants gagnent leur vie. Daniel a fini ses études. Un ami de son père, principal du collège de Sarlande (lisez : Alais), consent à recevoir Daniel comme « surveillant des petits ». Il est petit lui-même, c'est le « petit Chose ». Mais il a du courage et bravement se met à son métier de pion. Tout d'abord le métier lui plait : « Les petits, écrit-il, n'étaient pas méchants; c'étaient les autres. Ceux-là ne me firent jamais du mal, et moi je les aimais bien, parce qu'ils ne sentaient pas encore le collège et qu'on lisait toute leur âme dans leurs yeux. » Ce fut bien différent quand il prit l'étude des « moyens ». Ils le haïrent du coup sans le connaître. Il signifiait pour eux l'ennemi. Les mauvais tours, les farces bêtes, les persécutions odieuses, les complots cruels dont il était la cible le rendirent misanthrope : il prit l'existence en dégoût, et il allait se pendre bel et bien, quand il fut détaché, délivré, sauvé par l'abbé Germane. Un original, cet abbé (ne serait-ce pas l'abbé Reynaud, oncle maternel de M. Daudet) Il professait la philosophie et tenait les philosophes en horreur. Il parlait peu, d'une voix brève, tutoyait tout le monde et marchait à grands pas. Son visage, couturé de petite vérole, donnait à sa physionomie, quelque chose de sévère. Mais il avait le regard des contemplateurs, des rayonnants et des doux. Il occupait une chambre tapissée de vieux livres, à l'extrémité de la maison. Le Petit Chose se sentait une vive sympathie pour ce bourru — dont il devinait le bon cœur. Il n'avait qu'un défaut : il fumait la pipe. C'est bien pardonnable. On connait le mot du cardinal Donnet à un jeune présomptueux. Le cardinal prisait beaucoup : il offre un soir du tabac à son voisin, dans un salon de Paris. — Monseigneur, dit le fat, je n'ai pas ce défaut. — Jeune homme, riposta le cardinal, je ne vous en souhaite pas d'autres... Donc, l'abbé Germane fumait. Quand le Petit Chose voulut quitter le collège de Sarlande, voici quelles furent les recommandations de l'abbé : « Je sais que tu n'es pas heureux, mon pauvre petit pion, et que les enfants te font une rude existence. Mais aimes-tu bien le bon Dieu? Il faut l'aimer, vois-tu, mon cher, et avoir confiance en lui, et le prier ferme, sans quoi tu ne t'en tireras jamais. Aux grandes souffrances de la vie, je ne vois que trois remèdes : le travail, la prière et la pipe — la pipe de terre très courte, souviens-toi de cela. Quant aux philosophes, n'y compte pas; ils ne te consoleraient jamais de rien. J'ai passé par là, tu peux m'en croire. » Petit Chose, petit Chose, vous souvenez-vous encore des recommandations du bon abbé Germane? Il y a apparence qu'elles sont depuis longtemps oubliées. Qu'en dit l'auteur du *Nabab*, des *Rois en Exil* et de *Numa Roumestan*?

10. — Sous la plume d'un républicain, un aimable scepticisme n'est pas pour déplaire, et les hommes d'esprit le préfèreront toujours à

l'intolérance jacobine — si désagréable et si repoussante. Aussi ne devons-nous pas nous montrer trop dur pour M. Félix Narjoux, l'auteur de *Monsieur le Préfet des Hauts-Monts*. S'il n'est pas toujours juste pour ceux qu'il appelle « les cléricaux, » il se garde de les vilipender et il épargne encore moins les radicaux. Son livre peut faire suite aux *Martyrs du Fonctionnarisme*, de M. Léon Valery. Je conseille aux petits gourmés de l'opportunisme, dont les papas sollicitent pour eux les galons administratifs, de lire *Monsieur le Préfet des Hauts-Monts*. Tout n'est pas rose dans les préfectures républicaines. Ce « cher Durand » vous en donnera des nouvelles. Journaliste de l'opposition sous l'Empire, bavard, loquace et passablement bohème, Charles Durand est nommé d'emblée préfet à Pont-Ville (?), département des Hauts-Monts (?). Ce qu'il bâtit, avec sa femme et sa fille, de châteaux en Espagne, est inouï. On dirait que, nouvel Archimède, il va soulever le monde. Allons donc! Une semaine de séjour à Pont-Ville a suffi pour mâter son orgueil et refroidir son enthousiasme. Drapé dans son uniforme, il descend sur le quai de la gare avec la majesté de l'âne qui portait des reliques. « Monsieur le préfet, je suis monsieur le préfet » répète-t-il doucement, en modifiant son allure d'autrefois. Peine perdue! Un gamin, dans la rue, lui envoie un pan de nez. Trois journaux paraissent à Pont-Ville : l'un est opportuniste, l'autre radical, le troisième conservateur. Froissé du changement imprévu du préfet de la veille, le journaliste opportuniste salue en ces termes « Monsieur Durand » : « Nous attendrons d'avoir vu à l'œuvre le nouveau préfet « pour l'assurance de notre concours. » De la part d'un journal ami, M. Durand trouve que le filet est au vinaigre. Le radical dit : « L'émis- « saire du gouvernement est arrivé ce matin. Nous engageons nos lec- « teurs à accueillir ce triste personnage avec l'indifférence qu'il mérite. » Voilà qui promet pour plus tard des « éreintements » quotidiens. Le conservateur, lui, le prend de plus haut. Il écrit dédaigneusement : « Il y a eu, ce matin, quelque changement à l'hôtel de la préfecture. « Nous ignorons si c'est le préfet ou le meuble d'un salon qui a été « changé. Comme la chose importe peu à nos lecteurs, nous n'avons pas « cherché à être plus exactement renseigné. » Et dire, conclut philosophiquement « Monsieur Charles Durand », que j'ai salué de même ou à peu près la nomination de pas mal de ministres et de hauts personnages!... Arrive la session du conseil général. Ici une scène du plus haut comique. Pendant trois heures, M. Social (radical), M. Leroy (monarchiste), M. Çamétégal (centre-droit), M. Diskypense (indépendant), M. Plairatous (opportuniste), discutent sur le tracé d'un chemin vicinal et cassent du sucre sur le dos du préfet. Très comique aussi la séance dans laquelle les dames des principaux fonctionnaires de Pont-Ville sont réunies à la préfecture pour organiser des fêtes au profit des

pauvres. Ces dames s'entendent encore moins que leurs maris : elles commencent par s'embrasser et finissent par se dire des sottises. Signalons enfin dans *Monsieur le Préfet des Hauts-Monts* une fine satire de la candidature officielle. Le morceau est exquis. Quant aux frasques amoureuses du préfet des Hauts-Monts, elles sont indignes — et madame la préfète, qui est femme vertueuse et bonne mère de famille, ne méritait pas de tels affronts. Au moment où, dénoncé par les uns et par les autres, Charles Durand attend sa révocation, il est envoyé dans un nouveau poste, avec avancement. Là se terminent ses aventures. M. Narjoux les a dites avec esprit et verve — sous les réminiscences du *Panache*, d'Edmond Gondinet.

11. — Une lamentable aventure et qui ne prête pas à rire, c'est celle de la « baronne de Langis, » racontée par Mme ou Mlle Jeanne France. Orpheline et pauvre, romanesque et naïve, ne connaissant rien du monde, Charlotte ou Isabelle (le nom ne fait rien à l'affaire) épouse, à l'âge de dix-huit ans, le baron de Langis, parfait honnête homme; son unique défaut — défaut capital — c'est la vieillesse. Il pourrait être le père d'Isabelle. Il l'est, en effet : il a pour sa femme toutes sortes de bontés. Mais ce n'est pas un mari. Cependant la jeune baronne s'estime fort heureuse. Cela dure peu. L'arrivée au château de Langis d'un jeune capitaine d'artillerie imprime — pour sa perte — un tour dangereux à ses pensées. Elle éprouve de l'amitié pour Albert Astix — une amitié qui, fatalement, ne tarde pas à prendre un autre nom. La baronne de Langis, malgré ses belles résolutions et les phrases sonores du journal de sa vie, succombe. La passion est plus forte que le devoir. Un enfant naît de ses amours clandestins. Elle a pu cacher sa faute au baron — et lui a fait adopter une petite orpheline trouvée sous les choux comme le Petit Poucet (l'histoire de *la Micheline* d'Hector Malot). Misérable stratagème d'une conscience bourrelée de remords ! Le baron de Langis a tout découvert, et n'a rien dit. Pourquoi parlerait-il ? N'est-il pas, lui aussi, un peu responsable de l'événement ? Il va mourir : il pardonne à sa femme et fait promettre au capitaine Albert Astix de réparer sa faute en épousant la baronne veuve de Langis et en légitimant son enfant. Albert promet et demande un an de répit. Au bout d'un an, ce triste sire se marie avec une autre. Isabelle reste veuve — et l'enfant n'aura pas de père. Certes, le spectacle de cette femme qui tombe et à qui, pour renaître au bonheur, à l'espérance, il suffirait, comme dit le poète, d'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour, ne manquerait pas d'intérêt. Par malheur, la plume féminine qui se cache sous le pseudonyme de Jeanne France, a cru devoir adopter la forme du journal intime, écrit heure par heure, jour par jour. L'héroïne y est constamment en scène. J'ai pleuré, j'ai ri. Moi, par ci, moi par là. Puis, des réflexions interminables ; des ex-

clamations à tout propos ; des jérémiades à n'en plus finir. C'est positivement agaçant.

12. — Un ancien émigré, le marquis de la Seiglière, rentre en France en 1815. Tout ce qui s'est accompli depuis l'émigration jusqu'à la Restauration est pour lui non avenu. Son fermier, le père Stampy, a, de ses épargnes, acheté le domaine de la Seiglière, vendu comme bien national : il trouve tout naturel qu'il le lui rende, et, par pure charité, il lui laisse la jouissance de quelques lopins de terre. Sa fille Hélène a su, mieux que son père, profiter des lecons de l'adversité. Sérieuse avant l'âge, elle ne se méprend ni sur le caractère de la Révolution accomplie en France, ni sur le désintéressement de Stampy qui n'était pas légalement obligé de restituer. Aussi entoure-t-elle ce digne vieillard de tous les égards, et fait-elle de son mieux pour le consoler de la perte de son fils Bernard, jeune officier de la Grande-Armée, qui a péri, dit-on, dans les glaces de la Bérésina. Non, Bernard n'est pas mort; il revient au pays et se voit accaparé par un certain d'Estournelles dont Mlle de la Seiglière a repoussé les hommages. Furieux, ce d'Estournelles conseille à Bernard de reprendre son bien. Celui-ci hésite. La vue d'Hélène détruit immédiatement ses hésitations : il ratifie tout ce que son père a fait. On devine le reste. Le vieux marquis de la Seiglière ne veut pas pour mari de sa fille le fils de son fermier. Il résiste, il boude, il grogne... Peut-on bouder longtemps aux tendres caresses de celle qu'on aime ? Hélène finit par vaincre ses résistances, et elle épouse Bernard Stampy. — Mais, monsieur, c'est le roman de Jules Sandeau que vous nous détaillez là. En effet ! il nous a pris fantaisie de le relire, avant d'aborder l'analyse de *la Petite-Fille du marquis de la Seiglière*, de M. Nollée de Norduwez — espérant ainsi pouvoir expliquer une œuvre par l'autre. Nous avons été déçus. Le titre du livre du romancier belge est trompeur — et ce serait tout à fait perdre son temps que d'y chercher « la petite-fille » du marquis mis en scène par le romancier français. La seule circonstance qui puisse légitimer le titre pris à Jules Sandeau par M. Nollée de Norduwez, est celle-ci : Le citoyen Antoine Dubois s'est emparé sous la Révolution des biens du marquis de Merville. Ce Dubois a deux fils : Gaston et Pierre. En mourant, il leur partage sa fortune. Pierre est un brave homme, Gaston, un gredin. Pierre restitue au marquis de Merville la part qui lui revient du vieux Dubois. Gaston garde tout, et avec les millions mal acquis par son père, cherche à se faufiler, geai méprisable, dans les rangs de cette noblesse dont il a volé les plumes. Il signe : Gaston du Bois de Merville. Mais la fortune ne lui a donné ni le savoir-vivre, ni les bonnes manières, ni l'éducation. C'est un malotru. Pour se faire accepter dans les rangs de l'aristocratie, il n'est pas d'ignominies, d'avanies, d'humiliations qu'il ne

supporte. Il va même jusqu'à renier sa mère. A la fin pourtant, quelques beaux fils l'accueillent en camarades. L'imbécile croit que c'est pour son nom. C'est pour son argent. On lui en emprunte sans remords et on le ruine. En quoi s'établit une fois de plus la vérité du proverbe : « Ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour. » Gaston du Bois de Merville serait réduit à mendier son pain sans une nièce à lui, Mlle Dubois, la fille de son frère Pierre. Le bon Dieu a béni ce dernier : lancé dans l'industrie, il a vu prospérer ses affaires, et il laisse à sa fille Louise une fortune honorable, produit de sa probité et de son travail. Il y a de l'esprit dans ce roman écrit avec une allure de grand seigneur un peu dédaigneux et qui a des lettres. On y trouve un bien curieux portrait de M. de Bismark. Parfois on dirait une sorte de lanterne magique — un kaléidoscope, si vous aimez mieux, dans lequel défilent des figures grimaçantes, ébouriffées, grotesques, burlesques, ridicules, de parvenus de la roture, de gentilshommes de pacotille, et de marquises de contrebande — que l'auteur désigne pittoresquement du nom de « fausses dentelles ». Mais l'ensemble est trop diffus, trop touffu, trop embroussaillé. On se noie dans les parenthèses; on se perd dans les épisodes. Tranchons le mot : il y a trop de potins.

13. — M. Octave Feuillet a fait *le Roman d'un jeune homme pauvre.* On doit à Mlle Élisa Gay *le Roman d'une jeune fille pauvre.* Le sujet pouvait paraître épuisé. Il ne l'est pas, puisqu'il a été repris en sous-œuvre par M. Alfred de Sauvenière, et que cet écrivain a eu le talent d'intéresser à une thèse rebattue. Dernière descendante d'une noble et ancienne famille bretonne, Sylvanie de Vitray, riche d'abord, se voit ensuite ruinée par les prodigalités de sa mère et les imprévoyances de son père. Roger Kerlin, fils d'un riche armateur de Nantes, aime Sylvanie et la demande en mariage. Très fière, la marquise de Vitray, qui se croit encore dans l'opulence et à qui on laisse ignorer le véritable état de sa fortune, reçoit Roger avec hauteur et rabroue sa fille de la belle façon : « Une Vitray épouser le fils d'un armateur, d'un « bourgeois, d'un roturier, y pensez-vous, Sylvanie ? Jamais, de mon « vivant, ce mariage n'aura lieu. » Belle marquise, il ne faut jamais dire : « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau ! » Le jour où la marquise de Vitray apprend qu'elle est totalement ruinée, elle chante une antienne absolument différente. « Roger est un jeune homme accompli », ce qui est vrai. « Roger, ma fille, ferait ton bonheur. » Sylvanie n'en doute pas. Mais c'est elle maintenant qui ne veut plus de ce mariage. Il y a là un marché dont elle est l'enjeu : « Ma mère, dit-elle, je ne suis pas à vendre. » Roger, de son côté, approuve les scrupules délicats de Sylvanie : ils sont la révolte d'un grand cœur. Un événement se produit, dans lequel la marquise de Vitray frise la perte de son honneur. Le mari survient au moment psychologique. Roger lui

sert de second dans un duel rendu inévitable : il est toujours l'ami du marquis, et il le prouve bien au dénouement. Les terres de Vitray se vendent aux enchères. Péruchet, l'usurier, s'en rend acquéreur. Mais Roger Kerlin joue ici le rôle de la Providence, comme Georges Brown dans la *Dame Blanche*. Il surenchérit royalement, et les terres de Vitray lui restant, il en fait cadeau à sa fiancée. Tout est bien qui finit bien. Roman de bon goût et de bon ton, *Sylvanie de Vitray*, dans une langue élégante et choisie, met en face la bourgeoisie et la noblesse. Le romancier a assez de tact pour ne calomnier et ne rabaisser ni l'une ni l'autre. Cependant, l'œuvre de M. de Sauvenière ne fera point oublier *le Gendre de Monsieur Poirier*. L'auteur de *Sylvanie de Vitray* n'a pas eu d'ailleurs cette prétention.

14. — *La Nièce de l'organiste* pourrait tout aussi bien être intitulée : *le Neveu du curé*. En effet, si Hans Taubels, l'organiste de l'église de Valserre, près de Cherbourg en Normandie, a une charmante nièce en la personne de la petite Gredel, M. Warner, curé de la paroisse, possède un coquin de neveu qui répond au nom de Daniel. Ce Daniel a pour la musique d'étonnantes dispositions. Taubels lui donne des leçons, et ne tarde pas à s'apercevoir que la nièce et le neveu sont loin de se détester. Fureur de cet Alsacien, excellent artiste, mais mauvais caractère ! Il s'est mis dans la tête de marier Gredel à son ami Staaf, un voyageur de commerce souverainement égoïste et mortellement ennuyeux. Gredel ne l'entend point ainsi : elle refuse net d'obéir à son oncle et se réfugie (provisoirement) chez les Ursulines. Entre temps, le curé Warner a fait partir son neveu pour Paris, où il devient un des plus brillants élèves du Conservatoire. L'organiste Taubels meurt fou. Daniel est rappelé, et le curé de Valserres bénit le mariage des deux enfants. Et Staaf ? — Qu'importe Staaf ? Laissez donc cet affreux homme à ses plaisirs de table d'hôte. Récit attrayant, bien agencé, écrit d'un style alerte et rapide, — sans buées, sans relents, sans crudités ni autres ingrédients naturalistes. Il y est beaucoup question d'église et de cérémonies religieuses ; mais rien d'affecté, rien d'irrévérencieux non plus. Tout y est naturel et amusant. Parmi les types crayonnés par Jean de Nivelle, se détache, médaillon vraiment bien venu, la bizarre figure du vieux Perlipoupette, bohémien troubadour dont on fait peur aux enfants et qui, pour plaire aux mamans, joue des airs féroces sur son accordéon ! Au fond, il est débonnaire comme un agneau. Si vous voulez savoir qui est Jean de Nivelle, je vous dirai que c'est un journaliste fort connu : M. Charles Canivet.

15. — Voici une œuvre de débutante : *Terre de France*. L'action repose sur une pointe d'aiguille. Mais, que de détails exquis ! quels fins aperçus ! quels ravissants portraits ! quelles adorables miniatures !

Solange de Bozouls a perdu son père, un vaillant officier, tué sous les murs de Sébastopol. Élevée à Paris dans tous les raffinements du luxe, elle est forcée, un beau matin, de revenir dans l'Aveyron, où habitent sa grand-mère, ses oncles et ses tantes. Passablement frivole, dans le principe, la Parisienne! avec quel air moqueur elle débarque au château de Rochebelle! comme elle a souffert, la pauvre caillette, dans cette diligence de Rodez, chargée de voyageurs et de fromages de Roquefort? Et ces montagnes abruptes, et ces tours massives surplombant sur l'abîme! Et ces pics sourcilleux! Fi le pays sauvage! parlez-moi « du ruisseau de la rue du Bac? » Dire qu'avec de telles dispositions, Solange de Bozouls fut joyeusement accueillie au château de Rochebelle, serait mentir. Il se trouve là surtout deux vieilles filles : tante Agathe et tante Jacquette, qui sont superlativement scandalisées. Tante Agathe a de l'esprit et de la lecture; tante Jacquette réussit admirablement les crêpes et les confitures. Mais ni l'une ni l'autre n'ont jamais dépassé les confins du Rouergue. Il leur semble que leur nièce n'est pas une Bozouls. Braves filles, qui ne voient que l'écorce! Élie de Bozouls, lui, ne s'y trompe pas. Élie, monsieur Élie, ou le chevalier Élie, est un oncle de quatre-vingts ans, encore jeune, qui a été officier des gardes, qui a vécu à Paris et qui se dispute avec ses sœurs, quand elles disent trop de mal de la « moderne Babylone ». Monsieur Élie défend donc sa jolie nièce. Et il a raison : c'est une Bozouls, une vraie. Voici qui le prouve : un voisin, Amédée de Gorres, *gentlemann-farmer*, s'est épris de la belle Solange, qui ne s'éprend pas, mais là pas du tout. Amédée n'est pas élégant; Amédée s'habille comme un rouergat; Amédée manque de distinction. Et la folle enfant s'amourache de Robert de Chernoy, fils d'un croquant parisien qui a jadis acheté des terres et un marquisat sur les bords du Tarn. Il a, ce Robert, toutes les qualités extérieures qui manquent à Amédée; mais Amédée possède ce que ne possédera jamais Robert : le courage, la bravoure et le patriotisme. La guerre de 1870 est déclarée. Toute la jeunesse aveyronnaise, paysans et nobles, s'enrôle sous les drapeaux. La « terre de France » est envahie. Ces Français, sous la conduite d'Amédée de Gorres, vont se battre pour la « doulce terre ». Un seul reste, un seul ne part pas : Robert de Chernoy. Lâche et sot, qui ne devine point qu'il tue à jamais l'amour dans le cœur de Solange! Ah, oui, elle est une Bozouls; ses aïeux et son père sont morts pour la patrie sur les champs de bataille, et en elle bouillonne leur sang héroïque. Elle se retourne, enthousiaste et attendrie, vers l'homme qu'elle a dédaigné et qui court au-devant des balles. L'autre, qui couvre sa lâcheté d'une myopie problématique, ne provoque plus que son mépris. Après la guerre, Solange de Bozouls épouse Amédée de Gorres. « Mon Dieu! s'écrie la tante Jacquette, toute interloquée,

voilà une grande nouvelle ! » Tous nos compliments à la débutante, Mme François de Julliot. *Terre de France* est un livre réconfortant, gai, sain, vivant et vibrant. Que nous sommes loin ici de certains romans soi-disant religieux, qui suintent l'ennui, endorment le lecteur et blasphèment le catholicisme. C'est le blasphémer, en effet, que de le présenter comme excluant le rire, la gaieté, la passion, la vie !

16 et 17. — Deux récits : *le Secret de la bisaïeule*, par Mlle Louise Diard, et *Gabrielle*, par M. Alexandre de Lamothe, n'ont guère d'autre mérite que de pouvoir être rangés, sans scrupule, parmi les livres qui se distribuent en prix à la fin de chaque année scolaire. Le « Secret de la bisaïeule », c'est qu'il faut toujours, quoi qu'il arrive, suivre le chemin de la vertu, car la vertu, même ici-bas, trouve toujours sa récompense. L'histoire des deux sœurs Armandine et Louise en témoigne abondamment. Comme épisodes, quelques journées de la Révolution, quelques batailles du premier Empire. *Gabrielle* est plus moderne. Mais, dans l'œuvre de M. de Lamothe, d'une langue veule et pâle, encombrée de détails inutiles, il n'y a guère de vraiment observé que la description de l'hacienda mexicaine des Magnolias et celle de la maison bordelaise « de l'homme qui compte. » Le chef de cette maison d'armateurs fondée en 1160 porte toujours le nom de Jacques. La devise des Maucéré est imitée de la devise des Rohan : Roi ne puis, prince ne daigne, marchand suis. » Si les Maucéré n'étaient ni nobles ni barons, c'est qu'ils ne l'avaient pas voulu : ils possédaient des comptoirs dans les cinq parties du monde. Moins une famille qu'une dynastie. L'autorité paternelle s'y exerçait indéfectible et indiscutable. Un seul Maucéré, depuis des siècles, ose s'y soustraire : Raphaël, le héros de M. de Lamothe. Celui-là fait souche en Amérique. Qu'il y reste.

18 et 19. — J'arrive à quelques romans qui ont pour objet l'étude des mœurs en Espagne, en Allemagne, en Russie et en Angleterre. Avec *Fleur d'alfa*, M. Marcel Frescaly nous convie à voyager avec lui en Andalousie et dans la province d'Oran. Nous sommes en compagnie d'une belle et malheureuse Andalouse « au teint bruni » nommée Soledad. Elle est la fille d'un barbier d'Aldana, Paquo Martinez. Ce figaro, joueur et débauché, ruine sa famille, se grise, bat sa femme et finit par la faire mourir de chagrin. Soledad reste seule à treize ans, avec sa petite sœur Encarnacion, n'ayant pour appui que sa grand'mère la Tia Maria. Celle-ci, trop pauvre elle-même, ne peut nourrir les deux enfants. Alors commence pour Soledad toute une vie d'épreuves. Un vieillard lubrique l'obsède, et afin d'avoir quelqu'un qui la protège, elle accepte la main de Gonzalvo Rincon. Mauvais mari, brutal et jaloux, Gonzalvo est envoyé aux galères pour crime d'assassinat. Soledad s'expatrie avec sa sœur Encarnacion et la Tia Maria. Toutes

les trois arrivées à Oran, vont dans les terres de la province, et pour vivre, se font alfatières. L'arrachage, le triage et la préparation de l'alfa les enlèvent à leurs soucis et leur procurent quelques deniers. Soledad a été suivie par Adrian Lopez, le fiancé de sa jeunesse. Mais, fidèle à ses pénibles devoirs, l'Andalouse, bien qu'elle aime sa collection. Elle y retrouve un frère [illegible] due, s'il en fut! La mort force dans l'armée prussienne. Recommandée [illegible] ment. Second ma- Pflügge, qui passait pour honnête, la malheurées. Ce qui l'est trouve jetée dans un milieu absolument équivoque. Gelrès cer- cience et sans principes, les Pflügge conduisent Signe dans un menades suspectes et la mènent au bal chez un banquier jui s'assemblent des individus tarés. Courtisée pour le mauvais motif pa un insolent officier aux gardes, elle ne se tire d'un odieux guet-apens que lui a tendu ce berlinois qu'en lui donnant un coup de couteau qui l'envoie dans l'autre monde. Elle se sauve ensuite en Angleterre avec Bertel — où ils se marient, après avoir vendu les haches préhistoriques de Nils Meltroë à la direction du *British Museum*. Du roman lui-même, rien à dire — et ce n'est pas à ce canevas que l'auteur, Philippe Daryl, doit tenir le plus. Mais autour de la sauce se trouve le poisson — et je vous jure qu'il est de taille. C'est le requin d'au-delà du Rhin qui nous a donné un si terrible coup de dent et qui nous guette encore. En d'autres termes, sous couleur de roman, Philippe Daryl s'est essayé à dévoiler les habitudes et la vie intime du bourgeois et du noble, de l'officier et du banquier de Berlin : les quatre

[illegible] pain quotidien. Sa logeuse menace de le chasser du taudis qu'il habite. Il ne travaille plus, n'ouvre plus un livre, et tout le jour reste couché, réfléchissant et rêvant. Alors une pensée d'homicide se présente à son esprit. L'idée lui vient d'assassiner la prêteuse sur gages, l'usurière Ivanowna. Cette femme a de l'argent improductif. Elle est vieille, elle est bête, elle est méchante. Que d'œuvres utiles on pourrait créer avec son or! Il repousse d'abord l'idée criminelle. Mais peu à peu, elle prend corps dans sa tête. Il la raisonne, la pèse, la soupèse, l'examine, la dissèque. Alors de chimérique, l'idée devient fixe, obsédante, tyrannique. Il imagine en artiste, comme qui dirait une « répétition » de ce que serait le crime. Cependant un reste de bon sens l'arrête. Il entre dans un café pour se distraire : des étudiants parlent de l'usurière et

Il nous fait, en outre, faire connaissance avec Juan Valera et ses habitudes simples. « Il y a là-bas, dit M. Savine, dans le sud, vers Cordoue, une petite ville nommée Cabra. Chaque automne, l'académicien-romancier quitte Madrid et va surveiller sa vendange en bon père de famille; il parcourt ses vignes ; il s'instruit des histoires du pays, en écoutant le bavardage des métayers et des fermiers. » C'est là probablement que notre vigneron a puisé le sujet des *Illusions de don Faustino*, de *Pepita Jimenez* et du *Commandeur*. A la suite de sa traduction, M. Savine a joint une Nouvelle provençale de son cru, très hardie, très mouvementée, qui a pour titre : *El Beso*. C'est une terrible histoire d'adultère, où résonne ce que les Espagnols appellent la *musica de la sangre*. Puisque nous y sommes, annonçons aux lecteurs du *Polybiblion* que M. Albert Savine prépare la traduction des ouvrages suivants : *Monsieur Dansant, médecin aéropathe*, conte de Fernandez Bremon ; *l'Enfant à la boule* (mœurs andalouses), roman de Pedro Antonio de Alarcon ; *le Naturalisme*, étude par Mme Emilia Pardo Bazan ; *le Papillon*, roman de Francis Oller, un des meilleurs écrivains de la Catalogne contemporaine.

20. — Signe Meltroë, drôle de nom ! Meltroë, c'est danois ou scandinave. Mais Signe n'appartient à aucun calendrier. Signe est le petit nom de la fille de la célèbre artiste Christine Ibson et de l'illustre archéologue Nils Meltroë. Ses parents meurent et ne lui laissent pour toute fortune qu'une collection d'objets préhistoriques. Signe quitte Copenhague et va en Prusse, à Berlin, où l'on a promis de lui acheter sa collection. Elle y retrouve un frère d'adoption, Bertel, incorporé de force dans l'armée prussienne. Recommandée par des amis à la famille Pflügge, qui passait pour honnête, la malheureuse jeune fille se trouve jetée dans un milieu absolument équivoque. Gens sans conscience et sans principes, les Pflügge conduisent Signe dans des promenades suspectes et la mènent au bal chez un banquier juif où s'assemblent des individus tarés. Courtisée pour le mauvais motif par un insolent officier aux gardes, elle ne se tire d'un odieux guet-apens que lui a tendu ce berlinois qu'en lui donnant un coup de couteau qui l'envoie dans l'autre monde. Elle se sauve ensuite en Angleterre avec Bertel — où ils se marient, après avoir vendu les haches préhistoriques de Nils Meltroë à la direction du *British Museum*. Du roman lui-même, rien à dire — et ce n'est pas à ce canevas que l'auteur, Philippe Daryl, doit tenir le plus. Mais autour de la sauce se trouve le poisson — et je vous jure qu'il est de taille. C'est le requin d'au-delà du Rhin qui nous a donné un si terrible coup de dent et qui nous guette encore. En d'autres termes, sous couleur de roman, Philippe Daryl s'est essayé à dévoiler les habitudes et la vie intime du bourgeois et du noble, de l'officier et du banquier de Berlin : les quatre

incarnations suprêmes de la « bonne » société allemande. Il faut lire ce livre, ne fût-ce que pour y voir dans leur HOME ces singuliers produits. La fantaisie n'y cache pas la vérité. C'est bien cette Prusse qui nous a envahis : mélange incohérent de barbarie et de haute culture, de choucroute et de symphonie, de prétentions philosophiques et d'écœurante vulgarité, dont les habitants ont à la fois le culte de Goethe et de la cuisine au lard — avec cette conviction absolue qu'ils sont de tous points supérieurs aux misérables et méprisables Welches. La critique est-elle exagérée? C'est aux Teutons à nous le dire. En attendant, ces pages feront plaisir à lire à des Français. Pouvons-nous leur décerner un plus bel éloge?

21. — Au premier abord *le Crime et le Châtiment*, que l'on assure être le chef-d'œuvre de Dostoievski, nous a fait l'effet d'une de ces forêts impénétrables, inextricables et obscures où tout s'embrouille, tout s'enchevêtre, tout se mêle, tout se confond. Il semble qu'on n'en sortira jamais. Cette pénible impression ne dure pas. Au fur et à mesure qu'on avance dans ce dédale analytique et psychologique, la lumière se produit, des éclaircies apparaissent, des paysages se dessinent, les mystères s'expliquent, les formes vagues prennent corps — et l'on se trouve en face d'une puissante, originale et surprenante création : celle d'un monde nouveau, d'un monde inconnu, le monde slave civilisé, avec son mysticisme malsain, son nihilisme effrayant, ses inconsistances et ses frénésies, ses irrésolutions et ses coups de tête, ses épouvantables sophismes et ses inexplicables terreurs. Essayons de résumer le sujet du drame inégal et touffu, sorti de l'imagination de Féodor Dostoievski : l'étudiant Raskolnikoff est arrivé au dernier degré de la misère. Il en est au point où la pauvreté écrase. Nulle issue pour sortir de cet affreux dénuement, nulle lueur d'espérance. Sa mère et sa sœur, qui habitent une province lointaine, se sont sacrifiées pour lui jusqu'à leur dernier rouble. Il a perdu les quelques leçons qu'il donnait à des fils de marchands et qui lui assuraient le morceau de pain quotidien. Sa logeuse menace de le chasser du taudis qu'il habite. Il ne travaille plus, n'ouvre plus un livre, et tout le jour reste couché, réfléchissant et rêvant. Alors une pensée d'homicide se présente à son esprit. L'idée lui vient d'assassiner la prêteuse sur gages, l'usurière Ivanowna. Cette femme a de l'argent improductif. Elle est vieille, elle est bête, elle est méchante. Que d'œuvres utiles on pourrait créer avec son or! Il repousse d'abord l'idée criminelle. Mais peu à peu, elle prend corps dans sa tête. Il la raisonne, la pèse, la soupèse, l'examine, la dissèque. Alors de chimérique, l'idée devient fixe, obsédante, tyrannique. Il imagine en artiste, comme qui dirait une « répétition » de ce que serait le crime. Cependant un reste de bon sens l'arrête. Il entre dans un café pour se distraire : des étudiants parlent de l'usurière et

se plaignent d'elle. C'est la chiquenaude qui donne au meurtrier la dernière impulsion. Aveuglément, irrésistiblement, il entre chez Alena et la frappe d'un coup de hache. La sœur de la victime survient pendant l'accomplissement du crime : il la tue aussi. C'est à ce moment que l'œuvre de Dostoievski arrive à sa plus haute puissance. L'assassin se sent désormais attiré vers le châtiment comme il l'a été vers le crime. Quand il s'agit pour lui de fouiller les tiroirs de la recéleuse, une prostration invincible le cloue sur place. Il s'empare machinalement de quelques roubles et de quelques bijoux, et s'enfuit lentement — sans se préoccuper s'il sera découvert ou non. Rentré chez lui, le sommeil le saisit, un sommeil de brute. Puis naît le remords. Les détails de l'horrible scène sont sans cesse présents à sa mémoire. Le jour, la nuit, il y pense, il en est affolé. De cet affolement surgit une nouvelle idée fixe : celle d'avouer son crime et de se livrer à la justice. « Il faut qu'il avoue », et c'est à une pitoyable fille des rues, Sonia, qu'il fait d'abord sa confession — et cela parce que cette fille, le voyant si malheureux, lui a témoigné quelque compassion. Ne croyez pas pourtant que cet aveu s'échappe de ses lèvres avec humilité : non. Raskolnikoff a la manie raisonnante. Il éprouve le besoin d'expliquer son crime : « est-ce que j'ai tué la vieille? dit-il. Non : « c'est moi que j'ai tué, que j'ai perdu sans retour. Quant à la vieille, « elle a été tuée par le diable et non par moi ! » Sonia, qui, malgré sa vie désordonnée, a conservé la foi naïve du peuple russe, conçoit le projet de sauver l'âme de Raskolnikoff. Elle prie pour le meurtrier. Elle ouvre les Évangiles, un livre qui lui est venu de sa mère, alors qu'elle n'était pas encore une créature indigne, et lui fait lire le chapitre de la Résurrection de Lazare. Ému, mais non converti, Raskolnikoff se jette aux genoux de Sonia. La fille perdue s'en étonne : « Ce « n'est pas devant toi que je m'incline, répond l'étudiant, je me pros- « terne devant toute la souffrance de l'humanité. » Cette scène est d'une grande beauté. Enfin, Raskolnikoff, n'y tenant plus, se livre aux juges qui le condamnent aux travaux forcés. Sonia, l'ancienne prostituée-martyre, se dévoue au condamné. Elle l'accompagne en Sibérie. Et alors recommence pour Raskolnikoff une vie nouvelle. Sa raison renaît. L'athée, l'incrédule, le nihiliste redevient croyant. Sonia, purifiée, lui sert d'ange gardien — et ce livre sombre, terrifiant, orageux, se ferme dans un calme attendri, apaisant et lumineux. Chez les Russes, *le Crime et le Châtiment* est considéré comme une œuvre de génie. De génie, en effet, mais d'un génie tourmenté, diffus, troublant, parfois halluciné. « C'est, dit un critique, le plus étonnant amalgame d'analyses fortes, vigoureuses, profondes jusqu'à donner le vertige, de situations dramatiques d'une prodigieuse intensité, d'aperçus d'une pénétration incroyable, de tableaux d'un réalisme sincère, affligeant

et poignant, de scènes puériles, de bavardages inutiles, de développements oiseux, de théories incompréhensibles et d'insoutenables longueurs. » Les héros de Dostoievski sont en général des névrosés, des détraqués, des cerveaux malades et des demi-fous. Alcooliques, épileptiques, phtisiques, gâteux, pullulent dans le *Crime et le Châtiment*. Le romancier a-t-il eu l'intention de propager les doctrines du nihilisme? On l'en a d'abord accusé, et le mal est qu'en plaidant l'irresponsabilité de ces psychopathes dont son compatriote le professeur Balinski a classé scientifiquement l'espèce dans la catégorie des inconscients, Dostoievski, l'orthodoxe, le conservateur, fait œuvre de révolutionnaire. Ses Raskolnikoff, ses Svigaïraleff sont des demi-fous, soit. Mais ces demi-fous-là, les Nihilistes les ont toujours comptés comme des auxiliaires. La pitié qu'il éveille en faveur de ces désemparés propage le poison, trouble les consciences et rend confuses dans les esprits les vieilles notions du droit et du bien. Néanmoins, c'est à son insu, et non systématiquement, que Dostoievski sert d'une certaine manière la cause du nihilisme. Il a voulu peindre sa Russie moderne, celle des villes, telle qu'elle est, avec ses pauvres, ses humbles, ses riches, ses orgueilleux, ses athées, ses philosophes, ses utopistes et ses croyants. Il expose fort au long les sophismes étranges qui s'enseignent dans certains prytanées. Raskolnikoff en est imprégné. Pour légitimer son crime avant de le commettre, il développe dans une *Revue* de Saint-Pétersbourg cette thèse que les hommes extraordinaires ont, lorsque la réalisation de leur idée l'exige, le droit et même le devoir de supprimer tout ce qui leur est obstacle — et par conséquent, si cela leur est nécessaire, de verser le sang et de passer sur des tas de cadavres. Intelligence subtile et imagination ardente, Dostoievski a la préoccupation constante du surnaturel. On trouve chez lui, dans tout son raffinement hétérodoxe, cet illuminisme moskovite dont Navikof fut, au commencement de ce siècle, le Martinez Pasqualis, et l'on n'a pas eu tort de dire que la Russie était le pays des « visions » et des « ombres ».

22. — On vient de rééditer un roman psychologique d'un écrivain qui eut jadis son heure de célébrité et marqua sa place dans la pléiade de 1830 : nous voulons parler de Jules Le Fèvre-Deumier, l'ami de Charles Nodier, de Henri de Latouche, d'Alfred de Vigny, d'Émile Deschamps et d'Alexandre Soumet, l'auteur du *Clocher de Saint-Marc* et des *Vesprées de l'abbaye du Val*. Son roman : *Sir Lionel d'Arquenay*, publié par des mains pieuses, avec une élégance majestueuse, avait paru pour la première fois en 1834. La nouvelle édition est précédée d'une notice biographique sur l'auteur, très substantielle et très complète, due à M. Paul Lacroix. Ce sont les dernières pages qu'ait écrites le savant et regretté bibliophile, et ce sont en même temps les

laver la place à grandes eaux. Ce crime a tellement impressionné la petite Fallot, qu'elle en devient somnambule et, chaque nuit, revient laver le « pavé que toujours elle voit rouge. » Cet assassinat mystérieux était demeuré impuni, parce qu'on n'avait pas pu savoir où gisait le cadavre. Il avait été muré dans un saule creux, et c'est le chien Matador qui fait la lugubre découverte. *Montcharmont-le-Braconnier* nous promène à travers les forêts de la Nièvre en 1848. Là, le socialisme bat son plein, et Montcharmont en est un des plus fougueux apôtres. Il abat les gendarmes comme des quilles. On finit par l'abattre aussi — et il meurt en véritable lâche. *L'Héritage de Diomède* fait suite à *Montcharmont*. C'est une touchante histoire d'amour, qui se développe chastement, avec simplicité, sous les auspices du bon abbé Verdier — brave curé de campagne, dont les sages conseils aident Renée de Cahuzac à sauver le plus possible des débris de l'héritage de son enfant-prodigue de père. C'est aussi une forte étude de la vie sportive, initiant les profanes aux mystères de l'écurie, aux artifices du dressage, au « dessous » des courses hippiques. Le tout est saupoudré — avec une délicieuse pointe de sentiment — de cet esprit gaulois dont le sel parmi nous de plus en plus se perd.

27. — Si, dans *Jean-des-Figues*, M. Paul Arène nous a dit la Provence de la Crau, de Saint-Chamas et des Alpilles, M. Noël Blache, lui, s'attache plus spécialement aux mœurs et aux paysages de la Provence maritime, celle que le Var arrose (quand il n'est pas à sec), et que la Méditerranée lèche de ses flots bleus. Je voudrais n'avoir qu'à louer *le Pays du Mistral*. Mais cela n'est pas possible. Il y a là des histoires d'amour, et des histoires de chasse. Celles-ci, notamment : *l'Agrainage du brigadier* et *le Curé de Rocbaron*, sont charmantes. De celles-là, deux : *la Légende du père Canivet* (sorte de Barbe-Bleue rustique, qui survit à sept femmes), et *le Clos-Sanglant*, où le cauchemar se mêle à la réalité, contiennent des pages d'une crudité voulue, qui font tache. Où, par exemple, M. Noël Blache est un maître-peintre, c'est quand il brosse les grands bois, les larges horizons, les rochers calcaires et les couchers de soleil de sa chère Provence. C'est travaillé de main d'artiste. On peut aussi admirer sans réserves *Misé Doudon*, et *Mesté Pascal*. Ici, l'émotion et le sentiment — en présence de deux bonnes vieilles qui, chaque jour, se visitent, se chamaillent, se raccommodent et se racontent leur vie paisible, honnête et douce. Là, vigoureusement mise en relief, la probité fière du vieux terrien qui tient à ses traditions de famille, ne demande jamais de reçu à ses débiteurs et ne plaisante pas avec l'honneur. Cependant, « Mesté Pascal » fait exception dans cette galerie : les paysans de M. Noël Blache sont généralement d'affreux païens. Si, encore, comme ceux qu'a peints Hippolyte Babou, c'étaient des *Païens innocents !* mais la muse de M. Noël

Blache (car il est poète) ne se contente pas de chanter, rire et pleurer : parfois, bacchante, échevelée, que trousse et fouette la tramontane, elle crie, elle brame, elle se tord. Si méridional que l'on puisse être,

Enfants des chauds soleils, nourris du sang des vignes,

on préfèrerait, sans préjudice de la sincérité, du mouvement et de la vie, ne pas trouver, dans *le Pays du Mistral*, tant de rage, de fougue et de débordement. La morale y aurait mieux son compte — et l'Art aussi.

FIRMIN BOISSIN.

PUBLICATIONS ALLEMANDES SUR LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET LA GÉOLOGIE

1. Dr A. SUPAN : *Grundzüge der Physischen Erdkunde.* Leipzig, Veit et Co., 1884, in-8 de XII-492 p., 20 pl. en couleur, 139 fig. dans le texte. — 2. Dr S. GÜNTHER : *Lehrbuch der Geophysik und physikalischen Geographie.* Vol. I (l'ouvr. aura 2 vol.) Stuttgart, F. Enke, 1884, in-8 de X-418 p. 77 fig. — 3. Dr A. HEIM : *Handbuch der Gletscherkunde.* Stuttgart, J. Engelhorn, 1885, in-8 de XVI-560 p., 2 cartes. (*Bibliothek geographischer Handbücher.*) — 4. ED. SUESS : *Das Antlitz der Erde.* Vol. I (l'ouvr. aura 2 vol.) Prague, F. Tempsky; Leipzig, G. Freytag, 1883-85, petit in-4 de IV-780 p., 6 pl., 48 fig., en deux parties. — 5. Dr F. LÖWL : *Uber Thalbildung.* Prague, H. Dominicus, 1884, in-8 de VI-136 p. — 6. HANS SCHARDT : *Études géologiques sur le Pays-d'Enhaut* (*Alpes Vaudoises*), in-8 de 183 p., 9 pl. (Extr. du *Bull. de la Soc. Vaudoise de Sc. Nat.*, XX n° 90, 1884). — 7. Dr E. TIETZE : *Geologische Uebersicht von Montenegro.* Vienne, 1884, in-4 de 1 0 p., 1 carte. (Extr. du *Jahrb. d. k k. geol. Reichsansta t.* Vol. XXXIV.) — 8. *Carte géologique générale de la Suède.* Ech. : 1/1.000.000. Feuille n° 1 (en suédois), in-f°. Avec texte explicatif en français, in-8 de 38 p., rédigé par M. NATHORST. Stockholm, 1884. (*Bureau géol. de la Suède.*) — 9. F. VON RICHTHOFEN : *Atlas von China. Orographische u. geologische Karten zu d. Verf. 's Werk : China.* 1ste Abth. *Das Nördliche China.* 1ste Hälfte, in-f°, 12 feuilles. Berlin, D. Reimer, 1885. — 10. KENNGOTT, VON LASAULX u. ROLLE : *Handwörterbuh der Mineralogie, Geologie u. Paleontologie.* In-8. Vol. I (A-G), 552 p., 2 pl., 87 fig., 1883. Vol. II (G-P), 496 p., 2 pl., 202 fig., 1885. Breslau. Ed. Trewendt.

1. — En voyant l'activité déployée depuis quelques années dans les pays de langue allemande pour perfectionner et multiplier les ouvrages généraux relatifs à la connaissance scientifique du globe terrestre, on ne peut qu'être frappé des progrès qu'il reste encore à faire chez nous sous ce rapport, surtout au point de vue des livres destinés au public géographique.

Voici d'abord un *Manuel de géographie physique*, dû à M. le professeur Supan, aujourd'hui directeur des *Mittheilungen* de Gotha ; l'auteur est un géographe érudit, ayant une instruction géologique solide et l'expérience personnelle des travaux sur le terrain : aussi son livre est-il intéressant et bien fait, et parfaitement au courant des recherches les plus récentes. Les chapitres ayant trait aux reliefs des continents et au rôle de l'eau dans la formation des vallées sont particulièrement

remarquables ; citons aussi les parties consacrées aux climats et à la distribution géographique des organismes. Tout cela est exposé avec clarté et concision ; l'indication des sources n'a malheureusement pas pu être donnée d'une manière suffisante, faute d'espace. De nombreuses figures et une série de cartes exécutées avec le plus grand soin complètent cet excellent volume.

2. — Le *Traité de géophysique* du docteur Günther, dont le premier volume a seul paru, n'est pas destiné à atteindre le même but et est rédigé suivant un plan différent : c'est un ouvrage de haute science, réservé aux initiés, et où il est fait à l'occasion libre usage des mathématiques supérieures. L'érudition du professeur d'Ansbach est vraiment effrayante : rien que dans cette première partie, on ne compte pas moins de deux mille quatre-vingt-seize notes bibliographiques réunies à la fin de chaque chapitre ! C'est dire que ce livre a sa place marquée d'avance dans la bibliothèque de tous ceux qui s'intéressent à la physique du globe. Après un exposé historique d'ensemble, l'auteur étudie successivement : la place de la terre dans l'univers, — sa forme et ses mouvements dans l'espace, — enfin sa structure interne et les causes de transformations qu'elle renferme (chaleur propre et ses manifestations). La section la plus intéressante et la plus nouvelle pour les lecteurs français est assurément celle où il est question du *géoïde*, c'est-à-dire de la forme vraie de la surface des mers et de son prolongement idéal sous les continents ; les Allemands ont fait dans ces derniers temps sur ce problème capital des irrégularités de forme de la terre, un ensemble de recherches du plus haut intérêt, non seulement au point de vue de la spéculation pure et des applications géologiques possibles, mais aussi comme conséquences géodésiques : ces irrégularités seraient beaucoup plus fortes qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Il serait très désirable que quelqu'un de compétent, en France, vînt résumer pour l'édification des profanes ce qui est définitivement acquis par ces travaux, et en faire le départ d'avec ce qu'ils peuvent renfermer de douteux ou d'exagéré.

3. — M. le professeur Ratzel a eu l'heureuse pensée d'entreprendre la publication d'une *collection de Manuels géographiques* destinés à offrir au public un exposé de l'état actuel de chaque branche de la science, et rédigés par les spécialistes le plus en renom. Le quatrième volume paru a pour objet l'*étude des glaciers ;* le nom seul de son auteur, M. A. Heim, est une recommandation suffisante auprès des géologues. On y retrouve les éminentes qualités qui signalent toujours les écrits du savant et aimable professeur de Zurich : la clarté des divisions, la précision du langage, l'abondance des observations originales et la sagacité avec laquelle elles sont mises en œuvre. Tous les faits se rattachant aux glaciers sont tour à tour passés en revue, depuis les ava-

lanches qui les alimentent jusqu'aux moraines qu'ils déposent à leur extrémité. Une grande importance a été avec raison attachée à la partie mécanique et physique de l'ouvrage, et notamment à l'exposé de la théorie du mouvement des glaciers; on sait combien ce point si important est encore obscur. Après avoir analysé les diverses hypothèses qu'on a successivement proposées sur ce sujet, M. Heim conclut en disant que, pour lui, la pesanteur est de beaucoup la plus importante parmi les diverses causes en jeu, et que la progression de la glace est analogue à l'écoulement des corps pâteux sous l'action de leur propre poids. Un autre chapitre non moins intéressant traite des débris solides transportés par les glaciers et de leur origine; on a beaucoup débattu à l'étranger, depuis une vingtaine d'années, la question de savoir si les glaciers creusent leur lit, ou s'ils se bornent à le polir en émoussant ses aspérités : cette dernière opinion seule est en accord avec les faits, comme le montre M. Heim avec une grande richesse de preuves empruntées aux glaciers actuels et aux glaciers préhistoriques; il conclut que l'érosion glaciaire n'est presque rien, comparée à l'érosion fluviale; que la supposition d'après laquelle les glaciers auraient creusé de profondes cavités fermées comme les grands lacs de Suisse est contraire aux données de l'observation; enfin que le travail de l'approfondissement et du développement des vallées d'une contrée reste dans un état de stagnation relative lorsque cette contrée est recouverte par des glaciers. Ces résultats confirment d'une manière remarquable ceux auxquels est arrivé de son côté M. le professeur W.-M. Davis, à la suite d'un relevé minutieux de toutes les observations qui ont été publiées sur ce sujet. *On glacial Erosion* (Proc. Boston Soc. Nat. Hist., 1883). — Les trois dernières parties traitent de la distribution géographique des glaciers actuels, de leurs oscillations contemporaines et de leur ancienne extension. — Une magnifique carte du glacier d'Aletsch au 1/50,000 (reproduction des minutes de la carte suisse, révisées par M. l'ingénieur Imfeld) est donnée avec l'ouvrage pour servir de représentation typique de la topographie d'un glacier; cette carte est un modèle du genre, et si toutes les parties des hautes Alpes avaient été levées avec autant de précision et rendues par le dessin avec une pareille fidélité, l'orographie posséderait le plus précieux trésor de documents.

4. — Le nouvel ouvrage dont M. le professeur Suess vient de publier le premier volume est un de ceux qui font époque dans l'histoire de la science, et commandent l'admiration par l'étendue du savoir et des recherches personnelles qu'ils manifestent, quand bien même on ne devrait pas souscrire à toutes les conclusions auxquelles s'est arrêté l'auteur. Résumer les innombrables travaux de détail dont la structure de l'écorce terrestre a été l'objet dans les régions les plus diverses, en-

extraire les faits généraux pour les grouper à l'aide d'un petit nombre de points de vue d'ensemble; analyser en un mot les grands traits que présente la *face du globe*, tel est le but que M. Suess s'est proposé d'atteindre dans la mesure où permettent de le faire les documents qu'on possède à l'heure actuelle; son livre est surtout destiné à fournir une base critique aux travaux futurs et à préparer la voie à une interprétation objective des faits, en dévoilant mainte idée préconçue, mainte erreur ancienne encore courante, mais qu'il faut rejeter. C'est un essai de synthèse dont l'ouvrage antérieur du savant maître de Vienne sur *la formation des Alpes* était comme la première esquisse; par la nouveauté des aperçus et la largeur des vues, il est bien fait assurément pour stimuler puissamment l'étude des grandes questions géogéniques dont la solution est en somme le but final de la géologie. Le champ embrassé est vaste, et la littérature scientifique de toutes les parties du globe a été mise à contribution; il n'est pas jusqu'aux plus récentes recherches des Russes en Asie, des Hollandais dans l'Archipel malais, des Anglais dans l'Afrique australe, des Américains du Sud dans les Andes, qui n'aient été consultées pour la rédaction de l'ouvrage; les publications relatives à l'Europe, aux Etats-Unis, à l'Inde, ont à plus forte raison été dépouillées par l'auteur. Les nombreux renvois aux sources originales, placés à la suite de chaque chapitre, sont la preuve du soin qui a été apporté dans la réunion des matériaux. — Ce premier volume comprend, outre une introduction destinée à poser les problèmes principaux, les deux premières parties, relatives aux *mouvements de l'écorce terrestre* et aux *montagnes;* la troisième partie, qui paraîtra dans le courant de l'année, sera consacrée à l'étude des *variations de la forme de la surface des mers;* enfin dans la quatrième on trouvera, outre le résumé des précédentes, une comparaison entre les transformations géologiques exposées dans le reste de l'ouvrage et l'évolution des faunes terrestres dans l'hémisphère septentrional depuis le commencement des temps tertiaires. On voit par là que ce sont les problèmes de l'ordre le plus élevé dans les sciences naturelles qui ont surtout, et à bon droit, préoccupé M. Suess. — La première partie débute d'une manière assez inattendue par une étude sur *le déluge;* par la comparaison des documents chaldéens récemment retrouvés sous les ruines de Ninive (les fameuses briques de Koujoundjik) avec le récit biblique d'une part, et d'autre part avec les phénomènes observés de nos jours aux embouchures des grands fleuves de l'Inde, l'auteur arrive aux résultats suivants : le déluge est un événement localisé à la partie inférieure du bassin de l'Euphrate et du Tigre, une sorte de *raz de marée* gigantesque, déterminé par des tremblements de terre dans la région du golfe persique et accompagné sans doute d'un de ces formidables cyclones comme on en voit

encore se produire dans les mers de l'Inde (où plus d'une fois un seul de ces ouragans a coûté la vie à plusieurs centaines de mille hommes !) A la lecture, cette opinion paraît très plausible; mais c'est plutôt aux orientalistes qu'aux géologues qu'il appartient d'en juger. — Ensuite vient l'examen de quelques régions où les tremblements de terre sont particulièrement fréquents, ou bien où ils ont été étudiés mieux qu'ailleurs; puis l'auteur décrit les dislocations dont l'écorce terrestre porte si profondément l'empreinte, et il cherche à en définir les variétés avec plus de précision qu'on ne l'avait fait avant lui. Enfin vient le chapitre des volcans, l'un de ceux dont les idées directrices auront le plus de peine à se faire admettre en France; M. Suess y insiste d'ailleurs avec raison sur l'importance des dénudations effectuées par l'eau en mouvement et qui ont pour résultat d'amener au jour des roches originairement consolidées à de grandes profondeurs au-dessous de la surface. — La deuxième partie comprend une série d'études détachées sur la structure des régions montagneuses les plus remarquables. Signalons les chapitres relatifs aux prolongements géologiques des Alpes en Europe : aux Carpathes et aux Apennins, l'auteur ajoute la Sicile, les chaînes du nord de l'Afrique, celles du sud de l'Espagne — toutes contrées dont il fait ressortir pour la première fois les grandes analogies de constitution interne; — aux rapports entre le système des Alpes et les grandes chaînes asiatiques, qui se trouvent reliées par le Balkan et le Caucase; — au groupement des montagnes du nord de l'Inde : les progrès qui s'accomplissent dans la connaissance du relief de la Haute-Asie sont si rapides que le tableau qu'en trace M. Suess diffère déjà sous plusieurs rapports, et même dans quelques traits essentiels, de celui que nous en a donné il y a huit ans M. de Richthofen dans la savante introduction de son grand ouvrage sur la Chine. — Mentionnons encore : l'exposé des dislocations qui bordent la mer Adriatique, où se trouvent résumés de main de maître les récents levers géologiques des Autrichiens; l'histoire de la Méditerranée, importante contribution à l'étude des transformations de la planète pendant les âges tertiaires; enfin l'étude sur l'Amérique du Nord : il est impossible de présenter avec une plus profonde connaissance du sujet les grands résultats des travaux si remarquables des géologues aux États-Unis. — Une des idées fondamentales du livre de M. Suess, c'est qu'il n'y a jamais eu de soulèvement au sens propre du mot, c'est-à-dire que lorsqu'il y a eu mouvement relatif de deux portions contiguës de l'écorce terrestre dans le sens vertical, c'est celle qui est aujourd'hui la moins élevée qui en réalité s'est rapprochée du centre de la terre, l'autre ayant simplement conservé sa position originelle : ainsi, les Vosges n'auraient pas été soulevées, mais résulteraient de l'affaissement des contrées voisines. Or, on ne peut pas se contenter d'admettre

que cet affaissement périphérique ait affecté un espace restreint et n'ait pas occasionné de changement dans la hauteur, au-dessus du rivage marin, de la région apparemment soulevée; car la phase d'érosion fluviale rapide et intense qui a partout immédiatement suivi la production de dénivellations nouvelles de l'écorce terrestre, nous montre que la pente des cours d'eau est devenue plus forte, que leur niveau de base a changé, c'est-à-dire que l'altitude de la région a augmenté par rapport à la surface de la mer; il suffit à cet égard de rappeler les faits observés au Colorado dans ces dernières années par les géologues de Washington. Par conséquent si l'on veut quand même expliquer tout soulèvement apparent, fût-ce d'une région peu étendue, par un affaissement, il faudra étendre cet affaissement à tout l'ensemble des bassins océaniques, le niveau de la mer ne pouvant naturellement pas baisser en un point s'il ne s'abaisse pas non plus ailleurs. Aussi, sans vouloir nier que l'hypothèse soutenue par M. Suess ne puisse s'appliquer à certains exemples, d'autre part elle semble difficilement admissible en général; et s'il est vrai que, de deux suppositions rendant également compte d'un fait, on doive ordinairement préférer la plus simple, il paraîtra plus rationnel d'admettre au moins provisoirement un soulèvement restreint plutôt qu'un affaissement universel, quelle que soit du reste l'obscurité dont la cause de ce phénomène reste encore enveloppée dans l'état actuel de la science. Espérons que M. Suess donnera dans le second volume de son ouvrage un exposé détaillé des raisons qui l'ont fait se ranger à cette opinion. — L'exécution typographique de l'*Antlitz der Erde* est excellente; de nombreuses figures et plusieurs cartes en couleur facilitent l'intelligence du texte.

5. — M. le docteur F. Löwl a fait paraître un travail très intéressant sur *la formation des vallées*, qui renferme, outre un résumé des travaux allemands récents sur cette question, l'exposé de nombreuses observations personnelles de l'auteur, dont une partie avait déjà été publiée dans les *Mittheilungen* de Petermann et dans le *Jahrbuch* de l'Institut géologique de Vienne. Il ressort de ce petit livre que les idées nouvelles sur le rôle de l'érosion gagnent chaque jour du terrain en Allemagne, et que la supposition d'après laquelle des fentes et des fractures plus ou moins béantes seraient la cause des vallées se trouve là aussi en contradiction évidente avec les faits. On sait que pour expliquer la formation de beaucoup de vallées transversales (ou *cluses* dans le sens le plus large du mot), plusieurs géologues ont cru devoir admettre que les rivières coulant au fond de ces vallées sont plus anciennes que les chaînes de montagnes qu'elles traversent : M. Löwl n'admet pas cette manière de voir et cherche à lui substituer l'idée d'une érosion rétrograde d'un cours d'eau entamant peu à peu

à reculons la chaîne où il prend naissance, et finissant par la transpercer de part en part; cette dernière hypothèse est sans doute applicable à un grand nombre d'exemples, mais l'autre ne l'est pas moins dans certains cas, et l'auteur semble trop absolu quand il veut exclure complètement ce procédé d'explication de la science, car nous ne connaissons pas du tout la vitesse des mouvements souterrains qui ont donné naissance aux montagnes, et il est parfaitement concevable, souvent même probable, que cette vitesse puisse être moindre que la rapidité avec laquelle les cours d'eau creusent et déblaient leur lit; auquel cas un fleuve conserverait sa position première en dépit du barrage qui tend à se dresser en travers de son cours; et c'est là un fait qui paraît bien établi pour le Rhin, l'Elbe et le Danube en Europe, et le Colorado dans l'Amérique du Nord.

6. — Les bonnes monographies géologiques, où toutes les questions relatives à la structure d'une même contrée sont étudiées d'une manière complète, ne sont pas parmi les publications les plus fréquentes; mais aussi, chaque fois qu'un travail de cette nature est exécuté par un observateur consciencieux et compétent, la géologie générale en tire grand profit, surtout quand la région choisie présente des problèmes aussi variés et aussi importants que c'est toujours le cas pour une partie des Alpes. M. Schardt a entrepris et mené à bonne fin une monographie semblable de la partie intérieure des Alpes Vaudoises connue sous le nom de *Pays-d'Enhaut*. L'ouvrage comprend trois parties : stratigraphique, orographique, orogénique; entre autres points intéressants traités dans la première est le mode de formation et l'âge des gisements de gypse, question controversée entre toutes dans la géologie alpine : M. Schardt les considère comme stratifiés, d'origine sédimentaire (dépôts de concentration et d'évaporation) et principalement d'âge éocène. Plusieurs questions locales ont été aussi définitivement élucidées, notamment en ce qui concerne la succession des terrains jurassiques et leur synchronisme avec ceux des pays classiques. Mais la partie la plus digne d'attention est la troisième, où l'auteur expose ses recherches sur les causes auxquelles les Alpes du Pays-d'Enhaut doivent leur relief; il relate à ce propos les détails d'une longue et instructive série d'expériences qu'il a instituées sur l'action du refoulement ou des pressions latérales sur des matières plastiques, suivant en cela la voie ouverte par Sir James Hall et continuée par MM. Daubrée et Favre. La classification des plissements et des failles l'occupe ensuite, et il montre que, conformément aux observations de MM. Heim, Baltzer, Kaufmann, etc., les vraies failles verticales semblables à celles de nombreux bassins houillers, sont très rares dans les Alpes, tandis que les dislocations accompagnées de rupture s'y présentent comme l'exagération des plis : failles de plissement (*Falten-*

verwerfungen) ou étranglements, et failles chevauchées ou chevauchements (*Ueberschiebungen*) quand le contact des deux lèvres de rupture n'a plus lieu par la tranche des couches, mais par leur surface. Il y a là des considérations analogues à celles qu'on trouve dans l'ouvrage fondamental de Heim, et aussi à celles qui ont été développées et illustrées en France par M. Bertrand; on y trouve aussi une louable tentative d'introduire plus de précision dans la terminologie des faits de dislocation. — Enfin vient un chapitre sur la formation des vallées, où l'on voit que les cluses des Alpes de la Suisse romande ont été creusées peu à peu dans les calcaires secondaires résistants primitivement recouverts d'un épais manteau de terrains éocènes tendres, aujourd'hui enlevé en grande partie. — La carte et les coupes sont d'une exécution très soignée et font le plus grand honneur à M. Schardt par la précision et la netteté des indications.

7. — Le Montenegro a été parcouru au point de vue géologique dans l'été de 1881 par M. le Dr E. Tietze, l'un des géologues voyageurs les plus expérimentés de l'Institut de Vienne, et la relation de ces courses a été publiée en 1884. C'est la première fois que cette contrée sauvage et peu connue a été étudiée d'une manière à peu près complète sous le rapport qui nous occupe; aussi le travail de M. Tietze est-il une addition importante à la connaissance de la presqu'île des Balkhans pour laquelle on doit, du reste, presque tout à ses compatriotes : Hochstetter, Neumayr, Mojsisovics, Bittner, Toula, etc. La côte présente une succession de plissements affectant les terrains crétacés et éocènes, comme en Dalmatie, et dirigés de même NW-SE. Au delà dans l'intérieur, viennent des plateaux crétacés, principalement calcaires, avec cette apparence caractéristique résultant des dissolutions et écroulements causés par les eaux souterraines, qui a rendu célèbre le Karst de Trieste; plus loin encore, la surface est formée surtout de trias et offre encore en partie le même aspect, lorsque le terrain est calcaire; enfin des schistes d'âge paléogoïque recouvrent une assez grande étendue dans le N. E. du pays. Une carte au 1/450,000, où quatorze nuances représentent les différents étages stratigraphiques, est jointe à cet intéressant document.

8. — Les résumés des relevés de détail des pays étrangers sont toujours les bienvenus, comme rendant accessibles les résultats d'une foule de travaux spéciaux, inabordables pour la plupart des géologues; c'est une œuvre de ce genre que vient d'entreprendre en français le bureau géologique de la Suède, et on l'accueillera d'autant mieux que la connaissance de la langue suédoise est moins répandue. La première feuille de la carte d'ensemble qui accompagne ce résumé de la géologie suédoise est encore seule publiée; elle comprend toute la Suède méridionale, presque jusqu'au 60° de lat. N. — Les terrains

superficiels (dépôts glaciaires et autres) ont été omis à dessein, afin de mieux faire voir la continuité des formations en place; les terrains archéens ou primitifs occupent la plus grande partie du territoire, ainsi que des roches éruptives anciennes très variées; ensuite, viennent des terrains stratifiés non fossilifères, recouvrant des surfaces peu étendues, puis des lambeaux siluriens assez discontinus, souvent très riches en fossiles comme dans les grandes îles de la Baltique. Enfin, et seulement en Scanie, des terrains secondaires : trias, rhétien, lias, crétacé, avec quelques pointements de basalte.

9. — Les résultats scientifiques des grands voyages exécutés en Chine de 1868 à 1872 par M. de Richthofen sont maintenant en grande partie publiés. Aux volumes consacrés à l'Introduction générale (I, 1877), à la Géologie du nord de la Chine (II, 1883) et à la Paléontologie (IV, 1883), vient de s'ajouter la première livraison de l'Atlas. Cette contribution capitale à l'étude du grand continent asiatique comprend six cartes in-folio, exécutées en couleur à l'échelle de 1/750,000, et reproduites chacune en double de manière à figurer séparément l'orographie seule et la géologie avec l'orographie; ces cartes se rapportent au nord de la Chine, et portent les titres de : *Shantung occidental* (1. 2),— *Shantung oriental* (3. 4), — *Liau-tung* (5. 6), — *Moukden* (7. 8), — *Yung-ping-fou* (9. 10), — et *Péking* (11. 12). Il y en aura en tout cinquante-quatre, soit vingt-sept de chaque espèce. Quand on réfléchit aux difficultés de toute nature qu'a dû rencontrer M. de Richthofen dans l'accomplissement de sa tâche, et notamment à l'absence complète de cartes sérieuses de l'intérieur pour la plus grande partie du pays, on ne peut que le féliciter du résultat obtenu à force de travail et de persévérance. Comme ses explorations ont naturellement été limitées à un certain nombre de lignes se recoupant en des points assez éloignés les uns des autres, l'auteur, pour donner une idée d'ensemble du relief et de la structure du pays, a été obligé de figurer sur la carte ses observations d'une manière très généralisée, et d'interpréter avec leur aide la disposition des parties intermédiaires qu'il n'a pas visitées ou sur lesquelles il n'a pu se procurer que des renseignements incomplets. Mais, à cause de la simplicité relative de la géologie chinoise, et aussi par suite de la grande expérience du savant voyageur en ce genre de travaux, les tracés géologiques de M. de Richthofen sont certainement vrais dans leurs traits essentiels. Ce document servira, en tout cas, de point de départ aux recherches dont la Chine ne peut manquer d'être l'objet dans un avenir plus ou moins éloigné. En dehors des dépôts d'alluvion des plaines basses, la contrée est constituée principalement : par des roches granitiques, des gneiss et des schistes cristallins; par les termes les plus anciens de la série stratifiee, désignés par l'auteur

sous le nom de *Système sinique*, et qui renferment les espèces de la faune dite primordiale. Ces derniers terrains sont remarquables à cause de leur grand développement et surtout par l'horizontalité de leurs assises — fait si rare en Europe quand il s'agit de sédiments aussi anciens. Au dessus viennent sans intermédiaire le calcaire carbonifère et les dépôts houillers productifs, beaucoup moins étendus ici que plus au sud. En fait de terrains plus récents, on ne trouve que des dépôts d'origine continentale, à plantes jurassiques, et quelques roches éruptives isolées. Enfin, vient le célèbre *Loess* ou limon chinois, dont la puissance si extraordinaire est assurément le phénomène le plus curieux de tous ceux que les voyages de M. de Richthofen ont fait connaître au monde savant.

10. — M. le professeur Kenngott a entrepris la publication d'un *Dictionnaire manuel de minéralogie, de géologie et de paléontologie,* avec la collaboration de MM. A. von Lasaulx et Fr. Rolle. Le nom de *dictionnaire* n'est pas bien approprié à cet ouvrage; car, en réalité, c'est une série d'articles peu nombreux, mais étendus, consacrés chacun à un groupe de faits déterminé : autant de chapitres de traités généraux, disposés par ordre alphabétique au lieu d'être mis à la suite les uns des autres, d'après l'ordre naturel des sujets examinés. Les deux premiers volumes ont paru, et le deuxième s'arrête au mot *Permien* (*système*). Malheureusement les articles minéralogiques et paléontologiques ne sont pas suivis d'indications bibliographiques; au contraire, M. von Lasaulx, qui s'est chargé de la partie géologique, a eu soin de donner après chaque article la liste des publications les plus importantes à consulter. Ses résumés les plus intéressants sont intitulés : (vol. I) les tremblements de terre (p. 295-365); le globe terrestre en général (p. 256-295); les filons (p. 452-514); les montagnes (structure et mode de formation, p. 515-530); — (vol. II) les roches (p. 10-64); le métamorphisme des roches (p. 431-461). Tous ces sujets sont passés en revue d'une manière entièrement originale; l'auteur y donne le fruit de ses observations et de ses réflexions personnelles, en même temps que de sa grande érudition. Réunis en volume, ces articles de M. de Lasaulx formeraient un excellent manuel de géologie générale, court, mais substantiel, et profondément scientifique. Les qualités du savant professeur de Bonn se retrouveront sans doute, encore plus marquées peut-être, dans le chapitre consacré aux volcans — objet spécial de ses études, — qui paraîtra dans la troisième partie du *Dictionnaire*.

EMM. DE MARGERIE.

THÉOLOGIE

Casus theologiæ moralis universæ, per DOMINICUM RICCIUM Historiæ ecclesiasticæ professorem, socium Academiæ romanæ philosophico-medicæ S. Thomæ Aquin. et mutinensis scientiarum, litterarum ac artium, ecclesiæ metropolitanæ mutin. canonicum pœnitentiarium et examinatorem prosynodalem. Editio altera. Modène, Imprimerie du Collège provincial de S. Philippe Néri, 1881-1882, 2 vol. in-8 de 349 et 482 p. — Prix : 2 fr. 25.

C'est toujours avec défiance que nous ouvrons les livres qui traitent exclusivement des Cas de conscience. Nous n'admettons pas sans doute les accusations portées contre les casuistes, et cependant nous sommes obligé d'avouer que ces accusations ont eu jadis quelque fondement. En poussant jusqu'à l'extrême certains principes de la théologie morale, on est arrivé à des conclusions que la droite conscience ne peut admettre.

Les auteurs mêmes qui se sont tenus en garde contre les excès de la casuistique, n'ont pas toujours évité un autre inconvénient. Tourmentés du désir de faire œuvre personnelle, ils ont inventé de toute pièce des cas étranges, où les invraisemblances sont réunies à plaisir et qui ne peuvent donner aucune lumière pour les solutions de la vie quotidienne. Aussi, après avoir feuilleté leurs livres, pour y trouver réponse à une difficulté plus humaine, le moraliste novice s'arrête découragé et demeure persuadé qu'il n'y a qu'un profit très incertain à tirer des œuvres des casuistes.

Les deux volumes que nous venons de lire, dont nous avons examiné tous les problèmes moraux et toutes les réponses, ont heureusement évité ces divers périls. Nous déclarons d'abord que nous les estimons très utiles aux élèves des grands séminaires et aux prêtres appelés à exercer le grave ministère de la confession. Écrits, il y a plus de quarante ans, par un homme très versé dans les études sacerdotales, ils contiennent les cas les plus pratiques, ceux qui peuvent se rencontrer tous les jours, ceux dont la solution peut être appliquée facilement à toute une classe de cas semblables. Ils sont exposés clairement, simplement, en peu de mots. L'auteur rappelle les principes, les théories admises, mais il ne fait pas de savantes dissertations. Il ne donne quelque étendue qu'aux matières attaquées de nos jours par l'incrédulité. Afin de tenir cet ouvrage au courant de la théologie contemporaine, le frère de l'auteur y a joint un appendice considérable, dans lequel il traite surtout des matières qui se rapportent, soit au *Syllabus*, soit à la Constitution *Apostolicæ Sedis*.

L'ordre adopté par M. le chanoine Ricci est celui des traités de théologie. Il est donc toujours facile à un séminariste, ou à un prêtre qui a besoin d'une prompte solution, de trouver en peu d'instants ce qu'il

cherche. D'ailleurs, il suffira de consulter la table des matières, qui est très complète.

La méthode de solution est excellente. Le cas est d'abord posé; l'auteur distingue ensuite les diverses questions que soulève ce cas, et il y répond brièvement. Si la doctrine est controversée, il se garde de donner comme certaines les opinions seulement probables. Il cite les auteurs, il dit son propre sentiment sans l'imposer. Il est disciple de saint Alphonse de Liguori.

Il a la sagesse d'écarter de son livre les matières tout à fait spéciales et qui rendent souvent pénibles la lecture des livres de Cas de conscience. C'est à peine si nous avons vu deux questions que nous eussions voulu reléguer dans un traité *de Sexto præcepto*.

Il nous a paru en plusieurs endroits que la doctrine théorique aurait besoin d'être rajeunie. Nous parlons surtout de la question du prêt à intérêt. L'auteur donne les solutions que tous admettent; mais il les fonde sur des raisonnements qui n'ont plus gardé leur force ancienne. La situation financière et les lois mêmes du trafic de l'argent ont été profondément modifiées depuis un demi-siècle.

Enfin, si nous devons remarquer le bon marché de l'ouvrage, il faut bien aussi avouer que l'impression est incorrecte. On saisit toujours le sens, on suit le développement de la pensée; mais on s'étonne des fautes qui ont pu échapper au correcteur.

E. Pousset.

Esame critico del sistema filologico e linguistico applicato alla mitologia e alla scienza delle Religioni, par C. de Cara. Prato, 1884, in-8.

La mythologie comparée, qui avait fait une si rapide fortune après les travaux de A. Kuhn, de MM. Max Müller, Bréal, etc., etc., est battue en brèche depuis quelques années par des adversaires résolus. Ceux-ci, il faut le dire, ne s'entendent guère entre eux que pour en attaquer la méthode et les résultats; les solutions qu'ils présentent des problèmes soulevés diffèrent notablement, mais les coups ont porté, et on peut prévoir le moment où la théorie fameuse qui a jeté tant d'éclat vers le milieu de ce siècle, n'aura plus qu'un intérêt historique, laissant derrière elle quelques étymologies curieuses, et quelques rapprochements ingénieux.

Le livre dont nous venons de transcrire le titre donne une idée fort exacte et suffisamment complète de ces intéressants combats. Le P. de Cara est très bien informé; il connaît presque toute la *littérature* du sujet, et quand il n'a pu mettre la main sur les ouvrages originaux, il tire habilement parti des comptes rendus et des analyses que lui fournissaient les revues savantes. Le but de l'auteur est de montrer que le

système philologique et le système linguistique, appliqués à la science des religions, ont échoué complètement dans leur tâche. Armé d'une dialectique serrée et aidé des travaux les plus récents, il passe successivement en revue les ouvrages qui ont voulu expliquer l'origine des [illegible] orientales et montre la faiblesse des résultats aux-
Prix : 15 fr. [illegible] les plus vantés; il se sert adroitement
[illegible] pper, pour les choquer
Son Éminence le cardinal Lavigerie est tro[illegible] leurs ruines.
et comme écrivain pour que nous ayons à faire de lui [illegible] nous
Dans les deux volumes publiés par la librairie Poussielgue o[illegible]is réunies ses allocutions et ses lettres pendant les longues et fé[illegible] années de son épiscopat en Algérie et en Tunisie, et l'on verra s[illegible] zèle infatigable s'étendre de l'Asie à l'Afrique, des sanctuaires de la Palestine aux sièges vénérables d'Hippone et de Carthage, de l'embouchure du Congo aux grands lacs où le Nil prend sa source. Il serait difficile d'analyser tous ces remarquables morceaux classés, non par rang de dates, mais suivant les sujets traités, et nous devons nous borner à en indiquer sommairement les traits les plus saillants.

Dans le premier volume, on remarque un éloquent discours sur la mission providentielle de la France en Afrique, prononcé à l'occasion de l'inauguration du service religieux dans l'armée d'Algérie ; le récit de la prise d'Alger est une page admirable. Dans un autre ordre d'idées, on lira avec beaucoup d'intérêt et même de curiosité la correspondance échangée entre Mgr Lavigerie et le maréchal de Mac-Mahon, gouverneur général, à propos du regrettable conflit qui

admirer sans reserves, c'est l'onction pénétrante, [illegible] la profonde sagesse, des instructions pastorales données aux fidèles d'Afrique. Rien de plus édifiant et de plus politique à la fois que les recommandations de l'éminent archevêque au sujet de la prédication par l'exemple et la charité au sein des populations musulmanes, et surtout que ses appels à la concorde, alors que les passions étaient vivement surexcitées en Tunisie. En les lisant, on se rappelle ce mot profond échappé des lèvres de nos rivaux : Un tel homme vaut à la France plus qu'une armée.

On le voit, c'est une œuvre considérable que l'éminent cardinal présente au jugement de ses contemporains; elle s'impose à leur admiration par la perfection du style, l'élévation des pensées, le vif coloris

difficilement contestables. Comme le dit M. l'abbé de Broglie dans le beau livre qu'il vient de publier : « Nous rangerons parmi les problèmes non résolus, ou incomplètement résolus, l'origine du paganisme en général et en particulier des légendes mythologiques. Il y a sur ce point des systèmes divers qui tous semblent contenir une part de vérité, mais dont aucun ne paraît contenir la solution complète du problème. La naissance, le développement, la puissance sociale et la vitalité des religions nouvelles, principalement du bouddhisme et de l'islamisme, sont encore des problèmes dont la solution est loin d'être scientifiquement acquise. » Depuis la publication de son principal ouvrage, le P. de Cara a consacré toute une série d'études à des travaux italiens sur la science des religions ou qui ont quelque rapport avec elle. Il passe en revue un discours de M. Kerbacken, professeur à l'Université de Naples, un volume de M. Puini, des études sur la Bible de M. Castelli et un volume de M. Trezza. Le ton de la polémique est plus vif que dans notre pays, et l'auteur s'abandonne facilement à sa verve; mais on ne lira pas sans intérêt ces rapides études, où l'on trouvera la même étendue d'informations et la même adresse de dialectique que dans le grand ouvrage dont elles forment en quelque sorte un appendice.

CHARLES MICHEL.

Œuvres choisies de Son Éminence le cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger. — Première partie : *Œuvres concernant les missions*. Paris, Poussielgue frères, 1884. 2 vol. in-8 de 540 et 546 p. — Prix : 15 fr.

Son Éminence le cardinal Lavigerie est trop connu comme orateur et comme écrivain pour que nous ayons à faire de lui un éloge banal. Dans les deux volumes publiés par la librairie Poussielgue on trouvera réunies ses allocutions et ses lettres pendant les longues et fécondes années de son épiscopat en Algérie et en Tunisie, et l'on verra son zèle infatigable s'étendre de l'Asie à l'Afrique, des sanctuaires de la Palestine aux sièges vénérables d'Hippone et de Carthage, de l'embouchure du Congo aux grands lacs où le Nil prend sa source. Il serait difficile d'analyser tous ces remarquables morceaux classés, non par rang de dates, mais suivant les sujets traités, et nous devons nous borner à en indiquer sommairement les traits les plus saillants.

Dans le premier volume, on remarque un éloquent discours sur la mission providentielle de la France en Afrique, prononcé à l'occasion de l'inauguration du service religieux dans l'armée d'Algérie ; le récit de la prise d'Alger est une page admirable. Dans un autre ordre d'idées, on lira avec beaucoup d'intérêt et même de curiosité la correspondance échangée entre Mgr Lavigerie et le maréchal de Mac-Mahon, gouverneur général, à propos du regrettable conflit qui

s'éleva en 1869 entre ces deux personnages ; il s'agissait, on s'en souvient, du droit contesté au clergé catholique de recueillir les orphelins arabes victimes d'une affreuse famine. Il est difficile, au double point de vue des intérêts de la religion et de ceux de la France, de ne pas donner raison à l'énergique prélat, protestant au nom des droits de la charité chrétienne ; il faut reconnaître, d'ailleurs, que ses revendications étaient formulées dans le langage le plus digne et le plus modéré à la fois. C'est avec la même conviction communicative qu'il élève la voix en faveur de la liberté de l'instruction, et qu'il la montre plus nécessaire encore en Algérie qu'en France.

Dans le second volume sont groupées les lettres relatives aux héroïques missionnaires d'Alger allant dans le centre de l'Afrique évangéliser des régions encore inconnues, combattre l'esclavage dont le cardinal fait une saisissante peinture, et arroser de leur sang les sables du Sahara et les plateaux d'où sortent les eaux du Nil. Signalons aussi de très curieux renseignements sur les Touaregs et les Mzabites, qui ont gardé plus vivace qu'on ne le croit le souvenir de la religion chrétienne à laquelle ont appartenu leurs pères. Mgr Lavigerie revient ensuite aux années de sa jeunesse pour conter sa délicate mission dans les montagnes du Liban où il fut chargé de distribuer les secours de la charité chrétienne et française aux Maronites, victimes de la barbarie des Druses, de la perfidie des Turcs et de l'égoïsme de l'Angleterre. Ces événements sont déjà loin de nous, et il n'est pas inutile de lire dans ces pages émouvantes le récit de l'horrible carnage où tout un peuple chrétien fut livré en pâture à de véritables hyènes à faces humaines.

Plus loin, l'auteur se fait connaître sous un jour bien différent en dissertant avec une profonde érudition sur l'origine et l'emplacement de la basilique de Sainte-Anne à Jérusalem, et en plaidant devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres la cause de la fondation d'une mission archéologique permanente en Tunisie. Mais ce qu'il faut admirer sans réserves, c'est l'onction pénétrante, en même temps que la profonde sagesse, des instructions pastorales données aux fidèles d'Afrique. Rien de plus édifiant et de plus politique à la fois que les recommandations de l'éminent archevêque au sujet de la prédication par l'exemple et la charité au sein des populations musulmanes, et surtout que ses appels à la concorde, alors que les passions étaient vivement surexcitées en Tunisie. En les lisant, on se rappelle ce mot profond échappé des lèvres de nos rivaux : Un tel homme vaut à la France plus qu'une armée.

On le voit, c'est une œuvre considérable que l'éminent cardinal présente au jugement de ses contemporains ; elle s'impose à leur admiration par la perfection du style, l'élévation des pensées, le vif coloris

des peintures et des récits, la profondeur des conceptions politiques, l'ardeur des sentiments de foi, de charité et de patriotisme.

Cte DE BIZEMONT.

JURISPRUDENCE

Lord Erskine. *Étude sur le barreau anglais à la fin du dix-huitième siècle*, par HENRI DUMÉRIL, docteur en droit, maître de conférence auxiliaire à la Faculté des Lettres de Toulouse. Paris, Thorin, 1883, in-8 de VIII-377 p. — Prix : 4 fr. 50.

Lord Erskine est peu connu en France, mais il est tenu en haute estime par ses compatriotes, et lord Campbell, dans ses *Biographies des lords Chanceliers*, n'a pas hésité à le proclamer « sans rival parmi les avocats des temps anciens et modernes. » Issu d'une famille écossaise noble et pauvre, Erskine ne resta que peu de temps sur les bancs de l'école; il fut marin pendant quatre ans, puis soldat. S'étant marié, il vendit son brevet de lieutenant et fit quelques études de droit. Il débuta bientôt au barreau par un succès. Peu de temps après il fut élu membre du Parlement pour Portsmouth et prit rang parmi les whigs. A la mort de Pitt qu'il avait toujours combattu, il fut un moment grand-chancelier et mourut pair d'Angleterre. Comme homme d'État, comme orateur parlementaire, comme écrivain politique, Erskine n'eut que des succès médiocres à côté des Burke, des Sheridan, des Pitt et des Fox; mais on s'accorde à voir en lui la figure la plus brillante du barreau anglais. Certains passages de ses plaidoyers sont même devenus classiques. Ce grand avocat avait déjà trouvé, il y a quelques années, dans M. A. Ribot, un biographe français; plus anciennement quelques-uns de ses discours avaient été traduits. Il nous manquait un travail d'ensemble sur sa vie, ses œuvres et son époque. Mais pour raconter les péripéties d'une existence si diversement remplie, il ne suffisait pas de connaître par le menu détail une période assez troublée de l'histoire d'Angleterre; il fallait surtout posséder à fond la procédure et la jurisprudence anglaises, qui diffèrent complètement des nôtres. M. Duméril ne s'est pas montré au-dessous de cette tâche délicate. Sortant du cercle des connaissances généralement cultivées par nos juristes français, il a étudié le droit anglais, les mœurs du barreau anglais, les usages des tribunaux anglais, et a mis le portrait qu'il voulait nous peindre dans son cadre naturel. Après avoir retracé les principaux traits de la vie d'Erskine, M. Duméril reprend un à un, pour les analyser, ses plaidoyers dans les procès de presse, de sédition et de haute trahison, et dans les affaires civiles. Il nous montre les habiletés et les hardiesses de son talent d'avocat, son influence sur la jurisprudence, l'indépendance de son caractère, son dévouement professionnel, ses sentiments sincèrement religieux.

Erskine était libéral : avec une longanimité fréquente à l'étranger, il excusa la Révolution française, mais en même temps il se fit le champion de la liberté de la presse, de la tolérance religieuse et de l'émancipation des catholiques. Qu'il raconte ou qu'il analyse, M. Duméril emploie cette langue élégante et facile qui rend agréable la lecture d'un livre instructif; des anecdotes, des bons mots égaient le texte et les notes. EMM. DE SAINT-ALBIN.

SCIENCES ET ARTS

Philosophie du droit social, par Mgr HUGONIN, évêque de Bayeux et Lisieux.— Paris, E. Plon, 1885, in-8 de VIII-323 p. — Prix : 6 fr.

Ce livre de haute philosophie sociale, de *métapolitique*, selon le mot de J. de Maistre, vient à son heure, en plein désarroi théorique et pratique de la science du gouvernement; mais ce n'est pas du tout ce qu'on appelle une œuvre de circonstance : le fond en a été professé en Sorbonne il y a plus de vingt ans. Ce qui a porté Mgr l'évêque de Bayeux à reprendre et à publier, sous une forme nouvelle, ses vieilles leçons, c'est d'abord un petit livre qu'il signale et qui ne renfermait, sous le titre de : *Philosophie sociale*, que des pensées décousues et souvent plus que suspectes (le *Polybiblion* a eu l'occasion de le dire); mais c'est surtout le besoin de remettre ces grands problèmes sous la lumière de la philosophie sérieuse, avec l'espoir que « tôt ou tard la réflexion ramènera les esprits aux vrais principes de la science morale, et (que) celle-ci reprendra alors parmi les sciences le rang qui lui est dû. »

Deux essais, qui en font espérer d'autres, remplissent ce volume. Dans le premier, fort substantiel dans sa brièveté, fort solide, malgré une concision que certains lecteurs trouveront peut-être un peu excessive, les fondements généraux du droit social sont établis, d'après le spiritualisme le plus net et surtout d'après les analyses si remarquables d'Antoine Rosmini. On ne peut mieux montrer que ne l'a fait le philosophe de Roveredo, la personnalité comme première base des devoirs et des droits, et la société comme source de devoirs et de droits nouveaux, soit par rapport aux choses (propriété), soit par rapport aux personnes (lien social). Ce qui lui appartient encore plus en propre, c'est la reconnaissance d'un lien *seigneurial*, intermédiaire entre le lien social et la propriété; et aussi la revendication rigoureuse du droit inaliénable de la personne, dont on fait honneur à Kant, mais qui se trouve si compromise, dans le philosophe allemand, par son scepticisme métaphysique.

Le second essai, *de la société civile*, présente, dans un premier livre

(p. 73-190), la *Critique des systèmes* les plus célèbres sur la matière, et, dans un second livre (p. 191-311), la *Théorie rosminienne.* — Les systèmes critiqués sont : le *Contrat social,* de Rousseau, dont l'évêque-philosophe montre les défauts essentiels et le caractère contradictoire, et dont il étudie les funestes effets dans le *Jacobinisme,* si puissamment analysé par M. Taine; l'*État social naturel,* de M. de Haller, moins admiré, ce me semble, par Mgr Hugonin que par Rosmini, mais qui a au moins, pour l'un et pour l'autre, ce grave défaut, bien capable d'en gâter tous les mérites, qu'il confond absolument le droit de souveraineté avec celui de propriété; le *Droit divin,* de M. de Bonald, qui aboutit lui aussi, malgré tant de parties chrétiennes et solides, à cette erreur d'origine païenne : « L'homme n'existe que pour la société, et la société ne le forme que pour elle. » Mgr Hugonin n'a pas de peine à montrer que les vénérables restaurateurs du principe d'autorité, au commencement de ce siècle, eurent le malheur d'ignorer la philosophie traditionnelle des écoles chrétiennes, bien loin de la continuer comme le crurent alors amis et adversaires. Et il nous donne une idée de l'enseignement des scolastiques sur l'essence et l'origine de la société civile, surtout d'après Suarez. S'il ne s'en tient pas à cette exposition, s'il croit nécessaire de produire une théorie plus complète et plus scientifique, c'est que, d'après lui, « les doctrines des scolastiques sur la philosophie du droit social ne sont que fragmentaires, » et que « leur enseignement a plutôt un caractère moral que spéculatif. »

La théorie rosminienne est exposée avec une extrême clarté, soit en ce qui concerne la *nature* de la société civile, — qui a pour premier élément (à l'encontre du système de Haller) le consentement des associés, — soit en ce qui touche son *origine,* — discussion rigoureuse dans les principes, autant que modérée dans les conclusions, des deux doctrines du droit divin et de la souveraineté du peuple. — Dans ce qui est propre à Rosmini, il y a telles vues sur le pouvoir paternel, origine partielle de la souveraineté politique, sur le droit de conquête, etc., qui prêtent peut-être à quelques développements nouveaux, ne serait-ce qu'à cause des difficultés qu'on y a opposées. Je me permettrai de citer à ce propos, comme matière à examen et à réfutation, une partie des pages consacrées à la philosophie du droit de Rosmini, par M. Louis Ferri (*Essai sur l'hist. de la philosophie en Italie au XIXe siècle,* t. I).

Puissent ces deux essais ramener au moins quelques esprits d'élite aux meilleures traditions de la philosophie chrétienne! L'auteur, absolument soumis aux directions du Saint-Siège, serait, nous dit-il, « désolé que le nom de Rosmini suscitât parmi nous les querelles qu'il a soulevées de l'autre côté des Alpes. » Cela n'arrivera pas, sans doute, car le point délicat du rosminianisme n'a qu'un rapport assez éloigné

avec la théorie du droit de l'éminent auteur, et celle-ci, sauf quelques parties accessoires plus ou moins discutables, est évidemment conforme aux données de la philosophie traditionnelle, et, comme elle, également éloignée des excès opposés de l'absolutisme et de la révolution. Aussi tous les amis de la science chrétienne demanderont-ils à Mgr Hugonin d'achever son œuvre en faisant connaître aux lecteurs français, peu familiers avec le long traité du grand penseur italien, le reste de sa théorie sociale, c'est-à-dire ses applications à la société domestique et à la société religieuse. LÉONCE COUTURE.

Sur l'origine du monde. *Théories cosmogoniques des anciens et des modernes*, par H. FAYE, de l'Institut. Paris, Gauthier-Villars, 1884, in-8 de [illegible] fr.

Clinique méd[illegible] [illegible]te nouvelle publication de M. Faye se *typhoïde ou dothiénentérie*, [illegible] l'éminent astronome à la Sor- [illegible] honoraire de l'Hôtel-Dieu, mem[illegible] de l'univers et du système Paris, Delahaye et Lecrosnier, 1884, gr. [illegible] sur la constitution

L'important ouvrage que M. Gueneau de [illegible] l'ouvrage, elle à la fièvre typhoïde, ne renferme pas moins de 73[illegible]pre à l'au- [illegible] mières traitent uniquement du mode d'origine de la m[illegible] proportions, le livre doit être considéré comme complet [illegible]vres même, l'abondance des faits et la richesse des documents [illegible] elles une certaine confusion, au milieu de laquelle on ne pa[illegible] qu'avec effort à dégager les grandes lignes; l'histoire des comp[illegible] tions, entre autres, et du retentissement de l'affection dans cha[illegible] organe en particulier est traitée minutieusement. Ce léger reproche d[illegible] manque d'ordre adressé à l'auteur, nous constaterons avec plaisir qu'il a fait de la fièvre typhoïde une étude extrêmement consciencieuse, dans laquelle les théories récentes sont comparées et estimées à leur véritable valeur par un clinicien doué à cet endroit d'une compétence toute spéciale. La fièvre typhoïde, que Bretonneau appelait *dothiénentérie* (δοθιήν, ulcère; ἔντερον, intestin) a été beaucoup étudiée dans ces dernières années : sans parler des travaux déjà anciens de Louis (1829) et de Chomel (1833) (créateur du mot *fièvre typhoïde*), on peut dire que ceux de Budd, de Petenkoffer, et surtout ceux de Murchison en Angleterre (1862), et de Griesenger en Allemagne (1864), ont à peu près épuisé la question. — M. Gueneau de Mussy livre à une critique

traiter que comme une hypothèse. Il se permettra toutefois de prendre maintenant contre le savant académicien la défense de Laplace et de trouver sa condamnation un peu sévère. La théorie de Laplace est insuffisante sans doute ; M. Faye rectifie et complète d'une manière très ingénieuse l'exposé des phénomènes successifs qui ont dû se produire dans la nébuleuse primitive ; il parvient ainsi à une explication plausible des mouvements rétrogrades qu'on observe dans les planètes extérieures et d'une anomalie que présente la révolution des satellites de Mars, récemment découverts. Il conserve néanmoins la donnée fondamentale de la nébuleuse tournante ainsi qu'une bonne partie des développements, et l'on peut dire qu'il perfectionne la théorie de Laplace plutôt qu'il ne la supplante, non d'ailleurs sans laisser subsister beaucoup de difficultés et de points obscurs.

Les circonstances qui ont donné naissance à ce volume font assez comprendre qu'il est écrit au point de vue du grand public. C'est une œuvre de vulgarisation, et quiconque voudra faire un voyage rapide à travers cette grande question de la formation de l'univers, ne saurait trouver un guide plus autorisé et plus intéressant. E. VICAIRE.

Clinique médicale. Tome III. *Traité théorique et pratique de la fièvre typhoïde ou dothiénentérie*, par le Dr NOEL GUENEAU DE MUSSY, médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie de médecine, etc., etc. Paris, Delahaye et Lecrosnier, 1884, gr. in-8 de 736 p. — Prix : 12 fr.

L'important ouvrage que M. Gueneau de Mussy vient de consacrer à la fièvre typhoïde, ne renferme pas moins de 736 p. dont les 124 premières traitent uniquement du mode d'origine de la maladie. Dans ces proportions, le livre doit être considéré comme complet ; peut-être même, l'abondance des faits et la richesse des documents amènent-elles une certaine confusion, au milieu de laquelle on ne parvient qu'avec effort à dégager les grandes lignes; l'histoire des complications, entre autres, et du retentissement de l'affection dans chaque organe en particulier est traitée minutieusement. Ce léger reproche de manque d'ordre adressé à l'auteur, nous constaterons avec plaisir qu'il a fait de la fièvre typhoïde une étude extrêmement consciencieuse, dans laquelle les théories récentes sont comparées et estimées à leur véritable valeur par un clinicien doué à cet endroit d'une compétence toute spéciale. La fièvre typhoïde, que Bretonneau appelait *dothiénentérie* (δοθιήν, ulcère ; ἔντερον, intestin) a été beaucoup étudiée dans ces dernières années : sans parler des travaux déjà anciens de Louis (1829) et de Chomel (1833) (créateur du mot *fièvre typhoïde*), on peut dire que ceux de Budd, de Petenkoffer, et surtout ceux de Murchison en Angleterre (1862), et de Griesenger en Allemagne (1864), ont à peu près épuisé la question. — M. Gueneau de Mussy livre à une critique

très serrée les ouvrages de ses illustres devanciers, combat en particulier la doctrine de Murchison ou *pythogénésique*, qui attribue à la pourriture et à l'infection des eaux l'origine de la maladie, et se rallie à celle de Budd (1873), qui fait naître la fièvre typhoïde par propagation individuelle, autrement dit par contagion. Passant rapidement sur l'action des microbes encore douteux de Klein (p. 82) ou d'Eberth (p. 405), il divise, au début de la deuxième partie (p. 152), la marche de la maladie en six périodes très nettes qu'il décrit soigneusement : peut-être les lésions trouvées à l'autopsie sont-elles un peu sommairement étudiées. La description de la fièvre typhoïde finie, nous n'en sommes encore qu'à la page 252. L'auteur entame alors l'histoire individuelle de chaque organe pendant le cours de l'affection; c'est surtout à cette partie, la plus considérable de l'ouvrage, que nous adressions plus haut le reproche de manquer d'ordre : les microbes y sont relégués tant bien que mal dans l'anatomie pathologique du système circulatoire, de même que l'étude des variations thermiques, deux sujets qui eussent mérité, vu leur importance capitale, d'être traités à part. L'histoire des différents modes de traitement termine l'ouvrage : cette dernière analyse est propre tout au plus à nous conduire au scepticisme le plus complet à l'égard de notre action thérapeutique sur les pauvres malades dothiénentériques : à part le salicylate de soude, qui a ses préférences, M. Gueneau de Mussy fait le procès de toutes les médications employées jusqu'à ce jour, et le système des bains froids de Brand n'est certes pas le moins maltraité.

Il nous a semblé aussi que M. Gueneau de Mussy élargissait singulièrement le cadre de la fièvre dothiénentérique; avec lui, elle n'a, pour ainsi dire, plus de contours, et sa personnalité morbide devient très vague; non seulement il y fait rentrer les formes frustes, dites fièvre muqueuse et embarras gastrique, mais aussi la simple synoque. La netteté de la symptomatologie en souffre : nulle part l'auteur ne nous indique nettement les éléments du diagnostic différentiel, et la conception de l'entité pathologique *fièvre typhoïde* y perd singulièrement.

En résumé, très bon livre d'étude, analyse consciencieuse et riche accumulation de faits : avec un peu plus de méthode et plus de rigueur dans les définitions, ce serait un ouvrage excellent, nullement déplacé à côté des chefs-d'œuvre de Murchison et de Griesinger.

H. Bl.

Études sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne en Italie, *et mélanges archéologiques*, par Louis Lefort. Paris, Plon, Nourrit et C°, 1885, in-12 de 289 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Lefort a le bonheur d'être l'ami et le disciple de M. le commandeur de Rossi. Il s'est consacré avec lui et après lui à l'étude des Cata-

combes, et il a choisi pour rôle de propager en France les belles et importantes découvertes faites depuis dix ans dans les cimetières primitifs chrétiens. Le morceau capital de son volume, formé d'articles qui ont paru dans diverses revues, est une chronologie des peintures des Catacombes. Cette partie a été revue avec soin et mise au courant par l'auteur avant d'être réimprimée. Les tableaux y sont rangés selon l'ordre des temps le plus probable; et pour chacun, dans une notice de moyenne étendue, l'auteur nous donne une idée claire et exacte du sujet, des caractères qui le distinguent, de son sens et des différentes conjectures auxquelles il a donné lieu. Des indications très bien faites renvoient le lecteur aux ouvrages à gravures, tels que ceux de Bosio, de Ganneci, de Bottari, de M. de Rossi, d'Agincourt. Ainsi, cet ouvrage peut servir de guide non seulement aux personnes qui visitent les Catacombes, mais à celles qui sont obligées de se contenter de reproductions par le dessin.

M. Lefort ne s'est pas borné pour ce travail aux Catacombes de Rome; il décrit aussi les peintures des Catacombes de Naples, qui, moins importantes assurément que celles de Rome, n'en ont pas moins quelque intérêt. Le volume se complète par quelques articles détachés traitant des questions qui se soulèvent autour des catacombes, et mettent le lecteur à même de connaître les nouvelles découvertes récemment faites au sujet de l'art chrétien.

Nous devons avertir enfin que M. Lefort a francisé les noms latins de *cubiculum*, d'*arcosolium*, de *loculus*, en cubicule, arcoseuille, locule; et, bien que cette innovation puisse peut-être donner lieu à quelques objections, nous ne saurions le blâmer d'avoir cherché à rendre la science des Catacombes plus accessible à tout le monde. En somme, ce manuel nous paraît excellent. LOIR.-MONGAZON.

BELLES-LETTRES

Paléographie des classiques latins, *Collection de fac-similés des principaux manuscrits de Plaute, Térence, Varron, Cicéron, César, Cornélius Népos, Lucrèce, Catulle, Saluste, Virgile, Horace, Quintilien, Juvénal, Tacite, Pline le jeune, Suétone*, etc., publiée par ÉMILE CHATELAIN, ancien membre de l'École française de Rome, maître de conférences à l'École pratique des Hautes Études. (*Héliogravure P. Dujardin.*) — Paris, Hachette, 1884 et suiv. In-f° raisin. (Formera environ dix livraisons, comprenant en général quinze planches et quatre pages de texte; la livraison se vend 6 fr. aux souscripteurs à l'ouvrage entier; ce prix est porté à 10 ou 12 fr., suivant le nombre des planches, pour les non-souscripteurs.) — Exemplaires à petit nombre, in-f° j., sur papier de Hollande (souscription : 200 fr.), de Chine (300 fr.), du Japon (500 fr.). — Première livraison. PLAUTE, TÉRENCE, VARRON, CATULLE : quinze planches (23 p. de mss). Prix : 10 fr. (5 fr. pour les souscripteurs). — Deuxième livraison. CICÉRON (*Rhétorique*

et discours) : dix-sept planches (30 p. de mss). Prix : 12 fr. (6 fr. pour les souscripteurs).

Nous venons de recevoir la deuxième livraison de l'importante collection de M. Chatelain. Aucune tentative plus intéressante n'a été faite dans le domaine des publications paléographiques : en réunissant à un prix aussi minime une suite de fac-similés en héliogravure aussi soignés, M. Chatelain a eu pour but de vulgariser les reproductions de manuscrits et de mettre à la portée de tous les travailleurs un genre d'ouvrages réservé jusqu'à ce jour aux bibliothèques des amateurs ou des paléographes de profession. C'est par là surtout que sa publication se distingue de celles de MM. Zangemeister et Wattenbach et de celles que deux paléographes italiens poursuivent si activement à Florence, etc. Ces collections, sans être plus parfaites au point de vue matériel que celles du savant français, ont l'inconvénient de coûter fort cher ; nous ne parlons que pour mémoire de la série, introuvable aujourd'hui, publiée par la *Palæographical Society* de Londres. L'exécution des planches est aussi irréprochable qu'on peut l'attendre de la maison Dujardin, et les éditions de luxe méritent à tous égards l'intérêt des bibliophiles ; mais il convient d'attirer l'attention des lettrés sur l'édition ordinaire et les services qu'elle est appelée à rendre. Depuis que la science paléographique a pénétré de plus en plus dans notre enseignement, il n'est plus permis à aucun professeur ou même à aucun humaniste d'ignorer le nom des principaux manuscrits qui nous ont conservé les œuvres antiques. Voici plusieurs années que nos professeurs de facultés parlent à leurs élèves, avant d'étudier un texte classiques, des manuscrits qui nous l'ont transmis et de l'importance relative de chacun d'eux. Il est impossible que dans une explication sérieuse de Virgile, les noms du *Vaticanus*, du *Mediceus*, du *Romanus*, du *Palatinus*, ne reviennent pas quelquefois sur ses lèvres ; pour Plaute, ce sera l'*Ambrosianus*, le *Decurtatus*, le *Vetus Codex ;* pour Térence, le *Bembinus*, le *Vaticanus*, le *Parisinus*, etc. Chacun de ces célèbres manuscrits a son histoire, son importance spéciale, sa physionomie propre. Il sera extrêmement précieux pour le maître de pouvoir en placer des fac-similés sous les yeux de ses auditeurs, afin de fixer leurs idées ou d'exciter leur attention. Sans être, pour notre part, portés à introduire la pure philologie dans les établissements d'enseignement secondaire, nous estimons que la collection de M. Chatelain pourrait être fort utile même dans ce domaine, et cela plus encore aux professeurs qu'aux élèves. Ces planches, dont il serait fait un usage discret, ne pourraient manquer d'éveiller une curiosité intelligente ; sans initier à l'érudition et à la critique, elles apprendraient à beaucoup qu'il y a une érudition et une critique ; elles aideraient à comprendre comment il se fait que le Plaute de Ritschl, par exemple,

ne soit pas tout à fait celui qu'ont admiré les contemporains de Molière.

La *Paléographie des classiques latins* sera un indispensable instrument d'études pour les cours et conférences paléographiques de tout genre qui tendent à s'établir dans tous les centres laborieux d'Europe. Elle comprendra, nous dit-on, « des spécimens inédits d'au moins 160 mss. » Comme le ravage des temps n'a pas été le même pour tous les auteurs latins, il arrive que les plus vieux manuscrits que l'on ait conservés de tel auteur sont en écriture capitale, ou en écriture onciale, ou en écriture lombarde, ou en écriture mérovingienne, le plus souvent en minuscule carlovingienne, quelquefois aussi en écriture gothique ou enfin en écriture italienne du quinzième siècle. L'ensemble de ces manuscrits formera donc une série assez complète des écritures employées du quatrième siècle de notre ère jusqu'à la Renaissance. Les philologues pourront comparer entre eux les différents manuscrits d'un même auteur dispersés dans des villes fort éloignées, et redresser ainsi plus d'une opinion admise sur la valeur ou la date de certains manuscrits.

Quatre pages de texte accompagnent chaque livraison; elles contiennent une notice brève mais suffisante sur le manuscrit, son histoire, ses caractères paléographiques, sa place dans le classement philologique des manuscrits de l'auteur. On trouve aussi le déchiffrement de la page du fac-similé ou un renvoi à une édition critique permettant d'y suppléer, ainsi que la bibliographie des recueils où sont d'autres fac-similés du manuscrit et des savants qui l'ont étudié. Pour la rédaction de ses notices et le choix de ses pages, M. Chatelain agit en philologue; il aime à prendre le même passage du texte dans les principaux manuscrits pour permettre, à l'occasion, par une lecture simultanée, des comparaisons instructives. Je n'ai pas le loisir d'insister sur ces détails, qui intéressent spécialement les latinistes; mais il sera utile de trouver la table des manuscrits contenus dans le 2e fascicule consacré entièrement à Cicéron, la table du 1er a déjà été donnée par le *Polybiblion*, t. XLI, p. 538. *Ad Herennium :* Paris. 7714 (IXe siècle), Bern. 433 (IXe s.), Laurent. LI, 10 (XIe s. lombard), Sangall. 852 (XIIe s.); *De Inventione :* Sangall. 820 et Sangall.-Vadianus. 313 (Xe s.); *De Oratore* et *Orator :* Abrincensis. 238 (IXe s.); *De opt. gen. oratorum :* Sangall. 818 (XIe s.); *Brutus :* Paris. 7704 (XVe s.); *Topiques :* Sangall. 830 et Einsildensis. 324 (Xe s.); *Part. orat.:* Paris. 7696 et 7231 (XIe s.). Les discours de Cicéron débutent avec les fameux fragments en écriture capitale (Taurin. A. II*, Ambros. E. 147 sup., Regin. 2077); puis viennent, pour les *Verrines*, les Paris. 7774 A (IXe s.) et 7776 (XIe s.); *Pro Cœlio :* Paris. 7794 (IXe s.); *In Pisonem :* Basil. S. Petri, H, 25 (VIIIe s.); *pro Sulla :* Monac nsis 18787 (Xe s.); *pro Marc. :* Monac. 19474 (XIe s.); *Catilinaires :* Monac. 15964 (XIe s.); Ambros. C (Xe s.), Rheinav. 127

(xie s.), Paris. 18525 (xiie s.); *Pro S. Roscio :* Laurent, XLVIII, 25 (xve s.); *Pro Cæcina :* Palat. 1525 (xve s.). Le 3e fascicule comprendra les *Lettres* et les *Œuvres philosophiques* de Cicéron.

M. Chatelain annonce que le dernier fascicule, qui paraîtra en 1887, sera accompagné d'une introduction; il en fera facilement un résumé de paléographie latine, au courant des plus récents progrès d'une science qu'il contribue lui-même à enrichir. Nous attendons impatiemment cette introduction, mais en faisant dès maintenant nos réserves sur toute la partie relative aux manuscrits en capitale. Ces manuscrits ne peuvent être datés, croyons-nous, non pas seulement à un siècle, mais à trois ou quatre siècles près. Depuis les Bénédictins, la date assignée à chaque manuscrit a varié suivant le caprice ou l'impression personnelle de chaque savant. Nous ne savons si des découvertes nouvelles ou des observations plus précises, appuyées sur l'étude des miniatures contenues dans quelques-uns de ces vénérables manuscrits, amèneront un jour à une classification comparative. Le travail de M. Delisle et celui de M. U. Robert sur le *Prudence* de Paris, les *Exempla Codd. latinorum majusculis scripta* d'Heidelberg, et quelques autres, peuvent aider dès maintenant à faire quelque lumière. Mais pour longtemps encore on doit, en méthode rigoureuse, se borner à mettre un point d'interrogation à la place de date en face de chaque manuscrit en capitale. « Que celui qui veut dater les manuscrits en capitale soit anathème! » a dit quelque part M. Mommsen. M. Chatelain tombe sous cette condamnation terrible, car, sur la couverture de son 1er fascicule, il assigne à l'*Ambrosianus* de Plaute le quatrième siècle, au *Bembinus* de Térence, le cinquième. Il aurait tort de conserver des mentions aussi affirmatives dans la suite de sa publication. Il peut être bon de fixer les idées du lecteur sur une date approximative; nous croyons meilleur de lui laisser savoir qu'il n'y a encore rien d'établi sur cette difficile question.

P. DE NOLHAC.

De l'influence du concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts chez les peuples catholiques. — *Essai d'introduction à l'histoire littéraire du siècle de Louis XIV,* par CHARLES DEJOB, docteur ès lettres, professeur de rhétorique au collège Stanislas. Paris, Thorin, 1884, in-8° de iij-412 p. — Prix : 5 fr. 50.

Les Philosophes et l'Académie française au XVIIIe siècle, par LUCIEN BRUNEL, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au lycée Condorcet, docteur ès lettres. Paris, Hachette, 1884, in-8° de xvj-371 p. — Prix : 6 fr.

Ces deux ouvrages, que je réunis avec intention, ont de nombreux points communs. S'il ne s'agissait que de la coïncidence de deux thèses de doctorat, soutenues par deux professeurs de rhétorique, le

motif ne serait pas suffisant; mais le sujet touche des deux parts aux relations de l'Église avec les Belles-Lettres, et bien que les deux auteurs soient placés à des points de vue différents, j'ai les mêmes éloges et les mêmes reproches à leur adresser.

Je commencerai par un reproche. Les deux titres ne me satisfont pas entièrement : le premier promet trop et le second pas assez. Une thèse sur l'influence du concile de Trente était un magnifique sujet à développer méthodiquement; or, c'est précisément la méthode qui fait défaut au livre de M. Dejob : on attend toujours en vain l'exposé des principes posés par le concile pour déterminer une action précise sur les lettres, sur les sciences et sur les arts. Nous assistons bien à l'étude de la direction donnée par la cour de Rome aux études religieuses et historiques vers la fin du XVIe siècle et au grand mouvement catholique général qui cherche à opposer une digue aux audaces de la Réforme; mais ce n'est qu'accidentellement qu'on voit poindre le concile, dont on parle à peine dans tout le corps du livre. Il eût donc mieux valu donner pour titre à l'ouvrage : *De l'influence exercée par la réaction contre la Réforme* (M. Dejob emploie quelque part à ce sujet le mot de *contre-réformation,* qui est bien exact), *sur les lettres, les sciences et les arts au XVIe siècle.* J'insiste sur ce point parce qu'il n'y a rien de désagréable pour un lecteur comme une déconvenue. M. Dejob nous apporte beaucoup d'excellentes choses; mais ce n'est pas précisément ce qu'il nous a promis. Chez M. Brunel, les promesses sont bien réalisées : nous suivons les péripéties du siège de l'Académie par les philosophes, et nous étudions leur gouvernement despotique après le succès; mais, ici encore, le sujet dépasse l'intention : nous assistons en réalité aux diverses phases de la lutte engagée entre la philosophie et la religion dans le domaine littéraire, pendant le cours du XVIIIe siècle. Le tableau se trouve plus grand que le cadre.

Second reproche commun. Les deux auteurs déclarent avoir fait œuvre d'impartialité. Franchement, je n'aime guère cette sorte d'impartialité qui conduit à lancer des pavés d'ours : mieux vaut un franc ennemi qu'un simple indifférent ou un ami maladroit; et dans un sujet si délicat, il est bien difficile de ne pas laisser passer, soit dit sans offenser les deux estimables auteurs, le bout de l'oreille du diable sous la capuce de l'ermite; ou bien, pour paraître impartial, on exagère les comparaisons, on outre les contrastes, et les mots, quelquefois, dépassent la pensée. C'est ainsi que M. Dejob, constatant que le parti le plus extrême et le plus violent de l'orthodoxie s'empara d'abord du soin de conduire la défense du Catholicisme contre les sectes qui envahissaient de toute part la chrétienté, n'hésite pas à dire que, de la même façon « quand, en 1793, l'Europe entière se précipita sur

la France pour y détruire la liberté naissante, ce furent malheureusement les plus despotes des défenseurs de la liberté qui dirigèrent la résistance, sauf à compromettre la pureté et la durée de la victoire... » Il est bien certain que M. Dejob n'a pas voulu comparer saint Charles Borromée à Robespierre ; je ne lui ferai même pas l'injure de supposer que cette assimilation lui soit entrée dans l'esprit : elle ressort cependant de son texte et impressionne déplorablement le lecteur, qui s'imagine, à tort sans doute, que l'auteur a voulu se faire pardonner par un certain parti les éloges que parfois il ne ménage pas à l'autre : il est vrai qu'il ne ménage pas non plus les traits noirs, et le tableau de Rome sous Sixte-Quint demanderait, à la page 57, au moins quelques explications ; de même à la page 76 ; mais il faut que la terreur blanche justifie la comparaison de la terreur rouge. Ailleurs, on lira que si Louis XIV jette au vent les cendres de Port-Royal, il n'arrache pas des cœurs la vénération inspirée par leurs vertus. Je crains qu'ici l'orgueil invétéré ne soit pris pour une vertu ; mais il fallait un correctif pour tenir à même hauteur les deux plateaux de la balance... Ne serait-ce pas sous la même impulsion, peut-être inconsciente, que M. Brunel, qui traite comme il convient les audacieuses *fourberies* de Voltaire, à propos de l'*exploitation* de l'Académie par les philosophes après leur conquête, se permet de dire quelque part : « Pour un Massillon confiné dans son diocèse, combien de prélats nuls comme Bussy-Rabutin, ou risibles comme Languet de Gergy, l'historien de Marie Alacoque ?... » N'en déplaise à l'érudit professeur, Languet de Gergy était un prélat fort respectable, et il eût été de bon goût de ne pas se faire l'écho de plaisanteries absolument déplacées qu'un jeu de mots pitoyable sur le nom de la bienheureuse Marguerite-Marie a seul fait imaginer. Je sais gré à M. Brunel de n'avoir pas répété, à propos de l'abbé Trublet, l'éternel refrain du *compilait, compilait,* ni les facéties de Grimm sur ses candidatures académiques ; mais cette modération ne me suffit pas, et je voudrais lui voir effacer quelques épithètes comme celle que j'ai signalée plus haut, toutes accolées à des partisans du côté droit, et toutes puisées dans l'arsenal peu sérieux de la satire.

Ces réserves faites, je n'hésite pas à reconnaître que les deux ouvrages de MM. Dejob et Brunel témoignent d'une grande érudition et de laborieuses recherches. M. Dejob a exploré patiemment les manuscrits de la bibliothèque du Vatican et mis à large contribution la volumineuse correspondance du cardinal bibliothécaire Sirleto, qui met en évidence la part directe prise par les papes et les cardinaux dans la restauration magistrale des sciences ecclésiastiques dès la fin du XVIe siècle. Cette restauration a certainement préparé les travaux des Bollandistes et des Bénédictins, et c'est ainsi que les temps anciens

ont porté leur influence sur les temps nouveaux. M. Brunel n'a pas eu besoin d'aller aussi loin chercher ses documents. La bibliothèque de l'Institut lui a ouvert ses portes et livré les trésors littéraires des registres de l'Académie : les mémoires de Bachaumont, la correspondance de Métra et les publications récentes sur les personnages du XVIIIe siècle, en possession des faveurs de la vogue contemporaine, ont fait le reste, et nous ont valu un volume fort intéressant, l'un des plus riches en faits précis et curieux qui aient paru depuis bien des années; il corrige même M. Desnoiresterres. J'y remarque en particulier le chapitre très fouillé sur l'influence exercée par Duclos sur les élections académiques pendant son secrétariat perpétuel. Ce volume est indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'histoire littéraire du siècle dernier : une bonne table analytique le rendrait plus précieux encore.

En résumé, MM. Dejob et Brunel nous promettent, par ce début, des œuvres solides et fécondes. L'expérience corrigera bien vite chez eux les légers défauts que j'ai dû signaler. RENÉ KERVILER.

Biblioteca de las tradiciones españolas. Madrid, Fernando Fé; Séville, Al. Guichot, 1884, 6 vol. in-16 de XIII-302, 296, 302, 315, XVI-320 et XV-284 p.

Cet ouvrage, très intéressant, disons-le tout de suite, est assez singulièrement composé. Il rappelle le genre des revues, non par son aspect matériel, puisqu'il est formé de volumes assez considérables paraissant à des époques indéterminées, mais par la manière dont ces volumes sont remplis. Au lieu de former un tout, chaque tome offre des articles différents, dont la suite est fréquemment renvoyée à une époque postérieure. Cette disposition, qui peut d'abord choquer certaines habitudes, a l'avantage de produire une grande variété.

Le tome premier commence par une courte et bonne introduction de M. Machado y Alvarez, le grand propagateur du Folk-lore en Espagne et le directeur de la Biblioteca. Nous avons vu, avec plaisir, dans ces pages, M. Machado rendre complète justice à notre compatriote M. Em. Cosquin, qu'il considère comme l'un des plus érudits mythographes de l'Europe méridionale. A cette introduction succèdent de curieux tableaux de mœurs populaires andalouses, dus à M. Luis Montoto. Il y a là une foule de détails sur la vie privée des ouvriers et des classes les plus inférieures; naissances, mariages, morts, ont donné lieu à des usages, à des cérémonies que l'auteur nous fait connaître dans des pages agréablement écrites.

Viennent ensuite treize contes recueillis par M. Machado y Alvarez, dont la série sera continuée et qui appelleront des notes érudites et l'indication des parallèles.

Le volume est terminé par une étude sur les superstitions andalouses, comparées à celles du Portugal, et qui souvent se retrouvent en bien d'autres pays. M. Al. Guichot y Sierra, qui avec M. Montoto prête à M. Machado le plus utile concours, est l'auteur de ces recherches intéressantes.

Le tome II débute par le Folk-lore de Madrid de M. Olovarria y Huarte, travail considérable où usages, coutumes, traditions, mythologie, jeux enfantins, contes, chants divers, trouvent place tour à tour. Parmi les traditions, nous avons remarqué la légende de l'horloge de Saint-Placide.

A cet article sur le Folk-lore de Madrid succède un très bon travail de M. Sergio Hernandez de Soto sur les jeux enfantins de l'Estramadure. On sait combien de ces divertissements du jeune âge remontent souvent loin, et quelles curieuses inductions ils peuvent fournir. C'est une branche du Folk-lore récemment étudiée, et qui a donné à MM. Pitrè, Machado, Maspons y Labros, E. Rolland, le sujet de volumes dont nous avons parlé dans le *Polybiblion*.

Jean Nyder, qui au XVe siècle fut prieur des Dominicains, n'est pas tout à fait inconnu en France, grâce à des renseignements qu'il a donnés sur la fausse Jeanne d'Arc et qui ont été reproduits par M. Quicherat : ces renseignements sont tirés d'un livre assez bizarre intitulé *Formicarium*, et ce livre plein de faits étranges, de croyances singulières, et par bien des points touchant aux traditions populaires, a été non seulement traduit mais commenté dans des dialogues, par M. J. Montoto. Le commencement de ce travail termine le tome II.

Le *mythe du basilic*, cet animal imaginaire dont on s'est très préoccupé depuis les temps les plus reculés, a été savamment étudié au début du troisième volume par M. Guichot y Sierra. Puis viennent la continuation des recherches de M. Sergio Hernandez sur les jeux des enfants, et la suite de l'œuvre de Jean Nyder.

Le tome IV contient sous le titre de Miscellanées une quantité de documents dus à divers écrivains : calendriers populaires, dictons sur les saisons, couplets, contes, superstitions, conjurations, prières, médecine, jeux enfantins, etc. Cette curieuse série est précédée d'un discours de Mme Emilia Pardo Bazan, la célèbre romancière, présidente du Folk-lore andalous. Nous avons déjà dans le *Polybiblion* donné des fragments de ce morceau.

Aux Miscellanées succède la traduction du livre de Jean Nyder. C'est là, page 177, que se trouvent les détails relatifs à la fausse Jeanne d'Arc. Jean Nyder parle ensuite défavorablement de la Pucelle dont il semble approuver la condamnation ; le traducteur-commentateur proteste énergiquement contre une telle appréciation et parle avec admiration de notre bonne Lorraine. (Ces deux passages du *Formicarium* nous ont

famille, chaque publication. Qu'il me suffise de dire que le tome I renferme environ douze cent cinquante notes, dont quatre cent cinquante sur les personnes, quatre-vingt-cinq sur les lieux cités, deux cent cinquante sur le manuscrit, et cent sur la philologie. Plusieurs de ces notes comportent une page entière : celles qui concernent les personnes forment de véritables petites monographies biographiques corrigeant et complétant tous les recueils. Si j'y ajoute un appendice composé de dix articles, dont plusieurs forment de véritables mémoires, comme la généalogie de la maison de Rouvroy de Saint-Firmin, ou les mousquetaires sous Louis XIV, on pourra se faire une idée de la colossale entreprise de l'annotateur. Le volume II contient quinze cent cinquante notes, réparties à peu près de la même façon, et je remarque dans l'appendice une bien curieuse bibliographie sur les procès des ducs et pairs contre le maréchal de Montmorency-Luxembourg. Au tome III, l'appendice s'enrichit de nombreux fragments inédits de Saint-Simon, recueillis aux archives du ministère des affaires étrangères, depuis que des mesures plus libérales que celles d'autrefois en ont entrebâillé les portes, et d'une dissertation fort intéressante sur les Intendants et la taille. Au tome IV, le dernier paru qui s'arrête à l'année 1697, le morceau capital de l'appendice est une monographie complète des conseils du roi sous Louis XIV.

De cette magistrale publication, Saint-Simon recueille un nouveau lustre comme écrivain, mais il en sort diminué comme historien. Il est désormais incontestable que la trame de ses mémoires, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne lui appartient pas. Il a brodé sur ceux de Dangeau qui lui ont servi de guide; car il n'a pas écrit les siens au jour le jour, et il lui a fallu nécessairement un fil conducteur quand il a entrepris fort tard de coudre ensemble toutes les notes éparses et toutes les dissertations qu'il avait accumulées sans ordre. Or, M. de Boilisle relève au passage une telle quantité d'expressions et de membres de phrases copiées sur le *Journal de Dangeau*, qu'il n'est pas douteux que Saint-Simon eut constamment ce journal sous les yeux pendant la rédaction de son ouvrage. Il est fâcheux qu'il en ait témoigné sa reconnaissance envers Dangeau en le traitant comme on sait dans ses Mémoires. Qu'on prenne son bien où on le trouve, c'est bien. Molière a pillé Cyrano de Bergerac et bien d'autres, mais il ne les a pas ensuite désignés aux moqueries de la postérité.

J'ai dit que le travail d'annotation de M. de Boilisle est un monument considérable et un modèle d'érudition. J'ai pourtant quelque chose à lui réclamer. Quand il s'occupe de la biographie d'un personnage quelconque, il la résume avec un tact parfait, n'omet aucune date, en découvre que personne n'avait données avant lui, et cite les principales sources d'informations du temps. Sur ce point il n'y a rien

à ajouter, et je citerai comme un véritable modèle du genre la notice du cardinal de Polignac. Mais on aimerait à savoir si ces personnages ont été l'objet de quelque monographie de notre temps, et dans le cas où plusieurs auteurs s'en seraient occupés, quel est le travail qui mérite le plus de confiance. M. Tamizey de Larroque a donné, à ce point de vue, dans ses notes aux lettres de Chapelain, des indications bibliographiques précieuses; mais M. de Boilisle a traité fort inégalement ses personnages; il en est quelques-uns pour lesquels mon desideratum est rempli : par exemple, pour le marquis de Lassay (III, 29), pour le cardinal de Polignac (III, 302), pour le duc du Lude (III, 163), pour Charlotte Gouffier (III, 318), pour le chancelier Séguier (I, 189), pour Mme de Sablé (I, 84), Mme de Beauvais (IV, 251), Mme de Cantecroix (IV, 335), et quelques autres privilégiés; mais c'est le *très petit nombre*, et je ne trouve rien de pareil au bas des biographies de Louvois, de Daguesseau, des ducs de Coislin, de Potier de Novion, de l'abbé de Caumartin, d'Abel Servien, de l'abbé de Chaumont et d'une foule d'autres personnages de marque sur qui s'est exercée l'érudition moderne. Il n'y a là rien d'irréparable, car les mêmes noms reparaîtront plus tard, et M. de Boilisle pourra contenter alors tous ses admirateurs.

RENÉ KERVILER.

Frédéric II et Louis XV, *d'après des documents nouveaux*, 1742-1744, par le duc de BROGLIE, de l'Académie française. Paris, Calmann-Lévy, 1885, 2 vol. in-8 de 418 et 445 p. — Prix : 15 fr.

Après *Marie-Thérèse et Frédéric II*, M. le duc de Broglie nous donne aujourd'hui *Frédéric II et Louis XV*. Dans le précédent ouvrage, c'étaient les deux grands souverains allemands qui tenaient la première place; Louis XV n'apparaissait que dans le lointain et comme effacé. Il régnait bien en France, mais c'était son ancien précepteur, le cardinal de Fleury, qui gouvernait. Ici nous retrouvons encore Fleury, mais vieilli, sexagénaire, se cramponnant au pouvoir qu'il n'abandonnera qu'avec la vie, mais prêt à disparaître à la fois de la scène politique et du monde. Grâce à la trahison de Frédéric et à la paix de Breslau, la France est dans une situation critique, sa principale armée est bloquée à Prague; l'armée de Bavière, commandée par le maréchal de Maillebois, tente en vain de la délivrer; après une marche en avant, mal combinée, elle est obligée de rétrograder, et Belle-Isle, réduit à ses propres forces, n'a plus d'autre ressource qu'une retraite, effectuée avec un grand talent et une rare présence d'esprit, mais qui n'en est pas moins un désastre. L'armée de Bavière, passée du commandement du maréchal de Maillebois sous celui du maréchal de Broglie, est forcée de se retirer à son tour, et le maréchal de Noailles, qui, à la tête des troupes de Flandre, fait une pointe en Allemagne pour empêcher la jonction

des Anglais et des Autrichiens, n'aboutit qu'à l'engagement douteux de Dettingue, dont l'avantage en somme reste aux Anglais.

C'est au milieu de ces complications et de ces revers que Fleury meurt. Bonne occasion pour Louis XV de ressaisir une autorité qu'il n'a que trop longtemps laissée entre les mains débiles de son précepteur. Deux grands seigneurs, de valeur morale et de caractère bien différents, Noailles et Richelieu, l'y pressent chacun de leur côté. Mais comme il faut toujours qu'un scandale se mêle à tous les actes de ce malheureux prince, même les meilleurs, c'est l'influence d'une maîtresse qui, plus que tout autre, réussit à le tirer de son engourdissement. Le goût du monarque pour Mme de Mailly s'est émoussé; la sœur de Mailly, Mme de la Tournelle, bientôt duchesse de Châteauroux, lui succède. A son instigation, Louis XV déclare qu'il ne donnera pas de successeur à Fleury et essaie à gouverner lui-même. Une impulsion nouvelle est donnée aux opérations militaires. La guerre est déclarée à l'Angleterre et à l'Autriche — car, chose étrange, tout en se battant depuis plusieurs années, on n'était pas officiellement en guerre; c'était comme un précédent de cet *état de représailles*, inventé par les politiciens de nos jours. — Un traité d'alliance offensive est conclu avec l'Espagne; trois armées formidables sont mises sur pied et le Roi va en personne prendre le commandement de celle qui doit opérer contre le Pays-Bas autrichien.

Il y eut un immense cri de joie et d'espérance en France, quand on apprit les viriles résolutions du jeune souverain. On voyait déjà revivre son glorieux bisaïeul. L'effet ne fut pas moindre en Europe. L'Angleterre se troubla, et le roi de Prusse, comme secoué par cette énergie inattendue, signa avec la France une alliance qu'un an auparavant Voltaire avait vainement essayé de nouer. Les premières opérations militaires semblèrent donner raison à cette confiance. Menin, puis Ypres furent pris. Malheureusement l'arrivée de Mme de Châteauroux au camp vint assombrir ce brillant début. Le peuple et l'armée murmurèrent tout haut de cette intrusion de la favorite et de la faiblesse du Roi qui la tolérait. Puis bientôt il fallut quitter le Nord. A l'invasion de la Flandre Marie-Thérèse répondait bravement par l'invasion de l'Alsace. Louis XV, sans se laisser déconcerter, se porta de sa personne au secours de sa frontière entamée; et tout le monde applaudissait à cette intrépide décision, lorsqu'à Metz le prince fut subitement pris d'un malaise violent dans lequel il fallut bien reconnaître une fièvre putride de la plus mauvaise nature. Ce fut dans tout le pays une angoisse inexprimable. Dans toutes les églises des prières ardentes furent dites pour la santé de ce jeune souverain qui dans cette courte campagne venait de se révéler véritablement digne de son sang. Tout le monde connaît ces scènes solennelles et émouvantes de

Metz, terminées, grâce à l'inflexible volonté du grand aumônier Mgr de Fitz-James, évêque de Soissons, par le renvoi éclatant de la maîtresse, puis bientôt l'arrivée de la Reine, et enfin le rétablissement du Roi. La France entière le célébra par d'enthousiastes actions de grâces, et une voix unanime décerna à Louis XV le beau nom de Bien-aimé, qu'il devait mériter, hélas ! si peu de temps.

L'ouvrage ne s'achève pas, en effet, sans que nous voyions s'effacer peu à peu les espérances du début. Tandis que des opérations mal combinées laissent échapper l'armée autrichienne qu'on devait jeter dans le Rhin, et que Frédéric, mécontent de cette maladresse, sent se refroidir déjà son ardeur momentanée pour la France et son souverain, celui-ci reprend le chemin de Versailles, où il est trop facile de deviner sous quel joug, brusquement brisé, il ne tardera pas à retomber. Rien n'est fini encore cependant, et les années qui vont suivre verront la guerre se continuer et Louis XV, tiré une seconde fois de sa torpeur, conquérir de nouveaux lauriers. Une troisième phase se prépare donc, et ici que M. le duc de Broglie nous permette de ne point accepter la conclusion de l'œuvre que nous venons d'analyser rapidement et que nous ne louerons pas, car le nom seul de son illustre auteur la loue assez haut. Oui, il est possible que le tableau qui reste à tracer soit différent de celui qui a passé sous nos yeux et que, pour le mettre dans tout son jour, d'autres couleurs soient nécessaires. Mais ce que nous n'admettons pas et ce que nul n'admettra, c'est qu'il faille la main d'un autre peintre. Le peintre de Prague, de Dettingue et de Bergen doit être le peintre de Fontenoy.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

L'Instruction publique en France pendant la Révolution. *Débats législatifs*, publiés et accompagnés d'une introduction et de notes, par C. HIPPEAU. Paris, Didier, 1883. In-12 de XXXII-379 p. — Prix : 3 fr. 50.

On discute beaucoup depuis quelque temps la valeur de l'œuvre scolaire de la Révolution, et bien que les grandes lignes de son histoire soient fixées, on peut prévoir qu'elle donnera lieu encore à beaucoup de travaux. Il est à souhaiter qu'ils soient sérieusement faits, et qu'au lieu de déclamations pour ou contre, on nous donne des enquêtes minutieuses basées sur des textes authentiques.

Parmi les documents à consulter, les débats des Assemblées de la Révolution sont assurément des plus instructifs. Il y a là une mine immense fort peu explorée jusqu'ici, où l'on trouvera, à force de travail et au milieu d'une masse énorme de scories et de déchets, des filons très précieux. Il faut du courage, il est vrai, pour s'aventurer dans ce fatras de harangues boursoufflées, pour affronter « ces phrases qui ne

sont que des phrases et dupent l'orateur aussi bien que l'auditoire, le raisonnement verbal qui dissimule le vide de la cervelle, » pour se traîner à la suite des orateurs de la Révolution le long des « kilomètres de bavardages abstraits, » comme l'a si bien dit M. Taine. Mais il est certain, et j'en ai fait moi-même l'expérience, qu'une étude attentive de ce genre de documents peut fournir des résultats excellents, et qu'il suffirait de vulgariser ces textes trop rares pour porter la conviction dans tous les esprits impartiaux, et démontrer, avec la dernière évidence, d'un côté, l'incroyable incompétence pédagogique des législateurs de la Révolution, l'inconsistance de leurs idées, leur invincible penchant à se contenter d'à peu près et de spéculations vaines, leur ignorance des réalités vivantes, d'un autre côté, et, par leurs propres aveux, le néant de leur œuvre et le complet avortement de leurs tentatives.

Mais où trouver ces rapports, ces discours, ces opinions, pour tout dire en un mot, ce prolixe bavardage que les écrivains de la secte louent à grand renfort de phrases vagues, tout en le laissant dans une pénombre distraite et qu'admirent de confiance tant de lecteurs béats? Tout d'abord, dans la série L[e] des imprimés de la Bibliothèque nationale (n°s 29, 34, 38, 43, 45, 50, 51). Toute pièce un peu importante a été imprimée par ordre des Assemblées, le plus souvent à cinq ou six exemplaires seulement, et recueillie d'ordinaire dans cette série. C'est dire la rareté excessive de ce genre de documents. Il y a ensuite quelques journaux de l'époque, notamment le *Moniteur*, qui reproduit in extenso bon nombre de rapports et quelques discours. Les autres y sont par extraits ou en analyses plus ou moins fidèles. Le *Moniteur* est plus accessible, mais encore tout le monde ne l'a-t-il pas sous la main.

Je conclus de tout ceci que la fameuse commission nommée par M. Paul Bert pour l'étude de l'enseignement pendant la Révolution ferait œuvre utile en publiant tant de textes presque inconnus quoique imprimés. Mais j'ai bien peur que les hommes avisés qui la composent, après avoir pris connaissance des documents en question, ne jugent à propos de les laisser dans une poussière que peu de gens se décident à secouer.

Feu C. Hippeau n'a pas éprouvé ces scrupules. On peut même dire qu'il a eu, à notre point de vue du moins, une idée excellente en publiant son recueil. Malheureusement, si l'idée était fort bonne, l'exécution est assez défectueuse. Le premier volume, paru en 1881, renfermait avec une introduction très faible et des notes insuffisantes deux rapports et trois discours dont le choix aurait pu être fait plus judicieusement. Le second, dont je parle aujourd'hui, assez tardivement d'ailleurs, nous offre avec une introduction plus faible encore que la première une assez longue collection d'extraits hachés menu encadrés

dans une histoire assez incomplète des débats. Je ne me dissimule pas la difficulté que présentait un travail de ce genre, et je confesse que son auteur a droit à toute l'indulgence des personnes compétentes; mais je crois aussi qu'il n'aurait pas été difficile de faire beaucoup mieux, même en restant dans les étroites limites d'un volume in-12.

C. Hippeau s'était complètement rallié aux idées pédagogiques nouvelles, il s'obstinait à en chercher la justification dans les débats des « immortelles assemblées » de la Révolution. Il avait foi en ce grand principe que la Convention a fondé notre enseignement public, et il allait fouillant péniblement le *Moniteur* pour y trouver des arguments en faveur d'une thèse que son esprit défaillant était fort en peine de rendre probable. De là le choix de ses textes.

Cependant, en raison même de son état d'esprit, son livre a pour les adversaires des idées qu'il préconise une très réelle valeur. Il aurait pris à tâche de mettre en lumière la pauvreté d'esprit de ses clients, de faire toucher du doigt ce qu'avaient de grotesque et d'impraticable leurs théories, qu'il n'aurait pas mieux réussi. Il cite avec admiration leurs discours les plus ridicules en s'extasiant sur la grandeur de leurs conceptions. « Mieux vaudrait un sage ennemi. »

Le lecteur intelligent saura bien faire la part entre ce qu'il faut prendre et ce qu'il faut laisser dans le dernier livre de Hippeau. Sans s'inquiéter des réflexions et des théories, il ira droit aux textes et aux faits. Il doit être prévenu que les lacunes sont nombreuses; mais dans cet ouvrage incomplet il trouvera encore beaucoup de choses intéressantes et curieuses. Avec de l'esprit critique, il en pourra dégager quelques vérités. Il savait déjà qu'en fait d'enseignement la Constituante et la Législative n'avaient su que présider à une désorganisation presque complète. Il verra la Convention s'épuiser en débats stériles, défaire le lendemain son œuvre de la veille, aboutir enfin à cette loi de Brumaire an IV qui fera le tourment des conseils du Directoire frappés de ses lacunes et des erreurs pédagogiques et administratives dont elle témoigne trop évidemment, mais parfaitement impuissants à la réformer. Il pourra voir enfin qu'après douze ans d'efforts la Révolution aboutit à la loi de floréal an X, qui consacre une organisation scolaire fort inférieure à celle de l'ancien régime.

Il estime qu'un pareil résultat n'est pas méprisable. Encore une fois, la publication par laquelle C. Hippeau a terminé sa carrière littéraire ne sera pas sans utilité pour les gens qui sauront négliger ses élucubrations séniles pour tirer eux-mêmes les conclusions qui découlent des documents cités.

ERNEST ALLAIN.

Journal d'un Officier d'ordonnance (juillet 1870-février 1871), par le comte d'Hérisson. Paris, Ollendorf, 1885, in-12 de v-384 p. — Prix 3 fr. 50.

Si vous voulez passer quelques heures agréables et instructives, vous pouvez prendre ce *Journal*. Il est écrit d'un style vif, alerte, naturel. C'est une conversation parlée, avec le ton un peu militaire. Mais même en employant, comme on le fait souvent dans les salons, des termes familiers, on retrouve toujours chez son auteur un homme du meilleur monde. Voilà bien l'esprit français, ouvert, malin et même sanglant pour quelques personnes, prenant gaiement les choses et sachant les raconter. L'auteur expose seulement ce qu'il a vu et entendu, il ne veut pas présenter un tableau d'ensemble; mais, comme ces études de détail finement saisies, fièrement jetées, font bien comprendre le drame qui se déroule! aussi ce livre n'est pas seulement d'une lecture fort agréable, il est instructif; le désordre des troupes, la fuite de l'Impératrice et même le coup d'œil sur sa garde-robe, la bataille de Champigny ou celle de Buzenval, les manifestations, l'émeute du 31 octobre, la question des approvisionnements, de l'armistice, de la capitulation de Paris, ont ici des détails inédits : personne n'oubliera les services éminents, a dit avec raison M. le général Schmitz, rendus en cette dernière circonstance par M. le comte d'Hérisson : Vincennes excepté de l'occupation allemande, les drapeaux des troupes de Paris conservés au lieu d'être livrés au vainqueur, etc. ont été des concessions arrachées par l'initiative personnelle du simple officier d'ordonnance.

Les silhouettes du général Trochu, du général Schmitz, de MM. Picard, Flourens, Jules Favre, etc., resteront dans la mémoire. Pas un trait n'est à retrancher. Je me trompe : je retrancherais la phrase sur le « jeune dictateur qui faisait jaillir des armées du sol en le frappant du pied. » J'espère cependant que c'est dit avec un peu d'ironie. Je retrancherais aussi les dernières lignes de l'ouvrage. Elles m'ont tout à fait surpris; et leur réalisme, leur terre à terre, m'a fait *passer un froid*. Ah! je sais l'ingratitude des hommes et leur suprême égoïsme : si on a besoin de vous, vous êtes adulé; si vous leur devenez inutile on vous oublie; alors le « cher ami, » le « bien cher capitaine » devient quelques jours après : « Monsieur le capitaine » gros comme le bras. Je sais tout cela, et les preuves qu'en donne M. le comte d'Hérisson sont caractéristiques et tout à fait divertissantes. Mais pourquoi cependant, après avoir recommandé de se sacrifier pour la patrie, donner au lecteur le conseil « de ne servir jamais ni les républicains, ni les bonapartistes, ni les royalistes, ni les farceurs quelconques qui aspirent, disent-ils, à faire ton bonheur : ils ne valent guère mieux les uns que les autres. » Comme si cet amalgame était honnête! Peut-on mettre

sur la même ligne les hommes qui soutiennent des causes si différentes? peut-on, dans l'intérêt même de la patrie dont on parle, assimiler celles qui ont amené la ruine morale et matérielle avec celles qui ont élevé sa fortune et lui ont donné l'honneur? Pourquoi donc terminer en donnant un démenti à toutes les pages d'un livre où l'on respire tant de générosité? Pourquoi écrire comme une « parole sensée », afin de paraître « un homme pratique, » ces mots : « Ne te dévoue jamais. »

J'ai relevé les deux ou trois phrases qui m'ont choqué dans le cours de l'ouvrage; les excellentes ne se comptent pas : ce sont celles de l'homme de cœur qui a su rendre service et se dévouer, j'ajoute : qui ne le regrette certainement pas. H. DE L'É.

Histoire de l'Académie Impériale et Royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles, par Ed. MAILLY, membre de l'Académie de Belgique. Bruxelles, Hayez, 1883, 2 vol. in-8 de 720 et 426 p.

Le lecteur économe de son temps trouvera sans doute que c'est dépasser toutes les limites que de consacrer deux volumes formant un total d'environ 1150 pages in-8° à l'histoire d'une Société savante qui a duré en tout vingt-cinq ans (1769-1794), et qui n'a jamais brillé d'un fort vif éclat. M. Mailly l'a bien pressenti : « On me pardonnera d'avoir été long, dit-il dans sa préface; j'ai voulu en finir avec les aperçus vagues et les notions superficielles qui n'apprennent rien, et donner aux hommes et aux choses la place à laquelle ils avaient droit. » Était-il bien nécessaire, cependant, pour réaliser ce louable projet, de nous mettre sous les yeux, non seulement l'histoire de l'Académie dans ses détails les plus insignifiants, mais encore les matériaux dont l'auteur s'est servi; de reproduire, tantôt *in extenso,* tantôt par copieux extraits, de fastidieux documents officiels écrits ordinairement dans un français des plus douteux, de vérifier tous les comptes; enfin, de nous forcer à lire les procès-verbaux de toutes les séances? Combien le livre eût gagné en intérêt et en utilité si l'auteur avait compris que le rôle de l'historien commence là où s'arrête celui du greffier ou du secrétaire perpétuel, et si, au lieu de nous présenter une montagne de matériaux indigestes, il se fût contenté de nous apprendre, dans un volume de proportions raisonnables, ce qui vaut vraiment la peine d'être retenu? Nous aurions voulu savoir la place qu'occupe l'Académie dans le mouvement intellectuel de la fin du XVIII° siècle, la valeur de l'institution au point de vue scientifique et littéraire, l'influence qu'elle peut avoir exercée sur notre pays : ce sont autant de questions que M. Mailly n'a pas résolues, bien que l'on trouve tous les éléments de la solution dans les documents qu'il a entassés avec un soin si

consciencieux et une érudition à laquelle je me plais à rendre hommage. C'est au moyen de ces mêmes documents que je vais essayer de formuler ici un jugement raisonné sur le corps savant dont il s'est fait l'historien.

La création de l'Académie de Bruxelles en 1773, après qu'elle avait existé quatre ans sous le titre de *Société Littéraire*, a souvent été regardée comme un titre du gouvernement autrichien à la reconnaissance des lettres belges, et comme le point de départ de la régénération intellectuelle de notre pays. Il faut beaucoup rabattre de ces éloges. Le gouvernement, par la manière brutale dont il appliqua chez nous la bulle qui supprimait l'Ordre des Jésuites, arrêta l'œuvre grandiose des Bollandistes, qui était à la veille de prendre un nouvel essor, et priva la Belgique des travaux de ses meilleurs érudits : cette faute, il ne la répara que bien faiblement en créant l'Académie. Un simple fait suffira pour donner une idée de ce qu'était cet amour des lettres qu'on aime à vanter chez les ministres de Marie-Thérèse : la confiscation des revenus des Bollandistes et de leur *Musæum Bellinianum* avait rapporté au gouvernement 13,000 fl. par an, sur lesquels il n'en consacra que 4,200 à la dotation de l'Académie, malgré les fréquentes instances de ce corps savant qui n'avait ni local, ni bibliothèque, ni cabinet de physique, et dont on ne daignait pas écouter les doléances. Au surplus, Kaunitz professait à l'égard des belles-lettres une idée assez originale : elles peuvent bien, selon lui, « servir d'amusement et d'instruction à quelques particuliers, mais ne méritent point de la part du souverain, des encouragements et préférences » (p. 18). L'Académie eut plus d'une fois l'occasion de s'apercevoir, pendant le cours de son éphémère existence, que le gouvernement entendait mettre ses actes d'accord avec ses principes. Elle ne fut en réalité, entre ses mains, que l'instrument dont il avait besoin pour s'emparer de la vie intellectuelle, et pour marquer de son estampille toutes les productions de la pensée : il centralisait cette vie pour la diriger. Il ne voyait en elle qu'un bureau de lettres, et elle ne pouvait jamais devenir plus : la liberté et la dignité indispensables à un savant lui manquèrent toujours. Le gouvernement le tenait sous une tutelle humiliante ; il ne cessait de violer les statuts qu'il lui avait donnés lui-même, y introduisant des membres nouveaux sans consulter, disposant à son gré des pensions qu'elle avait le droit de conférer, lui interdisant de remplir les places devenues vacantes afin d'empêcher l'élection des membres qui lui étaient désagréables, faisant supprimer tel mémoire scientifique parce qu'on y signalait des fautes commises sous ses ordres (I, p. 154), se montrant d'une indifférence superbe pour les vrais intérêts dont l'Académie avait pour mission d'être la protectrice. Afin de la mieux tenir sous la

il lui avait donné pour président un homme entièrement à sa dévotion : c'était Crumpipen, chancelier de Brabant, personne interposée au moyen de laquelle il la régentait sans en avoir trop l'air. On a peine à se faire une idée de la manière dont ce servile complaisant des hommes du pouvoir entendait ses fonctions. On le voit intriguer bassement pour empêcher l'élection des membres les plus méritants, notamment de l'historiographe Ghesquière; s'opposer, par esprit de courtisanerie, à l'établissement d'une classe de correspondants, après y avoir été favorable d'abord; empêcher l'achat des livres indispensables à la bibliothèque, entre autres du *Journal des Savants*, dont il parle avec une dédaigneuse pitié (I, p. 177); et, ce qui peut bien être regardé comme le comble du sans-gène, rédiger lui-même les lettres qui transmettent à l'Académie les caprices ou les ordres tyranniques des ministres !

Dans de pareilles conditions, l'Académie ne pouvait que végéter, et nul ne s'étonnera qu'elle soit restée si insignifiante. Elle compta sans doute quelques hommes de mérite et elle publia quelques bons mémoires; mais les intrigues, les conflits de vanités et d'appétits, la chasse aux pensions et aux honneurs, l'occupèrent bien plus que les lettres et les sciences. On jugera du servilisme qui régnait dans le corps et de la langue qu'on y parlait, par cette phrase qu'un rapporteur écrivait au sujet d'un mémoire sur des monnaies de Caracalla, où cet empereur était qualifié d'*auguste fourbe* : « Je pense que l'Académie s'attirerait un blâme mérité, si, sous le prétexte d'exercer comme historien une juste censure, elle donnait au public l'exemple pernicieux de l'oubli des égards qui sont dus et qu'il importe au bonheur des hommes être également conservés à la majesté du trône et aux ministres du sanctuaire. » Et l'Académie, se ralliant aux conclusions du rapporteur, fut d'avis que les expressions incriminées « semblaient manquer aux égards dus à la majesté du trône et étaient de nature à pouvoir être malignement interprétées (p. 641). »

En voilà, je pense, plus qu'il n'en faut pour faire apprécier le rôle que le gouvernement autrichien assignait à l'Académie de Bruxelles; de fait, elle n'en joua pas d'autre, et sa chute en 1794, lors de la seconde invasion, ne fut un malheur que pour les académiciens, qui y perdirent leurs jetons de présence. C'est en dehors de l'Académie que devaient se former et travailler les quelques hommes de lettres dont la Belgique put s'honorer pendant l'orageuse période qui va de la conquête française à la création du royaume des Pays-Bas (1794-1815).

GODEFROID KURTH.

BULLETIN

Les saints patrons de l'agriculture, par le Cte de GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT. Tours, Mame, 1884, in-12 de 213 p. — Prix : 0 fr. 85.

Les saints patrons de l'agriculture se groupent en deux catégories : d'abord ceux qui ont, en quelque sorte, recueilli dans les champs le germe de leur sainteté et qui appartiennent par droit de naissance à la race des agriculteurs; ensuite ceux qui, sans y avoir été appelés par leur naissance, ont honoré la profession agricole en l'embrassant dans l'unique but de mieux se sanctifier. Dans la première catégorie prennent place les Phocas, les Isidore, les Benezet et autres humbles travailleurs des champs aujourd'hui vénérés dans l'Église; dans la seconde, les grands moines qui ont défriché l'Europe, multipliant autour d'eux les bons exemples et les bienfaits. On comprend que la vie des uns comme des autres saints soit très édifiante et pleine de bonnes leçons. Dans son introduction, l'auteur a noblement parlé du travail des champs, que l'Église a toujours aimé d'une manière particulière, parce qu'il est plus sain et met davantage l'homme face à face avec son Dieu. Ce petit livre est donc de tous points excellent, et, répandu parmi les populations des campagnes, il peut leur faire beaucoup de bien. E. DE LA D.

Fleurs et peinture de fleurs. *France et Italie*, *Flandre-Hollande*, par LOIR-MONGAZON. Paris, Émile Perrin, 1885, in-12 de 231 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour arriver à apprécier les peintres adonnés à cette gracieuse spécialité, M. Loir-Mongazon donne une histoire fort intéressante du goût pour les fleurs. Commençons par le moyen âge. « Jamais on eut plus de goût pour les pensées fines et délicates qu'en ces siècles de guerre et d'aventures »..... M. Loir-Mongazon, parlant de l'école mystique d'Ombrie, a tort de la place au sein même de la Renaissance; c'est du pur moyen âge (Voir le *Polybiblion* de juillet 1875). Il admire les fleurs de Pérugin. L'époque de la Renaissance fut peu favorable à la peinture des fleurs. « Les peuples plus fermement attachés, comme en Hollande, aux traditions des derniers temps gothiques, prirent une voie différente. »

Il ne m'est pas loisible de suivre M. Loir-Mongazon dans le détail de l'histoire de ses peintres de fleurs qu'il aime comme ces peintres aiment leurs fleurs, ni dans la description de leurs œuvres plus élevées quelquefois et plus significatives qu'on ne le croit généralement.

Il n'eût pas été inopportun que l'auteur nous indiquât que ces appréciations s'appliquent uniquement aux œuvres où l'artiste se propose de peindre les fleurs pour elles-mêmes, d'après la nature. En effet, les *fleurs d'ornement* dans l'architecture, dans les tissus, dans les céramiques, ne relèvent que de l'effet décoratif et n'ont plus rien à voir avec la nature animée — c'est une autre esthétique. — En résumé, lecture attrayante et instructive.

ADOLPHE D'AVRIL.

Les Oiseaux de Chasse, par le marquis G. DE CHERVILLE. Paris, J. Rothschild, 1885, in-12 de 188 p., avec chromotypographies et illustrations. — Prix : 4 fr.

Notre littérature cynégétique vient de s'enrichir d'un joli volume dû à l'auteur le plus compétent sur ces questions, M. de Cherville. Pour bien dis-

serter de la chasse, des chiens et du gibier, il faut être convaincu; et nul ne l'est plus que l'aimable écrivain qui a fait tant de fois l'éloge de ce passe-temps de désœuvrés, qui est à la fois l'exercice le plus hygiénique et celui qui a principalement l'avantage de reposer le cœur et l'esprit de ceux qui s'y livrent.

Après quelques considérations sur le choix et le dressage du chien d'arrêt, l'auteur passe en revue les diverses espèces de gibier à plumes. Il fait successivement la description et l'histoire de la caille, des perdrix grises et rouges, du faisan, de la gélinotte, de la bécasse, de la bécassine, du vanneau, des canards de toutes sortes. Personne ne connaît mieux leurs mœurs; personne n'indique mieux la manière de les poursuivre, de les tuer et jusqu'à celle de les manger. Ajoutons qu'une jolie gravure réjouit les yeux à chaque nouveau chapitre, et que de nombreuses et délicates vignettes, imprimées à la sanguine, achèvent de faire de ce petit livre un véritable bijou à l'usage des chasseurs.

G. B. DE P.

Voyages de Piron à Beaune, *suivis de ses amours avec Mlle Quinault*, publiés sur les manuscrits autographes, par HONORÉ BONHOMME. Paris, Jouaust, 1884, in-12 de VIII-196 p. — Prix : 5 fr.

Piron a laissé une telle réputation d'esprit et le souvenir de tant de reparties piquantes que son nom protègera ce volume. Mais je ne garantis pas que le lecteur ne se trouve pas un peu désappointé. Les plaisanteries sur les oreilles des Beaunois qui se répètent en vers et en prose pourront lui sembler plus que médiocres. Quant à la partie annoncée sous un titre affriolant pour les amis de certaine littérature, elle se compose de sept lettres de Mademoiselle Quinault encadrées dans quelques pages de M. Honoré Bonhomme, et n'ont par elles-mêmes rien de bien saillant.

GRISBERG.

Les étapes d'un naturaliste, par ALBERT SAVINE. Paris, nouvelle librairie parisienne, 1885, in-16 de 304 p. — Prix : 3 fr. 50.

Autrefois à ce titre on aurait cru avoir affaire à un disciple de Linné; aujourd'hui, grâce à une autre acception donnée à ce mot de naturaliste, le lecteur se demande s'il n'a pas sous la main l'œuvre d'un partisan de M. Zola. Est-ce que le traducteur de l'*Atlantide* serait devenu vraiment un naturaliste? Sa dédicace indique un désir d'affiliation à la nouvelle école; quelques chapitres du livre, les citations empruntées à un drame provençal très remarquable, mais dont la lecture doit être interdite à bien des yeux, prouvent, en effet, que M. Savine a vraiment fait quelques étapes dans la route récemment créée. Mais dans ce voyage il n'a point perdu l'amour du beau et des sentiments élevés; il n'a point perdu non plus ses croyances religieuses, et son volume offre une lecture attrayante, érudite, très littéraire, telle enfin que ne la présenterait pas, ce nous semble, l'œuvre d'un véritable naturaliste.

Ce sont des pages fort variées qui se succèdent dans le livre de notre collaborateur. Il aime surtout à nous parler — et c'est alors qu'on l'entend avec le plus de plaisir — de la Provence et de son réveil, de l'Espagne et de ses auteurs modernes que nous connaissons si peu, de la Catalogne et de ses écrivains anciens ou récents que nous ne connaissons pas du tout. M. Savine a fait d'une manière charmante notre guide dans ces contrées inexplorées. Tout cela est nouveau pour les lecteurs français. M. Savine nous donne

l'analyse de quelques romans d'au-delà des Pyrénées, romans dont nous ignorons même les titres et qui sont très dignes d'intérêt. Ses analyses ne sont pas sèches et pâles comme le sont d'ordinaire les esquisses de ce genre. Notre collaborateur rend le mouvement, l'aspect de l'œuvre étrangère avec une grande habileté. Le style de M. Savine est coloré, imprévu; la pensée trouve souvent pour s'exprimer de brillantes images. On reconnaît partout le méridional, et l'on aurait mauvaise grâce à lui reprocher trop de rayons de soleil. M. Savine est un écrivain très franc, ce qu'il pense il le dit sans s'inquiéter de froisser telle ou telle coterie. Catholique sincère, il ne se gêne pas pour attaquer certains livres qui n'ont de bon que les intentions de leurs auteurs. Grand admirateur de Mistral, pour lequel il demande un fauteuil à l'Académie, il est sévère à l'égard de *Nerto*. Tout le volume a ce caractère de franchise. Il a, de plus, un cachet tout particulier, et, une fois ouvert, il faut qu'on le lise, dût-on, chemin faisant, chicaner l'auteur sur quelques néologismes, quelques hyperboles outrées et quelques idées paradoxales.

TH. P.

Les contes du bivouac, par CHARLES RABOURDIN. Paris, Delagrave, 1885, in-12 de 184 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charles Rabourdin, lauréat de la Société d'encouragement au bien, vient de faire paraître un petit livre qui n'a pas d'autre défaut que de coûter un peu cher; ce prix est peut-être justifié par le soin de l'édition et des gravures, mais il n'en est pas moins un obstacle à la diffusion de cet excellent ouvrage dans les bibliothèques populaires auxquelles le texte conviendrait à merveille. L'auteur a groupé une série d'historiettes militaires, tour à tour émouvantes et humoristiques, puisées dans les glorieuses épopées du premier empire, les rudes campagnes d'Algérie, et la malheureuse guerre franco-allemande. La garde nationale sous la monarchie de Juillet fournit elle-même son contingent, naturellement grotesque. D'un patriotisme vibrant, ces pages sont aussi empreintes du meilleur sentiment religieux; citons notamment les charmantes petites nouvelles intitulées : *Cornettes blanches (épisode de la guerre de Crimée); le Tumulus; Sœur Gabrielle; les Zouaves de Charette à l'armée de la Loire; les Frères à la bataille de Champigny*. Amusante pour les gens du monde, la lecture de ce petit livre peut faire le plus grand bien dans les campagnes et les ateliers.

Comte DE BIZEMONT.

Inventaire de ma Chambre, par Mlle O'KENNEDY, lauréat de la Société d'encouragement au bien. Paris, Sarlit, 1885, pet. in-8 de 323 p.— Prix : 3 fr.

C'est bien un inventaire que nous donne aujourd'hui Mlle O'Kennedy dans ce livre charmant, car elle n'a oublié rien de tout ce qui fait l'ornement de la chambre d'une jeune fille chrétienne. Bien entendu d'ailleurs, ce n'est pas une nomenclature aride et sèche qu'on nous donne ici; car de tant d'objets chers au cœur, quel est celui qui ne rappelle de bons souvenirs ou ne puisse suggérer quelque instructive leçon! Souvenirs et leçons abondent dans ce livre, dont il suffit de citer quelques titres pour faire deviner l'intérêt et le charme qu'une jeune fille chrétienne y pourra trouver. *Mon crucifix, mon bénitier, ma table de travail, ma bibliothèque, ma boîte à ouvrages, mon miroir, mon piano, mon armoire*, etc. Que de choses à dire de tant d'objets intéressants pour la raison comme pour le cœur. L'auteur ne se contente pas d'ailleurs de nous confier toutes les réflexions morales ou les bons souve-

nirs que son voyage lui suggère; elle nous instruit aussi par des détails techniques sur les divers objets qui composent son mobilier. Quel bonheur d'apprendre ainsi l'histoire des objets qu'on aime et d'arriver à mieux les apprécier en apprenant à les mieux connaître. Prose et vers se mêlent dans ce livre, car quelle est la jeune fille qui ne trouve quelques vers dans ses tiroirs : je ne parle pas de ceux qu'elle fait, mais de ceux qu'elle a recueillis dans ses auteurs préférés. Et Mlle O'Kennedy en réédite de tout à fait charmants. Sous une forme aimable, c'est en somme un excellent livre d'instruction que ce livre, qui sera bien accueilli des mères chrétiennes, car il fera la joie de leurs filles en les aidant à passer utilement et agréablement quelques heures de loisir. E. DE LA D.

Joyeux passe-temps de la jeunesse. Nouvelle édition. Paris, Poussielgue, 1885, in-12 de IV-472 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce livre est, si je ne me trompe, l'œuvre d'un ou de plusieurs bons frères des écoles chrétiennes : c'est dire qu'il est fait dans un excellent esprit. Son but est de remplacer pour la jeunesse chrétienne ces recueils variés qui, sous les titres séduisants de *magasins récréatifs, d'amusements curieux, de facéties, calembours* et *bons mots,* présentent souvent de grands dangers pour les mœurs aussi bien que pour la foi. Celui-ci est, bien entendu, tout à fait inoffensif, ce qui ne l'empêche pas d'être très amusant. Anecdotes, calembours, gasconnades, naïvetés, variétés, on trouve de tout dans ce livre qui fera la joie des diseurs de bons mots et des amateurs de bonnes histoires. Que d'heures joyeuses on lui devra, qui feront revivre les bonnes traditions de l'honnête et vieille gaieté française. E. DE LA D.

Madagascar, par PIERRE DE BEAUJEU. Paris, librairie patriotique, 1884, in-8 de 122 p. — Prix : 2 fr.

Les événements de Madagascar ont fait surgir beaucoup d'ouvrages qui, pour la plupart, ne font que se répéter; après MM. Grandidier et d'Escamps, il reste en effet peu de chose à dire. Le livre de M. de Beaujeu diffère des autres en ce que la grande île africaine n'est guère qu'un prétexte à l'exposé de théories sur la colonisation. Le résumé géographique et historique est bien écrit et facile à lire, mais le manque de carte est regrettable. Les appréciations sur la richesse du sol de cette future colonie française sont peut-être un peu enthousiastes, notamment en ce qui concerne l'étendue des forêts que l'auteur exagère certainement. Dans la seconde partie, M. de Beaujeu traite avec éloquence et une grande hauteur de vue, la double question de la colonisation et de l'émigration. Il rappelle très justement que la France a été une nation colonisatrice, et il l'adjure de revenir à ses anciens errements, si elle ne veut tomber dans une irrémédiable décadence; une large expansion au dehors est le seul remède efficace à la maladie sociale et économique qui la mine et appauvrit son sang. Tout cela est l'évidence même, mais nous ne partageons pas l'opinion de l'auteur que le Code civil n'est pour rien dans le ralentissement du mouvement d'émigration en France; nous croyons, au contraire, que le partage forcé des terres contribue puissamment à river le Français au sol natal. Les tendances religieuses et politiques de cet ouvrage sont excellentes. Cte DE BIZEMONT.

Comtes de Paris, par le lieutenant-colonel HENNEBERT. Paris, 1885, in-8 de 204 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage, qui n'a aucune prétention à l'érudition, bien que l'auteur ait puisé aux meilleures sources et lu les travaux des personnes les plus autorisées, est un livre dont le but est de vulgariser les services rendus à la France par les descendants de Robert-le-Fort, particulièrement par ceux qui, à diverses époques, ont porté le titre de *comte de Paris*. Le style est attachant, les faits sont présentés sous leur véritable jour : les connaissances militaires de l'auteur lui permettent de retracer avec compétence les détails militaires. Les pages consacrées aux guerres des Normands, à l'époque carolingienne, au siège de Paris, aux faits d'armes des ancêtres de Hugues Capet, à l'avènement de celui-ci au trône, aux campagnes en Amérique, en 1861, du fils du roi Louis-Philippe, Philippe d'Orléans, comte de Paris, à ses appréciations sur les événements de 1869-1870, auxquels il n'avait pu prendre part, malgré ses instances, sont écrites avec un sentiment patriotique et une pureté de jugement qui leur donnent une valeur incontestable.

A. DE B.

Généraux et Soldats d'Afrique, par M. le capitaine BLANC. Paris, E. Plon, 1885, in-12 de IV-271 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre admirablement vrai, bien enlevé et qu'on sent avoir été *vécu*; par son auteur. Tous les tableaux exposés à nos yeux ont été franchement pris sur le vif. M. le capitaine Blanc nous donne, à la manière des bons historiens, un récit attachant des principales opérations de guerre qui se sont effectuées au début de nos conquêtes d'Afrique. Il dessine à grands traits les combats de l'Oued-el-Aleug, du Sig, du col des Mouzaia, de Sidi Brahim, les deux expéditions de Constantine, le passage des Bibans, la bataille de l'Isly, etc., etc. Parallèlement à ce panorama de scènes militaires s'ouvre une longue galerie de portraits fort ressemblants. On y revoit Damrémont, le maréchal Valée, le maréchal Clausel. Puis, viennent le brave Combes, l'excentrique Garderens, le rigide Bedeau, l'intrépide Changarnier. Nous voyons défiler sous nos yeux Marey-Monge, Morris, Cavaignac, Espinasse, Lamoricière, Yusuf et l'étonnant Beauprêtre. Nous reconnaissons, l'un après l'autre, tous les princes d'Orléans : Montpensier, Nemours, d'Aumale et l'aîné d'entre eux, ce regretté duc d'Orléans personnifiant si noblement « la bonté dans la dignité, la bravoure chevaleresque et la grâce. » Enfin, dominant tous ces généraux d'élite, se détache en pleine lumière de gloire une grande figure militaire, celle de Bugeaud.

Après les généraux, les sous-officiers et les soldats dont les types, franchement dessinés, sont d'une vérité frappante. M. le capitaine Blanc dépeint en termes saisissants les fières allures de cette ancienne armée d'Afrique à laquelle l'Histoire n'a pas encore rendu pleine et entière justice. Cette rapide esquisse de nos expéditions est semée de glorieux épisodes trahissant l'éclat de la bravoure, du dévouement, de la grandeur d'âme, de toutes les vertus militaires de ces hommes de fer, à qui nous devons notre Algérie. Au cours de ses attachants récits, M. le capitaine Blanc ne se met guère en scène. Excès de modestie sans doute! Nous eussions été, pour nous, fort aise de savoir toute la part qu'il a prise à ces campagnes qu'il raconte si bien. Sa belle conduite se devine, et nous l'applaudissons à double titre, car il vient de faire un bon livre.

H.

Mémorandum du siège de Paris 1870-1871, par JULES DE MARTHOLD, cartes par J. A. Dufour. Paris, Charavay, 1884, in-12 de 330 p.— Prix : 3 fr. 50.

Ce mémorandum est tout simplement un recueil de notes prises au jour le jour et n'offrant absolument aucun intérêt littéraire. On y peut suivre de jour en jour les péripéties du siège de Paris, et l'on y trouve quelques renseignements et même maints documents qu'on s'épargnera ainsi la peine de chercher longuement ailleurs. C'est là une utilité qu'il ne faut ni dédaigner ni méconnaître. Le livre se divise tout naturellement en trois parties : AVANT, LE SIÈGE, APRÈS. Il se termine par une table des noms cités, particulièrement nécessaire dans un livre qui ne sera guère lu, mais qu'on pourra utilement consulter. E. DE LA D.

Les armées étrangères en campagne, par M. A. DALLY, lieutenant-colonel commandant le 98e régiment territorial d'infanterie. (Publication de la réunion des officiers.) Paris, imp. Noizette, 1885, in-12 de 177 p. — Prix : 5 fr.

Un écrivain militaire des plus distingués, M. le colonel Dally, vient de publier un nouvel ouvrage qui mérite de fixer l'attention de tous ceux qui tiennent, à un titre quelconque, à l'armée. C'est un recueil bourré de renseignements utiles et que chacun peut consulter avec fruit. Il ne suffit pas, en effet, de connaître à fond les rouages de notre organisation nationale ; nous devons avant tout savoir ce qui se passe à l'étranger, surtout chez les puissances en lesquelles il nous faut voir des adversaires possibles et même probables. Dans cet ordre d'idées, l'auteur a nettement exposé le mode de formation et d'organisation des forces de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Autriche-Hongrie, de la Russie, de l'Italie, de l'Espagne ; il en a chiffré les effectifs et dépeint les uniformes avec nombre de planches à l'appui de ses descriptions. On ne peut qu'applaudir à des études de ce genre appelées à rendre, à l'occasion, de grands services. Une observation seulement. Nous nous demandons comment il se fait que ce livre plein de documents intéressants ne fasse aucune mention des bataillons d'artillerie de forteresse. Signalons aussi à l'auteur une petite erreur de chiffre. Il est dit, page 6, que la compagnie d'infanterie allemande se compose de soldats et de sous-officiers dont le nombre total est de 229. Nous croyons qu'il faut lire 252 têtes *(köpfe)*. La rectification est facile à faire. Lieutenant-Colonel HENNEBERT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le *Polybiblion* vient de faire, en la personne de Mgr Victor-Charles-Auguste POSTEL, une perte qui lui est douloureuse. Mgr Postel était étroitement attaché à notre recueil; sa longue expérience, une rare habitude de la critique, un jugement droit, une doctrine sûre, une grande facilité d'écrire, tout nous rendait sa collaboration précieuse; nos lecteurs n'ont pas oublié ses articles consacrés aux *ouvrages d'instruction chrétienne et de piété*. Nous regrettons vivement que cette plume ait été trop tôt brisée par la mort, et, comme tribut de gratitude, nous tenons à offrir à sa mémoire, en quelques lignes, un hommage bien mérité.

Mgr Postel, protonotaire apostolique, camérier secret de Sa Sainteté, aumônier des Ursulines de Nice, était né à Couterne (Orne), le 22 février 1823.

Élevé au petit séminaire de Paris, puis à Saint-Sulpice, il eut, dans cette dernière maison, pour condisciples deux de nos contemporains célèbres à des titres bien opposés, Mgr de Ségur et M. Ernest Renan. Successivement vicaire à l'Abbaye-aux-Bois et à Saint-Thomas d'Aquin, il ne cessa pas de poursuivre ses grades en théologie; devenu docteur, il quitta la France, obtint le titre de missionnaire apostolique et fut appelé à Alger en qualité de vicaire général : il était déjà chanoine honoraire de Nancy. Il ne fit pas toutefois long séjour en Afrique; il se rendit à Rome où il résida quelque temps comme précepteur des enfants du prince Borghèse; plus tard, il habita la Sicile qu'il quitta pour aller à Lisbonne, avec le titre d'aumônier de l'ambassade de France; depuis quelques années, il avait accepté de desservir l'aumônerie des religieuses Ursulines de Nice, où l'avait attiré la santé délicate de sa nièce à laquelle il servait de père. C'est là que la mort est venue le frapper; le 7 février, à deux heures, il venait de se rendre au patronage Saint-Pierre pour prêcher à la communauté du vénérable dom Bosco, quand, foudroyé par une attaque, il fut ravi en quelques heures à l'affection de sa famille et de ses amis. Le bon et fidèle serviteur était prêt à rendre compte de sa vie laborieuse et bien remplie; son testament respire la plus profonde piété et contient de nombreux legs pour les pauvres et les institutions de charité. Mgr Postel lègue dix-neuf volumes manuscrits et inédits à Mgr l'archevêque de Besançon.

Avec une vie si accidentée, Mgr Postel trouvait toujours assez de calme et de loisirs pour se livrer à l'étude et pour écrire; sans rappeler les nombreux articles publiés dans le *Polybiblion*, ou dans d'autres revues et journaux, il a mis au jour plus de cent volumes dont quelques-uns, en latin, sont à l'usage du clergé. Parmi les autres, dont la nomenclature seule serait trop longue à cette place, citons, avec leur simple titre : *Lecture du matin... à l'usage des jeunes enfants* (1852, in-18); — *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament...* à l'usage des écoles et des familles chrétiennes (1856, in-12); — *La corbeille des douze légendes* (1856, in-12); — *Petites heures de piété* (1856, in-32); — *La religion expliquée à l'enfance et méditée pour elle* (1856, in-12); — *De l'âme et de ses destinées* (1857, in-18); — *Le miracle de saint Janvier à Naples* (1857, in-12); — *Les saints domestiques* (1857, in-12); — *La Sicile* (1857, in-8); — *L'Évangile du pécheur* (1858, 2 vol. in-18); — *Le saint temps du carême* (1858, 2 vol. in-18 avec 1 grav.); — *La vérité sur les moines et les religieux* (1858, in-18); — *L'Église catholique, insigne bienfaitrice des malades* (1859, in-18); — *L'Église catholique, insigne bienfaitrice des pauvres* (1859, in-18); — *De l'influence du culte de la très sainte Vierge sur les destinées de la femme* (1860, in-18); — *La morale évangélique* (1860, in-18); — *Recueillements du soir* (1860, in-18); — *La vie du B. J.-B. de Rossi, prêtre romain* (1860, in-12); — *L'Ange consolateur dans les peines de la vie* (1861, in-18): — *Le bon ange de la première communion* (1861, in-12, 3e édit. 1870); — *L'Église catholique et l'esclavage* (1861, in-18); — *Voltaire philosophe, citoyen, ami du peuple* (1861, in-18); — *Le bon ange de la confirmation* (1862, in-12); — *Ce que Dieu a fait dans le monde pour la France catholique* (1863, 4 vol. in-18); -- *Histoire de la vénérable Marie Christine de Savoie* (1863, in-18); — *Répertoire historique du catéchiste de première communion et de confirmation* (1864, in-12); — *Sainte Thérèse* (1864, in-32); — *Le guide évangélique de la première communion et de la confirmation* (1865, in-32); — *Rome dans sa vie intellectuelle, dans sa vie charitable, dans ses institutions populaires* (1865, in-18; 2e édit. 1867); — *Les après-midi du Bois-Thibault* (1866, in-12); — *A l'ombre du vieux castel* (1867, in-12); — *La veuve chrétienne* (1867, in-18); — *Notre-Dame de Pontmain* (1872, in-12); — *Un rural à la recherche du meil-*

leur gouvernement (1872, in-18) ; — *Histoire de l'Église* (5e édit. 1873, in-12) ; — *Thesaurus sacerdotis in usum pie precandi* (1874, in-32) ; — *Les douleurs de la vie, la mort, le purgatoire. Espérance et consolation* (1877, in-12) ; — *Histoire de sainte Angèle Mérici et de tout l'ordre des Ursulines* (1878, 2 vol. in-8). Mgr Postel a aussi publié une édition expurgée des *Mémoires du maréchal de Bassompierre* (1856, 2 vol. in-12) et traduit de l'italien et de l'espagnol un nombre d'ouvrages religieux.

— M. Joseph-Alfred SERRET, né à Paris le 3 août [illegible], y est mort le 3 mars. Sorti en 1840 de l'École polytechnique en [illegible] de l'artillerie, il quitta bientôt le service militaire pour [illegible] des sciences. Après avoir occupé, après [illegible] divers postes, [illegible] à l'École polytechnique, soit à la Sorbonne, il accepta, en [illegible], la [illegible] de mécanique céleste au Collège de France. [illegible] en outre, de la chaire de calcul différentiel et intégral au même Collège. M. Serret, membre de l'Académie des sciences depuis [illegible], est [illegible] : *Cours d'algèbre supérieure, professé à la Faculté des sciences de Paris* (1re édit., 1849, in-8 avec 1 pl.; 2e édit., [illegible], in-8 avec 1 pl. [illegible] 3e édit., 1862, 2 vol.) ; — *Traité de trigonométrie* (1re édit. [illegible] in-8, revue et augmentée ; 5e édit., [illegible] ; — *Leçons sur les applications géométriques de la géométrie et de la trigonométrie* (1851, in-8 avec [illegible] in-8 avec 3 pl., revue et corrigée. M. Ch. [illegible] a [illegible] ce ouvrage ; — *Traité d'arithmétique* (1852, in-8) ; — *Exercices d'arithmétique à l'usage des candidats au baccalauréat ès sciences, à l'École [illegible] de Saint-Cyr, à l'École forestière et à l'École navale* (1re édit. [illegible] 3e édit., revue et augmentée de la table des logarithmes des nombres de 1 à 10,000, calculés avec cinq décimales (1861, in-8 ; [illegible] revue et mise en harmonie avec les derniers programmes [illegible] in-8). Cette 6e édition a été donnée en [illegible] M. [illegible] rousse ; — *Traité de trigonométrie* (1re édit. [illegible] 1862, in-8 ; 5e édit., 1875) ; — *Sur l'intégration des équations différentielles partielles du premier ordre* (1861, in-4) ; — *Cours de calcul différentiel et intégral* (1re édit. 1867-1869, 2 vol. in-8 ; 2e édit., 1879-1880, 2 vol. [illegible] M. [illegible] publie, en les annotant, divers ouvrages de mathématiques [illegible] édités, savoir : *Théorie des fonctions analytiques, contenant les principes du calcul différentiel*, etc., ouvrage [illegible] pour la première fois en 1797 (1er édit. [illegible] : — [illegible] même comte de Lagrange, publiées [illegible] truction publique et par les soins de M. [illegible] *Traité élémentaire de calcul différentiel et de calcul intégral* (1867, 2 vol. [illegible] 7e édit.). Cette édition a eu pour annotateur M. [illegible] mière édition remonte à 1801.

— M. Jules-Amédée-Désiré RAVENEL, [illegible] à la Bibliothèque nationale, né à Paris le 2 [illegible] 1811, [illegible] d'abord fourni des annotations aux [illegible] Lemaire (1827). On lui doit, en outre, [illegible] quelles il convient de citer : *Les amours de Pierre Ibrag*, [illegible] Sauvigny (1829) ; — *Les Œuvres complètes de Montesquieu* (1835) ; — *La Pucelle*, dans le Voltaire complet de Beuchot ; — *Les lettres du cardinal de Mazarin à la princesse palatine pendant les années 1651 et 1652* (1836) ; — *Les lettres de Mlle Aissé à Mlle Calandrini* (1846, in-18) ; — et, en collaboration de la Vedette, une partie de *la Muse historique de Loret, ou Recueil des lettres en vers contenant les nouvelles du temps, écrites à S. A. Mademoiselle de Longueville, depuis duchesse de Nemours* (1650-1665), 1857, gr. in-8.

— Est mort à Paris, le 7 décembre dernier, M. Jean-Philippe MANTELLIER, né à Trévoux le 20 octobre 1810. Ancien conseiller à la Cour de cassation, il a passé par tous les degrés de la magistrature. Un instant, du 13 août au 5 septembre 1870, il a exercé les fonctions de secrétaire général du ministère de la Justice. Il est l'auteur de : *Notice sur la monnaie de Trévoux et de Dombes* (1844, in-8, avec 11 pl.); — *Éloge de Jousse* (1847, in-8); — *Mémoire sur la valeur des principales denrées et marchandises qui se vendaient ou se consommaient en la ville d'Orléans au cours des quatorzième, quinzième, seizième, dix-septième et dix-huitième siècles* (1862, in-8); — *Histoire de la communauté des marchands fréquentant la rivière de Loire et fleuves descendant en icelle, — Documents et glossaire* (1863-1869, 3 vol. in-8); — *Mémoire sur les bronzes antiques de Newy-en-Sullias* (1865, in-4 avec 1 carte et 16 pl.); — *De l'exposition des monnaies étrangères en France. De la contrefaçon des espèces françaises et du faux-monnayage du onzième au dix-septième siècle* (1867, in-8); — *Histoire du siège d'Orléans* (1867, in-12 avec 3 plans).

— Le P. Antoine BRAUN, de la Compagnie de Jésus, né à Saint-Avold (Moselle), le 5 février 1815, entré au noviciat le 25 août 1839, et parti pour les missions du Canada, est mort au Saut-au-Récollet, le 1er février 1885. On lui doit : *Instructions dogmatiques sur le mariage chrétien*. Québec, Léger-Brousseau, 1866, in-8, IV-193 p. édit. 1876. — *Constitutions des sœurs de la Charité de la congrégation de Québec*. Québec, 1867, in-32, 222 p. — *Noces d'or de Mgr l'évêque de Montréal...* Sermon du R. P. Braun. Montréal, 1872, in-8, 15 p. — *Mémoire sur les biens des jésuites au Canada*, par un Jésuite. Montréal, 1874, in-12, IV-158 p. — *Discours prononcé dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Montréal*, le dimanche 6 juin, à l'occasion de l'installation des Religieuses Carmélites, inséré dans le journal *Le Nouveau-Monde*, de Montréal, 10 juin 1875. — *Une fleur du Carmel*. Montréal, 1875, in-12, 480 p. — *Une fleur du Carmel. La première Carmélite canadienne, Marie-Louise-Hermine Frémont, en religion sœur Thérèse de Jésus*. 2e édit. Amiens, 1878, in-8, XVIII-507 p.

— M. André-Gratien WEST, intendant militaire en retraite, est mort à Paris, le 12 février, à l'âge de 79 ans. Il est l'auteur de : *Notes sur la justification des comptes du département de la guerre* (1865, in-8); — *L'Armée d'après les lois militaires de 1818 à 1868; changements à introduire dans son organisation, protection qui lui est nécessaire à l'intérieur de l'empire* (1868, in-8); — *Recherches sur la puissance des armées. Conditions qui favorisent cette puissance en ce qui concerne la mutuelle confiance des éléments militaires, leur nombre et leur hiérarchie* (1868, in-8); — *Défense de la France en 1871* (1871, in-8); — *Statistique des volumes des équivalents chimiques et d'autres données relatives à leurs propriétés physiques, suivie d'un mémoire sur quelques questions moléculaires* (1873, in-8).

— M. Eugène POUJADE, né à l'Ile-de-France, le 15 janvier 1815, est mort le 6 mars. Il a occupé successivement le poste de consul : — en 1843 à Tarsous, en 1844 à Beyrouth, en 1847 à Malte, l'année suivante à Anvers, puis dans les principautés Danubiennes comme chargé d'affaires. Nommé consul à Tunis en 1854, sa non-acceptation amena sa mise en disponibilité. Depuis, il a été consul général de France à Rome, puis en Égypte. M. Poujade a publié : *Chrétiens et Turcs, scènes et souvenirs de la vie politique, militaire et religieuse en Orient* (1859, in-8; 3e édit. 1867, in-8);— *Le Liban et la Syrie, 1845-1860* (1860, in-12; 3e édit. 1867, in-8); — *La Monarchie selon le suffrage universel* (1870, in-8); — *La diplomatie du second Empire et celle du Quatre-Septembre 1870* (1870, in-12).

— M. Joseph HORNUNG, né à Genève en 1822, duquel nous avons annoncé la mort (t. XLIII, p. 173), est l'auteur des ouvrages suivants : *Essai historique sur cette question : Pourquoi les Romains ont-ils été le peuple juridique du monde ancien?* (Genève, 1847, in-8); — *Idées sur l'évolution juridique des sociétés chrétiennes et en particulier sur celle du peuple français* (Genève, 1850, in-8); — *Lettres au « Journal de Genève, » sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat* (Genève, 1855, in-8); — *Jean-Jacques Porchat et la poésie vaudoise* (Berne, 1864, in-8); — *L'histoire romaine et Napoléon III; étude critique sur l'histoire de Jules César* (Lausanne, 1865, in-8); — *Discours prononcé au grand conseil, le 23 et le 25 octobre 1871, sur la séparation entre l'Église et l'État et sur la question des corporations religieuses* (Genève, 1871, in-8); — *La révision du Code pénal de 1810 dans le canton de Genève* (Genève, 1873, in-8).

— Le topographe danois Jens-Peter TRAP est décédé à Copenhague, le 21 janvier 1885. Né le 19 septembre 1810 à Randers (Jutland), où son père était marchand, il passa de l'école latine de sa ville natale à l'Université (1828), et dut pourvoir lui-même à ses dépenses pendant qu'il étudiait le droit. Il subit le second examen des lettres en 1826; les examens complet et pratique de jurisprudence en 1833. Il fit ensuite des études polytechniques et fut admis au collège de Walkendorf en 1834. Entré, la même année, comme commis au secrétariat du Cabinet, il devint secrétaire de la chancellerie en 1836, fondé de pouvoir du secrétariat du Cabinet (1842), référendaire (1852), secrétaire du Cabinet de 1856 à 1884, où il se démit pour cause de santé. Mais les titres qui le recommanderont le plus à la postérité et aux étrangers aussi bien qu'à ses compatriotes sont des ouvrages peu brillants, mais foncièrement utiles : *Description statistico-topographique du royaume de Danemark* (Statistisk-topographisk Beskrivelse af Kongeriget Danmark. Copenhague, 1858-1860, 3 vol. in-8 avec de nombreux plans et vues), refondu en 6 vol., 1872-1879, avec atlas, et dont un nouveau tirage est annoncé. Il y ajouta en 1864 une description du duché de Slesvig (Statistisk-topographisk Beskrivelse af Hertugdœmmet Slesvig. 1 vol. in-8 avec pl.). Ayant obtenu, en 1841, le privilège de la publication du *Calendrier de la Cour et de l'État* (Kongelig dansk Hof-og Statskalender, gr. in-8), il en fit un véritable manuel de statistique de la monarchie danoise. C'est une des meilleures publications en ce genre. — E. BRAUVOIS.

— En annonçant, il y a quelques mois, la mort de Don Manuel MILA Y FONTANALS, qui plus d'une fois voulut bien être l'un de nos collaborateurs, nous promettions de parler avec plus de détails de cet homme éminent. Un érudit catalan, qui est à la fois un poète distingué, nous met à même de tenir cet engagement :

« Si nous nous proposions d'écrire une notice complète sur Manuel Milà y Fontanals, cet article prendrait des proportions trop considérables. Nous ne voulons que rendre un hommage à l'illustre écrivain catalan, que rappeler ses grands mérites et donner quelques détails sur sa vie.

« Il s'adonna d'abord à la jurisprudence, puis fut reçu docteur en philosophie et lettres, et, à l'âge de vingt-trois ans, obtint une chaire d'esthétique à Barcelone. Ses fortes études lui valurent l'estime et les sympathies des littérateurs les plus célèbres de l'Europe, et il sut, dans sa chaire, s'attirer l'affection de ses nombreux élèves. Plusieurs d'entre eux, parvenus depuis à des situations brillantes, n'ont jamais cessé de recourir à lui, de le consulter, d'accepter ses conseils.

« Épris surtout de la littérature et aimant passionnément son pays, il fut le premier qui, non sans vaincre de grandes difficultés, mit au jour une

collection de chants populaires sous le modeste titre de *Romancerillo,* collection à laquelle il joignit une excellente introduction et des notes érudites. Non moins dignes d'éloges sont ses magnifiques études sur les *Troubadours en Espagne* et sa *Poésie heroïco-populaire castillane*, études dans lesquelles il se montra un romaniste consommé, un profond philologue, et qui sont l'arsenal auquel tous ceux qui ont traité les mêmes sujets dans des travaux postérieurs n'ont cessé de recourir. Digne de pareils travaux est aussi la *Revue historique et critique des anciens poètes catalans* qui obtint une médaille d'or aux Jeux floraux de 1865. Milà publia encore bien d'autres travaux analogues à diverses époques et dans différents périodiques nationaux ou étrangers; mais ce n'est point là seulement qu'il donna des preuves d'une érudition peu commune et d'un goût délicat dans l'examen et l'analyse de quelques œuvres classiques, antiques ou modernes, qui avaient fixé son attention; il voulut montrer aussi que s'il savait apprécier le beau dans les productions d'autrui, il savait le prodiguer à pleines mains dans des compositions poétiques que, de temps en temps, il prenait plaisir à écrire. On connaît peu de vers de lui, mais une de ses pièces le met au premier rang de tous les modernes troubadours de la Renaissance catalane. Sa *Canso del Pros Bernat* est le meilleur fruit qu'ait produit la Muse épique catalane. La pureté de la langue, la sobriété de l'expression, la vigueur, le coloris sont réunis dans cette poésie. Le *Pros Bernat* est un bijou auquel on n'a pas rendu complètement justice; mais il brillera comme un astre de première grandeur dans le firmament des lettres catalanes. Il est à regretter que son affection pour de plus graves études n'ait pas permis à Milà d'enrichir sa patrie d'autres productions analogues, et il serait à désirer que ses rares inspirations poétiques, éparpillées de divers côtés, fussent soigneusement rassemblées dans un recueil.

« Les mérites de cet homme éminent ont été appréciés, même durant sa vie; il fut grand'croix de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique, président de la royale Académie des belles-lettres de Barcelone, membre de l'Académie de l'histoire et de l'Académie de la langue espagnole, de Madrid, président des Jeux floraux lors de leur restauration, en 1858, etc. Peut-être cependant, son extrême modestie a-t-elle empêché qu'on lui donnât autant de louanges qu'il en méritait par son talent et sa vaste érudition. » — B.

— Le *Polybiblion* s'est borné à annoncer, dans son avant-dernier numéro, la mort du sénateur espagnol don Jose Güell y Renté, né à la Havane en 1819; voici la liste des principaux ouvrages qu'il a fait paraître : *Légendes d'une âme triste* (1861, in-12); — *Légendes américaines* (1861, in-12); — *Traditions américaines* (1861, in-12); — *Pensées chrétiennes et philosophiques* (1862, in-8); — *La Vierge des Lis. Petite-fille de Roi* (1862, in-12); — *Légendes du Montserrat* (1866, in-12); — *Légende de Catherine Ossema* (1873, in-12); — *Néludia* (1874, in-12); — *Les Corbeaux de la cité d'Antin* (1877, in-12); — *Philippe II et don Carlos devant l'histoire* (1878, in-8 avec onze portraits); — *Les deux folies* (1879, in-12 avec portraits). Don Güell y Renté a publié aussi des *Recherches sur l'histoire de la découverte des cendres de Christophe Colomb.*

— On annonce encore la mort de : M. Alexandre Rodet, né à Mirmande le 3 mars 1814, ancien président de la Société nationale de médecine de Lyon, auteur de l'ouvrage suivant : *Des causes de la dépopulation en France et des moyens d'y remédier* (1873, in-8); — de M. le chanoine Vissenaire, directeur de la *Semaine religieuse de Saint-Brieuc;* — de M. Pierre Brossard, conservateur du Musée d'art et d'industrie au palais du Commerce de Lyon, auteur de diverses études sur d'anciens tissus; — de M. Blondel, ancien

conseiller d'État, doyen honoraire de la Faculté de droit de Douai; — de M. Adolphe-Joseph-Léon VEXIAN, professeur de législation et d'administration militaires à l'École de Saint-Cyr, né à Luçon le 5 novembre 1837; — de M. BERGER, ancien rédacteur en chef du *Messager* et du *Mémorial de l'Allier;* — de M. Adrien DE COURVAL, qui a pendant longtemps exploré l'Afrique, et qui laisse des notes importantes sur ses voyages; — de M. l'abbé BOUVIER, aumônier des religieuses de la Visitation de Chambéry, âgé de 77 ans, auteur du *Catéchisme de persévérance* et de *La vraie connaissance du cœur et du caractère divin de Jésus-Christ puisée dans l'Évangile selon saint Jean* (1866, in-12); — du docteur Gabriel-Annet DUMAS-AUBERGIER, mort à Menton le 8 janvier dernier; — de M. Romuald DEJERNON, né à Pau en 1823, professeur d'agriculture du département de Constantine, auteur de : *Les vignes et les vins de l'Algérie* (1883-1884, 2 vol. in-8); — de M. l'abbé J. GARRISO, vicaire général du diocèse de Nîmes, auteur de *l'Archéologue chrétien, ou cours élémentaire d'archéologie catholique à l'usage du clergé* (Nîmes, 1852-1867, 2 vol. in-8).

— A l'étranger, nous apprenons la mort de : M. le chanoine SCHMITT, archidiacre de Sarreguemines, ancien professeur de dogme au séminaire de Metz; — de M. Franz-Otto LICHT, mort à Magdebourg, qui, depuis 1861, était propriétaire-directeur d'un bulletin de statistique hebdomadaire très répandu dans les Deux Mondes; — de M. LHARDY, ancien directeur du collège français de Berlin, auteur d'une édition d'Hérodote; — de M. G. NAPIER, l'un des rédacteurs de *Notes and Queries;* — de M. Samuel ROBINSON, orientaliste anglais, auteur d'une vie de *Ferdusi* et de divers ouvrages sur la littérature persane; — de M. Charles CASSAL, professeur de langue et de littérature française à l'Université de Londres; — de M. HANSAL, consul d'Autriche à Karthoum, auteur de *Lettres géographiques* sur l'Afrique et spécialement sur le Soudan ayant paru dans les *Geographische Meittheilungen de Petermann* et dans la *Revue mensuelle autrichienne de l'Orient;* — de M. HYE HOYS, né à Gand le 2 juillet 1816, auteur d'une *Étude sur les fondations charitables des marchands flamands en Espagne*, qui a été publiée dans les *Précis historiques*, de Bruxelles (1882); — de M. le chanoine Bonaventure GILSON, né a Habay-la-Vieille (Belgique), le 3 avril 1796, mort à Namur, qui a collaboré au *Journal historique* de Liège et a fait paraître *Quelques notes pour servir à l'histoire du traditionalisme et de l'ontologie en Belgique de 1834 à 1870* (1876, in-8); — du R. P. Jean-Baptiste DEVIS, de la Compagnie de Jésus, né le 14 avril 1796 à Auderghem-lez-Bruxelles, auteur d'ouvrages de piété composés pendant son apostolat en Allemagne; — du docteur Ewald STECHOW, directeur de la *Ritter Akadémie*, mort à Liegnitz, le 8 janvier, à l'âge de soixante-huit ans, auteur de divers mémoires sur l'histoire ancienne; — de M. Félix STAPPAERTS, membre de l'Académie royale de Belgique, mort le 3 mars, à l'âge de soixante-treize ans; — de M. LAVAUX, originaire du Grand-Duché de Luxembourg, mort le 18 janvier, à l'âge de soixante-huit ans; — de M. TRAPP, né le 19 septembre 1810, à Randers (Danemark), auteur de nombreuses études géographiques, dont la plus importante est la *Géographie topographique et statistique du Danemark*, à laquelle il a consacré plus de vingt années de sa vie (1858-1879); — de M. D'ONDÈS-REGGIO, mort à Florence le 23 février, qui a publié diverses études de droit international et constitutionnel; — de M. HELMERSEN, géologue, l'un des doyens de l'Académie des Sciences de Russie, mort à Saint-Pétersbourg; — du naturaliste russe Nicolas SÉVERSOF, mort le 8 février; — de M. le comte Alexis OUVAROFF, président de la Société archéologique de Moscou, auteur de *Recherches sur les antiquités de la Russie méridionale et des côtes de la mer Noire* (1855-1860, in-fol., avec planches); *Études*

sur les peuples primitifs de la Russie. Les Mériens (1878, in-4, avec planches et cartes).

INSTITUT. — *Académie française.* — Dans la séance du 12 mars, l'Académie a choisi pour sujet du concours de poésie qui sera jugé en 1886, Pallas Athênê. — Dans celle du 26 mars, l'Académie a procédé au renouvellement de son bureau pour le second trimestre de 1885. M. Maxime Du Camp a été élu directeur, et M. Camille Rousset chancelier.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Le 6 mars, l'Académie a procédé à l'élection d'un académicien libre en remplacement de M. F. Baudry, décédé. MM. Cartan et Benloew avaient retiré leur candidature. Au premier tour de scrutin, M. de Mas Latrie a eu 15 voix, M. Port 8, M. Ménant 7, M. Saglio 6, M. Ponton d'Amécourt 2.— Au second tour, M. de Mas Latrie a été élu par 23 voix contre 7 données à M. Saglio, 6 à M. Ménant et 2 à M. Port.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans sa séance du 7 mars, M. Ravaisson a continué la lecture de son mémoire sur les œuvres de *Lysippe et de son école.* — Cette lecture a été continuée dans la séance du 13 mars, et, le même jour, M. Hauréau a communiqué à l'Académie un mémoire sur *la vie et quelques écrits d'Alain de Lille.* — Dans la séance du 20 mars, M. Julien Havet a lu un travail sur la formule *vir inluster* admise jusqu'à présent comme qualificatif du nom du roi dans les diplômes mérovingiens. M. Havet, s'appuyant sur une foule de bonnes raisons, croit qu'il faut lire non pas *vir inluster* mais *viris illustribus,* qualificatif qui s'appliquerait alors aux personnages auxquels était adressé le diplôme, et non plus au roi. Puis M. Ph. Berger a communiqué une note sur l'inscription d'une stèle récemment découverte près de Damas.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 7 mars, M. A. Desjardins a communiqué un mémoire relatif à un essai de M. Cesare Cantù sur *Beccaria et le droit pénal.* — Le 14 mars, M. Zeller a donné lecture d'un mémoire de M. Gaberel de Rosillon sur *la vie intime de Calvin.* Cette étude manque de faits nouveaux et quelques-unes des théories admises par l'auteur auraient besoin d'être prouvées; néanmoins c'est un travail intéressant. Puis M. Domet de Vorges a commencé un mémoire sur *Quelques cosmologies récentes,* dans lequel il rapproche les assertions des rénovateurs contemporains de la philosophie de saint Thomas d'Aquin des theories admises par la science moderne. — Cette lecture a été continuée dans la séance du 21 mars. Puis M. Courcelle-Seneuil a communiqué une préface qu'il destine à un ouvrage sur la Sociologie; cette préface n'est autre qu'un manifeste positiviste. — Le 27 mars, M. Paul Meyer a exposé les résultats de son étude sur deux manuscrits contenant un essai d'histoire universelle composé au douzième siècle. Cette compilation va jusqu'à Jules César; elle est l'œuvre d'un certain Châtelain de Lille et présente des particularités intéressantes. M. E. Desjardins a ensuite signalé l'importance des découvertes épigraphiques récemment faites à Vaison. Enfin M. Deloche communique une note sur un poids du dizième siècle conservé à Bruxelles.

BUDGETS DES PRINCIPALES BIBLIOTHÈQUES DE FRANCE EN 1885. — Le *Bulletin des bibliothèques et des archives* (n° 3 de 1884) publie des indications intéressantes relativement aux sommes affectées à l'entretien général des bibliothèques publiques de la France pour l'année 1885. En ce qui concerne la province, nous ne citerons que les villes attribuant à leurs bibliothèques un crédit minimum de 5,000 fr., tant pour le personnel que pour le matériel.

On les trouvera ci-après mentionnées dans l'ordre que nous avons cru devoir leur donner en raison de l'importance, non point de leurs collections, mais bien des sommes allouées.

Paris. — Bibliothèque nationale : traitement du personnel, 390,000 fr. ; matériel, 270,000 fr. ; catalogue, 50,000 fr. ; ensemble : 710,000 fr. — Bibliothèques de l'Arsenal, Mazarine et Sainte-Geneviève, ensemble 212,600 fr. Ces sommes importantes sont fournies par l'État à la charge duquel se trouvent encore, pour un chiffre total de 24,600 fr., les bibliothèques des châteaux de Compiègne, Fontainebleau, Pau et la bibliothèque-musée d'Alger. — Bibliothèque-Musée Carnavalet, entretenue par la ville de Paris elle-même qui la possède en propre : 55,000 fr., sans compter les appointements des fonctionnaires et employés. — Bibliothèque administrative de la Préfecture de la Seine : 15,000 fr. — Enfin, bibliothèques populaires municipales installées dans les différents arrondissements de la capitale : 207,400 fr. En 1884, cette subvention n'était que de 171,700 fr. Sur ces 207,400 fr., 140,800 sont consacrés aux acquisitions, reliures, etc. ; le reste, soit 66,000 fr., est destiné à rétribuer le personnel.

Départements. — C'est Marseille qui tient la tête : personnel 17,500 fr., matériel 15,500. Viennent ensuite : Rouen, pers. 16,600 fr., mat. 7,000 fr. — Bordeaux, pers. 15,400 fr., mat. 8,000 fr. — Lille, pers. 10,900 fr., mat. 10,800. — Lyon, pers. 12,400 fr., mat. 9,250. — Grenoble, pers. 7,700, mat. 10,450 fr. — Rennes, pers. 12,400 fr., mat. 4,000 fr. — Versailles, pers. 8,800 fr., mat. 6,400 fr. — Nancy, pers. 8,650 fr., mat. 6,350 fr. — Reims, pers. 8,650 fr., mat. 5,000 fr. — Toulouse, pers. 8,300 fr., mat. 5,200 fr. — Besançon, pers. 9,400 fr., mat. 4,000 fr. — Nice, pers. 7,800 fr., mat. 4,000 fr. — Nantes, pers. 6,800 fr., mat. 3,500 fr. — Tours, pers. 6,200 fr., mat. 4,000 fr. — Montpellier, pers. 6,158 fr., mat. 3,974 fr. — Angers, pers. 5,000 fr., mat. 4,800 fr. — Caen, pers. 7,200 fr., mat. 2,500 fr. — Troyes, pers. 6,000 fr., mat. 3,200 fr. — Boulogne-sur-Mer, pers. 5,700 fr., mat. 3,300 fr. — Dijon, pers. 5,000 fr., mat. 3,600 fr. — Le Havre, pers. 5,800, mat. 2,800 fr. — Le Mans, pers. 5,500 fr., mat. 2,900 fr. — Pau, pers. 2,800 fr., mat. 5,396 fr. — Douai, pers. 5,900 fr., mat. 2,000 fr. — Amiens, pers. 4,350 fr., mat. 2,800 fr. — Aix, pers. 6,000 fr., mat. 1,000 fr. — Poitiers, pers. 5,000 fr., mat. 2,000 fr. — Clermond-Ferrand, pers. 3,900 fr., mat. 3,000 fr. — Toulon, pers. 4,800 fr., mat. 2,000 fr. — Châlons-sur-Marne, pers. 5,000 fr., mat. 1,200 fr. — Nîmes, pers. 4,800 fr., mat. 1,200 fr. — Avignon, pers. 5,100 fr., mat. 600 fr. — Orléans, pers. 4,300 fr., mat. 1,300 fr. — Brest, pers. 4,000 fr., mat. 1,500 fr. — Roubaix, pers. 4,000 fr., mat. 1,400 fr. — Alger (ville), pers. 2,320 fr., mat. 2,680 fr. — Épernay, pers. 4,500 fr., mat. 500 fr.

Bibliothèque-Musée Carnavalet. — Cette institution spéciale, qui appartient à la ville de Paris, est entretenue par la Municipalité, qui, indépendamment des appointements du personnel, a affecté cette année au sujet des acquisitions et du matériel une somme de 55,000 fr. s'appliquant pour 25,000 fr. à la bibliothèque, pour pareille somme au musée et pour 5,000 fr. aux fouilles archéologiques qui pourront être entreprises en 1885. La bibliothèque-musée Carnavalet renferme environ 70,000 volumes, 50,000 estampes et 20,000 médailles concernant l'histoire de Paris et de la Révolution française. Chaque jour, elle reçoit une moyenne de 40 lecteurs parmi lesquels les érudits s'occupant de travaux historiques sont compris pour un quart.

Bibliothèques populaires de Paris, municipales ou libres. — Le rapport sur ces établissements présenté le 12 décembre dernier au Conseil municipal de Paris établit que, du 1er octobre 1883 au 30 septembre 1884, il a été

lu dans les bibliothèques municipales 699,762 volumes, dont 117,046 sur place et 582,716 à domicile, par suite de prêts. Pendant la période précédente, il n'avait été remis au public, soit sur place, soit pour emporter, que 514,287 volumes. C'est, par conséquent, une augmentation de 185,475 volumes pour le dernier exercice. Dans ce total de 699,762, les *romans* figurent pour 400,631; la *littérature*, la *poésie* et le *théâtre* pour 84,576; les *sciences*, les *arts* et l'*enseignement* pour 65,016; la *géographie* et les *voyages* pour 64,579; l'*histoire* pour 58,766; la *musique* pour 22,974 et les *langues étrangères* pour 3,220.— Le même document, citant les bibliothèques libres de Paris, qui reçoivent de la ville une subvention annuelle de 2,000 fr., constate qu'il a été lu, également du 1er octobre 1883 au 30 septembre 1884, dans cette deuxième catégorie de dépôts de livres, 161,892 volumes tant sur place qu'à domicile. Les *romans* ont atteint ici un chiffre de 112,497; la *géographie* et les *voyages*, 11,493; l'*histoire* et la *biographie*, 9,488; les *sciences naturelles et physiques*, 3,014; les *sciences morales et politiques*, 2,083; la *philosophie*, 1,785; la *linguistique* et les *encyclopédies*, 1,305; les *mathématiques*, 797; les *beaux-arts*, 749; le *droit*, 268; l'*agronomie*, 193; les *revues* et les *brochures diverses*, 842. — En résumé, sur les 861,654 volumes mis à la disposition du public parisien, tant dans les bibliothèques populaires municipales que dans les bibliothèques populaires libres pendant une année, on a enregistré le chiffre énorme de 513,128 *romans*, c'est-à-dire beaucoup plus de la moitié des lectures.

Literarische Rundschau für das Katholische Deutschland. — Cette belle revue, qui est le principal organe de la critique catholique en Allemagne (Herder, à Fribourg et Brisgau) subit en ce moment des transformations considérables. M. l'abbé Stamminger, absorbé par d'autres occupations, en abandonne la direction à M. le docteur Krieg, professeur à l'Université de Fribourg. A partir de 1885, elle ne paraîtra plus qu'une fois par mois au lieu de deux fois. Le prix de l'abonnement ne sera pas notablement diminué; il sera désormais de neuf marks (auparavant il était de dix). Ces mesures qu'il faut regretter, sont dues à la gêne financière de la revue, qui s'est imposé de grands sacrifices et qui n'a pas assez d'abonnés pour continuer de paraître dans les conditions antérieures. Nous faisons des vœux sincères pour que la *Rundschau* parvienne à triompher des difficultés du moment, qui ont leur source principale dans la situation précaire faite par le Kultur-Kampf à toutes les œuvres catholiques en Allemagne. La *Rundschau* se place, pour la valeur scientifique, au premier rang parmi les publications analogues, et il est à souhaiter qu'en France, où l'Allemagne excite aujourd'hui une si vive curiosité, elle devienne le Moniteur bibliographique de tous ceux qui veulent se rendre compte du mouvement intellectuel pour nos frères d'Outre-Rhin.

Paris. — Le Père Tailhan, de la Société de Jésus, vient de publier en un superbe in-folio (prix : 50 fr. Paris, Ernest Leroux) la chronique rimée de l'anonyme de Cordoue, en donnant la reproduction des deux manuscrits connus dans de magnifiques planches héliographiques. Cette chronique, qui rectifie, sur une lointaine époque de l'histoire de l'Espagne, les assertions, trop facilement acceptées, d'écrivains peu dignes de foi, est enchâssée dans des recherches et des commentaires qui font le plus grand honneur au savant éditeur. Nous aurons à revenir à ce beau volume, dont nous ne faisons qu'annoncer l'apparition.

— Notre collaborateur M. Fr. Bonnardot vient de publier le premier volume du *Psautier de Metz*; le tome II doit paraître prochainement et contiendra les notes et commentaires propres à illustrer le texte; lorsqu'il sera im-

primé, nous parlerons de l'ouvrage entier, auquel ce complément est indispensable.

— Le tome Ier des *Méditations pour tous les jours de l'année sur les vérités et excellences de Jésus-Christ Nostre Seigneur recueillies de ses mystères, cachées en ses états et grandeurs, prêchées par lui sur la terre et communiquées à des saints, par le R. P. François Bourgoing*, troisième supérieur général de l'Oratoire. Nouvelle édition, revue avec soin et enrichie de sommaires pour la préparation de la méditation, la veille au soir. Paris, Téqui, 1885, 1 vol. in-18 de 485 p., vient d'être édité par le R. P. Ingold, dont la *préface* contient d'abondants détails sur l'ouvrage réimprimé près de trente fois du vivant de l'auteur. Cette préface est accompagnée d'une lettre de Mgr Perraud, évêque d'Autun, supérieur général de l'Oratoire, et d'une lettre de Mgr Gay, évêque d'Anthédon, ancien auxiliaire du cardinal Pie, écrites au R. P. Ingold, l'une le 1er décembre 1884, l'autre le 6 janvier 1885, et qui l'une et l'autre confirment éloquemment l'éloge que le grand Bossuet a donné aux *Méditations*, « toutes pleines », selon lui, « de lumières et de grâces. »

— On lit dans la *Revue critique* (janvier, p. 79), que Pierre le Vénérable parle vers 1211 de papier *ex rosoris veterum pannorum compacti*. Or, le grand abbé de Cluny est mort en 1156, et l'auteur aurait été d'autant plus fort dans ses conclusions s'il avait donné la véritable date.

— La *Revue française de l'étranger et des colonies*, fondée par M. Édouard Marbeau, auteur de divers ouvrages, entre autres : *Slaves et Teutons*, vient de paraître. Le but que se propose M. Marbeau est de faciliter à la jeunesse française l'étude des « questions étrangères », de développer chez elle le goût des voyages utiles et de servir de guide à ceux qui se sentent assez d'énergie et d'initiative pour s'expatrier, en leur montrant par l'exemple de ceux qui les ont précédés dans le courant de l'émigration, ce qu'on peut raisonnablement espérer dans les colonies et les conditions dans lesquelles il faut partir pour réussir. Le premier fascicule de la *Revue française* abonde en informations recueillies dans cet ordre d'idées. On y voit étudier l'état des rapports entre les races slave et germanique sur les confins de l'Allemagne, de la Russie et de l'Autriche; le tableau de mobilisation de l'armée chinoise; la question des Nouvelles-Hébrides. Nous y trouvons encore des notes de voyages au Canada, au Chili, aux sources de pétrole de Bakou, près de la mer Caspienne, une très intéressante biographie du chérif d'Ouezzan. Une chronique de la colonisation, des éphémérides étrangères et coloniales pour l'année 1884, une chronique et une revue des sociétés savantes terminent ce numéro.

— M. le chanoine F. Duilhé de Saint-Projet, professeur à l'école supérieure de Théologie de Toulouse, vient de faire paraître, sous ce titre : *Apologie scientifique de la foi chrétienne* (Paris, librairie de la Société bibliographique), un important ouvrage dont nous rendrons compte dans notre prochaine livraison.

— Parmi les nouvelles associations qui rendent de réels services, signalons le *Comité des amis des monuments parisiens*, dont le président est M. Albert Lenoir, de l'Institut, et le secrétaire M. Charles Normand. Il y a là une œuvre à laquelle, sans distinction d'opinions, tous les Parisiens peuvent et doivent concourir.

— Dans sa dernière séance, la Société de l'École des chartes a entendu les communications de M. Ad. Tardif, sur l'édition de la *Lex Alamannorum* de Merkel et la nouvelle qu'on prépare en ce moment en Allemagne; et de M. Dareste, sur une loi de Gortyne, de l'an 600 avant J. C., et qu'il a rapprochée de l'ancienne législation germanique.

— Parmi les plus importantes publications qu[illegible] signalons la *Bibliographie des congrégations ouvrières*, [illegible] M. Hugo Rahner. En attendant qu'il en parle plus longuement, le [illegible] se devait de l'annoncer spécialement à ses lecteurs.

— Vient de paraître, à la librairie A. Roger et F. Chernoviz, [illegible] *Le temple de Salomon*, par le R. P. Pailloux, S. J. — publication [illegible] la lutte n'était pas l'intérêt. Il est orné de nombreuses gravures sur [illegible] de 30 planches hors texte. Le prix est de 10 fr.

M. Daniel Rauhe a refondu et mis à jour son *Histoire générale de [illegible]* dans le premier volume de la 2e édition a paru. Il contient la partie [illegible] Renaissance (Dunod, éditeur).

— La science de l'Art vient de mettre en vente un nouvel ouvrage [illegible] M. Delacroix, critique d'art, sur *Delacroix*. C'est le moment favorable pour attirer l'attention sur cet illustre maître. D'autre part nous savons que M. Tourneux prépare sur cet illustre maître une bibliographie qui contiendra la liste de tous les travaux relatifs à Delacroix, qui sont disséminés dans des revues [illegible] et dans des ouvrages trop dédaignés aujourd'hui. Rappelons à cette occasion que la dernière année de Delacroix a été publiée en 1878, par [illegible] (Charpentier).

— La [illegible] de l'Art (Rouam) annonce plusieurs nouvelles [illegible] une traduction du remarquable travail de [illegible] de la construction publique a mis récemment en distribution [illegible] des *Documents inédits*. Ce sont : [illegible] t. III, par M. Alexandre Bruel ; *Inventaire de la vente du mobilier de Mazarin*, t. I, par M. G. Demay ; *Correspondance de Mazarin*, t. II, par M. Hector de La Ferrière. [illegible] *Journal du parlement de Paris pendant la minorité de Louis XV*, par M. [illegible] ; *Mémoires des ducs de Bourgogne*, publiés sous la direction de M. Rodolphe de Lasteyrie.

Nous sommes heureux d'annoncer que le Comité des travaux historiques a repris l'idée depuis longtemps abandonnée de publier la *Correspondance des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, préparée de longue date, par M. Alph. Dantier.

— La quatrième partie des Actes du sixième Congrès international des Orientalistes tenu à Leyde, et dont nous avons rendu compte, vient de paraître chez Brill, en un volume in-8, renfermant les mémoires lus aux sections africaine (235 p.), de l'Extrême-Orient (195 p.) et polynésienne (p. 313). Nous signalerons particulièrement les travaux de la section africaine, au nombre de treize, tous exclusivement consacrés à l'archéologie et à la philologie de l'ancienne Egypte, et signés de MM. Leemans, Lieblein, Pleyte, Lefébure, W. Golenischeff, Wiedmann, Delgeur, etc.

— M. de Quatrefages travaille actuellement à un livre devant servir d'*Introduction* à une bibliothèque anthropologique nouvelle et qui comprendra deux parties : la première sera un résumé d'anthropologie générale ; la seconde, la classification des races humaines. Suivront aussitôt : du docteur Hamy, l'histoire des races jaunes ; de M. Biard, celle des populations américaines, etc.

— Nous avons reçu l'article de M. l'abbé de Broglie, sur *la morale indépendante*, paru dans le *Correspondant*, et tiré à part (in-8 de 76 p., Putois-Cretté,

1 fr. 50); — le premier cahier de la *Bibliothèque d'art moderne*, consacré à Corot (Paris, Rouam, 1884, in-8 carré de 61 p. et grav.), dont notre collaborateur M. Loir-Mongazon rendra compte lorsque plusieurs fascicules auront paru; — l'*Antiquité romaine*, par A. S. Wilkins (Paris, F. Alcan, in-24 de 186 p.), formant le 86e volume d'une collection intitulée : *Bibliothèque utile*; c'est un ouvrage de vulgarisation qui n'est pas inutile à consulter pour les personnes qui désirent avoir quelques notions sur les Romains; les gravures qui accompagnent le texte sont satisfaisantes; — le *Rapport sur les travaux de la Société des Antiquaires de l'Ouest pendant l'année 1884*, par M. de la Marsonnière (in-8 de 28 p.); — l'*Acte de baptême de Fréron*, par M. J. Trévedy (in-18 de 8 p., Quimper, A. de Kérangal); — l'*Histoire, la fantaisie et la fatalité*, à propos de Théophraste Renaudot, par Eugène Hatin (Paris, Fechoz, 1884, in-8 de 16 p.); — l'excellent petit *Annuaire de l'Enseignement libre*, 10e année (Paris, Gaume, in-32 de 572 p.); — le *Bulletin de la Société académique de Brest*, t. IX (1884, in-8 de 452 p.); — *Bleuets et coquelicots*, petite brochure dans laquelle l'auteur, Nielle des Blés, a vigoureusement retracé la crise qui a agité la Belgique et dont les catholiques sont sortis vainqueurs (Bruxelles, 1884, in-8 de 81 p.); — une notice biographique sur T. H. frère Irlide, que nous avions commencée dans notre numéro de septembre (t. XLI, p. 279), extraite de la circulaire nécrologique adressée le 12 octobre 1884 aux Frères des Écoles chrétiennes (Versailles 1884, in-8 de 194 p.); — enfin, les *Testaments au profit de l'église de Toul*, de notre pauvre ami Morière, dont nous annoncions la mort il y a un mois (in-8, 267 p.).

— Dans une note publiée par nous (t. XLIII, p. 179), nous avons confondu saint Cyrille d'Alexandrie au cinquième siècle, l'adversaire de Théodoret et de Nestorius, avec saint Cyrille, l'apôtre des Slaves, qui vivait au neuvième. L'auteur d'une des deux notes qui ont été fondues a réclamé avec juste raison. — C. A. B.

ALSACE. — Le neuvième volume du *Bulletin du Musée historique de Mulhouse* vient de paraître. Il contient une notice de M. Mossmann sur l'industriel alsacien Engel-Dollfus, accompagnée d'un portrait, puis un voyage en Alsace, par L. D. S. D. l'H. P., 1674-1681, rempli de détails curieux. Le Comité, présidé par M. Mieg-Kroh, annonce pour le prochain bulletin la biographie détaillée de son regretté président Auguste Stœber.

AUNIS ET SAINTONGE. — M. l'abbé Vallée vient d'établir que les évêques de Saintes possédèrent une résidence dans la paroisse de Fontcouverte, à quelques kilomètres de leur ville. (*L'église et la résidence épiscopale de Fontcouverte*, chez Hus, Saintes, 1885, in-8 de 14 p.). Il semble résulter d'une charte du treizième siècle, qu'à cette date la résidence était spacieuse et belle; sans doute elle subsista jusqu'aux guerres civiles du seizième siècle.

BOURGOGNE. — L'imprimeur Darantière, de Dijon, vient de faire sortir de ses presses le premier fascicule des *Entrées et réjouissances dans la ville de Dijon*, édité avec un luxe et un goût difficiles à dépasser. Il contient la relation de l'entrée de Monseigneur le duc d'Aumale, gouverneur de la Bourgogne (31 décembre 1530), celles du duc de Mayenne (1574) et du duc de Savoie (1600). Les textes sont tous tirés des archives municipales. Le second fascicule, sous presse, contiendra l'entrée magnifique de François Ier dans la ville de Dijon.

— L'*Annuaire historique et statistique de l'Yonne* (Auxerre, Rouillé), pour 1884, contenait les articles suivants : *Le mardi gras à Auxerre*, en 1775; — *Guerchy et ses seigneurs*, par M. A. M. Moreau; — *Une représentation au théâtre de Saint-Fargeau au XVIIe siècle*; — *Coïncidences historiques entre Auxerre, Sens*

et Soissons (1736-1744), par M. A. Dey; — *Correspondance inédite de l'abbé Lebeuf avec La Curne de Sainte-Palaye*, par M. Ern. Petit, etc.

Dans le même *Annuaire*, pour 1885, qui va paraître, on trouvera : *Le palais synodal de Sens*, par M. C. Moiset; — *Les deux Auxerre au pouvoir des Romains, des Bagaudes et des barbares*, par M. A. Dey; — *Taingy sous la Révolution*, par M. G. Rouillé; — *Les tombeaux du faubourg Saint-Gervais d'Auxerre*, par M. A. Lechat; — *Lettres inédites de Lazare-André Bocquillot au président Bouhier*, par M. Ern. Petit; — *Règlement du collège de Tonnerre*, par M. C. Moiset; — *Les petits côtés de la bataille de Fontenoy*, par M. A. Dey; — *Une petite ville d'autrefois* (Avallon) *aux prises avec la peste et la lèpre*, par M. L. Prot; — *L'affranchissement et les droits seigneuriaux à Appoigny, aux Bries et à Bailly*, par M. A. M. Moreau. — En 1886 cette utile publication arrivera à son cinquantenaire.

Bretagne. — Le dernier volume des mémoires et comptes rendus de la *Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, qui vient de paraître à Saint-Brieuc (Guyon, 1884, in-8°, tome XXII), est presque tout entier consacré à une *histoire de la ville de Saint-Brieuc*, par M. Lamare, ancien archiviste du département des Côtes-du-Nord, actuellement président de la Société d'Émulation. Cette publication nous mène jusqu'à la période actuelle et donne les listes de toutes les administrations jusqu'en 1870 : les noms seuls, mais non les faits, sont absents, par discrétion, de 1870 à 1883.

— Dans la même ville, citons un tirage à part de la *Semaine religieuse*, qui constitue un important mémoire historique. C'est le rapport fait par M. de la Borderie à Mgr l'évêque de Saint-Brieuc, sur le manuscrit de l'*Enquête de la canonisation de saint Yves* conservé à la bibliothèque de cette ville, et dont on n'avait pas jusqu'ici suffisamment apprécié la valeur. Il est question de le publier luxueusement avec plusieurs autres documents inédits se rapportant à saint Yves, dont on va relever le tombeau à la cathédrale de Tréguier.

Champagne. — La *Revue critique* du 26 janvier dernier a donné une extension curieuse à la juridiction de l'évêque de Langres. Voici la phrase : « L'auteur... a réuni sur l'ancienne liturgie des trois diocèses (Autun, Châlon, Mâcon), aujourd'hui administrés par l'évêque de Langres, des renseignements qui nous surprennent... (p. 66.) » Qui sera surpris? Mgr Perraud qui se verra enlever son diocèse d'Autun, et non moins surpris Mgr l'évêque de Langres qui se voit assigner un territoire auquel il ne pensait pas.

Franche-Comté. — M. Adrien Melcot, de Lons-le-Saulnier, va publier, pour 1885, un nouvel *Annuaire historique du Jura*.

— La Société d'Émulation du Jura a mis sous presse une étude de M. Bernard Prost, ancien archiviste du département, où l'auteur donnera de nombreuses indications complémentaires à l'ouvrage de M. A. Michiels : *L'art flamand et son influence dans l'Est de la France*. M. Prost a fait, paraît-il, de très heureuses découvertes dans les vieilles églises du Jura.

— L'Académie de Besançon a mis au concours (dernier délai, 1er juin 1886) les deux études suivantes : *Essai sur les conditions de la vie du paysan franc-comtois au dix-huitième siècle et particulièrement des hommes de la terre de Saint-Claude* (prix de 400 francs); et *Essai sur l'éloquence religieuse en Franche-Comté depuis ses origines jusqu'en 1789* (prix de 300 francs). Adresser les manuscrits à M. le comte de Vaulchier, secrétaire perpétuel, 9, rue Moncey, à Besançon.

Guyenne. — M. Jacques Boucherie, attaché à la Bibliothèque de la ville de Bordeaux, vient de terminer pour la Société des Archives historiques de la

Gironde, la transcription du *grand* et du *petit cartulaire de l'abbaye de la Sauve*, ordre de S. Benoît. Ces manuscrits très précieux appartiennent à la bibliothèque de Bordeaux (Mss. 769-770). Le premier est du douzième et du treizième siècles, le second du quatorzième. Ce sont deux in-folios sur parchemin : l'un, relié en deux volumes, a 492 pages; l'autre se compose de 117 feuillets (voir J. Delpit. *Bibliothèque municipale de Bordeaux, catalogue des manuscrits*. Bordeaux, 1880, in-4, p. 359-360.)

— M. Charles Marionneau, correspondant de l'Institut, vient de publier, pour la Société des Bibliophiles de Guyenne, *Les salons bordelais, ou expositions des Beaux-Arts à Bordeaux au dix-huitième siècle* (1771-1787), avec des notices biographiques sur les artistes qui figurèrent à ces expositions. Bordeaux, veuve Moquet, 1884. In-8° de XIII-211 pages (tiré à 125 exemplaires). Ce volume parfaitement imprimé sur papier de Hollande, par Gounouilhou, reproduit fidèlement une série de livrets d'exposition, savamment annotés.

— M. le chanoine de Laborie, ancien professeur d'histoire au petit séminaire de Bordeaux, prépare une *Histoire de Pey-Berland*, un des plus illustres archevêques de Bordeaux au quinzième siècle. L'ouvrage est en souscription aux bureaux de l'*Aquitaine*, de la *Revue catholique* et de la *Guyenne*.

— La librairie Feret et fils va publier un important recueil de documents inédits ou rarissimes, transcrits à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, par M. Hovyn de Tranchère, ancien député de la Gironde. L'ouvrage formera deux volumes grand in-8° d'environ 450 pages, imprimés en caractères elzéviriens sur papier vélin avec fac-similés, etc. Il aura pour titre : *Les dessous de l'histoire, curiosités judiciaires, administratives, politiques et littéraires*. Les documents se rapportent à Marie Stuart, à Henri IV, aux luttes du Parlement de Bordeaux avec les ducs d'Épernon, à la Fronde bordelaise. Le second volume comprendra une importante série des papiers de la Bastille (inédits) et les mémoires autographes et inédits de Latude.

LANGUEDOC. — L'Académie des Jeux floraux vient de terminer son jugement sur le concours ouvert en 1885. Il n'y avait pas moins de 635 ouvrages (en vers et en prose) à examiner. Soit : 48 odes, 53 poèmes, 15 épîtres, 2 églogues, 27 idylles, 60 élégies, 10 ballades, 36 fables, 55 sonnets en l'honneur de la Vierge, 9 poèmes concourant pour le prix Rocquemaurel, 290 pièces diverses non classées par leurs auteurs, 14 discours en prose. Voici les dix récompenses accordées par l'Académie, et qui seront distribuées le dimanche 3 mai prochain à la fête des Fleurs : 1° *La France*, ode, par M. F. E. Adam, membre de la Société philotechnique de Paris, a obtenu l'amaranthe d'or, prix du genre et de l'année. Il y avait douze ans que cette fleur n'avait pas été distribuée. 2° *Les grandes voix*, poème, par A. de Coppet, de Paris, ont obtenu la violette d'argent; 3° *La saisie*, autre poème, par Amédée Béesau, avocat à Paris, a obtenu un souci; 4° *L'orgue de Barbarie*, idylle, par Paul Harel, maître d'hôtel, à Eschauffour (Orne), a remporté le prix du genre; 5° *La leçon de la vie*, élégie, par Henri Villars, avocat à Langres (Haute-Marne), a obtenu un œillet; 6° *La charge de Loigny*, poème, par Maurice Graterolle, de Bordeaux, a également obtenu un œillet; 7° *Pot de crême*, bluette, par Mlle Suzanne de Milhau, de Paris, un œillet; 8° *Le soleil*, poésie, par M. Gaston David, de Bordeaux, un œillet; 9° *Pluie d'été*, rêverie, par M. Charles Grandmougin, de Paris, a obtenu un souci réservé. L'Académie a décerné une violette d'argent au discours en prose qui a pour titre : *Éloge historique de Christophe Colomb*, et pour auteur Mme A. Deshayes-Dubuisson, au Mans (Sarthe). C'est M. Stéphen Liégeard, maître ès-jeux, qui doit, cette année, prononcer l'éloge en vers de Clémence Isaure.

Lyonnais. — L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon a pour le moment sous presse et va faire paraître au premier jour un recueil considérable, de 300 à 400 documents, du neuvième au treizième siècle, recueillis depuis de longues années par M. Guigue, l'archiviste du département du Rhône, sur l'histoire du Lyonnais, du Forez, du Beaujolais, de la Bresse et du Bugey, dans les archives de cette région, qui formait autrefois le *pagus lugdunensis*.

Normandie. — La ville de Pont-Audemer va très prochainement entrer ou vient d'entrer en possession d'un legs considérable qui lui a été fait par feu M. A. Canel. Ce legs consiste en une maison située en face de la mairie de Pont-Audemer, qui doit être appropriée à l'usage de bibliothèque publique dont le fonds se composera de la bibliothèque actuelle de la ville (3,700 volumes) et de celle du défunt qui comprend environ 6,500 articles (livres imprimés, manuscrits, cartes, etc.). La collection réunie par M. Canel était remarquable par le nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire de la Normandie. Le généreux donateur a, par son testament, affecté une somme de 6,000 fr. à l'organisation matérielle de la nouvelle bibliothèque de Pont-Audemer.

— Le 19 mars, à Rouen, dans la salle des États de Normandie, séance littéraire et artistique, à laquelle Mgr Thomas avait convoqué l'élite de la société : il s'agissait de fêter encore le grand Corneille. Aucun caractère religieux n'avait été donné aux manifestations du bi-centenaire ; elles étaient à compléter par des honneurs plus spécialement rendus au poète inspiré par la foi, à l'auteur de *Polyeucte*, au traducteur souvent heureux des *Psaumes* et de l'*Imitation de Jésus-Christ*. — Mgr l'Archevêque a prononcé l'éloge de Corneille ; M. l'abbé Duhamel et M. Paul Allard l'ont célébré en des poésies qui seront certainement publiées ; M. Allard avait intitulé la sienne : *La vieillesse de Corneille*.

— *Vient de paraître* chez M. Cagniard, à Rouen : *Pierre Corneille et sa fille Marguerite, dominicaine à Rouen*, par M. Ch. de Beaurepaire (in-8 de 40 p.).

— Pour paraître prochainement : *Histoire d'Oissel*, par M. Turgis. In-8 illustré. Vol. de plus de 400 p.

— *En préparation* à Rouen : *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Pierre de Jumièges*, par un religieux Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, publiée par M. l'abbé Julien Loth, t. III, in-8. (Publication de la Société de l'Histoire de Normandie. — Pour paraître en juin ou juillet); et *Les Bords du Nil*, par M. l'abbé Viénot. 1 vol. in-4.

Picardie. — Il faut mentionner, avec restrictions cependant, le *Dictionnaire historique et archéologique de Picardie* que vient de publier à 150 exemplaires M. A. Janvier (Amiens, imp. Douillet, in-4 de 405 p.). Assurément, ce livre est le fruit de nombreuses lectures ; mais trop souvent l'auteur n'a pas suffisamment recherché la source authentique de ses assertions. Non seulement la bibliographie est très incomplète, mais encore des articles indispensables manquent à la place alphabétique qui leur est assignée. Ainsi, on ne trouve rien aux mots *Communes*, *Lépreux*, *Patois*, *Sépulcres*, etc... L'histoire du Vermandois est singulièrement écourtée ; la notice sur Philippe de Beaumanoir n'est pas au courant ; M. Janvier semble avoir singulièrement élargi son cadre en comprenant dans la Picardie des localités comme *Argensolles*, abbaye située au sud d'Épernay, en pleine Champagne. Malgré ses défauts très apparents, ce *Dictionnaire* pourra être utile, comme remplaçant de grandes et coûteuses collections dans le cabinet du travailleur de province.

Poitou. — M. le chanoine Auber, historiographe du diocèse de Poitiers,

vient de mettre sous presse le tome Ier de sa grande *Histoire générale civile, religieuse et littéraire du Poitou*, qui formera huit gros volumes in-8, ornés de gravures. Le prix de souscription est de 6 fr. le volume (Fontenay-le-Comte (Vendée), chez l'éditeur Gouraud, imprimeur-libraire; Poitiers, chez Bonamy, libraire).

— M. Forget, libraire-éditeur à Niort, imprime en ce moment une nouvelle édition des œuvres en patois poitevin de l'abbé Gusteau.

— A partir d'avril, la *Revue poitevine et saintongeaise* s'augmente de suppléments trimestriels de bibliographie poitevine, dont le but est de fournir aux travailleurs du pays l'indication ou l'analyse de tout ce qui se publie sur leur province. Chaque supplément sera ainsi divisé : 1° Documents manuscrits (pièces d'archives, manuscrits de bibliothèque); 2° livres et brochures ; 3° le Poitou à travers les périodiques; 4° variétés bibliographiques (Melle, Lacuve, éditeur). La *Revue poitevine* donne là un exemple qui devrait être suivi.

— Le volume de mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, en ce moment sous presse, comprendra les travaux lus au Congrès de Poitiers du mois de juillet 1884 (voir le *Polybiblion*, août, p. 179-180), et le beau travail de M. Bélisaire Ledain sur les camps romains dits Châtelliers, lu à la réunion des sociétés savantes de la Sorbonne, l'année dernière.

— Deux extraits de la *Revue poitevine et saintongeaise* nous sont parvenus, ce sont deux notices de notre collaborateur M. F. Berthelé : la première in-8 (8 p.), sur *M. Paul Abadie*, l'architecte du Sacré-Cœur, qui a restauré de nombreuses églises, en Saintonge; l'autre, sur le chevet de Gourgé (Deux-Sèvres), 16 p. in-8, qu'il date de l'époque carlovingienne.

PROVENCE. — M. Blancard, archiviste des Bouches-du-Rhône, a commencé la publication des *Documents inédits sur le commerce marseillais au moyen âge*. L'ouvrage comprendra quatre séries. Le tome I, qui vient de paraître, renferme la première série et une partie de la seconde. La première série est formée par les chartes commerciales des *Manduel*, négociants du treizième siècle. Ils arrivent à Arles au douzième siècle; puis Étienne Manduel fonde une importante maison à Marseille, au treizième siècle. Son fils Jean, compromis dans une conspiration contre les Français, fut condamné à mort, en 1263. Parmi ses biens confisqués se trouvaient des créances commerciales, demeurées depuis lors dans les archives de la Cour. La seconde série contient les *notules commerciales* d'Almaric, notaire de Marseille, au treizième siècle, notules écrites au jour le jour, sous la dictée des clients. La troisième série comprendra des contrats de commandes des Béguines de Marseille, au treizième siècle. La quatrième série sera formée d'actes commerciaux du même temps recueillis dans les divers fonds des archives départementales.

— Le félibre Théodore Aubanel vient de publier un superbe recueil de ses vers (1863-1884). *Li fiho d'Avignoun* (Montpellier, 1885. In-18 de 370 p. s. p.). Le livre est un des plus remarquables de la littérature provençale moderne.

— L'*Aube provençale*, dont le but est de généraliser l'emploi de la langue d'Oc, en faisant placer des inscriptions en cette langue sur les statues, fontaines, cloches, oratoires et objet d'art, décernera, en mai 1885, une *Reine Marguerite* en or, des prix, accessits et mentions *à la meilleure épitaphe, vers ou prose, en langue provençale*. Le concours est fermé depuis le 1er mars, et M. Victor Lieutaud, président de l'*Aube*, à Volonne (Basses-Alpes), a reçu de nombreuses pièces dans tous les dialectes de la langue provençale.

— La *Revue moderne* a remplacé les *Annales de Provence*. Cette revue, qui se publie à Marseille et dont le prix d'abonnement est de 11 fr., paraît le 15 et le 30 de chaque mois.

— Va paraître à Aix, chez Malnaire, une étude sur *La réforme de l'Université de Paris, sous Henri IV,* d'après deux Mss. de la Bibl. Méjanes, par A. J. Rance, professeur à la Faculté de théologie.

— On annonce également la publication prochaine d'une *Étude sur la philosophie de saint Jean Chrysostome,* par M. l'abbé Peloutier, professeur à la même Faculté.

ROUERGUE. — M. H. de Monseignat vient de faire don à la blibliothèque publique de Rodez, d'une collection de 2,000 volumes composés en majeure partie d'ouvrages anciens sur le droit.

SAVOIE. — La *Revue savoisienne,* publication mensuelle de la Société florimontane d'Annecy, vient de transformer son format grand in-4, en un format in-8 plus commode.

— On annonce, comme devant être incessamment publié, le livre de M. Borrel, architecte : *Les monuments anciens de la Tarentaise.* Cet important ouvrage, qui contiendra 97 planches et auquel a souscrit le ministère de l'Instruction publique, sera mis en vente au prix de 50 fr.

M. le chanoine Mercier va faire paraître prochainement une étude historique intitulée : *L'abbaye de la vallée d'abondance.*

ALLEMAGNE. — Un nouveau journal historique mensuel, *Zeitschrift für allgemeine Geschichte, Kulturlitteratur und Kunstgeschichte,* va paraître à la librairaie Cotta, de Stuttgart. L'abonnement sera de 12 marks par an.

— La royale pinacothèque de Münich a publié une nouvelle édition de son *Catalogue des œuvres des maîtres anciens* qui y sont exposées. Il est superflu de dire que ce catalogue, dû au conservateur le savant Dr E. von Reber, laisse loin derrière lui les précédents et dépasse de beaucoup la valeur de tous nos catalogues français.

BOHÊME. — L'Université royale de Prague vient de fêter le centième anniversaire de sa fondation. A cette occasion, nous avons à enregistrer quelques publications de circonstance qui pourront être consultées avec profit au-delà des étroites limites du quadrilatère de Bohême. Ce sont : le *Tableau des membres de l'Académie depuis la fondation (1784), jusqu'à présent* (in-8 de 42 p. Prix : 1 fr.); — la *Table générale des matières contenues dans les publications de l'Académie,* par M. G. Wagner (in-8 de XVI-159 p. Prix : 4 fr.) ; — et l'*Histoire générale de l'Académie,* par M. J. Kalousek, dont le premier fascicule a jusqu'ici seul paru (in-8 de 176 p. Prix : 3 fr.). Tous ces travaux, rédigés en langue allemande, sont à la portée commune.

ANGLETERRE. — M. Stanley Lane-Poole a entrepris la préparation d'un *Corpus* des Inscriptions monétaires mahométanes, sous le titre de *Fasti Arabici; histoire de l'empire mahométan par les médailles.*

— La collection des *Anecdota Oxonensia* va publier le ms. 2610 du fonds Harley, qui contient : Les Métamorphoses d'Ovide, texte du dixième siècle; 24 épigrammes latines du même siècle; et des gloses sur Sidoine Apollinaire, du douzième.

— M. H. Smith Wright, du *Trinity College,* va publier une traduction anglaise de l'Iliade en vers hexamètres; il est connu par sa traduction anglaise de la *Divine Comédie* de Dante.

— La Bible de Mazarin va être reproduite par la photographie. L'introduction de M. Axon renfermera l'histoire et la bibliographie de ce livre célèbre.

— Les éditeurs des *Classiques étrangers à l'usage des écoles,* annoncent la publication dans leur collection de la nouvelle comédie d'Alexandre Dumas, *Les Demoiselles de Saint-Cyr.* L'auteur, s'il vivait, aurait lieu de s'étonner d'être rangé parmi les classiques et d'avoir fait une pièce destinée aux écoliers.

— Une édition de Froissart (on ne dit pas laquelle), dans la vente de la bibliothèque de M. Edward, a atteint le prix de 51 livres sterling (1,275 fr.).

BELGIQUE. — L'éditeur Desclée, de Bruges, vient de publier une *Bibliographie liégeoise* (in-4), donnant la liste de tous les ouvrages imprimés à Liège depuis le seizième siècle jusqu'à l'époque actuelle.

ESPAGNE. — Le poète catalan D. Francesch Pelay Lriz prépare en ce moment la 2e édition, illustrée par des artistes nationaux, de son grand poème *La Orientada*, dont le *Polybiblion* a fait connaître la donnée et les beautés en 1882 (t. XXXV, p. 440). Cette édition sera accompagnée de la traduction en français, en anglais, en allemand, en provençal et en italien, de quelques fragments du poème.

— L'auteur de *l'Atlantide*, Mossen Jacinto Verdaguer, vient de publier à Barcelone (Verdaguer, in-16 de 100 p. Prix : 2 fr.), un volume de vers *Caritat*, dont il a affecté le produit à secourir les malheureux Andalous ruinés par les récents tremblements de terre. *Caritat* est à la fois une bonne et belle œuvre.

— Dans un discours récent, prononcé à San-Marti de Provensals, ville si voisine de Barcelone qu'elle en est un faubourg, le même poète a protesté contre l'envahissement de la pornographie en Espagne. Il est regrettable seulement que sa protestation affecte parfois la forme d'invective contre la France et surtout contre sa littérature. Toutes les fois qu'au-delà des Pyrénées on enfourche le dada du naturalisme, on n'est pas doux pour notre patrie. M. Verdaguer était digne de se singulariser sur ce point et de rendre à César ce qui appartient à César, c'est-à-dire de distinguer la littérature de ce qui n'est que blasphème ou saleté.

— A Valence, on annonce la constitution prochaine d'une Académie *Aussias-marchina*, dont la mission sera de travailler à la rédaction d'un dictionnaire et d'une grammaire valencienne. L'Académie catalane visait au même but : malheureusement, depuis quatre ans qu'on parla d'elle pour la première fois, elle n'a pu parvenir à se constituer.

— *El Criterio Catolico*. Tel est le titre d'une nouvelle revue qui paraît à Barcelone une fois par semaine, depuis le mois de février. Son but est de tenir ses lecteurs au courant de tous les progrès de la science contemporaine, mais aussi de résoudre, dans un sens vraiment catholique et en dehors de tout parti politique, les différents problèmes scientifiques, moraux ou sociaux.

— Parmi les livres nouveaux qui viennent de paraître en Espagne, citons particulièrement : *Vidas de Doña Ana Ponsa de Leon, condesa da Jevia, y de doña Sancha Carrillo* pór el P. Martin de Roa S. J., con un prolog. dal P. Mir, de la misma Sociedad (Madrid, 1885, Aguado, pr. 4 fr.). C'est une réimpression d'un ouvrage qui parut au commencement du dix-septième siècle, et qui fut accueilli avec la plus grande faveur pour son mérite littéraire et pour l'esprit de foi et de piété dont l'auteur est rempli; le livre que nous annonçons est précédé d'un prologue dû à la plume si estimée du P. Michel Mir.

— Une nouvelle édition de *Fray Gerundio*, du P. Isla, se publie à Leipzig.

— M. Joaquin de Araujo publiera prochainement un poème intitulé *Camoés*.

— *Vida de san Francisco de Asis* (Madrid, Pardiguero, in-8 de 500 p.). Cette vie n'est autre que celle du P. Léopold de Chérauvé, publiée tout récemment à Paris avec illustration, chez M. Plon. La traduction castillane est l'œuvre du P. Joachim de Slevaneras, de l'ordre des Capucins, comme le P. de Ché-

rauvé. — Señores José Sinillos y Arturo de Navascuès. *Elementos de topografia, construction y carretaras* (Madrid, Murillo, 1885). Ce livre est une sorte de manuel à l'usage des jeunes gens qui se destinent à entrer dans la carrière des ponts et chaussées. — Felipe de Urquijo : *Sucesos veridicos, Legendas è historias interesantes* (Madrid, Aguado, 1885, in-12 de 240 p. Prix : 1 fr.). Sous ce titre un peu mystérieux, on trouvera esquissés dans leurs détails principaux les assassinats des religieux et les autres crimes dont Madrid eut le spectacle dans la douloureuse journée du 17 juillet 1834.

ITALIE. — Le savant chanoine Carini, ancien sous-archiviste de l'État à Palerme, appelé récemment par Sa Sainteté Léon XIII à la direction de la nouvelle école de paléographie du Vatican, prépare la publication des régestes de Martin IV.

— Le *Moniteur de Rome* a publié le règlement de l'École de paléographie et d'histoire instituée près des Archives vaticanes sur l'initiative du pape. On attend incessamment l'apparition d'un *motu proprio* réorganisant à nouveau la Bibliothèque du Vatican.

— M. Vittorio Cian, de Turin, prépare une étude d'ensemble sur le cardinal Pietro Bembo.

— Le dernier fascicule de l'année 1884 des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'École française de Rome, vient seulement de paraître ; il contient les travaux suivants : *Les peintures des manuscrits de Virgile,* par M. P. de Nolhac (avec 8 planches doubles) ; *Le bœuf et l'âne à la naissance du Christ,* par M. R. Grousset ; *Statuts d'un chapitre général bénédictin tenu à Angers en 1220,* par M. M. Prou ; *Le mode de nomination des Curatores reipublicæ,* par M. C. Lécrivain ; *De quelques types païens reproduits par les premiers fidèles,* par M. E. Le Blant ; *Le patrimoine de l'Église romaine dans les Alpes Cottiennes,* par M. P. Fabre. Suit une notice nécrologique sur M. Albert Dumont et Charles Poisnel.

— La bibliothèque du Vatican vient de s'enrichir d'un certain nombre de manuscrits contenant des copies authentiques des œuvres de la Somme de l'Ange de l'École. Le donateur n'est autre que S. S. le pape Léon XIII.

— L'étude de la paléographie fait des progrès en Italie; dernièrement une école de cette science a été fondée à Naples.

— La publication *Gli archivi e le bibliotheche di Spagna,* publiée à Palerme à la *Tipografia dello Statuto,* ne nous a pas été envoyée dans son entier. Nous n'avons reçu que deux livraisons : l'une porte *Parte prima, Fascicolo 1,* et s'arrête page 161 ; l'autre, *Parte seconda, Fascicolo 1.* Il nous est donc impossible de faire un compte rendu, dont nous croyons que la publication est digne, et que nous réservons à plus tard lorsqu'elle sera achevée.

— L'Académie de Lucques vient de réimprimer le mémoire datant de 1858 de S. Bongi, intitulé : *Della mercatura dei Lucchesi nei secoli XIII e XIV* (Lucca, Giusti, in-8 de 81 p.). De nombreuses éditions sont dues à la publication de l'*Inventario del Reale archivio di Lucca.*

— Paraît à Rome et à Florence, depuis le milieu de l'année dernière (mensuel, 6 fr. par an), une *Rivista critica della litteratura italiana,* dirigée par les professeurs T. Casini, S. Morpugo et A. Zenatti. C'est un périodique du genre de notre *Revue critique.* Il n'en existait pas jusqu'à ce jour en Italie. Cette revue contient (n° 4, col. 124-125) un essai de bibliographie des ouvrages ou articles de revue parus en 1884 sur le *Risorgimento italiano.*

— M. B. Montarolo vient de faire paraître à Rome (tip. Centenari, in-4 de 38 p.) le premier fascicule d'un travail sur les *Pseudonime ed anonime del risorgimento italiano.*

— M. le chevalier Giuseppe Salvo-Cozzo, de Palerme, déjà connu par d'importantes productions bibliographiques et notamment par un mémoire sur l'*Introduction de l'imprimerie en Sicile* (1874), va prochainement mettre sous presse un catalogue des *Incunables siciliens*, où l'on trouvera environ cent additions à faire au précieux catalogue de Hain.

— Le comte de Manzano livre au public son recueil : *Cenni biografici dei letterati ed artisti friulani dal secolo IV al XIX* (Udine, 1885).

— L'Université de Bologne a fait dans ces derniers temps l'objet de plusieurs intéressants travaux, qui se rattachent très directement à l'histoire de l'enseignement public au moyen âge. Signalons : *La vie universitaire au moyen âge en Italie*, par T. Bent (*British Quarterly review*, juillet 1884); l'*Université de Bologne au moyen âge*, par le Dr R. Leonhard (*Nord ünd Sud*, XXX-211-227), qui annonce un volume entier sur ce sujet ; *Nouveaux documents concernant la nation allemande à l'Université de Bologne*, par le professeur Arnoldo Luschin von Ebengreuth, *Atti e memorie della R. Deputazione di Storia patria per le provincie di Romagna* (terza serie, vol. II, fasc. 3); et *Les livres de la nation tudesque à l'Université de Bologne, notice historique et bibliographique*, par l'archiviste C. Malagola (même volume, p. 201-259).

— On trouve dans le 4e volume des *Annali della R. Scuola normale superiore di Pisa; filologia e filosofia* (Pisa, Nistri), récemment paru, une monographie du professeur Vittorio Puntoni sur les *rappresentanze figurate relative al mito di Ippolito*, qui formera un pendant à l'étude de M. M. Albert : *Le culte de Castor et de Pollux en Italie* (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, t. XXX, 1883).

PORTUGAL. — M. Julio Lorenzo Pinto va publier un grand travail sur *L'esthétique moderne*, dans lequel il étudiera toutes les manifestations artistiques et littéraires du courant moderne. M. Pinto est un romancier très apprécié à Lisbonne et à Porto.

RUSSIE. — Les conservateurs de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg vont publier une série paléographique, composée de spécimens des mss. grecs, latins, slaves, français, etc., qu'ils possèdent.

— Les amis des études slaves apprendront avec joie la nouvelle que le célèbre Évangile d'Ostromir, écrit en 1056-1057 et publié par Vostokov en 1843, vient d'être réédité d'après le manuscrit original qu'on conserve à la Bibliothèque impériale publique. La nouvelle édition, due aux libéralités de M. Savinkov, négociant de Saint-Pétersbourg, est faite sous la surveillance de M. Timoféev et aussi de M. Bytchkov, directeur de ladite Bibliothèque, et ne laisse rien à désirer, ni sous le rapport de la fidélité, le texte en étant photolithographié, ni au point de vue de l'exécution matérielle.

— A l'occasion de l'anniversaire millénaire de saint Méthode, apôtre des Moraves, le Comité slave de Pétersbourg a projeté une expédition scientifique dans la péninsule du Balkan, dont le but serait d'étudier ce pays au point de vue d'ethnologie et d'archéologie. Outre les Bulgares et les Serbes, on aurait en vue aussi les Roumains et les Albanais, les Grecs et les Turcs. Le programme en est déjà élaboré par une commission spéciale qui s'est mise en rapport avec tous les hommes compétents dans la question, et qui n'attend que des circonstances favorables pour mettre le projet à exécution.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *L'école de Jésus-Christ*, par le R. P. J. N. Grou, S. J. (2 vol. in-12, Plon). — *Problèmes religieux et sociaux*, par le R. P. Marin de Boylesve (in-12, Haton). — *Œuvres pastorales et oratoires de Mgr Perraud*. T. III (in-8, Oudin). — *Les questions du jour résolues par le Christianisme*, par Bernard d'Armagnac (in-12, Œuvre de Saint-Paul). — *Études sur les mœurs*

religieuses et sociales de l'Extrême-Orient, par A. C. Lyall (in-8, Thorin). — *Histoire des Israélites*, par Reinach (in-12, Hachette). — *Transformisme et Darwinisme*, par Lavaud de Lestrade (in-12, Haton). — *Le propriétaire devant sa ferme délaissée*, par G. Ville (in-12, Masson). — *Service de la cavalerie en campagne*, par le général von Loë, trad. par Gendron (in-8, Dumaine). — *L'armée allemande sur le pied de guerre*, par le commandant Rivière (in-8, Dumaine). — *Stratégie. Étude*, par Blume, traduit de l'allemand (in-8, Dumaine). — *L'alimentation du soldat*, par Kirn (in-8, Dumaine). — *L'art de la diction*, par l'abbé Bourgain (in-12, Haton). — *La chanson de Roland*, par Rhœrich (in-12, Fischbacher). — *Folk-Lore*, par M. le comte de Puymaigre (in-12, Perrin). — *Histoires et récits militaires*, par P. de Molènes (in-12, Jouaust). — *A la ville et à la campagne*, par X. Marmier, de l'Académie française (in-12, Hachette et Cie). — *L'été des fruits secs*, par François Curel (in-12, Ollendorff). — *Eusèbe Lombard*, par André Theuriet (in-12, Ollendorff). — *La petite Lise*, par Heimburg (in-12, Hinrichsen et Cie). — *Les reins cassés*, par Ernest Daudet (in-12, Plon). — *La maison des deux Barbeaux*, par Theuriet et Henri Lyon (in-12, Ollendorff). — *Toinon*, par G. Toudouze (in-12, V. Havard). — *Graciosa*, par l'abbé W. Moreau (in-12, Haton). — *Le val perdu*, par Raoul de Navery (in-12, Blériot et Gautier). — *Marius Maurel*, par Joseph-Autier (in-12, Ghio). — *La comtesse Suzanne*, par J. Vincent (in-12, Plon). — *Au pôle en ballon*, par Victor Patrice (in-12, Plon). — *Les deux idoles*, par Paul Cellières (in-12, Hennuyer). — *Sept ans en Afrique occidentale*, par l'abbé Bouche (in-12, Plon). — *De Paris au Tonkin*, par Paul Bourde (in-12, Calmann-Lévy). — *Au Tonkin*, par Paul Bonnetain (in-12, V. Havard). — *Les Français au Niger*, par le capitaine Piétri (in-12, Hachette). — *Francis Garnier, sa vie, ses ouvrages, son œuvre*, par Édouard Petit (in-12, Dreyfous). — *Expédition du « Rodgers » à la recherche de la « Jeannette », et retour de l'auteur par la Sibérie*, traduit de l'anglais par le capitaine West (in-12, Plon). — *Causeries sur notre histoire*, par G. Hubault (in-12, Delagrave). — *Fastes de la province d'Afrique*, par Ch. Tissot (in-8, Kleinsieck). — *L'invasion allemande en 1544*, par Ch. Paillard (in-8, Champion). — *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, suite de : *Le mariage de Jeanne d'Albret*, par le baron Alphonse de Ruble. Tome III (in-8, veuve Labitte). — *Mme de Sévigné historien; le siècle et la cour de Louis XIV d'après Mme de Sévigné*, par F. Combes (in-8, Perrin). — *De Sadowa à Sedan*, par Oscar Meding. Mémoires d'un ambassadeur secret aux Tuileries, publiés par Victor Tissot (in-12, Dentu). — *La Société de Vienne*, par le comte Paul Vasili (in-8, *Nouvelle Revue*). — *Histoire posthume de Christophe-Colomb*, par le comte Roselly de Lorgues (in-8, Perrin). — *L'Abbé Hetsch*, par l'auteur des *Derniers jours de Mgr Dupanloup* (in-12, Poussielgue). — *Richard Wagner*, par Paul Lindau (in-12, Hinrichsen et Cie).

PUBLICATIONS ANNONCÉES. — *Histoire des princes de Condé* (t. III et IV), par Mgr le duc d'Aumale. — *Thiers, Guizot, Rémusat*, par Jules Simon. — *Alexandre Dumas, sa vie, son temps, son œuvre* (Calmann-Lévy). — *Le fond de la coupe*, par Mlle Rousseil. — *Mireille*, par Frédéric Mistral (Lemerre). — *Anthologie provençale* (Lemerre). — *Histoire du peuple allemand*, par le Dr Gaussens. — *Histoire de l'art et de l'iconographie byzantine, d'après les miniatures des manuscrits grecs*, par Kondakoff.

VISENOT.

Le Gérant : L. SANDRET.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

1. *Della filosofia del Dritto,* par Diodato Lioy. Naples, Jovene, 1884, in-8 de 639 p. 6 fr. — 2. *La Posesion, su nocion en el derecho abstracto,* par Ramon de Dalmau y de Olivart. Madrid, Murillo, 1884, in-8 de CLXXXVIII-549 p. 18 fr. — 3. *Principii d'una preistoria del Diritto come propeteudica alla preistoria del Diritto romano,* par A. Zocco-Rosa. Milan, Grieb, 1885, in-8 de IX-97 p. 1 fr. — 4. *Essai sur l'histoire du droit français depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours,* y compris le droit public et privé de la *Révolution française,* par F. Laferrière, membre de l'Institut. Nouvelle édition publiée par E. Laferrière. Paris, Guillaumin, 1885, 2 vol. in-8 de XVII-415 et 414 p. 14 fr. — 5. *Beccaria et le droit pénal,* par Cesare Cantù, traduit par Jules Lacointa et C. Delpech. Paris, Didot, 1885, in-8 de L-335 p. 10 fr. — 6. *Code électoral, ou manuel pratique des élections municipales, départementales et politiques,* par Ambroise Rendu. Paris, Pedone, 1885, in-12 de VIII-551 et XVIII p. 5 fr. — 7. *Code du Divorce, Commentaire de la loi du 27 juillet 1884,* par Charles Constant. Paris, Pedone, 1885, 2 vol. in-12 de 243 et 533 p. 8 fr. — 8. *Traité du contrat de Louage,* par L. Guillouard, professeur de droit civil à la Faculté de Droit de Caen. Paris, Pedone-Lauriel, 1885, 2 vol. in-8 de 486 et 506 p. 16 fr. — 9. *Traité théorique et pratique du contrat d'assurance contre l'incendie, d'après la doctrine et la jurisprudence,* par H. de Lalande et Abel Couturier. Paris, Thorin, 1885, in-8 de VIII-746 p. 10 fr. — 10. *Traité de droit commercial maritime,* t. IV, par Arthur Desjardins. Paris, Pedone, 1885, in-8 de 509 p. 7 fr. — 11. *Manuel pratique et commentaire de la loi du 19 mai 1874 sur le travail des enfants et des filles mineures dans l'industrie,* par Eugène Tallon. Paris, Pichon, 1885, in-12 de 588 p. 6 fr. 50. — 12. *L'individu contre l'État,* par Herbert Spencer, traduit de l'anglais par J. Gerschel. Paris, Félix Alcan, 1885, in-12 de II-166 p. 2 fr. 50. — 13. *Études de droit constitutionnel. France, Angleterre, États-Unis,* par E. Boutmy. Paris, Plon, 1885, in-12 de IV-273 p. 3 fr. 50. — 14. *Traité de droit international public européen et américain,* par P. Pradier-Fodéré, t. Ier. Paris, Pedone, 1885, in-8 de XX-691 p. 10 fr. — 15. *Traité élémentaire de droit musulman algérien,* t. Ier, par E. Zeys. Alger, 1885, in-8 de XII-294 p. 7 fr. 50. — 16. *Droits et devoirs de la femme devant la loi française,* par N. M. Le Senne. Paris, Hennuyer, 1884, in-12 de XV-421 p. 7 fr. — 17. *Della responsabilita legale dei genitori, tutori, institutori, pedagogi, etc.* Annotations critiques pour le Congrès pénitentiaire international de Rome, par Valentino Rivalta. Ravenne, 1884, in-4 de 38 p.

1. — En adressant à M. Lasson, professeur de philosophie du droit à Berlin, son ouvrage sur *la Philosophie du Droit,* M. Diodato Lioy se déclare compatriote et disciple de Vico : partant de l'idée que « le monde des nations est un fruit de la pensée humaine éclairée par la divine Providence, » et prenant pour tâche de contempler avec les philosophes « dans les idées divines ce monde des nations à travers la distance des lieux, des temps et des variétés, » il espère que son œuvre sera « un anneau d'union entre la métaphysique, la morale et le droit. » De là de longs prolégomènes (p. 7-117) sur les principaux systèmes de métaphysique, de morale et de droit : comme progrès

suprême de la pensée humaine dans ces trois ordres d'idées, nous y trouvons, pour la métaphysique, la distinction de Gioberti entre l'intuition et la réflexion, la pensée immanente et la pensée successive; pour la morale, la définition du bien par le même; pour le droit, la théorie idéaliste de Vico. Quoi qu'on pense du système adopté, il y a lieu de relever des inexactitudes dans l'exposé des doctrines de saint Thomas : la lumière contenue dans l'intellect agent serait une émission de la substance divine. Après les travaux de Kleutgen, les esprits les plus étrangers à la scolastique ne peuvent entendre ainsi le mot *participativè,* ce qui serait faire du grand docteur le plus grossier des ontologistes. Je ne voudrais pas combattre les idées que doit avoir M. Lioy sur le *primato* du pays auquel nous devons l'Ange de l'École; mais si Vico qu'il contredit parfois, Gioberti qu'il encense, Rosmini qu'il ne nomme pas et qui vaut bien Gioberti, ont provoqué une salutaire réaction contre le sensualisme du dix-huitième siècle et l'éclectisme français, il n'en est pas moins vrai que l'ontolog.sme des deux derniers, sans parler des condamnations dont il a pu être l'objet, fait une triste figure, avec ses formules incompréhensibles, en face de la majestueuse simplicité du thomisme. — A la fin des prolégomènes, M. Lioy nous donne la division de son ouvrage : « Le mot *droit* en général signifie la direction d'une action vers un but déterminé, d'où la première partie sera intitulée *Objet du droit* et traitera des fins humaines : la religion, la science, l'art, l'industrie, le commerce, la moralité, le droit, considérés dans leur essence et leurs modalités. On parlera de la propriété dans le chapitre de l'industrie, des contrats dans le chapitre du commerce; la bienfaisance fera partie de la moralité, et la peine et les juridictions descendront légitimement du droit. Dans un autre sens le mot droit indique la puissance inhérente à la personne humaine, que nul ne peut lui enlever, et ce sens donnera lieu à la seconde partie, intitulée *Sujet du droit,* où il sera traité de l'individu et de la société, en commençant par la famille, et en passant, par la commune et la province, à l'État, aux Nations, à l'Humanité. » Ce plan répond-il au *lucidus ordo* que réclame Horace? On peut en douter : on n'y aperçoit guère le lien logique des parties, ce qui est un défaut, surtout dans une œuvre de raisonnement; en outre, combien de développements étrangers à la philosophie du droit proprement dite! Vues générales sur l'histoire de la religion, de la science, de l'art, de l'industrie, du commerce, et, à la fin de chacun des chapitres respectivement consacrés à ces matières, exposé de la théorie de l'auteur sur leurs rapports avec l'État : telle est à grands traits la première partie, et il faut attendre le chapitre V de la seconde pour trouver la notion même de l'État. Cette seconde partie n'offre pas le même désordre dans le plan général : on y passe en revue la théorie de la famille (ch. II),

de la commune (ch. III), de la province (ch. IV), de l'État (ch. V), de la société des États (ch. VI), de l'humanité (ch. VII), prise comme l'ensemble des hommes et des États. — C'est, on le voit, une compilation du droit civil, administratif, constitutionnel, international, empreinte d'un spiritualisme courageux, quoique souvent aussi d'une métaphysique nuageuse. Relevons, dans l'ordre politique, l'aveu que la maxime de Cavour, *l'Église libre dans l'État libre*, fut altérée dans l'application par ses successeurs, qui violèrent les droits acquis et nièrent les conditions essentielles au sacerdoce ; » et d'autre part l'assertion qu'avec Charlemagne les Papes acquirent une semi-souveraineté et tombèrent dans la dépendance de l'Empire. On saisit suffisamment par ces détails les tendances diverses de M. Lioy et les mérites ou les défauts de son livre.

2. — M. Ramon de Dalmau y de Olivart, marquis de Olivart, avocat à Barcelone, publie, sur la possession et sa notion en droit abstrait, un long travail dans lequel il passe successivement en revue la possession dans la philosophie du droit, le droit romain, le droit canonique, le droit du Moyen Age, le droit espagnol, le droit catalan, les législations forales d'Aragon, de Navarre, de Valence, de Biscaye, les codes modernes de Portugal, d'Italie, de France, d'Autriche, d'Allemagne, de Russie, de Hollande, d'Angleterre, le droit politique et international. Au commencement du volume, une longue bibliographie du sujet prouve l'érudition de l'auteur. Ce qu'il dit de l'Espagne est certainement pour nous la partie la plus neuve de son ouvrage.

3. — Il est curieux de voir l'école positiviste à laquelle appartient M. Zocco-Rosa, tout en rejetant comme hypothèse l'ordre divin, affectionner les hypothèses du préhistorisme : il y a là une ironie du sort, ou, comme l'on voudra, une absence de logique qu'il est bon de mettre en lumière. L'histoire et l'archéologie ne peuvent à elles seules remonter aux temps préhistoriques : M. Zocco-Rosa le reconnaît. Pour faire cesser cette impossibilité, il faut un mariage (*connubio*) : l'histoire et l'archéologie épouseront civilement la géologie et la paléontologie d'où naîtra la paleoethnologie. C'est ce fruit unique de deux couples, convenablement nettoyé par voie de sélection ou autrement, dont nous pouvons constater, dans le nouveau travail du Dr Zocco-Rosa, les premiers vagissements, le premier pas et la première chute.

4. — M. Édouard Laferrière nous présente son père comme un chrétien croyant et gallican : à ces deux titres il a dû, d'une part, rendre justice à l'influence de l'Église au Moyen Age; d'autre part, adhérer à l'hérésie matérielle sinon formelle de 1682, et professer le caractère sacrosaint des articles organiques. — Ceci suffit pour indiquer certaines tendances du livre : je n'y reviendrai pas davantage. Au point de vue purement scientifique, plus de vingt ans se sont écoulés depuis la pre-

mière édition de l'*Essai :* il est regrettable que M. Laferrière fils n'ait pas tenté de le mettre au courant de l'érudition moderne. Ce défaut est surtout sensible dans le premier volume consacré à notre ancien droit : le droit du seigneur, *jus primæ noctis*, est signalé notamment comme un des abus de la féodalité, « sans qu'on puisse jamais, remarque l'auteur, toujours juste envers l'Église quand il ne s'agit pas des droits de la Papauté, imputer au catholicisme une approbation directe ou indirecte d'abus contraire à la morale (p. 183). » — Le second volume est une introduction historique du Code Napoléon : on y voit l'œuvre de la Révolution depuis la Constituante jusqu'en 1804. En dehors du chapitre relatif au concordat et aux articles organiques, on peut recommander sans réserve cette seconde partie; quant à la première, je le répète, elle n'est plus au courant des progrès scientifiques, mais elle contient des vues générales toujours vraies et utiles à connaître.

5. — L'important essai de Cesare Cantù sur Beccaria méritait une traduction française : celle de MM. Lacointa et Delpech, précédée d'une longue et curieuse introduction sur le droit pénal, et accompagnée de notes nombreuses, est presque une œuvre nouvelle. Les éditeurs sont souvent plus sévères que Cantù sur son compatriote : la comparaison des jugements est utile pour l'intelligence de l'action exercée par Beccaria sur les législations modernes.

6. — Le *Code électoral* de M. Ambroise Rendu s'adresse aux conseillers municipaux, aux maires, aux délégués sénatoriaux, aux conseillers généraux et d'arrondissement, aux députés, aux sénateurs, et, peut-on ajouter, à tout électeur soucieux d'assurer l'intégrité de son vote contre les jongleries de l'administration; il contient le commentaire des lois des 5 avril 1884, 30 novembre, 2 août, 24 et 25 février 1876, 7 juillet 1874, 10 août 1871, 22 juin 1833, du décret du 24 février 1852, et, en supplément, la loi du 10 décembre 1884 sur l'élection des sénateurs. Le commentaire résume la jurisprudence en vigueur, en matière d'élections, avec renvoi aux Recueils donnant le texte des décisions.

7. — Au point de vue de la pratique judiciaire le *Code du divorce* de M. Charles Constant est un travail utile et recommandable : il contient, dans le premier volume, le texte et le commentaire de la loi du 27 juillet 1884 et des articles du Code Napoléon concernant le divorce, ainsi que les actes administratifs relatifs à l'application de la loi; dans le second volume, la jurisprudence française et belge. On ne saurait donner aux notes historiques la même approbation : sur la foi d'un ouvrage de M. Glasson (*Le Mariage civil et le Divorce*, p. 213, 215), M. Constant nous affirme que jusqu'au Concile de Trente « les Pères de l'Église et les Conciles avaient laissé indécise la question de savoir si la répudiation était autorisée, les uns invoquant l'Évangile de saint Matthieu, les autres l'Évangile de saint Marc et de saint Luc. » Ainsi se propagent en France des erreurs cent fois réfutées.

8. — Le *Traité du contrat de Louage*, de M. Guillouard, est dédié à M. Demolombe : c'est la continuation de l'œuvre de l'éminent jurisconsulte. On y retrouve, dans l'exposé et la discussion des questions, la manière large et précise du maître, aussi éloignée du romantisme verbeux de Troplong que des formules tant soit peu algébriques d'Aubry et de Rau. Sans doute dans les livres de droit le style est secondaire, mais encore faut-il un style approprié au sujet, et pour sentir la différence entre le style d'un jurisconsulte et celui de Troplong, lisez dans la préface de M. Guillouard, sur l'importance du contrat de louage, la citation de Troplong et celle de Domat. — Quant au fond, l'ordre suivi est celui du Code Napoléon : règles générales du louage de choses, règles particulières aux baux à loyer, règles particulières aux baux à ferme, louage d'ouvrage et d'industrie. Parmi les questions de droit discutées dans ces quatres parties, il y a lieu de signaler : 1° sur les règles générales du louage de choses, la nature du droit du preneur : M. Guillouard fait justice de l'opinion de Troplong sur la *réalité* de ce droit, et quant au droit de l'acquéreur d'expulser le preneur sans date certaine, contrairement à la rigueur brutale du libre penseur Laurent, il subordonne l'exercice de ce droit à la signification d'un congé : on aimera à voir sur quelles raisons d'équité et de tradition il appuie cette doctrine (n° 365); signalons encore dans cette partie un long examen de la loi du 5 janvier 1883, modifiant les art. 1733 et 1734 (n°s 255-267); — 2° sur les règles particulières aux baux à ferme, tout un traité du domaine congéable, matière peu connue, propre à la Bretagne, et généralement passée sous silence par les auteurs (n°s 634-670); un appendice relatif au louage de meubles (n°s 671-685); — 3° enfin, sur le louage d'ouvrage et d'industrie, la nature de l'engagement ayant pour objet les actes dépendant des professions libérales. Cette dernière partie offre en outre, sur les devis et les marchés (n°s 766-908), d'amples développements qui malheureusement se restreignent au droit privé : la limite était imposée par la nature du traité de M. Guillouard, mais peut-être eût-il pu signaler en quoi les règles qu'il expose sont applicables aux marchés avec des personnes publiques.

9. — Le contrat d'assurance contre l'incendie n'est réglé en France que par les principes généraux, l'application de quelques dispositions du Code de Commerce sur l'assurance maritime, et un décret du 22 janvier 1868 sur les sociétés d'assurance : la jurisprudence, en cette matière, a donc une grande importance, et l'ouvrage de MM. de Lalande et Couturier est avant tout un recueil des décisions de la jurisprudence, « qui peuvent éclairer les nouveaux points obscurs que la pratique découvre ou fait naître chaque jour (p. 6). » A leur avis, et c'est aussi le mien, cette absence de codification n'est pas à regretter. « On sait, disent-ils, ce qu'il en coûte chez nous pour introduire une réforme

législative, lorsqu'elle ne touche pas aux questions politiques qui nous passionnent. Il n'est donc pas mauvais, à ce point de vue, qu'on laisse aux assureurs et aux assurés le soin de régler leurs rapports comme ils l'entendent (p. 7). Ce bon sens pratique accompagne les auteurs dans tout le cours de leur ouvrage : I. Du contrat d'assurance : capacité des contractants, choses qui peuvent être assurées, risques, prime, indemnité; II. De la forme et de la preuve du contrat d'assurance : forme du contrat d'assurance à prime, forme du contrat d'assurance mutuelle; III. Obligations de l'assureur et de l'assuré au moment où se forme le contrat : obligations de l'assureur; obligations de l'assuré : réticences, obligation d'acquitter la première prime; force probante des clauses de la police d'assurance; IV. Des obligations des parties au cours du contrat : obligation pour l'assuré de faire connaître à l'assureur les nouvelles assurances qu'il viendrait à contracter, le changement de lieu du risque, les mutations de propriété, sa faillite ou sa liquidation, toutes les circonstances qui peuvent aggraver les risques. comment doivent se faire les déclarations prescrites à l'assuré; du paiement des primes; obligation pour l'assuré de subir les réductions des valeurs assurées ou la résiliation que peut lui imposer l'assureur; obligations de l'assuré au moment du sinistre, après le sinistre; obligations et droit de l'assureur : qui a droit à l'indemnité, fixation de l'indemnité (règle proportionnelle, §§ 484-492); paiement de l'indemnité; droits de l'assureur après le sinistre; V. Des recours de l'assuré et de l'assureur contre les personnes responsables du sinistre; principes et étendue de la responsabilité en matière d'incendie; responsabilité du locataire, présomption de l'article 1733; du propriétaire envers ses locataires; du propriétaire et du locataire envers les voisins; assurance du risque locatif, assurance de recours des voisins; VI. De la déchéance : causes, étendue, effets; VII. De la nullité et de la résolution ou résiliation de l'assurance : nullité de l'assurance, résolution ou résiliation de l'assurance; VIII. De la fin du contrat d'assurance; IX De la compétence; X. De la procédure et de la prescription; XI. De l'enregistrement et du timbre; XII. De l'assurance contre le chômage; XIII. Des réassurances. En annexe se trouvent les conditions générales de la police d'assurance contre l'incendie, les modèles, les formules, et comme textes législatifs, l'art. 458 du Code pénal punissant l'incendie volontaire des propriétés, l'art. 471 du Code pénal punissant le défaut d'entretien des cheminées, l'art. 1733 du Code Napoléon relatif à la responsabilité des locataires; le nouvel art. 1734 (loi du 5 janvier 1884) relatif à la responsabilité des colocataires; les lois du 5 juin 1850 sur le timbre, du 24 juillet 1867 sur les sociétés (art. 66, 67), du 23 août 1871 sur les droits de timbre et d'enregistrement, du 21 juin 1875; le décret du 22 janvier 1868 portant règlement d'administration publique

pour la constitution des sociétés d'assurance, l'arrêté du 14 mars 1881 (Alsace-Lorraine), la loi belge du 11 juin 1874. On voit par cet aperçu que le traité de MM. de Lalande et Couturier mérite d'être lu sérieusement, et si par modestie ils « n'osent l'espérer, » le public des hommes d'affaire et des hommes de loi le fera par intérêt.

10. — Les observations générales que j'ai faites sur les trois premiers volumes du *Traité de droit maritime* (voir t. XXXIV, p. 415) peuvent s'appliquer au quatrième, contenant le traité du connaissement et le traité des avaries, commentaire des titres VII, XI et XII de notre Code de Commerce, accompagné d'amples développements sur la législation et la jurisprudence comparées. La matière du connaissement n'offre pas, comme la nature du contrat de transport des passagers par mer, examinée au t. III, d'importantes théories juridiques; mais du moins elle abonde en solutions pratiques que l'auteur sait toujours ramener aux principes : c'est là un des mérites de son travail qui devient par là une œuvre de jurisprudence, et non pas seulement un manuel d'homme d'affaires, comme tant d'autres livres modernes consacrés à des branches spéciales du Droit. Citons, par exemple, les idées générales exposées au § 931 sur l'interprétation des diverses clauses usitées dans les connaissements, avant l'examen particulier de ces clauses. Adoptant, pour le traité des avaries, l'ordre proposé en 1867 dans le projet de réforme de M. Béhic, M. A. Desjardins réunit le titre XI *Des avaries*, au titre XII, *Du jet et de la contribution*, et consacre un chapitre spécial, qui sera le premier du t. V, à la matière de l'abordage. La théorie des avaries communes et des avaries particulières, objet de longs débats parmi les auteurs, recevra, grâce à la méthode scientifique de l'auteur, une lumière nouvelle. Parmi les lacunes, sur l'origine du connaissement, il est à regretter qu'à côté du *fuero real* de 1255 pour l'Espagne méridionale et occidentale, il ne se trouve aucun détail sur le droit de la hanse germanique : je ne saurais à cet égard indiquer les sources, mais serait-il difficile d'y remonter?

11. — Ce n'est pas ici le lieu de discuter la légitimité de l'intervention législative dans la question du travail industriel des enfants et des filles mineures : je me borne à constater qu'elle a été établie par les adversaires de l'enseignement obligatoire, et que beaucoup d'hommes sensés voient là une contradiction. Quoi qu'il en soit, la loi existe, et pour l'appliquer, il est utile de consulter le manuel de M. Tallon qui en a été rapporteur. Outre le texte et le commentaire de la loi, M. Tallon donne, dans cette troisième édition, le texte de divers documents relatifs à la matière : règlements d'administration publique du 27 mars 1875 au 3 novembre 1883; loi du 15 février 1883 sur la durée du travail; circulaires ministérielles du 16 juillet 1874 au 1er mai 1884; décret du 7 avril 1884 sur la citation en témoignage;

circulaires préfectorales du 26 octobre 1875 au 1er août 1882 : il ne s'agit que du département de la Seine ; listes des membres de la commission supérieure; circonscriptions de l'inspection; commission départementale supérieure de la Seine; inspection du département de la Seine; tableau des commissions locales de la Seine; documents législatifs; loi du 22 mars 1841; travaux préparatoires de la loi de 1874 ; rapport de M. Tallon.

12. Dans l'*Individu contre l'État*, le but de M. Herbert Spencer est de signaler comme un danger pour la liberté réelle des actes par lesquels les libéraux anglais ont de plus en plus restreint la liberté individuelle. C'est là ce qu'il appelle le nouveau torysme. La plupart de ces actes ont pour objet d'intervenir au profit des classes pauvres : c'est ce qu'ailleurs on nomme socialisme d'État. Si M. H. Spencer s'en tenait là, chacun serait d'accord avec lui, et ce n'est pas sans satisfaction que les catholiques auraient à constater par son témoignage l'impuissance de toute cette législation protestante. Mais à côté de ces critiques qui remplissent deux chapitres intitulés *le nouveau torysme, l'esclavage futur,* le troisième et le quatrième intitulés *les péchés des législateurs, la grande superstitution politique,* exposent avec une finesse d'analyse d'un mérite incontestable, mais avec une brutalité toute britannique, les idées darwiniennes du *struggle for life* appliquées à l'ordre social. Certes, M. H. Spencer est un maître, et ses idées sont celles d'une nombreuse école, qui fait du bruit, surtout dans quelques universités du royaume d'Italie : elles méritent donc une attention particulière. Mais je dois ici me borner à les signaler. — A tout prendre, on trouvera dans ces pages un vigoureux pamphlet sur les limites du pouvoir législatif, devenu de nos jours plus arbitraire que celui des Rois de droit divin ou soi disant tels.

13. — Les *Études de droit constitutionnel* de M. Boutmy comprennent trois pièces : *les sources et l'esprit de la constitution anglaise, les sources et l'esprit de la constitution des États-Unis, la nature de l'acte constituant en France, en Angleterre et aux États-Unis.* — Sur la constitution anglaise, M. Boutmy n'examine pas les institutions en soi, il se contente de distinguer les différentes parties du pacte politique : traités, quasi-traités, common law, pactes, statuts, et d'y relever l'esprit traditionnel des Anglais, si opposé à notre manie rationaliste. Nos hommes d'État présents ou futurs trouveront ample matière à réflexion dans ce livre ; mais il ne dit pas tout, et si les Anglais ont sur nous cette supériorité, c'est surtout par cette raison que, devenus protestants en religion, ils ont gardé en politique une constitution formée sous l'influence directe de l'Eglise catholique et qui a conservé l'esprit du catholicisme. Son plus grand péril est l'esprit d'incrédulité qui bat en brèche le protestantisme. — Sur la constitution des États-Unis,

M. Boutmy se borne, il le dit lui-même, à une suite d'échappées, de vues latérales, qui éclairent des surfaces assez considérables pour que le lecteur se forme une perspective à peu près complète de l'ensemble. « Plusieurs des informations de détail consignées dans cet écrit, ajoute-t-il, sont nouvelles; peut-être inquièteront-elles, si elles ne peuvent faire mieux, certains préjugés dans leur antique possession. » Quels sont et ces détails et ces préjugés? Tout d'abord, dans l'étude de la constitution américaine comme dans celle de la constitution anglaise, « il convient de nous dégager de nos habitudes intellectuelles, de renoncer à nos cadres tout faits, de nous laisser pénétrer lentement par les choses elles-mêmes, et de démêler leur logique propre au lieu de les plier à une méthode qui n'a pas été faite pour elles. » Se méfier des traductions; ne pas perdre de vue le caractère fédéral de la constitution centrale; voir, au-delà des textes, les modifications apportées par la coutume, par exemple pour l'élection du président ou le caractère du sénat fédéral : voilà les conseils donnés aux futurs auteurs pour ne pas tomber dans les erreurs de leurs devanciers. Tout cela n'est pas nouveau pour quiconque connaît l'Amérique autrement que par Tocqueville et Laboulaye. Sur un autre objet, que la faiblesse de l'exécutif en Angleterre et aux États-Unis coïncide avec la sécurité extérieure, c'est ce que les partisans de la monarchie légitime et de l'empire n'ont cessé, en France, de répondre aux parlementaires de toute nuance et de toute extraction, soit pour les attributions du pouvoir, soit pour son caractère électif et sa durée. Mais ce qui est d'une incontestable nouveauté pour les lecteurs français qui n'ont pas vu l'Amérique, c'est le tableau du caractère de la démocratie américaine, fort heureusement définie « l'organisation la moins démocratique possible d'une démocratie. » Dans la constitution fédérale, ce caractère procède moins de préventions antidémocratiques que des tendances autonomistes qui animaient les membres de la convention de Philadelphie. Au contraire, les constitutions d'États portent de jour en jour la marque plus profonde de l'esprit démocratique; mais là encore la démocratie « se présente avec des caractères qu'elle n'a pas ailleurs. » Grâce aux antécédents, c'était en Amérique « la forme originelle et immédiate, le type naturel et nécessaire de la société politique, » elle s'y est fondée sans rien détruire. De là, entre autres, le caractère pratique de son développement, alors qu'en France, dans sa lutte contre un ordre de choses différent, elle a dû pour réussir se griser « du vin des abstractions métaphysiques. » La tolérance religieuse, le suffrage universel sont, dans les Etats, des primes à l'immigration, des mesures économiques, non des mesures philosophiques ou humanitaires; de même l'indulgence des lois sur la faillite, les exemptions en faveur du débiteur pauvre, l'institution

protectrice du *homestead*. Si à maints égards les États versent actuellement dans une démocratie à outrance, cela tient à deux causes empiriques : leur condition économique et le caractère fédéral de l'Union. Que nous sommes loin du don-quichottisme français, et combien ces renseignements sont précieux à retenir pour comprendre notamment « le sens et la portée des leçons, des exemples et des avertissements qu'on se plaît à tirer des États-Unis à l'adresse de notre pays! » — Tels sont en résumé les côtés de la constitution anglaise et de la constitution américaine mis en relief par M. Boutmy : la troisième étude les compare entre elles et avec la constitution française. Déjà, dans les deux premières, les rapprochements n'ont pas manqué ; ici, ils sont repris et présentés avec plus d'unité et de suite. Tous procèdent de cette idée que la caractéristique d'un droit public peut être fournie par les circonstances, les causes, la nature de l'acte constituant, aussi bien que par les rapports des pouvoirs constitués. En France, à la Révolution, l'acte constituant a tout créé de rien; en Angleterre, les grands pouvoirs constituants sont antérieurs à quelque acte constituant que ce soit; aux États-Unis, il faut distinguer l'organisation de l'Union et celle des États pour savoir ce que l'ensemble doit à chacun : les Etats, fondés sur une terre vierge, ont dû comme nous créer de toutes pièces leurs autorités locales et centrales; l'Union a un caractère mixte : elle procède d'un acte patent de souveraineté nationale, et cependant ce n'est pas le peuple américain qui fait la constitution, c'est lui qui en procède, l'acte repose sur un traité entre plusieurs corps politiques distincts et souverains. De ces trois définitions résultent de nombreuses conséquences : M. Boutmy reprend celles qui touchent à la notion de souveraineté. En France, rien entre l'Etat et le citoyen; en Angleterre, groupement corporatif des forces souveraines, battues en brèche depuis 1832, et auxquelles M. Gladstone, avec son double bill, vient de donner le coup de pied de l'âne. Selon toute apparence, l'Angleterre « va dériver rapidement vers le type français, » et elle le devra à l'homme dont la carrière a débuté par la propagande des idées révolutionnaires en Italie. Aux États-Unis, les droits politiques positifs de la constitution fédérale ne sont exercés que par les antiques corporations souveraines qu'on nomme les États : ce sont eux notamment qui font la loi électorale pour les élections fédérales. — On devine à ce résumé tout ce que le livre de M. Boutmy contient d'original.

14. — Le *Traité de droit international public* de M. Pradier Fodéré est, parmi les livres cités dans le présent compte rendu, l'un des plus importants : c'est une tentative, en matière de droit des gens, pour concilier le droit naturel et le droit positif. A l'encontre de MM. Sorel et Funck-Brentano qui s'arrêtent aux traités, M. Pradier-Fodéré re-

monte, pour les apprécier, aux principes métaphysiques. Tel est le point de vue auquel l'auteur traitera, en deux parties, des droits et des devoirs des États, et des relations des États. Le premier volume comprend l'introduction et les trois premiers chapitres de la première partie. L'introduction se subdivise en trois chapitres : considérations générales, personnes internationales, États. Les trois premiers chapitres de la première partie ont pour objet les généralités sur les droits et les devoirs des Etats, le droit de conservation de soi-même, le droit d'indépendance. Sur toutes les questions que ce cercle embrasse, M. Pradier-Fodéré, fidèle à son point de vue, se préoccupe plus de la rigueur logique que des tempéraments pratiques : son livre est moins un guide pour les diplomates qu'un recueil spéculatif à l'usage des penseurs. Je ne citerai qu'un exemple, ce qu'il dit, §§ 321-324, du droit des peuples de fixer comme bon leur semble les formes de leur gouvernement : au nom du progrès des sociétés et de la dignité de la science théorique, il donne à l'individualité collective, dans la société internationale, une liberté illimitée que l'individu proprement dit n'a pas dans la société civile. N'y a-t-il pas là, pour la théorie, une antinomie choquante? Et n'est-ce pas un indice qu'elle a un défaut caché, qu'une théorie plus exacte devra mettre en lumière? Je note, en terminant, que sur les rapports de l'Eglise et de l'État, §§ 343-349, M. Pradier-Fodéré se fait l'écho de toutes les prétentions du régalisme.

15. — L'ouvrage de M. Zeys est spécialement à l'usage des candidats au certificat intérieur de législation algérienne et de coutumes indigènes. Le premier volume traite : 1° du mariage; 2° de l'interdiction; 3° des contrats : vente, prêt de consommation, compensation, nantissement, transaction, délégation, cautionnement, société. En dehors du public restreint auquel s'adresse ce livre, chacun y trouvera sur les mœurs musulmanes, notamment sur les résultats juridiques de la polygamie, de précieux renseignements. Aux titres personnels que pouvait avoir M. Zeys pour mener à bien ce travail, il faut joindre la collaboration de deux indigènes, Sidi Belkacem, professeur à l'Ecole des lettres, et Mohammed Ould Sidi Saïd.

16. — L'ouvrage de M. Le Senne est un livre de droit usuel, qui résume les principes de notre droit sur la femme française et étrangère dans ses différents états : mineure, émancipée, majeure, célibataire, mariée, veuve, remariée, commerçante, propriétaire ou locataire ; sur le rôle de la femme dans l'enseignement, l'industrie, la protection de l'enfance. On y trouve, sous une forme élégante et dans un assez bon esprit, des notions utiles à la pratique de tous les jours. Il n'y a de réserve à faire que pour le fétichisme de l'auteur à l'égard de l'enseignement en général et de la loi du 28 mars en particulier.

17. — L'étude de M. Valentin Rivalta sur la *Responsabilité légale des*

parents, tuteurs, maîtres, etc., de si mince étendue, est plutôt un résumé de la question : l'auteur analyse ce que les autres ont écrit, le critique, et donne des conclusions dignes d'intérêt, surtout au sujet de la tenue des maisons de correction, où il voudrait introduire l'esprit de famille.

BERNON.

THÉATRE

1. *Le Manuscrit*, comédie en un acte, en vers, par ELZÉARD ROUGIER. Paris, 1884, A. Ghio, broch. in-8 de 22 p. 1 fr. — 2. *Les Rantzau*, comédie en quatre actes, par ERCKMANN-CHATRIAN, représentée à Paris pour la première fois sur le Théâtre-Français le 27 mars 1882. Paris, Hetzel, in-8 de 167 p. 1 fr. 50. — 3. *La maison des deux barbeaux*, comédie en trois actes et en prose, par ANDRÉ THEURIET et HENRI LYON, représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon le 4 février 1885. Paris, Paul Ollendorff, 1885, in-8 de 91 p. 2 fr. — 4. *Denise*, pièce en quatre actes, par ALEXANDRE DUMAS fils, représentée pour la première fois à Paris sur le Théâtre-Français le 19 janvier 1885. Paris, Calmann-Lévy, 1885, gr. in-8 de 145 p. 4 fr. — 5. *Les petites Godin*, comédie-vaudeville en trois actes, par M. MAURICE ORDONNEAU, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 2 décembre 1884. Paris, Tresse, 1885, in-8 de 112 p. 2 fr. — 6. *La vie mondaine*, opérette en quatre actes, paroles de MM. ÉMILE DE NAJAC et PAUL FERRIER, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Nouveautés, le 12 février 1885. Paris, Tresse, 1885, in-8 de 140 p. 2 fr. — 7. *La Parisienne*, en 3 actes, en prose, par M. HENRI BECQUE, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Renaissance, le 7 février 1885. Paris, Tresse, 1885, pet. in 8 de 89 p. 2 fr. — 8. *Le théâtre en France*, par D. ALEXANDRE PARODI. Paris, Hennuyer, 1885, in-8 de 325 p. 3 fr. 50. — 9. *Le filleul de saint Louis*, tragédie en cinq actes, en vers, par l'abbé CAMILLE ARTIGES. Paris, Bray et Retaux, 1884, pet. in-8 de 115 p. 1 fr. 50. — 10. *Moines et Brigands, et autres petits drames*, par EUGÈNE DE MARGERIE. Paris, Téqui, 1883, in-8 de 278 p. 2 fr. — 11. *Héraclius, ou l'exaltation de la Croix*. tragédie en cinq actes et en vers, avec chœurs, par le P. Marie Marcel Chopin. Beyrouth, imprimerie catholique, 1884, in-8 de 120 p.

Nous n'avons pas à parler d'un grand nombre d'œuvres dramatiques. Parmi les plus récentes, les unes ont disparu si rapidement de l'affiche que s'en occuper serait faire un article nécrologique. Quelques autres, au contraire, attirent toujours le public, et avec une vogue si persistante, que leurs auteurs trouvent sans doute plus d'avantages à provoquer la curiosité par les exhibitions de la scène qu'à la satisfaire en livrant leurs productions au public dans des brochures d'un prix minime. Tel est le système de M. Sardou, dont le drame de *Théodora* continue à remplir la salle de la Porte Saint-Martin. Enfin,

Quanto io posso dar, io tutto vi dono.

1. *Le Manuscrit*. M. Elzéard Rougier ne s'est pas mis en frais d'invention en composant ce petit acte. Qu'on en juge. Un jeune, tout jeune auteur, a perdu dans l'herbe des champs le manuscrit de son premier drame. Un autre promeneur l'a trouvé et l'a confié à une célèbre artiste, l'étoile tragique du jour. Elle le rapporte à son légitime-propriétaire, et, comme il paraît que c'est tout bonnement un chef

d'œuvre, elle s'engage à le jouer. Mais déjà le débutant tremble, il dit :

Si les sifflets allaient glacer mes premiers pas ?

à quoi la grande actrice répond :

Avez-vous oublié qu'on ne me siffle pas?

et la toile tombe sur ce mot superbe. Il n'y a sans doute pas là l'étoffe d'une comédie; mais, bien que ce titre apparaisse sur la couverture de la plaquette, d'ailleurs très élégamment imprimée, que j'ai sous les yeux, ce n'est qu'une coquetterie d'étiquette. Dans un bref avant-propos, l'auteur explique qu'un soir il a vu « sur la plus illustre scène du monde, la femme que l'on regarde avec raison comme la plus grande et la plus troublante actrice du théâtre contemporain, » et qu'il a essayé « de traduire en quelques pages dialoguées ses tumultueuses impressions. » Pages dialoguées, cette fois, c'est bien cela, et j'ajoute qu'elles sont toutes débordantes de juvénile enthousiasme pour la femme en général, et pour la grande artiste en particulier. Tous mes compliments pour un si rare excès de galanterie ! *Sacrifiée* est le titre du drame perdu et retrouvé. M'est avis que, dans la saynète de M. Rougier, la grande « sacrifiée » est la pauvre césure, dont il n'y a pas de trace dans ses deux cent cinquante vers. Le poète appartient à l'école de la rime riche et de l'enjambement obligatoire. Malgré ce parti-pris de rythme haché, il y a du talent dans ce petit ouvrage. On y peut relever des mots heureux, quelques pensées ont de la fraîcheur, il s'en dégage de fiers et nobles élans. M. Rougier est certainement un poète; qu'il revienne donc aux vraies conditions de la forme poétique. Qu'il se souvienne du trait satirique d'Alfieri : « Les Gaulois n'ont écrit leurs tragédies en *rimes* que faute de les savoir écrire *en vers*. »

2. Nous n'avons pas précédemment parlé des *Rantzau*. On les joue encore; nous pouvons donc en dire un mot aujourd'hui. La comédie de MM. Erckmann-Chatrian est une sorte de paysannerie civilisée. Ses héros sont les fils et petits-fils d'un bucheron enrichi. La scène se passe en 1829, dans une partie des Vosges qui confine à l'Alsace, cadre ordinaire des nombreux récits qu'ont publiés ces deux auteurs, qui sont Alsaciens. Deux frères, Jean et Jacques Rantzau, se sont voué une inimitié mortelle, par suite d'un partage inégal dans la succession paternelle. Jacques, le plus jeune, accuse son aîné, Jean, d'avoir circonvenu l'auteur de leurs jours et d'avoir arraché à sa faiblesse sénile un testament qui l'a avantagé. Depuis trente ans, habitant la même commune, il n'est sorte d'injures et de procédés désobligeants qu'ils n'aient échangés. Jean a une fille, Jacques un fils. Ces deux cousins ne se sont jamais parlé, quoique se voyant de loin tous les jours ; ils croient, eux aussi, se détester, et il se trouve qu'au fond, ils ont l'un pour l'autre une tendresse d'autant plus vive qu'ils l'ont

désespérément combattue. Mais Jean Rantzau a fini par lire dans le cœur de sa fille. Pour couper court à un amour qui le désole et l'irrite, il veut l'unir à un jeune garde-général des forêts qui a sa résidence dans la contrée. Ce projet de mariage met le feu aux poudres. Louise refuse ce prétendant. Jean, caractère ombrageux et emporté, veut la contraindre à accomplir ce qu'il appelle son devoir. Elle résiste, elle aussi est une Rantzau, elle veut rentrer au couvent où elle a passé plusieurs années, et son père, hors de lui, arrivé au paroxysme de la colère, va jusqu'à la violenter, jusqu'à la frapper. Cette scène, bien conduite, est vraiment déchirante. La pauvre enfant, à bout de forces, tombe dangereusement malade. Une scène presque aussi tragique se déroule entre Jacques Rantzau et son fils Georges, qui, pour faire diversion à sa douleur, provoque son rival en duel. Mais Jean Rantzau apprend du vieux maître d'école Laurence, également affectionné à ses deux anciens élèves Louise et Georges, qu'il y va des jours de sa *fille* qu'il a brutalisée. Alors, ce caractère altier se détend, l'amour pour son enfant fait taire sa haine. Il va frapper à la porte de Jacques, pour lui proposer un accommodement scellé par l'union des deux jeunes gens. Jacques, plus vindicatif encore que son aîné, refuse d'abord et ne cède ensuite qu'en exigeant la rédaction d'un traité plus qu'onéreux, profondément humiliant pour son frère. Celui-ci, dompté par l'amour paternel, accepte tout, même la condition que le traité sera signé dans la maison de Jean, dans la chambre même où sont morts le père et la mère des deux frères ennemis. Ce trait est heureux, car il amène habilement la réconciliation finale. Louise, moribonde pendant la nuit, mais réconfortée par la bonne nouvelle de l'accord qui va intervenir, trouve assez de forces pour assister à la scène de la signature. Le projet de convention est lu à haute voix par le maître d'école Laurence. Mais Georges, indigné, défend à sa cousine de signer un écrit qui déshonore les deux pères. Il trouve légitime de réparer les anciens torts, mais odieux d'accabler son oncle, dont il va être le fils. Il réprouve un écrit qui n'est qu'un nouvel instrument de rancune et de haine... et, invoquant le nom de la mère des Rantzau, montrant son image appendue au mur et qui semble présider à cette scène, il adjure son père de renoncer à son odieux projet de convention. Et Jacques, vaincu enfin, déchire l'écrit et ouvre ses bras à son frère.

Par ce simple exposé, on peut voir que les auteurs ont fait bon marché de la règle la plus élémentaire au théâtre : l'unité des caractères. Tous les personnages de ce quasi-drame, tous sans exception, se démentent à qui mieux mieux. Les deux pères se tendent la main après trente années de haine; les deux jeunes gens, qui ont passé leur vie à dire du mal l'un de l'autre, semblent n'expliquer l'excès de leur amour que par l'excès même de leur longue hostilité. Il n'est pas jus-

qu'au vieux maître d'école, création très réussie d'ailleurs, esprit timide, hésitant, timoré, donnant toujours raison au dernier interlocuteur, qui ne sorte tout d'une pièce de sa placidité pour dire crûment son fait au père de Louise. On fait assister l'auditeur à une scène corsée de provocation, puis il n'en est pas plus question que des vieilles neiges du Donon. S'est-on battu? A-t-on plumé les canards? *Chi lo sà?* C'est une faute, car le spectateur, toujours curieux, aime à savoir ce que deviennent les personnages qu'on lui présente. Sans doute, la pièce aura subi, aux répétitions, maintes amputations dont on aura oublié de dissimuler les traces.

Malgré ces imperfections, l'ouvrage est intéressant, et doit, à la représentation, rendre fort actif le jeu des mouchoirs. Le bout de scène où Jean va frapper à la porte de son frère est d'un grand effet dramatique, ainsi que la conclusion bien amenée et exhalant des sentiments vraiment nobles et humains. On connaît le faible de MM. Erckmann-Chatrian pour les sorties à froid contre tout ce qui est d'ordre conservateur en politique et en religion. Leurs romans sont bondés de ces attaques stéréotypées, d'une monotonie désespérante, qui en rendent la lecture si fatigante. *Les Rantzau*, sans en être tout à fait exempts, sont du moins plus sobres de ces sortes de déclamations. Enfin, ce qui n'est pas ordinaire à ces deux auteurs, la langue de leur comédie est franche et sans fioritures d'un goût douteux. La phrase va droit devant elle en honnête personne qui sait ce qu'elle veut dire et qui l'explique clairement. Ces messieurs ont, pour la circonstance, renoncé à ce qu'il y a de mièvre et de maniéré dans le style de la plupart de leurs livres. Je ne puis que les en féliciter.

3. — Beaucoup de nos auteurs en renom ont pris l'habitude de tirer une action dramatique de ceux de leurs romans qui ont eu plus ou moins de vogue. Les créations scéniques sont-elles donc si rares et si recherchées? Moins que tout autre, M. André Theuriet devrait recourir à ce double emploi. D'abord, parce que sa fécondité est bien connue et qu'il n'en est pas à cela près d'un sujet à trouver; ensuite, et surtout, parce que ses qualités littéraires lui interdisent cette pratique. Il a l'observation sagace, le style délié, le charme du détail, le tour de phrase aisé et savoureux. Presque tous ces mérites s'obscurcissent au théâtre, dont la première loi est d'aller droit au but. Son livre des *Deux barbeaux* est un roman fouillé, attachant, l'un des plus réussis qu'il ait signés; à l'Odéon ce n'est plus qu'une comédie, agréable sans doute, mais sans grand relief...; encore M. Theuriet s'est-il adjoint un collaborateur pour mieux l'étendre sur le lit de Procuste. L'intrigue est simple et l'on peut même saluer quelques-uns de ses traits comme d'anciennes connaissances. Dans une petite ville du Barrois, deux frères exercent un commerce à l'enseigne des *Deux barbeaux*.

Ces honnêtes enrichis brillent plus par les qualités du cœur que par l'aménité des manières. Le plus jeune, Germain, trente-huit ans, grand chasseur, ami des champs et des bois, se déclare lui-même « ours mal léché. » Ils commencent à s'apercevoir que leur maison manque de ménagère. Ne sont-ils pas, le dimanche matin, des heures à chercher dans les tiroirs des inexpressibles pourvus de tous leurs boutons ? Mais à qui s'adresser ? Il y a bien la cousine Laurence, très avenante avec ses dix-neuf ans, mais élevée à Paris, pauvre, avec des goûts de luxe et de toilette. N'importe ! Elle plutôt qu'une étrangère. Mais qui assumera le titre d'époux ? Le plus vieux allègue son âge, le plus jeune le droit d'aînesse qu'il faut respecter. Chacun veut rester garçon. Bref, on tire à la courte paille, et c'est Germain que le sort désigne. Au fond, il a douceur de cœur pour sa cousine, ce qui contredit quelque peu ses répugnances pour le projet d'hymen, surtout cet appel à la décision du hasard. Mais quoi ! la scène est jolie et vaut bien qu'on l'achète au prix d'une invraisemblance.

L'union s'accomplit. Mais Laurence n'a fait qu'un mariage de raison. Elle s'ennuie dans cette triste maison vouée aux vulgarités du négoce. Aussi, l'aspirant consolateur n'est-il pas loin. C'est un jeune et sémillant magistrat auquel les deux frères ont loué un appartement dans leur maison. Le loup est dans la bergerie. Il y a déjà eu des promenades sentimentales sous le couvert d'un bois voisin ; mais ces rencontres n'ont été préméditées que par le soupirant. Laurence aime à croire qu'elles n'ont été dues qu'au hasard. C'est une honnête femme, Laurence, elle a été étourdie, légère, voilà tout. La preuve, c'est que quand le beau substitut se déclare et ose demander un rendez-vous, le soir, dans la maison conjugale, la jeune femme lui répond par un refus indigné. Il la quitte, en persistant à espérer sa présence à l'heure dite. Laurence inquiète, désolée, fait part de sa peine à sa mère, personne peu sérieuse qui, au lieu, comme elle l'a promis à sa fille, d'aller trouver le séducteur, charge un ami commun d'aller, comme on dit, lui laver la tête. Mais l'ami prétendu a ses raisons pour n'en rien faire. Il a aspiré à la main de Laurence, il a été éconduit, il a subi les railleries acerbes de Germain, il saisit l'occasion de se venger de tous deux. Par une lettre anonyme qu'il adresse aux deux frères, il leur apprend ce qui se passe, ou plutôt ce qui va se passer chez eux. Ce sont des classiques, ils ont recours au procédé banal. Ils annoncent un voyage. Laurence est seule à la maison quand l'amoureux apparaît. La jeune femme refuse de l'écouter, le conjure de sortir. Mais tandis qu'il persiste à peindre son martyre, les deux frères font leur entrée, le chassent honteusement et rendent responsable de sa faute la pauvre femme qui n'a été qu'imprudente. Ah !

bien imprudente, en effet ! car elle n'avait qu'à donner un tour de clé à la porte s'ouvrant sur le jardin pour y laisser se morfondre son persécuteur. Mais on ne s'avise jamais de tout. Oh ! je n'insiste pas ! Je sais qu'il est peu, bien peu de combinaisons dramatiques qui ne pèchent par un manque de précaution de ce genre. Il faut de l'indulgence pour ces accrocs presque inévitables dans la trame d'une intrigue. Ce que j'ai plus de peine à m'expliquer — je dirais à digérer, si j'osais — c'est ce qui suit. Germain, qui adore sa femme, refuse de croire à son innocence, et, malgré ses protestations, il s'éloigne d'elle, il la met en quarantaine pendant de longs jours. Jusqu'ici c'est encore acceptable. Mais, d'après nos auteurs, c'est ce traitement lui-même qui a forcé l'entrée du cœur de Laurence. Elle aime son mari, l'infortunée, juste quand il se rend haïssable ! C'est un peu l'histoire de l'altière épouse du *Maître de Forges*, cet époux féroce. D'où il résulte que le moyen pour les maris de se faire chérir de leurs femmes, c'est de leur tourner le dos pendant près d'une année, suivant M. Ohnet, pendant trois mois seulement, au dire de M. Theuriet, âme plus compatissante. Voilà la recette, mais je me garde de la déclarer infaillible. Quoi qu'il en soit, Germain apprenant enfin — il aurait dû le savoir depuis longtemps — que Laurence avait chargé sa mère d'éloigner le vrai coupable, ce qui enlevait toute complicité de sa part, est tout heureux de pardonner. Il y a certainement de l'intérêt dans cet ouvrage et une certaine habileté d'agencement. Le dialogue est vif, franc, légèrement teinté de naturalisme. Mais, dans cette mesure, c'est très tolérable. On ne peut pourtant pas quereller d'honnêtes auteurs parce que leurs héros parlent comme tout le monde ! La pièce, sans aller aux nues, a eu du succès, et j'en suis aise. C'est égal, faites des romans, M. Theuriet, faites des romans !

4. — M. Alexandre Dumas fils n'a pas le génie inventif de son père, ce père prodigue. Quand il s'attache à une idée, il la tourne et la retourne jusqu'à ce qu'il en ait fait un paradoxe insoutenable. C'est ainsi que depuis qu'il tient une plume, il prêche le pardon des fautes, ce qui est vrai en principe, mais il insiste spécialement sur la réhabilitation de la fille coupable par le mariage... avec un autre que son séducteur, ce qui est beaucoup moins édifiant. Certes : à tout péché miséricorde est une règle essentiellement chrétienne, mais dont le domaine réside surtout dans la conscience. L'appliquer sans mesure aux relations sociales, la faire accepter, par l'attendrissement, dans les situations de la vie courante, c'est risquer de fournir une excuse, j'allais dire un encouragement aux passions. Le sentiment de ce qu'il y a d'irréparable dans une faute n'est-il pas une efficace défense contre la tentation de la commettre ? L'idée-mère, car il y a beaucoup de maternité là dedans, n'appartient même pas en propre à M. Dumas.

C'est J.-J. Rousseau et sa *Nouvelle Héloïse* qui l'ont lancée dans la circulation. Plus tard, Kotzebue l'a introduite au théâtre, sous la forme d'un pardon accordé à une épouse infidèle, dans son drame : *Misanthropie et Repentir*, qui a fait couler à nos aïeules tant de dangereuses larmes. Mais M. Dumas l'a faite sienne avec tous ses tenants et aboutissants. On la retrouve dans plusieurs de ses comédies, et elle est à ce point affirmée dans *les Idées de madame Aubray*, que *Denise* peut passer pour une redite. A coup sûr, il faut à l'auteur un bien grand talent pour faire accepter d'un public d'élite une thèse à la fois si périlleuse et si surmenée. Mais ce talent si fertile en mots frappés, en fines ciselures, qui songe à le lui refuser? Il n'improvise rien comme son père, mais tout est achevé de ce qu'il livre au démon de la rampe. Il n'est pas facile d'aborder le sujet de *Denise*. On ne sait surtout trop où mettre la plume dans les mœurs et les antécédents des personnages. L'action se meut entre trois familles se connaissant de longue date. Mme de Thauzette est veuve, son fils Fernand est l'ami du comte André de Bardannes dont la jeune sœur Marthe est récemment sortie du couvent. Le mari de Mme de Thauzette a été au collège le copain de l'honnête Brissot, père de Denise. André a été dans sa première jeunesse l'amant de Mme de Thauzette, et Fernand, garçon taré, dont la probité au jeu a même été suspectée, a séduit Denise — il y a de cela quatre ans — et l'a abandonnée. Comme entrée de jeu, voilà, n'est-il pas vrai, une assez jolie cascade de malpropretés? Mais, qu'y pu s-je? Recommandés par Mme de Thauzette, Brissot, qui a ignoré la conduite de sa fille, est devenu le régisseur des biens de M. de Bardannes, et Denise l'institutrice et le chaperon de Marthe. Cette jeune Marthe est une très riche héritière, et Fernand, qui est ruiné, aspire à sa main, ou plutôt à sa dot. C'est alors que commence le véritable rôle de Denise. Ses malheurs l'ont mûrie, son repentir l'a transformée. André l'adore, elle aime André. Elle le lui prouve en lui avouant ce qu'elle a été pour Fernand. Même aux dépens de son honneur, elle veut épargner à la sœur de M. de Bardannes le malheur d'épouser un infâme perdu de mœurs et de dettes, qu'elle hait et méprise aujourd'hui. Par malheur, Brissot père a écouté aux portes, il a entendu la confession de sa fille. Il veut tout briser. Il casse presque en deux le triste Fernand qui lui tombe à point sous la main. S'il ne l'achève pas, c'est qu'il entend que le séducteur rendra l'honneur à son enfant. Mais les choses s'arrangent autrement. Marthe, à son tour, sauve Denise de la honte d'épouser un misérable. Elle obtient de Brissot qu'elle l'emmènera avec elle au couvent. Elles vont partir, elles partent... mais André n'y tient plus. — Je ne puis pas ! s'écrie-t-il, et il appelle Denise, et Denise est déjà dans ses bras. Il ne peut pas, donc il épouse. Il est vrai que l'auteur a facilité la solution. Il a fait, au préalable, disparaître par une mort naturelle et

opportune le témoignage vivant de la faute. Jusqu'ici il a toujours supprimé ce genre d'empêchement-là. C'est un faiseur d'anges. Mais qu'il y prenne garde ! Sa logique me fait peur. Ses énamourés, bénisseurs et épouseurs, pourront bien finir par prendre ses héroïnes avec les suites de leurs erreurs. Le premier acte étincelle. Les traits d'esprit s'y succèdent, parfois aux dépens de ce qui est respectable. Il y a des lardons contre les gens qui vont à confesse, contre les grandes dames qui ont le mauvais goût de ne pas aimer outre mesure les nouvelles couches. Tout cela, il est vrai, par le temps qui court, c'est le Sésame qui ouvre bien des portes, même celles du Théâtre-Français. Je me ferais tort si je ne convenais que le dernier acte est fort touchant et le dénouement habilement amené. On rencontre même dans cette pièce un raisonneur qui dit de très bonnes choses, celles-ci entre autres : « la vérité, la vérité absolue, voulez-vous la savoir ? C'est de respecter sa mère dans toutes les femmes, c'est de ne pas les faire décheoir quand elles sont en haut et de ne pas les abaisser encore quand elles sont en bas. C'est de n'associer à sa vie et pour l'éternité qu'une seule femme, celle qu'on épouse... la voilà la vérité » (p. 133). C'est parler d'or. Malheureusement les auditeurs ou les lecteurs ne s'arrêtent guère à la tirade vertueuse et ne retiennent que la conclusion de l'œuvre qui est le fait périlleux. Surtout après la lecture de *Denise*, on ne peut, en conscience, signaler un retour aux saines idées morales dans les productions de la présente année théâtrale. Mais il n'est pas sans intérêt de constater un progrès dans la langue qu'on parle sur la scène. Les auteurs se mettent à ne pas remplacer par des points les fins de phrases, sous prétexte de langage courant. Ils se décident à parler français. C'est toujours ça de gagné.

5-6. — Il est un genre d'exhibitions scéniques qui ne s'inspirent nullement de la devise de Santeuil. Ne lui demandez ni observation de mœurs, ni préjugés à combattre, ni travers à redresser. Loin de s'attaquer aux ridicules, il les invente au besoin, ou, s'il les rencontre sur son chemin, c'est pour les exagérer au point de les rendre méconnaissables. La grande affaire est d'attirer un nombreux public pour le dérider et d'arriver au succès par l'épanouissement de la rate populaire. Est-ce à dire pour cela que cette littérature dramatique, qu'on pourrait appeler la littérature de l'éclat de rire, doive être absolument considérée comme une quantité négligeable ? Non, tout a une valeur pour la critique de ce qui témoigne des préférences ou simplement de l'engouement des foules pour la manifestation de l'esprit. On y peut démêler, du moins, dans une certaine mesure, le mouvement des intelligences, le sérieux ou la frivolité des époques. D'ailleurs, les pièces goguenardes, dont la trame sans solidité se couvre d'arabesques d'un dessin de plus en plus lâché, ont un point de départ qui comptera dans

les annales du théâtre moderne. Des écrivains qui ont laissé un renom ont ouvert cette veine dont leurs successeurs n'exploitent plus aujourd'hui que des filons appauvris. L'ancien vaudeville à couplets avait fait son temps. Il a doublé, puis quintuplé son envergure. Les premières manifestations de cet art secondaire ont eu jusqu'à cinq actes, comme une simple tragédie. *Les Saltimbanques*, *le Père de la débutante* ont ouvert la marche avec un applaudissement quasi légendaire. Il y avait là de la gaieté franche et même du naturel de bon aloi. Sachons en convenir sans nous faire trop prier, car l'un de ces ouvrages désopilants a, peut-être, mené loin l'un de ses heureux initiateurs. Impossible de nier que l'aimable auteur du *Chapeau de paille d'Italie* soit de l'Académie depuis des années. Est-ce *quoique*, ou *parce que*? Mais, cette élection, que des juges compétents ont déclarée justifiée, a marqué comme un temps d'arrêt dans l'essor du genre. Plus tard, il y a bien eu encore *le Procès Vauradieux* et quelques autres productions dans le même goût, mais la dégradation des teintes y est déjà sensible. Nous en sommes aujourd'hui aux doublures, à la décadence, signe d'un discrédit peut-être prochain. *Les petites Godin*, récemment jouées au Palais-Royal, me paraissent en être la preuve. On y trouve, sans doute, une certaine crânerie dans la création de quelques personnages, mais trop d'enchevêtrements qui sont sans gaieté, un lassant fouillis sans assez d'éclaircies. Surtout, oh! surtout, pas assez de mordant dans le dialogue ; ça manque de répartie. Je veux bien, puisqu'il le faut, des situations impossibles et péniblement cherchées; mais, de grâce, un peu plus de trait pour les faire passer. Souvent un mot sauve tout. Je ne puis donc mettre à l'actif de l'auteur qu'une grande dépense d'imagination. *La Vie mondaine*, bien qu'intitulée opérette et illustrée par la verve mélodique de M. Lecoq, appartient à la même catégorie cascadeuse. J'y trouve même, s'il se peut, des tableaux plus extravagants, plus en dehors de toute réalité, mais j'y discerne aussi des trouvailles heureuses, une certaine originalité d'allures, des défis au bon sens, qui ont un certain relief spirituel. Mais, pourquoi généraliser ainsi? La vie mondaine! Où la trouve-t-on, cette vie-là? Dans la lune? Certes, la mondanité de tous les temps a bien des travers et même bien des vices; mais il ne faut pas la placer sous un microscope qui la fait trop monstrueuse pour qu'elle garde une forme sociale. Grâce au ciel, notre civilisation faisandée, même certaines existences tapageuses, n'offrent aucuns de ces types trop poussés à la caricature pour rester amusants. Car rien ne plaît de ce qui n'est pas vivant. Pas plus pour *la Vie mondaine* que pour *les Petites Godin* je ne veux m'engager dans le dédale inextricable de ces scènes dont je me déclare incapable de sortir à mon honneur. Je me contenterai de regretter que des hommes d'esprit comme MM. de Najac et Paul Fer-

rier ne consacrent pas leurs loisirs à des œuvres plus dignes de leur talent.

7. — M. Henri Becque est un impressionniste en littérature dramatique. Il brosse ses tableaux tels qu'il les a entrevus dans son imagination, peut-être dans un petit coin de la vie réelle. Sa comédie, hélas ! est un chapitre, non détaché, mais imité de *Pot-Bouille*. Il n'y a donc rien de propre dans les trois actes. Une dame mariée, appartenant à un monde où l'on s'amuse, est pourvue de deux amants, l'un dont elle veut se débarrasser, l'autre dont elle utilise l'influence pour faire obtenir un emploi lucratif à son mari. Mais le second se lasse vite de sa conquête, y renonce, et la dame, qui n'entend pas chômer, revient au premier en date. Elle n'aime ni l'un ni l'autre, cela va sans dire. La passion, sans doute, n'excuse rien, mais elle explique l'entraînement de certaines fautes. Ici, rien de pareil. Les escapades extra-conjugales de Clotilde sont pur libertinage et, accessoirement, calcul intéressé. Elle se meut dans le vice comme dans son élément naturel. L'auteur a, peut-être, rencontré des créatures faites sur ce modèle; mais, Dieu merci, le titre de sa pièce est menteur. Il fait un type commun de ce qui n'est qu'une douloureuse exception. Il y a, qu'il le sache bien, dans toutes les classes sociales, et en immense majorité, d'honnêtes femmes à Paris. *Une* parisienne, soit; mais *la* parisienne est une généralisation inexacte et calomnieuse ! Quelques traits de ces mœurs plus que galantes sont assez réussis. Les scènes de jalousie de cet amoureux qui usurpe ainsi doublement les droits de l'époux peuvent avoir été prises sur le vif. C'est un raffinement de dévergondage qui ajoute à l'odieux des personnages, mais qui est dans la logique bien observée de ces situations honteuses. Le style, en général, est sec; il arrive quelquefois à être expressif et nerveux; quelques scènes trop longues fatiguent d'autant plus qu'elles se répètent. Enfin, tout rebute et rien n'attache dans cette action, dont la crudité même ne rachète pas la monotonie. Pas un personnage intéressant. Le mari imbécile, l'amant n° 1 qui trompe son ami intime, l'amant n° 2 qui a fait de l'amour un marché, l'épouse coupable qui n'a même pas la conscience, encore moins le repentir de sa conduite. Et ces quatre personnages sont toute la comédie. Le pire, peut-être, c'est la conclusion qui laisse les choses en l'état, qui ne punit personne, et, au contraire, par le haut et riche emploi obtenu on sait comment, accorde une prime au déshonneur du mari, à l'infamie de la femme et à la prospérité du ménage ! Le théâtre, même moderne, offre rarement un dénouement d'un scepticisme si osé et d'un effet si peu moral.

8. — Quelques appréciations sur l'histoire du *théâtre en France* sembleront sans doute à leur place dans cet article d'ensemble sur le mou-

vement scénique. L'auteur dit dans sa préface : « Qu'on ne s'attende point à trouver ici l'écho des admirations convenues. Bonne ou mauvaise, mon étude a le défaut d'être entièrement mienne. » Voyons donc à quoi s'appliquent ces fières déclarations? Ce n'est guère aux auteurs dramatiques de second ordre envers lesquels M. Parodi se montre généralement équitable. Sa plus grande audace à l'égard des *poetæ minores* est de remettre en honneur les tragédies de l'un des Crébillon, et je n'y vois, pour ma part, nul inconvénient. Mais pour nos grands poètes tragiques et comiques, il emprunte volontiers, quoi qu'il en dise, les jugements d'autrui... témoin la longue lettre qu'il cite d'un aristarque anglais, lequel résume impitoyablement les objections qu'on peut faire à la langue, à l'invention, au génie de Molière. Il est vrai que M. Parodi se réserve la joie, tout en produisant la critique, d'en venger le grand comique. « Qu'importe ! dit-il (p. 103), l'humanité jouit des œuvres de Molière sans se préoccuper de savoir s'il en a pris l'idée dans son cerveau, ou ailleurs. Elle se chauffe à son large foyer et laisse aux pédants la curieuse recherche du bois qui y brûle. » Voilà, en effet, la note juste, mais non téméraire. La plus grande hardiesse de l'auteur est d'attribuer à Racine sur Corneille la supériorité du génie, mais il n'est pas le premier qui ait émis pareil jugement; et je suis bien tenté, à ce propos, de renvoyer notre critique à l'auteur d'*Athalie* lui-même, s'écriant : « M. Corneille a fait des vers cent fois plus beaux que les miens ! » Cent fois, c'est trop, à coup sûr, et j'en rabattrais de grand cœur. M. Parodi se prononce contre les trois unités, ce qui n'est pas un excès d'audace. Il leur préfère, dit-il, l'unité d'intérêt, en quoi il me semble un peu naïf. Il estime que le trio d'impédimenta a nui à l'essor du génie de Corneille et l'a même induit parfois à se soustraire à leur sévérité. Est-ce donc un motif pour décerner la palme à Racine qui a été si fidèle aux règles? Mais c'est dans le domaine religieux que les tendances de l'auteur paraîtront contradictoires. Il dit appartenir à l'école spiritualiste, il écrit (p. 70) à propos du naturalisme de M. Zola : « En dépit de vos sarcasmes, tant que vous n'aurez pas supprimé l'infini dans la nature, je croirai à la nécessité de l'idéal, de Dieu dans l'art. Non, il n'est pas mort et il ne mourra jamais le Dieu qu'Ovide sentait remuer dans la profondeur de son être. » Tout cela est vrai et bien dit; mais plus loin (p. 175) et à propos de Calderon qui « a transporté dans ses merveilleux *autos sacramentales* toute la poésie du sanctuaire chrétien, » M. Parodi ajoute : « Mais les Mages sont partis pour ne plus revenir et Bethléem est redevenu un obscur village de l'obscure Judée. Lui-même, l'astre du miracle, épuisé par deux mille ans d'irradiation, voit son éclat pâlir et s'effacer de jour en jour dans l'aube grandissante de la science. » Comment M. Parodi ne s'aperçoit-il pas qu'il accomplit lui-même un

prodige de contradiction en admettant l'existence d'un Dieu tout-puissant et en lui déniant le pouvoir d'employer les voies surnaturelles pour se révéler aux hommes? Et je constate avec douleur qu'il dit encore : « A la science donc d'inspirer à son tour les poètes! »

La science est fort respectable, sans doute. Elle a sa grandeur puisqu'elle a son utilité, mais elle ne côtoie que les côtés matériels de la vie. Comme tout est délimité et fini en elle, comment pourrait-elle usurper les droits de l'infini et de l'idéal? Les anciens, si chers à M. Parodi, ne l'ont pas divinisée, les modernes essaient en vain d'en faire un argument contre ce qui est divin. Notre auteur n'en veut pas moins faire un véhicule à l'inspiration; et à quelle forme théâtrale prétend-il confier la mission de la poétiser? « A la féerie, dit-il, qu'il serait temps d'élever à la dignité de genre littéraire. » A la féerie? Juste ciel! Qu'on me ramène plutôt aux trois unités!

Ces réserves, ou mieux, ces protestations, étaient nécessaires; mais *le Théâtre en France*, à part ses erreurs sur des points si essentiels, n'en est pas moins un ouvrage bien fait et remarquable à plus d'un titre. S'il est impossible d'en recommander la lecture à la jeunesse ondoyante et impressionnable, les lecteurs dont le sens est rassis et les convictions arrêtées y trouveront du charme et du profit. L'auteur peut se rendre ce témoignage qu'il possède à fond son sujet. Il fait preuve d'une lecture immense, et s'il montre parfois sur l'esthétique théâtrale des idées préconçues et discutables, la plupart de ses jugements sont marqués au coin de l'observation sagace et de la finesse dans les aperçus. Enfin son style imagé sans enflure et toujours élégant est un régal pour l'esprit. Son livre est donc de ceux qu'on relit, et il n'en est pas beaucoup dont on puisse en dire autant.

Après avoir parlé du théâtre proprement dit, occupons-nous un peu d'œuvres écrites sous des inspirations tout autres que celles qui nous ont arrêté, de pièces composées en dehors des ambitions littéraires, dans le but de servir d'utiles distractions à la jeunesse. Dans plus d'une d'elles, d'ailleurs, on remarque de très belles qualités dramatiques qui les rattachent très légitimement à cet article.

9. — L'auteur du *Filleul de Saint-Louis* ne dit pas où et quand sa tragédie a été représentée; mais, destinée à l'édification de la jeunesse, où qu'elle ait trouvé une interprétation scénique, elle a dû produire une impression vive et profonde. C'est quelle sort, vraiment, de l'ordinaire de ces sortes de compositions, par l'élévation de la pensée et les mérites poétiques. L'action se déroule à Damiette, vers le milieu du treizième siècle. Un chevalier français, le sire Enguerrand de Murcy, outré d'un déni de justice commis à son endroit, s'est fait musulman. Dans le même temps des corsaires ont enlevé le jeune fils de René

d'Anjou et l'ont livré à Enguerrand, ou plutôt à Kerboga, car l'ancien baron chrétien a changé jusqu'à son nom. Le renégat a un fils qui se lie d'amitié avec le jeune captif, et, secrètement, est converti par lui à la foi catholique. Cependant le pieux roi de France conduit une nouvelle croisade contre les infidèles. Sa flotte est signalée au loin. A cette annonce le fanatisme musulman fait explosion. La mort des chrétiens prisonniers est décidée, et Louis, le filleul du saint monarque, est désigné comme la première victime. Son jeune ami, le fils de Kerboga, le sauve, mais en mourant à sa place, ressort dramatique très émouvant sans doute, mais dont nos poètes chrétiens ont peut-être un peu abusé. Kerboga, dans son désespoir, va rendre inutile le sacrifice de son fils en immolant l'enfant pour lequel celui-ci a donné sa vie. Mais un saint religieux lui fait tomber des mains l'arme meurtrière. Kerboga redevient Enguerrand, et va combattre et mourir pardonné dans les rangs des chrétiens vainqueurs. Le cinquième acte où les événements se pressent, où le dénouement est habilement enlevé, fait particulièrement honneur au poète. Il y révèle de plus un vrai tempérament dramatique. L'œuvre, d'ailleurs, est louable dans son ensemble. La rime est bonne, le rythme harmonieux. On rencontre assez souvent des traits bien frappés, dont l'inspiration est touchante. Celui-ci, par exemple : Le *filleul* de saint Louis s'écrie : l'âme de mon frère

> Peut-être attend la mienne afin que toutes deux,
> Colombes d'un seul nid, s'envolent vers les Cieux !

On peut donc recommander cet ouvrage, non seulement pour la simple lecture, mais surtout pour la représentation. Il n'en est pas de plus propre à élever les jeunes cœurs. M. l'abbé Artiges dit, dans sa préface, qu'avant tout il a voulu faire comprendre « la force et la douceur de ce mot : *Sacrifice* ». Il a montré un beau talent dans l'accomplissement de cette tâche pieuse.

10. — Dans une préface à la fois sérieuse et spirituelle comme tout ce qu'il écrit, l'auteur nous fait part de ses perplexités au sujet du titre générique de son ouvrage. Il a cru devoir rejeter : *Théâtre moral,* parce qu'il a craint que pour beaucoup de gens prévenus, moral ne fût le synonyme d'ennuyeux. *Théâtre chretien,* appellation plus exacte encore, ne l'a pas non plus contenté. « A quoi bon, dit-il, faire fuir ceux qui, tout en acceptant la chose, tremblent devant le mot? » Finalement l'auteur s'est décidé en faveur du nom qu'il a donné à la première et principale pièce de son recueil : *Moines et brigands.* Il faut convenir que M. de Margerie a été vraiment bien bon de se donner tant de peine! Est-ce que son nom accolé à son œuvre ne suffisait pas amplement pour en assurer le succès? Mais il faut le féliciter de l'avoir entreprise et de s'être arraché aux hautes études, son domaine préféré, pour

donner à la jeunesse, sous une forme attrayante et accessible, les plus utiles et les meilleurs enseignements.

Le recueil ne compte pas moins de dix petits drames ou comédies, on ne peut mieux adaptés aux exigences des théâtres juvéniles. Pas trop de mise en scène, assez cependant pour donner un cadre vraisemblable au développement dramatique; point de situations trop compliquées, mais suffisamment de personnages pour donner du relief et de la diversité à l'action. La pièce qui sert de titre à l'ouvrage tient et au delà tout ce que promet son titre saisissant. Elle comporte, nous dit l'auteur lui-même, « un double enseignement. » Elle met en lumière l'œuvre civilisatrice et moralisatrice du moine défricheur, et la nécessité d'unir les honnêtes gens contre les bandits. Les scènes se succèdent dans un ordre heureux et offrent un intérêt grandissant. *Nul ne sait le poids du fardeau d'autrui* est une page de philosophie chrétienne remarquablement dialoguée. *L'Homme mort*, c'est le pardon des injures. *Tout ou rien* et *les Nouveaux aréopagites*, d'un souffle plus élevé encore, seront lus avec profit par tous les âges. En un mot, il n'est pas un de ces petits ouvrages, si bien inspirés, si bien conduits, qui ne prouvent à la fois dans leur auteur la prodigalité de l'imagination, la facilité lumineuse du style, l'aisance dans la charpente scénique, surtout le talent de dégager la leçon et la portée sociale. M. de Margerie a rendu un réel service à la jeunesse studieuse, à tous les groupes chrétiens, collèges, séminaires, cercles catholiques dont les directeurs sont toujours à la recherche des récréations les plus propres à instruire et à toucher les cœurs en les moralisant.

11. — L'auteur a eu la main heureuse. Il a choisi dans l'histoire du bas-empire, qui n'est pas très fertile en traits héroïques, le récit des exploits du pieux empereur Héraclius qui a vaincu le conquérant Chosroès, et, comme trophée de son triomphe, a reconquis le bois de la vraie croix. Il est peu de sujets, en effet, qui prêtent mieux que celui-ci au développement d'une tragédie chrétienne. Comme pompe et comme exposition, cet ouvrage ne mérite que des éloges; mais on y peut signaler quelques défaillances de détail. Le lecteur, par exemple, ne s'explique pas trop comment le jeune prince Constantin, capturé par les barbares, peut dans son cachot tirer son épée pour lui adresser un discours. Le féroce Chosroès ne l'a donc pas fait désarmer? C'est pourtant une précaution très généralement prise contre les résistances des prisonniers de guerre. Certes, la conversion du jeune païen Armès, opérée en prison, par le fils d'Héraclius, est fort touchante; mais ces sortes d'incidents ont déjà trop servi. Je les retrouve dans les deux tragédies chrétiennes que j'ai sous les yeux. En général, l'inspiration du R. P. Chopin est supérieure à l'exécution. Telle pensée vraiment belle gagnerait à être rendue en vers plus frappés et mieux rimés. Des hé-

mistiches comme celui-ci : *il voit sur ces sommets* (p. 60), sont peu euphoniques. Ils font se rencontrer trop de lettres sifflantes. Vétilles que tout cela, soit, mais qu'il faut relever pour que l'auteur y veille. Je me hâte d'ajouter que les derniers actes sont de beaucoup meilleurs que les premiers. Le vers a plus de souplesse et de cachet. La pièce, dans son ensemble, fait discerner à la fois le tâtonnement et le progrès. C'est d'un bon augure pour les suivantes. Malgré ses légères imperfections, *Héraclius*, dont la mise en scène est remarquablement réglée, notamment celle du triomphe final, doit produire la plus vive et la plus féconde impression sur les jeunes âmes illuminées des rayons de la foi.

V. VAILLANT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *Cinquième corbeille de légendes et d'histoires*, par l'abbé G. ALLÈGRE. Paris, Roger et Chernoviz, 1884, in-8 de 415 p. 5 fr. — 2. *Les noms effacés*, par Mlle THÉRÈSE ALPHONSE KARR. Paris, Delhomme et Briguet, 1885, in-12 de 260 p. 2 fr. 50. — 3. *Désertion*, par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 336 p. 3 fr. — 4. *Un isolé*, par ÉTIENNE MARCEL. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 357 p. 3 fr. — 5. *Le serment ou l'ambition stérile*, imité de l'anglais, par ADAM DE L'ISLE. Tours, Alfred Mame, 1884, gr. in-8 de 240 p. 1 fr. 80. — 6. *Le drapeau du régiment*, par E. CASTÉGA. 2e édition. Tours, Alfred Mame, 1880, in-8 de 165 p. 0 fr. 90. — 7. *Tante Marise*, par S. BLANDY. Paris, Firmin-Didot, 1885, in-12 de 398 p. 3 fr. (Bibliothèque des mères de famille). — 8. *Les surprises de Berthe*, par CAMILLE FILLYÈRES. Paris, Bray et Retaux, 1885, in-12 de 242 p. 2 fr. — 9. *Un roman en Alsace*, par GEORGES DU VALLON. Paris, Delhomme et Briguet, 1885, in-12 de 317 p. 3 fr. — 10. *Ruth et Suzanne*, par Mme BOURDON. Paris, Delhomme et Briguet, 1885, in-12 de 275 p. 2 fr. 50. — 11. *Le vieux musicien*, par MARTHE LACHÈSE. Paris, Bray et Retaux, 1885, in-12 de 251 p. 2 fr. — 12. *Récits d'un Alsacien*, par CHARLES DUBOIS. 6e édition. Tours, Alfred Mame, 1884, in-8 de 239 p. 1 fr. 35. — 13. *Suzanne et Baptistine*, par Mme DE STOLZ. Paris, Delhomme et Briguet, 1885, in-12 de 317 p. 3 fr. — 14. *La folie de Mariette*, par M. TÉRAM. Paris, Jules Gervais, 1884, in-12 de 162 p. 2 fr. — 15. *Mémoires d'un centenaire*, par ALEXANDRE DE SAILLET. Tours, Alfred Mame, 1883, in-8 de 237 p. 1 fr. 35. — 16. *L'onguent du berger*, par Mme DE STOLZ. Paris, René Haton, 1885, in-12 de 286 p. 2 fr. — 17. *Les Walbret*, par M. DU CAMPFRANC. Paris, Blériot et Gautier, 1885, in-12 de 337 p. 3 fr. — 18. *La vengeance du farmer, souvenirs d'Amérique*, par KARL MAY, traduit par J. DE ROCHAY. Tours, Alfred Mame, 1884, gr. in-8 de 239 p. 1 fr. 80 — 19. *Le roman d'un héros*, par AUGUSTE LEPAGE. Paris, Victor Palmé, 1885, in-12 de 430 p. 3 fr. — 20. *La petite Tzigane ou l'enfant perdue et retrouvée*, par LOUISE D'HAUTIÈRES. Tours, Alfred Mame, 1884, in-8 de 238 p. 1 fr. 35. — 21. *La vengeance d'un père*, par CHARLES D'AVOLD. Paris, Victor Palmé, 1885, in-12 de 584 p. 3 fr. — 22. *La fiancée de la mort*, par ANATOLE POSSON. Paris, Blériot et Gautier, 1884, 2 vol. in-12 de 263 et de 250 p. 6 fr. — 23. *Le dernier des flibustiers*, par C. DE LA LANDELLE. Paris, René Haton, 1884, in-8 de 316 p. 4 fr. — 24. *Bernardin de Saint-Pierre*, par A. GENEVAY. Paris, Ch. Delagrave, 1885, in-16 de 92 p. 0 fr. 25. — 25. *Claude Callot*, par A. GENEVAY. Paris, Ch. Delagrave, 1885, in-16 de 94 p. 0 fr. 25.

1. — Le nouveau volume de M. l'abbé Allègre est recommandé aux lecteurs par un si grand nombre d'approbations épiscopales, qu'on ne peut douter de son excellence à tous les points de vue. Il n'y a que fleurs et fruits dans cette *Corbeille*; point de guêpe à la piqûre doulou-

reuse, point de serpent au mortel venin ; aussi, chaque âge y puisera en toute confiance instruction et amusement. De sérieux conseils, donnés par les maîtres de la vie spirituelle, alternent avec des fragments poétiques tirés des meilleurs auteurs. Ce choix et cette variété dénotent un goût littéraire très éclairé et prêtent à ce livre le rare attrait d'offrir toujours des pages intéressantes en étant feuilleté au hasard.

2. — Plus d'une larme d'attendrissement tombera sur *les noms effacés* que Mlle Alphonse Karr a tirés de l'oubli. Son style simple et original prête une grâce charmante à ses héros inconnus ; et, parmi les quatre récits contenus dans ce volume, le second et le troisième réuniront tous les suffrages. Quelle âme aimante et généreuse se cache sous la robe de cet humble moine jardinier, devenu autrefois architecte par amour ; religieux après la mort de sa fiancée, et retrouvant dans son souvenir, à l'ordre de son supérieur, le dessin de la flèche qui manque encore à l'église de Caudebec ! Sa mort si calme au retour de la fête qui a inauguré son œuvre, son merveilleux chef-d'œuvre semble une page détachée de la légende des saints ; c'est une fleur poussée entre les ruines de Jumièges et gardant encore le parfum des vertus monastiques. Dans une sphère beaucoup moins élevée, au milieu d'une famille allemande nombreuse et besoigneuse, nous trouvons le dévouement pratiqué jusqu'à l'héroïsme par une jeune fille qui sait être à la fois la Providence et le souffre-douleur de ceux qui l'entourent. On entrevoit un instant l'espoir de son bonheur : elle est fiancée à un jeune médecin qui apprécie ses qualités exceptionnelles ; mais les promis sont si pauvres, si pauvres, qu'il faut attendre une position un peu lucrative pour se mettre en ménage. Les années s'écoulent, le jeune docteur quitte un pays où il ne pouvait gagner sa vie ; ses relations s'étendent, et des rêves plus ambitieux lui montent au cerveau. L'humble Louise n'est plus la femme qui lui convient ; aussi lui propose-t-il une rupture que son égoïsme et la généreuse abnégation de la pauvre dédaignée rendent bien facile : que de larmes brûlantes répandues en secret ! Peu de temps après, l'infidèle épouse une jeune fille qu'il croit riche parce qu'elle est entourée de luxe et fort gâtée par sa mère. Cette union n'est point heureuse : la nouvelle mariée, très indolente, sans aucune énergie, presque toujours souffrante, ne sait ni gouverner sa maison ni veiller sur ses enfants. Alors son mari compare cet intérieur abandonné à celui qu'il aurait pu avoir avec cette Louise si industrieuse, si dévouée, si intelligente des besoins de chacun ; et, à bout de patience, il l'appelle à son secours. Elle vient, la généreuse fille, malgré les luttes d'un cœur broyé ; elle vient, et elle fait bien ; elle pacifie cette famille, soigne la malade jusqu'au dernier soupir, et donne une bonne direction aux enfants. Mais une abnégation exagérée l'entraîne

trop loin quand, cédant à la demande de l'égoïste docteur, elle l'épouse quoique l'ancien amour soit tout à fait éteint. « En ceci Louise a tort, » dit courageusement Mlle Alphonse Karr : « il est des situations où il faut prendre son cœur à deux mains et s'en aller. L'affection trahie peut se dévouer toujours, mais se donner, plus jamais. »

3. — S'il est vrai que les propriétaires de campagne ont tort d'abandonner leurs champs pour habiter la ville, Mlle Zénaïde Fleuriot a tout à fait raison de mettre en relief le bon exemple d'une aimable famille dirigeant une grande ferme, où chacun concourt par ses soins et son intelligence au bien-être commun. La leçon se complète par le trouble qu'apporte dans l'harmonie générale un neveu et cousin, imbu des idées modernes, et qui veut vendre ce domaine, dont il est devenu héritier par des arrangements de famille. Il se lancera ensuite dans les spéculations financières et réalisera une grande fortune; ces calculs, combattus par sa mère, lui sont soufflés par une habile coquette *qu'il* épouse, et quelques jours après ce triste mariage, la maison si animée, si hospitalière, est vide et fermée. « Hélas! l'œuvre accomplie était mauvaise. Cette maison fermée, ce centre d'attractions diverses, mais toutes respectables et saines, détruit, c'était une grande influence perdue, une lumière éteinte, un drapeau abattu. C'était la fatale désertion enfin, qui est qualifiée de lâche et condamnée comme telle devant l'ennemi, et qui, accomplie dans l'ordre social, ne semble pas même mériter un blâme! »

4. — Nous avions déjà complimenté Mme Étienne Marcel d'avoir renoncé aux récits étrangers (polonais ou cosaques), pour nous conter de bonnes petites histoires dont les acteurs sont beaucoup plus sympathiques. Des compliments, ce n'est plus assez cette fois; il faut louer très haut l'étude si profondément attachante intitulée : *Un isolé*. Sans crainte et sans trembler, l'auteur, armé du scalpel et de la loupe, suivant la méthode d'aujourd'hui, compte les pulsations de ce cœur si tendre, étreint dans la fatalité de sa naissance comme dans un cercle de fer. Jacques est fils du bourreau! Cette pensée incessante empoisonne sa vie. Il n'ose pas répondre à l'amitié qui s'offre à lui, sans le connaître, il ne pourra jamais se choisir une fiancée; la crainte de devenir un objet de répulsion pour qui l'aimerait le glace de terreur. Il est bien un isolé. Les affections de famille l'entourent pourtant, mais là, dans cette maison, dont jamais un étranger ne passe le seuil, et qui renferme les horribles instruments de supplice, il se sent écrasé d'avance par la vie qu'il devra vivre. Et ses lèvres n'ont encore effleuré que les bords du calice : un frère aîné le dispense de l'affreuse, de l'inévitable succession! Il peut se choisir une carrière. Hélas! son frère meurt, et voilà Jacques aux prises avec toutes les horreurs d'une indicible torture morale. Il veut rejeter ce fardeau, il ne pourra jamais

accomplir l'abominable tâche. Son père, homme du devoir avant tout, ne comprend rien à des répugnances qu'il n'a jamais senties; il est le glaive de la loi, plus irresponsable que le juge et aussi nécessaire que la justice. Dans sa famille, les bourreaux se succèdent de père en fils, depuis plusieurs siècles. Aucun de sa race ne peut décliner cette charge; et sa dynastie doit fournir l'exécuteur des hautes œuvres de Paris; Jacques, courbé sous cette inexorable tyrannie, obéira, il servira d'aide à son père et ensuite... Mais les épreuves deviennent au-dessus de ses forces, il y succombe; en cherchant à sauver un condamné, il faillit à son devoir, et pris enfin en pitié par un magistrat qui devine ses souffrances, le pauvre isolé quitte la maison paternelle et va chercher la paix dans un cloître où son nom même restera inconnu.

5. — Une intéressante fiction, habilement mêlée aux émouvantes péripéties de la guerre de sécession, donne à des événements un peu oubliés un relief saisissant. Le héros poursuit son but au milieu de si grands dangers et en déployant une énergie si remarquable, qu'on le suit avec anxiété, en lui souhaitant toutes les bonnes chances, jusqu'au moment où on s'aperçoit qu'il a tout sacrifié, même ses affections, à la conquête des biens de la terre, devenus pour lui « pareils à ces « fruits de la mer Morte qui tentent le regard et ne laissent aux « lèvres qu'un goût de cendre et de poussière. » Aussi le plaint-on quand il meurt en touchant au but, mais sans trouver injuste qu'il soit victime de son ambition stérile.

6. — Le vrai courage, celui qui ne faiblit jamais, qui ne craint pas plus les railleurs que les balles ennemies, qui supporte les épreuves de l'injustice, aussi bien que les souffrances corporelles, ne peut se puiser que dans une conscience sans reproche; or, la conscience ne peut être calme qu'en rendant témoignage de tous les devoirs accomplis, et, d'abord, du plus grand, du plus impérieux de tous : du devoir religieux envers le divin Créateur. Voilà les réflexions morales qui ressortent à merveille de cette intéressante brochure intitulée : *Le Drapeau du régiment.* Nous la voudrions voir entre les mains de tous les jeunes gens appelés à devenir soldats ou volontaires; ils y puiseraient des exemples de patriotisme et d'abnégation qui font les héros chrétiens. Et la France en a tant besoin.

7. — Aimable *Tante Marise,* votre bonheur paraît trop lent à venir à ceux qui n'exploitent pas votre dévouement, comme la famille égoïste qui vous entoure. Absorbée par votre désir d'être utile aux autres, vous n'analysez guère vos sentiments personnels, et votre modestie vous cache vos rares mérites. Aussi ce nom de Tante Marise vous est-il bien donné par votre ingrate petite nièce; vous êtes la tante, la chose de tous ceux qui ont recours à vous, et votre touchante abnégation ne

s'aperçoit même pas combien on en abuse. Mais enfin, un ami d'enfance, qui n'est plus un jeune homme, puisque vous n'êtes plus une jeune fille, n'a pu rester insensible à tant de mérites; et au moment où vous alliez peut-être consommer, pour des ingrats, le plus grand des sacrifices, il vous supplie de jouir enfin du bonheur que vous lui donnerez en devenant sa femme. Deux types de vieilles filles très originales égaient ce récit un peu mélancolique : il est regrettable que le style, parfois prétentieux, ne soit pas en rapport avec la simplicité de ce sujet.

8. — Plus d'une jeune personne pourra partager *les Surprises de Berthe*, en voyant son oncle et tuteur se marier sous le spécieux prétexte de donner une seconde mère à l'orpheline. Heureuse, la pauvre sacrifiée, si, comme Berthe, elle rencontre une amie sincère, pieuse, sage, remplie d'expérience qui sache la guider dans toutes les situations difficiles de sa triste vie. L'étude du caractère de cette jeune fille est tout à fait intéressante et sympathique; on le voit se corriger, s'assouplir et s'affermir dans le bien, sous la douce influence de cette précieuse amitié. Berthe sera certainement une femme accomplie, tout à fait digne du bonheur qui devient sa récompense. Voilà un livre que toutes les mères aimeront à mettre entre les mains de leurs enfants.

9. — M. Georges du Vallon a bien compris qu'*un roman en Alsace* ne pouvait être que triste. Il retrace avec émotion les navrantes phases de la dernière guerre, en y ajoutant une compassion profonde pour ces Français arrachés à la France, et dont le patriotisme grandit à travers toutes leurs épreuves. Les premières pages de cette narration étaient pleines d'espoirs charmants; une famille nombreuse et unie allait encore resserrer ses liens par un heureux mariage; la guerre éclate, ajourne ces deux projets; chacun court où le devoir l'appelle, et quand, après six mois de désastres inouïs, il est enfin possible de se rejoindre, la fiancée, brisée de souffrances, n'a plus que la force de dire un dernier adieu à celui pour qui elle a tant tremblé, en lui recommandant de garder l'amour de leur chère Alsace. Une autre nouvelle contenue dans ce volume raconte cette histoire, tant de fois racontée, d'une jeune et charmante parisienne, mariée à un soi-disant baron allemand, dont le titre et la fortune sont illusoires. Au bout de quelques années, la pauvre femme ruinée, abandonnée, doit pourvoir seule à son existence et à celle de son fils. Elle fait face vaillamment à de grandes difficultés sans jamais se plaindre de celui qui a causé tous ses malheurs; mais, un jour, l'épreuve lui paraît au-dessus de ses forces, quand il faut déchirer le cœur de son Marcel, en lui refusant son consentement à un mariage ardemment désiré. Ce consentement, elle n'a pas le droit de le donner seule, son mari vit peut-être encore, et le nom qu'elle a pris depuis leur séparation n'est point celui qu'elle

devrait porter. De tristes années s'écoulent après cette révélation, la malheureuse mère accablée d'un inconsolable chagrin y succombe, et Marcel, seul maintenant et devenu docteur, se dévoue plus que jamais aux soins des malades d'un hôpital. C'est au chevet de l'un d'eux que l'énigme de sa destinée se dévoile : le père, coupable, revenant d'Amérique, sans en rapporter la fortune, tombe épuisé sur une route et est amené à l'hospice. Les charitables prévenances dont on l'entoure parviennent à vaincre son mutisme farouche; les réponses à quelques-unes de ses questions lui font reconnaître son fils dans le jeune médecin qui veille à son chevet; une réconciliation *in extremis* donne enfin la paix au mourant, et, à Marcel, l'espoir d'épouser celle qui a fidèlement gardé son souvenir.

10. — Mme de Sévigné jetait parfois la bride sur le cou de sa plume, et le style de la charmante marquise, sans rien perdre de sa grâce innée, y gagnait une désinvolture dégagée et toute originale. Mme Bourdon a-t-elle voulu employer le même procédé pour une œuvre d'imagination, et, laissant les chemins toujours suivis, s'est-elle laissé emporter un peu à l'aventure? On le croirait presque en lisant son nouveau volume, dont les différents récits ne ressemblent à aucun de ceux qui nous ont tant charmés. Passons, sans appuyer davantage, mais en demandant à l'aimable auteur de reprendre sa première, son excellente manière.

11. — Un peu romanesque et écrite d'un style légèrement prétentieux, l'histoire d'*un vieux Musicien* charmera pourtant ceux qui aiment que tout finisse bien. Les épreuves servent à mettre en relief les vertus d'un chacun; personne ne faiblit devant le devoir, quelque pénible qu'il soit; l'abnégation et le dévouement ne se démentent jamais; aussi applaudira-t-on avec joie à l'avènement d'un bonheur général qui paraît dépasser les plus fallacieuses espérances.

12. — *Les Récits d'un Alsacien* sont écrits dans la meilleure intention et peuvent prendre place à côté des histoires les plus édifiantes. Mais, pour les bien goûter, il faudra en espacer la lecture; sans cela, toutes ces conversions, arrivant à la dernière page, prévues dès la première, paraîtront peut-être un peu monotones.

13. — Mme de Stolz donne une mission de confiance et de charité à l'une de ses héroïnes; la bonne Baptistine, par ses exemples et ses conseils, enseignera à la frivole Suzanne les devoirs d'une femme, d'une mère de famille. Ce gentil complot est entouré de mystère, on tend d'aimables pièges, on se sert de petites ruses; enfin, le but est atteint; dorénavant l'aimable convertie suivra pas à pas les errements de sa conseillère devenue sa meilleure amie.

14. — *La Folie de Mariette* est si peu dangereuse qu'on la voudrait contagieuse, car ce patriotisme exalté et contenu préparerait fort bien

les cœurs aux actes d'abnégation qu'on doit à son pays, en paix comme en guerre. La douce et pure figure de cette simple villageoise inspire un respect sympathique qui fait tout le charme de ce petit volume.

15. — *Les Mémoires d'un Centenaire* contemporain remontent nécessairement aux années qui précédèrent de bien peu la révolution de 1789 et peuvent présenter quelque intérêt s'ils contiennent une peinture exacte des mœurs et des habitudes passées de mode aujourd'hui. M. de Saillet a-t-il puisé ces détails à des source assez sérieuses pour qu'on les accepte comme vérités? C'est une question à débattre entre gens qui étudient les chroniques du dix-huitième siècle; mais cet auteur a voulu, sans doute, donner beaucoup de vraisemblance à son centenaire en lui prêtant la prolixité chère aux vieillards.

16. — Placer ses espérances de fortune sur la crédulité humaine et la tromper est une habile déloyauté dont le moindre hasard *fait* presque toujours prompte et bonne justice. L'inventeur de *l'Onguent du berger* l'apprend à ses dépens, sans exciter aucune commisération pour lui ni pour sa famille, qui avait partagé sciemment les bénéfices de la fraude. Cette ruine, bien méritée, donne à des parentes humbles et honorables l'occasion d'exercer la plus chrétienne charité envers les malheureux d'aujourd'hui, si arrogants autrefois. Là est la meilleure morale de cette historiette.

17. — Les tristes scènes de la dernière guerre et de la Commune sont encore retracées par M. du Campfranc. Il y mêle l'histoire d'une famille Walbret dont l'un des membres participe à toutes les vilenies de ces jours néfastes. Son frère et sa sœur, navrés d'une telle conduite, cherchent leur consolation dans un dévouement mutuel et l'accomplissement de tous les grands devoirs imposés par la défaite et l'invasion; cependant le souvenir du malheureux enfant prodigue ne les quitte pas; ils lui gardent une affectueuse pitié, et, quand des circonstances providentielles remettent en présence les deux frères, un pardon suprême donne la paix au dernier instant du vaincu de la Commune, tandis qu'un rayon de joie éclaire son visage quand il apprend que sa pauvre petite fille sera recueillie et élevée par sa charitable sœur.

18. — Ceux qui ne craignent pas les émotions violentes de la chasse à l'homme par l'homme liront avec intérêt les souvenirs d'Amérique de Karl May. La sauvagerie des mœurs y est peinte avec une crudité de tons que la littérature naturaliste n'a guère le droit de condamner et qui séduira peut-être les futurs pionniers du Nouveau-Monde.

19. — Les épisodes de la guerre civile en Vendée ont déjà servi de thème à mille récits, et toujours Henri de La Rochejaquelein y est apparu comme le type accompli de l'honneur et du patriotisme. Cette belle figure resplendit de tout son amour pour son Dieu et son Roy.

Faut-il ajouter et pour sa Dame?... M. Auguste Lepage nous l'assure. Est-ce une révélation ou une invention? A nos yeux, elle ne saurait grandir le héros : sa vie si courte et si remplie, sa mort si admirable nous paraissent d'une incomparable beauté, offertes uniquement en holocauste à la patrie déchirée, à la religion offensée.

20. — Espérons qu'une statistique exacte compte moins d'enfants perdus que l'imagination n'en représente aux faiseurs de livres. C'est un sujet si souvent exploité qu'il devrait être abandonné ou, du moins, renouvelé par des détails inédits; mais, au contraire, Mme Louise d'Hautières, suivant ses nombreux devanciers, fait enlever la fillette par une troupe de saltimbanques ressemblant beaucoup à tant d'autres, et les aventures suivantes sont plus invraisemblables qu'originales. Heureusement, nous savons, par le titre même, que *la petite Tzigane* sera retrouvée; ce qui pourra éviter aux cœurs sensibles le chagrin de pleurer longtemps sur son sort.

21. — Cette époque du moyen âge, si troublée par la guerre des Guelfes et des Gibelins, et les prétentions de plusieurs princes à la conquête du royaume de Sicile, est encore dramatisée par M. Charles d'Avold, qui y intercale des poursuites de vengeances sanguinaires. Ces détails augmentent-ils l'intérêt de cette suite de scènes, où tant de gens se meuvent, se coudoient, se heurtent, se provoquent ou se tuent? Les lecteurs patients en jugeront.

22. — Un épisode fictif de la chouannerie suffit à M. Posson pour remplir deux volumes. Il est vrai que ses personnages ont tous l'habitude de développer leurs idées par de longues conversations, même dans les moments et les circonstances qui paraissent imposer plus d'actions que de paroles.

23. — Aimez-vous les aventures impossibles, les récits amphigouriques, les cauchemars éveillés? lisez l'ouvrage de M. de la Landelle; il vous transportera, sans dire comment, de Pologne en Sibérie, au Kamchatka, à Tamatave, en Chine, à Madagascar, et vous entourera toujours d'êtres si bizarres qu'on ne peut les prendre que pour des créations imaginaires. Au milieu de ce va et vient de courtisans, de sauvages, de princes, d'esclaves, d'officiers, de soldats, découvrez, si vous pouvez, *le dernier des flibustiers*.

24 et 25. — Chercher dans l'enfance des hommes célèbres les signes précurseurs de leur génie est un travail plein d'attraits. Voilà deux tout petits livres consacrés à Bernardin de Saint-Pierre et à Jacques Callot, qui ont dû causer de douces distractions à leur auteur, et qui n'en procureront pas moins à nombre de lecteurs. V. DE LA CROIX.

THÉOLOGIE

Apologie scientifique de la foi chrétienne, par le chanoine F. Duilhé de Saint-Projet, ancien doyen de la Faculté libre des lettres de Toulouse, professeur à l'École supérieure de théologie, lauréat de l'Académie française. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1885, in-8 et in-12 de XVJ-479 p — Prix : 6 fr. et 3 fr. 50.

Ce livre vient prendre dans notre littérature religieuse une place importante et qui jusqu'à ce jour était restée vide. Ce n'est, en effet, ni une démonstration chrétienne, ni un essai plus ou moins réussi d'apologétique générale. La démonstration évangélique, œuvre à la fois d'histoire et de philosophie, est en dehors du plan de M. Duilhé de Saint-Projet; et l'apologétique comprend au moins deux parties qui en sont également exclues: la partie doctrinale, défense des dogmes et de la morale révélés, et la partie historique, défense de l'origine transcendante du christianisme contre les théories qui l'assimilent historiquement aux autres religions. Il me semble, au reste, pour le dire en passant, que l'histoire des religions et l'étude des origines chrétiennes ont aujourd'hui, pour les apologistes, une importance capitale que M. Duilhé de Saint-Projet paraît diminuer un peu trop. Mais il a toute raison d'attacher à la défense de la foi contre la fausse science un intérêt encore plus général, car la science matérialiste pénètre à cette heure jusque dans l'enseignement primaire, encore plus profond, car elle atteint non seulement la religion révélée, mais les bases mêmes de toute morale. — Aussi, nous présente-t-il une apologie exclusivement *scientifique;* et ce mot ne vise que les sciences cosmologiques et biologiques, c'est-à-dire qu'il a, dans le titre et dans tout le cours du livre, la signification que l'usage actuel lui attribue: signification un peu étroite, il faut le dire, et qui a le tort de favoriser l'erreur contemporaine d'après laquelle la métaphysique n'est pas une science. — Quoi qu'il en soit, M. de Saint-Projet établit, avec une précision irréprochable, les droits respectifs de la révélation, de la métaphysique et de la science proprement dite, et il montre que le grand danger, non seulement religieux, mais intellectuel, moral et social, de l'heure présente, c'est qu'une science orgueilleuse prétend éliminer de l'esprit humain toute croyance soit surnaturelle, soit simplement spiritualiste. Il est vrai que la science qui affiche ces prétentions se condamne elle-même, puisqu'elle méconnaît son objet, ses limites et sa méthode; car, en niant la création comme origine première de l'univers, l'âme comme principe des actes humains, et Dieu comme première cause et fin dernière de l'homme et du monde, elle oublie que la science positive, selon la formule de M. Berthelot, « ne poursuit ni les causes premières, ni la fin des choses. » L'objection scientifique n'est devenue aujourd'hui si formidable que par suite

d'une double ignorance, fort commune parmi les personnes les plus éprises de progrès scientifique : ignorance des vraies méthodes et des vraies données de la science; ignorance des vrais enseignements de la foi. De là un état assez général des esprits cultivés, dont l'auteur n'exagère pas le danger en le regardant comme très menaçant pour la civilisation chrétienne : état de scepticisme et de fétichisme à la fois; scepticisme religieux, fétichisme scientifique. Le but de ce livre est précisément de ramener ce fétichisme à la raison, sans méconnaître sur un seul point les droits et les conquêtes de la science, et de rendre aux âmes une possession calme et ferme du terrain de la foi, par un règlement définitif des limites communes. La méthode répond bien à ces visées, et là résident, ce me semble, l'originalité de bon aloi, l'opportunité et la portée solide de cet excellent manuel. Sur les trois problèmes scientifiques auxquels tous les autres se ramènent (le monde, la vie, l'homme), il résout pleinement le prétendu conflit entre la science et la foi, par trois enquêtes successives: 1° quelles sont, sur chacun de ces problèmes, les données certaines de la science, et quels sont les enseignements nécessaires de la foi? 2° quelles sont ensuite, d'une part, les hypothèses scientifiques, et, d'autre part, les opinions et les interprétations plus ou moins autorisées des théologiens et des exégètes? 3° quelles sont, enfin, les hypothèses pseudo-scientifiques du matérialisme contemporain? — On ne peut manquer d'aboutir, sur la première question, à un complet accord; sur la seconde, à une entente facile; sur la troisième, à la victoire commune de la foi, de la raison et de la science elle-même contre l'erreur qui en usurpe le nom.

Ce qui précède n'est guère qu'un extrait de la première partie : *Introduction générale;* et les dernières lignes donnent l'idée des trois parties suivantes, consacrées successivement à la cosmologie, à la biologie, à l'anthropologie, et constituant dans leur ensemble, selon l'expression de l'auteur, *une contre-épreuve des certitudes de la foi par les certitudes de la science.*

Ainsi, en cosmologie : sur l'*origine* du monde, la foi n'impose que le dogme de la création, et la science n'a rien à dire; mais la raison dépose en faveur de la foi; — quant à sa *formation*, la foi ne prescrit rien, et la science propose une magnifique hypothèse, celle de Laplace sur la nébuleuse primitive; or, cette hypothèse se trouve en parfait accord avec l'exégèse biblique la plus sage et la plus autorisée. — Restent les hypothèses de l'atome éternel et de l'origine purement mécanique du mouvement, hypothèses opposées à la foi, mais également antiscientifiques, puisqu'elles sont hors du domaine de la science et d'ailleurs absurdes et contradictoires. — Reste, enfin, du côté de la foi, le dogme de l'efficacité de la prière, qui peut paraître en oppo-

sition avec la constance des lois cosmiques, mais qu'un examen attentif fait rentrer sans effort dans l'unité parfaite du plan créateur et providentiel.

En biologie : sur l'apparition de la vie, la foi ne prescrit rien ; mais la science géologique et paléontologique révèle, dans la succession des organismes végétaux et animaux, un progrès ascendant qui se trouve en accord avec la meilleure exégèse biblique. — Quant aux deux hypothèses opposées, fixité des espèces, évolution, elles ont l'une et l'autre des arguments probables où la foi n'est pas intéressée, et la plus récente des deux, la plus suspecte par les exagérations de quelques-uns de ses défenseurs, est peut-être la plus séduisante pour les spiritualistes. En effet, loin d'impliquer la négation, soit de l'acte créateur, soit de la finalité, elle donne à ces deux dogmes de la raison et de la foi une force et un éclat tout nouveaux.

En anthropologie, les vérités révélées sur la nature de l'homme, sur l'unité de l'espèce humaine, sur sa création relativement récente, trouvent dans la vraie science des appuis sérieux et pas l'ombre d'une contradiction. La fausse science seule affirme la descendance animale de l'homme et l'identité psychique de l'homme et de la bête. Leur distinction absolue est démontrée ici par ces facultés privilégiées, la raison et la liberté, et par leurs manifestations, qui rentrent dans la science anthropologique : le langage et les outils. Toutes les difficultés chronologiques venant de la *préhistoire* sont écartées par une interprétation également large et sincère des livres saints et par une notion exacte des résultats scientifiques acquis. L'auteur ne craint pas ensuite de dépasser la science pure, en défendant l'immortalité de l'âme et la Croix, symbole du salut par le sacrifice, contre la négation universelle de l'au-delà, qu'on voudrait nous imposer au nom de la science.

Ainsi, nous possédons désormais une apologie à la fois très sommaire et très décisive de notre foi contre les objections scientifiques; et cette apologie, préparée en quinze ans d'études solitaires et de leçons publiques par un écrivain qui n'en est pas à faire ses preuves, plaira aux esprits littéraires par la netteté du langage et, au besoin, par le mouvement et la couleur du style, autant qu'aux esprits scientifiques par la précision et la sûreté des explications techniques, et par la connaissance familière et le respect absolu des droits et des conquêtes de la science.

Léonce COUTURE.

Le Christianisme et les temps présents, par M. l'abbé EM. BOUGAUD, vicaire général d'Orléans. Tome Ve et dernier : *La Vie chrétienne*, avec une table générale analytique et alphabétique de tout l'ouvrage. Deuxième édition. Paris, Poussielgue, 1884, in-12 de VIII-468 p. — Prix : 4 fr.

Après quatorze ans de travail, M. l'abbé Bougaud a publié enfin le dernier volume de son grand ouvrage, *le Christianisme et les temps*

présents. Il est consacré à la vie chrétienne. Après avoir établi dans le premier volume que l'homme doit avoir une religion, dans le second que cette religion est celle que Jésus-Christ a apportée aux hommes, dans le troisième que cette religion est celle qui nous enseigne les grands dogmes de la Trinité, de la Création, de la Chute, de l'Incarnation et de la Rédemption, M. l'abbé Bougaud avait démontré dans le quatrième qu'il ne suffit pas d'être chrétien, mais qu'il faut de plus être catholique. Le cinquième volume achève et complète la démonstration de l'auteur en établissant qu'il faut être catholique pratiquant, c'est-à-dire mener une vie véritablement chrétienne. On voit combien le plan de M. Bougaud est simple, logique, lumineux, adéquat. Toute la religion se déroule ainsi sous nos yeux dans un magnifique tableau d'ensemble et dans tout l'éclat de sa beauté. Les principaux sujets traités dans le cinquième volume sont la foi, la prière, la confession, l'Eucharistie, le ciel, le purgatoire, l'enfer. Le fond de la vie chrétienne, c'est en effet la foi. Le juste, dit S. Paul, vit de la foi. Cette foi, il faut la cultiver, afin de devenir mieux qu'un simple honnête homme, un saint. Pour arriver à la sainteté, il faut de plus prier; il faut purifier son âme par la confession, la fortifier par l'Eucharistie. Il faut aussi se soutenir et s'exciter par la pensée et la méditation des fins dernières, la mort, le ciel, le purgatoire, l'enfer. M. Bougaud termine en jetant un coup d'œil sur le petit et le grand nombre des élus, la fin du monde, l'Église et l'avenir.

Par sa trempe d'esprit, par caractère ou par toute autre cause, M. Bougaud se porte volontiers vers les opinions les plus douces, celles qui lui semblent plus humaines. Cette tendance, qu'on a remarquée dans les volumes précédents, se remarque aussi dans celui-ci. Ainsi, au sujet du nombre des élus, il dit, p. 370 : « Il ne faut point prononcer à la légère que ce sera le petit nombre qui sera sauvé... Il semble même, à envisager le plan d'un peu haut, que ce sera plutôt le grand nombre qui sera sauvé. » En traitant de l'enfer, il écarte « ces peintures de tourments horribles, ces raffinements de cruauté, inventés par les poètes, les théologiens et les prédicateurs. » Laissons, dit-il, « ces supplices odieux, inconciliables avec la sérénité d'un juge tout-puissant qui punit et ne tourmente pas. » Il déclare aussi « que la question de la nature du feu de l'enfer est une question secondaire. » Enfin il admettrait volontiers une certaine mitigation des peines de l'enfer. « A la longue, dit-il, le tourment des damnés s'adoucirait. Un rayon de bonté filtrerait à travers leurs ténèbres. Leurs douleurs en seraient mitigées ; dans les uns, pour un temps, à certaines époques ; dans les autres d'une manière continue sans cependant cesser jamais. » Ce n'est pas ici le lieu de discuter ces opinions ; nous nous bornons à les signaler. Concluons : *Le Christianisme et les temps présents* est une

œuvre qui marquera ; elle a déjà fait beaucoup de bien ; elle en fera davantage encore : c'est là son meilleur éloge. N. O.

Œuvres pastorales et oratoires de Mgr Perraud, *évêque d'Autun*, membre de l'Académie française. Tome III. Paris et Poitiers. Oudin, 1885, in-8 de 634 p. — Prix : 7 fr.

Ce nouveau volume des *œuvres pastorales et oratoires* de Mgr Perraud s'étend du 6 janvier 1880 au 11 mars 1882, espace de temps dans lequel la persécution religieuse a suivi son cours, revêtant chaque jour quelque nouveau caractère, tantôt violente, tantôt hypocrite, et, sous cette double forme, soulevant également les protestations et les réprobations des hommes de cœur. Dans cet intervalle, en effet, se placent d'abord les décrets du 29 mars : Mgr d'Autun proteste contre ces actes iniques dans une belle lettre au président du conseil des ministres, puis fait parvenir ses consolations et ses encouragements aux religieux qui en ont été les victimes. La laïcisation de l'enseignement, l'interdiction des processions, la suppression de l'aumônerie de l'école normale, sont aussi le sujet d'éloquents discours ou lettres qui témoignent en même temps de l'ignorance et de la mauvaise foi des ennemis de l'Église. Je ne puis ici ni résumer ce volume, ni indiquer toutes les œuvres qui le composent : ce serait refaire la table des matières. Je ne parlerai donc pas des discours, lettres et instructions pastorales où l'évêque d'Autun trace à ses diocésains leurs devoirs dans les circonstances difficiles que nous traversons : c'est le simple accomplissement des devoirs de la charge épiscopale. C'est ne rien dire de nouveau que de dire que Mgr Perraud s'en acquitte avec un zèle et un talent qui n'ont pas besoin d'être loués : je veux simplement signaler la très belle lettre écrite à M. l'abbé Lémann au sujet des articles blasphématoires de M. Havet. On y verra quels services la critique intransigeante peut rendre à la science apologétique et comment Dieu sait faire tourner au bien de son Église les efforts sacrilèges de ses ennemis. Remercions Mgr Perraud de nous avoir donné cette bonne leçon. P. Talon.

SCIENCES ET ARTS

La philosophie des Grecs, *considérée dans son développement historique*, par Édouard Zeller, professeur à l'Université de Berlin. — Tome III. Deuxième partie, première section : *Socrate et les socratiques*. Traduction de M. Belot, professeur de philosophie au Lycée de Brest. Paris, Hachette, 1884, gr. in-8 de 355 p. — Prix : 10 fr.

La Maison Hachette poursuit lentement, mais sans défaillance, en même temps que sa belle collection d'éditions savantes, la traduction des monuments les plus considérables de la science étrangère. Le

tome troisième du grand ouvrage de M. E. Zeller sera accueilli avec non moins de faveur que les deux précédents. Ce n'est pas qu'en ce qui touche Socrate et son temps l'auteur ait eu besoin de ce talent de divination qui lui a si merveilleusement servi à reconstruire les écoles antérieures. Ici au contraire les documents abondent, car Socrate est demeuré de tout temps la figure la plus populaire de l'antiquité hellénique; mais la difficulté consiste précisément à peser d'une manière sûre l'importance et la valeur de ces données d'origine diverse, parfois même de tendances opposées.

Une *Introduction* qui n'a pas moins de 50 pages nous trace un tableau complet de la civilisation hellénique, telle que l'avaient faite dans la dernière moitié du cinquième siècle les transformations des idées religieuses et les développements prodigieux de la littérature et des arts. Suit une biographie complète de Socrate, destinée à prouver que « les défauts et les qualités du sage Athénien ont leurs racines dans le génie même du peuple grec, » ce qui amène M. Zeller à faire une vaste enquête sur les circonstances qui ont motivé sa condamnation et sa mort. Quant à son mérite philosophique, il nous paraît ici plutôt surfait que diminué : « sa grande pensée, lisons-nous, fut de restaurer la vie morale en lui donnant la science pour base; » mais, si M. Zeller insiste sur l'originalité pénétrante de la méthode inaugurée par Socrate, il est obligé lui-même de reconnaître l'insuffisance de son enseignement.

La partie sans doute la plus neuve et la plus utile du volume est celle qui est consacrée aux philosophes qu'on est convenu d'appeler, assez à tort, à ce qu'il nous semble, les « demi-socratiques. » M. Zeller, si attentif à rechercher partout la provenance et la filiation des idées, a très bien fait voir, d'une part, comment ces différentes écoles se rattachent aux courants intellectuels créés par la sophistique, et de l'autre, comment elles ont préparé l'avènement de trois doctrines célèbres, celles de Pyrrhon, d'Épicure et de Zénon.

Quelque soin qu'ait mis le traducteur à perfectionner son œuvre, il n'a pas pu enlever à certaines idées leur marque d'origine : ainsi, quand on me parle des « postulats » de la morale socratique, ou quand on me représente Socrate comme « l'instigateur de la philosophie du concept » (p. 172), j'éprouve tout d'abord un certain embarras. Un second regret, plus grave assurément, que laisse la lecture de ce répertoire si étendu, c'est de voir le silence presque systématique gardé sur les travaux souvent remarquables des philosophes français de ce siècle; on aimerait à y trouver signalés et analysés, ne fût-ce qu'en appendice, les livres de MM. Waddington, Fouillée, Chaignet, d'Eichthal, pour ne nommer que les principaux. Enfin quelques allusions fâcheuses, heureusement très rares (voir cependant p. 304), lais-

seraient soupçonner que nous avons affaire à un savant assez peu respectueux de nos croyances et de nos institutions.

Malgré tout, cet ouvrage est tellement hors de pair, par la sûreté et l'abondance des informations, que nous faisons des vœux pour la prompte apparition des deux volumes qui composent avec celui-ci la deuxième partie. Une phrase (p. 47) en résume très bien à l'avance le vif et saisissant intérêt : « Socrate est le germe fécond, Platon la riche floraison, Aristote le fruit déjà mûr de la philosophie grecque à l'apogée de son développement historique. » C. Huit.

La vie dans le mariage, par Antonin Rondelet. Paris, Émile Perrin, 1885, in-12 de 378 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un véritable traité d'économie sociale que vient de nous donner l'aimable moraliste dont les lecteurs du *Polybiblion* apprécient le talent d'observation. En effet, la société est fondée sur la famille, et elle ressent le contre-coup des innovations qui tendent à enlever à cette famille son caractère de stabilité. L'ouvrage se divise en quatre parties : *avant le mariage; la vie du mariage; les crises du mariage* et *de quelques formes particulières du mariage*. L'auteur, qui connaît admirablement tout ce qu'il y avait de bon et de sain dans notre ancienne France, rapproche les idées modernes des usages traditionnels de nos pères; il montre le charme et le sens profond de ces usages antiques, en même temps que les dangers des innovations adoptées de nos jours.

L'amour du foyer, le respect des ancêtres joint au dévouement pour les générations qui s'élèvent à ce même foyer, tels sont les principes que M. Rondelet s'efforce de défendre. Son livre, né de l'expérience des temps présents, renferme certains chapitres d'une grande vérité; nous signalerons notamment ceux relatifs à la démoralisation de la femme *par le théâtre* et *par les lectures*, sujets sur lesquels on ne saurait trop insister en raison des erreurs répandues à profusion sur ces points délicats et cependant de la plus haute importance. Le livre de M. Rondelet est donc appelé à faire du bien, et, ainsi que l'auteur l'indique dans la préface, il s'adresse non seulement aux personnes mariées, mais encore aux jeunes gens qui se préparent au mariage. L. L.

Dictionnaire d'agriculture. *Encyclopédie agricole complète,* par J. A. Barral. Premier fascicule (Aba-Ajo). Paris, Hachette, 1885, gr. in-8 de 150 p. — Prix du fascicule : 3 fr. 50.

Si l'on en juge par ce premier fascicule qui vient de paraître, cet ouvrage promet d'être considérable et sera une véritable encyclopédie utile à consulter non seulement par l'agriculteur de profession, mais encore par le simple curieux. Tout ce qui touche de près ou de loin au

sujet a été abordé et quelquefois traité en détail. C'est ainsi que, outre la manière de cultiver les plantes de toute nature, les arbres de toute espèce, etc., on trouve dans ce travail de nombreux articles relatifs à la botanique, la géologie, la chimie, la physique, l'histoire naturelle tant des animaux utilisés à quelque titre que ce soit, principalement à la campagne, que des oiseaux et des insectes utiles ou nuisibles. L'auteur décrit aussi et compare les instruments aratoires, depuis les plus simples en usage dans la petite culture jusqu'aux plus compliqués adoptés par les grandes exploitations. Notons enfin que la géographie, au point de vue agricole, n'a pas plus été négligée que l'histoire générale et la biographie des hommes marquants sous le même rapport. L'ouvrage est imprimé sur double colonne et renferme de nombreuses gravures dans le texte. CH.

BELLES-LETTRES

Les traductions en vers français au moyen âge, par JEAN BONNARD. Ouvrage honoré d'une récompense par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, imprimerie nationale, 1884, in-8 de 244 p.

Les traductions en vers français de la Bible au moyen âge ne peuvent prétendre au mérite de la fidélité ; elles sont sans exception l'œuvre de rimeurs qui n'ont vu dans la Bible qu'une matière propre à exercer leur talent et qui usent d'une grande liberté avec le texte sacré ; aussi n'hésitent-ils pas à supprimer de nombreux passages ou au contraire à amplifier certains autres récits en harmonie avec le goût de leurs lecteurs, et ils vont même jusqu'à ajouter des réflexions morales, des explications allégoriques et aussi quelques récits tirés des évangiles apocryphes ou d'autres légendes pieuses, populaires au moyen âge.

M. Bonnard s'est imposé la tâche, souvent ardue, de lire tous ces poèmes et de comparer entre eux les manuscrits qui nous les ont conservés ; l'analyse détaillée qu'il nous en donne a pour but de déterminer le caractère de ces traductions, d'apprécier leur valeur littéraire et d'en faire ressortir les passages présentant quelque intérêt. Certains de ces poèmes ne se départent pas de la forme vive du récit et, s'adressant fréquemment à des auditeurs à la façon des chansons de geste, semblent bien avoir été composés pour être récités devant un auditoire populaire dont ils cherchaient autant l'amusement que l'édification : telles sont les plus anciennes de nos traductions poétiques de la Bible, celles d'Herman de Valenciennes et de Jehan Malkaraume au douzième siècle, auxquelles M. Bonnard reconnaît une véritable valeur, et, pour une époque moins ancienne, une traduction anglo-normande où se retrouvent toutes les formules usitées dans la

littérature des chansons de geste. D'autres, au contraire, pleins d'enseignements moraux, d'interprétations allégoriques et d'applications morales, peuvent rentrer dans la classe de la poésie didactique déjà si riche pour le moyen âge ; les traductions de Macé de la Charité et d'Évrat nous semblent bien avoir ce caractère et sont loin de présenter le même intérêt que l'œuvre d'Herman de Valenciennes.

En parcourant ces longs poèmes, M. Bonnard n'a pas été seulement préoccupé de leur valeur littéraire, d'autres questions aussi ont attiré à juste titre son attention ; c'est ainsi qu'il a pu trouver une foule de renseignements curieux et nouveaux sur les traducteurs, leur temps, leur patrie et leur caractère, sur les mœurs de leurs contemporains et quelquefois des allusions à quelque événement historique ; il n'a pas non plus négligé de recueillir les curieuses légendes intercalées dans le récit sacré, surtout dans les traductions de parties du nouveau testament qui s'inspirent particulièrement des évangiles apocryphes et qui sont beaucoup plus nombreuses que les traductions de l'ensemble de la Bible ; enfin, l'examen des questions se rattachant à l'étude de la langue et du dialecte a été sommairement abordée ; elle aurait pu donner lieu à un travail bien plus étendu. Une table de tous les manuscrits connus de ces traductions termine l'ouvrage et ne sera pas la partie la moins utile de cet excellent livre. J. C. DU P.

Théâtre choisi de P. Corneille. Première partie, contenant *Le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte*, avec notes, analyses, appréciations et questionnaires, par le P. A. SEUGLER, de la Compagnie de Jésus. Édition classique conforme au nouveau programme, à l'usage des candidats au baccalauréat ès lettres, aux brevets de capacité et au diplôme d'études de l'enseignement secondaire classique et spécial. Lille et Paris, Lefort, 1885, in-12 de VI-486 p. — Prix : 4 fr.

Le R. P. Seugler veut-il aider seulement à multiplier les diplômes ? C'est trop peu. Sa préface nous indique le but élevé qu'il se propose.

« Bien des fois, en parcourant des éditions classiques de nos grands poètes, des manuels ou des études composées sur les auteurs français du baccalauréat, nous avons été attristé de rencontrer non seulement des appréciations inexactes sur notre sainte religion, mais encore des erreurs très graves sur les points les plus importants de son dogme ou de son histoire. Nous ne parlerons pas des insinuations impies de Voltaire ; les éditions classiques en deviennent plus sobres. Mais des auteurs plus modernes, historiens, littérateurs ou critiques, Sainte-Beuve, par exemple, pour ne citer qu'un des plus considérables, ont fourni à bon nombre de commentateurs de Corneille et de Racine les idées les plus fausses sur l'hérésie du jansénisme, sur Port-Royal, sur la grâce, sur Dieu, tel qu'il s'est révélé dans l'ancienne loi et

dans la nouvelle, sur N.-S. J.-C., sur les martyrs, sur les rapports de l'Église et de l'empire romain. De pareils ouvrages sont un danger pour la foi ; nous avons voulu en préserver la jeunesse catholique. Tel a été notre but principal en composant le Théâtre choisi de Corneille et de Racine. »

L'infatigable écrivain, l'ami de la jeunesse, le P. Seugler, un véritable Rollin, de janséniste passé jésuite, a déjà, en effet, commenté Racine avec la même science historique, philologique et littéraire, qu'il commente aujourd'hui Corneille. Il fera des bacheliers, soit ; mais des hommes avant tout, des chrétiens, des esprits justes, des cœurs élevés.

Corneille *avait l'âme fière et indépendante,* dit Fontenelle ; et la phrase est soulignée par le critique, comme il souligne tout ce qui est fort, grand, sublime, dans son poète, et capable de redresser nos âmes ! En avons-nous besoin ? C'est un ascète, dans son étroite cellule, qui nous donne des leçons de *fierté et d'indépendance !* L'ascétisme, c'est-à-dire la vie supérieure du prêtre chrétien, n'étrangle donc ni l'esprit ni le cœur. Ce sont les moines qui ont empêché jadis l'intelligence humaine de périr ! vous verrez qu'ils referont la France ! Je voudrais bien pouvoir citer plus d'un passage du savant commentaire. L'espace me fait défaut. Rendons hommage cependant à cette justesse d'une critique délicate et fine, à cet art de trouver le joint d'une action dramatique, de mettre tout en lumière, sans laisser le plus léger doute dans l'esprit, d'aller, de scène en scène, avec une pleine possession du sujet, avec une pleine possession de soi-même, sans rien perdre jamais du calme de la raison, ni de la douceur jusque dans la censure.

Pour s'élever haut, le P. Seugler s'éloigne-t-il trop de ses élèves ? ou dépasse-t-il son but ? Point du tout. Après avoir instruit, d'une façon toujours simple et précise, les élèves du dehors (il y en a tant qui ont besoin d'apprendre), et les élèves du dedans, c'est-à-dire les collégiens, il questionne ceux-ci ! Lisons ce questionnaire. Il porte juste où il faut ; il touche aux points essentiels que l'éducation la moins profonde ne peut pas négliger. En un mot, rien de plus complet que le théâtre choisi. — Et quand le baccalauréat ne sera plus, il formera encore des hommes de goût, voire même « des âmes indépendantes. »

A. Charaux.

Correspondance de Christophe Plantin, publiée par Max Rooses, conservateur du Musée Plantin-Moretus. Tome I (*Uitgaven der antwerpsche Bibliophilen,* n° 12). Anvers, Buschmann ; Gand, Ad. Hoste, 1883 ; in-8 de 320 p. — Prix : 7 fr.

La Société des bibliophiles anversois et l'un de ses membres les plus actifs, M. Max Rooses, méritent de grands éloges pour la publi-

cation qu'ils viennent d'entreprendre et qui ne doit pas compter moins de dix volumes. L'intérêt de leur contenu nous fait espérer qu'ils se succèderont rapidement.

Point n'est besoin de présenter Plantin à nos lecteurs; cet imprimeur anversois, originaire de Touraine, fut la souche d'une famille d'imprimeurs à peine éteinte et demeure illustre entre tous. M. Max Rooses est fort apprécié pour ses nombreuses publications, et son nom est devenu à peu près inséparable de celui de Plantin.

Quand on connaît les différents épisodes, parfois si tragiques, de la vie de Plantin, si bien racontée ailleurs par M. Rooses; quand on sait qu'il fut en constants rapports avec le géographe Ortelius, avec le cardinal de Granvelle, avec Arias Montanus, avec Pierre Daniel, avec Juste Lipse, avec Cayas, secrétaire de Philippe II, et avec les imprimeurs les plus célèbres de l'époque, tels que Paul Manuce, on comprendra le puissant intérêt de cette correspondance pour l'histoire littéraire, pour la bibliographie, et même pour l'histoire politique.

La mine très féconde du Musée-Plantin n'est pas la seule que M. Rooses ait utilisée; il n'a pas négligé les archives de Simancas, qui lui ont révélé d'abondants trésors. Le premier volume, seul paru, contient les lettres écrites par Plantin de 1555 à 1568; mais ce n'est qu'à partir du mois de juin 1567 qu'il semble avoir commencé à conserver régulièrement le brouillon de ses lettres. Dès lors la série se poursuit jusqu'à la mort de Christophe Plantin, arrivée le 1er juin 1589. Il y a toutefois quelques lacunes pour le temps de son séjour à Paris (1577-1578) et à Leyde (1582-1585); la presque totalité est écrite de sa main, soit en français, soit en latin ou en espagnol. Les quelques lettres italiennes conservées au Musée Plantin-Moretus sont l'œuvre de son gendre Moretus. Enfin il y a nombre de lettres qui ont disparu, probablement par la volonté même de leur auteur : je veux parler de sa correspondance avec les chefs des églises mystiques, Henri Niclaes et Barrefelt, car ses relations avec ces deux personnages étaient aussi suivies qu'elles étaient dangereuses.

Le travail paraît fort soigné; les notes, bien que peu développées, semblent suffisantes; et les connaissances approfondies de l'éditeur permettent de supposer qu'il n'a rien omis qui ne fût digne d'être inséré dans son recueil. H. Stein.

Correspondance de Louis Veuillot. Tome III. *Lettres à sa sœur*, II. — Tome IV. *Lettres à son frère et à divers.* Paris, Victor Palmé, 1885, 2 vol. in-8 de x-445 p. et de viii-440 p. — Prix : 7 fr. 50 le volume.

Deux nouveaux volumes de la correspondance de Louis Veuillot viennent de paraître : le troisième comprend les lettres à sa sœur, de 1868 à 1874, trois lettres à Louis Desquers, son neveu et filleul, enfin

toute une correspondance qui s'étend de 1854 à 1870, avec Mme de Pitray. Ces indications suffisent à montrer le caractère tout intime de ce volume. Ici, pas de lettres faites pour être publiées, et qui, par conséquent, revêtent toujours et gardent un certain apprêt, mais des lettres où l'affection s'exprime simplement, avec le charme, la spontanéité et l'abandon des causeries échangées entre deux cœurs qui savent que personne ne les écoute ni ne les entend. Un recueil de lettres de cette sorte ne s'analyse pas, mais il se lit, ou plutôt il se déguste, comme ces chaudes et exquises liqueurs faites des herbes et des fleurs de la montagne, et dont on veut savourer tous les sucs et humer à l'aise tous les parfums. Dans ce volume, comme dans le précédent, le polémiste et l'écrivain disparaissent presque, pour ne laisser plus paraître que le frère, le père, l'oncle, l'ami au cœur si tendre et si robuste, à la gaieté si communicative et si saine. Ce volume vaudra encore à l'auteur de *Çà et là* de nouveaux admirateurs et surtout de nouveaux amis.

Le quatrième volume a bien, lui aussi, sa note intime, puisqu'il y a quelques lettres écrites par Louis Veuillot à son frère ou à des amis auxquels il n'avait rien à cacher : cependant, les sujets ne sont plus en général les mêmes que dans le volume précédent : toujours les mêmes sentiments sans doute, mais revêtant une autre forme, puisque ce n'est plus le père, ou le frère, ou l'ami, mais plutôt l'écrivain, le journaliste, le grand écrivain catholique qui, maintenant, se révèle. Cette correspondance est, en quelque sorte, l'histoire de l'*Univers* et du parti catholique, mais écrite au jour le jour, avec cet accent ému et chaud du soldat qui raconte aux siens ses batailles et ses victoires. Nombreux sont les correspondants de Louis Veuillot de 1837 à 1854; je nomme les plus importants : M. du Luc, Dom Guéranger, le comte de La Tour, Mgr Parisis. Tels sont les noms qui reviennent le plus souvent dans les suscriptions des lettres, et l'on devine aisément l'intérêt de pareilles correspondances. Quelques-unes de ces lettres ont trait aux diverses querelles auxquelles fut mêlé l'*Univers :* on y verra que Louis Veuillot était tel dans l'intimité qu'en public, et qu'il ne se cachait pas pour porter à son adversaire des coups qui ne puissent être avoués. Ces lettres rendent un nouveau témoignage de la bonne foi de ses polémiques et de la sincérité de ses convictions. Œuvre littéraire d'un très haut mérite, c'est, de plus, un recueil de témoignages d'un grand intérêt pour l'histoire des luttes religieuses de notre temps.

P. Talon.

Œuvres de J. de la Fontaine, nouvelle édition, revue sur les plus anciennes impressions et augmentée de variantes, notes, notices, etc., par M. Henri Regnier. Tome II. Paris, Hachette, 1884, in-8 de III-519 p. — Prix : 7 fr. 50. (*Les grands écrivains de la France,* publiés sous la direction de M. Ad. Regnier, membre de l'Institut.

Nous avons annoncé (t. XXXVIII, p. 43), l'apparition du tome premier des fables de La Fontaine dans la collection des *Grands écrivains de la France,* et nous avons dit les motifs qui avaient retardé l'impression de ce volume; nous avons dit aussi avec quels soins il a été publié. Nous n'avons aujourd'hui qu'à répéter les mêmes éloges et qu'à le rappeler : chaque fable est précédée de l'indication très détaillée de ses sources, accompagnée de notes, les unes destinées à l'éclaircissement du texte, à la mention de curieuses analogies, les autres ayant un but plus littéraire et propres à mettre en relief la beauté de tels ou tels vers, la justesse de certaines pensées. Non content de ces commentaires, on a terminé le volume par un appendice où sont dans leur étendue insérés d'intéressants parallèles. Il a fallu une bien patiente érudition pour mentionner tant de références, et peu ont été oubliées. Dans notre précédent article, nous avions, toutefois, appelé l'attention des savants éditeurs sur les *Historiettes et anecdotes d'Étienne de Bourbon,* publiées par la Société d'histoire de France. Ils auraient pu y rencontrer plus d'un sujet traité par La Fontaine, et tel est encore, dans ce second volume, celui de la *Laitière et le pot au lait.* Ils liront cette fable à la page 226 du recueil précité. Remarquons, toujours à propos de Perrette, qu'il eût été plus exact de ne pas faire honneur à Andrieux du *Doyen de Badajoz,* joli conte qui appartient à Juan Manuel; mais l'erreur est de Charles Nodier. Ajoutons que le même Juan Manuel n'a point parlé de doña Truchana, mais de doña Truhana (*Libro de Patronio,* ex. VII, ed. Ribadeneyra). Nos observations tombent dans les minuties, la faute en est à l'érudition des éditeurs. Nous permettront-ils de leur indiquer un vieux poète espagnol, Pero Gonsalez de Uceda, qui vivait au quinzième siècle, et qui a fait des vers charmants, vraiment comparables à ceux qui terminent la fable de la *Laitière?* Ces vers, que nous avons essayé de traduire jadis *(La Cour littéraire de don Juan II)* se trouvent dans la *Cancionero de Baena,* tome II, page 57 de l'édition de Leipzig.

Un troisième volume complètera les fables; espérons que ce sera bientôt, et ne doutons pas un instant qu'il ne vaille les deux premiers.

Th. P.

HISTOIRE

Reisebilder aus Schottland (*Croquis d'un voyage en Écosse*), par ALEXANDRE BAUMGARTNER, S. J. Avec un frontispice, 15 gravures sur bois dans le texte et 16 hors texte. Fribourg en Brisgau, Herder, 1884, in-8 de XII-316 p. — Prix : 6 fr. 25.

Le P. Baumgartner n'en est plus à ses débuts littéraires. Il a publié depuis quelques années des critiques de Lessing et de Gœthe, œuvres de longue haleine, fort remarquées en Allemagne, une étude sur Longfellow, un gros volume sur Vondel, un petit poème sur Calderon, les litanies de la sainte Vierge en sonnets, une traduction en vers du petit poème islandais *le Lis*. La proscription n'a pas interrompu ces travaux : elle lui a procuré le loisir de faire une excursion en Écosse et de la raconter ensuite. Il semble qu'il n'y ait plus rien à dire sur l'Écosse, visitée chaque année par une légion de chasseurs, de pêcheurs et de touristes. Cependant, on ne l'a guère examinée jusqu'ici au point de vue qui doit intéresser plus spécialement un prêtre catholique, au point de vue religieux. Le P. Baumgartner décrit donc, en touriste consciencieux, les villes, les côtes, les lacs et les montagnes, rappelle les légendes et les souvenirs historiques, consigne ses impressions et ses réflexions personnelles, ainsi que le fruit de ses conversations et de ses lectures; mais il ne manque pas l'occasion de constater sur place la renaissance du catholicisme, autrefois si violemment persécuté dans cette contrée. Le nombre des catholiques écossais a décuplé depuis le commencement du siècle; il atteignait au dernier recensement un dixième environ du chiffre total de la population. Toutefois, la constatation de ce retour au catholicisme n'est pas l'unique préoccupation du prêtre touriste; le religieux est doublé d'un lettré. Ici, le P. Baumgartner rencontre le souvenir de saint Columba, d'Ossian, de Macbeth; ailleurs, visitant les lieux témoins des infortunes de Marie Stuart, il en prend occasion de réviser encore une fois son procès; il est reçu à la table des petits-enfants de Walter Scott, dans le fameux château rêvé et bâti par le baronnet. Quelle n'est pas sa joie de se trouver là dans un milieu catholique! C'est encore le prétexte de toute une étude biographique et littéraire sur Walter Scott et ses descendants. Le P. Baumgartner n'admire pas sans réserve le grand romancier; il lui reproche d'avoir, dans son habile reconstitution du moyen âge, oublié la clef de voûte de l'édifice, la foi catholique. Enfin, le livre n'est pas seulement illustré de gravures représentant des monuments et des paysages, mais aussi, l'auteur étant poète, de bon nombre de vers, tantôt originaux, tantôt traduits des poètes anglais ou écossais. Publié d'abord par fragments dans les *Stimmen aus Maria-Laach*, et remanié ensuite d'après les observations d'une seconde excursion, cet ouvrage,

en même temps édifiant et littéraire, peut encore être recommandé, comme itinéraire, pour l'exactitude des renseignements de tout genre qu'il contient. EMM. DE SAINT-ALBIN.

Old world questions and new-world answers, by DANIEL PIDGEN, F. G. S., Assoc. Inst. C. E. London, Kegan Paul, Trench and C°, 1884, in-8 de VIII-369 p. — Prix : 10 fr.

M. Pidgen n'est pas inconnu de mes lecteurs ; j'ai déjà eu l'occasion de parler de lui à propos d'un petit volume d'impressions de voyage en Asie et en Amérique (t. XXXV, p. 503), et je me réjouis de le retrouver en costume de touriste. L'ouvrage dont je crois devoir dire quelques mots est supérieur au premier, non comme style, comme entrain, comme talent descriptif, mais au point de vue de l'importance véritable ; il s'agissait, en effet, il y a deux ans, d'une tournée de plaisir, d'une fugue d'ingénieur en vacances ; aujourd'hui nous sommes invités à discuter des problèmes d'économie politique et sociale, à examiner des questions très graves et qui (pour employer une expression vulgaire très commode) sont palpitantes d'intérêt ; bref, à voir *comment le nouveau monde propose de résoudre les difficultés posées dans le monde ancien.* C'est bien là le titre du livre, et on voit de suite que le volume de M. Pidgen intéresse les philosophes autant et plus que les lecteurs en quête de tableaux pittoresques et d'aventures extraordinaires.

Je ne saurais mieux faire, pour commencer, que de traduire presqu'en entier la préface de notre auteur ; elle résume d'une manière admirable le rôle des États-Unis dans le monde civilisé. « Les États-Unis d'Amérique sont un immense alambic dans lequel les navires qui transportent les émigrés de l'Europe versent sans interruption une quantité considérable de substance inconnue, douteuse et même explosible ; cette substance est l'élément brut d'où sortira le peuple américain de l'avenir. L'*Américain,* tel que je le conçois, est un alchimiste social ; il a hérité de la pierre philosophale que lui ont léguée des ancêtres pieux, libres et courageux, et il est persuadé que ce trésor inappréciable lui permettra de transformer le caractère national de telle façon que le minerai impur et sans valeur deviendra un métal de choix. La démocratie est son réactif social, l'école commune est son principe *cristallisateur,* et la liberté intelligente est le produit qu'il cherche à réaliser dans son laboratoire. Séparer le courage de l'obstination quand il s'agit de l'Angleterre ; emprunter aux Français leur force de travail sans imiter leur superstition ; tirer parti de l'adresse irlandaise, tout en éliminant l'indolence qui l'accompagne ordinairement ; exploiter l'industrie de la race scandinave, et cependant ne pas reproduire leur défaut d'initiative ; prendre exemple de la docilité des

nègres et déplorer en même temps leur manque de ressources ; s'approprier, enfin, l'adresse et la patience des Chinois en laissant de côté leur indifférence. » — Voilà, certes, une tâche ardue ; eh bien ! les Yankees sont en bonne voie pour la réaliser.

La première question que se pose M. Pidgen est celle-ci : que sont les Américains ? Faut-il les chercher dans cette vaste population composée des éléments les plus hétérogènes : Anglais, Irlandais, Allemands, Italiens, Espagnols, Chinois et nègres que l'on rencontre depuis le golfe du Mexique jusqu'au lac Ontario, depuis Québec jusqu'à New-York ? Non, les véritables Américains sont les descendants des colons Anglais que les persécutions religieuses forcèrent d'abandonner leur patrie au seizième et au dix-septième siècle. Les petits-neveux des Puritains du temps de Charles Ier et ceux des Quakers de la Pensylvanie ont seuls le droit de revendiquer la qualité d'Américain ; et comme l'avenir des États-Unis est le plus grand problème du monde moderne, il ne faut pas s'étonner si les Anglais y prennent tant d'intérêt.

M. Pidgen nous transporte de New-York à Lowell, de Williamstown à Boston, observant avec le plus grand soin tout ce qui est digne de remarques, prenant des notes sur l'instruction publique, l'éducation des femmes, les sociétés de tempérance, les manufactures, les rapports entre le capital et le salaire, les tarifs, etc. ; le *farrago libelli* est à la fois varié et intéressant, parce que tout cela est étudié par un homme intelligent, dépourvu de préjugés, et disposé à estimer avec la stricte impartialité l'immense panorama qui se déroule devant lui.

GUSTAVE MASSON.

Histoire de la civilisation, par CH. SEIGNOBOS. Tome I. Paris, Masson, 1885, in-12 de III-420 p. — Prix, cartonné : 3 fr. 50.

On aimerait à recommander cet ouvrage comme livre de lecture pour la jeunesse, si le rare talent avec lequel sont groupés les derniers résultats de la science sur l'Orient, la Grèce et Rome, n'était gâté par le naturalisme déiste qui se manifeste plus ou moins ouvertement dans l'histoire du peuple de Dieu et des origines du Christianisme. Ce ne sont que des tendances, mais pour de jeunes esprits une tendance est pire qu'une négation brutale. Il est à noter toutefois que l'auteur rend pleine justice à l'action de l'Église, sur la société civile, lors de l'invasion des barbares, et retrace le caractère monastique d'après Montalembert. Mais, c'est Guizot qu'il suit dans l'histoire du soi-disant développement de la hiérarchie ecclésiastique : il répète là-dessus les fables presbytériennes du calvinisme nîmois, victorieusement réfutées par Gorini. Ajouterai-je que, comme spécimen des peintures de Pompeï, le dessin de la page 192 est un peu léger pour un livre d'éduca-

tion? Somme toute, ce livre amendé serait excellent : attendons, pour lui ouvrir nos collèges, une édition révisée.

BERNON.

Anonyme de Cordoue. *Chronique rimée des rois de Tolède et de la conquête de l'Espagne par les Arabes.* Éditée et annotée par le P. J. TAILHAN, de la compagnie de Jésus. Paris. Ed. Leroux, 1885, in-folio de 206 p. et XX planches héliographiques. — Prix : 50 fr.

La chronique que le R. P. Tailhan vient de publier n'a pas été estimée à sa valeur par les historiens espagnols ; à l'exception de Rodrigue Ximenes, qui n'a pas su l'employer utilement, les chroniqueurs ne l'ont pas connue. Quant aux historiens, et, parmi eux, il faut bien citer Mariana, ils ne cherchèrent pas à en profiter : ce document dérangeait des idées reçues, annihilait des légendes auxquelles on était habitué ; *le siège était fait*, on ne voulait pas le recommencer.

A l'extérieur, cette œuvre antique fut mieux jugée : dès 1640, le docte Béarnais Marca déclarait que, pour l'histoire d'Espagne au huitième siècle, il n'existait aucun autre livre ayant quelque autorité. De nos jours, Dosy s'est prononcé de même, et il suffirait de pareilles appréciations pour mettre en pleine évidence l'intérêt de la publication que nous annonçons.

Cette chronique fut tour à tour, et sans fondement, attribuée à Isidore de Beja et à Isidore de Séville. Elle fut écrite en 756 par un Espagnol resté inconnu et qui habitait la partie conquise quarante-deux ans auparavant par les Mores. Il devait être de Cordoue et ne paraît pas avoir appartenu à l'Église. Il donna à son livre le nom d'*Epitoma*, et composa deux autres ouvrages qui ne nous sont point parvenus, mais auxquels il fait allusion. Un troisième livre lui a été attribué, mais semble d'un Mozarabe du neuvième ou du dixième siècle.

L'anonyme de Cordoue est très impartial, il ne craint point en plusieurs circonstances de faire l'éloge des Arabes ; il est bien informé de ce qui se passe en Espagne, mais non toujours des faits du dehors. Il tient toutefois à rattacher son œuvre à l'histoire générale et, en tête de chacun de ses treize chapitres, cite le nom de l'empereur contemporain des événements qu'il raconte. Héraclius est le premier qu'il rencontre, Constantin Copronyme le dernier. L'anonyme écrit dans cette prose rythmée et rimée dont des ouvrages de saint Augustin et de Fulgence surtout avaient pu donner le goût aux lettrés.

Ce document a sans doute par lui-même une réelle importance ; mais ce qui en augmente énormément la valeur, ce sont les travaux dont il est devenu le motif. Au vieux tableau le Père Tailhan a mis un cadre magnifique. Le livre commence par une excellente introduction ; de nombreux éclaircissements occupent le bas des pages, et, sous le mo-

deste titre de notes et recherches, le savant éditeur nous donne une véritable histoire de la Monarchie visigothe, histoire écrite d'après les sources et exposée avec une remarquable sagacité. Nous voyons là se succéder, depuis Sisebut, tous ces rois dont le dernier, Rodrigue, a donné lieu à tant de légendes. Le Père Tailhan renverse, chemin faisant, bien des opinions erronées; il nous montre que, chez les Goths, la royauté était non héréditaire, mais élective; que, par conséquent, il ne faut point, comme on l'a fait, traiter Rodrigue d'usurpateur. Ce qui fit sa force dans sa lutte contre Witiza, c'est qu'il se présentait comme le défenseur de l'ancienne constitution, menacée par celui-ci. On a voulu voir aussi un tyran débauché dans le dernier roi goth, une espèce de Tarquin; mais il n'en fut pas ainsi : il faut reléguer dans le monde des fables populaires la séduction de Florinda et la vengeance du comte Julien. Cet épisode, d'origine arabe, ne fut raconté qu'au douzième siècle par le moine de Silos. Le Père Tailhan nous montre que Rodrigue a combattu les Arabes avec une grande énergie; mais des traîtres étaient dans son armée, qu'il avait, d'ailleurs, eu de la peine à réunir, et qui pouvait se composer d'une soixantaine de mille hommes. A ce sujet de la conquête de l'Espagne, le Père Tailhan conteste que ce désastre ait été amené par l'excessive dépravation que les Goths auraient introduite en Espagne. Il nie, avec pleine raison — contrairement aux assertions d'écrivains récents — que des sentiments d'hostilité existèrent entre les Hispano-latins et les Goths. Depuis longtemps les uns et les autres ne formaient plus qu'un seul peuple. Ce n'est donc pas à des sentiments d'antagonisme qu'il faut attribuer la défaite des Espagnols. Quant à la démoralisation dont on a voulu rendre les Goths coupables et qui aurait aussi aidé à la catastrophe, on a cherché à la prouver par les canons de quatre conciles. Le Père Tailhan fait remarquer que deux de ces conciles furent antérieurs à l'invasion des Goths, deux autres à leur conversion au catholicisme, et que les règlements disciplinaires allégués ne s'adressaient, réellement, qu'aux Hispano-latins. Si l'Espagne fut si rapidement vaincue, il faut, suivant notre commentateur, y voir la conséquence d'une fâcheuse constitution politique, le résultat des dissensions inséparables d'une monarchie élective. Dans un dernier chapitre, consacré aux champions de l'indépendance espagnole, le Père Tailhan nous montre les Asturies commençant la longue croisade qui finira par l'expulsion des oppresseurs et donnant par l'hérédité à une royauté renaissante une force qui avait manqué à la domination des rois goths.

L'édition de la *Chronique des rois de Tolède* est magnifique. Dix-huit planches héliographiques reproduisent les deux manuscrits connus de l'ouvrage de l'anonyme de Cordoue, et deux autres planches, d'une exécution non moins parfaite, nous donnent le fac-similé d'une

chronique de saint Isidore de Léon, que le Père Tailhan a jointe à son volume. Ce livre, sorti des presses de Burdin, d'Angers, est, par son exécution matérielle, digne de sa valeur scientifique. Th. P.

Histoire de la société française au moyen âge (987-1483), par RAOUL ROSIÈRES. 3e édition. Paris, Laisney, 1884, 2 vol. in-8 de 572 et 516 p. — Prix : 16 fr.

Trop souvent le *Polybiblion* a dû signaler à ses lecteurs les tentatives malheureuses d'auteurs, passionnés pour une idée préconçue, qui s'efforçaient très sincèrement, mais aussi très inutilement, d'oublier leurs préjugés, d'abandonner leurs préférences et d'écrire l'histoire avec impartialité. Ceux qui, au contraire, se vantent de parler en faveur d'un système, proclamant l'infaillibilité de leurs théories et avouant naïvement le mépris que leur inspirent les faits, ceux-là sont beaucoup plus rares, et ils méritent, à ce titre, une mention particulière. Une science nouvelle, la *sociologie*, aussi prompte dans ses inductions qu'indiscutable dans ses résultats, a révélé, paraît-il, à M. Rosières, les lois auxquelles doit obéir l'histoire des peuples. Grâce à cette connaissance précieuse, il a su se guider dans le dédale des faits, distinguer ceux qui méritaient d'être rappelés, c'est-à-dire qui venaient corroborer son système, écarter soigneusement les autres, persuadé qu'ils ne pouvaient avoir aucune importance sociale. C'est là le secret de son dédain pour « l'école d'érudition qui semble aujourd'hui accaparer l'étude du moyen âge. » Elle est, dit-il (t. II, p. 500), « d'un bon siècle en retard sur le mouvement intellectuel présent, fait encore ses recherches avec les procédés qu'employaient les Bénédictins de Saint-Maur et *croit naïvement que l'histoire ne doit s'écrire qu'avec des textes.* » Il ne pardonnera jamais à l'École des Chartes de n'avoir point encore érigé une chaire de sociologie (t. II, p. 495), et il remet à leur place les savants coupables d'écrire sans parti-pris : M. Bonnemère, avec quelques textes, « a eu raison des nombreux documents » cités par M. Siméon Luce dans l'*Histoire de la Jacquerie* (t. II, p. 501). Il n'est même pas besoin de réfuter M. de Saulcy, dont l'argumentation dénote « une singulière absence d'esprit critique » (t. I, p. 185). C'est aussi par où pèche une démonstration de M. d'Arbois de Jubainville (t. II, p. 296). « L'érudition moderne, si peu indépendante encore et si peu au courant des lois de la sociologie, n'a jusqu'ici fouillé les manuscrits féodaux... que pour y trouver de nouveaux textes propres à corroborer les lieux communs énoncés par les naïfs Bénédictins du dix-septième et du dix-huitième siècle (t. II, p. 299). »

En possession d'une telle méthode, il est facile d'imaginer ce qu'un historien peut dire. A la page 181 du t. II, M. Rosières, par exemple, affirme que, dans la théologie du moyen âge, la fortune de Dieu le

Père suit les mêmes variations et accomplit les mêmes progrès que la fortune du Roi de France. A propos de l'*Imitation :* « Jamais l'âme, dit-il (p. 277), n'a tenté un plus vigoureux bond hors de la raison et de la vie. » De même que M. Rosières distingue deux sciences au moyen âge, « celle des clercs, qui est stérile, et celle des laïcs, qui est féconde » (p. 288), de même il refuse d'attribuer aucune valeur historique ou littéraire aux chroniques qui ont eu le malheur d'être rédigées par des ecclésiastiques (p. 311). Quand il appelle la *Somme* de saint Thomas un « lourd et patient travail, » une « œuvre étonnamment creuse et débile, où pas un raisonnement n'a son point de départ irréfutable, et pas un argument son évidence péremptoire » (p. 179), nous ne commettrons pas l'indiscrétion de lui demander s'il l'a lue, mais seulement s'il a ouvert le livre moderne qu'il considère (p. 502) comme le dernier mot de la science sur la philosophie scolastique. Ce n'est pas ainsi que M. Hauréau apprécie l'œuvre de saint Thomas, et ce n'est pas à lui que M. Rosières a pu emprunter cette phrase : « Le moyen âge a mis cinq cents ans à élucider des problèmes philosophiques que le moindre penseur saurait résoudre en moins d'un quart d'heure aujourd'hui (p. 279). »

Il va sans dire que M. Rosières croit au *droit du seigneur* (t. I, p. 368), comme à la Pragmatique Sanction de saint Louis (t. II, p. 45), et qu'en matière de religion, il ne constate au moyen âge qu'indifférence ou fanatisme (p. 138). Mais, à côté de ces traits vieillis et tombés dans le domaine commun, il en est que M. Rosières peut revendiquer en propre : « A de certains moments, dit-il gravement, la France entière est folle ; au commencement du quinzième siècle, par exemple....., le royaume est perdu par le dément Charles VI et sauvé par la théomaniaque Jeanne d'Arc (p. 385). »

A en juger par les renvois qui accompagnent ces mille et quelques pages, M. Rosières a beaucoup lu. Mais a-t-il beaucoup retenu de ce qui ne s'accordait pas exactement avec ses théories préconçues? il est permis d'en douter. Quelque part, notre auteur déclare que l'Auvergne est la province la plus riche en châteaux du moyen âge, parce que, voyageant en chemin de fer de Clermont à Issoire, il n'a pas compté par la portière moins d'onze ruines féodales. C'est peut-être là le secret de la composition de ce livre : d'une façon générale, M. Rosières nous semble avoir beaucoup trop vu et décrit le moyen âge français « à la vapeur. »

N. VALOIS.

Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par le comte GABRIEL-JULES DE COSNAC et ÉDOUARD PONTAL, archiviste paléographe. Tome IV (janvier 1692-juin 1695). Paris, Hachette, 1885, in-8 de 518 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette importante publication se poursuit assez rapidement : voici le

quatrième volume, qui comprend trois ans et demi, du mois de janvier 1692 au mois de juin 1695, et dont la plus grande partie est remplie par le récit des événements militaires. M. de Sourches, qui ne quittait presque jamais le roi, le suivit à l'armée et assista au siège de Namur. Il est intéressant de comparer sa relation à celles de Racine et de Saint-Simon, qui firent la même campagne, l'un comme historiographe, l'autre comme mousquetaire gris. Le grand-prévôt recueille une foule d'observations qui ne sont point ailleurs, et son témoignage sera précieux pour quiconque voudra étudier les armées françaises au dix-septième siècle. M. Pontal dit avec raison (p. 395) : « Le soin que l'auteur prend de noter les incidents qui sont venus interrompre ou tout au moins gêner la rédaction de ses *Mémoires* témoigne de l'exactitude et de la conscience qu'il mettait à les écrire, et par conséquent de la confiance qu'ils méritent. » Le marquis de Sourches constate et admire le courage des troupes comme celui du roi lui-même. Racine sachant que ses lettres circuleraient à la cour et à la ville, et paraîtraient dans la *Gazette* ou dans le *Mercure*, on peut y soupçonner quelque complaisance dans l'arrangement de certains détails. Les *Mémoires* que M. de Sourches écrivait pour lui-même et pour sa famille, font encore plus d'honneur à Louis XIV. La bravoure personnelle de ce prince est demeurée devant Namur ce qu'elle était vingt-cinq ans plus tôt au siège de Lille; elle est même plus simple et annonce un plus tranquille mépris du danger : 13 juin 1692 : « Le roi vit toute l'action à la portée du mousquet, et il en vint plusieurs coups jusqu'à lui : ce qui est si véritable que le comte de Toulouse y reçut une contusion au bras droit; qu'il avait appuyé contre la chaise du roi et tout contre sa tête; que Châtillon y eut aussi une contusion à la cuisse; que le comte de Nonant, sous-lieutenant des gendarmes du roi, y eut un coup de mousquet à la tête derrière Sa Majesté, et qu'il y eut plusieurs soldats blessés sur la même crête où le roi était. Pour le canon, il en passa plusieurs coups sur la même hauteur, et la Courtade, capitaine dans le régiment de Toulouse, en eut le bras emporté. » — 24 juin : « Le roi alla à cheval jusque dans l'ouvrage neuf, et les courtisans eurent l'indiscrétion de l'y suivre, quoiqu'il eût témoigné, aussi bien que Monseigneur, ne le pas souhaiter. » Et en note : « Il faut avouer que le roi s'exposait trop; mais aussi les courtisans étaient bien indiscrets d'augmenter encore le péril où il était en le suivant en foule, même après qu'il l'avait défendu; mais les Français veulent être partout avec leur maître, et cela vient d'un bon principe, dont l'exécution se trouve quelquefois assez dangereuse par le mauvais usage qu'on en fait. » Le Dauphin montra dans toute cette guerre la même intrépidité, qui l'avait rendu si populaire après le siège de Philipsbourg. Le duc de Chartres, comme tous les princes de la maison royale, partageait le péril de ces troupes, qui ont porté si haut la gloire de la nation.

Louis XIV aimait à se faire raconter et redisait lui-même les beaux traits de simples grenadiers, et M. de Sourches confond soldats et officiers dans la belle expression de *braves gens*, qui revient si fréquemment sous sa plume. Ces *Mémoires* attestent d'ailleurs que l'esprit religieux s'unissait alors dans tous les rangs à l'esprit militaire. On cite souvent les lignes où Racine, après avoir parlé du lieutenant de grenadiers Roquevert, « respecté de toute l'armée pour sa valeur, » tué devant Namur, et sur le corps duquel on découvrit un cilice, ajoute : « On dit que, dans cette compagnie, il y a des gens fort réglés. Pour moi, je n'entends guère de messe dans le camp qui ne soit servie par quelque mousquetaire, où il n'y en ait quelqu'un qui communie, et cela de la manière du monde la plus édifiante. » La même popularité attend sans doute l'histoire de ce soldat du régiment Dauphin, tué à Steinkerque, dont la mort fut suivie de circonstances touchantes : 1er décembre 1692 : « L'intendant en écrivit au roi, qui ordonna qu'on s'informât exactement de quelle manière ce soldat avait vécu. Ce qui était certain était que, pendant une maladie de deux mois, dans laquelle il avait extrêmement souffert, particulièrement des grandes incisions qu'on avait été obligé de lui faire, on ne lui avait jamais entendu dire une parole plus haute que l'autre, et que, quand on lui avait demandé s'il ne souffrait pas beaucoup, il avait toujours répondu que Notre-Seigneur en avait souffert bien davantage pour lui, etc., etc. » Les régiments étaient partout accompagnés de leurs aumôniers, fournis par l'ordre des Récollets. Les blessés et les malades, Français ou ennemis, recevaient jusqu'au dernier soupir l'assistance des religieuses. Que de faits instructifs à recueillir sur la composition des armées et sur la vie de la noblesse française : Un comte de Rassent, cornette de son père à quinze ans, est blessé mortellement à ses côtés dans la campagne de 1693. Un jeune du Saussoy est mousquetaire dans la seconde compagnie, à l'âge de treize ans et demi. « Il est vrai, ajoute en note le grand prévôt, qu'on avait alors la rage de ne croire pas pouvoir mettre de trop bonne heure ses enfants dans le service. »

L'histoire fera son profit de certaines remarques sur les contributions payées par le clergé. Les économistes puiseront dans ce volume quelques éléments nouveaux à leurs calculs. Il y aura même quelque butin à faire pour le simple amateur d'anecdotes curieuses : 21 août 1693 : « La duchesse de Portsmouth était née le jour même que le défunt roi Charles d'Angleterre avait couché en Bretagne chez sa mère, lorsqu'il se sauva d'Angleterre après avoir perdu la bataille contre Cromwell, et depuis elle avait été la maîtresse de celui qui l'avait vue naître. »

J'offre de nouveau mes compliments aux savants éditeurs pour la sobriété de leurs notes. Je demanderai cependant à M. Pontal la per-

mission de lui en signaler une qui n'est pas exacte : 5 août 1692 : « La Berthière, sous-gouverneur du duc de Chartres, arriva et apprit que ce prince *n'avait pas eu pour un coup de mousquet*, qu'il s'en était fait *encore* donner un second presque aussi heureux que le premier. » M. Pontal fait observer qu'*un mot a été omis par le copiste* entre *eu* et *pour*. C'est une erreur. M. de Sourches s'est servi en cet endroit d'une expression élégante, un peu familière, mais très française, et qui n'est tombée en désuétude qu'au siècle dernier. Cela veut dire : n'en a pas été quitte pour un seul coup, etc. Littré en cite de nombreux exemples, notamment les deux suivants, empruntés, l'un à Molière, l'autre à Dancourt :

On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire.

A. Quel sujet auriez-vous de vous plaindre de moi?
B. *Je n'en ai pas pour un*, je crois en avoir mille.

X.

Le cardinal de Bernis depuis son ministère, 1758-1794. — *La suppression des Jésuites; — Le schisme constitutionnel*, par FRÉDÉRIC MASSON. Paris, Plon et Nourrit, 1884, in-8 de IV-568 p. — Prix : 8 fr.

En publiant, il y a sept ans déjà, les *Mémoires* du cardinal de Bernis, M. Masson promettait aux amis de l'histoire, si la famille de Bernis voulait bien lui continuer la confiance dont elle l'avait honoré, de retracer, à l'aide de documents publics et de lettres particulières, les dernières années du cardinal. Cet engagement, il vient de le tenir. Bibliothécaire du ministère des affaires étrangères, les archives du ministère, lorsqu'il y occupait si dignement un poste dont de mesquines rancunes l'ont exclu, lui avaient livré leurs secrets; la confiance de la famille de Bernis lui avait ouvert les riches et précieuses archives de Saint-Marcel; à l'aide de toutes ces pièces authentiques, il lui a été possible de reconstituer la figure, si mal connue, de l'archevêque d'Alby et de l'ambassadeur à Rome, pendant cette longue période de trente-cinq ans. Renversé par un caprice, Bernis supporte avec une rare dignité sa disgrâce; il se retire à son abbaye de Saint-Médard de Soissons ou plutôt à son château de Vic-sur-Aisne, qui en dépend. Mais il n'y reste pas longtemps. Choiseul ne tarde pas à se rapprocher de lui, et le roi lui donne l'archevêché d'Alby. C'est là sinon l'époque la plus brillante, du moins une des périodes les plus méritoires de la vie du cardinal. L'archevêque d'Alby, comme tous les évêques de cette époque, n'avait pas seulement une grande situation ecclésiastique, mais aussi une grande situation temporelle. Il préside les petits états de l'Albigeois, il administre en partie la province, et son administration, comme son épis- est signalée par des œuvres utiles : créations de routes, fonda- ospices, encouragements à l'agriculture et à l'industrie. Mais

le théâtre n'est pas assez vaste pour son activité. Au bout de cinq ans, Choiseul, désireux d'utiliser les talents diplomatiques de Bernis, et peut-être aussi de l'éloigner de la Cour, où cependant il n'allait plus depuis sa disgrâce, le charge de représenter la France à Rome. La situation était grave : il y avait un Pape à élire, et il s'agissait d'obtenir du Pape futur la suppression des Jésuites, poursuivie depuis plusieurs années par les princes de la Maison de Bourbon. Quelque jugement qu'on porte sur ce grave événement, il faut bien reconnaître que Bernis montra une incontestable modération. Ce n'était pas d'ailleurs la France qui réclamait avec le plus d'acharnement cette suppression, c'était l'Espagne, et Bernis penchait de préférence pour les mesures de douceur et les idées de conciliation. Mais les ordres de son gouvernement lui traçaient la conduite à suivre, et Bernis, élevé dans les traditions de la vieille école, avait pour le Roi un respect et un dévouement qui ne lui permettaient ni de discuter ni de raisonner. Plus tard, lorsque Pie VI laissa se reconstituer secrètement la Compagnie dissoute par Clément XIV, Bernis eût volontiers fermé les yeux si son collègue espagnol Florida Blanca ne l'eût poussé, pour ainsi dire, l'épée dans les reins.

Cette ambassade du cardinal à Rome jeta un vif éclat. Par la dignité et l'affabilité de son accueil, par la magnificence de ses réceptions, il éclipsait tous les autres ministres étrangers; il représentait manifestement, avec une supériorité que tous subissaient, le fils aîné de l'Église. Pas un voyageur de marque ne venait dans la ville éternelle sans se faire présenter au palais de France; il y avait là toujours table ouverte et chère exquise. Durant vingt-cinq ans, la maison du cardinal fut vraiment, comme on la qualifiait spirituellement, *l'auberge de France au carrefour de l'Europe*. Les princes étrangers comme les princes français, le duc de Glocester comme le duc de Chartres, le roi de Suède comme le grand duc de Russie, s'y donnaient rendez-vous en quelque sorte. En 1789, ce furent les émigrés, les Polignac d'abord, puis bientôt Mesdames; tous recevaient la plus cordiale et la plus magnifique hospitalité. Mais alors aussi ce fut la ruine. Si dévoué que fût Bernis au Roi, si déférent qu'il se montrât toujours à ses ordres, il y avait un terrain sur lequel cette déférence s'arrêtait, c'était le terrain de la conscience. Il avait tout fait pour éviter une rupture entre la France et le Saint-Siège, lors de la fatale Constitution civile du clergé. Mais quand on lui demanda un serment que sa conscience condamnait, il s'y refusa énergiquement, et l'on vit ce vieillard, habitué aux aises de la vie, sacrifier simplement, mais héroïquement, sa position et sa fortune pour rester fidèle à l'Église. Ce fut le couronnement de sa vie, car il ne survécut que trois ans à peine à sa destitution.

Les lecteurs du *Polybiblion* auraient plus d'une réserve à faire sur

cet ouvrage. M. Masson a tellement vécu avec la société française du dix-huitième siècle, et notamment avec le Parlement et les ministres de Louis XV et de Louis XVI, que, sur certains points, il a adopté leurs préjugés; c'est souvent un parlementaire de l'école de La Chalotais. Mais, en même temps, il rend à cette société évanouie, au clergé, à la noblesse et aux diplomates de la vieille France un hommage précieux. Son livre est écrit avec verve, plein de faits comme de documents; les tableaux sont peints avec de vives couleurs; les sources sont partout indiquées avec soin. Quelque opinion différente qu'on puisse avoir sur certains jugements de l'auteur, on n'en aura qu'une sur son érudition et sur sa bonne foi; son œuvre est une de celles qu'il faut lire, si l'on veut sérieusement étudier les graves questions qui se sont débattues dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Folk-Lore, par le comte DE PUYMAIGRE. Paris, Didier, 1885, in-12 de VI-366 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nom de M. de Puymaigre est trop connu et trop apprécié des lecteurs du *Polybiblion* pour qu'il y ait lieu de s'arrêter longtemps sur ce livre; car c'est M. de Puymaigre qui les tient au courant de ce qui se publie dans le domaine du folk-lore, principalement en Italie et dans les pays d'Outre-Pyrénées, qu'il connaît aussi bien que son pays natal de Metz.

Faut-il rappeler ce qu'est le Folk-lore, mot que nous avons emprunté à l'anglais, faute de pouvoir en créer un dans notre langue appauvrie? M. de Puymaigre le définit en termes très justes dans la préface de ce livre : « Folk-lore comprend dans ses huit lettres les poésies populaires, les traditions, les contes, les légendes, les croyances, les superstitions, les usages, les devinettes, les proverbes, enfin tout ce qui concerne les nations, leur passé, leur vie, leurs opinions. » C'est un programme si vaste qu'on ne peut reprocher à un écrivain de ne pas le remplir en entier. Pourtant, comme M. de Puymaigre a donné pour titre à son livre le mot FOLK-LORE tout court, nous devons remarquer qu'il n'en prend que deux branches — dans lesquelles il est passé maître, du reste — la littérature populaire (chansons et contes) et l'histoire littéraire comparée. Le titre est donc inexact en ce sens qu'on attendrait davantage.

L'érudition des recherches et l'agrément de l'exposition donnent une valeur toute particulière à ce recueil d'études, d'essais et d'articles épars jusqu'ici dans diverses revues et auquel ce titre de *Folk-lore* donne leur unité. Les savants s'y instruiront et le public lettré y prendra goût en voyant l'attrait et le charme de cette poésie simple et

vraie, et son intérêt historique par ses ramifications, les hasards de sa transmission et sa répercussion sur la littérature proprement dite (celle des lettrés). Ces rapports échappent souvent au public quand ils s'essaient aux recherches toujours fragmentaires par lesquelles les folk-loristes bâtissent lentement l'édifice de leur science ; mais ils éclatent aux yeux dans des études d'ensemble, comme celles que nous avons ici sur la poésie populaire en Italie, les chants populaires de la vallée d'Ossau, les chants flamands, les chants allemands de la Lorraine, quelques historiettes d'Étienne de Bourbon, le conte de la fille aux mains coupées, Virgile au moyen âge, les chansons de geste françaises et la poésie héroïque populaire castillane.

Nos littératures néo-latines du moyen âge apparaissent sous un autre jour, grâce à cette lumière que l'une projette sur l'autre. M. de Puymaigre a très bien résumé ce point de vue : « Villemain a été en France un des premiers critiques qui aient compris qu'entre les littératures romanes les rapports étaient assez grands pour que leur étude pût devenir le sujet d'un travail d'ensemble. Depuis on a compris quelque chose de plus, c'est qu'il est impossible de s'occuper sérieusement de l'une de ces littératures sans les connaître toutes. La ressemblance des idiomes, des origines, des mœurs; certains courants d'idées traversant les Alpes comme les Pyrénées ; des influences réciproques, nécessitent chez celui qui veut traiter de l'une des régions néo-latines, une profonde initiation à la vie des contrées voisines et exigent une érudition dont jadis on n'aurait pas deviné le besoin. »

Nous aurons indiqué le sujet de tous les articles importants de ce volume en ajoutant qu'il contient une petite dissertation sur la légende de Blondel, légende d'origine littéraire et répandue par le célèbre opéra de Sedaine et de Grétry et sa romance *O Richard ! O mon roi ! l'univers t'abandonne.* M. de Puymaigre montre qu'il n'y a rien de semblable dans l'histoire.

M. de Puymaigre a fait précéder son volume d'une préface sur l'histoire du Folk-lore qui renferme beaucoup de choses intéressantes et qui ouvrira des horizons nouveaux au grand public. Nous devons pourtant remarquer que ce que M. de Puymaigre dit de l'Allemagne n'est pas suffisant, surtout comparé au développement qu'il donne aux pays latins, et que pour la France il omet deux publications : les *Mémoires de l'Académie Celtique* au commencement du siècle, et la *Revue Mélusine* en 1877, qui, à ces deux époques, ont provoqué dans notre pays un mouvement de curiosité et de recherches dans le domaine négligé du Folk-lore.

Terminons par quelques observations de détail en vue de la seconde édition que nous souhaitons à ce livre : P. 199, écrire Ideler et non Hideler ; — p. 241, islandaise est une faute d'impression pour irlan-

daise ; — p. 245, au sujet de la religieuse ou de la sainte qui s'arrache les yeux par chasteté, voir un article de M. Wh. Stokes et un autre de nous dans *la Revue Celtique*, t. III, p. 443 et suiv., et t. V, p. 129; — p. 325, M. de Puymaigre omet la traduction de la chanson de Roland par M. Lehugeur; — p. 326, M. de Puymaigre emploie le terme de *dissyllabique* dans le sens de décasyllabique. Il a sans doute été trompé par l'analogie de son de *dissyllabique* avec le nom de nombre *dix*. C'est ce que les savants appellent de l'étymologie populaire, une autre forme du Folk-lore. H. GAIDOZ.

English towns and districts. *A series of Addresses and Sketches*, by EDWARD A. FREEMAN. London, Macmillan, 1885, in-8 de XII-465 p. — Prix : 15 fr.

L'histoire d'une nation repose essentiellement sur l'histoire locale ; telle est l'idée que M. Freeman a développée dans un volume fort intéressant dont je voudrais dire quelques mots ici. Il y a bien des gens habitués à voyager à l'étranger, et qui cherchent soit en Suisse, soit en Italie, des distractions à leurs occupations de chaque jour ; ces touristes n'ont qu'une très faible idée des trésors artistiques et historiques accumulés dans les villes et les villages de notre patrie. On rencontre parmi nous un grand nombre de personnes qui ne savent pas encore combien les études topographiques expliquent l'histoire du pays, et éclairent de leur véritable jour les différentes phases du développement national. Polybe disait avec raison (III, I) que l'historien doit d'un côté étudier le tout par l'appréciation séparée et distincte de chaque partie, puis retrouver ensuite dans chaque partie les traits généraux qui caractérisent l'ensemble. On ne saurait véritablement comprendre l'histoire d'une ville telle que Lincoln ou Exeter sans lui assigner sa propre place comme fraction de l'histoire du royaume. Réciproquement, personne ne peut se vanter de comprendre réellement l'histoire d'Angleterre, s'il ne sait quelque chose, tout au moins, des particularités distinctives qui donnent à chacune des principales villes son originalité à part, s'il ne se rend pas un compte exact des différentes manières dont les divers royaumes anglo-saxons se sont formés ; si, enfin, il ne saisit pas les rapports qui existent entre les anciennes circonscriptions et les subdivisions modernes dans les limites de chaque royaume.

J'ai essayé d'exprimer la pensée de M. Freeman en citant autant que possible M. Freeman lui-même ; son livre comprend huit essais ou dissertations qui ont paru d'abord dans la *Saturday Review*, *Macmillan's Magazine*, et d'autres écrits périodiques et qui ont été développés, refaits et remaniés pour la présente publication. Quelques-uns, avant d'être imprimés, ont été lus à des congrès archéologiques; un seul est,

si je puis m'exprimer ainsi, un véritable mémoire à consulter pour un point en litige entre le duc de Norfolk et le vicaire d'Arundel, petite ville située dans les domaines du noble lord; mais comme la discussion roule sur une particularité d'architecture ecclésiastique, M. Freeman a décidé (avec beaucoup de raison, ce me semble) de lui donner une place dans son volume.

La partie sud du pays de Galles, le Wessex (comté de Devonshire), la Mercie (Yorkshire, Lincolnshire, comtés de l'est et du nord-est), le Northumberland, le Sussex : tels sont les principaux districts dont notre auteur s'occupe et qui lui fournissent l'occasion d'esquisser à grands traits certains incidents et certaines individualités qui ont contribué à faire l'histoire d'Angleterre ce qu'elle est aujourd'hui. Où il n'y a pas un seul morceau qui ne soit pas intéressant, il est difficile de choisir; mais je me trompe fort si le chapitre relatif au monastère de Glastonbury n'est pas celui qui fixera surtout l'attention du lecteur. L'histoire de Glastonbury n'est pas celle d'une ville, d'une commune, d'une agglomération politique; son caractère distinctif est d'être pour ainsi dire un épisode tiré des annales ecclésiastiques; il y a plus, elle est non pas seulement ecclésiastique, mais monastique, et j'emploie à dessein cette expression pour faire comprendre que le clergé séculier n'a jamais eu rien à démêler avec l'abbaye de Glastonbury — avec le Glastonbury par excellence. Il y a eu, sans doute, des évêques de Glastonbury, et la grande charte est là pour le prouver, mais ces prélats étaient regardés comme des intrus, et les moines auraient donné beaucoup pour en être débarrassés. A Winchester, à Coventry, à Malmesbury, on essaya à diverses reprises de remplacer le clergé régulier par des ecclésiastiques ordinaires; à Glastonbury, jamais; et l'eût-on essayé, on n'aurait pas eu la moindre chance de succès. Celtes, Saxons et Normands semblent s'être donné rendez-vous dans ce célèbre monastère, et les légendes qui se rattachent à sa fondation remontent jusqu'aux origines du christianisme. Glastonbury est l'abbaye-type; aussi M. Freeman s'en occupe-t-il en détail, et son intéressante dissertation est accompagnée d'un plan de l'église. GUSTAVE MASSON.

Campagnes du général Oraa (1837-1838), par le lieutenant-général DE SAN ROMAN, avec une préface du général D. JOSÉ GÓMEZ DE ARTECHE. Tome I. Madrid, Tello, 1884, gr. in-8 de 400 p. avec deux plans de bataille et une carte du théâtre de la guerre en Aragon et Valence. — Prix : 13 fr. 60.

M. le lieutenant-général de San Roman vient de commencer la publication d'une histoire militaire des guerres civiles qui, de 1833 à 1840, ont eu pour théâtre les provinces espagnoles d'Aragon et Valence. Le tome premier de cet ouvrage, seul paru jusqu'à présent, comprend le

récit des campagnes du général Oraa en 1837 et 1838. C'est le 4 mars 1837 que la reine Marie-Christine donna au général D. Marcelino Oraa le commandement en chef de l'armée du Centre, laquelle comprit trois corps qui jusqu'alors avaient opéré séparément. Avant de faire entrer en scène le nouveau général en chef, l'auteur nous en fait le portrait. C'était, dit-il, un homme arrivé à l'âge de l'expérience, d'aspect vénérable, au corps endurci et à l'âme vigoureuse, plein de jugement et de patriotisme. Ancien soldat de la guerre de l'Indépendance, il avait franchi, l'un après l'autre, tous les grades de la hiérarchie militaire; général de brigade, puis de division, il venait de servir avec distinction dans l'état-major des généraux en chef Cordova et Espartero. Les troupes avaient en lui la plus grande confiance; elles admiraient le stoïcisme de ce vaillant qui, de ses yeux, avait vu son jeune fils tomber au champ d'honneur. Suit une description du théâtre de la guerre. L'auteur dessine à grands traits le système oro-hydrographique de la Péninsule, et il analyse en détail les conditions topographiques des provinces du nord qui vont servir d'échiquier au général en chef Oraa. Puis vient le récit des opérations, notamment des batailles de Barbastro et de Chiva, ainsi que de divers passages de l'Èbre. Des cartes et plans nettement établis permettent au lecteur de suivre tous ces événements de guerre. Mais la guerre civile n'est point finie. Nous espérons que la suite de cet intéressant ouvrage ne tardera pas à paraître.

L'-COLONEL HENNEBERT.

Manuel d'archéologie. *La vie antique (architecture publique et privée, mobilier, armes, costumes, mœurs, usages, etc.) des Grecs et des Romains*, d'après la 4e édition de E. GUHL et W. KONER, traduction faite par F. TRAWINSKI, sous-chef au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, revue et annotée par O. RIEMANN, maître de conférences à l'École normale supérieure, précédée d'une introduction par ALBERT DUMONT, membre de l'Institut. Deuxième partie. *La Vie des Romains*. Ouvrage orné de 530 gravures. Paris, Rothschild, 1885, in-8 de 497 p. — Prix : 15 fr.

La seconde partie de ce *Manuel* est entièrement consacrée à la vie romaine. Une table des sommaires, placée en tête du volume, indique immédiatement au lecteur les divisions et l'agencement de l'ouvrage. Au lieu d'être, comme la plupart des recueils de ce genre, conçu sous la forme d'un dictionnaire dans lequel les mots classés alphabétiquement sont suivis d'explications plus ou moins détaillées, d'après leur importance archéologique, ce *Manuel* se présente sous la forme d'un ouvrage didactique d'une lecture facile et attrayante. Chaque chapitre renferme le résumé des connaissances acquises sur un sujet déterminé. Les gravures sont nombreuses et bien exécutées. Les temples romains, les constructions d'utilité publique telles que les fortifications, les portes, les ponts, les aqueducs, les châteaux d'eau, les

constructions privées, les monuments funéraires et commémoratifs, les thermes, les lieux publics de réunion ou de divertissement, c'est-à-dire les basiliques, les forums, les cirques, les théâtres, les amphithéâtres se succèdent dans un ordre méthodique.

Les grandes ruines de Rome et de l'Italie ont fourni aux auteurs la plupart des illustrations. Citons cependant, parmi les monuments romains de notre Gaule, la Maison carrée de Nîmes, le théâtre d'Orange et le pont du Gard dont ce volume contient des représentations suffisantes. Nous regrettons de n'y point trouver le célèbre mausolée romain de Saint-Remy (Bouches-du-Rhône), dont l'inscription est expliquée dans une note avec une faute grossière de transcription (p. 138), l'arc de triomphe d'Orange et l'amphithéâtre de Nîmes. Un des annotateurs (p. 205, note 1) signale comme très connues les ruines de l'amphithéâtre de Vaison; il a voulu sans doute parler du théâtre antique de cette ville. Les notes ajoutées dans la traduction française sont, du reste, assez rares et assez superficielles; elles n'ont pas occasionné de grandes recherches aux érudits chargés de les rédiger.

Les chapitres VIII à XIII nous introduisent dans la vie privée des Romains: le mobilier, les vases et les ustensiles, l'ornementation des maisons, le costume, les repas, les bains, les jeux, le rôle des esclaves et l'exercice des différents métiers, tels sont les sujets traités. Dans le chapitre consacré aux ustensiles, notre merveilleux trésor de Bernay est à peine mentionné; il méritait au moins les honneurs de deux figures comme le trésor de Hildesheim. C'est par oubli sans doute que les annotateurs n'ont pas signalé Vienne en Dauphiné parmi les villes de la Gaule qui ont fourni les plus intéressantes et les plus nombreuses mosaïques.

Les derniers chapitres consacrés à la vie religieuse, aux jeux et aux divertissements publics, à la vie militaire, à la mort et aux funérailles, sont aussi attrayants et aussi nourris que les premiers. Signalons cependant un dessin qu'il serait nécessaire de faire disparaître de la prochaine édition; c'est celui de la figure 518 représentant la *conclamation*, d'après un bas-relief du Louvre : ce monument n'est pas antique; c'est une sculpture italienne de la Renaissance. Une table alphabétique générale des illustrations, des matières et des noms termine le volume et facilite singulièrement les recherches. T. DE C.

L'abbé Hetsch, par l'auteur des *Derniers jours de Monseigneur Dupanloup*, avec introduction de Mgr PERRAUD, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. Paris, Poussielgue frères, 1885, in-8 et in-12, XXIX-646 p. — Prix : 7 fr. et 3 fr. 50.

« Né dans l'hérésie, dit Mgr Perraud dans son *Introduction*, élevé dans le panthéisme, préparé par des talents de premier ordre à exercer

une sérieuse influence sur ses contemporains et à servir puissamment le drapeau dont il se déclarerait le défenseur, Albert Hetsch, objet d'une providentielle et touchante prédestination, est devenu successivement déiste, chrétien, catholique, prêtre ; et ceux qui voudront bien le suivre jusqu'au terme de ses courageuses ascensions ne fermeront pas le livre sans dire : ce prêtre fut un saint. » Oui, ce fut un saint, et le livre qui le glorifie n'est pas moins édifiant qu'attrayant. On sera de plus en plus touché, de plus en plus charmé, de plus en plus fortifié, en avançant dans la lecture de ces chapitres tour à tour consacrés au *protestant disciple de Strauss* et au *prêtre collaborateur de Mgr Dupanloup*, intitulés : *l'enfance d'Albert Hetsch, le gymnase, l'idée de l'unité, l'université de Tubingue, la vie d'étudiant, le doctorat, l'hôpital Sainte-Catherine, deux ans à Paris, le salon de Mme d'Hautefeuillle, Vita nova, études littéraires d'Albert Hetsch, la philosophie chrétienne, le foyer de la vie catholique, protestantisme et catholicisme, la morale catholique, conclusion, abjuration, excelsior, vocation sacerdotale, Monseigneur Dupanloup*, et (seconde partie) *le grand séminaire d'Orléans, le séminaire de la Chapelle, les vacances à la Combe, le règne de Dieu dans l'éducation chrétienne, le gouvernement paternel du supérieur, l'éducation intellectuelle, les victoires de la fermeté, vie spirituelle, le cours supérieur, le cours d'esthétique, l'Oratoire diocésain, apogée spirituel, épreuves, la guerre, l'œuvre de Saint-Joseph, Rome, plan d'une apologétique catholique, derniers labeurs, derniers jours.*

Le biographe a non seulement vu de près l'abbé Hetsch et recueilli de sa bouche les plus fidèles renseignements, mais il a eu communication des manuscrits de son vénérable ami, et particulièrement d'un journal intime où ce dernier a consigné, pour ainsi dire, l'histoire de chacune des heures de sa vie. Aidé par toutes ces confidences, par toutes ces révélations, empruntant aux précieux papiers laissés par l'abbé Hetsch les fragments les plus remarquables, encadrant ces fragments dans des pages qui sont en harmonie avec leur pure et éclatante beauté, il a peint, non sans un merveilleux bonheur, l'enfant, l'étudiant, l'homme, le prêtre, le penseur, l'écrivain, l'*éducateur*. Tous ceux qui ont connu l'abbé Hetsch diront devant ce portrait, où revivent les nuances les plus fines, les plus insaisissables, où toutes les ressources d'un art consomné sont doublées encore par les fécondes inspirations de la sympathie : Oh ! que c'est bien lui !

Soit dans le texte, soit dans les citations dont ce texte est émaillé, on trouvera des appréciations du plus vif intérêt et de la plus haute valeur sur une foule d'hommes et de livres mêlés à la vie de l'abbé Hetsch. Sans parler de Mgr Dupanloup, dont chaque page du récit illumine d'un rayon nouveau la grande figure, nous mentionnerons, au milieu d'indications d'une si riche variété, les noms de

Wieland, de Gœthe, de Robert Mayer, de Hégel, de Strauss, d'Uhland, d'Horace Vernet, du comte et de la comtesse d'Hautefeuille (connue comme écrivain sous le nom d'Anna-Marie), du baron d'Ekstein, de l'abbé de Cazalès, du comte de Champagny, de Charles Lenormant, de la princesse Borghèse, du chimiste J.-B. Dumas, de Ballanche, de Mme Swetchine, du Père Lacordaire, du Père Ratisbonne, du Père Gratry, de Dœllinger *qui depuis...*, de Pie IX, qui donna sa complète approbation au plan d'apologétique chrétienne que lui avait soumis l'abbé Hetsch, plan reproduit à l'*Appendice* (p. 621-633), et dont la non-réalisation est profondément regrettable, car le monument élevé par celui que Mgr Dupanloup appelait si bien « un grand esprit » aurait été vraiment digne de la bénédiction dont l'honorait d'avance le vicaire de Jésus-Christ.

Nous n'insisterons pas sur les délicieuses qualités littéraires de la biographie de l'abbé Hetsch, mais nous tenons à signaler l'importance de ce livre au point de vue moral et religieux. Les âmes chrétiennes y trouveront les exemples, les enseignements les plus salutaires et les plus élevés qui raviveront et redoubleront en elles, pour emprunter à Mgr l'évêque d'Autun une phrase éloquente (p. VI), « les flammes saintes du dévouement, de la piété, de l'amour du bien ». Le livre, comme le fait remarquer encore l'éminent critique (p. VII), est « une saisissante apologie de la foi chrétienne et catholique. » Aussi ce livre restera-t-il et sa douce et bienfaisante lumière éclairera-t-elle à jamais les esprits qui cherchent la vérité. Ce sera la digne récompense de l'humble écrivain qui a mis un si noble zèle et une si pieuse tendresse à remplir une tâche difficile, et auquel on peut appliquer, comme il l'a lui-même appliquée à ses deux héros, cette citation tirée du poème de Dante, « Et si le monde savait quel cœur il eut, après l'avoir beaucoup loué: il le louerait plus encore. »

T. DE L.

BULLETIN

La Maison et l'Église, *souvenirs d'un enfant catholique*, par AUGUSTE NISARD. Paris, Bray et Retaux, 1884, in-12 de 440 p. — Prix : 3 fr. 50.

En lisant le livre de M. Auguste Nisard, que d'hommes mûrs, que d'hommes parvenus au second versant de la vie, retrouveront leur propre histoire ! C'est l'enfance de plus d'un que M. Auguste Nisard a racontée, enfance nourrie aux enseignements de la foi, au lait des tendresses maternelles, aux lettres aussi ; enfance plus sévère peut-être que beaucoup d'enfances contemporaines, et cependant toute souriante. Ces parfums du buis de la procession des Rameaux, ces odeurs des Fêtes-Dieu lointaines que M. Auguste Nisard croit respirer parfois et qui lui rendent tout vif son premier âge, s'exhalent de maints endroits du livre, et nous versent, l'oserai-je dire, leur ivresse bienfaisante. Les détails intimes, familiers, humbles mêmes, auxquels se plaît la poésie d'aujourd'hui, abondent dans l'ouvrage

de M. Auguste Nisard; rien n'y est vulgaire : avant même qu'un rayon de gloire eût éclairé la maison modeste qu'on dépeint, la tendresse et la piété d'une mère y avaient tout ennobli. La langue de ce livre est saine et savoureuse; mais, pour être pleinement goûtée, elle exige parfois du lecteur une richesse et une précision de souvenirs littéraires qu'on n'est pas toujours en droit d'attendre. M. Auguste Nisard emploie volontiers les vieux mots et donne à des mots encore en usage le sens qu'ils ont dans les premières œuvres de Bossuet. Chez ce familier des maîtres, chez ce lettré qui sait par cœur des passages de l'évêque de Meaux, que tant d'autres, à leur grand dommage, n'ont jamais lus, l'archaïsme a un air de spontanéité et de naturel auquel, pour mon compte, je ne saurais tenir rigueur. Bossuet n'est pas le seul dont M. Auguste Nisard s'inspire ou qu'il cite; que de réminiscences virgiliennes *attendrissent* les pages de son livre ! Nul n'est plus latin que lui ; j'ajouterais presque qu'il l'est trop, témoin, à la page 283, tel mot imprudent qui, de Salluste, s'est glissé dans un livre où il choque à bon droit. Si classique que soit son goût, M. Auguste Nisard n'est cependant pas exclusif; dans cet ouvrage où les fêtes chrétiennes, où les pompes liturgiques sont décrites avec tant d'intelligence et d'amour « *mente cordis,* » la latinité de l'Église est noblement appréciée par l'auteur à qui nous devons une étude exquise sur *le latin de l'Imitation* (*Correspondant* du 10 août 1874). C'est le poète de *La Maison,* M. le marquis Anatole de Ségur, qui présente au public, dans une élégante préface, cette œuvre nouvelle de l'éminent professeur dont il a été l'élève.

A. LARGENT.

Pensons au Purgatoire, *ou nos Suffrages pour les morts,* par l'abbé F. CHAPOT, aumônier de la Providence de Nîmes. Nîmes, Lafare, 1885, in-12 de XII-300 p. — Prix : 2 fr 50.

Le titre dit assez le caractère du livre : c'est un livre de piété, où l'auteur plaide la cause des morts et sollicite en leur faveur l'aumône de la prière. Mais pour arriver à convaincre ses lecteurs, le pieux écrivain commence par exposer en détail une matière capitale dans l'économie chrétienne que, pourtant, trop de chrétiens ignorent ou tout au moins ne savent que d'une façon bien vague et insuffisante. Ce qu'on doit entendre par le mot *suffrage;* quelle est l'efficacité de nos suffrages pour les morts; quels motifs doivent nous engager à donner aux âmes du Purgatoire le secours de nos suffrages; par quels moyens nous pouvons les en faire profiter et comment ils leur sont appliqués : telles sont les diverses questions tour à tour résolues par le pieux auteur. Dans un dernier chapitre, il fait passer sous nos yeux les saints qui ont été plus spécialement nos modèles dans la pratique des suffrages pour les morts, et enfin nous fait connaître en appendice diverses œuvres particulièrement appliquées à cette touchante dévotion. Ainsi ce livre unit l'explication dogmatique qui éclaire notre intelligence à l'indication des diverses pratiques qui favorisent notre piété et qui soulagent les âmes souffrantes : double raison pour qu'il soit bien accueilli des âmes chrétiennes.

E. DE LA D.

Les inepties et le monopole de quelques livres scolaires officiels *adoptés dans les écoles publiques de Paris et recommandés par M. le Ministre de l'instruction publique pour les lycées et collèges,* par UN DÉLÉGUÉ CANTONAL. Marseille, librairie Marseillaise, 1884, in-12 de 95 p.

L'auteur de ce travail n'est certes pas un clérical ; sa voix n'en a que plus

d'autorité pour signaler les spéculations de librairie, c'est son mot, auxquelles se livrent, avec la complicité du gouvernement, certains inspecteurs primaires ; on agiote sur la vue des enfants en imprimant les livres scolaires en plus petits caractères que ne le permettent les règlements ; on agiote sur leur intelligence en remplissant ces livres d'inepties. Chose curieuse, et qui montre assez que l'auteur n'est pas des nôtres, il peut reprocher à des livres adoptés pour les écoles de Paris, des invocations à Dieu, des récits de Châteaubriand sur la Terreur, une anthropologie conforme à celle de la Bible. Ce sont là, il est vrai, des ruses maçonniques pour endormir la vigilance des chefs de famille. BERNON.

Le danger social, *ou deux années de socialisme en Europe et en Amérique*, par l'abbé WINTERER, député d'Alsace-Lorraine au Reichstag. Paris, Poussielgue, 1885, in-8 de IV-119 p. — Prix : 2 fr.

Cette nouvelle brochure offre un coup d'œil sur le mouvement du socialisme collectiviste et du socialisme anarchiste dans les différents pays d'Europe et d'Amérique depuis 1882. Elle se termine par des observations générales sur la situation, la nature de la plaie sociale, le remède ; ces observations dégagent les conclusions des deux premières parties de la brochure. Pour les années précédentes, dans deux autres écrits, M. Winterer avait suivi les premiers progrès du mal, et comme aujourd'hui, il en signalait la nature et le remède, qui n'ont pas changé : le mal, c'est l'athéisme ; le remède, c'est l'action de l'Église. Mais sur ces deux points, l'exposé de M. Winterer contient une lacune, et peut-être une erreur. Une lacune, car il ne suffit pas de dire que le socialisme est la négation de Dieu et de son décalogue ; pour expliquer la puissance que cette négation a prise de nos jours dans les masses, il faut constater qu'elle se retrouve en pratique ou en théorie dans l'esprit de l'école économique et libérale qui gouverne depuis un siècle les classes capitalistes. Une erreur, ou tout au moins une exagération, car, à côté de l'action morale de l'Église, M. Winterer fait appel à l'action économique de l'État ; sans doute il reconnaît que « l'État seul n'est pas à même de guérir la société. » J'irai plus loin : la mission de l'État est une mission négative, et, si je ne me trompe, pour obtenir dans la voie d'une réforme sociale des résultats positifs, ce n'est pas à l'État qu'il faut s'adresser, mais à des associations privées s'inspirant de la doctrine de l'Église. L'erreur de M. de Bismarck, erreur qui, nous pouvons l'espérer, lui coûtera cher, ce n'est pas seulement d'avoir méconnu la nature de l'Église, c'est encore d'avoir exagéré la portée d'action de l'État. BERNON.

La Question des Manuels d'instruction morale et civique, par l'abbé CHABOT. Paris, Poussielgue, 1884, in-12 de IV-206 p. — Prix : 2 fr.

Il a été déjà publié pas mal de brochures, et quelques-unes excellentes, sur les fameux *Manuels ;* cependant celle de M. l'abbé Chabot ne sera pas inutile, car elle fournit de nouveaux éclaircissements sur cette importante question, importante bien entendu à cause des points de doctrine qu'elle soulève et non point à cause des *Manuels* qui sont à peu près oubliés et méritent de l'être. M. l'abbé Chabot fait l'historique de la question, rappelle les raisons pour lesquelles les *Manuels* ont été condamnés soit par l'*Index*, soit par les évêques, et s'efforce de prouver qu'ils méritaient cette flétrissure. Cela nous vaut une série de chapitres sur les idées morales, religieuses, his-

toriques de M. Paul Bert et consorts, qui ne sont pas de nature à nous faire estimer le personnage et ses acolytes. A la lecture de ce petit livre, les catholiques gagneront d'être mieux éclairés sur une foule de questions d'une très haute importance, et d'avoir une conscience plus exacte des devoirs qui s'imposent à eux. P. TALON.

Les questions du jour résolues par le christianisme, par BERNARD D'ARMAGNAC. Paris, librairie de l'œuvre de Saint-Paul, in-18 de VI-398 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous la forme d'études courtes et fragmentées, séparées par leurs sujets, mais réunies par une communauté d'inspiration, M. le vicomte d'Armagnac examine la plupart des questions les plus débattues de notre temps. A bon droit, il s'attaque d'abord à ces formules creuses, à ces mots mensongers dont le mirage nous trompe : la liberté, l'égalité, la fraternité. Il n'a pas de peine à montrer que si la vieille France n'affichait point partout ces devises, c'est que les sentiments étaient vivants dans les cœurs, et que nos pères, abusés par des sophistes, ont imité le chien de la fable qui lâche la proie pour l'ombre : depuis les « immortels principes, » nous avons le mot, nous ne connaissons plus la chose. — Dans la deuxième partie du livre, ce sont les questions sociales que l'auteur passe en revue : origine et devoirs de la propriété, utilité et légitimité du capital, division du travail, droit à l'héritage, liberté du père de famille, expédients socialistes, solution chrétienne, bon emploi de la richesse, dangers du luxe et des arts, repos du dimanche, etc... Toutes ces questions si *actuelles* sont traitées d'un style élégant et d'un cœur ému, avec une érudition de bon ton et un ardent amour du bien. On peut s'étonner, toutefois, que dans ces pages qui, par leur objet et souvent par leur pensée, semblent étroitement alliées à la *Réforme sociale* de F. Le Play, l'auteur n'ait point songé à s'appuyer quelquefois sur une telle autorité. Dans les derniers chapitres, M. d'Armagnac montre l'Église avec l'armée pacifique des ordres religieux, protectrice des pauvres et gardienne de l'harmonie sociale. L'histoire à la main, il ne lui est pas difficile de prouver que, dans les âges lointains comme dans le passé d'hier, toutes les époques où la civilisation semble s'abîmer dans la barbarie, sont précisément celles où le sentiment religieux s'est effacé dans l'athéisme abrutissant. C'est l'enseignement que nous donne la tradition de la vieille Europe, et que nous rappelait naguère la démocratie républicaine du Nouveau-Monde, quand, aux fêtes de son centenaire, le congrès des États-Unis déclarait à l'unanimité : « Attendu qu'il a plu au Dieu Tout-Puissant de diriger et de garder les États-Unis d'Amérique à travers un siècle de vie nationale et de couronner notre peuple des bienfaits suprêmes de la liberté civile et religieuse, le sénat et la chambre des représentants, assemblés en congrès, reconnaissent avec adoration, au nom du peuple des États-Unis, que Dieu a été la fontaine et la source, l'auteur et le donateur de tous ces bienfaits, et que nous dépendons entièrement de sa providence. » Est-il permis d'espérer qu'à l'occasion d'un prochain centenaire, chez la « fille aînée de l'Église, » les pouvoirs de notre jeune république obéiront à une aussi haute inspiration et sauront imiter la grandeur de ce pieux hommage ? A. DELAIRE.

L'Association chrétienne des honnêtes gens sur le terrain des affaires. Paris, au bureau du *Crédit Mutuel*, 23, rue des Lombards. 1884, in-8 de 572 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre, dû au Révérend Père Ludovic de Besse, est plutôt la réunion de

rapports fort intéressants du reste, qu'un ouvrage proprement dit. Nous espérons que le dévoué fondateur du *Crédit Mutuel* en France résumera un jour dans un travail spécial le but et l'organisation de cette œuvre sociale. Tel qu'il est cependant, le volume permet de saisir les deux idées principales de tout le système. Le Père Ludovic a pensé d'abord avec raison que, pour ramener les hommes indifférents aux idées religieuses, il fallait s'occuper de leurs intérêts temporels, avant de s'élever à des considérations plus hautes ; il conçut alors la pensée d'une association de négociants honorables, *mais n'étant pas nécessairement des chrétiens pratiquants*, formant une banque populaire au moyen de la souscription d'un capital ne portant pas intérêt, mais ouvrant du crédit aux actionnaires. Le *Crédit Mutuel populaire* a donc pour but d'unir les individus qui aiment la justice, en les mettant à même de n'être pas victimes de leur ignorance ou de leur faiblesse et en leur permettant de s'aider mutuellement pour assurer la prospérité de leurs affaires. Les résultats déjà obtenus à Angers et ailleurs sont de sûrs garants de l'avenir de cette forme de l'association, d'autant plus nécessaire que nous périssons par l'isolement et l'individualisme. D'un autre côté, le Père Ludovic cherche à faire pénétrer dans l'esprit des catholiques que c'est pour eux un devoir de conscience de ne pas donner leur argent à des négociants qui font un mauvais usage des bénéfices de leur industrie (voir pages 135 à 198 les graves enseignements que renferme ce chapitre). Nous ne pouvons en conséquence qu'encourager les hommes soucieux de l'avenir social du pays à méditer l'ouvrage du Père Ludovic et à apporter ensuite au zélé Religieux leur coopération active pour ses œuvres.

YV. LE BRETON.

Des échanges entre les nations. *Situation industrielle et agricole de la France*, par A. DE BORDAS. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1885, in-12 de x-267 p. — Prix : 2 fr. 50.

Si la question des échanges a occupé tant de personnes depuis que la science économique existe, est-ce à M. de Bordas qu'il appartient de la résoudre ? Voilà ce que le lecteur se demandera peut-être, dit-il ; aussi a-t-il soin d'assurer en commençant qu'il n'a pas cette présomption et que son but est seulement de réunir les arguments en circulation et d'étudier avec ordre quel est en cette matière le rôle du législateur. A la prospérité matérielle, but trop exclusivement poursuivi par les économistes, se joint pour le législateur la préoccupation de l'amélioration morale, qui prime tout ; tel est le point de vue auquel M. de Bordas étudie notre crise industrielle et agricole. Il se rattache donc au mouvement créé par Le Play, et l'on ne saurait placer son travail sous un plus heureux patronage. BERNON.

Le vol des araignées. — La cave des apiculteurs, par le R. P. BABAZ, S. J. ; avec une notice biographique par Mme CLAUDIUS LAVERGNE. Paris, V. Palmé, 1884, in-12 de 284 p. — Prix : 3 fr.

Dans ce petit volume, édité avec autant de soin que de goût, nous dirions volontiers même de luxe, Mme Claudius Lavergne a réuni deux opuscules du R. P. Babaz, qu'elle a fait précéder d'une touchante notice sur la vie du bon Père. Lettré délicat autant qu'observateur ingénieux, le P. Babaz eût été au premier rang parmi ceux qui excellent à décrire la nature avec tout l'art du style. La loi d'obéissance a tourné son incessant dévouement vers l'ensei-

gnement de la jeunesse et les œuvres d'apostolat; mais le professeur de Mongré n'a jamais cessé d'aimer ses belles montagnes de la Savoie et d'admirer les poétiques merveilles de la création. Des deux petits mémoires que réédite Mme Lavergne, le premier a été présenté à l'Académie des Sciences en 1867, et le second avait paru sous forme de lettres successives dans les *Études religieuses*. Ce sont de petits chefs-d'œuvre d'observation fine. L'un raconte les étranges migrations de certaines espèces d'araignées, qui non seulement *dardent* leurs fils en l'air sur de surprenantes longueurs et s'élancent ainsi sur un invisible chemin, mais encore voguent ou nagent dans l'atmosphère, s'élevant aux beaux jours du printemps pour aller tendre leurs toiles dans ces hauteurs où volent les hirondelles, et redescendant à l'automme quand s'abaissent les *fils de la Vierge*. L'autre ne se borne pas à faire le récit d'expériences ingénieuses que chacun voudra répéter : il apprend surtout aux apiculteurs les moyens pratiques et faciles pour nourrir les abeilles à volonté, parfumer le miel, recueillir le meilleur de la contrée, sauver les ruches appauvries et les transformer en ateliers riches et productifs. Rien n'est attachant comme le tableau des mœurs et des travaux de ce petit monde, sans cesse en mouvement du rucher à la *cave*. Et chaque page dans l'œuvre du Créateur renferme de pareils sujets d'admiration; que de merveilles pour qui ne refuse pas systématiquement de les voir.

A. Delaire.

Commedia di diece vergine. Florence, libreria Dante, 1883, in-8 de 88 p. — Prix : 3 lire.

La Commedia di diece vergine est la quatrième œuvre dramatique connue écrite sur la parabole évangélique des vierges sages et des vierges folles. Les éditeurs de cette plaquette, MM. Alvisi et Rœdiger, qui en empruntent le texte à un manuscrit de la Bibliothèque Ricciardina, de Florence, la datent du seizième siècle, et l'attribuent à un moine. C'est, disent-ils à bon droit, le développement complet de la parabole. L'action en est large, les personnages multiples et chacune des vierges représente une vertu ou un vice. Le démon joue le rôle de tentateur, au lieu d'être simplement l'exécuteur des décrets de Dieu, comme dans les drames provençal, allemand et flamand. MM. Alvisi et Rœdiger donnaient leur édition sur une copie du dix-septième siècle; ils ont tenu à maintenir le texte primitif en ne corrigeant que les fautes évidentes du copiste, et en respectant l'orthographe très importante, puisqu'il ne s'agit que de philologie. *La Commedia di diece vergine*, de valeur littéraire à peu près nulle, fait partie de la collection d'*Operette inedite e rare*, éditée par la librairie Dante, collection qui contiendra un curieux volume sur Vittorio Alfieri, enrichi d'œuvres inédites du grand tragique italien.

A. Savine.

Le Voltaire des écoles. *Extraits des œuvres de Voltaire à l'usage des écoles primaires*, avec une notice bibliographique et des notes grammaticales, historiques et littéraires, par M. X.... ancien élève de l'École normale supérieure, et R. Lavigne, agrégé des lettres, professeur au lycée Henri IV. Paris, Delagrave, 1885, in-12 de VII-330 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce petit livre est divisé en deux parties : *Voltaire prosateur, Voltaire poète*. La première partie comprend : 1° correspondance; 2° romans, contes, mélanges; 3° morale, philosophie; 4° critique littéraire; 5° histoire. La deuxième partie comprend : 1° odes, épîtres, discours; 2° satires, contes; 3° poésies mêlées; 4° épopée; 5° théâtre.

Suivant les promesses de leur préface, les auteurs de ce recueil se sont efforcés de garder la neutralité, et ils y ont réussi dans le sens strict du mot, c'est-à-dire qu'ils n'ont, je crois, laissé passer aucun de ces morceaux soit irréligieux, soit immoraux, soit violents et grossiers qui encombrent et salissent en tant d'endroits les œuvres complètes de Voltaire. Mais, pour des catholiques, est-ce suffisant qu'un Voltaire édulcoré, neutralisé et par conséquent bien près de passer à l'état de personnage inoffensif et charmant aux regards de ceux qui ne l'ont pas étudié dans ses livres, et qui ne le connaissent que par ce que ce petit recueil leur laisse voir? Je ne le crois pas, et quelques blâmes discrets jetés çà et là dans les notes ne me paraissent pas suffisants pour opérer cette fumigation dont Voltaire a tant besoin. Pour que Voltaire soit mis sans danger entre les mains de la jeunesse catholique, il faut hardiment flétrir ses vices et sa déloyauté et présenter sous son véritable aspect cette grimaçante et bien vilaine figure. Alors on pourra laisser la jeunesse s'abandonner aux charmes de cet esprit endiablé. Cette réserve me paraissait nécessaire, mais je ne puis pas ne pas dire que ce petit recueil est fort bien fait et qu'il contient beaucoup, mais beaucoup de pages tout à fait charmantes. Avec un commentaire plus chrétien, tout le monde pourrait lire ce petit livre avec profit pour l'esprit et sans péril pour la foi et pour le cœur. P. TALON.

Maximes de la vie, par la comtesse DIANE. Troisième édition, revue et augmentée. Paris, Ollendorff, 1885, pet. in-16 de 226 p. encadrées de rouge, titre rouge et noir. — Prix : 4 fr.

Les *Pensées* sont à la mode. Nous parlions récemment des *Roses de Noël* (pensées d'hiver), de Mme la marquise de Bloqueville. Voici les *Maximes de la vie*, de la comtesse Diane. Après La Rochefoucauld, après Joubert, il faut avoir du courage pour s'essayer dans un genre que ces deux écrivains ont porté à son plus haut degré de perfection. Ne blâmons pas cependant les audacieuses : la tentative leur réussit. Réussirait-elle mieux sous une plume masculine ? C'est à savoir. Mais aujourd'hui, les hommes dédaignent ces sortes de productions. Jaloux des trésors de leur expérience, ils les amassent avec mystère pour les mettre en action dans un poème ou dans un roman. Les femmes ont moins d'égoïsme, et elles aiment à livrer au public les réflexions que leur ont inspirées la pratique de la vie, le clavier social, le bonheur et le malheur. Parmi les réflexions de la comtesse Diane, il s'en trouve de très fines et de très profondes, exprimées toujours avec délicatesse et un art qui n'exclut pas la simplicité. Ajoutons qu'elles se présentent au public sous le couvert d'une magistrale préface de M. Sully-Prudhomme, de l'Académie française. F. B.

De Paris au Tonkin, par PAUL BOURDE, correspondant du *Temps*. Paris, Calmann Lévy, 1885, gr. in-18 de 382 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au Tonkin, par PAUL BONNETAIN. Paris, Victor Havard, 1885, gr. in-18 de 336 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les premiers jours de l'année ont vu paraître deux volumes d'égal format, écrits par deux reporters parisiens sur le Tonkin. Ce sont, l'un et l'autre, des descriptions pittoresques du pays que les auteurs dépeignent comme ils l'ont vu, sans parti pris, avec une égale sincérité et un même souci de renseigner leurs contemporains sur la récente conquête de la France. Leurs appréciations sont remarquablement concordantes sur les points principaux :

tous deux sont frappés de l'incroyable fécondité du Delta et de la densité de sa population, mais aussi de l'énervante et triste monotonie du paysage, de l'humidité constante qui imprègne l'atmosphère et rend les marches si pénibles à travers les rizières. Cependant, dès qu'on sort du Delta, la scène change, et de pittoresques décors s'étalent aux yeux ravis de nos voyageurs; a baie d'Along excite surtout leur admiration. Naturellement leurs appréciations ne sont plus les mêmes sur le terrain de la politique; le reporter du *Temps* se montre fort réservé, comme il convient à un opportuniste; M. Bonnetain, correspondant du *Figaro*, se sent plus à l'aise pour critiquer et il s'en donne à cœur joie de dauber sur le général Millot et sur l'ineptie des ministres qui prétendent de Paris diriger les opérations militaires : ancien soldat d'infanterie de marine, il se plaît à mettre en relief les grandes figures de l'amiral Courbet et du commandant Fournier, dont il défend avec énergie l'œuvre si discutée, le traité de Tien-tsin. La partie saillante de son livre est celle où il traite de la colonisation du Tonkin; d'après lui, l'importance du fleuve Rouge comme voie commerciale a été très surfaite; il faudrait des vapeurs de construction spéciale pour remonter par là jusqu'au Yun-Nan; mais il n'en est pas moins vrai que le Tonkin est pour la France une colonie idéale, parce qu'elle n'a pas besoin de colons. C'est ce que les économistes appellent une colonie d'exploitation par opposition aux colonies de peuplement.

Mais ce qui établit surtout une profonde différence entre les deux livres que nous examinons, c'est le style; celui de M. Paul Bourde est sobre, correct, sérieux; M. Paul Bonnetain, au contraire, s'abandonne avec une désinvolture parfaite aux néologismes les plus risqués, aux images les plus heurtées; il vise à l'effet et frise souvent le mauvais goût à force de poser pour le boulevardier. Au point de vue moral nous avons le regret d'avoir à préférer le reporter républicain, malgré son scepticisme et sa singulière predilection pour le bouddhisme, qui lui paraît la religion de l'avenir. En somme ces deux études sont intéressantes et laissent également cette impression que le Tonkin n'est pas un pays agréable à habiter, mais que c'est une colonie de grand avenir.

Cte DE BIZEMONT.

Un Conventionnel lorientais. *Étude sur Louis-Urbain Brue, membre de la Convention nationale, et son commissaire délégué dans le département du Morbihan*, par M. LOCPÉRAN DE KERRIVER. Lorient, 1884, petit in-8 carré de 104 p., tiré à 100 exemplaires.

Une heureuse fortune a permis à M. Locpéran de Kerriver de consulter de nombreux documents inédits sur L.-U. Brue, qui, muni des pleins pouvoirs de la Convention, exerça une influence considérable sur la première pacification de la chouannerie, et reçut, en 1814, la croix de chevalier de Saint-Louis. La notice est aussi complète qu'intéressante. Le biographe suit L.-U. Brue, à l'aide des papiers les plus authentiques, depuis sa naissance à Lorient (4 août 1762) jusqu'à sa mort en cette même ville (19 août 1820). La carrière politique de Brue est aussi bien retracée que sa carrière militaire (il fut un des plus brillants colonels de l'Empire). Parmi les documents reproduits par l'habile biographe, nous citerons plusieurs lettres inédites de Brue : une adressée au conventionnel Gillet, le 4 avril 1793 (p. 13-16); les autres à Perret de la Lande, président du tribunal criminel du Morbihan, écrites en l'an IV, (p. 83 à 101); l'apologie envoyée par le conventionnel lorientais au Comité de salut public, le 26 pluviôse an III, pièce d'une grande rareté et d'une grande importance (p. 33-46); enfin la proclamation qu'il adressa, le 19 ventôse de

l'an III, aux habitants des campagnes du département du Morbihan, du Finistère, des Côtes-du-Nord et d'Ille-et-Vilaine. L'excellente monographie de M. Locpéran de Kerriver complète à merveille l'*Histoire de la Révolution en Bretagne* de M. du Chatellier, et il est fort à désirer que l'auteur nous donne d'autres études du même genre. T. DE L.

Un prince chrétien. *Henri de France, comte de Chambord,* par le R. P. ÉMILE REGNAULT, de la Compagnie de Jésus. Lille, Desclée, 1885, in-8° de 47 p.

Ces pages ne sont qu'une « simple esquisse, » et « si les circonstances le permettent, » l'auteur compte « reprendre et traiter à fond ce magnifique sujet. » Il paraît bien préparé à cette tâche : tous ceux qui ont eu l'honneur de connaître le comte de Chambord trouveront l'esquisse fidèle et partageront la respectueuse émotion dont elle se fait l'écho. BERNON.

Le duc d'Aumale et l'Algérie, par RENÉ DE GRIEU. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-12 de 236 p. — Prix : 2 fr. 50.

La conquête de l'Algérie remonte à plus d'un demi-siècle; l'histoire de notre occupation dans ce pays s'enrichit tous les jours de documents nouveaux dont l'intérêt est d'autant plus grand qu'ils ont trait à des personnages encore vivants ; c'est dire que l'attention du public est d'autant plus attirée sur ces publications que les personnages qu'elles mettent en lumière ont occupé dans la période de la conquête une place plus considérable : à ce titre, ce qui se rapporte au duc d'Aumale ne peut manquer de provoquer la curiosité et l'attention. La carrière du duc d'Aumale s'est faite tout entière en Algérie; il y a fait le dur apprentissage du commandement avant d'être appelé au poste de gouverneur général, et le livre de M. de Grieu développe cette période de la vie du prince jusqu'en 1848. Les six chapitres contiennent : le premier et le deuxième, la guerre contre Abd-el-Kader jusqu'à la prise de la Smalah; le troisième, l'administration du duc d'Aumale dans la province de Constantine; le quatrième, l'administration du maréchal Bugeaud et la nomination du duc d'Aumale comme gouverneur général; le cinquième, la soumission de l'émir; le sixième, l'administration de l'Algérie par le duc d'Aumale et son départ pour l'exil. Parmi les personnages qui figurent dans l'ouvrage, on distingue le général Desmichels, le maréchal Clausel, le duc d'Orléans, M. F. Barrot, le maréchal Bugeaud, Guizot, Thiers, Lamoricière, l'empereur du Maroc, Cavaignac, Changarnier, Bedeau. Il est à regretter que l'auteur ne cite pas les sources où il a puisé pour composer un livre intéressant d'actualité. A. W.

De Sadowa à Sedan, *mémoires d'un ambassadeur secret aux Tuileries,* par OSCAR MEDING, publiés par VICTOR TISSOT. Paris, Dentu, 1885, in-12 de XIX-322 p. — Prix : 3 fr. 50.

Oscar Meding, auteur des *Mémoires* dont M. Tissot a extrait ce volume, a rempli auprès des Tuileries, pendant les dernières années du second Empire, les fonctions d'agent du Roi de Hanovre. Son livre donne sur les questions et les personnages de l'époque des renseignements anecdotiques qui ajoutent peu à leur physionomie historique, mais qui pour les amateurs de *potins* ne sont pas dénués d'intérêt. C'en est assez pour le succès du livre.

BERNON.

Fauquemont, par RICHARD QUAEDULIEG. Maestricht, 1884, in-8 de 129 p.

Plus d'un lecteur français ignore peut-être qu'à travers toute l'épaisseur de la Belgique, sa langue est parlée et écrite en pays hollandais, et que Maestricht possède un *Courrier de la Meuse*, rédigé pour les indigènes et lu par eux. Le rédacteur de ce journal, M. Richard Quaedulieg, est un aimable écrivain qui nous a déjà donné plusieurs romans historiques, dont le sujet est emprunté aux annales de son pays. Le petit ouvrage que nous présentons aujourd'hui au public est une série de récits à moitié historiques, à moitié légendaires, dans lesquels l'auteur se préoccupe avant tout de mettre en lumière les mœurs et les sites du Limbourg : c'est Fauquemont avec son château plein de légendes, avec ses souterrains mystérieux, transformés, aux mauvais jours de la Révolution, en catacombes pour les chrétiens d'alors; c'est la riante vallée de la Geule qui fait le cadre des tableaux tour à tour idylliques et terribles que trace l'auteur. M. Quaedulieg est chez lui dans ce domaine, et il en parle avec amour, et, comme le sujet est intéressant et le narrateur aussi, on lit ce petit livre avec charme et profit à la fois. Un conseil à l'auteur avant de finir : qu'il se défie de Demoustier! Les petits madrigaux mythologiques dont il parsème sa prose rappellent furieusement l'auteur des *Lettres à Émilie*, qui est passé de mode depuis quelque temps.

V. D' H.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Marc MONNIER, né à Florence, de parents français, en 1829, est mort le 18 avril à Genève. Il était professeur de littérature étrangère à l'Université de cette ville. C'est à l'âge de dix-huit ans qu'il a écrit son premier ouvrage : *Étude historique de la conquête de la Sicile par les Sarrazins* (1847, Genève, in-8). Il a continué par : *Lucioles, poésies* (1853, Genève, in-12); — *Le protestantisme en France* (1854, in-12); — *La tante Jeanne* (1855, in-12); — *La vieille fille, nouvelle* (Neuchâtel, s. d., in-8); — *L'Italie est-elle la terre des morts?* (1859, in-12); — *Les amours permises* (1861, in-12); — *Garibaldi; histoire de la conquête des Deux-Siciles, notes prises sur place au jour le jour* (1861, in-12); — *Histoire du brigandage dans l'Italie méridionale* (1862, in-12); — *La Camorra; mystères de Naples* (1863, in-12); — *Pompéi et les Pompéiens* (1864, in-12); — Le même ouvrage, édition revue et abrégée, à l'usage des jeunes filles (1864, in-12 avec 22 grav.); — *Les adieux de Figaro* (1868, in-12); *Poésies amoureuses. Campagnardes. Musiques. Voyageuses. Parisiennes. Allemandes. Napolitaines. Aux unes et aux autres. Les morts* (1871, in-16); — *Genève et ses poètes, du XVIe siècle à nos jours* (1875, Neuchâtel, in-8); — *La vie de Jésus, racontée en vers français d'après les évangélistes* (1873, Genève, in-8; 2e édition, 1874, in-8); — *Nouvelles napolitaines* (1879, in-12); — *Les contes populaires en Italie* (1880, in-12); — *Récits et monologues en vers* (1880, in-12); — *Le charmeur. Entre aveugles. Fioretta. Les Expériences de Paul Chinel* (1882, in-12); — *Un détraqué. Roman expérimental* (1883, in-12); — *Un aventurier italien du siècle dernier : le comte Joseph Gorani, d'après ses mémoires inédits* (1884, in-12); — *Histoire générale de la littérature moderne. La Renaissance, de Dante à Luther* (1884, in-12; 2e édit., 1885, in-12); — *Le roman de Gaston Renaud* (1884, in-12). M. Marc Monnier, qui est l'auteur d'une traduction en vers français du *Faust* de Goëthe (1875, in-8; 2e édit., 1883, in-16) et du *Roland furieux*, de l'Arioste (1878, in-12), a donné aussi plusieurs comédies de « marionnettes », savoir : *Le roi Babolein* (Genève, 1853, in-12); — *Sic vos non vobis* (Genève, 1853, in-12);

— *La princesse Danubia* (Genève, 1856, in-12; — *Le curé d'Yvetot*, avec chœurs (Genève, 1862, in-12); — *L'équilibre* (Genève, 1867, in-12); *Le docteur Gratien* (Genève, 1870, in-12); — *Le congrès de la paix* (Genève, 1871, in-16); — *Faust*, tragédie sur les derniers événements (Genève, 1871, in-12); — *Théâtre de marionnettes* (Genève, 1871, in-12). Diverses pièces de théâtre sont également sorties de la plume de M. Marc Monnier; ce sont : *La ligne droite*, comédie en un acte (1854, in-12); — *La mouche du coche*, comédie en un acte (1858, in-12); — *La soupe aux choux*, comédie en un acte (1870, in-12); — *Madame Lili*, comédie en un acte, en vers libres (1875, in-12).

— M. Charles Deslys, né à Paris le 1er mars 1821, est mort le 13 mars. Il a débuté par être acteur de drame et d'opéra comique. En 1846, il quitta la scène pour la littérature. Après avoir donné, en 1848, avec le poète Savinien Lapointe, *Les prolétariennes* et fait paraître seul dans le *Courrier français* une *Histoire dithyrambique de la Révolution de Février*, il a successivement publié : *Les Bottes vernies de Cendrillon* (1849, in-4 illust.; 2e édit., 1853, in-32; 3e édit., 1865, in-12; 4e édit., 1883, in-16): — *La Mère Rainette* (1851-1852, 6 vol. in-8; 2e édit., 1858, 2 vol. in-12; 3e édit., 1861, in-4 illust.; 4e édit., 1882, in-12); — *La Millionnaire ou Mademoiselle Carlier* (1852, 2 vol. in-8); — *La dernière grisette* (1852, 2 vol. in-8); — *Mademoiselle Bouillabaisse* (1853, 3 vol. in-8); — *Rigobert le rapin* (1854, 4 vol. in-8); — *Le jardin des plantes* (1855, in-32 avec une vignette); — *Quintin le forgeron* (1856, 3 vol. in-8); — *Simples récits : Pierre, la montre de Gertrude, le bonhomme Lazarille*, etc. (1856, in-16); — *Un zouave* (1856, 5 vol. in-8; 2e édit., 1857, in-4 illust.); — *La chasse aux millions ou les Bandits de la Moselle* (1857, in-4 avec vignettes); — *L'aveugle de Bagnolet* (1857, 3 vol. in-8; 2e édit., 1862, in-12; 3e édit. 1865, in-4 illust.; 4e édit. 1866, in-12); — *Les compagnons de Minuit* (1857, 3 vol. in-8; 2e édit., 1862, in-12; 3e édit., 1869, in-12; 4e édit., 1869, in-4); — *Le naufrage de la Méduse. Le Conseil du Pasteur* (1858, in-18; 2e édit., 1858, in-4 illust.); — *La fille à Marie-Rose* (1858, 2 vol. in-12; 2e édit., 1859, in-4 illust.; 3e édit., 1863, in-4 illust.); — *La Jarretière rose* (1858, 3 vol. in-8; 2e édit., 1867, in-12; 3e édit., 1867, in-4 illust.); — *Les Vêpres milanaises ou les Vengeurs de l'Italie* (1859, in-4 illust.); — *La fiancée de la Mort* (1859, in-4 illust.; 2e édit., 1863); — *Fanfan la Tulipe* (1859, 2 vol. in-8; 2e édit., 1863, in-4 illust.); — *Le Mesnil au bois* (1859, 2 vol. in-8; 2e édit., 1867, in-12; 3e édit., 1867, in-4 illust.; 4e édit., 1876, in-4); — *Sur la côte normande* (1860, in-12); — *Nos grisettes* (1858, in-18; 2e édit., 1860, in-4 illust.); — *La marchande de plaisirs* (1860, 2 vol. in-8; 2e édit., 1873, in-12; 3e édit., 1874, in-4 illust.); — *Ma tante Jeanne* (1861, in-12); — *L'amour qui pleure* (1861, in-4); — *L'amour qui rit* (1861, in-4); — *La fille maudite*, 2e série de la *Mère Rainette* (1861, in-4 illust.); — *Le Mesnil au bois*, suivi de *la Mère Jeanne* (1861, in-12); — *Le Petit Piémontais ou un bienfait n'est jamais perdu* (1862, in-4 avec 8 lithogr.); — *Les Récits de la Grève*, ouvrage couronné par l'Académie française (1862, in-12; 2e édit.. 1866, gr. in-8; 3e édit., 1879, in-12. La deuxième édition est augmentée de *la Junon, le Mensonge d'un ami, Liane*); — *Le canal Saint-Martin* (1862, 7 vol. in-8; 2e édit., 1866, 2 vol. in-12; 3e édit., 1866, 3 séries in-4); — *La loi de Dieu* (1862, in-12; 2e édit., 1876, in-12); — *L'héritage de Charlemagne* (1864, 2 vol. in-12); — *Le doigt de Dieu*, 3e série de la *Mère Rainette* (1864, in-4 illust.); — *La majorité de Mademoiselle Bridot* (1865, in-12); — *Le Roy d'Yvetot* (1866, 2 vol. in-12; 2e édit., 1869, in-12); — *Le rachat du passé* (1867, in-12); — *Les compères du Roy* (1867, in-12; 2e édit., 1881, in-16); — *Henriette, histoire d'une faute* (1869, in-12); — *L'Ami du village (maître Guillaume)* (1870, in-12); — *La Maison du bon Dieu* (1875, in-12); — *Le serment de Madeleine* (1875, in-12); — *La Balle d'Iéna*, suivie d'autres nouvelles (1876,

in-12); — *La dot d'Irène* (1877, in-12); — *Les dix-sept ans de Marthe* (1877, in-12); — *Courage et dévouement. Histoire de trois jeunes filles. La petite mère*, etc. (1877, in-8 illust. de 31 grav.); — *La fille à Jacques* (1878, in-16); — *La revanche de Marguerite* (1879, in-12); cet ouvrage fait en collaboration avec J. Cauvain; — *L'ami François. Les Noménoé. La petite reine* (1880, gr. in-8 illust.); — *Le capitaine Minuit* (1880, in-12); — *Miss Eva* (1880 in-12); — *Le Pays du Soleil*, livre auquel a collaboré R. Cortambert (1880, gr. in-8 illust.); — *Grand'Maman* (1881, in-12); — *Nos Alpes. Le muet de Brides. Les légendes d'Évian* (1882, gr. in-8 illust.); — *L'honneur de la Marquise* (1882, in-8 avec 9 grav.); — *Zingara* (1882, in-12); — *Les orfèvres français; Un antiquaire* (1882, in-8 avec 9 grav.); — *La comtesse Rouge* (en collaboration avec Pellerin) (1883); — *Mimie* (1884, in-12); — *La mère aux chats, la balle d'Iéna*, etc. (1884, gr. in-8 illust.). — On doit aussi à M. Charles Deslys plusieurs pièces de théâtre, réminiscences de sa première vocation; il est vrai qu'en ce genre, si l'on en excepte un opéra comique en deux actes, *Les fiançailles des Roses* (1852, in-8) et un drame en cinq actes, *Le casseur de pierres* (1867, in-4), qu'il a composés seul, il n'a fait que collaborer avec A. de Leuven, Ch. Barbara, Ad. Guénée, Dutertre, Decourcelle et Amédée Achard. De ce travail en commun sont sortis : *Flore et Zéphire*, opera comique en un acte (1852, in-12); — *Le Pont rouge*, mélodrame en cinq actes et huit tableaux (1858, in-4 illust.); — *L'Aveugle de Bagnolet*, drame-vaudeville en trois actes (1859, in-4); — *La Jarretière rose*, vaudeville en deux actes (1859, in-4); — *Un appartement à louer*, en un acte (1862); — *Le Clos Pommier*, drame en cinq actes (1865, in-12).

— Nous apprenons la mort de M. Louis-Georges DE CADOUDAL, né à Lugeac (Haute-Loire), le 10 février 1823. Successivement directeur du journal *La Bretagne*, de Vannes, rédacteur en chef du *Messager de la charité*, collaborateur du *Correspondant*, de *l'Union*, etc., il a publié : *Faits et récits contemporains. recueil anecdotique* (1860, in-12; 2e édit., 1865); — *Les Signes du temps, critiques littéraires et morales* (1861, in-12); — *Notice biographique sur M. Charles de Riancey*, insérée en tête du livre de M. Ch. de Riancey, intitulé : *Le troisième commandement* (1861, in-18); — *Souvenirs de quinze années, 1845-1861*; esquisses morales, historiques et littéraires (1862, in-12); — *Histoires et anecdotes du temps présent* (1863, in-12); — *Honnêtes facéties et menus propos* (1863, in-12); — *Madame Acarie; étude sur la société religieuse aux XVIe et XVIIe siècles* (1863, in-18); — *Les Serviteurs des hommes* (1864, in-12); — *Monsieur le comte de Chambord, d'après sa correspondance, étude suivie des portraits de Mme la comtesse de Chambord et de Mme la duchesse de Parme* (1872, in-12).

— M. Jules DU MESNIL-MARIGNY, né à Dijon en 1810, est mort le 21 avril. Il a publié : *De la liberté des ventes aux enchères ou Débouchés nouveaux à ouvrir dans Paris pour les marchandises de toutes espèces* (1852, in-8; 3e édit. 1862, in-12); — *Aperçus nouveaux en faveur du libre-échange* (1857, in-8, avec vignette); — *Les libre-échangistes et les protectionnistes conciliés, ou Solution analytique des questions économiques restées jusqu'ici à l'état de problème* (1860, gr. in-8); — *Question du libre-échange; solution* (1861, in-8); — *Catéchisme de l'économie politique basée sur des principes rationnels* (1863, in-12, 3e édition, 1864, in-12; 5e édit. 1872, in-12); — *Solution de la question des salaires. Fin des grèves* (1865, in-8; 2e édit. même année); — *Les Céréales et la douane* (1866, in-12); — *Le Rôle de l'industrie française et les interpellations qu'il a provoquées au Corps législatif* (1868, in-12; 2e édit. même année); — *Histoire de l'économie politique des anciens peuples de l'Inde, de l'Égypte, de la Judée et de la Grèce* (1872, 2 vol. in-8).

— M. Eugène DE MONZIE, né au Ponteil (Dordogne) en 1837, est mort à

Sarlat le 6 avril. Il a collaboré à la *Revue de France*, au *Correspondant*, au *Foyer* et à la *Revue du Monde catholique*. Auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons *Histoire de Richelieu*; — *Le Barreau d'autrefois* (1871, in-12); — *La Journée de Reichshoffen*, avec cartes et pièces officielles (1876, in-12); — *Le siège de Metz*; — *La Campagne de France*, — il laisse en outre, en manuscrits : *La capitulation de Sedan* et une *Histoire du Périgord*.

— Est mort à Nancy le 6 avril M. le chanoine Nicolas GRIDEL, fondateur et directeur de l'institution des jeunes aveugles dans la vieille capitale lorraine. Né à Brouville (Meurthe-et-Moselle), en 1801, il était par conséquent dans sa quatre-vingt-cinquième année. Son existence n'a été qu'un long dévouement; aussi a-t-on pu dire avec justice qu'il a été l'apôtre de l'instruction des aveugles dans tout l'Est de la France. M. le chanoine Gridel a publié plusieurs ouvrages d'instruction religieuse : *Soirées chrétiennes* (3e édit., 1861, augmentée de plus de quatre-vingts traits historiques); — *Instructions sur les vertus chrétiennes et les péchés capitaux* (Nancy, 1866-1867, 4 vol. in-12); — *De l'ordre naturel et divin* (Nancy, 1872, in-8); etc.

— M. Théodore KARCHER, né le 21 décembre 1821 à Saar-Union (Alsace), est mort le 7 avril. Il a collaboré à diverses époques à la rédaction de plusieurs journaux politiques; il était, il y a quelques années, rédacteur en chef du *Globe*; il écrivait aussi fort assidûment dans le *Spectator* anglais et dans le *Pionnier* allemand. M. Karcher a publié notamment : *Biographies militaires* (Londres, 1861, gr. in-8); — *Les écrivains militaires de la France* (Bruxelles, 1865, gr. in-8); — *Études sur les institutions politiques et sociales de l'Angleterre* (1867, in-8). Le même auteur a donné également un drame en cinq actes et en vers : *Rienzi* (1864, in-8); enfin, il a traduit deux ouvrages de l'Anglais Kinglake : *L'Invasion de la Crimée; origine et histoire de la guerre depuis la mort de lord Raglan* (Bruxelles, 1864-1865, 3 vol. in-12) et *Histoire du Deux Décembre 1851 et portrait historique de Napoléon III* (1873, in-12).

— M. Frédéric-Théodore FRERICHS, né le 24 mai 1819 à Aurich (Hanovre), ancien médecin en chef de l'armée allemande pendant la guerre de 1870-1871, est mort. M. Frerichs a collaboré d'une façon très active au *Dictionnaire de chimie*, de Liebig, Poggendorf et Woehler (1837 et années suivantes) et au *Dictionnaire de Physiologie* de Wagner (1843 et années suivantes). Il a donné, en outre, un *Traité pratique des maladies du foie et des voies biliaires* (1859), lequel a été traduit en français par MM. Pellegot et Dumesnil (1862, in-8; 2me édition, avec des additions nouvelles de l'auteur et 158 fig. dans le texte, 1865, in-8).

— Le 31 mars est mort à Bruxelles M. Jules BOUQUIÉ, auditeur militaire de la province de Brabant. Il venait de publier un très savant ouvrage sur *la justice et la discipline militaires à Rome et au moyen âge*.

— On annonce la mort, à Munich, de M. Charles-Théodore-Ernest DE SIEBOLD, né le 16 février 1804, à Wurtzbourg (Bavière), membre correspondant, depuis 1867, de l'Institut de France et l'un des savants les plus remarquables de l'Allemagne. Outre de nombreux mémoires insérés, à partir de 1849, dans le *Journal de zoologie scientifique* et diverses autres publications spéciales, M. de Siebold a fait paraître : *Nouveau manuel d'anatomie comparée (animaux invertébrés et animaux vertébrés)* (1848). Cet ouvrage, auquel M. H. Stannius a collaboré, a été traduit en français (1849, 3 vol. in-18) et en anglais (1854). Ont ensuite paru les ouvrages suivants, le premier avec la collaboration du même M. H. Stannius, et les autres de M. de Siebold seul : *Manuel de zootomie* (1854); — *Des vers solitaires, etc., avec une introduction sur l'entozoogenèse* (1854, 36 gravures); — *Vraie parthénogenèse des papillons et des*

abeilles (1856); — *Les poissons d'eau douce de l'Europe centrale* (1862); — *Recherches sur la parthénogenèse des Anthropodes* (1871).

— Le célèbre conteur norvégien Peter-Christian ASBJŒRNSEN est décédé le 6 janvier 1885, à Christiania, où il était né le 15 janvier 1812. Après avoir fait de nombreuses excursions dans sa patrie pour y faire des recherches d'histoire naturelle et étudié la sylviculture en Allemagne, de 1856 à 1858, il fut, peu après son retour, nommé conservateur des forêts. Ses études et ses fonctions le mettaient sans cesse en rapport avec le peuple et la nature qu'il a su décrire aussi bien que pas un des meilleurs stylistes danois ou norvégiens. Si ses travaux d'histoire naturelle n'ont rien de saillant, il a, du moins, rendu des services comme vulgarisateur; mais c'est surtout comme incomparable conteur qu'il gardera à jamais l'un des premiers rangs dans les littératures scandinaves. Il a introduit dans la langue écrite, commune à la Norvège et au Danemark, un certain nombre de mots et de locutions populaires qui ont contribué à la vivifier; il l'a, d'ailleurs, fait avec tant de goût et de discrétion, que les Danois ne sont pas embarrassés par ses néologismes et qu'ils ont fini par adopter une bonne partie d'entre eux. Aussi plusieurs de ses écrits ont-ils été publiés à Copenhague. Il est inutile de citer ses nombreux ouvrages, mémoires et articles scientifiques dont on trouvera la liste dans le Dictionnaire bio-bibliographique de Halvorsen. Il suffit de rappeler ses vrais titres de gloire, ses contes qui ont été traduits ou imités dans les principales langues : *Norske Folkeeventyr*, en collaboration avec Jœrgen Moe (Christiania, t. I, 1842-43; reproduit avec d'autres dans une seconde édition, 1852; 3e édit. 1856; 4e édit. 1867; 5e édit. 1873; traduit en allemand par Fr. Breseman, Berlin, 1847, 2 vol.; en anglais par Dasent, Londres, 1859; nouv. édit., 1861; en français par E. Beauvois, dans ses *Contes populaires de la Norvège*. Paris, 1862, in-18); nouvelle collection de *Contes* (Copenhague, 1871; 2e édit. 1876; *Norske Huldreeventyr og Folkesagn*, I, 1845; II, 1848; 2e édit. 1859, 1866; 3e édit. 1870). Un choix de ces contes a paru à Copenhague, en 1879, avec cent illustrations d'après des dessins originaux. — E. BEAUVOIS.

— On annonce la mort : de M. Léon BEAUVALLET, né à Paris en 1829, acteur, journaliste et artiste dramatique; — de M. Louis-Alphonse CAHAGNET, né à Caen en 1809, auteur d'ouvrages sur le magnétisme; — de M. Jules-Auguste DUFRESNE, né le 28 mars 1809, sénateur, auteur d'un ouvrage intitulé : *Considérations sur l'application en France des bateaux à vapeur à la navigation transatlantique* (1841, in-8); — de M. DUFOUR, ancien doyen de la Faculté de droit de Toulouse, âgé de quatre-vingts ans; — de M. Carlos DERODE, âgé de cinquante-sept ans, mort à Sens, où il était juge de paix, et qui fonda à Genève la *Revue internationale*; — de M. Louis KLEIN, âgé de quatre-vingt-quatre ans, doyen des bibliothécaires de la Bibliothèque nationale; — de M. le prince Nicolas ORLOFF, ancien ambassadeur de Russie en France, mort le 29 mars à l'âge de cinquante-huit ans, au château de Bellefontaine, près Fontainebleau, auteur d'un mémoire adressé à l'empereur Alexandre II, intitulé : *Quelques réflexions sur les sectes religieuses en Russie*; — de M. Clément DE REIGNIÉ, sénateur, mort à l'âge de cinquante-huit ans, qui a collaboré à la *Constitution* et à la *République française*; — de M. l'abbé GOURAUD, vicaire-général du diocèse de Luçon, mort à l'âge de quatre-vingt-un ans, le 8 février, qui a concouru à la rédaction du cours de théologie de Migne; — de M. Joseph-Paul FERRER, né à Beauvoir-sur-Mer (Vendée) en 1827, ancien colonel de la 2e légion du Rhône en 1870-71, mort à Lyon le 17 février, auteur de : *Historique de la 2e légion du Rhône pendant la guerre de 1870-1871* (Lyon, 1871, in-8); *Merveilles du*

conquérant de l'Italie et de l'Égypte, pamphlet historique sur Napoléon Ier (Lyon, 1884, in-18); — de M. CHAMAILLARD, rédacteur en chef du *Morbihanais*; — de M. le docteur Prosper LUCAS, ancien médecin des aliénés de Bicêtre et de l'asile Sainte-Anne, né à Saint-Brieuc en 1805, mort à Mennecy (Seine-et-Oise), auteur d'un ouvrage couronné par l'Académie des Sciences intitulé: *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux* (1847-1850, 2 vol. in-8); — de M. Hercule RIOUBLANC, ancien rédacteur de l'*Écho rochelais*, mort à Challignac (Charente); — du docteur Georges CAMUSET, mort à Dijon le 13 mars, qui a collaboré au *Manuel de pathologie et de clinique chirurgicale* du docteur J. A. Fort (1870, in-12 avec 135 fig. noires et 22 fig. coloriées), et a donné un *Manuel d'ophthalmologie* (1877, in-12 avec 120 fig. et une eau-forte); — de M. Louis-Joseph LANGOMASINO, né à Saint-Tropez (Var), mort à Papeete (Taïti), le 26 janvier, fondateur et rédacteur du journal l'*Océanie française;* — de M. Victor GELU, mort à Marseille à l'âge de quatre-vingts ans, le 7 avril, auteur de poésies et de chansons en dialecte provençal qui ont été réunies en un volume in-12; — de M. J. NEYCHENS, mort à Agen à l'âge de soixante-quinze ans, successivement collaborateur du *Mémorial agenais,* de la *Gazette de France,* puis de l'*Union,* dont il a fait paraître, en province, une édition pendant la guerre de 1870-71; — de Mgr TERRIS, évêque de Fréjus et de Toulon, mort le 8 avril, qui a fait paraître dans le journal l'*Univers* des études remarquables tant au point de vue littéraire que sous le rapport des hautes connaissances liturgiques; — de M. François LE GOFF, ancien professeur de l'Université, auteur de *De la philosophie de l'abbé de Lignac* (1863, Châlons-sur-Marne, in-8); — de M. Gustave HURIOT, mort à Bordeaux, ancien rédacteur en chef du *Courrier français,* puis fondateur du journal la *Liberté,* qui paraissait à Auxerre; — de M. François-Joseph RÉGNIER, né à Paris le 1er avril 1807, mort le 27 avril, directeur des études à l'Opéra, ancien sociétaire de la Comédie française, qui a donné au théâtre, en collaboration : *La Joconde,* comédie en cinq actes (1856, in-12); *Delphine Gerbet ou les Contes de jeunesse,* comédie en quatre actes (1862, in-12), et le *Chemin retrouvé,* comédie en quatre actes (1868, in-12).

Enfin, de l'étranger, on nous signale la mort : de M. James-William DAVISON, né le 5 octobre 1812, l'un des critiques musicaux les plus renommés de l'Angleterre, rédacteur en chef du *Musical World* et collaborateur du *Times,* pour la partie artistique; — du général sir James-Edward ALEXANDER, mort le 2 avril, à Ryde (île de Wight), à l'âge de quatre-vingt-deux ans, auteur de diverses traductions du persan et de plusieurs volumes de voyages sur l'Afrique et sur l'Amérique; — de M. John-Francis CAMPBELL D'ISLAY, géologue anglais, auteur de *Frost and Fire* et de nombreuses recherches historiques celtiques; — de M. F. C. ARCHER, directeur du musée d'Édimbourg, mort à l'âge de soixante-neuf ans, auteur de divers ouvrages de botanique; — du colonel Frédéric BURNABY, âgé de quarante-trois ans, auteur d'ouvrages, parmi lesquels il faut citer : *Ride to Khiva;* — de M. Adolf VON KLODEL, géographe et mathématicien, mort à Berlin, à l'âge de soixante et onze ans, auteur de divers ouvrages de géographie; — du professeur F. KÖHLER, bibliothécaire de la bibliothèque d'Altenbourg, à qui l'on doit plusieurs dictionnaires italiens, anglais et français; — de M. ROSSMANN, écrivain et poète, ancien professeur de l'histoire des arts à Dusseldorf; — du poète Karl STIELER, mort à Munich; — du docteur Alexander SCHINDLER, mort à Vienne, à l'âge de soixante-dix-sept ans, qui a publié des poésies sous le pseudonyme de Julius von der Fraun; — du R. P. SERPIERI, mort à Fiesle (Italie), parmi

les œuvres duquel il convient de citer : *Les fusions et dérivations des cyclones; La force considérée dans ses principales transformations; La puissance de l'électricité; Les Monographies des tremblements de terre de Rimini et de Casamicciola*; — de M. G. Buccola, rédacteur de la *Rivista di filosofia scientifica*, mort le 5 mars, auteur de *La Legge del tempo nei fenomeni del pensiero*; — du docteur Emmanuel Biedermann, professeur de théologie à l'Université de Zurich, qui, avec la participation du docteur Fries, a fondé la revue *Die kirche der Gengenwart*; — de M. Louis Exchaquet, ancien avocat, mort à Chivrageon (Suisse), auteur de la *Discipline ecclésiastique* (1857), ouvrage concernant les églises évangéliques libres du canton de Vaud; — de M. Constantin Rosetti, poète, publiciste et homme politique roumain, né vers 1816, à Bucharest, où il vient de mourir, auteur de traductions de Voltaire et de Lamartine, d'un livre de poésie intitulé : *Chants de Bonheur* (1840) et de divers pamphlets et brochures ayant trait à la Roumanie; — du R. P. Constant van den Berg, maître en théologie et régent du collège des Dominicains de Huissen (Hollande), mort le 20 mars, à l'âge de soixante-huit ans, auteur de divers ouvrages théologiques; — de M. J. Gwyn-Jeffreys, né en 1809, conchyliologiste distingué, auteur d'un grand nombre de mémoires publiés principalement dans les *Proceedings* de la Société zoologique de Londres; — de M. Jr Pearles V. Wood, né en 1827, auteur de nombreuses notes relatives à la géologie de l'Angleterre; — de M. J. F. Campbell, né en 1821, auteur de divers ouvrages sur la géologie et la physique; — de M. R. A. C. Godwin-Austen, né en 1808, l'un des géologues anglais les plus éminents de notre époque; — de M. A. Tylor, né en 1825, qui s'est fait connaître par d'importants travaux sur l'hydraulique des cours d'eau, principalement au point de vue géologique; — du docteur Th. Wright, né en 1809, paléontologiste distingué et membre de la Société royale de Londres; — de M. Benjamin Silliman, né en 1816, minéralogiste et chimiste, fils du célèbre Benjamin Silliman, fondateur de l'*American Journal of Science*, qui longtemps porta son nom; — de M. H. R. Göppert, né en 1802, dont les magnifiques recherches sur la paléontologie végétale sont justement célèbres; — du docteur E. E. Schmid, professeur de minéralogie et de géologie à l'Université d'Iéna : la géologie de la Thuringe lui doit d'importants travaux; — de M. F. Klocke, né en 1847, savant cristallographe.

Institut. — *Académie française*. — Le 23 avril, M. Ferdinand de Lesseps, élu en remplacement de M. Henri Martin, est venu prendre séance à l'Académie et a prononcé son discours de réception. M. Renan, directeur, lui a répondu.

Académie des Beaux-Arts. — Le 25 avril, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. du Sommerard. Au premier tour de scrutin, sur 47 votants, M. Heuzey a obtenu 19 voix, M. Alph. de Rothschild 14, M. Duplessis 9, M. Marcille 4 et M. Piot 1. Au second tour, M. Heuzey a été élu par 24 suffrages contre 17 donnés à M. de Rothschild, 5 à M. Duplessis et 1 à M. Marcille.

Concours et prix. — L'Académie des Jeux floraux, outre les récompenses menti nnées dans notre dernière livraison, a décerné une violette d'argent au discours en prose qui a pour sujet l'Éloge historique de Christophe Colomb, et pour auteur M. A. Deshayes-Dubuisson, au Mans (Sarthe).

Congrès. — La 52e session du Congrès organisé par la *Société française d'Archéologie* aura lieu à Montbrison, du 25 juin au 2 juillet, sous la présidence de notre collaborateur M. le comte de Marsy. Cette session sera exclusivement consacrée à l'étude de l'histoire des monuments du Forez.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Une erreur typographique a fait insérer dans notre dernier numéro à l'Académie des Sciences morales et politiques le compte rendu des lectures faites le 27 mars à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 2 avril, M. L. Havet a communiqué des observations sur *les manuscrits de Nonius Marcellus*, grammairien latin de la fin du troisième siècle. M. Castan a ensuite communiqué un mémoire sur *le Capitole de Carthage*, élevé par la colonie romaine qui vint s'établir sur les ruines de la ville punique. M. Castan place ce Capitole, qui n'est probablement autre que le temple de *Juno Celestis*, sur l'emplacement de l'ancienne citadelle de Byrsa. — Le 10 avril, M. Le Blant entretient l'Académie des dernières fouilles faites à Rome et des découvertes de sépultures très anciennes qu'elles ont amenées. M. P. Meyer continue la lecture de son mémoire sur la Chronique universelle faite au treizième siècle, dont il avait déjà entretenu ses collègues dans une précédente séance. Enfin lecture a été donnée d'une note de M. Egger sur une inscription grecque concernant un habitant d'Olbia, trouvée à l'embouchure du Danube. — Dans la séance du 17 avril, l'Académie a entendu la lecture d'un mémoire sur *les Antiquités du Cambodge* et notamment sur un certain nombre d'inscriptions découvertes par M. le capitaine Aymonier; M. Casati a ensuite donné lecture d'un travail sur *la numismatique étrusque*, dont il décrit les différents types. — Cette lecture a été continuée dans la séance du 24 avril. M. Sénart a ensuite exposé les résultats historiques obtenus dans ces dernières années par la lecture des inscriptions indoues du roi Piyadasi. Enfin, M. Joseph Reinach a commencé la lecture d'un travail relatif aux fouilles qu'il a opérées avec M. Babelon dans diverses localités du sud-tunisien.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 28 mars, M. Himly a commencé la lecture d'un important mémoire sur *les grandes époques de l'histoire de la découverte du globe*. L'auteur étudie successivement les découvertes géographiques dont on est redevable aux différents peuples tant anciens que modernes. Puis, M. R. Dareste communique un mémoire sur une inscription grecque trouvée récemment à Gortyne et qui contient une très ancienne loi de cette ville. — M. Himly a continué sa lecture dans la séance du 11 avril; et M. Barthélemy Saint-Hilaire a lu un mémoire sur la marche des animaux d'après Aristote. — Le 18 avril, M. Picot a donné lecture de son rapport sur l'état de la publication des *Ordonnances des rois de France* qui s'arrête à Louis XII et que l'Académie a décidé de continuer. M. de Laveleye a ensuite entretenu l'Académie du résultat de ses recherches sur l'état originaire de la constitution de la propriété dans les townships écossais; l'auteur y retrouve le communisme agraire dont il vante les avantages. — Dans la séance du 25 avril, M. Lagneau a communiqué une note intitulée : *Remarques démographiques sur le célibat*.

Un manuscrit égaré du Vatican. — Au moment où les Archives du Vatican, désormais facilement accessibles, ouvrent leurs trésors à la science, je voudrais attirer l'attention des érudits sur un manuscrit de la plus haute valeur pour l'histoire de Russie, qui se trouvait autrefois au Vatican, d'où il passa au *Museo Borbonico* de Naples, et dont les traces ont aujourd'hui complètement disparu. On sait que Clément XI (Albani) s'occupait avec une certaine prédilection des peuples slaves, surtout de la Russie et de la Pologne; aux Archives du Vatican, on conserve encore une série entière de manuscrits sur ces deux pays, qui datent de son pontificat. Un volume de cette précieuse collection s'en est allé, je ne sais par quelles circonstances, enrichir

les archives de Naples. Le directeur du *Museo Borbonico*, M. Giovanni Rossi, donne sur ce manuscrit quelques détails dans une lettre adressée au cardinal Angelo Mai, et datée de Naples, 11 septembre 1849. La lettre de M. Rossi se trouve dans le volume n° 9530, qui provient de l'héritage du cardinal Mai et fait partie du *Fondo Vaticano* de la Bibliothèque du même nom. Les pages ne sont pas numérotées. Le manuscrit en question était coté au *Museo Borbonico* sous le n° 286, il était relié en parchemin et portait à l'extérieur une étiquette avec l'inscription latine suivante : *Varia spectantia ad Moschoviam et Moschovitas collecta anno 1710*. La table des matières, rédigée en italien, nous a été conservée par M. Rossi. En voici la traduction : P. 1. Relation préliminaire sur l'état de la Moscovie. De l'Archimandrite de Kiev. Du patriarche de Riazan. Des écoles ouvertes par Pierre en 1700. De l'enseignement en langue slave. — P. 20. Renseignement sur les ministres Danilovitch (lisez Alexandre Danilovitch Menchikov), Golovine, Golostein (?). — P. 22. Ambassade inutile envoyée en France en 1704 pour conclure une alliance et un mariage. — P. 25. Avantages à obtenir : union de l'Église russe avec l'Église romaine, libre passage en Chine, organisation des missions. — P. 36. Église catholique et Bibliothèque érigées par Gordon. — A examiner : si Pierre est disposé à se faire catholique, ou à le permettre à ses sujets. — Anecdotes diverses sur l'Empereur, sur la Cour et sur la capitale. — Note instructive sur les négociations. Essais antérieurs d'union, à partir du temps de Sixte IV, de Clément X, d'Innocent XII. — Correspondance avec le nonce de Pologne. Golitsyne favorable. Ambassade envoyée à Rome, présidée *(sic)* par le prince Kourakine, lieutenant-colonel de la garde impériale. — Diplôme impérial pour les lettres diplomatiques, en langue russe, avec signature et sceau. — Parmi les personnages attachés à la Légation extraordinaire se trouvait le général Chérémétev, dit Seraramet. — Quelques articles des négociations avec la Cour d'Autriche et celle de Russie. Correspondance avec différents personnages. Diplômes impériaux pour les concessions promises aux catholiques. Copies envoyées par Huyssen à G. V. Gravina. — Minutes de correspondance avec des apostilles et des corrections autographes de Clément XI. — Tel est le contenu de ce volume ; les titres à eux seuls donnent une idée de son importance. Il est certain qu'il a dû appartenir autrefois aux archives du Vatican, les originaux des pièces diplomatiques envoyées au pape, les notes autographes de Clément XI en sont la preuve. En 1849, ce manuscrit était au *Museo Borbonico* de Naples. Qu'est-il devenu depuis? — En 1881, je me suis adressé au Ministère de l'instruction publique à Rome, par l'entremise de l'ambassade d'Autriche, en priant de faire venir ce manuscrit à Rome, où j'avais l'intention de le consulter, ne pouvant me rendre moi-même à Naples. L'accueil fait à ma demande a été des plus bienveillants, mais les recherches les plus minutieuses au *Museo Borbonico* restèrent sans résultat. L'année suivante, quelques amis revinrent à la charge, ils ont visité tous les dépôts de Naples, le manuscrit en question n'a pu être trouvé. Faut-il croire qu'il soit perdu pour toujours? de nouveaux efforts ne pourraient-ils pas nous mettre au moins sur les traces de ce trésor? Qui le découvrira aura bien mérité de la science. — P. Pierling.

Un portrait de Jeanne d'Arc. — Notre collaborateur M. Stein a annoncé une *Bibliographie de Jeanne d'Arc*. Cet ouvrage aura sans doute un chapitre pour l'iconographie. Voici un document que M. Stein ne connaît sans doute pas : le hasard nous l'ayant fait rencontrer il y a quelques jours, nous avons cru intéressant de le noter au passage. Un des *portraits* de Jeanne

d'Arc, des plus curieux par la matière sur laquelle il a été fixé, a été signalé par le docteur Lacassagne, dans ses observations sur le tatouage chez les *séphyrs* de notre armée d'Afrique. C'est un portrait de Jeanne d'Arc en tatouage sur la largeur du dos. Le portrait avait 41 centimètres sur 39. Ce n'est pas là un cas isolé, car le docteur Lacassagne cite des portraits de l'amiral Jean-Bart et d'Abd-el-Kader, à peu près de même dimension et figurés sur la même partie du corps. Je n'ai pas la référence à ce travail même, mais je trouve la citation dans un savant et curieux mémoire sur la question du tatouage par le docteur Robert Flitcher dans les *Transactions of the Anthropological Society of Washington*, t. II (1883), p. 48. Ces portraits en tatouage ne sont pas des cas isolés, car le savant américain cite en France encore des portraits de Bismarck ou de soldats allemands, avec le casque à pointe ainsi exécutés sur une autre partie du corps. — H. Gaidoz.

Bibliothèques les plus importantes de la France en 1878. — Une statistique dressée en 1878, et dont nous retrouvons la trace dans le dernier numéro paru du *Bulletin des Archives et des Bibliothèques*, détermine ainsi qu'il suit l'importance des principaux dépôts de livres de la France. En ce qui concerne Paris d'abord, on voit qu'à l'époque en question, la Bibliothèque nationale possédait environ 2 millions de volumes, la Bibliothèque Mazarine, 200,000 imprimés, 2,000 incunables et 6,000 manuscrits; Sainte-Geneviève, 160,000 imprimés et 5,000 manuscrits; l'Arsenal, 250,000 imprimés et 6,000 manuscrits; la Faculté de Médecine, 60,000 volumes; le Muséum d'histoire naturelle, 50,000; la Bibliothèque polonaise, 40,000; le Conservatoire de musique, 30,000; le Conservatoire des arts et métiers, 25,000; la Faculté de Droit, 15,000, et l'Université, 10,000. De son côté, la province, toujours en 1878, nous offre les chiffres suivants : Bordeaux, 160,000 volumes; Lyon, 150,000; Besançon, Grenoble et Aix, 120,000; Rouen, 112,000; Avignon, 96,000; Marseille, 80,000; Nîmes, 72,000; Amiens et Dijon, 70,000; Rennes, 65,000; Toulouse, 64,000; Montpellier, 60,000; Chartres, 56,850; Orléans, 51,000; Tours, 46,000; Clermont, 44,500; Angers, 40,500; Le Mans, 40,000; Blois, 36,000; Brest, 32,000; Poitiers, 30,000; Moulins et Carpentras, 27,000; Pau, 25,000. — Nous ajouterons que la bibliothèque de Reims, qui, en 1853, comptait à peine 29,000 volumes, en possède à l'heure actuelle plus de 62,000 avec 1,493 manuscrits; ce qui constitue une augmentation de plus du double en moins d'un tiers de siècle.

Bibliothèques pédagogiques. — Vers la fin de l'année dernière, il y avait en France 2,450 bibliothèques pédagogiques mises à la disposition des instituteurs ou des délégués cantonaux; elles comptaient ensemble 663,878 volumes. Pendant l'année 1883, 30 bibliothèques pédagogiques nouvelles ont été créées.

Le cardinal Bichi, évêque de Carpentras. — M. Tamizey de Larroque a consacré à ce prélat le fascicule VIII des *Correspondants de Peiresc* (In-8 de xxiv-14 p.), et a joint au même volume diverses lettres inédites adressées à Peiresc (p. xxvii à xxxii, 15 à 47). Un appendice sur le mont Ventoux termine le volume (p. 49 à 55). La pagination bizarre que je viens d'indiquer et qu'on aura peut-être remarquée révèle que nous avons sous les yeux un tirage à part de la *Revue de Marseille et de Provence*. Notre collaborateur a encore en réserve (p. vii, n. 1) une trentaine de correspondants de Peiresc qu'il nous présentera successivement. « Le cardinal Bichi a [lui] deux grands mérites : il a beaucoup aimé la France et beaucoup aimé Peiresc. » Pour faire connaître son héros, M. Tamizey de Larroque a reproduit l'ancienne notice de Fornéry, la corrigeant et la rectifiant par de nombreuses notes, auxquelles, je le crains bien, M. Jules de Terris (p. xvi, n. 1) n'aura

guère à ajouter. Ce sont ces mêmes notes qui doublent la valeur de lettres insignifiantes parfois, mais qui servent de thème aux questions et aux réponses, si « curieuses de notre collaborateur, notamment p. 4, n. 1 : Quelqu'un connaît-il la colle du cardinal Borromée? » Les nombreux sujets que traitent ces lettres en rendent toute analyse impossible. Ce que l'on y découvre, en les considérant toutes à la fois, c'est l'insatiable soif de savoir qui dévorait Peiresc : qu'il reçoive l'ouvrage de Ciaconnius (p. 1), qu'il donne des étymologies, fausses assurément (p. 15), qu'il s'intéresse à l'archéologie, aux documents écrits (p. 18 et 19 et suiv.), ou qu'il s'occupe même de géographie et de géologie (p. 31 et 51). C'était vraiment un « bel esprit, » digne de séduire son éditeur et son biographe et de lui faire entreprendre une œuvre aussi patiente et aussi difficile. C'est une vraie mosaïque à reconstituer, et les cailloux en sont épars à tous les coins du monde ou peu s'en faut.

Les Contrées enchantées. — Une quantité de vieilles traditions appartenant à des peuples divers, offrent une légende qui s'est transformée selon les temps et les lieux, c'est la croyance en une terre enchantée où séjournent des êtres surnaturels parmi lesquels sont admis quelques mortels privilégiés. Notre collaborateur M. E. Beauvois a étudié cette tradition bizarre avec son érudition si profonde et si variée (*L'Élysée transatlantique de l'Eden occidental.* Paris, Leroux, 1884, in-8 de 103 p.) Il nous montre cette croyance existant pour ainsi dire sur tous les points. Souvent les hommes qui pénètrent dans les régions bienheureuses y restent à tout jamais; d'autrefois ils n'y font que des résidences qui leur semblent de courte durée, mais qui furent des siècles. A leur retour dans leur patrie, ils ne retrouvent plus rien de ce qu'ils y avaient laissé : c'est la situation d'Ogier le Danois, c'est celle que nous retrouvons dans un chant populaire allemand, la *Fiancée hongroise.* Impossible de rappeler toutes les légendes que raconte et qu'énumère M. Beauvois; nous ne pouvons qu'engager les mythologues à lire son curieux travail. M. Beauvois n'a pas oublié la légende de saint Brandaine et à son sujet émet des idées fort judicieuses. A beaucoup de relations incroyables, il attribue une base réelle : « Le merveilleux mêlé à ces relations, dit-il, ne doit pas les faire rejeter en bloc, d'autant plus que leurs auteurs ne les donnaient pas pour de l'histoire ou de la géographie, mais bien pour des légendes ou des romans destinés à édifier ou à amuser le lecteur. » — Th. P.

Histoire d'un chateau normand. — « A la Faye! » Tel est le cri de guerre de la maison d'Argonges, que l'auteur a inscrit sur le titre de cet opuscule : *Rasnes, histoire d'un château normand,* par le comte Gérard de Contades, membre de la société des antiquaires de Normandie. (Paris, 1884, in-8 carré de 69 p., non mis dans le commerce). — On ne pouvait mieux choisir pour le vieux château qui domine les « Logis » des environs d'Argentan. Nous avons eu souvent l'occasion de feliciter M. de Contades sur ses monographies locales. Celle-ci est encore faite avec un soin minutieux. Signalons-lui cependant une omission bien pardonnable. Il n'a pas connu une petite plaquette rarissime : *Pièces nouvelles et intéressantes concernant le rappel des Parlemens et autres sujets* par M. D. M. T. J. Au temple du plaisir que goûte un peuple ex-orphelin, (Caen) 1765, in-8 de 32 p., où il eût trouvé p. 27 une *Chanson à Mme la marquise de Rannes*, et p. 28, un *Bouquet à la même* (Louise-Melchiore de Carbonnières, v. *Rasnes,* p. 43). Pourquoi donc écrire « Rasnes » et non pas « Rânes » comme le *Dictionnaire des Postes?* — C. A. de B.

Une statistique de la presse. — Au 1er janvier 1883, la statistique officielle a constaté l'existence de 1378 journaux quotidiens ou ne paraissant qu'à

des époques indéterminées, traitant de toutes les branches des connaissances humaines : politique, littérature, sciences, finances, législation, art, etc., etc. Rome était comptée dans ce total de 1378 pour 200, Milan pour 141 et Naples pour 120. Venaient ensuite Turin, où se publiaient 94 journaux, et Florence qui en imprimait 79. Quant aux autres villes principales de la Péninsule, elles ne suivaient que de loin, car le nombre de leurs périodiques cité dans un ordre décroissant, allait de 37 à 10. — Remarquons en outre que 159 journaux seulement étaient quotidiens et 111 paraissaient deux ou trois fois la semaine, pendant que 539 étaient hebdomadaires, 168 bi ou tri-mensuels et 257 mensuels; qu'enfin 77 se publiaient tous les deux mois, 16 tous les trois mois et 50 à des intervalles divers supérieurs au trimestre. — *La Gazzetta di Genova* est le journal le plus ancien de l'Italie ; sa création remonte à l'année 1798.

LIVRES MIS A L'INDEX. — Un décret de la Sacrée-Congrégation de l'Index, en date du 23 mars, a condamné les deux ouvrages suivants : *De l'Éducation religieuse et civile des jeunes filles conformément aux conditions actuelles de l'Italie,* par l'abbé Ambroise GARAVAGLIA (Milan, Dumolard frères, 1884, 2 vol.). L'auteur s'est soumis et a réprouvé son œuvre. — *La Religion dans la Science et la Tyrannie de la Conscience,* par le professeur CICCHETTI-SURIANI, avec préface de Mgr J. B. Savarese (Rome, Fozani et Cie, 1885).

PARIS.— La maison Didot annonce la publication d'un grand ouvrage (in-4°) sur l'*Œuvre des peintres verriers français*, par M. Lucien Magne. Le 1er volume comprendra une introduction générale et une description des verreries de Montmorency et d'Ecouen (prix : 80 fr.).

— Les fouilles exécutées par M. de Sarzec dans la basse Chaldée, de 1877 à 1881, ont eu le plus grand retentissement dans le monde savant, et le public peut en admirer les riches résultats dans le musée chaldéen du Louvre. M. de Sarzec commence la publication d'un grand ouvrage exposant les résultats obtenus. La description des fouilles est faite par M. de Sarzec, celle des monuments par M. Heuzey. L'ouvrage sera complet en 2 ou 3 livraisons. La 1re vient de paraître chez Leroux : *Découvertes de Chaldée* (in-fol. de 24 p. et 20 hélio grav., prix 30 fr.)

— M. de Beaucourt vient de mettre sous presse le tome III de son *Histoire de Charles VII.*

— M. l'abbé Batiffol, élève de l'École des hautes études, a été chargé d'une mission scientifique en Albanie.

— Une société s'est fondée en 1884 à Paris pour l'*Étude de la représentation proportionnelle.* Elle a déjà fait paraître deux brochures sur les débats auxquels cette question a donné lieu au Parlement belge et au Parlement anglais. La seconde est extraite du *Bulletin de législation comparée.*

— La librairie Rouam vient d'ajouter une nouvelle série à celles qui composent déjà sa bibliothèque artistique : *la Bibliothèque d'art ancien.* Le premier volume de cette série est une intéressante étude de J. Rousseau sur Hans Holbein. (72 p. in-4°, avec de nombreuses gravures. Prix : 2 fr. 50.)

— A l'exemple des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, l'École française du Caire commence aussi à publier le résultat de ses travaux sous le titre de *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire, sous la direction de M. Maspero.* Le premier fascicule qui vient de paraître (Paris, Leroux, in-fol., 132 p. et nombr. pl., 25 fr.) contient les études suivantes : M. Bouriant, *Deux jours de fouilles à Sell el Amarna ;* V. Loret, *le Tombeau de L'Am-Xent Amen-Hotep* ; M. Bouriant, *l'Église copte du tombeau de Déga* ; H. Dulac, *Quatre contes arabes en dialecte cairole ;* V. Loret, *la tombe de Khâ-m-hâ.*

— Le *Cicerone*, du prof. Burckhardt, est connu de tous ceux qui ont fait un voyage quelque peu scientifique en Italie. Il constitue une véritable histoire de l'art en Italie par les monuments. La 1re édition parut en 1855 et la 5e en 1884. M. A. Gérard vient de rendre un véritable service aux artistes en publiant une traduction de cet important ouvrage. Le 1er volume a paru chez Didot : *le Cicerone, guide de l'art antique et de l'art moderne en Italie.* 1re partie, *art ancien.* (Paris, Didot, 1885, in-12, XXII-XVII-200 p. et 4 pl. 6 fr.) M. Gérard a fait précéder sa traduction d'une notice des plus intéressantes sur la vie et les écrits du savant professeur de Bâle.

— M. H. Moris, archiviste des Alpes-Maritimes, fera paraître vers le mois de juin un ouvrage sur les *Opérations militaires dans les Alpes pendant la guerre de succession d'Autriche (1742-1748) d'après des documents inédits.* Le premier volume sera suivi d'un second qui comprendra les campagnes des Alpes pendant la période révolutionnaire.

AUNIS ET SAINTONGE. — M. Pierre Jouin, mort il y a quelque temps, a légué sa bibliothèque à la ville de Royan.

AUVERGNE. — Un legs important, destiné à la création d'une bibliothèque publique, a été fait récemment à la ville de Saint-Flour, par M. Geniès, ancien juge de paix à Ruines.

CHAMPAGNE. — M. Paris vient de publier chez l'éditeur Michaud, à Reims, un ouvrage intitulé : *Le Théâtre à Reims depuis les Romains jusqu'à nos jours* (in-8 avec gravures).

M. l'abbé Le Comte, vicaire général du diocèse de Châlons, vient de faire paraître chez Martin, éditeur à Châlons, un livre recommandé par Mgr l'évêque, et qui a pour titre : *Petit Manuel pour la fondation et la direction des patronages ruraux* (in-8).

NORMANDIE. — L'Académie des belles-lettres, sciences et arts de Rouen décernera, en 1885, un prix de 700 fr. à l'auteur du meilleur ouvrage sur les *Botanistes normands.*

— M. Augé, libraire à Rouen, va faire paraître : *Rouen pittoresque,* 1 vol. in-4, illustré par M. Maxime Lalanne; introduction par M. Henri de la Pommeraye; texte par MM. Allais, Aubé, Ch. de Beaurepaire, Dubosc, J. Félix et J. Hédou.

— On annonce aussi la publication de : *Notre-Dame de Bon-Secours,* sauvegarde de la France: son histoire restituée depuis les premiers âges jusqu'à nos jours, etc. (1 vol. gr. in-4), par M. Alfred de Perrois; — *Monographie descriptive ou guide du visiteur dans l'église Saint-Vincent de Rouen,* par M. l'abbé Edmond Renaud, 1 vol. in-4, imprimé en caractères elzéviriens avec planches et vignettes; — *Histoire de la ville de Pont-Audemer,* ouvrage posthume de M. A. Canel, publié par son exécuteur testamentaire, M. Montier, 2 vol. in-8.

— Viennent de paraître deux ouvrages de M. A. Heilot : *Essai historique sur Héricourt-en-Caux,* d'après des documents inédits (1 vol. in-8 de 200 p.), et *Saint-Mellon est-il mort à Héricourt?* examen de cette question d'après des documents nouveaux et inédits (brochure in-8 de 40 p.).

ORLÉANAIS. — Pour paraître à la fin d'avril : *Inventaire des manuscrits de la bibliothèque d'Orléans. Fonds de Fleury,* par M. Ch. Luissard (Orléans, Herluison, in-8).

— Pour paraître à la fin de mai : *Catalogue des reliques et joyaux de l'église de Chartres,* par M. Luc. Merlet (1 vol. in-8, avec grav. hors texte. Chartres, Petrot-Garnier).

— Nous recevons un extrait du t. V des *Lectures et Mémoires de l'Académie*

de Sainte-Croix : il a pour titre : *Joseph-Étienne Vaslin, Annaliste de l'église de Beauvais,* 1690-1771 (brochure in-8. Orléans, P. Colas, 1884), et pour auteur M. O. Raguenet de Saint-Albin.

PROVENCE. — L'Académie de la province ouvre son douzième concours littéraire, scientifique et artistique. Les pièces de prose, de vers ou de musique doivent être inédites.

— On annonce comme devant paraître prochainement une *Histoire de l'Amirauté de Marseille,* par M. Georges Maurin, ancien magistrat.

— La ville d'Hyères ouvre un concours littéraire en langue provençale. Parmi les prix qui seront décernés, citons : une médaille d'or à la meilleure pièce en l'honneur de la ville d'Hyères; la *Mireille* de Mistral, illustrée par Burnand, richement reliée, à la meilleure poésie sur un sujet libre. Des médailles de vermeil, d'argent et de bronze seront réservées, s'il y a lieu, pour les seconds et troisièmes prix.

NICE. — Un document inédit d'une grande importance historique vient d'être découvert dans les Archives de Nice : il ne s'agit rien moins que du *Journal de bord du bailli de Suffren dans ses campagnes de l'Inde.* Ce journal relate tous les faits accomplis sur l'escadre commandée par Suffren depuis le mois de mars 1781 jusqu'à la fin du même mois de 1784.

POITOU. — La Société des Archives historiques du Poitou imprime en ce moment le Cartulaire de l'abbaye de Saint-Maixent, par M. Alfred Richard, archiviste de la Vienne. — Elle s'occupe de la publication prochaine d'une série de maintenues de noblesse, par M. Beauchet-Filleau.

— L'important ouvrage de MM. l'abbé Baudry et Ballereau sur les *Puits funéraires* va être remis dans le commerce et à des conditions beaucoup plus accessibles qu'auparavant.

— On annonce la continuation de *Poitou et Vendée,* que la mort de M. Benjamin Fillon a laissé interrompu. L'éditeur utiliserait les manuscrits laissés par Fillon et ferait appel à diverses collaborations. Une notice étendue sur Fillon, due à la plume de M. A. de Montaiglon, professeur à l'École des chartes, inaugurerait cette seconde partie.

— M. Bélisaire Ledain a publié, en tirage à part, son importante notice historique et archéologique sur l'abbaye de Saint-Jouen-les-Marnes.

VENDÉE. — On annonce les publications suivantes : de M. René Vallette, secrétaire de la Société archéologique de la Vendée : *Le mobilier d'un gentilhomme rural au siècle dernier* (Fontenay, imp. Gouraud, in-8 de 15 p.); — du même : *L'enlèvement de la princesse Hamilton par le marquis de la Flocellière, conte vrai du dix-septième siècle.* (Fontenay, Gouraud, in-16 de 15 p.) — sur le même sujet : *Un chapitre de l'histoire du couvent de la Flocellière (Vendée). La Belle Écossaise et Jacques de Maillé-Brézé (1617),* d'après un manuscrit inédit, par M. Thomas Arnauldet, bibliothécaire de la ville de Niort (Melle, imp. Lacuve, in-8 de 16 p.).

ALLEMAGNE. — Une polémique assez vive s'est élevée en Allemagne entre deux économistes, M. Schmoller, de Strasbourg, représentant l'école historique, et M. Menger, de Vienne, représentant ce qu'il nomme l'économie nationale allemande. Ce dernier résume ses griefs contre M. Schmoller, dans une brochure intitulée : *Die Irrthümer des Historismus* (Vienne, Hölder, 1884).

— La *Freiburger Zeitung* vient de faire paraître une étude de Justus Römer sur les *Articles ecclésiastiques de la nouvelle constitution de Berne;* l'auteur y retrace l'histoire et les conséquences de ces articles au point de vue des garanties religieuses. On verra, dans le *Moniteur de Rome* des 27 et 28 octobre 1884, l'importance de la question; c'est une des phases de la lutte que

les catholiques romains ont à soutenir contre les vieux catholiques aidés des protestants.

— La princesse héréditaire d'Allemagne a fait reproduire dix des principales esquisses de peintres espagnols modernes qui font partie de ses collections. L'album est édité par la maison Amsler de Berlin en deux éditions, l'une de 100 m. l'autre de 10 m., et vendu au profit des victimes des tremblements de terre de l'Andalousie.

— Depuis le commencement de cette année paraît à Berlin, sous la direction de M. Henry Thode, sous forme de supplément bi-mensuel au *Jahrbuch der Kgl. Preussischen Kunstsammlungen*, un courrier de l'art intitulé : *Der Kunstfreund* (abonnement annuel 25 fr.), dans le but de tenir les archéologues et les artistes au courant de toutes les nouvelles artistiques et des principales acquisitions faites par les grands musées de l'Europe. A chaque numéro est joint une reproduction d'une œuvre importante de quelque grand artiste. Sommaire du 1er numéro : *De l'inventaire des richesses artistiques de l'Allemagne; — Nouvelles publications artistiques; — Musées et collections : Portrait de J. Holzschuher, Jugement dernier de Fra Angelico, collections Basilewski, Davillier, Albert Goupil;* — Artistes et collectionneurs : *Pierre Codde, Rembrandt, Adrien Brouwers, L. Bohustedt;* — Mélanges : *Société internationale de chalcographie.* Planche : A. Durer. *Samson et les Philistins,* avec notice explicative.

— M. le prof. Droysen annonce la publication d'un *Nouvel atlas historique* en quatre-vingt-seize cartes accompagnées d'un texte explicatif. Cet atlas servira de complément à l'*Atlas moderne* bien connu de Andrée (Leipzig, Velhagen, in-fol. 25 fr.).

— MM. Menge et Preuss publient chez Teubner, à Leipzig, un excellent *Lexicon Cæsarianum*, dont le premier fascicule vient de paraître (2 francs chaque livraison).

— Une nouvelle encyclopédie paraît actuellement à Leipzig chez Grunow, en fascicule bi-mensuel, sous le titre de *Deutsche Encyclopædie.* L'ouvrage sera complet en cent livraisons à 0 fr. 75 chaque. Il semble que l'on commence par abuser quelque peu des encyclopédies.

— MM. Menzel et Lauer vont publier, chez Niedner à Wiesbaden, un *Codex diplomaticus nassoicus.* L'ouvrage sera complet en douze fascicules au prix de 25 francs chaque.

— M. Hermann Baumgarten vient de publier chez Cotta, à Stuttgart, le premier volume d'une *histoire de Charles-Quint* (in-8 XVI-536 p. 13 fr. 50).

— Depuis le premier janvier il paraît chez Seemann, à Leipzig, une nouvelle revue trimestrielle dirigée par M. Geiger, professeur à l'Université de Berlin, et consacrée aux études relatives à l'histoire de la Renaissance *Vierteljahrsschrift für Kultur und Litteratur der Renaissance* (16 marcs par an). Dans la première livraison nous signalerons une étude de M. Geiger sur l'*histoire de l'humanisme en France*, une autre de M. H. Grimm sur *Michel-Ange*, et un travail de M. Zupitza sur *Boccace*, ainsi que des *lettres inédites* de Guarinus et de Reuchlin.

— La librairie Grunow, de Leipzig, vient de publier, sous le titre de *Gespräche Friedrichs des grossen mit Henri de Catt* les conversations si intéressantes entre Frédéric II et son lecteur H. de Catt (in-12 de X-353 p. 5 fr. 75).

— M. G. Meyer, professeur à l'Université de Graz, vient de publier chez Oppenheim, à Berlin, sous le titre de *Essays und Studien zur Sprachgeschichte und Volkskunde* (1885, in-12, 412 p. 9 fr. 40), diverses études philologiques et ethnographiques des plus intéressantes. Nous citerons notamment celles relatives aux contes et aux chansons populaires.

ANGLETERRE. — Le *Public Record Office*, ou Dépôt des archives anglaises, centralise toutes les chartes (Rolls) provenant de la Tour de Londres et remontant aux plus anciennes époques de l'histoire d'Angleterre. La Direction fait paraître chaque année un rapport détaillé sur l'état de ses publications et de ses *Indices*; le dernier *Report of the Deputy Keeper*, adressé à la reine Victoria, est le quarante-quatrième qui ait paru pour la gestion de l'an 1883. Grâce aux tableaux publiés, il est aisé de retrouver les documents rangés chronologiquement et écrits en toute langue, même en hébreu (*Jews Rolls*), dont les uns remontent au dernier quart du douzième siècle (1182), au règne de Henri II, et dont les suivants datent du milieu du treizième siècle, des règnes de Henri III et d'Edward I, jusqu'à l'exil des Juifs en 1290, époque où ils furent reçus en France par Philippe IV le Bel. L'intérêt capital de ces derniers textes consiste dans les *glosses*, ou mots romans en caractères hébreux, importés de Normandie en Angleterre par les émigrants dans leur langage, leurs contrats, leurs conventions. Parfois, les pièces et actes sont écrits en deux langues, en hébreu et en latin ; d'autres fois, soit en hébreu seul, soit en latin seul. Une série de ce genre est conservée seule (on ne sait pourquoi) au British Museum, sous le n° 1250 des *Additional Manuscripts*, et une suite considérable de ces sortes de pièces se trouve à Westminster-Abbey qui, par privilège spécial, a conservé ses Archives avec sa Bibliothèque.

— Un photographe de Manchester se propose de publier par la photolithographie une reproduction fac-similé de la fameuse Bible connue sous le nom de *Mazarine* et imprimée par Gutenberg; un exemplaire de ce livre, le premier pour lequel on ait fait usage de caractères mobiles en métal, a été, au mois de décembre dernier, adjugé en vente publique à Londres ; l'impression est remarquable pour la noirceur de l'encre et pour la régularité du tirage; c'est un témoignage éclatant de l'habileté des premiers typographes mayençais; ces deux volumes in-folio furent un de leurs coups d'essai et ce fut un coup de maître. Cette reproduction aura pour base l'exemplaire que possède le comte de Crawford et Balearas ; elle sera précédée d'une introduction rédigée par M. William Axon, et qui contiendra toutes les informations désirables relatives à ce vénérable monument typographique.

AUTRICHE. — M. le Dr Franz R. von Hauer, qui a si habilement dirigé l'*Institut géologique Impérial et Royal de Vienne* pendant de longues années, vient d'être nommé Intendant du musée I.-R. d'histoire naturelle de la Cour d'Autriche. Son départ de l'Institut géologique est une grande perte pour cet établissement.

— M. Emerich Kastner, de Vienne, va publier très prochainement la *Correspondance de Richard Wagner*, de 1830 à 1883.

— Le professeur J. Langl publie une nouvelle mythologie figurée de la Grèce sous le titre de *Griechische Götter und Heldengestalten nach antiken Bildwerken*. C'est une splendide publication ornée de nombreuses gravures et de bon nombre de planches. L'ouvrage sera complet en 17 livraisons (à Vienne chez Hoelder).

BELGIQUE. — La commission royale pour la publication des *Anciennes lois et ordonnances de la Belgique* vient de faire paraître une liste chronologique des édits et ordonnances émanés pendant le règne de Charles-Quint; on y trouve l'analyse de plus de 1,700 documents des années 1506 à 1555. Malgré cela, la commission fait appel aux érudits pour lui signaler les omissions qui pourraient s'y rencontrer.

— La Société des Bibliophiles belges, séant à Mons, se propose de célébrer cette année le cinquantième anniversaire de sa fondation, en publiant une *Description du Hainaut* éditée pour la première fois à Anvers en 1534 et écrite par Jacques Lessabé, né à Marchiennes, près de Douai.

— M. Ch. Michel, membre de la Société bibliographique, vient d'être nommé professeur de sanscrit et de grammaire comparée à l'Université de Gand.

ESPAGNE. — Le romancier Santanderino José Maria de Pereda vient de publier un nouveau roman de mœurs provinciales, *Sotileza* (Madrid, Imprenta di Tello, 1885, in-18 j. de 502 p.). Ce volume a un vif succès.

— L'Académie espagnole vient de mettre au concours une *Étude biographique et critique sur Terso de Molina*, le grand dramaturge et romancier du siècle d'or. Espérons que, d'ici à 1887, les chercheurs mettront la main sur des documents nouveaux, et en particulier sur les pièces colligées par l'évêque Martinez et les comédies autographes qu'il possédait, dont Mennero Romanos et Hartzenblusch n'ont pu retrouver la trace depuis la mort de Mgr Martinez.

— M. Pella y Forgas a entrepris une importante publication, l'*Histoire de l'Ampurdan*, contrée qui confine à la France, du côté des Pyrénées-Orientales. Nous avons déjà dit quelques mots de ce grand travail, et nous en ferons un examen détaillé quand les sept fortes livraisons qui doivent le composer auront entièrement paru. Nous voulons, toutefois, annoncer que nous avons reçu la quatrième, et que, par l'érudition comme par son aspect matériel, elle est digne des fascicules qui l'ont précédée. Nous y avons remarqué, page 281, une tradition qui concerne notre héros légendaire Roland, tradition que nous ne nous rappelons pas avoir vue ailleurs. On raconte que, du haut des Pyrénées, le prétendu neveu de Charlemagne lança une longue barre de fer en s'écriant : « Où cette barre tombera, Massanet de Cabrenys sera; » et dans une rue de Massanet de Cabrenys, dont une gravure nous donne la vue, on remarque encore aujourd'hui la *vara de Roldan*.

HOLLANDE. — La Hollande a célébré, le 16 mars, le trois-centième anniversaire de la naissance du plus célèbre comique néerlandais, Brederoo. La fête a consisté en une représentation de diverses œuvres du grand comique. A cette occasion s'est ouverte aussi à Amsterdam une exposition Brederoo, dans laquelle on a réuni tous les sujets rappelant Brederoo et ses amis. On prépare aussi une nouvelle édition des œuvres du comique.

— M. Vittorio Puntoni qui, dans un ouvrage publié en 1882, avait étudié les différents monuments de l'antiquité figurée relatifs au mythe d'Hippolyte et de Phèdre : *Sulla formazione del mito di Ippolitoe Fedra* (Pisa, 1884, in-8, VII-167 p. 6 fr. 75). Ce mythe, d'après M. Puntoni, est double : un mythe grec dans lequel Hippolyte personnifie le soleil couchant, et un mythe sémitique qui, à cette divinité mâle, ajoute une aphrodite. Il y a donc ainsi une divinité solaire unie à une divinité lunaire.

— Dans une dissertation inaugurale des plus savantes, M. J. Six, fils du numismate hollandais bien connu, vient de dresser un Catalogue scientifique et méthodique, en même temps que chronologique, des diverses représentations qui nous ont été conservées de la Gorgone, tant sur des monnaies que sur d'autres monuments : *De Gorgone* (Amstelodami, De Rœver, 1885, in-4°, 104 p. et 3 pl.). Cette dissertation fait autant d'honneur au jeune savant qu'à l'Université d'Amsterdam où il a fait ses études.

ITALIE. — On vient d'inaugurer à Rome deux séries de cours qui pro-

mettent l'une et l'autre de s'inspirer des traditions de notre École des Chartes et de former comme elle des paléographes et des historiens. Le chanoine Carini, professeur de paléographie près les archives vaticanes, a ouvert son cours le 16 mars, en présence de S. E. le cardinal Hergenroether et de plusieurs notabilités romaines. Le même jour, par une rencontre toute fortuite, débutaient dans le local de la Bibliothèque Vallicelliane (à la *Chiesa Nuova*) les cours de méthodologie historique, dus à l'initiative de la *Reale Società Romana di storia patria*. M. O. Tommassini, président de la Société, dans un important discours, a tracé le plan de ces cours d'un caractère strictement privé, et a exprimé le regret que Rome ne fût pas dotée d'une école officielle de paléographie et d'histoire analogue à celle que possède Florence. Nous ne pouvons que nous réjouir du mouvement d'esprit et de la renaissance des études historiques en Italie, dont témoignent ces diverses créations.

— Quand l'illustre Père Torti fut nommé archiviste du Vatican, il obtint qu'on appelât à Rome, des diverses parties de l'Europe, les quatre ou cinq meilleurs paléographes que possède en ce moment l'ordre de Saint-Benoît. Le fruit du travail de ces modestes savants sera la publication complète des *Régestes pontificaux*. Le premier volume, consacré à Clément V, est sur le point de paraître. Il a été tiré à mille exemplaires, sur papier et avec des caractères spéciaux; il a coûté, selon la *Voce della verità*, 25,000 francs, sans qu'il ait rien été payé bien entendu pour le travail des paléographes.

— La commission diocésaine de Naples, présidée par le cardinal Sanfelice, et dont le secrétaire est Mgr de Pompeis, travaille activement à la publication du *Bullaire inédit de Benoît XIV*. La première partie est déjà imprimée et sera très prochainement mise en vente.

— Il a paru à Rome un numéro d'essai d'une revue hebdomadaire intitulée *La Pace tra Chiesa e Stato*, qui se propose d'étudier les maux que la suppression du pouvoir temporel a causés à l'Italie et les moyens d'y remédier. Elle est dédiée à SS. Léon XIII et publie des lettres de MM. Cesare Cantù et Eug. Rendu.

— Le Comité international qui recueille les souscriptions pour la statue à élever à Giordano Bruno au *Campo de' Fiori*, vient de publier à Rome le numéro unique d'un journal intitulé *G. Bruno*, qui contient des articles de V. Hugo, Spencer, Renan, P. Bert, etc.

— M. E. Narducci a fait tirer à part du *Bulletino di bibliografia e di storia delle scienze matematiche e fisiche*, les deux premiers livres du *Tractatus Sphæræ* de Barthélemy de Parme, astronome du treizième siècle, publiés d'après l'unique manuscrit synchrone de la Bibliothèque Victor-Emmanuel.

— M. Gaston Boissier, qui vient de se rendre en Sicile, compte publier à son retour une *promenade archéologique* aux parties de la Sicile décrites par Virgile dans l'*Énéide*.

— M. G. Fagniez voyage en Italie pour recueillir des documents relatifs au Père Joseph.

Portugal. — Des cours d'archéologie viennent d'être organisés à Lisbonne, au Musée du Carmo, sous la direction de M. da Silva, membre étranger de l'Institut, président de la Société royale des Architectes. Grâce à la libéralité du prince Don Charles, des prix d'une certaine importance seront décernés chaque année aux élèves qui se seront distingués, et des fonds ont été alloués pour la création d'une bibliothèque spéciale annexée à cette institution, sur l'utilité de laquelle nous n'avons pas à insister.

Russie. — A Kazan a été publiée la 4e édition des *Œuvres de Baratynski*, ami de Pouchkine et un des poètes les plus estimés de cette époque. L'édi-

teur, fils du poète, l'a enrichie d'un portrait de l'auteur, d'une biographie et de données bibliographiques indiquant tout ce qui a été écrit sur Baratynski, soit en Russie, soit à l'etranger.

— On a imprimé à Tiflis une traduction française du poème géorgien intitulé : *La peau de Léopard*, et composé par Ronstavély, écrivain du douzième siècle.

— M. Nérou, professeur de langue française à l'école de Novozybkov, a traduit en français les *Mémoires de la maison morte*, roman de Dostoïevski.

— A Simphéropol, on a publié un livre de M. Kazas, intitulé : *Fénelon et son ouvrage sur l'éducation des filles.*

— L'infatigable M. Méjov fera incessamment paraître une bibliographie du récent jubilé de Pouchkine, laquelle comprendra plus de mille articles disposés systématiquement.

— M. Huberti continue son estimable travail intitulé : *Matériaux pour servir à la bibliographie russe.* Les deux premières livraisons, publiées en 1878 et 1881, contiennent une revue des livres rares imprimés en lettres « civiles, » depuis 1725 jusqu'à 1800. Elles seront bientôt suivies d'une nouvelle livraison.

— Un autre bibliographe, M. Yazykov, a fait paraître le premier fascicule d'une *Nécrologie des écrivains russes.* Il compte en publier un tous les ans, à l'instar de celui-ci, qui contient une notice biographique de tous les auteurs décédés en 1881, avec une liste complète de tout ce qu'ils ont publié, soit en volumes séparés, soit dans les revues et les journaux.

— On a trouvé aux archives de la ville de Dorpat d'intéressants documents relatifs à l'histoire de Finlande aux quatorzième et quinzième siècles. Sur la demande du directeur des archives d'État de Finlande, ces documents lui ont été communiqués pour en tirer copie.

— M. Grot, académicien, a fait paraître les trois premiers volumes des œuvres complètes de feu Pletnev. Les deux premiers et une partie du troisième contiennent les écrits en prose de l'illustre auteur. Les poésies et la correspondance occupent le reste. Chacune de ces trois sections est disposée par ordre chronologique. Les lettres de Pletnev à Pouchkine, Joukovski et prince Viazemski, faisant partie du 3e vol., sont particulièrement intéressantes. Le 4e vol. contiendra sa biographie, des suppléments et des tables de matières.

— M. Golovatski a publié un glossaire géographique des pays slaves de l'ouest et du midi, accompagné d'une carte. Les noms des villes y sont donnés en slave et en allemand.

— Le savant archimandre Léonide prépare une description des manuscrits-mélanges appartenant à M. Titof, dont la collection compte plus de mille manuscrits.

— Tout récemment ont paru les *Poésies de Tourguenef*, dans un volume séparé, dont la première partie contient les *poèmes* et la seconde les *mélanges.*

— On sera bien aise d'apprendre que M. Batuchkof a repris la publication des *Monuments d'antiquité russe dans les provinces occidentales.* Les six premières livraisons de cet important et bel ouvrage, imprimées il y a quelques années, sont devenues une rareté bibliographique.

— Les presses de l'Académie des sciences ont terminé l'exécution de l'ouvrage de M. Vycheslavtsef sur l'*Ombrie et les écoles de peinture dans l'Italie du nord.* La monographie est ornée de 20 planches exécutées à Leipzig, chez Seeman.

— L'administration scolaire du Caucase a fait paraître le quatrième fascicule du *Recueil des matériaux pour servir à la description des contrées et des tribus du Caucase.*

On a imprimé à Kazan l'étude de Dmitrevski intitulée : *École d'Alexandrie. Esquisse historique d'instruction religieuse dans les quatre premiers siècles.*

— M. Latkine a traduit le Nouveau Testament et les livres liturgiques en langue zyriane. Les évangiles et les actes des apôtres sont déjà imprimés; on prépare maintenant le livre des psaumes, qui aura, comme ceux-là, le texte original à côté de la version.

SUISSE. — On annonce la publication prochaine de plusieurs feuilles de la carte géologique détaillée de la Suisse, à l'échelle de 1/100,000, relatives aux Alpes de la Suisse centrale. La feuille XIV, par M. Heim, comprendra les Alpes de Glaris; elle sera accompagnée de nombreuses coupes et d'un volume de texte explicatif où l'auteur se propose notamment de réfuter les différentes hypothèses proposées dans ces dernières années, pour remplacer l'explication qu'il avait donnée de ces faits en 1878 (*der Mechanismus*, Bâle, 2 vol. in-4 et atlas).

TUNISIE. — Un musée va être créé à Tunis. Installé dans le palais même du Bardo, résidence du bey, il prendra le nom de *Musée Alaoni*. Toutes les sciences seront représentées dans les diverses sections de cet établissement, qui sera administré par le directeur du service des beaux-arts et des antiquités de la Régence.

AMÉRIQUE. — Un bibliographe américain, M. William Cushing, annonce la publication d'un ouvrage dans le genre des *Supercheries littéraires* de Quérard : *Initials and Pseudonims. A dictionary of litterary disguises*. Nous ignorons si les auteurs français qui ont cru devoir se déguiser figureront dans ce travail, mais nous savons qu'un dictionnaire de ce genre est en préparation en ce qui nous concerne.

— Il s'est formé à New York une association de bibliophiles qui a pris le nom de *Dunlap Society;* ce nom est celui de William Dunlap, écrivain qui, le premier, a écrit l'histoire du théâtre américain. Cette *Society* se propose de publier une série de documents et de pièces peu connus se rapportant à l'art dramatique, tel qu'il s'est montré sous ses diverses formes dans l'Amérique du Nord.

— Une publication trimestrielle importante, qui traitera de l'archéologie dans le sens le plus étendu, est annoncée comme devant faire très prochainement son apparition aux États-Unis. Elle aura pour titre : *The american journal of Archaeology*.

— De Cambridge (États-Unis), on annonce la démission de M. Alexandre Agassiz comme directeur du *Museum of Comparative Zoology* d'Harward College. Ce savant naturaliste remplissait cette fonction importante, depuis plusieurs années, avec autant de zèle et de dévouement que de compétence. Sa retraite de ce poste scientifique sera très regrettée.

— Bien que la *Commission pour l'étude scientifique des territoires*, si habilement dirigée pendant de longues années par le docteur F. V. Hayden, ait été supprimée, les résultats des observations et des travaux de ses membres continuent à être publiés de temps à autre. Deux nouveaux volumes in-4 du *rapport final*, consacrés à la Paléontologie, viennent de s'ajouter à la série : L. Lesquerena, *Contributions à la flore fossile des territoires de l'Ouest*, 3e partie, flores crétacée et tertiaire, 277 p., 60 pl. (forme le volume 7); — E. D. Cope, *Vertébrés fossiles des terrains tertiaires de l'Ouest* (livre I, 1,010 p., 100 pl.) c'est le troisième volume; le quatrième, qui suivra bientôt, sera consacré à la continuation du même sujet.

— La collection des *Rapports sur le dixième recensement des États-Unis*, publiés par le gouvernement de Washington, compte aujourd'hui dix

volumes in-4, édités avec le luxe pratique et l'abondance de renseignements qui caractérisent les publications américaines officielles; parmi ces dix volumes, plusieurs ont un grand intérêt scientifique; signalons surtout les deux volumes de *Rapports sur la production du coton aux États-Unis*, par M. Eugène W. Hilgard (volumes V et VI), contenant une foule d'indications intéressantes sur le climat, les sols et la géographie physique des États-Unis; et les deux derniers volumes publiés : le premier (IX), relatif aux *Forêts de l'Amérique du Nord* (en dehors du Mexique), par Charles S. (Sargent, in-4, IX-612 p., 39 cartes et atlas in-f° de 16 pl.), et le deuxième (X) consacré à une partie des industries minérales : *Rapports spéciaux sur le pétrole, le coke et les pierres de construction :* production, technologie et usages du pétrole et de ses produits, par S. F. Peckham (VIII-319 p., 42 cartes et pl.). — *La fabrication du coke*, par Joseph D. Weeks (V-114 p., 26 fig.). — *Pierres de construction des États-Unis et statistique de l'industrie des carrières en 1880*, par Hwes, A. Julien et H. Gannett (XIII-410 p., 58 pl.). Nous espérons que le *Polybiblion* pourra prochainement rendre compte de ces importants documents.

— On annonce d'Harrisburg (Pensylvanie), comme venant de paraître, la première partie d'un *Grand Atlas of the 2d geological Survey of Pennsylvania*, part. I, *County geological maps* (50 feuilles in-f°), par J. P. Lesley, géologue de l'État.

SERBIE. — Un don de 363 volumes ayant trait à la diplomatie et à l'histoire a été fait par M. Gladstone à la Bibliothèque nationale de Belgrade.

VENTES. — Du 24 au 28 février. — *Bibliothèque de M. Henri Martin.* — (Me G. Boulland, ass. de M. A. Ferroud). Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, par Taylard, 255 fr. Almanach iconologique ou des arts pour les années 1765 à 1781 (manque l'année 1768), 1380 fr. — Total : 14,000 fr.

Bibliothèque de M. Le Barbier de Tinan. — Les fables de Dorat, 6,100 fr. Les annales du règne de Marie-Thérèse, 1,600. Les baisers de Dorat, 1,500 fr. — Total : 73,000 fr. environ.

Bibliothèque de M. Richard-Lion. — (Me Delestre ass. de M. Ch. Porquet). Rabelais, 6,450 fr. Chansons de Delaborde, reliure de Derome dite à l'oiseau, 5,600 fr. Le Décaméron de Boccace, 5,000 fr. Orlando furioso, 3,920 fr. Mémoires de Sully, aux armes et au chiffre de Louis XV, 3,610 fr. Un Molière avec figures, d'après Boucher, 3,200 fr. Discours sur l'Histoire universelle, de Bossuet, édition originale, aux armes de Mgr du Harlay de Champvallon, archevêque de Paris, 3,100 fr. Les fables de La Fontaine, avec fig., d'après Oudry, 3,000 fr. Clément Marot, 2,600 fr. Œuvres de Lalande, 2,425 fr. Œuvres de Plutarque, exemplaire du roi Charles IX, 2,080 fr. Les métamorphoses d'Ovide, 2,030 fr. Les maximes de La Rochefoucauld, 2,010 fr. Les fables nouvelles de Dorat, 2,000 fr. — Total : 175,276 fr.

— Du 13 au 18 avril. — *Bibliothèque de M. le comte de Chabrol-Crousol.* — (Me Maurice Delestre, ass. de M. Ch. Porquet). Première partie comprenant les livres relatifs aux belles-lettres, sciences et arts, l'histoire, la jurisprudence et la théologie; 811 articles.

— Les 19, 20 et 21 mars, on a vendu des autographes sur la Révolution, provenant de la collection de M. Dubrunfaut. — Produit total : 12,540 fr. Les lettres et les manuscrits de Mirabeau, acquis par les archives du Ministère des affaires étrangères, entrent à eux seuls dans ce chiffre pour une somme de 3,000 fr.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Papauté, ou la politique des temps modernes,*

pla[illegible]
Luxembo[illegible]
On désire savoi[illegible]lmé). — *Manuel de l'histoire des religions,* traduction été publié, ou dans qu[illegible] — *De la lumière intellectuelle et de l'onto-*chives on pourrait en trouver [illegible] par Zigliara (gr. in-8, Vitt[illegible] texte? — E. M.

Livres de raison. — Quels sont les livres de raison ou les autobiographies antérieures à 1789, qui ont été publiés dans chacune des régions de la France? La remise des renseignements sur ce sujet formerait les éléments d'une bibliographie aussi intéressante qu'utile.

De la décadence de l'art. — Y a-t-il des écrivains qui ont traité le grand problème *de la décadence et de la mort prochaine de l'art?* Les Italiens ont sur ce sujet un très beau livre du prof. A. C. de Meis (Bologne 1868-1869). Quels sont les écrivains français, allemands et anglais qui ont parlé *pro* ou *contra?*

Une farce attribuée à M. Thiers. — Dans le dernier numéro du *Polybiblion* (avril 1885, p. 290), M. F. Boissin parle de l'héroïne d'un roman vulgaire qui « montre à ceux qu'elle méprise ce que montra, dit-on, M. Thiers en goguette aux paysans de Grandval. » Cette assertion est-elle authentique et de quel Grandval s'agirait-il?

Dans la version que j'ai ouï raconter, le fait se serait passé à Aix-en-Provence, ce qui serait moins invraisemblable et en ferait une plaisanterie entre Méridionaux. C'était le soir, dans un hôtel. Pour je ne sais quelle raison, la foule était amassée devant la maison. Manifestait-elle contre ceux qui étaient à l'intérieur? Quoi qu'il en soit, M. Thiers aurait paru au balcon, et, pour répondre par une contre-manifestation, aurait montré au peuple sa figure sans lunette, entre deux amis qui tenaient des chandelles. Voilà ma version, recueillie de la tradition orale, et non dans un livre.

RÉPON[illegible]

Le commandeur de Dion (XI[illegible] 93). — Dion, *alias* Dio et Dyo, seigneur de Montmort dans le bailliage de Moncenis, baron de Montperroux, est de l'une « des plus anciennes et plus illustres familles du Mâconnais, et issue des comtes de Bourgogne. » (*Voir Saint-Julien de Baleuce,* p. 344.) L'auteur de la demande trouvera dans la *Description historique et topographique du duché de Bourgogne,* par l'abbé Courtépée (Dijon, 1779, t. IV, p. 268-270 et p. 349), une partie de ce qu'il désire. Je puis y ajouter que Pierre *de Dyo* se voit en 1482 avec le gouverneur de Mâcon, au secours de Tournus (Dom Plancher, *Histoire de Bourgogne*). Antoine de *Dio* était l'année suivante dans l'armée du duc de Bourgogne (*id,*). En 1589, un Dio, seigneur de Montmort, figure parmi les gentilshommes ayant séance aux États de la province (Voir : *Catalogues et armoiries...* Dijon, 1760, p. 2). Quant à celui qualifié de *commandeur,* il avait été reçu à l'hôtel de ville de Dijon, le 13 août 1589, lorsqu'il vint, en passant, rendre compte de la mort de Henri III, sous le nom de *Diou* et le titre de « chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. » Ce que j'ai rapporté de ses paro es à la cour du parlement de Dijon (*Histoire du protestantisme et de la ligue en Bourgogne,* t. II, p. 440), doit être complété par son discours à la chambre de ville, renvoyé au livre suivant. Ce discours diffère de celui à la cour en ce qu'il déclare que le roi ne mourut que le surlendemain à une heure du matin, après avoir fait jurer par le « roy de Navarre et le duc d'Espernon » de tirer vengeance de sa mort. — BAUDOIN.

Le Gérant : L. SANDRET.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

célèbre connétable de France que Louis XI fit exécuter à Paris en place de Grève en 1475. Pierre de Luxembourg avait fait un testament. On désire savoir si ce document a été publié, ou dans quel dépôt d'archives on pourrait en trouver le texte? — E. M.

Livres de raison. — Quels sont les livres de raison ou les autobiographies antérieures à 1789, qui ont été publiés dans chacune des régions de la France? La remise des renseignements sur ce sujet formerait les éléments d'une bibliographie aussi intéressante qu'utile.

De la décadence de l'art. — Y a-t-il des écrivains qui ont traité le grand problème *de la décadence et de la mort prochaine de l'art?* Les Italiens ont sur ce sujet un très beau livre du prof. A. C. de Meis (Bologne 1868-1869). Quels sont les écrivains français, allemands et anglais qui ont parlé *pro* ou *contra?*

Une farce attribuée à M. Thiers. — Dans le dernier numéro du *Polybiblion* (avril 1885, p. 290), M. F. Boissin parle de l'héroïne d'un roman vulgaire qui « montre à ceux qu'elle méprise ce que montra, dit-on, M. Thiers en goguette aux paysans de Grandval. » Cette assertion est-elle authentique et de quel Grandval s'agirait-il?

Dans la version que j'ai ouï raconter, le fait se serait passé à Aix-en-Provence, ce qui serait moins invraisemblable et en ferait une plaisanterie entre Méridionaux. C'était le soir, dans un hôtel. Pour je ne sais quelle raison, la foule était amassée devant la maison. Manifestait-elle contre ceux qui étaient à l'intérieur? Quoi qu'il en soit, M. Thiers aurait paru au balcon, et, pour répondre par une contre-manifestation, aurait montré au peuple sa figure sans lunette, entre deux amis qui tenaient des chandelles. Voilà ma version, recueillie de la tradition orale, et non dans un livre.

Est-ce une légende ou un fait authentique? *A priori*, cela me paraît une légende. Mais l'article de M. Boissin pose un problème historique. Pour moi, je demande une enquête et le témoignage de témoins, non pas auri, mais oculaires. H. G.

RÉPONSES

Le commandeur de Dion (XL... 93). — Dion, *alias* Dio et Dyo, seigneur de Montmort dans le bailliage de Moncenis, baron de Montperroux, est de l'une « des plus anciennes et plus illustres familles du Mâconnais, et issue des comtes de Bourgogne. » (*Voir Saint-Julien de Baleuce*, p. 344.) L'auteur de la demande trouvera dans la *Description historique et topographique du duché de Bourgogne*, par l'abbé Courtépée (Dijon, 1779, t. IV, p. 268-270 et p. 349), une partie de ce qu'il désire. Je puis y ajouter que Pierre *de Dyo* se voit en 1482 avec le gouverneur de Mâcon, au secours de Tournus (Dom Plancher, *Histoire de Bourgogne*). Antoine de *Dio* était l'année suivante dans l'armée du duc de Bourgogne (*id.*). En 1589, un Dio, seigneur de Montmort, figure parmi les gentilshommes ayant séance aux États de la province (Voir : *Catalogues et armoiries*... Dijon, 1760, p. 2). Quant à celui qualifié de *commandeur*, il avait été reçu à l'hôtel de ville de Dijon, le 13 août 1589, lorsqu'il vint, en passant, rendre compte de la mort de Henri III, sous le nom de *Diou* et le titre de « chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. » Ce que j'ai rapporté de ses paroles à la cour du parlement de Dijon (*Histoire du protestantisme et de la ligue en Bourgogne*, t. II, p. 440), doit être complété par son discours à la chambre de ville, renvoyé au livre suivant. Ce discours diffère de celui à la cour en ce qu'il déclare que le roi ne mourut que le surlendemain à une heure du matin, après avoir juré par le « roy de Navarre, duc d'Espernon » de la vérité de sa mort. — BAUDOT

Le Gérant : L. SA...

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVET

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Philosophie scolastique. — 1. ARISTOTELIS *opera omnia quæ extant, brevi paraphrasi et litteræ perpetuo inhærente expositione illustrata a* SILVESTRO MAURO. S. J. Editio juxta Romanam anni 1658 denuo typis descripta opera FRANC. EHRLE, S. J., adjuvantibus BONIF. FELCHLIN et FR. BERINGER, ejusd. Soc. presb. Tomus I, cont. *Logicam, Rhetoricam, Poeticam.* Paris, Lethielleux, 1885, in-4 de xij-904 p. à 2 col. Prix de l'ouvr. en 4 vol. 64 fr. net, pris à Paris. — 2. *Summa philosophiæ D. Thomæ Aquinatis doct. Angel., ex variis ejus libris in ordinem cursus philosophici accommodata,* a COSMO ALAMANNO, S. J. Editio juxta alteram paris., adornata a FR. EHRLE et BONIF. FELCHLIN, S. J. presb. Tomi I sectio I. *Logica.* Paris, Lethielleux, 1885, in-4 de xvj-394 p. Prix de l'ouvr. en 6 parties, 48 fr. net, à Paris. — 3. *Traité de la connaissance intellectuelle d'après saint Thomas d'Aquin,* par le P. LIBERATORE, trad. sur la 3e édit. ital., avec l'approb. de l'auteur, par l'abbé F. DESHAYES, doct. en théol. etc. Paris, Berche et Tralin, 1885, in-8 de xviij-416 p. Prix : 7 fr. 50. — 4. *Ethicæ seu philosophiæ moralis notiones in tyronum commodum et usum,* opera et studio THOMÆ SUCONA Y VALLÈS, Sacri-Montis Illipulitani canonici. Tarragona, Aris, 1884, in-8 de 192-x p. Prix : 12 reales. — 5. *Elementos de etica general* por el P. JOSÉ MENDIVE, d. c. d. J. Valladolid, viuda Cuesta, 1884, in-8 de 182 p. — 6. *Elementos de derecho natural,* por el mismo. Ibid., in-8 de 372 p.

Psychologie. — 7. *Leçons de philosophie,* par ÉLIE RABIER, prof. de phil. au lycée Charlemagne. T. I. *Psychologie.* Paris, Hachette, 1884, in-8 de 676 p. Prix : 7 fr. 50. — 8. *Les émotions et la volonté,* par ALEX. BAIN, prof. à l'Univ. d'Aberdeen, trad. de l'angl. sur la 3e éd. par P. L. LE MONNIER. Paris, F. Alcan, 1885, in-8 de iv-603 p. Prix : 10 fr. (Biblioth. de philosophie contemp.). — 9. *Les maladies de la personnalité,* par TH. RIBOT, direct. de la *Revue philosoph.* Paris, F. Alcan, 1885, in-12 de 174 p. Prix : 2 fr. 50 (Biblioth. de phil. cont.).

Métaphysique. — 10. *Le nouveau spiritualisme,* par E. VACHEROT, m. de l'Institut. Paris, Hachette, 1884, in-8 de xv-402 p. Prix : 7 fr. 50.

Histoire de la philosophie. — 11. *Histoire générale de la philosophie depuis les temps les plus reculés jusqu'au dix-neuvième siècle,* par V. COUSIN. 11e édit., revue par l'auteur et publ. par M. BARTH. SAINT-HILAIRE, avec une table des matières. Paris, Em. Perrin, 1884, in-12 de iv-614 p. Prix : 5 fr. — 12. *Les maîtres de la pensée moderne,* par PAUL JANET, de l'Institut. Paris, Calmann Lévy, 1883, in-18 j. de 406 p. Prix : 3 fr. 50. — 13. *La morale anglaise contemporaine. Morale de l'utilité et de l'évolution,* par M. GUYAU. Ouvr. cour. par l'Acad. des sc. m. et p. 2e éd., revue et augm. Paris, F. Alcan, 1885, in-8 de xij-482 p. Prix : 7 fr. 50.

1. — *Ab Jove principium.* Si les antiques poètes commençaient par Jupiter leurs hymnes religieux, une revue de philosophie ne peut guère, quand l'occasion s'en présente, se dispenser de mettre Aristote en tête de sa série de noms et d'ouvrages. Ce rang d'honneur, acquis de vieille date au philosophe par excellence, me permet de plus d'annoncer ici, en bonne place, une des entreprises littéraires les plus courageuses et les plus méritoires de ce temps, une de celles qui méri-

tent le mieux l'attention sympathique et les encouragements efficaces des amis de la vraie philosophie. Il s'agit d'une serie à peine commencée, mais qui promet d'être considérable, de gros volumes in-4 à deux colonnes, portant tous ce titre général : *Bibliotheca theologiæ et philosophiæ scholasticæ, selecta atque composita a Fr. Ehrle*, S. J. Une moitié seulement du programme conçu par le savant jésuite s'adresse aux philosophes, l'autre moitié vise les théologiens ; mais qui ne sait que la partie la plus solide et la plus intéressante de la doctrine philosophique de l'École se trouve dans les théologies d'alors, aussi bien et mieux que dans les commentaires d'Aristote, qui constituaient presque seuls l'enseignement exclusivement rationnel? Il m'est donc permis d'exposer en quelques mots le projet tout entier du P. Ehrle.

Il a été inspiré par le retour de plus en plus général de l'enseignement ecclésiastique à ses vieilles traditions trop négligées depuis deux siècles. Ce mouvement était déjà bien prononcé quand la voix du Souverain Pontife l'a consacré avec l'autorité qu'on sait. Aujourd'hui telle est la situation philosophique, non seulement dans les écoles chrétiennes, mais dans l'enseignement profane lui-même, que nulle voix n'oserait s'élever, malgré l'extrême division des esprits, contre la haute valeur du péripatétisme antique et même, à beaucoup d'égards, de celui du moyen âge. La haine du christianisme empêche seule tel ou tel professeur de reconnaître ce que Ritter osait affirmer, il y a beau temps déjà, que les scolastiques avaient généralement très bien compris Aristote ; cette haine explique encore mieux comment certains écrivains reviennent aux légèretés voltairiennes sur la platitude et l'inertie intellectuelle des siècles de foi. Mais tout cela ne saurait compter au jugement du simple bon sens, et pas un homme sérieux ne pourra voir avec indifférence, dans un temps si peu favorable aux entreprises de librairie, naître et grandir toute une bibliothèque de longs et sévères traités latins, presque oubliés de tous depuis deux ou trois cents ans, et qu'un jésuite allemand exilé à Rome, aidé par un libraire religieux de Paris, ose proposer aux lecteurs du dix-neuvième siècle.

C'est que le savant religieux croit, d'une part, à l'avenir, à la pleine vitalité de la philosophie traditionnelle, et, d'autre part, à la nécessité de la puiser à des sources à la fois pures, abondantes et variées. Or ces sources, sauf un petit nombre, sont aujourd'hui peu accessibles; quelques scolastiques de premier ordre manquent souvent même aux plus riches bibliothèques de France, d'Allemagne et d'Italie. Cette pénurie va cesser, pour peu que le zèle des lecteurs sérieux vienne en aide à celui des courageux éditeurs. Déjà plusieurs publications du plus haut intérêt nous sont annoncées, et elles sont loin d'épuiser le programme. Le P. Ehrle, qui connaît les richesses presque infinies de ce domaine

trop longtemps abandonné, ne va pas au hasard ; il choisit dan trésor surabondant, en tenant compte de trois particularités : le mé doctrinal, d'abord ; puis l'importance de l'ouvrage pour éclairer l'. toire des idées et de l'enseignement ; enfin, la rareté des exemplai Aussi écarte-t-il de son plan les auteurs déjà réédités ou qui vont l' en dehors de sa Bibliothèque, comme Alexandre de Halès, don nous apprend que les Franciscains de Quaracchi s'occupent à c heure, tout en exécutant leur admirable édition de saint B venture.

Après cela, il lui reste de la marge, et il aura encore l'embarras choix dans chacune de ces quatre divisions de son programme : 1° losophes anciens ; 2° théologiens anciens ; 3° philosophes moderr 4° théologiens modernes. Il annonce dans la première catégorie, o l'Aristote qui est en train, un Avicenne et un Averroès, nous pr nant même que l'Avicenne, réimprimé d'après une ancienne édit profitera d'une nouvelle collation de manuscrits. Dans la seconde c gorie, figurent Pierre de Tarentaise, Capreolus, le chef des anciens mistes, Henri de Gand, Gilles Colonna, qui tiennent une si belle p dans les histoires de la scolastique, mais que si peu de lecteurs on seulement consulter une fois. Pourquoi le P. Ehrle n'y ajoute-t-il un scolastique de premier ordre, mais presque entièrement iné Jean de la Rochelle ? A la troisième catégorie appartient la Somm philosophie thomiste d'Alamanni déjà en cours de publication et c je vais parler tout à l'heure. Dans la quatrième, je relève d'abor nom d'Ysambert, le roi des Sorbonnistes, dont les amples comm taires sur saint Thomas sont si apprcéiés, mais si rares et si chers puis deux auteurs chers à l'école moliniste, Ruiz de Montoya *scientia Dei)* et le capucin Tricassinus. Notons pourtant cette prome évidemment sincère, de l'éditeur jésuite : *Ab omni partium studio ali non uni scholæ, non opinionum commentis controversiisve, quas die parit et delet, sed immutabili earum disciplinarum rationi et utilitati viemus.*

Il me reste trop peu de place pour parler convenablement de l'*A tote* qui ouvre la première série de cette Bibliothèque, et dont j'ai s les yeux le premier volume — un volume de très bonne mine, n d'une dimension et d'un poids effrayants ! — Les autres volumes v dront à de courts intervalles, je l'espère bien, me provoquer à parf l'insuffisante notice que j'essaie aujourd'hui. Aristote devait teni premier rang dans la série des philosophes scolastiques, parce qu scolastique, sans être absolument dérivée de lui, lui doit et lui dé beaucoup plus qu'à tout autre auteur profane. Mais il devait y para avec un commentaire qui représentât bien la manière dont l'École compris. Les commentaires de ce genre ne manquent pas, puis

tent le mieux l'attention sympathique et les encouragements efficaces des amis de la vraie philosophie. Il s'agit d'une série à peine commencée, mais qui promet d'être considérable, de gros volumes in-4 à deux colonnes, portant tous ce titre général : *Bibliotheca theologiæ et philosophiæ scholasticæ, selecta atque composita a Fr. Ehrle, S. J.* Une moitié seulement du programme conçu par le savant jésuite s'adresse aux philosophes, l'autre moitié vise les théologiens ; mais qui ne sait que la partie la plus solide et la plus intéressante de la doctrine philosophique de l'École se trouve dans les théologies d'alors, aussi bien et mieux que dans les commentaires d'Aristote, qui constituaient presque seuls l'enseignement exclusivement rationnel? Il m'est donc permis d'exposer en quelques mots le projet tout entier du P. Ehrle.

Il a été inspiré par le retour de plus en plus général de l'enseignement ecclésiastique à ses vieilles traditions trop négligées depuis deux siècles. Ce mouvement était déjà bien prononcé quand la voix du Souverain Pontife l'a consacré avec l'autorité qu'on sait. Aujourd'hui telle est la situation philosophique, non seulement dans les écoles chrétiennes, mais dans l'enseignement profane lui-même, que nulle voix n'oserait s'élever, malgré l'extrême division des esprits, contre la haute valeur du péripatétisme antique et même, à beaucoup d'égards, de celui du moyen âge. La haine du christianisme empêche seule tel ou tel professeur de reconnaître ce que Ritter osait affirmer, il y a beau temps déjà, que les scolastiques avaient généralement très bien compris Aristote ; cette haine explique encore mieux comment certains écrivains reviennent aux légèretés voltairiennes sur la platitude et l'inertie intellectuelle des siècles de foi. Mais tout cela ne saurait compter au jugement du simple bon sens, et pas un homme sérieux ne pourra voir avec indifférence, dans un temps si peu favorable aux entreprises de librairie, naître et grandir toute une bibliothèque de longs et sévères traités latins, presque oubliés de tous depuis deux ou trois cents ans, et qu'un jésuite allemand exilé à Rome, aidé par un libraire religieux de Paris, ose proposer aux lecteurs du dix-neuvième siècle.

C'est que le savant religieux croit, d'une part, à l'avenir, à la pleine vitalité de la philosophie traditionnelle, et, d'autre part, à la nécessité de la puiser à des sources à la fois pures, abondantes et variées. Or ces sources, sauf un petit nombre, sont aujourd'hui peu accessibles ; quelques scolastiques de premier ordre manquent souvent même aux plus riches bibliothèques de France, d'Allemagne et d'Italie. Cette pénurie va cesser, pour peu que le zèle des lecteurs sérieux vienne en aide à celui des courageux éditeurs. Déjà plusieurs publications du plus haut intérêt nous sont annoncées, et elles sont loin d'épuiser le programme. Le P. Ehrle, qui connaît les richesses presque infinies de ce domaine

tant de docteurs du moyen âge et des deux premiers siècles modernes s'y sont exercés. Mais il en fallait un complet, relativement court, non étranger aux progrès philologiques de la Renaissance. Tout cela paraît au P. Ehrle réuni mieux qu'ailleurs dans le P. Silv. Mauro, dont l'*Aristote* a paru pour la première fois à Rome (six premiers volumes) et à Venise (la morale en deux tomes) de 1668 à 1698. Le P. Mauro, dont j'ai parlé ici dans le temps à l'occasion de ses *Quæstiones philosophicæ* réimprimées au Mans en 1875, était né à Spolète le 31 décembre 1619. Il entra de bonne heure dans la Compagnie de Jésus et professa presque toute sa vie dans le Collège romain où, malgré la magnifique réputation de collègues tels que De Lugo et Pallavicin, il se distingua hautement par ses connaissances littéraires, philosophiques et théologiques. Il mourut saintement le 13 janvier 1687.

Son *Aristote* avait gardé sa réputation auprès des rares amateurs de vieille philosophie qui le connaissaient encore. Ce n'est pas qu'il soit permis de le mettre, absolument parlant, au-dessus du grand commentaire des Jésuites de Coïmbre ; mais ce dernier ne répondait pas au dessein du P. Ehrle. L'*Aristote* des Coïmbrois constitue un cours proprement dit de philosophie adapté au texte du philosophe. Après chaque petit article de l'Organon ou de la Métaphysique, on y trouve de longues pages divisées en questions et articles, où la matière est reprise en sous-ordre et traitée à fond en elle-même et par rapport aux opinions contradictoires des diverses écoles. Ici on a un commentaire pur et simple, un commentaire perpétuel qui, à la suite de chaque morceau du texte, en éclaircit tout le détail, en montre le mécanisme, en fait surtout ressortir l'enchaînement et la portée; mais rien ou presque rien n'y dépasse le rôle modeste de l'interprète. J'ai sous les yeux l'Organon des Coïmbrois en même temps que celui du P. Mauro; je les ai confrontés sur plusieurs chapitres, en particulier sur le dernier du premier livre du περὶ ἑρμηνείας, relatif aux futurs contingents: tandis que les Jésuites de Coïmbre, après avoir fait une douzaine de notes explicatives sur ce chapitre d'Aristote, emploient six grandes pages à discuter la valeur de sa théorie, Mauro explique son texte avec plus de suite et d'étendue, et se contente de mettre tout à la fin dix lignes tout à fait exceptionnelles sur la question *an hæc Aristotelis doctrina sit vera vel erronea et contra fidem.*

Sans insister ici sur le mérite très élevé de ce commentaire, je dirai seulement que, partout où je l'ai consulté, j'en ai admiré la méthode, l'aisance et la parfaite clarté; je ne parle pas seulement de l'*Organon*, mais aussi de la Rhétorique, et encore mieux de la Poétique. J'ai eu dans le temps assez de peine à étudier cette dernière avec de modestes aspirants au baccalauréat; je m'aidais pour éclaircir un texte si serré et si difficile, de Batteux, de Dacier, voire d'Egger; mais que

j'aurais été mieux servi par l'exposition suivie, si naturelle et si limpide, du vieux Mauro! Je ne conteste pas qu'il y ait dans son exposition quelque détail discutable ou même erroné : les recherches postérieures à l'excellent jésuite ont amené des vues nouvelles; mais pour le grand courant du sens et l'ordre logique de la doctrine, je ne conçois rien au-dessus.

Il faudrait dire ce que les éditeurs actuels ont mis du leur dans ce beau volume; rien, en apparence, qu'une substantielle préface et quelques notes au sujet de l'authenticité de certains livres et sur quelques autres points de critique. Mais ils ont apporté un soin infini au bon établissement du texte. Supprimant le grec, qui aurait trop augmenté les frais d'impression et qui est aujourd'hui facile à trouver partout, ils ont donné les traductions latines les plus estimées : celle de Pacius pour l'Organon, celle d'Ant. Riccoboni pour la Rhétorique et la Poétique. Quant au texte du commentateur, ils l'ont revu de très près, surtout pour la ponctuation; ils se plaignent pourtant qu'il soit encore resté trop de fautes : j'en aperçois une sur le titre même (1658 au lieu de 1668), mais je dois ajouter que, dans mes lectures en tout sens à travers ce gros volume, je n'ai été arrêté par aucune incorrection vraiment fâcheuse.

2. — Saint Thomas d'Aquin a élevé à la science sacrée, dans sa *Somme théologique*, un monument d'une telle grandeur et d'une telle solidité qu'il semble constituer cette science même et défier à jamais ceux qui voudraient le refaire comme ceux qui prétendraient le démolir. Que n'a-t-il consacré à la science rationnelle, à la pure philosophie, un travail du même genre! Sans doute, il a traité dans telle ou telle partie de ses œuvres tous les problèmes philosophiques importants; mais c'est surtout l'ordre et l'enchaînement qui donnent à la science sa forme et son caractère, et les fragments épars dans la volumineuse collection des œuvres de saint Thomas ne réalisent pas cette unité indispensable. Sans doute aussi, un des plus beaux ouvrages du saint docteur porte assez communément de nos jours le titre de *Somme philosophique*, mais toutes les personnes un peu versées dans l'histoire de la théologie et de la philosophie savent bien que ce titre est nouveau et très impropre : la *Summa ad gentes* est une apologie rationnelle des principales vérités religieuses, et par là-même épuise un bon nombre de hautes questions métaphysiques, mais sans épuiser la philosophie elle-même, dont elle néglige des parties entières, et même sans adopter l'ordre et la marche qui conviennent à un cours de philosophie. Toutefois, saint Thomas ayant traité, soit dans ses œuvres tout à fait personnelles, soit dans ses commentaires sur Aristote, toutes les questions philosophiques, ayant fourni de plus, dans sa *Somme théologique*, l'incomparable modèle de l'ensei-

gnement doctrinal comme il l'entendait, n'y avait-il pas moyen pour un travailleur patient et sagace de bâtir avec les pierres préparées par le grand docteur un édifice philosophique, qui aurait, sinon la même perfection, au moins le même caractère et le même genre d'utilité? C'est ce que pensa et réalisa dès le commencement du dix-septième siècle un jésuite milanais, Cosme Alamanni (1559-1634), élève de Suarez et de Vasquez au Collège romain, depuis professeur de philosophie et de théologie, enfin voué à des travaux littéraires qui ne l'empêchaient pas de vaquer assidûment à des œuvres de zèle. C'est dans cette dernière période de féconde et laborieuse activité qu'il publia la *Summa totius philosophiæ è D. Thomæ Aquinatis Doctoris Angelici doctrina,* dont le premier volume (Logique) parut, à Pavie, en 1618 (in-4); les quatre suivants (Physique et Métaphysique), en 1622 et 1623. La métaphysique, renfermée dans un seul volume, se ressentait de la fatigue du vénérable religieux, et la morale manquait absolument. Malgré ces défaillances et cette lacune, le livre eut un succès très marqué; à tel point que les génovéfains de Paris durent en donner en 1639 une édition nouvelle, où ils eurent soin d'augmenter la métaphysique et d'ajouter la morale; le tout avec cette épigraphe très juste: *In hoc toto opere unus D. Thomas loquitur.* Ce n'est pas à dire que tout y soit, à la lettre, texte de saint Thomas; mais la rédaction, quoique bien suivie et d'une allure très naturelle, se compose réellement d'extraits du Docteur angélique habilement unis et mis en œuvre. Tous les passages utilisés sont marqués exactement, à la marge dans les anciennes éditions, à la fin des alinéas dans celle-ci. C'est donc bien « le seul saint Thomas qui parle, » réserve faite des opuscules douteux ou apocryphes qu'Alamanni a utilisés parfois, parce que la critique d'Échard, de Rubeis et des nouveaux éditeurs de Rome n'était pas encore passée sur la volumineuse collection des œuvres de saint Thomas; mais ce détail a peu d'importance, vu la rareté relative de ces textes peu authentiques, vu surtout leur conformité foncière avec la doctrine du maître.

Oui, c'est là pensée et la phrase de saint Thomas que nous offre partout ce précieux travail; mais ce serait peu, si l'ordre et l'enchaînement scientifique de la Somme de théologie ne se montraient pas dans la Somme de philosophie. Ils y sont en effet, et tout lecteur bien préparé y retrouvera cette impression de force tranquille, de pleine lumière, de vérité nourrissante, que lui ont laissée les pages immortelles du chef-d'œuvre de la théologie catholique. La méthode est d'ailleurs la même; par exemple, en parcourant les titres de la première question de la logique (*de doctrina logicæ : qualis sit et ad quæ se extendat*) et des six articles qu'elle comprend (*utrum logica ad directionem actuum rationis sit necessaria ; utrum sit scientia ; utrum sit una vel plures ; utrum sit practica vel speculativa ; utrum sit necessaria om-*

nibus scientiis; quod sit subjectum ejus), en parcourant, dis-je, ces titres, et les articles eux-mêmes (composés des objections, de la thèse démontrée et des réponses aux objections), en les comparant ensuite à la première question de la Somme théologique, on aura peine à croire que saint Thomas eût pu ordonner les préliminaires de la logique autrement que l'a fait son fidèle interprète Alamanni. Quant au reste du traité — ce premier volume ne renferme que la logique — il présente partout la même physionomie; d'ailleurs, l'ordre général ne pouvait offrir de difficultés sérieuses : c'est ici surtout que la scolastique suivait docilement la trace d'Aristote et répétait l'Organon de cet immortel initiateur. Ainsi donc, notre Logique, après les questions sur les universaux imposées par l'Isagoge de Porphyre, traite successivement des Catégories (*Prædicamenta*), de la Proposition (*de interpretatione*), du Syllogisme, de la Démonstration et de la Science. Il y a là des lacunes au point de vue de la science moderne et des méthodes expérimentales; il y a aussi des discussions qui peuvent paraître bien subtiles et des détails dont nous n'avons guère à nous préoccuper aujourd'hui. Mais je n'oserais dire qu'on trouve dans cette Logique une seule de ces thèses sans objet réel, de ces théories que le progrès de la science a condamnées, comme on en trouvera certainement dans la Physique qui doit suivre. Ici, tout est solide, quoique tout ne soit pas également important; encore bien des questions qui à un moment donné semblent oiseuses et purement verbales, peuvent-elles reprendre à un autre moment le plus vif intérêt; on en a la preuve dans une de celles que j'ai citées tout à l'heure : *Utrum logica sit scientia*, « Des logiciens de nos jours, même des plus instruits et des plus graves, dit M. Barthélemy-Saint-Hilaire, ont traité cette question avec une légèreté qu'elle ne mérite pas. » Et lui-même, éclairé par certaines attaques dirigées de nos jours contre la logique, n'a pas craint de prononcer que « la question est l'une des plus importantes qu'on puisse agiter sur ces matières. »

La suite de cette belle publication nous obligera de mieux justifier l'estime qu'elle mérite et l'utilité qu'elle aura pour tous ceux, maîtres, étudiants ou simples amateurs, qui tiennent à se perfectionner dans l'intelligence de la philosophie chrétienne traditionnelle. L'ouvrage du P. Alamanni, qui seul mérite par excellence ce titre séduisant : *Philosophie de saint Thomas*, était vraiment bien oublié; mais cet oubli venait de l'extrême rareté des exemplaires, et cette rareté déposait en faveur du mérite de l'œuvre. Ajoutons que ce mérite était encore apprécié de quelques amateurs éclairés qui avaient eu le privilège d'en juger par eux-mêmes. Aussi, dès que le P. Ehrle a eu la pensée de créer cette magnifique *Bibliotheca theologiæ et philosophiæ scholasticæ*, il n'a pas trouvé d'ouvrage plus digne d'ouvrir la série des philo-

sophies scolastiques modernes que celui du P. Alamanni, qui représente en philosophie saint Thomas lui-même. A vrai dire, l'initiative de cette publication part de bien plus haut. C'est le pape Léon XIII qui, par un bref spécial, l'avait recommandée à M. Pustet, de Ratisbonne; ce libraire, instruit du grand projet de bibliothèque scolastique conçu par le P. Ehrle, lui a cédé bénévolement, avec la permission du Souverain Pontife, la tâche honorable de rééditer la Somme de philosophie. On ne saurait trop louer les soins infinis que s'est donnés le savant jésuite pour ce travail, en particulier pour la revision et la correction des renvois et des textes innombrables qui défraient ce gros livre. Quant au livre lui-même, il n'a pas besoin d'autre éloge après celui de Léon XIII, qui garantit la pureté de la doctrine philosophique de saint Thomas, telle que l'ouvrage du P. Alamanni nous la livre. Il faut citer le texte même de cette approbation souveraine : « *Nos quidem... magno in pretio hoc opus habemus, in quo non modo summi Aquinatis Magistri philosophicæ doctrinæ ejusdem verbis propositæ sunt, sed et in ipsis conclusionibus quæ ab eo sunt depromptæ, argumenta ejus plene et fideliter afferuntur, quæ, dum illas philosophica methodo demonstrant, eos opportune refellunt qui Angelicum Doctorem non rationum momentis sed auctoritate Aristotelis innixum fuisse contendunt; ac merito putamus philosophiæ cultores ex eodem opere, quod doctorum hominum illustria testimonia commendarunt, posse feliciter veluti ex sincero fonte Magni Doctoris sapientiam haurire.* »

3. — Nous restons avec saint Thomas en abordant le *Traité de la connaissance intellectuelle* du P. Liberatore, traduit de l'italien en français par M. l'abbé F. Deshayes, professeur au grand séminaire du Mans. Après avoir combattu les quatre théories de la connaissance qui ont plus ou moins dominé de nos jours dans les écoles catholiques, savoir le système du sens commun, l'ontologisme, le traditionalisme et l'idéalisme rosminien, le jésuite romain leur opposa, dans ce livre, le vrai système, celui de saint Thomas. Il ne faut pas croire, du reste, que sa fidélité aux doctrines scolastiques ne lui ait laissé aucune part d'originalité. On ne peut le lire sans se rappeler le *oportet hæreses esse*. Sans les difficultés opposées à la doctrine traditionnelle par les nouvelles écoles, la théorie thomiste de la connaissance intellectuelle, surtout en son point central, l'abstraction et l'universel, n'aurait jamais atteint ce degré de netteté et d'analyse sévère. Qu'on lise dans tel ou tel manuel ancien de philosophie scolastique, par exemple dans Goudin, ce qui concerne ce grave et difficile sujet, et qu'on le compare ensuite avec les explications et les discussions du P. Liberatore, et l'on restera convaincu qu'il n'y a pas moins d'originalité et de mérite personnel dans une pareille interprétation que dans beaucoup d'inventions très vantées. Par exemple, les distinctions entre l'abstraction de l'intellect

agent et celle de l'intellect possible, entre l'universel direct et l'universel réflexe, telles que les établit Liberatore, sont à la fois des modèles d'exposition claire et subtile, et des questions de la plus haute portée. Ceux qui s'arrêtent aux mots, sans même les comprendre, pour ne voir là que des logomachies, ignorent que les deux espèces d'abstraction sont devenues pour M. l'abbé de Broglie un excellent moyen de dissiper les erreurs positivistes, et que la notion claire de l'universel direct a creusé un abîme entre le sensualisme et la scolastique, qu'on affectait souvent de confondre avec lui. Mais je n'insiste pas : l'excellent *Traité de la connaissance intellectuelle* a été déjà présenté aux lecteurs du *Polybiblion* en 1875 (XIV, 296) ; seulement il n'existait alors qu'en italien, quoique je crusse le contraire. Le traducteur a fait une œuvre utile en le mettant à la portée de tous les élèves de nos séminaires et de tous les lecteurs français. Il a négligé tout un volume, la partie polémique, qui a perdu en effet une partie de son intérêt; la partie positive n'ira que mieux toute seule, et le crédit justement acquis aux doctrines thomistes en assure le succès. La version est d'ailleurs très bien exécutée, d'une fidélité scrupuleuse, mais qui, pourtant, ne nuit pas au naturel du style et à la facilité de la lecture. Le *Traité de la connaissance intellectuelle d'après saint Thomas* prendra donc place désormais, à côté du *Traité du composé humain* du même auteur, dans les plus modestes bibliothèques de philosophie chrétienne.

4. — Avant de quitter le domaine de la philosophie traditionnelle, je dois présenter aux lecteurs du *Polybiblion* trois volumes venus d'Espagne, d'un pays où la scolastique a gardé ou repris mieux qu'ailleurs son empire séculaire et règne non seulement dans les séminaires, mais encore dans certaines universités d'État. Ces trois volumes sont de deux auteurs différents, déjà cités ici, et complètent des cours de philosophie examinés dans mes précédents articles. Voici d'abord M. le chanoine Sucona y Vallès et ses *Ethicæ seu philosophiæ moralis notiones,* qu'on lui a demandées, nous dit-il, pour que son cours, inauguré par les *Metaphysicæ adnotationes,* pût suffire aux besoins des séminaires. Il pourra certainement paraître un peu court ; telles sont, sans doute, les exigences locales ; car l'auteur s'excuse ici, sur la multitude des erreurs morales qui pullulent dans la société actuelle, de n'avoir pas su être aussi bref qu'il l'aurait fallu (*quam par esset*). Mais si son enseignement n'est pas très approfondi, il est substantiel et facile, et toujours conduit sur les traces de saint Thomas. Dans les délicates questions de droit naturel et social, M. Sucona s'appuie de plus très explicitement sur ses compatriotes Balmès et Mgr Gonzalez, sur le P. Taparelli, le cardinal Zigliara et Mgr Audisio, dont il nous apprend (p. 62) qu'il a suivi à Rome le cours de droit naturel. C'est à ce dernier qu'est emprunté l'appendice curieux *Quid sit revolutio,* dont le

fond appartient d'ailleurs au professeur de Berlin Stahl. La préoccupation de réagir contre les erreurs révolutionnaires paraît dans le livre même en plus d'un lieu, et c'est une recommandation de plus pour ce manuel peu original, mais clair et solide.

5, 6. — Il y a plus de développement et d'initiative scientifique dans les deux volumes intitulés : *Elementos de etica general*, *Elementos de derecho natural*, que le P. José Mendive a publiés l'an dernier, et qui, joints à ses Éléments de logique, d'ontologie, de théodicée, de cosmologie, constituent un cours bien complet d'enseignement philosophique, très fidèle en substance à la tradition scolastique, mais dans des conditions de sage liberté. — Sa morale générale traite, avec l'ordre le plus méthodique et le détail le plus approfondi, des actes humains dans leur nature, dans leur moralité, dans leurs propriétés (imputabilité, mérite et démérite), dans leur finalité, dans leurs règles directives (loi éternelle, loi naturelle, conscience), dans les modifications apportées à leur moralité par l'ignorance, les passions et les habitudes.

Pour donner, surtout aux personnes peu familiarisées avec les précisions de la philosophie traditionnelle, quelque idée de la manière dont le P. Mendive développe les problèmes moraux, je transcris ici l'énoncé seulement des thèses concernant l'essence de la moralité des actes humains : « La moralité objective n'est pas arbitraire ni dépendante de l'opinion ou du pouvoir politique, mais fondée sur la nature intrinsèque des choses ; — elle ne doit se confondre ni avec l'utilité ou le dommage, ni avec la sympathie ou l'antipathie causée par les objets moraux ; — elle ne dépend pas de la libre volonté de Dieu ; — elle ne consiste pas dans la conformité ou l'opposition soit avec la Loi Éternelle de Dieu, soit avec la fin dernière de l'homme, soit avec l'amour divin, soit enfin avec la raison humaine ; — elle consiste dans la conformité ou non-conformité essentielle des objets moraux avec la nature raisonnable, considérée comme telle ; mais le dernier fondement de cette conformité ou non-conformité se trouve dans l'essence divine. » Partant la moralité subjective ou formelle de nos actes tient essentiellement, non à leur conformité à l'opinion, à la loi, à l'utilité, à la raison divine, à la volonté de Dieu, mais à leur rapport essentiel à la nature raisonnable : c'est, dans toute sa rigueur, la doctrine de l'honnête, considéré comme perfection de l'homme ; et nous sommes loin, on le voit, des tendances utilitaires, arbitraires ou mystiques que certains préjugés attribuent à la morale de l'École. Mais en même temps le fondement nécessaire de la règle morale est placé explicitement en Dieu, ce qui écarte le funeste système de la morale subjective ou indépendante.

Le Droit naturel du P. Mendive constitue en même temps sa morale spéciale ou traité des devoirs et des droits, soit individuels, soit do-

mestiques, soit civils et politiques, soit internationaux, soit politico-religieux. Ce dernier chapitre concerne la tolérance et les relations entre l'Église et l'État, dont l'auteur traite conformément à l'esprit de son ordre et spécialement de ses savants confrères les PP. Mazzella et Liberatore. Qu'on ne lui attribue pourtant pas cette affection pour l'absolutisme politique que d'aucuns croient imposé aux jésuites et inné chez les Espagnols de la vieille marque : il préfère ouvertement la monarchie tempérée à la monarchie *simple* (p. 253) ; il déclare que la monarchie représentative est en soi une excellente forme de gouvernement (p. 256), et, s'il attribue au système parlementaire des imperfections notables, il avoue pourtant qu'il peut être pour tel ou tel peuple la forme politique la plus convenable (p. 258). Voici maintenant, sur le *sujet de l'autorité politique*, ou, comme on parlait chez nous il y a tantôt un siècle, sur le *souverain*, une série de thèses qui exciteront peut-être l'intérêt et la curiosité de quelques lecteurs : « L'autorité politique ne réside pas essentiellement et immuablement dans le corps de la nation ; — la souveraineté n'existe, par la nature des choses, dans aucun particulier, mais dans le corps de la nation (cette proposition est littéralement de Suarez, mais elle permet à l'auteur de réfuter les théories qui rattachent la souveraineté à la propriété, à la victoire, etc.) ; — dans l'ordre naturel des choses, aucun particulier ne tient la souveraineté politique immédiatement de Dieu, mais médiatement et par institution humaine ; — la doctrine des scolastiques relative au sujet de l'autorité politique n'est ni fondée sur une fiction, ni démocratique, ni dangereuse, comme l'affirment certains auteurs modernes. »

L'auteur raisonne partout avec autant de force que de clarté. Il ne met nulle part l'autorité à la place de la raison, mais il cite volontiers, surtout ses compatriotes et ses confrères. Il combat aussi nommément quelques tenants des erreurs modernes, comme M. Sanz del Rio, l'un des porte-voix du krausisme espagnol. Quelquefois peut-être ses visées en ce genre sont-elles étroites ; ainsi en repoussant la doctrine morale qui exige la relation explicite de tous nos actes à Dieu, pourquoi nommer un théologien assez obscur, Louis Habert, tandis qu'il pouvait désigner des écoles presque entières ?

7. — En passant de la philosophie de l'École à la philosophie laïque et indépendante, je suis heureux de rencontrer tout d'abord un manuel de doctrine spiritualiste d'une très haute valeur scientifique. Au début de mon dernier article d'ensemble, en novembre 1884, je n'ai pas ménagé l'éloge à la *Psychologie* de M. Émile Charles. Je devrais peut-être insister encore davantage sur la *Psychologie* d'un de ses élèves, M. E. Rabier, professeur de philosophie au lycée Charlemagne ; car l'auteur est beaucoup moins connu, et l'ouvrage, d'un spiritualisme à

quelque égard plus arrêté, se recommande par une forme moins élégante sans doute, mais plus rigoureusement, plus minutieusement technique. Le suffrage de l'Académie française, accordé par une exception rare à un manuel scolaire de philosophie, me dispense d'un rapport détaillé ou motivé, qui dépasserait nécessairement les justes limites. Il suffira d'indiquer à grands traits la marche, la doctrine générale et quelques points caractéristiques d'un livre qui n'a plus besoin d'aucune recommandation pour avoir accueil auprès de tout lecteur occupé de philosophie.

Après une Introduction sur la classification des sciences et sur l'ordre et la méthode à suivre en philosophie, introduction qui permet de constater dans l'auteur à la fois le respect de l'indispensable expérience et la poursuite de l'invisible, la psychologie s'ouvre par un premier livre intitulé *Problèmes généraux;* là, une étude attentive et profonde de ce qu'on appelle conscience et inconscience, établit à la fois la vraie méthode et la vraie doctrine psychologiques, en éliminant, d'une part, les prétentions du positivisme, de l'autre celles de l'idéalisme d'Hartmann. — Le second livre, *de l'intelligence* (p. 89-470), constitue à lui seul, par l'étendue comme par l'importance, la partie de beaucoup la plus considérable de l'ouvrage. L'analyser serait impossible, l'apprécier sommairement n'est guère plus aisé; car, malgré une portée scientifique qui ne sera contestée par personne, la discussion et la solution de tant de problèmes délicats et d'extrême conséquence ne sauraient aller sans étonner, contrarier ou effrayer plus d'une fois tout spiritualiste qui ne marche pas exactement par les mêmes voies que M. Rabier. Quelques-uns trouveront déjà constestable sa division générale des fonctions de l'intelligence : A. *Opérations sensitives.* Fonction d'acquisition : sept sensations (y compris le plaisir et la douleur, qui tiennent mal leur place en pareil lieu); fonction de conservation et de restauration : mémoire ; fonction de combinaison : imagination. B. *Opérations proprement intellectuelles :* Fonction d'élaboration : le jugement, le raisonnement et la raison, avec les graves discussions des idées de substance, de cause et de fin, des universaux, des principes nécessaires. Mais cette marche, quoiqu'elle expose peut-être à beaucoup de tâtonnements et de retours, a l'avantage de n'imposer *a priori* aucune thèse doctrinale, et de s'adapter très exactement aux habitudes de l'École positiviste ou évolutionniste, qui tend à dominer aujourd'hui en tant de lieux; et ce cadre n'a pas du tout empêché l'auteur — au contraire — de réfuter toutes les théories en vogue sur la réduction des idées et des principes à l'expérience. Même l'étendue et la durée, sur lesquelles tant de spiritualistes ne se défendent presque plus de l'invasion de l'empirisme; l'étendue et la durée, nommées ici « formes communes de nos sensations », sont expliquées par la doctrine dite *nativiste :* cette

position a be
donnera sans
préciée; mais
second livre, u
nistes. Où la
les derniers ch
des corps, du *n*
des corps, l'an
des plus rema
adopte. Je sui
primitif de la
sauve le *percep*
cipe est indisp
moi, je crois en
immédiate de l
nous verrons
paraît ici con
l'absolu et de
l'École, égalem
pirisme. « En
conçoit l'absolu
— la *raison* pou
la raison de tr
de s'arrêter (p.

Je ne puis
exacte des inc
une étude peut
une critique s
faveur du libr
Kant sur la li
caractéristique
Problèmes spéc
l'habitude, sur
sur les rapport
lisme, l'halluci
chologie anim
méthode; on p
traitées d'une
déjà énorme,
où manquent
entières! Est-i
cet effrayant
mois, encore a

autre ordre? Je n'en crois rien. Mais M. Rabier a traité les questions du programme avec le détail et le sérieux qu'elles exigent, et il a même peut-être encouru quelquefois le reproche d'aller trop vite. Les difficultés pratiques qui résulteraient de l'emploi de son livre tombent donc avant tout sur un système d'enseignement dont il n'a pas la responsabilité, et ce livre, malgré toutes les réserves énoncées ici, est un guide indispensable pour les professeurs et pour tous les esprits sérieux qui veulent se mettre au courant de l'état actuel des doctrines philosophiques.

8. — Avec les *Émotions et la volonté*, traduits par M. Le Monnier de l'anglais d'Alexandre Bain, nous passons à une psychologie empiriste très prononcée. M. Bain occupe une des premières places dans l'école anglaise associationniste. Il y a déjà plusieurs années que divers traducteurs l'ont fait connaître au public philosophique français : sans parler de sa *Logique*, traduite par M. Compayré et dont j'ai rendu compte en son temps, M. Cazelles a mis en français la partie la plus vantée de sa psychologie : *les sens et l'intelligence*. On s'accorde, même en Angleterre, même dans l'école à laquelle appartient l'éminent professeur d'Aberdeen, à reconnaître que sa classification et sa théorie des émotions n'ont pas le même mérite de pénétration et de synthèse que ses vues sur les facultés intellectuelles. On aurait donc pu se passer encore peut-être de ce complément de sa psychologie, qui en est la partie la moins arrêtée et la moins finie; mais on sait que les travaux de cet ordre et de cet esprit ont maintenant parmi nous de zélés admirateurs, et il ne faut ni s'étonner ni trop se plaindre que la psychologie de Bain soit aujourd'hui entièrement publiée en français; d'ailleurs, la traduction de ce volume, pour avoir tardé un peu, a pu profiter des nombreuses modifications et additions introduites par l'auteur dans la troisième édition de son travail, laquelle date déjà d'une dizaine d'années.

Je n'ai garde de le suivre dans ses classifications très compliquées des sentiments — il faudrait garder le mot anglais *feeling* — ou émotions simples et irréductibles; encore moins dans les préliminaires de cette étude, où s'affirment beaucoup trop vivement, malgré le frein du sens pratique anglais, la tendance physiologique et évolutionniste. Dans les chapitres relatifs aux émotions sociales : sympathies (ch. VI, VII), crainte (VIII), colère (IX), etc., des analyses fines et judicieuses de plusieurs faits moraux et physiques méritent l'attention des anthropologistes sérieux. Les explications originales abondent encore plus et attireront encore plus de lecteurs aux pages qui concernent l'esthétique : problème du beau, plaisirs de la vue et de l'ouïe, expression musicale, beauté plastique, questions du sublime, de l'idéal, du comique, du burlesque, etc., tout cela est traité ici d'un point de vue

πρῶτον ψεῦδος analogue à celui qui se cachait dans les *Maladies de la mémoire*. Ce livre étudiait, non la vraie mémoire, mais certains désordres des fonctions organiques relatives à la conservation et à la reproduction des images; le livre actuel étudie certains désordres de l'imagination et de la mémoire relatifs à la connaissance de notre corps et de nos états passés ou présents; de la vraie connaissance du moi, de la personnalité, rien!

Sous le bénéfice de cet avertissement préliminaire, il y a ici, comme dans tous les écrits de M. Ribot, de bonnes classifications, analyses et interprétations de faits anthropologiques à glaner. Il divise les désordres et les anomalies de la personnalité (lisez de la perception du corps et des sentiments et imaginations relatives à la personne) en troubles *organiques, affectifs* et *intellectuels*. Les premiers, regardant le sens du corps, accompagnent naturellement des états anormaux de l'organisme : hypéresthésies, membres amputés, monstres doubles, jumeaux, etc. Tout cela ne peut déconcerter les spiritualistes qui distinguent la perception du corps de la conscience de l'activité psychique. — Les troubles *affectifs*, qui concernent les métamorphoses des tendances et du caractère, n'ont pas plus de portée à cet égard; si M. Ribot en conclut que l'unité et l'identité personnelles ne sont que « l'expression psychique de l'unité et de l'identité de l'organisme, » il a pour excuse d'avoir montré, contre les spiritualistes excessifs, cette dernière unité et identité; mais il lui reste le tort de méconnaître une unité, une identité d'un autre ordre et d'un ordre très supérieur, qu'une analyse plus profonde de la conscience et de l'activité psychique lui aurait révélées. — Les troubles *intellectuels* ont plus de rapport à la personnalité; on verra cependant, à les regarder de près dans les pages mêmes de ce livre, qu'ils consistent en hallucinations étrangères à la conscience de l'existence personnelle. Il y a, du reste, dans le dédoublement imaginaire du moi et dans d'autres cas morbides, des difficultés pour les psychologues, quelle que soit leur école. On pourrait même en indiquer que M. Ribot ne signale pas, quoiqu'ils soient fort communs. Dans un rêve, un interlocuteur imaginaire me propose une énigme, me dit un calembour, me débite une phrase que je ne comprends pas; *je* cherche inutilement... *Il* a enfin la bonté de me l'expliquer mot par mot et de me satisfaire. *Experto crede Roberto.* Voilà matière à discussion. Quoi qu'on en pense, les cas extrêmes, ceux que M. Ribot a justement placés au bout de sa dissertation, les cas de « dissolution de la personnalité, » montrent mieux que tout le reste qu'il s'est tenu toujours à côté du moi radical, dans les appendices et les appartenances du moi, où se passent, hélas! toutes sortes de désordres. Tous se ramènent à peu près, — c'est l'essai de classification proposé par M. Ribot lui-même, — à l'aberration dans la connaissance du corps, — à l'alternance de deux personnalités (lisez d'états imaginaires) —

indications. Voici d'abord un *aperçu historique*, fort instructif et très digne d'étude, sur les écoles de notre temps qui ont voulu fonder la métaphysique. M. Vacherot en reconnaît quatre principales, dont il s'attache surtout à énumérer les défauts. D'abord l'*école de la spéculation* : c'est l'idéalisme allemand, dont la dernière expression est Hégel; désormais chassé de la science, parce que dans son amour de l'*a priori*, il a cru pouvoir expliquer l'être réel par la logique, se passer de l'expérience. L'*École de la raison* (Cousin) a voulu tout sauver en mettant à côté et au-dessus de l'expérience une faculté qui a l'intuition de l'absolu; mais c'était encore là se payer de pures abstractions; M. Vacherot croit qu'il faut rejeter les intuitions rationnelles et ne voir dans la raison, avec M. Cournot, que la « faculté de juger. » L'*École de la tradition* (Lamennais, P. Leroux, J. Reynaud) ne réussit pas mieux à fonder la métaphysique scientifique, parce qu'elle aussi, comme les deux écoles précédentes, quoique avec un tout autre esprit, avec un esprit mystique, marche dans l'*a priori*, tandis que la science ne connaît pas d'autre voie que l'expérience. Enfin l'*École de la conscience* (Ravaisson, Lachelier) prend son point de départ sur le terrain solide de la conscience; mais sa métaphysique n'en est pas moins jusqu'ici flottante ou insaisissable dans plusieurs de ses formules.

Voilà bien des ruines. La seconde partie, qui s'intitule *Discussion théorique*, en fera d'autres, mais dans le camp des empiristes exclusifs. Le spiritualisme a été mal établi; voyons s'il a été bien attaqué. L'école positiviste lui oppose des vues originales et spécieuses contre l'objet, la méthode et la valeur historique de toute métaphysique; par malheur sur ces trois points, Aug. Comte s'est trompé (sur le troisième, M. Vacherot esquisse un tableau digne d'attention, mais suspect et partial, où Platon est trop sacrifié, par exemple, à son disciple Aristote « le savant, le philosophe par excellence de toute l'antiquité »). Vient ensuite la *méthode* purement *scientifique*, incapable de trouver l'au-delà, mais incapable aussi d'en supprimer l'inquiétude et la poursuite. La *méthode métaphysique*, partant des idées de force et de finalité révélées par la conscience, arrive seule à cette conception supérieure du bien absolu, où la science trouve son vrai point d'appui.

La métaphysique elle-même est esquissée en trois chapitres sur la *matière* (minimum d'esprit), sur l'*âme* (force simple, aimante et libre), sur *Dieu* et l'*immanence divine*... Ici je n'insiste pas. M. Vacherot est toujours au fond le même Alexandrin qu'il était en 1851, et de ses pensées comme de ses aspirations les plus religieuses, je puis répéter ce qu'en disait à cette date son illustre adversaire l'abbé Gratry : « Celui qui a prononcé ces paroles est sincère. Il y a donc dans ces paroles l'expression sincère du besoin d'adoration qui demeure au fond de notre âme tant qu'elle n'est pas éteinte radicalement... Écoutez

cette
cet a
dans
s'étei
des p
Hélas
ces a
et si
d'atte

11.

à l'él
tait p
exclu
et la
sans
rejete
M. R
ment
sens
oppos
recon
table
qui é
la fo
mieu
phie a
milie
a pri
puis,
dieus
sure
rique
réser
on n
simp
menc
supré
chacu
appré

La
avec
épuis
exag

les livres de Cousin, un très nombreux public en demandait une nouvelle. Héritier littéraire du maître, M. Barthélemy Saint-Hilaire nous la donne, avec d'autant plus d'à-propos qu'il a pu l'améliorer d'après des corrections de l'auteur lui-même, qui revisait son livre et qui, dans cette revision, était parvenu à Descartes (8e et antépénultième leçon) quand la mort interrompit son travail le 14 janvier 1867. Ce serait ici le cas de faire connaître et d'apprécier les additions et corrections qui paraissent pour la première fois. Mais ces dernières, l'éditeur nous en prévient, « n'ont rien de grave » et « ne portent que sur de légers changements d'expressions dans un petit nombre de passages. » Pour m'en rendre un compte exact, j'ai comparé bon nombre de pages de cette édition avec celles de la précédente; les variantes que j'ai relevées intéressaient l'art d'écrire plutôt que la doctrine ou l'histoire. Je signalerai seulement aux curieux (p. 106-107) le morceau sur Empédocle, avec le petit alinéa qui le précède et qui commence ici par *Quelques esprits* (mots précédés, dans les autres éditions, de la transition *Cependant*). On y surprend, dans divers petits coups de plume, le travail scrupuleux d'un artiste en fait de style; une seule fois, quand il efface une formule modeste *(non sans défiance)* ajoutée à une conjecture personnelle, on pourra se demander si l'auteur a suivi son instinct de confiance en lui-même ou s'il n'a songé qu'à rendre sa phrase plus leste et plus coulante. « La seule addition de quelque importance concerne la philosophie des Pères de l'Église, poursuit le nouvel éditeur. M. Cousin n'avait pas cru d'abord qu'il fût nécessaire d'en parler, et il la laissait à la théologie; mais sur les observations de ses amis, il a réparé cette lacune dans la cinquième leçon, Philosophie du moyen âge. » Cette addition de quatre pages (199-203), renferme quelques généralités éloquentes, mais un peu vagues, sur la religion chrétienne, et un assez beau portrait de saint Augustin; sans être difficile, on peut trouver que la fâcheuse lacune signalée dans les éditions précédentes de l'ouvrage n'est pas suffisamment comblée dans celle-ci.

Un avantage qu'on ne lui contestera pas, c'est la présence d'une *table alphabétique des matières,* extrêmement détaillée; je dirais *excessivement,* si l'excès était à craindre dans ces compléments indispensables — et dont maintenant on se dispense presque toujours — de tout livre plein de faits et destiné à être fréquemment consulté. Or l'*Histoire générale de la philosophie* est bien dans ce cas, non seulement pour les philosophes, mais pour les littérateurs, les érudits et les bibliophiles : Cousin était tout cela, et ses savantes et curieuses notes surtout en témoignent à tout instant.

12. — Sous ce titre, *les Maîtres de la pensée moderne,* M. Paul Janet groupe quelques philosophes célèbres qui ont exercé, en effet, une

grande action
des derniers
Diderot, Main
et leur portée
autres recueil
qui leur assu
de s'appuyer

La premièr
été inspirée
M. Foucher d
avant 1637. C
une notice bi
de portrait
plus original
Quoique M.
Descartes en
véritable int
croquis : « D
curieux par
spectateur d
acteur à auc
ses audaces
à la froideur
enfin ce mé
vie et qui ca

M. Janet a
par M. van
thique (esqui
et aussi à p
ziste hollan
France. A c
instructif e
contemporai
il a cru dev
d'un empiri
malheur, u
en face de c
rétrograde
« esquiver »
pas pris le p
lument étr
(p. 105-146),
sophie fran

rait sans doute ajouter encore : ainsi, quoique le système de Spinoza ait été d'ordinaire très vaguement connu parmi nous aux deux derniers siècles, on en trouverait de très fidèles expositions dans des livres que les historiens de la philosophie ont tort d'ignorer, par exemple dans le *Tractatus de Deo* des Sulpiciens Lafosse et Legrand. Je ne connais pas ailleurs d'analyse plus consciencieuse, je ne dis pas plus profonde.

Le chapitre intitulé *la Philosophie de Malebranche* est un rapport présenté à l'Académie des sciences morales et politiques au sujet du concours qui nous a valu le bel ouvrage de M. Ollé-Laprune sur le grand philosophe de l'Oratoire. M. Janet apprécie en juge équitable et sympathique cette œuvre si éloquente et si élevée, quoiqu'il ait été contrarié d'y trouver une profession de foi chrétienne, déplacée selon lui, mais dont il loue pourtant la sincérité et l'onction touchante. Ce rapport fait connaître en même temps, par analyse et par extraits, un mémoire resté inédit, présenté au même concours par M. Royer, professeur à la Faculté des lettres de Dijon, et que l'éminent académicien qualifie de « spirituelle et pénétrante esquisse ».

Je puis glisser sur l'étude consacrée à l'*Histoire de la philosophie anglaise* de M. de Rémusat, parce que les jugements du critique s'écartent peu de ceux de l'historien analysés ici dans leur temps. Quant aux pages sur le *Scepticisme moderne* (p. 224-303), inspirées par un livre bien connu d'Em. Saisset, elles sont curieuses surtout, ce me semble, par la position décidément assez fausse que prend l'auteur entre une science qui repousse la métaphysique et une religion qui impose des dogmes. Certes, il a le droit de garder et de défendre le terrain de la métaphysique, et sa fidélité à ce poste est digne d'éloges ; mais du côté de la science exclusive, son dogmatisme est bien flottant ; et du côté de l'Église, encore qu'il donne un bon point à Rome pour la condamnation du fidéisme, il n'arrive pas à saisir l'accord, si bien compris par ses meilleurs maîtres, de la liberté du philosophe avec la soumission du croyant. Du reste, ni sur Pascal, ni sur Kant, double objet de cette étude, rien de bien neuf ne se fait jour, et nous sommes simplement en face du Pascal et du Kant de l'éclectisme. Le philosophe de Kœnigsberg paraît encore dans le curieux morceau sur *la critique et le spiritisme :* il s'agit de savoir si Kant a vraiment accordé son suffrage à certaines visions surnaturelles de Swedenborg ; M. Janet prouve assez bien que ni ce suffrage n'a été sérieux, ni les visions elles-mêmes ne le méritaient.

Sur Diderot philosophe, étudié à l'occasion de l'édition de ses œuvres complètes par M. Assézat, M. Janet a des observations neuves et intéressantes. Le matérialisme du fondateur de l'Encyclopédie est assez différent de celui d'Helvétius et de d'Holbach : c'est une sorte d'hylozoïsme

ou de panthéisme naturaliste, qui se rapproche même du spiritualisme, au moins quand Diderot en vient à défendre la distinction de la sensation et de la pensée et l'irréductibilité de l'idée morale à la sensibilité.

La dernière étude concerne Maine de Biran. Quoique suggérée par les *Œuvres inédites* publiées en 1859, elle résume toute l'œuvre philosophique du profond et original penseur ; dans cet aperçu, d'ailleurs lumineux et frappant, on pourra trouver que le critique profite, avec plus d'habileté que de vraie pénétration, contre le christianisme de Maine, de ce qu'il y a d'inachevé dans ses écrits posthumes, et contre le caractère général de sa philosophie, de ce qu'il y a d'un peu exclusif dans son point de départ psychologique.

13. — Je n'ai pas à recommencer aujourd'hui l'examen de la *Morale anglaise contemporaine* de M. Guyau, que j'ai déjà fait de mon mieux quand parut la première édition ; la nouvelle n'y a presque rien changé ; la seule addition notable concerne *les derniers disciples de Darwin et de Spencer* (p. 187-194). L'ouvrage se recommande toujours par le talent de l'auteur, que M. Vacherot caractérise à bon droit « un historien sagace, un critique supérieur, un moraliste éloquent. » De plus, H. Spencer et Darwin ont reconnu eux-mêmes la fidélité de ses analyses ; et un périodique anglais, le *Mind*, a déclaré qu' « il n'existe nulle part, même en Angleterre, une histoire aussi complète et aussi digne de foi de l'utilitarisme anglais. » Mais il faut ajouter que l'esprit en est déplorable, et que l'auteur aurait besoin, pour faire passer ses idées, d'établir avant tout la thèse hardiment énoncée dans sa préface, « qu'il n'y a pas de doctrines dangereuses. » Le sens commun persiste à croire qu'il y en a et à mettre au premier rang *la morale sans obligation ni sanction*, qui a fourni le titre d'un tout récent ouvrage de M. Guyau et qui lui avait déjà servi de critérium dans ses livres sur *Épicure* et sur la *Morale anglaise contemporaine*.

LÉONCE COUTURE.

THÉOLOGIE

Les familles bibliques. *Conférences prêchées à la réunion des pères de famille*, pour faire suite à la *Paternité chrétienne*, par le R. P. A. MATIGNON, de la Compagnie de Jésus : 1re série : *Les familles patriarcales ;* — 2e série : *La famille en Israël ;* — 3e série : *La maison de David.* Paris, Palmé, 1883-1884-1885. 3 vol. in-12, de XII-404, 421 et 436 p. — Prix : 3 fr. 50 le volume.

Lorsque nous avons annoncé la première série de ces conférences, imprimées sous le titre de *La paternité chrétienne*, il nous était facile de prédire le succès qui les attendait. Le nom du R. P. Matignon suffisait pour recommander au grand public une prédication qui ne s'adressait originairement qu'à une réunion privée. Aussi n'est-il besoin que

de signaler l'apparition de ces trois nouveaux volumes pour inspirer le désir de les lire et de les méditer. N'étant pas compétent pour louer avec autorité ce qui en fait le principal prix, c'est-à-dire la conformité de leur doctrine avec les plus sûrs enseignements de l'Église, nous ne voulons qu'appeler l'attention du lecteur sur les qualités littéraires qui sont mises ici au service de l'érudition biblique et de la théologie. Dans ses précédentes conférences, l'éminent orateur avait successivement exposé *les droits de Dieu sur la famille*, mis en regard *la famille et l'État*, décrit *les épreuves et les joies de la famille*, et défini *les devoirs de l'époux*. Il passe maintenant des leçons purement spéculatives à l'examen des faits où les principes sont appliqués et à l'enseignement qui vient de l'histoire. Il fait observer avec raison que ce sujet qui a été, dans tous les siècles, d'une si grande importance, a pris de nos jours un intérêt plus considérable encore, et que c'est là que réside la véritable question sociale, si diversement résolue par les publicistes contemporains. Écartant avec soin la déclamation, qui est si facile et si commune en pareille matière, il rappelle en deux mots que l'esprit révolutionnaire a renversé l'autorité et détruit le respect dans la famille; que la famille vient de Dieu et que Dieu seul peut la rétablir sur sa base; que, dans ses discours antérieurs, il nous a expliqué les commandements divins, et qu'il veut maintenant placer sous nos yeux les modèles proposés à notre imitation par l'Écriture et par l'Église. Il cite quelque part ce texte de saint Jean Chrysostome, qu'il aurait pu donner comme épigraphe à ces trois volumes : « Écoutez, vous tous hommes du monde, qui avez à diriger une femme et des enfants. Voyez comment à vous aussi et plus qu'aux autres, l'apôtre recommande de lire les Écritures, et cela non pas à la hâte ou légèrement, mais avec la plus grande attention et le soin le plus consciencieux. »

Personne ne connaît mieux notre temps que le P. Matignon. Son expérience consommée lui a révélé toutes les infirmités de la famille catholique. Comme un médecin qui est sûr d'apporter la guérison, pourvu que le malade accepte le remède, il va droit au fait. Il sonde les plaies avec douceur et charité, mais sans funeste complaisance. Flatter les âmes, ce serait les perdre, et il veut les sauver. Il sait que le christianisme est le tout de l'homme et il ne dissimule pas aux chrétiens de notre temps qu'ils ne connaissent pas assez leur religion : il voudrait surtout les ramener à l'étude des livres saints dans la mesure et avec les réserves déterminées par l'Église. Il ne craint pas d'avouer que beaucoup de catholiques ne sauraient pas même dire de quels éléments se compose le trésor de la parole inspirée; et il va même jusqu'à poser cette question : « En est-il un grand nombre qui aient lu seulement une fois dans leur entier les quatre évangiles? » Mais la sévérité de l'éloquent religieux n'est pas décourageante : il

rend bien vite la confiance à ses auditeurs en leur montrant quels merveilleux secours Dieu a mis à la portée de leur faiblesse, et il leur communique son zèle pour restaurer la famille d'après le plan primitif sur lequel elle a été conçue.

On ne saurait trop admirer l'ordonnance simple et savante de ces compositions, qui ont pour but de toucher les cœurs en éclairant les esprits. Le premier volume traite des *familles patriarcales*, depuis Adam jusqu'à la mort d'Abraham. A l'exemple des pères de l'Église, le P. Matignon nous fait voir dans ces familles les types que nous ne devons jamais perdre de vue, « soit à cause des grands exemples qu'elles fournissent, soit même à raison des imperfections qui s'y révèlent ou des désordres qui y éclatent. » Si les temps et les mœurs diffèrent, une chose ne change point, c'est la nature humaine, qu'on retrouve partout avec les mêmes passions. Dans ces événements lointains, nous verrons souvent des faits actuels ; les hommes du passé nous apprendront ceux d'aujourd'hui, et la vieille sagesse des patriarches nous aidera à nous reconnaître dans la complication des difficultés contemporaines. » Le P. Matignon agrandit et rajeunit le sujet par son application à retrouver, sous la diversité des climats et des institutions, la permanence des principes qui doivent régir la famille. — La deuxième série est peut-être celle dont l'intérêt est le plus varié. Après avoir commenté l'histoire de Jacob et de ses fils, le P. Matignon consacre plusieurs conférences à l'exposition des lois données par Moïse au peuple hébreu, et surtout de celles qui constituent la *Famille en Israël*. Un des attraits de son œuvre, c'est que, sans se permettre jamais un rapprochement forcé, il ne néglige aucune occasion d'apprécier les systèmes des théoriciens modernes. Sans appareil indiscret d'érudition, il laisse voir qu'il est au courant des découvertes et des controverses les plus récentes. Il est toujours prêt à « éclaircir certains détails restés obscurs, ou à résoudre certaines objections qui préoccupent en ce moment les esprits. » Si la doctrine des saints pères est le fond et la substance même de son livre, nous reconnaissons bien vite qu'il a donné une juste attention à M. le Play et aux écrivains qui s'occupent des sciences sociales. — Le troisième volume nous paraît supérieur encore aux deux premiers, par le nombre et la gravité des leçons que nous offre l'histoire de *la maison de David*. On distinguera surtout la vingt-huitième conférence, qui a pour titre : *La faute de David et son châtiment*. Fidèle à la tradition, le P. Matignon nous montre dans David tour à tour innocent, coupable et pénitent, non seulement le chef de l'État et de la maison royale, mais la personnification du simple fidèle et du pécheur dans toutes les conditions de la vie publique ou privée. On ne peut pas lire une page, une ligne de ce discours sans avoir présent à l'esprit le *tu es ille vir* du prophète Nathan, que l'auteur développe dans les termes les plus saisissants.

Le style du P. Matignon mériterait une étude particulière. « Où en est, dit-il dans sa vingtième conférence, où en est le respect pour la pensée des parents? Qu'est devenu cette déférence, cette soumission qu'on se faisait honneur de professer toute sa vie envers les chefs naturels de la famille? Nous avons fait remarquer ailleurs cette insolente supériorité que s'attribuent les enfants, cet esprit d'opposition systématique à toutes les idées de ceux qui ont pour eux l'expérience de l'âge et l'autorité du rang au foyer domestique. La suffisance du jeune homme est telle qu'il *ne sait ni demander ni accepter* un conseil, etc., etc. » Voilà qui est d'un écrivain de la bonne école. La simplicité, l'élégance, la dignité dominent dans ces discours; et toutes les fois que le sujet le demande, ils s'élèvent à une véritable éloquence, comme dans ces considérations générales qui terminent l'histoire d'Abraham (12e conférence) : « Ce qui nous manque, c'est la foi; j'entends cette foi robuste et pratique, cette croyance ferme et assurée en la direction imprimée d'en haut, non seulement à chacun de nous en particulier, mais aussi, dans l'ensemble, à la société domestique dont nous faisons partie. Cette disposition d'esprit constitue un des principaux signes qui distinguent les véritables enfants d'Abraham. Ceux-là seront attentifs à seconder l'action providentielle, et surtout à ne pas l'entraver dans sa marche. A ce prix, au milieu même de leurs épreuves, ils auront droit de ne se croire jamais délaissés. Que dis-je? leur confiance grandira, en proportion des obstacles qu'ils rencontreront. Et quand même tout l'édifice qu'ils avaient pensé construire semblerait s'écrouler peu à peu, ils compteraient sur une main puissante qui saura bien le relever de ses ruines; les hommes et les événements auraient beau se liguer pour les abattre, ils n'en porteraient que plus haut et plus loin leurs invincibles espérances. »

CHARLES GÉRIN.

L'Année liturgique, par le R. P. Dom PROSPER GUÉRANGER, abbé de Solesmes. — Deuxième volume de la continuation : *Le Temps après la Pentecôte*, tome II. Paris, Oudin, 1885, in-12 de VI-584 p. — Prix : 3 fr. 75.

L'œuvre de Dom Guéranger, *l'Année liturgique*, qui a contribué plus qu'aucun autre livre à faire connaître et goûter les saints offices de l'Église catholique, s'achève lentement. Un des plus remarquables disciples du Maître a repris le travail interrompu par l'inexorable mort. Voici le second volume du temps après la Pentecôte : c'est le couronnement de ce qu'on appelle le *propre du temps*. Il ne reste plus maintenant qu'à parler des fêtes des Saints, et le pieux disciple pourra dire la parole que n'a pu prononcer celui qui avait inauguré cet ouvrage et l'avait conduit presque jusqu'à la dernière perfection : *Exegi monumentum*.

Le temps après la Pentecôte comprend environ la moitié de l'année liturgique; il compte de vingt-deux à vingt-huit dimanches, selon les variations de la fête de Pâques. C'est le temps qui, selon l'interprétation mystique, représente la vie de l'Église à travers les siècles; depuis le jour de la descente du Saint-Esprit jusqu'au jour du dernier jugement. C'est le temps qui signifie la vie de l'âme chrétienne, sanctifiée par les mystères de la Rédemption, par les communications du divin Esprit. L'auteur expose d'abord ce qu'il appelle l'Historique, la Mystique, la Pratique de ce temps. Il donne ensuite les prières quotidiennes, les prières de la sainte Messe, les psaumes des offices de Vêpres et de Complies, la pratique de la sainte communion pour ce temps. Il commente l'office de la messe pour chacun des dimanches après la Pentecôte.

C'est partout la grande manière de Dom Guéranger : une admirable connaissance du sens traditionnel des prières liturgiques; une exposition sobre et claire; une piété pénétrante dans les réflexions proposées.

E. Pousset.

Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême Orient par sir Alfred Lyall, lieutenant gouverneur des provinces du Nord-Est de l'Inde. Trad. de l'anglais. Paris, Ern. Thorin, 1885, in-8 de LXIV-534 p. — Prix : 12 fr.

Les administrateurs civils que l'Angleterre envoie dans son empire indien, doivent avant tout se préoccuper de connaître à fond les institutions des peuples qu'ils sont appelés à gouverner. Or, « en Asie, la religion sert de fondement à toute institution sociale et, faute d'en connaître les prescriptions, des mieux raisonnées aux plus puériles, on s'expose à ne jamais pénétrer le caractère des populations soumises ». Voilà pourquoi, après sir Henry Sumner Maine et bien d'autres, sir Alfred Lyall a consacré à l'Inde ce volume dont la majeure partie traite des croyances des populations aryennes et anaryennes. Il relève avant tout l'erreur qui voit dans le Brahmanisme une religion nettement définie, une sorte d'Église : c'est au contraire quelque chose comme le polythéisme helléno-romain, avec ses innombrables cultes locaux, familiaux, changeant sans cesse. Sir Alfred Lyall attaque vivement la théorie de Max Muller, qui regarde la déification des forces de la nature et les métaphores du langage comme la principale source des religions antiques. S'appuyant sur les faits observés actuellement dans l'Inde parmi les couches inférieures de la population, et sur une foule de faits historiques constatés authentiquement, il montre que, *quoique cette cause de formation des religions ne soit pas à négliger,* la déification des hommes dont la vie a été marquée par une particularité notable, est beaucoup plus importante. Ainsi se trouve réhabi-

litée, *dans une certaine mesure,* la théorie d'Evehmère. Tous ces cultes d'éponymes sont ensuite admis dans le Panthéon Brahmanique à titre d'incarnations des divinités classiques.

L'éminent *civilian* attaque non moins vivement une assertion de M. Max Muller, qui a dit un jour que le Brahmanisme était en voie de disparition. Loin de là, au fur et à mesure que les tribus anaryennes de l'Inde centrale s'élèvent dans l'échelle sociale, elles entrent dans ses cadres et acceptent les services des Brahmanes comme pour consacrer leur *respectability* de fraîche date. Des mouvements religieux constants, des sortes de *revivals* se produisent parmi ces 240 millions d'habitants, sur lesquels la minorité musulmane est seulement de 50 millions; ils donnent naissance à de nouvelles castes, tandis que celles fondées sur l'origine ethnologique et la profession sont en voie de dissolution.

Un chapitre sur les relations qui, en Chine, existent entre l'État et les trois grandes religions reconnues, vient s'intercaler au milieu de ces études sur l'Inde : c'est un merveilleux aperçu qui fait mieux encore apprécier la solidité de la structure sociale de ce peuple.

Revenant à l'Inde centrale, sir Alfred Lyall étudie la constitution sociale des Radjpoutes qui repose sur le clan, et il indique sa différence avec le système féodal, malgré les analogies qui ont trompé plusieurs de ses prédécesseurs.

Sa conclusion pratique — car ce livre est destiné à donner une direction à ses collègues dans le gouvernement indien et à influencer l'opinion anglaise — est qu'il n'y a pas de nationalité indienne et même qu'il n'y en a jamais eu. La domination musulmane et la domination mogole avaient laissé le pays dans un état de décomposition absolue. Respecter toutes les coutumes ethniques, toutes les conceptions religieuses de ces populations diverses est la première condition du maintien de la paix et de la sécurité de la domination britannique. La législation ne doit aller contre que quand l'innovation se justifie par une utilité matérielle assez immédiate pour s'imposer à la satisfaction des masses. Quant à l'action que le contact d'une civilisation supérieure exercera sur les classes supérieures auxquelles le gouvernement anglais dispense si largement l'instruction supérieure et la liberté de la presse, quelle accélération elle peut, à un moment donné, produire au milieu de cette vitalité religieuse que conserve le Brahmanisme, sir Alfred Lyall se borne à poser des points d'interrogation; mais, conclut-il sagement, « si jamais régime impérial a paru nécessaire et convenable à une époque et dans un pays, c'est bien dans « l'Inde telle que nous la voyons maintenant? »

Le lecteur aura remarqué la *prétérition* qui est faite ici de l'action sociale du christianisme. L'ouvrage donne quelques indications sur la politique pendant trop longtemps malveillante, et même *décourageante,*

du gouvernement anglais à l'égard de la population chrétienne native qui date de la prédication de saint Thomas, et que l'apostolat de saint François Xavier avait régénéré dans une assez large mesure : elle fait un contraste douloureux avec la politique religieuse des Portugais qui eût certainement donné de plus heureux résultats. Mais les *civilians* anglais qui ne connaissent guère que les sectes protestantes de leur pays, ont sans doute de bonnes raisons pour se défier de leur propagande. Quelques-uns parmi eux, et notamment lord Ripon, paraissent avoir eu des conceptions plus larges.

Nous aurions aimé à trouver cette rectification dans la brillante introduction que le traducteur anonyme a placée en tête de ce volume. C'est un morceau achevé sur la valeur des institutions des peuples qui ne font pas partie de notre civilisation, sur le mérite de ces civilisations, eu égard aux conditions matérielles et économiques dans lesquelles ils sont placés ainsi qu'à leur formation historique. Nous avons besoin en France, même parmi les catholiques, de développer ce *sens compréhensif;* mais il ne doit pas émousser le sens critique et étouffer la ferme possession des vérités absolues.

Cette critique ne porte du reste que sur la forme donnée à quelques passages de l'*Introduction*. D'autres nous portent à croire que son auteur a eu les intentions les plus droites. Il indique avec l'abbé de Broglie que l'étude scientifique des religions fait précisément ressortir le caractère absolument transcendant du christianisme. C. J.

SCIENCES ET ARTS

Organisation du crédit au travail, par Léon Herniaux. Paris, H. Ghio, 1884, in-8 de 542 p. — Prix : 6 fr.

M. Isaac Péreire avait affecté comme on le sait une somme de 100,000 fr. à un concours destiné à chercher la meilleure solution du problème du paupérisme. Le concours était partagé en quatre sections; et le programme de la troisième se formulait ainsi : « Étudier l'organisation du crédit la plus propre à développer le travail sous toutes ses formes et à commanditer les travailleurs de toutes classes. » Un prix de 5,000 fr. fut décerné en 1882 au mémoire n° 164 que l'auteur vient de publier en lui donnant de grands développements.

Ce livre traite avec une véritable érudition de toutes les questions se rattachant au crédit et aux banques populaires en France, aussi bien qu'à l'étranger. Les banques allemandes, autrichiennes et italiennes auxquelles se rattachent les noms de MM. Schulze-Delitzsch et Luigi Luzzati, sont notamment l'objet d'une étude étendue (p. 261 à 328).

M. Herniaux examine ensuite les essais tentés en France depuis 1848, indique les causes de leurs insuccès, et arrivé à notre époque, rend un juste hommage au R. P. Ludovic de Besse. Dans son ensemble, l'ouvrage de M. Herniaux est certainement le plus complet publié récemment sur cette question du *crédit populaire,* et il nous paraît justifier pleinement la distinction dont il a été l'objet.

YVES LE BRETON.

Des origines de la charité catholique, *ou de l'état de la misère et de l'assistance chez les chrétiens pendant les premiers siècles de l'Église,* par H. TOLLEMER, prêtre du diocèse de Coutances. 3e édition. Paris, Champion, 1884, in-8 de 624 p. — Prix : 8 fr.

En 1853, M. l'abbé Tollemer faisait paraître une remarquable étude intitulée : *Des œuvres de miséricorde dans les cinq premiers siècles chrétiens.* Cette étude, refondue et considérablement augmentée, devint, en 1863, le livre dont nous signalons aujourd'hui la réimpression. C'est un ouvrage magistral, un des plus complets publiés sur cet attachant sujet.

Après un résumé de la situation faite aux fidèles durant les persécutions, et de la salutaire influence des idées chrétiennes sur les païens romains ou barbares, l'auteur décrit les œuvres de charité créées en faveur des prisonniers, des veuves, des orphelins, des voyageurs, des captifs si nombreux à la suite des invasions, et des pauvres en général.

On trouve dans ce livre une description attachante des diaconies primitives, des premières fondations hospitalières, etc. C'est un tableau vivant parfaitement écrit et rigoureusement historique de la vie charitable à cette époque. La lecture de cette apologie, *par les faits*, est de nature à développer ou à faire naître un ardent amour pour la Religion qui a su inspirer ces œuvres multiples. Aussi voudrions-nous que le livre de M. Tollemer soit entre les mains des catholiques aussi bien que sur la table de travail des personnes qui méconnaissent encore les heureux effets de la doctrine chrétienne.

Nous avons toujours vu un historien dont le nom fait autorité en pareille matière, M. Léon Gautier, tenir cet ouvrage en particulière estime. Il recommandait à ceux qui le consultaient sur les études charitables de se procurer un des rares exemplaires de la deuxième édition de 1863. Il est facile maintenant de suivre les indications du Maître et de vivre quelques instants, sous la conduite de M. l'abbé Tollemer, dans la compagnie de ces vaillants chrétiens des premiers siècles, qui pratiquaient à un si haut degré la Loi Divine : aimez-vous les uns les autres.

Léon LALLEMAND.

Annuaire pour l'an 1885, *publié par le Bureau des Longitudes* — Avec des notices scientifiques. Paris, Gauthier-Villars, 1885, gr. in-18 de 889 p. — Prix : 1 fr. 50.

Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ayant empêché de parler plus tôt, dans le *Polybiblion*, de l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*, nous en laisserons de côté, pour cette année, la partie technique, laquelle, sauf la mise à jour des documents qui varient d'une année à l'autre, ne diffère pas beaucoup de celle des années précédentes. Nous nous occuperons des parties toujours neuves et toujours originales de l'*Annuaire*, ne ressemblant jamais à celles analogues des années précédentes ; nous voulons parler des *Notices scientifiques*. Il y en a, dans l'*Annuaire de 1885*, deux fort importantes, et même trois si l'on donne ce titre à l'ensemble des éloges funèbres prononcés, le 26 décembre 1883, aux obsèques de M. Yvon Villarceau, membre de l'Académie des sciences, du Bureau des longitudes et du corps de l'Observatoire.

I. — Dans la première, due à M. Faye, et qui a pour titre : *Sur la formation de l'univers et du monde solaire*, l'éminent président expose sa nouvelle théorie cosmogonique, mais à un point de vue et sous une forme tout différents de l'exposé qu'il en a donné dans son livre *Sur l'origine du monde*. (De ce dernier il a été parlé dans le *Polybiblion* d'avril, p. 335.) Il part de l'origine ignée de notre globe pour s'élever, par induction, à celle des autres planètes et constater que celles-ci, comme la terre elle-même, sont en réalité de petits soleils éteints. Notre soleil, parvenu, quand l'homme a paru sur la terre, à sa phase de stabilité, s'y tiendra longtemps encore, grâce à sa masse 330,800 fois plus grande que celle de notre sphéroïde ; mais il s'éteindra et s'encroûtera aussi à son tour, dans un nombre plus ou moins grand de myriades de siècles. En effet, la chaleur qu'il fournit ne provient ni de combustion, ni de chocs ou de frottements. Calculant la somme de cette chaleur rayonnée chaque année dans l'espace, l'auteur fait voir que, si elle provenait de combustion, elle s'épuiserait en 2,000 ans environ. Le soleil serait donc éteint depuis longtemps. Le choc de corpuscules ou astéroïdes tombant incessamment sur lui, accroîtrait sa masse à la longue, laquelle ne varie pas. Enfin, la structure délicate de sa photosphère exclut toute hypothèse de frottement. Le soleil se borne donc à dépenser la somme de chaleur qu'il a accumulée pendant sa formation ; il se refroidit.

S'élevant davantage dans les voies de la généralisation, le savant astronome établit que ce qui est vrai pour notre soleil l'est également pour toutes les étoiles proprement dites, ces soleils lointains. Il en conclut que l'univers sidéral tout entier s'est formé par la concentration de matériaux très rares, répandus dans l'espace sur une étendue ini-

maginable, véritable chaos originaire. Tous ces astres, très improprement appelés *fixes*, sont animés de mouvements de translation très rapides et qui ne nous paraissent lents ou nuls qu'en raison de leur excessif éloignement.

La masse chaotique primitive soumise à des courants et animée de vitesses différentes s'est fractionnée en une infinité de fragments, de lambeaux de matière cosmique. La concentration, en différentes conditions et sous diverses formes, de tous ces lambeaux a peu à peu constitué les étoiles, tant celles qui brillent par les nuits claires au-dessus de nos têtes, que celles qui, éteintes, échappent à notre vue comme à nos instruments.

Des nombreux phénomènes dont l'existence est constatée dans l'espace, le judicieux observateur déduit (et décrit) un grand nombre de modes différents de condensations en étoiles soit simples, soit doubles, soit multiples, soit réunies par milliers en un seul groupement. Puis, d'analogie en analogie, il arrive à notre système planétaire dont il explique alors la formation suivant la théorie nouvelle rappelée plus haut.

II. — M. l'astronome Tisserand est l'auteur de la seconde notice, intitulée : *Sur les perturbations*. Il y étudie, en grand détail, les diverses *variations* et *inégalités* apportées aux mouvements normaux des planètes sur leurs orbites par l'influence ou l'action attractive qu'elles exercent les unes sur les autres et qui fait dévier dans une certaine mesure ces mouvements des lois indiquées par Képler. Il serait trop long d'entrer ici dans les détails de ce brillant exposé. Bornons-nous à en signaler la clarté qui le rend accessible à toute personne suffisamment familiarisée avec les principes généraux des mathématiques élémentaires. Cet éloge est plus mérité encore, s'il est possible, dans la seconde partie de la même étude, où l'auteur donne l'historique des merveilleux travaux par lesquels l'immortel Leverrier a deviné l'existence de la planète Neptune et, courbé sur ses tables et sur ses chiffres, en a, sans sortir de son cabinet de travail, déterminé la position dans le ciel.

III. — Trois éloges funèbres de M. Yvon Villarceau, dus, l'un à M. le colonel Perrier, parlant au nom de l'Académie des sciences; le second à M. Faye, au nom du Bureau des longitudes; le troisième à M. Tisserand, au nom de l'Observatoire, composent la dernière *Notice*. Il y est rendu compte des œuvres aussi nombreuses qu'importantes dont la science est redevable à ce laborieux savant : sa compétence s'étendait aussi bien à l'art de l'ingénieur qu'aux calculs et observations de l'astronome, aux ingénieuses combinaisons du mécaniste qu'à l'art de la navigation et aux spéculations les plus élevées du géomètre.

Né en janvier 1813, mort en décembre 1883, M. Yvon Villarceau était près d'atteindre, dans la plus verte vieillesse, sa 71e année, si une maladie, contractée à la suite d'un voyage au Vésuve et à Rome, ne l'avait ravi accidentellement à l'affection de sa famille et de ses amis ainsi qu'à ses travaux scientifiques. JEAN D'ESTIENNE.

BELLES-LETTRES

Études sur la langue et la grammaire de Tite-Live, par OTHON RIEMANN, 2e édit. augm. (11e fasc. de la *Bibliothèque des Écoles d'Athènes et de Rome*). Paris, Thorin, 1885, gr. in-8 de 326 p. — Prix : 9 fr.

La seconde édition du livre de M. O. Riemann rencontrera auprès du public savant un accueil aussi favorable que la première. Celle-ci, parue en 1879, comptait seulement 240 pages : de nombreuses additions et corrections rendent donc ce travail, sous sa nouvelle forme, intéressant pour tous les latinistes. Il est, à cette heure, le plus complet sur la matière, non seulement parce qu'il est le dernier venu, mais aussi parce que la méthode de l'auteur, qui est des plus sûres et des plus scrupuleuses, met ce livre au premier rang. On sait l'importance que présente une étude du style de Tite-Live au point de vue de l'histoire de la langue latine et, par suite, de l'histoire de la littérature latine elle-même : M. Riemann, avec raison, ne sépare pas ces deux points de vue l'un de l'autre. Tite-Live caractérise une époque spéciale entre Cicéron, César et les écrivains de l'époque impériale. C'est pourquoi il n'a pas toujours été considéré comme un écrivain classique, opinion d'ailleurs qui n'est point propre à l'Allemagne et qui date de Port-Royal (cf. p. 26, n. 1). M. Riemann n'a fait que donner plus de solidité encore et une confirmation plus forte aux doctrines qu'il avait précédemment émises ou adoptées. Il a de plus abordé certains problèmes délicats de syntaxe qu'il résout avec bonheur. Ce n'est là qu'une introduction à des études qu'il annonce et que nous espérons bien lui voir achever. Ici, plus encore que dans la première édition, on voit combien le livre de Kühnast demande à être consulté avec précaution et combien il est loin de mériter toute la réputation dont il jouit. Pour ce qui est de l'ordre, de la clarté, de la disposition méthodique des différents phénomènes grammaticaux, il est certain que le livre de M. Riemann est bien supérieur, et il l'est aussi sur bien d'autres points. C'est une importante contribution à l'histoire de la langue latine, à une connaissance plus complète du siècle d'Auguste et aussi, on peut le dire, à une intelligence plus sérieuse de la grammaire latine en général. P. DE NOLHAC.

Cansons y follies populars recullidas al peu de Montserrat, per PAU BERTRAN Y BROS. Barcelone, Verdaguer, 1885, in-8 de XVIII-325 p. — Prix : 6 fr.

Les poésies populaires que vient de publier M. Bertran y Bros ont été recueillies par lui aux environs du Montserrat. Elles étaient inédites et complètent le recueil de Pelay-Briz et celui de Milà y Fontanals. Le volume commence par une préface dans laquelle M. Bertran y Bros explique la manière dont il a composé sa collection et entre dans des détails inhérents au livre. Il est formé de *cansons* proprement dites divisées en huit parties : Chansons religieuses et morales, — Chansons patriotiques et historiques, — Chansons amoureuses et joyeuses, celles-ci au nombre de quarante. Viennent ensuite, sous le nom de *follies*, ces jolis quatrains si répandus en Espagne, et classés aussi en trois sections.

Les chansons ne donnent pas lieu à beaucoup de rapprochements; elles n'ont que des ressemblances assez vagues avec d'autres pièces analogues de diverses nations; elles ont donc plus d'originalité que n'en offrent d'ordinaire les compositions de cette espèce. Ces ressemblances ont toutefois été indiquées soigneusement dans des notes portant le titre de *confrontations*. Les *follies* peuvent provoquer de plus fréquents souvenirs. Elles rappellent assez souvent des chants italiens et français. Ainsi les joues brunies par le soleil y sont célébrées avec la même comparaison que dans des *stornelli*, et l'on pourrait citer aussi à côté des parallèles donnés par M. Bertran y Bros de jolis vers de notre vieux Remy Belleau :

M'amour, si je suis noirette
Et si j'ay le teint noiret...

Le rossignol qui joue le rôle de messager dans notre poésie populaire et qu'un troubadour, Pierre d'Auvergne, avait jadis envoyé à sa maîtresse, n'est pas oublié par le poète catalan. La petite pièce (n° 110) :

Marieta agraciada

n'est pas sans quelque rapport avec une de nos chansons :

Réveillez-vous, belle endormie...

On trouve aussi dans deux quatrains (85, 86) et dans quelques vers rapportés aux notes (p. 300) quelque chose de la gracieuse inspiration dont Mistral a fait son admirable Magali. Une des *follies* rappelle l'ancien usage connu du temps d'Homère déjà, de demander une grâce en touchant la barbe de celui qu'on implore. Une autre nous offre le nom d'Hélène, et à ce sujet M. Bertran y Bros remarque que plusieurs poètes populaires ont gardé le souvenir de l'infidèle épouse de Ménélas. Il aurait pu citer encore une ancienne romance : *La belle Helena...*

Le lecteur peut déjà se rendre compte de la consciencieuse érudition avec laquelle M. Bertran y Bros a composé son volume; disons encore cependant que les Cansons sont précédées d'une ample notice bibliographique; qu'à chaque chanson est joint son air noté; que des éclaircissements et indications de références, — nous en avons déjà parlé, — suivent les pièces réunies précédemment, et enfin que le volume se termine par une nomenclature orthographique-phonétique.

Les *Cansons y follies* sont imprimées avec beaucoup de goût et forment un volume auquel les bibliophiles donneront certainement un regard satisfait. TH. P.

Essai sur Thucydide, par JULES GIRARD, membre de l'Institut, professeur de poésie grecque à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, Hachette, 1884, in-12 de XVI-298 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est la réimpression d'un mémoire couronné par l'Académie française à la suite d'un de ses concours de 1858. Le livre porte les traces de cette origine soit dans ce qu'il renferme, soit dans ce qu'il omet. Ainsi, aucune indication sur les documents que Thycydide a pu e dû employer pour rédiger son histoire, documents que l'épigraphie nous a en partie du moins restitués : aucun effort pour arriver, à la suite de la critique allemande, à la détermination précise des variations subies par l'esprit de l'historien, et des phases traversées par le travail qui le préoccupa durant toute sa vie. En revanche, un sentiment très vif des qualités qui font de Thucydide un des représentants les plus fidèles du siècle de Périclès, et de son livre « un des plus beaux qu'ait jamais inspirés le génie de l'histoire. »

Certes, ce n'est pas en pensant à lui qu'Aristote a placé au point de vue philosophique l'histoire au-dessous de la poésie. Thucydide, au contraire, se plaît à généraliser et à conclure : pour mieux reconnaître les effets de l'intelligence et de la passion dans le dramatique spectacle de la lutte entre les deux cités maîtresses de la Grèce, il sacrifie l'harmonie extérieure des événements à une autre harmonie plus intime, fondée sur l'importance relative des choses et des hommes. Dans sa peinture de l'ancienne Grèce, il écarte résolument « tout reflet des premières gloires de la race hellénique »; ses discours, si justement définis « l'âme de son œuvre », sont le cadre à demi réel, à demi fictif où il condense le résultat de ses patientes et profondes réflexions. Ses narrations ont la vie et le mouvement du drame : il a excellé, et excellé le premier, dans l'art de raconter les combats. Les anciens se plaignaient de la sévérité et de l'obscurité de son style; M. Girard ne se contente pas de plaider avec vivacité les circonstances atténuantes : il veut que nous reconnaissions avec lui que ces défauts sont rachetés par des qualités éminentes. « Un mot suffit à Thucydide

pour susciter dans notre esprit des images nettes et vivantes : n'est-ce pas là un des plus beaux effets de la poésie ? » On s'étonne, et à bon droit, de ne rien trouver chez l'historien du siècle le plus glorieux d'Athènes sur les poètes, les artistes, les rhéteurs, les philosophes qui marchaient alors à la tête de la civilisation. « C'est une plainte de notre curiosité, répond M. Girard, plutôt qu'une critique adressée au nom de l'art. Ces omissions ont été volontaires et commandées par la régularité même de la composition » (p. 200).

Le cinquième et dernier chapitre, intitulé : *De l'originalité du génie de Thucydide*, est celui qui résume le mieux les recherches et les appréciations personnelles de l'auteur. Les rapprochements qu'il établit entre Thucydide d'une part, et ses devanciers ou ses imitateurs de l'autre, témoignent d'un sens littéraire où il entre autant de fermeté que de finesse. En somme, si cet *Essai* est surtout un *Éloge*, excusons M. Girard de n'avoir rien dissimulé de son admiration pour un écrivain à propos duquel un de ses collègues, M. Deltour, écrivait naguère : « Quelle école pour nos hommes d'État, pour nos orateurs ! Mais, hélas ! il diminue de jour en jour, le nombre de ceux qui sont capables de s'y former. »

C. Huit.

Storia Universale della letteratura di Angelo di Gubernatis. Volume XI. *Storia della Storia*. Milano, Hoepli, 1884, in-12 de 329 p. — Prix : 4 lires.

Sous le titre de *Storia Generale delle Storie*, M. Gabriele Rosa avait publié un livre médiocre (2e édition, Milan 1873). Celui que M. de Gubernatis consacre au même sujet est franchement mauvais, et je suis au regret de ne pouvoir ajouter un mot pour atténuer la rigueur de cette appréciation. Comme on le voit par le titre, l'ouvrage fait partie d'une histoire générale de la littérature ; il est écrit pour le grand public et a le caractère d'une œuvre de vulgarisation. Et le premier reproche qu'on peut adresser à l'auteur, c'est de ne pas avoir vu, dès lors, ce qu'il fallait dire et ce qu'il fallait omettre dans un travail de ce genre, et d'avoir fait, dirait-on, un continuel effort pour paraître à la fois vulgarisateur et érudit. De là le contraste choquant qu'on remarque entre les diverses parties de son livre : ouvrez-le à telle page, vous y trouverez une digression critique sur les sources de l'histoire japonaise ; lisez telle autre, vous croirez avoir devant vous le manuel d'un commençant. Mais c'est là mon moindre grief. L'ordre, les justes proportions, la clarté lui font également défaut. Pour ne citer qu'un exemple, il consacre 63 pages sur 329 à l'Inde (qui n'a pas d'historien !) à la Chine et au Japon, et 2 à l'Assyrie, à Babylone et à l'Égypte. Il est tel auteur comme Machiavel, qui est l'objet d'une véritable monographie ; plus loin suivent, dans un affreux désordre, des

listes d'auteurs et d'ouvrages qui ont l'air de danser une sarabande sous les yeux des lecteurs, et qu'on ne parvient pas même à lire, bien loin d'en retenir quelque chose (p. 75, 311, etc.). Quant aux lacunes, elles sont vraiment inexplicables. Croirait-on que cette *Histoire générale de l'histoire* trouve le moyen de ne pas dire un mot de tous nos Livres saints, ne cite le nom de Moïse que pour lui dénier la paternité du *Pentateuque*, saute à pieds joints par-dessus toute la littérature chrétienne des quatre premiers siècles, où elle ne mentionne que saint Basile et Paul Orose, ne parle ni des *Actes des Martyrs*, ni du *Liber Pontificalis*, ni même de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, consacre aux historiens byzantins quatre pages, dans lesquelles elle oublie le plus remarquable de tous, Théophane ; ignore totalement la renaissance de l'histoire au moyen âge sous forme d'annales, passe sous silence, dans une énumération des historiens modernes, tous les chroniqueurs de la maison de Bourgogne, ne connait ni de Thou, ni Herder, ni l'*Esprit des Lois* de Montesquieu, ne prononce pas même le nom de la congrégation de Saint-Maur, ne semble pas se douter de l'existence de Mabillon, et ne signale les Bollandistes que dans un de ses affreux catalogues, entre l'*Histoire des Goths* de Hugo Grotius et l'*Histoire de Hollande* de Kluit? Par contre, il connait Turpin, et il prend la peine de le discuter, et il trouve aussi le temps de nous apprendre que Ravaillac a puisé *probablement* la première idée de son crime dans le P. Mariana!

L'érudition, dans cet étrange ouvrage, est à la hauteur du reste. Le lecteur n'attend pas de moi que je relève toutes les erreurs dont fourmille le livre; je me bornerai à lui en donner une idée en attirant spécialement son attention sur le chapitre consacré aux historiographes du moyen âge. Sait-on quelle est la source unique consultée par l'auteur sur cette matière si travaillée de nos jours, et où l'on a fait depuis deux cents ans de si nombreuses découvertes? Ce n'est ni Wattenbach ni Potthast, ni Ebert ni Ampère, encore bien moins l'*Histoire littéraire de la France;* je vous le donne en mille : c'est Vossius, *de Historicis latinis.* Nous sommes donc en retard de deux bons siècles avec M. de Gubernatis, et nous nous en apercevons tout de suite en le lisant. Je ne parle pas du tohu-bohu qui règne dans ces pages, ni de l'arbitraire avec lequel l'auteur a piqué dans le tas, au hasard de la fourchette, un certain nombre de noms et d'ouvrages qu'il cite à l'exclusion d'autres souvent plus remarquables; mais, enfin, j'ose dire, le livre de M. de Gubernatis en main, qu'il ne parait pas même avoir du moyen âge la notion qu'en aurait, après ses études de philosophie, un bon étudiant d'Université. Voici, pris au hasard, quelques-uns de ses archaïsmes (inutile de dire que Vossius n'en est pas toujours responsable) : Victor de Vita devient Victor d'Utique; la vie de saint Léo-

degar, qui est du septième siècle, descend au neuvième; par compensation, une vie de Raban Maur par Trittheim remonte jusqu'à la même époque. Saint Grégoire de Tours est auteur d'un *Chronicon historiæ ecclesiasticæ* que malheureusement on n'a pas retrouvé. C'est par Sigebert de Gembloux que nous apprenons que saint Grégoire le Grand avait fait un certain ouvrage intitulé *Dialogus*. La vie de saint Maur a été écrite par Faustin, disciple de saint Benoît. Alcuin était un élève de Beda, Eginhard était secrétaire et gendre de Charlemagne, saint Patrice était, par sa mère, le neveu de saint Martin de Tours. On attribue à Notger de Liège les vies des évêques d'Utrecht... Vous criez grâce, lecteur? Qu'il soit fait selon votre désir, et que M. de Gubernatis aille en paix!

GODEFROID KURTH.

Lettres de M. Olier, *fondateur du Séminaire de Saint-Sulpice.* Nouvelle édition, revue sur les autographes, considérablement augmentée, accompagnée de notes biographiques et précédée d'un abrégé de la vie de M. Olier. Paris, Lecoffre, 1885, 2 vol. in-8 de XII-608 et de 636 p. — Prix : 12 fr.

M. Tronson publia, en 1672, les lettres spirituelles de M. Olier. Mais le but de sa publication étant uniquement « de donner un abrégé des dispositions et des maximes » du vénérable fondateur de Saint-Sulpice, l'éditeur subordonna tout à ce pieux dessein. C'est ainsi qu'il unit ensemble des lettres ou parties de lettres écrites en différents temps et quelquefois à diverses personnes, mais qui, sur certains points de la vie spirituelle, pouvaient former un enseignement plus complet; c'est ainsi encore qu'il supprima, par mesure de prudence, les adresses, les détails d'affaires et tout ce qui n'allait pas directement à l'édification.

L'éditeur de 1885 procède autrement. Outre que les autographes conservés précieusement au Séminaire de Saint-Sulpice lui ont permis de porter le nombre des lettres de deux cent cinquante à quatre cent trente-trois; outre qu'il a rétabli le texte de plusieurs, il a ajouté au plus grand nombre le nom des personnes à qui elles furent écrites, et la date, au moins approximative, de leur envoi. Par des notes très bien faites, il a jeté du jour sur les passages difficiles à comprendre. Peut-être, çà et là, les détails biographiques sur les correspondants de M. Olier sont-ils même surabondants. Ajoutons que l'éditeur, s'il a ramené le texte à l'orthographe moderne, a eu garde de « rajeunir » le style. Une table générale, où sont rangés par ordre alphabétique le nom de toutes les personnes mentionnées dans ces deux volumes et l'indication sommaire des principaux sujets de spiritualité qui y sont traités, facilitera les recherches.

Était-il aussi nécessaire de donner en tête des lettres la *Vie* de

M. Olier par M. Leschassier, quatrième supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice? Quel est le prêtre qui n'a dans sa bibliothèque, à défaut de l'ouvrage de M. Faillon, une notice sur cet admirable ouvrier apostolique ?

Quant au fond de la doctrine spirituelle, contenue dans cette correspondance, la préface de l'édition de 1675, que le nouvel éditeur a bien fait de reproduire, mettra d'avance le lecteur en état d'en apprécier le mérite. Elle est de M. Tronson. Chacun sait que Bossuet et Fénelon prenaient volontiers les conseils de cet homme judicieux et si versé dans les matières de spiritualité. On n'ignore pas d'ailleurs la haute estime que l'auteur des *Lettres à la sœur Cornuau* professait pour M. Olier. Cette nouvelle édition nous paraît donc faite en de très bonnes conditions. Elle édifiera le clergé, les personnes pieuses, et servira, sur plus d'un point, les intérêts de l'histoire. J. VAUDON.

HISTOIRE

Atlas colonial, dressé et dessiné par HENRI MAGER. Paris, Ch. Bayle et Cie, 1884, gr. in-4. — Prix : 10 fr.

Cet atlas paraît par fascicules et comprendra vingt-cinq cartes. Nous avons sous les yeux les deux premiers fascicules, qui comprennent déjà à eux seuls dix cartes; d'où manque de proportions. Mais il y a d'autres reproches plus graves à faire à cette publication. Ainsi, il me semble impossible, pour un lecteur insuffisamment initié, de se rendre un compte exact de l'étendue réelle de chacune de nos colonies lorsque pour chacune on emploie une échelle différente. J'admets bien qu'elle ne peut pas être la même, dans un atlas manuel, pour le Tonkin et pour l'île de la Réunion; mais au moins fallait-il simplifier les choses pour des territoires de dimension à peu près identiques, et ne pas adopter, pour ainsi dire au hasard, l'échelle de 1 600.000 pour la Nouvelle-Calédonie, de 1 800.000 pour le Sénégal, de 1/300.000 pour la Guadeloupe et de 1 600.000 pour l'île de Saint-Martin aux Antilles. On eût pour cette dernière facilement évité la confusion en prenant l'échelle qui servait à dessiner la Guadeloupe.

En outre, que vient faire, je me le demande, dans un *Atlas colonial,* une carte du Grand-Duché de Luxembourg au 1/300.000 avec plan de la ville de Luxembourg (1er fascicule)? Et il y a plus fort encore : on annonce pour les livraisons suivantes une carte de l'Alsace-Lorraine !!! Hélas ! à quoi songe donc M. Henri Mager ?

Les cartes paraissent satisfaisantes et assez bien au courant de la science géographique actuelle. Je reprocherai même à l'auteur un excès de zèle; car, pour ne pas paraître en retard, il se trouve être

singulièrement en avance, et mentionne, par exemple, sur la carte du Sénégal, un service régulier de paquebots entre Dakar et Benty, service qui, nous en avons la parfaite certitude, n'existe pas encore à l'heure où nous écrivons. De tels renseignements sont plus nuisibles qu'utiles.

H. Stein.

Les richesses du Tonkin, *les produits à y importer et l'exploitation française, guide administratif, commercial, industriel, agricole,* etc., par Savigny et Bischoff. Paris, H. Oudin, 1885, in-12 de 203 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il faut signaler sans retard les nombreux ouvrages qui prétendent éclairer le public sur la passionnante question du Tonkin. Celui de MM. Savigny et Bischoff présente un intérêt spécial; laissant de côté les aperçus pittoresques, il envisage exclusivement l'avenir agricole, industriel et commercial de la nouvelle colonie que la France acquiert au prix d'efforts malheureusement considérables. Il donne, par ordre alphabétique et avec de grands détails, l'énumération des divers produits que le pays lui paraît susceptible de fournir; puisés, en général, à des sources officielles, ces renseignements peuvent être considérés comme aussi exacts que possible ; des tableaux indiquent les prix actuels des marchandises à exporter et à importer, d'après les mercuriales dressées par le bureau d'informations commerciales d'Hanoï. Cette partie du travail de MM. Savigny et Bischoff nous paraît d'une importance capitale et d'une indiscutable authenticité. La conclusion des auteurs est que le Tonkin est une colonie d'un immense avenir, mais que son exploitation exigera de grands capitaux ; le commerce français doit se hâter, s'il ne veut, ainsi que nous l'avons vu trop souvent, se laisser devancer par des étrangers plus entreprenants et plus actifs; là encore, on ne saurait qu'être de leur avis. Ils ont raison aussi, pour les terrains aliénables, de préférer la vente, fût-ce à bas prix, au système des concessions gratuites. Mais, la part faite aux éloges, il nous resterait beaucoup à critiquer. Dans l'exposé que les auteurs croient devoir faire des réformes désirables dans notre administration, nos mœurs, notre éducation, il y a du bon et du discutable. Il en est de même de l'historique succinct des opérations militaires au Tonkin; avec un opportunisme vraiment stupéfiant, MM. Savigny et Bischoff estiment que tout est pour le mieux; même l'occupation de Formose est un trait de génie, et que, si les choses ont traîné en longueur d'une manière désastreuse, la faute en est uniquement à l'opposition de droite et de gauche. Et que peut bien signifier cette affirmation que la stabilité gouvernementale date d'hier. Nous pourrions aussi relever quelques erreurs géographiques : la ville de Mang-Hao placée à la frontière du Tonkin ; l'Annam annexé à la Cochinchine ; le jecko, qui est un lézard, cité parmi les oiseaux ; M. Millot, le compagnon de

M. Dupuis, qualifié résident général à Hué, etc. Terminons en disant que la carte du Tonkin, d'après M. Dupuis, jointe à l'ouvrage, est claire, détaillée et suffisamment mise au courant, bien qu'il en existe de plus récentes.

Cte DE BIZEMONT.

La marine des Ptolémées et la marine des Romains, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Institut. Paris, 1885, Plon, Nourrit et Cie, 2 vol. gr. in-18 de 252 et 216 p. avec quatre cartes en couleur. — Prix : 8 fr.

L'amiral Jurien de la Gravière poursuit les remarquables études qui l'ont placé à la tête de nos historiens maritimes. Les deux volumes qu'il vient de publier font suite aux cinq qui ont paru sous le titre : *les Campagnes d'Alexandre,* et aux deux intitulés : *la Marine des Anciens.* Le tome premier est consacré à la marine de guerre et débute par la curieuse description d'une galère égyptienne plus vaste que le *Great-Eastern* lui-même. Par le nombre, comme par la puissance de leurs navires, les flottes des Ptolémées furent les plus considérables qui aient jamais existé. L'auteur passe ensuite aux débuts de la marine romaine, qui naquit des luttes contre Carthage, puis à la bataille d'Actium, qui rendit les Césars maîtres incontestés de la Méditerranée.

A partir de cette grande journée jusqu'à la chute de l'empire romain, les guerres maritimes se bornent à la conquête de la Grande-Bretagne et à des luttes contre les Goths, qui, des rivages de la mer Noire, venaient piller les côtes de l'Archipel. L'amiral tire de son étude maints enseignements précieux pour la marine d'aujourd'hui : la nécessité pour les escadres d'avoir des pilotes expérimentés et des avisos-éclaireurs; l'urgence de s'exercer aux opérations de débarquement des troupes appelées à jouer un grand rôle dans les guerres futures ; suivant lui, il faut des escadrilles de navires légers distinctes des flottes de vaisseaux cuirassés de haut bord et obéissant à des règles de tactique spéciales. Nous ne comprenons pas bien, d'autre part, la conclusion que tire l'auteur du danger que les troupes mercenaires firent courir à la puissance romaine pour condamner la création d'une armée coloniale ; alors même que celle-ci serait formée d'éléments étrangers, nous ne voyons pas comment elle pourrait menacer la sécurité de la métropole.

Le second volume, qui traite de la marine de commerce, est une œuvre d'érudition très remarquable, mais d'un intérêt moins vif. On y trouve une nomenclature assez aride des comptoirs que visitaient les anciens navigateurs sur les côtes de la mer Rouge et de la mer des Indes. Nous y voyons que l'île de Taprobane ou Ceylan fut découverte par un marchand nommé Hippalus, et que les marins égyptiens étendaient leurs relations commerciales jusqu'au pays des Thines, c'est-à-

dire jusqu'en Chine, parcourant dès lors une route que le moyen âge mit de longues années à retrouver. Ces curieux renseignements sont tirés d'un précieux manuscrit découvert dans la bibliothèque ambrosienne. L'amiral donne également, d'après Arrien, le périple détaillé de la mer Noire et y trouve des arguments pour un réquisitoire en règle contre les gros navires à fort tirant d'eau.

Il décrit ensuite en une page magistrale la décadence de l'empire bysantin et jette un rapide coup d'œil sur le commerce maritime des républiques italiennes avant et après les Croisades; leur jalousie et leurs discordes lui inspirent cette belle réflexion : « Pour cesser d'être une expression géographique, l'Italie n'a eu qu'à réaliser par la concorde le rêve généreux des papes. » Et, après avoir rappelé que nous avons contribué à fonder son unité, il ajoute : « Pour nous, quoi qu'il arrive, continuons d'être le peuple par qui Dieu fait ses œuvres, et ne rougissons pas quand on répètera devant nous ce vers immortel du poète :

Ils vont semant la terre et ne moissonnent pas.

Cte DE BIZEMONT.

L'Église catholique en Écosse à la fin du XVIe siècle. *Martyre de Jean Ogilvie, torturé et mis à mort pour la foi, à Glascow, le 10 mars 1615,* d'après des documents contemporains presque tous peu connus ou inédits, par le P. JAMES FORBES, de la Compagnie de Jésus. Paris, E. Leroux, 1885, gr. in-8 de XXXIV-180 p. — Prix : 7 fr. 50.

On ne connaîtra jamais assez l'histoire des persécutions que subirent les catholiques en Angleterre durant près de trois siècles. Nulle part la haine sectaire et le mensonge officiel ne s'étalèrent avec plus de cynisme. Henri VIII, sa digne fille Élisabeth, le roi d'Écosse, fils de Marie Stuart, furent d'autant plus injustes et cruels, que la passion du pouvoir absolu les animait davantage. C'est l'intérêt personnel, et non pas la foi religieuse, qui excite les bourreaux.

Le P. Forbes a très brièvement résumé l'histoire de l'Église catholique en Écosse, dans les quelques pages de l'introduction, dont il a fait précéder sa courte notice sur le martyre du jésuite Jean Ogilvie. Dans les luttes tragiques que la pauvre veuve de François II soutint si courageusement et auxquelles elle finit par succomber, le peuple tout entier était avec elle, tandis que les grands seigneurs la trahissaient d'accord avec sa bonne sœur d'Angleterre. Plus tard, sous Jacques Ier, ce furent les évêques anglicans qui, à la fois juges et partie, défendaient leurs situations, bien peu convoitées pourtant par les pauvres prédicateurs catholiques.

Le procès et la condamnation de Jean Ogilvie en sont un frappant exemple. A Édimbourg, comme à Glascow, le jeune missionnaire, fils

d'un père protestant, n'avait commis d'autre crime que d'exhorter les catholiques, auxquels peu à peu on avait enlevé toutes les consolations de l'exercice de leur religion. En le dénonçant pour faire sa cour au Roi, ce sont des doctrines théologiques suspectes que le nouvel archevêque, Spottiswood, prétend poursuivre. La série de questions à poser au prisonnier est préparée par Jacques Ier lui-même. Elles portent toutes sur la suprématie temporelle du pape sur les rois, sur leur droit d'excommunier et de déposer les souverains, même hérétiques, sur le serment de fidélité des sujets, et les cas où le régicide est excusable. Ogilvie refuse de répondre, sentant bien qu'on ne cherche qu'à lui faire trahir sa foi ; et, apôtre religieux, il est condamné pour des crimes politiques. Toute la moralité du protestantisme anglais est contenue dans ce curieux récit, que l'auteur a su rendre attachant par sa simplicité émue, et qui est accompagné d'un choix de documents de première main, très heureusement réunis et commentés.

G. Baguenault de Puchesse.

Simon de Montfort, comte de Leicester (1206-1265), *sa vie, son rôle politique en France et en Angleterre*, par Ch. Bémont. Paris, Alph. Picard, 1884, in-8 de xxvii-387 p. — Prix : 7 fr. 50.

La thèse de M. Ch. Bémont, après les historiens anglais qui ont traité le même sujet, a le grand avantage de résumer les travaux de ceux-ci et de les compléter en étudiant le comte de Leicester comme homme privé, point de vue qui avait été négligé, et comme homme politique.

Le fils de Montfort, dont le nom est attaché à la guerre des Albigeois, fut appelé, par les événements, à tenir tête au roi d'Angleterre, son beau-frère, dont la seule pensée était de s'affranchir de toute entrave pour exercer un pouvoir despotique au préjudice des droits légitimes de ses vassaux et de ses sujets. Simon de Montfort fut l'âme et le chef de cette révolution aristocratique qui commença la lente évolution de l'Angleterre vers la liberté politique. Il paya de sa vie son dévouement au bien public ; sa famille s'éteignit à la seconde génération dans de lamentables circonstances ; mais le mouvement, dans lequel il entra franchement et qu'il dirigea, eut sur son pays d'adoption une influence qui lui survécut et ne contribua pas peu à faire l'Angleterre ce qu'elle devint, ce qu'elle est.

Les 117 dernières pages de la thèse de M. Bémont contiennent 55 documents inédits qui sont intéressants pour la vie publique et privée du comte de Leicester et pour celle de la Gascogne, au milieu du treizième siècle.

Alo de B.

Histoire d'Élisabeth de Valois, *reine d'Espagne,* par le Marquis DU PRAT. Paris, Techener, 1859, in-8. — Prix : 8 fr.

Claude de France, *duchesse de Lorraine,* par M. R. DE MAGNIENVILLE, Paris, E. Perrin, 1885, in-12 de 246 p. — Prix : 3 fr.

Élisabeth d'Autriche *(femme de Charles IX)* **et son temps,** par LOUIS DE BEAURIEZ. Paris, J. Gervais, 1884, in-18 de XIX-266 p. — Prix : 2 fr. 50.

Histoire de Louise de Lorraine, *reine de France,* par le Comte DE BAILLON. Paris, Techener, 1884, in-12 de 286 p. — Prix : 4 fr.

Étude historique sur Louise de Lorraine, *reine de France,* 1553-1601, par ÉDOUARD MEAUME. Paris, Techener, 1882, in-8 de 186 p. — Prix : 3 fr.

Les monographies semblent vouloir détrôner l'histoire. Favorisées par le goût du moment, elles tentent à la fois auteurs et lecteurs, offrant un intérêt facile et une nouveauté apparente, demandant pour être composées, même avec soin, des études et des connaissances restreintes, répondant à une habitude de curiosité légère qui se préoccupe plus des personnes que des grands événements.

Les derniers Valois ne peuvent se plaindre d'être oubliés : des sept enfants d'Henri II et de Catherine de Médicis, pas un qui n'ait eu son histoire plusieurs fois renouvelée ; les femmes elles-mêmes ne sont pas négligées, à commencer par Élisabeth de Valois, dont le comte H. de la Perrière vient de donner récemment un si piquant portrait.

— Il faut rappeler pour mémoire l'*Histoire d'Élisabeth de Valois,* reine d'Espagne, ouvrage estimé du marquis du Prat, mais qui remonte déjà à vingt-cinq ans. L'un des premiers, l'auteur avait utilisé les correspondances des ambassadeurs de France, pour raconter la vie malheureuse de la femme de Philippe II, qui mourut si jeune, tuée par d'ignorants médecins espagnols, et assez durement traitée par son peu sympathique époux.

— La seconde fille de Catherine disparut également à la fleur de l'âge, à vingt-sept ans, mais après avoir eu quelques années de vrai bonheur avec Charles III, duc de Lorraine, qu'elle avait épousé en 1559, à la veille de la mort tragique de son père, Henri II. Son histoire et celle de son époux offrent une suite, non interrompue et bien rare au seizième siècle, de vertus élevées, d'intelligence politique, d'amour du peuple, de sentiments nobles et délicats. M. de Magnienville a fort bien mis en relief le tableau un peu monotone de ces qualités aimables ; il a fait entrer dans le cadre quelques-uns des événements de l'époque. Mais les documents inédits qu'il a publiés ont trait à des détails particuliers sur le cérémonial, sur les dépenses de baptême, d'entrées solennelles, de comptes de l'hôtel, d'aumônes, de pensions, d'encouragements aux arts, de dernière maladie et de funérailles. A ces statistiques, assez curieuses, sont jointes quelques

lettres intéressantes de la duchesse de Lorraine. Des reproductions de médailles et un bon portrait achèvent ce petit ouvrage aussi complet qu'il était possible de le faire.

— *La vie d'Élisabeth d'Autriche*, par M. Louis de Beauriez, n'a point la proportion d'une étude appuyée sur des pièces justificatives et agrémentée de révélations piquantes. C'est plutôt une sorte de page détachée de l'histoire de France, présentée avec élégance et dénotant chez son auteur une connaissance très complète des hommes et des choses du temps. Le tableau qu'il nous donne de la famille et de la cour de l'empereur Maximilien II forme un tel contraste avec ce que nous savons des mœurs et des idées de Catherine de Médicis, que nous serions disposé à prendre en pitié cette pauvre jeune fille autrichienne, si rigide de principes, qu'un mariage politique transportait dans l'intérieur raffiné des Valois. Si l'influence qu'elle dut exercer sur l'esprit violent et mobile de Charles IX a quelque peine à se montrer, il est certain qu'elle resta pure et tolérante dans ce milieu corrupteur et fanatique, faisant du bien et empêchant quelque mal, entourée du respect de tous. Mais il est évident que ses idées ne pouvaient la rattacher à la France; et, aussitôt Charles IX mort, elle ne songea qu'à retourner dans son pays, laissant derrière elle, — on ne sait trop pourquoi, — sa fille unique, qui devait bientôt mourir toute jeune et loin des soins de sa mère. Elle arriva à Vienne pour assister aux derniers moments de son père; et elle passa le reste de sa vie à protéger les ordres religieux, à faire des fondations pieuses, entrant elle-même dans le tiers ordre des franciscaines, bonne et charitable pour tous jusqu'à sa mort, arrivée en 1592, près de vingt ans après celle de son royal époux.

Il n'aurait dépendu que d'elle d'avoir une plus brillante destinée; on lui offrit plus d'une fois de se remarier avec des princes dignes d'elle; un instant même, — et ce détail semble avoir échappé à son historien, — il fut question de la nommer régente des Pays-Bas, comme l'avait été Marguerite de Parme. C'est le cardinal de Granvelle qui l'avait désignée au choix de Philippe II, après la mort de Requesens. On lui préféra don Juan, et elle y gagna pour ses dernières années un repos qui manqua au fils de Charles-Quint.

Malgré quelques erreurs de détail, qu'il est inutile de relever, on trouvera dans ce volume plus d'une page intéressante, plus d'un épisode digne d'être rappelé à la mémoire. C'est une lecture qui n'a rien d'aride et qui peut au besoin servir de distraction. M. de Beauriez a eu une bonne pensée en choisissant parmi les femmes du seizième siècle une des seules dont la vie fut vraiment chrétienne. Le livre ne pouvait manquer de s'inspirer du modèle, et cela seul mériterait de lui assurer le succès.

— C'est encore une femme éminemment vertueuse que la dernière belle-fille de Catherine, cette Louise de Lorraine que, à deux années de distance, deux historiens ont prise pour sujet de leurs travaux. Les deux livres imprimés avec un égal soin, presque avec les mêmes caractères, sont publiés chez le même éditeur; et, — chose singulière, — le second écrivain en date n'a pas l'air de soupçonner que quelqu'un ait fait avant lui la vie de la femme de Henri III. Il est vrai que la méthode des deux auteurs est si différente, que la comparaison serait difficile.

M. le comte de Baillon, sans avoir la prétention « d'entreprendre la galerie des veuves illustres, » a voulu cependant faire un « pendant » à de précédents ouvrages; il a consulté les sources banales et a rarement recherché l'inédit. Ses citations ne sont même pas toujours parfaitement exactes; ce n'est point M. Camille Rousset, par exemple (p. 5), mais bien M. le vicomte de Meaux, qui est l'auteur d'un livre remarquable sur *les Luttes religieuses en France au seizième siècle.* Enfin, pour faire trêve aux observations, il a été reconnu que le nom de la branche de la maison de Lorraine à laquelle la reine Louise appartenait doit s'écrire *Vaudémont,* avec un accent aigu, et non *Vaudemont.*

Quoi qu'il en soit, l'auteur a rappelé, non sans charme de style, les phases, plus tristes qu'heureuses, de la vie de cette princesse, qui avait commencé pourtant par ce qu'on pourrait appeler un mariage d'inclination. Ce fut, en effet, lors de son passage à Nancy, en partant pour l'éphémère royauté de Pologne, qu'Henri III avait rencontré chez sa sœur Claude de France, cette gracieuse et délicate jeune fille, dont il voulut faire une reine à son retour. Alors commença pour elle une suite de souffrances morales, que lui causa presque sans relâche la conduite privée et publique de son époux. Dans les dernières années de Henri III, cette cruelle situation s'aggrava encore par l'antagonisme des Guises et du roi. Très attachée à la foi catholique, non moins portée d'affection pour les princes lorrains, ses parents, la reine assista, avec angoisses, à la suite de sanglantes tragédies qui allèrent des barricades aux États de Blois et à l'assassinat de Henri III. Et pourtant jamais veuve ne fut plus fidèle à la mémoire de son mari. Retirée à Chenonceaux, puis au château de Moulins, la reine ne mourut qu'en 1601, en plein règne de Henri IV, à la prospérité duquel elle avait d'ailleurs contribué de tout son pouvoir.

Ces faits, que nous ne pouvons rappeler que très brièvement, sont exposés avec beaucoup de compétence et d'érudites recherches, dans l'*Étude historique sur Louise de Lorraine,* de M. Édouard Meaume, qui a placé son travail sous l'inspiration de cette gracieuse phrase de saint François de Sales : « Louise de Lorraine... miroir de la piété et idée

des princesses de notre âge. » Or
breux détails sur les dernières
sur la soumission du duc de Me
longues négociations auxquelles

Un rapprochement entre ces q
naturellement à l'esprit. On sait
porté dans l'histoire le nom de
temps les veuves de rois portaie
de leur naissance ou de leur hau
d'elles, et pratiquer, sans ostent
solides vertus. De tels exemples
les écrivains qui choisissent de
ment très dignes d'estime.

La Comédie satirique au
française par l'allusion, la person
Louis XVI. — La Révolution. —
Émile Perrin, 1885, in-8 de VIII-

Il n'est pas étonnant que de
intérêt, on cherche à l'appuyer
songé autrefois. On savait quel
longtemps inédites, de couplets
encore, croyons-nous, pensé à
offriraient les œuvres théâtrales
et si fructueusement étudié le
comédie ce qu'elle pouvait ré
époque de grandes transformati
aussi instructive qu'agréable d
teur découvre dans quantité
importance littéraire fort minin
et des préoccupations du temps.
lignes allusions, valu le succès
a souvent dû être difficile. Que
ces engouements peu explicabl
ainsi Cartouche a joui d'une vr
thie, il n'avait pas encore subi de
le sujet d'une pièce : *Le Vole*
disparates, comme les plus futi
aventure scabreuse, une fortun
phoses opérées par le système
à un degré quelconque, préoc
a laissé des traces dans ces œuv

une histoire côtoyant la grande histoire. Comme on le pense bien, les espérances provoquées par l'avènement de Louis XVI, l'enthousiasme excité par Marie-Antoinette ont produit bien des œuvres chaudement applaudies. Puis, peu à peu, on voit croître l'esprit révolutionnaire, la popularité du roi survit quelque temps à celle de la reine. La malheureuse princesse est bientôt l'objet d'odieux outrages, le jacobinisme triomphe, mais non sans une lutte que M. Desnoireterres nous montre dans tous les détails. Quel contraste entre les petites aventures autrefois mises en scène et ces grands épisodes, la prise de la Bastille, la fuite à Varennes, la mort de Bertier et de Foulon, toutes ces pages terribles de la fin du dix-huitième siècle! A côté du drame il y a toujours la comédie : elle existe dans les ridicules même des nouveaux maîtres, elle se montre dans les expurgations insensées que la censure faisait subir aux productions dramatiques. C'est là du reste une partie de son sujet que M. Desnoireterres n'a fait qu'indiquer pour ne pas se rencontrer avec le livre de M. Velschinger : le *Théâtre de la Révolution*.

L'auteur termine son volume en jetant un coup d'œil sur notre propre siècle. Il est trop tôt pour lui demander la matière d'un travail analogue à celui qui s'entreprendra un jour. Notre temps n'offrirait par son théâtre que trop de preuves de nos mobilités, de nos erreurs et de nos révolutions.

T. P.

Les Religieux belges et leurs défenseurs. *Souvenirs parlementaires,* précédés d'une préface de M. GUILLAUME VERSPEYEN. Gand, Leliaert Siffer et Cie, 1884, in-8 de VIII-308 p. — Prix : 2 fr. 50.

La Manifestation nationale du 7 septembre 1884 à Bruxelles, par ARTHUR VERHAEGEN. Gand, Leliaert Siffer et Cie, 1885, in-8 de 353 p. — Prix : 3 fr.

Si la politique belge fait de fréquentes incursions sur le terrain de l'histoire, celle-ci, comme on le voit par les titres inscrits en tête de ces lignes, le lui rend parfois en venant chercher ses sujets parmi les événements de la politique contemporaine. On a vécu tellement vite en Belgique depuis une année, que des faits d'hier appartiennent déjà au passé, et que l'historien fait bien de s'en emparer pour les fixer dans la mémoire de la génération présente, avant qu'ils aient perdu la fraîcheur de la vie. De là ces deux livres, nés d'une même inspiration, éclos dans le même milieu et consacrés à deux épisodes d'un même combat. Dans le premier, on a recueilli les discours prononcés au Sénat et à la Chambre des représentants par MM. Lammens, de Haerne, Tack, Colaert, Thonissen, Jacobs et De Lantsheere à l'occasion des attaques dirigées par la loge contre nos ordres religieux. Il s'agissait d'une campagne destinée à mettre hors la loi l'élite des serviteurs de Dieu : on avait commencé par les

faire calomnier aux frais du public par un professeur de l'État; ensuite on avait déposé un projet de loi tendant à les soumettre à une enquête qui devait fournir les prétextes de la spoliation projetée. Les orateurs catholiques firent vaillamment leur devoir, et leurs efforts se virent couronnés par un éclatant succès. La Chambre, bien que composée en majeure partie de libéraux (c'était en mai 1884), n'osa pas prendre la responsabilité du nouveau crime auquel on l'invitait, et la crainte de l'électeur, qui est pour maint député le commencement de la sagesse, fut plus puissante que n'auraient été, en d'autres temps, la raison et la conscience. La proposition infâme fut repoussée, et la loge ne garda que la honte de sa tentative infructueuse.

— On connaît assez le sujet du second volume. L'Europe tout entière a flétri l'attentat du 7 septembre, perpétré par la loge avec la complicité de la presse libérale et sous la bienveillante protection de la garde civique et de la police de Bruxelles. Ce que l'on sait moins, c'est la nature de la pacifique manifestation qui fut victime ce jour-là du plus abominable guet-apens dont les annales de notre jeune nationalité gardent le souvenir. M. Arthur Verhaegen s'est proposé de donner une idée de ce cortège de quatre-vingt mille Belges accourus de tous les points du pays à Bruxelles, où ils venaient, sur la foi de la parole de M. Buls, bourgmestre de Bruxelles, exercer un droit qui leur était garanti par la constitution, et dont on avait accordé le plus large exercice à leurs adversaires :

« J'ai cru, dit-il, qu'il fallait reprendre, sur un terrain inaccessible « aux violences, le défilé que la force brutale a interrompu. J'ai cherché « à rallier ces sociétés de musiques dispersées, ces associations et ces « cercles catholiques mis en fuite, ces paisibles communes battues « et taillées en pièces, ces groupes de nos amis... forcés de s'avancer « entre deux haies d'assommeurs... J'ai voulu rendre à ce cortège « la physionomie imposante et patriotique que n'oublieront jamais « ceux qui en ont vu les éléments concentrés aux abords de la gare « du midi... Quant au rôle joué par le parti libéral, j'ai cherché à le « faire comprendre en me basant, non sur des affirmations sans fon- « dement, mais sur des faits bien établis et des citations irrécusables. « Je me suis abstenu de juger moi-même les hommes et les intentions, « afin de laisser parler les événements, et de permettre à mes lecteurs « d'apprécier eux-mêmes les acteurs du 7 septembre. »

On lira donc ici une histoire émouvante et instructive, où pourra venir se renseigner quiconque veut sincèrement connaître la vérité sur la valeur respective des deux partis qui se disputent la direction des destinées de la Belgique. Le livre de M. Verhaegen vient peut-être un peu trop tôt pour dire le dernier mot sur la journée du 7 septembre : le résultat des enquêtes officielles faites à ce sujet n'ayant pas encore été

publié. D'autre part, l'auteur n'a pas cru nécessaire de rechercher les origines du guet-apens libéral, à vrai dire dissimulées dans les ténèbres des loges, mais dont nous tenons assez de traces pour regretter qu'il n'ait pas poursuivi la piste. A mon sens, le grand intérêt de la journée du 7 septembre pour l'histoire future se trouve dans ce mystère maçonnique, et qui sait si un jour la justice française ne sera pas en mesure de nous aider à l'éclaircir? Que signifie, par exemple, cette annonce qui figurait quelques jours avant le 7 septembre dans un journal libéral de Bruxelles : *A Narcisse. Envoyez toujours Bellevillois?* Par contre, ce qui donne au livre de M. Verhaegen une valeur de premier ordre, c'est le relevé, par arrondissements et par communes, des catholiques qui ont pris part à la manifestation, avec l'indication des corps de musique et autres sociétés qui y ont figuré, la description des cartels et des bannières, le chiffre des manifestants de chaque commune, les noms des notables qui les conduisaient, le détail des avanies qu'ils ont eu à subir de la part de la populace libérale. Ce catalogue, qu'on pourrait presque appeler *homérique,* et où l'on rencontre l'élite des noms catholiques de notre pays, atteste que la manifestation était une œuvre vraiment nationale, et que toute la Belgique y avait pris part. C'est un témoignage écrasant contre le parti libéral, qui n'a pas eu le courage de désavouer l'attentat, et qui, paraît-il, en avait escompté les bénéfices. Il ne se lavera pas de la flétrissure qu'il s'est infligée dans cette honteuse journée. Il a notre sang sur les mains : il aura beau les frotter, il ne parviendra pas à en effacer les traces accusatrices. Le livre de M. Verhaegen restera pour le châtiment des coupables et pour l'enseignement de la postérité. GODEFROID KURTH.

BULLETIN

La Vie. Paris, Levé, 1885, in-18 de 235 p. — Prix : 1 fr.

La Mort. Paris, Levé, 1885, in-18 de 175 p. — Prix : 1 fr. (Tirés à petit nombre).

Voici deux petits livres de piété qu'il faut lire à genoux près du crucifix. Çà et là, j'aurais aimé plus de substance théologique ; mais l'auteur inconnu a-t-il puisé ailleurs que dans sa raison, son imagination et surtout son cœur? Le style répond bien à la pensée, et la pensée s'harmonise avec le sentiment. Qu'une main profane se garde d'ouvrir ces feuilles!... Il faut être pénétré de vie chrétienne pour comprendre quelque chose à ces *vues* sur la mort et sur la vie : « la mort ignorée, la mort aimée, la mort glorieuse », — et à plus forte raison pour les goûter.

La division des deux opuscules est absolument identique. « La Mort et nous ; la Vie et nous. » « la Mort et nos proches ; la Vie et nos proches. » « La Mort et Notre-Seigneur ; la Vie et Notre-Seigneur. » Les subdivisions sont aussi les mêmes.

droitement quelque expansion coloniale, les comptoirs, les navires, les établissements qu'elle a à protéger ne sont point de sa nationalité. Elle se retrécit ainsi, tandis que ses émules s'ouvrent chaque jour des débouchés nouveaux et conquièrent le monde par le travail et le commerce. Aussi le mémoire de M. Van der Laat a-t-il pour nous un vif intérêt. La Belgique souffre moins que nous : les calculs égoïstes inspirés par le désir de ne point diviser l'héritage, ont été mieux réprimés par le sentiment religieux, et l'esprit d'entreprise a été quelque peu soutenu par l'exemple de la Hollande, si petite par ses possessions continentales, et si grande par son commerce colonial. Mais au fond, la question est la même pour les deux pays, et l'étude si consciencieuse de M. Van der Laat semble même concerner la France plus encore que la Belgique. L'auteur examine les causes diverses qui arrêtent aujourd'hui l'esprit d'entreprise : le régime du partage forcé des successions qui retient les enfants dans l'oisiveté ou les empêche de s'expatrier par la *certitude* d'un lambeau d'héritage à recueillir; les entraves du service militaire, dont les Allemands exemptent si justement les jeunes gens qui s'établissent aux colonies; puis les défauts d'une éducation uniforme, classique, courbant toutes les aptitudes sous le joug du baccalauréat, et négligeant beaucoup trop l'énergie physique, la préparation commerciale, la connaissance des langues étrangères, etc... M. Van der Laat indique, par les exemples de nos rivaux, les réformes les plus urgentes, et il insiste sur les avantages décisifs des voyages d'études plus ou moins lointains, soit comme le couronnement nécessaire d'une éducation supérieure, soit comme la condition indispensable au succès du commerce, soit même comme un utile complément de l'instruction de l'artisan qui jadis faisait son tour de France. En particulier, en présence de la concurrence illimitée, on ne peut maintenir sa position commerciale qu'en cherchant sans cesse à conquérir de nouveaux marchés, ce qui exige des voyageurs expérimentés, des correspondants actifs et des relations suivies. Quand donc notre jeunesse française retrouvera-t-elle à cet égard l'énergique initiative que notre race avait autrefois, et qui fait si rapidement grandir sous nos yeux les Américains, les Allemands et les Anglais!

A. Delaire.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Victor-Marie Hugo, né à Besançon le 26 février 1802, est mort à Paris le 22 mai 1885. Le poète lui-même et les biographes écrivant sous son inspiration ont donné sur sa vie, et en particulier sur son enfance, sa famille et ses origines, des notions dont l'exactitude laisse beaucoup à désirer et doit être contrôlée par des renseignements moins intéressés, ceux notamment qu'a recueillis M. Biré dans un ouvrage dont le *Polybiblion* a rendu compte. Nous nous bornerons ici à parcourir rapidement les points principaux de la carrière de Victor Hugo. Après une première éducation où ni la religion, ni la raison ne paraissent avoir tenu une place suffisante, il donna dès son adolescence des marques évidentes de sa vocation et de son génie poétiques. Les succès et la renommée lui vinrent de très bonne heure. Son premier essor fut favorisé par le gouvernement de la Restauration qui lui accorda d'autant plus volontiers ses faveurs qu'il témoigna dans ses premières œuvres d'un royalisme exalté et d'une ferveur religieuse où l'imagination avait malheureusement la plus grande part. Sous la double influence des écrits de Châteaubriand et de ceux de Mme de Staël, il conçut des théories

littéraires où beaucoup d'idées fausses se mêlaient à des vues justes, et devint bientôt le chef de l'école romantique. Sur la fin de la Restauration, il inclina visiblement vers les idées libérales en même temps que vers le bonapartisme légendaire et poétique qu'il contribua beaucoup à fortifier par ses vers. Il célébra avec enthousiasme la révolution de juillet et, tout en continuant à produire d'éclatantes manifestations de son génie littéraire, il se laissa entraîner vers les idées du radicalisme. Toutefois, vers 1840, il parut très calmé et disposé à devenir l'un des soutiens du trône du roi Louis-Philippe. Élu membre de l'Académie française, il prononça, le 3 juin 1841, son discours de réception, dans lequel il posait, pour ainsi dire, sa candidature d'homme d'État en termes qui d'ailleurs la justifiaient peu. Il dut attendre quelque temps encore son entrée dans la vie publique. Ce fut seulement en 1845 que Louis-Philippe, non, dit-on, sans quelque répugnance, l'éleva à la dignité de pair de France. Son attitude à la Chambre des Pairs fut mêlée de courtisanerie monarchique et de recherche de la popularité. En 1848 il se rallia à la République, fut élu membre de l'Assemblée constituante, puis de l'Assemblée législative, et figura d'abord parmi les conservateurs, tout en se permettant quelques écarts vers une politique plus avancée. L'élu du 10 décembre n'ayant pas paru suffisamment disposé à seconder ses aspirations vers l'exercice effectif du pouvoir, il dériva de jour en jour davantage vers la gauche extrême et devint enfin le porte-voix de la démocratie socialiste la plus accentuée. Exilé à la suite des événements du 2 décembre, il prit et maintint à l'égard du second empire une attitude de protestation d'abord furieuse, puis majestueuse et, pour ainsi dire, sculpturale, qui ne manquait pas de grandeur, mais où la critique ne peut s'empêcher de remarquer beaucoup de *pose* poétique. Rentré en France à la suite de la révolution du 4 septembre 1870, il demeura enfermé à Paris durant le siège. Élu à l'Assemblée nationale le 8 février, il parut portant le képi de la garde nationale parisienne, mais donna bientôt sa démission à la suite d'un incident tumultueux. Désirant demeurer neutre durant la Commune entre l'insurrection et le gouvernement légal, il se retira en Belgique. Il essaya en vain plus tard de se faire réélire à l'Assemblée; mais, aux élections du mois de janvier 1876, il fut choisi par les électeurs du département de la Seine pour les représenter au Sénat, dont il n'a plus cessé de faire partie jusqu'à sa mort. Il y demeura généralement immobile et silencieux. Les dernières années de sa longue vie furent une sorte d'apothéose emphatique où de fidèles thuriféraires l'enveloppèrent, comme une idole, d'un nuage perpétuel d'encens. Nous n'avons pas à insister ici sur sa mort et sur ses obsèques. Bornons-nous à remarquer que l'admirable, mais, hélas! inutile démarche du vénéré cardinal Guibert pour amener la religion au chevet du p ète mourant a montré une fois de plus, aux yeux de tous ceux qui réfléchissent, combien la grandeur morale est au-dessus du génie.

Le génie de Victor Hugo n'est pas contestable et son nom est un des grands noms de la littérature française. Mais il faut pourtant se garder d'exagérations qu'assurément la postérité ne ratifiera pas. Victor Hugo était doué d'éminentes qualités de poète lyrique et de poète épique, et c'est à ces qualités qu'il faut rapporter même les belles parties de son théâtre, d'ailleurs si défectueux, et de ses romans, déparés par des absurdités et des extravagances énormes. Aucun poète en France n'a eu, comme lui, le don de peindre les objets et les idées par des images. C'était une imagination extraordinaire, visionnaire. Malheureusement ses images sont bien souvent sans idées, ou expriment des idées fausses, et même sont maintes fois des fan-

taisies chimériques, plutôt que d'exactes représentations d'objets nettement exprimés. Son coloris est magnifique, mais exubérant et souvent criard. Il a eu au plus haut point la science des mots et le génie du rythme, mais il en a étrangement abusé. Il a des coups d'ailes et des coups de foudre qui n'appartiennent qu'à lui; mais, à côté, que de vide! Quelle diffusion! Quel remplissage! C'est un cerveau où les songes et même les cauchemars ont trop souvent tenu la place de la raison et de la pensée. Il a eu, à certaines heures, même au point de vue chrétien, des inspirations incomparables. Plusieurs de ses compositions vivront assurément autant que la langue française. Mais on ne peut se dissimuler que la plupart de ses vers, même dans ses meilleurs recueils, tels que les *Feuilles d'automne*, ont déjà extrêmement vieilli, et que là où nous avons tous cru voir autrefois tant de flammes immortelles, apparaissent maintenant de bien gros tas de cendres. — A ce propos, qu'il nous soit permis de terminer par une anecdote que nous ne voulons pas assurément présenter comme l'expression exacte du jugement définitif à porter sur les œuvres de Victor Hugo, mais qui renferme pourtant, croyons-nous, une certaine part de vérité. Le jour où les crieurs de journaux annoncèrent à l'envi sur la voie publique *la mort de Victor Hugo!* et où commença de déborder dans la presse les extravagances des apothéoses, Joseph Prudhomme, devenu radical et romantique, abordant un vieux professeur, homme aimable et de bon sens, mais d'ailleurs classique endurci, lui dit avec sa niaiserie solennelle : « Eh bien! Monsieur Victor Hugo est mort. Le soleil de l'humanité est descendu dans la tombe. Je vous salue, l'âme en pleurs. » — « Que voulez-vous, Monsieur, répondit le vieillard avec un sourire, il était si vieux! il était plus vieux que Boileau. » — M. S.

Voici la liste chronologique des ouvrages de Victor Hugo : *Odes* (1822, in-12); — *Han d'Islande* (1823, 4 vol. in-12); — *Nouvelles Odes* (1824, in-18 avec 1 planche); — *Bug-Jargal* (1825); — *Odes et Ballades* (1826, in-18 avec 1 planche); — *Cromwell*, drame (1827, in-8); — *Amy Robsart*, drame, en collaboration avec Paul Foucher (février 1828); — *Les Orientales* (1829, in-8 avec 2 grav.); — *Le dernier jour d'un condamné* (1829, in-12 avec 1 fac-similé); — *Hernani ou l'honneur castillan*, drame en 5 actes (1830, in-8); — *Marion Delorme*, drame en 5 actes (1831, in-8); — *Notre-Dame de Paris* (1831, 2 vol. in-8); — *Les feuilles d'automne* (1831, in-8); — *Le Roi s'amuse*, drame en 5 actes (1832, in-8); — *Lucrèce Borgia*, drame (1833, in-8); — *Marie Tudor*, drame en trois journées (1833, in-8 avec grav.); — *Littérature et philosophie mêlées* (1834, 2 vol. in-8); — *Claude Gueux* (1834, in-8); *Étude sur Mirabeau* (1834, in-8); — *Angelo, tyran de Padoue*, drame en 4 actes (1835, in-4); — *Les chants du crépuscule* (1835, in-8); — *La Esméralda*, opéra en 4 actes (1836, in-8); — *Les voix intérieures* (1837, in-8); — *Ruy-Blas*, drame en 5 actes (1838, in-18); — *Les Rayons et les Ombres* (1840, in-8); — *Le retour de l'Empereur* (1840, in-8); — *Le retour de l'Empereur*, suivi de *Lui*, *Bounaberdi*, orientale, *Première ode à la colonne*, etc. (1841, in-32); — *Le Rhin, lettres à un ami* (1842, 2 vol. in-8); — *Les Burgraves*, trilogie (1843, in-8); — *Discours prononcés à la Chambre des Pairs, à l'Assemblée nationale et au Congrès de la paix* (1851, in-8); — *Napoléon le Petit* (1852); — *Les Châtiments* (Bruxelles, 1852); depuis 1870, ce livre a eu plus de quarante éditions; — *Le beau Pécopin et la belle Bouldour* (1855, in-32); *Les Contemplations* (1856-1857, 2 vol. in-8 avec 12 grav.); — *La légende des Siècles. 1re série. Histoire : les petites épopées* (1859, 2 vol. in-8); — *John Brown* (1861, in-8 avec 1 photogr.); — *Dessins de Victor Hugo*, gravés par Paul Chenay, texte par Théophile Gautier, précédés d'une lettre de l'auteur à l'éditeur (1862, in-4); — *Les Enfants. Le livre des Mères* (1862, in-4 avec 75 vignettes); — *Les Misérables* (1862, 10 vol. in-8); — *William Shakespeare*

(1864, in-8); — *Les Chansons des rues et des bois* (1865, in-8); — *Les travailleurs de la Mer* (1866, 3 vol. in-8); — *Paris* (1867, in-8); — *Le Christ au Vatican*, suivi de *la Voix de Guernesey* (1868, in-32, Bruxelles); — *L'homme qui rit* (1869, 4 vol. in-8); — *Actes et paroles (1870-1871-1872)* [1872, in-12]; — *L'année terrible* (1872, gr. in-8 illustré); — *La Libération du territoire* (in-8); — *Quatre-vingt-treize* (1874, 3 vol. in-8); — *Mes fils* (1874, in-8); — *Pour un soldat* (1875, in-18); — *Le droit et la loi* (1875, in-8); — *Ce que c'est que l'exil* (1875, in-8); — *Actes et paroles. Avant l'exil, 1841-1851* (1875, in-8); — *Actes et paroles. Pendant l'exil, 1852-1870* (1875, in-8); — *Actes et paroles. Depuis l'exil 1870-1876* (1876, in-8); — *La légende des Siècles (nouvelle série)* (1877, 2 vol. in-8); — *L'art d'être grand-père* (1877, in-8); — *Histoire d'un crime, déposition d'un témoin* (1877-1878, 2 vol. in-8); — *Le Pape* (1878, in-8); — *Le discours pour Voltaire; la lettre à l'évêque d'Orléans* (1878, in-8); — *L'Expiation* (1879, in-32); — *La pitié suprême* (1879, in-8); — *Religions et Religion* (1880, in-8); — *L'Ane* (1880, in-8); — *Les Quatre vents de l'Esprit* (1881, 2 vol. in-8); — *Torquemada*, drame (1882, in-8); — *La légende des Siècles* (tome dernier), (1883, in-8); — *Épître sur la charité* (1883, in-8); — *L'Archipel de la Manche* (1883, in-8). — Parmi les diverses éditions du *Théâtre* de Victor Hugo, il faut citer : Édition Charpentier (1841-1847, 3 vol. in-12); — Édition Hachette (1858, 6 vol. in-12); — Autre édition Hachette (1863, 6 vol. in-12); — 3e édition Hachette (1867, 4 vol. in-12); — Édition Lemerre (1876, 3 vol. in-16). — Signalons aussi les *Œuvres poétiques* (Lemerre, 1875, 10 vol. in-16 avec portraits); — *L'Œuvre poétique* (Hetzel, 1869-1870, série de vol. in-16, édit. élzévirienne avec ornements). — Enfin les *Œuvres*, plus ou moins complètes de Victor Hugo ont fait, depuis près d'un demi-siècle, l'objet d'un certain nombre d'éditions. Mentionnons spécialement : *Œuvres* (Furne, 1840-1845, 17 vol. in-8); — *Œuvres choisies*, publiées par le journal *le Siècle* (1849, in-4) — *Œuvres complètes* (Lecou, 1853-1855, 10 vol. in-12); — *Œuvres complètes* (Hachette, 1856-1857, 20 vol. in-12) — *Œuvres complètes* (Houssiaux, 1856-1859, 19 vol. in-8 avec 1 portrait de l'auteur et 100 vignettes); — *Œuvres complètes* (Hachette, 1862-1863, 20 vol. in-12); — *Œuvres complètes* (Hetzel, 1866-1876, série de volumes in-4 parus en livraisons illustrées); — *Œuvres* (Hébert, 1875, 20 vol. in-8 avec 100 grav.); — *Œuvres complètes*, édition définitive d'après les manuscrits originaux, commencée en 1880 par MM. Quantin et Hetzel, actuellement encore en cours de publication et qui comprendra environ 40 vol. de format gr. in-8.

— On annonce la mort, au château de Kernuz (Finistère), de M. Armand René du Chatellier, né à Quimper en 1797, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1858. Il a publié : *Du commerce et de l'administration, ou coup d'œil sur le nouveau système commercial de l'Angleterre. Quels sont les intérêts de la France?* (1826, in-8); — *Essais sur les salaires et les prix de consommation de 1820 à 1830* (1830, in-8); — *Histoire de la Révolution dans les départements de l'ancienne Bretagne* (1836, 6 vol. in-8); — *Du pays de Galles et de quelques-unes des origines de notre histoire* (1839); — *A quoi tiennent les crises ministérielles* (1840); — *L'Inde antique* (1852, in-8); — *La représentation provinciale en Bretagne après l'union à la France* (1857, in-8); — *La Baronnie du Pont (Pont-l'Abbé), ancien évêché de Cornouailles* (1858, Nantes, in-8); — *Brest et le Finistère sous la Terreur* (1858, Brest, in-8); — *De quelques modes de la propriété en Bretagne* (1861, Orléans, in-8); — *L'Agriculture et les classes agricoles de la Bretagne* (1862, in-8); — *Du mouvement des études littéraires et scientifiques en province (histoire des congrès)*, (1864, in-8); — *Enquête sur l'état de l'agriculture française en 1865* (1866, in-8); *Administration collective de la France avant et depuis 89* (1870, in-8); — *Invasion de l'étranger dans les quatorzième et quin*

zième siècles. Documents inédits (1873, in-8); — *Documents inédits sur la Révolution. Hoche, sa vie, sa correspondance* (1874, in-8); — *La mort de Louis XVI, scènes historiques. Le 10 août, le 2 septembre, le 21 janvier* (1875, in-8). — On doit encore à M. du Chatellier la publication de la *Correspondance de François Watrin, adjudant général de Hoche pendant les guerres de la Vendée* (1875, in-8). Notons que cet écrivain a aussi donné, au début de sa carrière littéraire, un drame en 5 actes, *La Mort des Girondins* (1829).

— M. Louis-Joseph-Victor CAUVEL DE BEAUVILLÉ, ancien magistrat, associé correspondant de la Société des Antiquaires de France, né à Montdidier le 18 juillet 1817, mort dans sa ville natale à la fin d'avril 1885, a publié : *Histoire de la ville de Montdidier* (Paris, Didot, 1857, 3 vol. in-4, avec pl.; et 2e édition, Paris, Quantin, 1877, 3 vol. in-4, avec pl.); — *Poésies inédites de Gresset, précédées de recherches sur ses manuscrits* (Paris, Claye, 1863, in-8); — enfin, et c'est là son œuvre capitale : *Recueil de documents inédits concernant la Picardie,* publiés d'après les titres originaux conservés dans son cabinet (Paris, Imp. imp., 1880-1883, 5 vol. in-4, avec fac-similé et planches). De plus, M. de Beauvillé a fait réimprimer l'*Histoire de la Sainte-Larme de Selincourt.* Il a fait à la ville d'Amiens des legs considérables, parmi lesquels on remarque sa bibliothèque, la plus riche de toute la province en livres, manuscrits et documents sur la Picardie.

— M. le général François-Henri-Victor NOIZET, né à Paris en 1792, est mort le 28 avril. Il a publié : *Principes de fortification* (1859, 2 vol. in-8); — *Mémoire en réponse à l'ouvrage de M. le général de division Prévost de Vernois, ayant pour titre : De la fortification depuis Vauban* (1862, in-8); — *Études philosophiques; psychologie métaphysique et application de la philosophie à la direction de la vie humaine* (1864, 2 vol. in-8); — *Le Dualisme ou la Métaphysique déduite de l'observation* (1872, in-12); — *Mélange de philosophie critique* (1873, in-8); — *Examen philosophique du livre de M. Littré intitulé : Médecine et Médecins* (1875, in-12).

— M. René GROUSSET, ancien élève de l'École Normale et membre de l'École Française de Rome, récemment nommé maître de conférences à la faculté des lettres de Grenoble, est mort à Hyères le 13 avril, à l'âge de 24 ans. Il a publié, dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire,* les articles suivants tirés à part : *Un Sarcophage chrétien inédit* (1883), *Le bœuf et l'âne à la nativité du Christ* (1884), *Le bon pasteur et les scènes pastorales dans la sculpture funéraire des chrétiens* (1885). Ce dernier travail trouvera place dans le volume qui va paraître dans la *Bibliothèque des Écoles d'Athènes et de Rome* sous ce titre : *Catalogue des Sarcophages chrétiens de Rome qui ne sont pas au Musée de Latran, précédé d'une étude sur l'histoire des Sarcophages chrétiens.* La mort prématurée de R. GROUSSET est un nouveau deuil pour l'École de Rome, si éprouvée déjà l'année dernière par la perte de Ch. Poisnel.

— Mme Raoul DE NAVERY est morte le 17 mai, à l'âge de 57 ans, au château de Reuil (Seine-et-Marne). Elle était née aux environs de Ploërmel (Morbihan). Cet auteur si connu, surtout dans le monde catholique, s'appelait de son vrai nom Mme CHERVET. Mariée fort jeune, Mme Chervet, née Marie-Eugénie Saffray, débuta dans la littérature à l'âge de vingt-huit ans, sous le pseudonyme de Marie David, qu'elle ne tarda guère à abandonner pour prendre celui de Raoul de Navery ou Mme Raoul de Navery, qu'elle a su rendre populaire. Elle a successivement publié : *La Crèche et la Croix,* poésies (1856, in-12); — *Nanita la Bohémienne,* comédie-vaudeville en un acte (1856, in-18); — *Pour les inondés,* poésie (1856, in-8); — *Souvenirs du pensionnat, drames et mystères, dédiés aux élèves des maisons du Sacré-Cœur* (1857, in-12); — *Les Prismes,*

poésies (1858, in-12); — *Peblo, Simplette, Épisode de la planète des Ames, Rêve*, poésies (1858, in-8); — *Sabine*, comédie faisant partie de la 1re série du *Théâtre des Salons*, publiée par Ernest Rasetti (1859, in-16); — *Viatrice* (1860, in-12); — *Récits consolants* (1860, in-12); — *L'Ange du bagne* (1860, in-12); — *Monique* (1860, in-12); — *Nouvelles de charité* (1860, in-12); — *L'abbé Marcel* (1861, in-12); — *Aglaé* (1861, in-12); — *Légendes d'Allemagne* (1861, in-12); — *Le chemin du Paradis* (1861, in-12); — *Un drame judiciaire* (1861, in-4 illustré); — *Avocats et paysans* (1862, in-12); — *Jean l'ivoirier* (1862, in-12); — *Le choix d'une femme* (1862, in-12); — *Voyage dans une église* (1863, in-12); — *Le choix d'un mari* (1863, in-12); — *La Cendrillon du village*, suivie de *la Malédiction* (1863, in-12); — *Le bonheur dans le mariage* (1864, in-12); — *Le rameur des galères* (1865, in-12); — *Les religieuses* (1865, in-12); — *Jeanne-Marie* (1865, in-12); — *L'enfant prodigue* (1865, in-12); — *Le missionnaire de la terre maudite* (1866, in-12); — *La femme d'après saint Jérôme* (1866, in-12); — *Le filleul de l'évêque* (1866, in-12); — *La main qui se cache* (1867, in-12); — *Martyr d'un secret* (1867, in-12); — *Comédies, drames et proverbes* (1867, in-12); — *La confession de la Reine* (1868, in-12); — *Saphir la Ninivite* (1869, in-8); — *Le Salon de 1868* (1869, in-12); — *La main morte* (1869, in-8); — *L'oncle et le neveu* (1870, in-12); — *Les fils aînés de la République*, drame en cinq actes et neuf tableaux, en collaboration avec M. Michel Masson (1873, in-12); — *Rose la fleuriste, histoire d'une apprentie*, avec dessins professionnels, en collaboration avec M. Jules Périn (1874, in-12); — *Zacharie, le maître d'école* (1874, in-12); — *Les idoles* (1874, in-12); — *Tristan* (1875, in-8); — *Le témoin du meurtre* (1875, in-8); — *Patira* (1875, in-12); — *Madeleine Miller, histoire alsacienne* (1875, in-12); — *L'odyssée d'Antoine* (1875, in-12); — *La fille au coupeur de paille*, suivie d'autres nouvelles (1875, in-12); — *Les Drames de la misère* (1875, 2 vol. in-12); — *Les chevaliers de l'Écritoire* (1875, in-12); — *Le trésor de l'abbaye* (1876, in-12); — *La Saisie*, poème populaire (1876, in-8); — *Le pardon du moine* (1876, 2 vol. in-12); — *Landry* (1876, in-12); — *La fleur de Neige* (1876, in-12); — *Le capitaine aux mains rouges* (1876, in-12); — *La route de l'Abîme* (1877, in-12); — *[illegible] Canada* (1877, in-12); — *Les héritiers de Judas* (1877, in-12); — *La foi ju[illegible]* (1877, in-12); — *Les causes sacrées* (1877, in-12); — *La maison du Sabbat* (18[illegible]n-12); — *Voyage autour de soi-même* (1878, in-12); — *L'aboyeuse* (1878, in-12); — *Le marquis de Pontcallec* (1878, in-12); — *Légendes de la Vierge de marbre* (1878, in-12); — *Cœurs vaillants*, nouvelles historiques (1878), in-4); — *La Conscience*, (1878, in-12); — *Tonie*, suivie de *Tomine et Noga* (1879, in-12); — *Les Robinsons de Paris* (1879, in-12); — *L'Accusé* (1879, in-12); — *Les Aventures de Martin Tromp* (1879, in-8 illustré); — *La Péruvienne* (1879, in-12); — *Les Petits* (1879, in-12); — *Madame de Robur* (1879, in-12); — *Les Naufrageurs* (1879, in-12); — *Le Gouffre* (1879, in-12); — *La demoiselle du Paveur* (1879, in-12); — *La fille du roi Dagobert* (1879, in-12); — *Le château des Abymes* (1879, in-12); — *Les voyages de Camoëns* (1880, in-12); — *Les Victimes* (1880, in-12); — *Une erreur judiciaire* (1880, in-16); — *La main malheureuse* (1880, in-12); — *Le Magistrat* (1880, in-12); — *Le naufrage de Lianor* (1880, in-12); — *Les Vautours du Bosphore* (1881, in-12); — *La boîte de plomb* (1881, in-12); — *Le martyre d'un père* (1881, in-12); — *Le moulin des Trépassés* (1881, in-12); — *Divorcés* (1881, in-12); — *Le Cloître rouge* (1881, in-12); — *Les coiffes de Sainte-Catherine* (1881, in-12); — *Les parias de Paris* (1882, 2 vol. in-12); — *Une erreur fatale* (1882, in-12); — *Les Dupes* (1882, in-12); — *Les drames de l'argent* (1882, in-12); — *Récits historiques : Gertrude de Wart ; Le duel de la veuve* (1883, in-8); — *Les mystères de Jumièges* (1883, in-12); — *Lory ; l'oiseau de la fidélité* (1883, in-12); — *La grande Lilloise* (1883, in-12); — *L'élixir de longue vie* (1883, in-12); — *Le serment du Corsaire* (1884, in-12); —

Les mariages d'or (1884, in-12) ; — *Histoires chevaleresques* (1884, gr. in-8 illustré : — *La Chambre n° 7* (1884, in-12). — La plupart des ouvrages de Mme Raoul de Navery ont eu plusieurs éditions. Notons ici, entre parenthèses, que l'immense majorité, pour ne pas dire la totalité des journaux de Paris et de province, en annonçant la mort de l'auteur, ont fait erreur en lui donnant pour nom réel le nom de *Mme David*, qui n'a jamais été qu'un pseudonyme. De Mme Chervet, par conséquent, il n'est fait aucune mention. Il n'est pas jusqu'au nom de famille de l'écrivain qui n'ait été défiguré : *Saffray*, le véritable, est, bien à tort, devenu *de Saffron*. Nous devions à nos lecteurs cette importante rectification d'état civil.

— Le 12 avril est mort, à Toulouse, le R. P. ANGLADE, de la Compagnie de Jésus. Né à Pompignan (Tarn-et-Garonne) le 12 juin 1847, il était entré chez les jésuites, après de brillantes études de droit. Il a publié dans ces dernières années deux opuscules de polémique qui ont été très remarqués : *Le poison civique, maçonnique et obligatoire selon la formule du Dr Paul Bert* (1882, in-16), qui a eu en quelques mois deux éditions ; et : *Observations sur le Manuel Compayré, causerie villageoise* par Gaston Massian (1883, in-32). — Le R. P. Anglade collaborait depuis huit ans au *Messager du Cœur de Jésus*.

— M. Alphonse TOUSSENEL, né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire) en 1803, est mort le 1er mai. Il a publié, outre un certain nombre d'articles insérés dans divers journaux et recueils, notamment dans le *Globe* et la *Bibliothèque des Feuilletons : Les Juifs, rois de l'époque, histoire de la féodalité financière* (1844, in-8 ; 2e édit. 1847, 2 vol. in-8) ; — *L'esprit des bêtes. Zoologie passionnelle. Mammifères de France* (1848, in-8 ; 4e édit. 1864, in-8 ; 5e édit. 1865, in-8 avec 85 dessins) ; — *Travail et fainéantise* (1849) ; — *Programme démocratique* (1849) : — *L'esprit des bêtes ; 2e partie. Le monde des oiseaux, ornithologie passionnelle* (1852 ; 3e édit. 1865, in-8 avec vignettes ; 4e édit. 1872-1874, 2 vol. in-8) ; — *Tristia, histoire des misères et des fléaux de la chasse en France* (1863, in-12).

— Le 5 mai est mort, à Rome, le R. P. Raphaël GARRUCCI, de la Compagnie de Jésus, né le 23 janvier 1812 à Naples, membre de l'Académie d'Herculanum et l'un des archéologues les plus illustres de l'Italie. Outre de nombreux articles parus principalement dans la *Civilta cattolica*, le P. Garrucci a donné nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Monumenta reipublicæ Ligurum Bœbaniorum in Bœbiani ruinis aut locis vicinis reperta cum disquisitionibus* (1847, in-fo) ; — *Dissertation sur l'Hermas de Platon, dans : Tivoli nel decennio par Viola* (1848) ; — *Iscrizioni antiche di Salerno* (1851) ; — *Questioni Pompeiane* (1853, in-8 avec un plan de Pompéi) ; — *Les Mystères du syncrétisme phrygien dans les catacombes romaines (nouvelles interprétations)*, (1854, gr. in-4) ; — *Inscriptions gravées au trait sur les murs de Pompéi* (1854, in-4 avec 29 pl.) ; — *Graffiti de Pompéi ; inscriptions et gravures tracées au stylet* (1856, in-4) ; — *Mélanges d'épigraphie chrétienne* (1856, in-4) ; — *Esame critico e cronologico della numismatica Costantiniana portante segni di cristianesimo* (1858, gr. in-8 avec 1 pl.) ; — *Monumenti del Museo Lateranense, pubblicati per ordine della Santità di nostro Signore Papa Pio IX* (1862, 2 vol. in-fo avec 50 pl.) ; — *Disertazioni Archeologiche, di vario argomento* (1864, gr. in-4 avec 12 pl.) ; — *L'Augusta di Villa Velentana* (1864, in-4 avec 1 pl.) ; — *Storia dell' arte cristiana nei primi otto secoli della Chiesa* (1872-1873, 2 vol. in-fo) ; — *Sylloge inscriptionum latinarum ævi Romanæ reipublicæ usque ad C. Julium Cæsarem plenissima Augustæ* (1875, in-8). — Le jour même de sa mort, le P. Garrucci donnait le bon à tirer de la dernière feuille de sa *Numismatique*, ouvrage unique qui embrasse l'histoire de la monnaie italienne depuis ses origines jusqu'à nos jours. Nous pouvons ajouter que son premier ouvrage sur l'art

chrétien avant le huitième siècle recevra bientôt un complément nécessaire qui en doublera la valeur; nous voulons parler de la table générale des matières qui lui manque, et que la mort seule a empêché l'éminent archéologue de mettre au jour.

— On annonce la mort à Rome du comte Terenzio MAMIANI DELLA ROVERE, né à Pesaro, en 1800, correspondant depuis 1869 de l'Académie des sciences morales et politiques. Mêlé à toutes les révolutions qui ont agité la Péninsule au cours de ce siècle, son existence a été très mouvementée. Contraint, après une tentative d'insurrection de la Romagne réprimée par l'Autriche, de se réfugier en France, il rentra bientôt en Italie, et devint ministre de Pie IX. A la suite de dissentiments avec le Saint-Père, il quitta la cour pontificale. Depuis, sa conduite à l'égard de Victor-Emmanuel lui valut d'être successivement député de Gênes (1856), ministre de l'instruction publique du nouveau royaume d'Italie (1860), ambassadeur (1861 et 1865), et enfin sénateur. Entre les nombreux ouvrages du comte Mamiani qui tous ont trait à la poésie, à la philosophie et à la législation, nous citerons : *Rinnovamento della filosofia antica italiana* (1835-1836); — *Dialogues de science première* (Paris, 1846); — *Les poètes du moyen âge* (Paris, 1842); — *De la Papauté* (Paris, 1851); — *Scritti Politici* (Florence, 1853); — *Poésies* (1857); — *Le Méditazioni cartesiane rennovate del secolo XIX* (1869); — *Kante l'ontologia* (1870); — *Compendio della propria filosofia* (1876); — *Della psicologia di Kant* (1877); — *La Religione de l'avenire* (1880); — *Critica della Rivelazioni* (1880); — *Filosofia della Realita* (1880). M. Mamiani, comme fondateur de l'Académie philosophique de Gênes, a aussi publié une série de mémoires sur l'*Impossibilité d'une science absolue*, sur *le Beau dans la théorie du progrès*, sur *le Droit de propriété*, etc. — Rappelons que deux de ses écrits, le *Nuovo diritto* et la *Teoria della religione et dello stato* ont été condamnés par la Sacrée Congrégation de l'Index (1869).

— Mgr Francisco CAMINERO, évêque élu et préconisé de Léon, vient de mourir avant d'avoir pris possession de son siège (13 avril). C'était l'un des membres les plus distingués du clergé espagnol pour la science et le talent d'écrivain. Il était à la fois philosophe, théologien et littérateur. Il connaissait, outre sa langue maternelle, le latin, le grec, l'hébreu, le français, l'allemand et l'italien. Il était né à Cervatos de la Cueva (province de Palencia), en 1830 et remplit pendant plusieurs années les fonctions curiales à Rioseco, malgré son goût prononcé pour l'étude. Vers 1875, cependant, il réussit à obtenir une place de conservateur à la Bibliothèque nationale de Madrid, et ne quitta plus ce poste avant sa nomination à l'évêché de Léon, malgré les offres réitérées qui lui furent faites. Il a écrit dans plusieurs revues, etc. Ses principaux travaux sont : *Manuale Isagogicum in sacram scripturam* (Lugo, 1868, 1 vol. in-8); excellente introduction à l'étude de la Bible; — *La divinidad de Jesu Cristo vindicada contra los racionalistas*, etc. (Madrid, 1878); — *Estudios criticos sobre il nuevo testamento* (Madrid, 1882, in-8).

— Le 18 avril est mort M. Rodolphe EITELBERGER DE EDELBERG, né à Ollmütz en 1817, professeur de l'histoire des arts à l'Université de Vienne (Autriche). Ses ouvrages les plus remarquables sont : *La Réforme de l'enseignement des Beaux-Arts* (1848) ; — *Lettres sur l'art moderne en France* (1858) ; — *Monuments artistiques du moyen âge appartenant à l'État* (1858-1860. 2 vol.) ; — *Les monuments artistiques lombardo-vénitiens* (1859); — *Les cartes à jouer* (1860); — *Sources de l'histoire de l'art au moyen âge et à la Renaissance* (1871-1876 10 vol.).

— On annonce encore la mort de M. Antoine DUMONT, directeur du *Gil-*

Blas, mort le 2 mai ; — de Mlle Emma WARNOD, auteur de *Amour ou Patrie* (1871) et *Primevère* et d'articles de critique littéraire insérés dans le *Parlement* et la *Revue suisse ;* — de M. GAST, conseiller à la Cour de cassation, directeur du *Bulletin criminel de la Cour de cassation ;* — de M. Georges-François-Louis DU BROC DE SEGANGE, né à Moulins en 1808, mort en cette ville, auteur de *La Faïence, les faïenciers et les émailleurs de Nevers* (1863, Nevers, in-4 avec 21 pl.) ; — de M. GIBIAT, directeur du *Constitutionnel*, mort le 8 mai ; — de M. VARAMBON, conseiller à la Cour de cassation, mort le 6 mai à l'âge de 54 ans, auteur de *Les affaires municipales de Lyon* (1870, in-8) ; — de M. Quentin-Paul DESAINS, membre de l'Académie des sciences, né à Saint-Quentin le 12 juillet 1817, auteur de *Leçons de physique* (1857-1860, 2 vol. in-12 avec fig. dans le texte) et *Rapport sur les progrès de la théorie de la chaleur* (1868, gr. in-8) ; — de M. Charles-Marie-Joseph DU BOISHAMON, mort le 15 avril, à Monchoix (Côtes-du-Nord), à l'âge de 72 ans, auteur de *Chroniques bretonnes. Marguerite de Coetquen. Pierre de Rohan* (1862, Saint-Malo, in-12) ; — de M. Charles-Romain LAN, directeur de l'école supérieure nationale des mines, né à Beaulieu-lès-Fontaines (Oise) en 1826, mort le 2 mai, qui a donné, en collaboration avec M. E. Gruner, *Métallurgie du fer. État présent de la métallurgie en Angleterre* (1862, in-8 avec pl.) ; — de M. Philippe DAURIAC, ancien collaborateur du *Monde illustré* et du journal *le Soir ;* — de M. le docteur DES ÉTANGS, âgé de 80 ans, mort à Versailles, auteur de *Études sur la mort volontaire. Du suicide politique en France depuis 1789 jusqu'à nos jours* (1860, in-8), et d'une traduction du *Traité de médecine, de Celse ;* — de M. Théodore VIBERT, auteur de *Edmond Reille* (1856, 2 vol. in-12) ; *Les Girondins*, poème en douze chants (1re édit. 1860 ; 2e édit. 1861, in-12) ; *La race sémitique* (1883, in-12) ; — de M. Jules CHANTEPIE, ancien rédacteur au *Moniteur universel*, à la *Gazette diplomatique*, etc., qui a donné, avec Dennery, un opéra comique en trois actes, *Don César de Bazan* (1873, in-12) et a collaboré, avec Lenepveu, à l'opéra de *Velleda ;* — de M. l'abbé Marius DASPRES, vicaire général du diocèse de Marseille, ancien collaborateur de la *Semaine liturgique de Marseille*, auteur du *Pèlerinage en Terre-Sainte, journal de la caravane partie de Marseille le 28 août 1869* (1875, in-8), mort le 3 mai ; — de M. Marie-Casimir-Auguste LESTOURGIE, né le 11 novembre 1833, à Argentat (Corrèze), mort en cette ville à l'âge de 51 ans, auteur de *Près du clocher*, poésies (1858, in-18) et *Rimes limousines*, poésies (Limoges, 1864, in-12) ; — du sergent BOBILLOT, né à Paris le 10 septembre 1860, mort le 19 mars des suites de blessures reçues au siège de Tuyen-Quan, qui a écrit dans divers journaux sous le nom de Jules Fernay et a collaboré avec M. Vallabrègue à une pièce de théâtre jouée sur la scène de Cluny ; — de M. Henri LEFÈVRE, âgé de 58 ans, auteur de plusieurs ouvrages concernant le commerce et la finance parmi lesquels nous citerons *Le Change et la Banque ; La Comptabilité, théorie, pratique et enseignement ; et Principes de la science du commerce, méthode et programme d'enseignement* (1875, in-8) ; — de M. Théodore BALLU, architecte, membre de l'Institut, né à Paris, le 8 juin 1817, mort le 22 mai ; — de M. Édouard SERVIÈRE, ingénieur, mort à l'âge de 52 ans, auteur d'une traduction du livre de l'allemand SCHILLING intitulé *Traité d'éclairage par le gaz* (1868, in-4 avec pl. et fig.) ; — de M. MOURA, ancien représentant de la France au Cambodge, mort le 17 mai, à Moissac, à l'âge de 58 ans, auteur d'un *Vocabulaire français-cambodgien et cambodgien-français, contenant une règle à suivre pour la prononciation, les locutions en usage pour parler au roi, aux bonzes, aux mandarins, etc.* (1878, in-8) ; — de M. J.-B. WELTER, ancien professeur à l'école d'application de Metz, mort à Charleville à l'âge de 63 ans, auteur de

Le fusil à aiguille prussien, son organisation et son efficacité (Metz, 1868, in-8 avec pl.); — de M. Frédéric COURNET, ancien membre de la Commune, qui a collaboré à divers journaux révolutionnaires tels que le *Citoyen de Paris, Ni Dieu ni Maître* et le *Réveil lyonnais;* — de M. Jules LAMARE, mort à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), auteur d'une *Histoire de la ville de Saint-Brieuc* et qui laisse inachevée une *Histoire du département des Côtes-du-Nord;* — du R. P. DURTHALLER de la Compagnie de Jésus, né à Altkirch (Alsace), le 28 novembre 1819, ancien professeur de philosophie au collège Saint-François-Xavier de New-York, mort en cette ville; — de M. REBITTÉ, ancien professeur de rhétorique au lycée de Marseille, et linguiste très distingué; — de M. MARQUÉZY, à Aix, remarquable président d'assises, né à Toulon en 1803, qui a débuté dans la presse, sous Louis-Philippe, comme rédacteur de l'*Aviso.*

— Enfin, à l'Étranger, nous apprenons la mort : de M. R. L. VON RETTBERG, mort à Munich, le 12 mars, à l'âge de 73 ans, auteur de divers travaux sur l'histoire de l'art et de la civilisation; — de M. G. A. VON KLŒDEN, mort à Berlin le 11 mars, à qui l'on doit nombre d'ouvrages sur la géographie parmi lesquels il faut mentionner un *Handbrich der Erdkunde;* — du docteur Gustave NACHTIGAL, né le 23 février 1834 à Eichstedt, consul général d'Allemagne en Afrique, auteur d'un *Voyage en Afrique* (1881, in-8 illustré); — du docteur Karl ZŒPPRITZ, professeur de géographie à l'Université de Koenigsberg, qui a publié des rapports sur les progrès de la physique terrestre et sur les explorations africaines; — du docteur V. ROSSMANN, âgé de 53 ans, mort à Dresde, auteur de plusieurs ouvrages d'archéologie et d'histoire; — du docteur Victor GRAMICI, âgé de 31 ans, mort à Munich, auteur d'une *Histoire des institutions et des administrations du Wurzbourg au moyen âge* (1882); — du comte Gilbert Borromeo ARESE, né en 1817, mort à Milan, bibliothécaire de la célèbre bibliothèque ambrosienne de cette ville; — de M. Francesco MASÉ, auteur de plusieurs mémoires relatifs à des fouilles exécutées sous ses ordres dans le Mantouan; — de M. Franciso MOLON, mort à Vicence le 1er mars, auteur de *Preistorici e contemporanei, studi paletnologici in relazione al populo ligure* (1880, in-4); — du R. P. Jean WIESER, de la Compagnie de Jésus, professeur de philosophie à l'Université d'Innspruck, auteur d'études ayant paru dans la *Revue de théologie catholique d'Innspruck;* — du professeur PANUM, physiologiste danois, mort à Copenhague; — du Rév. M. Hippolyte VERNIMMEN, né le 18 octobre 1845, professeur de liturgie au séminaire épiscopal de Gand, mort le 10 avril; — de Mgr WNOROWSKI, évêque de Lublin, né en 1818, ancien professeur à l'Académie ecclésiastique de Varsovie; — de M. Oscar DUNN, âgé de 41 ans, membre de l'Académie canadienne, auteur d'un travail sur les idiotismes du langage parlé au Canada, intitulé *Glossaire canadien,* ancien collaborateur au *Journal de Paris,* puis rédacteur en chef pendant plusieurs années d'une publication de son pays, l'*Opinion publique;* — de M. F. S. ARTHUR, mort à Philadelphie le 6 mars, auteur d'un certain nombre de nouvelles ayant paru dans le journal *The Athenæum*, de Baltimore, et de publications populaires parmi lesquelles il faut citer : *Lights and shadows of real life Thales, for Rich and Poor;* — de M. DRAKE, auteur de divers ouvrages, notamment d'un *Dictionary of american biography* (1872), et d'une *History of the Indians;* — de M. Hugo A. J. MUNRO, le plus remarquable latiniste d'Angleterre, mort à Rome le 30 mars, à qui l'on doit notamment des éditions annotées de *Lucrèce* (1860), du poème *Aetna* (1867), d'*Horace* (1869) et des *Éclaircissements sur Catulle* (1878); — du publiciste russe KAWELINE, mort à Saint-Pétersbourg, lequel a contribué pour une large part à l'émancipation des paysans.

[illegible] Le 8 mai, M. [illegible] M. [illegible] M. [illegible] — M. [illegible] *[illegible] par M. Lanciani dans la bibliothèque de l'A[illegible]* — M. [illegible] *[illegible]* entretient l'Académie de deux inscriptions [illegible] relatives à Herculanum et M. G. Lagneau des anesthésiques [illegible] l'antiquité et au moyen âge. — Le 22 mai, la séance est levée en signe de deuil de la mort de M. Victor Hugo. — Le 29, M. Le Blant écrit pour [illegible] un tombeau circulaire semblable à celui de Cécilia Métella, des [illegible] Via Salaria. M. H. Weil communique un mémoire sur le droit des [illegible] d'après les [illegible] de la Grèce, et spécialement sur les usages funéraires.

LECTURES FAITES À L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 2 mai, M. Lagneau a continué lecture de la première partie de ses *recherches statistiques sur le célibat en France*. Puis M. Georges Picot a communiqué à l'Académie un mémoire sur *les logements d'ouvriers à bon marché à Londres*. — M. Lagneau a continué, le 9 mai, la lecture commencée à la précédente séance. M. Glasson a communiqué un mémoire relatif à l'histoire du droit romain concernant le jurisconsulte Salvius Julianus et l'édit perpétuel de l'empereur Adrien. — Le 16 mai, M. Desjardins a entretenu l'Académie du *droit d'extradition appliqué aux délits politiques* d'après l'ouvrage de M. Lammasch, traduit par MM. Weiss et Lucas. Puis M. Zeller communique à ces confrères un fragment du cinquième volume de son *Histoire d'Italie* relatif aux querelles de Frédéric II et d'Innocent IV. — Le 23 mai, la séance a été levée en signe de deuil pour la mort de M. Victor Hugo.

ESTAMPILLAGE DES LIVRES DANS LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES. — Une circulaire du ministère de l'instruction publique, en date du 24 décembre dernier, a été récemment adressée aux maires au sujet de l'estampillage de tous les documents conservés dans les bibliothèques : imprimés, manuscrits, chartes, gravures, cartes, plans, etc. Le travail doit commencer par les manuscrits, les chartes, les autographes, les incunables, les ouvrages rares ou couverts de notes, c'est-à-dire toutes les pièces ayant une valeur particulière et dont le remplacement, en cas de disparition, serait difficile, sinon impossible. La circulaire ministérielle semble avoir été provoquée par l'absence constatée dans quelques bibliothèques, importantes parfois, de toute

marque établissant la propriété de l'institution, ce qui pouvait faciliter les détournements. Cela est à peine croyable, et cependant l'histoire des vols de livres dans les dépôts publics a déjà défrayé nombre de chroniques. Qui ne se souvient, pour ne citer qu'une seule, de l'affaire Libri? Il est donc certain qu'une bibliothèque dont les livres et documents quelconques ne sont pas frapp s d'un *timbre humide indélébile, rebelle à toute action chimique,* est une bibliothèque mal gardée. Aussi les instructions ministérielles insistent-elles tout spécialement sur la mise à exécution immédiate et complète des mesures prescrites. Il paraît, d'après les rapports de l'inspection générale des bibliothèques de France, que plusieurs bibliothécaires avaient cru devoir, jusqu'à ce jour, se dispenser d'estampiller les collections confiées à leurs soins afin, pensaient-ils, de ne pas endommager les documents; ce qui fait dire au ministre : « Le prétexte est inacceptable, surtout avec les excellents timbres d'aujourd'hui, car une estampille apposée avec adresse ne produit aucune détérioration; et l'estampillage a, d'ailleurs, de si sérieux avantages, « *qu'on devrait en négliger les inconvénients, même s'ils étaient réels.* » Nous sommes absolument de cet avis.

Lettres du Chancelier Oxenotierna. — Le gouvernement suédois fait rechercher, par l'entremise de sa légation à Paris, l'endroit où se trouvent trois gros volumes in-folio achetés en 1707 par le marquis de Torcy. Au moment où l'on va publier une édition complète des œuvres du grand chancelier, il serait bien regrettable, pour la Suède et pour le monde savant tout entier, de ne pas connaître une série de lettres aussi curieuses, datées de 1626 à 1630, et adressées au roi de Suède, Gustave II Adolphe. Tout l'intérêt qu'éveillent dans l'esprit ces deux dates et ces deux hommes, se double lorsqu'on connaît l'odyssée des pièces. Parties de Stockholm sur un bâtiment français à destination de Rouen, on n'a pu retrouver leurs traces sur notre sol. Les collections publiques ont été fouillées; les catalogues des anciennes bibliothèques particulières du temps, celui du marquis de Torcy entre autres, ont été aussi soigneusement examinés. Rien n'a pu être signalé; aussi M. le Directeur général des archives de Stockholm et M. le Consei ler de légation comte Lewenhaupt ont-ils résolu de s'adresser à la publicité et de demander partout la trace des documents ci-dessus désignés, et que des pièces à l'appui, en latin, telles que traités, etc., serviraient facilement à faire reconnaître à ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas connaissance de la langue suédoise. — C. A. B.

— L'United States Geological Survey. — Cet Institut, établi par une loi du Congrès de Washington en 1879, vient de publier une série de monographies des plus importantes pour la connaissance scientifique et économique du vaste territoire de l'Union américaine, ainsi qu'au point de vue de la géologie générale. Ce sont les volumes : III, *Géologie du Comstock lode et du district de Washoe* (Nevada), par George F. Becker (1 vol. in-4 et 1 atlas in-fol.); — IV, *Les mines et les mineurs au Comstock lode,* par Eliot Lord (1 vol. in-4); — V, *Les Roches cuprifères du Lac Supérieur,* par le prof. R. D. Irving (1 vol. in-4.); — VI, *Flore fossile secondaire de la Virginie,* par le prof. Wm. M. Fontaine (1 vol. in-4); — VII, *Les dépôts de Plomb argentifère d'Eureka* (Nevada), par Joseph S. Curtis (1 vol. in-4). — VIII, *Paléontologie du district d'Eureka* (Nevada), par Charles D. Walcott; — X, *Les Dinocérata, monographie d'un ordre d'ongulés fossiles,* par le prof. O. C. Marsh. Aucun de ces ouvrages n'est encore parvenu en France, sauf les nos III et X; mais il en sera rendu compte dans le *Polybiblion* dès qu'ils auront été reçus.

Antérieurement avait déjà paru le vol. II, *Le grand Cañon du Colorado* (Arizona), par le capitaine E. Dutton (1 vol. in-4 avec atlas in-fol.), ainsi que quatre volumes de rapports annuels du Directeur et de ses assistants. — De plus, un grand nombre d'autres monographies sont actuellement en préparation et seront livrées rapidement à la publicité. Ce sont : I, *Les Métaux précieux aux États-Unis*, par Clarence King ; — IX, *Brachiopodes et Lamellibranches fossiles du New-Jersey*, par R. P. Whitfield ; — *Géologie et industrie minérale de Leadville* (Colorado), avec atlas, par S. F. Emmons ; — *Géologie du district d'Eureka*, avec atlas, par Arnold Hague ; — *Le Lac Bonneville* (Utah), par G. K. Gilbert ; — *Les Sauropodes* et *les Stegosauriens*, par le prof. O. C. Marsh. — Le 5e rapport annuel est sous presse. — 7 fascicules de *Bulletins*, relatifs à des sujets variés, ont aussi été publiés : trois sont d'une utilité pratique inestimable et, à ce titre, méritent d'être particulièrement signalés ; ce sont les nos : 5, *Dictionnaire des altitudes des États-Unis*, par Henry Gannett, géographe en chef, in-8, 325 p., 1884 ; — 6, *Dictionnaire des altitudes du Canada*, par J. W. Spencer, in-8, 43 p., 1884 ; — 7, *Catalogue des Cartes géologiques des deux Amériques* (1752-1881), par Jules Marcou et J. B. Marcou, in-8, 184 p., 1884 (renferme 924 numéros, avec indications bibliographiques complètes). — Enfin une quatrième série de publications, consacrée à la statistique minérale, a été inaugurée par un volume intitulé : *Ressources minérales des États-Unis*, par Albert Williams, gr. in-8, 1883.

La Société des Q. P. Index. — C'est des États-Unis que nous vient une série de publications très utiles, publiées à Bangor par la Société des Q. P. Index. Elle a pris pour tâche de nous donner, sous une forme commode et maniable, des tables pour toutes les revues françaises, allemandes, anglaises et américaines qui n'en possèdent pas encore. C'est ainsi que nous enregistrons des index pour l'*Eclectic Magazine* (1860-1880), la *Fornightly Review* (1865-1882), l'*International Review* (1874-1881), la *North American Review* (1861-1882), la *Contemporary Review* (1866-1882), l'*Unsere-Zeit* (1857-1881), l'*Historische Zeitschrift* (1859-1880), l'*Historische Taschenbuch* (1830-1879), la *Deutsche Rundschau* (1874-1881), la *Nation* (1865-1880), le *Living age* (1853-1881), la *Nineneenth Century* (1877-1882), la *Nouvelle Revue* (1880-1883), et la *Revue des Deux-Mondes* (supplément, tomes 193 à 268). Ces deux derniers, qui sans doute intéresseront plus particulièrement nos lecteurs, sont en vente à Paris, à la librairie Pedone-Lauriel. Tous ces travaux présentent de réelles garanties d'exactitude : elles sont l'œuvre de M. W. Griswold, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale de Washington. Le même bibliographe met ses lecteurs au courant des publications annuelles par le *Q. P. Index annual* qui depuis 1881 donne en un petit fascicule par an la table de trente revues environ, la plupart anglaises : excellent mémento dont la collection deviendra indispensable et rare dans un certain nombre d'années. Trois années ont déjà paru. Plusieurs journaux étrangers ont reconnu les services véritables que peut rendre cette publication ; et nous nous associons aux éloges qu'ils ont décernés à son promoteur, M. W. Griswold. C'est encore à lui qu'on doit un *Index to articles relating to history, biography, literature, society and travel contained in collections of Essays* (Bangor, 1884), et qu'on devra prochainement un supplément à Œttinger, déjà vieux de trente ans, sous le titre de : *Manual of biografical literature ; a dictionary of biografical reference and an index to biografical works*. Le prix de souscription, pour cette dernière publication, est de 12 francs pour la France. — Henri Stein.

Paris. — Une revue des idées socialistes et du mouvement révolutionnaire

[illegible]

[illegible] *diverses branches de la* [illegible] Bergonne, Barrès [illegible]

M. l'abbé Barrès, [illegible] une [illegible] monter, de sa *Description de la cathédrale de* [illegible] composée de mémoires parus dans la *Revue du* [illegible] connus se rapportant aux vitraux du XVe siècle [illegible] graphie des PP. Cahier et Martin, aux [illegible] savant et vénérable auteur qui, pendant le congrès [illegible] du monument qu'il décrit, l'a étudié dans ses [illegible] que cet ouvrage ne contienne pas un plus grand [illegible] des vitres qu'il renferme laissent à désirer au point de vue de l'exactitude.

Signalons encore, parmi les publications [illegible] *La forêt de Haute-Brune et le* [illegible] à M. le baron Bourges, imp. H. Sire, 1885, gr. in-8 de [illegible] — *Bulletin de l'œuvre de Saint-Vincent de Paul de* [illegible] à l'assemblée générale tenue à [illegible] Bourges, imp. Pigelet et Tardy, 1884, [illegible]

Catalogue numismatique du musée de Bourges, avec un appendice [illegible] la description de sceaux appartenant à divers amateurs, par [illegible] Mor[illegible] de la commission du musée (Bourges, typ. H. Sire, [illegible] gr. in-8, avec dessins dans le texte et 3 planches en [illegible] C[illegible], extrait des *Mémoires de la Société historique du Cher*, [illegible] tiré un petit nombre d'exemplaires non mis dans le commerce.

BOURGOGNE. — *Deux lettres inédites du Président Jeannin* viennent [illegible] mises en lumière par M. A. de Charmasse (Autun, Dejussieu, 1885, [illegible] 4 p.). L'une, en original, provient de la collection de l'éditeur; l'autre [illegible] reproduite d'après une copie du manuscrit français 23337 de la Bibliothèque nationale. Cette dernière, fort belle et vraiment éloquente, est adressée au Roi Louis XIII. Le vieux président y plaide avec une grande dignité la cause de son gendre, Pierre de Castille, contrôleur général des finances, entraîné dans la chute du maréchal de Schomberg, qui venait de périr [illegible] surintendance. M. de Charmasse a joint aux deux lettres de Jeannin plusieurs autres documents inédits, d'excellents commentaires et quelques rectifications de faits et de dates d'un véritable intérêt. — E. A.

BRETAGNE. — Nous recevons la première livraison, datée de mai, de la *Revue historique de l'Ouest*, publication qui paraîtra désormais tous les deux mois à Nantes. Le prix de l'abonnement annuel est de 12 fr. pour l'édition ordinaire et de 16 fr. pour l'édition sur papier teinté.

[illegible] une étude de M. Auguste Nicaise sur les *Terres disparues* [illegible] vient de paraître à Châlons-sur-Marne.

[illegible] vient de publier, avec l'approbation de Mgr l'archevêque [illegible] *du diocèse de Sens et d'Auxerre.*

[illegible] *Bulletin* [illegible] archéologique de Montbrison, M. Vincent [illegible] une *Bibliographie forézienne* [illegible] Marie-Hardel, in-8, qui renferme [illegible] sous l'[illegible]ation des mémoires publiés sur l'histoire et l'archéologie [illegible] *forence ana* du [illegible] première publication [illegible] visiter le Congrès. C'est une heureuse innovation dont nous félicitons le nouveau directeur de la Société française d'archéologie.

Guyenne. — M. Reinhold Dezeimeris, membre de l'Académie de Bordeaux et correspondant de l'Institut, vient d'être nommé bibliothécaire de la ville de Bordeaux en remplacement de M. Messier, qui prend sa retraite.

— M. Léo Drouyn vient de publier chez Feret et fils le troisième fascicule de ses *Variétés Girondines ou Essai historique et archéologique sur la partie de l'Ancien diocèse de Bazas renfermée entre la Garonne et la Dordogne*. Ce fascicule (p. 193-336 du tome III) est illustré de huit eaux-fortes excellentes gravées par l'auteur et de huit croquis dans le texte. Il se rapporte à huit paroisses parmi lesquelles on remarque la petite ville de Sauveterre-de-Guyenne. Tout ce qui concerne la topographie, l'archéologie, l'histoire politique et nobiliaire de ces communautés nous est donné par M. Léo Drouyn avec une érudition rare et une abondance extraordinaire de documents inédits empruntés non seulement aux dépôts publics, mais surtout aux riches chartriers des familles mentionnées dans l'ouvrage et à de nombreuses collections particulières. Il a été parlé plusieurs fois dans le *Polybiblion* des *Variétés Girondines*, et le dernier fascicule paru n'est pas fait pour infirmer l'excellente opinion qu'en ont conçue des juges compétents. Les notices de M. Drouyn sont de véritables modèles dont s'inspireraient utilement les érudits qui s'occupent de monographies paroissiales.

— M. L. Augier a fait tirer à part deux études curieuses qu'il a publiées dans le tome VIII des *Mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*. La première apporte une utile contribution au Folk-Lore français. Elle a pour objet : *La légende de la fontaine de Bertos et de la chapelle de Rétis, dédiées à sainte Catherine*, et est suivie d'une note très nourrie, sur un certain nombre de *Fontaines de dévotion* du diocèse de Bordeaux. L'autre étude est consacrée aux *Litres ou ceintures funèbres dans les Églises*. Cette intéressante plaquette de 15 p. in-8 est accompagnée de trois planches.

C'est dans les *Annales de la faculté des Lettres de Bordeaux* que M. A. Communay a publié le travail qu'il vient de faire tirer à part à 50 exemplaires sous ce titre : *Le Comte de Toulouse et la bataille de Velez-Malaga (Documents inédits)* (Angers, imp. Burdin, 1885, in-8 de 40 p.). C'est un recueil de vingt-deux lettres inédites du comte de Toulouse et du duc de Gramont, extraites des archives particulières de M. le comte de Gramont d'Aster. Ces documents, fort intéressants en eux-mêmes pour l'histoire de la guerre de la succession d'Espagne, ont été publiés par le savant attaché à la Bibliothèque de Bordeaux avec une introduction et des notes où l'on retrouve l'érudition et la conscience dont il a donné tant de preuves dans ses publications antérieures. — A.

— M. l'abbé E. Bellemer fait imprimer en ce moment une *Histoire de la ville de Blaye depuis sa fondation par les Romains jusqu'à la captivité de la duchesse de Berry (1832-1833)*. Cet ouvrage renfermera un plan de l'ancienne ville.

Languedoc. — M. Michel Nicolas vient de faire paraître à Montauban une *Histoire de l'ancienne Académie protestante de Montauban (1598-1659) et de Puylaurens (1660-1685)*.

— Un ouvrage en deux volumes, qui fournira l'existence au moyen âge quelques détails nouveaux, doit bientôt paraître, par voie de souscription, chez l'éditeur Forestié, à Montauban ; il s'agit des *Livres de comptes des frères Bonis, marchands et banquiers à Montauban, de 1339 à 1369*.

Maine. — M. E. Frain vient de publier *Le Tiers-État au Petit-Maine et paroisses environnantes*.

— *La Commission Félix et les suspects du département de la Mayenne*, tel est le

Tardy. Cet ouvrage, tiré à 100 exemplaires, n'est pas mis dans le commerce. — Les mêmes imprimeurs viennent d'éditer avec non moins de luxe un vol. in-4 de 64 p. tiré à 50 exemplaires seulement : *Notes généalogiques sur les diverses branches de la maison de Chaslus, à présent de Châlus*, seigneurs de Bergonne, Bladeix, Bousde, etc., etc.

— M. l'abbé Barreau publie une deuxième édition, considérablement augmentée, de sa *Description de la cathédrale de Bourges*. La seconde partie, composée de mémoires parus dans la *Revue du Centre*, donne des détails peu connus se rapportant aux vitraux du XVe siècle (non décrits dans la monographie des PP. Cahier et Martin), aux cryptes, aux grandes orgues, etc. Le savant et vénérable auteur qui, pendant de longues années, a été le gardien du monument qu'il décrit, l'a étudié dans ses moindres détails. — On regrette que cet ouvrage ne contienne pas un plus grand nombre de planches. Celles qu'il renferme laissent à désirer au point de vue de l'exécution.

— Signalons encore, parmi les publications berrichonnes, une brochure récemment parue : *La forêt de Haute-Brune et le château de la Salle-le-Roi*, par M. H^te Boyer (Bourges, imp. H. Sire, 1885, gr. in-8 de 112 p. avec carte) : — *Histoire des conférences de Saint-Vincent de Paul du diocèse de Bourges*, rapport lu le 20 juillet 1884 à l'assemblée générale tenue à Vierzon, par E. Roubeau de Maisonneuve (Bourges, imp. Pigelet et Tardy, 1884, in-8 de 108 p.) : — *Collection sigillographique du musée de Bourges*, avec un appendice contenant la description de sceaux appartenant à divers amateurs, par Daniel Mater, président de la commission du musée (Bourges, typ. H. Sire, 1884, gr. in-8 de 72 p., avec dessins dans le texte et 3 planches en héliogravure). Ce travail est extrait des *Mémoires de la Société historique du Cher*. Il en a été tiré un petit nombre d'exemplaires non mis dans le commerce.

Bourgogne. — *Deux lettres inédites du Président Jeannin* viennent d'être mises en lumière par M. A. de Charmasse (Autun, Dejussieu, 1885, in-8 de 15 p.). L'une, en original, provient de la collection de l'éditeur ; l'autre est reproduite d'après une copie du manuscrit français 23337 de la Bibliothèque nationale. Cette dernière, fort belle et vraiment éloquente, est adressée au Roi Louis XIII. Le vieux président y plaide avec une grande dignité la cause de son gendre, Pierre de Castille, contrôleur général des finances, entraîné dans la chute du maréchal de Schomberg, qui venait de perdre la surintendance. M. de Charmasse a joint aux deux lettres de Jeannin plusieurs autres documents inédits, d'excellents commentaires et quelques rectifications de faits et de dates d'un véritable intérêt. — E. A.

Bretagne. — Nous recevons la première livraison, datée de mai, de la *Revue historique de l'Ouest*, publication qui paraîtra désormais tous les deux mois à Nantes. Le prix de l'abonnement annuel est de 12 fr. pour l'édition sur papier ordinaire et de 16 fr. pour l'édition sur papier teinté.

Champagne. — Une étude de M. Auguste Nicaise sur les *Terres disparues* (l'Atlantide, Théra, Krakatoa) vient de paraître à Châlons-sur-Marne.

— M. l'abbé Blondel vient de publier, avec l'approbation de Mgr l'archevêque de Sens, une *Vie des saints du diocèse de Sens et d'Auxerre*.

Forez. — A l'occasion du Congrès archéologique de Montbrison, M. Vincent Durand vient de publier dans le *Bulletin monumental* une *Bibliographie forézienne sommaire* (Caen, Le Blanc-Hardel, in-8) qui renferme l'indication des principaux ouvrages et mémoires publiés sur l'histoire et l'archéologie du Forez, sur les questions qui seront traitées aux séances et sur les localités que doit visiter le Congrès. C'est une heureuse innovation dont nous félicitons le nouveau directeur de la Société française d'archéologie.

GUYENNE. — M. Reinhold Dezeimeris, membre de l'Académie de Bordeaux et correspondant de l'Institut, vient d'être nommé bibliothécaire de la ville de Bordeaux en remplacement de M. Messier, qui prend sa retraite.

— M. Léo Drouyn vient de publier chez Feret et fils le troisième fascicule de ses *Variétés Girondines ou Essai historique et archéologique sur la partie de l'Ancien diocèse de Bazas renfermée entre la Garonne et la Dordogne*. Ce fascicule (p. 193-336 du tome III) est illustré de huit croquis dans le texte. Il se rapporte à huit gravées par l'auteur et de huit eaux-fortes excellentes paroisses parmi lesquelles on remarque la petite ville de Sauveterre-de-Guyenne. Tout ce qui concerne la topographie, l'archéologie, l'histoire politique et nobiliaire de ces communautés nous est donné par M. Léo Drouyn avec une érudition rare et une abondance extraordinaire de documents inédits empruntés non seulement aux dépôts publics, mais surtout aux riches chartriers des familles mentionnées dans l'ouvrage et à de nombreuses collections particulières. Il a été parlé plusieurs fois dans le *Polybiblion* des *Variétés Girondines*, et le dernier fascicule paru n'est pas fait pour infirmer l'excellente opinion qu'en ont conçue des juges compétents. Les notices de M. Drouyn sont de véritables modèles dont s'inspireraient utilement les érudits qui s'occupent de monographies paroissiales.

— M. L. Augier a fait tirer à part deux études curieuses qu'il a publiées dans le tome VIII des *Mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*. La première apporte une utile contribution au Folk-Lore français. Elle a pour objet : *La légende de la fontaine de Bertos et de la chapelle de Rétis, dédiées à sainte Catherine*, et est suivie d'une note très nourrie, sur un certain nombre de *Fontaines de dévotion* du diocèse de Bordeaux. L'autre étude est consacrée aux *Litres ou ceintures funèbres dans les Eglises*. Cette intéressante plaquette de 15 p. in-8 est accompagnée de trois planches.

C'est dans les *Annales de la faculté des Lettres de Bordeaux* que M. A. Communay a publié le travail qu'il vient de faire tirer à part à 50 exemplaires sous ce titre : *Le Comte de Toulouse et la bataille de Velez-Malaga (Documents inédits)* (Angers, imp. Burdin, 1885, in-8 de 40 p.). C'est un recueil de vingt-deux lettres inédites du comte de Toulouse et du duc de Gramont, extraites des archives particulières de M. le comte de Gramont d'Aster. Ces documents, fort intéressants en eux-mêmes pour l'histoire de la guerre de la succession d'Espagne, ont été publiés par le savant attaché à la Bibliothèque de Bordeaux avec une introduction et des notes où l'on retrouve l'érudition et la conscience dont il a donné tant de preuves dans ses publications antérieures. — A.

— M. l'abbé E. Bellemer fait imprimer en ce moment une *Histoire de la ville de Blaye depuis sa fondation par les Romains jusqu'à la captivité de la duchesse de Berry (1832-1833)*. Cet ouvrage renfermera un plan de l'ancienne ville.

LANGUEDOC. — M. Michel Nicolas vient de faire paraître à Montauban une *Histoire de l'ancienne Académie protestante de Montauban (1598-1659)* et de *Puylaurens (1660-1683)*.

— Un ouvrage en deux volumes, qui fournit [illegible] l'existence au moyen âge quelques détails nouveaux, doit bientôt paraître, par voie de souscription, chez l'éditeur Forestié, à Montauban ; il s'agit des *Livres de comptes des frères Bonis, marchands et banquiers à Montauban, de 1339 à 1369*.

MAINE. — M. E. Frain vient de publier *Le Tiers-État au Petit-Maine et paroisses environnantes*.

La Commission Félix et les suspects du département de la Mayenne, tel est le

titre d'une brochure que viennent d'éditer à Angers MM. Germain et Grassin et dont l'auteur est M. Queruau-Lamerie.

— Le même auteur publie chez l'éditeur Moreau, de Laval : *Les conventionnels du département de la Mayenne.*

NORMANDIE. — La Société rouennaise de bibliophiles vient de distribuer à ses membres *Les Dits de Hue Archevesque, trouvère normand du treizième siècle*, publiés avec introduction, notes et glossaire par M. A. Héron (1 vol. in-4 de XXIX-85 p.). Quelques exemplaires pour le commerce vont sortir des presses d'Esp. Cagniard. Cette même Société a décidé la réimpression d'une magnifique et rarissime publication du seizième siècle : *L'entrée à Rouen de Henri II et de Catherine de Médicis, en 1550;* le texte et les gravures de l'édition originale seront reproduits avec une exactitude scrupuleuse.

— La Société des Bibliophiles normands vient, de son côté, de publier en un volume in-4, d'après une édition du quinzième siècle, la seconde partie du *Mystère de l'incarnation et nativité de notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, représenté à Rouen en 1474* (éditeur, M. Pierre Le Verdier).

— Sous presse : *Notice sur Mgr l'abbé Isaac, vicaire général, doyen du chapitre métropolitain de Rouen*, par M. l'abbé Julien Loth (1 vol. in-8 carré).

— En préparation à Rouen : *Les coutumes anciennes de Lorriz, des bailliage et prévosté de Montargis, de Saint-Fergeau, pays de Puisaye, Chastillon-sur-Loing et autres lieux*, publiées par M. Ad. Tardif, professeur à l'École des Chartes, pour prendre place dans le *Recueil des textes pour servir à l'enseignement du Droit.*

— Vient de paraître : *Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie*, 1re partie *Perse*, par M. Joachim Ménant (1 vol. in-18, imp. Cagniard; Ernest Leroux, à Paris). La 2e partie : *l'Assyrie*, paraîtra vers le mois de janvier 1886.

— Mgr l'Archevêque de Rouen vient de faire imprimer : *Deuxième centenaire de Corneille. La séance du 19 mai 1885 à l'Archevêché de Rouen* (broch. gr in-8, Cagniard, 1885). Les pièces de vers : *A Corneille*, par M. l'abbé Duhamel, et *La vieillesse de Corneille*, par M. Paul Allard, feront l'objet de tirages particuliers.

SAVOIE. — Viennent de paraître à Annecy, chez l'éditeur J. Dépollier, *les Éphémérides annéciennes et savoyardes.*

— Le livre de saint François de Sales, l'*Étendard de la Croix*, a été, de la part de M. Eugène Ritter, l'objet d'une étude particulière : *Recherches sur un ouvrage de saint François de Sales.* — Un autre travail, également sur saint François de Sales, dont M. Munier est l'auteur, a récemment paru; il a pour titre : *Saint François de Sales, docteur en droit, avocat, sénateur; sa correspondance inédite avec Claude et Philippe Quoex.*

— M. le comte Amédée de Foras vient de publier une brochure intitulée : *Le comte Humbert Ier (aux blanches mains). Recherches et documents, par M. le baron Carutti di Cantagno.* Elle contient le résumé de tout ce qui, dans l'ouvrage italien du baron Carutti, concerne spécialement la province de Savoie.

ALLEMAGNE. — Une édition, en trois fascicules, de *morceaux choisis* de Victor Hugo vient d'être publiée par la librairie Trübner, de Leipzig.

— La maison Grote de Berlin commence la publication d'un splendide ouvrage (avec nombreuses planches et chromolithogr.) sur l'histoire de l'art allemand. *Geschichte der deutschen Kunst.* M. Dohne fera l'histoire de l'architecture; M. Bode, celle de la sculpture; M. Janitschek, de la peinture; M. Lippmann, de la gravure; M. Lessing, de l'art industriel. Ces noms nous garantissent un ouvrage vraiment scientifique. L'ouvrage sera complet en 24 livraisons, au prix de 2 fr. 50 chacune.

ANGLETERRE. — La Bibliothèque shakespearienne de Birmingham, exclusivement composée d'ouvrages relatifs à Shakespeare, a été une première fois détruite par un incendie en 1879, quinze années après sa fondation; elle comprenait alors 7,000 volumes. — Depuis, on a apporté une telle activité à reconstituer ces collections, qu'elles sont aujourd'hui numériquement égales aux premières, et en outre, bien supérieures comme valeur. Parmi les 6,734 volumes que renferme cette bibliothèque spéciale, on remarque 1 livre en langue gaëlique, 2 ouvrages hébreux, 42 hongrois, 62 scandinaves, 62 russes, 85 néerlandais, 147 italiens, 492 français et 1,847 allemands. Les œuvres mêmes du grand poète anglais (228 éditions complètes) forment un total de 3,877 volumes.

— Un ouvrage sur les graveurs italiens depuis Finiguerra jusqu'à la mort de Marc-Antoine, dont M. R. Fisher avait été chargé par les administrateurs du British Museum, va être très prochainement publié.

— Un correspondant de grand journal anglais, M. Scott, publie chez l'éditeur Fisher Unwin un livre d'actualité : *France and Tongking*.

— Les manuscrits thibétains rassemblés par le docteur Schlagintweit ont été achetés par l'administration de la bibliothèque bodléienne d'Oxford.

— Sous le titre de *Fasti arabici* doit bientôt paraître, dans la Clarendon Press, un travail de M. Stanley Lane Poole ayant trait aux inscriptions et devises figurant sur les monnaies musulmanes.

— Dans la seconde série des Sacred Books of the Tast va paraître le *Rig Veda*, traduit par le professeur Max-Müller.

— Sous presse : le *Journal* du général Gordon; ce document est précédé d'une préface et accompagné de notes rédigées à vue des papiers personnels du défenseur du Karthoum, par un cousin du général.

AUTRICHE. — La première traduction complète du *Talmud* de Babylone, ouvrage qui ne comprendra pas moins de 36 vol. in-4, est sur le point de paraître, en langue allemande, à Innspruck.

— L'imprimerie Rauch, à Innsbruck, a mis au jour un remarquable ouvrage en deux volumes, du P. Nilles S. J., professeur de droit canon à l'université de cette ville. En voici le titre : *Symbolæ ad illustrandam historiam ecclesiæ orientalis in terris coronæ Sancti-Stephani*. C'est un recueil de documents relatifs aux églises unies d'Autriche et extraits des diverses archives de Rome et de l'Empire austro-hongrois. Ils paraissent presque tous pour la première fois.

BELGIQUE. — L'Institut national de géographie de Bruxelles commence la publication d'une Bibliothèque géographique. Les deux premiers volumes (à 3 fr.), sont : *Libéria, fondation d'un État nègre libre*, par le colon. Wauwermans ; *Le Congo au point de vue économique*, par A. J. Wauters.

ESPAGNE. — Une publication bi-mensuelle nouvelle a fait son apparition à Madrid; nous avons reçu ses deux premières livraisons; elle a pour titre : *Boletin circulo filológico matritense*.

— L'ouvrage monumental, dont nous avons déjà plusieurs fois entretenu nos lecteurs : *España y sus monumentos* (Barcelona, éditeur Corteso), se poursuit avec activité. La dernière livraison s'occupe du Léon et des Asturies; — M. Adolfo de Herrera vient de donner le premier volume d'un grand ouvrage de numismatique espagnole : *Medallas de proclamationes y juras de los Reyos de España* (Madrid, Murillo, 1885, un in-fol. de 284 p. et 107 laminas). — Fernandez de Bethencourt : *Anales de la Nobleza de España* (Anuario, Madrid, 1885, in-8); — Piété : *El Apostolado seglar o manual del propagandista catolico en nuestros dias*, por Don Felix Sarda y Salvany, presbytero, director de la *Revista popular*. (Barcelona, Casals, in-8° de 408 p.)

Signalons encore : *El Aragon historico, pintoresco y monumental*, ouvrage important, dont le premier volume vient de paraître à Sarragosse (éditeurs, MM. Sébastien Montserrat et Joseph Pleyton). L'ornementation est abondante et de fort bon goût; et le *Diccionario biografico-bibliografico de los escritores aragoneses*, qui sera à la fois une nouvelle édition et une continuation de la *Biblioteca antigua y nueva de escritores aragoneses*. On sait que cette *Biblioteca* a pour auteur Don Felix José de Latassa, et se compose de 6 vol. in-fol. qui parurent en 1826 et années suivantes. Elle est aujourd'hui épuisée et introuvable. M. Gomez Uriel, archiviste et bibliothécaire du Collège des avocats de Sarragosse, a jugé avec raison qu'il y aurait intérêt à la publier de nouveau en la corrigeant et la complétant; mais au lieu de suivre l'ordre des temps comme son prédécesseur, il a adopté l'ordre alphabétique des noms; ce qui facilitera considérablement les recherches.

— M. Obrador y Bennasar, un poète baléarien qui s'inspire des *coplas* populaires dans son œuvre d'artiste et qui a publié différents travaux sur la littérature populaire, s'occupe activement de la constitution d'une Société de Folk-Lore à Majorque.

— Le gouvernement espagnol a confié à notre collaborateur M. Antonio Rubio y Zluch une mission dans les archives de la couronne d'Aragon. Il s'agit d'y puiser tous les documents relatifs à l'expédition des Catalans en Orient. M. Rubio prépare, depuis plusieurs années, un travail sur ce sujet et a déjà publié une monographie sur les historiens grecs qui ont, avant lui, traité la question.

— M. Félipe B. Novarro vient de fonder à Madrid une *Revista critica de Historia, literatura y bellas artes*, dans laquelle il insérera des travaux de critique sur les publications du jour (espagnoles et étrangères) et tous les discours académiques, universitaires, tous les mémoires, toutes les conférences données en Espagne qui méritent d'être collectionnés à cause de leur valeur intrinsèque.

— L'Association catalane d'excursions a publié, à l'occasion des Jeux Floraux, un volume de son président, M. Francisco Maspons y Zabros, *Cuentos popurlars catalans*, et décidé dans une de ses récentes sessions la constitution d'une section de Folk-Lore catalan.

Italie. — Le premier volume des Régestes de Clément V vient de paraître sous le titre suivant : *Regestam Clementis PP. V*, ex Vaticanis Archivis Leonis XIII Pont. Max. jussu et munificentia nunc primum editum cura monachorum Ord. S. Benedicti (Romæ, 1885, in-fol. de 609 p.). Plus de la moitié de ce magnifique volume est rempli par l'introduction.

— Le P. Vincent Vanutelli, auteur de plusieurs ouvrages consacrés à l'étude de l'Orient chrétien, a publié un nouveau volume intitulé : *Le Rive del Danubio nel millenario di Sicketadio. Un VIII sguardo all' Oriente.* — A en juger par le présent aperçu, les sept précédents doivent être aussi pleins d'intérêt.

— Signalons une revue nouvelle : la *Rivista storica mantovana.*

— La librairie Agnelli, de Milan, met en vente les premiers fascicules, publiés par M. Cesare Cantù, des *Corrispondenze dei diplomatici della Republica e del regno d'Italia, 1796-1814.*

— Un grand dictionnaire bibliographique des ouvrages anciens et modernes se rapportant à la Sicile ou écrits par des auteurs siciliens vient de paraître chez l'éditeur Gianni, à Palerme. Ce dictionnaire, dont l'auteur est M. Mira, est intitulé : *Bibliographia siciliana.*

— Les Pères du collège de Saint-Bonaventure ont publié récemment à Quaracchi, près Florence, le tome Ier des *Analecta Franciscana.*

l'autre idiomes, par M. Romanovitch. (Cette étude a été publiée aux frais de la municipalité de Novgorod) ; — *SS. Cyrille et Méthode*, par Gorojanski. (Édition de la Bibliothèque populaire, avec une chromolithographie.) ; — *SS. Constantin (nommé Cyrille) et Méthodius, docteurs des Slaves*, par Belaïev (Moscou) ; — *Biographie des SS. Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves*, avec une chromolithographie (Moscou) ; — *Recueil slave*, publié à Varsovie par les professeurs de l'Université.

— L'Académie des sciences prépare un recueil pour servir à l'histoire de l'ancienne langue russe. Le premier volume de ce recueil contiendra, entre autres, une étude sur le texte ostromirien de Vostokov, comparé au texte original.

— A ce qui a été dit des écrits laissés par le comte Alexis Ouvarov, nous pouvons ajouter que l'un d'eux est consacré au « *Symbolisme chrétien.* »

Serbie. — M. Emile de Borchgrave vient de publier dans le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, et de tirer à part (Bruxelles, F. Hayez, in-8 de 60 p.) un fragment d'un travail considérable qu'il intitule : *L'empereur Etienne Douchan de Serbie et la péninsule balkanique au XIVe siècle.* Ce travail, uniquement fait d'après les sources serbes et grecques, a mérité les plus grands éloges des périodiques serbes, et spécialement de l'*Oustavnost* (numéro du 11 décembre 1884).

Suisse. — On annonce comme très prochaine l'apparition d'une étude qui a pour titre : *Traditions nationales de la Suisse*, et dont l'auteur est M. P. Vaucher.

— *La Science pratique*, journal de procédés et de recettes modernes se rattachant aux arts, à l'industrie et à la vie pratique : telle est la publication nouvelle dont le premier numéro vient de paraître à Fribourg (Suisse). Le prix d'abonnement est de 6 fr. par an.

— M. Édouard Montet, de l'Université de Genève, termine un ouvrage considérable sur la littérature vaudoise. Il y étudie en détail les manuscrits vaudois conservés dans les grandes bibliothèques d'Europe, notamment à Genève, à Dublin et à Cambridge, et les soumet, dit-on, à une sévère critique.

— A l'occasion du centenaire de l'Académie de Zurich, ce corps savant a chargé son président, l'historien Meyer von Knonau, d'écrire son histoire et la biographie de ses fondateurs.

Tunisie. — La Société Carthaginoise pour la propagation des études historiques, géographiques et archéologiques, en Tunisie, ayant pour but l'étude historique et géographique de la Tunisie, la description et la conservation de ses monuments, vient de se fonder à Tunis, grâce à l'initiative de M. B. de Royaumont, directeur du journal l'*Indépendant Tunisien*. Elle publiera un bulletin alimenté par les travaux de ses membres. C'est le premier établissement scientifique libre qui ait pris naissance en Tunisie.

Inde Anglaise. — Dans l'*Academy* du 24 janvier, on lit de curieuses données sur le nombre des livres publiés pendant le premier semestre de 1884 dans le seul ressort de la présidence de Madras. On en compte 382, dont 185 religieux. Sur ce nombre, 76 appartiennent à la religion hindoue et ne représentent pas moins de 66,320 exemplaires ; 63 appartiennent à la religion chrétienne (206,000 exemplaires pour les livres protestants et 4,000 pour les livres catholiques), 44 enfin à la religion musulmane, avec un total de 44,000 exemplaires.

— *La Société asiatique du Bengale* annonce dans ses *Proceedings* qu'elle va entreprendre la publication des ouvrages suivants : le *Niâya Vârtika*, du septième siècle, sur la philosophie niâya ; — le *Tantra-Vârtika*, sur la philo-

doct. Potagos (in-8, Fischbacher). — *Aux pays du Soudan. Ragos, Mensah, Souakim*, par Denis de Rivoyre (in-12, Plon, Nourrit et Cie). — *En Chine*, par Allou (in-8, Delagrave). — *Les Japonais, leur pays et leurs mœurs. Voyage autour du monde*, par Raymond de Dalmas (in-12, Plon, Nourrit et Cie). — *De Paris à San-Francisco*, par Alex. Lambert de Sainte-Croix (in-12, Calmann Lévy). — *Voyage au Mexique, de New York à Vera-Cruz par terre*, par Jules Leclercq (in-12, Hachette). — *Un missionnaire des Hurons*. Autobiographie du R. P. Chaumonot, S. J. (in-12, Oudin). — *Le R. P. Barbe, de la Cie de Jésus*, missionnaire à Madagascar (in-12, Oudin). — *Le pénitent breton Pierre de Kériolet*, par Le Gouvello (in-12, Bray et Retaux). — *Le Père Oswald*, véritable histoire catholique, par un prêtre du diocèse de Paris (in-8, librairie de l'Œuvre de Saint-Paul). — *Les grandes leçons de l'antiquité chrétienne*, par A. Pelissier (in-12, Hachette). — *Dissertationes selectæ in historiam ecclesiasticam*, par Bernard Jungmann; Ve vol. (in-8, Lethielleux).— *Discours sur l'histoire de France*, par le comte Ch. de Moüy (in-12, Hachette). — *Études sur François Ier, roi de France*, par M. Paulin Paris (2 vol. in-8, Techner). — *Anne de Montmorency, grand-maître et connétable de France, à la cour, aux armées et aux conseils du roi François Ier*, par François Decrue (in-8, Plon, Nourrit et Cie). — *François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV*, par Miron de l'Espinay (in-8, Plon, Nourrit et Cie). — *L'Europe et la Révolution française*, par Albert Sorel (in-8, Plon, Nourrit et Cie). — *Histoire de M. Emery et de l'Église de France pendant la Révolution*, par Élie Méric (in-8, Palmé). — *Documents sur la Révolution. Lyon et ses environs sous la Terreur*, par Salomon de la Chapelle (in-8, Lechevallier). — *Le Directoire et l'expédition d'Égypte*, par Boulay de la Meurthe (in-12, Hachette). — *La Vie rurale dans l'ancienne France*, par Albert Babeau. 2e édition (in-12, Émile Perrin). — *Chute d'une république. Venise, d'après les archives de la République*, par Ed. Bonnal (in-12, Didot). — *L'expansion de l'Angleterre*, par J.-R. Seely, traduction par J.-B. Baille (in-12, Armand Colin et Cie). — *Noms locaux tudesques*, par l'abbé Fabre d'Envieu (in-12, Thorin).— *Le Meuble. Antiquité, moyen âge et la Renaissance*, par A. de Champeaux (in-8, Quantin). — *La Chartreuse de N.-D. du Puy*, par l'abbé G. d'Arsac (in-12, Freydier, au Puy).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Sur un exemplaire de la Croix du Maine. — Qu'est devenu l'exemplaire de la *Bibliothèque françoise* de la Croix du Maine que mentionne le P. Niceson (*Mémoires*, t. V, p. 201, article *Mellin de Saint-Gelais*)? Voici la phrase du savant biographe : « Une note manuscrite de l'exemplaire de la Croix du Maine, qui est à la Bibliothèque du duc de Maillet, marque qu'il mourut en 1558. » Sait-on de qui sont les notes dont l'exemplaire était enrichi?

UN CURIEUX.

Sur un bon mot du cardinal de Sourdis. — M. Georges Picot raconte, dans son *Histoire des États-Généraux* (t. III, 1872, p. 369), une querelle qui éclata (janvier 1615) entre le prince de Bouillon et le cardinal de Sourdis, et il ajoute : « Il courut, même à cette époque dans Paris un mot spirituel du prélat : *Vous avez la tête bien légère*, disait M. le Prince. A quoi le Cardinal lui repartit : *Je n'irai pas chercher du plomb dans la vôtre.* » La piquante réponse de l'Archevêque de Bordeaux est-elle authentique? Quels sont les auteurs contemporains qui la rapportent?

UN CURIEUX.

Armoiries de Mgr d'Osmond. — Quelles étaient les armoiries de

Mgr
Com
de s
mon

La
—Qu
etc.,
l'abl
pour
Loui

Ui
288).
se ti
cun
celu
Sanc
d'ap
sanc
que
de t
vrai
diqu
imm
circo
duct
bien
sion

Li
La S
Sain
XIe
p.32
Jour
part
M. (

U
rhi
en q
et fi
gouv
Le
rau
ur-
lor

V
l'au
port
or I
rièr
u'il
C'es

raires sur les almanachs Orléanais, par M. de la Place de Montévray. Orléans, 1836, in-8 de 32 p. (Extrait du t. XIV des Annales de la Société Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans). On trouve dans cet opuscule l'indication des principaux articles d'histoire, de biographie, de topographie, etc., publiés dans les *Etrennes, Calendriers* et *Annuaires* d'Orléans. L'auteur a complété son travail par une liste alphabétique des noms des communes du département du Loiret dont les monographies ont paru dans l'*Almanach historique de la ville, diocèse et bailliage de Sens* de 1763 à 1781. — *Catalogue des livres anciens et modernes provenant de l'exposition faite à Orléans en mai et juin 1868*, par la Société des Amis des Arts d'Orléans. Orléans, Herluison, 1868, in-8 ; ouvrage très incomplet, divisé en première partie, *Plan d'une bibliothèque orléanaise*, et deuxième partie, *Auteurs orléanais*. — *Répertoire archéologique du département du Loiret*. Orléans, Herluison, 1877. La partie concernant la ville d'Orléans est suivie de la monographie du canton d'Olivet. L'ouvrage n'a pas été poursuivi. — *Le Bibliophile orléanais*, recueil littéraire et bibliographique consacré à l'histoire de la province. Fascicules paraissant sans aucune régularité depuis environ vingt-cinq ans chez Herluison, libraire à Orléans. C'est un catalogue de librairie ancienne et moderne. — *Table générale des matières contenues dans les Bulletins, Annales, Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans*. Orléans, Puget, 1874. Analyse bibliographique de 46 vol. publiés de 1810 à 1874.

ERRATA

Page 79, ligne 30, au lieu de *XV*e siècle, lisez *IX*e siècle.

Page 192, lignes 2 et 4 de la deuxième question, au lieu de *Caba*, lisez *Cats*.

Page 352, ligne 4, au lieu de *bavardages abstraits*, lisez *bavardage abstrait ;* — ligne 18, au lieu de pénombre *distraite*, lisez pénombre *discrète ;* — ligne 39, au lieu de *deux* rapports, lisez *onze* rapports.

Page 353, ligne 36, au lieu de *Il* estime, lisez *J'*estime.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Spicilegium dogmatico-biblicum, seu Commentarii in selecta sacræ Scripturæ loca quæ ad demonstranda dogmata adhiberi solent (*P. J. Corluy*, in collegio Lovaniensi Societatis Jesu S. Sripturæ professore). Tomus secundus 218

L'Evangelo, ossia Vita di Jesù Cristo narrata dai quattro evangelisti, con brevi Commenti dogmatici e morali, del sacerdote *Luigi Arosio*. 34

Essais d'Exégèse (*C. Fillion*). 34

Atlas d'Histoire naturelle de la Bible d'après les monuments anciens et les meilleures sources modernes et contemporaines, destiné

.tell
ice,

bli

ur
A. M
tria
Dav

exte
iter
ure
. He
ır ät
echt
l'his
sias

e lit
n (*D*

nat

Dom
. Aca
tiner
e m
odal
iæ, l
i cur
De L
nclu
le l'I
tholi
atolic

ifiqu

ıe e
l d'C
e gé
me
iqu
du
rs e
n p
Lo
holi
sur
upt
Pr
atéc
ruct
ien
los
afis
de
l'A
Sé
r de

De la Crèche au Calvaire : Méditations à l'usage de la Jeunesse, d'après saint Bonaventure et saint Ignace, précédées d'une Introduction par Mgr d'Hulst, prélat de la Maison du Pape 104
De la Résurrection à l'Ascension, et du Cénacle à Rome : Méditations d'après saint Bonaventure et saint Ignace, par l'auteur de l'ouvrage intitulé : De la Crèche au Calvaire. 104
Lettre d'un catholique à une protestante son amie. Le Pape : primauté et infaillibilité ; l'Immaculée Conception ; les Indulgences. 105
Les Confessions de saint Augustin, traduction nouvelle (*l'abbé Barral*). 105
Abandon à la divine Providence, ou le Don de soi-même à Dieu (*l'abbé J. H. Olivier*, docteur en théologie). 106
Ars bonæ mortis, sive Quotidiana ergà B. Matrem Mariam Pietas ad felicem mortem obtinendam utilissima 106
Le Livre de Persévérance, Conseils après la Première Communion (*G.-A. Heinrich*, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon) . . . 107
Manuel de piété du jeune Écolier, à l'usage des lycées, collèges et maisons d'éducation (*l'abbé de Bonfils*, premier aumônier du lycée de Vanves). 107
L'Imitaciou de Jésu-Chrit traduito en lengo d'Oc (*R. P. A. Croc*, de la Souciétat das PP. de la Miséricordo). 108
L'Introduction à la vie dévote du bienheureux François de Sales, évêque et prince de Genève ; revue par l'auteur avant son décès. 108
Mois de Marie, Reine de France (*le P. Marin de Boylesve*, S. J.) . . 109
Le Culte de Marie proposé aux jeunes gens, ou Considérations pour le Mois et les fêtes de Notre-Dame (*le P. Julien Volckxsom*, de la Compagnie de Jésus). 3e édition. 109
Les Prières du Chrétien, Credo, Pater, Ave, commentées (*le P. Marin de Boylesve*). 110
Saint Michel d'après la Bible et d'après la tradition (*le même*). . . 110
Le Décalogue en action (*le même*) 111
Les Droits de Dieu (*le même*). 111
Défense de la Foi (*le même*) 112
La France et le Cœur de Jésus (*le même*) 112
Saint Raphaël, l'ange des voyageurs, des infirmes et des affligés (Neuvaine) (*le même*). 112
Dimanche et Lundi (*le même*). 112
Dies iræ, application des sens d'après la méthode de saint Ignace (*le même*). 112
Paroles d'or (recueillies par le *P. de Boylesve*) 113
La main de Dieu (*le même*) 113
Chemin de la Croix, à l'intention du salut de la Patrie. 113
Messe pour la Patrie, ou Prières pour entendre le saint Sacrifice à l'intention du salut de la Patrie. 113
Allons au ciel : Manuel de l'âme pieuse 113
Pieuses lectures offertes à la jeunesse chrétienne (*le R. P. Dolmas*). 114
La Semaine-Sainte : Exercices et Méditations. Souvenirs d'une Retraite du P. de Ravignan (recueillis par *Mgr de Ségur*). 115
Pensons au Purgatoire, ou nos Suffrages pour les morts (*l'abbé F. Chapot*, aumônier de la Providence de Nîmes). 450
La Vie 530
La Mort. 530

Mythologie et religion des peuples orientaux. Esame critico del sistema filologico e linguistico applicato alla mitologia e alla scienza delle Religioni (*C. de Cara*). 328

Études sur les Mœurs Religieuses et Sociales de l'Extrême-Orient, par sir *Alfred Lyall*, lieutenant gouver-

neur des provinces du Nord-Est de l'Inde. Trad. de l'anglais. Paris, Ern. Thorin, 1885, in-8 de LXIV-534 p. — Prix : 12 fr. . . 507
Brahmakarma, ou rites sacrés des brahmanes, traduit du sanscrit et annoté par *A. Bourquin* (Extrait des *Annales du Musée Guimet*, tome VII) 35
Le Bouddha, sa vie et sa doctrine (*Eugène Virieux*, licencié en théologie) 36

Mélanges. Œuvres choisies de Son Eminence le cardinal *Lavigerie*, archevêque d'Alger 330
Œuvres pastorales et oratoires de *Mgr Perraud*, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. Tome III 422

JURISPRUDENCE

Histoire du droit et du droit comparé. Études sur l'ancien droit et la coutume primitive, traduit de l'anglais (*Sumner Maine*) 140
Lord Erskine. Étude sur le barreau anglais à la fin du dix-huitième siècle (*Henri Duméril*, docteur en droit, maître de conférence auxilaire à la Faculté des Lettres de Toulouse) 332
Della filosofia del Dritto (*Diodato Lioy*) 385
Principii d'una preistoria del Diritto come propeteudica alla preistoria del Diritto romano (*A. Zocco-Rosa*) 387
Essai sur l'histoire du droit français depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, y compris le droit public et privé de la Révolution francaise (*F. Laferrière*, membre de l'Institut) . . . 387
Traité élémentaire de droit musulman algérien, t. Ier (*E. Zeys*) . . 395

Droit public. Code électoral, ou manuel pratique des élections municipales, départementales et politiques (*Ambroise Rendu*) . . . 388
L'individu contre l'État (*Herbert Spencer*), trad. de l'anglais par *J. Gerschel* 392
Études de droit constitutionnel. France, Angleterre, États-Unis (*E. Boutmy*) 392

Droit international. Traité de droit international public européen et américain, t. Ier (*P. Pradier-Fodéré*) 394

Droit civil. La Posesion, su nocion en el derecho abstracto (*Ramon de Dalmau y de Olivart*) 387
Code du divorce, commentaire de la loi du 27 juillet 1884 (*Charles Constant*) 388
Traité théorique et pratique du contrat d'assurance contre l'incendie, d'après la doctrine et la jurisprudence (*H. de Lalande* et *Abel Couturier*) 389
Traité du contrat de Louage (*L. Guillouard*, professeur de droit civil à la Faculté de Droit de Caen) 389
Droits et devoirs de la femme devant la loi française (*N. M. Le Senne*. 395
Traité de droit naturel théorique et appliqué. Tome Ier (*Tancrède Rothe*) 228
La femme et le droit, étude historique sur la condition de la femme (*Louis Bridel*) 531
Della responsabilita legale dei genitori, tutori, institutori, pedagogi, etc. Annotations critiques pour le Congrès pénitentiaire international de Rome (*Valentino Rivalta*) 395

Droit commercial. Traité de droit commercial et maritime, t. IV (*Arthur Desjardins*) 391
Manuel pratique et commentaire de la loi du 19 mai 1874 sur le tra-

vail des enfants et des filles mineures dans l'industrie (*Eugène Tallon*) 391

Droit pénal. Beccaria et le droit pénal (*Cesare Cantù*, trad. par *Jules Lacointa* et *C. Delpech*) 388

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Aristotelis opera omnia quæ extant, brevi paraphrasi et litteræ perpetuo inhærente expositione illustrata (*Silvestro Mauro*, S. J.). I, cont. Logicam, Rhetoricam Poeticam . . 481

Summa philosophiæ D. Thomæ Aquinatis doct. Angel., ex variis ejus libris in ordinem cursus philosophici accommodata (*Cosmo Alamanno*, S. J.). Tomi I sectio I. Logica 485

Traité de la connaissance intellectuelle d'après saint Thomas d'Aquin (*le P. Liberatore*), trad. sur la 3e édit. ital., avec l'approb. de l'auteur, par *l'abbé F. Deshayes*, doct. en théol. 488

Ethicæ seu philosophiæ moralis notiones in tyronum commodum et usum, opera et studio *Thomæ Sucona y Vallès*, Sacri-Montis Illipulitani canonici 489

Elementos de etica general (*P. José Mendive*) 490

Elemento de derecho natural (*el mismo*). 490

Leçons de philosophie (*Élie Rabier*, prof. de phil. au lycée Charlemagne). T. I. Psychologie. 491

Les émotions et la volonte (*Alex. Bain*, prof. à l'Univ. d'Aberdeen), trad. de l'angl. sur la 3e éd. par *P. L. Le Monnier* 494

Les maladies de la personnalité (*Th. Ribot*, direct. de la Revue philosoph.) 495

Le nouveau spiritualisme (*E. Vacherot*, m. de l'Institut) 497

Histoire générale de la philosophie depuis les temps les plus reculés jusqu'au dix-neuvième siècle (*V. Cousin*). 11e édit., revue par l'auteur et publ. par *M. Barth. Saint-Hilaire*, avec une table des matières 499

Les maîtres de la pensée moderne (*Paul Janet*, de l'Institut) . . . 500

La morale anglaise contemporaine. Morale de l'utilité et de l'évolution (*M. Guyau*). 503

La philosophie des Grecs, considérée dans son développement historique (*Édouard Zeller*, professeur à l'Université de Berlin). — Tome III. Deuxième partie, première section : Socrate et les socratiques. Traduction de *M. Belot*, professeur au Lycée de Brest 422

Philosophie du droit social (*Mgr Hugonin*, évêque de Bayeux et Lisieux). 333

Morale. La vie dans le mariage (*Antonin Rondelet*) 42

La Bonté, science de la vie (*l'abbé Achille Meuley*, vicaire à N.-D. de Lorette 261

Éducation et enseignement. L'esprit de l'éducation (*Mgr Amable Béesau*, protonotaire apostolique) 263

La mission de l'ecole et l'influence des examens sur le développement intellectuel et moral de la jeunesse (*H. Liniger*). 60

Les inepties et le monopole de quelques livres scolaires officiels adoptés dans les écoles publiques de Paris et recommandés par M. le Ministre de l'instruction publique pour les lycées et collèges (*un Délégué cantonal*). 430

L'éducation à notre époque par un père de famille (*le Dr Boullet*) . 262

La question des manuels d'instruction morale et civique (*l'abbé Chabot*) 431

Les voyages d'étude et l'esprit d'entreprise (*E. Van der Laat*). . . 531

Économie sociale et politique. Essai de science sociale et éléments d'économie politique (*l'abbé P. Guillemenot*, chanoine de Nevers) 59
Le danger social, ou deux années de socialisme en Europe et en Amérique (*l'abbé Winterer*, député d'Alsace-Lorraine au Reichstag). 451
Du principe de la population (*Joseph Garnier*, membre de l'Institut), deuxième édition, précédée d'une introduction et d'une notice par *M. G. de Molinari*, correspondant de l'Institut, augmentée de nouvelles notes contenant les faits statistiques les plus récents et les débats relatifs à la question de la population, avec un portrait de l'auteur. 232
Des origines de la charité catholique, ou l'état de la misère et de l'assistance chez les chrétiens pendant les premiers siècles de l'Église (*H. Tollemer*, prêtre du diocèse de Coutances). 510
La Charité privée à Paris (*M. Maxime du Camp*, de l'Académie française). 233

Finances, Industrie, Commerce. Organisation du crédit au travail (*Léon Herniaux*) 509
Les Associations coopératives en France et à l'étranger (*P. Hubert-Valleroux*) 37
L'Association chrétienne des honnêtes gens sur le terrain des affaires 452
Des échanges entre les nations. Situation industrielle et agricole de la France (*A. de Bordas*). 453

Sciences naturelles. Grundzüge der Physischen Erdkunde (*Dr A. Supan*) 317
Lehrburch der Geophysik und physikalischen Geographie (*Dr S. Günther*) 318
Handbuch der Gletscherkunde (*Dr A. Heim*) 318
Das Antliz der Erde (*Ed. Suess*) 319
Uber Thalbildung (*Dr F. Löwl*) 322
Etudes géologiques sur le Pays-d'Enhaut (Alpes Vaudoises) (*Hans Schardt*) 323
Geologische Uebersicht von Montenegro (*Dr E. Tietze*) 324
Carte géologique générale de la Suède (*M. Nathorst*). 324
Atlas von China. Orographische u. geologische Karten zu d. Verf. 's Werk : China (*F. von Richthofen*) 325
Handwörterbuh der Mineralogie, Geologie u. Paleontologie (*Kenngott, von Lasaulx u. Rolle*) 326
Sur l'origine du monde. Théories cosmogoniques des anciens et des modernes (*H. Faye*, de l'Institut). 335

Mélanges. Les Habitants de Suriname. Notes recueillies à l'exposition d'Amsterdam, en 1883 (*le prince Roland Bonaparte*) 144
Les Roches. Description et analyse de leurs éléments et de leur structure (*Ed. Jannettaz*) 235
Cours de Minéralogie (*A. de Lapparent*, ancien ingénieur des mines, professeur à l'Institut catholique de Paris) 39
Zoologie (*M. Maurice Girard*, docteur ès sciences, agrégé de l'Université, etc.) 38
Le vol des araignées. — La cave des apiculteurs (*le R. P. Babaz*, S. J.), avec une notice biographique par *Mme Claudius Lavergne*. 453
Dictionnaire d'agriculture. Encyclopédie agricole complète (*J. A. Barral*. Premier fascicule (ABA-AJO) 424

Biologie. Clinique médicale. Tome III. Traité théorique et pratique de la fièvre typhoïde ou dothiénentérique (*le Dr Noël Gueneau de*

Mussy, médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie de médecine, etc., etc.). 336

Astronomie. Annuaire pour l'an 1885, publié par le Bureau des Longitudes. Avec des notices scientifiques 511

Art Militaire. Les Torpilles (*le lieutenant-colonel Hennebert*, ancien professeur aux Écoles nationales des mines et des ponts et chaussées) 59
Les armées étrangères en campagne (*M. A. Dally*, lieutenant-colonel commandant le 98e régiment territorial d'infanterie) 363
Manuel du petit Marin (*Auguste Cœuret*) 63

Beaux-Arts. La délicatesse dans l'art (*Constant Martha*, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris) 236
Études sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne en Italie, et mélanges archéologiques (*Louis Lefort*) 337
Fleurs et peinture de fleurs. France et Italie, Flandre-Hollande (*Loir-Mongazon*). 358
Les Médailleurs de la Renaissance (*Aloiss Heiss*) 236
Dictionnaire des émailleurs. Biographies, marques et monogrammes (*E. Molinier*, attaché à la conservation du Musée du Louvre) 60
Les Manuscrits et la Miniature (*A. Lecoy de la Marche*). 146
A B C de la photographie moderne, contenant des instructions pratiques sur le procédé sec à la gélatine (*W. K. Burton, C. E.*). Traduit de l'anglais sur la 3e édition (1883) par *G. Huberson* . . . 162
Charles Blanc et son œuvre. Critique, histoire et théorie des arts du dessin : architecture, sculpture, peinture-ornement (*Tullo Massarani*, correspondant de l'Institut), avec une introduction par *Eugène Guillaume*, membre de l'Institut. 163
Histoire de la Musique (*H. Lavoix*). 237
Souvenirs (*Richard Wagner*), traduits de l'allemand pour la première fois par *Camille Benoit*. 146

Mélanges. Les Oiseaux de chasse (*le marquis G. de Cherville*) . . . 358

BELLES-LETTRES

Rhétorique et Éloquence. L'Éloquence académique. Choix de discours prononcés en séances de l'Académie française, depuis sa fondation jusqu'à nos jours 61

Philologie. Grammatica Indostana, ad uso degli Italiani (prof. *Al. Ed. Foulques*). 60
Paléographie des classiques latins, collection de fac-similé des principaux manuscrits de Plaute, Térence, Varron, Cicéron, César, Cornélius Népos, Lucrèce, Catulle, Saluste, Virgile, Quintilien, Juvénal, Tacite, Pline le jeune, Suétone, etc., (*Émile Châtelain*, ancien membre de l'École française de Rome, maître de conférences à l'École pratique des Hautes Études. (Héliogravure P. Dujardin) 338
Études sur la langue et la grammaire de Tite-Live (*Othon Riemann*). 513
P. Terentii Adelphoe, texte latin publié avec un commentaire explicatif et critique (*Frédéric Plessis*, maître de conférences de langue et littérature latines à la faculté des lettres de Caen). . 41

Poésie. Les traductions en vers français au moyen âge (*Jean Bonnard*). 425
Cansons y follies populars recullides al pea de Montserrat (*Bertran y Bros*) 514

Petits poètes du dix-septième siècle. Poésies du chevalier de Bonnard, avec une notice bio-bibliographique (*Martin-Dairvault*). 240
Chansonnier historique du dix-huitième siècle, publié avec introduction, commentaires, notes et index par *Ém. Raunié*, archiviste paléographe, orné de portraits à l'eau-forte, t. IX et X 238
Œuvres poétiques d'André Chénier, publiées avec une introduction et des notes (par *Eugène Manuel*). 148
Chansons de France pour les petits Français, avec accompagnement de M. J.-B. Weckerlin 164
Contes macabres et autres et Improvisations poétiques (*Jules Nollée de Noduwez*). 117
Traité de versification française (*Louis Mainard*) 119
Les élévations (*Emmanuel des Essarts*). 119
L'âme pensive (*Charles Fuster*) 120
Souvenance, poésies (*Paul Mariéton*), avec une préface de *Joséphin Soulary* et une lettre de *Frédéric Mistral*. 120
Les roses fauchées, poésies posthumes (*Camille Macaigne*) . . . 121
Dents de lait, premières poésies (*Joseph Roy*), avec dessins de *Joannés Drevet*. 122
Les nocturnes (*Carlos Rendon*) 122
Muse et Musette (*Désiré Le Maître*). 122
Sonnets et petits poèmes (*Charles de Guerrois*). 122
Mes nouvelles pensées. Chants du cœur et de la nature (*Ernest Magnant*) 123
Grèves et Falaises. Rimes dernières (*Ernest Ameline*). 124
Martyrs et poètes. Souvenirs du séminaire des missions étrangères. 124
Un Poète. Chants de rénovation (*E. de Villedieu*) 124
Le cri d'alarme. Au roi, au peuple. L'école sans Dieu. La croix du chemin. Les croix brisées. Mort d'Henri V (*Camille de Lys*). . . 124
Ode au général Margueritte (*Gustave Vautrey*). 124
France et Lorraine. Rome et Bretagne. Patrie. Famille (*Auguste Charaux*). 124
La Gerbe, poésies (*Jules Barbier*) 125
Les Lambrusques (*Camille Delthil*). 126
Vieux airs et jeunes chansons (*Charles Frémine*) 127
Contes d'aujourd'hui (*Mardoche*) 127
Plein air (*Antoine de Bengy-Puyvallée*). 128
Mes accès (*J. Rousseau*) 128
Poésies (*Frédéric Marth*) 128
L'étoile sainte (*Albert Jounet*) 129
Çà et là, poésies (*Frédéric Tarrière*) 129
L'âme inquiète (*Gaston de Raimes*). 130
Ruades et caresses (*Georges Bertal*) 130
Le paradis moderne (*Paul Marrot*). 130
Les blasphèmes (*Jean Richepin*). 131
Poèmes tragiques (*Leconte de Lisle*) 132
Le monument d'Alexandre Dumas 135
Le roman de l'Islande, poème (*O. J. Richard*) 135
Eugène Onéghine, roman en vers (*Pouchkine*), traduit du russe par *Wladimir Mikhailow*) 136
Les Bucoliques et les petits poèmes de Virgile, traduits vers pour vers en regard du texte latin (*Philibert Le Duc*). 136
Les cinq livres des astronomiques de Marcus Manilius. Traduction en vers (*Louis Ricouart*). 137
Poésies posthumes d'*Auguste Barbier*, de l'Académie française, revues et mises en ordre par MM. *A. Lacaussade* et *E. Grenier* . . 137
Les Contre-blasphèmes, sonnets. Péchés de jeunesse (*Alfred Dubout*) 137
Livret de vers anciens (*Jacques Madeleine*) 138

Émaux Bressans *Gustave Frédé* 138

Théâtre. Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent *Arthur Pougin* 44
Théâtre choisi de P. Corneille. Première partie, contenant Le Cid, Horace, Cinna. Préfaces, avec notes, analyses, appréciations et questionnaires *le P. A. Sanger*, de la Compagnie de Jésus . . 426
Petites comédies rares et curieuses du dix-septième siècle, avec notes et notices *Victor Fournel* 239
Sacountala, drame en sept actes, traduit par M. *Abel Bergaigne*, maître de conférences à la Faculté de Paris 44
Le manuscrit, comédie en un acte, en vers *Edmond Blanquier* . . . 396
Les Rantzau, comédie en quatre actes *Emmanuel Gustin* . . . 397
La maison des deux barbeaux, comédie en trois actes et en prose *André Theuriet* et *Henri Lyon* 399
Denise, pièce en quatre actes *Alexandre Dumas fils* 401
Les petites Godin, comédie-vaudeville en trois actes *Maurice Ordonneau* 403
La vie mondaine, opérette en quatre actes *Emile de Najac* et *Paul Ferrier* 403
La Parisienne, en trois actes, en prose *Henri Becque* 405
Le théâtre en France *P. Aristide Prévost* 405
Le fils aîné de saint Louis, tragédie en cinq actes, en vers *l'abbé Camille Artaud* 407
Moines et brigands, et autres petits drames *Eugène de Margerie*, . 408
Héraclius, ou l'exaltation de la Croix, tragédie en cinq actes et en vers, avec chœurs *le P. Marie Marcel Chapon* 409
Le spectre de Hamlet. Chef-d'œuvre de littérature étrangère *Shakespeare* 263
Commedia di diece vergine 454

Romans, Contes et Nouvelles. Valerie *Mme de Krudener* . . 43
Lucifer *Ferdinand Fabre* 5
L'Amour impossible. La Bague d'Annibal *Jules Barbey d'Aurevilly*. 6
Le Vice suprême Études passionnelles de décadence *Joséphin Péladan* 10
L'Impératrice Wanda, par ** 12
Plume et Poil (*Gyp* 14
Les Monach roman parisien *Robert de Bonnières* 15
L'Innocent *Émile Pouvillon* 17
Le Moulin Blant (*Émile Dodillon* 18
Les Vices de M. Benoît (*Henri Demesse* 18
Remords d'une Mère *René Asse* et *Auguste Boyer* 20
Bouche Verte *Simon Boubée* 20
L'Affaire du Malpet *Charles Lomon* 22
La Chambre n° 7 *Raoul de Navery* 23
Cabotine (*Jules Demolliens* 23
Le Beau Colonel *A. Beaumont* 25
La Guerre et la Paix, roman historique *le comte Léon Tolstoï*), traduit en français, avec l'autorisation de l'auteur, par une Russe. 25
Une Histoire Écossaise, d'après l'anglais de *Mrs Oliphant* (*Mme Cornélis de Witt*, née *Guizot*). 27
Belinda (*Rhoda Broughton* , traduit de l'anglais par *Mme C. du Parquet*. 27
Les Ormes (*Henry Gréville*) 28
La Victoire du Mari (*Gaston de Varennes*). 28
La Petite Lazare (*Mme Marie Robert Halt*). 29
Guillemette (*Zari*) 30
Le Fleuve d'Or (voyages et aventures) (*Lucien Biart*). 30
Pures Amours, récits empruntés à l'anglais (*Mme la comtesse Agénor de Gasparin*). 31

Milord et Milady (*P. Brada*). 32
Les Lendemains du Bonheur (*Albert Leroy*). 33
Germinal (*Émile Zola*). 289
Olivier Maugant (*Victor Cherbuliez*, de l'Académie française). . . 292
Cruelle Énigme (*Paul Bourget*). 294
La Boîte à Musique (*Charles Leroy*). 296
Jean-des-Figues (*Paul Arène*). 297
Reine Soleil (*Harry Alis*). 298
Les Jours d'absinthe (*Charles Chincholle*). 299
Micheline (*Hector Malot*). 299
Le Petit Chose (*Alphonse Daudet*). 300
M. le Préfet des Hauts-Monts (*Félix Narjoux*). 301
La Baronne de Langis (*Jeanne France*). 303
La Petite-fille du marquis de la Seiglière (*Jules Nollée de Norduwez*) 304
Sylvanie de Vitray (*Alfred de Sauvenière*). 305
La Nièce de l'Organiste (*Jean de Nivelle*). 306
Terre de France (*François de Juliot*). 306
Le Secret de la Bisaïeule (*Mlle Louise Diard*). 308
Gabrielle (*Alexandre de Lamothe*). 308
Fleur d'Alfa (*Marcel Frescaly*). 308
Le Commandeur Mendoza (mœurs andalouses) (*Juan Valera*, l'un des Quarante de l'Académie espagnole) 309
Signe Meltroë (mœurs berlinoises) (*Philippe Daryl*). 310
Le Crime et le Châtiment (*Th. Dotoievski*). 311
Sir Lionel d'Arquenay (*Jules Lefèvre-Deumier*) 313
Autour du village (*Madame ****). 314
Veillées de Touraine (*Alfred Mahon*) 314
Les Plumeurs d'Oiseaux (*Jules Noriac*). 315
Histoires de Chasse (*le marquis G. de Cherville*). 315
Au Pays du Mistral (*Noel Blache*) 316
Les contes du bivouac (*Charles Rabourdin*) 360

Ouvrages pour la jeunesse. Cinquième corbeille de légendes et d'histoires (*l'abbé G. Allègre*) 410
Les noms effacés (*Mlle Thérèse Alphonse Karr*) 411
Désertion (*Mlle Zénaïde Fleuriot*). 412
Un isolé (*Étienne Marcel*) 412
Le serment ou l'ambition stérile, imité de l'anglais (*Adam de l'Isle*). 413
Le drapeau du régiment (*E. Castéga*). 2e édition 413
Tante Marise (*S. Blandy*) 413
Les surprises de Berthe (*Camille Fillyères*) 414
Un roman en Alsace (*Georges du Vallon*). 414
Ruth et Suzanne (*Mme Bourdon*). 415
Le vieux musicien (*Marthe Lachèse*) 415
Récits d'un Alsacien (*Charles Dubois*). 415
Suzanne et Baptistine (*Mme de Stolz*) 415
La folie de Mariette (*M. Téram*). 415
Mémoires d'un centenaire (*Alexandre de Saillet*) 416
L'onguent du berger (*Mme de Stolz*) 416
Les Walbret (*M. du Campfranc*). 416
La vengeance du farmer, souvenirs d'Amérique (*Karl May*), traduit par *J. de Rochay*. 416
Le roman d'un héros (*Auguste Lepage*) 416
La petite Tzigane ou l'enfant perdue et retrouvée (*Louise d'Hautières*) 417
La vengeance d'un père (*Charles d'Avold*) 417
La fiancée de la mort (*Anatole Posson*) 417
Le dernier des flibustiers (*C. de la Landelle*). 417
Bernardin de Saint-Pierre (*A. Genevay*) 417
Claude Callot (*A. Genevay*) 417

Tome II. Le Yun-Nan (*Archibald Colquhoun*), traduit de l'anglais par *Charles Simond*. . . . . [illegible]
A travers l'Asie centrale (*André Gatteyrias*). . . . . [illegible]
A travers l'Algérie (*le Dr L. M. Reux*). . . . . [illegible]
Chez les Yankees (*Alexandre Clerc*). . . . . [illegible]
Par-delà la Manche (*Jean Larocque*). . . . . [illegible]
Les Pyrénées françaises. III. L'Adour, la Garonne et le pays de Foix (*Paul Perret*). Illustrations par E. Sadoux. . . . . [illegible]
Un touriste alpin à travers la forêt de Bregenz et la Vallée Mille (*Fr A. Robischung*). . . . . [illegible]
Les Pays-Bas, impressions de voyage et d'art (*Émile Montégut*). . . [illegible]
English towns and districts. A series of Addresses and Sketches (*Edward A. Freeman*). . . . . [illegible]

Histoire universelle. Histoire de la civilisation (*Ch. Seignobos*). Tome I . . . . . [illegible]
Histoire des Persécutions pendant les deux premiers siècles, d'après les documents archéologiques (*Paul Allard*) . . . . . [illegible]
Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou, 1582-1587 (*le P. Pierling, S. J.*). [illegible]
Documents relatifs aux Églises de l'Orient et à leurs rapports avec Rome, recueillis et commentés par *Adolphe d'Avril*, ministre plénipotentiaire, ancien consul général de France en Orient. Avec un tableau synoptique de ces Églises unies et non unies. . . . [illegible]

Hagiologie. Les saints patrons de l'agriculture (*le Cte de Grimouard de Saint-Laurent*). . . . . [illegible]

Ordres religieux. L'Église catholique en Écosse à la fin du seizième siècle. Martyre de Jean Ogilvie, torturé et mis à mort pour la foi, à Glascow, le 10 mars 1615 (*le P. James Forbes*, de la Compagnie de Jésus). . . . . [illegible]
Les Religieux belges et leurs défenseurs. Souvenirs parlementaires; préface de M. *Guillaume Verspeyen* . . . . . [illegible]

Hérésies. Luther, sa vie et son œuvre (*Félix Kuhn*) 46
Les Huguenots et les Gueux. Étude historique sur vingt-cinq années du seizième siècle (le baron *Kervyn de Lettenhove*) 46
Les prédicateurs Jansénistes et Port-Royal (*Mgr Ricard*, prélat de la maison du Pape, professeur de théologie dogmatique aux Facultés d'Aix et de Marseille) 246

Histoire ancienne et romaine. Histoire romaine (*M. P. Mury*). 64
La marine des Ptolémées et la marine des Romains (*vice-amiral Jurien de la Gravière*) 521

Histoire du moyen âge. Anonyme de Cordoue. Chronique rimée des rois de Tolède et de la conquête de l'Espagne par les Arabes (Édition et annotée par *le P. J. Tailhan*, de la compagnie de Jésus).. 434
Los Consejos del Rey durante la Edad media, su formacion autoridad y principales acuerdos en Europa, y singularmente en Castilla (les Conseils du Roi au moyen âge, leur formation, leur autorité et leurs principales décisions en Europe et particulièrement en Castille) (*le comte de Torreanaz*, président de section au Conseil d'État d'Espagne). T. I. 255
Old world questions and new-world answers (*Daniel Pidgeon, F. G. S.*) 432

Questions du jour. Les questions du jour résolues par le christianisme (*Bernard d'Armagnac*) 452
Au Tonkin (*Paul Bonnetain*) 455
La manifestation nationale du 7 septembre 1884, à Bruxelles (*Arthur Verhaegen*) 529

Histoire de Fra
mille ; état de la
Histoire de la so
sières). 3e éditio
Simon de Montfo
Histoire du Pr
(*P. M. Baudou*
Histoire d'Élisab
Claude de France
Élisabeth d'Autr
de Beauriez) .
Histoire de Louis
Étude historique
(*Édouard Meau*
Le père de Mada
ses ambassade
des document
Histoire de Hen
Henri IV, vie pri
Le duc de Roha
Garde) . .
Mémoires de Sa
nuscrit autogr
Journal de Da
et suivie d'un
Écrits inédits d
au dépôt des
Mémoires du m
bliés par *le co*
viste paléogra
Fénelon à Cam
nuel de Brogli
La Comédie sati
çaise par l'all
tave Desnoirete
Frédéric II et I
1744 (*le duc de*
Le cardinal de
pression des
Masson). . . .
Histoire de Mad
documents d
sur Madame
de Romans (
Le chancelier M
teur ès lettre
La chute de l'a
Les Origines d
française). La
L'instruction p
législatifs, pu
par *C. Hippea*
Le Vandalisme
et artistiques
Variétés révolu
De Sadowa à S
leries (*Oscar*
Journal d'un o

d'Hérisson) 354
Après la défaite. Souvenirs et impressions d'un prisonnier de guerre en Allemagne (*Victor Thiéry*) 65
Mémorandum du siège de Paris 1870-1871 (*Jules de Marthold*) . . . 363

Histoire politique et civile. Les Finances de l'ancien régime et de la Révolution. Origines du système financier actuel (*René Stourm*, ancien inspecteur des finances et administrateur des contributions indirectes) 246

Histoire étrangère. Simple coup d'œil sur l'état social et politique de l'Autriche-Hongrie 65
La patrie hongroise, souvenirs personnels *par Mme Adam* (*Juliette Lamber*) 56
Memoirs of an Ex-Minister, an autobiography (*Earl of Malmesbury G. C. B.*). 54
Biblioteca de las tradiciones españolas 344
Campagnes du général Oraa (1837-1838) (*lieutenant-général de San Roman*), avec une préface du général *D. José Gomez de Arteche*. Tome I 445
Les Belges au Congo (*A. J. Wauters*) 167
Travaux de l'université John Hopkins et des Sociétés historiques en Amérique 212

Archéologie. La vie antique (architecture publique et privée, mobilier, armes, costumes, mœurs, usages, etc.) des Grecs et des Romains, d'après la 4e édition de *E. Guhl* et *W. Koner*, traduction faite par *F. Trawinski*, sous-chef au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, revue et annotée par *O. Riemann*, maître de conférences à l'École normale supérieure, précédée d'une introduction par *Albert Dumont*, membre de l'Institut. 2e partie. La vie des Romains. Ouvrage orné de 530 gravures 446
Les antiquités de Saint-Paul d'Orléans, d'après des documents inédits (plan et vue de l'ancienne église) (*Amicie de Foulques de Villaret*) 58

Mélanges. Folk-Lore (*le comte de Puymaigre*). 442
Contribution au Folk-Lore des Arabes. L'Algérie traditionnelle, légendes, contes, chansons, musique, mœurs, coutumes, fêtes, croyances, superstitions, etc. (*A. Certeux*, membre de la Société historique algérienne, et *H. Carnoy*, professeur au lycée Louis le Grand) 252
Les Comtes de Paris (*le lieutenant-colonel Hennebert*). 362
Les Parisiens célèbres (*René Gysans*) 65
Voyages de Piron à Beaune, suivis de ses amours avec Mlle Quinault, publiés sur les manuscrits autographes, par *Honoré Bonhomme* 359
Une victime de Beaumarchais (*Ant. Ricard*, professeur aux facultés d'Aix et de Marseille 166
Le succès par la persévérance (*X. Marmier*) 62
Généraux et soldats d'Afrique (*le capitaine Blanc*). 362

Biographie. Histoire des évêques et archevêques de Paris (*Louis Jaunay*, chevalier de Saint-Grégoire le Grand, professeur au petit Séminaire de Paris) 256
Notice sur Jacques Bouju, président au Parlement de Bretagne (1515-1577 (*Émile Dupré Lasale*, conseiller à la Cour de Cassation). 257
Un Conventionnel lorientais. Étude sur Louis-Urbain Brue, membre de la Convention nationale, et son commissaire délégué dans le département du Morbihan (*Locpéran de Kerriver*) . . . 456
Un inventeur méconnu. Frédéric Sauvage, sa vie, ses inventions (*G. Paillart*). 163
La princesse Galitzin et ses amis (*Joseph Galland*) 265

Le duc d'Aumale et l'Algérie (*René de Grieu*) 457
Un prince chrétien. Henri de France, comte de Chambord (*le R. P. Émile Regnault*, de la Compagnie de Jésus) 457
L'abbé Hetsch, par l'auteur des Derniers jours de Monseigneur Dupanloup, avec introduction de *Mgr Perraud*, évêque d'Autun, membre de l'Académie française 447

Histoire des Académies. Histoire de l'Académie impériale et royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles (*Ed. Mailly*, membre de l'Académie de Belgique) 355
Une Académie sous le Directoire (*Jules Simon*) 251

Bibliographie. Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus depuis sa fondation jusqu'à nos jours (*Carlos Sommervogel*, S. J. Strasbourgeois). Deuxième partie R-Z. Supplément, table des pseudonymes, table des auteurs) 259
Die Wissenschaftliche Vereine und Gesellschaften Deutschlands im neunzehnten Iahrhundert, Bibliographie ihrer Veroffentlichungen seit ihrer Begründung bis auf die Gegenwart. (*Dr Johannes Müller*, custos an der Koniglichen Bibliothek zu Berlin). Première livraison 258

NOMS DES AUTEURS

ADAM (Juliette Lamber, Mme). 56
ADAM DE L'ISLE. 413
ALAMANNI 485
ALIS (Harry). 298
ALLARD (Paul) 242
ALLÈGRE (l'abbé G.). 410
AMBLINE (Ernest) 124
ARÈNE (Paul). 297
ARMAGNAC (Bernard d'). . . . 452
AROSIO (Luigi) 34
ARTECHE (d. José Gómez). . . . 445
ARTIGES (l'abbé Camille) . . . 407
ASSE (René). 20
AVOLD (Charles d'). 417
AVRIL (Adolphe d'). . . . .
BABAZ (le R. P.). 453
BAILLON (le comte de). 526
BAIN (Alix). 494
BARBEY D'AUREVILLY (Jules) . 6
BARBIER (Jules). 125
BARRAL (l'abbé). 105
BARRAL (J.-A.). 424
BAUDOUIN (P. M.) 244
BAUMGARTNER S. J. (Alexandre) 431
BEAUJEU (Pierre de). 361
BEAUMONT (A.). 25
BEAURIEZ (Louis de). 525
BECQUE (Henri). 405
BÉRSRAU (Mgr Amable) . . . 263
BELOT 422
BÉMONT (Ch.). 523
BENGY-PUYVALLÉE (Antoine de) 128
BERGAIGNE (Abel). 44
BERTAL (Georges) 130
BERTRAN Y BROS 514
BIART (Lucien) 30
BISCHOFF 520
BLACHE (Noël) 316
BLANC (le capitaine). 362
BLANDY (S.) 413
BLOCQUEVILLE (Mme de) . . . 61
BOILISLE (A. de). 346
BONAPARTE (le prince Roland). 144
BONFILS (l'abbé). 107
BONHOMME (Honoré) 359
BONNARD (Jean) 425
BONNETAIN (Paul) 455
BONNIÈRES (Robert de) . . . 15
BORDAS (A. de). 453
BOYER (Auguste). 20
BOYLESVE (le R. P. Marin DE) 109, 110, 111, 112, 113,
BOUBÉE (Simon). 20
BOUGAUD (l'abbé Em.). . . . 420
BOULLET (le Dr) 262
BOURDE (Paul) 455
BOURDON (Mme) 415
BOURGET (Paul) 294
BOURQUIN (A.) 35
BOUTMY (E.) 392

Brada (P.) 32
Brémond d'Ars (Guy de) . . . 48
Bridel (Louis) 531
Broglie (Emmanuel de) . . . 157
Broglie (duc de) 349
Broglie (l'abbé de) 226
Brougthon (Rhoda) 27
Brunel (Lucien) 341
Budé (Eugène de) 153
Burton, C. E. (W. K.) 162
Cara (C. de) 328
Carnoy (H.) 252
Castèga (E.) 413
Certeux (A.) 252
Chabot (l'abbé) 451
Chapot (F.) 450
Charaux (Auguste) 124
Chatain (l'abbé) 102
Chatelain (Émile) 338
Chaumont (l'abbé H.) 102
Cherbuliez (Victor) 292
Chérest (Aimé) 249
Cherville (le Mis de) . . . 315, 318
Chincholle (Charles) 299
Chopin (le P. Marie-Marcel) . . 409
Clerc (Alexandre) 208
Cœuret (Auguste) 63
Colquhoun (Archibald) . . . 206
Constant (Charles) 388
Corluy (P.-J.) 218
Corneille 426
Cosnac (le comte de) 437
Cousin (V.) 499
Couturier (Abel) 389
Croc (R. P.-A.) 108
Dally (A.) 363
Dalmau y de Olivart (Ramon de) 387
Daryl (Philippe) 310
Daudet (Alphonse) 300
Deharbe (R. P. J.) 98
Dejob (Charles) 341
Delpech (C.) 388
Delthil (Camille) 126
Demesse (Henri) 18
Demolliens (Jules) 23
Depping (Guillaume) 63
Derelly (Victor) 311
Des Essarts (Emmanuel) . . 119
Desjardins (Arthur) 391
Desnoireterres (Gustave) . . 527
Despois (Eugène) 264
Diane (la comtesse) 455
Diard (Mlle Louise) 308
Diesterweg 230
Dodillon (Émile) 18
Dolmas (le R. P.) 114
Doncourt (A. de) 202
Dotoievski (Th.) 311
Dubois (Charles) 415
Dubout (Alfred) 137
Du Camp (Maxime) 233
Du Campfranc 416
Duilhé de St-Projet (le chanoine 418
Dumas fils (Alexandre) . . . 401
Duméril (Henri) 332
Dumont (Albert) 446
Dumont (l'abbé) 99
Du Parquet (Mme C.) 27
Du Prat (le marquis) 524
Duprè-Lasale (Émile) . . . 257
Du Vallon (Georges) 414
Erckmann-Chatrian 397
Ehrle 481
Fabre (Ferdinand) 5
Faugère (P.) 159
Faye (H.) 335
Fayon (l'abbé) 100
Ferrier (Paul) 403
Fillion (C.) 34, 219
Fillyères (Camille) 414
Flammermont (Jules) 51
Fleuriot (Mlle Zénaïde) . . . 412
Forbes (le P. James) 522
Foulques de Villaret (Amicie) 58
Foulques (Al.-Ed.) 60
Fournel (Victor) . . . 165, 239
France (Jeanne) 303
Freeman (Edward A.) 444
Frémine (Charles) 127
Frescaly (Marcel) 308
Fuster (Charles) 120
Gaffarel (Paul) 199
Galland (Joseph) 265
Garde (Henry de la) 245
Garnier (Joseph) 232
Gasparin (Mme la Ctesse Agénor) . 31
Gattreyrias (André) 207
Gebhardt (Oscar von) 222
Genevay (A.) 417
Germain (A.) 164
Gerschel (J.) 392
Girard (Jules) 515
Girard (Maurice) 38
Goy (E.) 230
Grenier (E.) 137
Grèville (Henry) 28
Grieu (René de) 457
Grimouard de Saint-Laurent (le comte) 358
Gros (Jules) 204
Gubernatis (Angelo di) . . . 516
Guerneau de Mussy (le dr Noël) 336
Guéranger (dom) 506
Guerrois (Charles de) 122
Guhl (E.) 446
Guillaume (Eugène) 163

GUILLEMENOT (l'abbé P.) . . . 59
GUILLOUARD (L.). 389
GUNTER (Dr S.) 318
GUYAU 503
GYSANS (René) 65
HALT (Mme Marie Robert). . . 29
HARNACK (Adolf). 222
HAUTIÈRES (Louise d'). . . . 417
HEINRICH (G.-A.) 107
HEISS (Aloiss). 236
HENNEBERT (le lt-colonel . . 59, 362
HÉRISSON (le comte d') . . . 354
HERNIAUX (Léon) 509
HIPPEAU (C.) 351
HUBERT-VALLEROUX (P.) . . . 37
HUGONIN (Mgr) 333
HULST (Mgr d'). 104
JAMAY 61
JANET (Paul) 500
JANIN (Jules). 62
JAUNAY (Louis). 256
JEANNETAZ (Ed.). 235
JOUNET (Albert). 129
JULIEN (Félix) 205
JOLIET (Charles). 62
JULLIOT (François de). . . . 306
JURIEN DE LA GRAVIÈRE (le vice-amiral 521
KARR (Mlle Thérèse-Alphonse). 411
KENNGOTT. 326
KERVYN DE LETTENHOVE (le baron) 46
KONER (W.) 446
KRUDENER (Mme de). 43
KUHN (Félix). 46
LA BARRE-DUPARCQ (E. de). . 50
LACAUSSADE (A.) 137
LACHÈSE (Marthe) 415
LACOINTA (Jules) 388
LAFERRIÈRE (F.). 387
LAGRÈZE (G. B. de). 50
LAILLET (E.) 203
LALANDE (H. de). 389
LALLEMAND (Ch.) 195
LAMOTHE (Alexandre de). . . 308
LANDELLE (C. de la). 417
LANIER (L.). 198
LAPPARENT (A. de). 39
LAROCQUE (Jean) 209
LASAULX (von) 326
LAVERGNE (Mme Claudius). . . 453
LAVIGERIE (le cardinal) . . . 330
LAVIGNE (R.). 454
LAVOIX (H.) 273
LECONTE DE LISLE. 132
LECOY DE LA MARCHE. . . . 146
LE DUC (Philibert) 137
LEFÈVRE-DEUMIER (Jules) . . 313
LEFORT (Louis). 337
LE MAÎTRE (Désiré). 122
LEMIRE (Ch.). 201
LE MONNIER 494
LEPAGE (Auguste) 416
LE ROY (le R. P.) 193
LEROY (Albert) 33
LEROY (Charles). 296
LIBERATORE. 488
LINIGER (H.) 60
LIOY (Diodato) 385
LOCPÉRAN DE KERRIVER . . . 456
LOIR-MONGAZON. 358
LOMON (Charles). 22
LÖWL (Dr F.) 322
LYALL (sir Alfred) 507
LYON (Henri). 399
LYS (Camille de). 124
MACAIGNE (Camille). 121
MADELEINE (Jacques) 138
MAGER (Henri) 519
MAGNANT (Ernest) 123
MAGNIENVILLE (R. de). . . . 524
MAHON (Alfred) 314
MAILLY (Ed.) 355
MAINARD (Louis) 119
MAINE (Sumner). 140
MALMESBURY (Earl of). . . . 54
MALO (Hector) 299
MANGERET (le R. P.) 194
MANTEROLA (Vicente) 139
MANUEL (Eugène) 148
MARCEL (Étienne) 412
MARC-MONNIER 149
MARDOCHE. 127
MARGERIE (Eugène de). . . . 408
MARGUERITTE (le général A.) . 63
MARIÉTON (Paul). 120
MARMIER (X.). 62
MARROT (Paul) 130
MARTH (Frédéric) 128
MARTHA (Constant). 236
MARTHOLD (Jules (de) 363
MARTIN-DAIRVAULT. 240
MASSARANI (Tullo) 163
MASSON (Frédéric) 440
MATIGNON (le R. P.) 503
MAY (Karl). 416
MEAUME (Édouard). 526
MEDING (Oscar) 457
MELHER (Louis) 98
MENDIVE (Jose) 490
MEULEY (Achille) 261
MIKHAILOW 136
MISTRAL (Frédéric) 120
MOLINIER (E.). 60
MOLINS (Mls de) 154
MONTAIGUT (Émile). 211
MÜLLER (Dr Johannès). . . . 258
MURY (P.) 64

NAJAC (Émile de) 403
NARJOUX (Félix). 301
NAVERY (Raoul de). 23
NEUBAUR (le Dr L.) 254
NIOX (le commandant). 196
NISARD (Auguste) 449
NIVELLE (Jean de) 306
NORDENSKJÖLD (A.-E.). 195
NOLLÉE DE NORDUWEZ (Jules), ... 117, 304
NORIAC (Jules) 315
O'KENNEDY (Mlle) 360
OLIER (l'abbé). 518
OLIPHANT (Mrs.). 27
OLIVIER (l'abbé J.-H.) 106
ORDONNEAU (Maurice). 403
ORTI Y LARA (Juan-Manuel). . 101
PAILLART (G.). 163
PARFAIT (Th.). 197
PARODI (D.-Alexandre) 405
PELADAN (Joséphin) 10
PELLET (Marcelin) 264
PERRAUD (Mgr) 422, 447
PERRET (Paul) 210
PIDGEN, J. G. S. (Daniel) . . . 432
PIERLING (le P.) 263
PLESSIS (Frédéric) 41
PONTAL (Édouard) 437
POSSON (Anatole) 417
POUCHKINE 136
POUGIN (Arthur). 44
POUVILLON (Émile). 17
PRADIER-FODÉRÉ (P.) 394
PUYMAIGRE (le comte de). . . 442
RABIER (Élie). 491
RABOURDIN (Charles) 360
RABOT (Charles). 195
RAICH (Dr J.-M.). 150
RAIMES (Gaston de) 130
RAUNIÉ (Em.). 238
RECOING 200
REGNAULT (le R. P. Émile) . . 457
REGNIER (Henri). 430
RENDU (Ambroise) 388
RENDON (Carlos). 122
REUSS (le Dr L.-M.). 208
RIBOT (Th.) 495
RICARD (Mgr). 246
RICARD (Ant.). 166
RICCIUS (Dominique) 327
RICHARD (O.-J.) 135
RICHEPIN (Jean). 131
RICHTHOFEN (F. von) 325
RICOUART (Louis) 137
RIEMANN (O.) 446, 513
RIVALTA (Valentino) 395
RIVOYRE (Denis de). 203
ROBISCHUNG (F.-A.) 210
ROLLE 326
RONDELET (Antonin) 424
ROOSES (Max). 427
ROSIÈRES (Raoul) 436
ROTHE (Tancrède) 228
ROUGIER (Elzéard) 396
ROUSSEAU (J.) 128
ROY (Joseph). 122
ROY (Jules) 64
SAILLET (Alexandre de) 416
SAMBUCY (l'abbé de) 100
SAN ROMAN (de). 445
SAUVENIÈRES (Alfred de) . . . 305
SAVIGNY 520
SAVINE (Albert) 359
SCHARDT (Hans). 323
SCHROOFS (Louis) 98
SÉGUR (Mgr de) 115
SEIGNOBOS (Ch.). 433
SENNE (N. M. Le) 395
SHAKESPEARE. 263
SILVESTRE (Armand) 296
SIMON (Jules). 251
SOLIS (E. Rodriguez) 154
SOMMERVOGEL, S. J. (Carlos). . 259
SPENCER (Herbert) 392
STOLZ (Mme de) 415, 416
STOURM (René) 246
SUCONA Y VALLÈRE. 489
SUESS (Ed.) 319
TAILHAN (le P. J.) 434
TAINE (H.) 160
TALLON (Eugène) 391
TARRIÈRE (Frédéric) 129
TÉRAM 415
THEURIET (André) 399
THIERY (Victor) 65
TIEIZE (Dr E.). 324
TOLLEMER (H.) 510
TOLSTOÏ (le comte Léon) . . . 25
TORREANAZ (le comte de). . . . 255
TRAWINSKI (F.) 446
URBAIN. 61
VACHEROT (E.). 497
VAISSIÈRE (le P. de la) 155
VALERA (Juan) 309
VAN DER LAAT (E.). 531
VARENNES (Gaston de). 28
VATEL (Charles) 52
VAUTREY (Gustave). 124
VERHAEGEN (Arthur) 529
VERNIÈRE (Antoine) 167
VERSPEYEN (Guillaume) 528
VEUILLOT (Louis) 428
VICAIRE (Gabriel) 138
VILLEDIEU (E. de) 124
VIRIEUX (Eugène) 36
VIVIEN DE SAINT-MARTIN. . . . 241
VOLCKXSOM S. G. (le P. Julien). 109
WAGNER (Richard) 146

WAUTERS (A.-J.). 167
WECKERLIN (J. B.) 164
WINTERER (l'abbé). 451
WITT (Mme Cornelis de) . . . 27
ZARI. 30
ZELLER (Édouard) 422
ZEYS (E.) 395
ZOCCO-ROSA (A.). 387
ZOLA (Émile) 289

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : ABOUT (E.-F.-V.), 168. — AGUILO (T.), 71. — ANGLADE (le R. P. J.), 538. — ASBJŒRNSEN P.-C.), 462. — BAUDRY (F.), 170. — BEAUVALLET (L.), 462. — BERAT (E.), 71. — BERG (Van den), 70. — BODICHON (Dr E.), 268. — BRAUN (le P. A.), 366. — BREHM (A.-E.), 269. — BRESDIN (A.), 172. — BRIDEL (G.), 71. — CADOUDAL (L.-G. de), 460. — CAMINERO (Mgr F.), 539. — CARETTE (A.-A.), 267. — CAUVEL DE BEAUVILLÉ (L.-J.-V.), 535. — CHAUTARD (J.-C.), 68. — CHÉREAU (A.), 266. — CLÉMENT (F.), 168. — COLSON (A.), 170. — CREUZAT (le P. J.-B.), 69. — ROUNAT (A.-N.-C. DE LA), 268. — DESLYS (C.), 459. — DU CHASTELIER (A. R.), 535. — DU MESNIL-MARIGNY (J.), 460. — DUPUY DE LÔME (S.-C.-H.-L.), 265. — DU SOMMERARD (Ed.), 266. — EITELBERGER DE EDELBERG (R.), 539. — FAVIN (E.), 70. — FONSSAGRIVES (le Dr J.-D.), 67. — FRERICHS (F.-Th.), 461. — FRIGOULT DE LIESVILLE (A.-R.), 270. — FULLERTON (lady), 270. — GARDE (H. de la), 70. — GARRUCCI (le P. R.), 538. — GOMART (Ch.-M.-G., 170. — GRIDEL (le chanoine N.), 461. — GROUSSET (R.), 536. — GÜELL Y RENTÉ (J.), 368. — GUIOL (Mgr L.), 66. — HÉBRARD (Cl.), 267. — HENNINGER (A.), 69. — HORNUNG (J.), 367. — HUGO (Victor), 532. — KARCHER (T.), 461. — KIRCHMANN (J.), 71. — KJERSTRUP (Th.-V.), 269. — LACABANE (J.-L.), 266. — LACOSTE, dit SAINT-AMAND (J.-A.), 171. — LAGOUT (Ed.), 67. — LAIDET (M.-H.), 70. — LE MERCIER DE MORRIÈRE (L.-M.-J.), 267. — LEZAUD (H.), 71. — MABIRE (l'abbé P.-H.), 66. — MAMIANI DELLA ROVERE (T.), 539. — MANTELLIER (J.-Ph.), 366. — MONNIER (M.), 458. — MILA Y FONTANALS (don M.), 367. — MONZIE (E. de), 460. — MORTIER (A.), 171. — MUGON (J.-L.-L.), 70. — NAVERY (Mme R. de), 536. — NIKITINE (Mme), 71. — NOIZET (le général F.-H.-V.), 536. — PÉTRELLE (Ch.), 172. — POISNEL-LENTILLIÈRE (Ch.), 68. — POSTEL (Mgr V.-Ch.-A.), 363. — POUJADE (E.), 366. — RAVENEL (J.-A.-D.), 365. — RIVE (le P. B.), 68. — ROBERT-HOLLAND (Mme), 71. — ROSING (Svend), 269. — ROUDAIRE (F.-E.), 267. — ROUQUIÉ (J.), 461. — RUPPEL (G.-P.-Ed. S.), 172. — SERRET (J.-A.), 365. — SIEBOLD (Ch.-Th.-E. de), 461. — SOLDI (D.), 69. — TASTU (Mme A.), 171. — TERNANT (A.-L. de), 71. — TOUNISSOUX (l'abbé), 69. — TOUSSENEL (A.), 538. TRAP (J.-P.), 367. — UBICINI (Abd.), 66. — VALLÈS (J.-L.-J.), 268. — VASSY (G.), 268. — VATEL (Ch.), 267. — VIAN (L.), 70. — WEST (A.-G.), 366. — WURTH-PAQUET (Fr.-X.), 269.
Institut, 72, 173, 271, 370, 464, 542.
Lectures faites à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : 74, 173, 273, 370 465, 542.
Lectures faites à l'Académie des Sciences morales et politiques, 74, 174, 274, 370, 465, 542.
Faculté des Lettres, 173.
Concours et Prix : 72, 173, 464, 542.
Congrès : 173, 000.
Mélanges philologiques et littéraires : Une Lettre inédite de Mabillon, 76. — Un nouvel Alain de l'Isle inconnu jusqu'ici, 174. — L'ancien Collège d'Autun, 175. — Les Mémoires de Mme de Chateaubriand, 177. — Lettres inédites du roi Henri IV, 75. — Le cardinal Bichi, évêque de Carpentras, 467. — Les Contrées enchantées, 468. — L'United States Geological Survey, 543.
Mélanges historiques et archéologiques : Donation au Saint-Sépulcre au dixième siècle, 75. — Gustave-Adolphe, 76. — Liturgie mozarabe, 74. — Monumenta Germaniae paedagogica, 275. — Lettres du chancelier Oxenotierna, 543. — Un portrait de Jeanne d'Arc, 466. — Histoire

d'un château normand, 468. — Notes inédites de Mercier, abbé de Saint-Léger, 76. — Aeria, 176. — Les cloches, 275.

Mélanges bibliographiques : Bibliographie d'Olivier de la Marche, 177. — Récentes publications de M. Léopold Delisle, 79. — Un manuscrit du P. Dan, 274. — Deux codex manuscrits de l'abbaye de Gorze, 275. — Estampillage des livres dans les bibliothèques publiques, 542. — Un manuscrit égaré du Vatican, 465. — Budgets des principales bibliothèques de France en 1885, 370. — Bibliothèques les plus importantes de la France en 1878, 467. — Bibliothèques pédagogiques, 467. — Bibliothèque-Musée Carnavalet, 371. — L'imprimerie, 175. — Les fêtes de l'imprimerie et leur bibliographie, 75. — La Société des Q. P. Index, 544.

Journaux et revues : Une statistique de la presse, 468. — Literarische Rundschau für das Katholische Deutschland, 372.

Nouvelles. — Livres mis à l'index : 274, 469. — *France :* Paris, 80, 178, 275, 372, 469, 544. — Aunis et Saintonge, 375, 470. — Angoumois, 278. — Alsace, 179, 278, 375. — Artois, 545. — Auvergne, 82, 470. — Béarn, 82. — Beauce, 547. — Berry, 545. — Bourgogne, 278, 375, 546. — Bretagne, 83, 179, 376, 546. — Champagne, 279, 376, 470, 546. — Dauphiné, 83. — Flandre, 83. — Forez, 546. — Gascogne, 279. — Guyenne, 84, 180, 279, 376, 547. — Languedoc, 180, 279, 377, 547. — Limousin, 84, 279. — Lyonnais, 180, 378. — Maine, 85, 547. — Nice, 471. — Normandie, 85, 180, 280, 378, 470, 548. — Orléanais, 86, 181, 470. — Périgord, 280. — Picardie, 87, 181, 378. — Poitou, 87, 280, 378, 471. — Provence, 181, 281, 378, 471. — Quercy, 281. — Rouergue, 380. — Saintonge, 281. — Savoie, 380, 548. — Vendée, 88, 471. — *Étranger :* Allemagne, 88, 182, 282, 380, 471, 548. — Angleterre, 89, 184, 282, 380, 473, 549. — Autriche, 90, 185, 282, 473, 549. — Belgique, 90, 185, 282, 381, 473, 549. — Bohême, 380. — Espagne, 91, 186, 282, 381, 474, 549. — Grèce, 283. — Hollande, 474. — Italie, 186, 283, 382, 474, 550. — Luxembourg, 284. — Portugal, 383, 475. — Roumanie, 188. — Russie, 91, 188, 284, 383, 475, 551. — Serbie, 478, 552. — Suisse, 284, 477, 552. — Tunisie, 477, 552. — Amérique, 283, 477. — États-Unis, 190, 553. — Mexique, 553. — Ile Maurice, 190. — Japon, 91, 552. — Syrie, 91. — Ventes, 285, 478. — Publications nouvelles, 91, 190, 286, 383, 478, 553. — Publications annoncées, 286.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Aristote (Citation d'), 192, 555. — Bible (Une citation de la), 288, 555. — Bible de 1558, 94. — Bibliographie de l'histoire municipale, 93. — Bibliographies provinciales, 95, 288, 555. — Condorcet (Mgr de), 192. — Constantinople par les Turcs en 1453 (Prise de), 288. — Décadence de l'art (De la), 480, 555. — Dion (Le commandeur de), 93, 480. — Districts et Cantons, 93. — France, Belgium and Spa, 94. — Histoire moderne de la France racontée par des historiens latins, 95, 288. — Inquisition (L'), 95, 288. — Instruction primaire avant 1789, 95, 192. — Josephina (La), mystère en vers espagnols, 94. — Juvénales (Les), 93. — La croix du Maine, 554. — Livres de raison, 480, 555. — Lorgnette philosophique, 93. — Louis XV (la piété à la Cour de), 555. — Luxembourg (Testament de Pierre de), 479. — Messiade de Klopstock, 192, 555. — Osmond (armoiries de Mgr d'), 554. — Péché (Une définition du), 94. Poètes hollandais Vondel et Cats (Les), 192, 288, 555. — Ramond (La Société), 94. — Sourdis (cardinal de), 554. — Thiers (Une farce attribuée à M.), 480, 555. — Vers à retrouver, 93, 555. — Vincent Ferrier (Une vie de saint), 288.

Le Gérant : L. SANDRET.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.